MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

—

XXXVI^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DES ESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GABRIEL (l'abbé).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad.
MÉRY.
PITRE-CHEVALIER.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1869-1870 (37e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.

Roumanie, 10 fr. 50. États romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50

Roumanie, 18 fr. 50. États romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

TRENTE-SIX VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. / Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour 100) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 50 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 36 vol. ensemble : Paris, 171 fr. Départ., 190 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 par volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME TRENTE-SIXIÈME

—

1868-1869

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

L'an dernier, le ministère de l'instruction publique honorait le Musée des Familles d'une importante souscription pour les bibliothèques populaires.

Cette année, c'est la ville de Paris qui prend plusieurs centaines de nos volumes pour les distribuer en prix dans les écoles communales.

Double hommage rendu à un recueil, unique dans son genre, qui, au milieu des écarts de la presse dite *littéraire*, est toujours resté fidèle à sa devise : *Instruire en moralisant*, qui a marqué chaque étape par un progrès nouveau et qui croit n'avoir jamais assez fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Et cependant jetez les yeux de dix ans seulement en arrière, et voyez le chemin parcouru. Quelle est la revue, quel est le journal qui aient offert à leur public un choix de noms aussi illustres, de talents aussi incontestés? Le Musée des Familles, c'est le livre d'or de la littérature contemporaine. Quant à la gravure, notre album, qui est aujourd'hui dans toutes les mains, prouve que, de ce côté encore, nous pouvons défier toute comparaison.

Enfin nous avons cette année comblé un vide dans notre éducation de la famille par la fondation du Monde des Enfants, et l'accueil fait à notre création nouvelle prouve, une fois de plus, que toute idée juste est sûre d'avance du succès.

Quelques mots maintenant sur le trente-septième volume, qui va commencer avec la livraison d'octobre prochain :

Il débutera par des œuvres d'une haute portée et d'un vif intérêt :

La Jeunesse de Fénelon, par Mary-Lafon ;

La Légende des arbres, par E. Muller;

L'abbé Rollin, par J. Janin ;

La Reine Clotilde et l'Établissement du christianisme dans les Gaules, par J. Bertall.

Viendront ensuite :

Sabine de Steinbach, nouvelle historique, par R. de Navery dont les débuts dans le Musée des Familles ont été si justement remarqués.

Monseigneur l'Or et son ministre l'Argent, par Ch. Deslys ;

Le Cerveau, par M. Deschastelus.

Enfin les articles de MM. Genevay, A. Dubarry, A. Mangin, Bertsch, Berthoud, etc., etc.

Donc à octobre prochain, ami lecteur, et répétons comme autrefois : Comptez sur notre persévérance, nous comptons sur votre fidélité.

Ch. WALLUT.

MUSÉE DES FAMILLES

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.

L'église Saint-Laurent. Dessin de Delannoy.

Comme presque toutes les églises de Paris antérieures au dix-septième siècle, Saint-Laurent a remplacé la chapelle primitive d'un ancien monastère. Celui-ci était un des plus anciens de la ville, car il en est question dès le sixième siècle ; son importance devint telle dans les siècles suivants, que le faubourg qui l'entourait lui emprunta longtemps le nom de Saint-Laurent, ayant que prévalût celui de faubourg Saint-Martin, qui lui est définitivement resté. Dès 1150, l'abbaye avait cessé d'exister, et l'église dépendait déjà du prieuré de Saint-Martin-des-Champs (1).

« Le district de cette paroisse, dit G. Brice, entre bien avant dans la ville et va, de l'autre côté, jusque dans la campagne voisine. C'était autrefois une abbaye d'une ancienne fondation sous la règle de saint Benoît, dont saint Grégoire de Tours parle dans son histoire, et qui avait été gouvernée par saint Domonle, depuis évêque du Mans, contemporain et bon ami de saint Germain de Paris. »

Érigée en paroisse au treizième siècle, l'église fut reconstruite en 1529 et en 1535 ; le portail ne fut achevé qu'en 1622. C'est celui que l'on a vu jusque dans ces derniers temps ; il rappelait, sans plus de prétention ni de maladresse que tant d'autres de la même époque, le style pseudo-grec, si fort à la mode sous Louis XIII, ordres, avec frontons et corniches. Il a dû faire place, sur le boulevard neuf qu'attristait sa vétusté, à un portail nouveau construit dans le style gothique qui domine encore dans la plus grande partie de l'église. Comme on le voit par la gravure, ce portique est du genre ornementé, riche et feuillagé du quinzième siècle ; il est d'une gracieuse coquetterie, et très-heureusement terminé par une de ces flèches qu'a remises en honneur l'essai fait, il y a vingt ans, à la Sainte-Chapelle. En même temps l'intérieur s'est trouvé agrandi d'une travée, par l'avancement de cette nouvelle entrée sur la place de Strasbourg. Devant elle se poursuit, presque à perte de vue, le boulevard de Magenta, qui fait au monument rajeuni une lointaine et magnifique perspective.

Dans l'intérieur, un peu maigre et nu, se retrouvent des détails gothiques, dont quelques-uns fort curieux. Des figures de toute sorte, dans les postures les plus grotesques, égayent la corniche historiée qui couronne la plus haute partie des murs. Avec de bons yeux, on distingue des animaux en belle humeur, des enfants qui font des grimaces, un maître d'école donnant le fouet à l'un d'eux, et d'autres sculptures du même esprit ou du même goût. Les tableaux et ornements des chapelles n'ont rien de particulier, bien que l'église ait été, sous Louis XIII, ornée avec un certain luxe ; car en même temps que fut réédifié le portail, le grand autel fut refait par Lepautre. Les ornements de sculpture, le *Christ sortant du tombeau*, les anges et autres figures furent confiés à Gilles Guérin, sculpteur de mérite, qui fit aussi la *Sainte Apolline* d'une des chapelles latérales.

On y lit enfin quelques inscriptions, notamment celle, toute récente, placée dans la chapelle de la Vierge pour rappeler le pèlerinage des trois cents paroissiens conduits par le curé, en 1559, à Notre-Dame de Sion. Toutes celles, plus anciennes, qui pouvaient exister avant 1789, ont disparu avec la trace des tombeaux qu'elles signalaient, pendant que Saint-Laurent fut fermé. L'église ne fut rendue au culte qu'en 1802, après avoir été un instant, en 1794, *temple de l'Hymen et de la Fidélité*. De ce dernier vocable vient le nom de la rue voisine qui longe l'église au nord, entre les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis ; la partie contiguë au monument n'a pris qu'il y a deux ans le nom de rue Sibour ; celui de rue de la Fidélité est resté à la partie qui suit le boulevard.

Dans le temps où Paris avait encore ses foires, celle de Saint-Laurent était, avec celle de Saint-Germain, la plus célèbre. Instituée par Louis le Gros, réglementée par Philippe-Auguste, qui la donna aux lazaristes, elle se tint d'abord à découvert dans le champ Saint-Laurent et ne dura qu'un jour, le 10 août, fête du saint. Bientôt elle en dura huit, puis quinze ; enfin, en 1662, alors que l'on construisit les loges, les théâtres et les boutiques, elle fut autorisée pour trois mois, du 1er juillet au 30 septembre. Elle tomba en désuétude ou plutôt en langueur vers 1775. Cependant Dulaure en faisait encore, dix ans plus tard, une description fort séduisante : « Elle est plantée d'arbres, les rues sont larges et bien disposées ; l'air y est pur ; mieux décorée généralement que la foire Saint-Germain, elle en a d'ailleurs les mêmes prérogatives, les mêmes théâtres, les mêmes plaisirs ; elle n'a point de *Waux-Hall*, mais un spectacle d'un genre nouveau en tient lieu, sous le nom de *Redoute chinoise*.

« Des escarpolettes, une roue de fortune, un jeu de bague, une foule d'autres petits jeux inconnus, des danses, des décorations charmantes et singulières, un jardin, un salon chinois pour la danse, une grotte pour un café, un bâtiment chinois pour un restaurateur, c'est en gros le tableau de sa Redoute ; tout y est gai, nouveau et varié... Il en coûte pour entrer une livre seize sols par personne. »

Il y a moins de cinquante ans, subsistait encore, en partie, le théâtre de ces merveilles à trente-six sols par tête. Le tout a disparu complétement, depuis vingt ans, pour voir s'élever l'hôpital Lariboisière et le quartier neuf qui relie Saint-Laurent à Saint-Vincent-de-Paul.

Saint-Laurent avait encore dans sa dépendance la petite chapelle de la Ville-Neuve, élevée en août 1551, et, dans son voisinage, le couvent des Récollets, fondé par Henri IV et Marie de Médicis ; c'est, aujourd'hui, un hôpital militaire.

Quant aux lazaristes, on sait ce qu'est devenue leur maison, dont la façade, vieille, noire et disgracieuse, fait aujourd'hui un triste contraste avec les constructions de ce quartier neuf.

Cet « hôpital, du nom de Jésus, dit G. Brice, a donné l'idée de l'établissement de l'Hôpital général. Un riche bourgeois de Paris ayant présenté à saint Vincent de Paul, instituteur de la mission de Saint-Lazare, une somme d'argent fort considérable pour faire une bonne œuvre, ce saint prêtre crut ne la pouvoir mieux employer qu'à fonder un hôpital pour les pauvres âgés, ce qu'il exécuta heureusement. La maison est composée de deux corps de logis séparés l'un de l'autre, et, néanmoins, tellement disposés, que chaque sexe peut entendre à part une même messe et une même lecture de table, sans se voir ni se parler. Les prêtres de la mission de Saint-Lazare ont la direction du spirituel de cet hôpital et trois filles de la Charité servent les pauvres avec soin. »

EDMOND RENAUDIN.

(1) Aujourd'hui le Conservatoire des arts et métiers.

ÉTUDES MORALES.

LA COMTESSE DE VALMONT.

Le comte de Valmont, chevalier de Saint-Louis, avait fait toutes les guerres qui signalèrent si tristement le milieu du règne de Louis XV, et sitôt qu'il put rentrer dans sa maison, il y revint, très-fatigué de ces longues batailles, et poursuivi dans ses rêves par le spectacle affreux de ces villes renversées et de ces peuples égorgés pour des causes si futiles. Pour tous les soldats, la guerre est une profession terrible ; elle était, de surcroît, pour le comte de Valmont, un métier plein d'ennuis et de remords. Il n'aimait pas la guerre. Une fois même, il fit bien rire à ses dépens, lorsqu'à l'avant-garde, où il se tenait avec son frère, aux premiers jours du mois de juin, voyant tomber une douce pluie, ils dirent, celui-ci à celui-là et celui-là à celui-ci :

— Voyez, mon frère, que de bons foins dans nos prairies !

— Voyez, mon frère, que de vendanges sur nos coteaux !

Le général en chef s'était beaucoup moqué de ces foins et de ces vendanges ; l'armée, à son exemple, en avait fait des gorges chaudes, et le chevalier de Valmont, voulant à tout prix effacer cette mauvaise impression, se fit tuer à la première rencontre avec l'ennemi. Son frère y perdit le bras droit, et dans sa furie il disait encore :

— Ah ! que de foins, mon frère, dans nos prairies ! et que de raisins sur nos coteaux !

A peine guéri, le comte de Valmont revint en toute hâte au château que lui avait laissé son père ; il s'établit dans ces campagnes dont il avait vendu une bonne part pour payer ses dépenses à l'armée ; enfin, pour réparer tant bien que mal la maison qui tombait en ruine, il épousa sa jeune parente et voisine, Athénaïs de Montbrun, qui l'aida de son mieux à rétablir sa fortune. Elle lui donna même un fils, le dernier des Valmont, unique espoir de cette famille ancienne dans la province du Lyonnais.

L'enfant grandit vite et bien. De très-bonne heure, on put voir qu'il porterait dignement le nom de ses aïeux ; mais, autant que son père et son oncle, il aimait les belles prairies, les doux vignobles, le grand fleuve dont les eaux portaient au loin le murmure et la fécondité. C'était bien le digne enfant d'une époque où les armes faisaient silence, où les vieux capitaines ne songeaient plus qu'à bien mourir, oublieux, cette fois, de l'ancien langage et du droit féodal. Ces braves gens, héritiers des anciens preux, dont les pères étaient à la croisade du roi saint Louis, comprenaient confusément que la féodalité disparaîtrait bientôt dans les progrès des libertés nouvelles. Ils honoraient la paix féconde et calme autant que les anciens avaient aimé la guerre, et voilà pourquoi ils laissaient grandir leurs petits-fils dans les campagnes clémentes avec les jeunes chevaux de leurs écuries. « *Pâturage et labourage,* » disait M. de Sully, revenu des guerres de Henri IV, et même il avait fait aux laboureurs l'inestimable présent du ver à soie. On venait admirer de vingt lieues à la ronde, à Valmont, les mûriers que le seigneur du lieu avait plantés pour célébrer la naissance de son fils, nouvelle fortune ajoutée au gagne-pain de l'homme des champs.

Notre sage et paisible capitaine était revenu des champs de bataille non-seulement privé de sa main droite, mais encore accablé de toutes les infirmités qu'apportent inévitablement les labeurs et les misères du *dieu Mars*, pour parler le langage de ce temps-là. On vieillit vite à la belle étoile, et sitôt que la jeunesse est partie, un soldat se trouve en proie à toutes sortes d'épreuves... De toutes ces épreuves, la goutte est la plus cruelle. Elle est semblable à l'ancienne torture ; elle vous brise en attendant qu'elle vous tue. Alors, malheur à l'homme impatient qui ne sait pas souffrir ! Le comte de Valmont était de ceux-là. Il eût plus volontiers, même en détestant la guerre, affronté le canon chargé à mitraille qu'un accès de goutte, et nous le trouvons, à l'heure où commence le petit conte que voici, cruellement étendu sur son lit de douleur. Ses plus vieux serviteurs osaient à peine l'approcher. Il refusait de voir la comtesse sa femme, et peu s'en fallait qu'il ne rudoyât son fils unique, Albert, jeune homme aux traits charmants, que son père embrassait avec tant de joie et de bonheur, au premier répit que lui laissait l'ineffable torture.

Au plus cruel moment de cet accès, que le moindre accident irritait encore, arriva dans le château désolé une citation à *comparoir* au Parlement de Paris, pour certains droits seigneuriaux qui, depuis longtemps, étaient disputés par les voisins du comte de Valmont. La rivière, ornement et fécondité de la contrée, était revendiquée par quatre ou cinq riverains, tout-puissants à la cour, et dont le crédit semblait formidable, surtout pour un vieil officier mécontent qui ne se gênait pas lorsqu'il fallait qualifier MM. les généraux et MM. les ministres.

A cette invasion d'un procès, mal aussi dangereux que la goutte, le goutteux gronda de plus belle, et son indignation dépassa toutes les bornes.

— Les brigands ! s'écriait-il, ils choisissent pour me poursuivre et pour me ruiner le moment où je ne saurais faire un pas, quand eux-mêmes ils vont assiéger la porte de nos juges ! Je serais mort, ils n'en feraient point davantage. Hélas ! que deviendra la terre de Valmont, privée à jamais de ses courants d'eau si fertiles et si charmants ?

A ces lamentations, la mère et le fils ne savaient que répondre. Ils trouvaient, cette fois, que le maître avait raison. A la fin, la comtesse, prenant la parole et de sa plus douce voix :

— Monsieur, dit-elle à son mari, vous savez que nous avons laissé dans Paris des amis et des parents qui ne sont pas sans crédit. Mon grand'père a porté l'hermine, et je suis la nièce d'un président à mortier. Si donc vous vouliez me permettre...

— Allez au diable ! s'écriait le comte, en découvrant une douleur nouvelle dans son genou droit.

— C'est à peu près où je veux aller, reprenait la dame en souriant. Aller au diable ou chez son rapporteur, c'est à peu près même chose. Eh bien, j'irai, si vous voulez, et notre fils restera près de vous. Vous savez s'il vous aime et vous honore !

— Oui, mon père, dit le jeune homme, et chacun

de nous fera son devoir. Partez donc, ma chère mère ! Nous ne pouvons pas espérer un avocat plus éloquent et plus habile que vous.

Le jeune monsieur de Valmont était, en effet, le plus tendre et le plus dévoué des fils ; timide avec son père et plein de respect pour sa mère, affable et bon aux pauvres gens. Chacun célébrait sa bienfaisance et sa justice ; il était bien le fils d'une époque indulgente, où toutes les aspérités allaient s'affaiblissant chaque jour. Il avait beaucoup plus les apparences d'un bourgeois que les façons d'un grand seigneur. Toute la génération nouvelle était ainsi faite; abandonnée à ses bons instincts, elle allait au-devant de toutes ces réformes salutaires que des fanatiques ont ensanglantées plus tard.

En ceci, la comtesse de Valmont tenait beaucoup de son fils. Elle n'avait pas d'orgueil ; elle était simple et vraie, avec une âme ouverte à toutes les impressions. La grande noblesse lui faisait peur ; elle se contentait parfaitement de la noblesse de robe, et, dans son estime, un juge en robe rouge avait le pas sur un duc et pair. Elle avait l'esprit agréable ; elle parlait bien, elle écoutait mieux. Elle était jeune encore et fort jolie. En elle, rien que d'aimable et rien d'imposant.

Quand elle eut fait tous les préparatifs, car la route était longue, en ce temps-là, qui séparait Lyon de Paris, la comtesse de Valmont prit congé de son mari et de son fils, et le vieux gentilhomme, en la voyant partir, versa des larmes abondantes. Il aimait sa femme, au fond du cœur ; elle avait été son ange gardien ; elle allait courir tant de dangers pour défendre et protéger la fortune de leur maison ! Dans ses moments de convalescence, M. de Valmont n'eût pas laissé partir la comtesse.

— Hélas ! disait-il, ce n'est pas ma faute !

Et plus que jamais il jurait contre son mal.

En moins de huit jours, tant elle allait vite, la comtesse arriva dans ce Paris des fables, où chaque minute est un événement, où chaque homme est un prodige, où le miracle est un fait de tous les jours. En ce temps-là, l'étranger était le bienvenu dans ces maisons parisiennes, où chaque appartement contenait la chambre de l'*hôte*, l'hôte apportant avec soi les nouvelles de la province et l'écho des bruits les plus lointains. La comtesse à peine arrivée fit prévenir sa cousine, la baronne d'Holbach, qui était la femme de ce fameux baron d'Holbach, un très-bon homme, entêté de philosophie. Il aimait le genre humain, mais il détestait le bon Dieu ; il n'eût pas donné une chiquenaude à un enfant, mais il eût foudroyé le Saint-Esprit. Son grand bonheur était de se faire un nom fameux parmi les incrédules; il n'a réussi qu'à gagner sa place au premier rang des imbéciles. Sa maison, très-opulente, était ouverte à tous les libres penseurs, et quand par hasard l'un de ces messieurs avait besoin d'un habit neuf, il le trouvait chez le baron d'Holbach.

La comtesse de Valmont fut la bienvenue en cette hospitalière maison. Chacun la trouva belle et de bonne compagnie. En peu de mots, elle raconta les motifs de son voyage, appuyant fort peu sur un procès si grave, et quand son oncle, le président à mortier, l'eut bien rassurée en disant que son procès était imperdable, mais qu'il fallait attendre, et que le rapporteur n'était pas encore prêt, elle s'abandonna volontiers au bonheur d'habiter une belle maison, d'aller une fois par semaine à la Comédie, un autre soir à l'Opéra, et le reste du temps d'entendre en un beau salon, bien meublé des peintures de Lancret, de Watteau ou de Boucher, ces peintres charmants du caprice, une demi-douzaine de beaux esprits, que l'on s'arrachait dans la ville, et que chacun désignait à son voisin, disant tout bas :

— C'est lui, le voilà qui passe !

— Oh ! disait un vieux poëte, il y a dix-huit cents ans déjà, c'est un grand honneur d'être ainsi désigné par tous les hommes intelligents d'une grande cité.

Comme elle avait à faire une suite de visites, non-seulement pour *solliciter son procès*, mais encore pour se rappeler au souvenir des anciens amis ou des alliés de sa maison, la comtesse eut grand soin de s'adresser aux bonnes faiseuses, et de renouveler sa garde-robe en beau linge, en habits précieux, en agréments de toute espèce. Ainsi parée, elle eut dix ans de moins, et les galants n'auraient pas manqué autour de cette belle, pour peu qu'elle eût été plus affable ou moins sérieuse. Mais elle était une honnête femme, et le premier qui se hasarda à lui porter des paroles malsonnantes fut reçu de telle sorte, que tous les autres restèrent à distance. Elle fut donc à l'abri des galants, mais non pas des philosophes. Elle assista, sans rien craindre, à ces fameux soupers du baron d'Holbach, où les mystères les plus redoutables étaient mis en question, où le rire était une insulte aux plus antiques croyances. Or, c'était là une conversation d'autant plus dangereuse, qu'elle était dans la grâce et dans l'accent même des plus honnêtes gens.

Après s'être un peu débattue en son par-dedans, la comtesse y fut prise, et s'abandonnant au charme inaccoutumé de ces beaux esprits, il advint qu'elle commença à trouver un attrait réel en ces discussions dangereuses. Bref, hier encore elle était croyante, et le lendemain elle était en plein doute. Une fois dans ces dangers, l'esprit va vite, et d'autant plus vite, que ces prédicateurs tous nouveaux n'étaient rien moins que les plus beaux esprits du siècle passé.

Celui-ci s'appelait M. le baron de Grimm. Il parlait à voix basse et s'écoutait parler. Il riait de l'honneur des femmes ; il ne croyait pas à la justice, à peine s'il croyait au courage. Il enregistrait dans ses papiers les scandales de la ville et de la cour, et comme il était le premier à les savoir, il en donnait les prémices à la société du baron d'Holbach. Ce M. de Grimm était plus Allemand que Français ; le fameux maréchal de Saxe en avait fait son secrétaire intime.

Le second de ces philosophes était un Génevois qui touchait à l'âge mûr. Il venait du fond de sa patrie, après avoir déjà traversé bien des aventures. Mais celui-là était l'éloquence en personne. Il était semblable au volcan sous la pression d'une lave ardente, et sitôt qu'il daignait parler, toutes les âmes étaient attentives. Son grand bonheur était de démolir les anciennes sociétés et de déchirer les vieux codes. Si M. de Grimm était galant et dameret, celui-là n'était jamais plus heureux que quand il accablait les femmes de ses injures, et les femmes raffolaient de leur ennemi Jean-Jacques. Vous avez nommé Jean-Jacques Rousseau.

Le troisième était un esprit plein de feu et de fumée. Il était tour à tour superbe, indigné, charmant. Poursuivant de la vérité, ce grand fantôme, il la voyait tantôt à sa droite et tantôt à sa gauche, oublieux de la chercher où se tient la vérité sans voiles et sans taches. Il s'appelait Diderot, cet orateur des salons et des carrefours. Ami du peuple, il était recherché des plus grands

seigneurs ; il écrivait des contes qui couraient le monde, et des drames qui remplissaient le Théâtre-Français. C'était l'un des plus dangereux causeurs que pût rencontrer une âme timide, un esprit faible, et bien peu de croyances lui résistaient.

On voyait arriver plus rarement chez le baron d'Holbach un homme à la mine austère, au sourire sérieux. Il inspirait peu de sympathie au premier abord, mais bientôt, quand on avait deviné sous cette froide enveloppe un cœur généreux, cet homme avait bien son charme, et sitôt qu'on l'avait nommé, c'était à qui s'empresserait à l'entendre. M. d'Alembert (c'était lui), en sa qualité de président des deux académies, jouait un grand rôle dans toute l'Europe, et de très-grands princes, le grand Frédéric à Berlin, la grande Catherine à Saint-Pétersbourg, lui demandaient ses bons conseils. Il ne discutait pas ; il ne dissertait pas ; il parlait à la façon d'un oracle, et ne trouvait pas de contradicteurs. On racontait dans les coins du salon certaine aventure de cet homme qui lui faisait le plus grand honneur. Enfant abandonné sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, il avait été ramassé par une vitrière, et quand il fut devenu plus tard l'un des ornements de Paris, une grande dame ayant voulu le reconnaître pour son fils, il répondit en s'inclinant :

— Je suis, madame, le fils de la vitrière !

Il habitait encore, à cette heure, une petite chambre au logis de sa mère adoptive. Supposez cependant une dame de province attentive aux moindres paroles de M. d'Alembert, et vous comprendrez bien vite qu'elle

Le salon du baron d'Holbach. Dessin de Paul Philippoteaux.

n'ait pas résisté longtemps a ce terrible enseignement.

Dans cette réunion de *révolutionnaires*, mais le mot n'était pas encore inventé, Mme de Valmont aperçut un soir, assis dans un fauteuil, et grelottant au coin d'un grand feu, un homme assez maigre, aux yeux d'escarboucles, et dont le sourire était infini. C'était un aspect étrange, et, même en se défendant contre une pareille fascination, l'esprit le plus fort était bientôt vaincu. Chaque parole de cet homme était comme un fer chaud qui s'enfonçait dans la conscience de son auditoire, et son rire, évidemment, de près ou de loin, renversait une citadelle, une église, une renommée, une force, ou tout au moins une gloire. Il était vêtu comme un très-grand seigneur, en contraste avec ces habits négligés, et pendant que ses camarades en bas de laine s'honoraient du titre de *citoyens*, il s'intitulait *seigneur et comte de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi*. Du premier coup d'œil et sans l'avoir jamais vu, la comtesse de Valmont reconnut Voltaire, et dans son premier transport, elle porta à ses lèvres cette main sèche où brillait un rubis royal, à travers des dentelles d'Angleterre.

— Ah ! madame ! s'écria le poëte en s'inclinant, comme vous me vieillissez !

Dans cette académie, et c'est pourquoi elle était au moins aussi célèbre que l'Académie française, les dames étaient admises, à condition qu'elles auraient autant d'esprit que leurs camarades de l'autre sexe. On y voyait Mlle Aïssé, une fille d'Orient, Mlle de Lespinasse, étincelante de hardiesse et de bons mots. Mlle Clairon

y venait essayer ses rôles nouveaux ; Mme d'Houdetot, toute jeune, et Mme d'Épinay dans l'épanouissement de ses trente ans, prenaient leur juste part de ces fêtes du bel esprit. On parlait encore en ce grand salon de Mlle Laurence de Malboissière, et chacun redisait la gaieté, le bonheur, l'ingénuité de la jeune savante. Elle-même, Mme du Châtelet, avait été conduite en cette maison du sceptique par Mme de Boufflers. Mme du Deffand n'y venait plus depuis qu'elle avait été supplantée par sa dame de compagnie, Mlle de Lespinasse. Ils n'étaient pas sans se haïr et sans se jalouser quelque peu les uns les autres, ces amis du baron d'Holbach ; mais le premier dont ils se moquaient en mangeant son dîner, c'était M. le baron. C'est souvent traître, un bel esprit. *Qui s'y frotte s'y pique*, a dit la sagesse des nations.

Toutefois, si l'on vient à se rappeler la grâce et l'éclat de ces fameux sceptiques, prédicateurs de ces fausses doctrines, on comprendra facilement quels ravages ils devaient produire en cette intelligence médiocre et si facilement ouverte à toutes les nouveautés. Au déclin du dix-huitième siècle, la province était bien en retard sur la ville capitale. On y parlait encore un langage plus voisin du patois que de la langue animée et légère des beaux salons de Paris. Dans ces lieux agrestes, qui se sont si fort rapprochés depuis seulement une trentaine d'années, les femmes en étaient restées au catéchisme et aux modes de leurs grand'mères. Les hommes portaient les habits et se servaient des charrues d'autrefois. Un antiquaire a rencontré naguère cette inscription dans le cimetière d'un village à cinquante lieues de la Bastille : *Ici repose Honoré Durand. Il avait fait une fois le voyage de Paris.* Toute autre femme, à la place de Mme de Valmont, n'eût pas résisté davantage à ces doctrines si nouvelles, parties de si haut. A peine elle essaya de les combattre une ou deux fois, mais elle eut compris bien vite qu'elle n'était pas la plus forte, et, semblable au rameur inhabile qui renonce à remonter le courant d'un grand fleuve, elle s'abandonna sans crainte au fil de l'eau courante.

— Il faut convenir, disait un soir Denis Diderot, que, pour une dame de province, la belle comtesse a déjà fait de grands progrès.

Ces progrès auraient été beaucoup plus rapides, sans les fréquentes visites qu'elle faisait à son oncle le président. C'était un homme austère, un chrétien de la vieille roche, et qui vivait parfaitement éloigné des nouveautés philosophiques. A peine s'il avait accepté, mais non pas sans y contredire, les progrès indiqués par M. le président de Montesquieu. Il vivait seul dans le fond du Marais, sur les confins du fameux hôtel de M. de Pimodan, son confrère, dont le faste et l'ornement faisaient un si grand constraste avec les hôtels d'alentour. Dans ce sombre logis, tout rempli des senteurs d'autrefois, les murailles étaient chargées, pour unique ornement, d'une antique tapisserie, sur laquelle étaient clouées, dans leurs cadres autrefois dorés, les images peu complaisantes des magistrats et des présidents de la famille Thélusson, les dames tenant pour la plupart une rose à la main, et les hommes les balances de la justice. On ne voyait guère en ce lieu peu engageant que des plaideurs, des hommes de justice, et chaque jeudi le révérend père Nicolas Petit-Pied, un pantouflier de la Sorbonne et grand ami du président Thélusson. Ce jour-là, ils dînaient ensemble, et M. le docteur en Sorbonne se plaisait à redire à son digne ami les livres qu'il avait censurés dans la semaine, et qui, presque tous, à l'entendre, avaient mérité d'être brûlés par la main du bourreau, au pied même du grand escalier de justice. Or, chaque fois, c'était entre les deux amis à qui défendrait le mieux l'orthodoxie et l'obéissance, oubliées si complétement dans ces temps malheureux. Mais quoi ! d'une visite à l'autre, il arrivait que la belle plaideuse oubliait les leçons de son oncle et les menaces du terrible polémiste, Nicolas Petit-Pied. Plus d'une fois même, elle retrouvait dans la maison du baron d'Holbach ces mêmes livres qu'elle croyait anéantis dans le bûcher ou prisonniers à la Bastille, et la voilà, sans trop de peur, qui se mettait à les lire, et ne se déplaisait pas à ce goût de roussi. Entre autres dangers, elle pouvait feuilleter tout à l'aise les livraisons de l'*Encyclopédie*, et très-souvent se demandait par quel motif était prohibé ce gros livre ennuyeux comme la pluie. Hélas ! justement parce qu'il était défendu, elle trouvait à le lire un certain plaisir.

Mais rien ne pouvait affaiblir les nobles instincts de son cœur. Elle aimait son mari, même dans ses brusqueries ; elle adorait son fils. Elle écrivait chaque semaine à ce jeune homme les lettres les plus touchantes, mais aussi les plus étranges, et ce n'était pas sans une surprise voisine de l'épouvante que le jeune Albert de Valmont suivait dans les confidences de sa mère ce que la dame elle-même appelait *les progrès de sa raison*. Sitôt qu'elle avait raconté les phases diverses de son long procès, elle entrait résolûment dans les dissertations sans fin qu'elle avait entendues à la table et dans le salon du baron d'Holbach. Tantôt elle proclamait l'irrésistible autorité de la religion *naturelle*, et tantôt l'impuissance et les déceptions de la loi *naturelle*. Aujourd'hui elle s'attaquait aux *préjugés* de la naissance, disant que tous les hommes étaient égaux, et que le fils d'un repris de justice était au niveau d'un duc et pair ; le lendemain, autre thème. Elle venait de comprendre enfin que la passion était une excuse suffisante à toutes les fautes des femmes, et que les moralistes avaient grand tort de leur imposer la nécessité de tenir les serments faits à l'autel. Quant au respect du fils pour son père et pour sa mère, elle en faisait aussi bon marché que de tout le reste. Elle demandait de quel droit les parents pouvaient exiger tant de déférence et d'abnégation pour le prix de quelques mois de nourrice? En même temps, elle affranchissait le valet de l'obéissance à son maître, ajoutant, sur la foi d'un économiste appelé M. Melon, médecin de Mme de Pompadour, que le fermier ne devait rien pour son fermage. Enfin, elle ne comprenait pas tant de cérémonies religieuses qui prenaient le plus beau temps de la vie, et chaque fois que se rencontrait sous sa plume un scandale, elle donnait raison facilement à la fille perdue, et trouvait que le père de famille avait tort de s'opposer à tant de mariages disproportionnés, que M. de Voltaire avait pris sous sa protection dans sa comédie intitulée *Nanine*. En toutes ses lettres si tendres pour son fils, elle ne laissait passer aucune occasion de lui montrer comme on marchait vite et bien dans les nouveaux sentiers pleins de chansons, de bombances et d'un doute infini.

Tout d'abord, à la lecture de ces choses inattendues, écrites par une mère qu'il entourait de ses respects, et qui avait été jusqu'alors le digne objet de sa reconnaissance, le jeune Albert se demanda si vraiment c'était bien l'écriture et le seing de sa mère ? Il ne reconnaissait plus, dans ce mélange incroyable de vérités et de

paradoxes, l'esprit net et droit de la comtesse. Il cherchait à s'expliquer cet oubli si profond des anciens devoirs dans un esprit si net et si droit jusqu'à présent, et il déplorait comme un grand malheur ces changements inattendus.

De son côté, M. le président de Thélusson s'était étonné plus d'une fois de l'audace et des assertions de sa nièce, et même, un jeudi qu'il l'avait invitée à dîner avec son ami le docteur en Sorbonne, ils restèrent l'un et l'autre éperdus de cette intime révolte dans les croyances d'une personne si bien née, et qui tenait à tant d'évêques, à tant de magistrats, à tant d'abbesses, dont le nom se retrouvait dans sa généalogie. Ils se regardèrent interdits, et se levèrent en silence avant la fin du dîner, comme si le tonnerre fût tombé sur la maison.

Le lendemain, de très-bonne heure, comme il venait d'achever sa prière du matin, M. le président vit entrer chez lui son ami le docteur en Sorbonne :

— Ah ! lui dit celui-ci, j'ai passé une bien mauvaise nuit en songeant que, si nous n'y prenons pas garde, votre nièce est perdue.

— Et moi donc, reprit M. de Thélusson, il me semblait que la pauvre enfant était au lit de mort, et qu'il fallait être un saint pour la tirer des abîmes où elle est tombée.

— Il suffit, monsieur, d'être un homme de bonne volonté, je l'espère, et tout d'abord il faut renvoyer cette dame à son mari, cette mère à son fils, cette insolente chrétienne à son curé. C'est pourquoi je vous prie en grâce, et beaucoup plus instamment que si c'était pour moi-même, d'en finir avec toutes ces lenteurs. Il y va de la vie ou de la mort de cette âme. Après tout, peu nous importe que la dame gagne ou non son procès ; il suffit qu'elle s'éloigne, et quitte enfin ce foyer de pestilence. Êtes-vous de mon avis ?

Le président répondit qu'après y avoir bien pensé, il avait décidé que c'était là un service d'urgence, et qu'il allait écrire au rapporteur que, toute affaire cessante, il s'occupât de celle-là.

Quinze jours après, au grand étonnement du palais de justice, le procès de Valmont était plaidé, jugé et gagné. Mme de Valmont, au comble de la joie, oubliant en ce moment cette parole du baron de Grimm : que la reconnaissance était l'esclavage du cœur, s'en vint remercier le président, son bon oncle, et celui-ci :

— Mon enfant, lui dit-il, je ne veux pas d'autre témoignage de vos contentements que votre prompt départ de Paris. Quittez à l'instant même, il le faut, ces belles conversations qui ne vous ont que trop charmée, et retournez en toute hâte à vos devoirs de mère et d'épouse, et de dame châtelaine. Aussitôt arrivée, allez remercier le Seigneur de la grâce qu'il vous a faite en vous ramenant saine et sauve, à travers tant de périls, dans ces domaines qui tiennent de vous leur exemple, et que vous n'auriez jamais dû quitter. Ne m'écrivez pas, je vous prie, avant un mois, de ce retour de l'enfant prodigue, et recevez, avec les embrassements de votre oncle, les bénédictions du sage docteur mon ami.

Sur quoi, la comtesse de Valmont eut bientôt fait ses préparatifs de départ, et, prenant congé de ses hôtes qui proclamaient sa grande sagesse, elle partit trois jours après, non pas sans avoir prévenu son fils du grand succès de son voyage et de l'heure de son retour.

Après un séjour de six mois dans ce grand Paris, tout rempli de disputes si terribles, et dont elle s'était tant occupée, à peine Mme de Valmont fut remontée en sa chaise de poste, elle s'étonna d'abord et se charma bien vite en retrouvant le grand silence et les aimables distractions du chemin. Peu de regrets, beaucoup de souvenirs. La fièvre et le bruit de l'esprit s'enfuyaient à chaque tour de roue, et la voyageuse, après vingt-quatre heures, se trouva tout à fait calmée. Elle revenait par des sentiers déjà connus, mais, dans l'intervalle, avril brillait de ses plus douces splendeurs. L'hiver s'était enfui. La neige avait disparu. Le vent tiède avait brisé l'écorce des eaux. L'arbre au loin verdoyait dans la prairie émaillée, et les oiseaux chantaient leur nouvelle chanson. Peu de gens sur la route. On ne voyageait guère en ce temps-là. Le vaste et grand chemin semblait fait uniquement pour conduire les adorateurs de la fortune du palais de Versailles à Fontainebleau, à Chantilly, dans ces royales maisons où les chevaux du soleil conduisaient le dieu du jour. Mais le beau temps comblait les ornières. L'obstacle est bientôt franchi pour une femme vaillante qui va retrouver son époux et son fils. La comtesse traversa la Bourgogne en évoquant toutes ces tendresses. Elle revoyait déjà le manoir féodal ; elle entendait les vivats de ses vassaux ; elle se disait qu'en tel endroit, à dix lieues de Valmont, son fils et peut-être aussi son maître et seigneur la viendraient attendre en son carrosse à quatre chevaux. Tous les présages étaient heureux. Pas un essieu brisé, pas un postillon qui fût ivre. A chaque auberge, l'hôte, incliné devant la voyageuse, accourait lui disant d'un air joyeux : « Madame, soyez la bienvenue. » Au bout du sixième jour, Mme de Valmont petillait d'impatience. Elle reconnaissait toute chose ; elle respirait, radieuse, la vive odeur de la terre natale, et Dieu sait son impatience à regarder le carrefour où elle espérait rencontrer les chers objets de sa tendresse. Hélas ! le lieu du rendez-vous était désert. Pas une couronne et pas un brin de myrte au pied du calvaire que ses ancêtres avaient planté en cet endroit même. On eût dit que le Christ avait été abandonné dans ces campagnes. Deux lieues plus loin, la dame entrait sur sa propre terre, et, jugez de son étonnement ! pas un de ses vassaux ne s'inclina devant sa dame et maîtresse. Il y avait dans ces champs paternels des laboureurs dont la charrue était de race antique autant que la famille de Valmont,... les laboureurs, même les plus anciens, tout courbés par les années, virent passer la chaise de poste, et pas un ne songea à lever son chapeau. Le berger dans les champs, la fileuse au devant de sa porte, les lavandières sur le bord du ruisseau, regardèrent... indifférents. C'étaient pourtant les mêmes villageois et villageoises qui se précipitaient sur les pas de leur maîtresse à son départ, en lui souhaitant un bon voyage. Elle en était à se demander si donc elle était vraiment dans ses domaines et ne s'était point égarée en son chemin ?

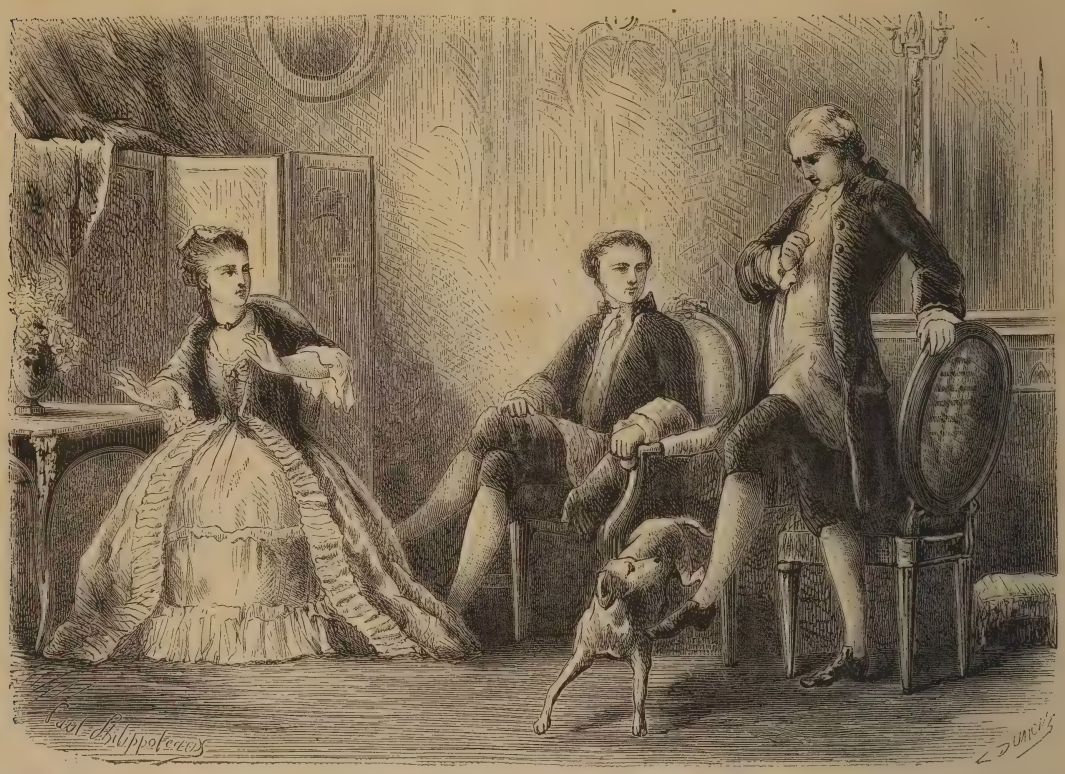
Mais enfin, Dieu soit loué ! voici le village et le château de Valmont. Ils vont me reconnaître enfin, et me rendre tous leur respect !... Mais les habitants du village étaient tous dans les champs, et le seul bruit qui se fît entendre en ce grand silence... elle ne se trompait pas, c'était le bruit d'une arme à feu. Des braconniers ravageaient les plaines de leurs maîtres, tant il était impossible en ce moment que le père et le fils fussent à la chasse, à pareille heure et si près de leur maison.

Son doute augmentait à chaque instant, et lorsqu'elle fut au pied du vaste perron, elle pensa se désespérer, ne trouvant pas un serviteur pour l'aider à mettre pied

à terre. Elle descendit seule et monta seule, avec une inquiétude assez vive que toute la maison ne fût morte. Elle trouva son fils et son mari, paisiblement assis dans la grande salle, et comme elle ouvrait ses bras pour embrasser les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, ils lui prirent la main, à l'anglaise... on ne se saluait pas autrement dans les salons du baron d'Holbach. Très-étonnée, et ne se rendant pas un compte exact de cet étrange accident, la comtesse tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise, et les deux hommes restèrent dans leur fauteuil. Dans des temps meilleurs, le seul aspect de la mère de famille eût attiré tous les respects dus à la reine elle-même, et jamais le fils n'eût osé s'asseoir sur le même siége que sa mère. De la féliciter sur le gain si rapide et si complet d'un procès considérable, et même de s'informer de sa santé et de lui offrir le vin et le fruit de la bienvenue, personne en ce lieu n'y songea. On aurait dit qu'ils s'étaient séparés il y avait une heure, et qu'elle revenait de visiter les treilles du jardin. Les domestiques allaient et venaient par cette chambre haute, assez mal vêtus, et sans même saluer les habitants de céans. Ils parlaient familièrement à leur jeune maître, avec une égalité parfaite, disant : Oui et non, comme si Pierre eût répondu à Jacques, et Champagne à Lafleur.

Cependant la comtesse, ouvrant de grands yeux, demanda pourquoi donc tout ce sans-gêne?

— Hélas! c'est vous-même, ma mère, qui nous avez enseigné, dans vos lettres, l'égalité du maître et du valet. Grâce à vous, il n'y a plus de maîtres et de valets sur les



Le retour. Dessin de Paul Philippoteaux.

terres de Valmont. Nous avons mis en pratique et nous savons par cœur le beau discours sur l'*Inégalité des conditions*, par votre excellent ami Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, et chacun, puisque vous l'avez voulu, fait ici ce qu'il lui plaît. Celui-ci chasse sur la lisière de notre forêt, celui-là pêche aux bords de nos étangs. Qui veut couper coupe, et qui veut faucher fauche, et sans dire un grand merci. Vous serez ici comme à Paris.

A peine le jeune homme achevait de parler, que l'on entendit les aboiements joyeux de Phanor, le lévrier de la comtesse. Il avait deviné son retour, et, sa chaîne brisée, il se roulait aux pieds de sa maîtresse, avec toutes sortes de tendresses et de gaietés.

— Mon cher Phanor ! disait la dame, en songeant que du moins celui-là l'avait reconnue et n'avait rien oublié.

Mais le vieux comte, irrité sans doute du contraste, chassa Phanor à coups de pied. La malheureuse bête en gémit, et, plus qu'estropiée, elle rentra pleurante en son chenil.

— Ah! fi, monsieur, s'écria Mme de Valmont, vous n'avez donc pas d'âme et pas de cœur de frapper ainsi cette bête innocente?

— Ame et cœur! reprit le vieillard, mais vous nous avez enseigné, dans une belle lettre, que les bêtes n'ont pas d'âme, et ne sentent pas les coups qu'on leur donne. Alors, pour vous obéir, nous avons mis en pratique les belles leçons de votre ami Lamettrie, et nous avons chassé d'ici toutes ces bêtes qui nous donnaient tant de joie il y a six mois.

Sur l'entrefaite, entra Marton, la jeune servante. A peine elle honora d'un coup d'œil la maîtresse qui l'avait élevée.

— Albert, dit-elle au jeune baron de Valmont, tu as défendu qu'on ouvrît la porte à M. le curé? Il dit qu'il veut voir ta mère, et que, malgré ton ordre, il entrera.

— Tu vas voir! répondit le jeune homme, et, prenant son fusil dans le coin de la cheminée... : Avertissez, dit-il, cette vieille robe noire que, s'il ose entrer chez nous, je le traite comme on traite un sanglier.

A ces mots, la comtesse éperdue :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle avec des larmes, où suis-je, et que vais-je devenir? Ce n'est plus ici une maison chrétienne!

Et, son visage dans ses mains, elle se prit à pleurer.

— Mais, madame, oubliez-vous donc, reprit le terrible Albert, votre septième lettre, après une grande visite de votre ami M. Diderot, disant que le prêtre est un être inutile, un parasite, un ennemi de la liberté? Voilà ce que vous m'avez écrit vous-même? Moi, docile à vos leçons, j'ai bien eu quelque peine à mettre à la porte un vieillard qui m'avait élevé, qui portait dans les plus pauvres maisons l'espérance, et chez nous des tendresses toutes paternelles. Je me demandais parfois quel

La leçon. Dessin de Paul Philippoteaux.

mal faisait ce brave homme, et si j'avais bien le droit de lui fermer notre maison? Il était à mon baptême; il assistait mon grand-père à son lit de mort. Un morceau de pain le contente, et bien souvent il le partage avec plus pauvre que lui. Mais vous avez si bien démontré la nécessité d'en finir avec ce vieillard, que je lui ai défendu de m'approcher sous peine de mort. Voilà encore un préjugé qui disparaîtra de la terre de Valmont.

— Vous avez d'autant mieux fait, mon fils, reprit le comte, d'en purger le château de vos pères, que cet homme arrivait pour nous apitoyer sur un paysan dont la cabane a brûlé cette nuit, et, par conséquent, pour nous demander de l'argent. Il venait aussi nous répéter que son église est dans un triste état et qu'elle fait eau de toutes parts. Nous n'allons plus à l'église. Ah! pardieu! comtesse! quel service vous nous avez rendu de nous délivrer de ces mensonges!

La pauvre femme était atterrée. Elle comprenait maintenant l'étendue et la violence des malheurs qu'elle avait semés autour d'elle. Elle n'avait rien à répondre à toutes ces révoltes qu'elle avait soulevées. Toutefois elle se demandait comment si vite et si complétement elle avait fait de son fils une bête féroce, et de son mari une créature malfaisante? A la fin, elle demanda la permission de rentrer dans ses appartements.

Elle habitait d'ordinaire, à l'aile droite du château,

quatre ou cinq pièces ornées à sa fantaisie, et rien n'était plus élégant que sa chambre et son petit salon, tout remplis de beaux meubles choisis par elle, et faits pour elle. A l'instant même où elle se dirigeait du côté de cette aimable retraite, Albert, son fils, lui dit :

— Pas de ce côté-là, madame, on a disposé de votre appartement.

Et comme elle semblait interroger encore :

— Oui, reprit le comte, une fredaine, un caprice d'Albert. Après tout, il est jeune, il s'émancipe, et, pour tout dire, il est amoureux. Je lui ai bien fait quelques représentations, disant que peut-être seriez-vous fâchée de céder votre chambre à une fille de théâtre... « Y pensez-vous, s'est-il écrié, monsieur, une fille de théâtre ? Et pour qui donc prenez-vous cette fameuse Mlle Clairon, avec qui ma mère a soupé deux fois dans une semaine ! Elle a cent ans, cette Clairon, elle est difforme, avec tous les vices de son état ; ma chère Nini n'a pas vingt ans. Clairon hurle et déclame, Nini danse et sourit à tout le monde ; la Clairon a les mains pleines de sang, Nini a les mains pleines de fleurs. Ma mère elle-même ne saurait le nier, tout l'avantage est du côté de ma fiancée. »

— Oui, ma mère, dit le jeune homme, elle est ma fiancée, et je lui ai promis de l'épouser, après avoir bien médité votre lettre onzième en l'honneur de Mlle de Lespinasse, fiancée à M. d'Alembert. Donc, jusqu'à nouvel ordre, acceptez l'ancien logis de notre oncle, le commandeur de Malte. C'est un peu sombre ; il a décoré la muraille de toutes sortes d'images peu vêtues et qui vous déplairont tout d'abord, mais on s'y fait bien vite, et surtout quand on a fréquenté si longtemps l'Opéra et le théâtre Italien. Et tenez, ma mère, voilà justement Mlle Nini qui vient pour vous saluer.

Mlle Nini était une jeune demoiselle accorte et bienséante, au fin sourire, aux yeux charmants. Elle portait à ravir une robe assez simple, et la comtesse, en voyant cette belle personne :

— Hélas ! disait-elle, c'est dommage !

Au même instant, voilà le jeune homme et la jeune fille qui tombent aux pieds de cette infortunée :

— Ah ! madame ; ah ! ma mère ! ayez pitié de mon repentir, s'écriait le jeune Albert. Pardonnez-nous cette épreuve inutile, et recevez dans vos bras la jeune fille que vous me destiniez.

— C'était donc toi ! s'écriait Mme de Valmont en reconnaissant sa jeune voisine Élise de Verneuil ! Que te voilà grandie et charmante ! Il y a longtemps que je rêvais ton mariage avec Albert !

Alors les relevant l'un et l'autre, elle les confondit dans le même embrassement.

— Me pardonnerez-vous aussi, ma chère amie, toute la peine que je vous ai faite en vous donnant cette leçon ? s'écria M. de Valmont. Je le vois, vous voilà corrigée, et désormais vous ne douterez plus de la fidélité des honnêtes gens, de l'honneur des femmes et de l'âme des bêtes, car voilà Phanor plus joyeux que jamais.

La pauvre femme, heureuse et corrigée, eut grand besoin de s'asseoir, mais elle s'assit cette fois dans le fauteuil armorié. Alors, sur un signal, on entendit de tous côtés de joyeux vivats répétés par les échos d'alentour. La terrasse et le jardin se remplirent de villageois et de villageoises en habits de fête. Les serviteurs, empressés et couverts de leurs plus belles livrées, apportaient sur les tables le dîner du maître et des vassaux. Les cloches sonnaient, les tambours battaient, les filles chantaient, les ruisseaux coulaient, obéissants aux arrêts de la cour suprême. A peine la dame eut-elle le temps de faire une belle toilette ; elle revint pour recevoir ces hommages et ces fleurs. Jamais elle n'avait été plus aimée, et jamais elle ne se sentit plus heureuse. Ah ! comme elle oublia l'*Encyclopédie* et ses démons ! comme elle redevint la bonne et sainte femme, obéissante aux commandements de Dieu et de l'Église !

Ils allaient se mettre à table, quand ils virent le vieux curé :

— Et mon coup de fusil ? disait-il au jeune Albert.

Huit jours après, quand les fêtes eurent cessé et que tout fut rentré dans l'ordre et le travail :

— Mes enfants, disait la comtesse à son fils Albert, qui sera dans un mois le mari de Mlle de Verneuil, apprenez, par mon exemple, à vous méfier du paradoxe, à rester de simples et de bonnes gens tels que vous êtes, à croire ce que croyaient vos pères. Travaillez beaucoup, lisez peu ; l'*Imitation de Jésus-Christ* dans vos tristesses, les *Lettres de Mme de Sévigné* dans les jours paisibles et cléments.

JULES JANIN.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDI, SA VIE ET SES ŒUVRES

I

Je commence par déclarer à mes lecteurs que je suis un admirateur passionné de Mendelssohn. Aussi n'hésiterai-je pas un instant à le placer au nombre des plus grands musiciens que l'Allemagne ait vus naître.

Sur ce point, je n'ai pas l'honneur de partager l'opinion du docte et très-savant auteur de la *Biographie universelle des musiciens*, M. Fétis. « Si Mendelssohn, dit-il, ne possède pas un de ces génies puissants, originaux, tels qu'en vit le dix-huitième siècle ; s'il ne s'élève pas à la hauteur d'un Jean-Sébastien Bach, d'un Haendel, d'un Gluck, d'un Haydn, d'un Mozart, d'un Beethoven ; enfin si l'on ne peut le placer au rang de ces esprits créateurs, dans les diverses déterminations de l'art, il est hors de doute qu'il tient dans l'histoire de cet art une place considérable immédiatement après eux, et personne ne lui refusera jamais la qualification de *grand musicien*. »

A coup sûr, non, personne ne refusera cette qualification à l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, de *Paulus*, d'*Elie* et de cent autres compositions où se révèle avec un art infini, un style original et coloré de cette *couleur mendelssohnnienne* si poétique, si saisissante, si personnelle.

Si ce ne sont pas là les marques du génie, elles se-

raient donc celles de la science ; mais la seule science ne donne point cette puissante individualité, ce charme dont Mendelssohn avait le secret.

Si jamais créature fut douée de toutes les faveurs du ciel et de la terre, ce fut certainement Mendelssohn. Écrire sa biographie, c'est tracer un personnage de roman si parfait, si extraordinaire sous tous les rapports, qu'on le croit à peine possible. Le public ne connaît guère l'auteur de *Paulus* que comme musicien ; mais supprimez en lui le compositeur, il reste encore l'esprit le plus précoce et le mieux orné qui fût jamais.

J'ai parlé de roman ; voyez si pour donner plus de relief à un personnage de fantaisie on pourrait lui composer une famille plus empreinte de romantisme ?

II

Reportons-nous aux premières années du dix-huitième siècle. Nous sommes dans la petite ville de Dessau, sur la rive gauche de la Mülde, située dans une belle plaine cultivée comme les Allemands ont toujours su cultiver, c'est-à-dire admirablement.

Dans une des rues les plus étroites et les plus tortueuses du plus pauvre quartier de cette ville, existe encore une maison de chétive apparence que le temps, ce grand poëte, a couvert de sa teinte mélancolique de vétusté. C'est là, dans une chambre ornée seulement d'un poêle pour la chauffer, de deux longues tables et de quelques bancs de bois, que vivait un pauvre maître d'école israélite nommé Mendel. Aux heures laissées libres par l'école, Mendel faisait des copies de la Bible, comme si l'imprimerie ne fût pas encore découverte. Le produit de ces copies ajoutait quelques thalers à son maigre budget. Quand il ne prenait pas des copies de la Bible, Mendel copiait sur des rouleaux de parchemin les actes de la communauté juive dont il est fait usage dans les synagogues.

Mendel eut un fils. Que peut faire de son fils un maître d'école, si ce n'est un savant ? Moïse, c'était son nom, travailla de bonne heure sous la direction de son père. A dix ans, il en savait plus que beaucoup d'étudiants de quinze et de seize des plus fameuses universités. Malheureusement il fut arrêté dans ses études par une fièvre qui menaça son existence. Moïse Mendel ne mourut pas, mais il resta difforme, maladif et impressionnable à l'excès.

La gêne régnait dans la maison du maître d'école avec le découragement.

Moïse venait d'entrer dans sa quatorzième année, lorsqu'il prit une résolution hardie autant que généreuse. Il quitta son père qui pouvait à peine le nourrir, fit ses adieux à la ville de Dessau, témoin de ses espérances sitôt brisées, et partit à pied, quoique bien faible et sans une obole, pour la grande ville de Berlin. Qu'allait-il faire dans la capitale de la Prusse ? Ce qu'il pourrait trouver à faire, hélas ! et ce que Dieu voudrait.

La charité l'accueillit dans la capitale de la Prusse, une charité amicale qui n'avait rien d'humiliant. Il trouva chez de braves gens un logement, du pain et de bons conseils. Le rabbin Frœnkel découvrit en lui une intelligence peu commune, et il en fit à la fois son copiste et son élève de philosophie.

Chez le rabbin venait souvent en visite Israël Moses, philosophe et mathématicien, une singulière et attachante figure de ce temps, nous dit M. Barbedette, un libre penseur pourchassé de ville en ville comme suspect d'hérésie, partout malheureux, partout persécuté et destiné à mourir dans la plus affreuse misère. Ce fut lui qui prêta à Moïse un Euclide traduit en hébreu et l'initia aux mathématiques.

Cependant Moïse ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait beaucoup oublié de ce que son père lui avait appris, et que la méthode du maître d'école de Dessau, malgré tout le respect qu'il lui devait, laissait beaucoup à désirer. Il résolut de redoubler toutes ses classes. Un étudiant en médecine, nommé Kisch, s'offrit à lui enseigner le latin.

— Vous êtes mon sauveur, lui dit Moïse.

— Avez-vous un dictionnaire ? lui demanda Kisch.

— Non.

— Une grammaire ?

— Non.

— De l'argent pour en acheter ?

— Non.

— Moi non plus, reprit gaiement l'étudiant ; n'importe, nous nous en passerons.

Ils s'en passèrent en effet, et c'est ainsi que ce brave étudiant eut la gloire d'avoir guidé dans la voie de la science l'homme encore adolescent, inconnu et pauvre, que l'Allemagne devait un jour considérer comme un des esprits dont elle s'honore le plus justement.

Moïse Mendelssohn (*Moïse, fils de Mendel*), a été surnommé *le Platon de l'Allemagne*. Son œuvre capitale est le *Phédon*, imité des fameux dialogues du divin élève de Socrate. Moïse Mendelssohn laissa trois fils et deux filles. C'est l'un de ses fils, Abraham Mendelssohn, riche banquier, qui devint le père de Félix, le célèbre compositeur objet de cette étude.

Au temps où il y avait un Parnasse et des muses, c'eût été un jour de fête que cette naissance (1) pour les nobles filles des arts libéraux en l'honneur desquelles on avait élevé un temple magnifique à Athènes.

Mendelssohn, le banquier de Hambourg, avait ajouté à son nom celui de sa femme, fille d'un autre banquier, Bartholdi. Un banquier instruit, ami des arts et les pratiquant, comme l'était le père de Félix, ne saurait passer pour un homme ordinaire. Sous le toit paternel, dans cette maison quasi-princière, entre un père qui valait par son esprit autant que par sa caisse et une mère jeune, instruite et charmante, le petit Félix grandit vite et grandit bien. Il n'avait que trois ans lorsque sa famille quitta la ville libre de Hambourg pour aller s'établir à Berlin. C'est cette circonstance qui a fait dire à M. Fétis, dans la première édition de sa *Biographie universelle*, que Mendelssohn était né à Berlin. Le savant musicographe avait puisé ce renseignement inexact dans le *Lexique universel de musique* publié par Schilling, ainsi qu'il le dit lui-même dans la seconde édition de son ouvrage.

L'intelligence du petit Félix était déjà, à cet âge, si développée, son goût pour la musique si caractérisé, que Mme Mendelssohn lui donna régulièrement des leçons de piano. Bientôt après il eut pour professeur de ce même instrument un bon musicien du nom de Berger. Plus tard, Zelter lui enseigna les lois de l'harmonie et celles du contre-point, lequel contre-point n'est autre chose qu'une espèce d'harmonie plus restreinte et plus rigoureuse aussi que l'harmonie proprement dite.

Les élèves de la trempe de Mendelssohn, non-seulement apprennent facilement ce qu'on leur enseigne,

(1) Félix Mendelssohn-Bartholdi est né à Berlin le 5 février 1809.

mais devinent ce qu'on ne leur enseigne pas. A huit ans, Félix Mendelssohn avait appris tout ce qu'on lui avait enseigné et deviné beaucoup de choses. Il lisait presque toute la musique de piano à livre ouvert, accompagnait d'après la grande partition d'orchestre, réalisait la basse chiffrée, et écrivait à quatre parties, avec la plus grande facilité, des leçons d'harmonie sur un plain-chant au-dessus ou à la basse. Ce n'est pas tout, il jouait de mémoire un très-grand nombre de pièces de tous les maîtres, notamment les fugues de Bach, que si peu de pianistes aujourd'hui, même parmi nos professeurs, seraient en état de bien exécuter avec le cahier sous les yeux. Zelter était, on le comprend, très-fier de son élève, qui se distinguait également dans toutes les branches de ses études universitaires. Telle était l'organisation de ce génie et son étonnante mémoire en toutes choses, qu'à seize ans il avait terminé d'une manière brillante ses études littéraires et scientifiques. A cet âge, il lisait les auteurs latins et grecs, dont il faisait d'élégantes versions en allemand, en français, en anglais, et, je crois, aussi en italien, car il posséda de très-bonne heure ces langues vivantes. A dix-sept ans, il composa une traduction en vers allemands de l'*Andrienne*, de Térence, qui fut imprimée à Berlin, sous les initiales F. M. B., et qu'on cita comme un travail remarquable. En même temps, il se révélait compositeur en produisant avec une fécondité prodigieuse des œuvres vocales et instrumentales qui promettaient un grand artiste.

Un tel travail n'empêcha point le jeune Mendelssohn de s'abandonner à tous les exercices du corps commandés par l'hygiène et aussi par sa position sociale. Il devint excellent cavalier, très-habile à l'escrime et nageait comme lord Byron. En outre, il dessinait et peignait d'une manière distinguée pour un simple amateur. Ce dernier talent lui fut d'un grand secours dans les voyages en Europe qu'il devait bientôt entreprendre.

Si vous voulez un portrait de Mendelssohn à cet âge, écoutez Camille Selden : « Félix Mendelssohn est devenu un charmant adolescent. On remarque en lui le type robuste et méridional dans sa beauté juvénile. Deux prunelles d'un bleu sombre jettent des lueurs ardentes à travers de longs cils noirs, sur les lignes pures d'un visage olivâtre où règne une puissante expression de calme, et le front uni se dégage sous une masse de boucles soyeuses, sombre et charmante parure à laquelle l'imagination involontairement entremêle des lauriers. Des membres nerveux et souples ; un buste de jeune athlète supporte cette tête de médaillon antique en le rendant singulièrement apte à tous les exercices du corps. Il excelle dans la lutte, à la nage, comme cavalier, et n'a pas son égal à la salle d'armes et au gymnase. » D'un autre côté, voici comment il est jugé par Zelter dans une lettre écrite à son vieil et illustrissime ami Gœthe, pour lui rendre compte d'un opéra du jeune Mendelssohn, le quatrième qu'il eût fait : « Pour mon compte, je n'en reviens pas d'étonnement; c'est de la musique vraie, originale, nouvelle, dramatique, pleine de grandeur, de caractère. » Quand Zelter écrivait ces lignes, Félix Mendelssohn n'avait pas quinze ans !

Mendelssohn, avant l'âge de dix-huit ans, avait publié trois quatuors pour piano, violon, alto et violoncelle. Les numéros 1 et 2 de ces compositions sentent le tâtonnement, et on y trouve plus de correction que de spontanéité. Mais le numéro 3, dédié à Gœthe, à qui le jeune compositeur avait été présenté à Weimar, en 1821, révèle une inspiration profonde et originale. A peu près à la même époque, il livrait à la publicité une sonate pour piano et violon (op. 4), qui est une œuvre de maître, bien que M. Fétis ne la considère pas comme le meilleur ouvrage de son auteur. Puis plusieurs sonates pour piano seul ; sept pièces de différents caractères pour ce même instrument; douze *lieder* pour voix seule avec accompagnement de piano ; un *otetto* pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles ; enfin il avait fait représenter à Berlin l'opéra en deux actes : *les Noces de Gamache*. Le succès n'ayant pas répondu aux espérances du compositeur, il retira son ouvrage, qui néanmoins fut publié, réduit pour le piano.

III

Nous avons dit que le père de Félix Mendelssohn n'était point un vulgaire banquier dont le coffre-fort tint lieu d'esprit et de cœur. Il comprit que les voyages accomplis dans certaines conditions sont, pour le poëte comme pour le musicien, l'achèvement indispensable de son instruction, et souvent le plus heureux stimulant de sa muse. « Aussi, nous dit M. Rolland, le traducteur des lettres de Mendelssohn (1), le banquier de Berlin résolut-il de faire faire à son fils un voyage qui marquât, pour ainsi dire, l'époque où le jeune homme prenait la robe virile. »

Félix Mendelssohn-Bartholdi venait d'atteindre sa vingt-cinquième année lorsqu'il reçut de son père l'invitation d'aller visiter l'Europe.

— Va, lui dit celui-ci, parcours l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France et l'Angleterre ; étudie ces différents pays et choisis pour t'y fixer celui qui te plaira le mieux ; fais aussi connaître ton nom, montre ce dont tu es capable, afin que là où tu t'établiras on te fasse bon accueil et qu'on s'intéresse à tes travaux.

Muni de lettres de recommandation pour des hommes influents de tous les pays qu'il devait traverser, la bourse bien garnie, plein d'enthousiasme, sentant sa force, beau, vigoureux d'esprit et de corps, notre héros quitta la maison paternelle en mai 1830 et ne revint à Berlin qu'en 1832, après avoir rempli le programme tracé par son père et laissé partout à sa suite comme un sillon de gloire artistique.

Une irrésistible sympathie pour Gœthe, dont le nom remplissait d'admiration tous les cœurs allemands, lui fit tenter une seconde fois le pèlerinage de Weimar. De retour de Londres, il revit le noble vieillard qui venait d'atteindre sa quatre-vingt et unième année, et qui, malgré cet âge avancé, travaillait sans cesse avec l'ardeur d'un jeune homme aspirant à la renommée. Gœthe révisait et complétait ses travaux scientifiques, surveillait la traduction française de sa *Métamorphose des plantes*, écrivait la seconde partie de son *Faust*, qui ne fut achevée qu'en 1831, méditait sa préface pour la *Vie de Schiller* de Carlyle, et prenait un intérêt des plus vifs à la grande querelle philosophique et scientifique pendante alors entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, sur la question d'unité de composition du règne animal. Ottilie Von Gœthe, belle-fille du poëte, lisait aux heures plus calmes où l'esprit du vieillard se reposait dans une demi-activité, les œuvres de Plutarque, celles de Béranger, que Gœthe savait si bien apprécier; de Niebuhr, de Victor Hugo, le sublime révolutionnaire

(1) Un volume in-8°, chez Hetzel, libraire-éditeur, 18, rue Jacob.

des lettres; et aussi les romans de Walter Scott, de Carlyle, d'Alexandre Dumas, et de quelques autres princes de la littérature moderne.

Le 24 mai 1830, Mendelssohn, dans une lettre intime, donne des détails intimes aussi sur Gœthe et son entourage. Ces lignes sont du plus charmant intérêt : « Je jouis au complet de la société de Gœthe. Jusqu'à présent j'ai dîné tous les jours à sa table; ce matin encore j'y suis invité, et ce soir il y aura chez lui une réunion où je dois jouer. Il parle de tout, s'informe de tout; c'est un vrai plaisir. La conversation étant tombée sur les sociétés de bienfaisance fondées par les dames de Weimar, et sur le *Chaos*, — journal absurde que ces dames publient entre elles et auquel j'ai l'honneur insigne de collaborer, — cela mit Gœthe en belle humeur. Il commença à taquiner Ottilie et Ulrique à propos des institutions de bienfaisance, des prétentions des femmes au bel esprit, de leurs souscriptions et de leurs rôles d'infirmières pour lesquels il paraît avoir une antipathie toute particulière. Il parla ensuite de toutes sortes de choses, entre autres, de la *Fiancée du brigand*, de Ries. « Il y a là, disait-il, tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un artiste : une fiancée et un brigand. »

Mendelssohn ne pouvait s'arracher à la société du grand homme qu'il avait prié de le tutoyer. L'illustre poëte accepta, mais à la condition que le musicien « né sous une belle étoile, » avait-il dit, lui ferait, au piano, l'histoire en action de la musique depuis les plus anciens maîtres jusqu'à Beethoven, que l'auteur de *Faust*

Le couronnement du roi de Hongrie. Dessin de Valton.

ne put jamais bien comprendre. Mendelssohn accepta l'offre avec empressement, comme on le pense bien. « Gœthe ne voulait pas du tout mordre à Beethoven, et je me mis à lui jouer le premier morceau de la symphonie en *ut* mineur, qui lui fit une impression tout à fait étrange. Il commença par dire : « Mais cela ne produit « que de l'étonnement et n'émeut pas du tout; c'est « grandiose. » Il murmurait encore quelques mots; puis, après une longue pause : « C'est très-grand et tout « à fait étourdissant; on dirait presque que la maison « va crouler; mais que serait-ce donc si tous les hommes « ensemble se mettaient à jouer cela? » Cette réflexion, vraiment puérile, prouve bien que le poëte ne comprenait absolument rien aux sublimes conceptions de l'incomparable symphoniste.

Mendelssohn quitta Weimar et emporta du grand écrivain un souvenir précieux : c'est un feuillet du manuscrit de *Faust*, sur lequel Gœthe écrivit :

« A mon jeune et cher ami, F. M. B., le puissant et doux maître au piano, souvenir amical des agréables jours de mai 1830. J.-W. Gœthe. »

Notre compositeur, qui voyage pour son agrément autant que pour son utilité, est attiré à Presbourg par le couronnement du roi de Hongrie. Son habile crayon fait des esquisses de paysans « affreusement stupides, » de bohémiens qui marchent par bandes, de serviteurs des grands, des voitures de gala, surchargées d'or et de pierreries. Le costume national hongrois produit sur Mendelssohn l'impression la plus favorable par sa franchise et son originalité. Il se sent près de l'Orient en

contemplant les indigènes au teint jaune et aux longues moustaches, et il remarque la douceur toute musicale de leur langue.

Cependant, au milieu de toutes les distractions de de ces fêtes, une pensée profonde domine, absorbe les facultés du jeune voyageur : la musique ! C'est avec la fièvre du génie qu'il trace, dans ses promenades, en voiture, dans toutes les chambres d'hôtel où il s'arrête, des pensées musicales qui, reliées ensuite, formeront quelques-unes de ses partitions les plus remarquables. Mendelssohn s'inspire de la nature, qui lui révèle les sujets les plus poétiques. C'est en parcourant les montagnes de l'Écosse qu'il compose sa belle ouverture de concert *la Grotte de Fingal*. Un an auparavant, et quand il n'avait que vingt ans, il avait écrit son autre ouverture, *le Songe d'une nuit d'été*, un chef-d'œuvre de poétique et de coloris instrumental, qui seul eût suffi à classer son auteur au premier rang des compositeurs de génie. Mais suivons le jeune maître dans son rapide voyage à travers l'Europe.

Nous le retrouvons à Venise en 1830.

« Me voici donc en Italie ! Ce qui a été pour moi, depuis l'âge de raison, le plus beau rêve de la vie se réalise enfin, et j'en jouis à cette heure. »

Ainsi parle Mendelssohn, qui se plaît à décrire longuement l'église Saint-Marc, le grand tableau du Titien, l'*Assomption*, puis une grande fête religieuse, et ses promenades sur l'Adriatique et les jardins publics, où le peuple dîne assis sur l'herbe. Ses lettres sur les tableaux des maîtres qu'on voit à Venise respirent l'enthousiasme à chaque ligne. Enfin, il s'arrache à tous les attraits de la ville où, malheureusement, dit-il, les gondoliers ne chantent plus les strophes du Tasse, et il part pour Rome en passant par Florence, « où l'air est chaud et le ciel pur. » Dans la ville qui est aujourd'hui la capitale de l'Italie, le compositeur poëte admire *la Vénus de Médicis*, celle du Titien, et examine *la Fornarina*. « Cette figure, dit-il, m'a toujours été désagréable ; je lui trouve même quelque chose de commun. Mais lorsqu'on porte ses regards sur les deux Vénus, le sentiment du beau vous domine à tel point, qu'on éprouve une sorte de pieuse extase. »

De Florence à Rome, la route n'est pas belle, mais Rome est à l'horizon ! Il se loge au numéro 5 de la place d'Espagne. Imaginez une petite maison à deux fenêtres qui a le soleil toute la journée, et jetez avec moi un coup d'œil dans l'intérieur de l'appartement. Un piano de Vienne, plusieurs portraits de vieux maîtres, tels que Palestrina, Allegri, etc., avec quelques-unes de leurs partitions, un psautier en latin dont il se servit pour composer le *non vobis*, et c'est tout, avec les meubles indispensables. Et n'est-ce pas assez, quand on a le cœur et l'esprit si richement meublés ? Pourtant, je me trompe quand je dis que c'était là tout l'ameublement du riche touriste. En effet, sa bonne étoile l'avait dirigé dans une maison dont la fille possédait une admirable voix de contralto que le jeune compositeur mit, comme on le pense bien, plus d'une fois en réquisition. « Bref, écrit-il, le local est bon. »

A Rome, le jeune compositeur fortifie son âme des beautés sans nombre dont la ville éternelle est formée. Pour la première fois, il lit le Voyage de Gœthe en Italie ; il éprouve un plaisir naïf en voyant qu'il arrive dans cette ville des anciens monuments le même jour que le grand homme, et que, comme lui, il va d'abord visiter le Quirinal, où il entend une messe de *Requiem ;* puis, qu'à Florence et à Bologne, il est comme lui dévoré d'impatience, tandis qu'arrivé à Rome, il se sent, toujours comme l'auteur de *Faust*, dans des dispositions d'esprit calmes et, pour se servir de l'expression même de Gœthe, *solides*. « Lorsque le matin de bonne heure, écrit Mendelssohn, j'aperçois en entrant dans ma chambre mon déjeûner, qu'un soleil éclatant dore de ses rayons (je me gâte, vous le voyez, et je tourne au poëte), j'éprouve un sentiment de bien-être inouï ; car nous voilà bientôt à la fin de l'automne, et qui peut, chez nous, prétendre encore, dans cette saison, avoir de la chaleur, un ciel serein, des raisins et des fleurs ? »

Mendelssohn, qui n'est pas Allemand comme tant d'autres Allemands, c'est-à-dire qui ne se laisse jamais aller à la dérive dans le large courant des idées philosophiques, et ne cherche le beau que dans le vrai, au lieu de le chercher dans l'inaccessible ou dans l'incompréhensible, est mille fois plus poétique, à son insu, qu'une foule de poëtes de profession. Il pénètre au Vatican, y admire les grandes peintures, et voici les réflexions que ces œuvres d'art lui inspirent : « Si quelqu'un venait en ce monde avec un plein sentiment des choses, tout ce qui l'entoure devrait lui sourire d'un air aussi vivant, aussi joyeux que sourient aux visiteurs ces peintures du Vatican : l'*École d'Athènes*, la *Dispute du Saint-Sacrement* et le *Saint-Pierre*, qu'on a là sous les yeux telles qu'elles sont sorties du cerveau de l'artiste. Ajoutez à cela qu'on entre par de grandes arcades ouvertes et bariolées, dont la vue s'échappe par côté sur la place Saint-Pierre, sur Rome et les montagnes bleues d'Albano ; qu'on a au-dessus de sa tête les figures de l'Ancien Testament avec mille petits anges de toutes couleurs, des arabesques de fruits et des guirlandes de fleurs ; et puis, qu'après toutes ces merveilles, il reste encore à monter à la *Galerie*... J'ai passé une heureuse matinée au milieu de toutes ces magnificences. »

Impossible de mieux remplir ces journées que ne le fait Mendelssohn à Rome. Les matinées, il les passe à travailler ; les après-midi sont consacrées, jusqu'au coucher du soleil, à voir et à admirer tout ce qui se peut voir et admirer. Le soir, il se donne la belle mission artistique de propager les œuvres de Bach, dont on soupçonne à peine l'existence dans ce berceau de la musique moderne. Il envoie à sa chère sœur Fanny, pour sa fête, son psaume pour chœur et orchestre : *Non nobis Domine*. « Il y a là-dedans, écrit-il, un air bien cadencé, et le dernier chœur te plaira, je l'espère du moins. » On ne saurait allier plus de talent à plus de naturelle modestie.

A Rome, Mendelssohn cultive avec bonheur la connaissance de Thorvaldsen, le célèbre sculpteur danois qu'on a nommé *le Phidias moderne*, et celle d'Horace Vernet, dont il décrit pittoresquement le pittoresque atelier. « Il y règne le plus beau désordre : on y voit, pêle-mêle, des fusils, un cor de chasse, un singe, des palettes, deux ou trois lièvres tués à la chasse et quelques lapins empaillés ; partout sont accrochés au mur des tableaux achevés ou à moitié faits, etc. etc. »

Les cérémonies de la semaine sainte impressionnent vivement l'imagination de notre artiste voyageur. Ce n'est pas isolément qu'il juge la musique exécutée à Rome, c'est dans son cadre, avec toute la pompe extérieure qui l'accompagne. Or, dans ces conditions, Mendelssohn la trouve suffisante ; ce qui ne l'empêche pas,

toutefois, de critiquer les psaumes du *Miserere*, qu'il trouve interminables. Au reste, le spectacle est si imposant, si varié, que c'est à peine si on songe, dit-il, à écouter les chants.

Quant au fameux *Miserere* d'Allegri, que d'après une tradition il était défendu de copier sous peine de mort, et que Mozart enfant ne craignit pas d'écrire sous la dictée des chanteurs romains, il est tres-intéressant de rapporter ce qu'en dit Mendelssohn. « La suite du *Miserere* d'Allegri est une simple série d'accords à laquelle, soit la tradition, soit, ce qui me paraît plus probable, un habile maestro a ajouté des fioritures pour quelques belles voix, notamment pour un soprano très-élevé qu'il avait à sa disposition. Ces fioritures reviennent de la même manière aux deux accords; mais comme elles sont très-bien imaginées et parfaitement adaptées à la voix qui les chante, on éprouve toujours un nouveau plaisir à les entendre. Quant à de l'incompréhensible, à du surnaturel, je n'ai pas pu en découvrir; c'est bien assez pour moi que ce beau soit d'une beauté naturelle et compréhensible. » Il faut ajouter, d'après Mendelssohn, que le *Miserere* se chante quand tous les cierges sont éteints et que la chapelle est partout plongée dans les ténèbres; ce qui ajoute, dit-il, à l'effet musical.

Mendelssohn ne dit rien dans ses lettres des rapports qu'il eut à Rome avec Berlioz, mais les biographes du maître allemand assurent que c'est dans la ville éternelle que prit naissance l'amitié de ces deux grands artistes, amitié qui ne devait pas être éternelle. Ce que je puis certifier, c'est que l'auteur de *Roméo et Juliette* ne m'a jamais parlé qu'avec admiration de l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, sous le double rapport du compositeur et du virtuose. « Jamais, me disait encore dernièrement Berlioz, je n'ai rencontré une organisation plus étonnante que celle de Mendelssohn. Il savait par cœur toute la musique ancienne et nouvelle, et quand il avait lu une partition, ne fût-ce qu'une fois, tous les passages saillants restaient gravés dans son esprit. Comme lecteur, il n'a peut-être jamais eu son pareil, si l'on excepte Listz, ce lecteur incomparable. »

Et pour me donner une preuve à l'appui de ce qu'il avançait, Berlioz me conta que Mendelssohn avait déchiffré au piano la *Symphonie fantastique* en partition d'orchestre, avec autant de facilité que s'il l'avait longuement étudiée. « J'étais ébloui, ému, ajouta Berlioz, et je fus plus étonné encore et plus ému quand, ayant revu Mendelssohn longtemps après, il me joua de mémoire, avec une précision merveilleuse, presque toute ma symphonie. »

Ces deux entrevues de Berlioz et de Mendelssohn, semblent détruire ce que raconte M. Armand Gonzien du motif qui aurait entraîné, à Rome, la brouille des deux célèbres musiciens.

« Les deux compositeurs, dit M. Gonzien, jeunes alors, se promenaient à Rome, à travers les ruines, et devisaient d'art et de philosophie. Les croyances religieuses, la foi, le dogme, etc., furent bientôt mis sur le tapis par Mendelssohn, que les objections du libre penseur Berlioz commençaient à irriter. Après une grande tirade sur la justice que Berlioz accusait, avec quelque légèreté de contradiction, Mendelssohn fit tout à coup un faux pas et dégringola sur le sable.

« — Voyez, dit Berlioz, en le relevant, voilà la jus-
« tice divine, c'est moi qui blasphème, et c'est vous
« qui tombez.

« Suivit la brouille. Il n'y avait vraiment pas de quoi. »

Certes non, il n'y avait pas de quoi; aussi croyons-nous l'anecdote inventée, à l'égal d'une foule d'autres historiettes du même genre, pour les besoins de la chronique parisienne, qui veut du nouveau, n'en fût-il plus monde.

Mendelssohn quitte Rome avec autant de plaisir qu'il y est allé. « Le temps s'éclaircit, dit-il, le soleil reparaît aujourd'hui pour la première fois depuis plusieurs jours; j'ai mon passe-port, la voiture est commandée, et je m'en vais au-devant du printemps. »

IV

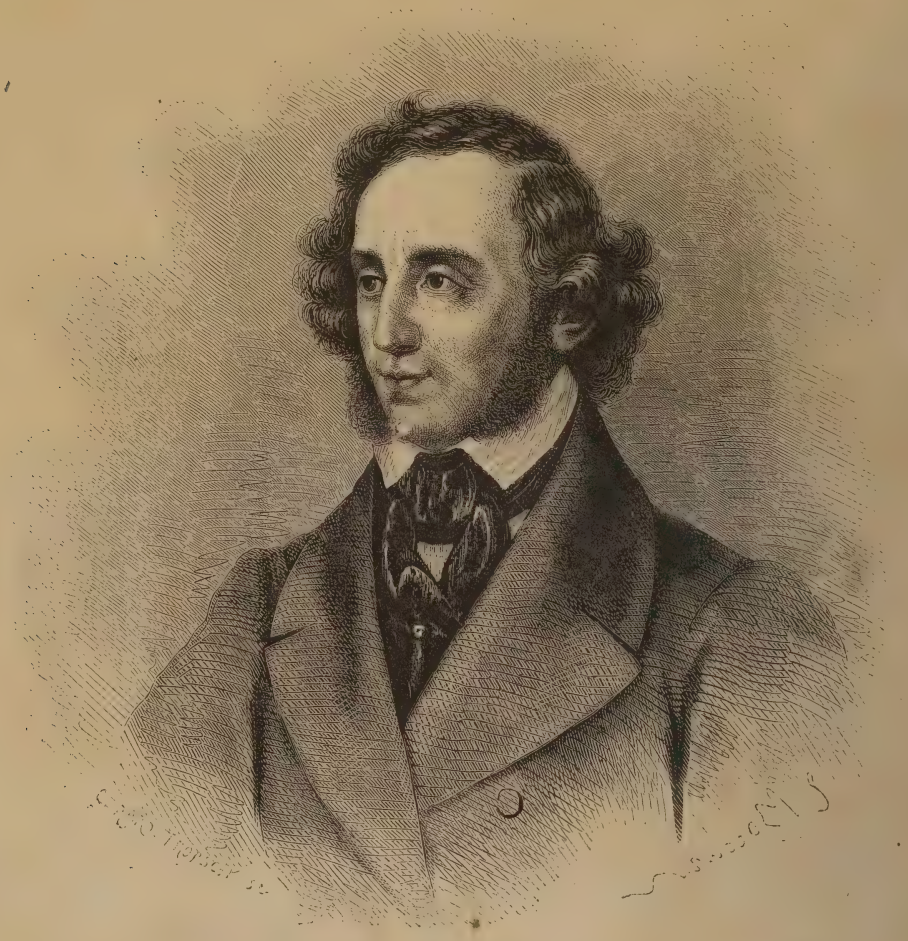
Naples est pour le compositeur un lieu de délices. En arrivant à Capoue, il s'écrie : « Je ne m'étonne pas qu'Annibal y soit resté trop longtemps. » La nature napolitaine lui arrache des paroles d'admiration, particulièrement la vallée de Campanie. Il passe des heures entières sur son balcon à regarder le Vésuve et le golfe, et ne peut se soustraire au *far niente* du corps et de l'esprit. « Le seul exemple de tant de milliers d'hommes, dit-il, vous pousse irrésistiblement à les imiter. » Une seule chose pourtant contrarie notre musicien : « Malheureusement, ce coquin de Vésuve ne lance pas la moindre fumée; ce n'est qu'une belle montagne tout comme une autre. » En revanche, il prend un plaisir extrême à faire le soir des promenades aux flambeaux sur le golfe et à pêcher des poissons d'or. Il visite Capri, cette île où Brutus se réfugia après la mort de César.

Ce qui gâte un peu le plaisir que Mendelssohn éprouve à contempler la nature, c'est la superstition profonde et la mauvaise foi de ce peuple essentiellement trompeur. « Mon hôte, dit-il, me rend régulièrement trop peu chaque fois que je lui donne une piastre; si je lui en fais l'observation, il va tranquillement chercher le reste de ma monnaie. » Au reste, l'esprit observateur de l'aimable touriste a plus d'un sujet digne de l'occuper, mais tous les sujets ne sauraient être pour lui des sujets de satisfaction. Par exemple, il ne voit pas sans tristesse la masse incroyable des mendiants déguenillés qui vous poursuivent sur toutes les routes napolitaines et cernent littéralement votre voiture dès qu'elle s'arrête quelque part. C'est la cour des Miracles en grand, l'exploitation méthodique des infirmités humaines, réelles ou supposées. Ici un manchot, plus loin une jambe de bois, là un aveugle, à côté un vieillard à cheveux blancs qui vous dit d'une voix tremblante : *Muoio di fame* (Je meurs de faim) en se frappant sur les joues pour indiquer que la bouche est vide. Après les mendiants, viennent les gardiens, les surveillants, les ciceroni, la tourbe des officieux qui s'emploient pour vous, malgré vous, le plus souvent. Quoi que vous leur donniez, ils ne sont jamais satisfaits. Lorsqu'on ne leur offre que juste ce qu'il faut, ils vous le rendent avec la plus grande indignation; puis ils cèdent et finissent par vous prier pour le ravoir. Si vous leur donnez plus qu'il ne faut, ils font encore la grimace en disant effrontément : *Niente de piu?* (Rien de plus?)

A Naples, Mendelssohn fait la connaissance de Donizetti, de Jules Benedict, le pianiste allemand qui accompagna Jenny Lynd en Amérique, et de la très-célèbre cantatrice M^me^ Fodor. Le jugement que porte Mendelssohn sur cette représentante de la grande école de chant est précieux à recueillir. « Elle est pleine pour moi d'amabilité et de complaisance, et son chant m'a

fait grand plaisir, car elle a une facilité incroyable. Ses fioritures sont faites avec tant de goût, que l'on comprend combien la Soutag a dû apprendre à cette école, notamment dans l'usage de la *mezza voce*, que la Fodor, dont la voix n'a plus toute sa force et sa fraîcheur premières, emploie dans beaucoup d'endroits avec infiniment d'art et une prudente habileté. »

Mendelssohn est conduit, à propos de Mme Fodor, à parler des théâtres de Naples, et il constate que les orchestres napolitains sont, ainsi que ceux de Rome, plus détestables que les plus mauvais orchestres d'Allemagne. Il dit avec beaucoup de vérité que pour entendre un opéra italien il faut aller à Paris ou à Londres. Il aurait pu ajouter que dans les théâtres italiens de Paris et de Londres, ce qu'il y a de plus rare, c'est un chanteur italien. En effet, s'il vivait encore, Mendelssohn aurait pu constater que la troupe italienne actuelle de M. Bagier se compose de Mlle Patti, Américaine, de Mlle Harris, Anglaise, de Mlle Krauss, Viennoise, de Mlle Rosello, Espagnole ; de M. Nicolini, Français, de M. Steller, Allemand, de M. Gardoni, Français, de M. Agnesi, Belge, de M. Verger, d'origine française ; le



Félix Mendelssohn-Bartholdi, d'après un portrait communiqué par la famille. Dessin de Bocourt.

tout dirigé par un chef d'orchestre allemand. Et voilà ce qu'est de nos jours une troupe italienne ! Sans compter les musiciens de l'orchestre, dont pas un seul, je crois, n'est Italien.

Après deux mois de séjour à Naples, deux mois qui ne furent pas perdus pour l'art, Mendelssohn continua son tour d'Europe en repassant par Rome pour se rendre à Florence.

Dans cette ville, sa première visite est pour la galerie de tableaux. Son amour pour le beau éclate à chaque ligne d'une longue lettre à ses sœurs, et c'est en critique des plus experts qu'il entre dans le détail de tant de chefs-d'œuvre. Il contemple notamment les figures des Médicis, qui lui paraissent empreintes d'une heureuse expression de fierté. A la Tribune, il reste des heures entières assis devant les trésors de l'art, admirant tour à tour *la Vierge au chardonneret*, de Raphaël, *la Vénus de Médicis*, celle du Titien, *l'Apollon* et *les Deux Lutteurs*.

Rien de plus amusant que la manière dont le compositeur raconte son voyage de Rome à Pérouse et de Pérouse à Florence. Que ne puis-je, à sa suite, vous dire toutes les folles aventures qui lui sont arrivées pendant ce trajet !

OSCAR COMETTANT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RÉCITS HISTORIQUES.

WALLENSTEIN.

Prague. Dessin de H. Clerget.

Si les lecteurs veulent bien nous suivre, nous allons remonter vers des temps déjà très-loin de nous, et vers un homme qui joua, en Europe, un rôle terrible et singulier. Tous les actes de sa vie sont connus; il nous a laissé une nombreuse correspondance; le cardinal de Richelieu a longuement parlé de lui; un des plus beaux génies de l'Allemagne l'a profondément étudié, et, cependant, un intérêt mystérieux s'attache encore à la sombre figure d'Albert-Wenceslas-Eusèbe, comte de Wallenstein, duc de Mecklembourg, de Friedland et de Sagan.

Wallenstein n'était point né avec tous ces titres; il vit le jour au château d'Hermanie, en Bohême, le 15 septembre 1583, de Guillaume, baron de Waldstein (1), et de Marguerite Smiricka, qui appartenaient, l'un et l'autre, à la haute noblesse de la Bohême. Devenu de bonne heure orphelin, il fut, quoique protestant, élevé d'abord par les jésuites; ses études terminées, il entra, comme page, dans la maison du marquis de Turgau. Là, miraculeusement sauvé d'une chute terrible, il abjura le protestantisme et embrassa la religion catholique. Sous la conduite de son gouverneur, Pierre Verdungas, mathématicien et astrologue, il parcourut une partie de l'Europe, dont il apprit admirablement les langues, et se fixa quelque temps en Italie, où il étudia les sciences mathématiques et militaires et les mystères de la cabale. La cabale était une maladie du siècle que lui révéla Argali. Puis, Wallenstein alla combattre les Turcs et se distingua au siége de Gran. De retour dans sa patrie, dévoré d'une ardente ambition, il épousa une femme âgée, mais immensément riche, Lucrèce, baronne de Landeck, qui s'était follement éprise de lui. Elle mourut bientôt, laissant au comte des biens qui faisaient de lui un des plus opulents seigneurs de l'Allemagne. Plus tard, et alors qu'il jouait déjà un grand rôle, il épousa, en secondes noces, la fille du comte de Harrach, favori de l'empereur Ferdinand II. Il en eut deux enfants, un fils, qui mourut jeune, et une fille, Marie-Élisabeth, qui épousa Rodolphe de Kaunitz.

Au moment où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire en 1630, l'Allemagne est en proie aux horreurs de la guerre de Trente ans : les protestants sont momentanément vaincus, et Christian IV, de Danemark, s'est vu rejeté dans ses îles. La scène s'ouvre dans la vieille cité de Prague. L'hiver va bientôt finir; nous sommes au 22 mars, et un vent glacial court encore sur les bords de la Moldau. Le couvre-feu a sonné; la capitale de la Bohême et son immense château, qui s'abrite derrière ses larges fossés et ses hautes murailles, semblent plongés dans un profond sommeil. Nulle rumeur, nul bruit; on n'entend, de temps à autre, que la marche des patrouilles et le pas des sentinelles. De lourdes chaînes ferment toutes les rues qui aboutissent à la vaste place qui s'étend devant le château. Les cours intérieures du gigantesque édifice sont remplies de canons et d'engins de guerre. Des corps de garde, où règne un silence profond, occupent militairement les sept portes qui y donnent accès. Les soldats parlent à voix basse, et quand, obéissant aux signes de leurs chefs, ils prennent leurs piques ou leurs mousquets, ils semblent éviter avec soin le froissement des armes et le bruit qui en résulterait. Ce silence, gardé par ces hommes à face de lion, a quelque chose de terrible. On se demande avec effroi quelle main de fer a été assez puissante pour imposer une telle discipline à de tels soudards.

Devant une des portes, la seule dont la herse soit encore baissée, un homme, venant de la ville, se présente; la sentinelle l'arrête en croisant sa pique; le nouveau venu s'approche du soldat, murmure quelques mots à son oreille : la pique se relève, et le visiteur attardé passe, franchit la voûte de la muraille et pénètre dans la cour, en se dirigeant vers le principal corps de logis. Quand il est parvenu au pied du perron, une autre sentinelle l'arrête, il donne encore le mot de passe, et la pique du soldat va doucement frapper la lourde porte de chêne, qui s'ouvre aussitôt, jetant un long jet de lumière sur les marches de l'escalier, sur le morion du factionnaire et sur le visiteur, qui entre dans la salle des gardes. C'est une immense pièce, revêtue de boiseries, et ornée d'étincelantes panoplies et de drapeaux déchirés. Dans une haute et large cheminée brûle un amas de troncs d'arbres. Autour de ce feu et de quelques tables, sont assis, par groupes, cinquante gentilshommes splendidement armés. Tous sont de noble et grande famille; tous, — à leurs fiers visages et à leurs attitudes, il est facile de le reconnaître, — sont de vieux hommes de guerre; leurs larges épées ont bu le sang. Au bruit de la porte retombant sur ses gonds, ils se sont retournés, mais pas une parole n'est sortie de leurs lèvres. Ici, comme dehors, comme partout, règne le silence.

Le nouvel arrivant s'avance et s'incline légèrement. C'est un homme de moyenne stature, jeune encore. Il a le visage pâle et sans barbe, la mine hautaine, l'œil brillant et fin et la bouche sérieuse. Couvert de vêtements de couleur sombre, il porte sur sa poitrine une admirable chaîne d'or de Venise, à laquelle est suspendue une clef. Devant lui, les gentilshommes s'écartent avec une sorte de respect mêlé de crainte, si la crainte pouvait entrer dans de telles âmes. Il traverse la salle, soulève un grand rideau de cuir aux arabesques dorées et disparaît.

Il continue sa marche à travers de longues galeries richement ornées, et, prenant la rampe d'un petit escalier à vis, il monte plusieurs étages. Arrêté par une porte de fer, il l'ouvre avec la petite clef qu'il porte suspendue à son cou, et il se trouve dans une pièce faiblement éclairée par une lampe d'argent. Après s'être débarrassé de sa coiffure, toque de velours assez semblable au bonnet de nos juges, il allume une torche, et tombe, plutôt qu'il ne s'assied, sur un siége, devant une grande table, encombrée de livres, de parchemins et d'instruments de mathématiques. La pièce a l'aspect le plus bizarre : elle est de forme ronde, avec quatre larges fenêtres qui s'ouvrent sur les quatre points cardinaux. Entre ces fenêtres règnent plusieurs rangs de tablettes chargées de bocaux pleins de liquides de diverses couleurs, d'échantillons de minéraux, de cristaux de toute espèce, de reptiles conservés dans de l'esprit-de-vin. Des cartes, couvertes de dessins mystérieux, cachent les murs, et, dans un coin, sur un fourneau allumé, se contourne une cornue dont le long col va se perdre dans un vase de verre bleu. L'hôte de ce réduit se lève pour raviver le feu de charbon de bois qui brûle sous la cornue et vient se rasseoir à la place qu'il a quittée. Accoudé sur la table et la tête appuyée sur sa main, il se plonge dans un rêverie profonde.

Sa figure, d'abord calme et sereine, trahit bientôt une vive émotion, et sa bouche murmure : « Tout pouvoir et ne rien pouvoir; faire et défaire des empereurs; avoir pour clients et flatteurs des électeurs du Saint-Empire; ouvrir et fermer les champs de carnage de l'Allemagne; dominer Wallenstein, et échouer devant une femme!... » Le bruit des paroles qu'il vient de prononcer semble réveiller l'étrange personnage; il promène un regard inquiet autour de lui, comme pour s'assurer qu'il est bien seul, et, se levant, il ouvre une des fenêtres et se perd dans la contemplation des astres. Pendant qu'il demeure plongé dans cet infini, un homme entre sans bruit par une petite porte dont rien ne révèle l'exis-

(1) C'était le vrai nom de sa famille, mais celui de Wallenstein a prévalu, il a été adopté par Richelieu et Schiller.

tence. Il est vêtu d'une robe de fourrure ; sa tête, couverte d'une forêt de cheveux d'un roux doré, paraît fouillée dans le bronze ou le marbre, tant les lignes en sont profondément arrêtées. Maigre et de haute taille, il a les épaules larges de l'homme de guerre, et ces mains blanches et fines qui sont l'apanage des races aristocratiques. Son œil, quoique petit, s'impose par son ardente fixité.

S'approchant de celui qui continue à contempler le ciel étoilé, il lui frappe doucement sur le bras :

— Eh bien ! dit-il, que vois-tu, Séni ?

Cette question est faite en langue italienne, et c'est dans la même langue, mais avec l'admirable accent florentin, que Séni, l'astrologue du duc de Friedland, répond :

— Monseigneur, cette nuit, comme il y a dix jours, alors que vous commandiez à cent mille hommes, les astres sont pour vous. Ils disent clairement que vous avez bien fait de ne pas suivre les conseils de la violence. Jamais votre étoile n'a brillé d'un plus vif éclat.

— Oui, je l'ai vu comme toi ; mais la constellation de l'ingrat Ferdinand, elle aussi, est brillante.

— C'est la vérité ; mais avez-vous observé que cet éclat est intermittent, que ses feux sont bleuâtres, et que la constellation de la Bavière a pâli ?

— Qu'elle s'éteigne avec la vie du misérable Maximilien, qui a ameuté contre moi les princes de l'Empire et l'empereur, oublieux du salut qu'il me doit ! Patience ! j'aurai mon tour ; je les briserai tous, et leur ferai vider la lie de la coupe d'amertume qu'ils m'ont si outrageusement versée. Ils n'ont pas voulu que je restasse généralissime des armées de terre et de mer de l'Empire... je serai autre chose.

— Oui, et le jour de la vengeance n'est pas loin ; les constellations de Christian IV, de Danemark, et de Gustave-Adolphe, de Suède, se rapprochent et mêlent déjà leurs rayons. Celle de Gustave-Adolphe est triomphante ; l'empire aura besoin de votre bras : vous le lui prêterez pour une couronne. C'est écrit dans le livre sublime où nous lisons tous deux ; le nord est dans une conjonction fatale. Mars est rouge comme le sang : vous serez roi !

— Tu m'as dit que les feux de l'étoile de l'empereur étaient bleuâtres, et qu'ainsi ils indiquaient une défaillance ; mon maître en science astrologique, Pierre Verdungas, disait que le bleu était le calme dans la profondeur, comme la mer, comme l'éther...

— Le bleu est une couleur pâle : elle n'est bonne que dans l'alchimie. Là, le bleu, le plomb, peut, par le feu, devenir rouge ; c'est le roi des métaux, parce que l'or n'est pas un métal, mais un rayon de soleil que l'esprit absorbant de la terre a retenu et solidifié, vous le savez.

— Et l'astre de ma fille ?

— Tenez, regardez-le vous-même, monseigneur ; il monte, pur et radieux, à l'horizon ; il s'élève comme la jeunesse, et, pour vous, c'est un pronostic certain, car, quand le rameau pousse et verdit, c'est que la tige a de la séve. Avez-vous oublié ce qu'était devenue la planète de votre fils lorsqu'il mourut ?

Au souvenir de ce fils, qu'il adorait, rien ne tressaillit sur le visage impassible de Wallenstein ; seulement, sa voix prit un profond accent de mélancolie en disant :

— Sa mère le pleure toujours, et ma race, ou, du moins, mon nom, s'éteindra avec moi.

— La race, le nom des rois ne s'éteint pas à leur berceau, et les astres disent que vous serez roi.

Après quelques instants de silence, Wallenstein reprit :

— Et la malade, la comtesse Thécla, comment va-t-elle ?

A cette question, si simple pourtant, une furtive rougeur se répandit sur les traits de Séni.

— Elle va mieux, répondit-il.

Le front de Wallenstein se rembrunit.

— J'ai consulté la cabale, dit-il, et la cabale m'a répondu : « Si elle vit, tu mourras... »

— Je ne crois pas à la Cabale, fit Séni en tressaillant, et que peut une faible femme ?

— Tu as tort ; Isaac Loria, Reuchlin, Pic de la Mirandole ont cru à la cabale... Quant à ce qu'elle peut contre moi, qui le sait ? Je referai la *Thoumara* (1), et après... Je vais travailler.

Ces mots dits, Wallenstein s'approcha d'un point de la muraille, fit jouer un ressort ; la porte par laquelle il était entré s'ouvrit et se referma aussitôt sur lui.

Si, d'après cette scène si inconcevable pour nous aujourd'hui, nos lecteurs croyaient que le vainqueur de Mansfeld fût une espèce de fou et Giovani Baptista Séni un vulgaire fripon se jouant de la crédulité d'une âme faible, ils seraient dans une erreur complète. Séni et Wallenstein, tous deux savants, tous deux fortement trempés, comme la suite de ce récit le prouvera d'ailleurs, croyaient aux sciences occultes. Ils y croyaient avec toute l'Europe. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux mœurs de la cour des Valois, aux affreux arrêts des Parlements et aux Bréviaires si tristement sanglants des exorcistes. Seulement, entre Séni et Wallenstein il existait cette différence, que le premier vivait de sa science qu'il échangeait contre de l'or, tandis que Wallenstein ne se servait de l'astrologie que pour marcher, en quelque sorte, sous les ordres du ciel.

Dépouillé à Memmingen de ses commandements par l'ingrat Ferdinand II, qui obéissait servilement aux passions et aux volontés de la Diète de Ratisbonne, Wallenstein, comme nous l'avons vu, s'était décidé, malgré les supplications des chefs de son armée, à se soumettre aux ordres d'un maître qu'il avait sauvé. Il n'embrassa ce dessein pacifique qu'après avoir, à Memmingen, consulté les astres et Séni, qui lui conseillèrent de se garder pour des temps meilleurs et prochains, et les astres et Séni lui répétaient à Prague qu'il avait bien agi. Du reste, les faits lui donnaient déjà raison. Il était l'âme des cent mille soldats avec lesquels il avait combattu, et ne s'était point trompé en comptant que tous les chefs militaires attachés à sa fortune, enrichis de ses mains, le suivraient dans son exil. En effet, lorsque, après des adieux touchants, il prit congé de ses compagnons d'armes, il vit avec une joie profonde les colonels, les capitaines et les soldats quitter leurs drapeaux, refuser d'obéir à un autre général, regagner leurs foyers, portant partout la gloire de son nom et prêts à accourir à son premier appel. La fortune du duc de Friedland était fabuleuse, il possédait en immeubles plus de quarante millions, son faste était sans égal, ses palais plus somptueux que ceux de l'empereur ; aussi sa prévoyante largesse put-elle s'étendre sur tous les officiers qui s'attachèrent à sa disgrâce : aux uns, il offrit l'hospitalité magnifique de Prague avec une solde élevée ; aux autres, il fournit de libérales pensions.

(1) Opération cabalistique.

Parmi les personnes qu'il amena avec lui de Memmingen à Prague, se trouvait la comtesse Thécla de Ternow, dont le mari avait eu la tête emportée par un boulet au siége de Stralsund, le seul échec qu'eût éprouvé la gloire de Wallenstein. La comtesse était d'origine italienne ; restée sans ressources, elle avait trouvé auprès du général non-seulement des égards, mais une fortune plus haute que celle dont elle jouissait avant la mort de son mari ; il lui avait fait don d'une riche seigneurie. A peine âgée de vingt ans, d'une beauté ardente qui contrastait avec les blonds cheveux des filles de la Germanie, spirituelle, dévorée d'ambition, elle plaisait à Wallenstein, qui, se dérobant au tumulte du camp, aux travaux de sa vie militaire et politique, aimait à venir se reposer auprès d'elle. Dans ses visites, il se faisait souvent accompagner par Séni, qui, comme Thécla, était né à Florence.

D'abord flattée dans son orgueil par cette bienveillante intimité, la comtesse osa bientôt, se sachant belle et se sentant habile, concevoir de plus hautes espérances, et pour atteindre son but, elle voulut s'assurer le concours de Séni, qui exerçait une certaine influence sur son maître. Il arriva de cette résolution de la comtesse ce qu'elle n'avait point prévu. Séni, jeune et libre, oublia ses livres et s'éprit d'une violente passion pour la perfide Florentine. Loin de s'effrayer de cet amour, Thécla s'en réjouit, comptant que, désormais, l'astrologue serait son esclave.

Trop intelligente, toutefois, pour ne pas pressentir les obstacles que l'amour de Séni pouvait apporter à ses ambitieux desseins, afin de les éviter ou de les vaincre, elle comptait, comme Médée, sur elle-même, sur les habiletés de son génie et, à un jour donné peut-être, sur la colère de Wallenstein, lorsqu'il apprendait quel audacieux rival osait lui disputer le cœur de l'Italienne. Mais à la réalisation des espérances de la comtesse il existait un second obstacle autrement redoutable que la folie de l'astrologue, c'était Catherine-Elisabeth de Harrach, que le duc de Friedland avait épousée en 1617, et dont il avait eu deux enfants. Wallenstein ne lui témoignait pas, sans doute, une bien vive tendresse, mais il la respectait et l'honorait pour son dévouement et la pureté de sa vie ; nulle autre femme ne possédait une place plus près de son cœur. Là, pour Thécla, était le vrai péril. Ce péril, elle l'avait froidement envisagé, et elle n'avait point reculé devant la pensée d'un crime, si le crime devenait nécessaire. Depuis la mort de son fils, la duchesse languissante était souvent malade, et Séni la soignait en qualité de médecin, c'est-à-dire avait sur elle puissance de vie et de mort. Ne possédait-il pas le secret de ces poisons italiens qui foudroient sans laisser de traces ? Il fallait donc prendre sur l'esprit de Séni un pouvoir absolu, afin que, l'heure venue, le médecin ne reculât pas devant le terrible service que la comtesse attendait de lui. Or l'heure semblait arrivée à Thécla ; elle pensait que le coup qui avait frappé Wallenstein devait le rendre plus accessible aux preuves de dévouement que sa froide habileté s'efforçait de lui prodiguer. Sur ce point, elle se trompait ; à Prague, bien plus encore qu'au sein de son armée, Wallenstein avait ses heures remplies, sa correspondance était devenue plus active que jamais, et chaque jour partaient du château des agents secrets pour Copenhague, Stockholm, Rome, Vienne, Paris ou Ratisbonne. Le pêcheur étendait sur l'Europe entière son immense filet. Plus que jamais il rêvait une couronne ; tombé général, il entendait se relever roi. Tâche rude et périlleuse, mais que les temps semblaient permettre.

Wallenstein, jouant la comédie de la résignation et de l'indifférence, s'étudiait à paraître mettre toute sa vie dans le plaisir ; mais, quelque soin qu'il prît pour cacher ses espérances, on les sentait si bien percer, et les ambitieux prévoyaient si clairement son retour, qu'un grand seigneur abandonna la clef d'or de la chambre impériale pour venir à Prague solliciter le titre de chambellan du duc de Friedland disgracié.

Dans les fêtes dont son palais était le théâtre, la duchesse paraissait très-rarement ; sa santé délicate la retenait loin du brillant tumulte, et Thécla s'était habilement étudiée, d'accord en ce point avec Séni, qui agissait comme médecin, à lui faire entendre que son état maladif exigeait de tels ménagements. La comtesse, au contraire, qui cherchait partout des appuis, s'était faite la reine de ces fêtes, des bals, des chasses, des banquets.

Pour plaire à Wallenstein, elle passait les nuits dans les salons où l'on agitait les dés, et, le jour, elle courait les bois à la tête des plus intrépides chasseurs. Au milieu de ce tourbillon de velours d'or et d'acier où riait sa jeune beauté, Séni la suivait avec douleur, tout y étant inquiétude pour sa passion. Mais d'un regard, d'une parole, Thécla le rassurait.

Un jour cependant, son amour devint plus exigeant, et il somma Thécla de tenir ses promesses en lui donnant sa main. Il était noble, jeune et riche ; dans toute l'Europe son nom avait une juste renommée. Personne ne serait donc surpris de voir la veuve du comte de Ternow s'unir à l'ami, au conseiller des princes.

Pauvre savant ! Thécla répondit qu'une telle union, il le savait, était son rêve, que ce rêve adoré se réaliserait un jour, que tous les deux s'envoleraient ensemble vers leur belle patrie, mais que, pour le moment, il n'y avait pas à y penser, qu'ils appartenaient à Wallenstein, et que celui-ci, se sentant dédaigné, les frapperait de son implacable colère.

Il n'y avait donc qu'un parti sage et prudent à embrasser, il fallait attendre que le duc se fût jeté dans quelque grande entreprise qui donnât un autre cours à ses pensées. Ce qui pouvait arriver de pire, ajoutait Thécla en frémissant, c'était que la duchesse mourût ; peut-être, dans ce cas, Wallenstein, devenu libre, songerait-il à l'épouser ; mais alors elle saurait faire sans regret à son amour le sacrifice de sa fortune.

Séni ne fut point dupe de ces protestations, les derniers mots de la comtesse lui ouvrirent les yeux, et ce jour-là il comprit qu'il n'avait été entre les mains de Thécla que l'instrument de ses ambitieux desseins. Du coup son amour fut frappé à mort.

Cependant, depuis qu'on l'avait enlevé à la scène militaire, Wallenstein avait vu s'accomplir les événements sur lesquels il comptait. Le 24 juin 1630, Gustave-Adolphe, ce grand capitaine que les catholiques, par dérision, appelaient *la Majesté de la neige*, avait, à la tête de sa brave et petite armée, abordé sur les côtes de la Poméranie, appelant à lui tous les protestants persécutés de l'Allemagne, et bientôt il fut maître de Stettin et de toute la province. Jean-George, électeur de Saxe, convoqua à Leipzig les princes de la religion réformée, et, en 1631, les électeurs de Brandebourg, le duc de Hesse-Cassel et le duc de Saxe s'unirent définitivement à Gustave-Adolphe. Cet événement considérable fut dû en grande partie au sac de Magdebourg,

pillée et brûlée par Tilly, qui avait succédé à Wallenstein dans le commandement de l'armée de la *Ligue catholique*.

Après une résistance héroïque, Magdebourg avait été enlevée d'assaut le 10 mai 1631. Voici en quels termes Schiller (1) raconte les scènes d'horreur qui suivirent : « Pendant que Tilly reste inactif et silencieux dans son camp, ses soldats se précipitent dans les maisons de Magdebourg, où ils se livrent à tous les excès que peuvent imaginer les passions les plus brutales et les plus honteuses. Plus d'un Allemand cependant s'arrête devant les larmes de l'innocence, les gémissements de la vieillesse, les cris de l'enfance ; mais les Wallons de Pappenheim se montrent partout et toujours sans entrailles et sans pitié. A peine le sac de Magdebourg a-t-il commencé, que toutes les portes de la ville s'ouvrent pour livrer passage à la cavalerie et aux hordes sauvages des Croates, qui viennent se ruer dans cette ville infortunée.

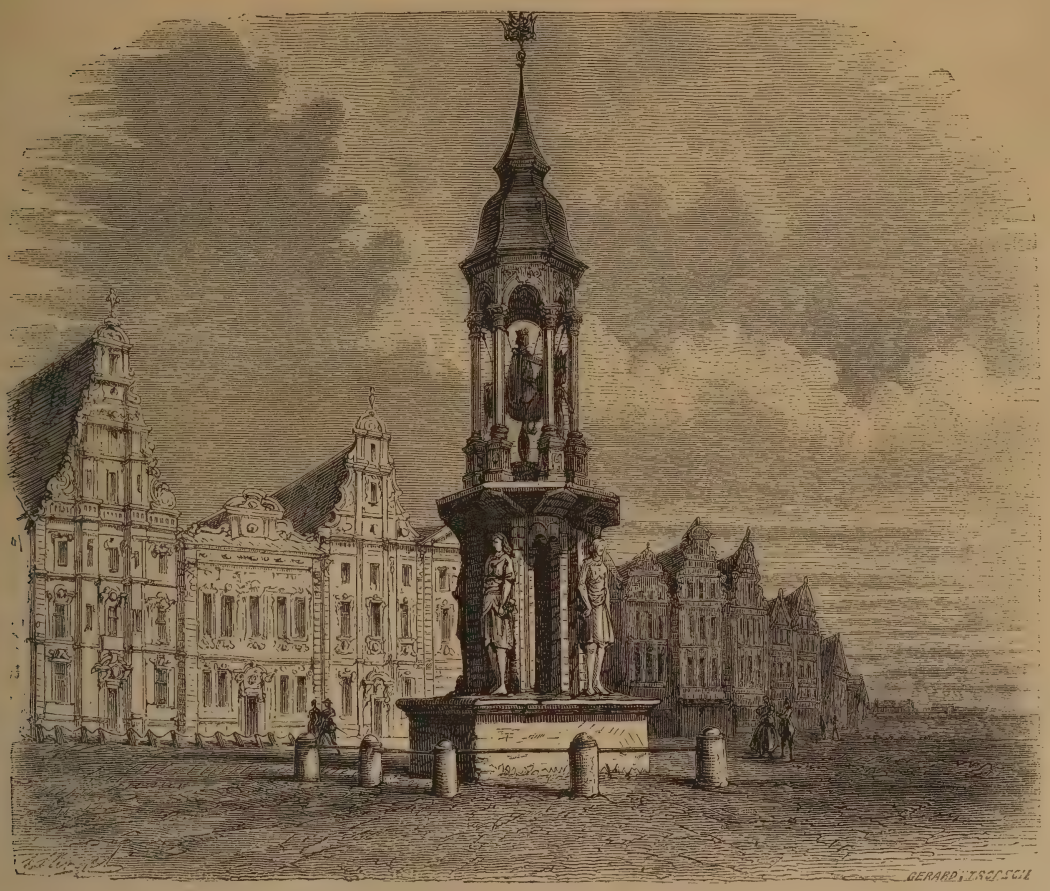
« Dès ce moment commence une scène d'horreur pour laquelle l'histoire n'a point de burin, la poésie, point de pinceau. La force avait été vaincue par la force ; mais l'humanité élevait sa voix par les organes touchants que lui prêtent la beauté tremblante, la vieillesse débile, la faible enfance, le mérite et la vertu réduits à demander grâce. Stériles et vains efforts ! Rien ne put désarmer la fureur des vainqueurs.

« Cinquante-trois jeunes filles sont décapitées dans une seule église où elles s'étaient réfugiées ; les Croates jettent au milieu des flammes, et en riant aux éclats, de jeunes enfants qui leur tendaient en vain des mains suppliantes ; les Wallons se font un jeu d'embrocher les nourrissons qu'ils arrachent des bras de leurs mères !

« Révoltés de tant d'atrocités, plusieurs officiers de la *Ligue* supplient Tilly de mettre un terme à cet affreux bain de sang, et ce général leur répond :

« — Revenez dans une heure, alors nous verrons ; au « reste, il faut bien que le soldat s'amuse après tant de « travaux et de fatigues. »

« Et les scènes de carnage et de barbarie continuent même au milieu de la fumée et des flammes qui s'élèvent de toutes parts ; car, pour augmenter le désordre et rendre la résistance impossible, les impériaux avaient commencé par jeter des brandons dans toutes les maisons. Le vent furieux qui s'élève tout à coup souffle l'incendie ; la ville entière est en feu ! L'atmosphère est tellement embrasée que les bourreaux sont forcés d'al-



Magdebourg. Dessin de H. Clerget.

(1) Traduction de la baronne de Karlowitz.

ler chercher un refuge dans leur camp pendant que la flamme dévore Magdebourg. Douze heures s'étaient à peine écoulées que déjà il ne restait plus, de cette ville si vaste et si opulente, que deux églises, quelques cabanes et des cendres fumantes. »

Cette horrible scène, qui contrastait avec l'admirable discipline de l'armée suédoise, fit plus pour Gustave-Adolphe que le gain d'une bataille. Défait, le 7 septembre 1631, dans la célèbre bataille de Leipzig, blessé quelques mois après (1632), Tilly mourut à Ingolstadt. La *Ligue* et l'empereur n'avaient plus ni général ni armée. Ferdinand II comprit alors l'immense faute qu'il avait commise en dépouillant de son commandement le duc de Friedland. Forcé de quitter Prague, qu'il n'avait pas voulu défendre contre les Suédois, celui-ci s'était retiré à Znaïm, petite ville de la Moravie, emmenant avec lui sa maison militaire, sa cour, Séni et Thécla. C'est là qu'au nom de l'empereur, le prince d'Eggenberg vint le trouver pour le supplier de sauver l'empire. Des négociations singulières s'engagèrent alors; celui qui avait le droit de commander priait et celui qui devait obéir refusait. Enfin Wallenstein consentit à reprendre son titre de général, mais seulement pour former une armée et non pour la guider contre l'ennemi. Il déclara que cette armée serait prête dans trois mois; et avant que trois mois fussent expirés, quarante mille hommes, bien équipés, bien approvisionnés, commandés par les amis et les vieux capitaines de Wallenstein, se réunissaient autour de lui; mais tous les chefs déclaraient hautement qu'ils n'entendaient obéir qu'à leur ancien général, qu'à l'homme à la voix de qui ils s'étaient levés. Alors, le *Friedlandais*, surnom que les soldats donnaient à Wallenstein, fit savoir à Ferdinand que l'armée promise était prête et n'attendait plus que le chef qu'il plairait à la sagesse impériale de lui donner. Le prince d'Eggenberg accourut de nouveau à Znaïm pour supplier le duc de Friedland de garder le commandement. Wallenstein, quoique bien résolu à céder et sachant que lui seul était capable de manier l'arme qu'il avait forgée, se refusait aux prières de Ferdinand II; il se disait las et dégoûté du pouvoir; il ne voulait que le repos; il avait assez fait pour l'honneur de son nom; d'ailleurs les astres lui annonçaient qu'en marchant contre Gustave-Adolphe, il se jetait dans une entreprise pénible et dangereuse. Le prince d'Eggenberg insista; alors Wallenstein se décida à faire connaître les rudes conditions qu'il imposait pour prix de ses services. Il entendait être le maître absolu de toutes les armées de l'empire, avec le droit de punir et de récompenser; il interdisait à Ferdinand de paraître au camp, de s'immiscer dans les opérations militaires, de nommer un officier. Il voulait disposer sans contrôle de ses conquêtes futures, de toutes les places fortes, et il demandait comme récompense personnelle une des provinces héréditaires de l'empire, à laquelle il en joindrait une autre gagnée par son épée, sans compter le duché de Mecklembourg, qui lui était acquis. Enfin, il prétendait que si, une seconde fois, l'empereur pensait à lui enlever le commandement, il n'eût la faculté de le faire qu'en le prévenant trois mois d'avance. A ces conditions, il consentait à conduire ses soldats à la victoire. Quelque dures que fussent ces exigences, il fallut les subir, et Wallenstein put croire que désormais sa grandeur était assurée.

La campagne recommença. La Bohême et Prague furent reprises, et, après des opérations militaires mêlées de succès et de revers, le 16 novembre 1632 Wallenstein livra la célèbre bataille de Lutzen à son rival de gloire.

La veille, il avait interrogé Séni, et les astres avaient répondu que les impériaux n'obtiendraient pas la victoire, mais qu'un grand malheur était réservé aux Suédois.

Engagée à la pointe du jour, la lutte se prolongea jusque dans les ténèbres. On se battit de part et d'autre avec une fureur inouïe. Wallenstein fit des prodiges de sang-froid et de courage; il dut cependant abandonner le champ de bataille où Gustave-Adolphe gisait enseveli dans son triomphe. Ainsi s'était réalisée la prédiction de Séni. Le duc de Friedland ramena son armée dans les montagnes de la Bohême.

Ici, nous rentrons dans le drame et marchons vers la catastrophe. Tandis que Séni avait suivi son maître au camp, la comtesse Thécla était restée à Prague auprès de la duchesse de Friedland, dont, avec un art infini, elle avait conquis l'amitié. De jour en jour, depuis cette liaison, la santé de la duchesse déclinait. Dévorée par une fièvre lente accompagnée de symptômes bizarres de somnolence et d'hallucination, malgré les soins de Thécla, sa fidèle garde-malade, elle sentait la vie lui échapper. Heureusement, Séni, après la bataille de Lutzen, revint à Prague, et son premier devoir l'amena au chevet de la malade, qui se mourait. Très-étonné de l'état dans lequel il la trouvait, l'habile médecin interrogea la duchesse et Thécla; rien ne put lui expliquer les phénomènes morbides dont il était le témoin. Quant à la comtesse, elle pleurait déjà son amie et engageait Séni à ne point entreprendre une cure impossible. Un tel conseil lui parut si étrange, que son esprit s'ouvrit à d'affreux soupçons. Une fois dans cette voie, dans les alternatives de stupeur et de surexcitation qu'il observa chez la malade, dans la dilatation de la pupille, il reconnut à ne pouvoir s'y tromper l'action terrible de la belladone. Mais quelle main versait le poison? Thécla empoisonneuse! Cette pensée faillit le rendre fou.

Revenu de sa première stupeur, Séni s'occupa tout d'abord de sauver la duchesse. En conséquence, il ordonna à ses femmes de ne laisser entrer qui que ce fût dans la chambre de la malade, il s'installa lui-même à son chevet, et, par une médication énergique, il eut bientôt fait disparaître les symptômes qui l'avaient si justement effrayé. Mais, en revenant à la vie, la duchesse s'étonna de cet ordre sévère qui tenait écartées d'elle toutes les personnes qu'elle aimait; surtout elle regrettait Thécla, qui lui avait donné de si grandes preuves de dévouement. De son côté, Thécla comprit qu'elle avait été devinée par Séni. Aussitôt elle résolut de se prémunir contre le péril. Parmi les aventuriers qui étaient venus se ranger sous les drapeaux de Wallenstein, se trouvait un Irlandais, nommé Buttler, homme brave jusqu'à la férocité. La comtesse, par sa coquetterie, eut bientôt fait de s'assurer son concours. Puis elle noua des relations avec un agent secret de la cour de Vienne, nommé Stein, et s'engagea à révéler tous les projets de Wallenstein, à condition qu'à partir de ce jour Sa Majesté impériale la prendrait sous sa haute protection, et, en cas de malheur, lui assurerait une pension et un refuge.

Ainsi armée et défendue, elle affronta Séni. Elle tenait à savoir ce qu'il pouvait méditer contre elle. Dans une entrevue que Séni ne put éviter, la coupable prit

d'abord le ton accusateur. Que signifiait la conduite de Séni? si son cœur était changé, s'il voulait violer le serment tant de fois juré, il devait du moins avoir le triste courage de l'avouer!

— Pourquoi, ajouta-t-elle, afin d'échapper à une explication, m'avez-vous éloignée de la duchesse par des rapports mensongers? pourquoi êtes-vous venu m'aliéner un cœur qui pouvait être mon soutien et ma consolation? Que vous soyez ingrat et parjure, je ne m'en étonne point et je ne m'en plains pas, mais je viens vous demander compte de vos lâchetés et de vos calomnies.

— Taisez-vous! répondit l'Italien. Vous parlez de lâcheté. Connaissez-vous un crime plus lâche que l'empoisonnement?...

— Qui parle de poison?...

— Moi! et l'empoisonneuse, c'est vous! Le poison dont vous vous êtes servie, je le connais, c'est la belladone. Ah! vous comptiez que je vous laisserais sacrifier une femme à vos coupables ambitions! Vous m'inspirez du mépris plus encore que de l'horreur, lorsque vous osez appeler votre amie celle que, tous les jours, vous assassiniez... Ecoutez bien ce que j'ai à vous dire. Dieu m'est témoin si je vous ai tendrement aimée, avant d'avoir lu dans votre cœur; Dieu m'est témoin si j'aurais été heureux de vivre ou fier de mourir pour vous! A cette heure, me souvenant encore de ma tendresse, tout ce que je devrais faire, ce serait de vous donner, non un poison vulgaire comme celui dont vous vous servez, mais une goutte du poison des Borgia, et de vous dire : Faites-vous justice, vous ne souffrirez pas...

— Non! non! je ne veux pas! je ne veux pas!

— Je savais d'avance que vous étiez lâche; ils le sont tous, les assassins par le poison.

— Grâce! grâce! s'écria Thécla, tombant à genoux. Pitié pour moi!... Vous m'avez aimée.

— Oui, et c'est pour cela que vous vivez encore; mais je veux que vous quittiez Prague à l'instant. Je veux que vous alliez loin d'ici cacher votre honte, ou je jure par le ciel que, si vous essayez de vous rapprocher de la duchesse, vous mourrez; rien ne pourra vous sauver; j'aurai la main plus sûre que vous.

— Grâce! Je ne la verrai plus.

— Je reçois votre promesse. Mais, reprit Séni en laissant tomber un regard de pitié sur la malheureuse, qui, les cheveux épars, sanglotait à ses pieds, mieux vaudrait, Thécla, avoir un instant de courage : tenez, et il tira un petit flacon de sa poitrine, la mort est là...

— Non! non! grâce! je suis jeune encore! je veux vivre!

— Vivez donc, mais que ce soir Prague ne vous voie plus!

Après ces paroles, Séni s'éloigna.

Le jour même, la comtesse partait pour Eger, et, quelque temps après, Wallenstein, cédant à des sollicitations répétées, nommait Buttler commandant de cette place forte.

Cependant, depuis la bataille de Leipzig, la guerre continuait ses ravages, et la campagne de 1633, considérée dans son ensemble, fut loin d'être heureuse pour les impériaux. Une fois encore, Ferdinand II résolut d'enlever son commandement au duc de Friedland.

Averti de ce qui se tramait contre lui, et pressé de prendre un parti, Wallenstein répondit d'abord à ses amis que la constellation favorable n'était pas encore montée à l'horizon, « que le temps n'était pas encore venu. » Mais les circonstances s'accusant de plus en plus menaçantes pour lui, il s'ouvrit de ses desseins aux colonels Kinsky, Terzky et Illo, qui se déclarèrent prêts à marcher sur Vienne pour détrôner l'empereur, se faisant forts d'entraîner les soldats dans une si périlleuse aventure. Mais le succès exigeait d'autres appuis. Wallenstein s'adressa au général Piccolomini, en qui il avait grande confiance, parce qu'il était né sous la même constellation que lui.

Piccolomini, effrayé, essaya de montrer le péril. Wallenstein railla sa pusillanimité. « Dans les entreprises téméraires, lui dit-il, les commencements sont seuls difficiles; mais les astres sont favorables, et il faut bien, d'ailleurs, donner quelque chose au hasard. Ma résolution est prise, et, s'il le fallait, je tenterais la fortune avec un millier de mes cavaliers. »

Se sentant sous la main de son chef, Piccolomini lui promit de marcher avec lui, et le duc de Friedland, malgré les avis de ses amis, moins confiants, crut avoir conquis un puissant auxiliaire. Il se trompait. Piccolomini prévint Buttler, et aussitôt la comtesse Thécla partit secrètement pour Vienne, afin d'avertir Ferdinand II de la trahison de Wallenstein.

L'empereur, il s'en était lui-même ôté le droit, ordonna au généralissime de quitter les États héréditaires, d'envoyer six mille cavaliers au duc de Bavière et d'entreprendre, malgré les rigueurs de la saison, le siége de Ratisbonne : c'était demander l'impossible. A cet ordre, Wallenstein répondit en convoquant à Pilsen tous les chefs sous ses ordres. Ils se réunirent en janvier 1634, mais à cette assemblée militaire ne se rendirent pas les généraux Gallas, Kollorodo et Altringer. Aux officiers, aux soldats, Wallenstein fit connaître les brutales exigences de la cour de Vienne, échauffa les esprits et enflamma les colères. « L'empereur est un ingrat; ne voulant pas payer l'armée, il cherche à la faire périr de froid, de misère, et, pour cet affreux projet, il viole les serments les plus sacrés, les services rendus et le sang versé. Quant à lui, Wallenstein, il est bien décidé à ne pas prêter la main à de si odieuses manœuvres, il quittera ses vieux amis de gloire et déposera pour jamais son épée. »

Un cri unanime interrompit le général, on exigea de lui qu'il jurât de ne point abandonner son armée et, à leur tour, les officiers, réunis dans un banquet, signèrent un pacte qui les engageait à ne jamais quitter son drapeau que par sa volonté et sur ses ordres.

En apprenant la convention de Pilsen, Ferdinand II donna à Gallas et à Piccolomini l'ordre de s'emparer de Wallenstein, d'Illo et de Terzky morts ou vifs. Gallas se trouvait alors auprès du duc de Friedland. Si Wallenstein croyait un instant à sa complicité avec Vienne, c'en était fait de sa vie. Avec une rare dextérité, Gallas trompa son chef, et, blâmant, en termes énergiques, l'absence d'Altringer, il s'offrit à l'aller chercher. Ravi de cette proposition, dans laquelle il voyait une preuve de dévouement, Wallenstein laissa partir Gallas et garda près de lui Piccolomini. Dès que Gallas eut quitté Pilsen, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus, il ne parla plus qu'au nom de l'empereur et entraîna une partie des troupes. Piccolomini fit bientôt comme Gallas, il se rendit à Vienne, puis il en revint à la tête d'une armée pour combattre son ancien général, tandis que Gallas faisait afficher partout la sentence qui met-

tait hors la loi le grand coupable et ses principaux complices. Abandonné et trahi, le duc de Friedland traita avec les ennemis de l'empire, les Suédois et les Saxons ; il leur offrit son épée et s'engagea à les conduire à Vienne. Ses offres furent acceptées, et Wallenstein se rendit à Eger, sur les confins de la Bohême et de la Saxe, pour recevoir dix mille soldats suédois et saxons.

Mais à Eger, auprès de Buttler, était la comtesse Thécla, revenue de Vienne comblée des bienfaits de Ferdinand et devenue, depuis son départ de Prague, l'implacable ennemie de Wallenstein. Pour elle, l'arrivée du duc était pleine de menaces ; Séni accompagnait son maître, d'un mot il pouvait révéler les odieuses tentatives de la comtesse. Mais Thécla savait Buttler et son ami, l'Irlandais Gordon, prêts à toutes les trahisons et à tous les crimes pour accroître leur fortune. Elle n'eut donc pas de peine à leur faire comprendre qu'ils étaient perdus, si l'homme mis au ban de l'empire se retrouvait à la tête d'une nouvelle armée. Instruit, tôt ou tard, de leurs rapports avec Vienne, il les immolerait sans aucun doute à sa vengeance. Le hasard leur livrait leur ennemi, il fallait donc le prévenir, l'abattre, et mériter ainsi les éclatantes récompenses que leur réservait l'empereur. La sécurité, l'intérêt de tous exigeaient une

Wallenstein, d'après Rembrandt. Dessin de A. Duvivier.

prompte résolution. et le succès semblait d'autant plus sûr que Wallenstein ne pouvait se douter du sort qui l'attendait.

En effet, le duc de Friedland n'avait aucun soupçon sur la fidélité de la garnison d'Eger, ni, surtout, sur celle de Buttler et de Gordon, commandants de la citadelle et de la ville. Comment pouvait-il croire à leur trahison ? Ne les avait-il pas sortis tous deux de la foule obscure des aventuriers ? Ne les avait-il pas tous deux enrichis ? Cependant, le généralissime arrive à Eger, le 24 janvier 1634, avec la duchesse, les comtesses Terzka et Kinska, les colonels Illo, Terzky, Kinsky, deux cents fantassins et cinq cents cavaliers. Une fois entré dans la ville, il ne craint plus rien, ses alliés ne sont plus qu'à quelques heures de marche ; dans quelques jours, il disposera des forces de la Saxe, de la Suède, ses amis infidèles reviendront sous ses drapeaux, et ses rêves lui montrent déjà l'empereur, Gallas et Piccolomini fuyant devant lui. Une seule chose le trouble, Séni dit et répète que l'aspect des astres est menaçant.

Wallenstein s'était établi dans le château qu'il possédait à Eger, et, par les soins du commandant de la place, son escorte avait été casernée assez loin du château.

Pendant la nuit, Gordon et Buttler, d'accord avec Leslie, capitaine des gardes du duc de Friedland, con-

viennent de massacrer tous les compagnons du duc, et, après cette boucherie, d'enlever Wallenstein pour le livrer à l'empereur. Toutes les précautions sont prises, et comme, à chaque instant, on peut craindre de voir paraître les Suédois, il est arrêté que la sanglante tragédie aura lieu dès le lendemain. Le 25 au matin, Gordon, pour fêter la bienvenue de Wallenstein, convie à un grand repas tous les officiers de sa petite escorte. Il adresse la même invitation au duc, qui s'excuse sur ses graves occupations et souhaite joie et plaisir aux convives.

Le banquet commence joyeux et bruyant; à la tombée de la nuit, meurtriers et victimes vident et choquent gaiement les grandes coupes pleines des vins de France et de Hongrie. Tous ces hommes qui avaient versé ensemble leur sang sur les mêmes champs de bataille semblaient animés des mêmes sentiments et des mêmes pensées, tous paraissaient dévoués jusqu'à la mort à leur illustre général, tous louaient ses vertus militaires et sa magnificence.

— Avant trois jours, s'écrie Illo, Wallenstein sera à la tête d'une armée plus formidable que toutes celles qu'il a, jusqu'à ce jour, conduites à la victoire.

— Et alors, reprend le capitaine Neumann, nous la-

La fin du banquet. Dessin de F. Lix.

verons dans le sang autrichien la tache dont ces lâches esclaves ont essayé de nous salir !

Le moment du dessert est arrivé, on va le servir. Leslie s'approche d'une fenêtre et donne le signal convenu. Aussitôt les ponts-levis de la forteresse se lèvent, et cinquante dragons de Buttler se précipitent, le fer au poing, dans la salle du banquet, en criant : Vive Ferdinand II ! Terzky et Kinsky tombent massacrés ; Neumann, qui est parvenu à s'échapper, est égorgé dans la cour. Illo court vers l'embrasure d'une fenêtre où il avait déposé ses armes et, l'épée à la main, il défie Gordon à un combat singulier.

— Viens, viens, lui crie-t-il, sauve au moins l'honneur de ton nom et de ton grade : combattons comme il convient à des chevaliers, et que le sort des armes décide entre nous.

Gordon, au lieu de répondre à cet appel, lance contre Illo ses féroces dragons. Deux roulent sous ses coups ; il est blessé à son tour, la salle ruisselle de sang ; enfin, accablé par le nombre, Illo n'est bientôt plus qu'un cadavre.

Alors Leslie s'élance dans la cour de la forteresse, annonce aux soldats ce qui vient de se passer, et domine leur muet étonnement ; ils prêtent aux meurtriers serment de fidélité. Aussitôt, pour contenir la ville, de fortes patrouilles circulent, avec ordre de tuer tout ce

qui tenterait de résister. Mais Wallenstein reste encore debout, et ni Buttler, ni Gordon, ni Leslie ne se sentent le courage de l'affronter en face; ils délibèrent, lorsqu'un misérable, le capitaine Deveroux, leur offre, à prix d'argent, de les en débarrasser.

— L'affaire faite, va chez la comtesse Thécla, elle te payera, lui dit Buttler.

Pendant que l'on égorgeait ses amis, le duc de Friedland consultait les astres avec Séni.

— Monseigneur, disait ce dernier, l'étoile menaçante n'a point encore quitté l'horizon, et en voici une autre plus redoutable encore qui monte, celle de la comtesse Thécla.

— Que m'importe !

— Que vous importe ! Avez-vous oublié la Cabale et ce qu'elle vous a révélé?... Or la comtesse est à Eger.

— C'est bien, je dirai à Buttler de la renvoyer demain. Mais tes yeux sont fatigués, tu te trompes, il n'y a plus pour moi d'étoile menaçante... Ah ! ta constellation à toi, c'est autre chose, elle dit que sous peu tu seras jeté en prison, ajouta le duc en souriant. Bonne nuit !

L'astrologue, au lieu de rentrer chez lui, sortit du château. Wallenstein entra dans sa chambre et se coucha. Presque au même moment, Deveroux, suivi de six hallebardiers, se présentait à la porte du château, qu'il franchit sans obstacle ; il monte l'escalier et rencontre un page qui le descendait. A la vue de ces hommes armés, l'enfant va pousser un cri d'alarme. Deveroux le prévient et le fait rouler mort d'un coup de pique. Dans l'antichambre du duc, les assassins trouvent un vieux serviteur de Wallenstein qui, mettant un doigt sur ses lèvres, leur recommande le silence pour son maître qui dort.

— Tu n'y es pas ! s'écrie Deveroux, l'heure du tapage est venue !

Et d'un coup de pied il enfonce la porte de Wallenstein.

Déjà celui-ci est réveillé, il a entendu un coup de feu et de sourds gémissements venant des appartements des comtesses Terzky et Kinsky, qui ont appris le meurtre de leurs maris; il appelle ses gardes, lorsque la porte vole en éclats et Deveroux paraît suivi de ses complices. Wallenstein n'était pas encore vêtu, et, assis près de la fenêtre, il se tenait les deux coudes appuyés sur une table.

— C'est toi, lui crie Deveroux, qui veux livrer l'armée à l'ennemi et arracher la couronne à S. M. l'empereur ! Tu vas mourir !

Wallenstein étend les bras : une hallebarde lui perce la poitrine et il tombe sans prononcer une parole (1)...

Le lendemain, Buttler alla voir la comtesse. Comme il entrait dans la chambre à coucher, un spectacle horrible s'offrit à lui : Thécla, les yeux ouverts, comme si elle vivait encore, avait dans la poitrine un poignard enfoncé jusqu'au manche...

On n'entendit plus jamais parler de Séni.

La mort de Wallenstein eut un immense retentissement en Europe, et ne fit point honneur à l'empereur Ferdinand II. Comme moyen de règne, l'assassinat politique commençait à n'être plus dans les mœurs; le fanatisme seul osait encore l'excuser. La fin de Wallenstein, tout utile qu'elle fut aux desseins du cardinal de Richelieu, semble lui avoir fait faire un retour sur lui-même et sur les périls dont il était entouré. « La mort de Walstein, écrit-il dans ses *Mémoires*, est un prodigieux exemple ou de la méconnaissance d'un serviteur ou de la cruauté d'un maître... C'est toujours une preuve de la misère de cette vie, en laquelle si un maître a peine de trouver à qui il doive se confier entièrement, un bon serviteur en a d'autant davantage à se fier totalement en son maître, qu'il a près de lui mille envieux de sa gloire... » La réhabilitation de la mémoire de Wallenstein, en 1845, est la condamnation de l'empereur : c'est le maître et non le serviteur qui fut coupable; est-ce là le jugement définitif de l'histoire ?

A. GENEVAY.

(1) En 1845, l'innocence de Wallenstein fut authentiquement reconnue et proclamée par l'empereur d'Autriche.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES POISONS, PAR A. MANGIN (1).

Il existait dans l'Inde, nous dit Strabon, d'après Aristote, une loi qui condamnait à mort quiconque faisait connaître un poison sans en indiquer en même temps l'antidote.

En Egypte, l'*art sacré* était le privilége du collége des prêtres, et toute indiscrétion, toute tentative d'un profane pour en dérober le secret, était punie de la *peine du pêcher*, c'est-à-dire de mort par le poison.

Ilus, roi d'Ephyse, dit Homère, refusa à Ulysse le poison que le fils de Laërte lui demandait pour y tremper ses flèches, et celui-ci, pour l'obtenir, dut s'adresser à Jupiter lui-même.

A Rome, comme en Grèce, la science des poisons fut réservée aux prêtres, aux augures, aux sages et aux médecins. C'est à peine si Hippocrate, Pline et Gallien osent prononcer ce mot redoutable. « Il est imprudent d'écrire sur les poisons et d'en révéler la composition au vulgaire, » dit Gallien.

On le voit, l'antiquité semble, avant tout, préoccupée de l'idée de dérober aux profanes des mystères qu'elle considère comme dangereux. En enlevant au crime une de ses armes les plus redoutables, l'arme des lâches, elle espère contenir la perversité humaine. A-t-elle réussi ? Il est permis d'en douter, à parcourir la liste si longue des empoisonnements célèbres, presque tous accomplis avec un étrange raffinement d'adresse et de cruauté.

C'est Agathocle, tyran de Syracuse, que son fils empoisonne avec un cure-dent; c'est Parysatis, sœur de Xerxès, qui empoisonne Statira, sa bru, en lui servant la moitié d'un oiseau qu'elle a découpé avec un couteau enduit de poison d'un seul côté, de sorte qu'elle peut elle-même manger impunément l'autre moitié de l'oiseau; c'est Médée, Circé, Locuste, les types légendaires des empoisonneuses.

(1) Un beau volume in-8°, illustré de nombreuses gravures sur bois. A. Mame, éditeur, à Tours.

Plus tard, c'est Jean Galéas, empoisonné par le contact de ses vêtements; Jeanne d'Albret, par une paire de gants; Henri VII, les cardinaux de Bérulle et de Comeyn, par le pain et le vin eucharistiques; Clément VII, par la fumée d'une torche qu'on porte devant lui dans une procession; Urbain VIII, par une poudre versée sur une plaie; c'est la Tophana, qui donnera son nom à un poison dont le secret doit mourir avec elle (l'*aqua tophana*); la Brinvilliers, la Voisin, dont les procès compromettront les plus grands personnages du royaume, et tant d'autres tristes héros de la *Chambre ardente* ou de la Cour d'assises.

De ces trop nombreux exemples, quelles conséquences devons-nous tirer? Deux, selon nous. D'abord, que le crime, plus habile et plus patient que la science, a toujours su et saura toujours lui dérober ses secrets les mieux gardés. Ensuite, qu'il y a imprudence et non sagesse à tenir le vulgaire à l'écart du mouvement scientifique, car c'est l'abandonner souvent sans défense aux tentatives les plus criminelles.

Donc l'étude des poisons n'offre pas les dangers que tout d'abord on serait tenté d'y voir. Elle offre, en outre, et dans beaucoup de cas, des avantages incontestables. Autour de nous, dans nos maisons, dans nos jardins, combien de substances, combien de plantes dont nous ignorons les propriétés toxiques! Depuis les allumettes chimiques et les sels de plomb jusqu'à l'aconit et la belladone, combien d'empoisonnements causés par l'imprudence d'un enfant!

C'est à ce double point de vue que s'est placé M. Arthur Mangin en écrivant le livre dont nous rendons compte aujourd'hui. M. A. Mangin est pour nos lecteurs un ami trop connu pour qu'une présentation en règle ne soit chose superflue. Quant au livre, le meilleur éloge est encore de le citer, et c'est ce que nous allons faire en donnant la parole à l'auteur.

Docteur X...

LE LAURIER-CERISE. L'ACIDE CYANHYDRIQUE OU PRUSSIQUE.

Le pêcher, le cerisier, le prunier, l'amandier à amandes amères, le laurier-cerise surtout (qui n'est qu'une espèce de prunier), renferment, soit dans les noyaux de leurs fruits, soit dans leurs feuilles ou dans leurs fleurs, le plus terrible des poisons connus, l'acide cyanhydrique ou prussique. Ce poison n'y existe, il est vrai, qu'en très-faible proportion; mais comme il n'en faut aussi qu'une minime quantité pour occasionner des troubles sérieux et même pour donner la mort, les parties de ces végétaux qui le renferment n'en doivent pas moins être considérées comme des substances vénéneuses. Elles fournissent par la distillation des *hydrolats* employés en médecine, mais qui ne doivent l'être qu'avec précaution et discernement (1).

« L'ingestion d'une certaine quantité de fruits à noyau, amandes amères, amandes de prunes, d'abricots, de cerises, etc., dit M. Ambr. Tardieu, peut causer de graves accidents et déterminer la mort si, comme on l'a vu dans certains cas, la quantité absorbée est trop considérable. Sous l'influence de l'eau, il se produit dans l'estomac, aux dépens des élémens de ces fruits à noyau, une quantité notable d'acide cyanhydrique, dont l'absorption, nécessairement très-rapide, peut déterminer les symptômes d'un grave empoisonnement. J'ai vu des accidents assez sérieux se produire à plusieurs reprises chez des personnes qui avaient mangé des amandes d'abricots ou de pêches ajoutées imprudemment à des confitures. »

De toutes les plantes dont il vient d'être question, la plus riche en acide prussique est assurément le laurier-cerise (*prunus lauro-cerasus*), arbrisseau toujours vert, originaire de l'Asie Mineure et acclimaté depuis longtemps dans le midi de l'Europe. Ses feuilles épaisses, coriaces, luisantes en dessus et d'un beau vert foncé, cèdent à l'eau, par la distillation, une huile volatile qui reste en suspension dans le liquide et lui donne un aspect laiteux, et de l'acide cyanhydrique en proportions variables. L'hydrolat ainsi préparé est un médicament sédatif assez puissant, mais que les praticiens n'administrent qu'avec réserve, et plutôt à l'extérieur qu'à l'intérieur. Quant à l'acide prussique ou cyanhydrique lui-même, il n'existe pas seulement tout formé, comme on vient de le voir, dans les organes de certaines rosacées : il prend encore naissance dans certaines réactions chimiques, et c'est à ce dernier moyen qu'on a recours dans les laboratoires pour se le procurer. L'acide prussique résulte, en principe, de la combinaison du gaz hydrogène avec un composé de carbone et d'azote (C^2Az), qui se comporte chimiquement à la façon d'un radical simple, tel que le chlore, le brome, l'iode, etc., avec lesquels il offre beaucoup d'analogie. Gay-Lussac, qui découvrit ce composé en 1815, l'appela *cyanogène* (qui engendre le bleu), parce qu'il l'avait extrait du bleu de Prusse, et lui fit, à raison de sa ressemblance avec les corps simples, les honneurs d'un signe représentatif particulier, Cy. L'acide prussique avait été aussi extrait du bleu de Prusse, d'où le nom d'acide *prussique* que lui avait donné Guyton de Morveau, et que Gay-Lussac changea en celui d'acide *cyanhydrique*, à cause de l'analogie de ce corps avec les acides chlorhydrique, sulfurique, etc.

« Lorsqu'on débouche un flacon de cet acide pur sans prendre aucune précaution, dit M. J. Girardin, on ressent à l'instant même un mal de tête et parfois une forte constriction à la poitrine. Si l'on flaire le flacon pendant quelques secondes, ou si l'on se trouve dans une atmosphère chargée de vapeur, on est suffoqué subitement, et en moins d'une seconde on éprouve des étourdissements, une défaillance avec impossibilité de se mouvoir, des envies de vomir, un resserrement spasmodique de la gorge; ces effets ne se dissipent qu'au grand air et à la longue. Un oiseau que l'on approche un instant de l'ouverture débouchée d'un flacon de cet acide tombe mort; l'odeur seule suffit pour le tuer. Une seule goutte portée dans la gueule du chien le plus vigoureux le fait tomber roide mort, après quelques inspirations précipitées. La même quantité appliquée sur l'œil de l'animal, ou injectée dans la veine du cou, le tue à l'instant même, comme s'il était frappé de la foudre... Cet acide agit sur les animaux à sang chaud en détruisant la sensibilité et la contractilité des muscles soumis à la volonté; il anéantit également la contractilité du cœur et des intestins.

« Il n'est pas moins délétère pour les végétaux, et il produit sur l'homme les mêmes effets que sur les animaux. Scheele, qui a tant contribué à éclairer l'histoire de ce redoutable composé et qui est mort subitement dans le cours de nouvelles recherches, passe

(1) Les liqueurs de table connues sous les noms de *kirschwasser* et d'*eau* ou de *crème de noyau* doivent leur saveur et leur parfum caractéristiques à la présence de l'acide prussique provenant des noyaux qui servent à les préparer.

pour en avoir été la première victime. Scharinger, chimiste de Vienne, est mort, dans l'espace de deux heures, pour en avoir laissé tomber par hasard un peu sur son bras nu. La domestique d'un autre chimiste allemand, ayant bu un petit verre d'eau-de-vie saturée d'acide cyanhydrique, qu'elle avait prise pour du kirschwasser à cause de l'analogie d'odeur, tomba morte au bout de deux minutes, comme frappée d'apoplexie. Bien d'autres faits analogues sont rapportés dans les ouvrages de médecine. Dans le courant de 1828, sept épileptiques de Bicêtre, près Paris, succombèrent dans l'espace d'une demi-heure à trois quarts d'heure, pour avoir pris chacun environ vingt gouttes d'acide cyanhydrique faible. En 1832, la capitale frémissait d'épouvante à l'annonce du meurtre de Ramus, auquel son assassin faisait boire, avant de dépecer son corps, un mélange d'eau-de-vie et d'acide prussique. En 1848, un marchand de Londres nommé Deffel répand par mégarde

Le laurier-cerise.

de l'acide étendu d'eau sur la manche de son habit et en reçoit quelques gouttes sur le visage; au bout de quelques instants il expirait (1). »

Cette puissante action délétère de l'acide cyanhydrique rend « moins incroyable » aux yeux du savant professeur tout ce qu'on a raconté, non-seulement de l'art des Locuste et des Tophana, mais des poisons subtils et mystérieux dont nous avons parlé plus haut (2). « Tous ces faits étranges, dit M. Girardin, ne sont rien que l'acide prussique ne puisse renouveler. » Je crois inutile de dire que je ne partage point à cet égard l'opinion de l'éminent chimiste, et que je persiste à tenir pour fabuleux les récits auxquels il fait allusion.

LA BELLADONE.

La *belladone* (*atropa belladona*) n'a point la tournure rustique des autres solanées vireuses. Sa taille est élancée, son port élégant; bien qu'elle ne soit qu'une plante herbacée, elle dépasse de beaucoup en hauteur les herbes vulgaires qui croissent autour d'elle. Loin de se cacher dans les bas-fonds, elle recherche les lieux élevés; mais, malgré ses allures dégagées et ses airs de distinction, cette *belle dame* trahit la perversité de sa nature par la teinte sombre de son feuillage et par les nuances livides de ses fleurs. Les gens qui se connaissent en physionomies ne se laissent point prendre à ses manières; ils ne cueillent qu'avec défiance ses fruits, malgré leur ressemblance avec des cerises; et s'ils se hasardent à y goûter, ils devinent instinctivement le poison dissimulé par leur saveur douceâtre. Malheureusement, les personnes naïves et gourmandes, — les enfants surtout, — tombent souvent dans le piége; aussi les empoisonnements accidentels par les fruits de la belladone sont-ils très-fréquents. « En 1793, dit

La belladone.

M. Lemaout, de petits orphelins qu'on élevait à l'hospice de la Pitié, et que l'administration du Jardin des Plantes employait à sarcler les mauvaises herbes, remarquèrent dans le carré des plantes médicinales les fruits de la belladone, leur trouvèrent un goût sucré et en mangèrent une grande quantité : quatorze de ces malheureux moururent quelques heures après. »

Soyons juste toutefois. La belladone a les qualités de ses défauts. Elle peut faire beaucoup de mal, mais elle peut aussi faire beaucoup de bien, et la médecine en tire de précieux services. C'est un sédatif puissant, et, pour qui sait en faire usage, elle mérite mieux peut-être qu'aucune de ses sœurs et cousines le nom trop souvent fallacieux de *solanée*. Ajoutons qu'en Italie on en prépare une eau distillée qui passe pour réaliser presque les prodiges de l'eau de Jouvence, et dont les dames se lotionnent le visage afin de conserver la fraîcheur de leur teint. C'est de là, dit-on, que lui vient

(1) *Leçons de chimie élémentaire*, t. II.
(2) Chap. VII de l'introduction.

son nom spécifique ; quant à son nom générique, *atropa*, on devine sans peine qu'en rappelant celui de la Parque aux ciseaux, il fait allusion aux redoutables propriétés de la plante qui nous occupe.

Le principe actif de la belladone est un alcaloïde, l'*atropine*, dont 8 ou 10 centigrammes suffisent pour tuer en quelques heures une personne adulte. Les premiers effets de l'empoisonnement par la belladone ou par l'atropine consistent, d'après M. le docteur A. Tardieu, en une sécheresse particulière avec constriction dans la bouche et dans l'arrière-gorge. Les malades sont pris de vertiges et de nausées, mais rarement ils vomissent ; la vue devient confuse, trompeuse, puis se perd complétement ; le malade chancelle sur ses jambes comme s'il était ivre ; puis il est pris de défaillances ; la peau se couvre d'une éruption scarlatiniforme ; la vessie ne se contracte plus qu'avec une extrême difficulté. Il survient fréquemment des convulsions, qui précèdent ordinairement la mort. Mais les deux symptômes caractéristiques et tout à fait remarquables de ce genre

Le docteur et les malades. Dessin de Gerlier.

d'empoisonnement sont : 1° la dilatation extraordinaire de la pupille ; 2° un délire singulier, qu'on désigne sous le nom de *carphologie* (de κάρος, fétu, et λέγω, recueillir), ou de *crocidisme* (de κροκιδίζω, ramasser des flocons). Sous l'influence de ce délire, le malade croit voir partout de petites bêtes, insectes, oiseaux, etc., ou de menus objets qu'il cherche constamment à saisir. Souvent on le voit se traîner à quatre pattes et faire ainsi la chasse à des êtres ou à des objets imaginaires, avec une attention et une activité dont on serait tenté de rire, si l'on ne songeait à la gravité de son état.

Un médecin de mes amis fut un jour appelé près de deux individus qui, ayant pris une infusion de bourrache, à laquelle avait été mêlées par hasard des feuilles de belladone, se trouvaient pris de malaise, de vertiges et d'autres symptômes alarmants. C'étaient deux célibataires, qui habitaient ensemble une petite maison avec jardin. Le docteur arrive, cherche les malades de chambre en chambre, et finit par les trouver dans le jardin, se traînant sur les genoux et sur les mains, et cherchant à attraper de petites bêtes, — des poussins, je crois, — qu'ils voyaient courir devant eux.

J'ai eu moi-même l'occasion d'observer ce phénomène sur une personne de ma famille, jeune homme de trente ans, à qui son médecin avait fait prendre une potion contenant de l'extrait de belladone. La dose d'extrait était trop forte, et le malade fut pendant plusieurs heures en proie au délire atropique. Il voyait sur le mur, sur les draps de son lit, sur les personnes même qui l'entouraient, des papillons et d'autres insectes qu'il essayait de saisir. Il s'efforçait même de quitter son lit pour se mettre à leur poursuite, et l'on avait grand'peine à le retenir.

A. MANGIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE COMTE WALEWSKI. — UNE RÉVOLUTION EN ESPAGNE.

Une tombe à peine fermée sur un mort illustre, par delà les Pyrénées une révolution triomphante, la chronique, certes, se montrerait bien exigeante qui ne se déclarerait à ce compte satisfaite. Mais de tels événements sont-ils bien du domaine de la chronique? De ces ruines amoncelées, du spectacle de ces colères populaires, encore s'il nous était permis de tirer un enseignement au profit des générations futures. Mais non! le terrain est dangereux, le pied risque d'y glisser à chaque pas, et voilà pourquoi la moindre fête littéraire, un drame éloquent, une comédie spirituelle ferait cent fois mieux notre affaire que ces immenses épouvantes qui tiennent les nations incertaines de leur sort.

Il est cependant des faits qui occupent une si grande place dans l'histoire qu'on ne peut les passer sous silence. Parlons-en donc, sinon en juge, du moins en spectateur impartial.

Donc M. le comte Walewski est mort. Il revenait de Suisse, accompagnant la comtesse Walewska, dont la santé exigeait de grands soins. Arrivé à Strasbourg, à l'hôtel de *la Ville de Paris*, lui-même est pris soudain d'un malaise subit.

— Vite! un médecin! un verre d'eau, s'écrie-t-il.

On accourt, on le trouve étendu au pied d'un fauteuil, on le relève, il était mort.

M. Walewski était une des figures les plus sympathiques du second empire, et son nom restera attaché à deux des plus grands actes du règne : le traité de Paris, qui a posé les bases du nouveau droit public européen, et le décret du 24 novembre, qui a inauguré la politique libérale du gouvernement.

Autre chance heureuse, il était ambassadeur à Londres, en décembre 1851, de sorte que les adversaires de l'empire ne peuvent lui reprocher une participation quelconque au coup d'État.

Enfin, ambassadeur, ministre, président du Corps législatif, membre du conseil privé, il a su rester pauvre et résister à la séduction des fortunes faciles.

M. le comte Walewski, cependant, ne possédait aucune des brillantes qualités qui font l'homme d'État, ni l'éloquence de l'orateur à la tribune, ni la finesse du diplomate dans son cabinet; il avait pour lui l'honnêteté et la modération. Libéral par tempérament comme par système, il a souvent représenté le parti du progrès dans les conseils du souverain. L'opposition le savait et plus d'une fois lui en a témoigné sa reconnaissance.

Né à Walevice (Pologne) le 4 mai 1810, Alexandre-Florian-Joseph-Colonna Walewski était fils de la comtesse Walewska, dont la beauté est restée populaire sur les bords de la Vistule. Au début de l'insurrection polonaise, quand il n'avait pas encore vingt ans, il fut envoyé par ses compatriotes à Londres pour solliciter des secours du cabinet anglais, et bien qu'il ne réussît pas dans sa difficile mission, il n'en conquit pas moins des amitiés personnelles qui lui restèrent fidèles dans le cours de sa carrière politique.

« Un peu plus tard, a dit M. le marquis de Moustier, le comte Walewski entrait au service militaire et se faisait remarquer en Afrique au milieu de ces jeunes officiers dont beaucoup préludaient alors aux glorieuses destinées qui les attendaient. De cette époque date sa première mission diplomatique. Envoyé auprès de l'émir Abd-el-Kader, qui se disposait à attaquer une de nos provinces d'Algérie, il réussit par son attitude ferme et conciliante à écarter ce danger. Malgré ces heureux débuts, M. Walewski, revenu en France en 1837, renonça à une carrière qui s'ouvrait si brillamment devant lui et rentra dans la vie civile. »

Ici M. Walewski appartient à la chronique, en sa double qualité de journaliste et d'auteur dramatique.

De 1837 à 1840, on le voit publier plusieurs brochures politiques : *Un mot sur la question d'Afrique, l'Alliance anglaise*, etc., puis diriger le journal *le Messager*. Il collabora, dit-on, à la comédie d'Alex. Dumas, *Mademoiselle de Belle-Isle*, et donna sous son propre nom, au Théâtre-Français, *l'École du monde* ou *la Coquette sans le savoir*. (Cinq actes en prose.)

La comédie, à vrai dire, n'est pas un chef-d'œuvre, bien que le second acte renferme quelques scènes remarquables. On plaisanta beaucoup un plateau d'argent sur lequel un domestique apportait une lettre.

— On prendra votre lettre pour un bifteck, lui avaient dit les artistes; on s'étonnera de n'y voir ni cresson ni pommes de terre.

— J'avais conseillé à l'auteur, racontait, à son tour, M. Nestor Roqueplan, d'inonder sa pièce de traits d'esprit, il n'a pas voulu m'en croire.

Cependant cet échec ne rebuta pas M. Walewski, qui se préparait à courir une fois encore la chance du théâtre, lorsque, en 1840, M. Thiers le rappela à la vie politique en lui confiant une importante mission auprès de Méhémet-Ali. M. Guizot, à son tour, utilisa les talents du jeune diplomate, qui, en 1848, était attaché à la légation de Buénos-Ayres.

L'élection du 10 décembre ouvrit au comte Walewski de vastes horizons. De vieilles amitiés, des alliances de famille, une réputation déjà acquise, le désignaient à l'attention du nouveau gouvernement. En 1849, il est accrédité à Florence, puis à Naples, avec le titre de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire. C'est à Florence qu'il épousa la fille du comte Ricci. En 1854, il représente l'Empire à Londres, comme ambassadeur. Le 7 mai 1855, il succède à M. Drouyn de Lhuys dans le ministère des affaires étrangères et dirige les relations extérieures de la

France pendant la guerre d'Orient. Enfin, le 30 avril 1856, il signe le traité de Paris. Depuis un an déjà le comte Walewski siégeait au Sénat.

En 1858, il présida les conférences qui réglèrent les détails d'exécution du traité de Paris.

Le 4 janvier 1860, il quitta le ministère des affaires étrangères pour être bientôt nommé au ministère d'Etat (24 novembre 1860), et le même jour il contre-signait le décret qui agrandissait les prérogatives du Corps législatif; plus tard, il dirigea les premières discussions de la commission dite *de la propriété artistique et littéraire.*

Rentré dans la vie privée le 23 juin 1863, les électeurs des Landes l'envoient à la Chambre (août 1865), et il est appelé le 1er septembre au fauteuil de la présidence. Vers la fin de 1866, il résigna ces hautes fonctions pour reprendre son siége au Sénat. Il était depuis longtemps déjà membre du conseil privé.

Telle est la vie de l'homme dont la France et l'Empereur déplorent aujourd'hui la perte. Ses aspirations libérales, le charme de son esprit et de sa personne, son respect pour des convictions qu'il ne partageait pas, lui avaient valu de nombreuses et chaudes sympathies dans les rangs de tous les partis. Aussi ses obsèques, célébrées, comme celles de M. de Morny, aux frais du Trésor public, ont-elles réuni à la Madeleine un concours inusité d'amis connus et inconnus, célèbres ou obscurs, tous désireux de rendre un dernier hommage à l'honnête homme qui s'en allait.

A l'heure même où une mort inattendue frappe M. le comte Walewski, le télégraphe nous envoie d'Espagne la nouvelle des plus graves événements. Pendant que la reine Isabelle II se repose sans soupçon du danger à Saint-Sébastien, les généraux exilés ou internés débarquent à Cadix, appellent la nation aux armes, et, en quelques jours, disparaît, emporté dans la tourmente, le dernier trône occupé encore par l'illustre maison des Bourbons.

A quoi bon raconter les péripéties de cette lutte fratricide, les fautes des uns et les défaillances des autres, la révolte grandissant d'heure en heure, l'incendie s'allumant dans l'Andalousie, la Galice, à Valence, à Barcelone, une reine sourde à la voix de ses ministres, qui vainement la rappellent dans sa capitale menacée, enfin l'insurrection maîtresse à Madrid, installant un gouvernement provisoire jusqu'à ce que le pays décide lui-même de ses destinées. Tous ces faits, on les connaît, ils sont déjà inscrits au livre de l'histoire, l'histoire seule a le droit de les juger.

Mais une réflexion se dégage de ces tristes spectacles : en Espagne, les révolutions sont exclusivement militaires. Ainsi, dans la Rome dégénérée, les prétoriens faisaient ou défaisaient les empereurs, au gré de leurs caprices ou de leurs intérêts. Quant à la nation, indifférente en apparence, elle ne prend aucune part au mouvement, elle attend. Son attitude seule trahit ses espérances ou ses craintes. La veille du soulèvement, à Saint-Sébastien, la foule se presse, respectueuse, sur le passage de la reine, toutes les maisons sont pavoisées. Le lendemain, le vide se fait autour du cortége royal; pas un cri, pas une acclamation, pas un drapeau. De même dans les journaux. Hier, tous les généraux étaient *loyaux* et *fidèles;* aujourd'hui, tous sont *braves* et *intrépides.* Au fait, pourquoi la nation se mêlerait-elle à ces querelles? Ne sait-elle pas qu'il s'agit uniquement d'une lutte d'influence personnelle entre des chefs ambitieux, que celui qui crie le plus haut, naguère, au pouvoir, ne s'est montré ni plus sage ni plus juste, enfin que le char de l'Etat s'est creusé, en Espagne, une si profonde ornière, qu'il y retombe toujours, quelle que soit la main qui le dirige? Donc Isabelle II ou Prim, comte de Reuss, que lui importe?

Et, comme la nation, nous serions tentés de dire : « Qu'importe! » si nous ne connaissions les ruines et les misères que la guerre civile laisse après elle.

Mais, à peine la victoire s'est-elle prononcée, soudain l'on voit sortir de terre cette plèbe immonde, auxiliaire de toutes les révolutions, qui jette son cri d'insulte aux vaincus. N'est-ce pas un grotesque et lamentable tableau que celui que nous trace le correspondant du journal *la Gironde :*

« Malgré la pluie, les rues de Madrid sont pleines d'hommes armés, qui vont et viennent sans but, pérorant, acclamant la liberté, huant la reine déchue et ses ex-ministres.

« En ce moment, une musique étrange se fait entendre. Mettons-nous à la fenêtre. C'est la musique du régiment de Baza précédée de soldats de toutes armes portant des drapeaux aux couleurs nationales. Sur l'un des drapeaux, je lis : *Abajo los Borbones! Viva la libertad! Pena de muerto a los ladrones!* (A bas les Bourbons! Vive la liberté! Peine de mort aux voleurs!)

« Sept à huit cents hommes du peuple, *tenant chacun un parapluie d'une main et un fusil de l'autre,* suivent les soldats en criant : « *Fuera la reina!* » ce qui signifie : « A la porte la reine! » La musique s'éloigne. Comme il pleut abondamment dans les ophicléides, il est difficile de distinguer l'air qu'elle joue ou plutôt qu'elle a l'intention de jouer.

« Tous les fournisseurs de l'ex-reine ont lestement enlevé, hier matin, les armoiries et les couronnes royales qui s'étalaient fièrement devant leurs boutiques; l'un d'eux, le chocolatier Lopez, n'ayant pas mis à cette opération toute la célérité convenable, la couronne royale est décrochée et foulée aux pieds. Le peuple devance parfois la justice des chocolatiers. »

De tout cela, qu'adviendra-t-il? Quel ordre sortira de ce chaos? L'Espagne inaugure-t-elle une nouvelle ère de guerre civile ou entre-t-elle dans la voie de la civilisation? C'est le secret de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, elle est longue aujourd'hui la liste des princes proscrits et découronnés, et l'hôtellerie de Venise n'aurait plus assez de place pour les héberger tous. Depuis 1848 seulement, comptons :

Le 1er décembre 1848, abdication de Ferdinand, empereur d'Autriche;

En 1859, le grand-duc de Toscane, la duchesse de Parme, le duc de Modène, sont renversés; Soulouque, empereur d'Haïti, est chassé de son île;

En 1860, c'est François II, roi de Naples, qui prend le chemin de l'exil; c'est S. S. le pape Pie IX qui perd les Romagnes, les Marches, l'Ombrie, les plus beaux fleurons de sa couronne;

En 1862, Othon, roi de Grèce, est détrôné par l'insurrection;

En 1865, la révolution roumaine substitue un Hohenzollern au prince Couza;

Presque en même temps éclate la guerre du Schleswig, qui dépouille le roi de Danemark de ses duchés allemands et prépare l'Europe étonnée à la grande commotion de Sadowa;

1866. L'antique maison de Hanovre perd son royaume,

l'électeur de Hesse son électorat, le duc de Nassau son duché, la ville libre de Francfort son autonomie;

Des vingt-trois membres de la Confédération nouvelle, vingt-deux, y compris la Saxe royale, sont médiatisés, pendant que les États du Sud abdiquent, entre les mains du roi Guillaume, la plus grande part de leur indépendance;

De l'autre côté de l'Océan, l'empereur Maximilien, l'héroïque descendant de Charles-Quint, tombe à Queretaro;

Enfin, au delà des Pyrénées, une famille illustre, issue du sang de nos rois, est chassée par la coalition des partis et demande à notre sol un asile que la France n'a jamais refusé aux proscrits.

En présence de tous ces bouleversements, de toutes ces catastrophes, de tous ces exils, l'esprit s'émeut et la raison s'inquiète. N'est-ce pas le cas de répéter, avec Bossuet : « Instruisez-vous, vous qui jugez la terre. » Il est impossible, en effet, que cette succession de chutes si rapides, si profondes, ne renferme pas « de grandes et terribles leçons. »

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LA SAGESSE DES NATIONS.

A besogne faite, joyeux repos. Composition de G. Fath.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

JEAN-JACQUES DE BOISSIEU.

Les Moines de la Thébaïde, d'après de Boissieu. Dessin de Paul Philippoteaux.

Jean-Jacques de Boissieu naquit à Lyon, en 1736, d'une famille noble, qui, avec la certitude de pouvoir lui ouvrir facilement la carrière de la magistrature, ne le vit pas sans déplaisir manifester de bonne heure une véritable passion pour le dessin et la peinture.

La lutte fut longue entre l'enfant et les parents —

cette lutte que le plus grand nombre des aspirants à la gloire artistique sont obligés de soutenir, et qui, quoi qu'on en puisse dire, atteste souvent moins l'esprit de routine que la tendre sollicitude d'une famille peu rassurée à l'idée des laborieuses aventures que l'enfant veut courir de gaieté de cœur. Cependant la vocation parla si haut, les prémices en furent si remarquables, que loin de songer à contrarier le goût du jeune de Boissieu, on ne chercha plus qu'à le mettre à même d'atteindre plus sûrement le but.

Un peintre d'histoire du nom de Frontier, jouissant alors d'une réputation que la postérité n'a pas consacrée, était venu s'établir à Lyon. De Boissieu fut placé dans l'atelier de Frontier.

Quel que pût être le mérite du maître, l'élève ne tarda pas à faire de tels progrès sous lui, que ses compositions dans le genre de Raphaël, de van den Vede, annoncèrent bientôt l'artiste d'avenir.

A Paris, où il se rendit à l'âge de vingt-quatre ans, de Boissieu devint l'ami et l'émule des Greuze, des Vernet, des Soufflot, sans que le contact de ces artistes, alors arbitres du goût, influât en rien sur la nature essentiellement originale de son talent.

Quand il revint à Lyon, ce fut pour s'y consacrer presque exclusivement à la gravure à l'eau-forte, genre de production pour lequel il se sentait une aptitude particulière et où il devait trouver des succès d'autant moins contestables qu'il y apportait cette puissance de tempérament, ce caractère distinct qui est le cachet en quelque sorte natif des véritables personnalités artistiques. Il créa d'ailleurs une manière mixte où l'union de la pointe sèche et de la roulette, s'ajoutant au procédé normal de l'eau-forte, lui permit d'obtenir des effets qui n'avaient pas encore été trouvés et qui furent dès lors la marque individuelle de ses œuvres.

Les amateurs se disputaient depuis longtemps déjà ses magnifiques estampes quand le duc de Larochefoucauld, qui était un des chauds admirateurs de son talent et qui allait en Italie, lui proposa de l'emmener. De Boissieu accepta avec empressement et partit. Son intention était d'étudier uniquement au profit du genre qui avait été jusque-là l'objet de sa prédilection; mais, à la vue des grandes œuvres peintes, il ne put se défendre de reprendre le pinceau; et, à son retour en France, on put croire qu'il était tout à fait perdu pour cet art de la gravure, où il avait cependant trouvé toutes les satisfactions de gloire et de profit. Mais cette désertion ne devait être heureusement que passagère. D'un tempérament nerveux à l'excès, d'une constitution frêle et délicate, de Boissieu ne tarda pas à éprouver de graves malaises résultant des odeurs qui émanent des couleurs et des essences, et il se vit forcé de laisser là la peinture pour retourner à la pointe et au burin, à l'aide desquels il devait encore enfanter plus d'une œuvre importante et remarquable.

La reproduction si vraie, si *colorée* du *Charlatan* de Karel-Dujardin, pour être la plus connue des estampes du célèbre graveur lyonnais, n'est cependant pas celle où il a pu donner toute la mesure d'un talent toujours servi par une puissante inspiration. Nous lui préférons, certes, la remarquable étude, *les Moines de la Thébaïde*, que nous reproduisons en tête de cet article.

A la fois vigoureux et rêveur, fantaisiste capricieux et sévère observateur d'un goût sans prétention, de Boissieu semble avoir su prendre à chacun de ses illustres devanciers la meilleure part de leurs qualités, en ne s'embarrassant pas de leurs défauts ou de leurs travers. Héritier direct de Rembrandt, il en a la force sans en avoir le parti pris; sous son burin, on sent les brumes, parfois un peu trop âcres du Nord, comme se dissiper aux doux rayons du soleil méridional. En un mot, son énergie est française, mais aussi sa mollesse est flamande.

Là est, croyons-nous, le secret de la sérieuse valeur qui assure à son nom une place à part parmi ceux de nos illustrations nationales.

Après une carrière aussi honorable qu'honorée, de Boissieu, qui avait le titre de membre correspondant de l'Institut, mourut, en 1810, dans sa ville natale.

CH. RAYMOND.

POÉSIE.

L'AVEUGLE ET LE SOURD-MUET.

Quel enfant rose et frais! c'est la pêche et la fleur!
Mais son visage est morne; il y manque une flamme...
Quoi! ses yeux sont éteints, et la main du Seigneur
Brisa, dans son berceau, ces deux miroirs de l'âme!

Cet autre a deux soleils qui brillent dans ses yeux;
Sa figure est mobile et sa marche est alerte;
Mais sa bouche est muette et sans babil joyeux!
Nulle phrase ne sort par cette porte ouverte.

Et cet esprit actif qui ne peut nous parler,
Dans cette tête blonde, oisif et solitaire,
Voudrait aller, venir, entendre, circuler,
Et ne peut pas quitter sa prison cellulaire!

L'aveugle vit aussi comme un autre proscrit,
Sans voir la plaine immense et la moisson vermeille,
Les bois dans le lointain; car Dieu met, par merveille,
L'horizon le plus grand dans l'œil le plus petit.

Il n'a pas vu sa mère, il n'a que ses étreintes;
Il n'a pas vu le ciel et ses rayons de feu!
Car l'aveugle est privé de deux lumières saintes,
Le regard d'une mère et le soleil de Dieu.

Hélas! pour quelques-uns les destins sont sinistres!
Dieu fit l'homme pourtant pour régner ici-bas;
Il y vient comme un roi parcourant ses États,
Escorté des cinq sens comme de cinq ministres.

Si l'un manque à l'appel, l'homme est déshérité.
Alors Dieu fait surgir quelques esprits étranges,
De grands cœurs, unissant génie et charité,
Et qui sont à la fois des aigles et des anges.

L'un d'eux dit au muet (1) : « Sois fier et triomphant,
La parole est à toi; car dans mes nuits de fièvres,
Je la trouvai... Prends-la... Regarde bien, enfant,
Et cueille, comme un fruit, la phrase sur mes lèvres.

« Pose-la sur ta bouche, elle y va rencontrer
Ton sourire charmant. Allons, essaye, approche.
Puisque Dieu te laissa le battant dans la cloche,
Pourquoi ne pas apprendre à le faire vibrer?

« De ta jeune pensée on connaîtra la flamme;
C'est l'œuvre du Seigneur qui sans cesse grandit.
Éditeur du bon Dieu, je publierai ton âme,
Qui resterait sans moi comme un livre inédit.

« Puis ta mère, en jouant et sans étude amère,
Le soir, au coin du feu, va t'instruire et causer;
Et dans ces mouvements des lèvres d'une mère,
Tu pourras recueillir le mot et le baiser. »

L'autre dit à l'aveugle (2) : « En vain l'ombre est pro-
Ouvre ce livre et lis, car je le veux ainsi. [fonde,
Lis Bossuet, Homère, un autre aveugle aussi :
Sans avoir la lumière, il la donnait au monde.

« Dans ton obscur cerveau, que la nuit envahit,
Je ferai resplendir les sciences, l'histoire :
Pour y donner la vie et l'éclat, il suffit
D'allumer des flambeaux dans cette chambre noire.

« Rien ne distrait l'aveugle; il s'absorbe et s'instruit;
En lui tout est brillant, devant lui tout est sombre;
Et chez ce grand rêveur qui s'inspire dans l'ombre,
L'âme est un rossignol qui chante dans la nuit.

« Or le toucher va donc remplacer tes prunelles :
Ta main, servante active, aura tous les emplois,
Et pour lire en relief des pages immortelles,
Je te ferai venir des yeux au bout des doigts.

« Si l'on te dit : — Comment sais-tu fable, élégie,
Les livres des savants, le nom de chaque roi?
Tu répondras : — Je sais tout cela par magie,
Car c'est mon petit doigt qui me l'a dit, à moi. »

A ces deux bienfaiteurs qu'on aime et qu'on renomme,
Enfants, donnez vos cœurs, ce sont leurs vrais lauriers.
Dieu, l'artiste divin, le sculpteur qui fait l'homme,
Pour finir votre ébauche a pris ces ouvriers.

ANAÏS SÉGALAS.

(1) Le docteur Blanchet, qui a rendu la parole aux sourds-muets en leur faisant imiter le mouvement des lèvres.

(2) Valentin Haüy, fondateur de l'Institution des jeunes Aveugles et inventeur de la méthode qui leur apprend à lire par le toucher.

VARIÉTÉS.

LE MUSÉE DES DÉCORATIONS.

Me promenant sous les vieux arbres de la Haye, aux derniers jours du dernier été, je vis passer, leste encore, en dépit de ses soixante et douze ans, la comtesse de Vanhelt, la dernière héritière de Mme de Ruppelmonde.

— Où donc allez-vous? me dit-elle, à moins que vous ne nous fassiez l'honneur d'une visite. En ce cas, je vous prierais de me donner le bras; ma maison n'est pas loin, et vous y serez le bienvenu.

A quoi je répondis, en m'inclinant :

— Véritablement, madame, il ne pouvait rien m'arriver de plus heureux que cette aimable rencontre. Il n'y a qu'un instant, je n'étais qu'un étranger dans cette admirable cité, où tout reluit et resplendit, où la rue est un salon, où le salon est un musée; et maintenant que me voilà sous la conduite et sous la protection d'une femme habile et savante en tous les beaux-arts, je ne crains plus que l'on me demande mes passe-ports.

Elle sourit. En moins de vingt pas, nous étions sur le seuil de sa maison; et, quand elle eut bien essuyé ses fins escarpins, qui n'avaient pas un brin de poussière (c'était un moyen de m'inviter à ne pas épargner le petit tapis en velours d'Utrecht), nous fûmes reçus par une jeune servante, au beau milieu d'un salon tout rempli de chefs-d'œuvre.

En cette confusion charmante, il y avait des toiles d'araignées signées du nom de Mieris ou de Gerard Dow; deux têtes vigoureuses de Rembrandt sortaient de la muraille. Enfin on avait peine à se reconnaître en ce monceau de potiches de toutes les nations, de toutes les couleurs. La dame, assise en son fauteuil, s'amusait de mon étonnement :

— « Vous m'avez donné, me dit-elle, une fête à Venise, je vous donne un souper à Ferrare. »

Et la voilà, grossissant sa voix au milieu d'un éclat de rire.

Elle était vraiment très-gaie, avec un mélange de singe et de chat qui la faisait adorer.

Mais, de toutes ces curiosités, la plus apparente était une assez grande armoire en vieille laque de Coromandel, dont les cuivres, gravés et repoussés et dorés à l'or mat, produisaient le plus bel effet du monde.

— Ici, me dit la dame, sont contenues les recherches de toute ma vie. Et, puisque vous êtes l'ami des collections et des collectionneurs, je ne doute point que vous n'approuviez cette aimable réunion, qui n'a pas eu sa pareille et qui, certes, ne l'aura pas.

Sur quoi, nous rapprochant du meuble, elle ouvrit la porte à deux battants, et je me vis en présence de l'un des plus beaux cabinets inventés et exécutés par les plus habiles artistes du Céleste Empire. Il était impossible, au premier abord, de savoir le nombre et le secret de ces tiroirs.

— Monsieur, me dit Mme de Vanhelt, je me suis proposé, il y a quarante ans, de composer la réunion la plus complète de certaines petites décorations innocentes, à l'usage des beaux esprits, des belles personnes et des bonnes gens. Pas un de ces ornements si

rares et si charmants qui ait coûté une larme, un chagrin, une goutte de sang. Ils n'ont rien à voir avec la gloire des champs de bataille, et c'est pourquoi je les aime et les honore. Il faudrait cependant faire un sourire à ce joli buste en marbre blanc qui sert de couronnement à mon petit musée...

En effet, levant les yeux, il me fut permis d'admirer l'aimable visage : un front couvert de cheveux bouclés, un vêtement d'une simplicité tout athénienne, et sur l'épaule gauche, en guise d'agrafe, une abeille en améthyste. Il était charmant, ce petit buste de Mme la duchesse du Maine, une fille de Louis XIV, la créatrice et la grande maîtresse de l'ordre de l'*Abeille*, auquel furent affiliés, non pas sans peine, Voltaire et Mme du Châtelet.

La comtesse ouvrit un des tiroirs du cabinet, et, tout d'abord, elle y prit un médaillon d'or représentant, d'un côté, deux mains qui se tiennent, et, d'autre part : *En tout, fidèle!* Cette première médaille était suspendue à un ruban bleu céleste, et pas une princesse, de nos jours, certes, eût refusé de le porter à son cou de vingt ans.

— Ceci, reprit Mme de Vanhelt, vous représente l'ordre *Social*, en souvenir du passage de Mme la duchesse d'Orléans, lorsqu'elle traversa Verdun, en 1734. Chacun la trouva si charmante, que c'était à qui porterait ses couleurs.

« Je le veux bien,» dit-elle; et, de sa belle main royale, elle écrivit les statuts de l'association.

Ce ruban couleur de feu, auquel est attachée une allumette en or, avec cette devise : *Nous ne brûlons que pour brûler les autres*, appartenait aux chevaliers de l'*Allumette*, de la province de Bourgogne. Ils étaient ordinairement de la société de l'*Aloyau* et de l'ordre des *Altérés*, et ces trois ordres réunis représentaient assez bien les chevaliers des ordres du *Roi*.

Ce collier amarante, où l'on voit deux A enchevêtrés l'un dans l'autre, et tout fin ourlé de pierres précieuses, fut inventé, en 1645, à Rome, par la reine Christine, en l'honneur d'une demoiselle d'une beauté singulière et qui s'appelait *Amarante*. On raconte, et je n'en sais rien, qu'au premier rang des chevaliers de la belle Amarante, brillaient Ladislas, roi de Pologne; Charles-Gustave, cousin de la reine; George, duc de Saxe; le comte de Dona, le seigneur Morolini et, le premier de tous, Antoine Pimentel, ambassadeur d'Espagne, qui enseignait le catéchisme à la reine Christine. Il fut aussi arrêté que les dames seraient admises dans l'ordre de l'*Amarante*, mais on ne sait quelle obscurité dans les statuts de l'ordre ayant fait redouter à ces dames qu'il leur fût défendu de se marier, la reine eut grand'peine à trouver des chevalières. Cette hésitation porta un coup funeste à ce bel ordre, et Christine elle-même n'en parla plus.

Vous voyez bien cette feuille, qu'on dirait empruntée au saule d'Ophélie! Elle représentait, en 1804, et même en 1812, les *Amis du réveil de la nature*. Était-ce assez joli, et reposant, ces amis du réveil de la nature, au milieu du bruit des armes?

Les Amis du réveil de la nature durèrent moins longtemps que la confrérie de l'*Araignée*. Il y avait cependant de toutes jeunes femmes qui se décoraient de l'Araignée, à condition qu'elle serait en perles et en diamants.

N'oublions pas la société de *Bagatelle*, un vieux petit château tout ratatiné, qui se cache et se tait à l'extrémité du bois de Boulogne, entre Longchamp et Madrid. Quiconque a côtoyé ce lieu de plaisance, assez semblable au château de la Belle au bois dormant, s'étonnerait fort si quelqu'un lui racontait que Bagatelle appartint jadis à la comtesse d'Egmont, à la princesse de Charolais, ces reines de l'élégance. A Bagatelle, il y avait un théâtre, et pour ce théâtre, les poëtes galants écrivaient des divertissements et des ballets. Les comédiennes s'appelaient : *Marquise de Monconseil, maréchale de Luxembourg, princesse d'Hénin.*

Cette belle compagnie allait souvent en représentation sur le théâtre de Bagnolet, où le duc d'Orléans, fils du régent, fit représenter pour la première fois *la Partie de chasse de Henri IV.*

L'ordre de *Bagatelle* a vécu aussi longtemps que vivent les roses. L'Angleterre en fut jalouse, c'est pourquoi elle inventa le club des Bas-Bleus, fermé bientôt par le ridicule. A ces choses légères, il faut un esprit léger. Pas trop d'abandon, pas trop de sérieux; la familiarité les tue, et l'ennui les glace. Il n'y a que le bel esprit pour les faire vivre. Un jour, dans Paris même, on entendit parler de l'Académie des *Bêtes*. Il s'agissait d'une réunion de gens d'esprit qui ne disaient que des calembredaines : équivoques, coqs-à-l'âne, anagrammes, rébus, quolibets. Sitôt qu'un vrai mot d'esprit partait à l'insu de l'académicien, vite une amende. Ils en payèrent si peu de cette sorte, qu'ils moururent de leur belle mort.

Nous avons eu aussi la société des *Menteurs*, des *Hableurs*, des *Enjôleuses*. Voici le ruban des enjôleuses : robe tendre orné d'un petit ruban. Et comme on fournissait le collier de l'ordre, les plus belles dames sollicitaient l'honneur de l'association, signée du nom de *frère François Réjouissant.*

— Monsieur, reprit la vieille dame, honorez, s'il vous plaît d'un regard cette médaille où brille un livre entr'ouvert, elle représente la société du *Bon Voisinage*. Elle eut pour son président le célèbre libraire de Leyde, Louis Elzevier, et rien ne se peut comparer à la bonhomie, à la bonne humeur de cette institution d'imprimeurs, de relieurs, de fabricants d'encre et de papier. Certes, je vous connais, vous auriez été bien fier de porter, à votre boutonnière modeste, le ruban des Elzeviers. Leur ordre est mort avec l'art des grands imprimeurs. Très-heureusement, je possède un second exemplaire de cette honnête médaille, et vous me ferez bien l'honneur de l'accepter, ajouta la dame, après dix minutes d'une légitime hésitation.

Dans le second tiroir était rangée à côté de l'ordre des *Caillettes* (les dames ont cessé de s'y présenter), la médaille des *Catherinistes*, mais plus d'une associée ayant coiffé sainte Catherine, l'ordre a disparu, laissant ce petit ruban couleur de souris, auquel un chardon est attaché.

Cette croix aux cinq pointes, sur laquelle est gravée une cognée en or, appartient à la *très-auguste chevalerie de la parfaite congrégation de la Cognée*, fondée en 1745, par le président Dupuis, de Pontcarré de Viarme, intendant de Bretagne, de Chanlay, Potocki, l'abbé de Voisenon, le marquis de Sercey, le président du Niquet, Duvigier, conseiller au parlement de Bordeaux. La croix se portait en sautoir, sur un ruban bleu qui se détachait de l'habit noir, généralement porté dans les réunions solennelles. Il y avait trois ordres de chevaliers : les Novices, les Parfaits et les frères Syriens. L'ordre était, pour les frères de la Cognée, de *cogner* sur les sots,

sur les ridicules et les malhonnêtes gens. L'ordre a duré longtemps, beaucoup plus longtemps que l'ordre de la *Colombe*, où les hommes n'étaient admis qu'à l'unanimité par les dames. Trop de colombes, pas assez de pigeons... avec cela, on ne va pas bien loin.

Ce petit broc, argenté et doré, qui se portait à la boutonnière, a représenté, dans l'armée commandée par M. le maréchal de Villars, en 1713, l'ordre de la *Concorde*, avec cette devise : *Honestate chopinandi*. Ils étaient douze chevaliers, qui enseignaient par leur exemple et par leurs leçons, comment il est fâcheux de trop boire, et maladroit de ne pas boire assez ; comment, si l'amour va trop vite, on le regrette, et s'il arrive à pas trop lents, on ne l'attend plus. Les plus grands seigneurs de l'armée appartenaient à l'ordre de la Concorde, et c'était, parmi les plus braves, une grande ambition d'être décoré du broc d'or et d'argent.

Non loin du broc, était un cœur émaillé, cerclé d'or, suspendu à un ruban rouge. C'était l'ordre de la *Constance*. Au bout de deux fois vingt-quatre heures, pas une chevalière et pas un chevalier n'eut le front de la porter.

— Je crois même, reprit la dame, que cette décoration est unique. Je l'ai trouvée au fond du vieux château de Chaource, près Bar-sur-Seine, dans le chiffonnier d'une antique douairière, qui avait appartenu au *royaume de Coquetterie*, dont les lois avaient été dictées par l'abbé d'Aubignac. Là, se voyaient le *combat des belles*

Le château de Bagatelle. Dessin de A. de Bar.

jupes, le *palais des bonnes-fortunes*, et le *bureau des récompenses*. Le combat des belles jupes dure encore, et le royaume de Coquetterie est debout.

Lorsque les empereurs d'Allemagne voulurent garantir l'Alsace des incursions des Lorrains, il firent construire un château fort au sommet de la roche de Bar, et pour que ses voisins adoptassent volontiers la forteresse, l'évêque de Strasbourg, Jean de Manderschedt-Blanckenheim, institua la confrérie de la *Corne*, où pas un n'était reçu sans qu'il eût, d'un seul trait, vidé la corne, qui contenait deux pots de vin. La corne existe encore aujourd'hui, enchâssée d'argent, où sont gravés les noms des premiers confrères de la Corne : Henri de Baubenhausen, grand maître de l'ordre *Teutonique* ; Christophe, comte de Nellenbourg, grand prévôt de Strasbourg ; Frédéric, duc de Saxe ; Herman-Adolphe, comte de Salm ; Egen, comte de Furstemberg, sans oublier messire Manderscheidt, chanoine de Cologne, Trèves et Strasbourg. Certes, de pareilles distinctions ne sauraient tout à fait disparaître de la mémoire des hommes. Il n'y eût pas jusqu'à Mme Madeleine de Saint-Simon, fille du gouverneur de Saverne, et Mlle Lacroix, sa première dame d'honneur, qui n'eussent touché de leurs lèvres le vidercome de Haut-Bar.

Ici, Mme de Vanhelt s'arrêta :

— En voilà, dit-elle, assez pour le premier jour. Si vous avez trouvé quelque intérêt dans mon petit musée, il nous sera très-facile d'ouvrir les autres tiroirs, et de vous montrer ce qu'ils renferment.

CH. WALLUT.

(*A continuer.*)

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDI, SA VIE ET SES ŒUVRES (1).

Mendelssohn arrive à Milan. Sans aucune lettre d'introduction pour la baronne Dorothée Von Ertmann, il se présente à son mari, général et officier depuis quarante-six ans, afin que ce dernier l'introduise auprès de sa femme. C'est que Mme Ertmann était une grande pianiste, qu'elle eut le rare bonheur de connaître intimement Beethoven et de recevoir ses conseils. « Elle joue d'une façon très-remarquable la musique de Beethoven, bien que depuis longtemps elle n'ait pas étudié. » Mendelssohn est bientôt au mieux avec le général, qui lui conte de jolies anecdotes sur son ami Beethoven.

— Un soir, lui dit-il, que Mme Ertmann faisait de la musique, Beethoven, qui l'écoutait très-attentivement, eut une singulière absence d'esprit; il se servit des mouchettes en guise de cure-dent.

Il arriva que Mme Ertmann perdit son dernier enfant. Beethoven, pendant assez longtemps, s'abstint de visiter une maison où régnait la plus profonde tristesse. Lorsque Mme Ertmann se présenta chez le maître, celui-ci ne lui dit pas un mot, mais il se mit au piano.

— Ces notes vont parler pour moi, se contenta de murmurer Beethoven.

Et il joua, sans discontinuer, pendant plus d'une heure. La musique du grand maître parla plus éloquemment au cœur de la pauvre mère que le plus éloquent discours, et elle sortit plus calme de la demeure de l'homme de génie qui venait ainsi d'unir son âme à la sienne.

En quittant Milan, Mendelssohn parcourt les îles Borromée. Là, il assiste à une dissertation grotesque sur les tragédies de Shakspeare. Un gros docteur prend la parole :

— Les tragédies de l'Anglais sont bonnes, et méritent qu'on les traduise en italien; mais il s'y trouve certaines scènes de sorcellerie tout à fait niaises et bonnes pour des enfants.

— C'est vrai, répond en chœur l'assemblée; oui, ces scènes sont tout à fait niaises et bonnes pour des enfants.

— Notamment, reprend le docteur, *il Sonno d'una notte di mezzo state* (*le Songe d'une nuit d'été*), voilà une platitude, s'il en fut!

— Oh! oui! riposte l'assemblée, une platitude, s'il en fut!

Mendelssohn écouta cela et se tut. Depuis cinq ans déjà, il avait, nous le savons, écrit ce chef-d'œuvre qui s'appelle *l'ouverture* du *Songe d'une nuit d'été*.

Notre voyageur visite *l'isola Madre*. Il se trouva là avec un Allemand à longues moustaches, « qui examinait cette belle nature comme quelqu'un qui aurait envie de l'acheter et qui la trouverait trop chère. » Un Italien prit le bras de Mendelssohn, et, au milieu de cette île enchantée, son cœur s'émut et devint communicatif. Il s'établit entre eux le dialogue suivant :

— Voilà un endroit, dit l'Italien, où il faudrait venir avec celle qu'on aime pour y jouir de la nature.

— Oh! oui! répondit en soupirant le musicien.

— Aussi, reprit vivement l'Italien, c'est ce que j'ai fait. J'étais marié...

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Et vous êtes venu, je le comprends, vivre ici avec Mme votre épouse.

— Vous ne comprenez pas du tout.

— Comment cela?

— Voilà dix ans que je me suis séparé d'elle.

— De qui voulez-vous parler?

— De ma femme, parbleu!

— Et où est-elle, Mme votre épouse?

— A Venise, où je lui ai monté un petit commerce de tabac. Depuis, je suis ici. Cette séparation, jointe à la beauté du pays, ont fait de moi le plus heureux des hommes. Vous devriez imiter mon exemple, vous séparer de votre femme, et venir ici vivre avec celle que vous aimez.

— Attendez au moins, fit Mendelssohn, que je sois marié, pour me donner le conseil de me séparer de ma femme, de lui monter, à Venise, un petit commerce de tabac, et d'en aimer une autre ici.

Le vieux batelier qui conduisit Mendelssohn dans ses promenades sur le lac avait conduit, dans sa barque, le général Bonaparte et Murat.

— Murat! disait le batelier, c'était un drôle d'homme! Tant que nous avons été sur l'eau, il n'a fait que chanter entre ses dents, et, au moment de se mettre en route, il m'a donné une bouteille d'eau-de-vie, en me disant qu'il en achèterait une autre à Milan.

Mendelssohn recueillait avec une intelligente et active curiosité ces menus propos, ces petites anecdotes, qui, dit-il, « me font mieux voir tout l'homme que beaucoup de livres d'histoire. »

VI.

En suivant l'illustre musicien dans ses pérégrinations, nous le voyons faire ses adieux à l'Italie, et entrer en Suisse par la vallée de Chamounix. De là, il écrit à ses parents une lettre pleine d'enchantements, où se reflète la vivacité de son imagination tempérée, ou, plutôt, régularisée par un admirable sens critique et la plus douce philosophie. Voyez dans quels termes simples et pleins de grandeur, il manifeste sa reconnaissance à son père pour le magnifique voyage qu'il lui a fait faire, et aussi comme il peint cette nature grandiose de la Suisse en quelques mots caractéristiques :

« Jamais la nature ne s'est mieux montrée à mes regards dans toute sa splendeur. Si tout homme, en présence d'un tel spectacle, doit remercier Dieu de lui avoir donné une âme et des sens capables de comprendre et de sentir ces grandes œuvres de la création, je dois aussi vous remercier, vous, qui me procurez toutes ces jouissances... Étant sorti pour prendre un croquis des montagnes, je trouvai un point de vue magnifique; mais, en ouvrant mon album, la feuille m'en parut si petite, que je ne pouvais me résoudre à donner le premier coup de crayon. J'ai bien reproduit les formes dans le sens brut du mot; seulement, combien chacune de mes lignes me semble raide, en comparaison de la grâce et de l'abandon qui règnent partout dans cette nature! Et puis, comment rendre cette couleur splendide? »

Il faut que l'esprit de Mendelssohn trouve toujours

un aliment. Quand il ne traduit pas par des sons les sentiments qui l'agitent, il dessine ou il lit. Sur la route du Simplon, il parcourt les correspondances de Napoléon avec le Directoire, relatives à l'œuvre projetée, et le premier rapport du général après son passage de la montagne : « Comme ces lettres sont écrites ! quelle verve ! quelle vaillance ! bien qu'on y trouve, par-ci par-là, un peu de fanfaronnade. Je ne pouvais m'empêcher, tout en gravissant, avec les postillons autrichiens, cette belle route unie, et aujourd'hui achevée, d'admirer l'ardeur toute juvénile de cet enthousiaste. »

Un sujet moins majestueux, mais non moins attrayant que les plans du futur empereur des Français, va bientôt occuper, et occuper tout entier, l'âme très-impressionnable du jeune compositeur allemand. D'habitude, il faisait ses excursions seul, sac et manteau sur le dos, parce que les guides qu'on lui fournissait dans les auberges étaient chers et ennuyeux. Au bout d'une heure ou de deux heures de marche, il louait le premier garçon de la montagne dont la mine lui paraissait honnête, et il terminait, avec ce compagnon de hasard, sa promenade quotidienne. Or, s'étant arrêté, un beau jour, dans un chalet, pour déjeûner, et ayant demandé un guide, la maîtresse du logis vint, toute désolée, lui dire que tous les hommes étaient pris, et qu'il ne restait plus, dans le village, pour lui montrer le chemin de la Dent et lui porter son paquet, qu'une jeune fille.

— C'est bien contrariant, fit le compositeur.

— J'en suis désolée, monsieur le voyageur ; mais, que faire ?

— Enfin, je voyagerai avec cette jeune fille, puisque je ne puis faire autrement.

— Merci, monsieur le voyageur, de vouloir bien vous accommoder de Pauline.

— Ah ! elle s'appelle Pauline ?

— Oui, monsieur.

— C'est un joli nom.

— Vous trouvez, monsieur le voyageur ? Du reste, le nom ne fait rien à la chose, comme on dit, et j'espère que vous ne serez pas mécontent de ses services. Vous la verrez à l'œuvre. Elle a le pied solide sur la roche, elle connaît parfaitement la route, et, dans les pas difficiles, elle saura vous aider, soit de la main, soit du bâton, comme un vrai guide qu'elle est, je vous en réponds.

— Nous verrons bien, fit le compositeur. D'ailleurs, j'ai moi-même le pied montagnard.

Pauline apparut. C'était une jeune paysanne, fraîche comme le printemps, jolie à ravir coiffée de son chapeau vaudois. Elle salua d'un sourire plein de charme et de naïveté l'élégant étranger (Mendelssohn a toujours été très-soigné dans sa mise) qui avait bien voulu se confier à elle. D'un mouvement vif et gracieux, elle mit le léger bagage du touriste dans sa *brente*, sorte de hotte en bois qu'elle chargea sur son dos. Et, d'une voix douce et argentine :

— Quand vous voudrez, monsieur le voyageur.

— Je suis prêt, mademoiselle ; partons.

Et les voilà partis.

Il faut bien croire, comme l'ont assuré tous les excursionnistes, que le guide exerce une influence quelconque sur le touriste, et que Pauline était un très-agréable compagnon de route, car de tous les voyages faits par Mendelssohn aucun ne lui parut aussi délicieux. Le compositeur se sentit si heureux de cette promenade, qu'il n'attendit pas au lendemain pour faire partager ses impressions à ses parents. Il écrit du château d'Œx, le soir, *à la lumière*. Et qu'écrit-il ? « Jamais je n'oublierai mon voyage avec Pauline ; c'est une des plus jolies filles que j'aie rencontrées de ma vie, et, avec cela, brillante de santé, pleine de sens et d'esprit naturel. Elle me raconta des histoires de son village, et moi, je lui racontai des histoires d'Italie. Mais je sais bien quel est celui des deux qui a le plus amusé l'autre. »

Aux récits de la gracieuse villageoise, Mendelssohn se sent l'envie de devenir paysan vaudois. C'est lui-même qui le dit. Enfin, ils arrivent, après avoir bu du lait sur la route, et s'être souciés, comme de rien, de la grande chaleur, des chemins pierreux et des trous à sauter. O belle jeunesse !... Il fallut se séparer pourtant.

— Adieu, Pauline !

— Adieu, monsieur Félix !

— Soyez heureuse comme vous méritez de l'être, Pauline.

— Et vous, monsieur Félix, ayez de la gloire, puisque vous êtes compositeur de musique.

— La gloire, Pauline, ne fait pas le bonheur.

— Qui peut savoir ce qui fait le bonheur, monsieur Félix ?

— Il me semble, Pauline, que je l'ai appris aujourd'hui, en vous voyant si jolie, si aimable, si pure.

— Adieu, monsieur Félix. Demain vous aurez oublié aujourd'hui, avec la pauvre petite paysanne ; moi, c'est différent, je penserai toujours à vous.

Pauline se trompait, Mendelsshon ne l'oublia jamais.

A Weissenbourg, notre musicien trouve la désagréable occasion d'étudier la musique d'un enfant qui crie une partie de la nuit, en passant par tous les tons de la colère et des larmes.

Après cette étude forcée, Mendelssohn lit un numéro du *Constitutionnel*, dans lequel il voit que Casimir Périer veut donner sa démission, que le choléra-morbus n'existe pas, que c'est un effet de notre imagination et que jamais il n'est mort personne de cette maladie fantastique. Le compositeur se moque de l'auteur de cet article et il n'a point tort.

A Wyler, la pluie ayant mouillé les souliers de notre touriste, il eut la plus grande peine à les remettre. L'hôtesse, voyant son embarras, lui demande s'il veut un chausse-pied. Mendelssohn accepte et l'hôtesse lui apporte, quoi ? une cuiller à soupe.

La chambre où loge Mendelssohn est des plus modestes ; une seule image en garnit les murs. Au bas de l'image, qui est un portrait de militaire, on lit : *Brince Baniadofsgi*. Soyez donc prince par droit de vaillance et de patriotisme, pour avoir ainsi votre nom défiguré !

Surpris par un orage épouvantable, Mendelssohn, trempé jusqu'aux os, arrive enfin à Interlaken, où il compte se refaire. Là on lui dit qu'on ne peut pas le loger. C'est dans ce piteux équipage qu'il retourne à Unterseen. « Cela, dit-il, me donna une demi-heure de mauvaise humeur ; il me fallut chanter trois ou quatre fois l'adagio en *la* bémol majeur de Beethoven avant de revenir à mon état normal. »

Dans une autre chambre d'auberge, il trouva un piano qui datait de 1794. « Il a déjà vu bien des choses, ce piano, écrit le jeune maître, et sans doute il ne s'était pas imaginé que je viendrais un jour composer sur lui, moi qui ne suis né qu'en 1809. Il y a déjà vingt-deux ans de cela ; le piano, lui, en a trente-sept, et sa voix est aussi sonore qu'au premier jour. »

C'est sur ce vieux piano qu'il achève de composer la musique du sonnet de Gœthe, l'*Amante écrit* (œuvre 86, dans le cahier de chants, et œuvre 15 dans les ouvrages posthumes). Il considère comme folle d'audace cette entreprise et il craint que sa composition *ne vaille rien.* « C'est, dit-il, je crois, plus vivement senti qu'exprimé. »

On s'est plu si souvent à répéter que Mendelssohn était plein de lui-même, excessivement vaniteux, que je n'hésite pas à reproduire le passage suivant d'une de ses lettres, comme une réponse à un jugement si mal fondé.

« J'ai aussi quelques morceaux de piano sur le chantier. Malheureusement je suis complétement incapable de juger mes productions nouvelles ; je ne sais pas si elles sont bonnes ou mauvaises ; cela tient à ce que, depuis un an, toutes les personnes à qui j'ai joué quelque chose de moi m'ont dit tout simplement que c'était admirable, et ce n'est pas là-dessus qu'on peut asseoir un jugement. Je voudrais retrouver quelqu'un qui me critiquât raisonnablement, ou, ce qui serait encore mieux, qui me donnât des éloges *raisonnés ;* je ne serais plus alors sans cesse à me censurer et à me défier de moi-même. Il faut pourtant bien, en attendant, continuer à écrire. »

Dans la patrie de Guillaume Tell, Mendelssohn veut relire le *Guillaume Tell* de Schiller, et la lecture de ce beau poëme lui inspire un véritable enthousiasme.

Iles Borromées. Dessin de A. de Bar.

« En musique, dit-il, il n'y a pas une œuvre aussi divinement belle, et cependant il faut aussi que la musique ait un jour quelque chose d'aussi parfait... J'ai l'intention d'aller au couvent et de jeter mes impressions sur l'orgue. » Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir de l'œuvre de Schiller, comment placer au-dessous d'elle les sublimes symphonies de Beethoven et beaucoup d'autres de ses ouvrages où chaque page, chaque ligne, chaque note porte l'empreinte du génie le plus profond, le plus vaste, le plus essentiellement créateur dont jamais être humain ait été doué ? Je crois, contrairement à ce que pensait Mendelssohn, que rien de plus parfait que certaines œuvres de musique n'est sorti du cerveau d'un homme. Je note dans le *Guillaume Tell* de Schiller des faiblesses qui n'existent certainement pas dans la symphonie en *ut* mineur, par exemple, sublime, d'un bout à l'autre, de forme et de pensée.

Notre artiste alla, comme il se l'était promis, traduire ses impressions sur l'orgue. Quiconque a connu ce grand compositeur, et a pu être mis à même d'apprécier l'étonnante facilité avec laquelle il improvisait sur le piano et sur l'orgue, comprendra le plaisir qu'il dut causer à tout le personnel musical de la chapelle. « Auprès de moi, dit-il, un bénédictin à la mine renfrognée râclait de la contre-basse et quelques autres du violon ; un des notables de l'endroit jouait le premier violon. Le *pater præceptor* se tenait devant moi, chantant les solos et dirigeant l'orchestre avec un grand bâton, gros comme le bras ; les élèves du couvent, vêtus de leurs frocs noirs, composaient le chœur ; un vieux paysan tout racorni faisait sa partie sur un hautbois vieux et

usé comme lui; et, tout à l'autre bout du chœur, deux autres paysans, assis devant un pupitre, soufflaient tranquillement dans deux grandes trompettes ornées de houppes vertes. »

N'y a-t-il pas dans cette description pittoresque le sujet d'un charmant tableau de genre?

Le compositeur, après avoir fait sa partie dans cet ensemble, est invité à jouer seul pour les moines, qui lui donnent de très-heureux thèmes. D'abord le chant du *Credo*. Sur ce chant qui l'inspire, Mendelssohn produit une fantaisie qu'il trouve lui-même très-réussie, et il n'est vraiment pas difficile de le croire sur parole. « C'est la première fois de ma vie, écrit-il sur son journal, que j'aurais voulu écrire une de mes improvisations. Les contre-thèmes devenaient de plus en plus nombreux, par opposition au *canto fermo*; c'étaient d'abord des notes pointées, puis des triolets et enfin de rapides doubles croches sur lesquelles devait toujours ressortir le *Credo*; mais, tout à la fin, les doubles croches firent rage. Ensuite vinrent les arpéges en *sol* mineur sur l'orgue tout entier; puis je fis le thème à la pédale en notes allongées (les arpéges continuant toujours), de sorte qu'il se termina en *la*. Je fis sur cette note un point d'orgue en arpéges, et tout à coup il me

Le concert au couvent. Composition de F. Lix.

passa par la tête de faire les arpéges avec la main gauche seule, de sorte que la droite, tout en haut, jouait le *Credo* en *la*. Il y eut alors un temps d'arrêt et une pause sur la dernière note, et ce fut fini. Les moines vinrent au grand complet me faire leurs adieux, et nous nous séparâmes de la façon la plus cordiale. » Ces détails sont intéressants pour l'art, et on ne peut s'empêcher de regretter que les grands compositeurs n'aient pas pu tous, comme l'a si bien fait Mendelssohn, consigner leurs impressions.

Cette majestueuse nature de la Suisse et les institutions libérales de ce pays exercent sur l'esprit du maître allemand la plus salutaire influence. Il devient de plus en plus sérieux et réfléchi, et son goût pour le grand art, dont il était déjà à cette époque l'un des plus honorables représentants, s'épure de jour en jour. L'air patriotique français, *la Parisienne*, qui lui tombe par hasard sous les yeux, lui paraît très-justement un air indigne du peuple français. « Le refrain me révolte chaque fois que j'y pense; on dirait entendre des enfants qui chantent en jouant avec des tambours... C'est une marche bonne pour des saltimbanques, et, en fin de compte, une simple et misérable copie de *la Marseillaise*... Ce qui, dans celle-ci, est hardi, bouillant, plein d'enthousiasme, est dans celle-là fanfaron, froid, calculé, compassé. *La Marseillaise* est autant au-des-

sus de *la Parisienne* que toute œuvre produite par un véritable enthousiasme est au-dessus de ce qui a été fait en vue d'un objet quelconque, cet objet fût-il même l'enthousiasme. » Voilà qui est assurément bien pensé et chaleureusement exprimé. Ce qui cesse d'être juste, c'est ce qu'il dit de l'auteur de *la Muette*. « Faire pour un grand peuple, en proie à l'agitation la plus violente, un petit morceau parfaitement froid, trivial et niais, c'est ce dont Auber seul était capable. » Halte-là, jeune homme ! Vous n'aviez donc jamais entendu encore le duo de ce même Auber : *Amour sacré de la patrie!* et tant d'autres nobles et patriotiques accents? Mais le plus joli, c'est que *la Parisienne* n'est pas d'Auber ; c'est tout simplement un chœur de buveurs allemands qu'on a eu la malheureuse pensée, en 1830, d'instrumenter et d'approprier aux besoins du moment. Ce fait est aujourd'hui hors de doute.

Mendelssohn fait ses adieux à la Suisse et nous le retrouvons à Munich, au milieu d'amis empressés, qui lui demandent un concert au profit de la société de bienfaisance de cette ville. Le compositeur accepte. Il se lève chaque jour de grand matin et jusqu'à une heure après midi il compose, instrumente et corrige les copies pour ce concert. Le conseil communal s'était offert à fournir l'orchestre et le bourgmestre les chanteurs.

Ce concert, dans lequel Mendelssohn fit entendre le *Songe d'une nuit d'été*, son concerto de piano en *sol* mineur et improvisa sur des thèmes donnés, fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe.

Pour varier ses plaisirs à Munich, le célèbre musicien donne à la petite L*** une leçon de double contrepoint et de composition à quatre parties. « Cette leçon me prouve une fois de plus, écrit-il, combien sont ineptes et confuses les théories de la plupart des maîtres et des livres qui enseignent ces matières ; et cependant rien n'est plus clair quand on l'expose clairement. » Weber et Beethoven ont pensé à ce sujet exactement comme Mendelssohn.

VII

C'est au commencement de novembre 1831 que notre compositeur arrive à Paris. Sa préoccupation est de trouver un poëme d'opéra à mettre en musique, qui corresponde à ses vues sur l'art. Il n'en trouve point ; et quand il examine certains opéras, — et les plus en vogue, — il les repousse par plusieurs raisons : *Guillaume Tell* est un poëme « artistement ennuyeux. » *La Muette* le mécontente, « une muette que l'on séduit ! » *Robert le Diable* est pour lui une pièce immorale.

Ce qui égaye surtout l'esprit de Mendelssohn à Paris, « c'est la musique politique » qu'il entend à la Chambre des députés : « J'ai vu, écrit-il plaisamment à sa sœur, le *juste milieu* en personne ; il avait un pardessus gris clair, un air noble, et occupait la première place au banc des ministres. Il était rudement attaqué par M. Mauguin, qui a un grand nez. » Plus loin, le compositeur raconte sa visite à la chambre des pairs, et il est heureux « d'avoir vu la perruque de M. Pasquier. » Mais on ne saurait toujours parler politique, et le passage suivant de cette même lettre nous montre le musicien préoccupé de son art : « Avant-hier, j'ai fait deux visites musicales, l'une au grognon Cherubini, l'autre à l'aimable Henri Hertz. Sur la maison de ce dernier se voit une grande enseigne où on lit :

Manufacture de pianos par Henri Hertz.
Marchand de modes et de nouveautés.

Sans prendre garde que c'étaient deux enseignes différentes, j'entrai à l'étage inférieur, où je me trouvai au milieu du crêpe, des blondes et de la dentelle. Très-décontenancé, je demandai où étaient les pianos. On m'envoya à l'étage au-dessus, où je trouvai une foule d'écolières à la mine studieuse, qui attendaient le maître. »

Rien de ce qui est digne de remarque n'échappe à l'esprit observateur de notre jeune artiste. Il parle de tout et de tous : des chansons politiques, des ministres, de Bertin de Vaux, de Girod de l'Ain, de Dupont de l'Eure, de Tracy, de Sacy, de Passy, de Lablache, de Malibran, des saints-simoniens, des calembours de M. Dupin, des concerts du Conservatoire, d'Odilon-Barrot, de Rubini, de Kalkbrenner, « un très-adroit compère ; » de Mlle Taglioni, du Gymnase dramatique, du Théâtre-Français et de Mlle Mars. « Sa voix, dit-il, vous jette dans le ravissement, au moment même où elle fait couler vos larmes. » Les critiques du compositeur allemand sont plus fines que malignes, et s'il lui arrive de parler de Paris avec vivacité, il n'y a dans ses blâmes aucun parti pris. « N'allez pas croire que je sois un de ces jeunes Allemands qui, promenant partout leurs longs cheveux et leurs vagues rêveries, trouvent les Français superficiels et Paris frivole ; non, si je parle ainsi, c'est que je goûte infiniment Paris, que je l'admire et veux apprendre à le connaître. » Au reste Mendelssohn serait ingrat s'il ne conservait de Paris le plus aimable souvenir. Il joue au Conservatoire le concerto de Beethoven en *sol*, et il est applaudi tour à tour, comme virtuose et comme compositeur. Partout on le recherche, on le fête, les journaux lui prodiguent des compliments très-flatteurs, et, chose rare, les éditeurs de musique le pressent de composer et lui achètent à l'avance ses manuscrits. « Toutes mes soirées sont prises, écrit-il à sa mère ; aujourd'hui, Bohrer (1) ; demain, fête avec tous les gamins de la classe de violon du Conservatoire ; après demain, Rothschild ; mardi, la *Société des beaux-arts* ; mercredi, mon *octetto* chez l'abbé Bardin ; jeudi, le même morceau chez Mme Kiévé ; vendredi, concert chez Erard ; dimanche, concert chez Leo (2) ; enfin lundi — rira qui voudra — un service pour l'anniversaire de la mort de Beethoven, où l'on jouera mon *octetto*... Une messe des morts, pendant laquelle on exécutera mon *scherzo* ! c'est insensé. » Un *scherzo* n'était pas là en situation assurément, mais le choix d'une œuvre de Mendelssohn pour rendre hommage au génie de Beethoven prouve combien déjà, à ce moment, l'auteur qui nous occupe avait conquis l'estime des véritables connaisseurs, à Paris.

VIII

Mendelssohn, de Paris se rendit à Londres, où ses anciens amis l'accueillirent avec d'autant plus d'empressement, que ses succès avaient été plus nombreux et plus retentissants. Dans la capitale du Royaume-Uni, Mendelssohn est partout reçu à bras ouverts. Les honneurs l'entourent et le pressent ; comme virtuose, il est acclamé ; comme compositeur, il a de la peine à suffire à toutes les demandes des éditeurs. Il faut rendre cette justice aux Anglais, qu'ils ont mieux compris que les Français et que les Allemands eux-mêmes le génie

(1) Antoine Bohrer, violoniste et compositeur.
(2) Probablement Henri Leo, l'historien allemand.

de ce maître original. Il ne quitte l'Angleterre qu'à regret pour aller, à Dusseldorf, occuper la place de directeur de musique de cette ville. C'est à Dusseldorf qu'il écrit la plus grande partie de son oratorio de *Paulus*, achevé à Leipzig en 1835. Mendelssohn avait quitté sa position à Dusseldorf, pour venir à Leipzig diriger les concerts fameux de la Halle aux draps. Un tel chef devait avoir nécessairement pour effet de développer les progrès de l'art, et, par reconnaissance pour les services rendus par Mendelssohn, l'Université lui conféra le grade de docteur en philosophie et beaux-arts. En outre, le roi de Saxe le nomma son maître de chapelle honoraire.

En 1837, Mendelssohn épousa la fille d'un pasteur réformé de Francfort-sur-le-Mein, avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort dans la plus heureuse et la plus douce union. Après son mariage, il alla s'établir à Berlin, où il fut appelé comme directeur général de la musique du roi de Prusse. C'est en cette qualité qu'il composa pour les tragédies d'*Antigone*, d'*OEdipe roi* et d'*Athalie*, les chœurs que depuis nous avons entendus et admirés au théâtre de l'Odéon, à Paris. C'est aussi à Berlin qu'il écrivit les beaux morceaux dont il enrichit le *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare. Ces morceaux, joints à l'ouverture qu'il avait précédemment écrite, forment un des plus brillants et des plus riches joyaux de la couronne artistique de ce maître inspiré.

De la capitale de la Prusse il retourna à Leipzig, où il fixa sa résidence ; ce qui ne l'empêcha pas de se rendre plusieurs fois à Londres, en 1840, 1842, 1844, 1846 et 1847. C'est, croyons-nous, en 1846, qu'il fit entendre, pour la première fois, au festival de Birmingham, son second oratorio d'*Élie* qui, sans valoir, à notre avis, le *Paulus*, est pourtant justement considéré comme une œuvre d'un mérite supérieur.

Nous savons quelle tendresse exquise Mendelssohn avait pour sa sœur, Mme Hansel, femme d'un esprit distingué, d'un cœur aimant, et compositeur d'un rare mérite, considérée comme simple amateur. Au moment où rien ne pouvait faire pressentir ce douloureux événement, Mendelssohn apprit la mort de sa sœur. Il en fut si cruellement atteint, que sa santé s'en trouva profondément altérée. La mélancolie assiégeait son âme abattue, et il refusait tout, jusqu'aux consolations qu'on lui voulait apporter. Il avait tant aimé les voyages, qu'on crut à l'heureux effet d'une promenade en Suisse. Il partit pour la Suisse, et, s'étant arrêté à Interlaken, où nous l'avons déjà vu venir plein de jeunesse, d'enthousiasme et de glorieuses espérances, il retourna dans la petite église qu'il avait visitée dans des circonstances heureuses et joua une dernière fois du petit orgue qui s'y trouvait. Ce fut, d'après M. Fétis, la dernière fois qu'il se fit entendre sur un instrument de cette espèce. Peu d'amis se trouvaient réunis dans l'église, tous furent frappés de l'élévation de ses idées, qui semblaient lui dicter un chant de mort.

Ce voyage en Suisse n'avait que faiblement modifié les sentiments de mélancolie du maître. De retour à Leipzig, il reprit ses occupations habituelles, mais sans pouvoir toutefois vaincre la tristesse qui l'accablait et qui n'était point dans son caractère. C'est que le moment fatal approchait !

Il fut atteint d'une première attaque d'apoplexie, le 9 octobre 1847, étant chez un ami, occupé à jouer sur le piano quelques fragments de son *Élie*. On le transporta sans connaissance chez lui. Grâce à des moyens énergiques employés par le médecin qu'on alla chercher en toute hâte, il put revenir sinon à la santé, du moins à l'existence. Il continua pendant quelque temps sa vie habituelle, ses promenades favorites qu'il faisait tantôt à pied, tantôt à cheval. On pouvait le croire en bonne voie de rétablissement. Lui-même espérait se trouver bientôt assez fort pour se rendre à Vienne afin d'y diriger son dernier oratorio, quand il fut pris d'une seconde attaque d'apoplexie nerveuse, le 28 du même mois. Cette fois, les atteintes du mal furent si profondes, que les médecins consultés se déclarèrent impuissants à le combattre. Cependant il reprit connaissance et languit jusqu'au 3 novembre, où il fut en proie à une troisième attaque. A partir de ce moment, il perdit tout sentiment et ne reconnut plus personne.

Le lendemain, 4 novembre 1847, il mourait entouré de sa famille désolée.

Le monde musical pleura la perte immense qu'il venait de faire.

Félix Mendelssohn-Bartholdi n'avait pas accompli sa trente-neuvième année !

Ce fut à Leipzig un deuil général, et la population tout entière suivit le cercueil du grand artiste si prématurément enlevé à l'art dont il était une des gloires désormais impérissable. Les journaux de toute l'Europe s'émurent à cette douloureuse nouvelle, et tous consacrèrent à sa mémoire l'expression de leur admiration et de leurs regrets profonds.

On peut prendre au hasard parmi les compositions si nombreuses et si variées de ce grand maître ; dans toutes on trouvera la justification des paroles suivantes du traducteur de ses lettres :

« Ennemi du mauvais goût, de l'enflure et de la banalité, Mendelssohn a dans son talent quelque chose de fin, d'élégant, de distingué au suprême degré. Il est plutôt ciseleur que sculpteur, mais quelle grâce, quelle pureté, quel profond respect de l'art on trouve partout dans ses œuvres ! L'art est pour lui une religion, et, plein de zèle pour l'objet de son culte, il n'aspire qu'à le révéler, qu'à le faire adorer des profanes, tel que sa pensée l'a compris, tel que ses yeux l'ont entrevu sur le Sinaï des Beethoven et des Mozart. »

IX

Nous ne saurions plus heureusement terminer cette rapide étude qu'en offrant aux lectrices du *Musée des Familles* qui aiment et cultivent la musique une mélodie de Mendelssohn, peu connue en France, mais digne d'être chantée partout où le beau trouve accès. Cette inspiration, dans le style qui caractérise parfaitement la manière du maître allemand, est éditée, à Paris, par MM. Brandus et Dufour. Ces messieurs ont bien voulu nous autoriser à reproduire ici dans son entier cette charmante mélodie. Nous les en remercions. Si, comme l'a dit poétiquement un écrivain français, la musique donne des ailes à la pensée, c'est dans le monde où l'on aime, où l'on souffre et où l'on espère, que les accents mélodieux et pénétrants du *lied : Rêvez toujours!* iront porter à tire-d'aile les vers modestes, mais chastes, du poëte français qui les a traduits de l'allemand. Recueillons-nous et écoutons. Le musicien va chanter.

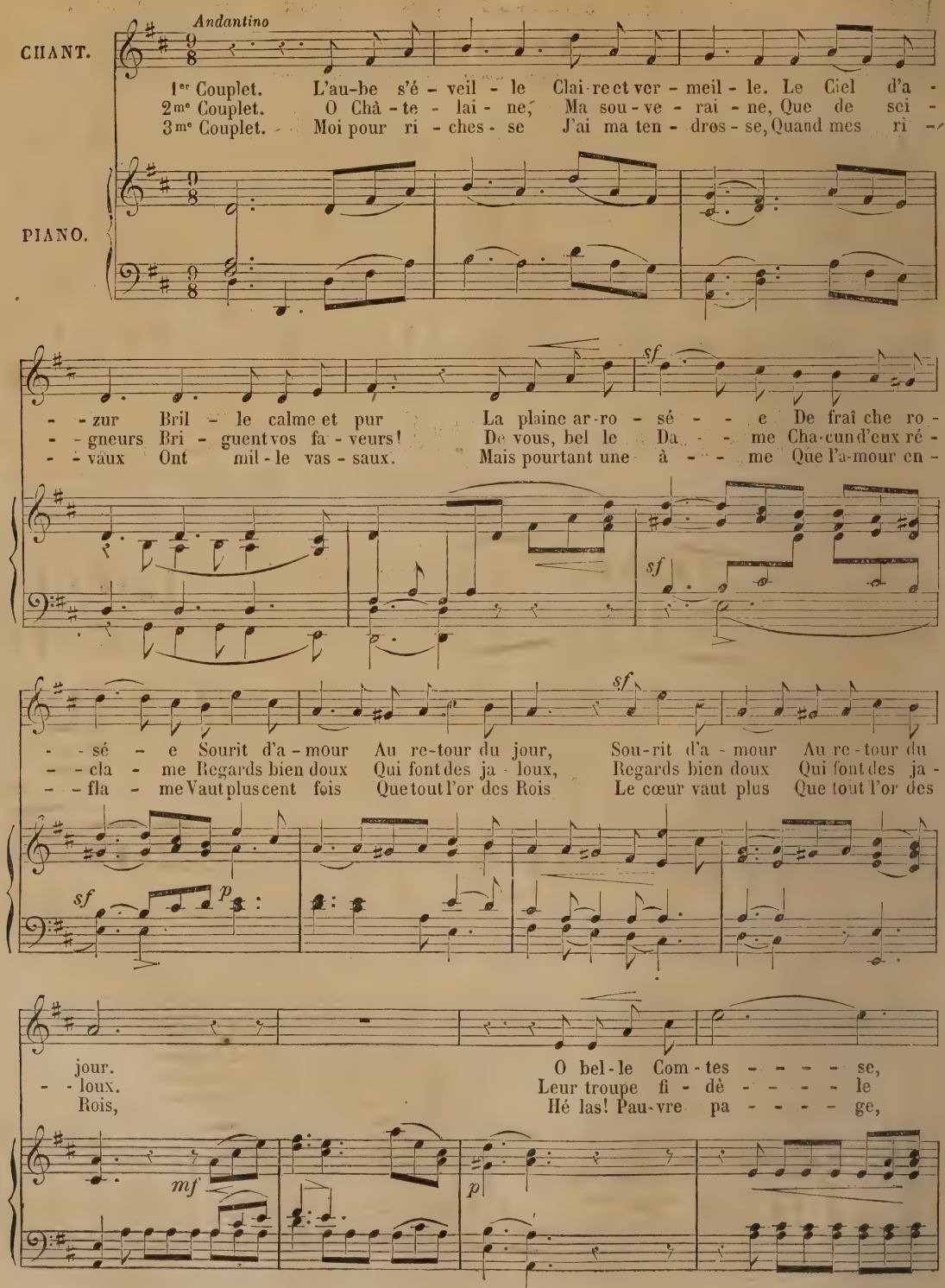
OSCAR COMETTANT.

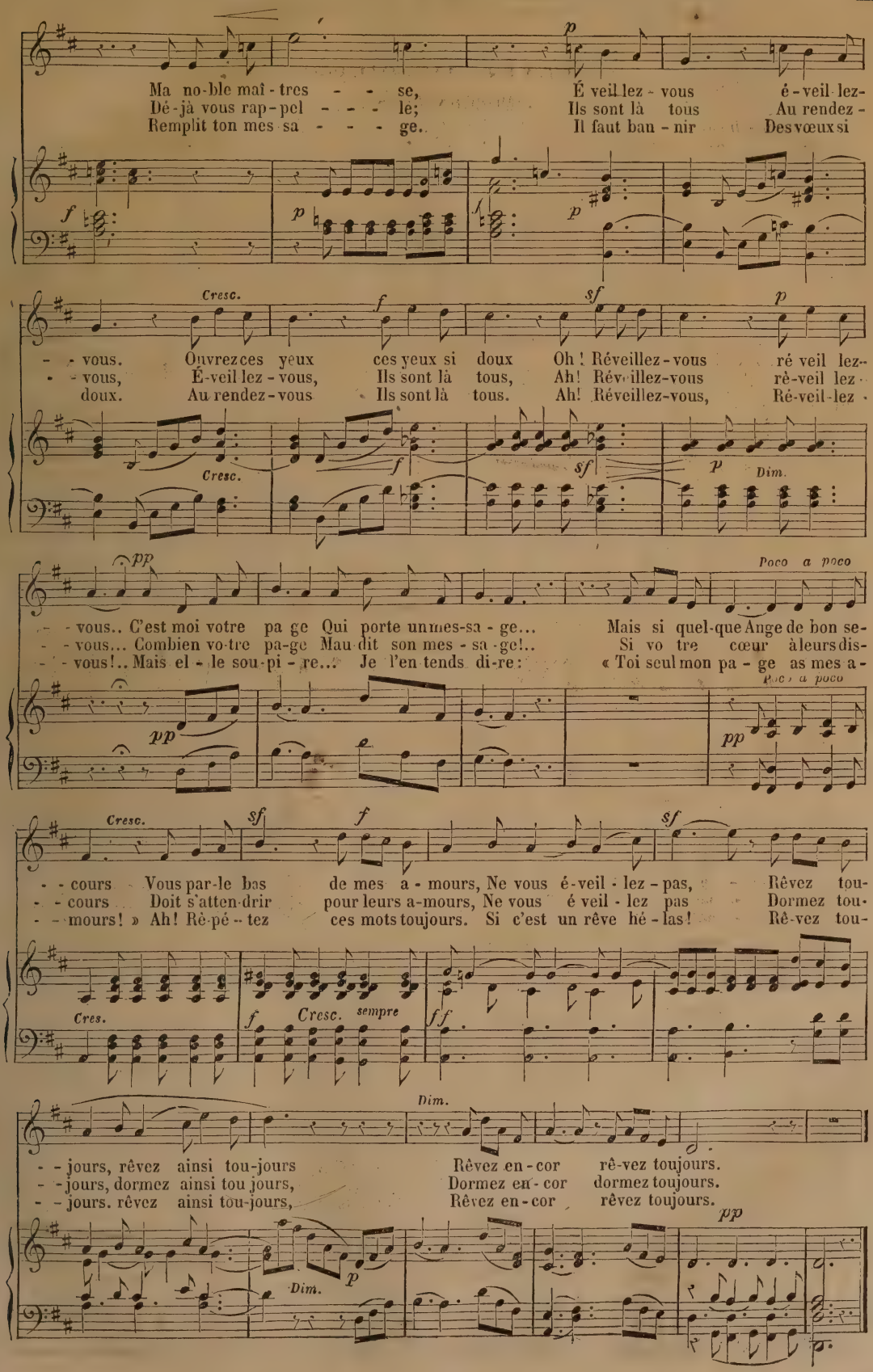
RÊVEZ TOUJOURS

(MORGENGEUSS).

Paroles françaises
DE MAURICE BOURGES.

Musique
DE MENDELSSOHN.




Ma no-ble maî-tres - - se, É veil lez - vous é - veil lez-
Dé-jà vous rap-pel - - - le; Ils sont là tous Au rendez -
Remplit ton mes sa - - - ge. Il faut ban - nir Des vœux si
p
f
p
p
Cresc.
f
sf
p
- - vous. Ouvrez ces yeux ces yeux si doux Oh ! Réveillez-vous ré veil lez-
- - vous, É-veil lez - vous, Ils sont là tous, Ah! Réveillez-vous rè-veil lez
doux. Au rendez-vous Ils sont là tous. Ah! Réveillez-vous, Ré-veil-lez
Cresc.
f
sf
p
Dim.
pp
Poco a poco
- - vous.. C'est moi votre pa ge Qui porte un mes-sa - ge... Mais si quel-que Ange de bon se-
- - vous... Combien vo-tre pa-ge Mau dit son mes - sa - ge!.. Si vo tre cœur à leurs dis-
- - vous!.. Mais el - le sou-pi - re... Je l'en tends di-re: « Toi seul mon pa - ge as mes a-
pp
Poco a poco
pp
Cresc.
sf
f
sf
- - cours Vous par-le bas de mes a - mours, Ne vous é-veil - lez - pas, Rêvez tou-
- - cours Doit s'atten-drir pour leurs a-mours, Ne vous é veil - lez pas Dormez tou-
- - mours! » Ah! Rè-pé - tez ces mots toujours. Si c'est un rêve hé - las! Rê-vez tou-
Cres.
f
Cresc. sempre
ff
Dim.
- - jours, rêvez ainsi tou-jours Rêvez en - cor rê-vez toujours.
- - jours, dormez ainsi tou jours, Dormez en - cor dormez toujours.
- - jours. rêvez ainsi tou-jours, Rêvez en - cor rêvez toujours.
pp
Dim.
p

LES ÉCOLIERS DE CHALONS.

(SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE FRANCE.)

Vous voulez que je mette en ordre mes souvenirs de ce temps-là; eh bien, lisez.

I. — LE BARBIER ET LE HÉROS DES PYRAMIDES.

Je vins au monde le 3 nivôse de l'an VIII (date républicaine qui correspond au 24 décembre 1799) dans une arrière-boutique de la rue Saint-Nicaise, où, depuis son mariage, qui avait eu lieu au commencement de 1791, Barthélemy Marmilloud, mon père, exerçait la profession de barbier.

Si j'ajoute que j'étais enfant unique, et si vous remarquez que mes parents étaient mariés depuis plus de huit années, lors de mon arrivée sur la terre, vous en conclurez, avec juste raison, qu'après avoir été l'enfant désiré, je dus être l'enfant chéri, adoré, adulé.

D'ailleurs, au cas où vous en douteriez, je vous dirais que l'avénement du petit Vincent-Napoléon (vous saurez tantôt pourquoi j'avais reçu ces deux noms) chez le barbier de la rue Saint-Nicaise fut regardé comme chose si heureuse, qu'il fut décidé que chaque anniversaire de sa naissance serait, dans la maison, jour de réjouissance et de festin.

Or la petite famille et quelques bons amis étaient justement à table, célébrant pour la première fois cette date fortunée, quand éclata, à dix pas de la boutique, la fameuse, la terrible machine infernale qui ne fit pas le moindre mal au premier consul, qu'elle devait tuer, mais qui, en revanche, saccagea tout à la ronde et tua ou blessa un demi-cent de pauvres diables, qui n'avaient rien à voir dans cette vilaine conspiration.

Chez nous, la devanture de la boutique fut mise en mille pièces, et une cloison s'écroula sur la table et sur les convives. La plupart en furent quittes pour la peur ou pour quelques égratignures. Ma mère, qui me tenait dans ses bras au fond de la salle, n'éprouva rien que l'émotion; mais mon père reçut en plein visage un large éclat de vitre, qui, en le balafrant du sourcil au menton, lui creva l'œil droit.

Cet accident semblait fait, comme on dit, pour achever de peindre le brave homme : car, onze ans plus tôt, il avait déjà perdu une jambe dans une circonstance plus notable encore, — ce qui lui avait valu, mais à son grand regret, il faut bien le dire, de ne figurer (pour me servir de ses paroles) dans aucune des glorieuses levées de la grande République ; et ce qui était cause qu'il répétait souvent, alors qu'on voyait tant de simples soldats devenus maréchaux, que sans l'affreux bâton qu'il avait pour jambe, il en porterait peut-être un magnifique à la main.

Pendant que la police et les juges s'occupaient de découvrir et de châtier les auteurs du crime, des gens de l'entourage du premier consul avaient été chargés de faire, en son nom, le possible pour dédommager ceux qui en avaient été les victimes.

Aux offres qui lui furent faites d'une somme d'argent, pour rétablir sa boutique dévastée et d'une pension, en conséquence de son infirmité, mon père répondit qu'il acceptait de grand cœur le secours, sans lequel il lui serait positivement impossible de remettre en état son petit établissement, mais que, quant à la pension, il était bien décidé à la refuser, car il ne pouvait pas être considéré comme infirme, du moment où il lui restait un œil valide, dont il saurait se servir, aussi bien que des deux, pour gagner honorablement le pain de sa famille.

Sans doute, cette réponse rapportée au premier consul ne lui sembla pas ordinaire, puisqu'il envoya dire à celui qui l'avait faite qu'il serait aise de le voir, s'il voulait bien se faire présenter à lui, quand il serait complétement guéri.

Si la guérison avait dû se faire attendre, croyez bien qu'une telle invitation n'aurait pas manqué de l'activer de la belle façon.

Aussitôt donc qu'il fut en état de sortir, voilà Barthélemy Marmilloud qui, joliment nippé, la jambe de bois bien cirée, le bandeau noir sur l'œil, arrive un beau matin aux Tuileries, à l'audience qui lui avait été fixée.

Le premier consul, qui était debout devant une cheminée quand mon père entra, parut tout étonné de le voir mutilé.

— Ça mais, fit-il sans autre préambule, en allant d'un air empressé au-devant de son visiteur, on ne m'avait parlé que d'une blessure.

— Oh! citoyen général, répliqua le barbier en montrant le pilon noir qui lui servait de pied, celle-là date de plus loin.

— Vous avez servi, M. Marmilloud? demanda le consul avec plus d'empressement encore.

— Non, citoyen général, pas précisément.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, d'aventure, j'ai fait mon devoir de citoyen tout comme un autre; un seul jour, à la vérité.

— Et quel jour, M. Marmilloud? demanda de nouveau le consul, mais alors avec une certaine réserve, et en dévisageant curieusement l'homme qu'il interrogeait.

— Le 14 juillet 1789, citoyen général.

— Ah! vous étiez à la prise de la Bastille, dit Bonaparte entre ses lèvres.

— Oui, citoyen général, répliqua le pauvre barbier avec un élan dont la chaleur ne sembla pas gagner le premier magistrat de la République; un beau, un grand jour! j'y ai attrapé ça.

— Et avez-vous demandé, reçu quelque chose pour... ça?

— Non, certes! la nation n'a que faire de défenseurs intéressés. N'était-ce pas assez que, pour une blessure qui ne m'empêchait pas de travailler, elle m'exemptât de la servir, sans aller lui demander encore de me payer, alors que je lui étais devenu complétement inutile?

— Bien! fit à mi-voix le premier consul, qui sous ce grand mot de *nation*, qui commençait à passer de mode, et sous ce titre de *citoyen* que le blessé de la Bastille lui prodiguait à chaque réplique, craignait, sans doute, de flairer quelqu'un de ces entêtés jacobins qu'il aurait voulu pouvoir exterminer tous du même coup. Puis après un moment de silence : « Mais aujourd'hui, M. Marmilloud, vous allez, je pense, me dire ce qu'on peut faire pour vous.

— Citoyen général, répondit le barbier, ma boutique,

dont je vous dois la restauration, est plus brillante qu'elle n'a jamais été; depuis l'événement, il m'est venu une espèce de petit renom parmi les bons citoyens qui bénissent la Providence de ce qu'elle a préservé de tout mal le sauveur de la France; ma clientèle s'en est accrue; ainsi, je me trouve avoir bénéficié du désastre. Je n'ai donc rien à demander, rien à désirer, et encore moins maintenant que j'ai eu cet honneur, dont je serai fier jusqu'à mon dernier jour, de m'être vu en tête-à-tête avec le héros des Pyramides et de Marengo.

Cette réplique, que mon brave homme de père avait pu préparer de longue main, en se faisant même aider des habitués beaux diseurs de la boutique, et qu'il débita en se redressant comme il faut, cette réplique ne manqua pas son effet. Elle fit sourire le citoyen général, qui comprit bien que c'était un compliment appris par cœur, mais elle ne lui indiqua pas moins qu'il avait affaire à un de ses chauds partisans. Aussi s'en trouva-t-il entièrement déridé.

— L'honneur, reprit-il gravement, mais avec une couleur de bonhomie, l'honneur est pour celui qui se voit si bien apprécié par les braves gens de votre sorte, M. Marmilloud.

Puis il ajouta d'un air tout à fait familier :

— Mais, voyons, voyons; si généreux, si désintéressé que vous puissiez être, M. Marmilloud, il est peut-être dans vos devoirs d'honnête homme de compter un peu avec cette générosité, avec ce désintéressement : vous n'êtes pas seul au monde. Vous avez une femme, des enfants...

— Un seul, citoyen général.

— Un garçon?

— Oui, citoyen général, un frais petit gaillard qui n'a encore qu'un an, mais qui ne demande qu'à grandir, pour faire honneur au beau nom que nous lui avons donné.

— Un beau nom, dites-vous?

— Certes! nous l'avons appelé Napoleon.

— Ah! vraiment! fit le héros des Pyramides, qui prit peut-être plus de plaisir à ce compliment qu'au premier. Eh! vous voyez donc bien que j'ai eu raison d'insister, puisque je viens de me trouver un filleul dont il faudra que je m'occupe un jour ou l'autre, malgré vous, M. Marmilloud, si ce n'est pas de votre plein gré.

— Il est bien jeune encore, repartit le barbier, qui tenait à s'en aller comme il était venu, c'est-à-dire sans avoir rien sollicité.

— Sans doute, mais l'âge viendra où nous devrons songer à l'éducation, à l'avancement de notre petit Napoléon. Allez, M. Marmilloud, et souvenez-vous, je vous prie, qu'à l'occasion je serai heureux de témoigner au fils la sincère estime que j'ai pour le père, et que je n'aurai jamais rien à refuser ni à l'un ni à l'autre.

En parlant ainsi, le premier consul avait tendu la main au barbier qui la prit en tremblant d'émotion, de ravissement, et qui se retira sans avoir pu trouver une parole à répliquer, tant son cœur battait fort, tant ses idées était bouleversées par l'honneur qu'il venait de recevoir.

Quand il rentra chez lui, il trouva la boutique pleine d'habitués qui l'attendaient avec la plus vive impatience. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle était la nuance d'opinion de ceux-ci, et je vous laisse à penser s'il fut permis à Barthélemy Marmilloud, qui venait de toucher la main du héros, de reprendre haleine avant d'avoir rapporté et répété tous les détails de sa glorieuse audience. Et Dieu sait si on s'extasia, si on chanta la louange du premier consul, et si on envia le sort du bienheureux visiteur. Pendant une semaine, la boutique ne désemplit pas de gens qui voulaient entendre de la bouche du barbier un récit qu'il n'était jamais las de faire, et qu'il ne faisait jamais sans se redresser de toute sa hauteur. Et comme la vogue commençait à se ralentir, voilà qu'un matin certain écrin fut apporté par une dame qui se dit envoyée de madame Bonaparte. On ouvrit la boîte, et l'on y trouva un magnifique couvert : cuiller, fourchette d'argent marquées N M, et timbale de vermeil où, dans un écusson ciselé, on lisait :

LE GÉNÉRAL NAPOLÉON BONAPARTE
A SON FILLEUL NAPOLÉON MARMILLOUD.

Il y en eut pour une autre semaine. Le barbier de la rue Saint-Nicaise ne se possédait plus. Jamais la terre n'avait porté de plus grand ni de plus galant homme que le premier consul, et s'il avait fallu qu'il se mît au feu pour empêcher qu'un cheveu tombât de la tête de son illustre *compère*, Barthélemy Marmilloud n'aurait certes pas hésité. Et les habitués de faire chorus sur le même ton. On ne tarissait pas, on ne connaissait point de limites; quelque chose enfin comme une folie, une rage.

Et toutefois pendant que le feu avait si bien pris à toutes les têtes, à tous les cœurs qui se donnaient rendez-vous autour du plat à barbe de la rue Saint-Nicaise; pendant qu'on faisait cercle pour lire en s'exclamant l'inscription de la fameuse timbale, posée sur un coussin de velours et couverte d'un globe, à l'endroit le plus apparent de la boutique, dans la maison même il se trouvait une tête qui s'était gardée froide dans cet incendie général, un cœur qui ne suivait pas les autres dans leur élan.

— Eh bien! madame Marmilloud, disait-on à la femme du barbier, quand on croyait l'avoir assez complimenté lui-même, en voilà de l'honneur que le premier consul fait à votre mari, à votre fils. Hein! vous devez être contente, vous devez être fière!

Et Mme Marmilloud se bornait à répondre en se donnant un air distrait, pour ne pas trop effaroucher les clients :

— Eh oui... mon Dieu, oui...

Mais comme on semblait parfois s'étonner qu'elle prît la chose aussi... tranquillement, le mari profitait de ce qu'elle avait le dos tourné, pour dire en manière de secret aveu :

— Ma femme a toujours été ainsi, d'une froideur apparente, qui ferait penser qu'elle ne sait pas sentir les grandes, les belles choses; mais l'apparence est trompeuse. Elle sent tout aussi bien, et peut-être plus vivement que moi, mais, chez elle, c'est tout en dedans que ça se passe... On ne peut pas se refaire. Il faut la connaître comme je la connais pour la bien juger.

Dieu sait qu'en effet il la jugeait bien et qu'en parlant de la sorte, il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait; la froideur qu'on voyait n'était pas qu'apparente : elle existait au dedans comme au dehors, mais seulement à propos de ces idées qui tournaient l'esprit à mon père. Chère femme! il faudrait, je crois, chercher loin et longtemps pour trouver au contraire un cœur aussi chaud et qui sût moins cacher ses sentiments. C'était justement parce qu'elle ne parvenait pas à feindre, que mon père se croyait tenu de la justifier. D'elle à lui, d'ailleurs, les choses se passaient tout autrement... Mais comme ce qui était dans le petit ménage

de la rue Saint-Nicaise en 1800, époque dont je ne peux parler que par ouï-dire, n'avait pas cessé d'être en 1813, époque dont la mémoire m'est aussi présente que si tout cela datait d'hier, arrivons à 1813.

II. — COMMENT IL M'ARRIVA DE FAIRE UN AMI.

J'étais alors un garçonnet de treize ans à qui on en aurait donné un peu plus, sinon pour la taille, au moins pour l'intelligence, car, si j'étais petit et assez délicat, j'avais ordinairement les premières places à l'école. Quant à mon caractère, si vous voulez en prendre une idée, voici ce qui m'arriva un jour où je n'avais encore qu'une douzaine d'années.

Il y avait alors dans notre école un grand diable de gamin nommé Jean Bertaud, qui était le plus âgé, le plus fort de nous tous, et qui ne manquait pas d'user de sa force et de sa taille pour nous faire à tous la loi. Ce Jean Bertaud n'était, certes, pas méchant au fond, mais il avait besoin de bruit, de mouvement, et il fallait qu'il vît, qu'il entendît tout s'agiter, tout bruire autour de lui. Avec lui, pas moyen de s'amuser tranquillement, et comme il avait l'autorité, force était de s'amuser bruyamment, de sauter, de courir, de se battre même pour le divertir, car il n'était jamais si heureux que quand il avait pu provoquer quelque chamaillerie entre nous, ou quand il était parvenu à nous diviser en deux bandes, pour qu'il y eût une sorte de bataille générale, et il allait criant d'ici, bousculant de là, joyeux comme le poisson dans l'eau. D'autres fois, s'il ne nous trouvait pas d'humeur à jouer selon son goût, il s'amu-

La machine infernale de la rue Saint-Nicaise. Dessin de F. Lix.

sait à nous taquiner les uns après les autres, pour le seul plaisir de nous voir nous rebiffer, nous révolter contre lui, et d'avoir au moins cette lutte à soutenir, car on eût dit qu'il ne savait pas vivre sans s'échauffer l'esprit et sans chercher quelque aventure.

Moi, j'étais tout le contraire. Pour rester en paix avec mes camarades, je crois que je me serais, comme on dit, laissé volontiers manger la laine sur le dos; une seule chose était capable de me tirer de ma réserve : l'injustice, surtout si je la voyais faite à quelque autre, car, pour moi, je savais le plus souvent m'en consoler par la conscience du bon droit.

Or, un jour, Jean Bertaud, qui n'avait pas réussi à nous ameuter les uns contre les autres, et qui cherchait auquel de nous s'attaquer par manière de distraction, Jean Bertaud m'avisa, jouant tout seul dans un coin de la cour, où je bâtissais de petits châteaux avec du sable et des brins de bois. Et le voilà qui commence à me faire toutes les niches imaginables, sans venir à bout de me fâcher. Il me pousse, il renverse mes châteaux, il éparpille mes bûchettes, il fait voler mon chapeau à l'autre bout de la cour; mais comme je ne faisais que m'égayer de tout cela, j'eus raison de sa malice, — je ne dis pas de sa méchanceté, car il est bien entendu qu'il ne serait pas allé jusqu'à me faire le moindre mal. Il chercha donc une autre victime moins patiente. Il la trouva tout à point dans un pauvre petit, qu'il eut le plaisir de voir faire rage dès les premières taquineries. Et Dieu sait s'il riait. Moi aussi, tout d'abord, je ne fis que rire de l'ennui du petit. Mais bientôt il me sembla

que Jean Bertaud poussait les choses trop loin, car il ne s'arrêtait pas, alors même que l'autre commençait à pleurer. Alors moi que cette façon d'agir agaçait :

— Eh bien ! dis-je, si tu continues, et quand tu devrais me tuer, je soutiendrai jusqu'au bout que tu n'as pas raison de faire ce que tu fais.

— Toi? fit-il, ah ! nous allons voir ça, par exemple.

Et il donna une bourrade au petit, qui nous considérait ébahi, et qui se reprit à pleurer. Mais le coup n'était pas plutôt reçu, que j'avais pris mon élan pour envoyer une poussée des deux poings en pleine poitrine de Jean Bertaud, qui, tout grand et tout fort qu'il était, s'étala tout de son long, sur le sable de la cour.

Vue de Châlons-sur-Marne. Dessin de F. Thorigny.

Et tous les camarades de rire et de battre des mains.

En regardant Jean Bertaud étendu je me disais que, si je l'avais jeté bas par surprise, il fallait m'attendre à être rossé d'importance lorsqu'il pourrait librement m'aborder, car il avait deux fois ma force.

Mais voilà qu'après s'être relevé, et après m'avoir jeté un coup d'œil qui n'était pas fait pour me rassurer,

Jean Bertaud vint tout bonnement à moi, les deux mains tendues, en disant avec un franc rire :

— A la bonne heure ! voilà qui s'appelle parler, au moins ! Pour ma part, je reconnais que j'ai ce que je mérite. C'est pourquoi, si tu veux, touche là, et finissons-en de bonne amitié. Pourtant, si tu as encore de la rancune, et si tu entends que nous continuions sur le même pied, je suis prêt ; allons !

Et il faisait le geste d'un coup de poing qui m'aurait mis en piteux état si je l'avais reçu. Je n'eus point peur du coup de poing ; mais le rire de Jean Bertaud m'avait gagné. Nous nous touchâmes la main. Et depuis ce jour je n'eus pas de meilleur ami dans l'école. Il avait ce travers de ne pouvoir durer en repos ; mais c'était bien le meilleur cœur du monde. Souvent il me disait :

— Vois-tu, je voudrais que quelqu'un de bien fort te cherchât querelle, afin d'avoir une belle occasion de me battre pour toi.

C'était sa façon d'entendre l'amitié.

Mais, trois ou quatre mois après cette affaire, il se fit renvoyer de l'école, un jour que, malgré la défense du maître, sa manie d'arranger des batailles en avait amené une un peu trop chaude. Et au bout de quelques jours, — les enfants sont ainsi, — il ne pensait peut-être pas plus à moi que je ne pensais à lui.

J'ai simplement rappelé cette petite histoire pour vous donner un aperçu de mon naturel. Je souhaite d'avoir réussi, et je passe.

III. — QUE LES IDÉES DU MARI NE SONT PAS TOUJOURS CELLES DE LA FEMME.

Nous sommes donc en 1813. Le général Bonaparte est devenu depuis longtemps l'empereur Napoléon ; Barthélemy Marmilloud n'a toujours qu'une jambe et qu'un œil, et, pour lui, le héros des Pyramides, qu'il appelle aussi le *héros d'Austerlitz*, est toujours le miracle de la nature, et chaque jour sa boutique, où la timbale du premier consul est encore exposée, s'emplit de gens qui pensent et disent comme lui. Je la vois encore cette boutique, surtout les jours de grandes nouvelles. Un des clients lit à haute haute voix le *Journal de l'Empire*, dont tous les autres boivent les moindres phrases, pendant que mon père va rasant les joues et les mentons que ma mère a savonnés. J'entends les cris de joie, quand le journal rapporte quelque avantage de nos troupes, et les lamentations, les malédictions contre les Anglais, les Russes, les Prussiens, quand il s'agit de quelque bataille perdue (et, cette année-là, les batailles perdues avaient le pas sur les victoires). Et toujours, en 1813 aussi bien qu'en l'an X, Mme Marmilloud paraît aussi froide que son mari est ardent sur toutes les choses qui se débitent, qui se discutent dans la boutique. Elle prend le moins de part possible à la conversation, et si on lui adresse la parole, elle ne répond que par de petits mots sans portée, ou par de simples signes de tête. D'ailleurs, l'habitude étant prise de ses manières, les clients la tiennent pour l'indifférence en personne, et ne font plus attention à son extrême réserve.

Mais les clients partis, et lorqu'elle se trouvait en la seule présence de mon père, Dieu sait comme la parole lui revenait, et comme ses sentiments se faisaient nettement jour.

Du moment où l'on avait dû penser à faire choix d'une vocation pour moi, il va sans dire que mon père avait sans cesse incliné à me pousser vers l'état militaire, qui à la vérité était à peu près le seul qui attendît alors les jeunes hommes, mais où il espérait que, grâce à la protection de mon *parrain*, je ne manquerais pas de faire vite un beau chemin.

Loin de songer à venir en aide aux circonstances, qui ne lui semblaient déjà que trop fortes par elles-mêmes, ma mère, au contraire, ne cherchait rien moins que les moyens d'utiliser, s'il le fallait, cette protection pour me faire échapper au sort commun.

De là des discussions sans fin entre le mari et la femme, qui d'ailleurs s'aimaient, s'estimaient trop pour que la chose prît jamais la proportion d'une querelle.

— Mon Dieu, Jeanne, disait, par exemple, le mari, j'ai beau faire, je ne peux pas m'habituer à l'idée que ce soit toi qui raisonnes ainsi. Je ne te reconnais plus, mais plus du tout. Qu'est-il devenu le temps où tu étais, ma foi, plus patriote, plus résolue que moi ? C'était le temps où, loin de prendre garde à mon infirmité, tu m'épousais parce que je l'avais gagnée en combattant pour la liberté ; c'était le temps où, quand je regrettais de ne pouvoir aller aider à repousser l'invasion étrangère, tu me disais que volontiers tu serais partie avec moi comme vivandière, comme infirmière. Depuis, quel changement ! on dirait que ton pays ne te soit plus rien. Quand j'ai voulu donner à notre enfant le nom du plus grand capitaine que la terre ait jamais porté, et qui est la gloire de la France, tu n'y as consenti qu'à la condition que tu lui en donnerais en même temps un autre de ton choix, et tu as choisi, par opposition, celui d'un brave homme de saint dont je ne veux pas dire de mal (Vincent de Paul), mais qui ferait, je crois, triste figure à côté de l'autre parrain. Et pendant que moi et tous ceux qui viennent ici, nous n'appelons jamais le petit que Napoléon, toi, tu t'obstines à ne l'appeler jamais que Vincent. Comment comprendre de telles idées ?

— Ces idées, répliquait la femme, sont toutes naturelles. Toi, mon pauvre Barthélemy, tu te figures n'avoir pas changé, parce que tu as suivi le courant que tant d'autres ont suivi avec toi. Un homme, tout pétri d'ambition, et qui a saigné la France, comme on dit, à blanc, un homme vous a pris, vous a aveuglés : vous étiez des millions qui criiez d'abord : Vive la nation ! vive la République ! Puis vous avez crié : Vive le général Bonaparte ! puis, vive le Consul ! puis, vive l'Empereur ! Et s'il pouvait prendre quelque autre titre, vous crieriez encore vive ce qu'il voudrait. Et pourtant qu'a-t-il fait ? gagné des batailles : mais combien d'hommes ont-elles coûté ? Et que nous ont-elles rapporté ? La guerre, toujours la guerre : la guerre qui ne finira que quand il n'y aura plus un enfant à prendre à sa mère. Il faut seize ans, dix-huit ans pour amener un garçon à être grand, fort, instruit. Et voilà qu'un jour, tout à coup, sur un mot, par un caprice de votre empereur, on en appelle trois cent mille, qu'on va perdre dans les neiges de la Russie. Et quand cette belle escapade est menée à si triste fin, votre empereur revient qui dit : « Encore « des hommes, et vite ! cent mille, deux cent mille ! « c'est pour la gloire de la France. » Ah ! la gloire de la France, elle a bon dos ! on lui fait de jolis comptes. Après 1812, c'est 1813 ; qui sait ce que sera 1814 ? Tu parles du temps où je t'aurais suivi à la frontière. Eh, oui ! je t'y suivrais encore, et j'y emmènerais, et j'y pousserais mon fils, si les choses étaient ce qu'elles étaient alors. Autrement dit, s'il s'agissait de défendre, comme alors, la nation, la liberté. Mais pour servir la

volonté d'un homme qui ne songe qu'à s'élever, lui et les siens, qu'à prendre des royaumes, des trônes, qu'à fabriquer des rois, qu'à faire des nobles, qu'à jeter à tous ces gens-là des millions et des milliards, que j'aille croire qu'il est la gloire de la France, alors qu'il n'en est que le malheur, et que je puisse songer tranquillement au moment où il viendra me prendre mon enfant pour en faire une cible aux canons de l'étranger. Oh non! par exemple. Ah! je l'ai bien vu venir tout de suite quand il a commencé à se mêler des affaires du pays; et lorsque toi et tant d'autres, vous vous laissiez prendre à toutes ses belles paroles, je vous disais : Vous verrez, attendez !... et je ne me suis pas trompée. Mais vous avez fait comme le troupeau de moutons. Pauvres nigauds ! Quant à moi, je le dis et je n'en démordrai pas, j'espère que tout ça finira avant que mon enfant soit en âge d'être appelé; on sent bien que la fin approche; et c'est justement parce qu'il y a en France trop de mères qui pleurent, ou qui tremblent d'avoir à pleurer bientôt, que la fin ne peut tarder à venir; mais plutôt que voir mon enfant enrôlé dans ces armées, dont votre empereur joue comme un joueur entêté, je crois que je m'enfuirais avec mon enfant, nous fallût-il vivre de pain et d'eau, mais je l'aurais vivant au moins, tandis que s'il partait, je pourrais me dire : « Il est mort ! » Comprends-tu ça, Barthélemy : mort, notre enfant, mort! oui, tué pour le plaisir de ton empereur.

Et Barthélemy, que ces dernières paroles ne laissaient pas de toucher, Barthélemy ne pouvait que répondre d'un air piteux :

— Allons, voilà qu'à présent tu mets tout au pire.

— Eh ! c'est que tout est ainsi !

Les discussions de ce genre se renouvelaient sans cesse, et moi, qui les entendais, je ne savais guère auquel croire, d'autant moins qu'à part ces débats, que je n'étais pas toujours à même de comprendre bien, mon père et ma mère, chacun à leur tour, agissaient sur moi à leur façon.

— Napoléon, disait mon père, viens-tu avec moi voir la parade aux Tuileries?

C'était à deux pas. J'allais donc voir la parade aux Tuileries avec mon père. De quoi me parlait-il? de batailles, de conquêtes. Que me faisait-il remarquer? les vieux grenadiers, qui avaient la mine bien dure, bien invincible, qui montraient fièrement de fières blessures, ou bien de jeunes soldats qui ne demandaient qu'à prendre la même tournure. Une fois, il me souvient d'avoir vu défiler le régiment d'enfants qu'on appela d'abord les *petits Hollandais* (parce que ce corps avait été formé en Hollande par le roi Louis) et qui devinrent ensuite les *pupilles de la garde*. Tout le monde était dans l'admiration de leur air martial, comme on disait, de la précision de leurs mouvements : on applaudissait, on criait : « Bravo ! les petits Hollandais ! » et moi aussi fort, sinon plus fort que les autres. Puis, quand Napoléon paraissait au milieu de ses brillants maréchaux, et que les *Vive l'Empereur!* éclataient comme des canonnades, je vous jure bien que je n'y étais pas pour la moindre part. Je ne pouvais moins faire que de trouver tout cela beau, magnifique, entraînant. Et mon père était aux anges de me voir dans ces dispositions.

Mais de retour à la maison, ma mère ne tardait pas à me joindre en quelque coin, pour me dire, pour me répéter en m'embrassant, comme les mères seules savent embrasser :

— Vois-tu, mon Vincent, la guerre, quand elle n'a pas pour motif la défense de toute une nation qu'on voudrait rendre esclave et qui ne veut pas l'être, quand on ne la fait, comme aujourd'hui en France, que pour l'ambition d'un homme, ou quand c'est seulement pour la gloire de remporter des victoires, de prendre des pays, la guerre est la chose la plus épouvantable, la plus horrible... Comprends-tu, mon Vincent, toi qui es si doux, qui n'aime pas à voir souffrir, comprends-tu qu'on t'envoie tuer, brûler, saccager, à Vienne, à Moscou, à Madrid : tuer non-seulement les soldats qui se battent contre toi, mais les femmes, les enfants, et ruiner les familles, et détruire les moissons, et canonner les maisons?... Comprends-tu la misère, le chagrin, qui suivent et qui restent là où les armées ont passé? Entends-tu, vois-tu ces pauvres gens, qui ne sont pour rien dans la querelle des rois et des empereurs, et qui n'ont plus que leurs yeux pour pleurer, les femmes qui n'ont plus de mari, les enfants qui n'ont plus de père, les mères qui n'ont plus d'enfants?... Et tout cela, parce qu'un homme a dit : « Marchez ! » et tout cela pour que des soldats reviennent dans leur pays, se pavaner, glorieux de la belle besogne qu'ils sont allés faire au loin. Puis aussi figure-toi toutes ces affreuses choses se passant ici, dans notre pays, car enfin nous pourrons bien n'être pas toujours les plus forts, et alors malheur à nous, qui aurons causé tant de maux à l'étranger ! etc., etc.

Quand ma mère m'avait parlé de la sorte, je trouvais qu'elle avait cent fois raison; et la chère femme, toute réjouie, répétait :

— Non ! tu ne seras pas militaire, il ne faut pas. Je ne veux pas, ça ne se peut pas !

Et je dois avouer que si j'allais ainsi des idées de mon père aux idées de ma mère, c'était encore sur celles de ma mère que je restais le plus volontiers, par suite de mon caractère tranquille et patient.

Et toujours la question de la route que je suivrais était pendante. Mon père, lui, s'arrêtant à sa première visée, n'aurait pas longtemps hésité, si la chose n'eût dépendu que de lui, ou plutôt s'il eût voulu rien faire sans l'agrément de ma mère; mais pour tout au monde, pour son empereur même, je crois, il n'eût pas consenti à contrarier sa femme. C'était donc ma mère qui devait décider, sans craindre de voir son désir non suivi.

IV. — MA VOCATION EST TROUVÉE.

Enfin un soir, comme nous étions à table tous trois seuls, ma mère, qui était sortie dans l'après-midi, et qui était rentrée l'air tout satisfait, ma mère dit :

— J'ai trouvé ce qu'il faut à Vincent.

— Ah! et quoi donc? demanda mon père avec une vive curiosité, où perçait un peu d'inquiétude.

— Il entrera à l'École des arts et métiers.

— A l'École des arts et métiers ! répéta mon père, ébahi comme s'il fût tout à coup revenu de l'autre monde.

— Oui, on fait là non pas des soldats, mais de bons et adroits ouvriers. Je me suis bien renseignée : les enfants intelligents peuvent devenir à cette école des chefs d'atelier instruits, capables, qui doivent certainement être recherchés des patrons; avec du travail et de la conduite, ils doivent se faire ensuite une belle et véritable position. Et comme, je l'espère, le temps approche où les soldats se tiendront forcément en repos, ce sera le tour des artisans d'avoir le haut du pavé, pour réparer le mal que les soldats auront achevé de faire. Qu'en penses-tu, Vincent?

— Je pense que ton idée est bonne, mère ; j'entrerai à l'École des arts et métiers, répondis-je, franchement séduit par ce projet.

— Pour cela, mon chéri, reprit-elle, il faudra que nous soyons séparés pendant quelque temps, car l'école est à Châlons, à quarante lieues de Paris, mais c'est pour ton bien, tous les sacrifices me seront possibles. D'ailleurs, nous nous écrirons souvent, puis, sois tranquille, ton père et moi nous irons te voir chacun à notre tour. Ce seront nos parties de plaisir, nous nous priverons, s'il le faut, pour que tu ne sois pas longtemps sans nous voir. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Oui, mère.

— Quant à toi, Barthélemy, je pense que tu ne désapprouves pas ce projet.

— Moi, non, pas du tout, répondit le brave homme, dont l'air n'était pas cependant fort empressé, mais enfin je crois qu'il faudrait voir, réfléchir, s'informer.

— Oh ! c'est tout vu, tout réfléchi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe de cela. Mais je n'ai voulu vous en parler qu'après avoir pris toutes les informations.

— Ah ! fit mon père avec une mine singulièrement désappointée ; et ce fut en gardant le plus morne silence qu'il écouta ma mère lui exposer ce qui restait à faire pour mon admission à l'École : examen, demande, appuyée au besoin de la fameuse recommandation dont on n'avait jamais encore fait usage, confection du trousseau, etc.

Le lendemain, dès le matin, mon père sortit sous un prétexte quelconque. Alors me prenant à part :

— Tu comprends, me dit ma mère, tu entreras là à quatorze ans, tu en sortiras à dix-sept, capable de te présenter partout dans l'industrie que tu auras choisie. Nous aurions une année devant nous pour aviser, au cas où les choses seraient encore comme elles vont maintenant, et nous aviserions. Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, mère.

Mon père, qui était parti le front bas, et certainement sous le coup d'une fâcheuse réflexion, revint tout guilleret. A peine avait-il le pied dans la maison que c'était pour féliciter ma mère de son dessein. Il avait parlé de cette École des arts et métiers, on lui en avait dit merveille. Les enfants y étaient bien instruits, bien entretenus, l'air du pays était très-sain... que sais-je? Bref, il y eut dès lors entente parfaite sur le sujet qui avait si longtemps et si souvent causé d'interminables discussions.

Je ne vous cacherai pas que ce revirement complet m'étonnait un peu de la part de mon père, tandis que ma mère semblait le trouver tout naturel, sans doute comme résultant de l'excellence de son projet.

Mon père était si bien converti, qu'il tint à m'accompagner lui-même à l'École, et que ma mère dût y consentir, pour ne pas paraître le désobliger, alors qu'il se rangeait si docilement à ses idées.

Deux mois se passèrent en formalités et en préparatifs de départ. Enfin, nantis du bienheureux papier qui me faisait élève boursier de l'École impériale des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, un beau matin du commencement de novembre 1813, mon père et moi, nous prîmes place dans la voiture publique, qui faisait bravement le trajet de quarante lieues en vingt-quatre heures.

V. — TRIOMPHE ET DÉSAPPOINTEMENT DE PAPA MARMILLOUD.

A peine, la voiture roulant, eûmes-nous perdu de vue la chère femme, qui, en s'essuyant les yeux, nous envoyait ses derniers signes d'adieu, que mon père, d'un air victorieux :

— Et maintenant, petit, dit-il, parlons peu et parlons bien. Nous voilà partis pour l'École des arts et métiers ; mais serais-tu si simple de croire que tu t'en vas là-bas pour apprendre tout bonnement à tailler le bois ou tourner le fer d'après les meilleures méthodes, hein?

Ma réponse fut un regard ébahi disant que telle était, en toute naïveté, ma sincère conviction.

Alors mon père de sourire en haussant les épaules, et de me démontrer, par une suite de raisonnements, que j'étais dans une erreur complète. Il s'expliquait d'ailleurs que j'eusse été trompé, moi, enfant, puisque ma mère, femme de réflexion et de sens, avait pu l'être. Elle avait pris des renseignements, mais lui aussi en avait pris ; il n'avait pas voulu la désillusionner, puisque son bonheur, à elle, consistait à croire que j'allais devenir, avant tout, un simple artisan ; mais il savait, de source certaine, que ce titre d'École des arts et métiers n'était rien de plus qu'un titre de fantaisie, en quelque façon ; car enfin, quelque enseigne qu'on eût mise sur la porte, une école impériale, créée par l'Empereur, pouvait-elle être autre chose qu'une école militaire quand même? D'ailleurs, il n'était pas secret que les élèves de l'École de Châlons, qu'on poussait surtout en mathématiques, en sortaient généralement pour entrer dans les cadres de l'armée, et notamment dans l'artillerie ou le génie. On citait même ce fait de l'Empereur visitant l'École, se faisant présenter les élèves les plus capables, les examinant lui-même, et, comme témoignage de satisfaction, nommant d'emblée quatre ou cinq d'entre eux sous-lieutenants dans des corps d'élite.

Ainsi m'était expliqué qu'après informations, mon père se fut rangé avec tant de facilité au projet de ma mère, et qu'il eut tenu à m'accompagner.

— Tu comprends bien, me disait-il, que j'ai pour toi autant d'amitié que ta mère, et que s'il devait t'arriver malheur, je ne m'en consolerais pas plus aisément qu'elle ; mais enfin, il faut être de son temps ; l'état militaire est le seul vrai, le seul possible à notre époque ; et ta brave femme de mère, sois-en bien sûr, malgre tout ce qu'elle dit, serait aussi fière, aussi heureuse que moi, le jour où tu nous reviendrais avec l'épaulette d'or. Tu comprends aussi, n'est-ce pas? qu'arrivé là-bas, il ne faudra pas la détromper en lui écrivant ; elle a son idée, laissons-la-lui ; elle se tourmenterait, elle regretterait ce qu'elle a fait, bien qu'elle ait agi, sans le savoir, aussi sagement que possible.

J'écoutais mon père, et, par habitude de lui obéir, je faisais mine d'abonder dans son sens ; mais je ne vous cacherai pas que j'étais loin de trouver que sa conduite avec ma mère, dans ce cas, eût été ce qu'elle aurait dû être. Je lui en voulais du déplaisir qu'il avait ainsi certainement ménagé à la chère femme, car elle ne pourrait manquer d'être bientôt tirée de son erreur. Peut-être aussi m'étais-je déjà habitué à cette éducation toute calme qui correspondait à mes goûts naturels, et m'en coûtait-il, après avoir fait quelques châteaux en Espagne d'enfant, et après m'y être paisiblement établi, de les entendre démolir par des propos comme ceux-ci :

— Possible, après tout, que là-bas il soit un peu

question d'arts et de métiers, mais ce doit être uniquement en vue du service des armées...

Je vous laisse à penser si les yeux de mon père s'allumèrent, lorsqu'à notre arrivée à la porte de l'École, nous entendîmes venir de l'intérieur un long roulement de tambours; et lorsqu'en montant l'escalier pour nous rendre chez le proviseur, où le concierge nous conduisait, nous pûmes voir, par une fenêtre, tous les élèves, en tenue militaire, le fusil au pied, formés en bataillon dans la cour, où allait et venait un vieux sergent chevronné, rechigné, qui criait à tue-tête, en relevant son épaisse moustache :

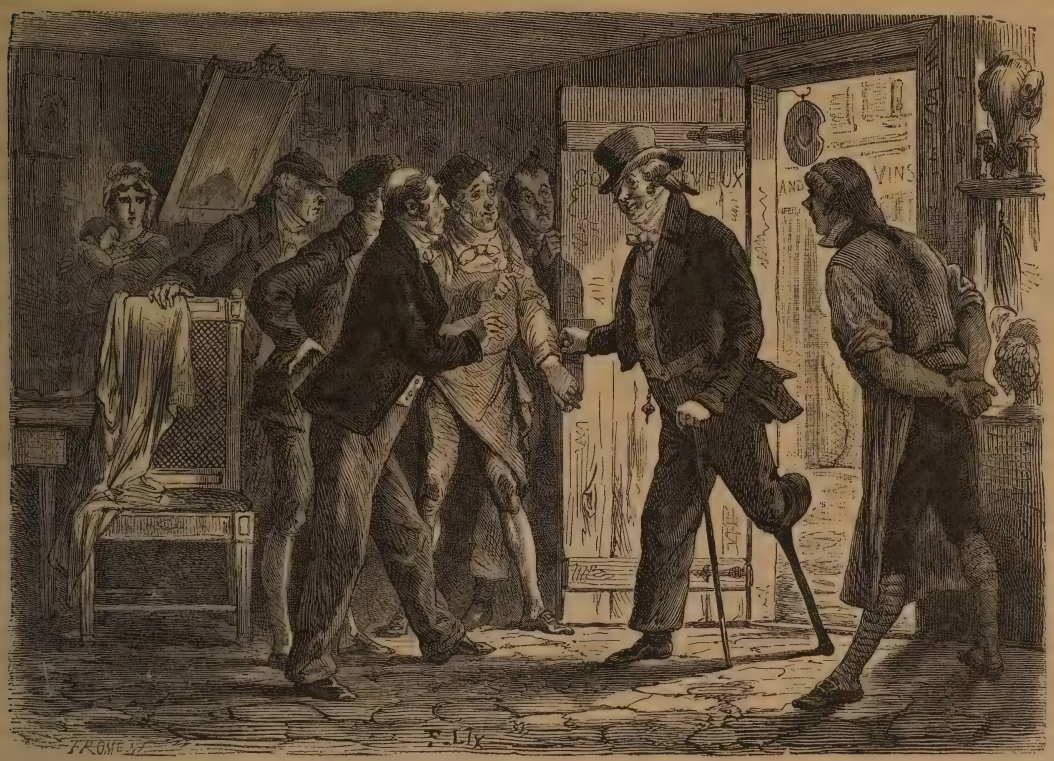
— A droite, alignement! Fixe! Attention au commandement!

— Hein, tu vois, faisait mon père, que te disais-je? Je savais bien, moi!

Et il ne se sentait pas d'aise, pendant que ma déconvenue devenait de plus en plus complète, surtout pour le compte de ma mère, que je n'avais jamais tant aimée que depuis que je l'avais quittée.

Nous entrâmes chez le proviseur, un de ces hommes dont la digne et sympathique figure vous prennent tout à coup le cœur. Il me sembla, comme par instinct, en le voyant, que je devais trouver auprès de lui la fin du mécompte dont je souffrais.

Les premières paroles de mon père, exalté par ce qu'il venait de voir, furent pour laisser entendre combien il trouvait sagement conforme aux besoins de



Dans la boutique de Barthélemy Marmilloud. Dessin de F. Lix.

l'époque le système qui paraissait établi dans l'École.

Mais M. Labate — c'est le nom du proviseur — ne tarda pas à l'arrêter :

— Pardon, monsieur, lui dit-il en me tendant la main pour m'attirer affectueusement entre ses genoux, mais je crois que vous vous méprenez gravement sur le but véritable de l'institution à laquelle vous venez confier votre fils, je me permettrai donc de vous faire observer que l'École des arts et métiers a bien effectivement pour objet spécial, capital, de créer des artisans; et ceci par l'ordre exprès, par la volonté formelle de S. M. l'Empereur, dont je puis vous redire les propres paroles : « L'École, nous a-t-il dit, sera exclusivement destinée à faire des sous-officiers pour l'armée industrielle, d'excellents contre-maîtres pour nos ateliers, qui ont un grand rôle à remplir. » D'ailleurs, monsieur, l'Empereur, si préoccupé qu'on puisse le croire d'opérations militaires, est peut-être de tous les Français celui qui désire le plus l'état de paix, afin de voir fleurir l'industrie. Je le tiens de sa bouche. D'ailleurs, il a donné de marquants témoignages de ses sentiments à cet égard, quand il a décrété, par exemple, qu'un prix d'un million serait décerné à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin, et quand il a dit à notre grand, à notre illustre manufacturier de Jouy : « Vous et moi, monsieur Oberkampf, nous faisons aux Anglais une rude guerre, vous, par votre industrie, moi, par mes armes; *mais c'est encore vous qui faites la meilleure.* » A la vérité, quand vous êtes entré, vous avez pu voir nos enfants sous les armes; le hasard l'a voulu ainsi, mais c'est seulement deux fois par semaine, et pendant des heures de récréation, que ces exercices ont lieu, sous la direction d'un

ancien soldat, qui est le gardien de notre petit dépôt d'armes. Et — ce sont encore les termes précis de l'ordonnance impériale — ces exercices sont prescrits bien moins comme stimulant des aspirations militaires, que comme mesure éventuelle pour de jeunes citoyens qui peuvent être appelés à servir la patrie; puis enfin, il est démontré que le maniement des armes et les évolutions d'ensemble, en même temps qu'ils constituent la meilleure des gymnastiques, donnent aux élèves ces habitudes d'ordre et de discipline dont ils peuvent se trouver bien dans toutes les conditions de la vie...

L'excellent M. Labate — dont la mémoire soit bénie ! car jamais institution n'eut un chef plus paternel, plus dévoué — parla longuement sur le même ton. Moi, je trouvais qu'il parlait d'or, et voyant s'allonger, se rembrunir la mine de mon père, à qui je n'avais pas encore pardonné l'espèce de duperie dont ma mère avait dû être la victime, je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même : « Eh bien, tant mieux ! la chère femme n'en aura pas le démenti, et elle ne sera pas affligée pour avoir sincèrement voulu bien faire. »

J'aurais d'ailleurs pu croire que M. Labate tenait à se rendre complice de ma petite vengeance, car l'entretien que nous eûmes avec lui s'étant quelque peu prolongé, il dit, en entendant sonner une pendule :

— Ah ! voilà que maintenant nos enfants rentrent au travail; nous allons, si vous le voulez bien, visiter les classes industrielles.

Et, conduits par le proviseur, nous gagnâmes les ateliers où toute la petite population que nous avions vue en uniforme militaire, maniant le fusil à la voix du vieux sergent, se retrouvait, vêtue de la blouse, poussant la varlope ou la lime, frappant sur l'enclume ou le ciseau, dirigés par de vigoureux et intelligents gaillards, qui, les manches retroussées, prêchaient à qui mieux mieux d'exemple à la forge et à l'établi.

Que cet effet résultât de la disposition d'esprit particulière où j'étais en arrivant là, ou que la circonstance n'y fût pour rien, je peux vous certifier que jamais spectacle ne m'avait tant impressionné que la vue de ces grands et magnifiques ateliers en activité, — non pas même les plus éblouissantes parades des Tuileries. Mes yeux se mouillèrent, et je me surpris disant, comme une prière au fond du cœur :

— Merci, chère mère, merci ! Oh ! que je vais être bien ici ! Oh ! que je vais courageusement travailler en pensant à toi !

J'étais ravi; mais j'ai quelque raison de croire que mon père ne partageait pas tout à fait ce ravissement, car, quelques heures plus tard, lorsque nous nous séparâmes, au seuil de l'École, je l'entendis soupirer, en jetant un regard piteux du côté d'un atelier où bruissaient les scies et les marteaux :

— Enfin, à la garde du bon Dieu !

VI. — LE NOUVEAU.

La porte s'étant refermée sur mon père, je ne laissai pas cependant de ressentir ce serrement de cœur que l'enfant doit forcément éprouver lorsque, pour la première fois, il se voit isolé de sa famille. Ce fut donc avec une véritable disposition à la tristesse que je me rendis chez M. Labate, qui m'avait dit d'aller le rejoindre, lorsque j'aurais fait mes adieux à mon père, afin qu'il m'installât dans la classe dont je devais faire partie.

Mais, comme j'arrivais chez lui, une batterie de tambour annonçait l'heure de la récréation. Alors, me donnant une petite tape amicale sur la joue :

— Allez, mon enfant, me dit-il, allez d'abord faire connaissance avec vos nouveaux camarades; je vous retrouverai ensuite pour que nous nous occupions de choses plus sérieuses.

Comme, pour avoir déjà fréquenté deux ou trois écoles, je savais quel était le plus souvent l'accueil fait par les anciens aux nouveaux arrivants, et comme, en outre, je ne me sentais nullement en veine de bravoure, ce ne fut pas sans quelque appréhension que je m'acheminai vers cette cour, où je ne doutais pas qu'une rude épreuve m'attendît.

J'y arrivais à pas lents, la tête basse, me faisant aussi humble, aussi discret que possible : précaution inutile, car, à peine eus-je franchi le seuil du corridor qui débouchait dans la cour, qu'aussitôt j'entendis deux ou trois élèves répéter : « Le nouveau ! voilà le nouveau ! » Et qu'aussitôt je me vis l'objet de l'attention plus ou moins sympathique des trois ou quatre cents enfants qui s'ébattaient là. Déjà les uns se portaient au-devant de moi, en m'interpellant, tandis que les autres formulaient tout haut quelques remarques ironiques ou désobligeantes ;

— Eh ! dis donc, le nouveau, viens un peu par ici, qu'on te voie, qu'on te demande d'où tu sors et comment tu t'appelles. — Oh ! voyez donc, a-t-il l'air transi ! — Ah ! c'est que papa n'est plus là ! — Pauvre bibi, qui est-ce qui lui fera sa couverture, ce soir ? — Vite, qu'on aille quérir la bonne à monsieur !... etc.

Ce charmant concert n'était guère fait pour m'enhardir; quoique je prévisse bien que si je ne tenais pas fièrement tête à la bourrasque, je risquais d'en être durement secoué, j'étais cloué en place, les yeux fixés à terre, tournant mes mains l'une dans l'autre, quand tout à coup :

— Eh mais ! fit une voix dont le timbre me répondit au fond du cœur; eh mais ! c'est Napoléon !...

— Napoléon ! répéta-t-on de toutes parts, avec un accent de surprise et de curiosité.

J'avais levé les yeux, et Dieu sait quelle fut ma joie en voyant venir à moi, la main tendue, le visage rayonnant, Jean Bertaud, ce brave camarade que j'avais perdu de vue depuis environ deux ans, et qui me parut être, dans la grande école de Châlons, sur le même pied de primauté que dans la petite école de Paris, car, dès qu'il eut parlé, tous les élèves semblèrent attendre ce qu'il dirait encore.

— Oui, reprit-il en prenant une de mes mains dans l'une des siennes et en jetant familièrement un de ses bras derrière mon cou comme pour ne faire qu'un avec moi, oui, celui-là est mon bon ami Napoléon Marmilloud, le filleul, le propre filleul de S. M. l'Empereur.

Un murmure d'émotion courut dans le cercle profond qui nous entourait. Jean Bertaud continua :

— Et vous me ferez plaisir en le recevant comme il mérite d'être reçu. D'ailleurs, je vous avertis que vous ne trouveriez pas votre compte à le recevoir autrement. Il a l'air timide, et certainement ce ne sera jamais lui qui cherchera querelle à aucun d'ici, car il est la bonté et la douceur même; mais d'aventure, ne le chiffonnez pas ; il pourrait vous en coûter. Une fois j'ai voulu m'y risquer, je n'en suis pas revenu glorieux. Enfin vous pensez bien qu'on n'est pas le filleul de notre grand Empereur pour être lâche ou trop endurant.

Ainsi parla Jean Bertaud, non sans quelque emphase.

— Vive l'Empereur ! crièrent deux ou trois cents voix, dont l'éclatant unisson fit trembler les murs de l'École.

Puis ce fut à qui viendrait me presser la main et me donner quelque témoignage de sympathie. Jean Bertaud m'avait sauvé. Mais si heureux que je pusse être de cet accueil que m'avait valu son intermédiaire, et qui différait si radicalement de celui dont je m'étais vu menacé, je dus me soustraire à l'empressement général, afin de m'entretenir plus particulièrement avec l'ancien ami que je venais de retrouver et qui, pour notre rencontre, m'avait rendu un signalé service, dont je lui savais gré.

Lui sans doute n'était pas moins désireux d'échanger quelques bonnes paroles intimes avec moi ; il passa son bras sous le mien, m'emmena à une extrémité de la cour, et, ma foi ! quand la récréation s'acheva, nous n'avions pas encore tari de confidences mutuelles.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ROME SOUTERRAINE.

FOUILLES DE LA CHAPELLE DE SAINT-CLÉMENT.

La découverte de la chapelle souterraine de la basilique de Saint-Clément, à Rome, est un des événements archéologiques les plus importants de ces dernières années; et sans doute cet événement aurait fait plus de bruit par le monde, si nous n'étions blasés sur l'intérêt des exhumations par les conquêtes de Pompéi et d'Herculanum.

L'église sous laquelle ces fouilles sont pratiquées est elle-même un édifice des plus curieux, et serait la plus ancienne basilique de Rome, si elle n'avait dû être reconstruite après avoir été ruinée par les Normands à la fin du onzième siècle. Toutefois, comme dans cette reconstruction on s'est conformé au plan du premier édifice, l'église actuelle, quoique souvent restaurée, est encore un des exemplaires les plus complets des monuments primitifs du culte chrétien. On y trouve le vestibule, l'*atrium* et le porche où se tenaient les catéchumènes pendant la seconde partie de la messe ; dans la nef, les trois *ambones*, pupitres de pierre destinés à la lecture de l'évangile, de l'épître et des prophéties; et enfin, derrière l'autel, le *presbyterium* avec la chaire épiscopale, la *cathedra*, élevée de trois degrés au-dessus du banc hémicirculaire des prêtres. Le pavage en *opus alexandrinum*, le chœur circulaire à balustrade de marbre, les mosaïques de l'abside, les fresques de Masaccio, malheureusement restaurées, dans une des chapelles latérales signalaient l'église de Saint-Clément aux étrangers avant même qu'on eût tenté le déblayement de la partie souterraine.

La basilique primitive avait-elle deux étages, ou bien l'église actuelle a-t-elle été bâtie sur les ruines comblées de la première? c'est ce que les archéologues n'ont point encore éclairci pour nous. On savait seulement que, sous l'édifice huit fois séculaire que nous voyons aujourd'hui, devaient se trouver les restes et les décombres de l'église ancienne autrefois mentionnée par saint Jérôme et par saint Grégoire le Grand. On vécut pendant huit cents ans sur ce soupçon. La curiosité des archéologues était concentrée sur les fouilles du forum romain et du forum de Trajan. Ce n'est qu'en 1857 que le R. P. Mullooly, prieur des dominicains irlandais, dont le couvent attient à Saint-Clément, se dévoua courageusement à dégager l'inconnue. L'entreprise était téméraire; car il ne pouvait compter pour la bien conduire que sur les dons des visiteurs et sur l'intérêt des sociétés savantes. Les premiers résultats furent éblouissants : la pioche mit à découvert de belles colonnes, dont une de *vert antique* et que l'on croit la seule de ce genre en Italie, et un commencement de fresques. Les fouilles, poussées d'abord dans les nefs latérales, pénétrèrent bientôt dans la nef du milieu, et, en 1863, malgré l'encombrement causé par les échafaudages et par les remblais encore existants, on avait déjà assez d'espace et de reculée pour examiner à la lueur des cires les fresques déjà découvertes.

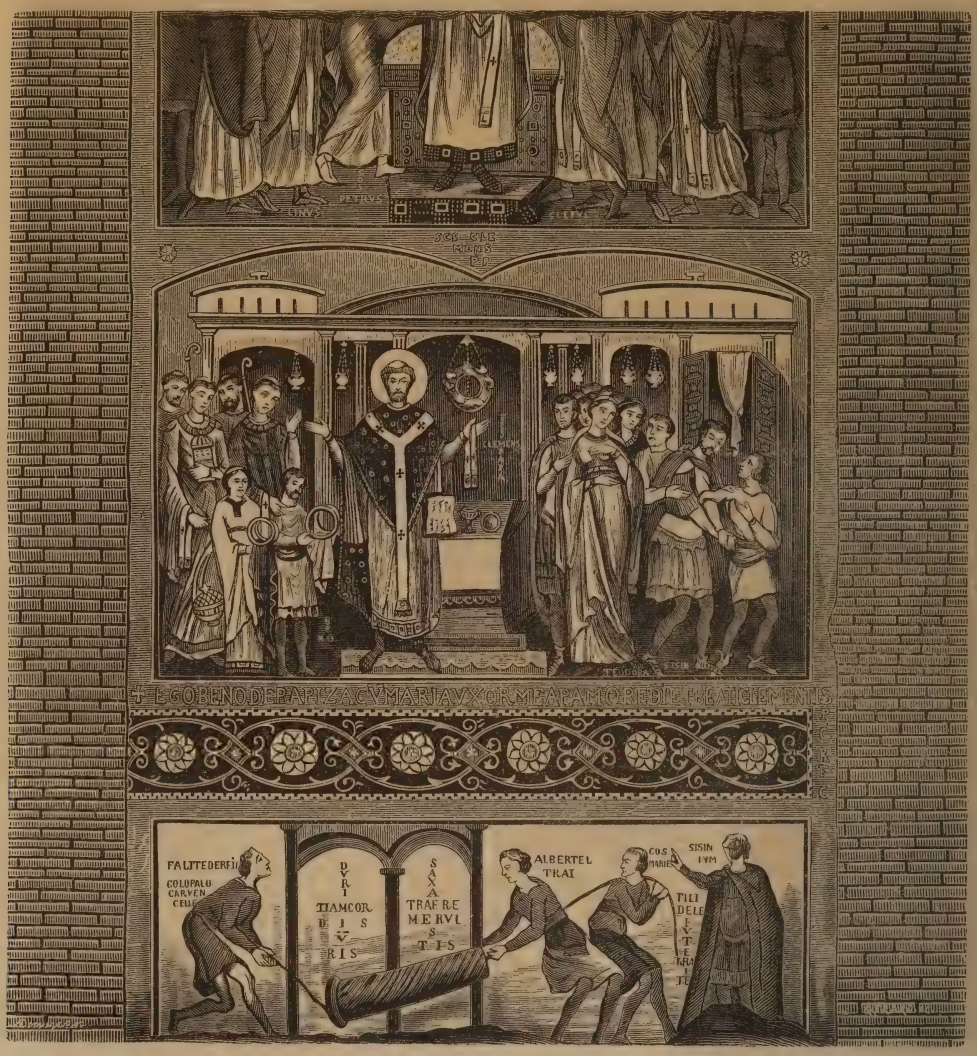
Ces fresques ont une véritable importance, et comme art et comme intérêt historique. Quelques-unes sont d'un excellent dessin. A cause de cette perfection même, les artistes qui les ont vues les prétendent beaucoup moins anciennes que ne l'affirment les révérends pères. Ceux-ci leur opposent les dates exprimées par les légendes et par les noms des personnages représentés. Comme il eût été impossible de manœuvrer un objectif dans ces caves encombrées et obscures, le P. Mullooly a fait copier au lavis les sujets principaux et en a fait tirer des épreuves par la photographie.

Une notice très-détaillée sur la conduite des travaux et sur les résultats obtenus a été donnée dans le bulletin mensuel publié par l'Ordre, l'*Année dominicaine* (septembre 1863).

Les plus grandes fresques sont horizontalement divisées en trois compartiments. Dans le compartiment supérieur sont des images de saints, papes, évêques, martyrs, quelquefois la figure divine, groupés hiérarchiquement, comme on le voit dans les tableaux des peintres primitifs. Dans celui du milieu est représenté un épisode de la vie du saint auquel la page entière est consacrée; le bas est rempli, soit par une frise ornementée, soit par un sujet accessoire au premier. La peinture du milieu est donc le morceau capital et comme la moelle de la composition : c'est un tableau d'histoire où le saint est représenté vivant et agissant; la gloire l'attend dans la zone supérieure.

La première de ces fresques est consacrée à saint Clément. Dans le premier compartiment, celui d'en haut, le saint, debout sur les marches du trône pontifical, est entouré de saint Pierre, des saints Linus et Cletus. Saint Pierre est pieds nus et tient la crosse; son pied gauche pose sur la marche du trône. On a supposé, d'après ce geste aussi bien que d'après l'attitude des autres personnages, que la scène représentait l'intronisation de saint Clément, auquel le prince des apôtres

transmit de son vivant le *pallium*, signe de la puissance pontificale. Ce qui réduit cette interprétation à l'état de conjecture, c'est que la partie supérieure de la composition, jusqu'à mi-corps des personnages, a été, comme au reste dans toutes les fresques de la basilique souterraine, détruite et comme mangée par les substructions de l'église actuelle. Les noms inscrits aux pieds des figures ont sauvé l'intention du peintre. Le tableau du milieu montre saint Clément célébrant la messe dans une chapelle ornée de pilastres et éclairée par sept lampes pendant par des chaînettes au plafond. Les théologiens donnent un sens mystique à ce nombre de *sept*, qui symbolise les sept dons du Saint-Esprit. Le saint est représenté de face et les mains étendues, dans l'attitude de l'officiant, lorsqu'il prononce la formule du rituel : *Dominus vobiscum*. Ces paroles sont, d'ailleurs, inscrites sur le missel ouvert sur l'autel. A la droite du pontife est un groupe composé de deux évêques portant la crosse et du sous-diacre, précédés d'un homme et d'une femme que le peintre a notablement rapetissés



La fresque de Saint-Clément, d'après une photographie. Dessin de A. Duvivier.

pour laisser apercevoir les têtes et le costume de ceux qui les suivent. Ces deux personnages, qui occupent un rôle important dans la composition, sont vêtus noblement et tiennent à la main des cierges contournés comme des cors d'harmonie et allumés. Le nom de l'homme, *Beno*, écrit à ses pieds, est répété dans la légende qui le signale ou comme un bienfaiteur de l'église, ou comme le dédicateur de la chapelle : Ego Beno de Rapiza cum Maria uxor mea p. amore Dei et beati Clementis. Le côté opposé du tableau est occupé par un autre groupe plus nombreux et où le peintre a prétendu simuler une foule par une accumulation de courbes au-dessus des têtes du premier rang. La figure principale est une femme que la beauté des traits, la grâce de l'attitude, la pureté du dessin, rendraient digne d'une fresque de Masaccio. La tête, légèrement inclinée et coiffée de bandeaux de cheveux noirs maintenus par une bandelette, est d'une finesse idéale. Le visage, d'un ovale parfait, est comme envahi par deux yeux noirs longs et largement fendus, enchâssés dans une orbite pro-

fonde et un peu haute, telle que Raphaël les dessine dans les têtes de ses madones. Les épaules un peu resserrées, le corps élancé et fluet sans maigreur, sont drapés dans un manteau à longues manches, ouvert sur le corsage. La main gauche se replie chastement sur la gorge. Le manteau, retenu par la main droite au-dessous de la ceinture, forme un large pli qui fuit vers le pied gauche, en découvrant le bas de la robe. La dignité du maintien, la noblesse du costume indiquent évidemment une femme de haute condition, une grande dame; de même que le regard élancé vers la voûte annonce une âme attirée tout entière, gagnée à l'amour du ciel et consumée par l'ardeur de la foi. On n'imaginerait pas autrement la mère de Constantin contemplant la croix. A gauche de cette figure, d'une grâce céleste, on aperçoit, entre les épaules des assistants, un autre visage de femme, également belle, mais plus mondainement parée. Elle est, comme la première, coiffée du bandeau; mais le chignon très-épais est mêlé de torsades de perles et le col est entouré d'un ornement qui

La fresque de saint Alexis, d'après une photographie. Dessin de A. Duvivier.

peut être soit un collier de pierres plates, soit une collerette brodée. La même différence qu'on remarque dans les ajustements se retrouve dans les visages. Celui-ci, plus mignon et plus rond que l'autre, les traits moins allongés, les yeux et la bouche prêts au rire, dénote une âme charmante peut-être, mais plus modeste dans ses élans, plus terrestre et moins haut placée dans l'échelle spirituelle. Si cette figure n'est pas, comme la première, un portrait, peut-être le peintre a-t-il voulu, par le luxe de toilette et par les charmes brillants de la suivante, relever la noble et chaste simplicité de la maîtresse. A l'extrémité du tableau, deux jeunes gens, des catéchumènes peut-être, et dont l'un pose une main sur son cœur en levant les yeux au ciel, paraissent retenir un homme vêtu du manteau et de la tunique militaire qui se dispose à sortir de la chapelle. On lit sous les pieds de cet homme le nom de Sisinius et celui de Théodora aux pieds de la dame noble dont j'ai décrit la personne. Il paraît, d'après les *Actes* des saints, que Sisinius et Théodora, sa femme, patriciens romains, fu-

rent convertis au christianisme par saint Clément, et subirent le martyre sous le règne de l'empereur Nerva. L'attitude donnée aux deux personnages dans ce tableau semble indiquer que Théodora se convertit la première, et que son époux résista à suivre son exemple et à ouvrir les yeux à la lumière du christianisme. C'est peut-être pour cela que le peintre l'a représenté les yeux fermés. Le sujet qui termine cette fresque ne semble pas peint de la même main qui a exécuté la scène que je viens de décrire, et qui est assurément une main d'artiste. Ce troisième tableau est un barbouillage presque burlesque, où sont représentés trois ouvriers occupés à traîner une colonne, sous le commandement d'un homme drapé du pallium, qui est encore Sisinius. Parmi plusieurs inscriptions plus ou moins déchiffrables et mêlées de latin et de patois, qui courent entre les personnages, on lit distinctement ces mots : *Duritiam cordis vestri — Saxa trahere meruisti.* L'auteur de l'article de l'*Année dominicaine* rapporte cette scène à l'exil de saint Clément dans la Chersonèse Taurique, où il fut condamné à travailler aux carrières.

La seconde fresque est consacrée à saint Alexis. On sait que ce saint, fils d'un sénateur, quitta, quoique marié, sa famille et sa maison pour entreprendre un pèlerinage. A son retour, il alla se présenter au palais de son père, qui, sans le reconnaître, lui donna l'hospitalité. Il y vécut par mortification sous l'habit et dans la condition d'un mendiant recueilli par charité; et, malgré les lamentations de ses parents et de sa femme qui ne cessaient de pleurer sa mort, il eut le courage de persévérer dans son mensonge d'humilité. Ce n'est qu'à ses derniers moments qu'il se fit reconnaître par un écrit de sa main qui contenait le récit de ses aventures. Les trois derniers épisodes de la vie du saint, son retour, son séjour dans le palais de son père et sa révélation, sont représentés dans un même tableau, sans autres divisions que les lignes d'architecture du palais qui forme le fond de la composition. On voit, à gauche, le père du saint, à cheval avec le pallium et la cuirasse, et suivi de deux officiers dont l'un porte son épée. Son fils s'élance au-devant de lui, la main étendue, dans l'attitude du suppliant; il est revêtu de la robe des pèlerins, chaussé de sandales, et porte le bourdon et la besace. A une fenêtre du palais apparaît la femme de saint Alexis, que le peintre a fait assister à la scène pour marquer que le saint fut à son retour méconnu de tous les siens. On voit à la suite le pape Boniface I^er^ recevant des mains d'Alexis le papier qui contient le récit de sa vie; et enfin, à droite, le saint alité et mourant, embrassé par sa femme échevelée, et son père et sa mère s'arrachant les cheveux de douleur d'avoir méconnu ce fils tant regretté. Le lit somptueux sur lequel Alexis est couché indique seul que le lieu de la scène est changé et que ce dernier épisode se passe dans l'intérieur du palais. La partie supérieure de la fresque, largement et richement peinte, représente le Sauveur assis sur son trône, et tenant un livre ouvert sur lequel on lit : *Cor fortis vincula mortis.* A ses côtés sont les archanges Michel et Gabriel, et aux extrémités les papes saint Clément et saint Nicolas I^er^. Le compartiment inférieur est rempli par une décoration quadrillée, composée de fleurs, de fruits et d'oiseaux, qui a la fraîcheur d'une peinture récente.

Le sujet principal de la troisième grande fresque est l'aventure miraculeuse du prophète Daniel. Deux lions fascinés lèchent les pieds du voyant qui, les mains jointes et l'œil au ciel, ne sent pas leurs terribles caresses. Au-dessous, une troupe de lions furieux, gueule béante, bondissent vers l'étage supérieur. Ils n'ont encore senti que la chair humaine; tout à l'heure, l'attitude et le regard de l'extatique les auront rendus aussi doux, aussi soumis que ceux qui rampent à ses pieds. Le couronnement de la fresque est consacré à saint Antoine, martyr, que l'on voit en habits sacerdotaux.

Ces fresques, à part les dommages causés par les travaux de la construction de l'église supérieure, sont, en général, bien conservées. La terre et les débris foulés par les fondations nouvelles les ont préservées de toute altération, et ont fait le même office que la cendre et la lave dans les villes englouties. On y retrouve ce rouge intense et ce jaune foncé qui dominent toujours dans les fonds des peintures pompéiennes. Je n'ai pas besoin de dire que là s'arrête la ressemblance et que, par la verticalité des lignes, par la forme allongée des figures qui rappelle les canons de l'école byzantine, par l'élévation du regard, expression d'un sentiment nouveau, les fresques de Saint-Clément diffèrent absolument des peintures païennes. Mais, si c'est un autre art, c'est encore de l'art; ou plutôt c'est le même art avec des inspirations différentes. Il est impossible dans de certaines parties de méconnaître la main d'un artiste, et d'un artiste expérimenté. La disposition des groupes, l'intelligence de la composition l'attestent, autant que l'habileté du dessin. Les figures de Théodora et de la jeune femme qui l'accompagne ne s'oublient pas et sont des chefs-d'œuvre de simplicité et de grâce. Certaines têtes, celles du proprète Daniel, du père de saint Alexis et de son officier sont de vraies têtes d'étude. Et d'ailleurs, la composition des encadrements, qui se rapprochent, comme exécution et comme goût, des frises pompéiennes, suffirait à démontrer l'existence d'une école et l'influence d'un enseignement. On a découvert sur deux piliers de la nef une série de fresques de petite dimension, la plupart endommagées par la pioche. Toutes se rapportent à l'histoire de Jésus, et il est probable, d'après ce qui reste, qu'il y avait un ordre de composition allant de bas en haut.

Depuis mon départ de Rome, les fouilles ont été poussées en avant du porche, sous l'atrium, où l'on a fait des découvertes importantes. On peut donc espérer de voir, avant peu d'années, la vieille basilique entièrement déblayée. A la fin de 1863, les sommes dépensées pour les fouilles s'élevaient à huit mille écus romains (43,000 francs). On en demandait le double pour achever l'entreprise. Comme les Pères n'ont d'autres ressources que la générosité du public, je serais bien aise que ce peu de publicité donnée à leurs travaux par un admirateur sincère leur amenât quelques souscriptions nouvelles. Je suis d'ailleurs, en toutes choses, grand partisan de l'initiative individuelle; et ces braves religieux entreprenant, sans autres fonds que leur courage et leur confiance, le sauvetage d'un monument, s'élançant sans un sou dans un voyage de découvertes, me paraissent plus intéressants que tous les fondateurs d'académies et tous les promoteurs de congrès.

Quand l'antique basilique de Saint-Clément aura été complétement exhumée et restaurée autant que possible, on aura une sorte de Pompéi chrétienne, plus curieuse et plus instructive à étudier dans son ensemble que toute la galerie archéologique du musée de Latran.

CH. ASSELINEAU.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA CASSETTE DES SEPT AMIS, PAR S.-H. BERTHOUD (1).

Mon cher directeur,

Vous m'avez dit : quand vous rencontrerez un livre que vous puissiez recommander en toute conscience à nos lecteurs, envoyez-le-moi, je lui ouvrirai toutes grandes et bien volontiers les colonnes du *Musée*. Or le livre, le voici, et vous en aurez la primeur, car les éditeurs MM. Garnier ont bien voulu m'en communiquer les épreuves avant sa publication.

La cassette des sept amis de S.-H. Berthoud est un recueil de nouvelles et de causeries scientifiques comme votre collaborateur sait les écrire, je veux dire d'une moralité irréprochable et d'un intérêt toujours soutenu. J'en ai détaché, à votre intention, le chapitre qui a pour titre : *Amitié de certains animaux pour l'homme*, et j'espère que, selon votre promesse, vous voudrez bien lui faire bon accueil. Le docteur X.

AMITIÉ DE CERTAINS ANIMAUX POUR L'HOMME.

Il n'y a pas que le chien qui se prenne d'amitié pour l'homme. Dès qu'un animal est convaincu qu'on ne veut point lui faire de mal, il se livre franchement à son nouvel ami et n'admet plus que ce dernier puisse lui nuire.

Aussi je ne comprends point pourquoi certains animaux, non-seulement inoffensifs, mais encore utiles, sont mis au ban de l'opinion publique et tués impitoyablement.

J'en sais un, entre autres, rendant de grands services à nos champs, qu'il débarrasse des rongeurs qui les dévastent, doux, charmant, intelligent, s'attachant à son maître quand par hasard on l'admet à la domestication. Et cependant son nom seul fait frissonner, et sa vue suffit pour mettre en fuite les enfants, les femmes et souvent même les hommes! Ou bien on l'attaque brutalement, on le tue à coups de bâton et on s'éloigne de son cadavre en se félicitant du meurtre inutile que l'on a commis!

Je veux parler de la couleuvre.

Il y a quelque trente ans, un matin que je me promenais dans le bois de Vincennes, si différent alors de ce qu'il est aujourd'hui, je vis un paysan, armé d'une baguette, qui poursuivait avec acharnement, dans un buisson, une couleuvre à collier. J'intervins en faveur de la pauvre bête, déjà blessée, et, pour prouver à son ennemi qu'elle n'avait rien de nuisible, je la ramassai et la plaçai dans ma poitrine. J'eus beau démontrer à cet homme que la moindre attention suffisait pour distinguer une couleuvre d'une vipère, à laquelle la première ne ressemblait que vaguement, — en effet, la vipère a de longs crochets dans la gueule; sa forme courte est ramassée; sa couleur est roussâtre; une ligne irrégulière, en zigzag, parcourt son dos, et sa tête déprimée, presque triangulaire, est recouverte de petites écailles granulées, et que caractérisent deux bandes noires en forme de V, — il n'en persista pas moins dans son opinion erronée, protesta plus que jamais contre l'imprudente protection que j'accordais à une bête dangereuse et s'éloigna en me regardant sans doute comme un fou.

Après son départ, je déposai la couleuvre sur l'herbe; le pauvre animal, dont la queue se trouvait à peu près brisée, malgré ses efforts, ne put gagner un hallier voisin, qui lui offrait un asile. La laisser là, c'était l'abandonner à une mort inévitable. Assez embarrassé d'abord de ma bonne œuvre, je pris cependant le parti de ne point la laisser inachevée; je ramassai donc de nouveau la couleuvre et la rapportai à Paris.

Là, je la logeai dans une boîte pleine de mousse, que je ne pris même point la précaution de fermer; je mis cette boîte en un coin et je finis par ne plus y songer.

Un matin que je rêvais dans mon lit et que je combattais entre le besoin de me lever pour me mettre au travail et la paresse qui me retenait assoupi, je sentis un corps frais et doux qui me passait sur la poitrine. C'était la couleuvre.

Sortie de sa boîte et parfaitement guérie, elle me regardait de ses grands yeux, sans témoigner la moindre frayeur; elle se prit à chercher une place chaude près de moi, et, après l'avoir trouvée, elle s'y enroula sur elle-même et ne tarda point à s'endormir paisiblement.

Quand je me levai et que mon domestique entra, elle s'éveilla, se dressa, regarda autour d'elle, et, se glissant à terre, rampa jusqu'au pied de mon bureau. Je la plaçai sur ce bureau, près d'un grand porte-plume en bronze autour duquel elle s'enlaça et qu'elle ne quitta plus de la journée. On aurait dit, à l'y voir immobile, un de ces beaux bronzes que les Chinois savent si admirablement émailler et auxquels ils aiment à donner des formes d'animaux fantastiques.

Le soir, quand je fus installé dans mon lit et que la couleuvre le crut suffisamment échauffé, elle se dénoua du porte-plume, se laissa glisser du bureau sur mon fauteuil et de ce fauteuil sur le tapis. Elle gagna ensuite mon lit, s'y blottit comme elle l'avait fait le matin et s'endormit jusqu'au lendemain. Nous nous levâmes ensemble, et elle reprit d'elle-même sa place autour du porte-plume.

Dès lors il en advint ainsi chaque jour.

Psylla, je lui avais donné ce nom, ne tarda point à reconnaître le son de ma voix, et même à y obéir. Si je venais à l'appeler, elle levait sa tête intelligente, et à mon premier signe, elle venait, comme un ruban vivant, se nouer autour de mon cou ou se glisser dans la poche de ma veste de chambre. D'autres fois, attachée par la queue au socle en bronze, pour se jouer, elle suivait de la tête et de son long corps déployé presque tout entier chacun des mouvements de ma plume. En même temps elle sortait de sa bouche une langue souple et mignonne, et elle mettait à folâtrer avec cette plume une vivacité et un entrain des plus amusants. Il ne fallait point cependant qu'un autre que moi essayât de ces jeux avec elle. Si quelqu'un de mes amis s'avisait de la taquiner ou seulement de l'agacer du doigt, alors elle se repliait sur son porte-plume, agitait vivement sa langue, sifflait, menaçait et quelquefois frappait de sa tête la main qu'on tendait vers elle. Toutefois une parole de moi suffisait pour la calmer, et alors elle se laissait paisiblement caresser par celui qu'elle venait de repousser avec tant de frayeur et de courage à la fois.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que je possédais ce

(1) Un beau volume grand in-8°, illustré par Yan' Dargent. Garnier frères, éditeurs.

singulier hôte sans qu'il eût pris le moindre aliment. En vain, sur la foi d'un préjugé répandu partout depuis des siècles, et sans réfléchir que la forme du gosier de Psylla ne lui permettait pas de boire, je lui avais présenté du lait chaud. Elle s'en était toujours éloignée sans y prêter la moindre attention. Or, à en croire certains écrivains, on prend les couleuvres en mettant à leur portée un vase contenant du lait; d'autres ont encore été plus loin : ils ont prétendu que les couleuvres s'attachaient au pis des vaches pour les traire. Il suffit de disséquer un de ces reptiles pour reconnaître anatomiquement l'impossibilité matérielle de telles billevesées.

Malgré la sobriété reconnue des animaux à sang froid, il fallait cependant bien que Psylla mangeât. Je me procurai quelques petites grenouilles et je les mis dans un grand bocal à poissons rouges, plein d'eau, que je plaçai sur mon bureau. A peine la couleuvre les eut-elles vues, qu'elle se déroula lentement, gagna le bocal, s'attacha par la queue au pied contourné de ce vase, et se dressant vivement, plongea la tête dans l'intérieur avec la rapidité d'une flèche. Elly y saisit par la tête une grenouille qu'elle avala ou plutôt qu'elle huma à la manière dont les reptiles ingurgitent leurs aliments.

Elle retourna ensuite à sa place habituelle et je fus fort surpris le soir qu'elle ne vînt pas occuper dans mon lit sa place ordinaire.

Le lendemain, quand je me mis à mon bureau, non-seulement Psylla agita à peine sa jolie petite tête pour me faire accueil, mais encore je remarquai que son corps, si brillant d'habitude, paraissait terne et prenait une teinte d'un jaune terreux.

Dès lors, je vis peu à peu Psylla devenir de plus en plus languissante. Sa peau semblait se soulever de dessus son corps; et, ce qui donnait à la tête de ma pauvre couleuvre une expression assez difficile à dépeindre, ses yeux blancs ressemblaient à des yeux d'aveugle et ne jouissaient plus évidemment de la faculté de voir.

A quelques jours de là, par un beau soleil dont un rayon tombait d'aplomb sur elle, tout à coup Psylla sembla se réveiller. Elle s'étendit, elle se roidit de toute la longueur de son corps; elle parcourut lentement, péniblement, et comme encore à moitié endormie, toute la surface de mon bureau. Après quoi elle se mit à se frotter à l'entour du porte-plume : tantôt elle s'y enlaçait et l'étreignait en formant des nœuds d'une force extrême; tantôt elle s'y frictionnait doucement et lentement; tantôt elle passait avec vivacité entre les parties les plus étroites du petit meuble.

Ces préliminaires terminés, je vis, non sans stupéfaction, qu'elle se dépouillait de sa peau et qu'elle accomplissait cette opération sans briser l'espèce d'étoffe de gaze qui semblait être devenue cette peau. D'abord la tête se débarrassa de son enveloppe, puis le corps, puis la queue : une demi-heure suffit pour que Psylla, délivrée de cette espèce de longue coque, en sortît fraîche, vive, brillante et rajeunie comme jadis dut apparaître à son fils Jason le vieil Éson au sortir de la chaudière où Médée l'avait fait bouillir.

Par un mouvement alerte, Psylla se glissa sur le tapis, courut plutôt qu'elle ne rampa jusqu'à mon cabinet de toilette, s'y baigna dans une large cuvette placée sur le parquet et y demeura sept ou huit minutes. Après quoi elle déjeuna d'une grenouille, retourna à son poste favori et se mit à jouer avec ma plume plus gaiement que je ne l'avais jamais vue faire.

Tous les mois, les choses se passaient à peu près de la même façon; à la fin de l'année, je possédais dix peaux de couleuvre complètes, sans la moindre déchirure, et sur lesquelles se voyait distinctement la gaufrure qu'y avait laissée l'empreinte de chacune des écailles.

Notre amitié dura quatre années. Psylla se montra constamment douce, familière et tendrement intime. Une seule fois elle s'émancipa à commettre une équipée, et je dois avouer que cette équipée produisit une grande sensation dans la maison que j'habitais.

Sur le même carré, en face de la porte de mon appartement, demeurait une vieille dame qui professait pour les serins un goût passionné et qui possédait toujours trois ou quatre cages où nichaient des couples de ces oiseaux.

Un matin, en rentrant chez moi, après une nuit passée à la campagne, je trouvai réunies devant la porte de ma voisine huit ou dix commères qui glapissaient à qui mieux mieux. En me voyant, elles me saluèrent d'un unanime et peu gracieux : — Enfin, vous voilà!

— Regardez, ajouta l'une d'elles, regardez ce qu'a fait votre bête venimeuse! Comme si des chrétiens devraient avoir des vipères chez eux!

Et elle me montra Psylla, qui faisait une assez sotte mine dans une des cages à serins, où elle se trouvait enfermée.

Ennuyée de mon absence et livrée aux tentations que causent l'isolement et le désœuvrement, ma couleuvre, entendant les cris des serins, s'était laissée aller à la convoitise de changer de nourriture et de manger autre chose que des grenouilles. Sans doute, elle pensait, avec M^me^ de Staël, que la meilleure manière de se débarrasser d'une tentation consiste à y succomber de suite, car elle se glissa, Dieu sait comment, sous ma porte et sous la porte de ma voisine, se hissa sur la table où se trouvaient les cages, et se faisant de son plus mince, elle s'insinua entre deux barreaux, et s'introduisit dans l'une d'elles. Une fois maîtresse de la place, elle dévora la mère et trois petits encore sans plumes.

Mais, hélas! quand elle voulut sortir de la boîte grillée où elle venait de commettre un crime, la fuite lui devint impossible. Elle n'avait pas réfléchi que quatre serins formeraient dans son estomac un gros volume, épaissiraient singulièrement sa taille et l'empêcheraient de passer à travers les barreaux, entre lesquels elle s'était glissée pour entrer. Il lui fallut donc rester là captive et exposée à de sérieux dangers, car, sans la crainte qu'inspirait son venin imaginaire, on l'eût impitoyablement tuée.

Heureusement, je me rappelai à propos le mot de Figaro : *De l'or, monseigneur, de l'or!* et tirant de ma poche une pièce de vingt francs, je priai ma voisine de l'agréer en échange du déjeuner de Psylla et des quatre serins, qui valaient bien cinq francs.

Cette offre, acceptée avec empressement, apaisa la colère de la propriétaire des oiseaux, dissipa le rassemblement des commères ameutées par les plaintes de la vieille femme, et me permit de délivrer Psylla, qui, toute confuse, se hâta, dès qu'elle vit la porte de la cage entr'ouverte, de se glisser dans ma poche.

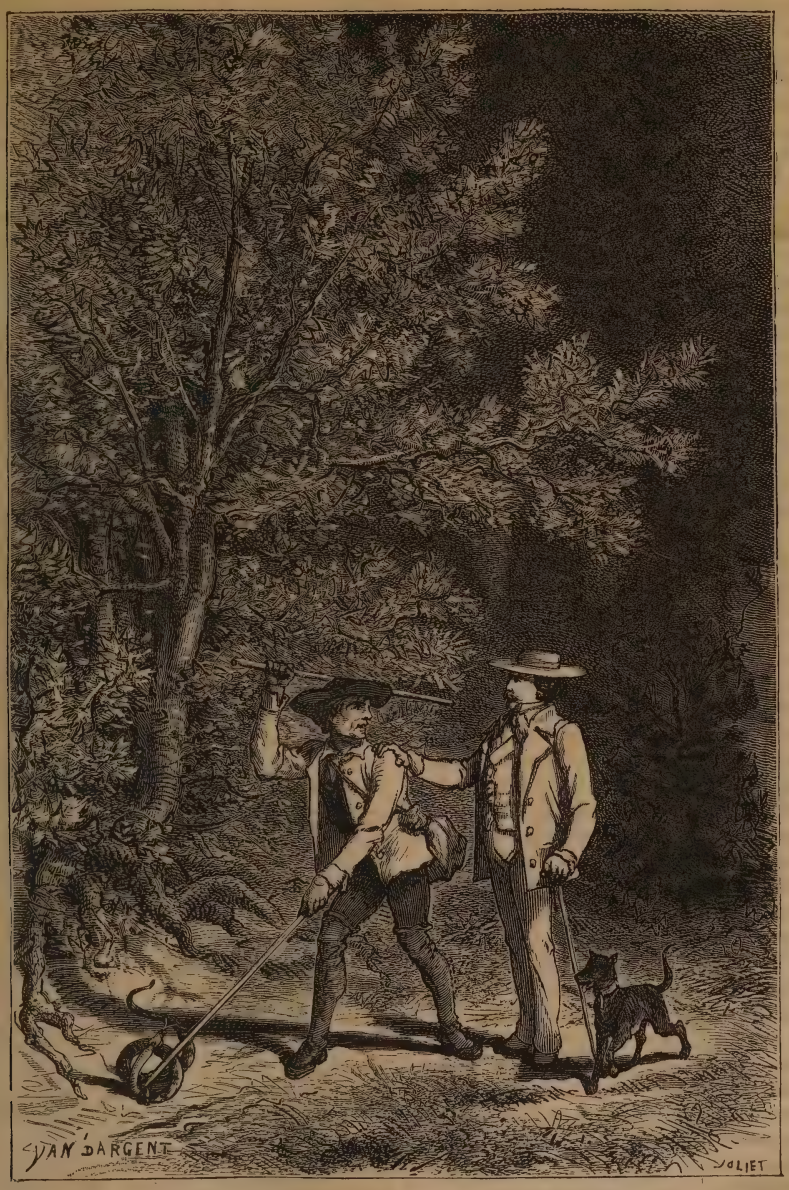
Peut-être, sans une autre escapade, serait-elle encore là sur mon bureau, jouant avec la plume qui écrit son histoire, car la vie des animaux à sang froid est fort longue.

Un matin, il lui prit fantaisie de se glisser parmi les fleurs qui garnissaient ma fenêtre, et elle tomba du troisième étage sur le pavé de la rue.

Je m'empressai de descendre quatre à quatre pour la relever. En me voyant, brisée, sanglante, elle souleva la tête, la pressa, par un effort suprême, sur ma main, comme elle avait l'habitude de le faire pour me caresser, retomba et mourut.

Il ne faut pas oublier le singe parmi les animaux qui se font l'ami de l'homme, et voici ce qu'un vieil officier de la marine marchande me racontait dernièrement sur un de ces animaux.

J'habitais depuis plusieurs années, me dit-il, l'île de Ceylan. C'était au plus fort de l'été. L'horloge de la paroisse venait de sonner cinq heures; la chaleur du soleil était brûlante. Pour me reposer des fatigues de mes occupations, j'errais seul dans une forêt voisine de la mer



La couleuvre. Dessin de Yan' Dargent.

et située à peu de distance de ma demeure. J'avais à peine fait deux cents pas dans ses sombres et délicieuses allées quand, sur ma gauche, j'entendis un léger bruit, semblable à celui que pourrait faire une personne en se glissant à travers un buisson. Je prêtai l'oreille, mais le bruit avait cessé. Je continuai ma promenade et me replongeai dans mes réflexions. Un second bruit, semblable au premier, se fit entendre de nouveau. Je m'arrêtai, je cherchai des yeux, et je découvris, à travers le feuillage, deux petits yeux perçants, en forme d'amande, et qui me regardaient avec une expression de douceur. La tête à laquelle ils appartenaient paraissait presque ronde; le nez était petit et court, mais nullement épaté; deux lèvres vermeilles et deux rangées de dents blan-

ches comme du lait composaient tous les traits d'une figure presque agréable. Au premier abord, la couleur de la peau avait une grande ressemblance avec celle d'une jeune souris; cette couleur était relevée seulement par une légère teinte argentée.

Tandis que je cherchais ce que pouvait être cette créature, un mouvement soudain la découvrit tout entière à mes regards. Je m'avançai pour la saisir, mais en une seconde elle monta, ou plutôt elle s'élança au sommet d'un cocotier. Je la vis alors distinctement, et je pus juger de la grâce de ses membres et apprécier sa taille, haute, autant que j'en pouvais juger, d'environ quatre pieds deux ou trois pouces. Assise sur une branche, cette créature semblait m'examiner avec la plus grande attention. Je lui fis signe de la main de descendre vers moi; elle imita mon geste en me faisant signe de monter près d'elle, invitation à laquelle il m'eût été, je l'avoue, fort difficile de me rendre.

De nombreux voyages m'avaient souvent donné l'occasion d'étudier et de comparer les différentes espèces de singes, les orangs-outangs, les jockos, les pongos; je vis bientôt que l'individu que j'avais sous les yeux appartenait à cette dernière espèce. Je lui donnai le nom de *Peters*.

Toutes les fois que je sortais pour mes longues et solitaires promenades, j'avais l'habitude d'emporter une petite provision de pain, que j'aimais à distribuer aux oiseaux que je rencontrais sur ma route. Voyant que Peters m'observait avec une sorte d'avidité, je pris dans ma poche un morceau de pain et le lui jetai. Il descendit, avec la rapidité de l'éclair, de l'arbre où il avait cherché refuge, se saisit du morceau de pain, le flaira à plusieurs reprises, me regarda d'abord, puis regarda le morceau de pain avec un air de doute et d'inquiétude; enfin il le laissa.

Je savais que cette hésitation était naturelle aux espèces des jockos et des pongos, et pour la faire cesser je pris un autre morceau de pain, j'en mangeai la moitié et lui jetai le reste. Il le prit, en se sauvant avec une agilité surprenante, et le mangea; puis, retournant alors au morceau qu'il avait laissé d'abord, il le flaira une fois encore et l'avala avec une grande avidité.

Comme je restai alors quelques minutes sans remuer, il étendit sa patte vers moi, et, l'agitant avec une espèce de mouvement d'impatience, parut me demander encore du pain. Je lui en jetai plusieurs autres morceaux qu'il prit avec la même dextérité; mais aussitôt que j'avançais vers lui, il s'enfuyait à une grande distance, et ne me laissait jamais la faculté de l'approcher. Alors je lui tournai le dos, jetant de temps à autre derrière moi de petits morceaux de pain; il me suivait avec précaution, étendait vers moi sa petite patte, l'agitait légèrement de temps en temps et la retirait à lui, en faisant entendre des cris doux, argentins et prolongés, dont les modulations variées devaient probablement signifier quelque chose.

A la fin, voyant que je ne lui donnais plus rien, il prit une résolution soudaine, s'élança au sommet d'un immense cocotier, et cueillant plusieurs noix, les fit tomber à mes pieds. J'en ouvris une avec un large couteau que je portais sur moi, je bus une partie du lait, et je mangeai un peu du fruit. Ensuite je me retirai à quelque distance pour permettre à Peters de boire et de manger le reste; ce qu'il fit sur-le-champ, de manière à me convaincre que cette espèce de nourriture ne lui était pas étrangère. La nuit arrivait, et je me dirigeai vers la ville. La pauvre créature me suivait à quelque distance, mais voyant que je ne faisais pas attention à elle, elle s'en retourna à regret, en s'éloignant lentement.

Le lendemain, à peu près à la même heure, je retournai à la forêt : Peters se tenait à la même place où je l'avais vu la veille. Je le trouvai couché sur les branches d'un jeune arbre et regardant à travers le feuillage. Aussitôt qu'il m'aperçut, il courut au-devant de moi avec de grandes démonstrations de joie, et, dans la vivacité de son élan, toucha presque à mes habits. Il ne resta pas là néanmoins, et s'élança de suite sur un arbre à deux cents pieds au-dessus de ma tête. Pour dissiper ses craintes, je pris un air d'indifférence et me mis à marcher en jetant des morceaux de pain sur la route. Il descendit tout doucement, et flairant les morceaux pour s'assurer, sans doute, s'ils étaient de la même espèce que ceux de la veille, il les mangea avec beaucoup d'avidité. J'avais apporté quelques biscuits, j'en partageai un en deux, et lui en jetai la moitié; il la prit avec sa dextérité habituelle, la flaira, la retourna, regardant avec un air d'hésitation et la laissa. Je pris alors un morceau de l'autre moitié, le portai à ma bouche et lui jetai le reste, qu'il avala en un instant, ainsi que le morceau qu'il avait laissé. Il n'est sorte de gambades et de bonds qu'il ne fît pour me montrer sa joie, sautillant, se roulant, prenant les attitudes les plus gracieuses à imaginer, et de temps à autre s'avançant vers moi et étendant sa patte pour me demander encore du biscuit.

Toutes les après-midi se répétaient les mêmes scènes; j'allais à la forêt les poches pleines et je revenais les poches entièrement vides. Chaque fois que je donnais à Peters une nouvelle espèce de biscuit ou de gâteau, il manifestait les mêmes doutes et la même hésitation, et n'en mangeait jamais sans qu'il m'eût vu y goûter.

Accoutumé bientôt à me voir venir tous les jours, il guettait mon arrivée. Un jour, il accourut à ma rencontre et mit devant moi, mais toujours à quelque distance, plusieurs belles noix de coco. Je ne pus m'empêcher d'admirer son instinct; j'en ouvris deux des plus belles, en pris une, et m'écartai un peu pour lui permettre de s'approcher et de prendre l'autre.

Je bus le lait et mangeai une partie du fruit de la mienne. Peters suivit mon exemple en me regardant avec un air d'intelligence. Quand l'heure de partir fut venue, je m'amusai à lui ôter mon chapeau et à lui faire un grand salut; d'abord il parut embarrassé, mais il trouva bientôt un expédient; il se mit à arracher quelques feuilles de bananier, s'en fit en un instant et avec une dextérité étonnante une espèce de chapeau, et, le mettant sur sa tête, me fit à son tour un grand salut avec la plus comique gravité. Nous nous séparâmes alors pour suivre chacun notre route. Ainsi, par degrés, disparaissaient le soupçon et la méfiance, et Peters venait à moi sans montrer la moindre crainte ou la moindre hésitation.

Le lendemain, je revins à mon heure ordinaire, mais sans le rencontrer. Je l'appelai et m'assis pour l'attendre; au bout d'une heure, je le vis revenir en courant avec son agilité accoutumée; il était hors d'haleine. Je lui offris un biscuit et du vin; il laissa le biscuit, mais avala le vin tout d'un trait; puis, saisissant l'une de mes mains, il essaya de m'entraîner au plus épais de la forêt. Je dois l'avouer, j'hésitai à le suivre. J'étais effrayé à l'idée de me trouver seul au milieu des singes de cette espèce, en trop grand nombre pour que je pusse me dé-

fendre. Cependant, après un moment de réflexion, je surmontai ce sentiment involontaire de timidité que je me reprochais, et je le suivis. Il avait un air d'impatience dont je ne pouvais pénétrer la cause.

Nous fîmes environ un quart de mille à travers le taillis et les buissons, non sans peine, pour ma part, avant d'atteindre un groupe de cocotiers, au milieu duquel, à ma grande surprise, j'aperçus une jolie petite hutte couverte de feuillage et presque finie. Je me rappelai parfaitement alors que plusieurs célèbres voyageurs, et nos premiers naturalistes, attestent l'existence de semblables constructions. Peters paraissait enchanté de son ouvrage. Il frappait l'une contre l'autre ses pattes industrieuses et faisait entendre ce doux son argentin dont j'ai déjà parlé, et qui semblait être l'une de ses grandes démonstrations de joie. Mais bientôt à cette joie succédèrent le désappointement et la douleur, lorsqu'il s'aperçut que je ne pouvais entrer dans la hutte sans me baisser excessivement. Il en avait proportionné l'entrée à sa petite stature et non à la mienne; sa prévoyance ne s'était pas étendue jusque-là. Une espèce de rage sembla s'emparer de lui; en un instant, il saisit la branche qui déterminait la hauteur de la porte et renversa tout. Alors il me conduisit à quelques pas de là, dans un endroit où se trouvaient des branches qu'il avait préparées et rassemblées pour en former un amas de matériaux. Il m'en mit quelques-unes sous les bras, en prit lui-même autant qu'il put en porter, et me fit signe de le suivre. J'obéis, et le roi de la création devint le manœuvre d'un singe.

Il entreprit sur-le-champ de refaire l'entrée de la hutte; un coup d'œil lui fut suffisant pour la proportionner à ma haute taille. Je l'aidai de la meilleure grâce du monde, et en peu de temps tout fut fini. A l'intérieur et près de la porte je trouvai deux bancs de mousse assez longs, et, dans l'un des coins, une ample provision de cocos.

Après avoir donné un libre cours à sa gaieté, il sentit que la nature réclamait ses droits; il s'assit sur l'un des bancs de mousse et étendit vers moi ses deux petites mains en les agitant avec grâce, ainsi qu'il faisait toujours lorsqu'il voulait avoir quelque chose. Je lui présentai du pain, des œufs durs dont il n'avait pas encore mangé et des biscuits sucrés. A en juger par l'avidité avec laquelle il dévora tout ce que je lui donnai, je dus juger que la pauvre petite créature devait avoir passé la nuit et une partie du jour à l'ouvrage.

Enfin, arriva le moment de rentrer à la ville. Je ne saurais vous peindre la surprise et la peine du pauvre Peters lorsqu'il vit que je me préparais à partir. Il resta sans mouvement et comme accablé par l'excès de sa surprise; il se mit devant moi sans chercher à me retenir, et, quand je sortis, il poussa un cri si plaintif que je ne pus m'empêcher de me retourner. J'essayai alors de lui faire comprendre de mon mieux que je reviendrais bientôt, le lendemain. Je ne sais si j'y réussis entièrement, mais, pour moi, j'aperçus clairement qu'il avait combiné et arrangé dans sa tête que nous devions désormais vivre ensemble en bons amis. C'est pour cela qu'il avait construit une hutte et fait provision de fruits et de noix de cocos; en un mot, qu'il avait formé, à sa façon, un établissement en règle.

Le jour suivant, je vins à dessein à la forêt plus tôt que d'habitude; ce ne fut pas sans peine que je trouvai notre nouvel établissement. Peters était couché sur son banc de mousse; il sauta en me voyant, et son cri argentin m'annonça toute sa joie. J'avais apporté un marteau, des clous, une petite boîte contenant divers ustensiles, deux tasses, deux verres, quelques assiettes, une cafetière, un briquet et un peu d'amadou. Je désirais mettre moi-même à l'épreuve l'instinct de ces animaux, voir jusqu'à quel point on pouvait le développer, et m'assurer si tous les faits racontés dans les voyages et par les naturalistes pouvaient être vrais; car j'avoue que leur singularité avait plus d'une fois amené le doute en mon esprit. Je donnai tous ces trésors à mon petit ami, qui parut enchanté; ses yeux petillaient de joie en les regardant et en les touchant. Chaque jour, je prenais plaisir à ajouter à l'ameublement de Peters; je lui apportai successivement deux ou trois petites tables, une cruche pour puiser de l'eau, quelques pliants, et enfin, pièce à pièce, une petite commode que je remontai du mieux que je pus, n'ayant voulu mettre personne dans ma confidence.

Après un peu de peine, Peters parvint à savoir préparer la table hors de la hutte, à mettre la nappe, c'est-à-dire à la couvrir de larges feuilles de bananier; à placer deux chaises en face l'une de l'autre, l'une pour moi, l'autre pour lui; à orner la table de fleurs et de feuilles fraîches, et à arranger avec une espèce de symétrie les fruits, les sucreries et les petits gâteaux que j'apportais de la ville. Il avait tant d'intelligence et d'adresse pour couper les tartines et pour les couvrir de beurre, qu'il eût pu défier la plus habile ménagère.

Ces scènes amusantes par leur simplicité même se répétaient chaque jour sans m'ennuyer, car je sentais le plus vif intérêt à observer les progrès de cet instinct. L'après-midi, aussitôt que j'avais terminé mes affaires, j'allais invariablement à la hutte de Peters, et là, je lisais, j'écrivais comme si j'eusse été seul. Souvent, à mon arrivée, je trouvais un petit repas qui m'attendait.

J'eus la fantaisie une fois d'apporter une guitare, pour observer l'effet que la musique produirait sur lui. Il fut d'abord effrayé, surtout lorsqu'en passant ses doigts sur les cordes il entendit le son que produisaient leurs vibrations. Il retira soudain sa main, et en même temps, avec une curiosité inquiète, il regarda derrière l'instrument, ensuite dedans; puis enfin il fixa sur moi ses yeux qui semblaient m'interroger. Je pris l'instrument et chantai, en m'accompagnant, une barcarolle vénitienne.

Non! je ne saurais décrire la surprise, le ravissement du pauvre Peters. Toutes ses facultés semblaient suspendues, il respirait à peine.

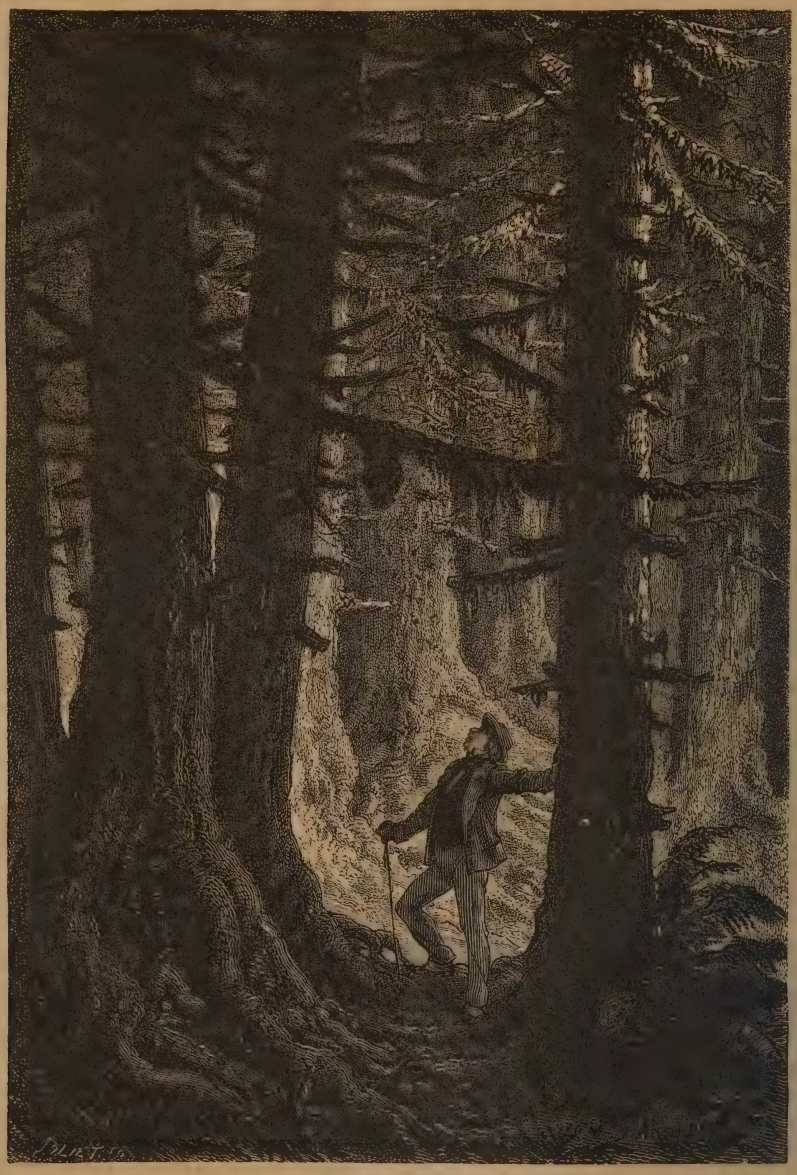
Un jour, le 28 décembre 1816, conduit par je ne sais quelle inquiétude secrète, je partis plus tôt que de coutume et me dirigeai vers la forêt. J'avais fait provision des gâteaux et des fruits secs que Peters aimait le mieux; impatient d'arriver, je marchais rapidement. Tout d'un coup, à quelque distance, j'entendis un bruit qui m'était étranger. Je me hâtai; ô terreur, je découvris dans le sentier des traces de sang; je courus en avant, et j'aperçus un énorme serpent que d'abord j'avais pris pour un boa, mais qu'en regardant de plus près je reconnus être un de ces gros serpents de Java, d'environ huit ou neuf pieds de longs, qu'on nomme *jaune-et-bleu*, parce que leur peau est bigarrée comme celle du tigre et marquée par des carrés que traverse une raie du plus brillant azur. L'horrible reptile avait saisi l'infortuné Peters, ses membres étaient déjà déchirés d'une manière affreuse, et des flots de sang coulaient de ses larges blessures.

Je ne sortais jamais sans un pistolet à deux coups. Je

le pris et visai à la tête du monstre; je l'atteignis. Il quitta le pauvre Peters, et, levant la tête, il allait s'élancer sur moi, lorsqu'il reçut un second coup qui le fit fuir à quelques pas, où il expira.

Peters gisait étendu sans mouvement, non-seulement parce qu'il avait perdu beaucoup de sang, mais encore par la terreur que lui avaient inspirée les coups de pistolet et l'horreur naturelle que la vue d'un serpent produit sur les singes. Je le pris, l'emportai dans sa hutte et l'étendis sur son lit de mousse.

Le croyant mort, j'allais sortir de la hutte, lorsqu'un cri plaintif me ramena vers lui; je lui donnai quelques



« Tandis que je cherchais ce que pouvait être cette créature... » Dessin de Yan'Dargent.

verres d'eau pour diminuer, s'il était possible, les horribles souffrances qu'il endurait. Je passai la nuit près de lui. Un instant, je le crus sauvé; ses convulsions avaient cessé, il semblait respirer avec moins de peine, la fièvre paraissait avoir disparu.

— Peters, mon pauvre Peters! m'écriai-je.

Il tourna vers moi sa jolie petite tête, me regarda avec une expression de gratitude et d'affection que je n'oublierai de ma vie, fit un effort pour s'approcher de moi, retomba sur son lit et rendit le dernier soupir.

A trois jours de là, je m'embarquai pour retourner en Europe.

S.-H. BERTHOUD.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

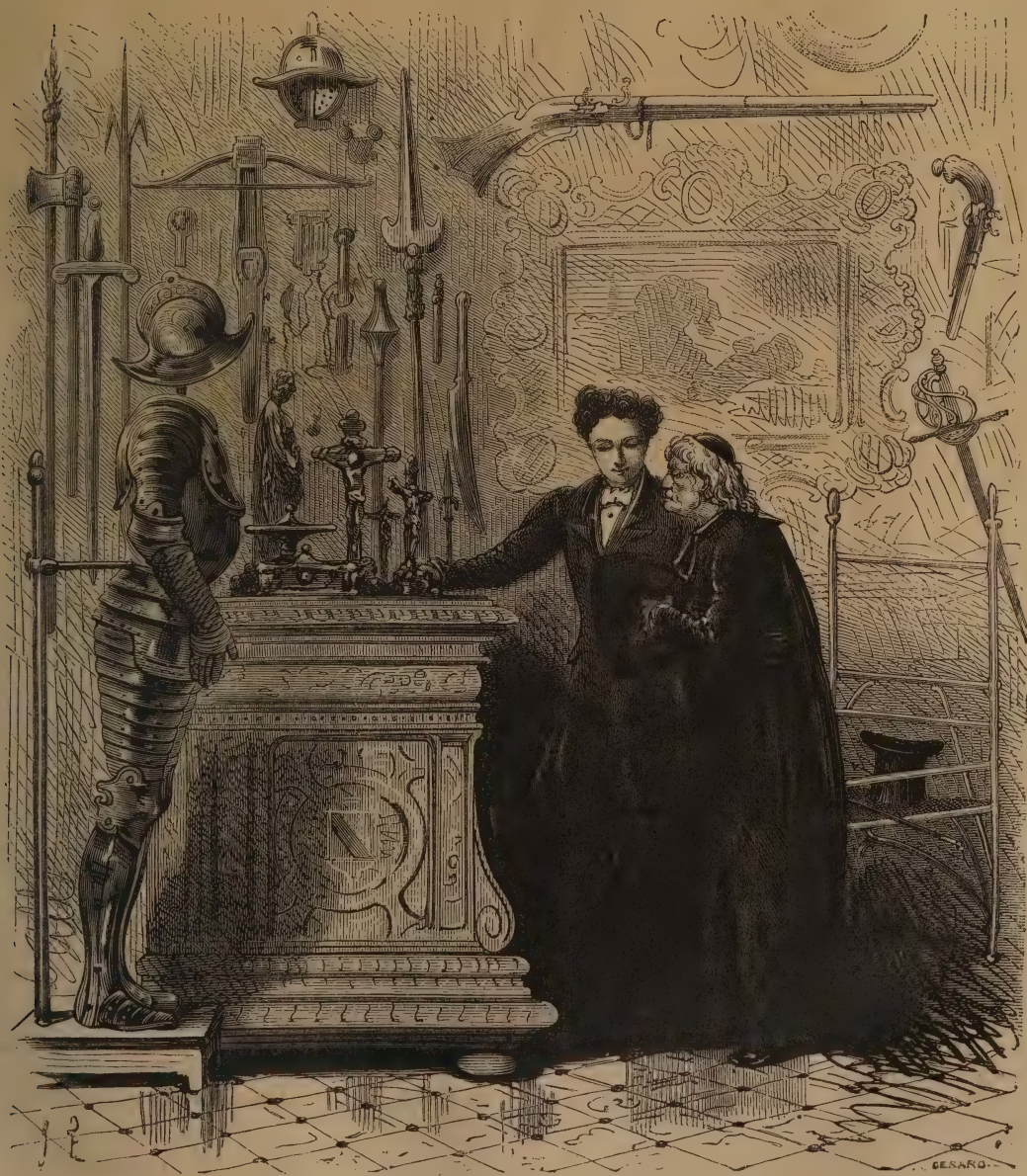
LE CRUCIFIX D'ARGENT.

A LA MÉMOIRE DE MA CHÈRE SŒUR, CAMILLE BRAZIER JANIN,

MORTE, AU MOIS DE MAI 1868, A SAINT-RAMBERT,
Dans l'exercice des plus calmes et des plus solides vertus.

Elle me disait souvent : « Écris donc à mon intention une petite histoire que puisse lire une chrétienne ignorante et timorée. » Alors j'écrivis ces pages, mais trop tard, et je les dépose, en pleurant, sur son tombeau.

J. JANIN.



Le crucifix d'argent. Dessin de Férat

I

Il y avait, aux plus beaux jours de la Restauration, dans une maison qu'il avait bâtie à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré, un jeune homme appelé le chevalier de Peilhon. Son grand-père avait été secrétaire du roi, et passait, en 1760, pour l'un des plus habiles connaisseurs de Paris. Le cabinet de M. de Peilhon était souvent visité par les curieux, qui ne pouvaient se lasser de contempler sa *Sainte Vierge*, du Guerchin, vêtue de rouge et de bleu; ses deux Téniers : *le Chirurgien de campagne* et *le Repas flamand;* ses deux Wouwermans : *la Fontaine du Dauphin* et *la Buvette des cavaliers*. Il possédait aussi de Paul Potter *Une Auberge*, qui est aujourd'hui l'un des ornements du Louvre, et la belle femme aux cheveux blonds, corset jonquille et jupe en satin blanc, du charmant Gaspard Netscher. De ces chefs-d'œuvre, dont il avait entendu parler à son berceau, le chevalier de Peilhon était plus fier que de ses titres de noblesse. Il était né, d'ailleurs, avec toutes les vertus de l'antiquaire, et si le mot *vertu* est peut-être un peu fort, nous l'aurons bientôt remplacé par la grâce et le goût de ces heureux esprits, tout remplis d'une intelligente passion pour les plus belles choses. Beaucoup d'honnêtes gens, sachant le chevalier de Peilhon riche et bien élevé, s'étonnaient qu'il se maintînt avec tant de prudence en dehors des emplois et des grades, si recherchés, même par les sages. Tel il était, cachant sa vie, et, ce qui est plus rare, défendant à ses meilleurs amis la porte de son petit Louvre. On l'aimait cependant, pour peu qu'on le connût, tant il était affable et courtois.

La maison qu'il avait bâtie à sa fortune, et non pas à sa vanité, était vaste et spacieuse. Il en tirait un gros revenu, dont la moitié suffisait, bien au delà, à ses dépenses personnelles. Il employait le reste à ramasser, avec un choix scrupuleux, des meubles, des tableaux, des gravures, des livres, et parfois une médaille en belle et bonne condition. Il avait le goût d'un grand artiste; pour la moindre tare, il eût renoncé au plus beau morceau.

Un jour d'été, comme il revenait de promener au bois de Boulogne un cheval bai-brun que l'on eût dit emprunté à l'*Abreuvoir hollandais* de Wouwermans, le chevalier de Peilhon rencontra sur le pas de sa porte un vieux prêtre en cheveux blancs, de l'aspect le plus vénérable et pauvrement vêtu, auquel il fit un grand salut, s'effaçant pour le laisser passer. Le prêtre, avec un doux sourire où se montrait un certain étonnement de se voir salué par un si beau jeune homme, oublia d'abord de se découvrir; mais bientôt, le chapeau à la main :

— Monsieur, dit-il, vous qui faites un si beau salut à un humble prêtre de si piètre apparence, plus je vous regarde, et plus je suis sûr que vous pourrez me prêter un crucifix dont l'aspect puisse au moins calmer l'impatience et la douleur d'une pécheresse qui va mourir. Elle habite, au premier étage, une suite de chambres dorées; on marche sur des tapis, on s'assied sur le velours, mais une chrétienne n'y trouverait pas un meuble pour prier à son aise! Les habitants de ces demeures presque royales mangent dans la porcelaine et dans l'argent; ils boivent dans le cristal. Les murailles sont couvertes de cadres d'or; mais lorsque enfin la mort entre au logis de ces gens heureux, leur regard épouvanté cherche, sans la trouver, une image divine qui les encourage et les console. En vain, voyant cette pauvre femme entre les mains de la mort, qui la tient sans rémission, j'ai demandé à ses domestiques, à ses voisins, un simple christ en ivoire, en bois même, attaché sur une croix de sapin noirci..., pas un de ces imprudents n'a songé à garder dans le coin le plus obscur l'image de notre rédemption. Je suis monté là-haut, sous les toits... la mansarde, hélas! est aussi négligente que le salon. A la fin, désespérant de ma mission, j'allais de ce pas chez moi, non loin de Saint-Séverin, prendre un beau christ que m'a donné mon ancien maître et mon cher évêque, M. le cardinal de Cheverus.

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, répondit le jeune homme, et je serais bien fâché que vous fassiez, par ce grand soleil, un si long chemin. Si donc il vous plaît de remonter vingt-cinq marches, nous trouverons à votre intention cette image consolante du Dieu qui est mort pour nous. Mais pourquoi donc, vous adressant à tout le monde ici, ne pas frapper à la porte de l'entre-sol?

— Je vous dirai franchement, dit le vieillard, que je tenais déjà le battant de votre porte, et que j'allais heurter, quand je me suis aperçu que ce battant représentait un monstre en cuivre, assez semblable à quelque dieu du paganisme. Alors j'ai pensé : ce n'est pas ici qu'habite Notre-Seigneur.

Il parlait encore, et déjà le jeune homme introduisait le vieux prêtre dans une vaste antichambre, ornée à plaisir de toutes sortes de belles sculptures : festons de fruits et de fleurs en relief, masques, colonnes, pilastres en bosse d'écaille de tortue, oiseaux qui chantent, dauphins qui nagent, armes, losanges, faïences... un mélange exquis d'ornements empruntés à toutes les époques. On entrait bientôt dans un grand salon carré, où se trouvait une table à huit pans, en ébène, ornée de compartimens merveilleux : héliotrope, lapis, jaspe et cornaline... une merveille encadrée dans un marbre de Gênes, et posée sur un pied de poirier noir à huit colonnes et quatre pilastres. Sur cette table était un vase d'albâtre oriental couleur d'aurore, avec deux anses et son couvercle. On admirait dans le salon suivant, sur la cheminée en porphyre, deux vases de marbre de Sicile, sans oublier les lustres, les girandoles, les pendules, les terres cuites de Clodion, de Pajou et de Bouchardon. Les murailles étaient pleines de chefs-d'œuvre : *Un joueur de musette*, par van Dyck; un paysage de Berghem; une prairie de Paul Potter et de fleurs de van Huysum. Mais tous ces miracles d'Italie et de Hollande étaient arrangés avec tant de goût, que ces grands peintres semblaient n'avoir pas quitté ces murailles splendides. Disons mieux, l'effet de ces merveilles était si simple, au premier coup d'œil, qu'il fallait un certain temps pour le bien comprendre. Ajoutez la confusion de ces choses si diverses pour des yeux sans expérience : le paradis terrestre et nos premiers parents sous les premiers arbres, à côté d'un cabaret où des paysans jouent aux cartes; le modèle du tombeau du cardinal Fleury auprès de l'Amour courbant son arc; le portrait de Mlle Clairon, en Médée, précédant une Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans les bras. A l'aspect charmant de toutes ces confusions, le vieux prêtre, ébloui, fut forcé de s'asseoir sur une chaise à perroquet, garnie de taffetas vert rayé de blanc.

— Monsieur, pardonnez-moi, dit-il, mais dans toutes les choses que je vois, je ne sais plus à laquelle entendre. On dirait d'une magie, et j'aurais grand be-

soin, en ce moment, du sang-froid de mon patron saint Antoine.

Il dit cela très-simplement, en fermant les yeux et reprenant ses esprits. Quand il revint à la douce lumière, il savait déjà distinguer cet objet-ci de cet objet-là; et le jeune homme :

— Ouvrez les yeux, mon père Antoine, et choisissez parmi ces christs de la plus belle époque. Celui-ci vient de Florence et celui-là de Milan; j'ai rencontré le troisième dans un faubourg de Rome. Il fut sculpté au temps des Carrache.

Qui fut bien embarrassé? ce fut l'habitué de Saint-Séverin. On lui montrait un christ d'or attaché à une colonne de jaspe; un christ de jaspe oriental sur une croix de lapis; une croix de cristal de roche garnie de vermeil :

— A moins, monsieur l'abbé, reprit le chevalier, que vous ne préfériez cette croix d'ambre jaune, où resplendit ce beau christ que l'on dirait sculpté par Michel-Ange? c'est une belle œuvre de la renaissance. Enfin, quelle que soit l'image choisie par vous, n'oubliez pas de me la rendre. Elle est un des grands ornements de mon logis, et j'y tiens beaucoup plus qu'un avare à son trésor.

Le prêtre, obéissant, choisit le christ d'ambre jaune, et prit congé du chevalier de Peilhon sans mot dire, mais son regard le remerciait.

II

La voisine du chevalier de Peilhon qui se mourait en ce moment, la pécheresse à qui l'abbé Antoine apportait ce beau christ de la meilleure époque, était une femme assez jeune encore pour tenir son rang parmi les belles personnes de Paris. Il n'y avait pas déjà si longtemps que la dame appartenait à ce qu'on appelle aujourd'hui *le beau monde*. Elle faisait et défaisait la mode à son gré; elle se montrait en grand triomphe aux plus beaux endroits de la grande ville. On la citait pour son équipage et pour sa dépense; elle recevait dans son salon des hommes choisis parmi les seigneurs, les politiques et les beaux esprits. Sa conduite était à l'abri même de la médisance et régulière en toute chose. On disait seulement qu'autrefois, dans sa première jeunesse, un certain marquis que l'on nommait avait été l'attentif de Mme de Vandenesse, c'était le nom de la malade, et, depuis la mort du marquis, on ajoutait qu'elle avait vécu dans une espèce de veuvage qui n'était pas sans estime. Au demeurant, l'apparence était bonne, et les plus proches voisins parlaient bien de cette Française à demi Belge, élégante et bien entourée.

Il est vrai que le chevalier de Peilhon avait toujours résisté aux invitations de sa belle locataire; non pas qu'il eût à lui reprocher le moindre écart : son éloignement tenait d'une cause beaucoup moindre, et ceux-là seront tentés de sourire, qui ne savent pas à quel degré peut atteindre cette ardente passion pour *le comme il faut* dont le chevalier était possédé. Le jour même où Mme de Vandenesse avait fait porter ses meubles dans son nouveau logis, le chevalier avait vu par hasard tout le détail du déménagement d'une grande coquette, et son regard, offensé par la plus légère contradiction des formes et des couleurs, s'était détourné péniblement de ce luxe insensé et mal réglé. Ces beaux meubles sortaient des mains du tapissier et l'artiste n'avait rien à y voir. Les couleurs de ces tentures criardes juraient l'une contre l'autre : un lit à baldaquin, surmonté de plumes blanches, des fauteuils rigides, une armoire à glace, et partout des cuivres tout neufs, à l'emporte-pièce, et qui, certes, n'avaient pas été ciselés par Gouttières. Des meubles de Boule, achetés dans le faubourg Saint-Antoine; des tapis parsemés de fleurs impossibles; des bibelots de rencontre et des tableaux de hasard. La toilette même était copiée, on l'eût dit, sur la toilette des comédiennes. Que vous dirais-je? un faux luxe, un faux goût, un mensonge. Il n'y eut, au gré du chevalier, qu'un petit lit bleu de ciel, une chaise et deux fauteuils de la même couleur; une table en ébène, un encrier en vieux laque; une pendule où l'on voyait la fille de Greuze, en marbre, pleurant son oiseau mort. Tout ce petit ameublement avait été mis à part et brillait d'une fraîche et gracieuse antiquité, au milieu de tous ces meubles qui sentaient beaucoup plus le commissaire-priseur que la femme élégante.

— Ils sont pourtant très-jolis ces satins d'un bleu si tendre, et ce mobilier-là conviendrait parfaitement à quelque fillette innocente, se disait le chevalier de Peilhon!

Bref, il fut si charmé de ce qu'il y avait de chaste en ce petit meuble discret d'une honnête chambre à coucher, qu'il avait presque deviné la jeune fille cachée et silencieuse à travers les splendeurs criardes de la mère en son âge mûr.

Malheureusement ces bonnes dispositions, qui, bien ménagées, l'auraient poussé à visiter, comme il convenait, sa nouvelle locataire, furent horriblement déconcertées par un spectacle inattendu : le piano de la jeune personne. Autant il aimait la musique, autant il redoutait le tapage. Une main légère et fluette, allant doucement sur les touches d'ivoire et d'ébène... il ne savait rien de plus rare. A ses yeux, le plus bel instrument donnait toujours trop de son; il était resté un admirateur de Paganini, brisant trois cordes à son violon. Pensez donc à son épouvante à l'aspect de ce grand piano à huit octaves, que quatre hommes avaient peine à porter, et qui rendait un son de clochette et de tambour! Juste ciel! c'était donc vrai! Au bas du piano, je ne sais quel barbare avait ajouté un tambour de basque, un chapeau chinois, toutes sortes de sonneries. A l'aspect de ce monument fantastique, on eût vu le chevalier de Peilhon se boucher les oreilles. Un tambour que la musicienne frappe à coups de pied pendant que ses deux mains frappent à coups redoublés sur les cordes d'en haut, jamais il n'avait rien vu de plus abominable!

— Oh! disait-il, que de réveils en sursaut! quelles nuits sans sommeil! quelle machine au-dessus de ma tête! Ah! malheureux! que faire et que devenir?

Déjà il cherchait le moyen de résilier ce bail funeste. On peut croire, en effet, que s'il avait jamais eu l'idée de visiter sa voisine, maintenant il ne songeait plus qu'à s'enfuir. Je vous ai dit que c'était sa manie. Il détestait les couleurs voyantes en peinture, en musique, en poésie, en habits. Un mauvais son lui déchirait l'oreille, un mauvais tableau lui crevait les yeux.

Toutefois il fut assez longtemps sans se ressentir de ce terrible voisinage, et s'il entendait par hasard cet instrument de mauvais présage, il reconnaissait une main habile et délicate, et parfois une voix douce et tendre, avec tant d'onction et de naïveté, qu'il rendait toute justice à l'artiste invisible et se prenait à retenir son souffle afin de mieux entendre. Alors il songeait qu'un jour ou l'autre il se présenterait chez Mme de Van-

denesse. Il savait bien, cependant, que son inquiétante locataire était incapable de jouer si doucement et de chanter d'une voix si tendre. Elle passait deux ou trois fois par semaine sa soirée hors du logis, et c'était justement ces heures-là que choisissait la musicienne inspirée. Elle ne chantait que les œuvres des maîtres, elle ne jouait que les symphonies des grands artistes : tantôt l'*Adélaïde*, tantôt la *Symphonie pastorale*. Ou, si parfois une chanson plus gaie errait sur les lèvres de cette aimable jeunesse, il y avait toujours comme une douleur voilée au fond de ces chansons. Cependant plus il l'écoutait, et plus le chevalier de Peilhon se disait :

— Il faut pourtant que je la voie et que je l'entende à mon aise, et, s'il lui convient que nous jouions ensemble, je porterai là-haut mon violon d'Amati, moins bruyant que mon Stradivarius.

A la fin de toutes ces péripities, comme il sortait de son logis pour faire une première visite à ce talent calme et voilé, ô misère! il entendit retentir, dans un fandango vulgaire, un galop de la rue, une valse de jardin public, le bruit du tambour et le tapage de ces vils clochetons. Adieu la muse ! adieu l'inspiration ! Voilà comment notre antiquaire avait renoncé à se présenter à l'ange... au démon de là-haut. Il en eut la fièvre, il en perdit le rêve et le sommeil.

Disons toutefois que ces sortes d'accidents furent très-rares. Mais ces violences étaient impardonnables dans l'esprit de ce galant homme. Il n'y pouvait rien comprendre ; il disait que l'on avait enfermé dans la même cage le corbeau et le rossignol.

III

Huit ou dix jours après sa première apparition, l'abbé Antoine revint chez le chevalier de Peilhon.

— Monsieur, lui dit-il, si vous ne m'avez point revu plus tôt, c'est que l'on craignait que le typhus n'eût paru chez la malade et je ne voulais pas vous exposer à la contagion. Dieu merci! la fièvre était moins dangereuse, et je puis vous saluer en toute confiance. Mais si vous saviez avec quelle adoration la pauvre malade a reçu la belle croix que vous m'avez confiée? A peine l'eut-elle touchée de ses mains tremblantes, qu'elle la posa sur ses lèvres et sur son cœur. Depuis ce jour d'allégeance, elle n'a plus voulu s'en séparer, et je puis affirmer que ce beau christ a déjà fait un miracle. Au bout de vingt-quatre heures, la malade avait retrouvé, dans sa mémoire éteinte, son *Credo* et son *Pater*. Elle a retrouvé la foi de sa jeunesse avec l'espérance ; elle a versé les plus douces larmes sur les pieds de notre Sauveur. Quelles tendres paroles elle adressait au Dieu mort pour nous sur la croix! Il est vrai, car je l'ai bien regardé depuis huit jours, que ce beau christ est une merveille. On dirait que le sang divin sort des sept plaies ; on est ému rien qu'à voir la couronne d'épines s'enfoncer dans ce front auguste. Quel sourire affligé ! les larmes tombent encore de ces beaux yeux fermés à la douce lumière, et l'on ne saurait douter que le supplicié des enfants d'Israël ait entendu retentir à ses oreilles le bruit du voile qui se déchire dans le temple de Jérusalem. Voyez donc les clous d'airain dans ces mains faites pour bénir le monde, et ces deux pieds transpercés!... Tu peux venir ici, apôtre Thomas, tu verras vraiment tout le supplice, et tu croiras à la mort divine, à la divine résurrection. La vie, en effet, s'est arrêtée en ce beau corps, et cependant le cœur bat, le sang coule dans les artères. Voilà, monsieur, l'effet produit par la contemplation de ce bel ouvrage ; et voyant toute l'émotion de la mourante à ce touchant spectacle, j'ai pensé à vous demander à qui donc appartenait ce calvaire? il faut qu'il ait été touché par quelque sainte ou quelque martyr.

Le chevalier de Peilhon écouta, non pas sans l'orgueil du propriétaire, cette innocente louange de l'un des plus beaux morceaux de sa collection.

— Monsieur l'abbé, dit-il, malgré votre charité pour les petits ridicules de votre prochain, je suis bien sûr que vous avez souri mentalement à ma passion pour les fragments du temps passé. Vous vous êtes dit, pensant à moi : c'est un maniaque ; et vous m'aurez noté pour un gros péché véniel. Voyez cependant la toute-puissance et l'autorité d'un chef-d'œuvre. A peine entrevu, votre pénitente a retrouvé la foi et l'espérance ; elle a compris toutes les douleurs de la passion ; elle a suivi, pleurante, le chemin du Calvaire ; elle a entendu le grand cri de notre Sauveur appelant son père à son aide. Elle adore, en ce moment, la Vierge aux blonds cheveux et les saintes femmes agenouillées au seul tombeau qui n'aura rien à rendre au jugement dernier. Eh bien, ce grand miracle, il le faut rapporter à l'artiste à qui nous devons cette ineffable représentation du grand drame accompli sur le Golgotha. L'orfèvre excellent a laissé sur ce morceau d'ambre et de lapis, toute son âme avec toute sa croyance ; et maintenant, je l'espère à mon tour, vous ne douterez plus des miracles que peuvent accomplir les véritables peintres et les vrais sculpteurs. Supposez dans les mains de cette femme à l'agonie une image vulgaire, un christ taillé dans le buis par quelque manœuvre, et vous verrez si la mourante aura souvenance des paroles de sa première communion! Voilà donc, monsieur l'abbé, ce qu'on peut appeler une excuse à ma passion.

Et comme si cette passion d'antiquité eût été contagieuse, et que l'abbé Antoine, austère vieillard et chrétien tout d'une pièce, eût été piqué de la même tarentule :

— Il faut donc, reprit-il, que cet orfèvre ait été saint Éloi lui-même? On comprendrait alors le miracle, et l'attrait de l'Évangile n'y perdrait rien.

— Non, monsieur l'abbé, ce n'est pas à saint Éloi, dans une époque où les ténèbres étaient partout, mais à l'ami de Raphaël, aux premières clartés du seizième siècle, que nous devons ce bel ouvrage. En regardant à la loupe, au bas de la tête de mort, sous les pieds du Christ (ô mort! ta victoire est là!) on voit très-facilement trois F, c'est-à-dire *Francesco Francia fecit*. Ce Francia était orfèvre et peintre à Bologne. Il avait reçu des leçons de Raphaël, et son maître l'avait chargé d'offrir en son nom, à la ville de Bologne, un tableau représentant sainte Cécile en extase, écoutant les concerts célestes. On raconte que le jour même où le prince, l'archevêque et les habitants de la ville, réunis dans la vaste cathédrale, attendaient le moment de contempler cet illustre ornement de leur église, le grand orfèvre, ému jusqu'au fond de l'âme, ayant soulevé la toile qui couvrait la Sainte Cécile, et les musiciens et les chanteurs de la chapelle entonnant un cantique à la louange de leur divine patronne, il advint que Francia fut frappé d'une si vive admiration, que soudain les prêtres qui l'entouraient le virent pâlir et fléchir. Il tomba en prononçant le nom de Raphaël, et se brisa le front sur les marches de l'autel. On l'eût pris, de loin, pour saint Paul sur le chemin de Damas.

A ce récit, le vieillard resta muet et fit mentalement une prière en l'honneur de l'orfévre de Bologne. Ainsi, sans le vouloir, ce brave homme entrait peu à peu dans la religion païenne et chrétienne à la fois, dont ce cabinet des antiques était rempli. Quand il se fut un peu remis de ces étonnements, l'abbé Antoine interrogea, d'une façon qu'il croyait très-habile, le propriétaire de ce beau christ, dont la mourante avait refusé de se dessaisir.

— Monsieur, dit-il, j'entendais ce matin même M. le docteur Andral, un savant catholique en même temps qu'un grand médecin, qui disait, parlant de cette croix de lapis où le christ est attaché : « Voilà ce qui s'appelle un bel ouvrage, où l'art est de beaucoup supérieur à la matière. Encore que ces clous de fer aient pour tête un diamant noir, non certes, l'or, l'ambre jaune et les diamants, ne sont rien, comparés à l'exécution d'un travail si parfait. » A ces mots du docteur Andral, pensez donc, monsieur l'antiquaire, si j'ouvris de grandes oreilles. Enfin, monsieur le docteur, répondis-je en tremblant, combien d'argent cela vaut-il ? « Je n'en sais rien, dit M. Andral, mais ça vaut beaucoup. J'ai vu

Les enchères. Dessin de Férat.

un amateur (il n'est pas loin d'ici) payer trente mille francs deux chenets d'argent aux armes du cardinal de Mazarin. Il y avait bien pour mille écus de métal. »

Et le vieux prêtre, après un silence :

— O mon Dieu ! dix mille écus dont je réponds... Oui, mais aussi je répondais d'une âme, elle est sauvée !

Il promit cependant au chevalier que le lendemain, au plus tard, il lui rapporterait la croix de Francesco Francia.

IV

La malade expira sur le minuit. Les gémissements d'une enfant qui pleurait réveillèrent le chevalier de Peilhon ; il comprit tout ce deuil au-dessus de sa tête et se mit à songer à l'épouvantable mort. Il pensa qu'un jour ou l'autre il lui faudrait quitter ces marbres, ces tableaux, ces beaux livres, tout son entourage, et qu'une fois encore ces précieux fragments seraient livrés aux quatre vents du ciel. L'aurore le surprit dans ces tristes réflexions, et, comme il détestait l'attirail funèbre, il partit en toute hâte du côté de l'Océan. Là, chaque été, il habitait une cabane, et ces murailles toutes nues, ces meubles rustiques, ce lit sans rideaux, le reposaient de son luxe ordinaire. Il passa tout un mois dans cette étrange contemplation du flot qui descend ou qui monte en grondant ; puis il revint à Paris, dans sa maison où il découvrit, avec ce regard qui voyait toute chose, la trace effacée à demi des tentures funèbres. Il fit répar r

de son mieux les brèches faites à la pierre de taille, et, quand sa maison fut rajeunie, il demanda le détail de cette mort, dont il s'était beaucoup trop occupé, à son sens.

— Monsieur le chevalier, lui répondit son homme d'affaires, les funérailles de votre locataire ont été fort décentes; mais, pour douze voitures de grand deuil, l'assistance était peu nombreuse et disparaissait dans la vaste église tendue de noir. Comme vous êtes un des créanciers de la dame pour dix-huit mois de son bail (et vous me rendrez cette justice que ce n'est pas ma faute, ayant eu soin de vous prévenir, à chaque trimestre, que vous n'étiez pas payé), je me suis rendu, en votre nom, à l'assemblée des créanciers de la défunte. Elle vivait d'une grosse pension viagère éteinte avec elle. Elle a laissé pour toute héritière une jeune fille qui n'a pas tout à fait dix-huit ans, belle et charmante; mais elle fuyait le monde, et peu de gens l'ont vue, sinon en passant, par hasard. Cette enfant, m'a-t-on dit, reste assez pauvre, et, sans une plainte, sans rien emporter, sinon quelques hardes à son usage, elle est partie on ne sait où. Les dettes de Mme de Vandenesse ne s'élèvent pas à un gros chiffre, et l'on espère que la vente du mobilier suffira à tout éteindre. Au demeurant, nous avons privilége de propriétaire, et les quinze mille francs que l'on nous doit seront payés sans conteste. On vendra dans l'appartement de la défunte, et j'aurais insisté pour envoyer tout le mobilier au commissaire-priseur, si j'avais su que monsieur le chevalier revînt si vite. Au reste, il est encore temps de changer cette disposition.

Au grand étonnement de son régisseur, le chevalier répondit qu'il ne serait pas fâché de se rendre un compte exact du gage de sa créance, et, comme la garde en était confiée au régisseur lui-même, M. de Peilhon entra dans cet appartement, tout resplendissant naguère de la vie et de la fortune d'une femme élégante, hanté aujourd'hui par la solitude et le silence. En vain les fenêtres restaient ouvertes sous les jalousies fermées, l'âcre senteur de la mort s'élevait des tapis aux corniches. A l'aspect de ces choses vulgaires, le chevalier fut sur le point de s'enfuir, mais le régisseur, qui savait tous les caprices de cet esprit malade :

— Entrons, s'il vous plaît, dit-il, monsieur le chevalier, dans la petite chambre à l'extrémité du salon, et vous y trouverez peut-être un ou deux objets dignes de votre attention. C'est là que vivait et se cachait Mlle Adélaïde, et vous verrez que cette aimable jeune fille aimait les choses peu bruyantes.

A peine entré, le chevalier se trouva dans un vrai sanctuaire. Il n'y avait rien de plus simple et de plus doux au regard, au toucher. Une vieille tenture de tapisserie des Flandres, la patrie des deux dames, garnissait toute la muraille. Chacune des choses entrevues par le chevalier, au premier chapitre de cette histoire, était à sa place. On comprenait, à l'état de sa couchette, que la jeune fille, absente et présente, avait passé bien des nuits au chevet de sa mère. Elle avait négligé d'emporter un miroir de Venise, enrichi d'arabesques; un petit cabinet d'écaille de tortue, à neuf tiroirs; et, dans les tiroirs, elle avait laissé sa montre en émail, avec la chaîne, et deux petits bracelets d'or. Ses livres mêmes (ils avaient été lus souvent), étaient restés dans sa corbeille à ouvrage. Il y avait un La Fontaine, un Lamartine, une *Imitation de Jésus-Christ*, l'*Histoire romaine* de Rollin, un Racine et même un Schiller en allemand. Mais ce qui frappa surtout le chevalier, ce fut un petit livre intitulé : *Heures du soir*. Ces heures du soir étaient représentées, naturellement, par une suite d'élégies, où se répandait en prières, en rêveries, en blasphèmes enfantins, l'âme ardente d'un jeune homme. Le livre sortait d'une presse élégante; il était imprimé sûr papier fin, et la main du poëte, à coup sûr, l'avait décoré d'une image où l'on voyait le jeune inspiré assis sur un rocher, un chien à ses pieds, une lyre en sa main, les yeux au ciel. Un ruisseau coulait dans la prairie, un château gothique élevait ses tours dans le lointain.

Mais, surprise encore plus rare! le livre avait été coupé; que dis-je? il avait été lu! Une main légère et complaisante avait souligné les plus beaux vers. De petites notes, sur la marge, expliquaient les passages obscurs, et lorsque le poëte arrivait, à la façon d'un lord Byron de contrebande, à la négation divine, le crayon, indigné, effaçait ces passages malencontreux. Voilà dans quel état inespéré se trouvaient les *Heures du soir* du chevalier Arthur de Lassailly. Arthur de Lassailly était un pseudonyme, derrière lequel se cachait si bien le chevalier de Peilhon, que pas un de ses plus intimes amis ne l'avait reconnu.

Il fut donc très-émerveillé, rencontrant enfin dans ce milieu virginal un exemplaire de son poëme, un exemplaire qui avait été lu par ces beaux yeux. Même il lui sembla qu'un doux parfum était resté dans ces pages immaculées. Il prit le livre avec la résolution de l'emporter. Bientôt, d'un regard affectueux et presque tendre, il ouvrit la petite armoire où la jeune fille avait placé, en bon ordre, le beau linge et les robes parées qu'elle avait laissées pour aider, sans doute, à payer les créanciers de sa mère. Ici encore on retrouvait la grâce et le goût d'une honnête jeunesse. Un tablier de taffetas vert à dents de loup, des chemises de toile de Hollande et des mouchoirs de toile de batiste. Une robe de taffetas rose, une robe de gros de Naples, une robe brodée, une écharpe, de belles ceintures, un parasol de taffetas vert; deux éventails, où dansait une kermesse de Téniers; un flacon sans odeur, des bas à jours et deux paires de souliers en prunelle, en satin. Le pied charmant avait assez posé sur la mignonne chaussure pour y laisser son empreinte, et pas assez pour que l'on vît que la dame avait marché. De toutes ses trouvailles, celle-ci fut la meilleure aux yeux de notre antiquaire, et même il en oublia les *Heures du soir*.

— Maintenant, dit-il à son régisseur, qui était habitué à tous ses caprices, maintenant, je suis assez payé. Et il rentra chez lui, déposant la petite chaussure à la place encore veuve du christ de Francesco Francia.

V

Le surlendemain, le grand jour de la vente, on vit arriver des premiers, non pas sans étonnement, M. le chevalier de Peilhon. Il honorait très-rarement les ventes de sa présence, à moins qu'il ne fût poussé par quelque œuvre irrésistible; alors rien ne lui coûtait pour satisfaire sa passion. Sitôt qu'il parut, M. le commissaire-priseur se leva, très-empressé à lui offrir un fauteuil. D'abord, tout se vendit vite et bien. Le lit, les tentures, le tapis de la chambre et du salon, tout disparut, emporté par les revendeurs et les marchands. Quand vint le tour de la garde-robe, un très-beau châle et de belles dentelles furent adjugés au chevalier. Il eut aussi le grand soin de ne pas livrer aux négociants du carrefour les dépouilles intimes de la morte. Il songeait à la jeune héritière, et qu'elle serait consolée en retrouvant ces épaves des

derniers jours. Les tableaux, décrochés de la muraille, obtinrent à peine un regard des amis de la bonne peinture, mais les bourgeois se disputèrent les cadres dorés : tout ce qui brille à bon marché plaît à la multitude. Enfin, quand le dernier meuble eut trouvé son maître, il y eut un moment de silence, d'arrêt, chacun préparant ses forces pour se disputer le fameux piano qui avait causé tant de joie et de douleur au chevalier.

On eût dit que ce grand diable d'instrument, qui tenait tant de place, était rempli d'une grâce infinie. Il n'était pas un voisin, d'un bout à l'autre de la rue, qui n'eût rendu justice au son formidable de ce véritable orchestre. Enfin, chose incroyable ! ils admiraient surtout, dans ce grand capharnaüm de toutes les mélodies, ce tambour, orné de ses clochettes, dont le bruit charmait tout le quartier. Ils poussaient le piano pour obtenir le tambour ; mais le moyen de résister aux volontés du chevalier de Peilhon ! Après une lutte assez courte, le piano lui resta ; et, comme on lui demandait ce qu'il en voulait faire :

— Qu'on l'emporte au fond de la deuxième cour, dit-il, et qu'on le brise à coups de marteau.

A ces mots, un murmure indigné parcourut toute l'assemblée, et la fin de la vente fut remise au lendemain.

Ce jour-là, M. le commissaire-priseur, indiquant l'appartement de la jeune fille, où personne encore n'était entré :

— Nous vendrons, dit-il, tout l'ameublement en bloc. Il y a marchand à quinze mille francs.

C'était deux fois plus que ne valait le doux sanctuaire. Aussi ne se trouva-t-il pas un seul acquéreur pour surenchérir, et la foule, en s'éloignant, se moqua tout haut de l'acheteur anonyme. Elle ne comprend pas ces sortes de dévouements, la foule, ignorante des bons instincts ; elle s'en venge en disant : Est-il bête ! Le chevalier eut la satisfaction d'entendre, à diverses reprises, cette aimable explication.

Son plaisir fut, plus tard, de réparer l'appartement que la mort avait si cruellement visité. Il fit gratter les dorures ; un ton plus doux remplaça ces tons criards. Il fit remplacer le tapis de l'escalier, foulé par tant de pieds plats. Il n'était pas jusqu'au plafond, surchargé de petits Amours cachés dans le nuage, qui ne reçut une teinte uniforme. En un mot, cette habitation arrangée à plaisir pour une grande coquette, ne pouvait plus loger qu'une femme sérieuse. Ainsi tout fut changé ; seulement, l'humble et charmant réduit fut respecté, le chevalier ayant déposé en ce lieu ce qu'il avait racheté à l'intention de M^lle^ de Vandenesse.

Toute chose étant arrangée, M. de Peilhon voulut présider en personne l'assemblée des créanciers, et son premier soin fut de dire à ces braves gens qu'il renonçait à son privilége. A ce compte, il y eut de l'argent pour tout le monde, et les frais mêmes étant payés, il advint que la demoiselle absente, avec le bonheur douloureux de savoir que toutes les dettes de sa mère étaient éteintes, eut le droit de réclamer les petits meubles à son usage, et même un charmant dessin que Paul Delaroche avait exécuté pour M^me^ la Dauphine.

— Elle viendra sans doute ! elle viendra ! se disait l'impatient chevalier.

Mais quoi ! les heures et les jours se passaient, et la belle absente ne donnait pas signe de vie. En vain les journaux judiciaires avaient expliqué la position de M^me^ de Vandenesse et sa complète libération... rien ne venait de ce côté-là, pas plus que si la jeune fille eût été morte à son tour. Les journées, désormais, paraissaient bien longues au jeune antiquaire. Il eût voulu, pour tout au monde, éloigner l'inquiétant souvenir d'une ombre à peine entrevue... il y revenait toujours. Il lui semblait qu'elle était cachée en ce logis silencieux, et qu'à l'heure de minuit elle venait chercher sa mère. Il y eut, cet été-là, deux ou trois grandes tempêtes, l'éclair déchirant le nuage, et la pluie tombant à torrents. Eh bien ! il croyait entendre, en ces moments d'épouvante, la complainte de Beethoven et ce cri parti du cœur du grand artiste : Adélaïde ! Adélaïde ! Une nuit même, il fut frappé du bruit des clochettes et du tambour ; et, qui l'eût cru ? à son réveil, il regretta ce grand tapage. Bref, c'était une passion insensée, et d'autant plus dangereuse, qu'il se disait : C'est impossible ! à quoi bon ? Le chevalier de Peilhon ne saurait donner le nom de son père à la fille de M^me^ de Vandenesse !

Encore une fois, il était bien malheureux, se demandant sans cesse et sans fin en quel lieu cette aimable enfant s'était cachée, et par quel miracle il la retrouverait ?

Un soir qu'il était plus affligé que jamais, il prit dans sa main tremblante un des petits souliers qu'il avait posés sur la table où il plaçait ses plus belles choses, et, comme il le portait à ses lèvres, il se rappela, pour la première fois depuis son malheur, la croix d'ambre qu'il avait prêtée à la mourante. En même temps il se souvint que l'abbé Antoine avait promis de la lui rendre, en disant qu'il en répondait. Ce fut comme un éclair dans sa tristesse et dans son désespoir. Sans nul doute, l'abbé Antoine était engagé d'honneur à retrouver M^lle^ de Vandenesse, ou, tout au moins, à réclamer de sa justice un bijou si précieux.

Donc, de très-bonne heure, le chevalier se rendit, à pied, dans le logis du vieux prêtre, et, sur l'indication de sa servante, il s'en fut le chercher dans un confessionnal de Saint-Séverin, entouré des plus pauvres et des plus misérables enfants de la paroisse. C'était le lot du digne abbé : confesser les pauvres gens ; invoquer la pitié des riches ; démontrer aux créatures abandonnées que Dieu est là-haut, qui prend en pitié toutes les misères. Très-rarement le bonhomme avait rencontré quelques-unes de ces pénitentes entourées de fortune et de respects. Le plus beau jour de cet humble épiscopat fut le jour où il fut appelé en toute hâte au nom d'un jeune homme percé en duel d'un coup d'épée. Il se mourait, appelant son père, et quand l'abbé lui répondit : Me voilà ! ce pauvre enfant, le dernier héritier d'un grand nom, implora sa bénédiction d'un regard plein de larmes ; ce jour-là notre abbé comprit que la douleur est égale pour le fils du mendiant, pour le fils du patricien.

Quand il eut achevé sa tâche ingrate de tous les jours, l'abbé Antoine accourut au-devant du chevalier. Bientôt, sortis de l'église, il y eut entre ces deux hommes une explication qui semblait inévitable.

— Ayez la bonté, monsieur l'abbé, dit le chevalier, de vous souvenir que j'ai confié, confié à vous seul, l'une des plus belles pièces de mon cabinet. Vous m'avez promis, positivement promis, de me la rendre ; et, depuis tantôt six mois, comme un débiteur insolvable, vous ne m'avez pas fait l'honneur d'une seule visite.

Il dit cela d'un ton très-ferme, appuyant sur chaque parole, et dans un accent tel, que la réplique était difficile. Le pauvre abbé, très-interdit, ne savait que ré-

pondre. Il était semblable à quelque méchant pris dans son propre piége. Il tournait et retournait autour des questions que lui faisait l'antiquaire irrité, sans trouver un seul mot à dire.

— Enfin, monsieur l'abbé, reprit le chevalier, vous savez du moins en quel lieu je puis retrouver Mlle de Vandenesse, et si vous ne voulez point lui parler de cette importante affaire, eh bien, moi, je lui en parlerai.

A ces mots, le pauvre abbé courba la tête; il cherchait, sans la trouver, une issue à ce fatal dilemme. Il rougissait, il se taisait, ou, s'il voulait parler, le souffle et la voix lui manquaient. Comme il était simple et sans mensonge, il convint qu'il savait dans quel lieu s'était réfugiée et cachée la fugitive. En souvenir de sa mère, elle l'avait pris pour le directeur de sa conscience, et, pas une fois, le confesseur et la pénitente n'avaient songé à la croix de l'orfévre italien : tant l'idée était absente du chef-d'œuvre égaré dans un si grand deuil!

— Au moins, dit le chevalier, qu'elle me dise où je puis retrouver mon bien. Est-il perdu?... je m'en consolerai; mais si, par trahison, la jeune personne l'a gardé comme un souvenir de sa mère, il est bien juste qu'elle exprime un regret dont je me contenterai bien volontiers. Voilà donc, monsieur l'abbé, tout ce que je demande : une réponse à ma juste réclamation; un regret si la chose est perdue; une excuse si, par mégarde,

Le chevalier réclame le crucifix d'argent. Dessin de Férat.

elle est restée entre les mains de l'orpheline. A défaut de mon chef-d'œuvre, un peu d'amitié me suffirait.

Quand le chevalier eut parlé, l'abbé Antoine, comme s'il fût revenu d'un songe :

— Il est juste, en effet, que vous rentriez dans ce bien qui vous est si précieux. J'en ai répondu, non pas sur ce que je possède... je n'ai rien, mais sur mon propre honneur; et je reconnais que c'est ma faute si vous êtes, depuis six mois, dans cette inquiétude. Ayez compassion, monsieur, d'un vieillard sans expérience et parfaitement ignorant des œuvres dont vous faites tant de cas. Accordez-moi, je vous prie en grâce, jusqu'à la fin de ce jour, le temps de redemander à Mlle de Vandenesse la permission de vous indiquer sa demeure ou l'objet que vous réclamez. Je n'ai pas le droit de manquer à ma promesse envers elle, pas plus que je n'y veux manquer envers vous. Cependant quelque chose est là qui me dit que vous me donnez une commission cruelle, et que cette enfant, sans autre protection que la mienne, répandra tantôt bien des larmes, voyant sa retraite ou son secret connu de vous. Mais, vous le voulez, j'obéirai. Attendez-moi ce soir dans votre maison.

Et le vieux prêtre, le cœur gros de soupirs, reprit le chemin de la vieille église, asile de toutes les consolations.

J. JANIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ROSSINI.

Rossini. Dessin de F. Lix, d'après une photographie de Carjat.

La mort c'est la vie, *mors viva*, disait saint Augustin.

Si ce mot ardent, sublime d'espérance, éminemment chrétien est vrai pour l'homme obscur qui naît et meurt ignoré dans la foule, avec quelle saisissante justesse ne s'applique-t-il pas à l'homme de génie léguant à la postérité son âme même dans ses travaux!

Rossini a succombé; son œuvre est impérissable.

La mort n'a pu qu'arrêter les battements de son cœur; son esprit radieux animera le monde, tant que les hommes seront sensibles à l'éloquence de l'harmonie, tant qu'ils aimeront à chanter les sentiments exquis pour l'expression desquels on a pu dire : « La musique commence son langage où la poésie finit le sien. »

Raconter la vie de Rossini, c'est offrir à l'admiration universelle le plus prodigieux exemple de gloire artistique.

« Un grand artiste, dit Stendhal, se compose de deux choses : une âme exigeante, tendre, passionnée, dédaigneuse et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme, et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles. »

C'est tracer, en quelques mots très-justes et très-fins, le portrait de l'illustre musicien qui nous occupe. Mais voyons l'homme à sa naissance et suivons-le rapidement dans le chemin lumineux que parcourt son génie.

Quelques biographes ont voulu faire de Rossini le descendant d'une famille patricienne de Cotignola et de Lugo, dont le premier chef florissait vers le milieu du

seizième siècle sous le nom de Giovanni Russini ou Rossini. C'est l'*Album di Roma* qui a fait cette découverte au mois de mars 1861. La découverte est tardive. D'ailleurs, elle est de peu d'importance. Quand on s'appelle Gioachino Rossini, on n'a besoin ni d'aïeux ni de blason. On est tout cela soi-même, et mille fois mieux et plus que tout cela. Patricien ou non, le père de Rossini, Giuseppo Rossini, occupait à Pesaro, petite ville de la Romagne, le modeste emploi de trompette de ville et de cor à l'orchestre, quand une troupe de chanteurs y venait en représentation. La mère du futur auteur du *Barbier* était une des plus belles femmes des Marches, et joignait à sa beauté le goût de la musique et une voix agréable.

C'est le 29 février 1792 que Rossini, en faisant son entrée dans la vie — et dans cette même petite ville de Pesaro, un des berceaux de la civilisation du monde, — fit entendre sa première note, qui, vous allez le voir, eut un effet magique. En voyant sa femme chérie, la belle Anna Guidarini, dans les douleurs auxquelles la nature condamne la maternité, le pauvre trompette perdit l'esprit. Après avoir imploré tous les saints du paradis, il entre en fureur contre eux et brise trois statuettes en plâtre de la grande famille des bienheureux, qui modestement ornaient sa très-modeste demeure. Il restait une quatrième statuette, et Giuseppo allait la sacrifier comme les autres, quand un cri caractéristique l'avertit qu'il était père. Il désirait un fils; c'était un fils que lui donnait sa chère Anna. Alors il fit ses très-humbles excuses aux saints du paradis et harangua la statuette échappée à ses burlesques fureurs : « San Giacomo vi ringrazio! che siete il titolare della mia parocchia in Lugo, e ci avete aintato anche di la. » Ce qui veut dire : Saint Jacques, je vous rends grâce; vous êtes le patron de ma paroisse à Lugo, et de là vous nous avez aidés.

On voit que le père de Rossini était un Italien bien pensant quand il ne se mettait pas en colère. Mais on n'est pas de la patrie du soleil et on ne se sent pas artiste sans avoir l'imagination prompte et le cœur généreux.

Quand le jeune officier qui devait être plus tard Napoléon Ier foula le sol italien à la tête des soldats de la République française, le trompette de Pesaro s'enflamma pour les grands principes sociaux qui allaient inaugurer l'ère de la justice dans l'égalité devant la loi, et cette fois il sonna ses plus belles fanfares en l'honneur des immortels principes de 89. Cela alla bien ainsi jusqu'au moment où le despotisme donna le signal de la réaction en France comme en Italie. Alors le malheureux trompette perdit sa place, quoi qu'il n'eût jamais mieux soufflé dans son embouchure. Pour comble de malheur, on le dénonça comme un furieux démagogue, et pour ce fait, il fut jeté, comme on dit, sur la paille humide des cachots.

Voilà donc la mère et l'enfant (Gioachino avait à peine six ans) privés du soutien du chef de la famille et lancés sans aucun argent dans tous les hasards d'une vie d'aventure.

Ils partent pour Bologne. Une chanteuse manquait dans la troupe d'opéra. Anna ne connaissait pas la musique et chantait d'instinct comme les rossignols. Aurait-elle le courage de se présenter à l'*impresario*? La mémoire nécessaire pour apprendre quelques rôles ne lui ferait-elle pas défaut? Le bonheur d'obtenir un début et la faveur du public étaient-ils chose possible pour elle? Elle jeta un regard sur son fils pour raffermir son courage, et alla s'offrir au directeur.

Sa voix est trouvée belle, sa rare intelligence et son énergie font le reste. Ses débuts furent heureux comme première chanteuse bouffe, genre fort goûté alors dans toute l'Italie.

Le succès inespéré de la mère de Rossini décida de l'avenir de celui qui allait bientôt remplir le monde entier de ses abondantes et ravissantes mélodies. « Sans l'invasion des Français en Italie, se plaisait à répéter le maître, j'aurais été probablement pharmacien, marchand de fromage ou professeur de piano.

« Le fait est qu'il eût été plus facile à Rossini de se faire pharmacien, marchand de fromage ou professeur de piano, qu'à un pharmacien, à un marchand de fromage et même à un professeur de piano, de composer *Tancredi*, *Moze*, *le Barbier*, la *Cenerentola*, *Semiramide*, *Otello*, *le Comte Ory*, *Guillaume Tell*, le *Stabat* et *tutti quanti*.

Si vous vous intéressez au sort du pauvre trompette, ami de la déclaration des droits de l'homme, sachez qu'il fut rendu, si non à sa trompette de ville, du moins à la liberté, dix mois après son incarcération. Naturellement il s'empressa d'aller rejoindre sa femme et son fils à Bologne.

A partir de ce moment, la famille Rossini s'établit dans cette ville, qui est devenue comme la seconde patrie du *maestro*.

Le jeune Gioachino était aussi ignorant qu'il était vif et spirituel, quand on lui fit comprendre que le moment était enfin arrivé de devenir savant, c'est-à-dire d'apprendre à lire, à écrire et même à calculer.

Rossini reçut cette instruction première, après quoi ses parents voulurent en faire un musicien. Il eut un professeur d'épinette et un professeur de solfége; mais il n'apprit ni l'épinette ni le solfége avec ses deux premiers maîtres.

— Tu es un paresseux, lui dit l'ex-trompette de Pesaro.

— C'est bien possible, reprit le malin bambino. Je n'ai pas de dispositions pour la musique.

— De qui donc tiens-tu, petit malheureux? Ce n'est certes ni de ta mère ni de moi, qui suis cor.

— Trompette, vous voulez dire.

— Cor, parbleu!

— Quelquefois, quand cela se trouve, mais rarement.

— Toujours, mauvais gamin... Mais je ne veux pas discuter avec toi. Puisque tu n'as pas de dispositions pour la musique, à ce que tu m'assures, je te mets en apprentissage.

Le pauvre Gioachino fit la grimace, mais le père voulut donner à son fils une leçon salutaire. Il le conduisit chez un forgeron. Et le voilà, malgré ses pleurs, forcé de ceindre le classique tablier de cuir et de relever les manches de sa chemise jusqu'au haut des bras. A quoi fut-il employé chez le forgeron? Il tirait la corde du soufflet de forge et pouvait ainsi étudier à loisir les lois du rhythme d'après la cadence des marteaux sur l'enclume.

L'atelier du forgeron était situé juste en face du théâtre *comunale*. En allant à ce théâtre, son père et les amis de celui-ci ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil dans l'antre de Vulcain pour se moquer du desservant de la forge.

Ces plaisanteries le couvraient de confusion, et, après

avoir pleuré de dépit, il pleura du chagrin qu'il occasionnait à sa famille.

Quelques jours d'apprentissage, et Gioachino comprit qu'il était temps de demander pardon à son père, qu'il fût trompette ou cor, et d'apprendre à jouer du clavecin, ce qui, en définitive, valait mieux que de jouer du soufflet.

Le père pardonna, parce que la mère avait déjà pardonné. Rossini ôta son tablier de cuir, remit en place les manches de sa chemise et rentra au bercail.

C'est avec ardeur cette fois qu'il travailla son clavecin et aussi c'est avec déférence qu'il parla désormais du talent de son père comme corniste. La transformation était complète.

Gioachino avait près de dix ans lorsqu'on lui donna pour professeur de clavecin, de chant et d'harmonie un musicien plus capable que ceux dont il avait reçu jusque-là des leçons, D. Angelo Tasei. Celui qui se croyait sans dispositions pour la musique, ou qui, ne le croyant pas, avait osé le dire, fit de rapides progrès sous la direction de Tasei. Il comprenait tout ce que ce dernier lui expliquait et devinait ce qu'on ne lui expliquait pas. Doué d'une voix charmante, rempli d'intelligence et de bonne volonté, il voulut mettre à profit son petit talent de chanteur. En conséquence, il pria son maître de le recommander aux prêtres directeurs de la musique des églises. Tasei le voulut bien et Gioachino fut agréé. L'argent qu'il gagna, si minime qu'il fût, contribua heureusement aux dépenses de la maison. Car la mère de Rossini ne chantait plus guère, sa voix s'étant altérée par un violent mal de gorge, et le brave trompettiste et corniste ne trouvait que de plus en plus difficilement l'emploi de son modeste talent.

Cependant Gioachino, qui comprenait la position difficile de ses parents et avait à cœur de les aider, chercha à tirer parti de son talent d'accompagnateur. Il copia même de la musique à l'exemple de J.-J. Rousseau, et on le vit — détail généralement ignoré — débuter au théâtre de Bologne dans un rôle d'enfant, le petit Adolfo de l'opéra de Paer la *Camilla*.

« Il y a dans la pièce, écrit un des derniers biographes du maître, M. Alexis Azevedo, une scène où l'enfant sensible se précipite dans les bras de l'héroïne, la caresse, lui prodigue les noms les plus doux et la couvre de baisers. Comme on jouait cette pièce tous les soirs et qu'une prima donna n'eût pu suffire à chanter sans interruption le principal rôle, qui est très-fatigant, on faisait tenir tour à tour ce rôle par deux cantatrices : l'une grasse, la Cittadini; l'autre maigre, la Léoni. Les spectateurs attentifs purent remarquer que Gioachino jouait son rôle d'enfant sensible et caressant d'une façon beaucoup plus naturelle avec la prima donna grasse qu'avec la prima donna maigre. »

M. Azevedo ne donne pas la raison de ce fait, mais on la devine. Il y avait du chérubin dans le petit Gioachino, qui, toute sa vie, eût horreur du maigre, que ce maigre fût une donna ou une simple poularde. A ce rôle d'enfant se borna toute la carrière dramatique de Rossini. Il perdit dans la mue sa jolie voix de soprano qui devint une voix de baryton expressive et bien timbrée. Qui n'a entendu l'air de *Figaro*, chanté par le compositeur lui-même avec un entrain, un sentiment merveilleux, ne peut se former une idée complète de cette incomparable inspiration où la verve et l'esprit se sont faits musique.

Mais suivons Gioachino dans la carrière qu'il va se frayer, voyons-le grandir avec intérêt, et arrêtons-nous à chacune des étapes importantes de son existence glorieuse entre toutes.

Il a douze ans à peine et déjà il est assez musicien pour enseigner leurs rôles aux chanteurs et tenir le clavecin d'accompagnement; ce qu'il fait tout en continuant ses études musicales et en s'employant à l'église. Le métier de sopraniste n'était pas des plus lucratifs dans la maison du Seigneur à cette époque, comme du reste aujourd'hui; n'importe, les petits ruisseaux font les grandes rivières, ce qu'il gagne suffit presque entièrement aux besoins de toute la famille. Sa rétribution est de trois *paoli* par office; soit un franc cinquante centimes. Chaque fois qu'il tient au théâtre le clavecin d'accompagnement, il gagne un cachet de cinq *paoli*.

Quant aux répétitions, elles ne lui sont point payées : c'est de l'art pour l'art.

Le professeur Angelo Tasei ayant honnêtement déclaré un beau jour que son élève en savait autant que lui-même, Gioachino passa des mains de celui-ci dans celles de Babbini, qui avait, comme chanteur, une réputation dans toute l'Italie. Qui pourrait dire que cette éducation première ne contribua pas dans une large proportion à former le style vocal de Rossini, le compositeur qui, génie à part, a le mieux écrit pour les voix? En toute chose, on ne peut guère faire exécuter aux autres que ce qu'on connaît parfaitement soi-même et qu'on pourrait exécuter. Si tant de compositeurs ont mal écrit pour les voix — Beethoven en tête — c'est qu'ils ne chantaient pas et qu'ils ne connaissaient que théoriquement les ressources de l'organe vocal. On s'est quelquefois étonné de la manière admirable dont Rossini a employé les cors, dans l'ouverture de *Semiramide*, dans *Guillaume Tell* et ailleurs : c'est que Rossini jouait du cor presque aussi bien qu'il chantait. Ce fut son premier instrument. Avant même d'avoir reçu aucune leçon d'harmonie, la jeune imagination du futur grand maître s'était exercée dans de petits duos pour deux cors qu'il jouait avec son père.

« Nous avons eu, écrit le biographe que nous avons cité plus haut, l'occasion, bien rare à coup sûr, d'entendre quelques fragments de ces duos composés d'instinct par Rossini. Il ne nous a pas été difficile de reconnaître, dans un de ces fragments, le germe du superbe motif de la fanfare pour quatre trompes de chasse, écrite vingt-cinq ans plus tard à Rambouillet et dédiée à M. Schikler. »

Avant d'entrer au lycée de Bologne dans la classe de contre-point de Mattei, le jeune aspirant à la gloire avait eu l'honneur, bien rare et bien précieux à son âge, d'être nommé accompagnateur et chef d'orchestre de l'*Academia* d'*I Concordi*. C'était une société philharmonique formée d'amateurs qui donnaient tous les mois un grand concert avec chœurs et orchestre. Ce fait, tout à fait extraordinaire et parfaitement exact, dit éloquemment en quelle estime était tenu dans la musicale ville de Bologne ce *maestrino* de quatorze ans. Ce ne fut qu'un an plus tard, le 20 mars 1807, que Rossini obtint son admission à l'école du père Mattei.

Un grand contre-pointiste que ce père Mattei, mais un brutal et, au demeurant, un assez médiocre professeur. Il reprochait à Gioachino sa paresse, quand celui-ci, voulant s'initier au secret de tous les instruments de l'orchestre, les étudiait tous avec acharnement, mais en cachette, de peur d'être grondé par l'homme qui ne ju-

rait que par contre-point et ne voulait pas que ses élèves fissent autre chose que des fugues. N'importe, Rossini s'instruisait, et c'était le principal. Sans être un virtuose sur le violon, il finit par en jouer assez bien pour mériter ce compliment de Zanolini : *Sonava il violino per eccellenza.* Mais ce n'était pas tout encore. Ce *paresseux* qui travaillait comme quatre suivait régulièrement une classe de violoncelle, et *s'amusait,* dans la bibliothèque de l'école, à mettre en partition les quatuors d'Haydn et de Mozart, dont on n'avait que les parties détachées. En outre, il servait de répétiteur à ses camarades chaque fois qu'ils voulaient exécuter une œuvre nouvelle, notamment des maîtres allemands de la symphonie, pour ainsi dire inconnus à cette époque dans la vocale patrie de Paesiello et de Cimarosa. Et tout cela sans négliger, bien entendu, les occasions de gagner quelques *paoli* que le fils envoyait religieusement à ses parents, et qui étaient toujours bien reçus par ceux-ci. Ah ! le vilain paresseux, et qu'il a donc toujours bien mérité ce reproche !

Rossini brûlait du désir de s'affranchir des lisières du contre-point, science qui lui paraissait d'autant plus obscure que le père Mattei ne savait ou ne voulait jamais donner l'explication d'aucune règle. Quand Gioachino demandait la raison d'une disposition harmonique, son empirique professeur se bornait à lui dire : « C'est l'usage. » Une occasion lui fut offerte de donner la mesure de son imagination comme compositeur. Tous les ans, au lycée de Bologne, un élève mettait en musique les paroles d'une cantate, et cette cantate était exécutée solennellement devant les autorités de la ville et un public choisi. La musique de Rossini obtint un brillant succès tout rempli de promesses qui ont été assez bien tenues, comme on sait. Cette cantate avait pour titre *Pianto d'armonia per la morte d'Orfeo,* et fut exécutée le 8 août 1808. C'est donc de ce jour mémorable que date le début et le premier succès du maître.

Ce succès encouragea Gioachino et lui donna la force de chercher les secrets harmoniques du mystérieux Mattei. Pendant quelques mois encore, on le voit se livrer à la culture de la fugue à quatre et à six parties, à un ou à deux cents sujets, à l'accompagnement du plain-chant, à la réalisation de la basse chiffrée. Puis il se lasse d'aligner des notes et brûle de produire des idées. Il ne s'affranchit pas brusquement de l'école, comme on l'a dit, il l'abandonne peu à peu, n'y venant que par intervalles de plus en plus éloignés. Enfin il la quitte tout à fait et apparaît sur la scène.

C'est à Venise, au petit théâtre de *San Mose* qu'il donne son premier opéra : la *Cambiale di matrimonio* bouffonnerie en un acte, *farza,* pour parler italien. L'intrigue roule sur une promesse de mariage, payable au porteur à quatre-vingt-dix jours, sur papier timbré en forme de lettre de change. Cette petite pièce amusante est de Rossi. Rossi et Rossini n'eurent pas à se plaindre du public ; ce fut un succès très-franc et de bon aloi. Aussi l'impresario italien, satisfait du débutant, n'hésita-t-il pas à lui payer sa partition — en toute propriété — une somme équivalente à deux cents francs ! Il est vrai que sur cet argent il fallait prélever les frais du voyage de Bologne à Venise et de Venise à Bologne. Plus, les frais de séjour dans la ville des doges. Mais avec de l'économie !... Le fait est que Rossini fut enchanté de cette négociation, et qu'il trouva moyen de prélever sur ces premiers droits d'auteur quelques écus pour la famille qui en avait toujours grand besoin. On ne travaille pas uniquement par intérêt quand on a l'honneur de se dire artiste, et ce n'est pas par euphémisme qu'on appelle la musique un art libéral. A son retour à Bologne, l'auteur de la *Cambiale* composa gracieusement une cantate de *Didone abandonata* pour Esther Mombelli, qui la chanta à son bénéfice. Le théâtre *del Corso* de Bologne, confiant dans le talent du jeune compositeur, lui donna le libretto d'un opéra-bouffe en deux actes à mettre en musique, l'*Equivoco stravagante.* Le succès ne répondit peut-être pas aux espérances des auteurs et de l'impresario. Néanmoins ce dernier ne fit aucune difficulté de compter au maestro deux cent cinquante francs pour tous droits. J'arrive à la véritable aurore des beaux jours de Rossini.

Nous sommes en 1812, le jeune maître est retourné à Venise et y donne l'*Ingano felice.* J'ai eu dernièrement sous les yeux les principaux morceaux de cet ouvrage charmant de cette maladresse d'élève au milieu de laquelle perce l'éclair d'un génie naissant. Les harmonies y sont timides, quelquefois incorrectes ; les formes d'accompagnement peu variées, la phrase embarrassée et faisant trop souvent retour sur elle-même. Mais déjà le dessin rossinien apparaît, la forme s'accuse en certains endroits, le rhythme s'accentue ; par instinct ou par calcul, le musicien s'attaque aux sens et les enivre d'une mélodie provoquante et capiteuse à laquelle bientôt nul ne saura résister, et qui, comme un fluide, fera le tour du monde. Un astre est né, on n'en saurait douter. Il ne nous apparaît encore que par ses premières projections ; mais le jour se fait, les rayons s'étendent et s'agrandissent ; on le verra s'élever de plus en plus radieux dans les sphères de l'art, où il dominera sur les musiciens ses contemporains comme le soleil domine sur les corps planétaires, ses satellites, éclairés de ses lueurs et vivifiés de son ardent et généreux foyer. « Ici, dit Stendhal, le génie éclate de toutes parts. » Et il a raison, Stendahl, de parler ainsi, puisque génie est synonyme d'originalité, de création, de voie nouvelle ouverte à l'expression de nos sentiments et non de mérite, de de talent acquis, de moyens connus mis en œuvre.

Il faut placer dans son ordre de date, après l'*Ingano felice,* un petit opéra-bouffe sur lequel se taisent presque tous les biographes de Rossini, et qui pourtant réussit à défrayer gaiement quelques bonnes soirées de la fin du carnaval de cette même année 1812. C'est *Il Cambio della valligia,* suite de cascades dues au librettiste Foppa, à qui elles furent payées cinquante francs par le directeur du théâtre *San Mose,* qui n'y allait pas de main morte à rétribuer ses auteurs, comme on voit. Mieux partagé que son collaborateur, Rossini reçut deux cents francs pour sa partition. C'était un prix fait. Rossini, qui déjà se sentait porté à tracer les grandes lignes de l'art dans de sérieux et majestueux tableaux sonores, voulut essayer ses forces en ce genre. D'un bond il saute de la *farza* à un oratorio ou quasi-oratorio intitulé *Ciro in Babilonia.* Cet ouvrage, en deux parties ou en deux actes, selon qu'on le considère comme un oratorio ou un opéra seria, fut donné au théâtre *comunale* de Ferrare pendant le temps du carême de cette même année 1812. Je n'ai pu me procurer la partition du *Cyrus à Babylone* ; mais voici ce qu'en dit Fétis : « Deux airs et surtout un chœur de *Ciro in Babilonia,* dont la délicieuse cantilène est devenue plus tard le thème de la cavatine du *Barbier de Séville* (*Ecco Ridente*) ne laissaient plus de doute sur la richesse d'imagination du jeune *maître.* » M. Azevedo n'a pas voulu s'en rapporter à l'auteur de

la *Biographie des musiciens* ; il a eu en main la partition de l'oratorio de Rossini et voici ce qu'il dit : « Nous avons vainement cherché le motif de la cavatine du *Barbier* dans la partition de *Ciro*, mais nous l'avons trouvé en tête du chœur de l'introduction du premier acte de l'*Aureliano in Palmira*, sur ces paroles :

Sposa del grande Osiride !

Que de réflexions on peut faire au sujet de ce motif, employé d'abord pour invoquer la *Sposa del grande Osiride* et ensuite pour donner l'aubade à la sémillante Rosine ! »

Au sujet des emprunts que s'est faits à lui-même Rossini en transportant des airs ou des fragments d'air d'un opéra dans un autre, emprunts qu'on lui a si souvent et si amèrement reprochés, laissons parler le compositeur : « Je suis toujours furieux, écrivait-il à M. Dousoult à propos de la publication de ses œuvres complètes, furieux de cette publication qui met sous les yeux du public tous mes opéras réunis ; on y trouvera plusieurs fois les mêmes morceaux, car j'ai cru avoir le droit de retirer de mes opéras sifflés ceux qui me paraissaient les meilleurs, et de les sauver du naufrage en les replaçant dans les nouvelles œuvres que je faisais. Un opéra sifflé me paraissait bien mort, *et voilà qu'on a tout ressuscité !* » Cette explication donnée, passons.

Venise attire le compositeur. Il y retourne et y improvise la *Scala di Seta*, opéra-bouffe en un acte, représenté à *San Mose* pendant la saison de cette même année 1812. Je connais plusieurs morceaux de ce petit ouvrage, écrit par un mélodiste qui n'a pas de temps à perdre sur des combinaisons harmoniques, des dessins compliqués d'accompagnements d'ailleurs inutiles et déplacés dans la *farza*, et qui, certes, auraient mis en grand embarras l'orchestre du théâtre *San Mose*, tel qu'il était alors composé : six premiers violons, six seconds, deux altos, deux contre-basses, deux flûtes, deux hautbois, deux clarinettes, deux cors, deux bassons, un seul violoncelle, chargé d'accompagner les récitatifs. Ah ! ce n'est pas maître Wagner qui se serait jamais contenté de cette faible escouade de musiciens. Que voulez-vous ? il faut crier fort quand on n'a rien à dire, ou qu'on veut exprimer de si admirables choses que personne, ou à peu près, ne saurait les entendre par les moyens ordinaires. Quinze trompettes ou trombones, quatre-vingts violons divisés en quatre parties, s'agitant fiévreusement en trimolos suraigus pendant que les basses grimpent au-dessus de leur diapason normal et que les bois soufflent des harmonies âpres comme la noix de betel : voilà ce qu'il faut à ces faux prophètes de l'art pour émouvoir leur auditoire et aussi le rendre sourd. Rossini, moins ambitieux, s'est borné à produire le premier de ces effets, sans ambitionner le second ; aussi l'école wagnérienne l'a-t-elle toujours qualifié de *vieux bouffon*, elle qui ne plaisante jamais.

De Venise, Rossini se rend à Milan, où les portes du célèbre théâtre de la *Scale* vont s'ouvrir devant sa récente renommée. Il y compose et y donne la *Pietra del Paragone*, chantée par des artistes jeunes et enthousiastes, la Marcolini, la basse Galli, Bonoldi, le ténor, Parlamagni, le *basso* comique. Interprètes et auteurs, surtout Rossini, obtinrent un succès comme on n'en voit guère qu'en Italie, chez ce peuple ardent qui porte aux nues ceux qu'il admire ou envoie à cinq cents pieds sous terre ceux qui n'ont pas le bonheur de lui plaire. « La bonté du public, nous dit Stendahl (pour qui la *Pietra del Paragone* est le chef-d'œuvre de Rossini dans le genre bouffe) s'étendit jusqu'au pauvre Vasoli, ancien grenadier de l'armée d'Égypte, presque aveugle, et chanteur de troisième ordre, qui se fit une réputation dans l'air du *Mississipi*. Cet opéra, ajoute-t-il, créa à la *Scala* une époque d'enthousiame et de joie ; on accourait en foule à Milan de Parme, de Plaisance, de Bergame, de Brescia et de toutes les villes, à vingt lieues à la ronde. Rossini fut le premier personnage du pays ; on s'empressait pour le voir. » Le succès immense de cet ouvrage valut à Rossini six cents francs payés par le directeur de la *Scala*, et l'exemption du compositeur à la loi sévère de la conscription.

— Ah ! me disait un jour Rossini, — un jour que nous étions tous les deux seuls dans son cabinet de travail de la rue de la Chaussée-d'Antin, — le prince Eugène fit joliment bien de ne pas me faire soldat ; je jouais trop mal de la clarinette pour entrer dans la musique, et j'ai toujours été bien trop poltron pour me battre contre n'importe qui.

— Maître, lui répondis-je, je passe sur vos talents de clarinettiste, que je n'ai jamais été à même de juger ; mais quand on a écrit le trio de *Guillaume Tell*, on ne peut être un poltron, vous vous calomniez.

Rossini me regarda fixement, et prenant la physionomie sérieuse qu'il avait quelquefois et qui tranchait si complétement sur son visage d'ordinaire légèrement empreint de raillerie, il se tut un instant. Puis reprenant :

— Je me sentais courageux, en effet, et fier ce jour-là.

OSCAR COMETTANT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

BULLETIN SCIENTIFIQUE.

ÉCLAIRAGE AU GAZ OXHYDROGÈNE.

Peu de questions intéressent à un aussi haut degré l'hygiène et l'utilité publique en général que celle de l'éclairage. On ne saurait donc trop étudier, trop encourager. Bien que l'on ait déjà réalisé en quelques années un progrès immense sous ce rapport, la science est loin d'avoir dit son dernier mot, et tous les jours on est sur la voie de nouvelles améliorations.

Plusieurs de nos lecteurs ont sans doute été à même de voir les essais dirigés dans cette voie par MM. Tessier du Mothay et Maréchal. Des expériences ont eu lieu sur la place de l'Hôtel-de-ville vers le commencement de l'année et ont parfaitement réussi. Le gaz employé est un mélange d'hydrogène et d'oxygène, on l'appelle *gaz oxhydrogène*. Un petit cylindre de magnésie interposé au milieu du jet en combustion en augmente considérablement l'éclat.

La lumière ainsi obtenue a beaucoup d'analogie avec celle qui nous vient des astres : elle est pure, d'un blanc légèrement jaunâtre. Elle permet de distinguer, comme à la lumière du jour, toutes les couleurs et même les

nuances les plus délicates. On a également expérimenté cette lumière dans les salons; elle y réussit parfaitement.

Sous la même quantité, le gaz oxhydrogène donne cinq fois autant de lumière que le gaz ordinaire. Les usines auraient donc à produire cinq fois moins de ce gaz pour le même éclairage. 3 mètres cubes d'hydrogène et 4 mètres cubes d'oxygène à 72 centimes, valant ensemble 8 fr. 90 c., donnent, d'après les expériences déjà faites, la même quantité de lumière que 180 mètres cubes de gaz ordinaire, dont la valeur est de 54 francs. C'est, dans ce cas, à lumière égale, une économie de 45 fr. 10 c. Seulement il se présente quelques inconvénients sous le rapport des appareils, et le principal nous paraît être une double canalisation pour la conduite des deux gaz composant le gaz oxhydrogène, afin d'éviter les accidents que pourrait produire leur combinaison.

Dans une conférence faite à la Société des ingénieurs civils, M. Maldant proclamait la parfaite inocuité de l'éclairage oxhydrique, et sa supériorité absolue sur tous les modes d'éclairage connus jusqu'à ce jour. Cet éclairage apportant avec lui le gaz *combustible* et le gaz *comburant*, il n'a pas besoin d'emprunter à l'air ambiant l'oxygène qui est nécessaire à la combustion : il ne vicie donc pas l'air, et dispenserait, pour tous les éclairages *intérieurs*, de l'emploi des ventilateurs, ventouses, etc., nécessaires aujourd'hui.

Cette précieuse propriété que possède le gaz oxhydrique de brûler sans l'intervention de l'air, conduit à de fécondes applications. C'est ainsi que l'on a déjà été amené à produire la lumière oxygène dans des ballons en verre absolument clos et sans communication directe avec l'air extérieur. Il est vrai que cette application exige naturellement des dispositions spéciales, pour le dégagement régulier de la vapeur d'eau ou des gaz résultant de la combustion ; mais on conçoit aisément que si cet éclairage réussissait bien, il pourrait rendre d'immenses services pour les travaux des *mines*, et réduire les nombreux cas de feu grisou qui portent journellement le deuil dans la grande famille des mineurs ; il pourrait également s'appliquer avec les plus grands avantages aux travaux sous-marins et dans une foule de manufactures de produits chimiques où l'éclairage ordinaire devient dangereux.

Dans une lettre récente, M. Georges Delaporte, qui s'occupe spécialement de l'éclairage dont nous parlons, fait remarquer que la douceur de la lumière produite, sa régularité parfaite, sa teinte légèrement jaunâtre, l'ont fait admettre dans plusieurs théâtres de Paris, et qu'elle fait merveille, notamment dans *la Biche au bois*, *Peau-d'Ane*, *Cendrillon*, etc. Pour sa production dans ces établissements publics, on a recours le plus ordinairement, comme cela a lieu au théâtre de la Renaissance, à des sacs en caoutchouc. Deux poches disposées entre des châssis pressés convenablement et chargés de poids en fonte pour faire ainsi office de soufflet, et contenant l'une de l'hydrogène, l'autre de l'oxygène, fabriqués au théâtre même, sont mis en rapport par des tuyaux de conduite, avec un appareil spécial nommé *chalumeau*, par où ils viennent se mélanger convenablement et se rendre dans une petite chambre ou barillet. Ce mélange se forme d'une partie d'oxygène pour deux parties d'hydrogène ; c'est la même proportion qui produit l'eau, lorsque ces deux gaz se combinent au lieu de se mélanger. Le mélange effectué prend le nom de *gaz oxhydrogène*; il s'échappe par un bec disposé de manière à lancer son jet enflammé sur un petit cylindre de chaux ou de magnésie calcinée ; il acquiert alors tout son rayonnement, tout son éclat.

La chaleur engendrée par ce jet de gaz enflammé atteint 2,000 degrés centigrades ; il fond le platine, volatilise les métaux les plus réfractaires ; et la lumière produite jouit de cette propriété remarquable que toutes les nuances du vert et du bleu s'y distinguent parfaitement, même dans leurs tons les plus rapprochés. Très-riche en rayons chimiques, cette lumière permet d'obtenir des épreuves photographiques parfaitement réussies.

Les résultats obtenus au point de vue optique et au point de vue économique sont donc des plus satisfaisants et promettent à ce mode ingénieux d'éclairage le plus bel avenir.

INFLUENCE DU TABAC A FUMER SUR LES ENFANTS.

Tout ceux qui ont étudié les funestes effets du tabac ont vu avec plaisir une association française se fonder, à Paris, dans le but d'éclairer les populations sur les inconvénients et les dangers qui résultent de l'abus de cette substance. Cette association a été autorisée par décision de la préfecture de police, en date du 11 juillet 1868.

Nous sommes heureux de voir se réaliser le vœu qu'une longue étude des effets de la nicotine nous portait à faire : « On devrait pour ainsi dire, disions-nous, mettre dans le catéchisme que les parents enseignent à leurs enfants les funestes influences du tabac, afin que ni les uns ni les autres n'ignorent quelle est la folie de ceux qui se font violence, au point de se rendre malades, pour prendre une habitude dont le cortége est si funèbre. »

Chaque nouvelle étude vient à l'appui de notre appréciation. Dernièrement M. le docteur Decaisne a observé trente-huit enfants de neuf à quinze ans, faisant un usage plus ou moins grand du tabac à fumer. Voici ses conclusions qu'il est utile de faire connaître aux parents et aux instituteurs :

1° Quoique difficiles à apprécier chez tous les sujets, les effets pernicieux du tabac à fumer sont incontestables.

2° L'usage, même restreint du tabac à fumer chez les enfants, amène souvent une altération du sang et les principaux symptômes de la chloro-anémie : la pâleur du visage, l'amaigrissement, le bruit du souffle aux carotides, les palpitations de cœur, la diminution de la quantité normale des globules sanguins, les difficultés de digestion, etc.

3° Le traitement ordinaire de la chloro-anémie et de l'anémie ne produit, en général, aucun effet tant que l'habitude persiste.

4° Les enfants qui fument accusent en général une certaine paresse de l'intelligence et un goût plus ou moins prononcé pour les boissons fortes.

5° Chez les enfants qui cessent de fumer et qui ne sont atteints d'aucune lésion organique, les désordres de l'économie que nous venons de signaler disparaissent souvent très-promptement, et presque toujours sans laisser aucune trace.

IMPORTANTE OBSERVATION HYGIÉNIQUE.

Une remarque importante et facile à faire est la sui-

vante : on conserve d'une manière permanente, tenace, les dispositions dans lesquelles on prend ses repas.

On dirait que les aliments reçoivent une première impression de l'humeur dont on se trouve dans le temps que l'on en use.

Prend-on ses repas avec gaieté, avec joie, on sera ensuite gai, joyeux naturellement ; il faudra de graves circonstances ou se faire violence pour changer ces dispositions.

Les prend-on avec tristesse, on se lèvera de table avec le spleen, qui vous accompagnera et vous suivra partout.

La dissipation, l'étourderie y président-elles ? Il faudra bien du temps et prendre beaucoup sur soi pour se recueillir ensuite et s'occuper convenablement de choses sérieuses.

On comprend tout l'avantage que l'individu pourrait tirer en se préparant convenablement à cet acte important de la vie, et en prenant sa nourriture, suivant les termes de l'Écriture, avec joie et simplicité de cœur.

Les anciens, qui connaissaient l'importance des principes de l'hygiène et qui les mettaient en pratique, avaient des fous et des bouffons autour de leur table, afin de provoquer le rire, qui est excellent pour la digestion lorsqu'il n'est pas porté à l'excès. Il fortifie les nerfs, chasse la bile et établit une circulation salutaire du sang. Rien de plus vrai que ce dicton populaire que l'on répète quelquefois lorsque l'on a bien ri : « Je viens de me faire un verre de bon sang. »

Aussi, les maisons dans lesquelles la mauvaise humeur et la dispute président au repas sont bien à plaindre ; rien ne dispose plus aux sombres maladies que cela ; le spleen, les maladies bilieuses, les maladies de foie en sont souvent la conséquence. Les enfants surtout, qui sont obligés de subir ces conditions, sont bien malheureux, car c'est alors que leur tempérament se forme pour la vie.

INFLUENCE DU CHAUFFAGE PAR LES POÊLES EN FONTE.

L'approche de l'hiver et les études spéciales que l'on a faites sur le chauffage des appartements dans ces derniers temps donnent de l'opportunité aux faits suivants.

M. Coulier, professeur à l'École impériale de médecine et de pharmacie militaires, conclut des expériences de MM. Deville, Troost et des siennes propres :

1° Que les poêles en fonte laissent transsuder à travers leurs parois une certaine proportion d'oxyde de carbone ; mais cette proportion est tellement faible, qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper au point de vue de l'hygiène ;

2° Que des personnes adultes et des enfants peuvent vivre dans une atmosphère chauffée à l'aide de poêle de fonte, sans qu'il soit possible d'observer la moindre altération dans l'état de leur santé ;

3° Que la congestion de la face, la difficulté de la respiration et les autres symptômes que l'on observe dans les locaux chauffés à l'aide des poêles en fonte proviennent de l'abaissement hygrométrique de l'air. Tous ces accidents disparaissent, dès qu'à l'aide d'évaporation convenablement ménagée, on maintient cet état hygrométrique dans les conditions convenables.

RAPPORT ENTRE L'ÉTAT DES ONGLES ET DES OS FRACTURÉS.

Voici une remarque utile et curieuse en même temps sur le rapport entre l'état des ongles et la consolidation des os fracturés.

En 1842, un praticien danois, M. Güenther, annonça que la croissance des ongles s'arrêtait dans un membre fracturé tant que la fracture n'était pas consolidée. M. Broca a vérifié ce fait chez un homme atteint de fracture de la partie inférieure du tibia. Ayant badigeonné les ongles des deux pieds avec une solution de nitrate d'argent, il constata que les ongles du côté de la fracture ne croissaient aucunement, tandis que ceux de l'autre côté subissaient l'accroissement ordinaire.

Le cas suivant de M. Duplay n'est pas moins démonstratif. Ayant eu à soigner une fracture de l'avant-bras gauche arrivée le 7 octobre 1867, le 19 seulement M. Duplay applique un bandage dextriné ; il prescrit en même temps le phosphate de chaux. A ce moment, le blessé fait remarquer que ses ongles ont cessé de croître à la main gauche et ont pris une teinte jaune noirâtre.

Quelques jours après, ils recommencent à pousser et montrent un petit croissant rosé à leur bord adhérent. Le 31 décembre, il reste à peine un demi-décimètre des anciens ongles. L'appareil est levé et M. Duplay constate un bon état de la fracture. Les ongles continuent à croître. Le 10 janvier, le cubitus est complétement solide. Mais à la suite de fatigue, le travail de consolidation du radius s'arrête pendant quinze jours. Pareillement, la croissance des ongles s'arrête, ce que l'on reconnaît à un sillon de leur face externe. Puis la consolidation reprend son cours et les ongles ne cessent plus de croître régulièrement. Ce signe permettait de suivre le travail de consolidation des fractures sans que l'on fût obligé de lever l'appareil.

J. RAMBOSSON.

LES MERVEILLES DE L'ART CHRÉTIEN.

LES TAPISSERIES DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE BEAUNE.

Parmi les trésors d'archéologie que possède la ville de Beaune, il en est un qui fixe trop rarement l'attention du voyageur attiré par les richesses de notre pays. Je veux parler des tapisseries qui ont été données à l'église Notre-Dame, au seizième siècle, par l'archidiacre Lecoq, dont les armes parlantes, d'azur aux trois coqs d'or, se trouvent placées dans le second et le cinquième pans. Ces tapisseries se composent de cinq pans, ayant chacun six mètres de largeur sur deux mètres de hauteur. Elles représentent, en dix-neuf tableaux, les principales scènes de la vie de la sainte Vierge, et semblent avoir été commandées et exécutées tout exprès pour la collégiale de Beaune, car elles ont l'exacte dimension du chœur. Sur le cinquième pan, on lit la date de 1500.

Le temps a respecté ce merveilleux chef-d'œuvre, dans lequel, à la tournure du vêtement, à l'exagération des formes, à la naïveté des anachronismes, on reconnaît facilement la touche de l'école flamande.

En ouvrant les colonnes de son journal à la publication d'un semblable travail, M. le directeur du *Musée des Familles* aura bien mérité du monde savant, qui lui

devra la connaissance d'un monument unique en son genre, et du monde chrétien, qui aime aussi à retrouver dans le passé des preuves de la piété et de la foi de nos pères.

Joachim et sainte Anne. — La naissance de la Vierge.

Les gravures qui accompagnent notre article sont la reproduction exacte des photographies que nous avons obtenues, non sans peine, certaines couleurs étant ou passées, ou tout à fait rebelles à l'action des substances chimiques (1).

Pour l'explication du sujet, nous avons fait de fréquents emprunts à l'ouvrage si curieux de la *Vie divine de la très-sainte Vierge Marie*, ou *Abrégé de la cité mystique*, d'après Marie de Jésus d'Agreda, par le père Bonaventure-Amedeo de Casari, dont M. l'abbé Joseph Boullau a donné une excellente traduction.

Présentation de la sainte Vierge au temple. — La sainte Vierge dans l'intérieur du temple. Les fiançailles.

PREMIER PAN.

Quatre tableaux composent le premier pan. Ces ta-

(1) Les dessins sont de M. A. Duvivier.

bleaux, comme tous les autres, sont surmontés d'une banderole où on lit ces mots : *Grâce à Dieu !*

PREMIER TABLEAU. — SAINT JOACHIM ET SAINTE ANNE.

Dans cette tapisserie, qui nous montre les parents de

Le mariage de la sainte Vierge. Le départ.

la sainte Vierge, l'artiste rappelle un des priviléges les plus augustes de la mère du Christ. Voyez cette petite fleur modeste attachée aux parois du mur ; elle laisse tomber à terre le principe fécondant, et de la graine naît soudain une autre fleur plus belle et plus éclatante.

L'annonciation. Portrait du donateur.

A droite la même idée est reproduite. C'est un arbuste qui s'élève sans fleurs et sans fruits, mais de sa tige s'échappent des rejetons, contrairement aux lois de la nature, chargés de fruits et de fleurs. N'est-ce pas l'image de la fille de saint Joachim et de sainte Anne ? Elle naîtra, comme toutes les filles d'Adam, mais plus privilégiée que ses parents et les autres enfants des hommes, elle naîtra préservée de la tache du péché originel.

Cette pensée, expression de la tradition catholique,

est devenue un dogme, celui de l'IMMACULÉE CONCEPTION, consacré par N. S. P. le pape Pie IX, le 8 décembre 1854.

DEUXIÈME TABLEAU. — LA NAISSANCE DE LA VIERGE.

« Sainte Anne, ayant reçu cette chère enfant dans ses bras, adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, « dont la sagesse est infinie, créateur de tout ce qui a « l'être, je vous offre humblement le fruit de mes en- « trailles que j'ai reçu de votre infinie bonté, et je vous « remercie du fond du cœur. Faites de la fille et de la « mère selon votre très-sainte volonté et regardez de « votre trône notre petitesse. Je félicite les saints pères « des limbes et tout le genre humain, à cause du gage « assuré que vous leur donnez de leur prochaine re- « demption. Mais comment me comporterai-je envers « celle que vous me donnez pour fille, ne méritant pas « d'être sa servante? Comment oserai-je toucher la vé- « table arche du Testament? Donnez-moi, Seigneur, la « lumière qui m'est nécessaire pour connaître votre « sainte volonté, pour l'exécuter selon votre bon plai- « sir et dans les services que je dois rendre à ma « fille (1). »

TROISIÈME TABLEAU. — PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

« Les trois ans accomplis, Joachim et sainte Anne, accompagnés de quelques-uns de leurs parents et d'une suite nombreuse d'esprits angéliques qui chantèrent, pendant tout le voyage, des cantiques de louanges au Très-Haut, partirent de Nazareth et vinrent à Jérusalem, portant dans leurs bras la jeune et bienheureuse enfant. Arrivée au temple, sainte Anne entendit une voix qui disait : « Venez, mon épouse et mon élue, venez dans « mon temple, où je veux que vous m'offriez un sacri- « fice de louanges et de bénédictions. » Ils la conduisirent dans l'appartement des vierges, où les filles étaient élevées toutes ensemble dans une sainte retraite jusqu'à l'âge du mariage. Elles étaient principalement de la tribu royale de Juda et de la tribu sacerdotale de Lévi. L'escalier pour aller à cet appartement avait quinze degrés (2)... » A voir la gravure reproduire si exactement ces détails, on serait tenté de croire que l'artiste s'est inspiré de la lecture de ces pages; mais la vénérable sœur qui les écrivait vivait en 1640, tandis que les tapisseries, comme nous l'avons dit, sont de l'an 1500.

QUATRIÈME TABLEAU. — LA SAINTE VIERGE DANS L'INTÉRIEUR DU TEMPLE. — LES FIANÇAILLES.

Lorsqu'elle avait accompli les divers devoirs que lui imposait le service du temple, Marie employait son temps à lire les divines Écritures, plus particulièrement Isaïe, Jérémie et les Psaumes, parce qu'ils contiennent d'une manière plus précise les mystères du Messie et ceux de la loi de grâce.

« Elle vécut ainsi jusqu'à la fin de sa quatorzième année. Ce fut alors que le grand prêtre, le saint vieillard Siméon, voulut la marier, car la coutume était qu'aucune fille ne sortît du temple sans s'établir. Bien que ce projet parût tout à fait opposé à celui qu'avait formé la sainte Vierge en consacrant sa virginité au Seigneur, elle suspendit son jugement, et croyant plus fermement qu'Abraham lui-même, elle espéra contre l'espérance, elle se résigna à la volonté de ses supérieurs. Le saint vieillard, obéissant aux ordres divins, fit réunir un jour tous les jeunes hommes de la famille de David, et Joseph, originaire de Nazareth, mais qui habitait Jérusalem, se trouva avec eux. Il était âgé de trente-trois ans, et d'une modestie et d'une grâce incomparables. Les prêtres se mirent en prières afin de régler, avec l'assistance divine, ce qu'il fallait faire. Le Seigneur inspira à Siméon de faire prendre une baguette sèche à chaque prétendant et de leur dire que chacun demandât à Dieu de manifester sa divine volonté. Lorsqu'ils étaient tous en prières, on vit fleurir la baguette que tenait saint Joseph et voler au-dessus de sa tête une blanche colombe entourée d'une splendeur admirable (1). »

C'est précisément cette scène que nous montre la tapisserie; saint Joseph tient à la main sa baguette fleurie, tandis que son voisin, peu satisfait, brise la sienne.

DEUXIÈME PAN.

PREMIER TABLEAU. — MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Les prêtres donnent la sainte Vierge pour épouse à saint Joseph, comme choisi de Dieu.

DEUXIÈME TABLEAU. — LE DÉPART.

Marie, accompagnée de saint Joseph, de ses compagnes et de plusieurs serviteurs du temple, quitte le saint lieu et vient à Nazareth, où son époux, pour gagner sa vie, exerça le métier de charpentier.

TROISIÈME TABLEAU. — L'ANNONCIATION.

Le temps étant venu où le Fils unique de Dieu devait s'incarner, le Seigneur envoie l'archange Gabriel à Marie pour lui annoncer le divin mystère. « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum Verbum tuum, » dit la mère du Christ en s'inclinant.

QUATRIÈME TABLEAU. — PORTRAIT DU DONATEUR.

Le donateur, comme nous l'avons dit, est l'archidiacre Lecoq, dont les armes parlantes figurent à l'angle inférieur de la tapisserie. Lui-même est représenté en surplis et à genoux, accompagné de son premier patron, saint Jean-Baptiste. Au bas de la figure, on lit une strophe de l'hymne des complies du petit office de la sainte Vierge, strophe semblable à celle de l'ancien bréviaire romain, sauf le dernier vers, qui y a été ajouté plus tard.

En voici le texte :

Maria, mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Horâ mortis suscipe
Et pro defunctis intercede.

Marie, mère de grâce,
Mère de miséricorde,
Protégez-nous contre l'ennemi,
Recevez-nous à l'heure de notre mort
Et intercédez pour les défunts.

L'abbé H. JACOTOT

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) *Vie divine de la très-sainte Vierge Marie.*
(2) *Vie divine.*

(1) *Vie divine.*

LES ÉCOLIERS DE CHALONS [1].

(SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE FRANCE.)

VII. — JULIENNE.

Jean Bertaud, que la chose étonnait, me fit d'abord lui expliquer comment il se faisait que j'avais été placé à l'Ecole des arts et métiers plutôt que dans toute autre, quand j'aurais pu, avec la protection de l'Empereur, faire ailleurs un si beau chemin.

A mesure que je lui détaillais les raisons de ce choix, je le voyais sourire d'une façon toute particulière, et, lorsque j'eus achevé :

— Eh bien! mon cher ami, me dit-il, sais-tu que nos deux histoires en cette affaire se ressemblent singulièrement? Il y a cette différence importante cependant, que, chez nous, papa et maman Bertaud étaient parfaitement d'accord pour me détourner des idées militaires; mais j'aurais suivi mon goût en dépit d'eux, s'il ne s'était pas trouvé là, pour leur venir en aide, Julienne... C'est Julienne qui a tout fait, tout imaginé; c'est elle qui est allée découvrir qu'il existait une Ecole des arts et métiers et qui m'a dit qu'il fallait y entrer. Elle l'a voulu : je n'ai pas pu refuser. M'y voilà. Mais c'est bien simplement pour lui faire plaisir, car je m'ennuie à mourir dans cette galère. Je sens bien que je ne suis pas fait pour tailler le bois ou forger le fer, moi; mais enfin, puisque Julienne le veut...

— Julienne, répétai-je, qui donc appelles-tu ainsi? ta sœur, sans doute.

— Eh non! je n'ai point de sœur. Julienne est ma cousine.

— Ah!...

Je dois vous avouer que je ne m'expliquais pas très-clairement alors qu'une cousine pût jouir d'une autorité si absolue sur celui qui ne semblait pas déférer une obéissance bien scrupuleuse aux volontés de son père et de sa mère. A vrai dire, j'avais à peine quatorze ans, tandis que Jean Bertaud, à qui la chose paraissait évidemment toute naturelle, en comptait plus de seize. J'avais encore, moi, l'aspect d'un enfant : il pouvait passer déjà, lui, pour un beau jeune homme, grand, fort, hardiment découplé, et portant sur la lèvre un commencement de moustache brune.

— Il y a huit mois que je suis ici, reprit-il, et il me semble qu'il y ait un siècle : j'ai beau faire, j'ai beau m'appliquer pour apprendre ce qu'on enseigne ici, je n'y mords guère; j'y perdrai mon temps et ma patience. Je ne sais pas vraiment où Julienne a eu la tête... mais que veux-tu? l'état militaire lui fait peur pour moi, elle ne peut pas en entendre parler; à la seule idée que j'aille me battre, elle se met dans des états... Il faut la voir...

— C'est absolument comme ma mère, hasardai-je.

— Oui? alors nous voilà bien tous les deux, mon pauvre ami! Comme si on tuait tout le monde à la guerre, comme si les généraux, les maréchaux et l'Empereur lui-même n'avaient pas gagné tous leurs grades en se battant bravement, et ils ne sont pas morts cependant. Pardienne! Je sens bien, moi, que je passerais partout sans que jamais il m'arrivât la moindre chose. C'est la chance, ça; et je suis sûr que je l'ai. Mais Julienne n'entend pas de cette oreille, il n'y a pas à la raisonner; et je ne sais pas comment cela se fait, mais quand je l'ai écoutée, je finis toujours par trouver qu'elle a raison; c'est que, ma petite Julienne, vois-tu...

Et Jean Bertaud en eut pour une grande demi-heure à me dire et redire les mérites et qualités de sa petite Julienne, qui avait juste le même âge que lui, et avec qui il avait en quelque sorte passé sa vie entière, car, orpheline dès le berceau, les parents de Jean l'avaient recueillie, et la regardaient comme leur propre enfant. Et c'était elle, la charmante jeune fille, qui était reine et maîtresse dans la maison; et chacun n'avait d'autre volonté que la sienne; et Dieu sait comme il était doux, agréable, l'empire qu'elle exerçait!... A part le seul travers de ses terreurs à propos des goûts belliqueux de son cousin, terreurs qui ne pouvaient résulter, après tout, que d'une âme excellente, c'était l'être accompli, l'ange sur la terre...

Bref, je sais que, séance tenante, je me trouvai pris d'une véritable admiration, d'une profonde sympathie pour cette Julienne, qui était en communauté d'idées avec ma mère, et qui me paraissait aimante et bonne comme elle; et je sais que je me promis de parler d'elle dans ma première lettre à ma mère, en lui indiquant où elle demeurait, pour qu'elle la vît, et l'assurât que je ferais de mon mieux afin de garder son cousin, mon ami, dans les idées où elle voulait qu'il fût.

Il me semblait, d'ailleurs, que ma mère ne pourrait qu'être enchantée de faire connaissance avec la famille d'un autre élève de Châlons; et je n'aurais pas été fâché non plus d'apprendre par elle que Mlle Julienne me savait gré du service que je m'efforçais de lui rendre.

Quand le tambour marqua la fin de la récréation, Jean Bertaud était encore en plein éloge de sa cousine, et je l'aurais volontiers écouté plus longtemps. Avant de nous séparer, il me fit observer que j'étais à peu près le seul à qui il eût parlé aussi formellement de Julienne, et il me pria de lui garder le *secret*. Je le lui promis.

M. Labate m'attendait près du couloir conduisant aux classes; il me retint, et quand tous les élèves furent rentrés :

— Mon enfant, me dit-il, avec cette douceur grave qui donnait tant de poids à ses paroles, j'ai cru remarquer que vous aviez longuement causé avec Bertaud : est-ce que vous le connaîtriez?

— Oui, monsieur, nous étions déjà camarades d'école à Paris; et j'ai été bien content de le retrouver ici.

— Cependant, si vous m'en croyez, vous ne vous lierez pas trop intimement avec lui.

Et comme je regardais le proviseur d'un air surpris et affligé :

— Entendez-moi bien, reprit-il, je ne veux pas vous dire que Bertaud soit un malhonnête garçon. Loin de là. Mais je dois vous prévenir qu'il ne passe pas pour l'élève le plus appliqué de l'école.

— Je le sais, monsieur.

Ce fut au tour de M. Labate d'être étonné.

— Qui vous l'a dit? me demanda-t-il.

— Lui-même.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— S'en serait-il vanté par hasard?

— Au contraire, monsieur, il le regrette, il voudrait faire mieux, mais d'autres idées...

M. Labate m'interrompit :

— Ah! voilà : d'autres idées; et c'est justement l'influence de ces idées que je craindrais pour vous.

— Oh! il n'y a pas de danger, monsieur! m'écriai-je, avec l'assurance que pouvait me donner le projet même que j'avais formé l'instant d'auparavant de m'appliquer à combattre les penchants de Jean Bertaud.

M. Labate me regarda en souriant :

— Êtes-vous donc si sûr de vous?

— Vous verrez, monsieur, vous verrez.

— Eh bien! nous verrons...

Puis, il m'emmena dans une classe, et ne s'occupa plus que de mon installation.

VIII. — UN PEU D'EAU SUR LE FEU.

Nous verrons, m'avait dit M. Labate. Ce ne fut que le lendemain, à l'heure de la première récréation, que je compris la véritable portée de ces paroles. Il fallait pour cela, en effet, que je fusse à même de voir mon ami Jean Bertaud à l'œuvre, au milieu de cette population pour laquelle il n'était rien moins qu'une espèce d'oracle. La veille, par suite de mon arrivée et de notre longue causerie intime, il avait été distrait de ses façons d'agir coutumières; mais ce jour-là ma présence même contribua à ce qu'il y fut complétement rendu; car, grâce à ce titre de *filleul de l'Empereur* qu'il m'avait donné devant tous, et dont l'effet s'était singulièrement prolongé, Dieu sait quel fut le ton général de la conversation.

Il fallait entendre et les questions que les uns et les autres m'adressaient, et les réponses que Jean Bertaud se chargeait de faire à ceux-ci, pendant que je répondais à ceux-là. Et il fallait voir l'animation, l'exaltation résultant de tout ce verbiage, sur un sujet bien propre à monter les jeunes têtes, alors surtout qu'il y avait là pour excitateur mon ami Jean Bertaud, qui gesticulait, qui pérorait, et qu'on écoutait avec une avide attention.

Cinq ou six fois au moins, je dus recommencer l'histoire de la machine infernale, de l'entrevue de mon père et du premier consul, de l'envoi de la fameuse timbale... Jean Bertaud, qui ne me quittait pas, s'efforçait sans cesse de relever mon récit, peut-être un peu calme, de ses paroles passionnées; à plusieurs reprises les Vive l'Empereur! éclatèrent; et vous pensez s'il était possible que ce nom fût ainsi prononcé sans que Jean Bertaud en prît prétexte pour se faire applaudir en parlant guerre, victoire, amour de la France, haine à ses ennemis, etc.

Les quelques maîtres, qui allaient et venaient dans la cour, voulurent deux ou trois fois essayer de faire diversion :

— Allons, messieurs, disaient-ils, ne restez pas aussi; organisez des parties, les récréations sont faites pour s'amuser, courir, jouer...

Mais ils trouvaient toujours Jean Bertaud qui, le front haut, la voix animée :

— Eh quoi! leur répliquait-il, est-ce qu'à l'École impériale, il sera maintenant défendu de se distraire en disant du bien de l'Empereur? Ce serait drôle, par exemple! quoi! l'on voudrait tourner à mal que nous parlions de la gloire de la France, que nous détestions les étrangers qui ne songent qu'à venir ravager notre pays et détrôner notre grand Napoléon... Ah! mais qu'ils osent donc se montrer, et ils verront si tous les Français ne seront pas soldats pour les détruire... Certes, nous irions tous, nous autres.

— Oui, oui, tous, tous! criait-on en chœur : Vive l'Empereur!

Et Jean Bertaud reprenait :

— Qu'on aille donc se plaindre à l'Empereur de la faute que nous avons commise, et qui consiste à employer une récréation à parler de lui, à dire que nous l'aimons, que nous nous ferions tous tuer pour lui, à trouver ses campagnes glorieuses, à souhaiter qu'il règne toujours...

Et les acclamations redoublaient.

Et que vouliez-vous que fissent les maîtres contre un tel raisonnement?

La récréation du matin s'acheva sur une de ces affaires.

Ce qui venait de se passer me donna beaucoup à réfléchir, car outre que je sentais combien cela répondait peu aux désirs de ma mère et de Julienne, je me rappelais aussi les dernières paroles de M. Labate, qui devait être en droit de me reprocher d'avoir servi de prétexte à l'espèce de désordre qui venait de se produire. Et en même temps que je tenais à ne pas mécontenter M. Labate, je me serais fait un scrupule de tromper, quoiqu'elles n'en pussent rien savoir, l'attente des deux bonnes personnes qui certainement nous croyaient, Jean Bertaud et moi, bien tranquillement occupés d'industrie, et rien que d'industrie.

J'avais été faible, je me promis d'être fort; et comme à la récréation du soir je compris que Jean Bertaud s'apprêtait à recommencer sur nouveaux frais, et que la masse des élèves était disposée à s'y prêter, je pris mon exalté en particulier, et, amenant adroitement l'entretien sur le compte de Julienne, je parvins à le maintenir, sans qu'il s'en aperçût, dans un ordre d'idées toutes différentes de celles du matin.

Et cette tactique m'ayant une fois réussi, je me fis si peu faute de la mettre en usage les jours suivants — en variant, cela va sans dire, les prétextes — que bientôt j'eus produit un changement très-sensible dans l'état ordinaire de Jean Bertaud. Je ne l'avais, certes, pas dépouillé de son naturel et de ses goûts; mais j'avais réussi à jeter, comme on dit, un peu d'eau sur son feu et à le distraire de cette préoccupation qui, avant moi, ne lui laissait pas un moment de calme. Me faisant son ami très-intime, m'occupant beaucoup de lui, j'étais parvenu à lui faire trouver moins ennuyeux le séjour à l'École; quand l'exaltation le reprenait, j'y opposais les pensées plus douces de sa Julienne qu'il aimait tant; le calme venu, je lui démontrai que nous n'avions rien de plus sage à faire que de complaire lui à sa cousine, moi à ma mère. Pour avoir l'air de prêcher d'exemple, j'affectais même de m'imposer les mêmes sacrifices qui lui étaient demandés. Je fus d'ailleurs singulièrement aidé dans ma difficile entreprise par une lettre que ma mère m'envoya, en réponse à celle que je lui avais écrite deux jours après mon arrivée, et où elle me racontait avec toute sorte de sympathiques détails sa visite à la famille de mon ami. M^lle^ Julienne n'était pas oubliée, et les choses que ma mère disait d'elle plurent tant à Jean Bertaud, qu'il me demanda de lui prêter la lettre pour en apprendre par cœur ce passage. Et, dès lors, il ne se lassait pas plus de faire l'éloge de ma mère que moi de lui parler de sa cousine. Et tout cela prenait assez de

son temps, absorbait assez de ses pensées pour qu'il semblât presque devenu un être nouveau; car non-seulement il n'aliait plus rêvant et parlant uniquement de gloire militaire, mais encore il montrait quelque application dans les classes, dans les ateliers; et partant l'esprit général de l'École se ressentait de cet apaisement.

M. Labate ne fut pas le dernier à remarquer le changement survenu et à deviner que j'y étais pour quelque chose. Aussi un matin m'ayant fait venir chez lui :

— Je suis content de vous, me dit-il en me serrant la main avec une véritable émotion; c'est bien à vous, mon enfant, d'avoir su comprendre pourquoi vous êtes ici et de faire en sorte que vos camarades le comprennent aussi. Continuez et soyez certain que ce ne sera pas sans en recevoir la récompense que vous aurez donné le bon exemple.

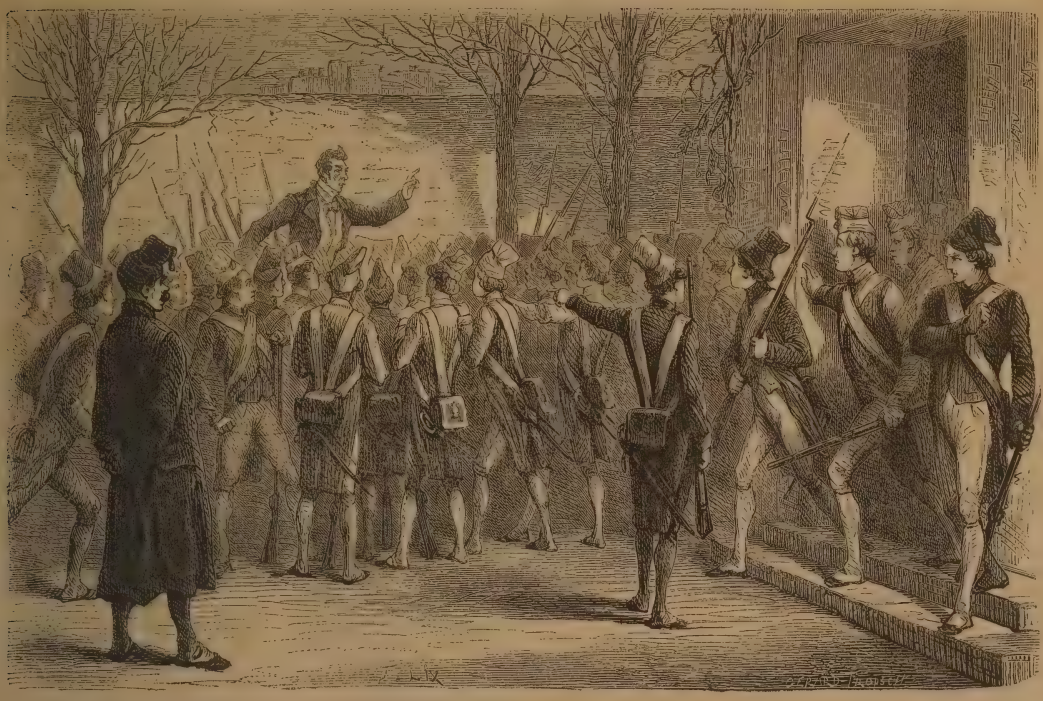
Je ne vis alors dans ces paroles du bon proviseur qu'un témoignage ordinaire de satisfaction; mais depuis j'ai compris jusqu'à quel point il devait apprécier ma conduite, placé comme il l'était entre son devoir, ses convictions qui lui disaient de tourner les esprits de ses élèves vers les carrières les plus paisibles, et cet essain de jeunes cerveaux qui ne demandaient qu'à se laisser enfiévrer d'aspirations aventureuses.

Quoi qu'il en fût, je fis de mon mieux encore pour continuer à bien mériter de ma mère et de Julienne, qui m'approuvaient de loin, et de M. Labate, qui ne se faisait pas faute de me féliciter à l'occasion.

Et, pendant quelques semaines encore, j'eus le plaisir de voir mes efforts produire d'heureux effets...

IX. — INCENDIE.

Mais nous touchions à la fin de l'année 1813, et si



La révolte à l'Ecole. Dessin de F. Lix.

bien que fussent prises les précautions pour empêcher les bruits du dehors d'arriver jusqu'à nous, Dieu sait s'il était possible que le calme, la quiétude régnassent à l'intérieur de l'École, tandis que la France entière était dans le trouble, dans l'anxiété, à l'attente des plus graves événements. Les lettres de parents qui contenaient des allusions ou des révélations trop directes étaient supprimées; mais alors nous nous étonnions de ne pas les recevoir, et celles qui nous parvenaient ne pouvaient que respirer et communiquer l'émotion qui était en quelque sorte dans l'air. Les relations avec la ville étaient exceptionnellement contrôlées, mais quelques élèves étaient originaires du pays et y avaient leurs parents. Bien qu'on eût prodigué à ceux-ci les recommandations, ils ne réussissaient pas toujours, pendant la visite à leurs enfants, à feindre une tranquillité qui ne pouvait être alors dans aucun esprit. Puis enfin des pères, des mères vinrent, qui emmenèrent leurs fils; et ce départ inexpliqué de plusieurs de nos camarades, qui la veille n'y songeaient nullement, ne laissait pas de causer un profond étonnement et de justifier les plus étranges suppositions.

Il est évident qu'on aurait pu, sans qu'il en résultât aucune agitation insolite dans l'École, nous instruire de certaines circonstances qui venaient cependant de jeter l'opinion dans la plus grave perturbation. Qu'on nous eût signalé, par exemple, les velléités d'indépendance et d'opposition du Corps législatif, amenant la dissolution quelque peu brutale de cette assemblée par l'Empereur : cet incident purement politique qui avait tant indisposé la nation au moment où le pouvoir avait le plus besoin de ses sympathies, nous eût laissé tous assez

indifférents; qu'on nous eût fait savoir la levée de trois cent mille hommes : nous n'aurions vu là qu'un fait en quelque sorte coutumier; la mise en vigueur, sans ratification légale des représentants, de l'ordonnance impériale qui doublait presque les impôts : cela ne nous eût guère touchés; mais comprenez-vous l'effet qui devait être produit si ces mots : « l'étranger en France » venaient à être prononcés au milieu de ces quatre cents adolescents pour qui, en dépit de nos récents désastres de Russie et d'Allemagne, l'étranger était encore un ramassis de peuples couards, méprisables, que nos armées avaient l'habitude d'aller humilier dans leurs pays.

Pourtant le jour vint où ces mots coururent de bouche en bouche.

C'était, il m'en souvient bien, un matin, comme nous nous dirigions vers le vestiaire pour y revêtir nos uniformes, afin de nous livrer ensuite aux exercices militaires. « L'étranger en France! les Russes, les Prussiens, les Autrichiens passant le Rhin! » répétait-on d'abord de toutes parts avec la stupéfaction que peut causer un événement jusque-là supposé normalement impossible. Mais quand on se fut quelque peu familiarisé avec cette monstrueuse vérité, le cri général fut ce qu'il devait être de la part de jeunes esprits qui ne pouvaient juger que du fait en lui-même et envisagé au seul point de vue de l'honneur national, sans tenir compte des dissidences de ceux-ci, de la lassitude, du désanchantement de ceux-là et de l'indifférence en quelque sorte désespérée de certains autres : il fallait entendre Jean Bertaud dont la voix dominait le tumulte :

— Eh quoi! disait-il, en élevant, en secouant ses poings fermés, une telle infamie aurait lieu! et tous les paysans, tous les bourgeois, tous les hommes, tous les enfants, toutes les femmes des frontières ne se sont pas jetés comme des lions sur ces lâches Allemands, sur ces affreux Cosaques. Ils les ont laissés passer! ils ne se sont pas fait tuer! ils ne les ont pas assommés comme des bêtes sauvages! Est-ce possible? Non, non, ça ne se peut pas! Tout le monde est sur pied, c'est sûr! Ceux qui n'ont pas de fusils, avec des fourches, avec des faux; avec des pierres et des bâtons au besoin. Et nous qui avons des armes et qui savons les manier, nous resterions ici à étudier des leçons, à forger, à limer tranquillement, pendant que la France périra faute de défenseurs!

— Non, non!

— Nous partirons! nous allons partir. Aux frontières!

— Aux frontières!...

On gagna le dépôt d'armes en répétant ce cri.

Puis, quand tous furent armés, il fallut voir cette cohue se précipiter vers la cour en vociférant de plus belle :

— Aux frontières! aux frontières!

Je puis avouer, en toute sincérité, que je n'étais pas de ceux qui criaient le moins fort, et qui étaient les plus sobres de gestes désordonnés.

La cause de cet élan me semblait assez noble, assez grande pour qu'on s'y abandonnât sans réserve aucune.

Le sergent-instructeur, qui était à son poste pour nous commander les manœuvres ordinaires, ne laissait pas de sourire significativement, à la dérobée, sous sa vieille moustache.

Mais M. Labate nous attendait dans la cour; et, comme nous arrivions en poussant force clameurs, il fit signe, en élevant la main, qu'il voulait parler. Aimé, respecté de tous, sa présence seule d'ailleurs devait suffire à rétablir l'ordre.

Il était pâle, ses lèvres avaient une sorte de tremblement nerveux. Quand on eut fait un peu de silence :

— Voyons, messieurs, dit-il d'une voix que l'émotion faisait chevroter, et en s'efforçant d'affecter une assurance qu'il était bien loin d'avoir, voyons, que signifient ces cris, ce tumulte? Aux frontières, dites-vous, et dans quel but, s'il vous plaît? Pourquoi faire? je vous le demande : pour aider à repousser l'ennemi : car il est vrai, très-vrai que les troupes étrangères sont actuellement sur la terre de France. C'est, j'en conviens, un généreux projet; mais votre premier devoir, n'est-ce pas l'obéissance absolue à l'Empereur : et l'Empereur vous a-t-il appelés? Croyez-vous que sa vigilance soit plus endormie que la vôtre, et croyez-vous qu'il ait décidé de rester tranquille et patient spectateur des événements? Supposez-vous qu'il n'ait tiré aucun plan, lui, le puissant, le subtil capitaine? Qui vous dit qu'il n'entre pas dans ses combinaisons de laisser les armées étrangères s'avancer, s'engager, pour fondre à propos sur elles avec les forces *immenses* (M. Labate appuya sur ce mot) dont il dispose, afin de les écraser par un de ces coups de tonnerre, comme il sait en frapper. Qui vous porte à croire?...

Bref, le brave proviseur fit feu de toute sa rhétorique et de toute son habileté, pour arriver à nous démontrer que nous ne devions pas douter du succès de nos armées, qu'il n'y avait d'ailleurs qu'à nous en rapporter à la haute sagesse et au génie guerrier de l'Empereur. Il s'attacha ensuite à faire ressortir que l'invasion ne constituait nullement une situation désespérée, et enfin il nous assura qu'au cas extrême (qu'il ne fallait guère prévoir cependant) l'Empereur saurait se souvenir de l'amour, du dévouement que lui avaient toujours témoignés ses bons, ses braves élèves de l'École de Châlons, et que certainement il n'hésiterait pas à les appeler pour concourir à la défense nationale, si ce précieux secours lui semblait nécessaire.

Il y a tout lieu de penser que ce cher homme sentait mieux que personne l'illogisme, ou la faiblesse réelle des arguments qu'il employait; mais que voulez-vous? sa position était difficile en face de ce troupeau ameuté, qu'il devait ramener au calme, sous peine d'encourir une grave responsabilité; et il savait bien qu'il s'adressait à des esprits relativement naïfs, sur lesquels devait prendre sans peine un raisonnement, qui eût risqué de paraître ailleurs singulièrement insidieux.

Quoi qu'il en fût, l'allocution produisit son effet. La fougue se dépensa dans les acclamations prolongées en l'honneur de l'Empereur, qui répondirent aux paroles de M. Labate, et dans l'entrain que chacun apporta aux exercices militaires. Ensuite l'on rentra tranquillement en classe.

Je sais que, pour ma part, j'avais, comme d'ailleurs la généralité de mes camarades, accepté pour argent comptant toutes les affirmations, toutes les prévisions du proviseur, et que j'étais bien décidé à ne pas me mettre en nouveaux frais d'ardeur belliqueuse, avant que le signal n'en fût donné par nos supérieurs eux-mêmes.

Mais Jean Bertaud n'était pas, à ce que je vis bientôt, dans les mêmes dispositions :

— Tout ça, me dit-il à la récréation du soir, tout ça est fort beau; mais on voit, de reste, que c'est pour nous endormir. Aussi vais-je aviser à ce qu'on ne puisse plus nous tromper. A dater de demain, nous saurons jour par jour ce qui se fait, ce qui se passe, afin de pou-

voir agir en conséquence. On nous traite en enfants ; mais nous montrerons que nous n'en sommes pas.

En s'exprimant ainsi, Jean Bertaud donnait tous les indices d'une grande surexcitation. M'effrayant pour lui et pour nous tous, de l'aventure qu'il semblait vouloir courir, je cherchais à le calmer ; mais ce fut en pure perte. Le grand moyen même, l'entretien sur Julienne, échoua :

— Si elle était là, me répondit-il, elle me conseillerait de faire ce que je fais : car elle ne peut pas être plus que moi indifférente aux malheurs de la France ; et, d'ailleurs, je sens bien que si elle me désapprouvait en une telle circonstance, je ne pourrais plus l'aimer.

Je lui demandai quelques détails sur le dessein qu'il avait formé :

— Attends, me dit-il, tu verras.

J'attendis.

X. — COMME QUOI LA VERTU N'EST PAS TOUJOURS IMMÉDIATEMENT RÉCOMPENSÉE.

Le lendemain, je vis, en effet, une sorte de journal manuscrit dans lequel étaient résumées toutes les nouvelles du jour passer de main en main, et disparaître lorsque les principaux élèves en eurent pris connaissance.

Jean Bertaud m'avoua que, la veille, un peu après l'heure du coucher, il avait réussi à s'échapper du dortoir, et qu'il avait sauté les murs pour aller, en ville, trouver un de nos anciens camarades récemment sorti de l'école ; il m'apprit en outre que, dorénavant, celui-ci dresserait quotidiennement avec les bruits en circulation une petite gazette, qu'il glisserait, du dehors, sous un vieux portail toujours verrouillé, où on irait la prendre.

Le manuscrit que j'avais vu était le premier numéro de cette publication d'un nouveau genre, qui se continua régulièrement pendant une semaine environ, et qui, comme vous le pensez bien, n'était pas rédigée de façon à apaiser l'effervescence de ses lecteurs, car le chroniqueur, qui voulait se montrer à la hauteur de sa tâche, n'oubliait pas de mentionner en termes emphatiques et les vexations commises par les ennemis dans celles de nos provinces qu'ils occupaient déjà, et l'effroi qu'inspirait l'invasion, et l'appel aux armes que Napoléon faisait répandre par ses commissaires extraordinaires (1), et les quelques manifestations patriotiques qui avaient lieu, et l'insuffisance numérique de nos armées...

Mais voilà qu'un matin un maître aperçut et saisit le papier, qui fut porté chez le proviseur, lequel vint aussitôt procéder lui-même à une espèce d'enquête. Mais il ne put rien découvrir, car les élèves qu'il interrogea, et Jean Bertaud, tout le premier, nièrent formellement, obstinément qu'ils connussent la provenance de cet écrit.

M. Labate n'insista pas, et d'autant moins qu'il devait craindre de donner trop d'importance à un incident qu'il avait tout intérêt à traiter un peu légèrement. Il se retira, après avoir déclaré mensongères les assertions contenues dans le mystérieux journal.

(1) « Français, disait Napoléon dans cette proclamation, un dernier effort ! J'appelle ceux de Paris, de la Bretagne et de la Normandie, de la Champagne, de la Bourgogne et des autres départements aux secours de la Lorraine et de l'Alsace ! A l'aspect de tous ces peuples en armes, l'étranger fuira et signera la paix. » (Fain, Ms. de 1814.)

Quelques instants plus tard, il me fit appeler.

Quand je fus seul avec lui :

— Vous devez savoir, me dit-il avec une douce insinuation, comment ce papier a été introduit dans l'École ?

— Oui, monsieur, je le sais, répliquai-je, car, instinctivement, je détestais le mensonge.

— Ah ! fit M. Labate, dont le front s'épanouit. En ce cas, vous allez me dire d'où il vient.

— Non, monsieur ; je ne peux pas vous le dire.

— Ah ! fit encore M. Labate, mais avec une mine toute différente ; et pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas vendre le secret de mes camarades.

— Mais ce n'est pas vendre leur secret ; c'est faire, au contraire, qu'ils ne soient plus égarés, alarmés, par des récits controuvés.

— N'importe, monsieur, je ne dirai rien.

— Songez que je peux vous punir...

— Je le sais, monsieur ; mais je n'en parlerais pas davantage pour cela.

— Réfléchissez bien.

— J'ai bien réfléchi. Si vous savez quelque chose, ce ne sera pas par moi.

Le proviseur, qui était homme à comprendre la générosité de ma conduite, ne crut pas devoir pousser plus loin l'intimidation, ni essayer des voies de séduction, qui n'eussent pas mieux réussi. Après m'avoir fait promettre, sur l'honneur, que je ne dirais rien de la conversation que nous venions d'avoir ensemble, il me congédia d'un « C'est bien ! » suffisamment sévère.

J'avais donc le droit d'être content de moi. Mais le malheur voulut que l'enquête évidente s'arrêtât là, et qu'on m'eût vu sortir de chez le proviseur. Or comme le lendemain la gazette ne se trouva pas à la place accoutumée, on dut nécessairement conclure que j'avais tout révélé.

La vérité était que les maîtres, étant réunis en conseil pour cette grave affaire, l'un d'entre eux avait reconnu l'écriture de son ancien élève, et qu'on était allé tout bonnement chez le père de l'enfant, qui avait mis bon ordre au zèle du jeune gazettier.

Mais je n'ai su cela que plus tard, et mes camarades ne pouvaient juger que sur les apparences, qui, toutes, m'étaient défavorables. Aussi, à dater de ce jour, me trouvai-je littéralement mis au ban de l'École, et de la part de Jean Bertaud bien plus que de tout autre ; car autant je l'avais trouvé jusque-là expansif et affectueux, autant alors je le trouvai froid et réservé avec moi. D'ordinaire, aux récréations, on nous avait presque toujours vus ensemble ; il affecta dès lors de m'éviter, de ne prendre part qu'aux jeux où je ne figurais pas. Et quand je voulus provoquer une explication, il l'éluda avec une sorte d'indifférence dédaigneuse, dont je me sentis profondément froissé.

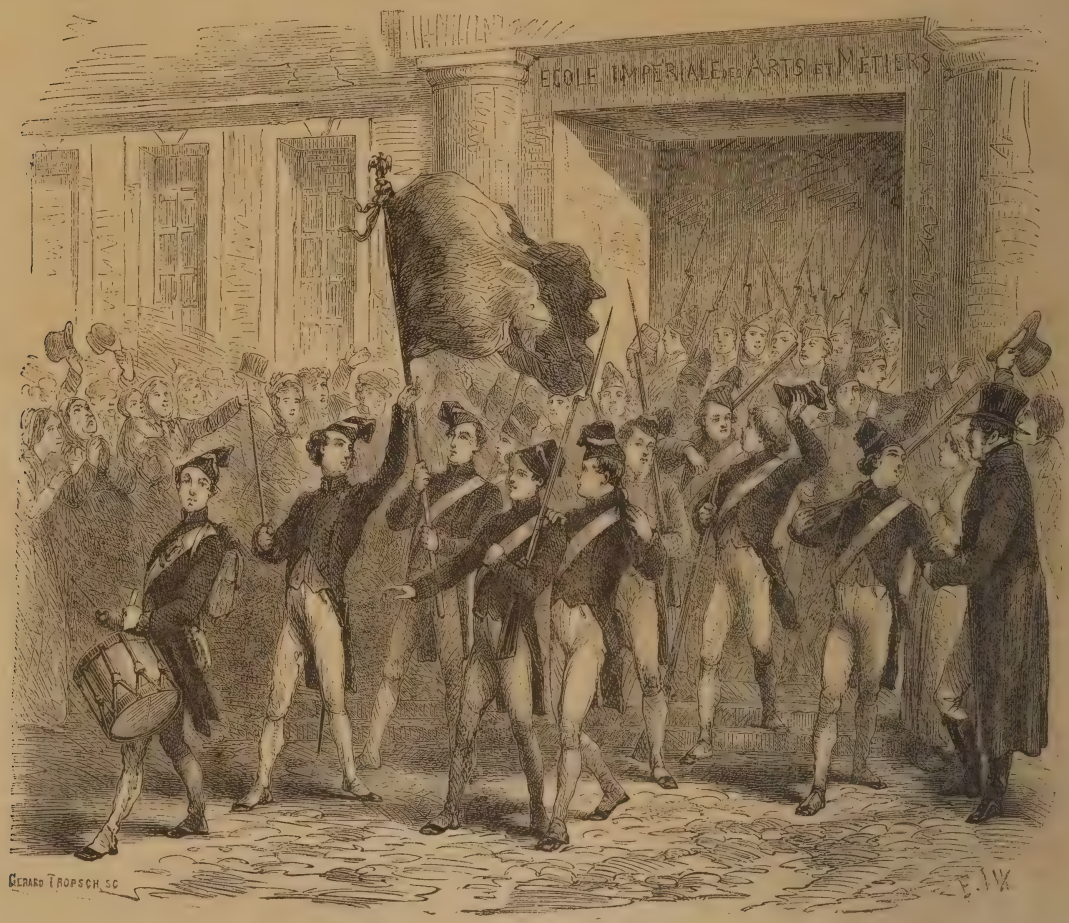
Fort par la conscience, je crus devoir faire, de mon côté, un acte de dignité en ne le recherchant plus, puisqu'il avait pu me condamner sans même m'entendre. Je le laissai donc, et m'arrangeai d'autre part pour n'avoir pas trop à souffrir des froissements qui devaient m'être systématiquement infligés.

Comme une fois ou deux, remarquant qu'une certaine sensation régnait dans l'École, je m'avisai de questionner pour en connaître le motif, on refusa de me répondre, je résolus de rester complétement indifférent à tout ce que je pourrais voir ou entendre ; je pris le parti de m'occuper exclusivement de mes études, de

mes travaux; et je puis dire que j'aurais réussi à trouver dans cette règle de conduite le calme qui siéyait à mon naturel, si un cœur droit pouvait jamais accepter sans révolte d'être tenu en odieuse suspicion.

Je crois qu'à l'extrémité, j'aurais pu ne pas remarquer les blessantes façons de mes autres condisciples, si l'amitié de Jean Bertaud me fût restée; car en dépit de l'injuste prévention à laquelle il avait si facilement cédé, je sentais que le lien entre nous n'était pas rompu. Peut-être ne m'aimait-il plus; mais, moi, je l'aimais encore tout autant, et, pour ne pas vouloir descendre aux moyens humiliants de justification, j'appelais de tous mes vœux la circonstance qui me permettrait de lui prouver que je n'avais pas cessé d'être digne d'estime et d'amitié.

Une lettre de ma mère qui m'arriva sur ces entrefaites, et qu'après lecture le proviseur put me faire remettre sans crainte, était de nature à me soutenir dans la quiète détermination que j'avais prise. Sans se dissimuler rien de la gravité des événements qui se préparaient, la chère femme semblait être sans appréhensions sur l'avenir : elle était convaincue que, quoi qu'il advînt, il n'y avait pour nous, apprentis artisans, aucun danger à courir; elle était sûre que l'institution à laquelle nous appartenions serait, par sa nature même, respectée de tous; elle m'engageait à ne pas m'effrayer,



La sortie de l'Ecole. Dessin de F. Lix.

persuadée qu'elle était que, si des mesures devaient être prises pour notre sûreté, les hommes prudents et dignes à qui nous étions confiés ne failliraient pas à les prendre. Elle faisait des vœux pour le salut de la France, mais sans dire, à la vérité, de quel côté elle l'attendait, et elle finissait, en me chargeant d'embrasser cordialement le cousin de M^lle^ Julienne, car elle ignorait que j'avais perdu l'amitié de Jean Bertaud et que je n'aspirais qu'à la recouvrer.

XI. — COMME QUOI JE SUS TROUVER L'OCCASION DE PRENDRE MA REVANCHE.

Trois semaines environ s'écoulèrent pendant lesquelles je restai scrupuleusement fidèle à mon système d'isolement, bien qu'à plusieurs reprises des signes de profonde agitation se fussent montrés dans l'Ecole. Un matin, — c'était le 26 janvier 1814, et, la veille, l'émoi m'avait paru plus grand que jamais, sans que pour cela j'eusse quitté ma réserve, — un matin, à l'heure de la récréation, ou plutôt de l'exercice, car, tous en uniforme, nous venions d'aller prendre nos fusils dans la salle où ils étaient d'ordinaire renfermés sous la garde du vieux sergent instructeur, j'avais remarqué que cette prise d'armes, qui depuis quelque temps ne s'accomplissait jamais sans quelque bruyante manifestation, s'était effectuée cette fois, surtout de la part des

grands, avec une sorte de sournoise précision et au milieu d'un morne silence.

Mais voilà que, lorsque les élèves furent tous revenus dans la cour et que le plus grand nombre se disposaient à former les rangs, tout à coup Jean Bertaud, élevant son arme au-dessus de sa tête :

— A l'ordre ! camarades ! crie-t-il. La France, envahie par l'étranger, a aujourd'hui besoin de tous ses enfants pour la défendre. L'ennemi est à dix lieues de nous, mais l'Empereur est ici même, l'Empereur est à Châlons; allons nous offrir à l'Empereur. Vive la France ! vive l'Empereur ! En avant !...

Deux cents voix répétèrent avec un éclat frénétique :

— En avant, en avant !

Puis, deux de nos tambours se prirent spontanément à battre la charge, et une grande moitié des élèves, criant, levant les mains, se dirigea en colonne épaisse et confuse vers les portes de l'Ecole, tandis que les autres, retenus en place par l'étonnement ou l'indécision, les regardaient s'éloigner.

J'étais, moi, parmi ceux qui restaient et du groupe desquels, d'instant en instant, quelques-uns se détachaient, pour aller se joindre résolûment à la belliqueuse légion.

Mais le portier, tout à sa consigne, avait aussitôt verrouillé toutes les issues, et l'on parlementait, et on

A Vitry. Dessin de F. Lix.

se bousculait, et les crosses se brandissaient contre les portes.

Puis M. Labate était accouru, qui cherchait à se faire entendre, qui prenait les uns au collet, qui se jetait sur le passage des autres. Il priait, il ordonnait, il menaçait; mais nul ne semblait faire attention à lui. Les cris redoublaient, les tambours battaient de plus belle, le tumulte était à son comble.

De la place où je me trouvais, encore plongé dans cette impassibilité qui était devenue pour ainsi dire mon état normal depuis quelque temps, les mains croisées sur le canon de mon fusil, je regardais, j'écoutais s'agiter cette cohue, dont l'émotion ne me gagnait pas. J'apercevais au centre, grâce à sa taille élevée, Jean Bertaud, qui écartait les bras, qui semblait parfois bondir sur lui-même; et je me disais : « Il est fou. » Et tant que je pus le distinguer dans la foule, je me bornai à sourire de pitié, et l'idée ne me vint pas de partager son aventure.

Mais tout d'un coup il disparut, poussé, emporté par le flot de têtes et d'armes que je vis s'engouffrer dans la porte, qui venait d'être ouverte ou enfoncée.

Alors je ne sais quel frémissement me secoua. Sans avoir bien conscience de ce que je faisais, je me mis à courir avec une impétuosité folle du côté où Jean Bertaud s'en allait.

Quand j'arrivai vers la porte, il n'y avait déjà plus là que M. Labate, qui, le regard effaré, les bras retombants, me dit d'une voix altérée en secouant tristement la tête :

— Quoi ! et vous aussi, mon enfant !

— Oui, oui, criai-je, et moi aussi ! Il est parti, lui ; est-ce que je peux rester, moi ?

Et, quelques secondes plus tard, j'avais pris rang à l'arrière de la colonne, qui, tambour battant et jetant force clameurs, se dirigeait vers la préfecture, où l'on savait que l'Empereur était descendu.

Mais bientôt un officier d'ordonnance passa, qui, arrêtant son cheval et imposant silence aux tambours :

— Où allez-vous, mes enfants ? demanda-t-il.

— Au quartier de l'Empereur, répondit Jean Bertaud.

— L'Empereur est parti, il y a deux heures, pour Vitry.

— Merci, mon lieutenant, fit tout tranquillement Jean Bertaud en portant la main à sa tempe ; puis se tournant vers la troupe dont il était réellement le chef : — Eh bien ! camarades, à Vitry !

— A Vitry !

Et, sans plus d'hésitation que s'il se fût agi de gagner le bout de la rue voisine, les deux cents transfuges de l'Ecole des arts et métiers s'acheminèrent vers Vitry. Leur première étape était de sept lieues.

Comment s'accomplit ce trajet et s'il parut long aux jeunes volontaires ! Je dois répondre que, chez la plupart de mes camarades, l'enthousiasme dut avoir facilement raison de la fatigue, et ensuite que notre petit corps marcha presque toujours de conserve avec des troupes régulières et des bandes de recrues, dont les routes étaient pleines et avec lesquelles il fraternisait.

J'étais peut-être, de tous les membres de notre légion, celui qui pouvait le mieux s'apercevoir de la fatigue, car, outre que j'étais venu me joindre à la colonne sans partager en quelque sorte son élan, la prévention établie contre moi ayant paru persister même pendant la marche, je n'avais rien voulu faire pour tâcher de la détruire.

Je suivais donc la troupe plutôt que je n'y faisais nombre, et ne frayant pas avec mes camarades, je n'étais guère poussé non plus à rechercher l'entretien des soldats dont la condition, que je venais d'embrasser par hasard, ne me semblait pas offrir de grands charmes. D'ailleurs, à moitié route environ, nous fûmes atteints par deux batteries d'artillerie qui couraient pour rejoindre le gros de l'armée. Jean Bertaud ayant dit quelques mots au commandant, celui-ci nous autorisa à grimper sur les caissons et les avant-trains, où les canonniers se serrèrent pour nous faire place. Certains de nos camarades même se mirent à cheval sur les pièces. Nous arrivâmes ainsi à Vitry, qui regorgeait d'hommes, de chevaux, de fourgons, et où l'on voyait partout des armes en faisceaux, des sentinelles, des feux de bivouac, où l'on n'entendait que sonneries de trompettes et batteries de tambours.

Sans prendre le moindre repos, nous gagnâmes la sous-préfecture, où se tenait le quartier général et aux abords de laquelle le mouvement était encore plus grand que partout ailleurs. Tout un monde d'officiers, d'estafettes, allaient, venaient à pied, à cheval, à travers les groupes de généraux qui discutaient, qui donnaient ou transmettaient des ordres.

Notre colonne s'arrêta. Un officier supérieur s'avança pour la reconnaître. Jean Bertaud dit qui nous étions, ce que nous désirions. On alla prévenir l'Empereur.

Au bout de quelques minutes, un aide de camp revint, nous introduisit dans une vaste salle, au fond de laquelle l'Empereur se tenait, entouré de huit ou dix généraux.

Il était tête nue, debout devant une table chargée de papiers. Une main dans son gilet, sur sa poitrine rebondie, l'autre appuyée sur la table ; il leva à demi sur nous des yeux préoccupés, inquiets. On eût dit que le poids des pensées qui s'agitaient dans son grand front tinssent sa tête forcément courbée entre ses larges épaules. Nous présentions les armes. Jean Bertaud s'avança :

— Sire, dit-il d'une voix qui tremblait d'importance, ce sont les élèves de votre École des arts et métiers de Châlons qui viennent supplier Votre Majesté d'accepter leur concours pour repousser les ennemis de la France. Ils vous demandent de les laisser partager les lauriers que leurs anciens camarades vont cueillir sur le sol de la patrie.

Napoléon se redressa pour promener sur nous son regard profond ; puis d'une voix quelque peu traînante :

— Les élèves de mon École des arts et métiers, répéta-t-il, comme sortant d'une réflexion étrangère.

Puis, d'un accent plus ferme, et avec une visible animation :

— En vérité, jeunes gens, l'offre que vous venez me faire est noble, généreuse. Je ne devais pas moins attendre de vous. Merci, jeunes gens, merci ! Mais cette offre, je ne puis l'accepter.

— Sire !... balbutia Jean Bertaud, qui parut vouloir traduire le pénible sentiment qu'un murmure avait indiqué.

Mais l'Empereur l'interrompit, et, se tournant vers ses généraux :

— Comprenez-vous, messieurs, que je laisse ces braves garçons entrer dans les rangs de l'armée ? Ils y feraient merveille ; j'en suis sûr, leur démarche le prouve ; mais voyez-les, quel âge ont-ils ? seize ans, quinze ans, quatorze ans, moins peut-être, des enfants, en un mot.

— Des enfants qui veulent devenir des hommes, Sire ! fit Jean Bertaud.

— Oui, oui, fort bien ! reprit l'Empereur que ce mot avait paru faire tressaillir. Mais que n'a-t-on pas dit déjà ? que ne dirait-on pas encore ? que toute recrue est bonne à ce grand faiseur de guerre. Que les hommes lui manquant, il prend les écoliers. Non, il ne faut pas, je ne veux pas. Allez, mes enfants, retournez à vos ateliers, à vos études ; vous êtes ici, cela va sans dire, contre la volonté de votre proviseur ; à la nouvelle de mon passage, vous aurez franchi les murs, forcé les portes... Mais dites à M. Labate que l'Empereur pardonne en faveur de l'intention. Je le lui manderai d'autre part. Rentrez à l'École, travaillez à devenir d'habiles artisans, de bons citoyens, afin d'être prêts à servir dignement la France quand nous lui aurons enfin assuré cette heureuse paix pour laquelle nous combattons depuis si longtemps. Allez, mes amis, allez. »

Sur ces mots, l'Empereur, se penchant vers la table, parut vouloir continuer à travailler avec son état-major ; et déjà la troupe des écoliers de Châlons s'apprêtait à reprendre, singulièrement déçue, la route qui l'avait amenée.

Mais pendant que les paroles de Napoléon avaient sans doute jeté un froid désespérant dans l'âme de mes

camarades, j'avais senti, au contraire, qu'elles faisaient naître en moi une émotion profonde. Là où mes compagnons exaltés n'avaient pu voir qu'un malencontreux refus, dont ils éprouvaient un vif dépit, moi, qui étais venu presque de sens rassis, j'avais été fortement impressionné par l'accent navré de l'infatigable guerrier qui, dans un accès de fatale appréhension peut-être, se prenait tout à coup de scrupule pour quelques pauvres petites existences à risquer, et rêvait mélancoliquement de paix et de repos.

Certainement je ne m'expliquai pas, comme je puis le faire aujourd'hui, le sentiment que j'éprouvai alors, mais, en réalité — et oserai-je le dire? — il ressortait tant de tristesse, tant de puissante affliction de l'accent et des expressions du grand capitaine, que je fus pris d'un naïf, d'un sincère élan de compassion, qui m'inspira le dévouement, comme, en d'autres cas, il m'eût inspiré la charité.

Fendant les rangs, qui déjà faisaient volte-face pour gagner l'issue de la salle, je m'avançai vers l'Empereur, et, d'une voix troublée :

— Sire, dis-je, écoutez-nous encore, écoutez-moi.

Napoléon se retourna et me regarda curieusement.

— Sire, continuai-je, je m'appelle Napoléon Marmilloud, je suis votre filleul, je suis le fils d'un barbier de la rue Saint-Nicaise...

— Qui fut blessé par la machine infernale, interrompit l'Empereur, à qui la mémoire ne manquait jamais en pareille occasion. Un brave homme !

— Oui, sire, répondis-je naïvement. Vous avez dit à mon père, quand il eut l'honneur de vous rendre visite aux Tuileries, que vous n'auriez jamais rien à nous refuser, ni à lui ni à moi.

— Il se peut ! fit méditativement Napoléon, dont le regard brillait d'une étrange façon.

— Eh bien, sire, je vous demande de ne pas nous renvoyer ainsi. Gardez-nous, prenez-nous; vous verrez, nous nous battrons bien. Qui sait? c'est peut-être nous qui gagnerons la bataille contre vos ennemis ! Vous ne refuserez pas à votre filleul, sire, et... et...

Et je n'en pus dire davantage; ce n'est pas à quatorze ans que l'on peut haranguer longtemps d'inspiration un tel auditeur, sans étouffer bientôt d'émotion.

— Bien ! bien ! fit l'Empereur, en étendant affectueusement la main, comme pour me rassurer. Puis, après être resté un instant silencieux : Braves enfants ! murmura-t-il en secouant la tête, et je crus voir ses yeux s'humecter; mais, se retournant brusquement vers ses généraux : Allons, c'est le sort qui le veut ! Tenez, Marmont, voilà de bons sous-officiers pour le sixième corps : ayez soin d'eux. Je vous les recommande.

Un des officiers à grosses épaulettes qui était là et qui portait le bras gauche en écharpe (1), s'inclina.

Puis je vis Napoléon, qui avait deux grosses larmes sur les joues, me tendre les bras. Et, ma foi ! je courus dans les bras de Napoléon, pendant que mes camarades criaient à pleine gorge : « Vive l'Empereur ! vive l'Empereur ! »

Et je crois qu'alors je perdis un instant la conscience de moi-même, car, en revenant à moi, je me trouvai hors de la salle, dans les bras de Jean Bertaud, qui me jurait une éternelle et inaltérable amitié.

(1) « Marmont, duc de Raguse, blessé précédemment en Espagne, fit toutes les campagnes de France avec un bras en écharpe, et comme il avait aussi deux doigts blessés à l'autre main, il ne lui restait que trois doigts valides pour tenir son épée. » (*Mémoires.*)

XII. — LE CAMP.

Le sixième corps, dont les cadres devaient nous recevoir, et que commandait le maréchal Marmont, avait ses positions à trois lieues en avant de Vitry, à égale distance environ de St-Dizier, ville sur laquelle un corps russe qui, les jours précédents, avait occupé Vitry, s'était hâté de faire retraite, à la première nouvelle de l'arrivée de Napoléon en Champagne.

Après qu'on nous eut distribué des paquets de cartouches et quelques vivres, un lieutenant de l'état-major du maréchal vint se mettre à notre tête, pour nous diriger vers les bataillons échelonnés aux alentours du village d'Heitz-Lüthier, et formant alors avant-garde sur la gauche de la route de St-Dizier.

Comme nous étions dans la saison des courtes journées, et que déjà nous n'avions pu arriver à Vitry que tard dans l'après-midi, la nuit — une nuit épaisse et glaciale—était tombée depuis longtemps, quand nous atteignîmes les premiers feux de bivouac, dont l'ensemble s'éparpillait au loin dans la campagne.

Je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi l'aspect de ce campement.

Je vois encore, à travers les rouges lueurs qui tremblotent dans la nuit, passer et repasser la forme noire des sentinelles, ou bouger les têtes des chevaux attachés aux arbres, dont les branches nues s'étendent, grises de givre, au-dessus.

Je vois, autour des feux, ces cercles d'hommes, dont les uns, roulés dans leurs capotes, le sac sous la tête, dorment, à même la terre gelée ou sur des brassées de paille, tandis que les autres, assis, accroupis, fument et devisent tout bas, en regardant la flamme, qui leur donne, selon qu'elle est vive ou languissante, des faces blafardes ou empourprées. On dirait des revenants veillant des rangées de morts.

A côté reluisent les faisceaux d'armes...

Mais tous ne sont pas établis en plein champ. Ici une compagnie est couchée pêle-mêle, le dos de l'un servant de chevet à l'autre, dans une maisonnette dont les habitants leur ont fait place. Là l'état-major d'un général, discutant, écrivant, examinant des plans, se tient dans une grande salle de ferme. A la porte piaffent des chevaux qu'on ne voit pas. Plus loin, une torche qui brûle, fichée dans un pieu fendu, montre des canons allongeant leur grand cou sombre. . Que sais-je ?...

Nous allons de poste en poste : « Qui vive ! » crie la sentinelle. Le lieutenant s'avance pour donner le mot d'ordre, et, à chaque station, quelques-uns des nôtres nous quittent, pour rester avec tel ou tel bataillon, où ils doivent prendre rang.

Durant la route, Jean Bertaud et moi, nous avions fait bonne connaissance avec l'officier et obtenu de n'être pas séparés. Il nous présenta et nous recommanda à un capitaine et un lieutenant, que nous trouvâmes, la pipe aux dents, allant et venant, pour se réchauffer, devant un vaste hangar qu'éclairaient vaguement deux gros falots de toile accrochés aux piliers, et à l'abri duquel se tenait la plus éveillée, la plus bruyante des réunions que nous eussions rencontrées jusque-là. Il y avait environ cinquante hommes assis sur des charrues, des herses, couchés sur des bottes de foin, et

jasant pour tromper la veille et le froid. C'était notre compagnie.

Le capitaine appela le sergent-major, un tout jeune homme de manières fort distinguées, qui prit nos noms, puis, marchant deux pas vers les soldats, qui regardaient curieusement de son côté : « Ohé ! vous autres, fit le capitaine (sans la moindre intention de solennité, je vous jure), vous obéirez à ces deux sous-officiers que l'Empereur nous envoie. » Et il s'en retourna battre la semelle sur la route avec le lieutenant.

Telle fut la cérémonie d'installation des sergents Bertaud et Marmilloud dans l'effectif du sixième corps.

Je dois dire que depuis que j'avais entendu l'Empereur prononcer ce titre de sous-officiers à propos de nous tous, sans distinction, je m'étais plus d'une fois demandé s'il n'y avait pas eu erreur de sa part, car, en partant de l'idée que je m'étais faite jusque-là d'une armée, je comprenais difficilement que nous fussions à même d'y entrer avec un grade quelconque ; mais je n'eus pas besoin de passer plus de quelques minutes au milieu de nos nouveaux compagnons, pour que la possibilité du fait me fût démontrée.

Le sergent-major, avec qui nous ne tardâmes pas à être au mieux, et qui n'était lui-même que depuis trois mois au service, nous apprit que, sur les quarante-cinq hommes dont se composait la compagnie — on voyait alors des bataillons comptant tout au plus deux cents et deux cent cinquante hommes — vingt-cinq au moins étaient des recrues campagnardes, incorporées de la veille et de l'avant-veille. Il nous fit remarquer que la plupart, d'ailleurs, ne portaient qu'incomplétement le costume militaire, les distributions d'effets n'ayant pu leur être faites dans les dépôts d'où on les avait, aussitôt après leur arrivée, dirigées sur Châlons et Vitry, sans leur avoir seulement enseigné le maniement du fusil. Le reste, à part deux sergents et quatre ou cinq soldats qui avaient été détachés des régiments échappés aux désastres de la précédente campagne, et qui étaient là, si l'on peut ainsi dire, comme les assises du cadre, le reste n'avait guère que trois ou quatre semaines de drapeau.

Il n'eut donc pas de peine à nous faire admettre que, du moment où nous possédions non-seulement un peu d'instruction, mais encore quelque habitude des armes, des manœuvres, de la discipline militaire, nous nous trouvions tout naturellement en état de commander à de pauvres conscrits dont la majorité avait deux jours d'exercice au camp.

Il ajouta que le sixième corps était généralement constitué de la sorte, — ce qui ne voulait nullement dire qu'il n'en fût pas de même des autres.

Telle était, en effet, comme je pus m'en assurer ensuite, la composition normale des forces avec lesquelles et dans la disproportion d'un soldat contre dix, Napoléon allait tenter une dernière fois la fortune.

Quoi qu'il en fût, le sixième corps venait de recevoir deux cents sous-officiers, dont le plus âgé n'avait pas dix-sept ans, et dont une bonne moitié entraient à peine dans leur quinzième année. Pour ma part, j'avais un mois de plus que quatorze ans.

Sous le hangar où nous étions se trouvaient deux paysans, à qui l'on faisait raconter ce qui s'était passé quelques jours auparavant, lorsque les Cosaques étaient maîtres du pays. Et Dieu sait de quelle suite de vexations et de cruautés était faite la relation de ces braves gens ! On leur avait pris leurs provisions, leurs bestiaux ; on les avait dépouillés des habits qu'ils portaient, et pour peu qu'ils parussent faire quelque résistance ou ne pas livrer assez vite ce que convoitaient les pillards, c'était en mettant le feu à leurs maisons qu'on les contraignait. Plusieurs hommes du pays avait été frappés, blessés. D'autres avaient été emmenés la corde au cou pour servir de guides ; on ne les avait pas revus. Les femmes, après avoir dû livrer jusqu'aux anneaux de leurs doigts ou de leurs oreilles, n'avaient échappé aux derniers outrages qu'en se réfugiant dans les bois. Un père avait été tué en voulant faire respecter sa fille. Un vieillard paralytique et un enfant au berceau avaient été brûlés vifs dans une ferme que ces sauvages, après s'être gorgés du vin trouvé dans les caves, avaient incendiée, et dans les flammes de laquelle ils menaçaient de jeter ceux qui voulaient approcher. Les officiers russes disaient que sous peu de jours ils seraient à Paris, et ils ajoutaient en riant « qu'ils ne feraient pas d'autre mal à la ville que de la brûler, et qu'ils emmèneraient les femmes et les filles pour peupler leurs pays (1). »

Et comme, au milieu de l'indignation que soulevait le récit de ces horreurs, quelques-uns des auditeurs semblaient se refuser à croire qu'il n'y eût pas un peu d'exagération dans le rapport qui nous en était fait : « Ah ! certes, soupira un des paysans, quand ils sont arrivés, ils ne se sont pas privés de faire afficher et de donner partout des écrits où ils disaient que nous n'avions rien à craindre, qu'ils venaient seulement pour faire la paix avec la France (2), et quand notre maire est allé se plaindre aux chefs du mal que faisaient les soldats, malgré les promesses, les chefs ont répondu tranquillement : « Eh ! c'est la guerre ! » — Et d'ailleurs, voyez, voyez ! reprit le paysan, qui se leva tout à coup, en étendant le bras vers un point de l'horizon obscur que dominait le lieu où nous nous trouvions, voilà qu'ils font des leurs là-bas, à présent. Ah ! les pauvres gens de là-bas ! Ce sont au moins les fermes de Villiers, tout près de Saint-Dizier, qui brûlent ! »

Nous vîmes en effet, au loin, une grande gerbe rouge et fumeuse qui montait et s'évasait, en embrasant tout un quartier du ciel noir.

La plupart de nos camarades, Jean Bertaud donnant le signal, poussèrent des cris de colère et se prirent à invectiver ces brigands, ces pillards, ces lâches qu'ils auraient voulu fusiller, mitrailler, hacher.

Pour moi, je fus empêché de prendre part à cette violente manifestation, car, disposé déjà aux plus sombres pensées par notre nocturne arrivée au camp, après une journée d'émotions, de fatigues, je m'étais senti saisi d'une sorte de funèbre, de navrant effroi, en écoutant le récit du paysan. La vue de la sinistre lueur avait achevé de me mettre, comme on dit, la mort dans l'âme. J'étais dans un de ces instants de prostration nerveuse où il semble qu'on soit perdu dans un vide

(1) Rapports insérés aux *Journal de l'Empire* des 6 et 7 mars 1814.

(2) On peut savoir que le prince de Schwarzenberg, dans sa fameuse proclamation, déclarait que les troupes de la coalition ne « faisaient pas la guerre à la France » et promettait que le passage des armées « serait marqué par le maintien de l'ordre public, le respect des propriétés et la discipline la plus sévère. » Il n'y eut pas ensuite si mince chef de légion qui ne voulût se donner la satisfaction d'adresser sa petite harangue pacifique à ces Français, « dont les alliés ne désiraient que la vraie gloire et la durable prospérité. »

immense, et qu'un souffle doive briser le dernier lien qui vous retient à la terre désolée.

Mais, sur quelques mots du capitaine qui revint auprès de nous, et qui nous dit que nous pourrions avoir à nous mettre en marche le lendemain de bonne heure, l'entretien finit et chacun s'arrangea pour tâcher de dormir.

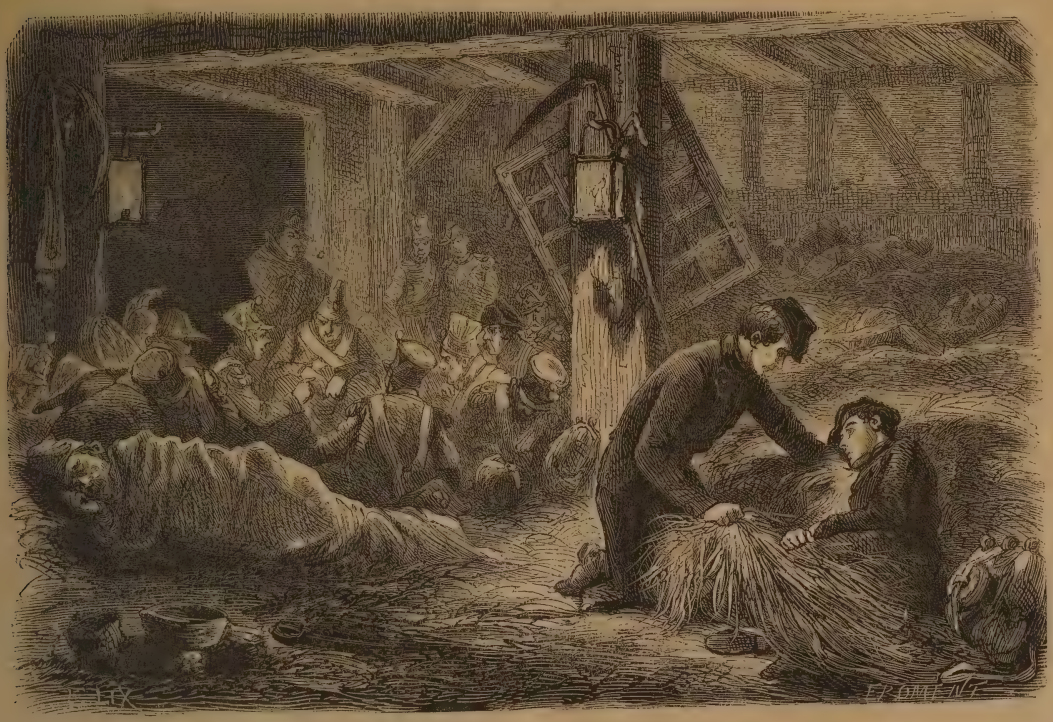
Jean Bertaud et moi, comme d'ailleurs tous les élèves de l'École, nous étions partis dans notre simple habit d'uniforme. A Vitry, il avait été question de nous donner des capotes, mais comme il ne s'en trouva pas de disponibles, on se borna à nous faire espérer que nous en recevrions par un des premiers convois.

J'avais froid. Jean Bertaud, à qui je me serais bien gardé de le dire, mais qui le comprit, délia deux ou trois bottes de foin, en étala une, sur laquelle il me fit coucher, puis, m'ayant couvert jusqu'à la poitrine avec le reste, il s'étendit à côté de moi et me prit dans ses bras en m'engageant à l'étreindre de la même façon :

— Ainsi, me dit-il, nous nous tiendrons chaud l'un et l'autre. Bonsoir !

Puis il m'embrassa gaiement et ne tarda pas à s'endormir du meilleur, du plus calme sommeil.

Moi, outre que je grelottais encore, j'avais l'esprit agité par maintes réflexions qui ne pouvaient qu'éloigner le repos. Sans regretter ce que j'avais fait, je songeais à ma mère, qui était certes bien loin de supposer que son fils, qu'elle avait tant cherché à détourner de l'état militaire, était, à cette heure de la nuit, couché presque en plein air, parmi les soldats, avec lesquels il irait peut-être se battre le lendemain et peut-être se



Le bivouac. Dessin de F. Lix.

faire tuer... Et je songeais à sa désolation... Je la voyais pleurant... et un frémissement me serrait alors le cœur. Ce n'était pas la peur de mourir, non ! c'était l'idée seule du désespoir de ma mère qui me navrait. Et, comme d'instinct, je m'attachais plus étroitement au brave ami qui dormait si tranquille près de moi ; j'aimais à me souvenir qu'il allait toujours répétant qu'il passerait à travers les plus grands dangers sans y attraper rien ; il me semblait que cette heureuse chance, dont il avait l'intime confiance, dût m'être communiquée par sa bonne amitié.

Peu à peu cependant le calme et la chaleur m'étant revenus, je m'endormis à mon tour ; mais non pas d'un sommeil si lourd que je n'en fusse de temps en temps tiré par quelques paroles qu'échangeaient les uns et les autres, autour de nous.

— Sapristi ! je gèle ! grommelait un conscrit.

— Veux-tu mon édredon? répliquait le capitaine.

— On n'aura pas bassiné son lit, disait le sergent-major.

Ou bien encore :

— Entendez-vous, capitaine ; ce roulement, ces pas de chevaux sur la route?

— Oui, ça doit être le deuxième corps qui file sur Saint-Dizier avec le cinquième de cavalerie. On m'en a parlé hier soir.

— Au jour, il pleuvra des prunes par là-bas. — C'est le grand branle qui va commencer. — On va leur dire un mot d'amitié à ces pillards, etc.

— Dormez enfants, la nuit pourrait bien n'être pas trop longue.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

On appellera, dans l'avenir, le mois de novembre 1868 le mois des funérailles, non pas seulement par le nombre et la douleur de tous ces deuils publics, mais encore par la gloire et la majesté des hommes illustres emportés dans l'espace étroit de ces trente jours.

A l'heure même où disparaissait Rossini, dont notre collaborateur Comettant vous a raconté ici même la vie et les œuvres, on disait : M. de Rothschild est mort ! En vain les déclamateurs répondaient : Ce n'est qu'un riche... il faut laisser dire les déclamateurs. Ce riche était une intelligence; il tenait à tous les événements de l'Europe; il voyait, calme et serein, défiler sous ses yeux toutes les aventures, grandes ou petites, de l'histoire moderne. Il les jugeait vite et bien, sans trop de bienveillance et sans trop de cruauté. Il commandait à l'argent, comme un bon maître à son esclave; il faisait mieux encore, il se faisait pardonner sa fortune en cachant ses bienfaits. Que de gens se retournaient sans cesse et sans fin vers le baron James de Rothschild ! que de malheureux il a secourus et sauvés ! Jusqu'à son dernier jour, il a donné l'exemple d'une prudence à toute épreuve et d'une modestie à laquelle chacun rendait hommage en suivant ce simple cercueil. Les pauvres dont il avait fait ses pensionnaires secrets étaient le plus bel ornement de ce convoi où tous les rangs étaient pressés et confondus. Puis quand il fut entré dans le cimetière des juifs, le grand rabbin prenant la parole au milieu d'un auditoire où toutes les croyances étaient représentées : « Mon ami, disait le digne prêtre à l'homme enseveli, je viens te dire adieu au nom des pauvres gens secourus par ta bonté; je viens te dire adieu au nom des beaux-arts, dont tu avais fait ton délassement le plus cher; adieu au nom des hommes de ta nation, que ta grâce allait chercher jusqu'au bout du monde; adieu surtout au nom de ta chère épouse et de tes dignes enfants qui te pleurent, et dont je vois couler les larmes... » Telles furent ces funérailles signalées, dès le jour suivant, par des bienfaits nombreux.

Mais le nom de l'agonisant que répétait l'écho douloureux du Père-Lachaise au Mont-Parnasse... Écoutez ! c'est le nom de M. Berryer (1). Il tenait parmi nous une place immense. Il était roi par l'éloquence, et de même que les Romains appelaient Cicéron *l'Orateur*, on eût dit volontiers de Me Berryer *l'Avocat*. Il était vraiment l'homme de bien qui sait parler, *vir bonus dicendi peritus*; il réunissait dans sa personne tous les dons de l'éloquence : le regard, le geste et la voix, avec cette beauté virile qui plaît également aux juges, à l'auditoire. Et quand la tribune politique fut ouverte à ce noble inspiré de toutes les passions généreuses, le député se montra tout de suite au niveau de l'avocat. C'était la même force et la même conviction. On l'a vu plus d'une fois, après ses longs discours, ou quelqu'une de ses plaidoiries pleines d'imprévu, rester épuisé, sans force et sans voix; mais sitôt qu'arrivait l'instant de la réplique, il repartait comme un cheval de course, étonné lui-même de cette nouvelle ardeur. La bonté de son esprit égalait la grandeur de son âme. Aussitôt qu'une cause était juste, il ne s'inquiétait guère des honoraires de sa plaidoirie; à la fortune de son client, il préférait son innocence. On ne l'a jamais vu, quelle que fût la facilité de sa parole, improviser la défense d'un accusé et s'en remettre au hasard des moyens de la plus juste cause; au contraire, il était l'avocat le plus laborieux du barreau de Paris, et plus grande était sa conviction, plus il appelait le travail à son aide. Il était pour lui-même un juge impitoyable, et quand la cause était perdue, il recherchait avec un zèle attentif, pourquoi donc il l'avait perdue. On vous citerait vingt exemples de cette inquiétude généreuse... Je n'en veux citer qu'un seul. Un père de famille, honnête fermier de l'opulente Normandie, s'était vu, par une suite de circonstances malheureuses, accusé du crime affreux d'incendie. On l'avait aperçu tel jour, à telle heure, en tel endroit; les témoins étaient nombreux, chacun de ces témoins l'avait positivement reconnu. Bref, la famille au désespoir fut se jeter aux pieds de Me Berryer, implorant sa miséricorde. Il était alors dans la force et dans l'éclat de son merveilleux talent. Après l'avoir bien étudiée, il accepta la cause du malheureux client. Quand vint le grand jour des assises, l'avocat, voyant toutes ces preuves accumulées, fut un instant pris de doute et d'une invincible tristesse. « En ce moment, disait-il, je ne me suis plus senti à la hauteur de ma tâche, et quand j'entendis prononcer la peine qui condamnait mon client aux travaux forcés pour toujours, je compris l'insuffisance de ma parole. » Il était vraiment modeste à ce point, mais en même temps si persuadé de l'innocence de son client, que, le premier arrêt ayant été cassé pour vice de forme, il reprit une seconde fois cette cause et plaida merveilleusement. Mais la cause était perdue à l'avance. Le jury encore une fois résista à l'entraînement de cette éloquente parole, et l'accusé fut de nouveau condamné à la peine infamante. Mais Berryer, dans cette seconde aventure, avait gagné devant l'opinion, ce tribunal suprême, le procès qu'il avait perdu deux fois devant ses juges. La Cour de cassation ayant renvoyé l'accusé devant la Cour de Paris, cette fois les jurés, débarrassés du murmure et de l'accusation de toute une province, et tout entiers à cette réplique irrécusable, rapportèrent un verdict d'acquittement. Alors ce fut dans toute l'assemblée une immense émotion, un contentement qui tenait du délire, chaque assistant prenant sa part de la joie et de l'orgueil du grand orateur. Me Berryer comptait ce jour-là pour le plus beau jour de sa vie. On rencontre, en effet, dans ces existences glorieuses, des heures qui les rapprochent du ciel.

Or voici ce qui complète une si belle action : le premier soin du laboureur normand quand il se vit libre enfin, grâce à l'éloquente obstination de Me Berryer, fut de payer une dette sacrée. Il envoya chez son infatigable défenseur sa fille et son fils. La fille avait quinze ans, le fils un peu plus, l'un et l'autre assez tremblants en présence de ce protecteur providentiel. Donc, les voilà, la fillette et le jeune homme, qui prient d'une voix timide le sauveur de leur père d'accepter une somme de dix mille livres...

— Calmez-vous, mes enfants, répond M. Berryer, je prends l'argent de votre père, à condition que j'en ferai

(1) Voir le portrait de M. Berryer, t. XXI, p. 61.

l'usage que voici. Ma chère enfant, reprit-il, ajoutez ces cinq mille francs à votre dot ; et vous, mon fils, faites de cet argent un noble emploi. Quant à moi, je garderai pour ma récompense le souvenir du service rendu et l'amitié que vous et les vôtres vous me conserverez, je l'espère, jusqu'à mon dernier jour.

M. Berryer est mort dans sa maison d'Augerville, déjà célèbre par le passage de plusieurs princes de la maison de Bourbon, mais à jamais illustre aujourd'hui par le souvenir de l'homme le plus éloquent de la génération de 1830.

Sur l'entrefaite, les écrivains de ce temps-ci ont été douloureusement surpris par la mort inattendue d'un très-honnête écrivain, nommé M. Félicien Mallefille. A peine il avait atteint l'âge où l'esprit, désormais sûr de lui-même et de ses œuvres, marche à grands pas au but qu'il s'est proposé. Hélas! Mallefille n'a pas eu le temps d'achever sa tâche. Il vivait caché sur la lisière d'une grande forêt, pleine de gibier pour le chasseur, pleine de rêves et de méditation pour l'écrivain. Il habitait la maison d'un garde-forestier, et la pauvreté sérieuse, amie et gardienne des grands cœurs, s'asseyait volontiers sur le seuil de ce rustique abri. M. Mallefille était le dernier né de la génération qui s'achève. Avant toute chose, c'était ce qui s'appelle *un écrivain de bonne race*. Il parlait un beau langage. Il aimait le théâtre, il en possédait tous les secrets ; mais pour rien au monde il n'eût consenti à flatter les instincts du vulgaire, à se soumettre aux volontés de la foule. Parmi ses chefs-d'œuvre on placera, par droit de mérite et d'invention, *les Mères repenties* et *le Cœur et la Dot*. A vingt ans, il écrivait *les Infants de Lara* et *Glenarvon;* à cinquante ans, *les Sceptiques*.

Que vous dirai-je? Il tint sa place un instant parmi les hommes d'Etat, et le Portugal n'oubliera pas de si tôt, parmi les ambassadeurs que lui envoya la France, le nom de M. Mallefille. Il y porta toute la conciliation d'un galant homme, avec les plus justes instincts des convenances. On eût dit qu'il avait été toute sa vie l'ambassadeur d'une grande et loyale nation.

Ajoutons, pour compléter cette page funèbre déjà si longue, un souvenir pour M. Havin, le directeur du *Siècle*. Et maintenant que nous avons payé notre juste tribut de regrets aux hommes illustres ou célèbres que le présent mois a conduits à leur dernière demeure, que le lecteur nous permette de consacrer les dernières lignes de notre chronique à une œuvre utile et modeste que le Musée des Familles présente au public avec confiance.

Naguère nous parlions de certain projet dont nous devions vous révéler le secret à son heure. Ce secret, c'est la prochaine publication dans nos bureaux d'un nouveau journal spécialement écrit pour la jeunesse, le Monde des Enfants, dont le premier numéro paraîtra le 1er janvier prochain.

Mais à quoi bon un nouveau journal, direz-vous? A cette question, nous avons répondu par la préface du Monde des Enfants, qui vous apprendra en quelques mots ce que nous avons voulu faire et qu'à ce titre nous vous demandons la permission de reproduire ici.

« Avant de publier ce journal à l'usage des enfants, nous avons longtemps hésité. L'œuvre est difficile, et surtout aux éditeurs d'un journal intitulé : Le Musée des Familles. Est-ce, en effet, que l'enfant, dans sa première jeunesse, n'appartient pas à la famille? et si vraiment le Musée était au-dessus des jeunes intelligences, ne pourrait-on pas nous dire : De quel droit cette lacune en votre enseignement? A ce reproche, il serait facile de répondre : Il est vrai que le Musée, écrit tout d'abord d'un style plus naïf et plus simple, a fini par prendre un ton plus élevé. Il a grandi nécessairement en même temps que son premier public, nos patientes leçons ont suivi nos jeunes lecteurs jusqu'aux derniers confins de l'adolescence, et, comme entre eux et nous, l'habitude était prise, il nous eût semblé trop dur de les quitter au moment où nous avions encore tant de choses à leur dire. Or c'est justement pour ne point revenir sur nos pas que nous avons compris la nécessité d'une leçon enfantine et d'un enseignement du premier âge. Ainsi, nous aurons désormais, s'il plaît à la famille, un nouveau journal pour les lecteurs de huit à quatorze ans, un journal dessiné à leur image, écrit à leur intention et qui guidera leurs premiers pas jusqu'à l'heure où l'enfant, devenu un jeune homme, abordera tout joyeux les récits et les leçons de la jeunesse.

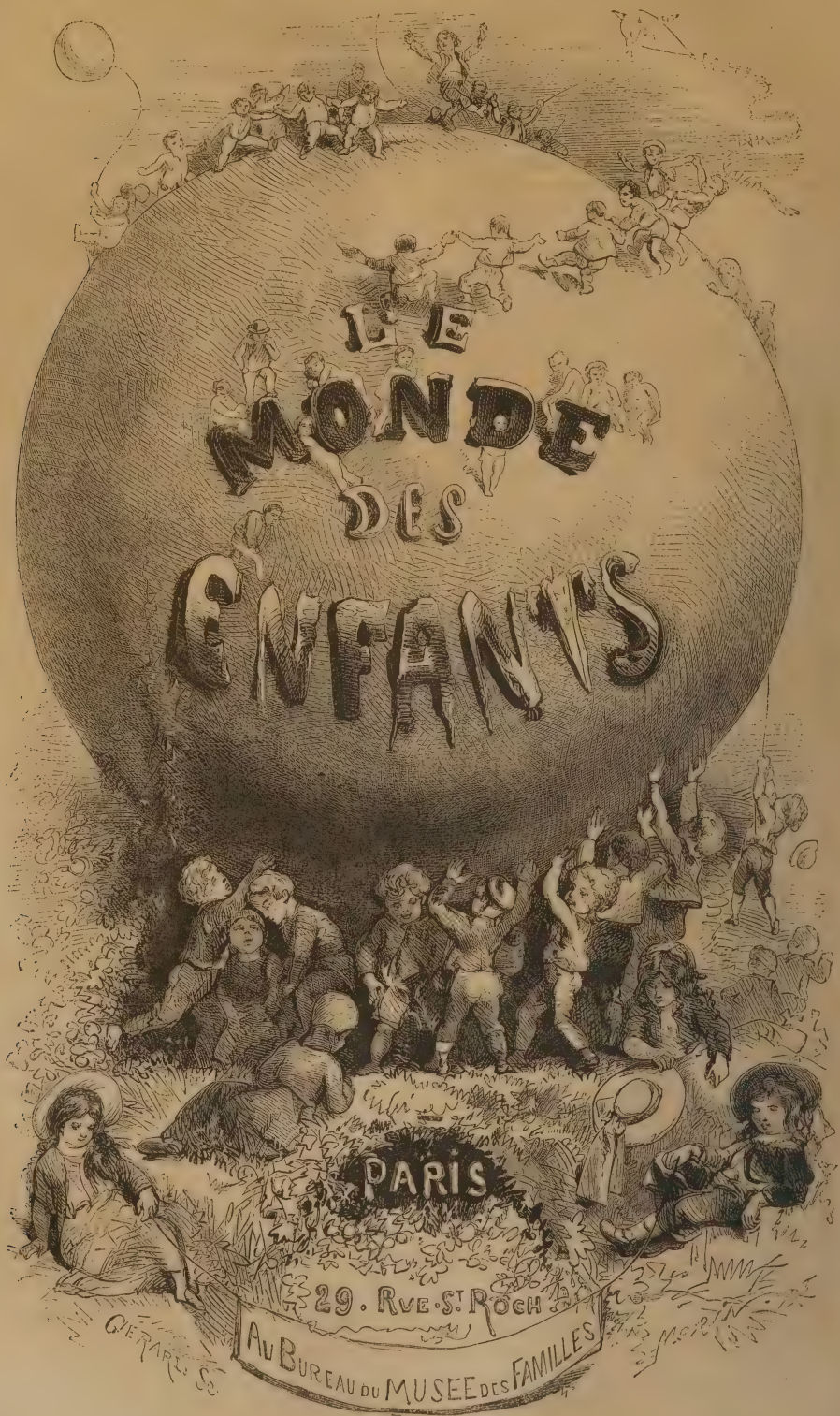
« Aujourd'hui, nous parlerons aux enfants insatiables de féeries, qui vont sans cesse et sans fin, vous regardant de leurs beaux yeux et disant : Mâ mie, ou papa, encore un conte. Ils n'ont jamais assez d'enchantements et d'enchanteurs ; ils se plaisent au terrible, à l'impossible, à l'inconnu, tantôt l'ogre avec l'ogresse, et tantôt la princesse enchaînée à quelque horrible muraille.

« En tout ceci, ce qui nous inquiète, ce n'est pas d'inventer ces choses qui plaisent tant aux imaginations naissantes, c'est de les écrire assez simplement pour que les enfants les comprennent, dans un style également éloigné de l'emphase et du trivial. La vraisemblance de la fiction exige une certaine clarté dans la parole ; il faut que, dans le récit fabuleux, l'enfant retrouve l'accent de la vérité. Ainsi les contes de Perrault, ces chefs-d'œuvre, échappent aux bonnes d'enfants ; ainsi les fables de La Fontaine appartiennent exclusivement au père et à la mère, au frère aîné qui les savent par cœur.

« Dans le Monde des Enfants, nous voulons aussi, c'est notre projet bien arrêté, mêler la science à l'imagination, afin que le lecteur soit attiré tout ensemble par le charme infini de la fiction, par l'attrait de la vérité. Que de choses on apprend en se jouant! Quelles leçons plus utiles que ces jeux dans lesquels se cache un enseignement de l'histoire naturelle, une leçon de la grande histoire! L'enfant n'apprendrait, chemin faisant, qu'un de ces noms de gloire et d'honneur entourés de nos respects, il n'aurait pas perdu sa journée.

« Voilà comment, sans aller trop vite, en mesurant la science aux intelligences qui viennent à nos leçons, nous espérons faire une œuvre utile, promettant peu et tenant un peu plus qu'elle ne promet, aimée des enfants, acceptée du père et de la mère et rivalisant avec les jouets les plus rares. Au reste, à quoi bon la préface? Nos grands lecteurs comprendront, au premier coup d'œil, ce que nous voulons faire ; ils sauront, au second, ce que nous avons fait.

« Nous avons d'ailleurs, pour annoncer cette entreprise et pour justifier notre ambition, ce journal de trente-cinq années, sans un instant de fatigue et sans une heure de repos, dans lequel tant d'écrivains divers et tant d'artistes, si différents l'un de l'autre, ont uni leur expérience et leurs efforts pour atteindre cette perfection, qui va sans cesse avançant, ne reculant jamais. Le Musée des Familles est notre répondant. Il a



LE MONDE DES ENFANTS. Composition de E. Morin.

fait ses preuves de bonne volonté, ajoutons, s'il vous plaît, de talent et d'intelligence. Heureux serons-nous de réunir, par un lien de fleurs, ces deux œuvres si semblables, celle-ci à celle-là, le MUSÉE DES FAMILLES et le MONDE DES ENFANTS. »

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ROSSINI [1].

Le répertoire de Rossini. Composition de A. Duvivier.

Rossini quitte Milan au moment de son plus grand triomphe, court à Bologne embrasser ses parents et garnir leur bourse. Puis il retourne à Venise et écrit en quelques jours l'*Occasione fa il ladro*, opéra-bouffe en un acte, représenté avec succès à la fin de cette même année 1812. Pendant ce temps, la famille Mombelli chantait à Rome un autre opéra fait de morceaux détachés composés par Rossini, alors qu'il n'avait pas

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

encore quinze ans. Ces diverses compositions musicales réunies et habilement soudées formèrent la très-jolie partition de *Demetrio et Polibio*, dans laquelle on voit un quatuor admirable. Cela fait donc sept ouvrages représentés dans cette année 1812, sept opéras, dont six furent composés, donnés à la copie, enseignés par rôles séparément, montés, mis en scène en moins de douze mois par cet éternel paresseux!

— Ah! si Rossini n'avait pas été si paresseux toute sa vie, nous ont depuis trente ans répété les échos de cette bonne bourgeoisie parisienne, de combien de chefs-d'œuvre ne nous eût-il pas dotés!

On n'est pas plus réjouissant que ces bons bourgeois.

C'est ici que se place la représentation de *I due Braschini, o il figlio per azzardo*, farce de Foppa qui fut bien plus encore une farce de Rossini, et la plus originale et la plus audacieuse aussi. Le théâtre de la *Fenice*, de Venise, voulait une partition sérieuse de l'auteur de la *Pietra del Parragone*, et en obtint la promesse par engagement, moyennant cinq cents francs une fois payés. Le livret fut remis au compositeur. C'était *Tancredi!*

Cera, le directeur de *San Mose*, entra dans une grande fureur en apprenant cet engagement. On lui faisait concurrence, il voulut s'en venger. Par un traité antérieur, Rossini devait à Cera une *farza*.

— Si vous ne renoncez, dit au maître l'irascible impresario, à composer *Tancredi* pour la *Fenice*, savez-vous ce que je ferai?

— Pas encore, répondit Rossini.

— Eh bien, je vous donnerai une si méchante pièce à mettre en musique que vous serez sifflé.

— Si vous me donnez une méchante pièce, répondit le jeune musicien, je vous promets une musique plus détestable cent fois que la pièce, et nous rirons.

— Nous verrons bien.

— A votre aise, signor Cera.

Et l'impresario, plus furieux que jamais, chercha parmi ses ours un ours plus ours que tous les autres. L'ayant découvert, il l'imposa à son compositeur. Il usait en cela de son droit strict. Mais si, en Italie, l'impresario pouvait alors imposer à son gré au compositeur le livret de son choix, en revanche le compositeur était maître absolu de sa musique, des chanteurs et de l'orchestre, autant qu'un compositeur peut être maître de ses interprètes quelque part.

Rossini prit connaissance de ses *deux Braschini*, et vit qu'inévitablement la pièce tomberait, entraînant dans sa lourde chute la musique. Du moins il voulut mourir en brave et joyeusement, ainsi qu'il l'avait promis. La conduite de Cera ayant été blâmée de tous à *San Mose*, Rossini eut pour complice de la mystification qu'il avait imaginée l'orchestre et les chanteurs. On répéta secrètement, et le directeur du théâtre ne connaissait pas une note de la musique quand vint le jour de la première représentation. La salle était comble. Rossini parut assis au piano d'accompagnement, sérieux comme un sénateur romain sur sa chaise curule. L'ouverture se fait entendre. Dans cette pièce instrumentale, les seconds violons doivent frapper le ferblanc des réverbères des pupitres avec le bois de leur archet au premier temps de chaque mesure. On trouve l'innovation un peu hardie et l'effet de sonorité qui en résulte d'un goût équivoque. Le rideau se lève et l'on assiste à la plus exorbitante charge musicale qui fut jamais. La symphonie comique de Haydn, où chaque instrumentiste, après avoir fini de jouer sa partie, éteint sa chandelle, salue le public et part avec son instrument sous le bras pour ne plus revenir, jusqu'au basson qui reste seul sur l'estrade, lâche une dernière note, éteint sa chandelle à son tour, salue et disparaît, cette symphonie, dis-je, n'était qu'une fadaise, la plus naïve des plaisanteries, à côté de l'énorme extravagance harmonique dont Rossini s'était rendu coupable. Tout y était pris au rebours du sens commun. Les parties sentimentales y apparaissaient sous une musique sautillante et gaie; les parties comiques s'y déroulaient sur des accents de marche funèbre; un chanteur doué d'une voix lourde n'avait que des roulades à faire; le ténor chantait dans le registre des basses et les basses grimpaient en fausset sur le terrain des ténors; enfin dans un morceau d'ensemble on n'entendait que les dernières syllabes du mot *pentito*, de telle façon qu'une partie de la salle faisant *chorus*, répétait avec les chanteurs *tito! tito!* La pièce tomba, comme de juste, au milieu des rires, des menaces et des sifflets du public, suivant l'humeur de chacun. Jamais on n'avait vu pareil scandale. Un homme seul avait gardé son sérieux et son calme : cet homme était le *maestro*, qui n'avait cessé de tenir consciencieusement à l'orchestre le piano d'accompagnement.

Cette farce, suscitée par la jalousie du directeur de *San Mose*, n'eut très-heureusement aucune influence sur le sort de *Tancredi*. Rossini en fut quitte pour une partition perdue.

Tancredi apparaît vers le milieu de la saison du carnaval de 1813, et cette admirable partition, où la noblesse s'allie à l'ingénuité, la grâce la plus exquise à la forme la plus sobre, fut comme le premier brevet d'immortalité acquis par l'artiste prodigieux dont le monde porte aujourd'hui le deuil. Cet opéra, je n'ai jamais pu le lire au piano sans me sentir ému et charmé de ce charme tout particulier qu'éveillent en moi les ouvrages de la *première manière* de Rossini. Quelle adorable candeur, quelle sérénité, quelle virginité dans ce récitatif d'adolescent chevaleresque : *O patria, ingrate patria!* et dans l'*allegro moderato* qui suit : *Di tanti palpiti!* Cela part du cœur, mais d'un cœur jeune, tendre, aimant, honnêtement passionné. Il se répand comme un parfum de grâces à l'audition de cette mélodie si naturelle, si pénétrante, et je ne sais pourquoi on se sent attendri quand on ne voudrait être que doucement charmé. Ah! le génie! voilà sa marque; il se révèle partout dans cette partition, aussi bien dans la cavatine d'Aménaïde : *Come dolce all alma mia* et les deux duos du premier acte, que dans le finale et les chœurs d'une couleur un peu antique, dans lesquels l'expression chevaleresque n'exclut jamais le charme que doit toujours conserver toute musique vocale. Mme Pasta a fait connaître en France ce délicieux ouvrage qui eut dans le monde entier une popularité sans exemple jusqu'à Rossini.

Ce *paresseux* qui pouvait écrire quatre opéras, et même six en douze mois, n'en produit que deux en 1813. C'est, avec *Tancredi*, l'*Italiana in Algieri*. Ici plus encore que dans le héros des croisades, nous n'avons qu'à nommer l'ouvrage pour raviver les souvenirs des habitués du théâtre italien et même des dilettanti de la province, car *l'Italienne* a été traduite en français et jouée partout avec succès; je veux dire partout où il s'est trouvé des comédiens doublés de chanteurs, car il faut savoir jouer la comédie et savoir chanter pour faire ap-

précier la gaieté de ce haut comique sans se montrer trivial, et roucouler toutes ses vocalises sans en altérer la mélodie qui se cache ici sous les fleurs. Quel amateur de musique n'a entendu le trio célèbre *Papatacci* et ne s'est pâmé d'aise au débit syllabique des deux basses, pendant qu'il se sentait ravi par la mélodie du ténor ? Ce sont là des procédés dont Rossini est l'inventeur. Mais il semble avoir pris un brevet d'invention sans limite, tant les bons contrefacteurs en ce genre sont rares. On nomme aujourd'hui Ricci, et c'est tout.

Après *l'Italienne*, Rossini écrit pour la *Scala* l'*Aureliano in Palmira*, dont on ne connaît guère que l'ouverture, mais chacun pourrait chanter par cœur cette ouverture, car elle n'est autre que la délicieuse *sinfonia* qui sert d'introduction au *Barbier de Séville*. L'*Aureliano* pourtant n'obtint qu'un succès d'estime. Que fallait-il donc au public milanais pour le dérider ? Lisez la partition, et vous trouverez dans cet opéra du passé des mélodies inspirées en quantité suffisante pour vivifier six opéras de l'avenir.

Nous avons cru devoir consacrer la plus grande partie de cette notice aux premiers travaux de l'illustre compositeur, comme étant les moins généralement connus. Le lecteur se trouvera en pays de connaissance quand nous aurons fait défiler devant lui *Il Turco in Italia*, dans lequel le célèbre bouffe Paccini était inimitable, et *le Barbier de Séville*, l'incomparable *Barbier* improvisé en treize jours de fièvre, outrageusement sifflé à sa première représentation à Rome, applaudi à outrance à la seconde, et depuis traduit dans toutes les langues et chanté aux quatre points cardinaux du globe. Il y a peut-être sur le *Barbier de Séville* un fait curieux que vous ignorez. Vous avez vu plus haut que c'est l'ouverture de l'*Aureliano in Palmira*, qui sert d'ouverture à ce chef-d'œuvre du genre semi-bouffe; car le *Barbier* n'est point un opéra bouffon et il s'y trouve un morceau qui fait frémir, l'*air de la calomnie*. Vous savez aussi qu'une lacune existe dans la partition à l'endroit de la leçon du chant. La cantatrice, qui joue le rôle de Rosine, profite de la permission pour intercaler dans cette œuvre quelquefois une valse, d'autres fois les plates variations de quelque amateur importun. Rossini pourtant a composé une ouverture pour *le Barbier* et il a écrit une très-jolie musique pour la leçon. Ouverture et scène vocale ont été perdues et on ne les a jamais retrouvées, le compositeur ayant négligé de reprendre sa partition abandonnée aux copistes du petit théâtre de la *Torre argentina*.

Et maintenant que vous dirais-je d'*Otello* que vous ne sachiez déjà? De *Cenerentola* à laquelle Mlle Alboni a donné une seconde vie en France? De la *Gazza ladra*, ce puits de mélodies alimenté des sources vives de l'inspiration, où l'on sent la préoccupation chez le compositeur de renforcer l'orchestre et de donner aux accompagnements plus d'intérêt dans les parties? De *Mose*, enrichi du magnifique finale, lorsqu'il passe de la scène italienne au grand opéra français? De la *Dona del lago*, cette autre merveille mise à contribution pour le pastiche de *Robert-Bruce* à l'Opéra? Du *Siége de Corinthe* si fier, si théâtral, si noble? De cet adorable bouquet mélodique qui a nom *Matilde di Sabran?* De *Semiramide*, dont le défaut principal est d'être trop abondante en mélodies admirables, et qui a fourni à notre poëte Méry le sujet d'une de ses fantaisies les plus incrustées des perles, des diamants, de l'or et des ciselures de son arabesque éloquence? Du *Comte Ory*, ce prodigieux exemple d'une comédie en musique dans laquelle Rossini pousse la finesse du style jusqu'à rendre *menteur* l'air d'ailleurs si voluptueusement mélodique du comte Ory déguisé en pèlerine? Des *Soirées de Rossini*, ces bijoux inaltérables tant que les hommes seront sensibles au charme de la mélodie fortifiée par une harmonie originale sans dureté? Du *Stabat*, célèbre avant d'être connu par le procès qu'il souleva entre deux éditeurs, Aulagnier et Troupenas, et qui, publié, fut accueilli par l'enthousiasme universel? De ces trois chœurs pour voix de femmes : *la Foi*, *l'Espérance* et *la Charité?* De ce *Guillaume Tell*, enfin, ce chef-d'œuvre de sentiment, d'élévation, de puissance, cet hymne prodigieux de toutes les joies, de toutes les passions, de tous les battements du cœur humain, et son *Exegi monumentum?* Il n'eut plus alors rien à envier de la gloire et il se tut, entrant à trente-huit ans, en pleine santé d'esprit et de corps dans l'immortalité qui ne s'ouvre qu'aux morts !

Rossini a-t-il bien fait de bouder ainsi la gloire? A-t-il bien fait de se taire obstinément pendant ces derniers quarante ans? A cette question, un des écrivains qui ont le mieux compris le génie du maître, M. Louis Desnoyers, rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle*, répond par les lignes qui suivent dans une brochure trop peu connue : *De l'opéra en* 1847.

« Pour nous, dit M. Louis Desnoyers, assurément non; pour lui, assurément oui. Nous y avons perdu une douzaine de chefs-d'œuvre, dont *Guillaume Tell*, son dernier ouvrage, peut nous faire présumer le diapason, et c'est un irréparable malheur; mais il y a gagné de ne pas entendre beaucoup d'impertinences, sans parler des sous-pieds de marbre (1) qu'on a bien pu ériger à son silence et qu'on eût certainement refusés à son travail. Rossini, quoi qu'on ait dit de lui, est trop foncièrement artiste sous son faux scepticisme; trop sensible à la louange et au blâme sous son feint dédain de l'une et de l'autre; trop sûr de sa véritable valeur sous sa fausse dépréciation de lui-même; trop digne, trop fier, trop homme enfin sous son apparente diablerie pour n'avoir pas à perdre cent fois plus qu'à gagner au milieu du pêle-mêle de nos opinions contradictoires. »

Soit! Rossini, dans l'intérêt de son repos et peut-être aussi de sa gloire, a bien fait de se taire après l'explosion de son génie, le *petit Guillaume*, comme il appelait ironiquement son dernier chef-d'œuvre; mais le silence absolu est un régime impossible à qui sait chanter, rire, pleurer, aimer. Rossini ne composa plus pour le public, mais il eût été trop privé de ne pas composer pour lui-même. Il laisse en héritage une fortune plus précieuse que les trois ou quatre millions dont se composait son avoir; il laisse un nombre considérable de manuscrits, parmi lesquels est *la Petite Messe*. Nous l'avons entendue cette soi-disant *petite messe* chez l'ami du maître, le banquier Pillet-Will, et nous n'hésitons pas à placer ce chef-d'œuvre au rang de *Guillaume Tell*. En pourrions-nous faire un plus grand éloge? Parmi les auditeurs se trouvait Meyerbeer, qu'on s'est plu quelquefois à représenter comme l'ennemi de Rossini. Or voici la lettre que l'auteur des *Huguenots* écrivit au maître italien sous l'impression causée par son chef-d'œuvre inédit.

A Giove Rossini.

« Divino maestro !

« Non posso lasciare finire la giornata senza ringra-

(1) La statue de Rossini, placée, il y a plus de vingt ans déjà, sous le vestibule de l'Opéra.

ziarvi dell' immenzo diletto, chi mi ha fatto provare la duppia udizione della vostr' ultima sublime creazione. Che il cielo vi conserva fino a cento anni, per procreare ancora qualque altri capi d'opere simile, e che Iddio mi concede un egale età per poter sentire et ammirare quei nuovi parti del vostro genio immortale !

« Vostro costante ammiratore e vecchio amico,

« G. MEYERBEER.

« Pariggi, 15 marzo 1864. »

Voici la traduction de cette lettre :

A Jupiter Rossini.

Divin maître !

Je ne puis laisser passer la journée sans vous remercier de l'immense plaisir que m'a fait éprouver la double audition de votre dernière sublime création. Que le ciel vous conserve jusqu'à cent ans pour procréer encore quelques autres chefs-d'œuvre semblables, et que Dieu m'accorde un pareil âge pour pouvoir entendre et admirer ces nouvelles parties de votre génie immortel !

Votre constant admirateur et vieil ami,

G. MEYERBEER.

Paris, 15 mars 1864.

L'autographe de cette lettre, doublement précieux, appartient à M. Léon Escudier, à qui il a été donné par Rossini lui-même.

La dernière production du maître entendue publiquement est l'*Hymne à la paix*, exécutée au Palais de l'Industrie, l'an dernier, à l'occasion de la distribution des récompenses de l'Exposition universelle. Nous avons parlé longuement ailleurs (1) de cette cantate ; nous n'y reviendrons pas.

La mort de Rossini est un deuil pour tous ceux qui ont le culte du beau, l'amour de l'art, dont l'illustre défunt était l'expression la plus admirable, la plus complète. Rossini est le prodige d'un siècle. Bien des siècles pourront s'écouler sans produire un artiste de cette valeur. Comme homme, il avait su conquérir l'estime et l'amitié de tous ceux qui ont eu occasion de le voir et de lui parler. Il était bienveillant jusque dans ses moqueries, et ses fines réparties, autant que ses appréciations critiques, frappées au coin du bon sens, l'avaient justement classé parmi les hommes les plus spirituels de cette spirituelle Italie. Parfois ses plaisanteries touchaient à la farce ; mais parfois aussi son esprit s'élevait jusque dans les sphères de l'esthétique la plus sûre et la plus rationnelle. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre sur les progrès de l'art qu'il écrivit peu de temps avant sa mort au docteur Philippi. C'est tout une profession de foi musicale que cette lettre, aussi remarquable par le fond que par la forme sévèrement familière et respectueusement railleuse.

Doué d'un calme inaltérable, il plaisantait avec une sorte de gravité qui rendait la plaisanterie plus moqueuse encore et plus spirituelle aussi.

Un jour, il reçoit la visite d'un prêtre italien.

— Je viens, maître, lui dit son compatriote, vous demander une faveur.

— Pourvu, dit Rossini, que vous ne veniez pas me proposer de mettre des litanies en musique ?

— Non, dit le prêtre, ce n'est pas cela. Je viens vous prier de me permettre de vous présenter un jeune homme, appartenant à une famille riche, et qui, passionné pour votre musique, brûle du désir de vous voir.

— Soit, répondit Rossini, je recevrai votre jeune homme.

Le lendemain apparaît le solliciteur avec son protégé. A la vue du compositeur, le jeune homme paraît extrêmement ému. Ses regards se fixent sur la tête puissante d'où sont sortis tant de chants immortels. Il semble muet d'admiration. Enfin il parle :

— Maître, lui dit-il en balbutiant, laissez-moi baiser la main qui a tracé les sublimes accents de *Lucie*.

— Non, fait Rossini, tout en tendant sa main vers les lèvres de son admirateur, pas de *Lucie*, vous vous trompez, de *la Favorite*.

— Oh ! oui, pardon, de *la Favorite*.

Et il baisa avec transport la main de Rossini, absolument innocent, comme on sait, de ces deux opéras de Donizetti.

Une autre fois, étant très-souffrant de douleurs d'entrailles, il reçoit la visite de l'un des deux frères auteurs de *Rossini, sa vie et ses œuvres*, M. Léon Escudier.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter de souffrir comme je souffre ? dit Rossini, qui se mit à accuser les hommes et la Providence d'un mal auquel évidemment la Providence était aussi étrangère que les hommes. Non, s'écriait-il, j'aime mieux mourir !

Il y avait près du compositeur un sabre japonais dont un voyageur lui avait fait cadeau à son retour de Yeddo.

— Prenez ce sabre, dit-il à Escudier, et ouvrez-moi le ventre, que je meure comme un Japonais par cette arme japonaise.

— Ce serait avec plaisir, répondit le spirituel éditeur de musique, si j'étais sûr d'y trouver une partition. Je la publierais, et mon crime obtiendrait le bénéfice des circonstances atténuantes. Mais si je ne trouvais pas la partition ?

Malgré ses souffrances, Rossini se mit à rire, et ce rire le soulagea.

Une autre fois, il fit appeler chez lui le même M. Léon Escudier.

— J'ai un secret à vous confier. Demain soir, on fait un peu de musique chez moi. Mlle Patti doit chanter, avec Fraschini et Delle-Sedie, le trio d'*Attila*, de Verdi, dont vous êtes l'éditeur.

— Est-ce là tout le secret ? demanda le directeur de *l'Art musical*.

— Non. Verdi commence son trio sans aucune ritournelle. C'est peut-être un oubli de sa part. J'en ai fait une. La voici ; mais ne la lui faites pas voir, au nom du ciel !

Faire voir la ritournelle à Verdi fut le premier soin de son éditeur.

— C'est ravissant ! s'écria naïvement Verdi, je n'aurais pas mieux fait.

Dans un moment de bonne humeur, Rossini s'amusa à écrire un nouvel accompagnement de piano, savez-vous à quoi ? A la chanson de Thérésa : *Rien n'est sacré pour un sapeur*. Le fait est que l'accompagnement primitif, émaillé de fautes d'harmonie, est un des plus piteux qu'on puisse voir.

— Il ne me plaisait pas, dit Rossini, et j'en ai écrit

(1) *La Musique, les musiciens et les instruments de musique chez les différents peuples du monde.* Ouvrage enrichi de textes musicaux. Illustré de plus de 150 dessins d'instruments rares et curieux, archives complètes de tous les documents qui se rattachent à l'exposition musicale de l'Exposition universelle de 1867. Un volume grand in 8° de 670 pages.

un autre. Que pensera l'auteur, et qu'en dira le monde musical?

Mais la plus charmante plaisanterie de *Jupiter*, comme l'appelle Meyerbeer, du vieux *bouffon*, comme disaient d'envieux impuissants, est la suivante :

Quelqu'un entre dans le cabinet du compositeur et le trouve absorbé par la lecture d'une partition. C'était celle de Richard Wagner, *Tristan et Iseult*.

— C'est beau, dit Rossini d'un air convaincu, et je suis vraiment confondu. J'étais loin de m'attendre à trouver cette grâce exquise et cette puissance d'invention chez le réformateur de cette vieille musique dramatique, telle que Mozart, Gluck, Cimarosa, Weber, Mercadante, Meyerbeer et moi-même l'avons comprise.

Le visiteur s'approcha de Rossini et fut stupéfait en voyant que l'auteur de *Guillaume Tell* lisait la partition à rebours.

— Mais, dit-il, vous lisez cette musique à l'envers!

Rossini retourna le livre :

— Ah! fit-il, je n'y comprends plus rien du tout.

Et maintenant nous voudrions vous raconter les funérailles de l'illustre musicien, funérailles que l'enthousiasme du peuple de Paris a transformées en apothéose, mais nous arriverions bien tard, et d'ailleurs vous en avez lu, nous n'en doutons pas, le récit dans tous les journaux.

OSCAR COMETTANT.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

LA MER LIBRE DU POLE.

Installation d'Esquimaux.

I. — LA QUESTION DU POLE NORD. LA MER LIBRE DE GLACES.

Depuis bien des années, deux grandes questions captivent spécialement les amis des voyages; et, par un contraste assez digne de remarque, l'une d'elles est relative au pays le plus chaud du globe, le centre de l'Afrique; l'autre, aux régions les plus froides, le pôle nord.

Le pôle nord, les sources du Nil, voilà donc les deux buts vers lesquels tendent encore aujourd'hui les pionniers de toutes les nations, bien que le voile mystérieux qui enveloppait les parages arctiques et le cœur de l'Afrique soit en partie soulevé.

En effet, les deux problèmes qui avaient défié plusieurs générations ont été dernièrement à peu près résolus; le sort a voulu que la solution en fût donnée pour ainsi dire à la même heure. Pendant que Speke et Grant exploraient la région des grands lacs et s'avançaient vers les sources du Nil; le docteur Hayes, citoyen américain, plantait fièrement le drapeau des

Etats-Unis, en 1861, aux dernières limites du monde connu, sur les bords mêmes de la mer libre du pôle.

Néanmoins, l'honneur de cette dernière découverte ne revient pas exclusivement au docteur Hayes; quelques années auparavant, Kane pénétrait dans le détroit de Smith, à l'ouest du Groënland, et s'avançait, à l'aide d'un traîneau, jusqu'au 81e degré; arrivé dans ces parages, il envoya en reconnaissance un homme dévoué, Morton. Celui-ci accomplit sa mission, marcha le plus loin possible, et, ayant gravi une colline, sous le 82e degré et demi, il vit se dérouler devant lui des espaces bleus infinis. Cette mer, que personne n'avait jusqu'alors touchée, fut appelée *mer de Kane*. En la saluant une seconde fois, le docteur Hayes a prouvé que Morton n'avait pas été le jouet d'une illusion.

Il est donc aujourd'hui à peu près certain qu'après avoir franchi cette ceinture de glaces qui entoure le pôle, on doit atteindre une sorte de Caspienne navigable. Théoriquement même, cette mer libre de glaces ne contrarie en rien l'ordre général des lois naturelles. Elle est parfaitement compatible avec l'existence des grands courants qui vont du sud au nord et qui se portent à de très-hautes latitudes. Le *gulf-stream* en est sans doute une des causes les plus probables.

Les découvertes récentes ont de nouveau excité l'ardeur des marins. Plusieurs expéditions se sont organisées ou s'organisent en Suède, en Allemagne, en France, aux Etats-Unis, sans doute aussi dans la Grande-Bretagne, stimulées par le même désir, attirées par le pôle nord, comme l'aiguille aimantée!

II. — LES GRANDES ROUTES DU POLE.

Trois voies principales semblent plus particulièrement accessibles; mais que de difficultés à vaincre dans chacune d'elles!

Que de fois, en lisant les aventures dramatiques, les péripéties de ces explorations, ne se sent-on pas saisi d'une émotion profonde en songeant au péril qu'ont couru les voyageurs; on suit avec une sorte de terreur leur frêle embarcation menacée à chaque instant d'être broyée par les *ice-bergs* ou d'être retenue à jamais captive dans les glaces.

Et l'on trouve cependant des milliers de braves qui aspirent à contempler le géant lui-même et qui s'offrent avec empressement pour faire partie des campagnes polaires! Honneur à eux! Ils n'ignorent pas que Franklin et ses compagnons sont morts de faim dans les mêmes parages, que Bellot a été écrasé entre deux bancs de glace.

En avant! donc. Déjà, du reste, les Suédois et les Allemands sont partis; cependant leurs navires, sur le point d'être arrêtés par les banquises, se sont vus forcés de battre en retraite.

N'importe! ils ne sont pas découragés, ils reprendront bientôt la mer; un navire prussien doit s'élancer au printemps dans les mêmes parages et par la même route. Les savants qui ont foi dans leur œuvre ressemblent à des martyrs mourant pour leur culte!

Je ne me hasarderai pas à vous émettre mon humble avis sur la voie qui me semble préférable. J'en ai cependant un très-motivé; mais rien ne nous prouve que les projets de M. Petermann (d'Allemagne), de M. Osborn (d'Angleterre) et de M. Gustave Lambert (de France) ne sont pas tous également bons! Pourquoi prétendre ne pouvoir atteindre le pôle qu'en passant par tel ou tel point, lorsqu'on y arrivera peut-être, toutes voiles déployées, en s'engageant par les trois passages, qui, cependant, et je le dis bien bas, me paraissent aussi hérissés de difficultés les uns que les autres?

III. — LES CURIOSITÉS DES RÉGIONS ARCTIQUES.

Qu'on se figure des plaines interminables de neige se déroulant sous un ciel brumeux; pour ainsi dire pas de végétation, que des lichens et de la mousse; quelques animaux disséminés çà et là, des ours, des phoques, des canards, des rennes et surtout des chiens. Ces derniers vivent pêle-mêle avec les indigènes, et montrent parfois autant d'intelligence que leurs maîtres.

Les curiosités les plus saisissantes sont encore là, comme partout, les phénomènes grandioses de la nature: particulièrement les aurores boréales et les ice-bergs. De temps à autre, l'horizon s'illumine, s'empourpre, une bande de stries brillantes s'étend tout d'un coup au milieu de l'obscurité de la nuit; en un clin d'œil il se forme une immense arche de lumière aux jets capricieux et qui se déploie en franges étincelantes. La scène devient bientôt d'une éclatante splendeur; la large coupole du ciel est en feu, l'incendie se propage et rougit l'espace. Les étoiles pâlissent devant ses reflets comme au lever du soleil. Sur le fond de cette lumière rougeâtre, toutes les nuances viennent tour à tour se confondre. Des bandes jaunes et bleues brillent par instants, se jouent au milieu des lignes de feu, se fondent ensemble et jettent dans l'immensité des lueurs livides. On dirait qu'on assiste à quelque transformation subite du globe, que le ciel se déchire et que l'incendie va tout dévorer dans ses orbes gigantesques.

Les reflets de ces teintes variées sur les objets environnants, dit le docteur Hayes, sont vraiment admirables. Les formes fantastiques des innombrables ice-bergs, isolés ou en groupes, se projettent sur la mer, et leur sommet éclairé d'une morne lueur rappelle les teintes empourprées que revêtent les monuments de Naples sous les feux du Vésuve. Sur la cime des montagnes, sur la blanche surface des eaux glacées, sur les rochers à pic, la lumière resplendit, s'éteint, puis se rallume, décrivant une ronde capricieuse et sauvage.

L'aurore boréale est en résumé un spectacle magique et d'autant plus beau, qu'il ne sous-entend aucun péril; il n'en est pas même des ice-bergs: qu'on se figure des montagnes de glaces dentelées, prêtes à s'effondrer et flottant à la surface des eaux, emportées par les courants et pouvant, d'une seconde à l'autre, vous engloutir sous leurs masses.

Parmi les curiosités de la faune polaire, les rennes et les chiens viennent au premier rang.

Les rennes, que l'on rencontrait jadis jusque dans la région moyenne des contrées tempérées, ne dépassent plus maintenant le cercle polaire et vivent dans les territoires les plus rapprochés du pôle.

Quant aux chiens, sans eux pas de voyages en traîneaux; une vingtaine de chiens sont attelés, tant bien que mal; les moins vigoureux sont placés au milieu de l'attelage; la troupe est conduite à droite et à gauche suivant le côté indiqué par le fouet. On cherche bien à s'aider de la voix, mais le fouet est le grand maître, l'éloquent redresseur des fautes, le châtiment sifflant sans cesse aux oreilles des coureurs.

Il faut, en effet, triompher à chaque instant des emportements soudains de la meute et l'arrêter dans des élans qui pourraient mener à des catastrophes. Un re-

nard vient-il à passer, la bande s'oublie, cède à son instinct et la voilà qui s'élance à sa poursuite, emportant les voyageurs dans les ravins; le fouet fait alors merveille, il tombe sur les chiens avec une énergie cruelle, et vite oreilles et queues de s'abaisser et serviteurs fustigés de rentrer dans la bonne voie.

Mais que les animaux domestiques ne nous fassent pas oublier les animaux sauvages. Parlons des phoques. Ces amphibies vivent en familles et paraissent obéir à des chefs, comme les éléphants dans le centre de l'Afrique. La chasse des phoques est une des principales occupations des Esquimaux; elle n'est pas toujours exempte de dangers. Les phoques ou morses entourent quelquefois les barques et les attaquent avec un tel ensemble, qu'ils peuvent parvenir à les faire chavirer.

Pareil événement faillit arriver au capitaine Hayes.

« En peu de minutes, raconte-t-il, nous fûmes entièrement cernés; le nombre de nos ennemis se multipliait avec une rapidité merveilleuse, la surface de la mer en était toute noire.

« Ils paraissaient d'abord timides, irrésolus, et nous ne pensions guère qu'ils méditassent un mauvais coup; mais notre illusion fut bientôt dissipée, et nous vîmes qu'il fallait veiller soigneusement à notre salut.

« Il n'y avait plus à en douter, ils se préparaient à une attaque, et il était bien tard pour fuir le dangereux guêpier où nous venions de nous engager si imprudemment. Un morse que nous avions blessé était devenu le point central d'un millier de gueules béantes et mugissantes, et un immense troupeau nageait maintenant à notre poursuite.

« Évidemment, ces animaux voulaient percer de leurs défenses le plat bord de l'embarcation, et, si nous leur donnions le temps de l'atteindre, le canot serait mis en pièces et les hommes lancés à la mer; nous n'avions pas une seconde à perdre. Un de nos matelots saisit sa lance et porta aux assaillants plus d'une terrible blessure; nos hommes faisaient force de rames et nous chargions et déchargions nos carabines avec toute la célérité possible. Un coup de gaffe, une balle ou la lance du harponneur venait à la rescousse à l'instant du péril; une ou deux fois cependant chacun de nous put croire sa dernière heure arrivée. Un morse énorme, à la physionomie brutale et féroce, s'élançait contre nous et allait aborder le canot; je venais de tirer, il ne me restait plus le temps de recharger mon fusil, et je me préparais à le lui plonger dans la gorge, lorsqu'un de mes lieutenants l'arrêta soudain d'une balle dans le crâne. Un autre morse monstrueux, le plus gros que j'aie jamais vu, et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversait le troupeau et nageait sur nous, la gueule béante et mugissant avec furie. Je rechargeai encore mon arme, ma carabine fut prête au moment critique; l'énorme animal, élevant sa tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, quand j'épaulai mon fusil et le déchargeai dans la gueule du monstre. Il fut tué sur le coup et coula immédiatement comme une pierre.

« Ce fut la fin de la bataille. Je ne saurais dire ce qui leur donna subitement l'alarme, mais les morses plongèrent soudain en faisant jaillir à grand bruit les eaux autour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient à quelque distance de nous, et, leurs têtes tournées vers la haute mer, ils détalaient au plus vite. »

Les Esquimaux chassent d'une façon moins bruyante; ils fendent la glace et épient le passage des phoques pendant des heures entières.

Ces pauvres animaux,—je parle des phoques,—montrent parfois une sensibilité touchante, qui n'arrête cependant pas le harpon ou la balle implacable du chasseur. Voici un exemple du tendre dévouement des morses pour leurs petits :

Un Européen veut avoir le squelette d'un jeune morse pour sa collection; il choisit sur place celui qui lui convient, l'ajuste et le tue. Toute la bande s'empresse de disparaître sous les eaux; mais la mère, revenant à la surface, cherche du regard son petit. Quand elle le voit gisant encore sur le rocher, quand elle comprend qu'il ne peut plus répondre à ses cris d'appel, elle s'élance frénétiquement au-devant du danger, et, défiant le chasseur, qui ne se trouve qu'à quelques pas de là, elle se traîne hors de l'eau, et, tout en gémissant douloureusement, elle rampe autour du corps de la victime et le pousse à la mer.

Dans son insensibilité de naturaliste, l'Européen tira sur elle; la pauvre mère, quoique grièvement blessée, réussit à cacher son petit sur sa poitrine et plongea avec lui dans les flots.

IV. — LES ESQUIMAUX.

Les Esquimaux sont disséminés dans toutes les contrées arctiques; ils s'étendaient autrefois sur une vaste portion du continent américain, mais ils en furent refoulés, subjugués par des tribus plus jeunes; leur nombre diminue chaque année, et l'on peut prévoir l'époque où ils auront complétement disparu.

Au reste, ces misérables indigènes ne laisseront pas après eux d'immenses regrets. Leur cœur est aussi froid que les glaces de leur patrie et leur intelligence est généralement bornée.

Un de leurs compatriotes, nommé Sackouse, en voyage à Londres, leur rendait un jour cette justice. On l'avait conduit à une ménagerie et on lui faisait remarquer avec quelle promptitude un éléphant obéissait aux ordres de son cornac.

« — Oh! s'écria Sackouse, éléphant a plus d'esprit qu'Esquimaux. »

L'insensibilité est le fond du caractère de cette nation. Chez les Esquimaux, on ne trouve ni mendiant, ni emprunteur, ni voleur. Ils ne donnent jamais, mais ne se dépouillent pas entre eux.

« Impossible, dit Hayes, d'imaginer des êtres d'une insensibilité plus obtuse que ces sauvages; mes chiens montrent plus de sympathie les uns pour les autres : ils courent ensemble le même gibier, et, s'ils se mordent souvent, ils redeviennent amis aussitôt que leurs dents ont vidé la querelle. Ces gens-ci ne se battent jamais; un rival les inquiète, un vieillard décrépit leur est à charge, une femme est soupçonnée de sorcellerie, un paresseux n'a pas de chiens et vit aux dépens des autres... On vous le harponne en secret, et tout est dit. Ils se défont même de leurs propres enfants, lorsque ceux-ci sont trop nombreux ou affectés de quelque infirmité! »

D'autres voyageurs les ont jugés moins sévèrement; en effet, quand on vient à réfléchir aux dures conditions d'existence qui leur sont faites, quand on se souvient qu'ils sont privés de tout, des métaux, du bois, de la plupart des animaux, on est plus disposé à les plaindre qu'à les condamner.

Ces malheureux indigènes, confinés au milieu de

leurs glaces, isolés du monde, ne se doutent même pas qu'il existe des pays verdoyants, des contrées qui jouissent presque constamment d'une douce température et qui ne sont jamais couvertes de neige.

Lorsqu'en 1818 le capitaine John Ross s'aventura pour la première fois dans ces parages, les naturels des terres boréales demeuraient confondus à l'aspect des bâtiments ; ils rampaient jusqu'aux rivages et prenaient à partie les navires comme des êtres vivants.

« — Qu'êtes-vous, grandes créatures? s'écriaient-ils avec effroi. Venez-vous du soleil ou de la lune? Donnez-vous la lumière, le jour ou la nuit? »

On leur faisait alors répondre par des interprètes que ce qu'ils prenaient pour des envoyés de la lune n'étaient que de grandes maisons de bois.

« — Non! non! répondaient-ils, vous nous trompez, ces créatures sont vivantes, bien vivantes, nous les avons vues agiter leurs ailes! »

Et ils s'enfuyaient en se tirant le nez, ce qui, chez les Esquimaux, est la marque de l'émotion la plus vive.

La physionomie des Esquimaux n'a rien de très-flatteur; ils ont la figure large, de lourdes mâchoires, les pommettes saillantes comme celles de carnivores, le front étroit, le nez plat, les yeux petits et très-noirs; derrière leurs lèvres minces apparaissent deux rangées de dents généralement solides et qui se prêtent volontiers à une foule d'opérations peu délicates : assouplir les peaux, tirer et serrer les cordes, broyer les viandes crues, etc. De taille peu élevée, les Esquimaux sont cependant robustes et ne le céderaient pas en vigueur aux plus grands de tous les Allemands.

Le docteur Hayes découvrant la mer libre de glaces.

Le chapitre de la toilette n'est pas négligé; les froids, qui dépassent souvent 40 degrés, l'exigent de la façon la plus impérieuse. Les deux sexes ont à peu de chose près le même costume; c'est-à-dire une paire de bottes, des bas, des mitaines, des pantalons, une veste et un surtout. Les pantalons sont en peau d'ours, les bas en peau de chien, les mitaines en peau de phoque, la veste en peau d'oiseau (le plumage se trouvant en dessous), le surtout en peau de renard bleu; ce costume se termine par un capuchon, qui couvre la tête aussi complétement que la cagoule du moine.

Avant de dire adieu au pôle nord et à ses habitants, félicitons la maison Hachette d'avoir fait paraître, au moment où les regards sont tournés du côté des parages arctiques, la traduction de l'excellent volume du docteur Hayes; cet ouvrage présente non-seulement une ample moisson de faits nouveaux, d'incidents dramatiques, mais un résumé clair des précédents voyages. De pareils travaux font honneur à ceux qui les écrivent et à ceux qui les éditent.

RICHARD CORTAMBERT.

LE CRUCIFIX D'ARGENT [1].

VI

Tout le reste du jour parut insupportable à l'impatience du chevalier de Peilhon; mais le soir venu, lorsqu'il entendit l'abbé Antoine qui demandait à lui parler, son cœur se serra comme à l'approche d'une triste nouvelle. Au premier aspect du prêtre, il jugea que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Le vieillard s'assit en silence et loin de la lampe à la douce clarté, et lorsqu'enfin il eut repassé dans sa mémoire, et jusqu'au moindre détail, son entrevue avec Mlle de Vandenesse, d'une voix très-calme, il raconta ce qui s'était passé :

— Monsieur, dit-il, je viens de voir une enfant qui porte un cœur viril; dans les regards les plus timides, j'ai vu briller un esprit ferme; un grand courage est

A la porte du cimetière. Dessin de Férat.

caché sous ces apparences délicates. Au premier mot de ma réclamation, que je trouve un peu moins juste à présent que je l'ai faite, elle a compris toute ma peine. Je l'ai vue à la fois rougir et pâlir; deux grosses larmes tombaient de ses yeux; sa main droite était collée à sa main gauche; un grand combat se livrait dans cette âme. Elle pouvait cependant me répondre qu'elle ignorait la valeur de cette croix, si généreusement prêtée et si malheureusement réclamée. En effet, j'avais oublié de lui dire à quel point le possesseur tenait à cet ornement de son cabinet. A peine si la mère elle-même avait compris qu'on lui réclamerait cette consolation suprême. « Mon père, m'a-t-elle dit de sa voix angélique, ayons bon courage; et, puisqu'il faut absolument que je manque à la parole donnée à ce lit de mort, vous verrez si j'étais coupable et si l'on peut m'accuser d'avoir manqué de prudence. » Alors, elle nous a donné rendez-vous pour demain, à sept heures du matin, en ajoutant que vous seriez satisfait. Voilà le résultat de mon ambassade; et maintenant, monsieur, si vous voulez savoir le tumulte effrayant de ma conscience, je vous dirai qu'il n'y a rien de plus funeste que notre

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

rencontre et mon entrée en ce pêle-mêle profane, où toutes les idées sont confondues avec toutes les croyances. Je n'ai pas le droit de vous faire aucun reproche, mais j'ai le droit de me plaindre, étant misérablement tombé dans un piége où j'ai laissé ma seule force ici-bas, la tranquillité de mon âme et de mon esprit. Ah! qu'ai-je fait quand j'acceptais un bijou à l'usage des femmes élégantes pour servir à la conversion d'une créature vaine et futile? Insensé que j'étais! Cette femme adorait l'ornement, quand je m'imaginais qu'elle pleurait sur le supplice. Donc, maintenant, je suis en doute si cette âme est sauvée, et je me repens de toutes mes forces de cette espèce de séduction qui s'empare des âmes les plus perverties sous le vain prétexte d'admirer une belle chose. Enfin, grâce à Dieu! j'ai le temps de me repentir. Je ferai pénitence en priant pour vous, qui, sans le vouloir, m'avez fait tant de mal.

C'est ainsi que ce brave homme, en théologien convaincu, se lamentait sur sa propre hérésie. Antoine Arnauld ou Bossuet lui-même lui auraient démontré qu'il était en plein quiétisme, il n'eût pas été plus confondu et plus repentant.

VII

A peine il faisait jour, le chevalier monta en voiture pour aller prendre l'abbé Antoine. Celui-ci était déjà debout et lisait son bréviaire. Ils partirent aussitôt pour le rendez-vous annoncé, et le chevalier s'étonna quelque peu quand, au bout d'un quart d'heure, il se trouva sur le seuil du cimetière du Mont-Parnasse. La porte était fermée, et tout dormait encore dans la funèbre enceinte. Une jeune fille était là, cependant, grelottant sous le vent de bise, accompagnée d'une femme qui aurait pu être sa grand'mère. A cent pas de distance, on eût pu distinguer un jeune homme, mais pour le voir, il eût fallu être averti qu'un jeune homme attendait dans ces nuages du matin. En franchissant le seuil de ces domaines de la mort, le chevalier de Peilhon fut envahi d'une immense tristesse. Il ne savait plus ce qu'il était venu faire, à cette heure et par ce rude hiver, en ce lieu misérable. Sous ses voiles épais, dans ce triste habit de deuil, les pieds et les mains dans la laine et la tête baissée, errante à la façon d'une ombre et retrouvant son chemin dans ce dédale inextricable des vieilles tombes à demi brisées, des croix vermoulues, des inscriptions effacées, difficilement il eût reconnu la jeune fille à peine entrée en son avril. Cependant le cortége allait silencieux à travers ces poussières. La jeune fille marchait la première, écartant de sa main les branches desséchées des saules morts. Le vieux prêtre arrivait à la suite, en proie à une émotion mal contenue; après l'abbé, venait l'antiquaire, et le chevalier, ami des belles ruines, enthousiaste des fragments divins, s'étonnait de rencontrer sous ses pas tant de vestiges affreux. Ils marchèrent ainsi pendant vingt minutes. Il était grand jour quand ils arrivèrent sur un monticule où se dressaient quelques-unes de ces tombes choisies qui portent à leur fronton le nom d'une famille, c'est-à-dire ici reposent sous la même voûte, l'aïeule, le grand-père et le père, et les enfants des petits-enfants, le vieillard et le nouveau-né. La fille en deuil s'arrêta devant l'une de ces maisons mortuaires. Elle avait le secret de la grille, et la porte s'ouvrit; alors elle invita l'abbé Antoine et le chevalier à pénétrer dans l'enceinte, et ce geste avait tant d'autorité, que les deux hommes obéirent malgré la profonde horreur dont leur âme était pénétrée. Il y avait là-dedans quatre ou cinq cercueils, différant de forme et d'aspect, chacun portant sa date. On distinguait tout d'abord, sur la tablette du milieu, le cercueil le plus récent. A la voûte, et dans une lampe funèbre, brillait une flamme aussi pâle que cette aurore. Après un silence, qui parut bien long, surtout au chevalier de Peilhon qui ne priait pas, la jeune fille ôtant de son cou une clef d'acier, la tendit au chevalier. C'était encore un commandement, et le chevalier ouvrit le cercueil. La morte était là, dans l'habit de fête qu'elle avait indiqué à sa fille : dentelles, rubans, voiles, tout l'attirail. On ne voyait pas le visage; les pieds étaient cachés sous une courte-pointe; il n'y avait de découvert que les deux mains noircies par les aromates, et dans ces deux mains croisées l'une sur l'autre resplendissait la croix byzantine.

Du fond du cercueil s'exhalait la violente odeur des parfums que l'embaumeur avait introduits dans ces veines où rien ne battait plus. Spectacle affreux, mais attachant! Le vieil abbé disait l'antienne suprême, et le chevalier éperdu contemplait, pendant que la jeune fille aux pieds de sa mère et l'invoquant au milieu des sanglots :

— O ma chère maman! disait-elle, ayez pitié de votre abandonnée, et pardonnez-lui si elle viole aujourd'hui votre repos éternel. Nous venons réclamer, chère maman, ce bijou trop précieux pour une morte, et voilà le prêteur qui le réclame!

En même temps, elle baisait avec transport ces pieds adorés; elle pleurait, elle sanglotait, elle se taisait.

Le prêtre alors tournant son regard attristé vers le jeune homme aurait essayé de l'attendrir, mais, bonté divine! le chevalier était tout en larmes.

— Fermons, s'écria-t-il, fermons ce cercueil. Ne séparons pas cette pauvre femme de cette image avec laquelle elle a voulu partir de ce monde. Celui-là sera maudit qui la privera de son divin gardien. Et vous, mademoiselle, à votre tour ayez pitié d'un homme innocent de tous les malheurs dont vous avez souffert. Un seul mot de votre bouche eût apaisé tous mes regrets; mais pardonné ou non pardonné par vous, je ne me consolerai jamais d'avoir fait verser tant de larmes.

En même temps, il abaissait doucement le couvercle, orné de clous d'argent sur la tenture noire. Il fermait à double tour la serrure, et prenant sous le bras la jeune fille à demi morte, il la déposait sur une tombe à fleur de terre. Il n'y a pas d'autre siége en ces domaines des ombres glorieuses et des ombres sans nom.

Cependant les morts d'hier arrivaient pêle-mêle; un coup de sonnette annonçait leur entrée, et c'était le dernier bruit qu'ils faisaient dans ce bas monde. A cette heure enfin, les portes du cimetière étaient toutes grandes ouvertes; on fit avancer la voiture du chevalier, et bientôt le carrosse, au trot de deux chevaux anglais, emporta M^lle^ de Vandenesse avec la dame qui l'accompagnait, le prêtre assis sur le devant de la voiture. Quant au chevalier, il revint seul, chancelant comme un homme ivre.

VIII

Heureusement, un jeune homme à la haute stature, celui-là même que nous avons entrevu dans le lointain, voyant chanceler le chevalier de Peilhon, lui offrit son bras et l'entraîna hors du cimetière. Ils allèrent à pied, longtemps, sans mot dire, et, qui le croirait? la première interrogation vint du chevalier. Il voulut savoir le nom

et la profession de cet ami inconnu; celui-ci répondit qu'il se nommait Gabriel Sencier, qu'il était professeur de belles-lettres dans le pensionnat même où Mlle de Vandenesse donnait à des jeunes filles, qui étaient presque de son âge, des leçons de chant et de piano.

— Mademoiselle a voulu, ajouta-t-il, comme elle devait sortir de si bon matin, que la maîtresse de pension l'accompagnât, et moi-même elles m'ont prié de les suivre, afin de leur prêter main-forte au besoin. Je n'ai rien à refuser à la dame, non plus qu'à la demoiselle, et je leur obéis en bon camarade. Nous habitons, tout à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, dans un quartier séparé du monde, une assez vaste maison. Là, nous vivons de peu, mais dans une paix profonde, et quand madame a payé toute notre dépense, au dernier jour de l'année, elle est contente.

En même temps, se voyant écouté, le jeune professeur expliqua comment Mlle de Vandenesse, aussitôt qu'elle se vit sans ressources, était revenue à son pensionnat, où elle avait trouvé l'abri et le toit de chaque jour.

— Monsieur, ajoutait le jeune homme, on trouverait difficilement une jeune fille plus vaillante et plus résignée. Elle accomplit sans une plainte les fonctions difficiles de la sous-maîtresse. Elle assiste au lever d'une vingtaine de fillettes, dont elle est la première servante, et quand tout son petit monde est lavé, peigné, habillé, elle préside aux leçons du matin.

Il eût parlé plus longtemps, se voyant écouté avec toute attention, si la voiture du chevalier n'eût repris celui-ci en repassant. A peine si M. de Peilhon eut la force de dire au jeune homme, avec ses remercîments, la pressante invitation de le visiter chaque dimanche. Lorsqu'il fut rentré dans son logis, il s'enferma tout le reste du jour, ne voyant pas, n'entendant rien, très-fatigué, très-malheureux; parfois seulement l'image errante de l'aimable orpheline et ce sourire attristé plein de reproche et de pardon passaient devant ses yeux comme le rêve d'une nuit d'hiver.

Le dimanche étant venu, le jeune professeur, Gabriel Sencier, n'oublia pas le rendez-vous du chevalier et se présenta, vêtu de son plus bel habit, dans ce logis superbe où Dieu sait s'il était attendu. M. de Peilhon, en le revoyant, vit le ciel ouvert; il ne pouvait se lasser de contempler le *confrère* et l'ami d'Adélaïde. Il n'attendit pas que le jeune homme, assis à sa table, eût brisé son pain, pour l'interroger sur tous ces détails qu'il désirait savoir : elle était donc bien pauvre et bienfaisante? Elle était donc la mère et le gardien de ces enfants? Mais pourquoi s'était-elle ainsi cachée? Elle avait donc bien de la haine et bien du mépris pour son voisin l'antiquaire? Et ceci! et cela! Tout ce que peut dire un amoureux, qui se cache, à quelque rhéteur de bon appétit qui déjeûne. Il fut très-heureux pendant une heure, oui, mais le vin de Grave ayant rempli de fumée et d'espérance le frêle cerveau de notre professeur d'histoire, M. de Peilhon finit par comprendre, ô douleur! que ce rustre aspirait à la main de Mlle de Vandenesse, et même qu'il ne doutait guère d'être accepté pour mari, sitôt qu'il aurait passé son examen de licence. Ah! quelle misère, et que c'était tomber de haut! Cependant notre chevalier se rassura quelque peu, en comparant la rusticité du professeur avec l'élégance et la beauté de sa camarade, et plus le bachelier était joyeux, plus le chevalier se disait : « C'est impossible! on n'a jamais vu la colombe accepter les hommages du corbeau. » Mais il avait beau dire, le corbeau l'inquiétait.

Avant de se séparer, il fut convenu que M. le professeur donnerait chaque dimanche une leçon de rhétorique au chevalier, dont l'éducation était *fort négligée*, et même le professeur accepta que chaque leçon lui serait payée un louis d'or.

— C'est bien de l'argent, dit-il, mais la communauté sera contente et nous pourrons nous maintenir.

Voilà comment il y eut société véritable entre l'élève et le maître, avec cette heureuse différence, que l'élève, à son tour, devint bientôt le maître, et que le futur licencié reçut du chevalier les meilleures et les plus utiles leçons. M. de Peilhon était un bon helléniste; il savait par cœur Homère et Thucydide, il savait le latin presque aussi bien que M. Victor Leclerc, et lisait Horace et Virgile à livre ouvert. Ajoutez que le *disciple* était un homme intelligent, qu'il avait rencontré jusque-là des maîtres qui ne savaient guère, et qu'il profitait merveilleusement de ces leçons inespérées.

S'il est vrai, pensait le chevalier, que Mlle de Vandenesse ait quelque goût pour ce garçon, je veux qu'il soit moins indigne d'elle et que j'aie à rougir un peu moins d'un pareil rival.

Du reste, le chevalier ne disait son secret à personne. Après ses premières tentatives pour se rapprocher de la jeune orpheline, il avait compris que tout rapprochement était impossible. En vain il eût voulu que l'abbé Antoine interposât son autorité pour faire accepter à Mlle de Vandenesse un peu de cet argent dont il avait trop depuis qu'il n'allait plus même aux ventes célèbres : il était resté suspect à l'abbé Antoine. Le brave abbé se méfiait de cet esprit si cherché et si retors :

— Non, non, disait-il, tais-toi, Satan, je ne veux rien entendre, et loin de moi ton crucifix dangereux, tes reliquaires sans ossements, tes livres d'heures tout remplis de si belles images, que l'on oublie, à les voir, de prier Dieu! Garde pour toi tes chapelets dont chaque grain représente à merveille une scène de la passion. Je ne suis pas un antiquaire, je suis un chrétien!

Voilà comme il parlait, très-furieux, contre les tentations du jeune homme. Et pourtant, au fond de l'âme, il l'aimait, il le bénissait. Trop souvent même il en parlait sans le savoir, sans le vouloir, à sa jeune pénitente, et les yeux baissés, elle écoutait... l'apologie avec la damnation de son jeune amoureux.

Lui, cependant, redoublait de zèle et d'efforts, pour que son protégé fît un rapide chemin dans les sentiers de l'Université, notre mère, et pour que la jeune fille qu'il aimait d'une si vive passion fût enfin secourue. Il avait imaginé de payer fort cher au futur licencié certaine copie qu'il indiquait dans les livres d'Aristote, dans les *analecta* des vieux poëtes grecs, et le disciple obéissant rapportait son travail, qui lui valait beaucoup de science avec beaucoup d'argent. Un jour, c'était la veille de Sainte-Adélaïde, comme le jeune professeur parlait de Mlle de Vandenesse et de sa pauvreté toujours croissante :

— Il serait bon, dit le chevalier, de lui souhaiter sa fête et de lui offrir, puisqu'aussi bien vous êtes riche maintenant, un objet de toilette.

A cette proposition, M. le professeur, qui n'était pas avare, mais discret :

— Je le veux bien, dit-il, mais c'est très-difficile, il faut d'abord trouver quelque chose, et puis qu'elle consente à l'accepter.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le chevalier; j'ai trouvé, l'autre jour, dans un carton où son nom est

écrit, de belles hardes qui appartenaient à Mlle de Vandenesse. Allons les prendre, et si vous n'êtes pas en argent comptant, je répondrai pour vous.

Justement la boutique était proche; ils s'y rendirent; M. le bachelier ne remarqua pas un coup d'œil d'intelligence entre la marchande et le chaland. A peine il ouvrit le carton qui contenait toutes les belles choses que l'orpheline avait portées en des temps plus heureux, et, content de son emplette, il l'offrait, le soir même, à la jeune sous-maîtresse. Ah! qu'elle fut éblouie! et comme elle rendit grâce à celui qui avait retrouvé toutes ces élégances. Elle eût refusé toutes les autres, mais celles-ci lui avaient appartenu; elle n'eut pas la force d'y renoncer une seconde fois. M. le professeur d'histoire était bien heureux. Il conta, huit jours après, sa belle aventure à M. de Peilhon, et celui-ci se fit répéter la moindre exclamation de cette enfant si pauvre, et de si peu contente.

— Oui-da, se disait le chevalier, je coupe, en ce moment, cette belle herbe sous mon pied; j'avance à mon détriment les affaires de mon rival, mais qu'importe? si elle est heureuse.

En même temps, il achevait d'instruire cet esprit qu'il avait poli lui-même avec tant de soin.

— Allons, mon cher Gabriel Sencier, avant huit jours vous serez licencié, dans six mois vous serez docteur!

Véritablement, ce trop heureux professeur gagna, haut la main, ses lettres de licence, et MM. les examinateurs de Sorbonne, entendant ses réponses, s'étonnèrent de tant de science unie à tant d'atticisme. M. de Peilhon assista de sa personne à toutes ces épreuves, et quand il entendit que son répétiteur était reçu :

— Allez vite, allez vite, lui dit-il, porter cette bonne nouvelle à Mlle de Vandenesse, et n'oubliez pas de lui offrir, de votre part, les plus belles fleurs de Mme Prévost. — Justement les fleurs étaient prêtes, et le jeune homme apporta tout ensemble aux pieds de la jeune fille, œillets, roses et parchemins.

— Et qu'a-t-elle dit de cette réception à six boules blanches? demanda le lendemain le chevalier; a-t-elle pâli, et vous a-t-elle fait un beau sourire?

— Elle a dit : *Ah!* tout simplement, répondit M. le licencié, puis elle a voulu savoir d'où me venaient ces belles fleurs? Ma foi, mon cher élève, je n'ai pas voulu mentir; je lui ai dit que l'idée de la corbeille était de vous. Elle s'est tue. Elle a rougi, puis, en grand silence, elle a pris la corbeille et l'a portée à l'autel de la Vierge, dans la chapelle où ces dames vont tous les soirs.

Cette fois, le chevalier fut sur le point d'embrasser son professeur, et, tout de suite, il lui commanda, pour cent louis, de démontrer, dans une thèse, que plusieurs pères de l'Eglise ont cité des vers de Ménandre et de Philémon.

— Oh bien! cent louis! c'est beaucoup, répondit le nouveau licencié, d'autant plus que cette étude me servira pour ma thèse!

— Et nous dédierons cette thèse, mon cher maître, à Mlle de Vandenesse.

Autre retour victorieux dans le pensionnat, autre étonnement de Mlle de Vandenesse admirant que le moindre incident tournât si bien pour M. le professeur.

Cependant jugez de la peine et du chagrin de notre amoureux! Durant six semaines, il ne vit pas le répétiteur d'histoire. Il cherchait une cause à cette absence, il ne la trouvait pas. Du moins on écrit : « Je suis malade...» On avait vu, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, entouré des plus gros livres, M. le licencié bientôt docteur. Que de misères! quelles funestes idées remplissaient le cerveau de notre chevalier. Il voulait tantôt forcer la porte du pensionnat, tantôt s'emparer de son répétiteur et le traiter comme un traître. A la fin, comme il ne l'attendait plus, l'homme arriva; non plus, cette fois, glorifié et radieux, mais si blême et si tremblant, qu'un œil indifférent aurait eu peine à le reconnaître. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine, un frisson traversait sa veine. Enfin, M. de Peilhon n'y tenant plus :

— Au nom du ciel, s'écria-t-il, quelle est ce mystère et d'où vient cet abattement?

Alors, pleurant et chaque parole entrecoupée d'un sanglot, le jeune professeur raconta que samedi passé, il y avait trois jours, comme il accompagnait Mlle de Vandenesse au logis d'une pauvre malade, et qu'il portait dans un panier les premiers secours, trois jeunes gens sortant d'une maison voisine avaient entouré la jeune fille, exigeant un baiser.

— Les misérables! et qu'avez-vous fait s'écria M. de Peilhon, quel châtiment leur avez-vous infligé?

Et déjà il était debout, déjà il décrochait sa plus grande épée, il suffoquait.

— Monsieur, monsieur, dit le professeur d'histoire, épouvanté du feu de ses regards, monsieur, j'ai donné un soufflet au plus insolent de ces batteurs de pavé!

— Bien, très-bien, reprit d'une voix plus calme, M. de Peilhon, je n'oublierai jamais, non jamais, que vous avez su rendre insulte pour insulte. Mais, ce n'est pas assez; aussitôt qu'il s'agit de cette fille admirable, il faut du sang et que nous ayons la vie de l'insulteur.

Il parlait encore, mais il demeura atterré en voyant l'épouvante envahir le front du jeune savant si peu fait pour ces luttes sanguinaires.

— Monsieur le chevalier, dit celui-ci, souffrez que je me montre à vous tel que je suis. Je me sens assez de courage et de force pour briser ces jeunes gens l'un après l'autre, mais que l'on tire une épée ou qu'on arme un pistolet, je suis un lâche. Or voilà que ces messieurs, ce matin même, ont envoyé leurs témoins et leurs cartes chez le sergent Boichot, notre concierge, et j'ai répondu, songeant à vous, que mes témoins seraient demain à leurs ordres. Maintenant ceci vous regarde, à moins que vous ne préfériez ce qu'on appelle *un arrangement*.

Sur quoi le chevalier, d'une voix brève et nette :

— Il n'y a pas d'arrangement, mon maître, avec l'honneur. Ce n'est point un arrangement qui va montrer à l'orpheline à quel point elle est bien gardée, et que celui-là qui l'insulte est un homme mort. D'ailleurs, croyez-moi, au fond de votre âme, en l'interrogeant bien, vous trouverez un grand courage; on a toujours peur à la première de ces rencontres nécessaires. Il faut compter sur ses témoins, donc je vous appartiens. Demain, je serai vôtre, à l'heure dite; mais, avant de rentrer au logis, il est bon que vous respiriez l'odeur de la poudre et que votre main apprenne à ne pas trembler.

Hélas! le jeune homme eut beau faire, il tremblait à l'odeur de la poudre, il tremblait au seul contact d'un pistolet.

— Bon! voilà déjà que ça va mieux, lui dit le chevalier, le reconduisant jusqu'à son logis, et lui racontant, chemin faisant, les miracles de ces belles armes, et

comment le jeune David, de sa fronde inhabile, avait tué le géant Goliath.

Cette rencontre avec des jeunes gens, mal élevés sans doute, avait empêché de dormir, mais pour des causes bien différentes, M. l'antiquaire et M. le professeur d'histoire; M. de Peilhon, à tout prix, voulait que l'insolent fût châtié; mais, entre nous, son raisonnement n'était pas exempt d'égoïsme.

— Au moins, disait-il, quand notre amoureux sera tué, je le vengerai de la belle sorte!

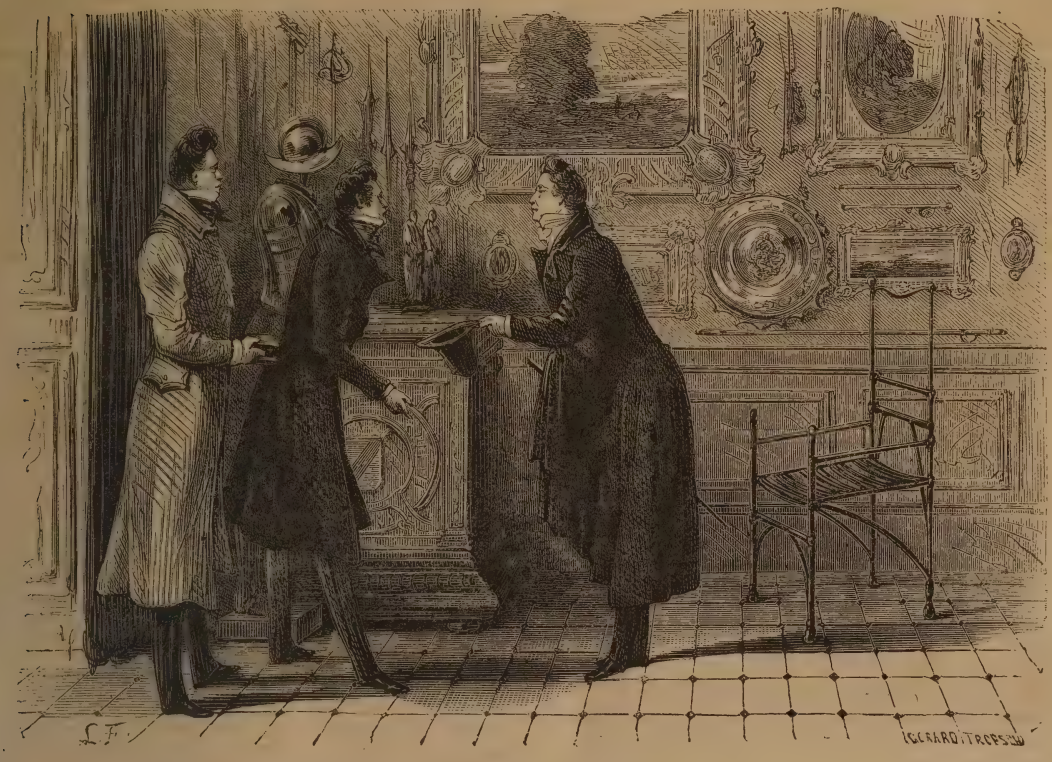
Les choses en étaient là, très-compliquées, et le dénoûment, certes, était inattendu.

Tout était prêt pour le duel : le jour, l'heure et le lieu; demain, pas plus tard, à sept heures du matin; et les deux amis, dans le salon du chevalier, méditaient sur cette illustre aventure, quand un valet de chambre, ouvrant la porte :

— Un étranger est là, dit-il, qui demande monsieur le chevalier. Je lui ai dit qu'il revînt demain; il a répondu que demain serait trop tard. Il vous prie et vous supplie enfin de lui accorder un moment d'entretien. Voici sa carte.

O surprise! c'était la même carte que Gabriel Sencier avait déjà reçue! Elle portait le nom de Charles de Vandenesse! Inquiet de ce duel, il venait pour chercher, dans le dernier logis qu'elle avait habité, les dernières nouvelles de sa cousine... et peut-être un peu mieux que sa cousine Adélaïde de Vandenesse.

— En vain, disait-il au chevalier Peilhon, je l'ai cherchée... On ne m'a dit que ce matin l'habitation de cette



La visite avant le duel. Dessin de Férat.

jeune parente, dont j'ai l'honneur de porter le nom. Aidez-moi, je vous prie, monsieur, pour que je la retrouve, et que j'assure, avant de courir certains hasards, l'avenir d'une personne qui me tient de si près.

— S'il en est ainsi, monsieur, vous avez raison. Mais hâtez-vous! Vous insultiez, il y a huit jours, en pleine rue, une jeune fille entourée, à bon droit, de tous les respects. Pauvre elle-même, elle portait ses consolations et ses aumônes aux pauvres du voisinage. Eh bien, monsieur, soyez puni dignement : la jeune fille insultée est votre parente; elle s'appelle Mlle de Vandenesse. Elle habitait ici un riche appartement avec sa mère, et, sa mère étant morte, elle a renoncé, en faveur des créanciers, même au manteau qui la défendait contre l'hiver. Ce n'est que plus tard, par miracle, que j'ai appris la retraite où cette enfant sans asile a vécu de son travail, ne demandant rien à personne. Il faut convenir que la voilà bien récompensée de tant d'abnégation et de vertu!

Le chevalier aurait pu parler fort longtemps, le jeune homme ne semblait pas le comprendre. On lui reprochait un *crime*... il s'était cru jusqu'alors le plus aimable des mortels. Peu à peu cependant, il finit par sentir la vérité, et son cœur se remplit d'un repentir immense. Alors, et comme s'il fût revenu d'un mauvais rêve :

— Monsieur, dit-il, s'adressant au maître d'histoire, acceptez, je vous prie, avec toutes mes excuses, tous mes remercîments. Vous avez été le fidèle gardien de ma jeune parente, et, me rendant outrage pour outrage, vous avez fait votre devoir. Et vous, monsieur le che-

valier, vous le protecteur caché de cette enfant sans père et sans mère, souffrez aussi que je vous remercie, et, l'un et l'autre, comptez que si Mlle de Vandenesse ne m'a point pardonné demain ma méchante action, avant qu'il soit midi, je serai mort.

Il dit ces choses-là dans l'accent véritable, et les deux témoins de sa peine purent lire, en effet, un grand repentir dans ses yeux pleins de larmes. Le chevalier le reconduisit très-poliment jusqu'à sa porte, en se félicitant que sa protégée eût rencontré le seul homme qui la pût outrager... et solliciter son pardon.

Le lendemain, de très-bonne heure, un vieux sacristain de la paroisse de Saint-Séverin venait prier M. le chevalier de se rendre auprès de l'abbé Antoine, qui demandait à l'embrasser avant de mourir.

— Il était décidé, se disait tout bas M. de Peilhon, que j'assisterais aujourd'hui à quelque rencontre fatale. Allons ! du courage, et partons !

Le pauvre abbé Antoine appartenait à la race intelligente, qui meurt debout. Il attendait, depuis l'aurore, le chevalier de Peilhon.

— Soyez le bienvenu, lui dit-il.

Puis, se reprenant :

— Monsieur le chevalier, je ne voulais pas mourir sans vous remercier de toutes vos bontés. Vous avez été pour moi un fils vraiment tendre, et, pour la jeune étrangère, un protecteur véritable. Aucune action douteuse, et pas une mauvaise pensée. Elle me disait tout cela hier encore, et je ne trahirai pas sa confession en vous répétant sa reconnaissance. Elle sait tout ce que vous avez fait pour elle; elle a deviné votre ingénieux dévouement. Enfin, en baissant la tête, elle convient avec moi qu'elle n'a que deux ressources : un couvent qui la garde, un mari qui la défende. Ah! fasse au moins le ciel que votre esprit si difficile, ce cœur dédaigneux, ces yeux, gâtés par des choses curieuses, comprennent, voient, acceptent! Alors, je mourrai content, en vous bénissant tous les deux.

En ce moment, le regard du prêtre devint radieux. On eût dit que, dans ce vieillard épuisé de charité et de bonnes œuvres, la vie allait renaître... Il souriait mieux qu'à la vie, à Mlle de Vandenesse elle-même. Elle l'avait quitté sur le minuit, et la voilà qui revenait, fidèle à son poste de garde-malade. Elle aussi, de son côté, elle était souriante. Un vrai rayon brillait sur cette tête intelligente et charmée. Elle tendit sa main au jeune homme et son front au vieillard. Au jeune homme, elle dit tout bas :

— Merci, je l'ai vu tout à l'heure. Il a crié grâce, et j'ai pardonné; mais à cette condition qu'il ne parlerait pas de sa fortune, et qu'il rentrerait dans son pays natal.

Puis, l'un et l'autre, à genoux devant le bon prêtre, ils reçurent sa bénédiction.

— Mes enfants, leur dit-il, quand je ne serai plus, vous garderez fidèlement cette image grossière de notre Seigneur, attaché par des clous de fer à sa croix de bois!...

Et voilà pourquoi, parmi les trésors de l'hôtel de Peilhon, dans ce musée où le chef-d'œuvre est à côté du chef-d'œuvre, est attaché à la plus belle place, entre un *Ecce homo* du Titien et *la Résurrection* de Rubens, le crucifix de ce vieux père du peuple, abondant en espérance et tout chargé de bénédictions.

Jules JANIN.

LES ÉCOLIERS DE CHALONS [1].

(SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE FRANCE.)

XIII. — L'ARME AU BRAS.

Vers trois heures et demie, en effet, le tambour battit, les clairons sonnèrent de toutes parts. L'ordre était venu de se former en détachements et de marcher par la gauche de la grande route, sans doute pour être prêts à soutenir au besoin le deuxième corps quand il attaquerait l'ennemi campé en avant de Saint-Dizier.

La nuit était un peu moins épaisse que pendant la soirée précédente, mais l'air n'était pas moins vif et pénétrant. Des paysans nous servant de guides, nous marchâmes pendant une heure, d'abord à travers la campagne découverte, puis sur la lisière d'un petit bois, à la pointe duquel la halte fut commandée; car nous avions, paraît-il, atteint la position que nous devions occuper.

Nous étions là depuis une demi-heure environ, quand tout à coup dans l'ombre, à deux ou trois mille pas devant nous, une ligne d'étincelles se fit voir, et l'instant d'après nous entendîmes le pétillement de la fusillade, qui, peu à peu, embrassa une large étendue et devint de plus en plus nourrie. Puis, parmi ces milliers d'étoiles filantes qui étaient les coups de fusil, des bouffées de feu parurent que suivit la grosse voix des canons qui faisait trembler la terre. Nous entendions mêles au tumulte des détonations les commandements de nos officiers, les cris d'élan de nos soldats, les hourras sauvages des Russes, et les éclats de trompettes, et les roulements de tambour, et les hennissements de chevaux... De temps en temps quelque balle égarée venait battre et dégringoler dans les hautes branches des arbres du bois.

Nous pouvions comprendre en somme que l'affaire était chaudement, vivement engagée, mais la nuit nous empêchait de suivre avec quelque certitude les mouvements des combattants. Tout au plus, en voyant avancer ou reculer telle ou telle des lignes de feu qui nous semblait marquer la position de tel ou tel des deux partis, pouvions-nous dire : « Les nôtres l'emportent, » ou bien : « L'ennemi reprend ses avantages. » Mais ce n'étaient là que des indices aussi vagues que peu durables, car à chaque instant la fusillade s'éteignait sur un point pour recommencer plus vive à quelque distance des limites jusque-là maintenues. On sentait qu'il y avait la même ardeur, le même acharnement dans l'attaque et dans la défense, car c'était presque toujours dans le même cercle que l'action se passait. Il n'y avait succès évident ni d'une part ni de l'autre. Il en fut ainsi pendant au moins une heure.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Jean Bertaud ne tenait pas en place, il bouillait, il enrageait.

— Pourquoi ne nous appelle-t-on pas? Pourquoi ne nous fait-on pas donner? répétait-il, en serrant les poings, en frappant du pied.

— Eh oui! disaient les conscrits, nous aiderions à la besogne : ces brigands seraient plus tôt mis à la raison.

— Silence donc dans les rangs! grommela le capitaine, sans doute parce qu'il était tout juste de l'opinion de Jean Bertaud et des conscrits.

Moi, je trouvais comme eux la situtions où l'on nous laissait fort peu agréable, non pas peut-être que j'eusse un désir aussi marqué de prendre part à l'action, mais au moins aurais-je voulu ne pas continuer à en être le témoin dans de telles conditions. J'avais entendu raconter trop de combats pour ne pas savoir me faire le tableau mental de celui qui se livrait tout près de nous; et Dieu sait si ce que je voyais en imagination dans cet espace obscur où se croisaient les éclairs des fusils et des canons, où se confondaient tous les bruits lugubres, était de nature à me réjouir ou à m'exalter! Dieu sait les blessés, les morts que je couchais en esprit sur le terrain, Dieu sait le sang que je supposais couler!...

A vrai dire, je trouvais quelque diversion à ces pénibles réflexions dans l'entretien du jeune sergent-major, qui était bien le garçon le plus sympathique, le caractère le plus heureux qu'il fût possible de rencontrer, et qui semblait s'être pris pour moi d'un véritable accès d'amitié. Au départ, comme nous marchions l'un à côté de l'autre, il avait à mi-voix engagé la conversation ou plutôt la confidence; arrivé à la halte, je n'ignorais plus rien de sa petite histoire et je lui avais conté la mienne. Il semblait qu'il fût poussé d'un impérieux besoin de se lier et de trouver un cœur qui correspondît au sien. Il avait dix-huit ans, mais pour la mine, pour la voix, on eût dit un grand et doux enfant. Jean Bertaud paraissait son aîné de beaucoup. Il était le fils de petits marchands merciers de Dijon, qui s'étaient imposé tous les sacrifices pour lui faire donner quelque instruction. Il venait d'être placé dans une maison de vin en gros, quand la grande levée l'avait pris, et, comme il disait: « Ma foi! je suis parti gaiement, puisque je ne pouvais pas faire autrement : on fait son chemin partout, je le ferai peut-être à l'armée. En trois mois, j'ai attrapé le double galon; dans un an, j'espère bien avoir l'épaulette, si les affaires tournent comme il faut. Et je suis sûr que l'Empereur aura raison de ses ennemis. »

Bref, ses idées étaient toutes à l'espérance; il ne doutait de rien pour l'Empereur et de rien non plus pour lui-même. Son naturel paraissait être d'ailleurs un grand et solide fonds de gaîté, et je ne laissais pas de trouver un heureux réconfort dans sa bonne humeur. Je me prenais à l'aimer pour cela seul.

Et toujours les autres se fusillaient, se canonnaient, sans que l'avantage parût se décider pour nous ni pour l'ennemi. Enfin le ciel blanchit quelque peu, et nous pûmes, à travers les épaisses traînées de fumée, voir s'agiter les masses d'hommes et de chevaux. Soit qu'alors les nôtres pussent concerter mieux leurs mouvements, ou que la lumière leur inspirât une nouvelle ardeur, soit que l'ennemi fût las de soutenir leurs attaques redoublées, nous vîmes deux gros bataillons s'avancer d'abord au pas et, après avoir déchargé leurs armes, courir à la baïonnette sur les Russes, qui semblèrent comme s'anéantir sous leurs pas, car leur feu cessa aussitôt. Trois pièces qui tiraient du flanc de leur position se turent, et nous vîmes les artilleurs les abandonner pour fuir devant une charge de nos dragons. Çà et là cependant à droite, à gauche, l'ennemi tiraillait encore, mais en se repliant et seulement sans doute pour protéger sa retraite, car le centre était en pleine déroute.

Alors des cris de joie éclatèrent parmi nous : *Bravo! Victoire! Vive l'Empereur!* Jean Bertaud ne se possédait plus, et mon nouvel ami le sergent-major s'applaudissait pour l'Empereur de ce premier succès, qui en pouvait faire augurer bien d'autres.

Au reste, nous voyions sur la route des masses de troupes fraîches se hâter pour se joindre à celles qui donnaient la chasse à l'ennemi. A quelque distance, un groupe de cavaliers avançait lentement. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est l'Empereur et son état-major; alors les shakos, les bonnets de police se hissent au bout des fusils, et les bataillons rangés en expectative le long du bois envoyent une salve formidable vers le groupe, où elle est parfaitement entendue, car nous pouvons apercevoir des bras, des chapeaux qui se lèvent.

Mais, pendant que nous crions encore, tout à coup, par delà le chemin que suivent ceux de nos soldats qui vont poursuivre les fuyards, sur le profil d'un petit taillis, nous voyons débusquer et évoluer une vingtaine de cavaliers verts qui, en un clin d'œil, tournent deux pièces en batterie dans la direction de la route. Les artilleurs descendent des avant-trains. Un coup part, chargé à mitraille sans doute, car il ouvre au flanc du bataillon qui passe au-dessous de nous une large, une effroyable éclaircie.

— Mon Dieu! m'écriai-je, en prenant la main du sergent-major, est-ce que ça va recommencer?

— Oh non! me répondit-il tranquillement, c'est un détachement qui a voulu jouer de son reste. Mais il va le payer cher. Voyez cet escadron qui court déjà sur eux... Ah! ah! je ne donnerais pas deux sous de leur peau!

Et il riait.

Tout en l'écoutant, j'aperçois le feu de l'autre pièce. Je regarde pour connaître l'effet du coup... Mais en même temps qu'un vent aigu me cingle le visage, je sens que la main de mon voisin s'échappe brusquement de la mienne, et j'entends une sorte de gros bruit étouffé. Je me retourne... Du gai, du beau jeune homme qui, l'instant d'auparavant, se moquait de ces malencontreux et tardifs mitrailleurs, il ne restait plus que deux tronçons hideux. Le boulet russe l'avait positivement coupé par le milieu; et deux autres de nos camarades étaient renversés derrière.

Alors, ma foi! un brouillard passa devant mes yeux, je perdis la conscience de moi-même... Quand je me reconnus, l'ordre de marche avait été donné, le tambour battait devant nous, je cheminais appuyé sur le bras de Jean Bertaud, qui portait nos deux fusils :

— Voyons, me disait-il, du courage, sapredié! Remets-toi; ou les conscrits vont se moquer de toi. Un sergent doit donner l'exemple de l'aplomb, que diable!

— Oui, oui, faisais-je entre mes dents qui claquaient, agité que j'étais par un tremblement nerveux.

— A vrai dire, reprenait mon intrépide ami, on comprend que la chose ait pu te faire quelque effet, parce que c'était la première fois, et parce que tu étais de sang-froid. Mais il faut espérer que nous n'assisterons pas toujours ainsi aux batailles, l'arme au bras. Si nous avions été nous-même engagés, dans la chaleur de l'action tu n'aurais pas seulement pris garde à cela.

— Possible! mais songe donc que le boulet pouvait aussi bien nous choisir, toi ou moi.

— Ah! en vérité, tu l'as échappé belle; et raison de plus pour te prouver que tu as la bonne chance. Quant à moi, je ne crains rien; je traverserais la mitraille sans être jamais touché, c'est mon idée fixe.

— Lui aussi avait de ces idées-là, le pauvre garçon!

— Ah bah! après tout, s'écria Jean Bertaud, à la guerre comme à la guerre! Au surplus, va, il a été fièrement vengé. Si tu avais vu comme nos cavaliers ont sabré ces coquins! Il n'en est pas réchappé un seul. Puis, sois tranquille, pour le moment la bataille est bien finie, bien gagnée, il n'y a plus le moindre Cosaque en vue; mais l'Empereur saura nous les faire retrouver, pour que nous ayons le plaisir de les rosser à notre tour.

Jean Bertaud cherchait ainsi à m'inspirer la fermeté, la résolution, mais j'avoue qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne trouvais pas plus satisfaisantes les compensations qu'il m'offrait, que séduisantes les perspectives qu'il m'ouvrait... En un mot, et pour appeler les choses par leur nom, je ne me sentais que médiocrement devenir brave.

Je suis d'autant plus à l'aise pour faire cet aveu qu'une réaction ne tarda pas à s'opérer, toute à l'honneur de mon naturel, qui jusque-là était évidemment resté un peu au-dessous des circonstances. Et savez-vous à quel moment cette révolution s'effectua? — Vous vous refuserez peut-être à le croire; mais, toutes les bizarreries morales sont dans la nature, aussi bien que toutes les monstruosités physiques; le moment où, comme on dit, le cœur me revint fut celui où nous traversâmes le

Le champ de bataille. Dessin de F. Lix.

théâtre du combat qui venait d'avoir lieu. Et cependant nous avions là un véritable spectacle de désolation. Des morts partout, partout des blessés qu'on relevait et qui criaient pendant qu'on les transportait aux ambulances. De pauvres chevaux abattus sur leurs jambes rompues et sanglantes, relevant la tête, allongeant le cou pour jeter autour d'eux un regard morne et douloureux. A chaque pas on posait le pied sur des taches rouges qui humectaient le sol. Les armes, les shakos, les harnais jonchaient la route... Des maisons de paysans montraient les brèches qu'avaient faites les boulets,... que sais-je?...

Et je soutins presque sans émotion la vue de toutes ces affreuses choses, qui me paraissaient en quelque façon des accidents tout naturels, tout vulgaires. La première et terrible secousse que j'avais reçue avait évidemment émoussé ma sensibilité en la soumettant à une épreuve extrême. Expliquez d'ailleurs comme vous voudrez ou comme vous pourrez ce phénomène; toujours est-il qu'il me sembla en quelques instants subir une sorte de transformation complète. Je sentis que j'en avais fini avec l'effroi, les défaillances, en un mot que j'étais familiarisé avec la guerre, comme si je l'eusse faite depuis longtemps. Jean Bertaud, ravi, trouva dès lors à qui parler sur le ton qu'il affectionnait. J'avais repris mon arme de ses mains; je m'étais résolûment placé à la gauche d'une de nos lignes de conscrits, et je marquais insoucieusement le pas que cadençait le bruit du tambour.

Et voilà comment on devient soldat!

XIV. — LE SIXIÈME CORPS A DU GUIGNON.

Nous entrâmes à Saint-Dizier vers huit heures du matin, à la suite immédiate de l'Empereur, acclamé par la population qui, depuis quelques jours, était livrée à toutes les calamités de l'invasion et qui saluait en nous des libérateurs. L'Empereur était tout rayonnant de cette ovation. La campagne s'ouvrait sous d'heureux auspices. L'opinion générale parmi nous — j'entends les jeunes soldats — était que l'ennemi ne tiendrait pas

Le Cosaque. Dessin de F. Lix.

devant nous, et qu'avant peu le territoire en serait débarrassé. Cette idée excitait dans nos rangs un enthousiasme que je savais alors pleinement partager. Tous nous ne demandions plus qu'à être lancés en masse contre les bandes étrangères qui seraient, pensions-nous, facilement anéanties, car nous les tenions pour saisies déjà d'une profonde terreur qui devait aider à leur défaite. En un mot, nous croyions n'avoir qu'à nous porter en avant pour repousser au delà des frontières tout ce qui saurait échapper à nos coups ; et nous étions impatients que l'ordre vînt de nous mettre en route.

Cet ordre fut donné en effet dès le même soir ; mais

— et Dieu sait si l'on maugréa contre ce malencontreux hasard ! — pendant que le gros de l'armée quittait Saint-Dizier, notre bataillon fut justement un de ceux qui durent rester pour former arrière-garde ou surveiller les mouvements de l'ennemi.

Nous restâmes là deux jours à ronger notre frein, et, pour surcroît, quand, le troisième, quelques partis de Cosaques parurent, avec lesquels nous ne demandions qu'à nous mesurer, certains d'en avoir bon marché, le général qui nous commandait, et qui agissait sans doute selon les ordres qu'on lui avait laissés, nous fit aussitôt nous replier sur les pays boisés qui sont à droite de Saint-Dizier.

Nous marchons une grande demi-journée, toujours à travers bois. Pas un ennemi ne paraît. Dans l'après-midi, cependant, nous retrouvons le pays découvert, et alors nous entendons quelques coups de canon du côté de Vassy, qui était, à ce que nous sûmes ensuite, le point de rendez-vous où notre détachement devait rejoindre le sixième corps.

« Enfin nous allons nous battre ! » c'est le cri, c'est le vœu de tous. On force la marche. Vassy est en vue : l'affaire est engagée sous les murs de la ville. Mais, comme nous approchons, la fusillade, qui d'ailleurs n'était pas très-vive, cesse. Nous voyons d'une part l'ennemi, sans doute intimidé par l'arrivée d'un renfort à son adversaire, prendre sinon la fuite, au moins l'écart. Les colonnes françaises, au lieu de le poursuivre, font un demi-tour de notre côté, et, aussitôt qu'elles sont réunies à nous, le sixième corps oblique en masse vers les bois, au milieu desquels nous passons la nuit. Puis nous marchons une partie de la matinée suivante pour arriver à Montier-en-Der, où on nous fait prendre pendant le reste du jour un repos que la plupart d'entre nous ne désiraient pas, d'autant moins même que, dans la soirée, le bruit se répand que la veille l'Empereur, dont le quartier général est sous Brienne, a mis l'ennemi en pleine déroute dans les murs de cette ville, où il a été autrefois simple élève de l'école militaire. On parle de mille prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs ; on raconte que le fameux Blücher lui-même, notre adversaire le plus acharné, a failli être pris... Victoire sur victoire ! Napoléon n'a décidément qu'à se montrer pour que les armées triomphent. « Mais le sixième corps n'aura-t-il donc point de part à cette glorieuse besogne ? Continuerons-nous donc à battre ainsi les chemins en promeneurs ? »

C'est Jean Bertaud qui parlait ainsi. Car Jean Bertaud était continuellement hors de lui ; il fallait le voir, son fusil à la main, exécutant des charges imaginaires contre des ennemis absents ; son exaltation, qui devenait quelquefois plaisante, n'en était pas moins communicative. Nous étions animés de la plus sincère ardeur.

Le 31 janvier, nous partons de Montier-en-Der, pour marcher du côté de Brienne. A deux ou trois lieues de là, nous trouvons une bande de Cosaques maraudeurs aux prises avec les habitants d'un petit village ; mais ces pillards détalent à notre approche, et tout au plus notre compagnie peut elle leur envoyer quelques balles sans résultat. Il semble dit qu'aucune affaire sérieuse ne se présentera pour nous, et nous nous prenons encore à maudire le sort, quand tout à coup, un peu au-delà de Soulaine (c'est le nom du village), nous apercevons un corps d'Autrichiens couvrant un coteau qui domine la route où nous devons passer ; tout d'abord on commande halte ; et, presque aussitôt, on nous dirige sur des hauteurs faisant face à celles qu'occupe l'ennemi.

Il est évident que nous prenons position pour une bataille. Le cœur nous bat de satisfaction ; nous nous promettons de faire merveille, et bien plus encore quand, du point élevé où nous sommes, nous voyons se déployer des masses russes qui manœuvrent vers notre gauche. Sur ces entrefaites, arrivent à la débandade des soldats de l'arrière-garde que nous avions laissés à Montier-en-Der, et qui disent que l'armée prussienne les poursuit. Nous allons donc être attaqués de trois côtés, et il fera beau se défendre, si ce n'est pour remporter la victoire, ce sera au moins pour la vendre le plus cher possible à l'ennemi. Nous sommes environ quatre mille ; nous allons avoir affaire à douze ou quinze mille au moins ; mais qu'importe ! On s'excite, on se monte la tête, on se persuade qu'en dépit de l'infériorité du nombre la chance tournera en notre faveur. Nos batteries se dressent, prêtes à répondre aux feux croisés dont nous sommes menacés. On brûle d'impatience que le signal soit donné. Il est trois heures du soir, le ciel est sombre, lourd. Il ne reste guère qu'une heure de jour, mais comme on va bien l'employer !

Mais voilà qu'au moment où les adversaires, qui se sont suffisamment observés, se disposent à en venir aux mains, une neige épaisse commence à tomber, qui jette entre les uns et les autres son opaque rideau et qui fait une demi-nuit, à laquelle la pleine nuit ne tarde pas à succéder.

Et alors, dans l'ombre, sans avoir brûlé une amorce, le sixième corps prend de nouveau sa marche à travers les bois, pour ne s'arrêter qu'à une heure du matin au village de Morvilliers.

— Eh bien, vrai ! disait Jean Bertaud, en trébuchant furieux par les chemins effondrés de la forêt, il faut avouer que le sixième corps a du guignon.

— Heu ! fit avec un sourire grognon le capitaine, qui l'avait entendu, je ne sais pas si c'est tout à fait l'avis du maréchal (1).

XV. — LE SIXIÈME CORPS EST DÉSENSORCELÉ.

Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que parmi les populations de nos premiers cantonnements, nous n'avions guère trouvé que des gens qui, après avoir subi presque sans résistance les vexations de l'ennemi, poussaient des cris de joie à notre approche, et qui, nous ayant apitoyés au récit de leurs misères, se reposaient entièrement sur nous du soin d'en tirer vengeance. D'ici, de là, quelques compagnies de garde nationale avaient répondu à l'appel que leur faisaient nos généraux, mais comme ces volontaires arrivaient la plupart sans armes, et qu'on n'en avait point à leur donner, force était de les renvoyer, — quand ils ne s'en retournaient pas d'eux-mêmes.

J'ai depuis entendu affirmer que les troupes de la coalition n'avaient pas franchi nos frontières ardennaises sans avoir eu plus d'une fois, et très-sérieusement, maille à partir avec les bûcherons, qui, à la première nouvelle de l'invasion, s'étaient formés en bandes pour harceler, traquer l'ennemi, et lui avaient causé

(1) « Un engagement devait avoir lieu très-probablement au moment même (dit le duc de Raguse dans ses *Mémoires*) et la perte entière de mes troupes en être le résultat infaillible..., j'échappai comme par miracle aux trois corps qui m'environnaient. »

de réels embarras. L'air des forêts a-t-il la propriété d'inspirer la résolution et l'élan patriotique? je n'en sais rien, mais je sais que, pendant notre marche à travers la contrée boisée, nous ne cessâmes de rencontrer des partis de paysans armés de vieux fusils, de fourches, de faux, tenant la campagne ou défendant bravement leurs familles et leurs demeures. Partout les hommes s'offraient spontanément pour servir de guides, partout les chevaux étaient amenés pour aider aux difficiles charrois de l'artillerie, partout nous trouvions, sans qu'il fût besoin de les requérir, des vivres en abondance, tandis qu'en certains endroits du pays découvert, et alors que nous avions la preuve de l'empressement avec lequel tout avait été prodigué à l'ennemi, nous n'avions obtenu qu'avec peine quelques provisions. (A vrai dire, les malheureux cantons que nous avions traversés les premiers, et où les armées étrangères avaient déjà fait un séjour prolongé, étaient littéralement épuisés, tandis que la région des bois n'avait été encore visitée que passagèrement par l'ennemi, qui ne s'y était aventuré que lorsqu'il y avait été contraint.)

A Soulaine, d'où notre approche avait fait fuir les Cosaques, les habitants disputaient énergiquement à ceux-ci, par tous les moyens dont ils pouvaient disposer, l'occupation de leur village. Quand nous arrivâmes à Morvilliers, les gens du pays, dont une nombreuse troupe pleine d'enthousiasme était sur pied, remirent aux mains du général qui nous commandait une vingtaine de prisonniers russes, restant d'un détachement qui avait été cerné et en partie massacré par eux.

Le 1er février, vers huit heures, les armées étrangères étant, à ce qu'on disait, en vue dans les plaines du côté de la Rothière et le long de l'Aube, l'ordre fut donné d'aller prendre position à la pointe d'un bois — le bois d'Ajou, s'il m'en souvient bien — qui avance sur ces plaines et qui fait comme un rideau devant les villages de Morvilliers et de Chaumenil. Tout se mit en marche, fantassins, cavaliers, artillerie; et comme il s'agissait d'établir des batteries, des retranchements, un mot de nos chefs avait suffi pour que toute la population valide du pays accourût avec des haches pour faire des abattis d'arbres, des bêches, des pioches, des pics pour creuser et relever la terre. Chemin faisant, les hommes poussaient à la roue des canons, les enfants voulaient porter nos fusils : des femmes même étaient venues, qui nous offraient du vin, de l'eau-de-vie. Il faisait un temps affreux, un vent gris glacial soufflait et, par moments, des rafales de neige tombaient : mais l'ardeur des soldats et des paysans n'en était pas diminuée. En moins de deux heures, vingt-cinq pièces furent convenablement installées derrière des talus palissadés, et de larges abris furent ménagés à l'infanterie, pour qu'elle pût tirer à couvert contre l'ennemi qui, beaucoup plus nombreux que nous, manœuvrait évidemment pour nous attaquer. De quelque côté que le regard se portât, on voyait déboucher de gros bataillons et des masses de cavalerie.

Vers midi, un coup de canon tiré par la plus haute de nos batteries sur un corps d'Autrichiens qui venait flairer de trop près nos positions sembla donner le signal de la bataille (1), car aussitôt à tous les points de l'horizon, à droite, à gauche, devant, derrière, près et loin de nous, le tapage commença.

— Enfin, s'écria Jean Bertaud en bondissant de joie, nous voilà donc désensorcelés!

Et Dieu sait qu'en effet nous l'étions dans toute la force du terme, car si jusque-là nous avions dû nous contenter du rôle de spectateurs ou de promeneurs (comme avait dit Jean Bertaud), cette fois nous nous trouvions bel et bien en pleine action. Canonnant, canonné, tiraillant, tiraillé, notre bataillon, embusqué derrière les abattis épais que les paysans avaient faits, mettait par terre à chaque décharge des lignes d'ennemis, et les balles de nos assaillants ne faisaient presque que du bruit autour de nous. A vrai dire, si quelqu'un des nôtres tombait mort ou blessé, nous n'avions guère le loisir d'y prendre garde. Pour résister à des troupes cinq ou six fois plus nombreuses que nous, il fallait que le feu ne se ralentît pas. Nous ne faisions que charger et tirer. C'était comme un tonnerre roulant sans cesse, car entre ces fusillades, cent ou deux cents pièces de canon grondaient sur divers points.

Le corps d'Autrichiens qui nous avait pris à partie ne se décourageait pas, ne se lassait pas de nous donner des hommes à renverser. Plusieurs fois, quand il avait paru gagner du terrain, nous avions si bien nourri notre feu, qu'il s'était vu obligé à la retraite. Mais il n'est si grande force qui ne s'épuise. Il y avait au moins une heure que nous n'arrêtions pas. Il aurait fallu être de fer pour y tenir; nous n'en pouvions plus. Une masse s'avance sur laquelle notre tir n'a plus le même effet, car il a singulièrement perdu de sa vigueur.

Alors les ennemis, qui marchent en colonne épaisse, serrée, viennent sur nous avec un air d'assurance qui nous redonne quelque ardeur.

— Allons, allons, enfants! criait le capitaine, qui avait pris le fusil d'un mort et qui tirait avec nous, pressez-vous moins et visez mieux.

— Voyez, voyez, comme ça! dit Jean Bertaud.

Et le voilà qui, grimpé sur le front de notre espèce de redoute, se met à faire le coup de feu aussi tranquillement que s'il se fût senti protégé par la plus épaisse muraille, tandis qu'il s'offrait pleinement à découvert.

— Descends donc, lui dis-je, dans les instants de réflexion que pouvait me laisser l'étourdissement de l'action, descends, tu vas te faire tuer inutilement.

Mais il me répondait en souriant :

— Tuer, allons donc! Est-ce qu'il y a des balles pour moi dans les fusils de ces mangeurs de choucroute?

Et il restait planté comme une cible vivante, ne perdant pas une seconde pour charger et décharger son arme. Les balles sifflaient comme grêle autour de lui; une, entre autres, fait voler au loin le bonnet de police qui était posé fièrement sur son oreille.

— Eh bonjour! s'écrie-t-il, en poussant un éclat de rire, voyez-vous ces têtes carrées qui se mêlent de nous donner des leçons de civilité.

Et il continue, comme si de rien n'était, son intrépide manége.

Mais, en dépit de ce vaillant exemple qui ne peut manquer de ranimer nos efforts, la colonne autrichienne fait de sensibles progrès, elle avance au pas de charge, elle est sur nous... Bientôt c'est à la baïonnette que l'attaque et la défense auront lieu... Il faudra nous faire massacrer ou battre rapidement en retraite.

Mais soudain une détonation terrible éclate sur notre gauche, un peu en avant de nous, et nous voyons pas-

(1) La bataille dite de la *Rothière*, premier revers de nos troupes pendant la campagne de France. Plus de cent soixante mille hommes dont trente mille seulement du côté des Français, s'y trouvèrent engagés, et l'affaire coûta dix mille blessés ou morts des deux parts.

ser sur la masse des ennemis comme un grand frisson qui en éclaircit les rangs et qui les met en plein désarroi. C'est une de nos batteries qui s'est détachée, pour venir mitrailler en flanc nos assaillants.

Les voilà qui fuient à la débandade.

— En avant! crient nos officiers.

Nous sortons au pas de course de nos retranchements pour nous lancer aux trousses des fuyards. Presque en même temps un gros escadron de cavalerie étrangère, qui débusque de derrière une ligne d'arbres, fond bride abattue sur les artilleurs qui viennent de nous rendre un si grand service, les entoure, les sabre, avant qu'ils aient pu se reconnaître...

Notre bataillon change en toute hâte de direction pour se porter sur ces cavaliers, pendant que le gros de notre corps continue à poursuivre l'infanterie. Mais à peine avons-nous fait quelques pas de leur côté, que nous les voyons tourner bride et décamper. Ils ont tué ou blessé les hommes, ils ont enfourché les chevaux, ils piquent des deux, emmenant nos trois canons. Nous ne pouvons que leur envoyer une décharge qui en abat quelques-uns. Nous perdrions notre temps à courir après eux. D'ailleurs ils ont bientôt disparu.

Nous rejoignons alors la colonne dont nous avons été détachés, et nous prenons part à la poursuite des Autrichiens, que l'on fusille à la course.

A quelque distance, ils essayent de se reformer, et ils veulent nous faire tête; mais nous les chargeons si bien qu'ils sont obligés de nous tourner les talons. Et la chasse aux Autrichens continue de plus belle.

Mais voilà que, tout à coup, derrière ces bandes de fantassins, nous apercevons une épaisse nuée de Cosaques qui, la lance entre les oreilles de leurs chevaux, viennent sur nous ventre à terre.

On s'arrête, on se serre, on se masse, un rang croise la baïonnette, l'autre s'apprête à faire feu.

Ils arrivent. A dix pas, une fusillade bien nourrie en renverse un grand nombre; les autres viennent tout simplement se cabrer devant nos lignes solidement hérissées. Ils font volte-face et filent de côté; mais ils ne sont pas plutôt effacés qu'en voici d'autres qui arrivent, si c'est possible, avec plus d'impétuosité encore.

Nous faisons de notre mieux pour préparer un digne accueil à ces nouveaux venus; mais à peine avons-nous eu le temps de recharger. La lourde colonne fait sa trouée en diverses places. Notre bataillon — je parle seulement de notre bataillon, car vous pensez bien que je ne suis guère à même de savoir ce qui se passe au delà — notre bataillon est coupé en plusieurs tronçons qui, en cherchant à se rejoindre, engagent autant de combats avec les groupes de cavaliers qui tourbillonnent autour d'eux.

Jean Bertaud et moi nous restons les seuls chefs d'une vingtaine de conscrits qui se pressent autour de nous.

— Ne nous rendons pas, du moins! crie Jean Bertaud.

— Non, non!

— Faisons-nous tous tuer plutôt.

— Oui, oui!

Et je vous jure qu'encore que nous soyons en petit nombre, le parti de Cosaques qui s'acharne après nous n'a pas beau jeu. Il y a dans notre défense tout le sang-froid, toute la précision imaginables. D'instinct nous savons ménager les cartouches, dont nous ne sommes plus bien fournis. Pas une de nos balles n'est perdue. Les sauvages cavaliers s'excitent par de grands cris. Ils reculent pour donner plus d'élan à leurs charges, mais à chaque fois notre feu les décime, et ils se heurtent à un front solide. Si l'un des nôtres tombe, la masse se serre.

Avec des mouvements de tortue ou plutôt de hérisson, nous faisons retraite vers un taillis qui est à une centaine de pas du lieu où nous avons été coupés de nos compagnons. Nous n'y arrivons pas sans pertes, mais enfin nous y arrivons; et nous sentant hors de l'atteinte de nos terribles ennemis, qui d'ailleurs ont aussitôt tourné bride pour retourner vers le centre d'action, nous ne laissons pas de mettre à profit cette sûreté pour les fusiller tant qu'ils sont à portée; et ce n'est pas sans plaisir que nous en voyons trébucher encore deux ou trois sous nos coups.

Nous nous comptons; huit ou dix des nôtres sont restés en route, car nous ne sommes plus que douze, dont trois ou quatre assez grièvement blessés, et les autres plus ou moins atteints, à l'exception de Jean Bertaud qui, bien qu'ayant été toujours le plus exposé, n'a pas reçu la moindre égratignure. Un pauvre garçon a l'oreille qui pend sur son épaule inondée de sang; un autre a le gras du bras emporté; un troisième laisse voir par l'ouverture de son pantalon déchiré une forte plaie à la cuisse; pour ma part, je n'ai qu'une légère estafilade sur le dos de la main.

Et toujours, dans toutes les directions, s'entendent le tonnerre assourdissant de l'artillerie, le roulement continu de la fusillade; de tous côtés, sous le ciel, flottent des nuages de fumée.

Pendant que nous nous bandons en hâte avec des mouchoirs, Jean Bertaud grimpe, avec une agilité de chat, à l'enfourchure d'un chêne qui domine le taillis; « car, dit-il, ce qui presse est de savoir où en sont les affaires, pour agir et nous diriger en conséquence.

— Diable! s'écrie-t-il aussitôt que du haut de son observatoire il a jeté quelques regards en divers sens, notre pauvre corps n'a pas pu tenir. Le terrain gagné est reperdu. C'est de nouveau sur la lisière du bois qu'on se bat maintenant; là devant, les champs sont couverts de morts. Au delà, du côté du village, qu'on appelle, je crois, la Rothière, je ne vois qu'une pointe de clocher dans la fumée. Plus loin, à droite, beaucoup de fumée aussi. On se fusille, on se canonne sur deux lieues d'étendue au moins. Par ici, derrière le petit bois où nous sommes, il n'y a ni bruit, ni mouvement, nous nous trouvons comme qui dirait sur la lisière de la bataille. Profitons-en pour regagner par un détour, et à l'abri des arbres, le village d'où nous venons. Les nôtres y tiennent encore. Mais dépêchons, car du côté par où sont arrivés les Cosaques, je vois des masses qui avancent : de l'infanterie, de la cavalerie, des canons. Tout ça ne tardera pas à passer par ici. Dans quelques minutes il ne ferait pas bon à cet endroit. Alerte! alerte!

Il se laisse glisser de l'arbre, il reprend son fusil et se met comme un guide à notre tête. Nous marchons tous sur ses traces... Je me trompe, ce n'est pas *tous* qu'il faut dire; car, épuisé par une abondante perte de sang qui dure encore, celui de nos camarades qui est blessé à la cuisse n'a plus la force de marcher; il peut à peine se tenir debout. Nous voulons lui donner le bras, l'emporter :

— Non, non, dit-il, laissez-moi, je vous retarderais, je vous ferais prendre. Laissez-moi : je m'étendrai dans les broussailles. S'ils passent, ils ne me verront pas, ou ils me croiront mort. Partez; si c'est nous qui gagnons la bataille, vous vous souviendrez que je suis là, pour

qu'on vienne me chercher. Si nous perdons... eh bien!... alors,... ma foi!...

Il n'en peut dire davantage; il tombe, les yeux fermés, sur un buisson neigeux. Et nous sommes obligés de le laisser là. Nous en avions laissé bien d'autres.

XVI. — JEAN BERTAUD FAIT UN COUP DE SA TÊTE.

— Dépêchons, dépêchons! répète à mi-voix Jean Bertaud qui avance avec des allures de loup, le cou tendu, écartant les branchages du bout de son fusil et ne cessant de lorgner à droite et à gauche. Nous le suivons à la file, le doigt sur la détente, tout prêts à nous grouper de nouveau au premier signal d'alarme afin d'opposer encore bonne résistance, s'il en est besoin.

Nous cheminons de la sorte à couvert pendant quelques minutes. Mais sous peine de nous égarer, nous ne devons pas suivre longtemps cette direction qui nous éloignerait trop du village où nous voulons retourner. Jean Bertaud pousse seul une reconnaissance jusqu'au bord du taillis, autant pour nous orienter que pour savoir si nous ne courons aucun danger.

Il ne tarde pas à nous appeler par un sifflement convenu. Nous allons à lui. Notre chemin pour atteindre les collines boisées qui s'étendent ensuite jusqu'au village est à travers des champs nus, où apparaissent çà et là quelques pauvres chaumières isolées. Point d'ennemi en vue, du moins aux alentours; car au loin la bataille est plus vive que jamais, et fusils et canons font toujours leur vacarme endiablé.

Nous nous aventurons, en doublant le pas et en nous dissimulant autant que possible derrière les quelques haies qui séparent les pièces de terre. Tout va bien jusqu'aux deux tiers environ de la distance à franchir. Mais voilà que, tout en suivant un sentier qui conduit à l'une des chétives demeures éparses dans cette campagne, nous distinguons à la porte de cette maison sept ou huit chevaux, dont la présence n'a pour nous rien de rassurant. Sans aucun doute des Cosaques sont là qui accomplissent leur tâche coutumière.

— Au large! dit Jean Bertaud, et lestement!

Et nous prenons le pas de course du côté des collines, non sans jeter de temps en temps un regard derrière nous.

Nous pouvons d'abord croire n'avoir pas été remarqués; mais bientôt nous avons la preuve du contraire. Un Cosaque saute en selle et prend son galop dans notre direction. Il vient seul, soit qu'il n'ait pas cru devoir avertir les autres, soit que les autres, bien qu'avertis, trouvent qu'ils ont mieux à faire dans la maison; d'ailleurs nous devons lui sembler pris d'une assez belle peur, pour qu'il puisse se targuer de suffire à nous donner la chasse.

Nous avons de l'avance sur lui, et quoiqu'il excite son cheval de la voix et de l'éperon, nous aurons certainement gagné la région impraticable aux cavaliers avant qu'il ait pu nous rejoindre. Mais il n'y a pas une seconde à perdre.

Malheureusement, en prenant mon élan pour franchir un petit fossé, le pied me tourne, et au lieu d'aller tomber de l'autre côté, je trébuche dans la bourbe, où j'enfonce jusqu'à mi-jambe. Il n'en faut pas davantage pour me mettre à la merci du Cosaque, qui n'est plus qu'à une courte distance. Les autres, qui ne se sont pas aperçus de ma mésaventure, courent toujours.

Je les appelle à mon aide! Mais il est probable qu'avant qu'ils soient revenus à portée, le rapide cavalier sera sur moi. Le temps que j'emploierais à me débourber serait du temps perdu... Je n'ai d'autre chance que d'attendre bravement mon homme et de lui loger, si je puis, dans le corps la balle de mon fusil. Me voilà donc agenouillé dans la vase, l'arme en joue, cherchant l'instant propice pour lâcher la détente.

Il n'est plus qu'à cinq ou six élans de sa monture. Je tiens sa poitrine derrière la mire de mon arme, je ne dois pas le manquer. Je presse la gâchette, le chien s'abat; mais le coup ne part pas. Je n'ai pas songé que mon fusil a dû tremper dans l'eau du fossé.

L'homme fait entendre un rire féroce; il se dresse sur ses étriers, pour darder mieux sa longue lance dont je vois reluire le fer aigu et dont j'essayerais en vain de détourner les coups avec mon pauvre petit fusil.

Encore un bond de son cheval, et il pourra me tuer, me percer à sa guise, car je suis sans défense aucune.

Mais comme il lève le bras pour préparer le coup qui m'est destiné, j'entends derrière moi une détonation; l'homme chancelle, le cheval, qui est lancé, franchit le fossé par-dessus ma tête, en jetant devant lui son cavalier, qui tombe en poussant un grand cri rauque.

Je me retourne. Jean Bertaud est à dix pas, qui brandit victorieusement son fusil sur sa tête. Il accourt. Il me donne la main, pour m'arracher du fossé; et nous nous embrassons, comme nous ne nous sommes jamais embrassés.

Tout cela n'a pris que quelques secondes.

Mais si bien motivé que puisse être l'embrassement de deux amis également heureux, l'un d'avoir sauvé la vie à l'autre, et celui-ci d'en témoigner à celui-là sa reconnaissance, il serait hors de propos de nous y attarder, car nos camarades, qui ont atteint le coteau, nous avertissent à grands cris que les autres Cosaques arrivent sur nous.

— Viens! dit Jean Bertaud, qui me prend par la main. Il m'entraîne vers le cheval, qui, sentant sa selle vide, s'est arrêté à quelques pas. En un clin d'œil, il m'a soulevé et jeté à califourchon sur la croupe de la bête, il est monté devant moi; et après m'avoir recommandé de le tenir solidement à bras le corps, il houspille des talons, en riant comme un fou, les flancs de l'animal, qui nous emporte avec la vitesse du vent. Ma foi! sa gaieté me gagne; et c'est en nous pâmant presque de joie que nous rejoignons nos camarades, qui nous accueillent en battant des mains.

Je me hâte pour ma part de sauter à terre, afin de me réfugier au plus vite dans les parages où les Cosaques ne sauraient nous poursuivre, et il me semble tout naturel que nous abandonnions à lui-même le cheval, qui ne peut plus que nous causer un périlleux embarras. Mais Jean Bertaud n'est pas de cet avis :

— Une si bonne bête! fait-il, la laisser! non pas, s'il vous plaît. Allez droit devant vous, en tirant toujours du côté du village, et, soyez tranquilles, j'y serai rendu avant vous. Au revoir!

Et il reprend son galop sur la lisière du pays couvert, en vue des cinq ou six ennemis qui paraissent disposés à lui donner bonne et longue chasse.

— Jean, lui crié-je, laisse là ce cheval! reste avec nous! Tu es fou... Tu vas te faire tuer...

Mais il est loin déjà. J'entends cependant qu'il me réplique :

— Eh! tu dis toujours la même chose! Laisse donc je ne crains pas plus leurs lances que leurs balles...

Le reste ne vient pas jusqu'à nous.

Évidemment, l'intrépide étourdi espère gagner assez d'avance sur les Cosaques pour leur faire perdre sa piste à quelque détour. Peut-être compte-t-il aller tourner au loin le coteau; ou peut-être même, et cette opinion n'est pas la moins plausible, part-il à l'aventure; car plus que personne il croit à l'heureux succès de toutes les aventures.

Quoi qu'il en soit, nous ne tardons pas à le perdre de vue, et avec lui les cavaliers qui courent sur ses traces.

Alors je me sens pris malgré moi d'un serrement de cœur; j'ai le pressentiment qu'il va lui arriver malheur; et c'est livré à une navrante tristesse, que je continue à marcher en tête des conscrits, qui n'ont plus d'autre commandant, d'autre guide que moi.

XVII. — RENCONTRE INATTENDUE.

Je fus bientôt obligé de reconnaître que le moment serait mal choisi pour me laisser démoraliser par de fâcheuses préoccupations, et je sus trouver la force de ne pas faillir à la responsabilité qui pesait sur moi.

Outre que, sur notre gauche, à la pointe de ce bois d'Ajou où vous nous avez vus d'abord retranchés, le combat continuait plus vif, plus acharné que jamais, nous pouvions voir s'avancer, par la vallée que nous venions de traverser, les masses d'ennemis que Jean Bertaud avait signalées du haut de son arbre. Elles marchaient sur un large front, et nul doute que, quand elles passeraient à la hauteur de l'endroit où nous étions, elles ne s'étendissent sur le coteau pour l'occuper au moins par leurs batteries.

Le premier village en avant duquel nous reconnaissions des postes français n'eût plus été pour nous qu'à un petit quart d'heure de marche si nous eussions pu suivre la ligne droite, c'est-à-dire prendre à travers champs; mais c'eût été vouloir risquer gratuitement d'être surpris par les colonnes ennemies, qui approchaient à toutes jambes.

Sans quitter donc la région où nous devions pouvoir, au besoin, dissimuler notre présence, nous poussions devant nous en doublant le pas. Et bien nous en avait pris de faire ainsi, car à peine avons-nous marché encore quelques minutes que la route que nous aurions suivie était envahie par une multitude compacte d'ennemis; une partie allèrent se joindre à ceux qui bataillaient devant le bois d'Ajou, où la résistance des nôtres paraissait être toujours aussi énergique, tandis que le reste (un reste de plusieurs milliers d'hommes flanqués de quelques cents chevaux et traînant cinq ou six canons) se dirigea vers le village, qui ne pouvait tarder à devenir le théâtre d'une nouvelle action.

Nous voyions ces troupes se déployer et tourner au-dessous de nous leurs pièces en batterie contre la position qu'il s'agissait d'enlever. Devant les premières maisons une certaine animation se manifestait. On s'y préparait à la défense pendant que l'ennemi se disposait pour l'attaque. Nous pouvions déjà apercevoir derrière nous quelques Autrichiens gravir en éclaireurs le coteau.

Nous voilà redoublant de vitesse, quand, à peu de distance par devant nous, sur le revers d'une légère éminence que nous nous disposions à franchir, quelques coups de fusil furent tirés, dont nous crûmes entendre siffler les balles au-dessus de nos têtes : ce qui, vous le pensez bien, dut nous jeter dans une singulière perplexité.

Ne voyant pas ceux qui avaient fait feu, et ignorant par conséquent si nous avions affaire à un grand ou petit nombre d'hommes, nous n'osions guère avancer. D'autre part, en retournant sur nos pas, la retraite nous serait inévitablement coupée par les tirailleurs ennemis qui s'échelonnaient sur la colline. Nul doute que nous fussions venus nous placer entre deux feux. Pour surcroît d'embarras, l'endroit où nous nous trouvions alors était à peu près à découvert. Tout au plus une petite butte de rochers buissonneux se montrait-elle un peu au-dessus de nous, derrière laquelle nous pourrions nous retrancher à demi pour prolonger la résistance que nous étions résolus à faire, mais qui ne devait pas être bien redoutable, car nous n'avions plus qu'une ou deux cartouches.

Quoi qu'il en fût, pour que notre petite troupe offrît moins de surface, je recommandai à mes camarades de s'espacer, en obliquant vers cette roche, qui nous offrirait au moins l'avantage de la position. Pendant que cette espèce de manœuvre s'opérait, je restai, si je puis ainsi dire, à l'arrière-garde, qui était le poste le plus périlleux, et où je devais, vu ma qualité, donner, au cas échéant, l'exemple du sang-froid ou de l'intrépidité.

En gagnant lentement notre point de ralliement, je ne cessais de guetter en tous sens afin de donner l'alerte dès la première apparition de l'ennemi.

Tout à coup, et comme je m'étais arrêté en croyant apercevoir quelque chose qui se mouvait derrière ces broussailles mêmes vers lesquelles nous nous dirigions, je m'entendis appeler par une voix de moi bien connue, mais qui, en retentissant dans un pareil lieu, en un pareil moment, dut me faire croire d'abord à quelque étrange aberration de mes sens; mais en même temps je vis sortir des broussailles et courir vers moi deux femmes, le buste enveloppé, la tête encapuchonnée avec de grands mouchoirs de laine. Dans l'une, j'eus bientôt reconnu ma mère; l'autre était une jeune fille que je n'avais jamais vue...

Presque en même temps aussi deux ou trois nouvelles détonations éclatèrent du côté où nous avions entendu tirer un peu auparavant.

Quant à me demander comment ma mère se trouvait là, je n'y songeais même pas, partagé que j'étais entre l'heureuse surprise de la voir et la crainte qu'elle ne fût exposée avec nous au dernier danger.

Elle venait à moi, les bras ouverts, le visage baigné de larmes et ne semblant pas se douter qu'il pouvait y avoir aux environs des armes dirigées contre elle.

— Mon Vincent! mon pauvre enfant! dans quel état je te retrouve! s'écriait-elle en approchant.

Elle m'a rejoint, elle a jeté ses bras autour de mon cou, j'ai senti ses lèvres presser fiévreusement mes joues. Et je suis resté comme insensible à ses tendres embrassements. Je n'ai pas semblé l'entendre.

— Viens, viens, lui dis-je, lui criai-je, car je ne pense qu'au malheur qui peut arriver, — allons, allons vite!

Et je m'efforce de l'entraîner vers l'endroit d'où elle vient. Et, tout en la poussant devant moi, tout en cherchant à la couvrir de mon corps, j'interroge encore du regard le plus inquiet tous les points de l'horizon.

Elle remarque le mouchoir qui est roulé autour de ma main. Elle pousse un cri. J'arrache, en affectant de rire, le mouchoir, pour lui montrer que ce n'est rien.

Pendant que j'emmène ma mère, la jeune fille, qui marche machinalement à côté de nous, me dit :

— Et Jean? Où est Jean?

— Jean ! nous l'avons laissé là-bas.

— Mort? blessé? fait-elle en blémissant.

— Non, non! me hâtai-je de lui répondre. Il est au village peut-être.

— Il n'y est pas; nous en venons.

— Alors... il sera... il aura...

Mais je ne sais plus ce que je dis, car je viens de voir à quelque cent cinquante pas, derrière une haie, du côté opposé à celui d'où les premiers coups sont partis, quelques fusils briller, en s'abaissant dans notre direction.

Et à peine ai-je le temps de passer devant ma mère de ce côté-là, que je vois plusieurs petits nuages gris sur cette haie, et que plusieurs balles ricochent en faisant fumer la terre autour de nous.

Deux ou trois de mes braves camarades, à qui rien n'a pu être expliqué encore de l'étrange rencontre que nous venons de faire, mais qui ont compris mon anxiété, sont venus d'eux-mêmes faire un rempart de leurs corps à ma mère et à la jeune fille.

Je répète : « Allons! allons! » en poussant toujours vers le rocher, qui est la seule retraite possible.

Comme nous sommes sur le point d'atteindre notre pauvre refuge, d'autre balles arrivent, dont une, après avoir effleuré la joue du soldat qui est le plus près de moi, coupe sur l'épaule de ma mère le châle qui l'enveloppe. Un doigt plus bas, elle recevait une terrible blessure; un travers de main, elle était morte.

A cette idée, une sorte de transport s'empare de moi. Pour que ma mère soit plus tôt, autant que possible, abritée, je la saisis à bras-le-corps, je l'enlève comme si elle n'eût pesé qu'une once, et, avec ce fardeau, je gravis précipitamment la roche derrière laquelle je suis impatient de la sentir.

— Là! reste là! lui dis-je impérieusement, en la déposant et en la forçant de s'asseoir par terre. Vous aussi, ajoutai-je, m'adressant à la jeune fille, qui nous a suivis.

Puis je m'élance pour aller reprendre aux mains d'un de mes camarades mon fusil que j'y ai laissé. Comme je franchis de nouveau la roche, de ce point relativement élevé mon regard peut plonger un peu au delà du pli de terrain qui nous a jusqu'ici caché les hommes qui ont fait feu les premiers. J'aperçois leurs shakos, leurs épaulettes seulement; mais je n'ai pas besoin d'en voir davantage :

— Amis! Français! m'écrié-je avec un véritable accès de joie folle.

Aussitôt, retournant à ma mère, à la jeune fille, et les prenant chacune par un bras pour les faire se lever en toute hâte :

— Viens! venez! allons! courons! Vite, camarades, vite! Les Français, là, là-bas!...

J'étais hors de moi.

Quelques secondes plus tard, nous étions près de ces soldats que nous avions d'abord crus ennemis. C'étaient une quinzaine d'hommes, commandés par un sous-lieutenant, placés là en avant-poste, depuis le milieu du jour, en prévision d'une alerte de ce côté, avec ordre de donner l'éveil par quelques coups de feu, si l'ennemi se montrait dans leur direction, et de se replier sur le village, s'ils voyaient le combat s'y engager.

Arrivés là, nous nous fussions certainement bien trouvés, et pour maintes raisons, d'un instant de repos, de calme. Mais à peine nous disposions-nous à reprendre haleine, que la fusillade et le canon se mettent à retentir devant le village. L'ordre était formel pour le détachement de battre aussitôt en retraite, et naturellement nous devions le suivre :

— Allons, dit le sous-lieutenant, on va avoir besoin de nous là-bas : en route!

Et nous voilà de nouveau marchant au pas redoublé.

EUGÈNE MULLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES MERVEILLES DE L'ART CHRÉTIEN.

LES TAPISSERIES DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE BEAUNE (1).

TROISIÈME PAN.

PREMIER TABLEAU. — LA VISITATION.

Dans la vision qu'elle eut après l'Incarnation, la Sainte Vierge connut que le Seigneur avait pour agréable qu'elle visitât sainte Elisabeth, afin de sanctifier par la présence de son divin fils le précurseur qui allait naître.

L'artiste, dans cette tapisserie, a figuré comme deux villes qu'on aperçoit au loin avec leurs monuments et leurs clochers surmontés de croix. A gauche, c'est Nazareth que Marie vient de quitter; à droite, c'est Juda où sainte Elisabeth habitait. Cette dernière ville fut détruite dans la suite et il n'en resta que la maison de sainte Elisabeth, convertie plus tard en église.

DEUXIÈME TABLEAU. — L'ÉTABLE DE BETHLÉEM. LA NAISSANCE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

« En ce même temps on publia un édit de César Auguste pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre soumise à l'empire romain.

« Et comme chacun allait se faire enregistrer dans la ville dont il était originairement sorti, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, dans la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse.

« Pendant qu'ils étaient là, elle enfanta son fils premier né, qui fut aussi son fils unique. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

« Or il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.

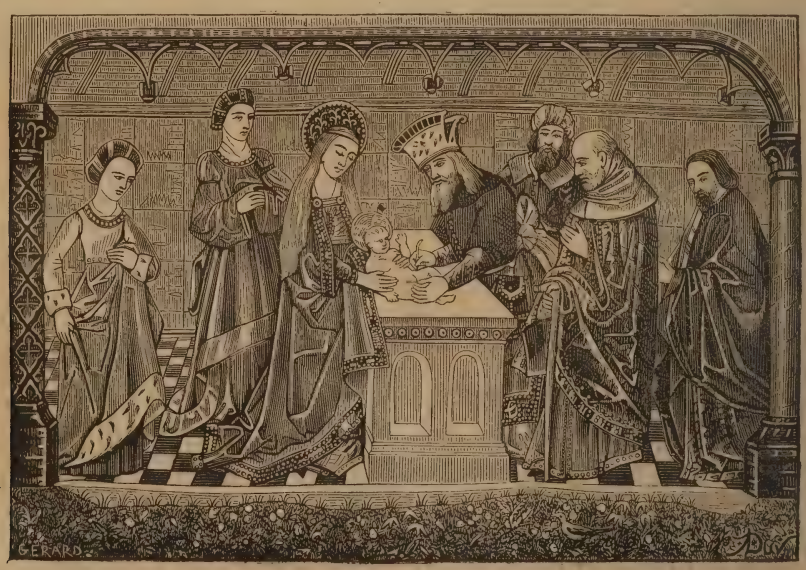
« Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une céleste clarté les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

« Mais l'ange leur dit :
« Ne craignez point, car je viens vous apporter une « nouvelle qui sera pour tout le peuple d'Israël le sujet « d'une grande joie.

La visitation. L'étable de Bethléem. Naissance de Jésus Christ.

« C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous « est né un Sauveur, qui est le Christ que Dieu vous a « promis et le Seigneur qui doit régner sur vous et « vous délivrer de vos ennemis.

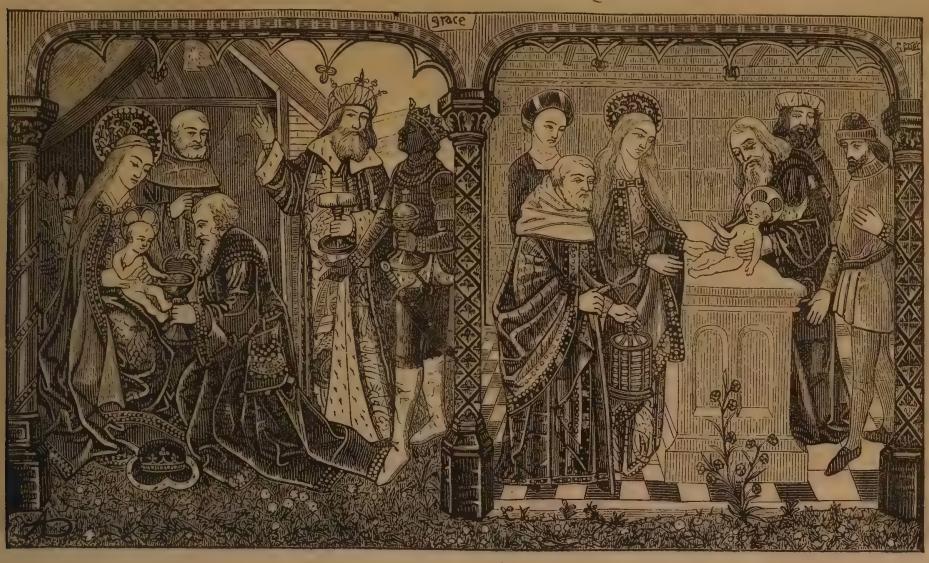


La circoncision.

« Et voici la marque que je vous donne pour le re- « connaître :
« Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et « couché dans une crèche. »
« Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux; paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté. »
« Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre :
« Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est ar- « rivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. »

« S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans une crèche.

« Et l'ayant vu en cet état, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant (1). »



L'adoration des mages. Présentation de Notre-Seigneur au temple.

TROISIÈME TABLEAU. — LA CIRCONCISION.

» Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère (2). »

La fuite en Égypte. Massacre des saints innocents.

QUATRIÈME PAN.

PREMIER TABLEAU. — ADORATION DES MAGES.

« Jésus étant donc né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, demandant :

(1) Evangile selon saint Luc.
(2) Evangile selon saint Luc.

« Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né,
« car nous avons vu son étoile en Orient et nous
« sommes venus l'adorer? »

« Ceci étant venu à la connaissance du roi Hérode, qui avait usurpé le royaume et qui craignait toujours d'en être dépouillé, il en fut troublé et toute la ville de Jérusalem en fut troublée avec lui.

« Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes du peuple qui étaient les docteurs de la loi, il s'enquit d'eux où devait être le Christ.

« Ils lui dirent que ce devait être dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon ce qui avait été écrit par le prophète Michée :

« Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas
« la moindre entre les principales villes de Juda, car
« c'est de vous que sortira le chef qui doit conduire
« mon peuple d'Israël. »

« Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec grand soin du temps auquel l'étoile leur était apparue.

« Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit :

« Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et
« lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin
« que j'aille moi-même l'adorer. »

« Les mages ayant ouï ces paroles du roi partirent de Jérusalem, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, qui s'était cachée à eux dans la Judée, commença à paraître de nouveau, et elle allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

« Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une extrême joie.

« Et entrant dans la maison au-dessus de laquelle elle s'était arrêtée, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, comme à un roi; de l'encens, comme à un Dieu, et de la myrrhe, comme à un homme, montrant ainsi par leurs dons qu'ils adoraient comme un vrai Dieu cet enfant qui ne paraissait qu'un pur homme.

« Et ayant reçu en songe un avertissement de Dieu de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin (1). »

Ici la grandeur de la scène a tout particulièrement inspiré l'artiste ; cette tapisserie est une des plus belles par la richesse et la délicatesse du dessin. Quelle majesté dans ces figures! quelle splendeur d'ornements dans les vêtements! quelle élégance dans les vases gothiques qui contiennent les trésors! L'artiste n'a pas oublié l'étoile : on l'aperçoit à travers un trou ménagé tout exprès dans la toiture de l'humble chaumière.

DEUXIÈME TABLEAU. — PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE.

Rien ne saurait remplacer le récit que nous a donné l'évangéliste saint Luc touchant cette cérémonie de la présentation. Je cite :

« Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur,

« Selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur. . . . et pour donner ce qu devait être offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes.

« Or il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il attendait la venue du Messie, qui devait être la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui.

« Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.

« Il vint donc au temple, guidé par l'Esprit de Dieu, et comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir à son égard ce qui était ordonné par la loi,

« Il le prit lui-même entre ses bras, et il bénit Dieu en disant :

« C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez
« mourir en paix votre serviteur, selon votre parole ;
« Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous
« nous donnez,
« Et que vous destinez pour être exposé à la vue de
« tous les peuples
« Comme la lumière qui éclairera les nations et la
« gloire de votre peuple d'Israël. »

« Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.

« . . . . Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée. »

TROISIÈME TABLEAU. — LA FUITE EN ÉGYPTE.

« Un ange du Seigneur, est-il dit dans l'Evangile selon saint Matthieu, apparut en songe à Joseph, et lui dit :

« Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en
« Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise
« d'en partir; car Hérode cherchera l'enfant pour le
« faire mourir. »

« Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode. »

Pour comprendre certains détails de cette partie des tapisseries, on lira avec intérêt le passage suivant du livre de *la Vie divine*, qui, ici comme ailleurs, est l'expression de la tradition :

« ... Laissant les lieux habités de la Judée, ils s'avancèrent vers l'Égypte par la route du désert appelé *Bersabée*. Ils voyagèrent, au milieu de l'hiver, dans ce désert, qui a soixante milles environ jusqu'à Héliopolis, aujourd'hui le Caire d'Égypte... »

« Ce désert de Bersabée est celui où Élie reçut de l'ange le pain mystérieux cuit sous la cendre, lorsque le prophète fuyait la persécution de Jesabel. En arrivant dans cette terre d'Égypte, le saint enfant leva les yeux au ciel et pria le Père éternel pour ces misérables peuples, tourmentés des démons dans le nombre infini d'idoles qu'ils adoraient. Usant de son suprême pouvoir sur l'enfer, à sa première entrée dans ce vaste royaume, il précipita tous les démons dans les abîmes, renversa à terre toutes les idoles et détruisit les temples de l'idolâtrie. »

Ce passage du livre de *la Vie divine* n'est-il pas l'explication admirable de ces paroles du prophète Isaïe lorsqu'il dit, en parlant du Messie : « Il entrera dans l'Égypte, et les idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face. »

On comprend maintenant ce que signifient, dans notre tapisserie, ces statues des faux dieux tombant de leurs colonnes; mais on comprend moins facilement quel est l'objet ou plutôt l'ustensile de ménage que saint Joseph porte sur son épaule.

(1) Evangile selon saint Matthieu.

QUATRIÈME TABLEAU. — MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

« Hérode, qui ne s'était informé de la naissance du roi des Juifs qu'afin de le perdre, voyant que les Mages l'avaient trompé, entra dans une extrême colère, et, voulant s'assurer de la mort de ce nouveau roi, il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps de l'apparition de l'étoile, dont il s'était enquis exactement des Mages.

« Ce fut alors que s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie en ces termes :

« On a entendu dans Rama une voix lamentable, des « pleurs et de grands cris; Rachel pleurant ses enfants « et ne voulant pas recevoir de consolations, parce qu'ils « ne sont plus au monde (1). »

Cette scène de carnage ne pouvait être mieux rendue que dans notre tapisserie. Un soldat tue un enfant dans les bras de sa mère épouvantée; un autre perce de son glaive un de ces pauvres innocents et vient, genou en terre, le présenter à Hérode, qui, assis sur une espèce de trône, accepte l'offrande avec un geste de satisfaction. Ce sont bien toujours les costumes civils et militaires du quinzième siècle.

CINQUIÈME PAN.

PREMIER TABLEAU. — RETOUR D'ÉGYPTE A NAZARETH.

Après six ans d'exil en Égypte, est-il dit dans *la Vie divine*, le Père éternel ordonna expressément au Verbe incarné de retourner à Nazareth. Sa mère, qui priait à côté de son fils, le vit dans son cœur se conformer à la divine volonté. L'ange, dans le même temps, avertit saint Joseph du départ, comme le rapporte l'évangéliste. Après avoir tout réglé entre eux, ils distribuèrent aux pauvres les ustensiles de leur maison, qui étaient peu nombreux, et cette aumône se fit par l'entremise du divin enfant, qui avait coutume de faire aussi les autres petites aumônes.

Ils partirent d'Héliopolis, accompagnés des saints anges, à travers ces mêmes déserts, où ils étaient passés sept années auparavant... Ils suivirent la côte de la Méditerranée, laissant à droite Jérusalem, et ils arrivèrent enfin à Nazareth.

Le Seigneur, voulant que sa sainte mère fut un modèle de toutes les vertus en une pure créature, s'appliqua, avec un soin tout spécial, à la perfectionner pendant les vingt-trois années qu'il passa avec elle dans cette sainte maison.

DEUXIÈME TABLEAU. — LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

Ce tableau, qui est assurément le plus beau de toute la collection, nous représente la sainte Vierge à l'instant où elle va rendre le dernier soupir. Enveloppée de son manteau, elle se soulève de son tombeau, comme pour recevoir la bénédiction que lui donne le chef des apôtres, saint Pierre. Ils sont là, les douze compagnons de Jésus et de Marie, priant avec ferveur et laissant apercevoir, dans leur attitude, la douleur et le respect, en présence de celle qui va bientôt être couronnée reine dans la splendeur des cieux.

Sa glorieuse mort eut lieu, est-il dit dans *la Vie divine*, un vendredi, trois heures avant le coucher du soleil, le 13 du mois d'août (dans son oratoire du cénacle). La sainte Vierge était âgée de soixante et dix ans moins vingt-six jours. A la naissance du Christ, la Vierge mère avait quinze ans trois mois et dix-sept jours; à sa passion et à sa mort, elle avait quarante-huit ans six mois et dix-sept jours.

Dans une remarque du traducteur, il est dit que la présence des apôtres à la mort de la sainte Vierge, sa mort, causée par le seul amour divin, sont des faits confirmés par tous les docteurs. Si on veut bien lire les discours de saint Jean Damascène sur le trépas de la sainte Vierge, on remarquera la plus parfaite identité entre ces deux récits.

TROISIÈME TABLEAU. — COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE DANS LE CIEL.

« Le troisième jour dans lequel l'âme très-sainte de la divine mère vierge jouissait de la gloire, le Seigneur manifesta à toute la cour céleste que c'était sa volonté que cette grande âme revînt au monde et reprît son corps, afin que le corps et l'âme fussent de nouveau élevés au trône divin sans attendre la résurrection générale des morts. Tous applaudirent au décret divin; le Rédempteur lui-même descendit du ciel avec l'âme glorieuse de sa mère à ses côtés, accompagné des saints et des esprits bienheureux..... Ce fut alors que l'âme très-pure de la Reine entra aussitôt, par le commandement de son divin Fils, dans son corps très-pur, et le ressuscita en le prenant. Elle lui communiqua les quatre qualités glorieuses, savoir : la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité, qui correspondent toutes à la gloire de l'âme, dont elles tirent leur origine. La sainte Vierge sortit avec ces qualités du sépulcre en corps et en âme, sans remuer la pierre, et ses habits et le linceul restèrent dans le tombeau.

« Il est impossible de décrire ici la clarté, la splendeur et l'admirable beauté de sa gloire (1). »

La tapisserie nous représente la Vierge au moment où, à genoux devant les trois personnes divines qu'enveloppe une immense auréole, elle reçoit la couronne de gloire, le titre de Reine des anges et un trône du haut duquel elle aime à répandre ses bienfaits sur les enfants de la terre.

QUATRIÈME TABLEAU. — SECOND PORTRAIT DU DONATEUR.

Dans ce second portrait, le donateur est dans le même costume et accompagné de son second patron, saint Hugues, abbé de Cluny. Dans le haut de la tapisserie se trouvent ces paroles, écrites en lettres de l'époque :

Cette tapisserie fut faite
l'an de grace mil V. c.

De chaque côté du saint, on lit ces mots en latin :

S^t Hugo, abbas Eluniacensis.

Au bas de ce dernier tableau on lit la dernière strophe d'une ancienne prose pour le jour de l'Annonciation :

Jesu verbum summi patris
Serva servos tue matris
Solve reos salva gratis
Et nos tue claritatis
Configura glorie.

Jésus, Verbe du Père éternel,

(1) Évangile selon saint Matthieu.

(1) *Vie divine.*

Protégez les serviteurs de votre mère,
Accordez la grâce du pardon à de pauvres pécheurs
Et transformez-nous un jour
Dans la splendeur de votre gloire.

Retour d'Egypte à Nazareth. — La mort de la sainte Vierge.

On a dû remarquer que dans ces tapisseries il n'a pas été fait mention de circonstances importantes de la vie de la sainte Vierge. Il n'y est question ni de son voyage à Jérusalem, où Jésus est retrouvé par elle, discutant avec les docteurs de la loi, ni de sa présence aux noces de Cana, en Galilée, ni de sa participation aux scènes

Couronnement de la sainte Vierge dans le ciel. — Second portrait du donateur.

douloureuses du Calvaire. L'artiste n'a donc pas eu en vue de faire une histoire complète. Telle a été également ma pensée. En publiant ce petit travail, je n'ai eu d'autre but que de signaler à l'attention des archéologues un précieux monument trop ignoré, et d'engager les voyageurs qui visiteront notre ville de Beaune à se faire exhiber ce curieux travail, qui est religieusement conservé dans les archives de l'église Notre-Dame.

L'abbé H. JACOTOT.

REVUE DE L'ANNÉE.

LES FANTOMES.

Peu de gens connaissent le grand poëte Athanase Lucius ; sa vie est cachée, et son talent échappe encore à toute espèce de discussion. Nous savons cependant que plus d'une fois, sous le voile épais de l'anonyme, il a fait battre à l'unisson les plus nobles cœurs. Épigramme ou chanson, son trait vole acéré par le bel esprit. Quand un refrain populaire a traversé la foule ou pénétré dans les âmes sérieuses, tenez-vous pour assuré qu'il est parti de la main d'Athanase. Il n'a pas d'autre joie et d'autre bonheur, traversant la rue et le carrefour, que d'entendre une voix jeune ou dolente accentuer quelque rude complainte improvisée un jour d'hiver, dans une mansarde ouverte à tous les vents, par le pauvre et modeste Athanase.

Hélas! quel labeur stérile et quelle inspiration mal récompensée! Il vit cependant tant bien que mal, sans une plainte, car il n'a jamais rêvé rien de mieux que le silence et l'abandon.

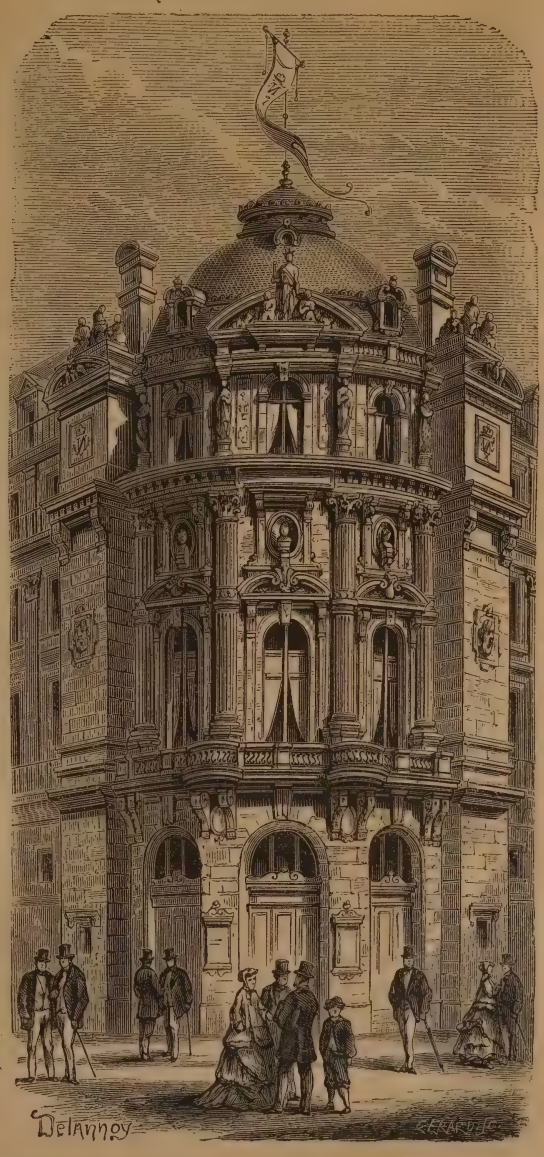
Lucius appartient, par une longue suite d'aïeux, à ce fameux Lucius de Patras, dont un grand poëte a raconté les métamorphoses. Ce Lucius de Patras fut longtemps le jouet de la fortune et la victime innocente des enchanteurs. Encore aujourd'hui, chaque fois qu'un fils de la cabale ou tout simplement un lecteur des contes arabes veut attester la sincérité de sa mission, il appelle à son aide les aventures singulières du premier Lucius. Même il y a des savants qui vous expliqueront volontiers comment cette antique famille, exposée à tant d'aventures, est restée en communication avec les enchanteurs, les enchantements, les magiciens et les magiciennes de tous les peuples et de tous les pays.

Notre Athanase Lucius est plus généralement connu sous ce nom-là : *Lucius du Trocadéro*. Il habite en effet dans une vieille maison construite il y a cent ans sur ces hauteurs formidables et depuis longtemps abandonnées à toutes les fureurs du vent et de la bise.

A l'heure de minuit, si vous osiez vous promener sur ces parages de la désolation, vous entendriez sortir de ces ruines des bruits de chaînes, accompagnement obligé de ces cris pitoyables, l'écho des malédictions remplissant ces ténèbres pleines de fièvres et de toutes sortes d'épouvantements.

C'était le jour de la Saint-Sylvestre, et les gens crédules ne doutent pas que la nuit de ce jour suprême n'ait été, dans tous les temps, abondante en sorcelleries inexplicables. L'an dernier déjà, nos lecteurs ont vu ce qui nous était arrivé ce jour-là et l'étrange rencontre que nous avions faite. Donc l'aventure présente les étonnera moins que tous autres, car le jour de la Saint-Sylvestre (c'est bien entendu, n'est-ce pas?), la terre appartient au doute, au malaise, à la crainte, et c'est à grand'peine si les vrais croyants, les chrétiens sincères échappent, par leur croyance même, à l'ennui de ces heures sombres et fatidiques. Les humbles de cœur, les esprits sans orgueil ne sont pas épargnés plus que les autres, mais pour eux du moins la prière et la résignation ont bientôt dissipé ces prestiges mauvais.

Athanase appartenait à la race croyante, et si parfois le sang de ses aïeux les magiciens et les sorciers se faisait reconnaître en lui, cette âme obéissante et résignée ne tardait guère à retrouver le calme et l'apaisement. C'est d'ailleurs un privilége de la poésie; elle apporte à ses enfants bien-aimés le courage et la résignation avec l'espérance. La poésie est un rempart, une force, une consolation. C'est pourquoi nous ne



La façade du nouveau Vaudeville. Dessin de Delannoy.

plaignons pas les poëtes; la muse est là, près d'eux, qui les encourage à bien faire : « Encore un jour, leur dit-elle, une heure encore, et ta récompense arrivera, la gloire ici-bas, et plus haut la palme éternelle au bruit des divins concerts. »

L'heure de minuit tintait déjà dans le lointain; le

poëte, ayant sa tâche achevée, était dans sa maison, relisant son poëme au bruit de l'orage et des vents, lorsque, par la porte ouverte avec fracas, il vit entrer, spectacle épouvantable! une malheureuse en haillons, les yeux hagards, les cheveux hérissés, les mains tremblantes, et tant d'effroi sur sa personne et tant de peur sur son visage, avec tant de misère, qu'on eût dit qu'elle traînait, comme un forçat, sa chaîne et son boulet. Il n'y avait qu'un siége en tout ce logis de la misère, et la pauvre femme eut grand'peine à s'asseoir sur cette chaise dépaillée.

— Ah! fit-elle, accablée et lassée à l'infini.

D'abord l'humble Athanase eut grand'peur de cette hôtesse incommode, mais l'instant d'après, comme elle était immobile et sans voix, il s'enhardit à la contempler.

Il vit du premier coup d'œil que cette malheureuse avait passé par toutes les fortunes et qu'elle avait connu des jours meilleurs. Elle portait un manteau de pourpre, mais cette pourpre avait traîné dans les fanges et n'avait plus de broderie. Elle s'appuyait, non pas sur un bâton vulgaire, mais sur un sceptre brisé; elle avait encore sur la tête un fragment de couronne en débris; son pied gauche était chaussé du cothurne, et son pied droit d'un brodequin déchiré. Sa robe avait été d'une blancheur immaculée et brodée de perles du plus bel orient; mais la robe était fanée, et dans les chemins les perles étaient tombées, accrochées aux buissons. Quel mélange affreux! Sur toute cette personne anéantie il y avait du sang et des taches de vin qui se mêlaient sans se confondre. Elle traînait après soi la paille et les roses; elle exhalait une odeur d'ambre et d'égout; on eût dit tout ensemble une reine, une balayeuse, une coquette à grand ramage, une humble pauvresse allant de porte en porte et tendant sa main décharnée à l'offrande avare des passants.

Lorsqu'enfin il eut compris qu'il ne courait de sa personne aucun danger, Lucius Athanase apporta jusqu'à la chaise où la dame était assise un tabouret qui n'avait que trois pieds, et, comme elle semblait attendre une question pour y répondre, il lui dit de sa plus douce voix :

— A cette heure, en ce lieu, madame, il ne faut pas vous étonner si je tiens à savoir votre nom, qui vous êtes, et quel service enfin je puis vous rendre? Hélas! vous le voyez, je suis pauvre, et pour tout dire en deux mots, je suis un poëte, un fils de la race proscrite, un simple écho dans le vide et le bruit d'un instant. Donc vous avez bien mal choisi votre refuge et vous me pardonnerez si vous n'avez trouvé ni la clarté à ma lampe ni la flamme hospitalière à mon foyer. Parlez cependant, je vous écoute.

Alors la mendiante, après un gémissement :

— Je suis, dit-elle enfin, la vieille Année, en avance d'une heure sur cette horloge en bois de la forêt Noire que je vois accrochée à ta muraille. Il y a déjà, qui le croirait? trois cent soixante-cinq jours que j'existe, et chaque journée, et chaque heure, et toute minute était suivie — quand je marchais errante au hasard, — de quelque événement dont s'emparait l'histoire, à la façon des chiffonniers de la place Maubert, quand ils s'en vont, le crochet à la main et la hotte à l'épaule, en quête d'une poussière ou d'un fragment dont ils font leur profit. Ces pieds, qui ne marchent plus, faisaient jadis des emjambées à travers les royaumes et les empires, ils défiaient l'abîme et l'Océan; ces yeux éteints ont vu naître et mourir plus de gloire et de renommée que je n'en saurais dire en cinquante jours; ces oreilles, qui n'entendent plus, ont écouté tant de gémissements de tant de peuples et de tant de misérables, que je ne voudrais pas revivre encore une heure à condition de les entendre une fois de plus. Malheureuse! ah! malheureuse, à la seule idée de traverser la Pologne captive et massacrée, hélas! mes cheveux blanchiraient, si je les avais encore de cette admirable couleur blonde et brune que les poëtes comparaient à la chevelure de Bérénice! Et quand je me rappelle aussi que les peuples étaient attentifs au moindre battement de mon cœur; que les nations écoutaient agenouillées ma moindre parole, implorant de mes mains toutes-puissantes le blé qui nourrit, le vin qui console, et qu'à moi seule, en ce temps-là, s'adressaient les vœux du genre humain, c'est à peine si j'ai gardé le souvenir de toutes ces grandeurs. J'étais au ciel, je suis dans l'abîme. Au sortir de ces vastes clartés me voilà dans la nuit profonde. Adieu ma royauté! ma toute-puissance, adieu! Avant d'arriver jusqu'ici, j'ai frappé à bien des portes, pas une entre toutes ne s'est ouverte. A travers la serrure, les voix me disaient : « Loin d'ici, misérable! » Il y en avait d'autres qui me prenaient pour le Juif errant : « Pas de repos, disaient-ils, pour celui qui n'a pas voulu permettre à N.-S. Jésus de se reposer un instant sur son banc de pierre! » Ah! que les hommes sont lâches et cruels! Passe encore si les pauvres gens seulement m'avaient méconnue... Ils ont été plus charitables que les tout-puissants de ce bas monde, et pourtant les uns et les autres, quand j'avais à peine un pied dans la suite des temps, se sont prosternés devant moi en m'adorant. Certes les souffrants et les esclaves d'ici-bas peuvent me reprocher bien des crimes... Ont-ils donc oublié tous mes bienfaits? Les jours grandissant sous ma loi souveraine, la prairie au printemps se remplissant d'ombrage et de murmure; tant de beaux enfants endormis dans mes berceaux, tant de fiançailles sur mes autels! J'ai donné la vie aux fleurs du printemps et j'ai mûri les fruits de l'automne. Il n'est pas un épi de blé, pas un rayon de miel qui n'ait été mon ouvrage. Au bruit de l'enclume, aux sons joyeux des cloches, j'ai marché, la poésie à ma droite et le labeur à ma gauche.

Que de nouveaux artistes j'ai vu naître, qui finiront par maudire à leur tour l'heure de leur naissance après l'avoir glorifiée. O bonheur! diront-ils, j'ai vingt ans... Pitié pour moi, j'en ai soixante! Les ingrats! oublieux des bonheurs de leur jeunesse, ils porteront à mon compte la misère et les ennuis de leurs derniers jours.

Quand la vieille eut ainsi parlé, elle couvrit son visage ridé d'un pan de son manteau traînant et se prit à pleurer.

Jamais tant de peine et d'affaissement, tant d'orgueil et de remords, tant de vieillesse et de repentir ne se rencontrèrent à la même heure et dans le même néant.

Le triste Athanase était immobile, et pour tout au monde il eût voulu échapper à cette effrayante désolation, mais la force et le courage avaient abandonné ce brave homme; il était attiré tout ensemble et repoussé par une indicible pitié, par un sentiment irrésistible; il lui semblait que son aïeule était là pleurante, implorant l'aide et l'appui de son petit-fils.

Après un long répit, la vieille dame ayant retrouvé le calme et le sang-froid :

— Chère mère, ainsi parlait Anasthase en vrai poëte,

allons, courage! obéissons à la Destinée ; elle est reine et maîtresse, elle est la plus forte, enfin nul ne saurait vous attribuer sans injustice une part dans les malheurs que vous déplorez. Certes, ce n'est pas vous, c'est le Destin qui a détrôné la dernière reine de cette maison de Bourbon qui n'avait pas son égale sous le soleil, au dire de Bossuet ; ce n'est pas vous qui avez soulevé ces peuples et ces colères, c'est une force au-dessus de la vôtre ; cette force autrefois s'appelait la Fortune, on l'appelle aujourd'hui la Providence. Certes vous avez vu triompher plus d'un grand homme ; en revanche avez-vous châtié des scélérats! C'est vous seule, ô reine! qui avez livré, parmi tant de fantômes errants à votre suite, les empoisonneuses de Marseille et le brigand qui leur vendait la poudre homicide. Empoisonneur! sous ce beau ciel, sur les bords de la Méditerranée éclatante, au milieu de ce peuple, enfant de la Grèce, qui se souviendra éternellement de sa mère patrie!

La vieille, ici, se reprit à se lamenter.

— L'avenir, dit-elle, ne me pardonnera pas d'avoir emporté en huit jours ces deux grands esprits, ces deux génies : Rossini, le dieu de la musique, et Berryer, le roi de l'éloquence. En vain l'un et l'autre avaient accompli toute leur destinée, ils ont laissé parmi les hommes tant de souvenirs et de regrets que les hommes ne seront pas de sitôt consolés. Et je ne parle ici que des plus grands parmi ceux que j'ai conduits à leur demeure dernière ; mais dois-je oublier tant d'honnêtes gens, écrivains, artistes, diplomates, hommes de guerre, qui, s'ils ont laissé un sillon moins glorieux, n'en ont pas moins mérité de survivre à l'oubli : le baron James de Rothschild, le roi des banquiers et le banquier des rois ; Félicien Mallefille, l'auteur des *Sceptiques* et des *Mères repenties*, Havin, Louis Desnoyers, qui écrivit ce livre aimé de l'enfance, ce gai sourire de nos jeunes années : *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, le général Auguste de la Rochejaquelein, le comte Walewski, Viennet, Empis de l'Académie française, le peintre Picot et tant d'autres encore.

Au lieu de parler aux hommes de vertu, de dévouement, de modestie, je ne leur ai appris que le grossier langage de la rue ou du carrefour. Partout la chose frivole a remplacé la chose utile. On ne va plus aux éloquentes leçons des maîtres, on déserte les cathédrales, où l'encens seul monte vers Dieu. En revanche, on court aux folies des tréteaux, aux flons-flons de l'opérette égrillarde.

Je vous accorde que dans Paris rajeuni j'ai continué l'œuvre de mes sœurs aînées, ouvrant, abattant, bâtissant vos rues, vos boulevards, l'Opéra, le Vaudeville, le Palais de Justice ; mais qu'est-ce que cela? je vous prie, et le triste plaidoyer en faveur de la vieille Année!

Elle avait, parlant ainsi, tant de douleur et de chagrin, que le bon Athanase en eut pitié, d'autant mieux qu'il avait écrit incognito un éloge en prose de Berryer, une élégie en vers en l'honneur de Rossini. Même il ne s'était pas vanté d'une chanson sur l'air de Fualdès, où il se moquait agréablement de M. Joye et de ses demoiselles de compagnie.

Ils sont ainsi faits, ces poëtes. Pour peu que l'heure présente leur apporte un sujet de drame ou de chanson, ils pardonneront les plus grands crimes. Que disons-nous? Athanase oublia vraiment de reprocher à la dernière Année sa trop grande invention de fusils, de canons, d'engins meurtriers. Quoi! tant de meurtres et si peu de beaux livres, de beaux drames, pas un poëte et pas une heureuse chanson!

— Canonniers à vos pièces! disait la défunte Année, oublieuse des peintres et des sculpteurs, notre gloire.

Plus l'heure approchait, plus la vieille dame était inquiète.

— Ami, dit-elle en se levant de son siége, ayez pitié de moi jusqu'à la fin ; il m'est défendu d'attendre plus longtemps ; je veux partir ; offrez-moi votre bras et m'accompagnez, chancelante, jusqu'à ma destination suprême.

En même temps elle se levait, emportant précieusement dans un coin de son manteau les sceptres et les bâtons qu'elle avait brisés.

Mais soudain, comme Athanase et la dame errante allaient quitter ces tristes demeures, un spectacle apparut aux yeux éblouis du poëte.

Il était à sa fenêtre, ayant le fantôme à son côte, quand le Champ de Mars, où rien ne reste des anciennes splendeurs, se remplit d'une immense clarté ; tout devint gloire aux sons mélodieux d'une musique de l'autre monde (on eût dit que l'auteur d'*Othello* et du *Barbier* se promenait sur les étoiles). Une foule en grand appareil, des roses sur la tête et des lis à la main, se montra radieuse. Il n'y avait dans ce peuple enchanté que jeunes filles et jeunes gens qui dansaient en chantant les cantiques du mois d'avril. Ils précédaient, ils entouraient, ils suivaient un char d'ivoire et d'or traîné par six chevaux blancs, semblables aux chevaux de l'Acropole à peine sortis des mains de Phidias. Au milieu de cet *Hosanna in excelsis*, sur ce chariot des féeries s'avançait, le front radieux, superbe et charmante, en pleine abondance, entourée à plaisir de toutes les conquêtes pacifiques, une déesse incertaine encore, mais qui semblait grandir à chaque instant, et chacune de ces voix criait :

— Honneur! honneur à la nouvelle Année!

Et bientôt dans cette joie, dans ces fêtes de la terre et dans ces bruits du ciel, disparut le char triomphal.

Véritablement, c'était la nouvelle Année, heureuse et féconde, apportant toutes les espérances et toutes les bénédictions.

Le poëte suivit du regard cette rapide apothéose ; il écoutait encore, et déjà ces bruits charmants s'étaient évanouis avec la douce lumière.

On ne voyait plus que la nuit profonde, on n'entendait plus que le bruit du vent, lorsqu'Athanase, revenu enfin aux choses d'ici-bas, se retourna du côté de l'ancienne Année... Elle avait disparu, elle n'était plus déjà qu'un fantôme, un vain murmure, à peine un souvenir.

CH. WALLUT.

LE MONDE DES ENFANTS.

Le succès obtenu dès son apparition par notre nouveau journal LE MONDE DES ENFANTS a dépassé toutes nos espérances et, en nécessitant un second tirage des premières livraisons, a retardé de quelques jours le service des derniers abonnements. Hâtons-nous de dire que nous sommes en mesure aujourd'hui de satisfaire à toutes les demandes.

Merci donc à notre nombreux public, ou plutôt à notre nombreuse famille, qui nous a prêté l'aide de son puissant concours.

Merci aux amis inconnus qui ont compris quel puis-

sant auxiliaire LE MONDE DES ENFANTS apporte à la première éducation du foyer.

Nous ne faisons que remplir un devoir en adressant à tous l'expression de notre vive reconnaissance. Mais, parmi les nombreuses lettres d'encouragement et de félicitations que nous avons reçues, que nos lecteurs nous permettent d'en reproduire une qui nous a vivement frappé et par la justesse de ses vues et par les sages conseils qu'elle renferme. Nous n'en avons supprimé que la signature, — celle d'un de nos plus éminents magistrats, — et certains passages qui auraient mis notre modestie mal à l'aise.

Monsieur le directeur,

Les premières livraisons du MONDE DES ENFANTS ont pleinement répondu aux promesses de la préface. En douter eût été faire injure du reste au talent consciencieux et sévère dont vous nous avez donné tant de preuves depuis que vous présidez aux destinées du MUSÉE DES FAMILLES. . . . Vous avez compris du premier coup le langage que l'on doit tenir à l'enfance et résolu le problème si longtemps cherché d'amuser le jeune âge par d'utiles leçons.

Je vous félicite aussi d'avoir fondé un journal et non une spéculation basée sur la liquidation de vieux fonds de commerce, comme font tant d'autres de vos confrères qui se croient quittes envers le public parce qu'ils lui ont offert les primes les plus excentriques et les plus ridicules.

Dans de semblables conditions, la prime devient le principal, l'appât qui sert à amorcer le lecteur naïf, le journal n'est plus qu'un accessoire, une espèce de drapeau qui couvre une marchandise de contrebande.

Restez donc dans votre voie, je vous y promets le succès et l'estime des honnêtes gens.

Veuillez agréer, monsieur...

X***, *conseiller à la Cour de Paris.*

C. W.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.

Diogène cherchant un homme, en l'an de grâce 1869. Composition de L. Breton.

LES MONUMENTS DE L'ART CHRÉTIEN.

SAINT-REMI ET LA CATHÉDRALE DE REIMS.

La cathédrale de Reims. Dessin de Delannoy.

Reims est une des plus vieilles cités françaises et une des plus intéressantes pour l'antiquaire ou l'historien. Les *Remi*, dont elle fut longtemps la capitale, avant la domination romaine, l'appelaient *Durocortum* et les géographes anciens *Durocortorum* et *Durocortora*. Au temps d'Adrien, elle possédait des écoles justement célèbres, et un de ses citoyens, Jovin ou Jovinus, fut consul de Rome en 366.

Plus tard, après la grande invasion barbare, Reims devint le foyer religieux d'où le christianisme rayonna dans les Gaules. La veille de Noël de l'année 496, son évêque, Saint-Remi, administra le baptême à Clovis, dont trois mille seigneurs francs suivirent bientôt l'exemple.

En 517, Saint-Remi tint un synode dans lequel il eut le bonheur de ramener à la foi catholique un évêque arien qui était venu pour disputer contre lui. Quelques années après, il établit des évêques à Tournai, Laon, Arras, Thérouanne et Cambrai.

Saint-Remi mourut en 533, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, dont il avait passé plus de soixante et dix dans l'épiscopat.

Ses reliques furent placées, en 852, dans une des églises de Reims, le 1er octobre, jour où se célèbre la fête du saint.

Au siècle suivant, les Normands ayant envahi la Champagne, Hincmar, archevêque de Reims, se retira sur Épernay et emporta le corps de Saint-Remi. Enfin, en 1099, le pape Léon IX fit retransférer ce corps dans l'abbaye qui porte le nom du glorieux apôtre.

Le tombeau de Saint-Remi, reconstruit au douzième siècle, puis, une seconde fois en 1531, fut dévasté pendant la période révolutionnaire et ses matériaux dispersés.

En 1803, on en rassembla les diverses parties, et on le restaura complétement. Ce tombeau est surmonté d'un groupe qui représente le baptême de Clovis. Par un anachronisme assez fréquent dans les monuments du moyen âge, le roi de France est entouré de ses douze pairs.

C'est dans l'église Saint-Remi, au pied du cénotaphe de l'évêque, que l'on conserve la sainte ampoule, ou du moins la fiole qui la remplaça après sa destruction publique en 1793 et qui contient encore, dit-on, quelques gouttes de l'huile qui servit au baptême de l'époux de Clotilde.

Quant à la cathédrale ou église métropolitaine de Reims, c'est, sans contredit, un des plus beaux vaisseaux gothiques qui existent en Europe. Commencée en 1211, elle ne fut achevée que vers la fin du seizième siècle.

Elle mesure cent cinquante mètres de long, sur trente de large et trente-six de hauteur, sous voûte. Ses deux tours s'élèvent à quatre-vingt-neuf mètres.

Quarante-deux statues des rois de France, depuis Clovis jusqu'à Charles VI, décorent les arcades qui forment la galerie supérieure de la façade; cent vingt-deux autres statues peuplent le pourtour de ses portes que domine une rosace en vitrage d'une délicatesse et d'un travail merveilleux. Quant aux figures et sculptures qui ornent l'intérieur et l'extérieur de l'église, on peut en évaluer le nombre à plusieurs milliers.

Dans le collatéral de gauche, on remarque le cénotaphe de Jovinus, tombeau en marbre blanc qui représente une chasse au lion. La tradition rapporte que Jovinus, pendant une expédition en Perse commandée par l'empereur Julien en personne, eut la gloire de tuer un lion, et que l'artiste a voulu reproduire cette scène de la vie du consul.

Enfin, les vitraux dont quelques-uns sont modernes, la grille qui date du quatorzième siècle, les orgues munies de cinquante-trois registres, les tableaux des maîtres italiens et les tapisseries complètent une décoration qui fait de la cathédrale de Reims un monument incomparable.

CH. RAYMOND.

LES ÉCOLIERS DE CHALONS [1].

(SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE FRANCE.)

XVIII. — JEAN BERTAUD REPARAIT.

Ma mère, qui ne semblait pas vouloir s'éloigner de moi plus que mon ombre, marchait à ma droite, une main posée sur mon épaule. La jeune fille marchait à côté d'elle. Quelque rapide que fût notre allure, nous aurions cependant pu, je crois, échanger quelques lambeaux de conversation, si, presque aussitôt après nous être mis en marche, un nouveau motif d'inquiète préoccupation ne m'eût été encore fourni, au sujet de nos compagnes, par les coups de fusil que tiraient de temps en temps sur nous les vedettes autrichiennes, qui couraient sur nos derrières.

Enfin, après un long et difficile circuit pour éviter les têtes des colonnes ennemies, qui tendaient naturellement à cerner la position qu'elles attaquaient, nous atteignîmes les premières, ou, plutôt, les dernières maisons du village, car nous ne pûmes y arriver que par le côté diamétralement opposé à celui où se livrait le combat. Là se trouvaient nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, toute la population, qui avaient fui des maisons, devenues autant de forteresses ou de redoutes.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

L'ordre nous ayant été incontinent donné de nous porter en avant, je voulais que ma mère restât avec ces gens, mais il me fut impossible de l'y décider :

— Non ! non ! criait-elle ; s'ils te tuent, ils me tueront aussi, je ne te quitte pas !

Le lieutenant essaya de lui adresser quelques remontrances ; elle lui répondit :

— Eh bien ! si vous voulez que je n'y aille pas, faites-moi tuer vous-même.

J'osai lui dire que c'était, de sa part, un acte déraisonnable :

— Oui, je suis folle, je le sais bien; mais folle de crainte, de désespoir. Si je restais ici pendant que tu te battrais là-bas, je mourrais d'inquiétude. Va, mon enfant, fais bravement ton devoir de soldat, puisque tu es soldat ; près de toi, je te porterai bonheur.

Il n'y avait rien à répondre.

Nous nous dirigeâmes vers le lieu du combat. Elle suivit pas à pas la compagnie : la jeune fille ne la quitta pas.

Une fois encore, en arrivant au village, j'avais entendu la jeune fille dire : « Jean, où peut-il être ? » Mais j'avais fait semblant de ne pas l'entendre, car mon intime conviction était que ce brave ami avait été victime de sa témérité.

Vous dirais-je les nombreuses péripities de l'action à laquelle nous prîmes part? Ce serait vous présenter de nouveau tous les incidents du combat que nous avions soutenu à la pointe du bois d'Ajou. Le canon tonnait également des deux parts; la fusillade, plus vive peut-être du côté des assaillants par suite de leur grand nombre, était de notre coté plus meurtrière, vu notre position retranchée. L'attaque du village et celle des bois, qui avaient lieu en même temps, constituaient une sorte de multiple et vaste engagement fécond en fluctuations. Par instant les masses, repoussées du bois, venaient se replier sur celles qui étaient aux prises avec nous, et semblaient vouloir se joindre à elles pour rendre décisifs leurs efforts. D'autres fois, nous ne voyions plus d'ennemis devant nous, toutes les forces semblant s'être portées sur le bois; et nous étions prêts à quitter nos retranchements pour nous mettre à leur poursuite, mais bientôt ils revenaient plus acharnés, et le combat recommençait, pour offrir encore cette alternative d'avantages et d'insuccès partiels, momentanés, qui fait que de nombreuses existences sont sacrifiées sans qu'aucun résultat s'ensuive.

Vous vous figurez ce tableau, je n'y ajouterai rien.

La compagnie à laquelle le hasard nous avait réunis était embusquée en avant d'une ferme, dans une espèce de cour entourée, à hauteur de poitrine, d'une enceinte de pierres sèches. Notre feu de mousqueterie soutenait celui d'une pièce tirant en enfilade d'un chemin découvert, qui, traversant en ligne droite la campagne, aboutissait, au point où nous nous trouvions, à la rue principale du village.

Plusieurs de nos camarades furent successivement atteints. Les uns tombèrent pour ne plus se relever; d'autres n'étaient que blessés. Ma mère et la jeune fille, qui étaient entrées dans la cour avec nous, se furent bientôt transformées, d'inspiration, en sœurs de charité.

Tout en faisant activement le coup de feu, je pouvais les voir allant et venant de l'un à l'autre, relevant celui-ci, soutenant celui-là pour le conduire à l'écart; déchirant leurs mouchoirs, arrachant les fichus de leur cou, pour bander les plaies, pour étancher le sang. Grâce à Dieu, elles étaient restées sauves au milieu de l'horrible bagarre, bien qu'elles fussent venues, à maintes reprises, relever les blessés au pied même du mur, qui, je l'ai dit, ne nous abritait que jusqu'à mi-corps.

Or une fois, — c'était pendant l'un de ces reflux de l'ennemi, à l'un de ces instants où, devant nous, la place semblait débarrassée, et où nous nous demandions si nous ne devions pas quitter nos positions pour courir sus aux masses qui s'éloignaient, — une fois que nos deux infirmières s'étaient ainsi avancées, tout à coup la jeune fille, qui était appuyée d'une main sur le bord du mur, et qui étendait l'autre vers la campagne, la jeune fille s'écria avec un véritable transport :

— Le voilà! c'est lui! c'est Jean! Voyez; c'est lui! Jean! Jean!

Nous voyons en effet au loin, sur la route, un cavalier venir ventre à terre. Il est tête nue : il agite un mouchoir, sans doute de crainte qu'il n'y ait méprise et que l'on ne tire sur lui; mais son uniforme est assez distinct.

C'est lui. Nos camarades le reconnaissent aussi bien que moi. Nous voilà à lui faire des signes, en levant les bras, en plaçant des shakos au bout des fusils.

La jeune fille prend la plus active part à cette mimique, et elle ne cesse d'appeler d'une voix perçante : « Jean! Jean! »

Il a vu nos signes; il y répond en agitant vivement son mouchoir, et il semble imprimer une allure plus rapide encore à son cheval.

Il n'est plus qu'à trois cents pas environ, et la route est encore libre. Mais qu'il se hâte, car bientôt elle pourra ne plus l'être.

Un mouvement insolite se produit dans les masses ennemies. Autant que nous pouvons en juger, les retranchements français, sur la lisière du bois, viennent d'être forcés, et le gros des troupes étrangères, laissant à quelques bataillons le soin d'achever là-bas la déroute, ou d'occuper une position qui n'est plus disputée, revient impétueusement sur nous, pour en finir avec notre résistance.

Ils s'avancent au pas de charge, traînant dans leurs rangs une nombreuse artillerie dont ils n'ont plus que faire dans une autre direction, et dont ils vont nous foudroyer.

Notre aventureux ami galope sur le front de ces épais bataillons, qui, d'ailleurs, ne sont plus qu'à peu de distance du chemin qu'il suit.

— Mon Dieu! s'écrie d'une voix déchirante la jeune fille, mon Dieu! ils vont tirer sur lui!

Elle n'a pas achevé qu'en effet plusieurs détonations se font entendre. Mais, comme s'il était réellement destiné à mépriser le danger, en dépit des balles qui ont dû siffler autour de lui, Jean Bertaud n'en chevauche que plus allègrement. Nous le voyons faire le geste de l'insoucieux défi, et nous pourrions presque l'entendre rire; car évidemment il rit, il se moque, en pressant son cheval.

Il talonne les flancs de l'animal; il se retourne à demi pour frapper à coups de poing sur la croupe. Encore quelques secondes de ce train et il aura gagné l'entrée du village et il aura disparu aux yeux de l'ennemi. Nous l'encourageons par nos clameurs, nous nous agitons pour l'exciter : alerte! alerte!

— Jean! crie encore la jeune fille.

Il nous répond; nous l'entendons assez distinctement nous dire :

— N'ayez pas peur, ils ne m'auront point, j'arrive; je suis sauvé encore cette fois.

Mais une ligne entière fait feu. Et cette obstination des ennemis, quand il s'agit d'un seul homme, s'explique sans doute par la pensée que c'est une estafette porteur de quelque ordre important. Ils tirent; et cette fois nous pouvons voir le cheval culbuter d'une part, le cavalier de l'autre, et, tous deux, rester immobiles sur le sol.

Un cri d'horreur nous échappe. Ma mère reçoit dans ses bras la jeune fille évanouie; et je sais que, pour ma part, j'eus besoin de faire un grand effort pour ne pas m'abandonner à toutes les faiblesses du désespoir, car un rude coup venait de m'être porté au cœur. On ne perd pas, et dans de telles circonstances, un tel ami, sans éprouver une vive et profonde douleur. Mais l'heure était, moins que jamais, propice aux défaillances, car, à peine ce cruel événement était-il accompli, que la place même où venait de tomber mon malheureux ami, et où mes regards navrés restaient attachés, dans l'espoir de le voir se relever, fut envahie par une multitude de soldats, qui ouvrirent contre nous un feu si terrible que, presque aussitôt, nous pûmes comprendre que la résistance serait impossible.

Nous n'avions que trois pièces en batterie sur le front du village ; l'ennemi en avait une vingtaine qui tiraient sans relâche. Nous étions là mille hommes environ ; l'ennemi en comptait peut-être douze ou quinze mille. Nous n'aurions pu que nous faire massacrer sans résultat. Aussi, après quelques minutes de combat, où notre infériorité ne fut pas trop sensible, mais où nous dépensâmes une ardeur qui ne pouvait être de longue durée, nos chefs ordonnèrent-ils la retraite.

Cette retraite, pour employer l'expression consacrée, s'effectua cependant dans le meilleur ordre.

La nuit tombait, qui fut à près complète quand nous eûmes reculé jusqu'aux dernières maisons du village, et ce fut presque sans être inquiétés que, — aux lointaines lueurs du vaste incendie qui dévorait le village de la Rothière (les Français avaient cru devoir y mettre le feu en se retirant, pour occuper l'ennemi), nous pûmes gagner, un peu en decà de Brienne, le lieu choisi pour notre campement nocturne.

XIX. — APRÈS LA BATAILLE.

Triste, bien triste soirée que celle qui suivit cette sanglante journée !

On savait que sur tous les points l'ennemi avait eu l'avantage, que sur tous les points nous avions perdu nos positions.

Les compagnies qui, éparpillées pendant la bataille, cherchaient à se reformer, pouvaient toutes constater de grands vides dans leurs rangs.

Pour ne parler que de la nôtre, il ne s'y retrouvait guère que cinq ou six hommes, outre ceux qui étaient revenus avec moi, et dont le nombre avait encore diminué pendant le combat du village. Tous nos officiers avaient disparu. Un vieux sergent et moi restions seuls de sous-officiers.

Une compensation semblait offerte à notre amour-propre ; à savoir que l'armée ennemie nous avait combattus avec des forces au moins sextuples ; mais en même temps que le point d'honneur trouvait son compte à ce parallèle, il n'était guère possible d'en faire ressortir pour la tâche qui nous incombait de rassurantes prévisions. Nous n'ignorions pas avec quelles difficultés l'armée se recrutait ; nous savions que c'était, si l'on peut ainsi dire, des poignées d'hommes seulement qui venaient de temps en temps grossir nos cadres. Au reste, nos corps n'étaient pas si nombreux qu'il ne fût possible, même aux simples soldats, d'en apprécier la pauvre importance, alors surtout que nous les comparions aux multitudes avec lesquelles nous venions d'être aux prises.

Imaginez-vous donc cette situation, ces faits débattus, commentés dans nos bivouacs, la nuit, en plein air, sous un ciel brumeux, glacial, par des hommes qu'avaient harassés, exténués huit ou dix heures de marches et de combats, la plupart n'ayant mangé ni bu depuis le matin, et ne trouvant au campement que de maigres provisions ; ceux-ci souffrant de blessures qui, pour être légères, ne laissaient pas de leur causer une fiévreuse mauvaise humeur ; ceux-là couverts de fange, noirs de poudre ; tous ayant vu la mort faucher sans cesse à leurs côtés ; beaucoup regrettant des camarades, des amis, et pouvant se dire que le lendemain serait leur dernier jour... Imaginez-vous cela, et dites si la foi, l'élan, l'enthousiasme des jours précédents devaient avoir fait place au doute, à la déception, au découragement. Les officiers eux-mêmes, qui d'ailleurs étaient mieux que le soldat en état d'asseoir un jugement, les officiers ne dissimulaient qu'imparfaitement la fâcheuse opinion qu'ils avaient de la situation.

Le mot de *désertion*, qui fut ouvertement prononcé par des conscrits de notre bataillon, ne parut scandaliser personne, — et d'autant moins que la veille déjà, alors même qu'aucun revers n'avait été encore éprouvé, huit ou dix hommes, qui avaient répondu à l'appel du soir, s'étaient trouvés manquer à l'appel du matin.

Quand la retraite avait été ordonnée, un peu après que la vue du malheur arrivé à Jean Bertaud avait fait tomber en faiblesse la jeune fille qui déjà le croyait sauvé, j'avais vainement cherché des yeux ma mère autour de moi. Et tout le temps qu'avait duré l'évacuation du village, dont l'ennemi prenait possession à mesure que nous nous retirions, je ne l'avais pas vue reparaître. Je vous laisse à penser l'angoisse que son absence en un pareil moment pouvait me causer.

Enfin, à la nuit tombante, lorsque nous abandonnions les dernières maisons et que nous n'avions qu'à prendre tranquillement en quelque sorte notre route à travers la campagne, l'ennemi ayant cessé de nous poursuivre, au moment où je me demandais, la mort dans l'âme, ce qui pouvait lui être advenu, elle me rejoignit, paraissant en proie à une douloureuse et profonde émotion.

Comme je m'étonnais qu'elle fût seule :

— La malheureuse enfant, me dit-elle, n'a pas consenti à me suivre. Elle veut rester où son cousin est mort, pour le voir encore une fois, pour lui rendre les derniers devoirs. Je lui ai remontré que l'ennemi était maître du pays, qu'elle s'exposait à être maltraitée, outragée ; elle n'a rien voulu entendre. Et, comme j'insistais pour qu'elle me suivît, elle s'est tout d'un coup éloignée de moi en courant, et bientôt je l'ai perdue de vue dans l'ombre. Pauvre enfant, Dieu la protége !...

Je ne pus que déplorer avec ma mère les funestes circonstances qui poussaient à un acte de véritable désespoir la malheureuse jeune fille.

Bien qu'une longue demi-journée se fût écoulée depuis que j'avais rencontré ma mère, à peine avais-je eu le loisir ou la possibilité de causer un instant avec elle. Ce fut seulement pendant cette marche nocturne que j'eus enfin l'explication de sa présence sur nos champs de bataille.

Un des journaux qu'on lisait tout haut chaque matin dans la boutique de mon père avait cité, comme une magnifique preuve de l'enthousiasme que l'approche de l'ennemi inspirait à la jeunesse française, le départ volontaire pour l'armée d'un grand nombre d'élèves de l'École de Châlons.

En entendant cela, mon père, qui ne comprenait pas que tous les Français valides ne fussent pas sous les armes, et qui, bien que doublement infirme, n'eût point hésité à payer de sa personne dans une levée générale, mon père n'avait trouvé que des éloges à donner à cette *héroïque* résolution ; mais il n'en avait pas été tout à fait de même de ma mère, qui, plongée dans des transes mortelles par cette nouvelle, avait couru, nantie du malencontreux journal, chez les parents de Jean Bertaud.

Le journal portait : « un grand nombre d'élèves, » et non « tous les élèves. » Comment savoir si Jean et moi nous étions parmi les restants ? Ma mère, ne fût-ce que pour tâcher de s'abuser elle-même, ma mère aurait juré que j'étais de ceux qui avaient résisté à l'entraî-

nement. Julienne, d'autre part, connaissait assez bien son cousin pour croire qu'il devait avoir été un des promoteurs du mouvement, et, vu l'étroite amitié dont on nous savait liés, il y avait tout lieu de supposer que, l'un à cause de l'autre, nous avions dû prendre tous deux le même parti. — Le même parti : mais lequel ?— Là commençaient forcément les pénibles incertitudes; si pénibles, que ma mère et la cousine de Jean Bertaud ne se sentirent pas la force de les supporter pendant le temps qu'il aurait fallu pour écrire à Châlons et en recevoir une réponse.

Deux heures plus tard, elles avaient pris place dans la voiture publique, qui les emportait ensemble vers Châlons. Leur but définitif était de nous ramener, en prévision de tout événement, si elles nous trouvaient encore à l'Ecole, et, au cas où nous n'y serions plus, de courir sur nos traces, de nous rejoindre, et... de ne plus nous quitter, — au moins était-ce ce que ma mère avouait alors; mais je n'aurais pas voulu affirmer que, dans leur première idée, leur projet dût être ainsi modifié par les circonstances; et d'ailleurs j'ai su depuis que, considérant que nous avions agi en quelque sorte sans discernement en prenant les armes, elles ne devaient se faire aucun scrupule de nous engager à reprendre avec elles le chemin de la maison paternelle.

Quoi qu'il en fût, ne nous trouvant pas à Châlons, elles n'hésitèrent pas à suivre le chemin que nous avions pris, et, s'informant des marches et contre-marches du corps dont elles avaient su que nous faisions partie, elles étaient arrivées à Morvilliers au moment même où le combat était engagé en avant du village.

Jetées dans la plus poignante anxiété par le fait même, mais n'étant pas assez exactement renseignées pour savoir sur quel point de la bataille nous chercher, elles n'avaient pu subir la contrainte d'attendre patiemment au village la fin de l'affaire. Poussées par un fiévreux besoin de se rapprocher de nous et de suivre les progrès de l'action, à laquelle elles souffraient tant de nous savoir mêlés, elles s'étaient aventurées en curieuses, pour ainsi dire, le long des hauteurs dominant le théâtre du combat... Ainsi s'expliquait notre rencontre.

Elles n'étaient pas venues jusque-là sans être témoins, elles aussi, des désastres de l'invasion, des horreurs commises par les troupes étrangères. Elles avaient dû en outre traverser le champ de bataille de Saint-Dizier, et ces affreux spectacles avaient produit sur elles un effet analogue à celui qu'ils avaient produit sur moi : un effroi, une tristesse indéfinissables d'abord, une sorte de résolution désespérée ensuite. Parties avec l'intention de ne tenir aucun compte des circonstances, pour ne s'occuper que de nous soustraire aux périls de la guerre, elles arrivaient, déplorant encore sans doute que nous nous fussions de gaieté de cœur lancés dans la terrible aventure, mais ne croyant plus qu'il nous fût possible de faillir à la cause que nous avions embrassée. C'était donc bien uniquement pour être près de nous, et sans se préoccuper des conséquences d'une aussi étrange détermination, qu'elles s'étaient obstinées à nous chercher. Enfin elles nous avaient trouvés... Vous savez comment, et vous savez ce qui était arrivé ensuite.

Il va sans dire que je m'efforçai de persuader à ma mère de ne pas s'obstiner à suivre l'armée, et que j'appelai à l'aide les meilleures raisons que mon esprit et mon cœur purent me suggérer; mais j'eus bientôt compris que je ne la déciderais point à ce sacrifice. Force me fut donc de souffrir ce que je ne pouvais empêcher.

Exténuée par la marche, rompue par les émotions, la chère femme voyant s'établir notre bivouac semblait vouloir y prendre place pour y passer comme nous la nuit à la belle étoile, et je l'avais déjà entendue me dire qu'elle me prêterait son châle pour que j'eusse moins froid. J'obtins non sans peine cependant qu'elle me laissât la confier à la mère Martel, une brave femme de vivandière qui suivait ordinairement notre bataillon, avec une petite voiture couverte de toile dans laquelle elle couchait, et dont elle consentit de bonne grâce à partager l'abri avec ma mère; elle se chargea aussi de lui préparer un petit repas relativement confortable.

Après avoir procédé à cette installation, je revins un peu moins triste vers les camarades, qui la plupart dormaient déjà autour des feux, car la journée avait été singulièrement laborieuse pour tous. Non moins fatigué, je m'arrangeai pour dormir aussi, mais, en dépit de l'extrême lassitude, le sommeil fut long à venir, car j'étais trop affecté au moral pour que les besoins physiques commandassent. Je pensais à mon pauvre Jean Bertaud à côté de qui j'avais reposé la nuit précédente, et qui, après m'avoir sauvé la vie, devait venir périr sous mes yeux, sans que je pusse rien pour lui; je songeais au désespoir de sa malheureuse cousine, qui, à l'heure même où nous étions, avait déjà peut-être, elle aussi, payé chèrement sa trop fidèle amitié. Puis je songeais à la situation qui m'était faite par la présence de ma mère. Ce n'était plus pour moi seul que j'aurais à redouter désormais les chances funestes des combats, c'était aussi pour elle. Et cependant, me faisant une juste idée de sa tendresse, je comprenais qu'elle ne consentît pas à me quitter. J'aurais voulu la savoir loin de moi en parfaite sécurité, et pourtant — à quelles illusions ne donne-t-on pas du crédit en de pareilles occurrences? — il me semblait vraiment qu'elle fût pour moi, ainsi qu'elle me l'avait affirmé, une sauvegarde toute-puissante... Que sais-je?

Enfin le sommeil s'empara de moi...

XX. — LE LENDEMAIN D'UNE DÉFAITE.

On ne nous laissa pas jouir du repos aussi longtemps que nous l'eussions désiré, car vers une heure du matin tambours et clairons commandèrent le réveil, et presque immédiatement l'ordre de départ fut donné. Toutefois, avant de nous mettre en marche, j'eus le temps d'aller embrasser ma mère, dont le nomade asile n'était qu'à quelque cinquante pas de notre bivouac. Je lui remontrai qu'elle ferait bien de rester au moins jusqu'au jour dans la voiture de la vivandière, qui, comme à l'ordinaire, devait cheminer en vue du corps d'armée, mais par la voie la moins périlleuse. J'eus le plaisir de la voir accéder presque sans peine à mon désir.

— Oui, va, mon enfant, me dit-elle avec une sorte de solennel attendrissement, sois aussi prudent que possible, sans manquer à ton devoir. Je reste avec cette bonne dame, puisqu'elle veut bien me le permettre, et, qui plus est, pour que tu n'aies point de crainte à mon égard, je me bornerai désormais à suivre l'armée comme elle le fait elle-même. J'attendrai, en priant Dieu pour toi, que tu puisses venir me voir. Va, va.

Puis, quand elle eut pressé sur mon front ses lèvres brûlantes, je la quittai, en lui promettant de me retrouver auprès d'elle aussitôt que je pourrais m'échapper des rangs.

La direction qu'on nous fit prendre indiquait que

nous battions en retraite, car nous marchions en tournant le dos aux feux de bivouac de l'ennemi qui couvraient au loin la campagne. La constatation de ce fait n'était certes pas de nature à relever l'énergie des troupes, qui d'ailleurs n'avaient pu prendre qu'un repos insuffisant. Ajoutez que, pendant ces quelques heures de nuit, la désertion avait fait des vides très-appréciables dans les cadres, et vous pourrez vous former une idée assez juste de l'état moral de notre corps d'armée.

Après une heure de marche environ, nous nous arrêtames devant un village placé en éminence au milieu d'un pays marécageux. Le froid, qui la veille dans l'après-midi avait paru vouloir diminuer, était tout à coup redevenu très-vif dans la soirée. La nuit était belle, claire, mais rigoureuse ; et ce ne fut pas sans souffrance que nous dûmes aller et venir sur la glace pour prendre sur le coteau et aux alentours les positions où, paraît-il, le lever du jour devait nous trouver.

A l'aube, comme nous paradions en quelque façon devant ce village (car, sans doute, pour tâcher d'en imposer, on nous avait fait développer sur la plus grande étendue possible), nous vîmes l'ennemi venir de notre côté avec des forces immenses, pendant qu'au loin nous pouvions distinguer le gros de l'armée française filant en toute hâte le long de l'Aube, qu'il allait évidemment franchir pendant que nous occuperions, en l'attirant sur nous, l'armée étrangère.

L'ennemi s'avançant pour nous attaquer, les colonnes se reformèrent, et, dans le meilleur ordre, nous arrivâmes par un défilé au bord d'une rivière étroite, mais profonde dont nous nous fûmes bientôt fait un rempart contre nos adversaires, en passant sur l'autre rive, et en détruisant tant bien que mal le pont qui nous avait servi. Tant bien que mal, dis-je, car, dépourvus de toute espèce d'outils et la force de la gelée ayant donné la dureté de la pierre à la terre qui recouvrait ce pont, ce ne fut qu'avec une peine extrême que nous parvînmes à faire une coupure à ce pont. Les longerons mêmes restèrent intacts faute de haches et de scies pour les détruire (1).

Ceci soit noté pour arrêter une fois de plus votre attention sur l'extrême dénûment de cette chétive armée à laquelle incombait pourtant une tâche si importante.

Le passage intercepté autant qu'il pouvait l'être, la prudence exigeait qu'avant de poursuivre la marche, une reconnaissance fût faite, dans le but de savoir si aucun corps ennemi ne se trouvait sur la même rive que nous.

Un détachement de quatre cents hommes environ, dont notre compagnie faisait partie, fut à cet effet envoyé en avant sous la conduite du général Lagrange.

Nous marchâmes quelques minutes sans rien découvrir ; mais, au détour d'un coteau qui avance sur la rivière, nous nous trouvâmes soudain en présence d'un corps de quatre à cinq mille Bavarois, qui venaient de passer la rivière sur un pont situé un peu plus bas ; des soldats envoyés pour le détruire n'avaient pu le couper, faute de temps ou de moyens nécessaires.

Évidemment il eût été plus que téméraire de notre part de nous lancer à l'attaque de cette masse d'hommes relativement imposante. Le général commanda d'abord la halte pour ordonner ensuite de nous replier lentement vers les nôtres, ce qui, la jonction faite, eût à peu près égalisé les conditions de la lutte.

Mais à la vue, à la seule vue de cet ennemi, une véritable panique s'empara de nos conscrits, que l'insuccès de la veille, la fatigue de la nuit avaient prédisposés à la timidité. Les voilà qui se débandent, qui se sauvent en jetant leurs armes ; ce que voyant, l'ennemi commence sur nous, bien qu'encore assez éloigné, une vive fusillade qui a pour effet de rendre plus complète la déroute. Les officiers se jettent au-devant des fuyards : ils ordonnent, ils prient, ils menacent ; on ne les écoute pas. Nous, les sous-officiers, aidés des quelques vieux soldats, nous faisons de notre mieux aussi pour rétablir l'ordre, pour ranimer le courage : peines et paroles perdues. Nos conscrits ne savent plus que jouer des jambes ; et il ne nous reste d'autre parti que de les suivre, en les rappelant encore au devoir, en les exhortant à la fermeté. Tout à coup cependant, comme cette malencontreuse retraite s'effectuait à notre grand désespoir, qui voyons-nous venir à nous ? Le maréchal lui-même, qui, l'épée à la main et entouré de quelques officiers, marche à la tête d'une petite colonne, qui s'avance, les tambours battant la charge, flanquée de deux escadrons de cavalerie.

Il n'en faut pas davantage pour opérer un subit revirement dans la fâcheuse disposition de nos hommes. Ils s'arrêtent, ils cherchent, ils reprennent leurs armes, et, animés de la plus intrépide ardeur, ils se joignent à la colonne, qui paraît emportée par un indicible enthousiasme. Les deux petites troupes ainsi réunies n'en font plus qu'une, qui donne tête baissée sur l'ennemi, bientôt enfoncé, culbuté, abîmé de toutes parts.

D'autant plus surpris qu'ils croyaient courir à la plus facile des victoires, les Bavarois sont en moins de rien, pour ainsi dire, anéantis. On les fusille, on les sabre, on les jette dans la rivière sur laquelle ils ont été précipitamment acculés. Les trois quarts périssent ou sont mis hors de combat, le reste se rend à discrétion. Ils ne se défendent déjà plus, que ces hommes, qui fuyaient si honteusement devant eux tout à l'heure, en font encore, comme dans le transport d'une cruelle ivresse, le plus affreux carnage. De même que tout à l'heure on s'épuisait en vain à leur communiquer l'audace, de même maintenant on a peine à contenir leur aveugle fureur.

Enfin la tuerie cesse...

Cette affaire n'avait coûté à l'armée française que quelques blessés.

Presque toute l'armée ennemie, rangée en bataille de l'autre côté de la rivière, tenta à plusieurs reprises de la passer pour venger ce revers ; mais dix pièces, installées à couvert tout près du pont, le balayaient constamment de leur mitraille, tant et si bien que l'ennemi, reconnaissant l'impuissance de ses efforts, crut bientôt devoir renoncer à l'entreprise.

Et le sixième corps, emmenant un millier de prisonniers, continua sa marche vers le nord.

XXI. — POURQUOI MA MÈRE ÉTAIT RESTÉE AVEC LA VIVANDIÈRE.

Le résultat le plus clair de cet heureux coup de main, où la valeur s'était montrée si formellement supérieure au nombre (1), fut de relever un peu le moral des troupes

(1) *Mémoires de Raguse.*

(1) Il serait assez difficile d'établir d'une manière précise la disproportion des corps engagés dans le combat dit *de Rosnay*, du nom du village devant lequel s'effectua le passage de la Voire, affluent de l'Aube. Le baron Fain, dans son manuscrit de 1814, rédigé comme une sorte d'aide-mémoire pour Napoléon lui-même, dit que les troupes de Raguse « passèrent sur le corps de vingt-cinq mille Bavarois. » M. Thiers dit que les

et de leur faire trouver moins pénible la longue traite qu'elles durent encore fournir avant de pouvoir prendre le repos dont elles avaient tant besoin.

Sur pied et en mouvement depuis le milieu de la nuit précédente, nous ne nous arrêtâmes pour camper qu'un peu avant la chute du jour, après nous être éloignés à sept ou huit lieues du théâtre du combat.

Nous étions depuis longtemps déjà installés à notre bivouac lorsque, avec la dernière colonne, arriva la voiture de la vivandière qui cheminait, comme de coutume, à l'arrière-garde.

Libre de service en ce moment, et dévoré d'impatience, j'avais pu aller au-devant des convois.

En reconnaissant le petit équipage, près duquel marchait la vivandière, quel fut mon saisissement de ne voir ma mère ni à côté d'elle ni dans la voiture.

Je courus à la femme, et de l'accent que vous pouvez imaginer :

— Où est-elle? dites, où est-elle?...

— Là, me répondit en montrant l'intérieur de la voiture la vivandière dont le visage me sembla singulièrement bouleversé, et la voix fort mal assurée; mais elle dort.

— Elle dort!

— Oh! mais, ça ne sera rien, un peu de fatigue, voilà tout, se hâta de reprendre la mère Martel, d'un ton qui n'était rien moins que persuasif; non, ça ne sera rien...

— Comment, ça ne sera rien! m'écriai-je hors de moi, mais c'est donc quelque chose? ma mère est malade... elle est morte, peut-être!

Et je me précipitai vers la voiture, dont la vivandière cherchait à m'écarter en disant :

— Il ne faut pas la réveiller! laissez-la dormir. Le major a dit que le sommeil lui ferait du bien...

— Le major! répétai-je, stupéfait.

— Eh oui : puisqu'elle se sentait incommodée, j'ai été prier le major de venir, il est venu. Et voilà tout, et il a dit que ça ne serait rien.

Pendant que la vivandière parlait ainsi, je vis deux mains s'accrocher péniblement au rebord du tablier de cuir de la voiture, et bientôt au-dessus le visage pâle et douloureux de ma mère, qui semblait faire un déchirant effort. D'un bond je fus à deux genoux sur le brancard de la voiture, et bientôt je serrais dans mes bras la pauvre femme, qui me disait d'une voix éteinte :

— Tranquillise-toi, c'est un simple malaise, tu comprends : la fatigue, l'émotion... Le sommeil, le repos me remettront... ne crains rien, je serai vite rétablie.

Et ces quelques paroles ayant paru épuiser ses forces, elle se laissa retomber en arrière, sur la paille qui garnissait le fond de la voiture.

Comme je la regardais, navré, la vivandière me tira par le bras :

— Voyons, voyons, fit-elle, laissez-la, vous allez la fatiguer, lui faire prendre froid. Le major a bien recommandé qu'elle ait chaud. Vous l'avez vue, vous êtes sûr qu'elle n'est pas morte : elle vous a vu, et elle sait que vous n'avez rien attrapé à l'affaire d'aujourd'hui. Maintenant, ôtez-vous de là... le reste me regarde. Descendez.

Je descendis; et la mère Martel, prenant aussitôt ma place, se mit en devoir d'accommoder de son mieux la malade, en étalant sur elle, pour la préserver du froid, tout ce qu'elle possédait qui pût servir de couvertures, et jusqu'à sa propre houpelande, dont elle se dépouilla à cette intention.

Chemin faisant, en nous dirigeant vers le bivouac de notre bataillon, elle me conta que ma mère s'était sentie indisposée presque aussitôt après notre séparation de la veille; mais qu'elle ne l'avait avoué que le matin, au jour, et encore parce qu'il lui avait été vraiment impossible de le cacher, étant prise d'une fièvre tantôt froide, tantôt ardente, qui lui causait alternativement des vertiges et des tremblements. Ainsi me fut expliqué que je l'eusse trouvée si docile à nos désirs, quand j'étais allé près d'elle au moment du départ.

Remarquant que la mère Martel s'obstinait à me rapporter les déclarations du major en s'efforçant de leur donner un caractère trop systématiquement rassurant, je résolus d'en avoir le cœur net, et aussitôt que nous eûmes gagné le bivouac, je me mis à la recherche du major lui-même. Dès que je lui eus fait savoir ce qui m'amenait :

— Pardieu! s'écria-t-il, j'étais justement à me creuser la tête : il me semblait que j'avais quelque chose à faire; je ne savais plus quoi : c'était d'aller voir cette pauvre femme. Tu as bien fait de venir. Elle n'était pas bien du tout ce matin, peut-être y aura-t-il du mieux ce soir. Allons, conduis-moi.

Je l'emmenais. Nous arrivâmes. Il se pencha sur la voiture dételée et inclinée sur ses brancards, et resta quelques instants à adresser tout bas à la malade des questions dont nous n'entendions que le murmure. Enfin, en remettant sous les couvertures le bras qu'il avait tenu pour consulter le pouls :

— Allons! allons! dit-il, d'une voix plus forte, de la patience, restez bien au chaud, pas d'imprudence, ce ne sera rien.

Comme ce major passait généralement au corps pour une sorte de Saint-Jean Bouche-de-Fer, c'est-à-dire pour l'homme qui ne se croyait jamais tenu, dans l'exercice de son ministère, à dissimuler la vérité, quelque désespérante qu'elle pût être, j'éprouvai, en entendant ces dernières paroles, une sorte de divin soulagement qui fit jaillir de mes yeux deux sources de larmes.

Mais quand il se fut retourné vers nous et éloigné quelque peu de la voiture :

— Hum! fit-il, en hochant la tête, avec une moue significative, grave! grave! poumons engorgés! fièvre d'enfer. Je ne réponds de rien, non, de rien.

Je vous laisse à penser le coup que je reçus alors au cœur.

— Mais, major, fis-je, évoquant en désespoir de cause le bénéfice de la contradiction, tout à l'heure cependant vous avez dit...

— Eh pardieu! répliqua-t-il brusquement, j'ai dit ce qu'il fallait dire. A toi, je t'aurais dit tout franc la chose telle qu'elle est; mais ta mère est une femme et non un soldat. A chacun selon sa force; comprends-tu?

— Oui, major, je comprends.

Et malgré ma douleur, je sus encore trouver en moi

trois mille Français ne firent qu'arrêter les vingt-cinq mille Bavarois, en leur enlevant ou tuant plus de deux mille hommes. Enfin le duc de Raguse, qui, principal acteur dans cet événement, n'a nul intérêt à diminuer les forces de son adversaire, les évalue à quatre mille hommes, dont trois mille furent pris ou mis hors de combat par huit cents fantassins et deux ou trois cents cavaliers, et il met quatre-vingt mille hommes de l'autre côté de la Voire. Toujours est-il que le combat de Rosnay a été depuis considéré comme l'une des plus audacieuses et des plus brillantes affaires partielles de la campagne de France, après avoir failli en devenir une des plus humiliantes.

une pensée de reconnaissance pour cette délicatesse, d'autant plus méritoire qu'elle était insolite.

Puis, le major, prenant à part la mère Martel, lui dicta ses prescriptions avec des minuties auxquelles il n'avait pas coutume de se livrer. Ses dernières paroles furent :

— Et surtout en garde contre le froid, c'est presque l'essentiel. Demain matin, si j'oubliais, qu'on me rappelle. En tout cas, vous savez où je suis; n'importe l'heure, je viendrai si je peux.

Puis, comme en se retirant il passait près de la voiture, il toucha du bout du doigt la toile qui la recouvrait, et sur laquelle la neige, qui tombait depuis un instant, commençait à former une couche blanche. Et levant les épaules d'un air piteux :

— Enfin ! fit-il.

Et il se perdit dans l'ombre.

Tout cela s'était passé à une quinzaine de pas du feu qui jetait jusques-là ses jaunes lueurs, en présence de sept ou huit conscrits qui, frileusement pliés dans leurs capotes, avaient paru regarder et écouter avec une sorte de complète indifférence, et qui, le major parti, s'en

Combat de Champaubert, d'après Langlois. Dessin de A. Duvivier.

retournèrent lentement vers les autres qu'on entendait parler, discuter, rire à grand bruit.

L'instant d'après, pendant que je faisais répéter à la mère Martel les prescriptions du major, pour savoir la part que je pourrais prendre aux soins à donner à ma mère, je remarquai que le silence le plus absolu régnait là où un peu auparavant l'entretien était si animé; et bientôt je vis venir les dix-huit ou vingt hommes du bivouac, tous alors portant sur le bras leurs capotes qu'ils venaient de quitter, et qu'ils allèrent silencieusement étendre sur la voiture, qui ne tarda pas à en être comme emmaillottée.

Puis, tranquillement, naturellement, en un mot, comme s'ils ne venaient pas d'accomplir un acte de véritable héroïsme, ils retournèrent s'asseoir autour du feu, où, par déférence pour la malade, ils ne s'entretinrent encore qu'à voix basse.

La mère Martel et moi, saisis d'étonnement, nous les avions regardés sans faire un geste, sans proférer une syllabe.

A ma place, qu'auriez-vous fait? — Je l'ignore, mais m'apercevant tout d'abord que j'avais encore sur moi ma capote, je la quittai pour la mettre sur les épaules de la mère Martel, qui avait donné son manteau à ma mère, et qui ne consentit à la garder que lorsque je lui dis, en montrant la voiture :

— Prenez, ou je vais leur reporter les leurs.

Puis, je me dirigeai vers le groupe de mes braves camarades, et arrivé au milieu d'eux, sans rien dire, je leur tendis mes deux mains, qu'ils pressèrent chacun à leur tour.

Puis, en essuyant les larmes qui baignaient mes joues, je retournais près de la mère Martel. — Voilà ce que je fis.

XXII. — CHAMPAUBERT ET MONTMIRAIL.

Ce qu'il en fut de moi pendant les cinq ou six jours qui suivirent cette soirée, je veux vous le laisser à penser, quand je vous aurai dit qu'obligé de prendre part aux marches et contre-marches que le sixième corps effectua presque sans relâche d'Arcis à Méry, de Méry à Sézanne, de Sézanne à Nogent, de Nogent à Champaubert, je ne retrouvai chaque soir la voiture de la mère Martel que pour voir l'état de ma chère malade s'aggraver de plus en plus. Je passais toutes les nuits auprès d'elle ; mais le matin force était de la quitter, en me disant que peut-être je ne la retrouverais pas en vie le soir ; et c'était avec de telles angoisses dans le cœur qu'il me fallait faire mon rude métier de soldat.

Combat de Montmirail, d'après H. Vernet. Dessin de A. Duvivier.

A la vérité, nous ne nous battions pas, mais, peut-être, eussions-nous préféré les combats à cette suite de hâtives et interminables courses par monts et par vaux : manœuvres dont nous ne pouvions avoir le secret, mais qui, nous semblant opérées en pure perte, et nous coûtant d'extrêmes fatigues physiques, amenaient la défaillance morale.

D'ailleurs la désertion avait recommencé de plus belle. Dans une seule nuit, plus de deux cent cinquante hommes du même régiment d'infanterie disparurent, et des cuirassiers en firent autant avec un officier supérieur qu'ils étaient chargés de garder (1).

On entendait répéter par les soldats, par les officiers : — Où allons-nous ? que fait-on ? où nous mène-t-on ? où nous arrêterons-nous (2) ?

Car l'ennemi semblait avoir passé entre nous et Paris, tandis que nous nous éloignions de lui et retournions à notre point de départ.

Pour tout dire aussi, des recrues nous arrivaient qui, la plupart, se montraient animées d'une certaine ardeur, mais qui étaient, s'il est possible, encore plus généralement ignorantes des choses militaires que les précédentes. Et l'on ne pouvait que les incorporer dans les cadres sans leur enseigner seulement le maniement du fusil. Enfin ils faisaient nombre : c'était bien déjà quelque chose.

Nous marchions, nous marchions, forçant les étapes, décampant à l'improviste, tantôt filant vers le nord, tantôt obliquant vers la frontière, quelquefois semblant

(1) *Mémoires de Raguse.*

(2) Baron Fain.

revenir sur Paris; et par des temps !... et par des chemins !... quand j'y songe !...

Et toujours la petite voiture nous suivait... Plusieurs fois le major avait dit que ce mouvement contribuait à fatiguer ma mère; et plusieurs fois j'avais voulu la décider à accepter l'hospitalité que m'offraient pour elle de braves gens de paysans; certainement, ils lui auraient donné des soins qu'avec la meilleure volonté, la mère Martel ne pouvait lui procurer, — encore que, pour se consacrer tout entière à la malade, elle eût renoncé au petit commerce qui la faisait vivre.

Enfin, le 10 février, — la date a pu me rester bien présente — j'eus le bonheur de voir, après une nuit très-mauvaise, ma mère plus calme, moins souffrante. C'était le jour indiqué pour la crise, qui, par conséquent, semblait s'annoncer favorable. Quand l'ordre de marche fut donné, la malade put se soulever sur son séant pour recevoir mes embrassements, chose qu'elle n'avait pas encore faite depuis le commencement de sa maladie. Vous pensez si je partis joyeux.

Les tambours battent. Nous quittons le campement. Bien que le temps ne fût guère moins triste ce jour-là que les précédents, il me semblait que le bonheur fût dans l'air. Notre compagnie qui, après le désastre de la Rothière, avait été fondue avec une autre, s'était accrue la veille d'une trentaine de conscrits campagnards pleins de détermination, d'entrain, et surtout d'horreur pour l'ennemi. Les capotes, les bonnets de police dont on les avait affublés, et le fusil qu'ils touchaient peut-être pour la première fois, leur donnaient seuls quelques dehors militaires; mais ils portaient l'ardeur avec eux.

Pour commencer la journée, nous défilâmes dans une gorge marécageuse, qui bientôt retentit de frénétiques acclamations; car l'Empereur se montra à nous du haut d'un coteau au pied duquel nous passions. Nos conscrits ne se possédaient plus, et leur enthousiasme ne laissait pas de réchauffer le cœur des anciens. Nous semblions partir pour une fête.

L'ennemi se présentant en un pareil moment, nous devions le bien recevoir. Ce fut, en effet, ce qui arriva. Au sortir du défilé, nous nous trouvâmes en présence d'une masse russe qui occupait un hameau, et qui, certes, ne décampa point sans regimber, mais qui dut enfin céder.

Pendant que notre artillerie et le gros de nos troupes faisaient rage en face du village, plusieurs compagnies, notamment la nôtre, déployées à droite et à gauche, entretenaient un feu de tirailleurs qui causait un mal horrible à l'ennemi. Quelques-uns de nos conscrits cependant, malgré le zèle dont ils auraient voulu faire preuve, ne nous étaient pas d'un grand secours.

— Que fais-tu donc? demandai-je à l'un d'eux que j'aperçus, dans le plus chaud de l'action, tranquille au sifflement des balles et ne semblant pas même chercher à faire usage de son arme. Va donc! tire donc!

— Eh! me répondit-il de l'accent le plus naïf, je tirerais tout comme un autre, si j'avais quelqu'un pour charger mon fusil (1).

Dieu sait si je pouvais prendre le temps de le lui enseigner.

Un autre, qui, un peu moins emprunté, s'était sans doute trouvé, après expérience, trop inhabile, court à notre lieutenant, et lui présentant son fusil :

— Tenez, mon officier, vous avez l'habitude de ces choses-là, vous. Tirez, je vous passerai des cartouches (1).

Et le lieutenant ne se le fit pas proposer deux fois.

Quoi qu'il en fût, le hameau fut emporté et le corps qui le défendait mis en pleine déroute. Un peu après et à quelque distance de là, l'action s'engagea non moins vive contre d'autres troupes qui s'appuyaient sur le village de Champaubert, et qui, malgré une héroïque résistance se virent contraintes d'évacuer la position. Abîmés, dispersés, les bataillons ennemis fuyaient de toutes parts ou, cernés, se rendaient. Des sept mille hommes environ qui nous avaient fait face, un tiers fut couché sur le terrain; six cents tout au plus s'échappèrent; nous prîmes vingt canons et nous eûmes quatre mille prisonniers, parmi lesquels deux généraux.

Cinq ou six cents des nôtres étaient morts ou blessés, moi je n'avais pas la moindre égratignure. Je vous rapporte là, en quelques mots, une affaire qui dura cependant une bonne demi-journée, mais rien ne différant moins de certain combat que certain autre combat, vous ne m'en voudrez pas de vous épargner les redites.

Toujours est-il que nous venions de remporter un grand, un véritable succès, et que déjà l'esprit de l'armée s'en ressentait singulièrement.

Les bivouacs furent établis presque sur le champ de bataille même, et ce fut là que le petit attelage de la mère Martel vint m'apporter un surcroît de joie, car pendant la journée le mieux s'était à peu près maintenu, je pus voir ma mère se soulever sans trop de difficulté pour s'assurer que je lui revenais sain et sauf, je pus l'entendre s'écrier d'un accent moins débile :

— Tu vois bien que je te porte bonheur !

Elle m'assura ensuite qu'elle se sentait entrée dès lors en pleine voie de guérison.

— Oui, lui dis-je en l'embrassant transporté, tu vas guérir. L'Empereur est vainqueur, les ennemis sont en désarroi. Il paraît que la victoire d'aujourd'hui va leur causer un grand embarras. Encore quelques jours, ils seront chassés hors des frontières; tout sera fini et nous retournerons tranquilles, paisibles, chez nous...

Et je la voyais sourire à ces heureux présages.

Cette nuit-là, la terre dure sur laquelle je m'étendis pour reposer me parut plus douce que le lit d'un roi.

On dit que le bonheur est égoïste, et pourtant ce soir-là plus encore que tous les autres ma pensée se reporta sur mon pauvre Jean Bertaud, dont l'image d'ailleurs était sans cesse présente à mes yeux, et dont l'absence me semblait encore un rêve douloureux. Les jours précédents, il m'avait manqué dans l'affliction, il me manqua plus sensiblement encore dans la joie.

Je restai longtemps éveillé...

Il faisait grande nuit encore, et je dormais du plus profond sommeil quand la mère Martel, qui, les nuits où nous bivouaquions, avait l'habitude de se coucher à côté de la malade, vint me dire que depuis une demi-heure environ ma mère lui semblait prise d'un véritable délire. Elle lui avait parlé et n'avait obtenu que des réponses incohérentes; une fièvre terrible l'agitait.

Je me levai et je vis par moi-même que la vivandière n'exagérait rien. Ma première idée fut de courir au major, non pas pour qu'il vînt, car il devait avoir trop de besogne aux ambulances pour pouvoir s'en éloigner,

(1) *Mémoires de Raguse.*

(1) *Mémoires de Raguse.*

mais au moins pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire.

Je le trouvai dans une étable d'où l'on avait fait sortir les bêtes pour y coucher les blessés sur des tas de paille. Une table était au milieu, sur laquelle plusieurs amputations venaient d'être faites, comme le témoignaient des membres gisant au-dessous. Il disposait ses instruments pour une nouvelle opération, pendant que des aides, inondés de sang comme lui, achevaient la ligature d'un bras coupé.

— Il faut laisser agir la nature, me répondit-il, c'est la crise. Le mieux d'hier devait avoir sa réaction. Ce sera décisif.

— Mais... décisif en quel sens, major?

— On ne peut pas savoir : toutefois le délire n'est pas de très-bon augure. Si je peux m'échapper, j'irai.

Il me tourna le dos, et je revins avec ce désolant prognostic.

Comme j'arrivais près de la voiture, la diane battait. Il fallait que nous fussions en marche cinq minutes après. Je n eus que le temps d'embrasser ma mère, qui ne me reconnut pas et à qui je parlai sans qu'elle parût m'entendre, car pendant ma courte absence une sorte de profond abattement s'était emparé d'elle.

Je dus la quitter en cet état.

Si la veille j'étais parti alerte, ah! qu'il n'en fut pas de même ce jour-là. A peine avais-je le sentiment de mes actes. Où l'on nous mena, quelle longueur de chemin nous fîmes, à quelle heure commença le combat ou plutôt la bataille, car ce fut une sanglante bataille qui s'engagea (1),—je ne saurais le dire, tant j'étais absorbé, perdu dans mes pénibles préoccupations. L'idée de ma mère, rendant peut-être d'un instant à l'autre le dernier soupir, m'obsédait sans trêve. Je revoyais avec des mouvements de terreur ce visage abattu que j'avais en partant trouvé insensible à mes baisers, cet œil qui s'était ouvert sur moi sans me regarder... J'allais devant moi machinalement, ne regardant, n'écoutant rien.

Bientôt cependant je fus tiré de cette morne torpeur. Dès les premiers coups de fusil de l'ennemi, avant même que nous eussions riposté, je sentis comme un froid aigu me pincer à la cuisse... Une balle en passant avait entamé les chairs, le sang coulait; la blessure n'était pas profonde cependant, — mais dans la funèbre disposition d'esprit où j'étais, je voulus voir là un fatal présage.

— Ma mère est morte! m'écriai-je, je n'ai plus ma sauvegarde.

Vous admettrez, je pense, qu'à un tel moment je fusse capable de cette superstitieuse faiblesse.

Aussitôt, en proie à un véritable accès de désespoir, je passai de la prostration à une sorte de vertigineuse exaltation; ce fut avec un âpre transport de joie que j'entendis nos tambours battre la charge, et qu'avec notre bataillon je m'élançai sur les bataillons ennemis. J'avais comme un besoin de massacre, de tuerie; il me semblait que la vue du sang, des morts, dût me soulager, ou que j'y dusse trouver une vengeance, une compensation à ma peine... Et Dieu sait que l'événement me servit à souhait, car pendant deux heures, trois heures, cinq heures (je ne sais pas combien cela dura), nous nous trouvâmes sans cesse occupés à bousculer, à détruire, à disperser des masses ennemies, à poursuivre, à fusiller des fuyards; et cela dans des nuages d'épaisse fumée, dans les âcres senteurs de la poudre, dans le tumulte effroyable des canons, des fusils, des cris, à travers le cliquetis des sabres, des baïonnettes, au son des clairons, des tambours, atmosphère enivrante dans laquelle le plus sage achève de perdre la raison. Et partout le succès couronnait nos efforts, notre élan. Ce qui se passa à quelque distance de moi, je n'en vis rien, je n'en pus rien observer, mais je sais qu'entouré de quelques-uns de ces conscrits qui avaient fait leur apprentissage de la guerre la veille, j'occupais le centre d'un groupe sans cesse en mouvement, où le feu n'arrêtait pas, où l'ardeur allait toujours croissant, qui renversait tout sur son passage, qui poussait constamment devant lui des ennemis épouvantés... Si quelques-uns des nôtres tombaient, je n'y prenais pas garde. Je voyais, je sentais mes mains pleines de sang; était-ce mon sang? Je n'avais pas le temps de chercher à le savoir. Nous allions, nous marchions hors d'haleine, et ne désirant que de courir plus vite... Quels instants! quelles heures! C'est comme un cauchemar pour mon souvenir aujourd'hui.

Enfin — il y avait longtemps que nous nous agitions dans cette espèce d'infernale frénésie — séparés de notre corps, nous donnions la chasse, à travers des bruyères, des taillis, je ne sais plus au juste, à un détachement de Prussiens qui détalaient à toutes jambes, et qui enfin, dans l'étourderie de la fuite, allèrent donner dans une sorte de bas-fond, où ils se trouvèrent acculés et livrés à notre merci.

Du haut de la pente au bas de laquelle ils étaient groupés, je ne vis encore dans ces malheureux que de nouvelles victimes à massacrer :

— Feu! criai-je à mes hommes; et je mis en joue... lorsqu'un des conscrits relevant mon arme :

— Attendez donc, me dit-il; vous voyez bien qu'ils demandent quartier.

Mais cette juste observation ne faisait pas le compte de mon sauvage emportement :

— Non, point de quartier aux ennemis de la France! répliquai-je.

Et je rabaissai mon arme.

Mais, comme j'épaulais et cherchais à viser, je pus voir un des Prussiens en faire autant... je sentis une secousse... et tout s'effaça, tout se tut pour moi...

XXIII. — SUR LA PISTE DU SIXIÈME CORPS.

Quand je recouvrai la conscience de mon être, je me vis couché sous les courtines de serge d'un lit de paysan, dans un pauvre et obscur réduit. Une vieille femme et un jeune homme que je ne connaissais point étaient près de moi. Je voulus parler, je n'en trouvai pas la force. La femme, un doigt sur sa bouche, me fit le signe du silence, et, avec l'autre main qu'elle abaissa sur moi, parut me commander le calme. C'est tout ce dont je me souviens de ce premier retour au sentiment; car au moment où je cherchais à m'expliquer ma présence en ce lieu, mes pensées s'embrouillèrent, se perdirent... A plusieurs reprises, j'eus de ces courts et vagues éclairs d'intelligence.

Enfin quelque force m'étant peu à peu, lentement, très-lentement revenue, je pus questionner et l'on put me répondre.

J'appris que je me trouvais entre Montmirail et Châ-

(1) La bataille de Montmirail, gagnée par Napoléon le lendemain du combat de Champaubert, coûta aux alliés cinq mille morts ou blessés, aux Français deux mille, et fit qu'un instant la coalition put croire le succès de son entreprise gravement compromis.

teau-Thierry, mais fort à l'écart de la route, dans la maison d'une pauvre veuve qui habitait avec son fils. Celui-ci était allé le lendemain de la bataille, dont la principale action s'était passée à près de deux lieues de là, faire quelques fagots ; il m'avait trouvé à l'endroit où mes camarades m'avaient sans doute laissé pour mort, car j'étais tombé, la poitrine traversée de part en part.

Voyant que je respirais encore, le jeune homme avait couru chercher sa mère, et tous deux m'ayant placé sur un brancard dont ils s'étaient munis, ils m'avaient transporté chez eux.

Les ambulances de l'armée étaient trop loin de là pour songer à y aller demander pour moi les secours médicaux. On m'installa dans le lit du fils. Le curé de la paroisse, qui s'entendait quelque peu aux maladies, fut mandé. Il vint. On me soigna comme on sut, comme on put, et, la nature aidant, on me sauva.

Ce ne fut pourtant que le surlendemain que je donnai le premier signe de connaissance.

Dix jours s'écoulèrent avant que je fusse en état de converser un peu, et ce ne fut qu'au bout de vingt-cinq que je pus faire quelques pas dans la chambre. Mais tout danger avait dès lors disparu. Il ne me restait qu'une extrême faiblesse, car j'avais perdu beaucoup de sang, et d'ailleurs c'était évidemment à cela que je devais mon salut. Mais mes forces physiques revenaient rapidement.

Qu'il en fût de même des forces morales, vous refuseriez de me croire, si j'osais vous l'affirmer, car vous vous imaginez les affreuses pensées qui revinrent m'assaillir aussitôt que je fus rentré en possession de mes facultés.

Dès que j'avais pu m'exprimer, j'avais prié le bon curé, qui venait tous les jours, d'écrire à mon père. Il avait écrit. Pas de réponse. Dieu sait les funestes déductions que je tirais de ce silence.

Comme, pendant les quelques jours que ma mère avait passés avec moi, je n'avais pu penser à donner de ses nouvelles à mon père, le pauvre homme, dévoré d'angoisse, s'était certainement mis en route à son tour pour savoir ce que nous étions devenus tous deux. Arrivé au corps, s'il y était arrivé, s'il avait pu découvrir nos traces, qu'avait-il trouvé, ou plutôt qu'avait-il appris? que sa femme, que son fils étaient morts le même jour. Alors, que lui avait conseillé le désespoir?...

Mais pourquoi vous énumérer ces navrantes incertitudes, que vous comprenez de reste?

Je n'aspirais qu'au jour où je serais à même de me mettre en route pour rejoindre mon régiment, là, je devais croire que le plus cruel de mes doutes serait éclairci ; car, si douloureux que pût être pour moi le coup auquel je n'étais que trop préparé, j'osais encore me rattacher à un dernier espoir...

J'avais été blessé le 11 février, le 20 mars on n'avait pas encore voulu consentir à mon départ.

Pendant ce temps, bien des événements s'étaient accomplis dont j'avais été à peu près tenu au courant par le curé, qui, d'ici et de là, savait les nouvelles et voyait quelques journaux. D'ailleurs, à plusieurs reprises, la région qui nous environnait avait été le théâtre de nouvelles affaires. Plus d'une fois nous avions entendu le canon gronder au loin. Des allées et venues de nos troupes et des troupes ennemies s'étaient effectuées de l'Aube à la Marne, de la Marne à la Seine, de la Seine à l'Aisne.

Pendant ces cinq semaines, nul n'eût su dire de quel côté le succès définitif se déclarerait. L'armée étrangère était innombrable, mais nos troupes semblaient multiplier leur nombre infime pour lui tenir tête partout, pour la battre presque constamment. Après de brillantes affaires à Mormans, à Montereau, Napoléon avait couru sur Soissons. Là, toute la puissance de son génie militaire s'était manifestée comme dans ses plus beaux jours d'autrefois; mais lorsqu'il croyait tenir en quelque sorte dans sa main, pour l'anéantir, le cœur de l'armée ennemie, la faiblesse, pour ne pas dire la lâcheté du général qui occupait Soissons, et qui livra la place dès la première sommation, lui fit perdre le fruit de toutes ses combinaisons, de toute son activité et de tout le sang qui venait d'être répandu.

Le corps qui allait être écrasé trouva dans les murs de cette ville non-seulement un refuge, mais encore d'immenses approvisionnements dont il manquait, étant coupé de ses convois.

Jusque-là d'ailleurs, et bien que Paris fût positivement découvert, puisque l'armée française manœuvrait entre eux et la frontière, les alliés n'avaient pas osé pousser résolûment sur la capitale, qui était cependant leur but avoué. Aussi, tant qu'on les avait vus uniquement occupés de surveiller en quelque sorte les mouvements de l'Empereur, avait-on pu garder une certaine espérance. Mais tout d'un coup, après de sanglants combats sous Laon, Craone et Reims, plus de nouvelles certaines de l'Empereur. On croyait savoir cependant qu'il marchait le dos tourné à Paris, vers lequel alors la masse ennemie se dirigeait en suivant la Marne.

Alors il ne restait plus qu'à supposer que quelque inspiration de génie était venue au grand capitaine, qui préparait mystérieusement son coup de foudre. On attendait (1).

Sur ces entrefaites, il m'arriva d'entendre des gens du pays, qui revenaient d'Epernay, désigner, comme se trouvant parmi les troupes qu'ils avaient vues, un des régiments que je savais faire partie du sixième corps.

On ne put plus, ou, pour mieux dire, on ne songea plus à me retenir.

Quelque satisfaction que me causât ce départ, ce ne fut pas sans une pénible émotion que je me séparai des bonnes gens auxquels je devais la vie et qui d'ailleurs ne me laissèrent pas mettre en route sans me donner de nouvelles preuves de leur sollicitude.

Mon uniforme ne pouvant servir qu'à m'attirer de méchantes affaires, au cas probable où je rencontrerais des ennemis, ils me firent prendre un humble mais chaud costume rustique. Quand je portai machinalement les mains dans les poches du gilet, j'y trouvai plusieurs piécettes d'argent.

(1) Le plan secret de Napoléon était de se jeter par Saint-Dizier dans la Lorraine, d'y réunir les insurgés et les garnisons des places, de couper les communications de l'ennemi, et de le forcer ainsi à suspendre sa marche sur Paris, à faire face au Rhin, à le suivre dans ce nouveau système d'opérations, où une bataille serait décisive; mais une lettre dans laquelle il exposait ce plan audacieux à Marie-Louise ayant été interceptée, les alliés se hâtèrent de gagner à tout hasard la capitale, en lançant toutefois un corps d'armée sur les derrières de Napoléon pour lui laisser croire qu'il était suivi par l'armée coalisée. Les alliés d'ailleurs ne se décidèrent à marcher sur Paris qu'excités par les meneurs de la défection, qui leur écrivaient de la main de Talleyrand : « Vous pouvez tout et vous n'osez rien; osez donc une fois. » (Th. Lavallée.)

J'acceptai tout sans fausse honte. Tout était offert de si bonne grâce.

Je partis le matin du 24 mars, me dirigeant du côté d'Épernay, puisque c'était par là qu'on m'avait dit avoir vu les troupes que je cherchais; mais après deux ou trois heures de marche, les nombreuses rencontres d'ennemis que j'avais faites, et quelques renseignements que me donnèrent des paysans, me firent comprendre que je devais redescendre au midi. C'est ce que je fis.

Je dus faire maints détours, car les routes, les villages, étaient encombrés de troupes ennemies. Je couchai le soir dans la paille d'une grange, aux environs de Vertus, où des colonnes du sixième corps avaient passé la veille, se dirigeant du côté de Vatry, c'est-à-dire à l'est.

Le lendemain donc, presque dès l'aube, me voilà marchant vers Vatry, mais je n'approchai de ce bourg que pour le voir occupé par les arrière-gardes de corps russes et prussiens, qui, me dit-on, poursuivaient les troupes françaises en retraite sur Sézanne, c'est-à-dire retournant à l'ouest.

Je changeai donc encore de direction, toujours évitant les grandes routes, décrivant de longs circuits, et,

Combat de Montercau, d'après Langlois. Dessin de A. Duvivier.

en somme, n'avançant que lentement, car l'impatience m'avait fait trop préjuger de mes forces : la marche prolongée de la veille m'avait beaucoup fatigué. J'étais souvent obligé de m'arrêter, de m'asseoir pour reprendre haleine.

Vers neuf heures, pendant une de ces haltes, le vent glacé qui gémissait dans les branches d'un petit bois que je côtoyais, m'apporta la voix lointaine et sourde du canon. Je crus d'abord à quelque simple escarmouche à laquelle l'artillerie prenait part pour en décider plus tôt les chances; mais bientôt les détonations se succédèrent ou, pour mieux dire, se mêlèrent plus nombreuses, et il me sembla distinguer le roulement de la fusillade... Plus de doute, un sérieux engagement avait lieu.

Ce n'était guère le moment de poursuivre ma route, puisqu'on se battait devant moi. Pourtant je me levai, et, instinctivement, comme attiré par le bruit, je continuai à marcher.

Un coteau était à ma droite, je gagnai de ce côté, tout en obliquant, pour me rapprocher du théâtre du combat. Arrivé sur la hauteur, je vis, à deux lieues environ, sur une grande étendue, comme une houle de fumée; et vaguement, je crus apercevoir des masses

s'agiter. D'ailleurs, le tumulte ne diminuait pas, au contraire.

Lentement donc, suivant toujours les coteaux, j'avançai, poussé par une sorte de fiévreuse curiosité.

Vers midi, — vous voyez que je ne marchais pas vite, — je me trouvai à une demi-lieue environ de l'endroit où se livrait la bataille, — bataille peut-être plus acharnée que toutes celles que j'avais vues, et qui avait cela de particulier, que les masses qui étaient aux prises semblaient s'agiter, s'entre-massacrer toujours dans le même espace. Cent pièces de canon au moins tonnaient, et, du point culminant où j'étais, je pouvais voir le champ de bataille comme une sorte de vaste cirque, où des nuées de cavaliers formaient de vertigineux chassés-croisés à travers les colonnes d'infanterie, qui se déplaçaient, avec des allures saccadées de reptile harcelé.

Cela dura jusque vers trois heures, en dépit même d'une affreuse tempête de neige et de grêle qui, pendant un grand quart d'heure, fouetta les combattants. Enfin je vis les corps, relativement infimes, d'infanterie, effectuer un mouvement de retraite.

Il n'y avait pas de doute pour moi, je venais d'assister à un grand revers de nos troupes; car, dans ces fantassins qui avaient si héroïquement tenu tête à leurs adversaires, il ne m'avait pas été difficile de reconnaître tout d'abord les légions françaises.

L'artillerie se taisait.

Je suivais tristement de l'œil ces carrés, qui, au delà des lignes ennemies, alors largement développées entre eux et moi, se retiraient, en faisant volte-face de temps à autre, pour tenir en respect les escadrons qui s'avisaient de les inquiéter.

J'étais resté là, absorbé par les douloureuses réflexions que devait naturellement m'inspirer un pareil spectacle, jusqu'à ce que le dernier de nos bataillons se fût perdu pour moi dans les plis de l'horizon; et j'allais m'éloigner, quand, de nouveau, le bruit de la fusillade attira mon attention.

Nos troupes avaient effectué leur retraite en obliquant vers le couchant; et maintenant, du côté du midi, un autre corps s'avançait, qui devait être des nôtres, puisqu'il marchait en faisant feu.

Un grand mouvement s'opérait d'ailleurs dans l'armée ennemie, dont je pus voir les deux ailes se déployer, s'allonger, comme pour aller chercher au loin et rabattre sur son giron la colonne, qui, avec une sorte de naïve insouciance du danger, semblait avoir hâte de s'engouffrer dans ce cercle funeste.

Ce qui se passa quand cette manœuvre fut achevée, ce qui eut lieu quand ce petit corps d'infanterie fut étroitement pris entre des masses cinq ou six fois plus nombreuses de cavaliers, sous le feu de cinquante pièces de canon, vous l'imaginez sans doute: moi, je n'eus pas le courage de demeurer longtemps à le voir.

Pendant une demi-heure, peut-être, qui me parut un siècle, haletant, tremblant, j'observai, espérant qu'une trouée serait faite, par où s'échapperaient les débris de nos malheureux frères d'armes... Mais la trouée ne se faisait pas, et je croyais, au contraire, voir que le cercle des ennemis allait se resserrant de plus en plus, et comprendre que la résistance des nôtres perdait peu à peu de son ardeur.

Je tournai brusquement le dos à cette scène d'horreur, et, descendant par le revers opposé du coteau, je m'en allai au hasard...

... J'avais marché environ deux heures, mais à pas lents, car le bruit du canon, que j'entendais toujours, et qui m'indiquait que le massacre continuait, trouvait dans mon âme un lugubre retentissement, qui me jetait dans un profond accablement. La nuit tombait, j'avais pris à travers une espèce de lande, afin de gagner plus vite un village, dont je voyais le clocher lever sa silhouette noire sur le ciel sombre, et où je comptais demander un gîte jusqu'au lendemain.

Tout à coup j'entends derrière moi, à quelque distance, un bruit confus de voix et un ensemble de pas qui frappent la route dont je viens de m'écarter.

Je m'arrête, je me retourne. Ce sont des soldats, car, aux derniers reflets du crépuscule, j'ai pu voir briller leurs armes. Ils doivent être six ou huit, mais impossible de distinguer à quel parti ils appartiennent, et le doute où je suis à ce sujet ne laisse pas de me causer quelque fâcheuse appréhension.

Mais ce doute ne dura pas longtemps, car j'entendis que l'un disait aux autres, en bon français : « Appelons-le, pour qu'il nous guide. »

Et aussitôt une autre voix de retentir :

— Hé! l'ami! criait-elle.

Je restai un instant sans répondre, car Dieu sait qu'en entendant cette voix je me trouvai soudain hors d'haleine. J'écoutais, refusant de croire que ce fût vrai. Je me demandais si ce n'était pas l'effet d'un cauchemar emporté de l'horrible spectacle auquel je venais d'assister.

— Hé! le brave homme là-bas! reprit la voix, aide aux soldats français!

Cette fois, non, ce n'est pas un cauchemar.

Et me voilà criant à pleins poumons : « Jean Bertaud! »

Et comme un triomphant écho du ciel, j'entends : « Vincent! Napoléon! » . . . . . .

. . . . . .

XXIV. — A PARIS.

— Jean, mon brave Jean, c'est toi, c'est bien toi! et moi qui te croyais mort!

— Mort! allons donc! le cheval, mais non pas moi; étourdi par la chute, tout au plus. J'ai dû pourtant faire le mort, quand je suis revenu à moi, jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Alors j'ai doucement rampé comme un serpent à travers les morts, les blessés. Bref, je m'en suis tiré. Ils m'ont une fois reconnu, poursuivi, mais je leur ai échappé tout de même. J'ai marché toute la nuit pour retrouver le régiment, mais j'ignorais la direction, je me suis égaré. Avec l'ennemi tenant le pays, rejoindre n'était pas facile. J'ai rejoint cependant.

— Quand?

— Le lendemain de Montmirail. J'étais à Château-Thierry. La Marne peut dire si je lui en ai donné, des Prussiens à noyer.

— Mais ta cousine?

— Ma pauvre Julienne! Ils l'ont tuée, les brigands! Et je ne les exterminerai pas jusqu'à ma dernière goutte de sang!

Et il levait son poing fermé au-dessus de sa tête.

— Tuée, dis-tu?

— Oui; quand j'ai su par les camarades ce qui s'était passé à Morvilliers, j'ai compris que c'était elle. J'ai écrit à mes parents. Ils m'ont répondu. Elle n'est pas retournée à Paris... Mais toi, mon pauvre ami, ta mère...

— Eh bien ! ma mère ! puisque tu es rentré au régiment, tu as dû savoir... parle ! dis !... .

— Quand je suis rentré, elle n'était plus là.

— Mais ?...

— Tiens, il te dira ça mieux mieux que moi, lui.

Jean Bertaud, qui me serrait la main, désignait un des soldats qui l'accompagnaient, et dans lequel je reconnus un de ceux à côté de qui j'étais tombé après Montmirail.

— Quand elle nous vit revenir seuls, reprit le soldat, la mère Martel nous dit :

« Puisque le fils n'est plus là, ce n'est pas la peine que je continue à fatiguer cette pauvre dame pour suivre le bataillon. Elle est au plus bas; qu'elle meure au moins tranquille ! Heureusement qu'elle n'a plus sa connaissance, qu'elle ne saura rien de ce malheur. »

Le lendemain, la mère Martel ne partit pas avec nous; et depuis elle n'est pas revenue à la suite du bataillon.

Je m'étais jeté en sanglotant dans les bras de Jean Bertaud, qui, s'efforçant aussitôt d'affecter un air assuré, bien que sa voix tremblât d'émotion, bien que je sentisse des larmes rouler de ses joues sur mon front :

— Voyons, voyons ! s'écria-t-il, ce n'est pas de s'attendrir et de pleurer qu'il s'agit maintenant; la faiblesse ne guérit rien. C'est à nous venger, à faire payer cher à nos ennemis les chagrins qu'ils nous causent que nous devons tendre... Mais j'y songe, tu l'as, paraît-il, échappé belle, toi aussi; car enfin on te disait mort, et te revoilà avec nous, habillé en paysan... conte-nous donc...

Je fis brièvement le récit de mon espèce de résurrection. Comme j'achevais :

— Et tu t'es trouvé là tout juste pour être témoin de la malheureuse affaire de tantôt. Ah ! nous nous en souviendrons de celle-là, un coupe-gorge, une boucherie en règle. Comment nous avons percé, nous autres, je n'en sais rien vraiment. Mais nos pauvres camarades !... Ah ! ils se sont bien défendus, c'est un honneur à leur rendre, encore qu'ils ne fussent rien moins que militaires.

— Que veux-tu dire?

— Tous gardes nationaux, tous braves bourgeois, à peine armés. Quatre mille !... Ils s'étaient offerts. Nous escortions ensemble un convoi de vivres, de munitions, pour les corps qui sont avec l'Empereur du côté de Châlons. Nous avons donné dans la gueule du loup, il n'a eu qu'à serrer les dents pour faire un affreux hachis. Ah ! il s'est passé là des choses ! En veux-tu une idée ! Un commandant d'artillerie était dans notre carré; à défaut d'hommes qui avaient été tués, il aidait lui-même au service d'une pièce... Il nous excitait, il nous criait : Courage !... Il répétait qu'il fallait tenir jusqu'au bout... Voilà un escadron de Russes qui, nous voyant diminués de plus des trois quarts, s'imagine que nous ne résisterons plus. Les hommes s'arrêtent à distance, un officier s'avance en élevant son épée :

— Rendez-vous !

Alors notre commandant d'artillerie de s'écrier, et Dieu sait de quel ton :

— C'est mon frère !

Oui, c'est son propre frère qu'il vient de reconnaître dans cet officier au service des ennemis de la France.

Nous ne nous sommes pas rendus. Nous avons tué ce traître (1). Mais nous jasons, nous perdons le temps... Il faudrait aviser à nous orienter. Gagnons d'abord le village.

Ce ne fut que le surlendemain de la défaite, pendant une halte qu'il faisait à Provins, que nous pûmes rejoindre le sixième corps.

Enfin nous arrivâmes. Ma réintégration dans les cadres ne motiva ni grandes formalité, ni grands frais. Un mot dit à un capitaine et un bonnet de police, qu'on trouva dans les fourgons, pour remplacer mon feutre de paysan, en virent le bout. Comme arme, je reçus un mousqueton, dont on priva peut-être un cavalier, qui dut se contenter de son sabre. On faisait bien comme on pouvait, et c'était plus que jamais le cas de dire : à la guerre comme à la guerre !

On nous fit partir le même soir dans la direction de Paris, où, à ce que nous comprîmes, il s'agissait de devancer les armées ennemies qui s'y rendaient par la rive droite de la Marne. Nous marchâmes une partie de la nuit, et le lendemain, à la chute du jour, nous passions le pont de Charenton pour camper sous Vincennes et Saint-Mandé.

Rien d'étrange, rien de navrant comme les abords de la capitale. Les routes qui y aboutissent étaient encombrées de gens de la campagne, qui, justement effrayés par l'approche ou par la présence des maraudeurs ennemis, n'avaient rien imaginé de mieux que de prendre sur leur dos ou de charger sur des charrettes tout ce qu'ils possédaient de plus précieux; et de venir chercher asile dans la ville, qui, sans doute, leur semblait devoir faire bonne résistance. Hommes, femmes, enfants, fuyaient en hâte poussant devant eux leurs bestiaux. On entendait les uns s'étonner qu'en un pareil moment, Napoléon, le protecteur naturel du pauvre peuple, ne fût pas là pour défendre Paris en personne; les autres affirmer en revanche qu'il allait arriver et frapper, quand l'ennemi s'y attendrait le moins, un grand et dernier coup. Ceux-ci criaient à la trahison, accusaient de lâcheté les personnages à qui le salut de la France était confié. Tels revenaient des barrières, cherchant à vendre des vêtements, des outils, pour acquitter à l'octroi les droits d'entrée des animaux qu'ils avaient amenés — droits dont la municipalité n'avait pas songé à leur faire grâce en une telle extrémité. Tels autres, qui avaient visité l'intérieur de la ville, faisaient le plus désolant tableau de cette multitude campée, avec ses charrettes, son bétail, sur les boulevards, sur les places.

Et, pendant que la population rustique venait d'instinct se réfugier dans les murs de Paris, des quantités de citadins en sortaient convaincus que la ville serait livrée au pillage, incendiée par l'ordre même des souverains coalisés, qui avaient une si terrible revanche à prendre. Ceux-là pour justifier leur terreur rappelaient les rapports que les journaux avaient faits des propos tenus par les étrangers pendant la campagne...

Vous imaginez ce triste va-et-vient; vous entendez ces lamentations; vous vous représentez ces alarmes.

On savait que l'ennemi arrivait en masse par la route de Lagny.

Le trente, au point du jour, on nous dirigea par colonnes sur les positions que nous devions occuper, à

(1) Vaudoncourt : *Campagne de* 1814. — Cet officier s'appelait Rapatel. Il était passé à l'étranger avec le général Moreau, dont il était aide de camp. — Le double combat de Fère-Champenoise, où d'abord seize mille hommes d'infanterie et de cavalerie françaises, puis seulement cinq mille en grande partie de gardes nationaux, furent aux prises avec vingt-six mille cavaliers autrichiens, russes et prussiens, est un des plus sanglants désastres de la campagne. Les gardes nationaux périrent presque tous en se défendant comme des lions. Cinq de nos généraux restèrent prisonniers.

savoir tous les points dominant la plaine du nord, Bagnolet, Belleville, les Buttes-Chaumont, la Villette, Montmartre.

L'ennemi, disait-on, paraissait déjà sous Romainville et le long du canal de l'Ourcq. Les bataillons qui allaient à Bagnolet et Belleville filèrent par Charonne et Ménilmontant. Nous, qui devions occuper les Buttes-Chaumont, nous dûmes entrer en ville pour abréger. Dans la traversée du quartier Saint-Antoine, il nous fut donné de voir un grand élan parmi le peuple, qui, malgré l'heure matinale, emplissait déjà les rues et demandait des armes pour courir aux barrières. Un groupe d'ouvriers nous rejoignit qui se mit en marche avec nous. Quelques-uns avaient des fusils de chasse; mais savez-vous ce qu'avaient les autres? Vous ne le croirez jamais : des piques, oui, des piques qui dormaient dans les greniers des mairies depuis le commencement de la révolution, et qu'on en avait tirées, en affirmant à ces braves gens qu'on n'avait pas d'autres armes à leur donner (1).

Nous avions entendu parler de travaux de défense faits devant Paris. — Que vîmes-nous? quelques piètres charpentes interceptant les principaux aboutissants. Nous devions compter sur le soutien d'une nombreuse artillerie. Il y avait sur les Buttes-Chaumont quatre pièces à peine retranchées, et sur les collines de droite et de gauche tout était à l'avenant; ajoutez que nous n'étions que fort peu nombreux, tandis que dans la plaine nous pouvions voir se déployer une armée formidable.

Les paysans cherchant un asile à Paris. Dessin de F. Lix.

Rien ne semblait avoir été sérieusement prévu pour cette bataille, qui devait être décisive, puisque, si nous n'écrasions pas les alliés, notre défaite leur livrait la capitale de l'empire. On n'avait pas même organisé le service des vivres pour les troupes : nous qui, pendant toute la campagne, avions eu, loin de Paris, des distributions à peu près régulières au corps, la veille, en arrivant à Charenton, il nous avait fallu faire appel au patriotisme des habitants, et ce matin-là encore, on ne nous avait rien distribué. Était-ce terreur, désordre ou trahison? l'un et l'autre sans doute.

Quoi qu'il en fût, vers sept heures, le combat s'engagea sur le plateau de Romainville et, peu après, se propagea sur tous les points, car les ennemis étaient en forces suffisantes pour multiplier leurs attaques. De Belleville à Montmartre (je parle seulement de ce que je pus voir) ce ne fut bientôt plus qu'une canonnade, qu'une fusillade. Les plaines des Prés-Saint-Gervais, de Pantin, d'Aubervilliers étaient littéralement couvertes de masses ennemies qui se relayaient et se soutenaient pour venir à l'assaut, et de batteries qui nous envoyaient leurs volées de boulets.

Plus d'une fois, cependant, nous ne nous en tînmes

(1) La vérité est qu'on eût pu trouver dans les arsenaux une quantité considérable de fusils; mais, même en cet instant de suprême péril national, l'instinct de défiance contre les classes populaires persista dans les régions administratives, et aux citoyens qui offraient le sacrifice de leur vie on ne craignit pas d'offrir des armes ridicules, qu'un grand nombre eurent le naïf héroïsme d'accepter.

pas au rôle défensif; descendant à l'ennemi, nous l'obligeâmes à reculer; mais ce n'étaient, ce ne pouvaient être que des avantages passagers. Si nous avancions deux ou trois cents, cinq à six mille hommes venaient, devant lesquels force nous était bien de regagner nos postes...

Cela semblait ne pas devoir finir; car, après plus de six ou sept heures de combat, aucune de nos positions

En avant de la barricade. Dessin de F. Lix.

n'était forcée, mais aussi aucun des corps assaillants n'avait paru vouloir quitter la partie. Bien de nos camarades étaient tombés, et ce n'était qu'à travers une sanglante moisson des leurs que les ennemis nous approchaient.

Vers deux heures, exaspérés sans doute de voir des poignées d'hommes tenir si longtemps en échec leurs innombrables légions, les alliés parurent vouloir tenter un suprême effort. Comme si le même souffle ardent les eût animés tous à la fois, ils chargent avec plus d'élan et plus d'assurance... A ce moment, nous nous apercevons que les munitions vont nous manquer, aussi

bien pour nos fusils que pour les pièces qui nous soutiennent : et c'est alors que notre feu devrait être le plus vif que nous sommes contraints de le ménager... Nous nous retournons pour chercher anxieusement du regard ces caissons qui n'arrivent pas... L'ennemi fait des progrès : il va falloir lâcher pied...

Pourtant les caissons paraissent..., on se précipite. Les cartouches sont pillées plutôt que distribuées. Nous voilà les ouvrant à belles dents, — elles sont pleines de cendres (1)! d'autres sont des cartouches d'exercice sans balles! Les artilleurs courent aux gargousses... mais pour des pièces de huit, ce sont des boulets de douze qu'ils trouvent.

Que devenir?

Soudain un cri, un cri délirant vibre à nos oreilles :

— L'Empereur arrive! l'Empereur est arrivé! Vive l'Empereur!

Ce cri que nous répétons avec une indicible frénésie, nos adversaires l'entendent, et leur élan en paraît quelque peu refroidi, tandis que nous y puisons une nouvelle ardeur, car non-seulement nous nous disons que l'approche, la présence de Napoléon est pour nous un gage d'une habile direction donnée à la défense, mais encore c'est nécessairement du renfort que l'Empereur nous amène, et nous sommes tout portés à croire que, pendant son éloignement, il a su réunir des forces imposantes...

Mais notre espoir devait être déçu, il était dit que nous en serions pour une courte joie. Tout en poussant l'ennemi qui faiblissait, nous cherchions derrière nous les frères d'armes qui allaient égaliser les chances. Rien ne paraissait, rien ne devait paraître (2).

L'ennemi, qui n'est pas sans s'apercevoir de notre déception, se ranime, c'est avec une sorte de rage qu'il nous attaque.

Depuis quelques instants, un groupe de vieux soldats, qui avaient jusque-là occupé un poste voisin, s'était replié sur nous. On nous avait enfin trouvé des munitions.

Mais si grande soit l'intrépidité, si puissant soit le courage, il est mesure à tout.

Nous étions là cinq ou six cents encore, qui luttions autour de nos quatre canons, et il y avait devant nous huit ou dix mille hommes soutenus de vingt ou trente pièces et appuyés, sur leurs derrières, de phalanges profondes prêtes à les remplacer.

— Ils sont trop! ils sont trop! disaient en tombant ces grognards, qui ne s'étaient jamais inquiétés du nombre.

Nous reculions, moins encore peut-être parce que l'effort de nos adversaires nous y contraignait, que parce que le canon et la fusillade qui retentissaient à droite, en arrière, nous indiquaient que la position de Belleville était forcée; et nous devions craindre d'être attaqués des deux côtés.

Bientôt l'instant vint où nous ne dûmes plus songer à défendre nos pièces : car, ainsi que nous l'avions prévu, aux masses qui nous combattaient de front, d'autres allaient se joindre, qui arrivaient sur notre flanc.

(1) Giraud, cité par Vaudoncourt.

(2) « C'était la subite apparition du général Dejean, aide de camp de l'Empereur, qui avait occasionné ce faux bruit. Ce général était envoyé aux maréchaux qui dirigeaient la défense pour leur annoncer que Napoléon revenait en toute hâte sur Paris, et pour les engager à faire en sorte que la résistance durât encore quarante-huit heures. » (Thiers.)

L'espoir nous restant de prendre possession derrière le mur d'octroi, qu'on avait dû créneler, nous dirigeons, sans hâte cependant, notre retraite vers la plus prochaine barrière, où nous n'arrivons pas sans avoir laissé sur la route bien de nos camarades, et sans avoir fait dans les rangs de l'ennemi des vides aussi grands, mais moins sensibles.

Là, par surcroît de fatalité, ce qui aurait dû aider à notre salut se trouva fait en quelque sorte pour rendre notre perte plus inévitable.

Une barricade, formée d'une double ligne de pieux enfoncés solidement en terre et entre lesquels on avait entassé des barriques, des planches et rejeté des quantités de pavés, obstruait hermétiquement l'accès de la porte.

Nous vînmes nous acculer contre cet obstacle qu'on s'était évertué à rendre infranchissable, et que les gardes nationaux, qui étaient retranchés derrière, eussent été mal venus à détruire pour nous ouvrir un passage où l'ennemi, qui nous suivait pied à pied, n'eût pas manqué de se précipiter.

Ce que fut le combat qui se livra alors, dois-je seulement essayer de vous le dire? Vous vous l'imaginerez peut-être, si vous voulez y voir la lutte suprême de quelques hommes qui, n'espérant plus vaincre, ne doivent songer qu'à bien mourir, — c'est-à-dire à vendre leur sang, aussi chèrement que possible à une multitude dont notre longue résistance a exaspéré la fureur et la rage.

Il va sans dire que les gardes nationaux retranchés derrière la barricade ne se font pas faute de tirer pardessus notre tête, mais, pour un ennemi qui tombe, dix autres s'avancent, et le secours qui nous est ainsi prêté ne fait que surexciter encore l'acharnement des assaillants.

Bientôt nous pouvions nous faire littéralement un rempart des cadavres de nos camarades. Ajoutez que nos munitions s'épuisent, que la plupart des hommes qui restent debout sont blessés (Jean Bertaud et moi cependant nous sommes encore saufs, car il ne faut pas en pareil moment compter les égratignures). Nos officiers ont tous ramassé des fusils et font avec nous le coup de feu.

C'est presque à bout portant que nous tirons et qu'on tire sur nous; et sur plus d'un point c'est corps à corps, à la baïonnette, à l'arme blanche, qu'on attaque et qu'on se défend, car nous en sommes arrivés à cette période où le temps employé à charger les armes est du temps perdu.

— C'est la fin! me dit Jean Bertaud, qui se trouve adossé avec moi tout au pied de la barricade. Adieu, ami!

— Adieu!

Il a ouvert ses bras, je m'y suis jeté avec cet oubli naturel du péril que la guerre inspirerait aux plus timides.

Mais voilà que, pendant cette étreinte, une voix qui ne m'est pas inconnue dit au-dessus de nous :

— Je vous assure qu'ils sont là tous deux, je les ai reconnus.

— Julienne! c'est la voix de Julienne! s'écrie Jean Bertaud.

Je lève les yeux, et je vois mon père, un fusil à la main, penché sur la barricade :

— Napoléon! mon enfant!

— Adieu ! père, adieu ! Je vais rejoindre ma pauvre mère !

— Julienne ! où est Julienne ? crie Jean Bertaud ; qu'elle ne reste pas là, qu'elle s'en aille !

Et me regardant avec un sublime éclair de joie :

— Elle vit, mon ami, elle vit !...

Puis, d'une voix profonde et morne :

— Et moi je vais mourir ! ajoute-t-il.

Mais il reprend avec éclat :

— Pour mon pays !... Allons !

Et nous continuons à nous défendre, car pendant ces quelques instants le feu des ennemis n'a pas été moins vif, leur attaque moins furieuse.

Tout d'un coup un bruit insolite se fait sur la barricade.

Nous voyons saillir les bras d'une échelle qui bascule et s'abaisse de notre côté. Cette échelle, c'est Julienne qui la porte, c'est mon père qui l'aide à la faire glisser.

— Tenez !... montez !... sauvez-vous !... crie la jeune fille.

— Alerte !... alerte !... crie mon père.

Mais à peine l'échelle a-t-elle touché terre, que vingt de nos camarades se sont précipités... Il y a un homme sur chaque échelon.

L'échelle casse.

Ils tombent pêle-mêle...

En ce moment le feu des ennemis s'est arrêté. Un officier s'avance.

— Rendez-vous !

— Non !

C'est le cri que poussent cent poitrines.

Alors, à un commandement, nos adversaires s'écartent, se reculent ; leur masse s'ouvre et nous nous trouvons en face de deux pièces, chargées à mitraille sans doute. Nous n'avons plus de cartouches ; le feu que continuent les gardes nationaux ne paralyse en rien la manœuvre des artilleurs qui pointent.

— Ah ! du moins je mourrai avec lui, s'écrie Julienne, et je la vois dans les bras de Jean Bertaud, — et je trouve mon père à mes côtés !

Tout cela s'accomplit en une seconde ; mais une seconde est longue, quand elle doit être la dernière de l'existence.

Dans mon trouble indicible, j'entends encore cependant que mon père soupire ces mots en m'embrassant :

— Et ta pauvre mère qui t'attendait toujours... Elle ne voulait pas croire...

— Ma mère ?

— Oui, chez nous...

Une sonnerie de trompette retentit... c'est le signal du feu sans doute... Tout est fini...

Mais non. Les rangs ennemis se referment sur les canons, et l'officier qui nous avait sommés crie en élevant son épée :

— Suspension d'armes !

Le combat durait depuis plus de dix heures. . . .

. . . . . .

Dans la soirée, la suspension d'armes se changeait en capitulation.

Le lendemain, les armées alliées faisaient leur entrée dans Paris, au milieu de la consternation des uns, de la joie des autres, et trouvaient çà et là, sur leur passage, des groupes qui criaient : « Vive Louis XVIII ! » Napoléon, qui s'avançait pour secourir Paris, dut s'arrêter à Juvisy, où il rencontra les premières colonnes qui évacuaient la capitale. Deux jours plus tard, le Sénat-Conservateur, qui avait tant adulé le soldat couronné, rendait contre lui ce fameux décret de déchéance dont les odieux considérants... mais c'est là une de ces révoltantes pages d'histoire que vous connaissez aussi bien que moi. D'ailleurs vous m'avez demandé seulement des souvenirs de la campagne de France, et la campagne de France prend fin à la reddition de Paris.

. . . . . .

Vous l'avez vu, Julienne était rendue à Jean Bertaud. Comment ? que s'était-il passé ? Ce serait une véritable odyssée à vous raconter, et que peut-être vous la raconterai-je un jour.

Ne trouvant pas Bertaud parmi les morts à Morvilliers, elle avait cru le reconnaître dans le signalement d'un jeune soldat que les paysans avaient vu emmener parmi les prisonniers. Et elle avait suivi la trace de ce prisonnier... jusqu'en Allemagne. Dieu sait au prix de quelles fatigues, de quelles souffrances ! Elle l'avait enfin trouvé. Ce n'était pas Jean Bertaud. Elle était revenue à Paris. Et partout encore, pendant le combat, elle l'avait cherché...

Si la brave mère Martel n'avait pas reparu à la suite du bataillon, c'est que, dès le même soir, une heureuse réaction s'était produite dans l'état de ma mère. Après avoir installé la malade dans une petite auberge, pendant plusieurs jours la vivandière l'entoura des plus tendres soins, en sacrifiant ses dernières économies pour qu'elle ne manquât de rien. Aussitôt que le mieux décisif fut venu, elle replaça la convalescente dans la voiture, et, à petites journées, la ramena chez le barbier de la rue Saint-Nicaise, qui ne comptait plus nous revoir ni l'un ni l'autre, car ma lettre ne lui était pas parvenue. Les courriers étaient alors si souvent interceptés ! En même temps que ma mère — qui avait toujours refusé de croire à ma mort, — je pus embrasser la mère Martel, qui depuis ne nous quitta plus.

Quand on s'étonnait que Barthélemy Marmilloud, en dépit du deuil qui devait être dans son cœur, eût encore pu songer à aller faire le coup de feu aux barrières :

— Eh ! c'était pour venger mon fils ! répliquait-il.

Un mois après la bataille de Paris, Jean Bertaud et moi nous rentrions à l'École de Châlons, où le bon M. Labate nous recevait les larmes aux yeux, car il savait que des deux cents élèves qu'il avait vus partir pour offrir leurs services à l'Empereur cent cinquante au moins ne devaient plus jamais revenir...

Et M. Labate n'eut plus qu'à se louer de l'application de Jean Bertaud, qui fut bientôt le meilleur élève de l'École, ayant tourné vers les études industrielles l'ardeur qu'absorbaient auparavant ses idées belliqueuses — lesquelles, disait-il d'ailleurs lui-même, avaient reçu une suffisante satisfaction.

Nous sortîmes tous deux de l'École au bout de trois ans, pour occuper des emplois de chefs d'ateliers. Plus tard, Jean Bertaud étant à la veille d'épouser Julienne, et ayant trouvé sur la seule garantie de notre activité et de ses talents une commandite importante, nous nous associâmes pour l'exploitation d'une usine, que nos deux fils, amis comme l'avaient été leurs pères, dirigent encore aujourd'hui avec autant de succès que d'intelligence.

Mais quand ma pensée se reporte aux jours éloignés dont j'ai essayé de vous retracer l'histoire :

— Heureux, dis-je, bienheureux ceux qui n'ont pas vu ces jours-là !

EUGÈNE MULLER.

HISTOIRE NATURELLE.

LES ARAIGNÉES.

Oui, mesdames, dussiez-vous me taxer de fatuité, il faut que j'entreprenne de vous plaire en vous parlant des araignées, ces affreuses bêtes pour lesquelles vous professez, je le sais, une horreur invincible. Franchement, avouez qu'il ne vous arrive pas une seule fois de vous trouver face à face avec une araignée sans éprouver une violente tentation de l'écraser jusqu'à ce que mort s'ensuive. Si vous vous arrêtez, le pied en l'air, c'est tout bonnement parce que deux considérations puissantes vous retiennent, la peur que l'araignée ne vous grimpe aux jambes et le vieux dicton populaire : *Araignée le matin, c'est de l'argent! Araignée le soir...* ma foi! je ne sais plus. Toujours est-il que la peur et le préjugé, peut-être un petit grain de cupidité, ont sauvé la vie à plus d'une araignée et leur ont tenu lieu de providence. N'y a-t-il donc pas pour elles d'autre providence? Gardons-nous de le supposer; aussi bien que vous et moi, les araignées sont les créatures du bon Dieu, qui ne les fit point pour l'unique plaisir de s'amuser; ce serait blasphémer que de prêter à la sagesse divine une fantaisie inutile.

Dans l'ordre de la création, il n'y a si petit objet qui n'ait son but, sa destination; le tout est de les découvrir, et cette tâche a été dévolue à l'homme.

L'étude des araignées, aussi bien que celle des vers à soie, des abeilles, des fourmis, des mouches et de tous les insectes généralement, l'entomologie, en un mot, est une science qui offre un grand attrait et parfois devient une source de réputation pour ceux qui s'y adonnent sérieusement, même pour les personnes de votre sexe. En voulez-vous une preuve?

Il y avait à Francfort-sur-Mein une charmante jeune fille, appelée Marie-Sibylle de Mérian. Après avoir essayé tour à tour de plusieurs occupations récréatives, elle s'avisa d'élever quelques vers à soie. Surprise au plus haut degré de voir ces précieux animaux s'emprisonner dans leur cocon, puis ensuite en sortir transformés en papillons, Marie-Sibylle, qui était douée de beaucoup de jugement, ne put s'empêcher d'observer les mêmes phénomènes sur d'autres chenilles, à commencer par celles que lui fournirent les choux de son jardin; et, comme l'appétit vient en mangeant, bientôt elle n'eut pas de cesse que tous les insectes qui lui tombaient sous la main ne fussent venus lui révéler le secret de leurs métamorphoses. Dès lors, M^lle^ de Mérian s'abandonna sans retour à sa passion pour l'entomologie. Elle se procura des livres spéciaux, elle se fit en même temps professeur et élève. Araignées de grenier, araignées de cave, cloportes, abeilles et fourmis, sauterelles, grillons et jusqu'aux puces qui s'aventuraient la nuit dans sa chambre, rien n'échappa à ses investigations et à ses études.

Quand elle eut épuisé la série entière des espèces que pouvaient lui fournir sa ville natale et ses environs, elle s'en alla continuer ses recherches à Nuremberg. Ce fut dans cette ville qu'elle publia, en 1679, la première partie de sa description de tous les insectes. La seconde parut en 1783.

Cependant les insectes de l'Europe ne suffisaient plus à l'avide curiosité de la belle naturaliste; il lui fallait connaître ceux des régions d'outre-mer. Poursuivie par ce désir, elle se rendit dans la Frise, puis à Amsterdam, où débarquent journellement toutes sortes de provenances arrivées de l'Inde. Les riches collections d'insectes qui lui passèrent sous les yeux, au lieu de rassasier sa passion, ne firent que l'exciter davantage. Marie-Sibylle s'embarqua pour la Guyane. Arrivée à Surinam, elle y consacra deux années à peindre les plus beaux insectes de ces contrées. De retour en Europe, elle publia une magnifique édition de son ouvrage, dans lequel sont représentées les métamorphoses des chenilles et les plantes dont se nourrissent les différentes espèces appartenant à cette famille d'insectes.

Gardez-vous de considérer la passion entomologique de M^lle^ de Mérian comme une excentricité; elle a eu pour imitateurs des personnages de premier ordre, hommes d'Etat, ecclésiastiques, magistrats; tous néanmoins n'ont pas fait preuve d'une curiosité aussi vaste et aussi intrépide. Plusieurs se sont bornés à une seule espèce ou se sont renfermés dans une variété. On cite un brave Allemand qui employa quarante ans de sa vie à étudier une mouche. On en a vu se contenter d'observer une portion d'insecte, un seul organe; tel fut l'abbé Catalan, qui, après avoir passé la majeure partie de sa carrière temporelle à observer les yeux des insectes, non pour y lire le secret de leur âme assurément, consigna ses découvertes dans un livre imprimé en 1638.

Que de noms remarquables je pourrais citer encore, sans préjudice de nos célébrités contemporaines! Mais à quoi bon faire étalage d'érudition, puisque, en réalité, je ne revendique d'autre mérite que celui d'avoir puisé aux meilleures sources, afin de recueillir tout ce qui peut rendre mon sujet intéressant.

Certes, je ne commettrai pas la maladresse de soutenir que les araignées sont les perles de la création. Cependant toutes ne ressemblent pas à celles qui, dans nos greniers, nos caves et jusque dans nos chambres, nous ont effrayés bien des fois.

Ne vous est-il pas arrivé de regarder sans trop d'émotion de gracieuses petites araignées courir sur des fleurs ou des fruits qu'on venait de cueillir à votre intention? Lorsque, par une belle matinée de printemps, vous vous promenez au jardin tout le long des bordures garnies de fraises vermeilles ou près d'un massif de framboisiers verts et roses, presque toujours vous voyez des araignées fuir par centaines. Vous ne vous doutez guère qu'elles ont passé la nuit à pourchasser les punaises de bois et autres insectes immondes dont l'odeur eût empoisonné le parfum des fruits.

Plus d'une fois, durant vos promenades champêtres sur ces riches tapis formés par la nature, vous avez vu circuler par myriades des insectes de toutes couleurs, depuis les plus vives jusqu'aux plus tendres nuances; ils ne vous inspiraient aucune frayeur; vous les regardiez comme d'innocentes créatures incapables de vous faire du mal; et pourtant c'étaient des araignées, les plus charmantes de toutes, il est vrai.

Contemplez ce fil aérien, qui serait imperceptible pour vos yeux, si les rayons de soleil ne le faisaient res-

plendir comme de l'argent à travers le ciel bleu; on l'appelle *le fil de la Vierge*. Vingt fois, peut-être, vous vous êtes attendries au charme des touchantes mélodies qu'il inspira à l'un de nos plus savants musiciens, Scudo. Eh bien! ce fil n'est autre chose que l'œuvre d'une araignée aux proportions extrêmement exiguës. D'où vient qu'il semble se promener dans l'air en gardant une position verticale au lieu d'être emporté par la brise? Rien de plus simple; l'animal se tient suspendu à sa base comme un aéronaute dans sa nacelle. C'est sa coutume de voyager ainsi. Où va-t-il? A la conquête d'une nouvelle patrie ou bien à la recherche d'une épouse? Nul ne le sait. Ne serait-il pas possible que le Créateur lui eût confié une mission dont ni vous ni moi n'avons le secret; celle, par exemple, d'absorber en voyage des milliers d'atomes vivants qui, sous forme de miasmes épidémiques, viennent périodiquement décimer des villages et même des villes, en dépit de la

Les fils de la Vierge, dessin de L. Benett.

science médicale, qui en est encore à découvrir la véritable cause de ces invasions délétères? Sans rien affirmer, une pareille hypothèse n'a rien de déraisonnable. D'après une loi dont il a plu à la sagesse divine de nous dérober les motifs, tout ce qui fait partie du règne animal et végétal n'existe et ne continue de vivre qu'à la condition de s'entre-dévorer alternativement.

Observez cette autre araignée qui, perchée au sommet d'un jeune arbre, vient de laisser tomber un long fil, dont elle a assujetti préalablement l'extrémité supérieure. Quel est son dessein? le voici : Savante dans l'art de calculer la direction des vents, elle attend que, selon sa prévision, ce fil balancé par l'air s'en aille, d'oscillation en oscillation, se fixer par le bout demeuré libre et soigneusement enduit de viscosité, à quelque rameau de la rive opposée. L'effet prévu ne s'est pas plutôt accompli que l'observatrice, plus leste qu'un funambule, s'élance sur ce frêle cordeau, ayant soin de la

renforcer par de nouveaux brins qu'elle file en courant.

La corde vient-elle à se rompre, l'intrépide fileuse ne lâche point prise; cramponnée au fragment qui la tient suspendue, elle grimpe avec prestesse et court recommencer son œuvre. Il ressort de là que les araignées ont inventé les ponts suspendus bien avant nos ingénieurs. Moins dangereux que les nôtres, quoique légers et fragiles au suprême degré, les ponts suspendus des araignées ne leur servent qu'à attraper les moucherons, les cousins qui voltigent au-dessus du courant de l'eau. Ces diversités d'habitudes, de mœurs, de génie, sans compter certaines dispositions particulières dans la forme du corps et dans l'arrangement anatomique des organes, ont permis aux naturalistes de classer chaque espèce d'araignée au rang qui lui convient et même à la désigner par un mot. Tenez-vous à savoir ces noms? parcourons, si vous le voulez bien, un tableau publié, en 1805, par M. Ac. Walckenaer; les aranéides, c'est-à-dire les araignées, y sont classées par tribus, genres, familles, suivant leur physionomie, leur tempérament et leur caractère. Ainsi nous trouvons les égorgeuses, les tueuses, les ravageuses, les chasseuses, les coureuses, les marcheuses, les arpenteuses, les chercheuses, les voyageuses; puis viennent les mineuses, les riverines, les sylvines, les sauteuses, les voltigeuses, les paresseuses. En descendant aux subdivisions, voici les maçonnes, les pionnières, les recluses, les admirables... Somme totale du tableau, quatre-vingt-cinq espèces ou variétés; et depuis 1805 ce nombre s'est encore accru de beaucoup. Il en devait être ainsi, puisque la science ne se repose jamais.

Avant de m'étendre davantage sur les qualités et les défauts des araignées et en même temps sur les choses intéressantes qui se rapportent à leur histoire, permettez que j'appelle pour un moment votre attention sur la configuration et la structure physique de ces insectes disgraciés, que tout le monde a pu voir cent fois, mais que bien peu de personnes ont examinés de près, tant leur présence inspire d'aversion.

Les mots *arachnides*, *aranéides*, *araignées*, dont le premier est une dénomination sommaire ou générique, sont ceux qu'emploient les entomologistes pour désigner les insectes qui nous occupent en ce moment.

L'araignée domestique, que nous allons choisir pour type, est de grosseur médiocre, de couleur brune ou roussâtre, tachetée, velue. Son corps se divise en deux parties nettement tranchées. La première comprend la tête et la poitrine ou le corselet; elle est dure et écailleuse. La seconde, souple et renflée comme un grain de raisin, s'appelle le *ventre*. Le point de jonction entre ces deux parties du corps de l'araignée a si peu d'épaisseur qu'on pourrait le comparer à une épingle qui les aurait réunies en les traversant l'une et l'autre.

L'animal est muni de huit pattes, quatre de chaque côté, qui partent du corselet et sont articulées, comme celles de l'écrevisse. A chacune de leurs extrémités se trouve une espèce de pelote ou d'éponge humide et gluante, qui permet à l'araignée de grimper à la surface des corps lisses, ainsi que le font les mouches.

Plus heureuses que nous, les araignées ont huit yeux; quelques-unes six seulement, mais jamais moins. L'abbé Catalan, qui se connaissait en fait d'yeux d'araignée, et bien d'autres naturalistes, les ont comptés et recomptés bien des fois; rien ne vous empêche de vérifier par vous-même. Ces yeux sont implantés et éparpillés au front; ils décrivent un ovale ou s'écartent à droite ou à gauche, cela dépend de l'usage qu'en doit faire l'animal, c'est-à-dire des besoins que lui impose son rang dans l'ordre des aranéides. Les yeux de l'araignée ne sont point protégés par des paupières, ils se protégent d'eux-mêmes; résistants et lisses comme des verres de lunettes, ils peuvent supporter le contact des corps durs, pourvu que le choc ne les brise point.

Jusqu'à présent, les entomologistes se sont évertués en pure perte à découvrir les oreilles des araignées, et, chose singulière, la même difficulté se présente chez tous les insectes. Faut-il en conclure que les insectes sont privés du sens de l'ouïe? Cela n'est pas probable, puisque les mâles de certains insectes, la cigale, entre autres, ont coutume de chanter pour attirer la femelle. D'ailleurs la surdité, on le sait, a pour conséquence le mutisme, en d'autres termes, l'impossibilité d'apprécier et de rendre sciemment les sons. Or comment admettre que la cigale, le grillon puissent chanter s'ils étaient sourds? Quant à l'araignée, elle ne chante pas, c'est vrai, mais elle est réputée pour aimer la musique. Hum! le fait est-il bien certain? Essayons, vous et moi, de résoudre cette importante question.

Pélisson, qui fut le secrétaire et l'ami du surintendant Fouquet, Pélisson, durant sa captivité de quatre ans à la Bastille, avait remarqué une magnifique araignée qui tissait sa toile aux barreaux de sa fenêtre; il lui vint à l'idée de s'en faire une amie comme moyen de diversion à l'ennui de la prison. Voulez-vous savoir comment il s'y prit? Chaque matin, à une heure fixe et précise, Pélisson ordonnait à son domestique de jouer de la musette, pendant que lui-même montrait à la fileuse une mouche grasse et dodue qu'il tenait par une aile. Peu à peu cette double séduction produisit son effet. L'araignée s'habitua à faire les trois quarts du chemin pour saisir la mouche, elle vint sur les genoux du prisonnier et finit par l'aller trouver au fond de la chambre. Était-ce la collation ou le son de la musette qui l'attirait? la gourmandise ou l'attrait de la musique? Voilà justement le doute qu'il s'agit d'éclaircir en répétant l'expérience. Commandez à votre femme de chambre, qui s'y prêtera volontiers, de laisser provisoirement quelques araignées, soi-disant mélomanes, attacher leur toile et établir leur résidence tout autour de votre piano; si tant est qu'elles aiment la musique, elles vous fourniront une excellente occasion d'exercer sur elles le prestige de votre talent.

Revenons à la description physique de notre insecte; nous en étions à la partie antérieure du corps. Indépendamment de ses huit pattes, l'animal en possède deux autres qui, n'étant pas destinées à la marche, font plutôt l'office de bras; ce sont les palpes. Ces deux membres supplémentaires se composent de segments à articulations mobiles, ce qui leur permet de saisir, d'embrasser une proie d'autant plus aisément que leur extrémité se termine par une pince comme on en voit aux écrevisses. Malheur à la victime qui vient d'être appréhendée par ce terrible appareil! Elle est aussitôt attirée entre les tenailles, deux osselets dont les sommets crochus s'écartent ou se rapprochent à la volonté de l'animal. Au fond de ce précipice apparaît la bouche béante, munie de mâchoires, de dents et de lèvres. Elle mord et suce la mouche, le cloporte ou l'insecte jusqu'à la dernière goutte de sang, et ne se décide à l'abandonner que dans un état de dessiccation complète.

La partie postérieure du corps de l'araignée est sans contredit la plus merveilleuse; pour s'en assurer, il

suffit d'en connaître une particularité. Il existe au bas du ventre six petites glandes ou mamelons percés d'une infinité de trous. C'est par là que s'échappe, au gré de l'animal, l'humeur visqueuse qui, par le contact de l'air, est destinée à acquérir la consistance d'un fil.

Aussitôt que l'araignée a jeté son dévolu sur une encoignure de muraille ou de plafond et marqué la place où elle veut commencer, elle y applique une de ses glandes, d'où jaillit une gouttelette qui forme le premier point d'attache. De là elle s'éloigne en tirant après elle le liquide devenu soyeux au fur et à mesure. Arrivée à la distance calculée pour la dimension de la toile, elle y attache ce brin, retourne sur ses pas et continue ce système de va-et-vient jusqu'à ce qu'elle ait achevé la chaîne. Elle procède alors à la trame par la même manœuvre, mais en sens croisé. Au lieu d'entrelacer les fils ainsi que nous le faisons pour nos toiles, elle se contente de les appliquer; leur viscosité les retient suffisamment.

Toutes les surfaces du filet qui ont pour destination d'arrêter le gibier au passage reçoivent une force plus grande au moyen de fils supplémentaires tendus artistement. L'ouvrière n'est pas embarrassée pour cela; ce ne sont ni la matière ni les instruments qui lui manquent, car, si nous en croyons certains naturalistes, Lyonnet, entre autres, chacune des glandes filifères dont nous avons parlé est percée de mille orifices, ce qui représente un total de six mille brins dont l'ensemble, il est vrai, n'équivaut pas à la grosseur d'un cheveu.

Lorsque le travail est achevé, l'araignée s'y installe commodément dans une espèce d'entonnoir qu'elle a disposé tout exprès pour lui servir de guérite. Là, immobile comme le chat qui guette une souris, elle épie, en dormant, le moindre choc. Si faible qu'il soit, elle ne manquera pas de le ressentir, car elle est douée d'un tact d'une finesse extrême, ce qui a été consigné dans cette vieille sentence latine :

« Le sanglier nous surpasse par l'ouïe, le lynx par la vue, le singe par le goût, le vautour par l'odorat et l'araignée par le toucher.»

Aussitôt qu'une mouche, un moucheron vient donner contre le piége et s'y accrocher tant soit peu, vite l'araignée s'élance; elle embrasse l'imprudent au moyen de ses palpes, qui le livrent aux tenailles, et, s'il n'est pas trop volumineux, elle l'emporte en son gîte afin de s'en régaler à son aise.

Il arrive parfois qu'une mouche gigantesque et douée d'une force herculéenne doublée par la peur oppose une résistance désespérée. Dans ce cas, l'araignée se met en devoir de garrotter son adversaire en faisant jouer toutes ses filières à la fois, et parvient d'ordinaire à lui interdire tout mouvement de défense. Mais si elle s'aperçoit que la lutte pour elle devient périlleuse, par un dernier effort elle se hâte de rejeter l'ennemi hors de la place en sapant le plancher tout autour de son corps. Puis, après avoir réparé le dégât, elle retourne à son poste, et, prenant derechef une attitude de sommeil ou de mort, elle attend une proie plus facile. Par bonheur, sa constitution lui permet de supporter un long jeûne, plus d'une expérience en fait foi; qu'il nous suffise d'en citer une seule :

Un savant naturaliste, Jean Francus, ayant eu la curiosité de tenir une araignée enfermée dans un verre pendant une année, l'insecte demeura tout l'hiver engourdi et comme glacé par le froid. Vers la fin d'avril, son geôlier lui envoya une mouche, qui fut aussitôt saisie et expédiée du meilleur appétit. Ce premier repas, suivi d'une diète absolue, ne se renouvela qu'au mois de juillet suivant; peu après l'animal changea de peau.

Ce changement de peau est un phénomène qui se reproduit tous les ans et que vous pouvez observer ainsi que je l'ai fait moi-même.

Au commencement de la belle saison, ayant opéré l'arrestation d'une fort belle araignée qui avait violé mon domicile, je lui donnai pour prison un palais de cristal, vulgairement un bocal. J'avais eu soin d'y ménager un courant d'air au moyen d'une toiture en carton percé de plusieurs trous. La prisonnière commença par s'y fabriquer une toile d'une dimension proportionnée à celle de sa nouvelle demeure. La voyant si bien résignée, je lui envoyai, à titre d'encouragement, une mouche dont elle s'empara et fit son repas, avec la conviction sans doute qu'elle-même en avait fait la capture avec ses filets.

Nonobstant mon doute sur sa reconnaissance, je lui dépêchai une seconde mouche, puis une troisième, puis une quatrième, et enfin un nombre suffisant pour lui servir d'approvisionnement et, en même temps, de société, sans l'exposer toutefois aux dangers d'une révolution ou seulement d'une émeute dans son petit domaine.

Un jour, je la vis triste et souffrante, elle se montrait presque insensible aux attouchements que je me permis d'exercer sur elle avec les barbes d'une plume. Etait-ce un effet de l'intempérance et le résultat d'une indigestion? J'eus quelques remords. Le lendemain matin, de bonne heure, par un des plus beaux jours de l'été, j'allai m'informer des nouvelles de la malade; je ne vis plus que son cadavre flétri par la mort. Mais... ô surprise! à quelque distance, j'aperçus une seconde araignée de même grandeur, fraîche, rose, diaphane. C'était ma prisonnière qui avait fait peau neuve depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pattes. Ce que j'avais pris pour un cadavre n'était qu'un vêtement mis au rebut. Les jours suivants l'araignée, ainsi rhabillée, brunit un peu et reprit ses habitudes ordinaires.

C'est ici l'occasion de dire en passant que cet insecte a une longévité de plusieurs années; les uns disent quatre ans, les autres vont plus loin. Malheureusement il n'existe pas de registres de l'état civil pour les araignées et les expériences des naturalistes ont toujours les inconvénients qu'entraînent les ennuis de la captivité, c'est-à-dire une influence fatale à la durée de la vie.

Ce qui semble plus exactement démontré, c'est que dès que l'araignée a atteint le degré de développement que lui a assigné la nature, son corps cesse de grossir; il n'y a que ses jambes qui continuent de pousser jusqu'à cette grandeur effroyable qui, plus d'une fois, vous a glacées d'épouvante.

Quelques naturalistes ont aussi prétendu que l'araignée parvenue à un certain âge ne file plus, ne tisse plus; ses glandes-mamelles sont épuisées. Alors elle se voit contrainte de conquérir la toile d'une araignée plus jeune, sous peine de mourir sans asile et sans nourriture. Il est bien entendu qu'il ne s'agit point ici de certaines araignées qui ne font jamais de toile, par exemple les maçonnes, les pionnières et d'autres encore.

MAURICE DESCHASTELUS

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES NOUVEAUX DÉPARTEMENTS FRANÇAIS.

CINQ SEMAINES EN SAVOIE.

I. — DE SAINT-RAMBERT-EN-BUGEY AU TUNNEL DU MONT-CENIS.

Pour beaucoup de Français, — pour beaucoup de Parisiens surtout, — la Savoie est un pays sauvage, inculte, et aussi éloigné de la civilisation que le centre de l'Australie ou le pays de Zanguebar; un pays qui produit naturellement des marmottes, comme le Portugal des oranges, et qui n'a d'autre industrie que le ramonage en grand de toutes les cheminées du globe.

La vallée de Saint-Rambert, dessin de A. de Bar.

Je n'en veux pour preuve que l'anecdote suivante, que je tiens d'un témoin auriculaire :

Un Parisien installé à Chambéry peu de temps après l'annexion s'écriait naïvement dans un salon :

— J'ai été bien surpris, en arrivant ici, d'entendre parler français; quelle langue parliez-vous donc avant l'annexion?

— Nous ne parlions pas, lui répondit aussitôt son interlocuteur.

Je ne sais trop si, comme nous l'affirmons avec la modestie qui nous est particulière, nous sommes le peuple le plus spirituel de l'univers. Bien que cette supériorité ne soit guère reconnue au delà de nos frontières, je veux croire, par amour-propre national, qu'elle est incontestable; mais ce qui me paraît non moins incontestable, c'est que nous sommes le peuple le plus obstinément routinier. Nous faisons ce que tout le monde fait, nous disons ce que tout le monde dit, nous

ne voyons que ce que tout le monde voit : nous obéissons aveuglément à l'usage.

Aussi n'est-il pas douteux que tous les moutons de Panurge ne fussent des moutons français.

On va à Bade, à Etretat, parce qu'il est de bon air d'y aller, comme de voyager en Suisse ou en Italie quand *on* se marie. Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais ce *on* me semble un bien drôle de corps.

En tout cas, nous voilà bien loin de la Savoie. Revenons-y par un chemin de traverse, en nous arrêtant toutefois un instant dans une ravissante petite vallée qui débouche à l'une des extrémités de la gare d'Ambérieux et où s'engage le chemin de fer de Genève : c'est la vallée de Saint-Rambert-en-Bugey. Ses montagnes, quoique peu élevées, ont du caractère et abondent en détails gracieux ou pittoresques ; c'est une sorte de prélude aux splendeurs de la Savoie. Ici des bouquets de noyers s'échelonnent sur les pentes verdoyantes; là un bourg fait briller au soleil ses toits de tuiles rouges. Plus loin des rochers se sont éboulés jusque dans l'Albarine, petit cours d'eau qui occupe le fond de la vallée et dont un éclatant rideau de saules et de peupliers dessine les capricieux méandres. L'horizon est peu étendu, car l'étroite vallée suit toutes les

Mongex et le mont d'Otran, dessin de A. de Bar.

sinuosités des montagnes qui l'encaissent, mais aussi le spectacle, toujours varié, change à chaque pas.

La ville de Saint-Rambert, qui ne trouvait pas assez de place pour s'étendre entre l'escarpement de la montagne et le cours de la rivière, s'est allongée dans l'étroit espace resté libre et forme une longue rue, traversée dans presque toute sa longueur par un canal qui se précipite en mugissant sur une roue de moulin. Sur les bords, les femmes lavent, les enfants jouent, et les chiens dorment en rond au soleil. Des bœufs passent, tirant après eux une lourde charrette de foin qui dégage une longue traînée de parfums pénétrants.

Au bout du canal la rue s'infléchit un peu et se termine à un pont de bois. D'un côté l'église, modeste et recueillie; de l'autre, à peu de distance du pont, la gare du chemin de fer. Ici les besoins matériels de la vie, le commerce, le bien-être ; là les besoins moraux, la prière, le mariage, l'enfant qui naît et l'aïeul qui s'éteint.

Vue de loin, la ville est coquette et jolie; vue de près, elle respire une aisance que nous ne retrouverons pas après avoir traversé Culoz.

A quelque distance de Saint-Rambert, une petite route coupe à angle droit la ligne de fer et se met

gaiement à escalader la montagne. Elle suit les détours capricieux d'un torrent assez mal nommé *la Câline*, car, tout le long de son cours, il bondit, écume, rugit et se fâche contre les rochers qui l'encombrent.

Ce joli chemin, qui mène à Conan, est une sorte d'édition in-18 de l'admirable route qui conduit de Saint-Laurent-du-Pont à la grande Chartreuse de Grenoble. Ce sont les mêmes pentes boisées, les mêmes rochers à pic, plongeant leurs flancs abruptes dans le torrent qui les ronge; seulement tout y revêt des proportions plus modestes et moins sévères.

Au-dessus de Saint-Rambert, en remontant la vallée, on trouve Argis, très-petit bourg, auprès duquel je vois un joli site qui passe dans mon album.

Mais ce que le crayon ne peut rendre, c'est le ton vaporeux et chaud des montagnes, le velours vert des peupliers; c'est la limpidité et la fraîcheur de l'eau qui clapote timidement autour de la roche polie où je suis assis.

Plus loin, c'est Tenay dont les maisons s'éparpillent au soleil. Quelques kilomètres encore, et les bois disparaissent, les montagnes dénudées montrent leurs flancs grisâtres. Elles se resserrent, se rapprochent et, en quelques endroits, laissent à peine entre elles un intervalle d'une trentaine de mètres.

Voici maintenant Rossillon, Artemare, d'autres encore. Je passe, le temps presse, et nous arriverons bientôt à Culoz, d'où nous verrons se dérouler les hautes cimes de ma chère Savoie.

J'aime ce pays; j'aime ses habitants naïfs, obligeants, résignés et scrupuleusement probes, ses sites tantôt riants et pleins de lumière, tantôt sombres et mélancoliques, mais toujours grands.

En sortant de Culoz on traverse Châtillon. Le château, bâti sur un promontoire qui s'avance dans le lac, a fourni à Lamartine une de ses plus belles méditations.

C'est aussi le lac du Bourget qui a inspiré au grand poëtes ces admirables stances :

> Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
> Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
> Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
> Jeter l'ancre un seul jour?

Je ne vous parlerai pas d'Aix. Toutes les chroniques hebdomadaires vous ont décrit ses bains et ses ruines romaines. Laissons descendre les voyageurs qui se dirigent vers Annecy et son joli lac bleu, et continuons notre route vers la capitale du vieux duché de Savoie.

Chambéry est une agréable ville. Elle a du mouvement, de l'activité, de larges rues, mais peu d'attraits pour le voyageur en quête d'admirations officielles, car les monuments sont rares et peu remarquables : le château, quelques églises, le palais de justice et la fontaine des Eléphants. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus idéalement laid que cette fontaine.

Représentez-vous quatre moitiés d'éléphants enchâssées dans les quatre faces d'un pilier carré et jetant de l'eau par leurs trompes dans un bassin circulaire. Au milieu du pilier s'élève une colonne surmontée de la statue du général de Boigne. Conception et exécution, tout cela se vaut. En revanche, la statue du président Favre, élevée devant le palais de justice, est une des plus belles œuvres de M. Gumery. Ajoutons un joli jardin à l'entrée de la ville. Voilà ce que les hommes ont fait pour Chambéry. Dieu a fait plus : il lui a donné des environs délicieux, une nature souriante et pleine de ce charme particulier aux pays de montagnes. Le château de Mongex et le mont d'Otran en sont deux des plus charmants spécimens. Le climat, malgré les rigueurs de l'hiver, est presque méridional et donne à la végétation une vigueur peu commune.

Non loin de Chambéry, on rencontre le petit village des Marches, où se trouve un remarquable château. De là on découvre, à l'extrémité d'une plaine riche et accidentée, une montagne dont la forme bizarre arrête l'œil et le surprend. C'est le mont Grenier.

A partir d'une énorme assise de rocs appelée *la Dent du Grenier*, le mont présente une vaste échancrure, une ligne courbe uniforme et sans aspérités. On dirait qu'une main toute-puissante a tranché une partie de cette masse gigantesque. C'est qu'en effet, vers le treizième ou quatorzième siècle (ma mémoire me fait défaut), une partie de la montagne s'écroula tout d'un coup, et une ville entière, saisie au milieu de son activité, dort ensevelie dans une ombre éternelle sous ce lourd linceul de roches brisées.

On raconte à ce sujet la légende que voici :

La ville de Saint-Jean était, à l'époque de la catastrophe, sous la domination d'un de ces seigneurs rapaces et pillards, sans nul souci des lois humaines et divines, un de ces barons cruels dont le moyen âge ne nous offre que trop d'exemples.

Auprès du repaire d'où il s'élançait pour satisfaire ses fauves instincts, s'élevait un paisible monastère qui possédait, entre autres richesses, une statue de la Vierge en marbre noir. Les bons pères avaient eu maintes fois à souffrir des exactions de leur dangereux voisin; ils étaient faibles et ne pouvaient se défendre : ils se résignaient et priaient.

Un jour que la bourse du baron était vide — elle l'était souvent — et que nulle occasion de pillage ne se présentait pour la remplir, il résolut de rendre une visite au couvent. Suivi de ses soldats et de ses compagnons de débauche, le voilà donc qui prend la route du monastère, bien résolu à le mettre à rançon. Les grilles furent bientôt enfoncées, et les quelques serviteurs qui tentèrent une inutile résistance tombèrent sous les coups des assaillants; puis le baron se présenta à l'entrée du chœur, le casque en tête et la masse d'armes au poing, toute fumante encore du sang qu'il venait de répandre.

— Çà, mes pères, dit-il, apportez vos trésors; dressez les tables et tirez votre meilleur vin pour bien recevoir votre seigneur.

Les religieux, qui célébraient le service divin, se groupèrent autour de leur abbé, qui répondit d'une voix ferme :

— Nous n'avons d'autre seigneur que Dieu, et vous n'avez nul droit sur nous.

— Eh bien! si je n'en ai pas, j'en prends.

— Repens-toi, reprit l'abbé. Demande pardon au ciel de tes crimes et de tes violences. La main du Seigneur est étendue sur toi, et tes forfaits vont recevoir leur récompense.

— Pas avant que tu ne reçoives la tienne, dit le farouche baron.

Et, levant sa masse d'armes, il la fit retomber sur la tête du moine, qui roula sur les marches de l'autel.

Aussitôt ses compagnons se répandirent dans toute l'abbaye. Les uns roulaient les pièces de vin au milieu du chœur, et, les défonçant à coups de hache, ils y puisaient à longs traits. Les autres faisaient cuire les vian-

des. Quant au baron, il se rendit au trésor du monastère, en tira les vases sacrés, les ornements et les bannières, qu'il apporta sur l'immense table dressée au milieu même du sanctuaire.

— Mes pères, dit-il en s'adressant aux religieux mornes et silencieux, libre à vous de prendre part à nos plaisirs. Il y a trop longtemps que ces voûtes retentissent de vos ennuyeuses litanies; nous allons leur faire répéter quelque chose de plus gai.

Et il entonna bruyamment le refrain d'une chanson bachique.

— Mes frères, dit le prieur d'une voix grave, nous ne pouvons rester plus longtemps spectateurs d'une pareille profanation. Allons demander asile à nos frères de Myans.

Il fit un signe, et deux robustes moines enlevèrent la Vierge noire qui surmontait l'autel. Il prit lui-même le ciboire qui contenait encore l'hostie sainte, et les religieux se mirent en marche.

— Emportez vos images, dit le baron, j'y consens; mais ce qui est or ou argent, laissez-le, j'en ferai meilleur usage que vous, et il arracha le ciboire des mains du prieur.

Puis, plongeant le vase sacré dans une barrique ouverte :

— Je bois à votre bon voyage, madame la Vierge, dit-il, au moment où la statue passait devant lui.

En ce moment un rayon de soleil traversant les vitraux coloriés tomba sur le sombre marbre et sembla mettre une flamme dans ses yeux.

Les religieux sortirent en chantant le *De profundis*. L'église, souillée de vin et de sang, retentit bientôt des folles clameurs de l'orgie, auxquelles se joignait par moments l'écho de plus en plus affaibli de l'hymne funèbre.

A l'instant où l'impie baron s'arrêtait devant les grilles du couvent, un petit nuage noir se fixait au sommet du mont Grenier, et, s'étendant avec une effrayante rapidité, il le couvrit bientôt entièrement de ses ombres sinistres. Un premier coup de tonnerre répondit au meurtre de l'abbé et une pluie torrentielle commença de tomber sur la montagne. Cependant le nuage s'étendait toujours, et quand les religieux sortirent du monastère il semblait le couvrir d'un vaste linceul noir que déchiraient çà et là les blanches lueurs de la foudre.

L'orgie continuait dans le saint lieu, livré à toutes les profanations. Pourtant des cœurs moins endurcis eussent été effrayés des prodiges qui s'accomplissaient autour d'eux. Aux rires bruyants que leur renvoyait l'écho des voûtes sonores se mêlaient des plaintes et des gémissements; des gouttes de sang s'échappèrent des plaies du christ qu'ils avaient placé sur la table pour présider au festin; elles s'enflammaient en tombant, et nul effort ne pouvait éteindre cette flamme miraculeuse; les démons sculptés sur les chapiteaux des colonnes s'agitaient en grimaçant dans leur feuillage de pierre, et les cierges allumés pour combattre l'obscurité ne jetaient sur les visages livides qu'une pâle lueur, trop faible pour percer les ténèbres palpables qui s'épaississaient toujours.

Enfin les religieux atteignirent l'église de Myans, et, au moment même où l'image sainte de la Vierge noire fut placée sur l'autel, un cri terrible, le cri de toute une ville folle de terreur, s'éleva dans les airs. Aussitôt un bruit plus terrible encore lui répondit. On eût dit que tous les tonnerres du ciel, toutes les vagues furieuses de l'océan déchaîné se confondaient dans ce bruit formidable... Le mont Grenier venait de s'écrouler, ensevelissant sous ses débris la ville et le monastère.

Les rocs détachés roulèrent jusqu'au seuil de l'église de Myans. On raconte qu'ils étaient poussés par des démons vers l'humble chapelle où les religieux venaient de trouver un asile, mais qu'ils furent arrêtés par le geste impérieux d'une femme entièrement noire.

L'église de Myans et sa vierge de marbre noir sont aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage très-vénéré en Savoie.

Quand on atteint la Maurienne, le paysage change d'aspect. La nature riante des environs de Chambéry fait place à des sites plus sévères. Les neiges éternelles apparaissent, les sapins se mêlent aux noyers et dessinent sur les montagnes de larges places d'un ton intense et presque noir. Je traversai rapidement la distance qui me séparait de Saint-Michel, car j'avais appris que les travaux du chemin de fer qui doit franchir par les crêtes le mont Cenis, en attendant l'achèvement du tunnel des Alpes, étaient presque terminés, et j'étais curieux de voir cet audacieux travail.

Malgré l'impétuosité du train qui, implacable comme la destinée, m'emporte vers le but sans me permettre de m'arrêter aux beautés de la route, j'ai le temps de jeter un coup d'œil sur un rocher qui s'élève au-dessus des bouillonnements de l'Arc et qui fut le berceau de la maison de Savoie. C'est de là qu'elle s'élança vers l'avenir, et Humbert aux blanches mains, son fondateur, si ambitieux qu'il fût, n'en avait certes pas prévu la grandeur. Ce rocher, désert et oublié, c'est l'aïeul du trône de Florence; il dort dans son repos comme dorment dans leurs tombes les grands hommes qui depuis le onzième siècle ont travaillé sans relâche à la grandeur présente de leur maison. Aujourd'hui l'histoire murmure leurs noms et l'eau mugit au pied de leur berceau détruit : un peu de bruit, c'est tout ce qui reste au fond de la gloire.

Saint-Michel est, en somme, une ville assez laide, soumise à deux véritables fléaux, la poussière et les mouches... S'il pleut, la première se transforme en une boue épaisse et noire, auprès de laquelle le plus affreux macadam paraîtrait propre comme un parquet ciré.

Placée au milieu d'un amphithéâtre de montagnes variées de nature et de formes, elle détache ses toits rouges, ses larges cheminées brunes et son clocher de pierre blanche sur une croupe verte parsemée de bouquets de noyers aux tons colorés. A ses pieds, l'Arc, petite rivière qui n'est qu'une longue suite de cascades, roule en mugissant ses flocons d'écume argentée. Sur l'autre rive c'est le Chatelard, qui découpe une silhouette sombre sur un fond de verdure. Puis, au-dessus, Saint-Martin-d'Arc, à demi enfoui sous les noyers touffus; plus loin, le pont de la Saulce fait avec son encadrement de montagnes un charmant sujet de tableau.

Le village d'où il tire son nom — puis-je appeler cela un village? — est une sorte de ruelle d'environ un mètre cinquante de large, taillée dans une côte boisée et bordée d'un côté par quelques masures qui ont un pied sur le sentier et l'autre sur l'escarpement qui va se plonger dans l'Arc. Mais un chaud rayon de soleil éclaire tout cela. La vigne envoie ses pampres flexibles sur une des maisonnettes délabrées et forme un berceau d'ombre qui semble attacher à cette misère, à cette décrépitude

une pensée de jeunesse et de bonheur. Un paysan passe dessous avec son âne; devant, des enfants, pieds nus, en haillons, jouent gaiement. Que de charme dans cette scène! quelle grâce infinie jusque dans ses plus petits détails!

Croyez-moi, laissez quelquefois de côté votre guide officiel, quittez la grande route, enfoncez-vous dans les sentiers, et vous reconnaîtrez que, si dans les grands aspects de la nature la puissance et la majesté de Dieu vous écrasent, c'est dans les coins ignorés, dans les solitudes dédaignées que sa bonté se dévoile et vous touche.

Tout passe en ce monde, hommes et choses. Hier encore voyageurs et marchandises quittaient les wagons à Saint-Michel pour s'entasser dans les diligences ou s'empiler sur les charrettes. Aujourd'hui, au moment où vous lirez ces lignes, les aubergistes inoccupés parcourent leurs chambres désertes en méditant sur l'instabilité des choses humaines. Les enseignes crient vainement sur leurs gonds rouillés pour appeler les voyageurs absents; les charrettes dorment sous la remise, les mules s'engraissent à l'écurie, et il ne reste à Saint-Michel déchu que le souvenir de sa splendeur passée, sa boue noire, ses mines d'anthracite et sa chaux hydraulique.

Les Marches et le mont Grenier, dessin de A. de Bar.

C'est véritablement à Saint-Michel que commence ma promenade.

Jusque-là je m'étais servi du chemin de fer : moyen commode sans doute, rapide, c'est incontestable, mais ennuyeux, c'est incontestable aussi.

Mais le 30 juin je jetai ma boîte à peindre sur mon dos, je m'armai du grand bâton ferré, — utile ami qui m'a rendu de signalés services, — et je me mis à arpenter la route qui longe les capricieux zigzags décrits par le lit de rochers où bondit la *rivière d'Arc*. Ce ne fut pas sans avoir cordialement serré la main des hôtes complaisants et des excellents compagnons que le hasard m'avait fait rencontrer à Saint-Michel, surtout celle de M. Shepherd Saurey, jeune ingénieur anglais, obligeant et aimable, comme le sont ses compatriotes quand ils ont une fois rompu le vernis glacé sous lequel ils se voilent.

Je jetai en passant un coup d'œil rapide sur un pauvre village, campé plutôt qu'assis sur un étroit rebord de la montagne, et qui se réveillera un matin dans le beau milieu de la rivière, l'eau bouillonnante rongeant sans cesse le pied du roc où il se tient en équilibre comme un héron sur une patte.

Je passai vite, car de gros nuages noirs qui roulaient sur ma tête m'envoyaient par intervalles de larges gouttes de pluie qui éperonnaient ma marche. Ils eurent ce-

Le tunnel du mont Cenis, dessin de A. de Bar.

pendant la politesse d'attendre pour éclater que je fusse arrivé aux Fourneaux, où j'avais fixé mon étape. Mais à peine avais-je atteint l'hôtel du *Percement des Alpes*, qui s'élève au milieu d'une véritable ville d'ateliers et de magasins, qu'une averse diluvienne enveloppa magasins et ateliers d'un rideau gris parfaitement impénétrable à l'œil, mais trop pénétrant pour songer à autre chose qu'à le regarder tomber.

Je ne connais rien de triste, de banal et d'ennuyeux comme une chambre d'hôtel, mais quand il pleut c'est navrant!

Je devrais profiter de cette inaction forcée pour vous parler du tunnel et vous introduire dans cette galerie qui s'étend aujourd'hui à plus de quatre mille mètres. Mais, grâce à MM. les ingénieurs de la direction technique du percement des Alpes et aux petitesses de l'esprit administratif, il m'est impossible de vous en dire un

mot; nous resterons, comme j'y suis resté moi-même, à l'entrée. Cela nous donnera le temps de remarquer qu'il aurait mieux valu ne rien faire du tout et laisser au rocher nu sa sauvage grandeur que d'y élever cette entrée de cave, qui n'a ni majesté ni caractère.

Disons cependant que c'est une gigantesque entreprise que celle-là, et que, tout en admirant comme ils doivent l'être les puissants travaux de l'antiquité, je crois n'être que juste en affirmant que le dix-neuvième siècle les dépasse.

J'ai visité l'œuvre la plus colossale peut-être de ces civilisations éteintes, les pyramides de Giseh, et je suis resté confondu devant leur masse immense.

L'orgueil du roi-soleil, qui élevait Versailles pour y vivre, m'a semblé bien mesquin auprès de celui du souverain qui bâtissait une montagne pour s'en faire un tombeau. Mais si on lui eût proposé de placer son cercueil au milieu d'une montagne de seize cents mètres d'élévation, en perçant une galerie de six mètres de hauteur sur huit mètres de large, et cela sur une longueur de treize mille mètres, il eût certainement souri de pitié, et l'imprudent ingénieur eût été envoyé aux petites-maisons de Memphis.

Cependant aujourd'hui ce projet s'exécute sans que le monde s'en étonne davantage que s'il s'agissait de forer la butte Montmartre.

Le pont de la Saulce, dessin de A. de Bar.

Un fait remarquable encore, c'est la facilité avec laquelle on exécute ces travaux de géants et le bien-être qu'on assure aux hommes qu'on y emploie. Ainsi, au pied du mont des Fourneaux (car c'est lui que traverse le tunnel, le mont Cenis reste bien tranquille à vingt-trois kilomètres de là) il n'y avait qu'un pauvre village aux ruelles étroites et bourbeuses, aujourd'hui il y a une ville. Sur le bord de l'Arc sont les machines pour la compression de l'air; pris en bas et lancé dans des tuyaux de conduite, il escalade la montagne et va au fond de la galerie faire agir les perforateurs, fournir à la respiration des hommes et chasser les gaz dus aux explosions des mines. De l'autre côté de la route, les logements des ouvriers et de leur famille, ceux des ingénieurs, les ateliers et les magasins remplis de tout ce qui peut être nécessaire aux travaux et aux hommes. Depuis la plus grosse pièce jusqu'au plus mince clou d'épingle, tout s'y trouve, tout, même un théâtre! La troupe se recrute dans le personnel des travaux, et la scène est installée dans une salle basse de l'hôtel tenu par le signor Piovani, un hôte complaisant s'il en fut!

ALEXANDRE DE BAR.

(*La fin prochainement.*)

VARIÉTÉS.

LE MUSÉE DES DÉCORATIONS.

Plusieurs jours se passèrent avant que Mme de Vanhelt me fît l'honneur de me recevoir. Elle n'était pas tous les jours disposée à raconter quelqu'une de ces belles histoires qui étaient le commentaire obligé de sa collection.

Mais sitôt qu'elle eut retrouvé le bon moment, qui revient inévitable pour tous les hommes de bonne volonté, elle me le fit savoir, et j'accourus.

— Soyez le bienvenu, me dit-elle, et, s'il vous plaît, nous ouvrirons ce tiroir en l'honneur des francs buveurs allemands. Le grand historien latin que vous citez si volontiers, Tacite, a signalé le premier cette passion des Germains pour la dive bouteille, célébrée par Rabelais :

« Ce n'est pas une honte parmi eux, disait-il en parlant des mœurs des Germains, de passer à boire les journées et les nuits entières. C'est là que se font les réconciliations et les alliances; c'est là qu'ils traitent de l'élection des princes et de toutes les affaires relatives à la paix et à la guerre. Ils ne trouvent aucun temps plus propre que celui du repas, parce qu'on n'y déguise point ses vraies pensées, ou que la chaleur du vin porte l'esprit aux entreprises les plus hardies. »

Luther, le grand réformateur, aimait le vin, et le bon vin. En 1586 fut établie en son honneur la *confrérie de la Corne*, et c'est pourquoi j'ai conservé précieusement cette corne enjolivée, où se lit encore en lettres d'argent le nom de la comtesse Henriette, la digne épouse du comte Henri de Baubenhausen, grand maître de l'ordre Teutonique. La bonne dame avait été de bonne heure affiliée à l'ordre de la Corne, mais elle avait fait de ce joli emblème un flacon de sa toilette; aussi la corne exhale-t-elle encore une suave odeur d'eau de la reine de Hongrie.

— Il y avait aussi l'*ordre de la Coupe*, moins renommé que l'*ordre des Coteaux*, célébré par Despréaux dans sa troisième satire.

— Au premier rang de l'ordre des Coteaux, nous devons signaler l'un des plus beaux esprits du grand siècle, appelé Saint-Evremond. Un jour que Saint-Evremond mangeait chez M. de Laverdin, évêque du Mans, cet évêque se prit à le railler sur sa délicatesse et sur celle du comte d'Olonne et du marquis de Bois-Dauphin.

« Ces messieurs, dit le spirituel prélat, outrent tout, à force de vouloir raffiner sur tout; ils ne sauraient manger que du veau de rivière, il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Tersine. Ils ne sont pas moins difficiles pour le fruit; et pour le vin, ils ne sauraient le boire que des *trois-coteaux* d'Aï, de Haut-Villiers et d'Avenay. »

M. de Saint-Evremond ne manqua pas de faire part à ses amis de cette conversation, et ils répétèrent si souvent ce que Mgr l'évêque du Mans avait dit des *coteaux*, et en plaisantèrent en tant d'occasions, qu'on les appela les *Trois-Coteaux*.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison de novembre 1868.

— Ce petit croissant d'or émaillé de rouge, sur lequel vous lisez en lettres bleues : *Los en Croissant*, fut fondé dans la ville d'Angers, en l'an de grâce 1448 : l'assemblée se faisait dans l'église Saint-Maurice d'Angers. Le premier article des statuts était que « nul ne peut être élu ni porter cet ordre, s'il n'est duc, prince, marquis, comte, vicomte, ou issu d'ancienne chevalerie et gentilhomme de ses quatre lignées, et que sa personne ne soit sans vilains cas de reproche. »

— Ce bout de cordelière entrelacée et enveloppant l'écu de France et de Bretagne, avec cette gente devise : *J'ai le corps délié !* fut dessiné par Anne de Bretagne. Il fallait, pour avoir l'honneur de porter cette cordelière, être de haute noblesse et probablement dégagé de tout lien conjugal.

— Ce petit légume en ivoire, qui se portait à la boutonnière et ressemblait de loin à la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ce n'est pas grand'chose, au premier abord, mais cela représente une idée ingénieuse.

Il y avait, au milieu de la Restauration, une vingtaine de beaux esprits très-peu connus; ils s'étaient juré, l'un aidant l'autre, et celui-ci poussant celui-là, de se bombarder à l'Académie. A ces causes, ils avaient institué *le dîner à la soupe à l'oignon*, et quand ils furent à l'Académie, il advint, hélas! que toutes leurs dents étaient tombées et que leur célèbre dîner ne fut plus qu'un souvenir. De cette association, M. Scribe a fait une aimable comédie : *la Camaraderie*. Il y a de l'oignon, me direz-vous, dans bien des élections académiques.

— En même temps, voici le cachet des *Enfants de Paris*, le bouton des *Enfants de Tours*, le masque du *Roi de la bazoche* et le gant brodé de l'*Académie des délicats*.

— L'impératrice de Russie, Catherine II, avait institué dans un petit salon de l'Ermitage une académie où régnait M. de Ségur.

J'ai conservé, reprit Mme de Vanhelt, le règlement écrit de la main de la czarine, et plus d'un salon, même hollandais, même parisien, en ferait grandement son profit :

« On déposera en entrant ses titres et son rang, de même que sa couronne, son chapeau et son épée. — Les prétentions fondées sur les prérogatives de la naissance, l'orgueil ou autres sentiments de nature semblable devront aussi rester à la porte. — Soyez gai; toutefois *ne cassez* ni ne gâtez rien. — Asseyez-vous, restez debout, marchez, faites ce que bon vous semblera, *sans faire attention à personne*. — Parlez modérément, pour ne pas troubler les autres. — Discutez sans colère et sans vivacité. — Bannissez *les soupirs et les bâillements*, pour ne pas causer d'ennui et n'être à charge à personne. — Les jeux innocents proposés par une personne de la société doivent être acceptés par les autres. — Mangez doucement et avec *appétit*, buvez avec modération, pour que chacun retrouve ses jambes en sortant. — Laissez les querelles à la porte; *ce qui entre par une oreille doit sortir par l'autre* avant de passer le seuil de l'*Ermitage*. Si quelqu'un manquait au règlement ci-dessus, pour chaque faute, et sur le témoignage de deux personnes, il sera obligé de boire un *verre d'eau fraîche* (sans en

excepter les dames) ; indépendamment de cela, il lira à haute voix une page de la *Télémachide*. »

— Ce petit éteignoir d'argent, émaillé de fleurs de lis d'or, représente en effet l'*ordre de l'Eteignoir*, dont le roi Louis XVIII lui-même avait dicté les statuts. Les voici :

« Ayant connaissance du respect de mondit sieur... pour les vieilles doctrines, de son zèle pour le maintien des préjugés conservateurs des empires ; prenant en considération cette haine vigoureuse pour toute espèce de lumières, dont il a donné tant de preuves ; cette intolérance salutaire qu'il exerce autant qu'il est en lui contre toute idée qualifiée de libérale, de philosophique ou de constitutionnelle ; voulant signaler en lui cette obscurité profonde, épaisse, incommensurable, dont il s'est environné par tant d'écrits et de travaux...

« L'avons nommé et le nommons par ces présentes *chevalier de l'ordre sombre de l'Eteignoir*, institué sur un décret en date de la 3734e nuit de notre règne, entendant qu'à ce titre il jouisse dans toute l'étendue de notre empire des honneurs, droits et prérogatives attachés à cette éminente distinction.

« Donné à Obscuropolis, la... nuit de notre règne.

« Signé : Misophane, Micaldo. »

— Cette ancre d'or, attachée à un cordon vert, représente un ordre aboli depuis longtemps : l'*ordre de la Félicité*. Il avait ses chevalières et ses chevaliers, ses apologistes et ses détracteurs. Il avait aussi ses chansonniers.

— La *Société de la fourchette* a duré plus longtemps et dure encore. Voici la fourchette avec laquelle M. de Chateaubriand, placé entre Etienne et M. de Jouy, mérita les honneurs et le surnom de *la Grande Fourchette*. Il était jeune alors ! il était content de sa gloire ! il ne se doutait pas que dans les derniers jours de sa vie il serait protégé par un nouveau chansonnier qui s'appelait Béranger. M. de Chateaubriand, membre de l'ordre de la Fourchette, et plus tard membre de l'Académie française, ambassadeur et pair de France !

A ces mots, Mme de Vanhelt resta toute songeuse. Elle pensait sans doute à la frivolité des honneurs d'ici-bas.

— Au demeurant, reprit-elle après un silence, il n'y a rien de plus charmant pour nous autres femmes, rien de plus durable aussi, que l'*ordre de l'Eventail*. Celui-ci, par exemple (et d'une main habile elle déployait le plus bel éventail décoré par Boucher), appartenait à la reine elle-même, à Marie-Antoinette ; elle en avait fait le sceptre éblouissant de l'élégance.

Ah ! que de fois l'aimable femme a caché sous ce frêle objet son innocente ironie. Elle croyait que les courtisans ne voyaient pas son sourire... elle ne se doutait pas que chacun de ses sourires se tournait contre elle en accusation !

— Cette épingle à la pointe d'or représente un novice dans l'*ordre de la Malice*, dont voici les statuts principaux :

« Défenses sont faites de prendre aucun domestique champenois, suisse ou picard. — On ne pourra faire élever dans sa maison ni dindons, ni oies, ni moutons. — Mais on aura, pour le bon exemple, beaucoup de singes, de chats, de perroquets, de chouettes, de renards et de pies. »

Ces statuts étaient précédés de la préface en vers. Il était de bon goût de la savoir par cœur :

Celui qui veut de la *malice*
Devenir un digne *profès*,
Doit si bien tendre ses filets
Pendant le temps qu'il est *novice*,
Qu'il ne passe jamais un jour
Sans avoir fait quelque bon tour.
Mais que l'aimable politesse,
L'esprit fin, la délicatesse,
Brillent en toute occasion ;
Et que jamais malice noire,
De fait ou bien d'intention,
Ne ternisse la belle gloire
Que dans l'*ordre* il faut acquérir.

— Il y avait aussi l'*ordre des Marionnettes* et l'*ordre de la Marmite*... Hélas ! je n'ai jamais pu retrouver les insignes de ces deux confréries.

Mais en revanche admirez le *médaillon* de Mlle Clairon, frappé en son honneur par le célèbre comédien Garrick. Il fit représenter par Gravelot un dessin dans lequel Clairon figure entourée de tous les attributs de la tragédie : un de ses bras s'appuie sur une pile de livres ; on y lit les noms de Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. Melpomène est auprès d'elle et la couronne. Sur le haut du dessin on lit : *Prophétie accomplie*, et tout au bas ces vers que Garrick lui-même avait composés :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon esprit n'a point été déçu.
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Plus d'un poëte a porté le médaillon de la célèbre Clairon. Un peu plus tard, les amateurs en faisaient des jetons pour le reversis. Ce que c'est que de nous !

— L'*ordre des Menteurs* a laissé, en souvenir de son passage ici-bas, une aimable chanson, que chantent encore les bateliers de la Meuse :

Ah ! j'ai vu, j'ai vu...
— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une grenouille
Qui filait sa quenouille
Au bord d'un fossé.
— Compère, vous mentez.

Ah ! j'ai vu, j'ai vu...
— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une mouche
Qui se rinçait la bouche
Avec un pavé.
— Compère, vous mentez.

— Dans les statuts de la société dramatique du marquis de Paulny, nous retrouvons trois couplets du poëte Ronsard, où toute sagesse est contenue :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait d'éclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu, cette vêprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Certes, les vers de la pléiade étaient pour le moins aussi bons que les vers du cénacle.

— Un peu plus loin nous rencontrons, qui l'eût dit ? l'*ordre de la Persévérance*, institué, qui l'eût cru ? par le jeune duc de Fitz-James et M. de Lauzun, son camarade.

Les chevaliers de l'ordre de la Persévérance portaient une écharpe violette avec un anneau, sur lequel étaient

gravées : *Vertu, bonté, persévérance.* Voici l'anneau ; tout le reste est parti.

En ce moment je compris que Mme de Vanhelt était au bout de ses souvenirs, ou du moins qu'elle n'en voulait pas dire davantage.

Alors je pris congé d'elle, en la remerciant de toutes ses bontés.

— Ne croyez pas, me dit-elle avec un beau salut, que nous ayons épuisé toute cette chevalerie intime... Il y en a peut-être une centaine que je passe ou que j'oublie.

Ainsi, la *société de la Pomone* et la *société du Printemps,* composée uniquement des plus belles personnes de la ville de Lausanne. La plus âgée n'avait pas vingt ans ; toutes agréables, plusieurs jolies et deux ou trois d'une beauté parfaite. Elles s'assemblaient dans les maisons les unes des autres presque tous les jours, sans y être sous la garde d'une mère ou d'une tante. Elles riaient, chantaient, jouaient aux cartes et même la comédie ; mais au sein de cette gaieté insouciante elles se respectaient et étaient respectées.

— Parmi les ordres ridicules, nous compterons les *Priseurs,* les *Fumeurs,* les *Bossus,* les *Précieux,* les *Précieuses.* Il y avait même un *ordre du Sabre,* et de celui-là que Dieu nous préserve. Mais, vous le voyez, je suis lasse. Adieu ! Séparons-nous. Peut-être après ma mort, mes héritiers, trouvant en si bel ordre une suite de si beaux ordres, en feront présent à quelque musée, en souvenir d'une curieuse qui n'a fait de mal à personne.

Ainsi je pris congé de l'aimable femme, et j'appris sa mort peu de temps après.

On m'a dit plus tard que sa collection fut dispersée, et que plus d'une belle Frisonne, ou plus d'une Flamande endimanchée avait fait son profit de ces galantes reliques du temps passé. CH. WALLUT.

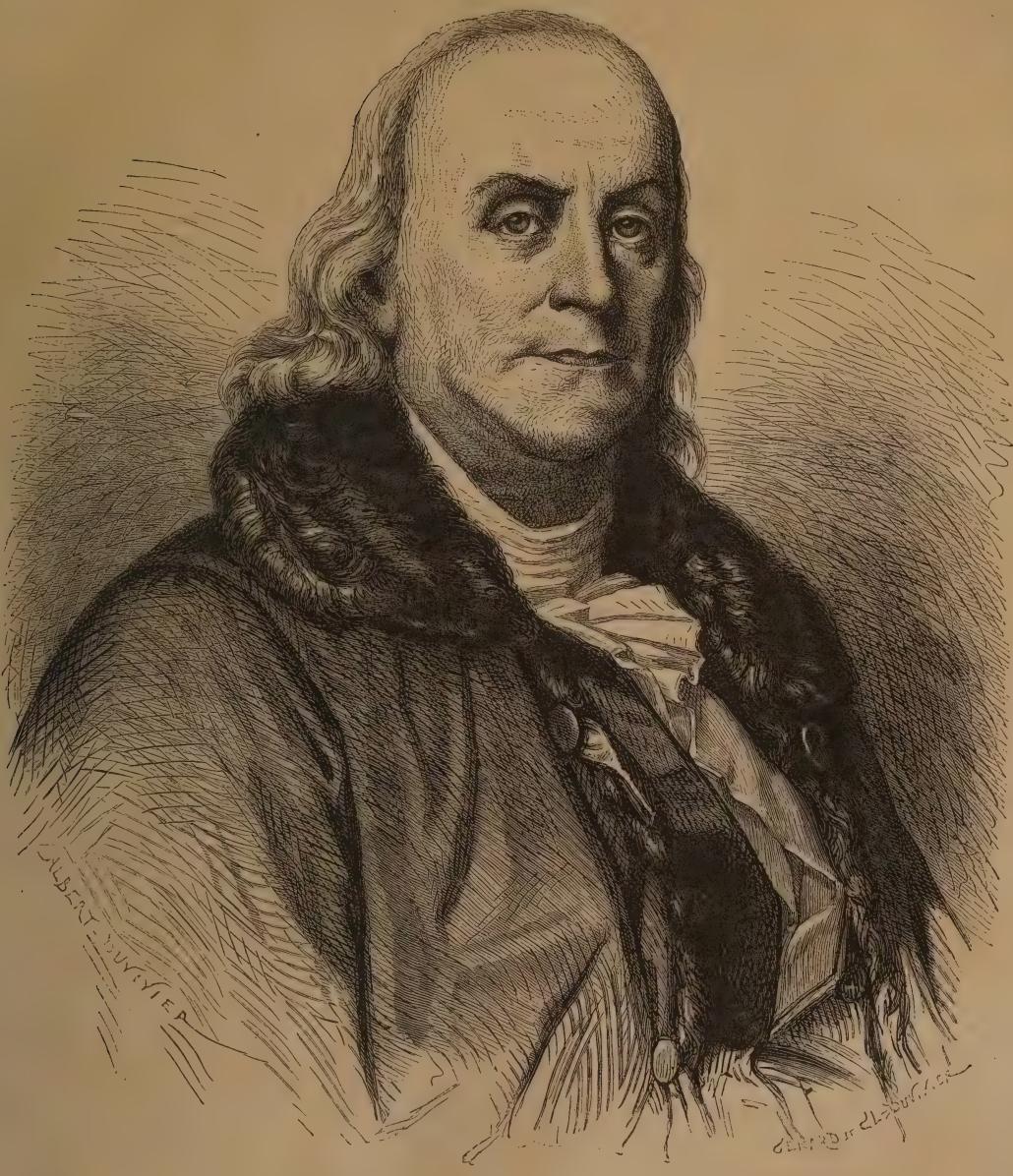
Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LA MYTHOLOGIE MODERNE.

L'épée de Damoclès, composition de L. Breton.

PORTRAITS HISTORIQUES.

LE PHILOSOPHE DE PASSY.



Benjamin Franklin. Dessin de A. Duvivier

Rien ne ressemblait moins au Paris d'aujourd'hui que le Paris de 1782. Mais si, au milieu de la transformation générale, il est un coin de la ville qui ait plus particulièrement perdu sa physionomie d'autrefois, c'est la partie comprise entre le faubourg Saint-Honoré, le petit village des Ternes et la Seine. En 1782, sauf la chaussée centrale et l'allée sur le bord du fleuve que l'on appelait le *Cours de la Reine*, les Champs-Élysées n'existaient réellement pas comme promenade, et, la nuit, il eût été dangereux de s'y attarder. Chaillot n'était composé que de grands clos, de vastes maisons religieuses et de méchantes masures. Grace à leur charmante position et à la proximité du bois de Boulogne, Auteuil et Passy étaient plus coquets et mieux habités. Quelques

grandes familles et beaucoup de financiers y avaient fait construire de gracieuses demeures dont les derniers vestiges disparaissent chaque jour, surtout depuis que Passy et Auteuil ont été englobés dans Paris.

La route qui longe le fleuve était fort animée à l'époque de notre récit. Il n'existait pas d'autre voie entre Paris et Versailles où résidaient la Cour et les ministres. Toute la journée c'était un passage sans fin de cavaliers, de piétons et de voitures de toute espèce : militaires, gentilshommes attachés à la maison du roi, grandes dames allant faire la cour à la reine, solliciteurs de tout rang et de toute classe, pourvoyeurs de denrées et de marchandises de toute nature. Cette marquise, parée dès la pointe du jour, couverte de soie et de diamants, avec l'immense échafaudage de coiffure dressé sur sa tête par un émule de Léonard, volait au lever de la reine, tandis que ces grisettes, empilées dans un coucou, rieuses et chantantes comme une nichée d'amours, s'en allaient montrer leurs frais visages et leurs croix à la Jeannette à leurs cousins, qui servaient aux gardes.

Au jour où commence notre récit, en 1782, la cohue n'avait été ni moins nombreuse ni moins bruyante qu'à l'ordinaire, mais la route commençait à devenir solitaire, le soleil s'inclinait à l'horizon, brisant ses derniers rayons sur les nuages qu'il teintait de pourpre et d'or. Près du bord du fleuve était assis un vieillard de taille moyenne couvert de larges habits de drap brun. Sa belle figure avait une remarquable expression de sagacité et de douceur, et sa tête, contre l'usage général du temps, ne portait ni poudre ni perruque. Ses longs cheveux blancs tombaient flottants sur ses épaules. Ce personnage, dans lequel on aurait pu voir un vieux rentier ou un négociant de la rue Saint-Honoré retiré des affaires après fortune faite, se reposait en contemplant l'admirable spectacle d'un coucher de soleil. Il fut tout à coup détourné de sa contemplation et de ses rêveries par le bruit des pas d'un homme, qui, après l'avoir salué en passant, alla s'asseoir à son tour à une centaine de pas plus bas.

Autant les traits du vieillard respiraient le calme et la paix, autant ceux du nouveau venu trahissaient l'anxiété et la colère. D'une pâleur livide, les yeux rougis, le front chargé de désespoir, il était sous l'empire d'une douleur qu'il ne pouvait maîtriser. Il ne l'essayait même pas : il se levait, s'asseyait et se levait encore.

A un certain moment, comme il approchait précipitamment de l'eau qui coulait profonde à ses pieds, le vieillard fit un mouvement vers lui, mais il s'arrêta soudain, voyant celui qu'il surveillait reprendre la place où il était assis. Cependant le soleil avait depuis longtemps quitté l'horizon, la nuit descendait rapide, et déjà le vieillard, à l'aide de lunettes, avait eu quelque peine à voir l'heure à sa montre qu'il consultait de temps en temps. Après quelques hésitations, s'approchant d'un pas ferme de l'affligé :

— Monsieur, lui dit-il en découvrant sa tête vénérable, l'âge a blanchi mes cheveux : excusez-moi donc si je viens vous offrir mes services. Ne m'en veuillez point d'intervenir dans votre douleur; je n'en ai aucun droit, je le sais, mais, homme, il ne m'est pas permis de voir souffrir un homme sans chercher à le secourir ou du moins à le consoler.

Et, comme le jeune homme surpris protestait du geste contre cette intervention inattendue :

— J'ai été jeune aussi, reprit-il, et quoique je n'aie pas le droit de me plaindre de la vie, cependant j'ai souffert. Plus d'une fois, j'ai été inquiet du pain du lendemain, et, pour ressource, je ne possédais certainement pas l'instruction que vous avez reçue. Si chez vous, monsieur, c'est le cœur qui souffre, j'ai pour ces maux-là un remède infaillible et souverain, le travail.

— Eh, monsieur! s'écria impétueusement le jeune homme, c'est précisément le travail qui me manque! Ce que j'ai? — vous me paraissez un brave homme, — je vais vous le dire, ma femme a faim, mon enfant a faim...

— Et pour leur donner du pain, vous songiez à vous jeter à la rivière! Voyons, voyons, il ne faut pas que je fasse comme le maître d'école de La Fontaine, nous moraliserons demain, aujourd'hui allons au plus pressé.

Et, ouvrant sa bourse, le vieillard en tira cinq pièces d'or.

— Mais, monsieur, que faites-vous, je ne demande pas l'aumône.

— Je le sais bien, et moi, jeune homme, je ne suis pas assez riche pour la faire. C'est à titre de prêt que je vous prie d'accepter ce que je vous offre. C'est un prêt, et comme, lorsque vous pourrez me rendre cette petite somme, ou je ne serai plus à Paris ou je n'en saurais que faire, il faut que vous me fassiez la promesse de prêter à votre tour cet argent, et aux mêmes conditions, à un homme qui en aura besoin. Ainsi cinq louis entretreront dans le crédit public, et, de mains en mains, ils reviendront peut-être à quelques-uns de mes descendants. N'hésitez donc plus, monsieur, et courez vite près de votre famille. Sachez d'ailleurs que tout ce que je possède ne saurait payer les sacrifices de votre pays pour le mien. Tenez, prenez, présentez mes respects à votre femme, et, demain, venez à sept heures du matin me trouver à Passy, nous causerons : j'ai des amis influents. Vous demanderez l'Américain, tout le monde à Passy vous indiquera ma demeure... Non, non, plus un mot, pas de remercîments.

— Mais, monsieur, vous ne savez pas même mon nom, je ne pourrai pas même apprendre à ma fille à bénir le vôtre...

— A demain, à demain; courez vite, je veux vous voir partir; une poignée de main et au revoir.

Et comme le jeune homme s'inclinait pour baiser la main que le vieillard lui tendait :

— Jamais, monsieur, dit celui-ci, un homme ne doit baiser la main d'un homme, — n'oubliez pas notre rendez-vous.

Le vieillard ne s'éloigna du bord du fleuve que lorsqu'il eut entendu se perdre dans le lointain le bruit des pas de celui qu'il venait de secourir si noblement. Alors, appuyé sur un bâton de pommier sauvage, l'Américain — donnons lui encore le nom qu'il a pris — remonta la berge du fleuve, traversa diagonalement la route de Versailles et s'engagea dans une des petites ruelles bordées de murs qui grimpaient à cette époque jusqu'à Passy. Comme il passait à côté d'un jardin dont la grille s'ouvrait sur la rue, le promeneur, glissant la tête à travers les barreaux, plongea ses regards sous les arbres, et apercevant une ombre errante :

— Bonsoir, madame Brillon! dit-il.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'une femme dont la nuit empêchait de distinguer les traits, s'avançant vers la grille, répondit :

— Vous vous dérangez, voisin, et n'êtes réellement pas raisonnable; est-il sage de rentrer si tard?

Et, comme Mme Brillon se disposait à ouvrir la grille :

— Non, pas ce soir, voisine, dit le vieillard, je suis un peu fatigué et je vais me coucher dès que j'aurai soupé. J'ai bien employé ma journée; je suis allé à Versailles voir M. le comte de Vergennes...

— Eh bien?

— Tout marche au mieux, voisine, les lettres de là-bas arrivent chargées d'excellentes nouvelles, le ministre est triomphant, le roi enchanté, et je crois même que la reine finira par être des nôtres. Ensuite, je suis rentré à Paris et j'ai été demander à dîner à M. de Beaumarchais, qui m'a fait rire comme un fou; puis après, je suis allé faire visite à M. le marquis de Condorcet et à M. Le Roy, avec lequel j'ai entrepris quelques expériences de physique. Enfin, tout en rêvant, je suis revenu en suivant le bord de l'eau.

— Voisin, vous avez décidément une passion pour la Seine, vous finirez par y choir, fin digne d'un philosophe.

— Ta, ta! vous ne savez donc point que j'ai été un si habile nageur, que, lors de mon premier voyage à Londres, j'ai failli m'établir professeur de natation? J'aurais trouvé mon pain quotidien dans l'eau de la Tamise. Cela vous fait rire... Eh bien, oui, j'aime la Seine, c'est une miniature des grands fleuves de mon pays. Mais je bavarde comme si je n'avais ni faim ni lassitude. Bonne nuit, voisine, mes amitiés à Brillon, il est déjà au lit, le paresseux! quand j'aurai soupé, j'en ferai autant.

Là-dessus, le vieillard serra la main de Mme Brillon, et, appuyé sur son bâton, il se remit en marche. Parvenu à une petite porte, il l'ouvrit et entra dans un jardin au fond duquel s'élevait une fraîche maison, petite, mais élégante. Au bruit, un domestique accourut, et, quelques minutes après, le vieillard soupait tout en décachetant et parcourant une volumineuse correspondance. A la fin du repas, une vieille cuisinière entra dans la salle à manger :

— Monsieur, dit-elle avec l'accent le plus satisfait du monde, est-il content de son rôti? une magnifique poularde que lui avait envoyée M. de Lalande.

— Ma foi, Marie, je vous avoue que je ne l'ai pas goûtée; elle devait être excellente. En vérité avec moi vous perdez vos talents culinaires; mais si vous voulez me donner du café pas trop chaud, car je n'ai jamais compris pourquoi il fallait se brûler la bouche pour trouver le café bon, vous me ferez un grand plaisir.

Le café fut versé comme le voulait le maître de la maison; une heure après, les lumières étaient éteintes et tout dormait dans la paisible demeure.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, le vieillard était assis devant son bureau tout chargé de cartes et et de papiers disposés et classés dans un ordre parfait. Le travailleur matinal, couvert des mêmes vêtements que la veille, écrivait, prenait des notes et cachetait des lettres; sur une des enveloppes, un œil indiscret eût pu lire cette glorieuse suscription : « A Washington, généralissime des forces militaires de la république américaine. »

A sept heures, un domestique vint annoncer à son maître qu'un monsieur, qui se disait attendu, demandait à être introduit.

— Faites entrer, Pierre, faites entrer.

Cet ordre fut promptement exécuté et le visiteur se présenta. A peine entré dans le cabinet, et avant que celui à qui il rendait cet hommage eût le temps de s'y opposer, le nouveau venu tomba à ses pieds en s'écriant d'une voix pleine de larmes :

— Monsieur Benjamin Franklin!

— Que faites-vous, monsieur, que faites-vous! dit le vieillard.

Et quand, avec une vigueur dont on ne l'aurait pas cru capable, il eut relevé le jeune homme prosterné, il reprit avec une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher :

— Allons, mon ami, calmez-vous; asseyons-nous et faisons connaissance. D'abord, comment va votre famille?

— Ah! monsieur, quand en cherchant votre adresse j'ai appris votre nom, un tel sentiment de bonheur s'est emparé de moi, que si ce n'avait été la crainte de vous paraître oublieux ou ingrat, je serais retourné en courant à Paris dire à ma pauvre femme : Nous sommes sauvés!

— Voyons, voyons, dit Franklin, mettons du calme et de l'ordre dans ce que nous avons à nous dire. Et d'abord racontez-moi ce que vous voudrez bien me confier de votre vie, ce qu'il faut que je sache pour pouvoir utilement vous servir.

— Ma vie est bien simple, monsieur. Je me nomme Joseph Lenoir, j'ai reçu une assez bonne éducation. J'ai été élevé chez les pères de l'Oratoire, où mon père donnait des leçons de mathématiques. Il était veuf. Je n'avais que vingt ans lorsqu'il mourut. J'embrassai la même carrière que lui; grâce à la réputation qu'il avait laissée, plus qu'à mon propre mérite, j'eus d'abord de nombreux élèves; et quoiqu'en France on paye plus les maîtres de danse que les professeurs de sciences exactes, je vivais heureux du fruit de mon travail, et me crus assez sûr de l'avenir pour me marier. J'épousai une jeune fille sans fortune, orpheline; je l'aimais et je l'aime aujourd'hui plus encore qu'à l'heure où elle daigna se confier à moi et accepter mon nom. Les commencements de notre ménage furent tranquilles, j'avais du travail; l'aisance régnait dans notre intérieur, dont la naisance d'un enfant était encore venu accroître le paisible bonheur. Malheureusement, je tombai malade; pendant six mois je fus aux prises avec la mort; quand je me relevai, de notre petit ménage il ne nous restait plus que le lit sur lequel j'avais tant souffert. Louise, pour me soigner, avait tout vendu. Je cherchai des leçons; les cours étaient commencés, mes anciens élèves avaient pris des maîtres, je ne trouvai pas de travail, je frappai à toutes les portes, même à celles de quelques amis...

— Les amis de Job...

— Mon propriétaire, que je ne pouvais payer, nous chassa de notre logement, j'installai ma femme dans un pauvre garni où elle est avec sa fille... Et, depuis vingt-quatre heures... sans pain... n'en ayant pas à leur porter... vous nous avez sauvés. Ah! si vous aviez vu hier ma femme donner du pain à notre enfant...

Franklin se leva brusquement et alla vers la fenêtre, comme pour regarder dans le jardin; pendant quelques minutes pas une parole ne fut prononcée. Enfin le vieillard parvint à dominer son émotion, mais sa voix tremblait encore lorsqu'il dit :

— Allons! allons! imaginez-vous maintenant que vous avez fait un mauvais rêve, et voilà tout. Votre femme et votre fille se portent bien?

— Oui, monsieur.

— A la bonne heure, car pour peu qu'elles souffrent,

un grand médecin de mes amis, Cabanis, ira les visiter. C'est un homme de bien, et à tout hasard, quand vous serez établi comme vous devez l'être, il se rendra auprès de votre femme... Mais avant d'aller plus loin, je me souviens que je n'ai pas déjeuné. Voulez-vous, s'il vous plaît, partager ce repas avec moi?

Lenoir opposa quelque résistance ; mais bientôt les deux convives se trouvèrent attablés devant un solide déjeuner, assez différent de ceux que faisait habituellement le philosophe. Quand le repas fut terminé, passant son bras sous celui de son protégé, Franklin l'entraîna vers une petite tonnelle au fond du jardin, et le faisant asseoir à ses côtés :

— Vous me plaisez, dit-il, monsieur Lenoir, et je crois, en vérité, que j'ai eu la main heureuse en vous rencontrant. Mais puisque vous avez bien voulu me raconter votre vie, pour que tout soit égal entre nous... — Savez-vous l'anglais? oui, bravo! — pour que tout soit égal entre nous, car comme a dit le poëte :

Amongst inequals no society (1).

je vous dois le récit de la mienne. Elle vous apprendra que l'amour du travail et l'esprit de conduite finissent toujours par triompher de la fortune contraire.

Je suis né, comme a dit Tacite, *ex humili stirpe*, d'une humble souche, le 17 janvier 1706 (2), à Boston. Mon père se maria deux fois. De sa première femme il eut sept enfants ; de sa seconde, Abiah Folger, qui fut ma vertueuse et honorée mère, il en eut dix. Pour élever une si grande famille, mon père n'avait que son métier : il était fabricant de chandelles. Avec quelle sévère économie il fallait tenir sa maison, lui seul et ma mère le savent. Que leurs noms soient bénis! Ayant cru distinguer en moi quelques heureuses dispositions, mon père voulut d'abord me faire donner une éducation libérale, afin de me réparer à entrer dans l'Eglise presbytérienne. Je travaillais de grand cœur, mais ne pouvant subvenir aux dépenses nécessitées par un tel dessein, mon père fut forcé de me reprendre chez lui pour l'aider dans son état ; je n'avais que dix ans. Là s'arrêta mon instruction classique, mon cher élève de l'Oratoire. Vous voyez qu'hier soir j'avais raison de dire que votre éducation avait été plus complète que la mienne.

Pendant deux longues années, je coupai des mèches et emplis des moules avec le suif fondu. Mon père alors me confia à un horloger, avec lequel il ne put s'entendre pour les conditions de mon apprentissage, et il me reprit de nouveau. Je me remis au suif que je n'aimais guère. Il faut vous dire, cher monsieur, que je faisais la chasse aux livres comme d'autres enfants la font aux plaisirs. Je lisais, relisais tout ce qui me tombait sous la main ; malheureusement la bibliothèque de la maison paternelle ne contenait guère qu'une Bible. Aussi, tout le peu d'argent qui me venait, je l'employais à acheter quelques ouvrages. Les *Voyages* développèrent mon goût pour les aventures de l'Océan; mais mon père ne voulut jamais consentir à me laisser embrasser la profession de marin.

Par une sage prévoyance, il fit ce que Rabelais recommande : quand nous avions quelque loisir, il me conduisait dans les fabriques, m'en montrait le travail et m'apprenait le nom et l'usage des outils. Aussi, plus tard, suis-je toujours parvenu à exécuter, bien ou mal, de mes propres mains, la chose dont j'avais besoin.

(1) Entre inégaux, pas de société.
(2) 6 janvier 1706, ancien style.

Mon amour pour les livres engagea mon père à me faire entrer, en qualité d'apprenti, chez mon frère James, qui était imprimeur. Je n'avais que douze ans. Je devins assez rapidement un bon ouvrier. Ajoutez que dans mon nouvel état je trouvai plus de facilités pour satisfaire mon goût pour la lecture. J'y consacrai une partie de mes nuits; je me formai à pouvoir exprimer mes pensées, et, grâce à quelques articles que je publiai dans un journal édité par mon frère, je m'acquis d'utiles et honorables amitiés.

Mais il me fallait des livres. Mon frère payait ma nourriture, je le priai de me donner la moitié de l'argent que cela coûtait, et, en ne mangeant pas de viande et en ne buvant que de l'eau, je pus encore faire des économies que naturellement j'employai à mes chères acquisitions.

Ce régime, auquel je me soumis longtemps, n'a jamais affaibli mes forces. J'avais seize ans à cette époque ; Socrate me rendit un grand service : il m'apprit qu'il ne fallait jamais parler dogmatiquement, mais bien employer toujours la forme dubitative et modeste. Cette méthode m'a toujours été fort utile ; je n'ai jamais blessé un amour-propre ni choqué une conscience.

Le gouverneur ayant interdit à mon frère le droit de se mêler de journalisme, tout en restant apprenti je devins le gérant de la feuille qu'il publiait. Cette position accrut la considération dont je jouissais, mais cette estime blessa la susceptibilité un peu jalouse de James.

Il devint dur pour moi, parfois même il me frappait. Ces mauvais traitements me firent commettre une faute. Je m'enfuis sans avoir terminé le temps de mon apprentissage, et, sans rien dire à ma famille, je m'embarquai.

Après un voyage de trois jours, je me trouvai à New-York, à trois cents milles des miens, presque sans argent, sans recommandations, sans connaissances. Je n'avais que dix-sept ans, mais j'étais fort et je savais mon état. Vous voyez, monsieur Lenoir, que je n'ai pas toujours marché sur des chemins semés de fleurs.

— C'est vrai, monsieur, mais vous les avez jonchés de lauriers.

— Savez-vous ce que deviendront les vôtres? Je ne trouvai point d'ouvrage à New-York ; on me dit que j'en obtiendrais à Philadelphie. Je partis ; il y avait cent milles à franchir. Enfin j'arrivai, non sans peine. J'entrai à Philadelphie un dimanche, avec mes habits de travail et un dollar (5 fr. 25 c.) dans ma poche. Je mourais de faim. Un boulanger, pour trois sous, — je ne savais pas la valeur de l'argent dans ce pays, — me donna trois miches. J'en mis une sous chaque bras, tandis que je dévorais la troisième. C'est ainsi que je passai devant la maison de mon futur beau-père, M. Read. Sa fille était sur le seuil de la porte. Elle me vit, et m'a dit depuis, en riant, que je faisais une bien gauche et bien ridicule figure. Le lendemain j'étais embauché. Je quittai l'hôtel où j'avais passé la nuit et trouvai à louer une petite chambre, précisément dans la maison de M. Read.

Vous me croyez sauvé de toute méchante épreuve. Je le pensais aussi ; mais vous allez voir que bien d'autres tribulations m'attendaient. Au bout de quelques mois, un hasard m'ayant mis en rapport avec le gouverneur de la province, sir William Keith m'offrit les fonds nécessaires pour établir une imprimerie, et il fut convenu que je me rendrais en Angleterre afin d'y acheter les caractères et les presses. En effet, sir William me fit

partir en me donnant l'assurance que je trouverais à Londres ses lettres de recommandation et de crédit. Je m'embarquai sur ces belles promesses et j'arrivai à Londres, le 24 décembre 1724, avec quinze pistoles (150 fr.), ayant à ma charge un jeune Américain sans ressources, qui s'était attaché à moi, et, dès le premier jour, je fus forcé de reconnaître que W. Keith m'avait indignement trompé. Mon pot au lait était cassé. Je ne perdis pas de temps, et, faisant bon visage au malheur, je m'engageai comme ouvrier dans la célèbre imprimerie de Palmer et ensuite chez Watts. C'est là, réellement, que j'appris tout ce qu'un typographe doit savoir.

L'exemple de mon économie et de ma frugalité, qui ne nuisaient point à ma santé, agit sur mes camarades d'atelier, et tous, à l'exception de deux ou trois endurcis, renoncèrent à l'usage de la bière. Bien payé, considéré, je repris activement pendant les nuits mes chères lectures et mes études ; je publiai même une petite brochure qui eut quelque succès. Ma seule distraction était alors, en été, d'aller nager dans la Tamise. Plus tard, j'ai publié deux petits traités sur l'art de la natation.

Cependant, un Américain, M. Denham, avec lequel j'étais venu de New-York, se préparait à retourner dans sa patrie. Il m'offrit de me ramener à Philadelphie et de me prendre en qualité de commis pour tenir la correspondance et les livres. Cette offre me séduisit ; je quittai Londres le 23 juillet 1728 et je débarquai en Amérique le 11 octobre. Quelque temps après, mon patron étant mort, je redevins ouvrier typographe, et plus tard j'ouvris une imprimerie, qui finit par prospérer. J'étais devenu un compositeur habile : dans une journée, je composais une feuille *in-folio*, format *pro patriâ*, imprimée en *cicéro*, avec des notes en *petit romain*. Je gravai les vignettes dont j'avais besoin, et parvins même à fondre des caractères et à organiser des presses en taille-douce, les premières qui aient marché en Amérique.

Je ne voudrais pas que vous crussiez, vous qui vous êtes sagement marié par amour, que je n'ai pas eu mon roman de cœur. Avant de partir pour Londres, j'avais fait ma cour à miss Read, et nous étions d'accord pour nous unir. Mais sa mère nous fit observer que j'allais m'éloigner pour un temps peut-être assez long, qu'il valait mieux attendre mon retour. D'ailleurs nous étions si jeunes tous les deux ! Quand, arrivé en Angleterre, je compris l'incertitude de mon avenir, je ne voulus pas entretenir le cœur de miss Read dans un dessein dont je ne prévoyais plus le terme. Abandonnée par moi, pressée par ses parents, miss Read se maria à un mauvais sujet qui la trompa cruellement, la maltraita et finit par l'abandonner. Je regardais ma conduite et mon voyage entrepris si légèrement comme la cause première de tous ses malheurs. Aussi, quand la pauvre et chère délaissée devint veuve, je demandai sa main et l'épousai le 1er septembre 1730. Ma femme fut pour moi la plus tendre des compagnes ; elle m'aida dans les commencements de mon commerce, et nous avons toujours tâché de nous rendre mutuellement heureux. Elle avait, comme moi, le sentiment de l'économie. Au début, quoique nos affaires prospérassent, et qu'un journal que j'avais fondé et mes almanachs nous donnassent de beaux bénéfices, nous n'avions pas de domestiques, notre table était modeste et frugale, notre mobilier le plus simple possible. Mon déjeuner consistait en un morceau de pain et du lait que je prenais dans un bol de terre de deux sous. Mais voyez un peu comme le luxe pénètre dans les familles, malgré les meilleures résolutions ! Un beau matin, je trouvai mon déjeuner servi dans une tasse de porcelaine avec une cuiller d'argent. C'était ma chère femme qui, sans m'en rien dire, avait fait cette emplette au prix de vingt-trois shillings (28 fr. 75 c.). Mme Franklin ne voulut ni s'excuser ni se justifier, elle se contenta de répondre qu'elle croyait son mari aussi digne d'une cuiller d'argent que le mari de toute autre de ses voisines. Depuis, j'ai acquis de l'argenterie pour bien des milliers de livres, mais, à mes yeux, ni plat ciselé ni théière en or ne vaudront jamais ma cuiller d'honneur.

A peine Franklin avait-il prononcé ces dernières paroles, qu'un homme mis avec une exquise élégance parut sous la tonnelle dont il s'était approché sans être entendu.

— Ah ! s'écria Franklin, en levant les bras vers le ciel, c'est la Providence qui vous envoie.

— Quelle Providence, mon cher philosophe pratique, la Providence qui récompense ou celle qui punit, la fée Grognon ou la fée Charmante ?

Lenoir s'était levé.

— Voilà, dit Franklin, en désignant M. Lenoir du geste, l'envoyé de celle dont je parle : monsieur de Beaumarchais, je vous présente M. Lenoir, un jeune mathématicien. Monsieur Lenoir, saluez l'homme le plus spirituel de Paris.

— Retirez bien vite ce mot, monsieur le ministre plénipotentiaire de la république américaine, ou, si monsieur n'est pas discret, je suis un homme perdu ! Que diraient le patriarche Voltaire, Diderot, M. de Boufflers, MM. de Mirabeau père et fils, mon ennemi intime mons Bergasse, et l'illustre auteur du *Cercle*, M. Poinsinet. Ils me déchireront si vous ne rétractez pas votre imprudente parole ; car ils ne sont pas doux les hommes d'esprit ! je ne parle que de ceux de France ; ceux d'Amérique sont d'autre espèce, ils font de petits livres et de grandes choses ; ils ne pérorent pas sur la liberté, ils la fondent, et si une grande loi de la nature a échappé au génie de Newton, il la découvrent.

— Là ! que vous disais-je, monsieur Lenoir ? Voilà M. Beaumarchais qui se condamne par sa propre bouche. Mais, mon cher munitionnaire général des Bostoniens, quel vent heureux aujourd'hui vous amène ? Ne vous éloignez pas, monsieur Lenoir ; deux honnêtes gens peuvent toujours parler ouvertement devant un honnête homme.

— Le bailly de Suffren a battu l'escadre anglaise de Johnston, pris Négapatnam et Trinquemale, et deux de mes corsaires, chargés d'armes et de munitions de guerre, sont entrés à New-York.

— Victoire ! Excusez-moi, messieurs, si je m'absente quelques minutes ; je vais, par un petit mot, apprendre ces grandes nouvelles à mon cher collègue Silas Deane et écrire une lettre de félicitations au ministre de la marine. Il faudra bien que l'Angleterre cède, enfin !

Beaumarchais suivit quelques instants des yeux le vieillard, qui s'éloignait d'un pas joyeux :

— Quel homme ! dit-il, en s'adressant à M. Lenoir ; c'est l'honneur, le conseil et la force de sa patrie. Plus que Washington, peut-être, il aura contribué à l'affranchir. C'est lui, et lui seul, l'illustre savant, le modeste philosophe, le moraliste incomparable, — ah ! combien Molière l'eût aimé ! — qui a rendu populaire en France la cause américaine. Il a tout séduit, la cour et la ville,

Turgot et Necker, La Rochefoucauld et de Vergennes, Paris et la province, le roi et, quoiqu'elle s'en défende, la reine elle-même. Il a, je ne sais par quelle magie, fait ouvrir toutes les bourses et fondé le crédit d'une nation qui n'avait pas un dollar pour payer ses soldats ou seulement pour leur donner de la poudre et du pain. Je le connais depuis qu'il est venu en France, en 1776, suivre les négociations entamées par Silas Deane avec la cour de Versailles. Il était précédé de ses belles découvertes sur l'électricité, et tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui n'avaient pas lu ses admirables traités de morale et les almanachs du bonhomme Richard, ceux qui ne savaient pas que, le premier, il avait créé, en Amérique, des bibliothèques publiques, des cabinets de lecture, des compagnies de pompiers, des sociétés d'assurance, des hôpitaux, croyaient que l'inventeur des paratonnerres n'était qu'un savant bien savant, envoyé en France parce qu'il était l'ami de M. le duc de La Rochefoucauld et membre de notre Académie des sciences. Il lui a suffi de paraître pour dissiper cette erreur. M. Benjamin Franklin est un politique des plus fins qui existent; c'est lui qui a amené la France à signer le traité d'alliance de 1778; c'est le plus charmant des causeurs, un lettré délicat; il lit Horace dans sa belle langue et parle espagnol et italien comme vous venez de l'entendre parler français. Causez avec lui d'industrie, de commerce, d'agriculture, de marine, et, Dieu me pardonne, de philosophie, il vous écoutera; mais, en deux mots, comme il sait les dire, il vous prouvera qu'il connaît ces questions mieux que vous. Il vous dira les plus belles choses du monde, et il ne tiendra pas à lui que vous ne croyiez que c'est vous qui les lui avez apprises. Nous n'avons pas, en France, un homme qui le vaille. Comment a-t-il pu apprendre tout ce qu'il sait? comment a-t-il pu, surtout, traverser le monde et ses misères et conserver cette jeunesse de cœur, cette sincérité d'émotion, cette inaltérable bonté, qui font de lui un être à part? Cependant il a au fond de l'âme une profonde douleur : son fils combat dans les rangs des troupes anglaises.

— Que dites-vous? le fils combattant contre le père! Ah! si je descendais d'un tel homme...

— Taisez-vous, monsieur, le voici qui revient.

— L'affaire est faite, dit Franklin en reprenant sa place sous la tonnelle, et les lettres sont parties. Quel effet! à Versailles; et que vous êtes aimable d'être revenu si promptement m'apporter de si bonnes nouvelles! Aussi, je vous dois une récompense; je veux vous donner les services et le dévouement d'un galant homme, jeune, instruit et honnête; vous devez en avoir besoin, ne fût-ce que pour compter l'or que vont vous rapporter vos heureux navires.

— Accepté! accepté!

— Merci. Mais, cher monsieur Beaumarchais, d'abord, je ne vous donne pas ce jeune homme, je vous le prête, car je compte plus tard le prendre avec moi.

— Si vous le jugez digne d'un tel honneur, je ne pourrai jamais le payer assez.

— Très-facilement, au contraire; mais, ce que je désire, c'est qu'il soit attaché à votre cabinet et qu'il devienne notre unique intermédiaire. Il me sera très-utile, car il parle anglais; et, puisqu'il faut tout vous dire, en écoutant leur maître, vos commis ont appris à si bien causer qu'ils ne savent plus se taire, et, dans la partie que nous jouons, nous n'avons pas de raisons pour que messieurs les Anglais connaissent nos cartes.

— Deux cents louis par an et un petit intérêt dans mes armements conviendront-ils à votre protégé?

— Mon protégé, le voici!

Et du geste Franklin désigna Lenoir. Beaumarchais lui tendit la main et, attachant sur le jeune homme, tremblant de joie, son regard si ferme et si fin :

— Pardon, monsieur, reprit-il; en parlant de traitement, je me suis trompé : au lieu de deux cents louis, c'est trois cents que j'ai voulu dire; et, comme il l'a désiré, à partir de cette heure vous êtes, monsieur, aux ordres de M. Franklin, et vous avez votre place dans mon cabinet, où vous n'aurez à faire qu'à moi.

Comme Lenoir était trop ému pour répondre, ce fut le philosophe qui le fit :

— Vous relevez tout ce que vous faites par une grâce qui n'appartient qu'à vous. Recevez les remercîments de M. Lenoir, que je garderai, si vous le voulez bien, toute la journée, mais qui, demain matin, se rendra à son poste près de vous.

M. de Beaumarchais salua Franklin, serra la main de son nouvel employé, en lui disant :

— A demain, à neuf heures, c'est entendu; et il s'éloigna.

— C'est très-bien, mon jeune ami, reprit le vieillard vous voilà tranquille pour l'avenir; mais Mme Lenoir ne peut point rester dans le logement où elle se trouve aujourd'hui : il ne faut pas qu'elle y couche. Vous allez la chercher avec sa fille; — pendant ce temps-là, en attendant votre établissement définitif, j'ai une voisine, — la bonté même, — Mme Brillon, qui va vous trouver un petit appartement bien simple, et vous vous y installerez dès ce soir; ce projet vous sourit-il?

— Ah! monsieur, vous me disiez ce matin de considérer mon malheur passé comme un rêve; mais c'est le bonheur présent qui me semble un songe... Je crains de me réveiller; et vous avez dit tant de bien de moi à M. de Beaumarchais, que j'ai grand'peur d'être au-dessous de la position qu'il veut bien m'accorder.

— Allez vite chercher Mme Lenoir; j'ai hâte de faire sa connaissance.

Bien des mois se sont passés depuis les scènes que nous venons de raconter. L'Angleterre a été obligée de plier; les armées franco-américaines, conduites par le plus homme de bien des grands hommes modernes, Washington, ont triomphé de la bravoure anglaise, l'indépendance de la république américaine a été reconnue le 20 janvier 1783; et Franklin, pour surveiller les intérêts de sa chère patrie, qu'il a si énergiquement défendue, continue à demeurer à Passy, dans cette admirable société de l'abbé Morellet, de Cabanis, de Condorcet, de Turgot, de d'Alembert, de Malesherbes, de Mably, de La Rochefoucauld, de Raynal, qui se pressent autour de Mme Helvétius; réunion de sages, de penseurs et de savants telle que la France n'en eut jamais de semblable. Tous attendent et rêvent la liberté, tous la veulent pure, calme, bienfaisante; presque tous, hélas! mourront, ou sans la saluer ou frappés par elle. En vain l'Amérique appelle Franklin, il ne peut se décider à quitter la France, à ne plus assister, à côté de Bailly, aux séances de l'Académie des sciences, à interrompre sa correspondance journalière avec la Société royale de Londres, dont il est un des membres; à ne plus recevoir les soins de la famille Brillon et de M. Le Veillard. Il s'est attaché aussi à la famille Lenoir, dont la petite fille a grandi, pour ainsi dire, sur ses genoux. Il sent bien, au fond de la société, gronder l'orage; il a

déjà même entendu la voix de Mirabeau, mais son âme généreuse n'en est point ébranlée. Quelquefois cependant le sentiment de sa patrie absente lui remonte au cœur, et il relit les lettres de Washington, qui le conjure de venir l'aider dans son œuvre. Il songe alors à son foyer, depuis si longtemps désert; à ses premiers amis et à cette ville de Philadelphie, où il a été humble ouvrier imprimeur; à la bibliothèque qu'il y a fondée; à l'université qu'il y a établie, à l'hospice créé par ses soins. Fermera-t-il les yeux sans avoir vu la récolte qu'il a semée? Après avoir consacré sa vie à son pays, ne lui doit-il pas les derniers enseignements de sa vieillesse et l'honneur de garder sa dépouille mortelle? Déjà son corps si robuste sent les approches des derniers jours: la maladie de la pierre le fait cruellement souffrir; alors il n'hésite plus, et il annonce à ses amis qu'il se décide à partir. M. Le Veillard lui répond qu'il ne le quittera pas, et la famille Lenoir, dont il a créé la rapide fortune grâce à la part d'intérêt dans les armements de Beaumarchais, déclare qu'elle suivra son bienfaiteur :

— Mon cher voisin, si les amis qui désirent vous accompagner, dit Mme Brillon, les larmes aux yeux, pouvaient tous le faire, vous ne trouveriez pas de vaisseau assez grand pour les contenir.

En 1785, Franklin quitta la France; Lenoir et sa famille étaient sur le navire qui l'emportait. Jeune encore, sans autre affection que sa femme et sa fille, derrière lui il ne laissait rien de son cœur, et tous, lui et les siens, ils s'étaient donnés à l'homme qui les avait sauvés. Nul incident ne troubla ce voyage. Franklin avait hâte d'arriver : il sentait que sa présence pouvait encore être utile à sa patrie. L'Angleterre et l'Europe entière, avant elle, avaient reconnu la république des États-Unis, c'était beaucoup sans doute, mais il fallait maintenant donner à cette terre affranchie la constitution la plus propre à assurer sa sécurité et sa grandeur. La tâche des hommes de guerre avait cessé; celle non moins grande, non moins périlleuse des législateurs commençait. Aucune des institutions de la vieille Europe ne paraissait à Franklin, non plus qu'à Washington, convenir au génie et aux mœurs de l'Amérique; tous deux avaient été amenés à rêver pour leur patrie ce que l'on a appelé le *self-government;* mais comment le constituer et sur quelles bases l'asseoir? grave problème qui tourmentait Franklin, le législateur le plus pratique qui ait jamais existé. Il sentait de quel poids serait sa parole dans les débats qui allaient s'engager autour du berceau de la jeune république, et cette responsabilité, sans l'effrayer outre mesure, préoccupait vivement son esprit pendant toute la traversée.

Lorsque l'Amérique, et particulièrement Philadelphie, apprirent que le grand citoyen avait quitté les côtes de France, on se prépara à le recevoir dignement. Ce fut une folie, un délire! Toute la Pensylvanie eut, pour ainsi dire, les yeux tournés vers la mer. Philadelphie, où il devait débarquer, fut envahie par tous les habitants de l'État. Femmes, enfants, vieillards, accoururent à cette fête nationale. Dès que l'on eut signalé le bâtiment qui le portait, une véritable escadre, pavoisée du glorieux drapeau étoilé, partit à sa rencontre, au bruit de toutes les cloches mises en branle et des salves de canon, et bientôt le vaisseau triomphateur disparut pour ainsi dire au milieu de la forêt de mâts qui l'entourait. A peine Franklin parut-il sur le pont, que des *hourras*, comme seuls savent en pousser les peuples reconnaissants, s'élevèrent jusqu'au ciel. Lui, pâle, les cheveux au vent, debout, seul, sur la dunette, répondait à cette furie de joie en agitant son chapeau d'une main convulsive.

Quand le navire fut rangé à quai, et que Franklin descendit à terre, au milieu d'une foule telle que l'Amérique n'en avait jamais vu, l'ovation devint un véritable péril. Accablé de bouquets, pressé en tous sens, malgré les efforts de ses amis, par la vague qui se ruait autour de lui, le visage baigné de larmes, il se sentit presque défaillir, et ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'il put monter dans la voiture qui l'attendait, protégée par une garde d'honneur et par le corps municipal de la cité.

Après les jours de fête vinrent les heures laborieuses. Membre du Congrès comme député de la Pensylvanie, il fit partie, au même titre, de la Convention qui se réunit, en mai 1787, pour formuler la constitution; sur sa proposition, Washington se vit appelé à l'honneur de la présider. Ce grand travail terminé le 17 septembre, et approuvé par tous les États de la confédération, Washington reçut la récompense de sa vie : le vote national lui conféra la présidence de la république.

Franklin déclinait vers la tombe. Dès 1788, il déclara publiquement que son âge et ses infirmités lui interdisaient de s'occuper plus longtemps des affaires publiques; il ne vécut que pour sa famille et pour ses amis, laissant, du reste, sa porte ouverte à ceux qui réclamaient les conseils de sa science et de sa sagesse. Il entretenait toujours une nombreuse correspondance, surtout avec l'Europe. En 1788, il répondait à M. de La Rochefoucauld : « Vous avez raison de penser que les affaires de la France m'intéressent : j'aime la France, et j'ai mille raisons de l'aimer. Son bonheur me touche comme le ferait celui de ma mère même. » En avril 1789, il se mit au lit pour ne plus se relever; depuis bien des années, il était tourmenté par la pierre et, malgré la sobriété de sa vie passée, par la goutte. Dans l'intervalle de ses douleurs, il aimait à converser avec ses amis, il repassait les phases si diverses de sa vie et n'avait rien perdu de sa charmante gaieté. Il s'éteignit le 17 avril 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son testament, rempli de donations généreuses et patriotiques, se terminait par ces mots : « Je lègue à mon ami, à l'ami du genre humain, le général Washington, le bâton de pommier sauvage avec lequel j'ai l'habitude de me promener. Si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. »

Franklin avait fait lui-même son épitaphe; la voici dans sa bizarre et modeste originalité.

ICI REPOSE,
LIVRÉ AUX VERS,
LE CORPS DE BENJAMIN FRANKLIN, IMPRIMEUR;
COMME LA COUVERTURE D'UN VIEUX LIVRE,
DONT LES FEUILLETS SONT ARRACHÉS,
ET LA DORURE ET LE TITRE EFFACÉS.
MAIS, POUR CELA, L'OUVRAGE NE SERA PAS PERDU,
CAR IL REPARAITRA,
COMME IL LE CROYAIT,
DANS UNE NOUVELLE ET MEILLEURE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE
PAR
L'AUTEUR.

Sa mort causa en Amérique une consternation générale. Le congrès de Pensylvanie, Philadelphie et tous les États de la confédération prirent le deuil et rendirent les plus touchants hommages à sa mémoire. Cette triste nouvelle parvint à Paris le 11 juin 1789. Ce jour-là même Mirabeau monta à la tribune de l'Assemblée nationale et, au milieu du silence le plus profond, prononça les admirables paroles que l'on va lire.

« Franklin est mort... Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

« Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires tenait sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine.

« Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre ; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites : les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs ; les représentants des nations ne doivent recommander à leurs hommages que les héros de l'humanité.

« Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment le tribut de vénération et de reconnaissance pour l'un des pères de sa constitution.

« Ne serait-il pas digne de vous, messieurs, de vous unir à l'Amérique dans cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu à la face de l'univers, et aux droits

Débarquement de Franklin à Philadelphie, dessin de Férat.

de l'homme et au philosophe qui a contribué à en propager la conquête? L'antiquité eût élevé des autels au puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans (1). L'Europe, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

« Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale prendra, pendant trois jours, le deuil de Benjamin Franklin. »

L'Assemblée vota, par acclamation, la proposition de Mirabeau, et Paris tout entier, s'unissant à sa pensée, prit le deuil le 14 juin.

Il est impossible, en lisant le récit de la vie de Franklin et des honneurs rendus à ses mânes, de n'être pas frappé de ce que peut la puissance humaine aidée par l'amour de l'ordre, du travail et de l'économie. Les Mémoires de Franklin, écrits par lui-même, ses œuvres morales, devraient faire partie de la bibliothèque de toutes les familles ; nous ne connaissons pas de lecture plus saine et d'existence qui, plus que celle du sage Américain, soit capable d'encourager et de soutenir les jeunes cœurs qui aspirent à se faire des destinées heureuses.

A. GENEVAY.

(1) Mirabeau traduisait un vers latin que Turgot avait fait graver sous un portrait de Franklin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

CHASSES ET PÊCHES DANS LE YUCATAN.

Une forêt dans le Yucatan. Dessin de A. de Bar.

Une expédition de chasse à travers les forêts du Yucatan ressemble toujours à une marche de guérillas, car il faut, avant toutes choses, avoir l'oreille au guet, les yeux grands ouverts, le fusil armé, prêt à se défendre contre les animaux carnassiers qui errent la nuit et le jour dans les méandres du désert. Les routes sont abruptes, bordées souvent, d'un côté et de l'autre, de précipices dont le fond est un abîme. Ajoutez à cela la chaleur torride du soleil qui brûle comme les flammes d'un four, fait battre les tempes, dessèche les lèvres, et insinue bientôt la fièvre, poison mortel, dans les veines gonflées.

Pendant mon voyage de la lagune de Terminos à Merida, en 1847, je souffris de la chaleur, je l'avoue, mais moins que n'eût souffert un Européen du Nord, et cela grâce à mon origine méridionale; et puis je me hâterai de dire que l'aspect admirable de la nature que j'avais sous les yeux m'absorbait entièrement. Je contemplais, avec un étonnement impossible à décrire, les orchidées incomparables attachées à des arbres gigantesques et embaumant l'espace de leurs parfums pénétrants; les papillons couleur d'or et de feu qui voltigeaient de fleur en fleur, les bandes de papagals, dont les cris stridents troublaient seuls le silence de la forêt; enfin l'éclat et la vigueur de cette merveilleuse végétation.

Les péons qui me servaient de guide, attachés à l'hacienda del señor Peralez, mon hôte, m'avaient annoncé la présence des pumas dans les bois que nous traversions; mais ce que je redoutais plus encore que

les lions américains, c'étaient les serpents, dont la morsure est souvent mortelle.

Le puma est un animal d'un naturel lâche, qui n'attaque jamais le voyageur que poussé par la faim. D'ailleurs on l'entend rugir, on le voit venir, et on a le temps de se préparer à le recevoir.

Le serpent à sonnettes et le coral, au contraire, se rencontrent l'un sur le sol, l'autre enroulé autour d'une branche d'arbre, prêts tous les deux à s'élancer sur vous sans attendre votre attaque. Leur blessure est toujours mortelle, à moins qu'on n'ait sous la main les herbes à serpents qui croissent d'ordinaire partout où l'on trouve un de ces reptiles.

Mais je reviens aux pumas de l'Amérique, et je déclare qu'ils sont de mœurs très-débonnaires, surtout quand ils ont bien dîné.

Un de mes péons me racontait qu'un jour, accompagnant à l'hacienda de son maître un caballero de Valladolid, il avait été témoin d'un fait d'une audace sans pareille.

Le señor Portal dal Rocco passait le premier dans le sentier de la forêt, monté sur un mustang d'un noir d'ébène, quand tout à coup le cheval fit un écart terrible qui faillit renverser l'habile cavalier.

— Dal Rocco, continua mon serviteur, maintint son mustang et tira de sa ceinture un large couteau, afin d'être prêt à soutenir l'attaque, de quelque côté qu'elle vînt. Je m'étais arrêté court, et je cherchais à empêcher ma mule de se cabrer, lorsque, entre ses deux oreilles, qui me servaient de point de mire, j'aperçus, à dix pas devant le caballero, un énorme puma qui se léchait gastronomiquement les moustaches. Dal Rocco chercha d'abord à magnétiser le monstre, mais assez inutilement. Pendant que ceci se passait, le mustang, l'oreille droite, le poil hérissé, s'efforçait de rebrousser chemin; mais l'éperon de son cavalier le maintint en place malgré lui. Alors le caballero éleva la voix comme s'il eût voulu prouver au puma que ce qu'il avait de mieux à faire était de lui céder la place et d'aller chercher pâture ailleurs. Mais l'animal, peu convaincu, ouvrit une large gueule et montra ses dents.

— Ah! coquin! manant! s'écria alors le señor, je te donne un conseil, et tu fais l'insolent avec moi; très-bien, je vais t'apprendre à vivre.

Descendant de son cheval, dal Rocco alla l'attacher à un arbre et revint se placer en face du puma, un revolver à la main.

— Un mot encore, fit-il. Tu vois que je suis armé et que ta vie est dans mes mains; j'ai six balles à ma disposition. De la première je te crèverai l'œil droit, de la seconde je te percerai le flanc, de la troisième je te casserai une patte de devant, de la quatrième une cuisse, de la cinquième je te crèverai l'œil gauche, et de la sixième je te percerai le cœur. Fais donc ton examen de conscience; je te donne trois minutes pour réfléchir: la fuite ou la mort.

Le puma n'avait pas bougé.

— Tu ne me crois pas, reprit dal Rocco, eh bien! je vais te prouver mon adresse, afin que tu saches bien que je n'ai point menti. Tu vois cette petite fleur rouge à côté de ta patte gauche, je vais la couper au pied.

Il fit feu, et la fleur s'inclina, ne tenant plus à la tige.

A la détonation, le puma se redressa les yeux injectés de sang, il battit ses flancs de sa queue, il rugit; puis il avança d'un pas comme s'il eût eu l'intention de s'élancer sur le caballero, mais, celui-ci n'ayant pas bougé, il fit rapidement volte-face et se sauva comme un lâche, tandis que dal Rocco lui criait :

— *Go to hell! you damned son of a Bitch*, en remontant tranquillement sur son mustang, au poil baigné d'une sueur glaciale.

Je rêvais à cette histoire que m'avait contée mon péon dans son langage expressif et m'avançais sans songer à autre chose, lorsque, tout à coup, les deux éclaireurs de la caravane poussèrent un cri et revinrent en courant sur leurs pas pour m'apprendre qu'ils venaient de voir un énorme puma couché sur le bord de la route, et ils me montrèrent la direction qu'il avait prise en s'enfuyant.

Je descendis aussitôt de cheval et me mis à la poursuite de l'animal. En traversant d'épais buissons, à soixante mètres de là, je vis, à mon grand étonnement, le puma en sortir par l'extrémité opposée. En quelques bonds il traversa le lit desséché d'une rivière qui coupait la vallée. Aussitôt que le grand chien molosse qui m'accompagnait l'eut aperçu, il le prit sans doute pour un cerf et se lança à sa poursuite en aboyant à pleins poumons.

Tout à coup un des Indiens qui m'avaient suivi me cria que le puma revenait sur nous, et, ne voulant pas, sans doute, exposer sa vie, il se jeta au plus épais d'un fourré de ronces et de lianes.

Je regardai alors devant moi et j'aperçus, en effet, le puma qui arrivait droit à moi, serré de près par le molosse.

L'animal était à peine à la distance de trente mètres que j'armai ma carabine et fis feu sans viser. Jetant alors mon arme inutile, je me précipitai dans les fourrés, suivant dans cette déroute insensée la même route que l'Indien avait prise avant moi. En franchissant quelques roches, je dépassai le pauvre diable à qui le pied avait manqué et qui avait roulé au fond d'un ravin. Convaincu que le puma blessé était à notre poursuite, je ressentis une joie féroce en sentant que je n'étais plus le dernier et, par conséquent, le plus exposé. Cependant l'Indien revint bientôt en boitant et rejoignit deux de ses camarades à qui j'avais confié mon cheval; quand nous nous vîmes en sûreté, le courage nous revint, et j'assurai mes compagnons que le puma avait été touché, car, au moment où je lâchai la détente de ma carabine, je l'avais vu relever vivement la tête.

Après quelques minutes d'hésitation, les péons consentirent à m'accompagner pour ramasser ma carabine. Je retrouvai mon arme que je me hâtai de recharger. Puis, au moment de revenir sur nos pas, je voulus voir s'il n'était pas resté de sang à l'endroit où j'avais tiré. Nous avions à peine franchi une douzaine de mètres, qu'à mon grand étonnement et à ma plus grande joie, j'aperçus le puma étendu roide mort.

La balle avait effleuré le sommet de la tête sans y pénétrer, laissant une longue blessure plutôt semblable à la coupure d'une hache, qu'à l'atteinte d'un projectile. Ce puma mesurait sept pieds six pouces et était, à ce que me dirent mes guides, le plus gros qu'ils eussent jamais vu.

On se hâta de dépouiller l'animal, dont la fourrure était admirable, et nous continuâmes notre route sans encombre jusqu'à l'haciendia du señor Armentero, — un des amis de don Peralez, — où m'attendait le plus parfait accueil et l'hospitalité la plus aimable.

Je décrirais bien ici — et ce serait la place, si tous les romanciers n'avaient pas abusé et n'abusaient pas en-

core de ce droit, — le site où s'élevait cette ferme mexicaine; mais je crois inutile d'allonger le récit, et je reste dans mon rôle de narrateur de chasses.

La dépouille de mon puma avait été fort admirée par mon hôte, et comme je lui témoignai le désir de recommencer, il me promit de faire prendre des renseignements, de façon à savoir si on signalait quelques-uns de ces carnassiers dans le voisinage de son habitation.

Deux jours après, un des bergers de l'hacienda vint lui apprendre qu'il avait aperçu sur le penchant d'un ravin un puma qui se chauffait, comme un chat, au soleil.

Donc dès le lendemain matin nous nous empressions de nettoyer nos fusils, rouillés par une pluie battante qui nous avait assaillis la veille pendant une chasse aux pintades (1). Puis, lestés par un bon déjeuner, nous partîmes précédés par trente-trois Indiens, nous dirigeant vers le ravin indiqué par le pâtre de l'hacienda.

La place était vide, et le señor Armentero fut d'avis de continuer notre chemin jusqu'au cañon de Funda.

Afin de mieux découvrir le terrain environnant, mon hôte et moi étions montés chacun sur un arbre, et nous nous tenions là, carabine en main, prêts à faire feu.

Les rabatteurs avaient à peine commencé leur vacarme habituel, que nous vîmes, à notre grande joie, un beau puma qui s'avançait lentement dans notre direction. Nous avions résolu de le laisser approcher encore de quelques mètres, lorsqu'un serviteur de l'hacienda, hissé comme nous au sommet d'un grand arbre, nous héla, s'imaginant que nous n'avions pas aperçu le puma. Au bruit, l'animal s'arrêta, regarda autour de lui et s'élança dans une direction opposée.

Nous fîmes feu de nos deux carabines; ses rugissements nous apprirent que les balles avaient porté; mais il disparut dans un taillis, avant que nous eussions pu tirer une seconde fois.

La nuit arrivait; nous poursuivîmes le blessé aux traces de sang qui marquaient le sol.

Au sortir du bois toutes ces traces disparurent. Soudain, comme nous examinions minutieusement le terrain, un rugissement prolongé, qui sortit d'un petit fourré sur notre droite, nous rendit tous immobiles.

Armentero s'était arrêté à trente mètres de moi, l'œil au guet. Au même moment, un second rugissemant se fit entendre et le puma se précipita dans ma direction. J'eus à peine le temps de décharger sur lui les deux coups de mon arme en pleine poitrine.

Les balles ou la fumée rejetèrent le carnassier de côté, et il s'élança alors dans la direction d'Armentero, sur lequel il tomba avant que mon ami eût eu le temps de tirer.

Je vis alors le malheureux haciendero renversé sous le puma qui hurlait d'une façon effrayante. Je dois rendre justice aux Indiens qui nous accompagnaient; au lieu de fuir, ils accoururent et me présentèrent sur-le-champ des fusils chargés. J'ajustai et j'envoyai deux balles dans l'épaule du puma; mais ces blessures ne lui firent pas lâcher prise, et il commença à traîner Armentero par le haut du bras gauche qu'il avait saisi entre ses dents.

(1) La pintade mexicaine, tout à fait semblable à celle de nos basses-cours, est un excellent manger. Elle sert aussi de guide aux chasseurs de pumas, car son cri annonce, à coup sûr, la présence d'un de ces carnassiers d'une panthère ou même d'un chat sauvage. Les singes sont aussi de précieux auxiliaires, sans oublier le corbeau et le pluvier, qui préviennent quelquefois de l'approche du puma.

Impossible de tirer sans risquer d'atteindre l'homme, le visage de don Armentero touchant la tête de la bête féroce. Cependant je suivais le puma à huit pas environ, attendant qu'il relevât la tête; enfin, après deux ou trois essais inutiles, je pus tirer.

Ma balle brisa le bas du crâne de l'aminal, qui roula mort sur le corps du pauvre Armentero.

Mon hôte était bien malade, mais par bonheur aucune des parties vitales n'avait été atteinte. Les Indiens se hâtèrent de façonner un brancard sur lequel on plaça le blessé, à qui on donna, par ses ordres, pour oreiller le corps du puma; puis on se mit en route afin de rentrer à l'hacienda.

Sur l'avenue de platanes et de bananiers qui aboutissait à la porte d'entrée principale, nous vîmes accourir deux femmes, les vêtements en désordre, les cheveux dénoués, poussant des cris à fendre l'âme.

C'étaient la femme du señor Armentero et sa fille, à qui un péon trop zélé était allé apprendre l'événement et l'avait interprété de la façon la plus sinistre.

Il me fut impossible tout d'abord de faire entendre raison à doña Oliva et à sa niña Mariquita, ravissante jeune fille de seize ans. Enfin, peu à peu, quand le señor Armentero, qui s'était évanoui pendant la marche, rouvrit les yeux et put s'expliquer, il se chargea lui-même de consoler sa digne moitié et l'aimable Mariquita, si bien qu'en passant sous le porche de l'hacienda, ces beaux yeux s'étaient séchés.

Huit jours durant, le señor Armentero demeura étendu sur sa trabuca, couvert de cataplasmes d'eau et de sel et de plantes aromatiques qui ressemblaient fort à l'arnica; puis, un beau matin, il put essayer ses forces et se crut assez remis pour vouloir monter à cheval.

Il va sans dire que nous nous opposâmes à pareille folie. Tout ce qu'on permit au maître de Buenas Hierbas fut de faire une promenade dans la *volante* avec cette condition qu'elle irait au pas.

Enfin, au bout de la semaine suivante, le convalescent se trouva tout à fait rétabli.

Le puma, qui avait mis en si mauvais état mon pauvre ami, avait été dépouillé, et sa peau admirablement séchée prit sa place parmi mes bagages lorsque je fis mes adieux à cette aimable famille.

L'année suivante, me trouvant à Balize, près du golfe de Honduras, en compagnie d'un ancien ami de New-York, qui était venu s'établir sur les rives du Rio San Felipe de Bacalar pour y acheter du riz et du bois de teinture, Davidson — c'était le nom de mon Yankee — me proposa un certain jour d'aller chasser les pécaris dans une savane marécageuse où ces animaux avaient établi leur bauge.

Il me donna une carabine rayée à deux coups, et nous nous rendîmes à environ un mille et demi de l'habitation qu'il occupait sous l'ombrage d'un immense caroubier. Le long de la savane s'étendait un profond ravin bordé à son extrémité par une haute montagne. Davidson me fit placer à l'entrée du cañon et alla prendre position au milieu; puis, sur un signal qu'il donna à une vingtaine d'Indiens qu'il avait engagés, la battue commença.

Vingt minutes après, j'entendis remuer dans les buissons.

Je crus tout d'abord que j'allais avoir affaire à un pécari, et j'épaulai pour être prêt, quand, à ma grande surprise, je vis déboucher un admirable puma.

Sans songer à la médiocrité de mes moyens de dé-

fense et d'attaque, je déchargeai mon rifle sur l'énorme bête, à qui je brisai les deux pattes de devant. Je l'aurais atteinte partout ailleurs qu'elle se serait élancée sur moi et que rien n'aurait pu me préserver d'une mort certaine. Blessé comme il l'était, le puma ne songea qu'à fuir, et il se jeta au milieu du hallier.

Tandis que je rechargeais mon fusil, les Indiens faisaient pleuvoir du haut d'un rocher sur lequel ils étaient grimpés pour mieux apercevoir le puma, des pierres qui écrasaient les buissons, mais n'en faisaient rien sortir.

Dès que mon rifle fut en état, je me mis en quête du carnassier, et, l'ayant aperçu, je lui logeai une balle en pleine poitrine. Le puma poussa un rugissement terrible, puis il bondit pour fuir dans l'espace ouvert entre le hallier et la savane. La tactique était mauvaise, car il reçut deux ou trois coups de feu à cette place. Il paraît, du reste, qu'il n'avait point envie de mourir dans cet endroit, car il essaya de gagner en reculant le repaire d'où il était sorti.

Mon compagnon et moi avions épuisé nos munitions, nous demandâmes des cartouches à nos rabatteurs; mais les drôles avaient tout usé, et nous nous trouvâmes, Davidson et moi, dans la dure nécessité de retourner à l'ajoupa pour renouveler nos munitions. Il est vrai qu'une heure après nous étions de retour armés chacun de deux rifles et d'un couteau de chasse.

Nous pénétrâmes dans la savane, à pied en suivant les traces du puma au sang qu'il avait laissé sur son passage.

Davidson l'aperçut le premier et lui envoya un coup de feu. L'animal poussa un horrible rugissement et s'élança de notre côté. C'en était fait de nous, si nous n'avions pris le parti de grimper sur un arbre. Trois fois nous recommençâmes ce jeu-là, jusqu'à ce qu'enfin, voyant le puma étendu sur le flanc, nous crûmes qu'il était mort.

Nous nous approchâmes alors, et Davidson, à quinze mètres de distance, déchargea ses deux coups sur l'animal, qui ne bougea pas.

Pendant ce temps, je m'avançais toujours, et quand je me trouvai à cinq mètres seulement, je proposai d'envoyer à notre redoutable ennemi une dernière balle, afin d'être plus sûrs de son sommeil; mais Davidson s'y opposa, prétendant qu'il était inutile de gâter davantage la peau de « sa victime. »

Nous continuâmes donc à nous approcher, quand tout à coup le puma, sortant de sa léthargie admirablement feinte, bondit de mon côté en grondant, le poil hérissé.

Davidson gagna bravement le rocher le plus voisin, et j'en fis autant, suivi par le puma, tandis que nos Indiens, témoins de ce réveil inattendu, fuyaient à toutes jambes.

J'entendais les bonds du puma sur ma trace, et j'avoue que je passai là un vilain moment. Le seul espoir de salut qui me restât, c'était de faire volte-face et de frapper mon adversaire en pleine poitrine d'un coup de mon bowie-knife.

Au moment où, bien à contre-cœur, je me décidais à essayer de ce moyen héroïque, le puma, trouvant plus commode de se venger sur un des Indiens qui — ayant mal à une jambe — n'avait pu courir aussi vite que les autres, le puma me quitta pour l'attaquer. Il l'atteignit, en effet, et le choc entre la bête et le malheureux péon eût suffi à tuer tout autre qu'un Indien : celui-ci résista. C'était d'ailleurs le dernier effort du puma, qui tomba pour ne plus se relever.

L'animal mesurait deux mètres vingt-cinq centimètres et avait une admirable fourrure, qui fait encore — j'aime à le croire — la descente de lit d'une charmante créole de la Louisiane, à qui j'ai eu l'honneur de l'offrir à mon retour du Yucatan.

Ce fut pendant ce voyage, avec Davidson, que je goûtai pour la première fois à la chair de caïman.

Nous voyagions à travers bois pour retourner à la côte, et, depuis trois jours, nous n'avions plus de vivres frais. Le soir, en arrivant à un village indien, l'on nous offrit, dans la hutte où nous avions trouvé l'hospitalité, un plat qui, je l'avoue, ne me plut que médiocrement.

Je demandai ce que c'était et l'on me repondit : Du caïman. Je faillis agir... à la romaine, cependant je parvins à surmonter mon dégoût, et je voulus savoir pourquoi mes hôtes se nourrissaient de cette chair immonde, tandis que les bois foisonnaient de gibier à poil et à plume?

On me répondit que la pêche des caïmans était plus facile que la chasse aux animaux et aux oiseaux.

Dans le *jacal* de la maison on nous montra, à Davidson et à moi, deux caïmans en vie, les pattes attachées, la queue coupée et le ventre en l'air : cette précaution de couper la queue aux sauriens du Yucatan s'explique par la force surprenante de cette arme, qui pourrait fort bien casser la jambe d'un imprudent; l'un de ces monstres mesurait, avec sa queue, environ dix-sept pieds; quant à l'autre, il était tout jeune. Tous les deux faisaient claquer leurs mâchoires, démonstration assez inutile, du reste. L'odeur qu'ils répandaient était insupportable et ressemblait fort à celle du musc.

Notre hôte nous apprit qu'on s'emparait des caïmans de deux manières, soit avec un grand crochet garni d'un appât, soit à l'aide... des deux mains.

Comme je souriais à cette dernière explication, l'Indien me demanda si je doutais de sa parole et ajouta :

— Si vos seigneuries veulent voir la chasse, elles en ont le pouvoir.

— Oui, certes, répondis-je, et voici deux piastres à colonnes pour celui qui nous gratifiera d'un pareil spectacle.

L'Indien alla sur-le-champ querir un grand nègre, taillé comme un hercule, mais fort maigre.

— Voilà, lui dit-il, deux caballeros qui désirent te voir amener un *lagarto* avec la main.

— Rien n'est plus facile.

— Voici une piastre à colonne pour toi.

— Oh! alors, c'est fait.

Cinq minutes après, nous nous acheminions vers un *bayou* que nous traversâmes dans une pirogue conduite par le nègre. A peine débarqué sur l'autre rive, Pedro tira de sa gaîne un fort poignard dont la lame, longue de huit pouces, semblait un énorme clou carré à sa base. Nous marchions à sa suite avec précaution de peur d'effaroucher le « gibier. »

Tout d'un coup, Pedro nous indiqua un point de la rive recouvert de hautes herbes et de joncs, à dix pas devant nous. Au même instant, deux sauriens à courte queue plongèrent dans le fleuve, comme deux couleuvres.

Pedro se jeta aussitôt à l'eau, le couteau aux dents; il plongea et ne reparut plus. Le spectacle était vraiment terrible. En vain mes yeux fouillaient-ils la rivière, le remous seul nous indiquait la place où Pedro avait disparu.

Quelques secondes, — longues comme un siècle, —

s'écoulèrent, puis l'eau s'agita; la queue du monstre frappa la surface d'un coup terrible, et nous aperçumes son corps dans une rapide évolution. Pedro, couvert de fange et d'algues, se tenait sous le ventre du caïman.

L'homme et le saurien disparurent encore, en teignant l'eau de sang. Je ne respirais plus, je me sentais glacé de terreur.

Tout à coup l'eau s'agita de nouveau, et je vis Pedro remonter seul, à moitié suffoqué :

— *Erte hijo di p... me corto, e dedo...* (ce brigand m'a coupé le doigt, mais il est mort), s'écria-t-il en nageant vers nous.

En effet, Pedro nous montra sa main droite toute sanglante, à laquelle manquait l'index; et, tandis qu'il se débarrassait de la fange dont il était couvert, il nous désigna une masse jaunâtre qui flottait sur l'eau vers l'autre rive du *bayou*.

C'était bien le caïman, le ventre en l'air et la poitrine ouverte de quatre coups de poignard. Il mesurait quatorze pieds. J'offris à Pedro une seconde piastre et je lui achetai son couteau, que je conserve encore dans ma panoplie.

Les Indiens du Yucatan sont les seuls qui exécutent ces tours de force incompréhensibles. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le caïman semble fuir les Indiens, tandis qu'aux États-Unis et au Texas il se jette sur eux pour les dévorer.

On nous proposa, dans le village en question, une partie de chasse aux pumas, mais il fallait attendre huit jours pour rassembler tous les chasseurs, et il nous

Pumas. Dessin de Fellmann.

était impossible de nous arrêter plus longtemps. Je refusai et Davidson aussi.

Cependant je ne pus résister à l'attrait d'une pêche aux tortues à l'aide d'un fer pointu emmanché d'un bâton. On appelle cela, au Yucatan, *clavar la tortuga*.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, j'accompagnai mon hôte dans son *canoa*, que guidait un jeune homme de quinze à seize ans. Tous deux nous sondions la rivière. Il faut, pour réussir, une certaine habitude, et mon hôte avait déjà harponné deux tortues, que je n'avais encore effleurées que la carapace d'une seule. Je finis cependant par en amener une qui avait à peine six pouces de diamètre et dont le cuisinier aurait fait fi. Mon hôte, lui, avait pris cinq chélides de douze à quatorze pouces de diamètre, et dont la chair était succulente, assaisonnée à l'indienne, c'est-à-dire avec force épices et du jus de limon.

Les Mexicains se donnent quelquefois les plaisirs d'un combat d'animaux, car, chez eux, la loi Grammont n'est malheureusement pas en vigueur. Un jour, pendant mon séjour à Mexico, en 1847, l'arène où se livrent d'ordinaire les courses de taureaux fut témoin d'un duel entre deux pumas et deux buffalos. Ce n'était point un spectacle nouveau pour les citoyens de la Ciudad-Real, mais, pour les Américains et les Européens qui séjournaient alors à Mejico, le spectacle était des plus attrayants.

Je laisse de côté la description de la place des Toreros, une des plus pittoresques du Mexique. Dès que la foule eut envahi les gradins et se fut placée aux fe-

nêtres, quand l'heure eut sonné, on ouvrit une porte placée dans un enfoncement, sous les gradins, et nous vîmes sortir d'abord un puma mâle, puis ensuite une femelle, qui ressemblaient à peu de chose près à deux lionnes, car le mâle du puma n'a point de crinière.

Les deux carnassiers étaient contenus dans une espèce de cage fermée par des barreaux en bois solide et un treillage de fer, laquelle s'avançait jusqu'au milieu de l'arène, de façon à laisser voir les évolutions des animaux, jusqu'au moment où il serait temps de les lâcher en face des deux buffalos.

Enfin les cris de la multitude devinrent tels, que les entrepreneurs du spectacle comprirent qu'il était temps de faire commencer la bataille.

On lâcha alors deux magnifiques buffalos, pleins de fougue et d'ardeur, qui caracolèrent autour de la place, de ci de là, et finirent par se poser d'un air de défi devant la cage où rugissaient les pumas.

Au moment où on s'y attendait le moins, à l'aide d'une corde, on ouvrit une trappe, et tout à coup les deux animaux sortirent en rampant de leur asile, prêts à s'élancer sur les bisons. Ceux-ci se tenaient sur la défensive, et, quand les pumas prirent leur élan, ils bondirent en avant, évitant l'étreinte de l'ennemi. A la seconde passe, cependant, comprenant que la même tactique ne pouvait réussir deux fois, les bisons se placèrent l'un près de l'autre, la tête en bas, prêts à repousser à coups de cornes une attaque inévitable.

Les pumas rampèrent d'abord, puis, tout d'un coup, s'élancèrent en se cramponnant comme ils le purent, à la bosse fourrée des deux taureaux, les pieds de devant retenus sur le front de chaque bête, de façon à pouvoir déchirer leurs yeux à belles dents et à les aveugler.

Les bisons, sentant le danger, se liguèrent ensemble, et l'on vit bientôt les deux pumas martelés l'un contre l'autre sur le front des taureaux, qui s'avançaient et se reculaient, de façon à se servir de leur tête comme d'une enclume sur laquelle ils auraient forgé leurs pumas.

A la seconde secousse, l'un des bisons avait assommé son ennemi, qui tomba pantelant sur le sable de l'amphithéâtre.

Le deuxième puma, trouvant la partie inégale, s'était jeté de côté, et, au lieu de se cramponner sur le bison, se lançait sur lui sans s'accrocher, cherchant à lui crever les yeux avec ses ongles. Il réussit sur l'un de ses ennemis; mais l'autre, accourant au secours de celui qui venait d'être victime d'un aussi déloyal attentat, arriva, rapide comme la foudre, par derrière et, d'un coup terrible de tête, il lança le puma en l'air en lui brisant les côtes.

Le fauve retomba lourdement sur le sol; sans lui donner le temps de se reconnaître, les deux bisons se ruèrent sur lui et le piétinèrent jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

CHRONIQUES DU BRABANT.

LA MAIN MORTE.

I

Les derniers rayons du soleil entraient à flots dans un atelier d'aspect recueilli. Les hautes boiseries de chêne sculpté, les tableaux religieux, le grand Christ ouvrant ses bras au-dessus d'un prie-Dieu, eussent aisément permis de croire que l'artiste penché sur sa table de travail appartenait à quelque ordre monastique. Tout, jusqu'à son vêtement sombre, serré à la taille par une ceinture de cuir, prêtait à cette illusion. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, pâle, amaigri, et dont les yeux agrandis par la fièvre rayonnaient d'enthousiasme ou s'emplissaient de tendresse. On l'appelait Lyderic aux Blanches-Mains. Né de parents pauvres, il avait dû à ses dispositions particulières pour les arts la protection du supérieur d'un monastère de savants religieux. On espéra longtemps qu'il prendrait l'habit; mais la vocation artistique fut la seule qui se développa chez Lyderic, et, quand il eut vingt ans, il quitta ses bienfaiteurs pour tenter seul la fortune et soutenir la bataille de la vie. Jeune, inspiré, habile, ambitieux dans une certaine mesure, travailleur obstiné, il avait le droit de compter sur la célébrité et la fortune. Ce fut le bonheur qui le premier lui tendit la main. Dans le monastère qui avait abrité sa jeunesse, on n'étudiait point la grande peinture. Les moines s'adonnaient spécialement à l'enluminure des manuscrits. Quelquefois un volume était l'œuvre d'une vie entière. Il n'était même pas rare que deux novices travaillassent au même livre, et qu'avant d'avoir fini leurs feuilles de vélin, ils allassent dormir dans le cimetière, où les murmures du vent leur rendaient l'écho des mystérieuses psalmodies. A cette époque, le luxe des livres magnifiques, des splendides missels, était porté au plus haut point; pas un seigneur qui n'en commandât un pour sa jeune épouse; pas un prince qui ne tînt à honneur d'en réunir un grand nombre dans sa bibliothèque. Le talent de Lyderic attira le succès. Il vivait seul; sa mère était morte depuis longtemps; jamais il n'avait reçu le baiser de son père. L'isolement lui pesait, et lui parut plus lourd deux fois après qu'il eut vu un jour de Pâques la belle Margaret priant dans l'église les yeux baissés et l'esprit recueilli. Ce soir-là, Lyderic comprit les joies du foyer, les félicités intimes; il demanda Margaret en mariage et l'épousa. A partir de cette époque, le peintre de missels concentra sa vie entre le travail et la famille. Il ne rêva point au delà de ce qu'il possédait, et il fut heureux, heureux dans Margaret, heureux dans les enfants qu'elle lui donna : Marc, Lidivine, Bavon, Godelive et Richard. Il fallut redoubler de zèle pour subvenir aux besoins de tous, Lyderic ne s'en plaignit pas. Lorsque Marc fut en âge d'apprendre un état, il le plaça chez Simon van Eck, son ami, armurier de talent, qui partagea ses leçons entre son propre fils, Léger van Eck, et Marc.

Autant Lyderic possédait une nature calme et recueillie, autant Marc montrait de vivacité emportée.

Il lui eût été impossible de rester, comme son père, courbé de longues heures sur une feuille de vélin. Le bruit d'une forge, le heurt cadencé des marteaux, le mouvement des ouvriers, le cliquetis du fer, les ronflements du soufflet colossal, le tapage de l'enclume le charmaient. Simon van Eck le citait comme un modèle à ses ouvriers,

et ne manquait jamais de comparer ses progrès rapides avec ceux de Léger, qui témoignait un goût médiocre pour l'armurerie. Lidivine ressemblait à Lyderic : même front pâle et bombé, même regard doux et profond, même tendresse ardente, voilée sous le calme et la sérénité. Elle parlait peu, travaillait sans trêve et sans bruit. Son humeur était toujours égale et paisible. La mauvaise santé de sa mère faisait retomber sur elle la charge du ménage; elle ne se plaignait pas du fardeau et le portait de façon à faire douter qu'elle en sentît le poids. Et cependant il fallait soigner la chère malade, ranger l'atelier du père, préparer les repas de la famille, s'occuper de Godelive et de Richard. Lidivine suffisait à tout. Levée avec l'aube, elle se couchait la dernière, et, malgré la multiplicité de ses travaux, on la trouvait toujours avenante, gardant au front cette tranquillité qui justifiait le doux nom de Lidivine. Lyderic la préférait à tous ses autres enfants. La brusquerie de Marc, la sauvagerie naturelle de Bavon l'attristaient quelquefois. Godelive et Richard ne pouvaient encore donner que des caresses, et l'enfance heureuse se prolongeait pour eux. Lidivine, l'âme de cette maison, restait la joie et la couronne du père. Quand son labeur était fini, que les enfants dormaient, elle entrait dans l'atelier et se penchait avide de voir et d'admirer ce que le pinceau de Lyderic venait de faire éclore. Elle éprouvait des joies orgueilleuses; elle couvrait le front de Lyderic de baisers; elle le reposait de ses longues heures de travail par sa causerie affectueuse; ou bien elle prenait un livre, et tous deux puisaient aux sources saintes de la religion le rafraîchissement du cœur et le courage de la vie. Hélas! la chère créature devait bientôt apprendre les grandes douleurs. La maladie de sa mère fut sa première épreuve. Margaret, dont les forces diminuaient lentement, sentit un jour que Dieu la rappelait à lui. Sans doute, de sa couche de malade, elle n'animait plus cette maison; mais son cœur vivait, et elle sentait les battements de ce cœur se ralentir. Lyderic, accoutumé à la voir dans son vaste lit à colonnes, ne s'apercevait point qu'elle devenait de plus en plus pâle; un matin, elle expira dans ses bras sans cris, sans souffrances aiguës, comme un son qui meurt, comme une lampe qui s'éteint.

L'imagier se trouva sans force contre cette séparation. Jamais elle ne s'était présentée à son esprit. Il avait aimé Margaret forte et vive, alerte et jeune; il gardait pour elle la même tendresse, plus recueillie et plus profonde encore depuis qu'elle souffrait. Sa perte lui causa un vide dont il ne devait jamais se consoler; et, à partir du jour où il l'accompagna à sa dernière demeure, il crut entendre une voix basse et touchante l'appeler, l'appeler sans fin...

Lidivine se rapprocha davantage de son père. Elle comprit que les bras de Godelive et de Richard étaient les seules chaînes qui pussent le retenir dans un monde où n'était plus Margaret; mais, soit que l'excès du travail eût ruiné les forces de Lyderic, soit que la blessure de son cœur s'élargît de plus en plus, l'artiste commença à dépérir avec une rapidité effrayante. Il ne se plaignait point, il peignait avec une égale ardeur, témoignait à Lidivine la même tendresse et doublait ses baisers pour Richard et Godelive; mais, dès qu'il se trouvait seul, il s'affaissait épuisé, cachant son front dans ses mains et versant parfois des larmes. Sa fille lui conseilla le repos, elle ferma la boîte de couleurs et enleva les pinceaux; il les réclama impérieusement et Lidivine dut obéir. Si elle avait su pourquoi l'imagier se hâtait de finir son œuvre, combien son cœur se serait brisé! Après avoir créé tant de merveilles pour les riches seigneurs des Flandres, Lyderic voulait laisser à Lidivine la plus belle de ses œuvres. Ce livre serait sa dot, sa relique, son trésor. Elle posséderait un *évangile* unique, sans rival, tel qu'un roi le payerait d'un diamant de sa couronne. Mais il devait se presser, l'imagier habile! Si vite qu'il travaillât, ses forces ne le trahiraient-elles point avant la fin de sa tâche? Chaque feuille de vélin emportait une part de sa vie, et, quand, à la fin du jour, il jetait un mélancolique regard de sa table, couverte de feuillets enluminés à la ligne pourpre de l'horizon, il se demandait quelle aurore allait se lever pour lui, et dans quel paradis il retrouverait sa chère Margaret?

Il s'adressait cette question le jour où commence ce récit. Le calme du soir apaisait son âme et rafraîchissait son front, mais, quand la porte s'ouvrit et que Richard et Godelive s'élancèrent sur ses genoux, il eut un frémissement de douleur et aspira l'air vivifiant qui lui arrivait du dehors comme s'il eût voulu retrouver son énergie, afin de se garder à ses bien-aimés. Godelive arrivait les mains pleines de fleurs, le rire dans les yeux, rayonnante; Richard la suivait, jaloux de prendre le premier sa place sur les genoux du père; Lidivine marchait derrière eux, calme comme une mère, chaste comme une vierge.

— Marc ne rentrera pas de bonne heure ce soir, dit-elle à Lyderic. Simon van Eck l'envoie porter une armure au sire de Rokenhove, et Bavon a voulu l'accompagner. Ne souhaitez-vous pas faire une promenade, père? Le temps est si beau et si doux!

— Non, mon enfant, répondit Lyderic; je me sens las ce soir; demain, nous irons dans le jardin si Godelive et Richard le veulent, car ce sont deux tyrans qui me tourmentent avec leurs fantaisies.

— Oh! père, dit Godelive, j'apprends si vite à broder les tapisseries.

— Et Lidivine est contente de mes progrès, ajouta Richard.

— Oui, répondit la jeune fille en baisant les fronts qui se levaient vers elle, je suis satisfaite de tous deux. Vous serez la joie du père, et vous le lui devrez bien pour les peines qu'il se donne!

— Et le père? demanda Godelive, est-il content aussi?

— Moi, répondit Lyderic, je m'en rapporte à ma ménagère bien-aimée. Si Lidivine vous trouve sages et bons, c'est que vous l'êtes en réalité. Souvenez-vous seulement qu'il faut sans cesse s'appliquer à devenir meilleurs, et qu'au jour où la vie s'achève, on voit trop combien on est loin de la perfection. Allons, chéris, il est tard, allez dormir pour rêver aux anges. Priez pour votre sœur et pour votre père! votre père qui voudrait ne vous quitter jamais!

La voix de Lyderic s'altéra.

— Emmène-les, Lidivine, dit-il, emmène-les! Je ne saurais...

Il n'acheva pas et regarda sa fille avec une expression d'angoisse. Les enfants l'embrassèrent avec un redoublement de tendresse. Ils comprenaient que leur père souffrait. Sans bruit, ils suivirent Lidivine, qui les coucha dans leurs petits lits, et leur dit entre deux caresses :

— Je vous aime! C'est bien à vous de ne pas avoir insisté pour aller jouer et courir quand le père se plaint. Pauvres chéris! pauvres chéris!

Elle resta un moment immobile entre les deux berceaux, et une larme perla au bord de sa paupière. Puis, quand elle crut Godelive et Richard endormis, elle revint auprès de Lyderic.

L'imagier avait rapproché son fauteuil de la fenêtre. Lidivine prit un escabeau et se plaça à ses pieds. Lyderic la regardait avec un sentiment de tendresse ardente et de profonde douleur. On voyait qu'il hésitait à parler et comprenait cependant combien cet entretien suprême était indispensable. Lidivine n'osait rompre un silence qui l'oppressait. Elle laissait une de ses mains dans les mains de son père, l'autre qui retombait sur ses genoux roulait les grains d'un long rosaire pendu à sa ceinture. La belle figure de Lyderic empruntait un reflet à cette soirée lumineuse; le soleil couchant jetait des clartés sur son front et enveloppait d'une auréole le groupe formé par le père et la fille. Jamais les mains de l'imagier, ces mains si parfaites de forme et d'une délicatesse si rare qu'on le surnommait *Lyderic aux Blanches-Mains*, ne parurent plus diaphanes ; il y avait des promesses et des adieux dans leurs étreintes, et Lidivine pâlissait quand les doigts amaigris de son père serraient les siens.

Enfin l'imagier fit un effort :

— Ma fille, dit-il enfin, mon état peut ne point alarmer Bavon et Marc, mais toi, chère âme! tu ne saurais te faire illusion; ma vie s'éteint et s'épuise. Je me sens mourir; avant la fin de l'automne tu me conduiras où j'ai conduit Margaret.

— Oh! père, père! dit Lidivine.

— Je t'ai toujours vue courageuse dans la douleur;

Lyderic et Lidivine. Dessin de L. Flameng.

tu grandiras par cette nouvelle épreuve ; car tes devoirs doubleront, et tu resteras à la hauteur de tes devoirs.

— Dieu ne me demandera pas un si cruel sacrifice, répondit Lidivine; il ne laissera pas dans cette maison cinq orphelins.

— Il ne laissera point d'orphelins, puisque tu seras là, Lidivine. Ton frère Marc est déjà capable de soutenir la famille par son salaire; Bavon gagnera sa vie dans deux ans; toi, tu auras le gouvernement de l'intérieur et la garde de Richard et de Godelive. Ah! je le sais, chérie! tu ne reculeras devant aucun sacrifice, nulle obligation ne te paraîtra lourde; mais je crois te devoir et me devoir à moi-même de te choisir un aide avant de quitter ce monde. Ne prendras-tu pas de ma main le compagnon que je te désignerai?

— Père, dit la jeune fille, ne vous trompez point sur mon caractère et mes attachements. Laissez-moi avec les petits enfants que vous m'avez donnés; ils suffisent à ma tendresse et je suffirai à leur enfance. Je suis déjà mère par l'adoption, pourquoi songer à faire de moi une épouse? Godelive et Richard garderaient toujours, il me semble, la première place dans mon cœur. Un mari s'alarmerait peut-être de cette affection rivale? Quand ma mère, cette sainte que vous pleurez, remit ces chers enfants entre mes bras, elle me fit jurer de ne m'en séparer jamais, et je ne puis faillir à mon serment.

— Tu n'y manqueras point, ma fille; le fiancé que je t'ai choisi connaît tes obligations et ton dévouement.

— Ne me dites pas encore son nom, père, ne me le dites pas avant que je vous aie affirmé que nulle image

ne s'est encore gravée en moi, que nul nom ne revient sur mes lèvres.

— Je le sais, répondit Lyderic ; mais le fils de Simon van Eck...

— Léger ! vous voulez parler de Léger ?

— Oui, ma fille.

Lidivine secoua la tête.

— O mon père vénéré ! je vous en supplie, n'engagez ni mon cœur ni mon avenir. Je vous disais tout à l'heure : Je n'aime personne, et vous m'obligez d'ajouter : Je ne crois pas pouvoir aimer le fils de Simon. Je sais ce que vous allez me dire : Il est travailleur ou du moins

Sur le seuil de l'église. Dessin de L. Flameng.

il travaille à ses jours, à ses heures. Il peut se prendre de zèle pour une tâche et d'amitié pour une jeune fille. J'irai plus loin, car je veux user de toute franchise avec vous ; je plais à Léger, et n'ai pas la fausse modestie de vous dire que je ne m'en suis point aperçue. Mais l'esprit de ce jeune homme est fugace, variable. Il prend ses engouements et ses enthousiasmes pour des sentiments profonds. Il a des aspirations vers le bien et point de volonté pour l'accomplir. Ses résolutions chancellent et s'évanouissent. Il m'aime, dites-vous. Non ! il me trouve belle. Il comprend la joie d'avoir une compagne et non pas le saint bonheur de fonder une famille.

— Eh bien, chère Lidivine, n'as-tu point assez de sagesse et de grâce pour suppléer à ce qui lui manque? Ne sera-ce pas une grande consolation de l'élever peu à peu jusqu'à toi? Sois indulgente pour Léger. Il n'a pas connu sa mère, l'éducation de la femme lui a manqué. Simon l'a laissé grandir au milieu de rudes forgerons. Mais Léger n'a pas vingt-cinq ans, et sa tendresse lui tient lieu de bonne volonté. Simon te chérit comme sa propre fille et regarde Marc comme son enfant. Jamais union ne parut plus convenable et mieux assortie. Va, je crois pouvoir répondre de ton bonheur avec lui.

Lidivine ne répondit pas.

— Simon et moi, nous n'avons jamais fait d'autre rêve, reprit Lyderic d'une voix plus faible. Autant que des pères peuvent s'engager au nom de leurs enfants, nous nous sommes liés pour vous... Je t'en supplie, Lidivine, toi à qui jamais je n'ai rien demandé vainement, ne repousse pas le vœu de ton père, le dernier, hélas! qu'il pourra t'exprimer.

— Ah! vous me brisez le cœur, s'écria la jeune fille. Pourquoi mêler ces pensées de mort et de mariage? Si je dois vous perdre, permettez que je porte au moins votre deuil, seule avec mes frères et ma sœur...

En ce moment, la barrière du jardin s'ouvrit et Simon l'armurier parut. Léger le suivait.

Le visage de Lyderic se tourna avec angoisse vers Lidivine:

— Si tu m'aimes! dit-il.

La jeune fille baisa les mains de son père, et une larme tomba de ses yeux sur les doigts amaigris de l'imagier.

— Bonsoir, ami! dit Simon; salut, Lidivine, et paix dans cette chère maison! Les enfants dorment, sans doute. Bavon et Marc courent les chemins, et nous profitons d'un moment de liberté pour venir ici, Léger et moi. Vous avez trop travaillé Lyderic, je le vois à vos yeux; et puis les pages de vélin s'entassent dans le portefeuille. Ne vous tuez pas, seigneur; la vie est longue et, d'ailleurs, vous ne m'avez jamais dit pour qui vous terminiez ce grand travail.

— C'est encore un mystère, répondit l'imagier.

Simon et Lyderic gardèrent un silence embarrassé.

Léger et Lidivine paraissaient absorbés dans leurs pensées.

— Allons, reprit Simon avec rondeur, il faut s'expliquer, ce me semble. Quand nous resterions là sans montrer le fond de notre cœur, personne ne le devinerait. Entre deux familles liées comme les nôtres, point n'est besoin de prendre des moyens détournés. Lidivine n'est plus une enfant; devant elle on peut discuter tous les intérêts, même ceux de son avenir. Je crois, d'ailleurs, ajouta Simon en voyant la jeune fille baisser la tête, que vous lui avez parlé de notre idée, Lyderic; mon fils aura le loisir de la développer, mais, avant, je demande une réponse franche, comme Lidivine en doit donner une. Ma chère enfant, mon fils vous aime, l'acceptez-vous pour fiancé?

— Je n'ai jamais songé à me marier, Simon; je suis chargée, à l'avance, d'une petite famille.

— Nous l'adoptons.

— Je suis pauvre.

— Léger a de bons bras et je travaille encore...

— Enfin, il me semble qu'avant de prendre une décision si grave, il faudrait mûrement réfléchir.

— Vous moins qu'une autre, Lidivine, parce que vous êtes plus sage.

— Et puis, ajouta Léger d'une voix douce, je puis déjà jurer que mon cœur vous appartient.

— Ne jurez pas cela si vite! dit la jeune fille; cette tendresse que vous assurez être profonde n'a encore été soumise à aucune épreuve.

— Je suis prêt à en subir une.

— Je ne suis ni capricieuse ni cruelle, et jamais par vanité je ne vous soumettrais à rien qui puisse y ressembler; mais si l'occasion se présentait d'elle-même et que vous faiblissiez...

— Cela ne se pourrait pas, Lidivine.

Simon prit les mains de la fille de Lyderic.

— Les vieillards ont hâte de jouir du bonheur; le temps est toujours sur le point de tromper leur espoir. Devenez ma fille, Lidivine; depuis que je vous connais, je vous admire et je vous aime...

Lyderic ajouta :

— Ma meilleure bénédiction sera donnée à ce mariage.

Léger fit glisser une bague d'argent qu'il portait au doigt et la plaça à la main de Lidivine.

Celle-ci tomba aux genoux de son père.

— J'obéis, dit-elle, comme j'obéirais à Dieu même.

Lyderic l'attira sur son cœur et l'y garda; Simon l'embrassa ensuite au front.

— Je suis votre fiancée à partir de ce jour, dit Lidivine à Léger, et je ne reprendrai la foi donnée que si vous me la rendez vous-même.

Le regard du jeune homme répondit que jamais il n'aurait la peine de rompre un mariage qui faisait toute sa joie.

— Allons, dit Simon, maintenant que tout est convenu, allez dans le jardin parler de vos espérances, tandis que Lyderic et moi nous traiterons les affaires.

Lidivine mit en tremblant sa main sur le bras de Léger. Tous deux gagnèrent l'allée qui s'étendait devant l'atelier. Le jeune homme semblait réellement heureux. En voyant sa compagne peureuse, effrayée, il prit à tâche de la rassurer. Ses paroles furent encourageantes et douces. Il était en ce moment sous l'influence de Lidivine, cette influence à laquelle tous cédaient, sans s'en apercevoir peut-être. Léger avoua qu'il avait des défauts, promit de s'en corriger, supplia Lidivine de le reprendre. Peu à peu, en entendant ces mots caressants, ces tendres promesses, les appréhensions de la jeune fille se dissipèrent. Elle se dit que le jeune homme, accoutumé à la vie rude des forgerons, s'adoucirait auprès d'elle. Sa plus grande inquiétude était au sujet de Godelive et de Richard, mais, cette fois encore, Léger affirma qu'il les aimerait pour l'amour d'elle, et Lidivine s'abandonna sans trop d'inquiétude à la pensée de ce mariage, auquel, trois heures auparavant, elle était si loin de penser.

Pendant que les jeunes gens causaient, les deux pères s'occupaient de leur avenir. Lidivine habiterait encore la maison paternelle; mais Simon entendait compter à son fils de beaux écus d'or et faire cadeau à Lidivine des quelques bijoux de la mère de Léger, ainsi que des meubles de sa chambre. Lyderic approuvait Simon et le remerciait.

— On pressera le mariage, dit-il enfin, car Margaret m'attend et ne m'accordera point de délai.

— Ah! ce soir au moins, trêve à de pareilles pensées, dit Simon; la joie de ces enfants vous ressuscitera.

— Vous resterez le seul père de Lidivine; mais je ne suis point inquiet, vous l'aimez. Je crois votre fils excellent, et pourtant il se peut que vous soyez obligé de lui montrer parfois ce qui est juste; vous le ferez par amour de l'équité, car ma fille mourrait sans se plaindre si elle n'était pas heureuse... Vous venez d'énumérer ce que vous abandonnerez à Léger; eh bien! à vous d'abord je montrerai la dot de Lidivine... Prenez-moi ce carton, car je suis assez faible ce soir... Tenez, regardez ces vélins, et dites-moi si j'ai jamais fait mieux?

— Pas même pour le roi de France! s'écria Simon.

— Non, pas même pour le roi de France! vous avez raison, mon ami. Et savez-vous pourquoi? c'est que ces feuillets iront illustrer le livre d'heures de Lidivine, et que ce manuscrit est la dot de la fille de l'enlumineur.

— Une riche dot! qu'elle transmettra à ses enfants, qui la lègueront eux-mêmes aux leurs. Tenez, il faut que ce soit bien beau, pour qu'un vieux forgeron comme moi se sente rempli d'une telle admiration devant ces figures d'anges et de saints. Quel grand artiste vous êtes, Lyderic! Quand on possède un tel talent, on se doit à soi-même de ménager sa santé pour continuer à créer des chefs-d'œuvre.

— Ce n'est pas ma faute si je m'en vais, répondit Lyderic avec mélancolie; il me semble que Margaret m'appelle, et je cède à l'attraction de cette tombe.

L'arrivée de Lidivine et de Léger changea le cours de l'entretien. Chacun s'efforça de dominer sa tristesse et d'imposer silence à ses pressentiments. Simon, avec sa jovialité et sa franchise, entraînait ses amis dans un cercle d'idées riantes. Lyderic lui-même ne put s'empêcher de sourire. De son côté, le fiancé de Lidivine, ému sincèrement, trouva des mots qui allèrent au cœur de la jeune fille. On n'a jamais impunément vingt ans. S'il est vrai que le changement d'humeur et une grande versatilité forment souvent le caractère des jeunes gens, ils gardent en revanche quelque chose de prime-sautier, d'entraînant, de chaleureux. Un charme, une croyance, une force est en eux. Leurs défauts s'effacent devant ces qualités spéciales. Léger parvint donc à rassurer Lidivine, puis il la persuada. Aussi, à l'heure où Bavon frappa rudement à la porte et où Marc entra dans la grande salle, le meilleur accord régnait-il entre les deux familles.

— Nous sommes frères, maintenant, dit Marc au fils de Simon.

Et il ajouta, en se tournant vers sa sœur :

— Lidivine, tu ne pouvais faire un meilleur choix.

Et cependant, quand elle se trouva seule, la jeune fille, en dépit des promesses de Léger, de la bénédiction de Lyderic et des affectueuses paroles de Simon, ne put s'empêcher de tomber à genoux au pied de sa couche et d'éclater en sanglots.

II

On célébrait la fête des Morts. Les cloches tintaient d'une façon lugubre, conviant les fidèles à la prière comme au souvenir. La maison de Lyderic présentait un aspect désolé. L'imagier, étendu sur sa couche, était plus pâle qu'une figure de cire. Marc, assis près de son chevet dans un fauteuil, lisait un passage de l'Évangile; Bavon, le visage tourné du côté du jardin, regardait tourbillonner les feuilles mortes, et, pour la première fois, entrait dans son esprit cette cruelle pensée : Notre père va mourir! Lidivine, agenouillée devant Godelive, achevait la toilette de la blonde enfant; Richard attendait et jouait avec le chapelet de sa sœur. Quand la petite famille fut prête, Lidivine sourit doucement à son père, sans interrompre la lecture de Marc, toucha Bavon à l'épaule, et, tenant Richard et Godelive par la main, elle sortit de la maison et prit le chemin de l'église.

Elle montait les derniers degrés, quand un groupe de seigneurs richement vêtus s'arrêta au pied de l'escalier.

— Sœur, dit Richard, attends un moment, je te prie; voici le duc Henri, je voudrais tant le voir!

— Rapprochons-nous de ce pilier, répondit Lidivine.

Elle attira vers elle les deux enfants, gardant une de ses mains sur l'épaule de Richard, l'autre sur la tête bouclée de Godelive.

Elle ne songeait point à regarder le prince, mais, faible comme une mère, elle ne pouvait se résoudre à rien refuser à Richard.

Le prince de Brabant arrivait à la moitié de l'escalier, quand ses regards s'arrêtèrent sur le groupe formé par les trois enfants de Lyderic. Il s'arrêta, saisi d'une admiration mêlée de curiosité et de respect à la vue de cette belle fille en deuil; et, se tournant vers un de ceux qui l'entouraient :

— Otto, dit-il, quelle peut être cette enfant?

— Prince, répondit le jeune homme, son père s'appelle Lyderic aux Blanches-Mains.

— L'imagier?

— Lui-même.

— Demain, Otto, puisque c'est fête aujourd'hui, vous achèterez pour moi à Lyderic le plus beau de ses missels; le prix importe peu. Je ne comprends pas comment il se fait que je n'y aie point songé plus tôt. Ah! vous qui savez tout, pourquoi a-t-on surnommé l'imagier Lyderic aux *Blanches-Mains?*

— Parce que ses mains sont d'une beauté remarquable. Ses rudes amis, travailleurs de fer et ciseleurs de cuivre, l'ont peut-être fait par ironie : l'habitude a conservé ce nom. J'eus occasion, il y a deux années, de commander un travail pour ma mère; j'aperçus cette jeune fille auprès d'une femme dont elle porte le deuil.

— Chaste et douce enfant, murmura le prince, Dieu m'est témoin que je la voudrais heureuse!

Il gravit les derniers degrés et regarda une dernière fois Lidivine.

Elle n'avait pas levé les yeux, mais Richard et Godelive fixaient leurs clairs regards sur le duc Henri avec une joie enfantine.

Le prince entra dans l'église.

— Lidivine, dit Richard, as-tu vu comme le prince a l'air bon?

— Non, chéri, je voyais passer le visage de la morte que nous pleurons aujourd'hui... Venez prier tous deux, et pour la mère qui est dans la paix de Dieu et pour le père qui souffre.

Un moment après, tous trois, prosternés devant l'autel, demandaient avec ferveur la guérison de Lyderic.

Quand l'office fut achevé, le duc Henri et sa suite quittèrent l'église. Le prince chercha Lidivine des yeux, mais il ne la revit pas.

Dans la maison de l'imagier, Marc venait de fermer son livre et respectait le silence de Lyderic. Celui-ci, affaibli par la maladie, regardait par avance cette grande nuit de la tombe, dont il voyait autour de lui s'épaissir les ténèbres. Le souvenir des jours passés lui revenait

à la mémoire. Il se retrouvait enfant dans ce couvent des moines, jeune homme, fiancé de Margaret; puis il se rappelait Marc tout petit, sautant dans ses bras; ensuite s'échelonnaient et se groupaient les têtes blondes; enfin le deuil flottait sur la demeure et Margaret s'en allait... Son tour était venu... Il scrutait sa conscience sans y trouver une seule de ces fautes qui enfantent le remords. Sa vie s'était passée d'une façon uniforme et paisible. Lyderic avait vécu dans une atmosphère de joies pures; il laissait derrière lui des œuvres bonnes et saintes. Le passé ne le troublait donc point, mais l'avenir? Lidivine, Bavon, Godelive et Richard étaient si jeunes! Il se demandait ensuite s'il n'avait pas abusé de son autorité paternelle en fiançant Léger van Eck à sa fille; les répugnances de Lidivine lui revenaient à la mémoire; il se proposait de recommander de nouveau le bonheur de son enfant au fils de Simon. Marc, abîmé dans une douleur profonde, jetait par intervalles un long regard sur le mourant.

Quand Lidivine rentra, Lyderic dit à son fils :

— Va chercher le père Athanase.

Le jeune armurier sortit.

Godelive et Richard montèrent sûr un banc afin d'atteindre au lit de leur père et de le mieux embrasser. Godelive lui passa un bras autour du cou, tandis que Richard, se haussant sur ses petits pieds, lui racontait qu'il avait vu le prince et décrivait les beaux habits des seigneurs et le riche harnachement des chevaux.

Lidivine, avec ce calme de la force qui ne l'abandonnait jamais, s'occupait des préparatifs du repas. Elle eût voulu être seule pour s'absorber dans sa douleur, mais son devoir lui commandait de songer à la petite famille, et la pauvre enfant accomplissait son devoir.

Marc rentra, annonçant que le père Athanase viendrait dans une heure.

Le jeune homme et les enfants s'assirent en silence autour de la table; Lidivine, debout, les servait. De temps en temps on voyait, au mouvement de ses paupières, qu'elle refoulait une larme prête à tomber; et, dans la crainte qu'on ne s'en aperçût, elle s'efforçait de sourire. Marc mangea peu. Les petits ne comprenaient point ce qui se passait; la tristesse des autres se réflétait sur eux, voilà tout. Richard se penchait parfois vers Godelive et lui parlait bas; la petite fille faisait un signe d'adhésion. A peine le dîner fini, ils coururent au jardin, avides d'air et de liberté. Bavon ne quitta pas son frère jusqu'au moment où le religieux appelé par Lyderic franchit le seuil de la maison. Une lueur fugitive traversa le regard du malade à l'aspect du moine. Il essaya de se soulever et tendit les bras. Le vieillard lui prit les mains avec une affection paternelle, puis, se tournant vers Lidivine et ses frères :

— Dieu seul avec lui et moi, mes enfants, dit-il.

Un moment après, le religieux écoutait et consolait l'imagier. Il ne l'effrayait point à l'idée d'un jugement sévère; il ne lui montrait point des tableaux remplis d'épouvante, il répétait :

— Mourez en paix! Dieu est bonté, Dieu est miséricorde!

Aussi, la sérénité d'âme de Lyderic se réflétait-elle mieux sur son beau visage, quand Léger et Simon van Eck entrèrent :

— Je vous attendais, dit le mourant; mes comptes sont réglés avec le ciel; je vais m'occuper de la terre; mon père, ajouta-t-il en se tournant vers le moine, allez, je vous en supplie, vers ceux qui me pleurent déjà et raffermissez leurs âmes; vous me les ramènerez soumis à la volonté du Seigneur.

Lyderic attira Léger vers lui par un signe, et lui parla d'une voix contenue, dans laquelle vibraient ses dernières forces. Le jeune homme ému porta à ses lèvres la main de l'imagier, et Simon, craignant que cette scène ne fatiguât le malade, s'approcha de son lit et lui adressa de cordiales paroles. Lyderic comprit l'intention de l'armurier et lui en sut gré ; mais il savait aussi que ses heures étaient comptées et ne se faisait aucune illusion.

Le père Athanase ramena la famille. Marc était grave, Lidivine paisible en apparence, Richard et Godelive inquiets; Bavon, trop peu énergique pour refouler sa douleur, et assez grand pour comprendre la perte qu'il allait faire, ne dissimulait pas ses larmes.

— Je reviendrai, dit le père Athanase en sortant.

— Je vais faire mon testament, dit Lyderic d'une voix faible. Il n'est pas utile d'écrire ces choses-là sur parchemin; elles sont à jamais sacrées. Simon, apporte ce que tu sais sur mon lit.

L'armurier décrocha une épée, prit un reliquaire sur un bahut, chercha un bijou dans un coffre, détacha un crucifix de la muraille, puis entrant dans l'atelier, il en rapporta un portefeuille gonflé de feuilles de vélin.

— Mes enfants, dit Lyderic, la maison que nous occupons est à nous, et vous l'habiterez ensemble ; pour fortune j'avais mon travail ; les quelques écus d'or que vous trouverez au fond de cette escarcelle sont mes seules économies. Je ne m'inquiète pas de votre avenir; Marc est un habile ouvrier, et Lidivine est fiancée; je lègue Bavon, Godelive et Richard aux deux aînés. Mais je veux que chacun de vous garde un souvenir du père qui s'en va. Marc, tu conserveras cette épée, chef-d'œuvre d'un artiste de Solingen. Cette arme, d'une trempe fine et d'une exquise gravure, est un incomparable modèle. Mon père, écuyer d'un noble seigneur, la reçut en don de son maître à qui il venait de sauver la vie. Toi, Bavon, tu auras ce reliquaire; un morceau de la vraie croix y est enfermé. Godelive, viens, que je te passe au cou cette croix qui fut portée par Margaret ta mère. A Richard, mon enfant chéri, je donne le crucifix d'ivoire devant lequel ses petites mains se sont jointes pour la première fois. Et maintenant, Lidivine, toi qui as été ma consolation, ma joie, la mère de ces innocents, je te lègue ma dernière œuvre, je veux que le plus beau manuscrit de Lyderic devienne l'héritage de sa fille. Je l'ai commencé au moment où je ressentais les premières atteintes du mal qui m'emporte. C'est presque à la veille d'expirer que je l'ai terminé... Chaque feuillet est une page de ma vie; chaque miniature renferme une part de moi. Voici mon portrait dans cette tête de patriarche; Isaac enfant, c'est Bavon ; cet ange fut dessiné d'après Godelive ; cette jeune femme au puits ressemble à Margaret; cet enfant caressé par Jésus est mon Richard; toi, Lidivine, tu reviens à toutes les pages, fille bénie et sainte! Prends ce livre, aime-le, ne le cède jamais, et qu'il passe de main en main à tes enfants pendant de longs siècles!

Tous s'agenouillèrent.

— Soyez bénis! tous bénis! dit le moribond.

Ses mains s'étendirent sur le groupe prosterné. Puis son regard s'arrêta sur Léger et Simon.

— Lidivine! murmura-t-il.

Ce fut son dernier mot, sa suprême pensée. Il chercha encore une fois des yeux le front de sa fille bien-

aimée, éleva les bras, les laissa retomber, poussa un soupir et rendit son âme à Dieu.

Il se passa de longues heures avant que les enfants et les amis de Lyderic eussent le courage de prononcer une parole. Lidivine se leva la première. L'ombre du soir descendait dans la chambre; elle alluma la lampe, détacha d'une sainte image un rameau bénit, le plaça dans les mains de son père, mit au pied de la couche l'eau du bénitier, puis prenant Godelive et Richard, elle les emporta dans un angle de la chambre funèbre.

— Mes chéris, dit-elle, le père est entré dans le repos, le repos de Dieu; il faut prier le Seigneur pour lui, et pour tous les orphelins qui sont sur la terre... Ensuite vous me laisserez vous mettre dans vos lits, et vous dormirez afin de voir des anges pendant votre sommeil.

— Lidivine, dit Godelive, est-ce que le père ne s'éveillera plus?

— S'il ne s'éveille plus jamais en ce monde, il est en pleine vie et en pleine lumière dans l'autre.

— Il est donc allé rejoindre notre mère Margaret? demanda Richard.

— Oui, mon enfant.

— Oh! Lidivine, toi qui aimais tant notre père et notre mère, si tu allais partir aussi...

— Je n'ai pas rempli ma tâche, dit la jeune fille.

Lidivine déshabilla lentement Godelive, la plaça dans son berceau, puis elle fit de même pour Richard et ne les quitta qu'au moment où le sommeil ferma leurs paupières. Alors elle s'assit près de Bavon et lui parla avec douceur et fermeté. L'enfant voulait veiller avec elle et

La mort de Lyderic. Dessin de L. Flameng.

Marc; Lidivine s'y opposait. Elle jugeait que le lendemain la famille aurait besoin de plus de forces et de courage; elle comptait rester seule avec Marc pendant cette funèbre nuit. Bavon céda.

— Mon père m'a recommandé de t'obéir, dit-il, et je commence dès aujourd'hui.

Il s'éloigna. Simon et Léger s'assirent sur un banc et restèrent plongés dans une tristesse douloureuse. Lidivine plaça sur la table un pain, du fromage et du vin. Elle n'oubliait rien, même au sein de cette cruelle angoisse. C'est le propre des caractères énergiques et complets d'embrasser l'ensemble sans perdre de vue les détails. Marc la regardait faire sans comprendre. Le chagrin engourdissait son esprit. Le premier moment de cette grande douleur le trouvait désarmé, abattu, brisé. Il n'avait plus ni ressort ni volonté. L'âme de la maison était envolée. Il fouillait les moindres plis de sa mémoire, cherchant s'il avait attristé son père, se rappelant les bontés de Lyderic, se trouvant faible et petit comme un enfant en présence de ce grand cœur.

Jusqu'au moment où l'aube se leva, Lidivine resta à genoux, elle regardait à la lueur tremblante des cierges le visage de Lyderic, fixant cette chère image dans son souvenir, de façon à ne l'oublier jamais; puis, fermant les yeux, elle la retrouvait encore pure et radieuse dans la gloire de l'éternité.

Le jour grandit. Il faisait froid dans la salle. Simon et Léger s'approchèrent de leur ami, jetèrent sur la couche quelques gouttes d'eau bénite et dirent à la jeune fille :

— Nous l'accompagnerons là-bas... Envoyez Bavon.

Marc se leva en chancelant.

— Il faut que je retourne au monastère, dit-il.

Lidivine leva et habilla les enfants.

Elle achevait de peigner Godelive, quand on frappa à la porte. Richard courut ouvrir, et revint bientôt précédant un jeune homme de belle tournure qui s'inclina respectueusement devant Lidivine.

— J'ai vu ce seigneur avec le duc, murmura Richard à l'oreille de sa sœur.

— Vous êtes la fille de Lyderic l'imagier? demanda le jeune homme.

— Lyderic l'imagier fut mon père, répondit Lidivine.

— Quoi! Lyderic...

— Est mort hier, seigneur.

— Croyez que je prends une vive part à votre peine, reprit Otto; j'étais chargé d'une mission pour lui... L'heure semble importune, et je reviendrai plus tard...

— Tout ce qui a rapport à mon père est sacré, répondit Lidivine; parlez donc, monseigneur.

— Le prince Henri souhaite acquérir un de ses manuscrits.

— Il n'en a pas laissé à vendre.

— Quoi! pas un missel! pas une miniature.

— Oh! dit Godelive, il était si malade depuis longtemps... il n'a fini que le manuscrit de Lidivine.

— Et celui-là, dit l'orpheline, la couronne de Brabant ne saurait le payer.

L'enfant s'approcha de la table.

— Le voilà, dit-elle.

— Me permettez-vous de regarder quelques pages? demanda Otto.

— Oui, monseigneur, car ce livre est mon héritage de gloire... Si je retrouve dans les cartons de mon père quelque page digne du prince, croyez que je n'oublierai pas de la lui faire remettre.

Le jeune homme regardait avec admiration les feuilles de vélin. Il reprit en hésitant :

— J'ai reçu ordre d'acquérir à n'importe quel prix un manuscrit de Lyderic; si vous voulez une fortune...

— Non, répondit Lidivine, ma seule richesse est cette œuvre, et je la garde.

Otto s'inclina profondément et sortit.

A quelques pas de la maison de l'imagier, il rencontra un magistrat de la ville qu'il connaissait.

— Vous me semblez soucieux, dit le juge au jeune homme.

— Oui, comme un homme qui ne sait de quelle façon s'y prendre pour apprendre à son prince qu'il ne peut satisfaire un de ses désirs.

— Le prince souhaite quelque chose?

— Un manuscrit enluminé par Lyderic.

— Qu'il en commande un.

— Lyderic est mort.

— N'a-t-il laissé aucune œuvre?

— Une seule.

— Achetez celle-là.

— Il l'a léguée à sa fille.

— Offrez mille ducats.

— J'aurais doublé, centuplé cette somme, s'il l'eût fallu; Lidivine ne la vendra jamais.

— Et vous êtes sûr que le prince tient à ce manuscrit?

— Il a vivement insisté hier pour l'avoir, et comme il s'occupe rarement de choses de ce genre, j'en ai conclu qu'il y attache une grande importance.

— Je l'aurai demain, répondit le magistrat. Retournez vers le prince, et assurez-le qu'avant quarante-huit heures le manuscrit de Lyderic aux Blanches-Mains se trouvera sur sa table.

Otto ne paraissait pas complétement convaincu, cependant il remercia le vieux juge qui s'éloigna en répétant :

— C'est un coup de fortune! un véritable coup de fortune! Jean l'Ourte m'aidera.

III

Le temps marchait et Lidivine ne pouvait s'absorber dans son angoisse, pressée qu'elle était à chaque instant par les obligations multiples dont le poids retombait sur elle. Ne fallait-il point endormir la douleur de Godelive, communiquer à Richard une énergie précoce, soutenir le courage de Bavon? Marc lui-même n'éprouvait-il point le besoin d'être consolé? Marc qui perdait un ami dans son père. Encore ces encouragements, ces soins, ces prières, ces larmes étanchées avaient des effusions, des échanges de baisers qui les adoucissaient; mais il était d'autres nécessités dont rien ne compensait l'amertume. Il fallait s'occuper des funérailles.

Lidivine choisit une pièce de toile pour le suaire et se mit à l'ouvrage. De grosses larmes roulaient sur la toile; elle essuyait ses paupières du revers de sa main et reprenait son travail. Dans un vaste fauteuil, Richard et Godelive, enlacés front contre front, poitrine contre poitrine, étouffaient des sanglots sourds. Assis dans un angle obscur, Marc, l'épée ciselée sur ses genoux, paraissait se demander s'il aurait le courage de vivre. Bavon, d'une main inhabile, modelait un buste rappelant le visage de son père.

Jamais scène ne fut plus grande dans sa tristesse. Ce lit austère, ce mort auguste, cette jeune fille tendre jusqu'à la faiblesse, héroïque jusqu'au martyre, ce jeune homme abattu, cet adolescent en qui s'éveillait l'artiste, ces enfants dans les larmes formaient un tableau auquel ne manquait aucune des gradations de la douleur.

Tout à coup le bruit du marteau résonnant sur la porte d'entrée força Lidivine d'interrompre sa tâche. Elle laissa tomber à terre la pièce de lin qui lui couvrait les genoux et tira le verrou. Un homme de sinistre figure s'avança sans parler dans le couloir. Sa rude physionomie, son dur regard, l'ironie de sa bouche mince produisirent sur Lidivine une impression de terreur et de dégoût. Voyant que l'étranger marchait vers la chambre, elle se plaça sur le seuil.

— La mort est dans cette maison, dit-elle; que voulez-vous?

— Remplir mon mandat, répondit l'étranger brutalement.

— Quel mandat? dit Lidivine tremblante.

— Je me nomme Jean l'Ourte, ajouta l'homme.

— Ce nom ne m'apprend rien, dit encore l'orpheline.

— Après la mort du chef de famille, ne savez-vous point qu'il reste à traiter des questions d'affaires, de succession; je représente ici le duc Henri II.

Lidivine ouvrit une chambre voisine de celle où reposait Lyderic, et, vaincue par ce mot : *le droit*, s'effaça pour laisser passer Jean l'Ourte (1).

(1) Afin que le lecteur ne croie point que notre imagination a seule inventé le fait qui est le fond de cette nouvelle, il nous

— Qu'y a-t-il? s'écria Marc, attiré par le bruit; que demandez-vous? ajouta-t-il en apercevant l'étranger.

— Ça, jeunes gens, répondit Jean l'Ourte, ne vous souvient-il pas de la coutume de Brabant, et dois-je vous apprendre que le premier héritier d'un mort est le souverain du pays.

— Mon père était presque pauvre, dit Lidivine : une épée, un reliquaire et quelques feuilles de vélin, voilà tout ce qu'il laisse.

— Vous tenez l'épée? jeune homme... Sans doute ce reliquaire et ce crucifix sont les trésors des autres enfants; et vous? dit Jean l'Ourte en saisissant le poignet de Lidivine.

— Mon bien-aimé père m'a donné, avec sa bénédiction, ce manuscrit, peint d'une main défaillante.

— Je regrette, reprit Jean l'Ourte, de vous annoncer une mauvaise nouvelle, ma belle enfant; mais je suis l'homme de la loi, inflexible comme elle. Le duc Henri exige l'objet le plus précieux de la succession de Lyderic l'imagier, et je choisis en son nom ce livre d'évangiles.

— Oh! vous n'aurez point ce courage! s'écria la jeune fille. Ce livre n'est point une œuvre semblable à celles qui sont écloses sous sa main d'artiste. Il a mis dans chacune de ces pages la meilleure partie de son âme et les plus saints de ses souvenirs. Ce n'est plus un objet d'art, mais une relique sacrée, et, toucher aux reliques, c'est les profaner.

— Je ne connais que mon devoir, répondit Jean l'Ourte. Il m'est ordonné de choisir au nom du duc de Brabant ce qui représente au logis du mort la valeur la plus grande, et je le ferai.

— Oh! cette loi est cruelle! dit Lidivine en fondant en larmes.

— Je ne l'ai point faite, répondit Jean l'Ourte.

— Il faut être féroce pour l'exécuter, dit Marc d'une voix menaçante.

— Tout beau! fit l'exécuteur de la coutume; je représente ici le duc Henri II; qui s'attaque à moi l'offense. Et je ne suis pas homme à laisser une insulte impunie! Si j'ai consenti à expliquer d'abord à votre sœur le sujet qui m'amène, je ne vous signifierai, à vous, que ma volonté; un mot de plus, un geste, et vous aurez à répondre de votre rébellion devant les juges.

— Par pitié, dit Lidivine en saisissant une des mains de Jean l'Ourte, songez à ce que nous ressentons de douleur et d'angoisse. A peine sommes-nous orphelins depuis quelques heures que la loi rentre ici pour exiger ce qui nous semble une nouvelle séparation. Prenez les meubles, prenez mes bijoux de jeune fille, qu'on nous dépossède même de la maison dans laquelle nous avons grandi, mais que l'œuvre du père soit respectée et qu'elle reste notre trésor unique au milieu de la pauvreté.

— C'est impossible! fit Jean l'Ourte.

— Il y aura un malheur ici! dit Marc, et le sang versé retombera sur ta tête, Jean l'Ourte! Mon père m'a légué une épée, prends ton poignard, et que le Seigneur décide entre le spoliateur et l'orphelin.

Le jeune homme fondit sur l'envoyé du fisc, qui l'attendait le poignard à la main et le poing ramené vers la poitrine.

Mais Lidivine s'élança entre eux pour la seconde fois.

— Frère, dit-elle, permets-moi de prier. Vous entendrez les battements de mon cœur et vous comprendrez la voix de mes larmes, messire Jean l'Ourte! Laissez-moi vous fléchir, au nom de votre mère, qui vous a aimé comme nous aima notre père; au nom de vos enfants, si Dieu plaça des berceaux sous votre toit! Je n'exige rien, moi, je suis une femme, faible, affligée; à l'heure où vous frappiez à cette porte, je cousais le linceul de mon père, et mes mains l'enseveliront... Mes forces sont à bout. Ne me demandez point de nouveau sacrifice. Tout à l'heure je vous rudoyais comme si vous aviez établi la coutume; ce n'est pas vous, je le reconnais, j'avais tort. Ne faut-il point que vous obéissiez?... Mais la loi est l'œuvre d'un homme; on peut la changer, la faire fléchir! une fois, une seule, pour les enfants de Lyderic...

— Je ne puis rien, et même je ne vous ai fait connaître que la moitié de votre devoir.

— La moitié, Seigneur! Que faut-il encore?

— Couper une des mains de Lyderic et l'envoyer au duc en signe de vasselage (1).

— Couper la main!...

Lidivine n'acheva pas, ses yeux agrandis par l'horreur se tournèrent du côté de la salle mortuaire.

— Et, reprit Jean l'Ourte, savez-vous qui remplit la mission de couper le poignet du mort quand la famille refuse de se soumettre? c'est le bourreau.

Lidivine tomba à genoux.

— Tuez-moi, Jean l'Ourte, s'écria-t-elle, tuez-moi! car je jure que, moi vivante, vous ne toucherez point à la main de mon père.

(1) Voir la note précédente.

semble nécessaire de citer ici divers textes contenant la loi à laquelle Jean l'Ourte fait allusion :

« Les droits d'aubaine, d'épave, de meilleur catel et de *morte-main* sont des droits annexes du droit de propriété, et s'exercent sur la personne, et à titre de succession, du maître à son serf. »

(Joseph Raepsaet, *Analyse historique des droits civils des Belges et des Gaulois.*)

« On a fait dériver le droit de *morte-main* de ce que, autrefois, quand l'affranchi ne laissait rien qui pût acquitter la dette, on coupait la main droite du mort pour l'offrir au seigneur. »

(Eugène Defaeqz, *Ancien droit belgique* (*sic*).

« En aucuns lieux est dû droit de *morte-main* quand l'un des chefs du ménage va de vie à trépas. »

(*Chartes du Luxembourg*, art. 24, t. II, Coutumes.)

« Dicetur etiam jus catelli burg. ad. cons. Flandr. El. XV Buthiel etiam, manu mortua dodehant jus codius Buthiel quot dit prædæ instar dodehant quod defuncto si nihil is reliquisset dextra olim abscissa exque afferis solita et de ea etiam sotis. »

(Maltheus, *De Nobilitate*, liv. IV, ch. IX.)

« Le mot de *main-mortable* vient, dit on, de ce que, autrefois, lorsqu'un de ces serfs décédait sans laisser d'effets mobiliers que le seigneur pût s'approprier, on apportait au seigneur la main droite du mort, digne origine de cette domination. Il y eut plus d'un édit pour abolir cette coutume, qui déshonore l'humanité; mais les magistrats qui possédaient des terres avec cette prérogative éludèrent les lois, qui n'étaient faites que pour l'utilité publique. Les États-généraux de 1615 prièrent vainement Louis XIII de renouveler les édits éludés de ses prédécesseurs et de les faire exécuter. Le président de Lamoignon dressa un projet pour détruire cet usage et pour dédommager les seigneurs. Ce projet fut négligé. De nos jours, le roi de Sardaigne a détruit cette servitude en Savoie; elle reste établie en France, parce que les maux des provinces ne sont pas sentis par la capitale. Tout ce qui est loin de nos yeux ne nous touche pas assez.

(Voltaire, *Précis du règne de Louis XV.*)

— Alors vous acquitterez vous-même l'impôt du sang, l'impôt de la *main morte*.

— Ne réponds plus, relève-toi, dit Marc. Ne vois-tu pas que rien ne vibre dans cette âme vile ? Est-il digne, cet homme, de voir couler tes larmes, et ne souille-t-il point l'air que nous respirons ici ? Arrière ! mécréant et valet ! Tu parlais du bourreau ? celui-là ne brise que les membres, toi tu tortures les âmes. Va-t'en !

L'expression du visage de Marc était si menaçante, que Jean l'Ourte ne crut pas prudent de rester. Il recula jusqu'à la porte extérieure en gardant à la main son poignard, et se contenta de dire d'une voix tranchante comme un glaive :

— Si demain, à l'aube, la *main morte* et le manuscrit ne sont pas prêts dans une cassette, Candos le torsionnaire fera dans cette maison office de son métier.

Un moment après la porte se refermait sur lui.

Dans la maison de Lyderic le désespoir ne pouvait plus grandir. Lidivine et Marc rentrèrent dans la salle funèbre. Le jeune homme, debout près de la table, la main crispée sur la coquille de son arme et touchant le missel de la pointe, paraissait vouloir défendre l'héritage de sa sœur. La jeune fille, agenouillée devant le lit, couvrait de baisers et de larmes les mains glacées de Lyderic. Bavon, le visage ruisselant de pleurs, s'efforçait de consoler Richard et Godelive, qui sanglotaient.

Ce fut pendant cette crise, plus amère peut-être que la séparation même, que Simon l'armurier revint chez ses jeunes amis.

La visite de Jean l'Ourte. Dessin de L. Flameng.

Marc lui raconta la scène qui venait de se passer, la demande du manuscrit de Lidivine et l'obligation de mutiler ce mort qui reposait déjà dans le sein de Dieu.

— C'est la loi, répondit Simon d'une voix sourde, la loi ! Cela est affreux, plus horrible que je ne puis dire ! Et cependant, autour de nous, ce sacrifice s'accomplit chaque jour sans qu'on murmure, sans qu'on se révolte.

— Je deviens folle ! dit Lidivine ; oui, en vérité, depuis deux jours c'est trop de tortures pour une malheureuse fille ! Mon père m'a quittée, on me dispute son corps, on menace de souiller cette maison de la présence du bourreau... Oh ! cela ne peut être ! Je ne sais pas si je réussirai, mais je tenterai l'impossible ! Je verrai le jeune seigneur Otto ; s'il le faut, je m'adresserai au duc lui-même. Cette victoire, je l'obtiendrai à genoux, le front dans la poudre, criant grâce et merci.

— Brave enfant ! dit Simon, cette démarche sera inutile, je le crains.

— J'aurai rempli mon devoir, du moins.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— J'irai seule. Il convient que les hommes veillent auprès de ce lit. Je n'ai pas peur, la cause que je défends est sacrée.

— Va ! dit Marc, et que Dieu te garde !

Lidivine jeta une mante sur sa tête et sortit.

La nuit était sombre et froide ; la pluie tombait à torrents. La jeune fille frissonnait de terreur et d'angoisse. Elle ne savait où rencontrer Otto et elle pensa que le plus sûr était de se rendre au palais de Henri II.

Trouverait-elle le moyen de voir le prince? parlerait-elle à Otto? Tantôt, soutenue par l'espérance, elle marchait avec une rapidité fiévreuse ; tantôt, convaincue de l'inutilité de sa démarche, elle s'arrêtait, défaillante, s'appuyant aux maisons.

Enfin elle aperçut le palais et se traîna vers la sentinelle qui gardait la première porte.

— Que demandez-vous? dit l'archer.

— Le seigneur Otto.

— Je ne le connais point, passez et informez-vous.

Lidivine traversa une cour, et, rencontrant un vieillard dont les cheveux blancs lui donnaient confiance, elle lui dit avec des larmes dans la voix :

— Mon père est mort ! je n'ai pas encore eu le temps de coudre mes habits de deuil, et je viens au palais du prince chercher le seigneur Otto. Si vous le connaissez, ayez pitié de moi et conduisez-moi vers lui.

— Mon enfant, répondit le vieillard, je regrette de vous transmettre une triste réponse. Le seigneur Otto n'est point aujourd'hui à Bruxelles; il accompagne le duc Henri à la chasse...

— Le duc est absent !

Lidivine au palais. Dessin de L. Flameng.

— Oui, ma fille.

— Je suis perdue ! dit Lidivine, que le vieillard soutint à l'instant où elle allait tomber sur le pavé.

— Ce que vous vouliez demander est donc bien important?

— Il s'agit, dit Lidivine avec l'accent de l'épouvante, il s'agit de la main de Lyderic... Lyderic aux Mains-Blanches... Vous comprenez? Je suis sa fille, moi ! et je venais dire au duc : Grâce pour un artiste qui fut la gloire de sa patrie ! grâce et pitié pour les orphelins ! Hélas ! aussi, grâce pour vous-même, prince, car Dieu ne peut permettre des choses semblables, et vous devenez criminel en oubliant de respecter la mort ! J'aurais dit cela, bien d'autres choses encore... On devient éloquente en parlant pour son père... Le duc est bon, il m'aurait entendue, exaucée, j'aurais sauvé Lyderic d'un dernier outrage et affranchi mon pays d'un impôt infâme. Dieu ne l'a pas permis, Dieu ne le veut pas !

Lidivine sanglotait.

Elle ne se souvenait plus de l'heure qui fuyait, de la nuit qui passait.

— J'oubliais Candos ! dit-elle.

Et elle se mit à courir vers la maison de Lyderic.

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

POÉSIE.

L'ORPHELIN.

L'ENFANT, *s'éveillant : après avoir cherché autour de lui, — il appelle.*

Me voilà réveillé, maman ! — Par quel hasard
N'es-tu pas encor là? C'est mal d'être en retard !...
Il faut donc qu'on t'appelle à présent?... D'habitude
Tu viens, sans qu'on t'en prie, avec exactitude,
M'éveiller chaque jour en m'embrassant. C'est mieux.
J'aime à te voir sitôt que j'entr'ouvre mes yeux,
Et, sitôt que j'entends quelqu'un, je veux t'entendre.
Allons, maman, viens-tu? Je n'aime pas attendre,
Quand je suis réveillé je veux qu'on soit là. Viens !
Maman !... maman !... pourquoi ne réponds-tu pas?
(*Regardant une femme qui entre, avec étonnement.*) Tiens,
Ce n'est pas toi... Je n'ai jamais vu cette femme...
C'est maman que j'appelle et non pas vous, madame.
Je ne vous connais point d'ailleurs : allez-vous-en...
Ou bien, si vous voulez, allez chercher maman.

LA FEMME, *tristement.*

Mon enfant, votre mère aujourd'hui se repose.
N'ayez pas peur de moi. S'il vous faut quelque chose,
Je vous le donnerai. Demandez-le-moi bien.

L'ENFANT.

Non, madame, merci, je n'ai besoin de rien.
(*Continuant, après un silence.*)
Madame, vous avez l'air bon : votre visage
Me convient... Dites-moi (car je serai bien sage,
Je ne pleurerai pas du tout, je vous promets)
Qu'est-ce que fait maman? je sais bien que jamais
Elle ne dort si tard... Est-elle donc sortie?

LA FEMME.

En effet, ce matin votre mère est partie...

L'ENFANT.

Madame, vous pouviez le dire tout d'abord :
On n'est jamais longtemps à rentrer quand on sort,
Surtout maman qui sait que j'ai tant besoin d'elle !

LA FEMME, *à part.*

Que ton ange gardien t'abrite sous son aile,
Pauvre enfant, et que Dieu prenne pitié de toi !

L'ENFANT.

Madame, voulez-vous me dire aussi pourquoi
Depuis que nous causons tous deux la cloche sonne?

LA FEMME, *à part.*

O ciel ! ne permets pas que son âme soupçonne
Que c'est le glas funèbre et qu'il s'adresse à lui !

L'ENFANT, *poursuivant.*

Répondez-moi, madame ; est-ce fête aujourd'hui?...
Voyez-vous, quand c'est fête, il faut qu'on me le dise,
Car maman, ces jours-là, me conduit à l'église
Pour prier le bon Dieu...

LA FEMME, *avec émotion.*

Ce n'est pas fête : oh ! non,
Ce n'est pas fête !...

L'ENFANT, *naïvement.*

Eh bien ! pourquoi donc sonne-t-on?

LA FEMME.

Je ne sais.

L'ENFANT.

Maman est à l'église sans doute?

LA FEMME, *avec intention.*

A l'église?... oui ! c'est vrai !...

L'ENFANT, *joyeux.*

Nous irons sur la route
Au-devant d'elle !... Alors, voulez-vous m'habiller
Au lieu de perdre ainsi le temps à babiller.
Je vais mettre aujourd'hui ma robe des dimanches,
Ma belle robe bleue à garnitures blanches...
Il fait si beau ! maman aime tant à me voir
Dans ce costume-là...
(*Regardant les habits qu'on lui présente.*)
Pourquoi ce chapeau noir?
Je n'en veux point... Pourquoi cette robe aussi noire?
Je n'en veux point !... Cherchez dans cette grande armoire
Ma robe bleue et blanche — on la met tout en haut —
Et ma toque en velours... Voilà ce qu'il me faut,
Et ma ceinture aussi bleue avec une frange :
Lorsque je l'ai, maman m'appelle « Petit ange. »
Emportez ces habits, dont la sombre couleur
Me semble déplaisante et me fait presque peur.
Quoi ! vous me les mettez tout de même... Ah ! méchante.
Silence !... on sonne encore... et dans la rue on chante...
Madame, venez voir, c'est un enterrement
Qui passe ! Maintenant, allons chercher maman !...

Pauvre petit, après une enfance isolée,
Quand tu seras jeune homme, auprès d'un mausolée
Quelqu'un te conduisant, de noir encor vêtu,
Te dira : « Réfléchis un peu... te souviens-tu
De ta mère?... — Ma mère?.. Oui, je me la rappelle
Avec son doux amour !
— Il faut prier pour elle ! »

PAUL COLLIN.

HISTOIRE NATURELLE.

LES ARAIGNÉES (1).

L'araignée vit solitaire ; elle est essentiellement misanthrope et ennemie de ses semblables. Quand deux araignées se rencontrent, il faut que la plus forte extermine l'autre. L'amour même ne tempère pas cette animosité des araignées entre elles. Le lien du mariage n'est, aux yeux de l'araignée, qu'une loi tyrannique qu'elle ne semble subir qu'à regret.

Plusieurs naturalistes ont eu la curiosité d'assister à un mariage d'araignées, et comme leurs témoignages s'accordent généralement, je vais en raconter les circonstances ou plutôt les péripéties. Il importe d'abord de savoir que le mâle est plus petit que la femelle.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

La première démarche d'un prétendant est de se construire une toile légère tout près de la beauté qui a touché son cœur. Quand il s'est assuré de ce retranchement, il avance avec beaucoup de précautions et, d'un coup de patte, il imprime une secousse légère à la demeure de sa prétendue. Celle-ci accourt aussitôt, croyant déjà tenir une proie. Furieuse de se voir déçue, elle fait jaillir de ses huit yeux huit regards de colère contre l'importun. Le pauvre amoureux, qui redoute d'être dévoré par celle qu'il aime, se retire prudemment et reste caché. Au bout de quelques instants, l'amour lui rendant le courage, il ne tarde pas à revenir à la charge, mais sans plus de succès. A la fin pourtant la belle commence à se montrer de moins en moins courroucée et permet à son fiancé de franchir la porte de sa demeure. Toutefois un hymen préparé avec tant de défiance ne saurait avoir une longue durée; à peine marié, l'époux, craignant pour sa vie, se hâte de fuir et disparaît pour toujours.

Cependant l'araignée, détestable épouse, n'est pas une mauvaise mère, au contraire. Dès qu'elle a pondu, elle fait un paquet de ses œufs en les enveloppant d'un tissu de soie et les emporte partout avec elle. Veut-on l'en séparer, elle ne songe qu'à les reprendre, et ne se laisse point abuser s'il vous prend fantaisie de substituer une autre famille à la sienne.

Lorsque les petits viennent à éclore, au vingt et unième jour environ, la tendresse de la mère est pour eux sans égale. La plus parfaite intelligence règne dans la jeune famille. Mais cette douce harmonie s'affaiblit à mesure que les petits acquièrent de l'accroissement; frères et sœurs alors commencent à se dévorer des yeux, puis ils se séparent pour ne plus se revoir que comme des ennemis avides de s'entre-détruire.

On a beaucoup parlé de la morsure de l'araignée et de son venin; s'il faut s'en rapporter à une croyance universellement répandue, on doit se garder de l'une et de l'autre. C'est un préjugé que le raisonnement devrait faire tomber ou au moins réduire à des proportions très-minimes.

Le venin de l'araignée n'est mortel que pour les insectes dont elle fait sa proie; les exemples pour prouver le contraire n'ont été cités qu'en bien petit nombre, et encore l'authenticité n'en a rien de certain. Quant à la morsure de l'araignée, la bouche étant située au fond des tenailles, ainsi que nous l'avons dit, il lui serait fort difficile d'atteindre un corps trop volumineux pour s'engager dans ce détroit. Le fait que je vais raconter achèvera peut-être de vous en convaincre.

On voyait, il y a quelques années, sur le Pont-Neuf, à Paris, une mendiante tenant dans ses bras un tout jeune enfant, qui, sans interruption, poussait des cris à fendre le cœur. Le pauvre petit avait sur les yeux d'énormes emplâtres retenus par un bandeau; au dire de la mère, il était menacé de perdre la vue. Il n'en fallait pas davantage pour attirer d'abondantes aumônes. A la fin, quelqu'un plus compatissant ou plus avisé, un médecin peut-être, ayant exigé qu'on levât l'appareil afin de pouvoir examiner l'enfant, il se trouva que le mal n'était autre chose qu'une petite plaie factice au front, et que le prétendu emplâtre consistait dans une coquille de noix dans laquelle se trouvait enfermée une volumineuse araignée : l'animal s'efforçant de recouvrer sa liberté, piétinait sur la chair vive, et de cette façon provoquait les cris qui attendrissaient tout le monde. On devine la suite; le petit malheureux fut enlevé d'office, confié à la charité publique et guérit promptement, tandis que l'horrible femme alla expier en prison sa froide barbarie.

La tarentule, qui a pris son nom de la ville de Tarente où on la trouve en grand nombre, passe pour la plus cruelle et la plus impitoyable des araignées. Rien n'est plus singulier, dit-on, que les suites de sa morsure : le blessé se met à danser sans relâche jusqu'à ce qu'il tombe expirant. Il n'y a qu'un seul remède capable de le sauver, le son de la musique. Mais le difficile est de trouver l'air approprié à son tempérament; autant de maladies, autant d'airs différents. Il va sans dire que certains guéri seurs de profession ont le privilége exclusif de connaître le morceau de musique qui convient à chacun et fondent ainsi leur réputation sur l'infaillibilité de la cure.

Mais il ne suffit point de me poser ici en esprit fort pour vous ramener de votre aversion, disons mieux, de vos terreurs à l'égard des araignées. Il convient de citer des faits et des mieux constatés. Rassurez-vous, je n'ai que l'embarras du choix.

En 1838, un naturaliste fort distingué, M. L. Dufour, avait accoutumé une tarentule à venir attraper entre ses doigts une mouche vivante; le savant, qui prenait plaisir à ce jeu, n'ignorait pas pourtant les histoires qu'on a racontées; il savait que la tarentule tient le premier rang entre les plus féroces et les plus redoutables des araignées.

Fra Baptiste Parisis, qui certes n'est point un menteur, raconte que saint François, étant un matin à dire sa messe, une monstrueuse araignée vint tomber accidentellement dans le calice. Le saint, qui craignait en la retirant, de profaner quelques gouttes du liquide consacré, aima mieux avaler le tout et n'eut pas à s'en repentir; dès le lendemain l'animal lui sortit par la jambe sans lui faire aucun mal. Ici nous sommes en présence d'un miracle qui nous interdit toute espèce de réflexion. Passons à d'autres exemples plus terrestres.

Des voyageurs assurent que certaines peuplades considèrent comme un grand régal de manger des araignées.

Pourquoi pas? Le célèbre astronome Lalande ne portait-il pas constamment dans sa poche une espèce de bonbonnière pleine d'araignées qu'il croquait du meilleur appétit du monde.

Il y avait à Cologne une femme célèbre qui excellait dans la peinture, la sculpture, la gravure, et aussi dans la musique; elle se nommait Anne-Marie de Schurman. Telle était sa passion pour les araignées qu'elle en demandait partout et les mangeait avec délices. Comme on la plaisantait sur la bizarrerie de son goût, elle avait coutume de répondre en riant que cela provenait sans doute de ce qu'elle était née sous le signe du scorpion — le scorpion est rangé par les naturalistes dans la famille des araignées. Anne-Marie de Schurman avait reçu le jour à Cologne en 1607. Tous les dictionnaires historiques contiennent sa biographie; aucun n'omet cette particularité de sa vie.

On lit dans les éphémérides d'Allemagne plusieurs observations relatives à des personnes maigres qui sont devenues grasses en mangeant habituellement des araignées.

Citons enfin un lieutenant qui, durant les loisirs que lui permettait son service militaire, faisait la chasse aux araignées, les amassait dans un plat et les man-

geait ensuite comme un mets délicat, sans en ressentir la moindre incommodité — on ne dit pas s'il était dans l'usage d'inviter quelquefois ses camarades à dîner. Quand on lui demanda la raison de son étrange gourmandise, il répondit que ce goût-là lui venait de sa mère, qui mangeait et lui faisait manger des araignées à partir de son enfance. Après cela fiez-vous donc à l'éducation maternelle !

Maintenant vous reconnaîtrez, j'espère, que la prévention et la calomnie se sont beaucoup trop acharnées après l'araignée, tandis que, à tout prendre, on n'a guère à lui reprocher que sa laideur, ses longues pattes crochues et son sans-gêne qui la porte à venir s'installer dans les maisons sans y être invitée. Il est vrai qu'elle hait ses semblables, et que leur approche, sans égard pour la parenté, ne lui inspire que des pensées de meurtre, alors même qu'elle ne peut alléguer la faim pour excuse; je n'en disconviens pas. Mais les hommes

Une demande en mariage. Dessin de L. Benett.

sont-ils faits autrement? D'ailleurs, l'araignée, indépendamment des individus de son espèce, a beaucoup d'ennemis qui ne lui font point de quartier. Le singe en est très-friand; le rossignol, la fauvette, le rougegorge et les autres oisillons à bec fin en font leur nourriture journalière. Il y a une sorte de mouche, appelée *ichneumon* ou fausse guêpe, qui lui fait une guerre acharnée. Lyonnet, que j'ai déjà cité, a vu plus d'une fois des frelons s'élancer sur la toile des plus grosses araignées, saisir l'animal en son gîte, le porter par terre et, après lui avoir coupé les pattes, s'envoler avec leur proie pour aller en nourrir leurs petits.

Si l'on peut reprocher aux araignées leur affreuse laideur, leur misanthropie, leur mauvais caractère, leur cruauté — vous voyez que je ne cherche point à atténuer leurs défauts, — il faut convenir aussi qu'elles nous rendent de bons offices en nous délivrant d'une multitude d'insectes fort incommodes, à commencer par les mouches et les cousins. Nous en pourrions retirer bien d'autres avantages si l'excès de prévention n'empêchait de les utiliser.

D'anciens naturalistes avaient remarqué que les poules malades avalent des araignées qui les purgent et les guérissent. Ce fut vraisemblablement sous l'influence de pareils faits que les médecins résolurent d'élever jusqu'à l'homme ce moyen de guérison.

Le docteur Martin Lister, médecin de la reine Anne d'Angleterre, les préconisait dans ses livres contre une foule de maladies, notamment les fièvres intermittentes et les hémorrhagies. De son temps, une araignée écrasée sur le poignet du malade, ou bien enfermée vivante dans une coquille de noix et portée au cou en forme d'amulette, la toile d'araignée avalée dans du vin blanc, triomphaient de la fièvre la plus rebelle.

Un célèbre médecin de Paris, mort il n'y a pas longtemps, le docteur Récamier s'obstinait à conserver ces bonnes traditions; j'ai eu occasion de lire une de ses ordonnances dans laquelle il avait prescrit des pilules de toile d'araignée. J'ai vu aussi un pharmacien préparer, d'après une ordonnance, des pilules d'araignées écrasées vivantes dans un mortier avec de la gomme et du sucre.

Aujourd'hui la médecine a renoncé à ces pratiques et le vulgaire seul a conservé encore la coutume d'arrêter le sang qui coule des coupures en y appliquant de la toile d'araignée.

J'ai déjà dit que le scorpion, suivant les naturalistes, fait partie de la famille de ces insectes; mais comme il en diffère sous beaucoup de rapports, j'ai dû m'abstenir d'en faire mention, si ce n'est à titre de simple remarque.

On a prétendu qu'il existe une inimitié très-grande entre l'araignée et le serpent; on a fait à ce sujet mille histoires qui sentent la fable : rien ne s'opposerait à ce qu'on vérifiât le fait, qui n'a pas encore été démontré.

On a dit aussi que l'araignée et le crapaud sont ennemis mortels; l'insecte descend, dit-on, pour mordre le crapaud, qui l'attend gueule béante; si celui-ci l'attrape, elle est perdue; si elle parvient à le mordre, il est empoisonné. Tout aussitôt il court manger d'une certaine herbe qu'on croit être le plantain ou le bouillon blanc. Préservé par ce contre-poison, il revient à l'attaque et le combat recommence. Lyonnet, qui aimait à constater les choses par lui-même, essaya à diverses reprises de mettre les deux adversaires en présence, mais sans résultat; aucun des deux ne manifesta la moindre velléité de se battre. Combien de récits merveilleux perdraient leur crédit devant le plus simple examen !

Si l'on s'en rapporte aux éphémérides d'Allemagne (décurie 1re, année 1re, p. 224), l'araignée ne manque jamais l'occasion de s'attaquer au ver à soie et de le mordre à belles dents. Un savant, Frédéric Garmann, raconte qu'étant entré un jour dans son cabinet où il nourrissait des vers à soie afin d'étudier leurs métamorphoses, il vit une araignée acharnée sur le dos de l'un d'eux. Sur-le-champ il comprit la cause de la mort presque subite de plusieurs vers déjà grands, qui avaient péri presque subitement sans qu'il eût paru à leur peau d'autre changement qu'une petite plaie à l'endroit de la blessure.

Ici le cas est différent et peut présenter des probabilités : l'un et l'autre insecte sont tisserands; il y aurait donc jalousie de métier. Toutefois l'épreuve a besoin qu'on la recommence.

Peut-on tirer un profit réel des fils de l'araignée et utiliser ses fils comme ceux de son concurrent d'origine chinoise?

L'expérience a déjà été tentée. M. Bon, premier président de la chambre des comptes de Montpellier et académicien de la même ville, s'occupa beaucoup de ce travail. En 1709 il présenta à l'Académie royale des sciences des bas et des mitaines tricotés en soie d'araignée. Enhardi par ce commencement de succès, il fit tisser et confectionner avec la même matière un habit magnifique, et courut à Paris l'offrir à Louis XIV.

Hélas! le grand roi, devenu vieux, avait perdu le goût du luxe et des merveilles terrestres; il ne songeait plus qu'à expier les fautes et les péchés de sa jeunesse. M. Bon n'obtint que de l'eau bénite de cour; son habit, après avoir fait les honneurs d'un petit lever, fut remis entre les mains du grand maître de la garde-robe, qui le confia au premier valet de chambre, qui en chargea le second, qui le repassa au troisième et ainsi de suite. Finalement, l'habit, de main en main, alla vraisemblablement s'engloutir dans le cabinet de quelque amateur de curiosités pour y être dévoré par les vers. Depuis on n'en a plus entendu parler.

Cependant l'Académie, conformément à ses usages, voulut bien charger deux de ses membres de lui faire un rapport sur les découvertes de M. Bon. L'un de ces deux savants qui a son nom écrit en majuscules sur presque tous les thermomètres, Réaumur, s'acquitta de sa mission avec beaucoup de zèle, mais, en sa qualité d'académicien, il ne put se défendre tout à fait des tendances de l'esprit de corps. Voici le résumé succinct de ce qu'il constata ou crut avoir constaté et qu'il consigna dans son rapport:

Réaumur trouva d'abord que les toiles d'araignée n'étaient nullement propres à être mises en œuvre à cause de la ténuité de leurs fils. « Il en faudrait, dit-il, quatre-vingt-dix pour obtenir un fil de même force que celui qui provient du ver à soie, et dix-huit mille pour un fil à coudre. » Il ne restait donc que les coques dont l'araignée a coutume d'entourer ses œufs. Le savant rapporteur les examina avec soin. Selon lui, la coque de l'araignée domestique, qui ne pond que peu d'œufs, est trop petite pour fournir la matière textile en quantité suffisante; il faudrait, d'après son calcul, vingt-huit mille coques pour donner une livre de soie, et encore ne devrait-on compter que sur les femelles, puisque les mâles ne font pas de coques, par la raison toute simple qu'ils ne pondent point. Il est vrai, dit-il, que l'araignée des champs, beaucoup plus féconde, le faucheur, par exemple, est capable d'en fournir davantage.

Une autre question se présente ensuite à l'esprit de Réaumur : « Comment se procurer assez de mouches pour alimenter une immense colonie d'araignées fileuses? » Néanmoins il en trouva la solution au moyen de vers de terre et de la substance molle qui se trouve dans le tuyau des plumes fraîchement arrachées.

Mais une difficulté bien plus grande apparaît aussitôt, celle qui a rapport à la haine implacable que se portent les araignées entre elles. De là la nécessité de séparer les fileuses, ce qui obligerait de donner à chaque établissement les dimensions d'une ville entière. Il en résulta pour le célèbre académicien que la soie de l'araignée coûterait infiniment plus cher que la soie ordinaire. Restait à savoir si elle était plus belle et plus lustrée, c'est ce que Réaumur ne trouva pas; il lui sembla au contraire que les fils de l'araignée, à raison de leur extrême finesse, ont moins de lustre et sont plus crépés. La conséquence du rapport fut donc que les bas et les mitaines présentés à l'Académie par M. le président de la chambre des comptes de Montpellier eurent la même fortune que l'habit offert à Louis XIV.

Lyonnet, qui, je le répète, avait l'habitude d'examiner les choses de plus près, pense qu'il y aurait moyen d'utiliser les toiles d'araignée, ce serait de choisir l'époque de la saison où ces insectes voyagent; alors les champs, les prairies sont couverts de leurs vastes réseaux, au point d'arrêter les passants. « Peut-être, dit-il, qu'en cardant puis filant cette soie comme le lin, on pourrait en fabriquer des étoffes : il en coûterait fort peu de l'essayer. »

Voici un autre savant, Lemery, qui reprend le rapport de Réaumur et y ajoute ses propres réflexions. Le rapport, avoue-t-il pour commencer, diminue de beaucoup les espérances qu'on aurait pu fonder sur le travail des araignées. Toutefois il n'y est point fait mention que M. Bon ayant opéré sur des araignées de Languedoc et de Provence, qui sont bien plus grosses, leur trouva des avantages que n'ont pas celles de Paris. Or on sait que l'Académie n'aime point à se déranger de ses foyers, c'est ce qui l'expose trop souvent à n'accorder sa sanction pleine et entière qu'aux inventions qui ont triomphé de tous les obstacles.

Ces conflits d'opinions respectables me conduisent à risquer, à mon tour, mes réflexions personnelles.

Réaumur, Lyonnet, Lemery, M. Bon lui-même sont morts depuis plus de cent ans. Nous vivons dans un siècle où le génie industriel se fait un jeu de sauter à pieds joints par-dessus les impossibilités. En présence des prodiges scientifiques de toute sorte qui étonnent, le moment ne serait-il pas venu de recommencer les essais sur la mise en œuvre de la soie d'araignée?

Ne perdons point de vue la judicieuse remarque de Lemery : M. Bon eut recours aux araignées de Provence et de Languedoc, ce qui veut dire qu'on doit tenir compte de la différence qui existe entre les araignées des climats chauds et celles des climats froids. On ne saurait contester non plus à l'ancien président de la chambre des comptes de Montpellier un succès réel, puisqu'il obtint des bas et des mitaines, plus un habit digne d'être endossé par des épaules royales : ceci est déjà un grand point.

Eh bien, partant de là, pourquoi ne s'adresserait-on point à l'Amérique, qui produit les plus grosses araignées connues? Il y a au Mexique une espèce, appelée *atocalt*, qui se tient près de l'eau; elle n'est point venimeuse, malgré l'opinion contraire de quelques gens du pays. Sa toile se compose d'un mélange de fils jaunes, rouges et noirs qu'elle entre-croise avec un art merveilleux; telle est la beauté du reflet de ces toiles, que maints voyageurs ont voulu mettre la main dessus, les prenant pour des tissus d'or.

Allons! messieurs les princes de l'industrie, partez vite pour l'Amérique, de magnifiques succès et d'immenses bénéfices vous y attendent. Les Espagnols n'ont pas tout enlevé, et votre gloire à vous n'aura pas à se reprocher les horribles cruautés qui ont souillé la leur. Et vous, mesdames, si vous tenez à encourager les inventeurs et surtout à ne pas être accusées d'ingratitude, commencez donc dès aujourd'hui à recevoir en grâce les pauvres araignées.

MAURICE DECHASTELUS.

CHRONIQUE DU MOIS.

M. DE LAMARTINE (1).

Le grand poëte est mort dans l'humble chalet de Passy, non loin de la maison que Rossini avait bâtie pour abriter sa fortune. Il y avait six mois déjà que l'ombre et le silence entouraient les derniers moments du poëte illustre entre tous, et c'est à peine si l'on s'est aperçu, ô vanité de la gloire humaine ! que M. de Lamartine était mort.

Pourtant quelle place il a tenue sous le soleil des vivants! Quel nom glorieux va s'ajouter désormais sur la liste éclatante des hommes qui ne sauraient mourir !

Il vint au monde au moment où le dix-huitième siècle allait finir dans les tempêtes les plus terribles qui aient agité le genre humain. Lui-même, comme s'il eût pressenti que, pour parler d'un tel poëme, il fallait un poëte, a raconté les premières sensations de son enfance et de sa jeunesse.

Son grand-père était un bon gentilhomme, un patriarche de la charrue et de l'épée, qui avait gagné la croix de Saint-Louis et les épaulettes de capitaine de cavalerie à la bataille de Fontenoy, sous les yeux du roi de France et du maréchal de Saxe. Son père, le chevalier de Lamartine, âme active et tendre, fut un des prisonniers de la Terreur ; le 18 thermidor le sauva.

Échappés à ces massacres, pleins de force et d'espérance, ils rentrèrent, sa noble femme et lui, en leur humble maison de Milly ; et pauvres, mais paisibles, loin du monde et de ses tempêtes, ils ne songèrent plus qu'à élever leur famille, dans laquelle était né un poëte.

Hier encore vous eussiez interrogé M. de Lamartine, il vous eût dit les moindres détails de ses premières années : le jardin, la maison, la plaine et le mont, les vieux arbres, les trois sapins nouvellement plantés, les bonnes gens, l'éducation charmante, la prière aux genoux de sa mère ; il priait pour les pauvres, pour les malades, pour les affligés.

Sa mère était une providence ; il la suivait dans sa bienfaisance, et c'était lui qui portait ses aumônes. A dix ans, le jeune Alphonse de Lamartine était un paysan ; il allait par monts et par vaux avec les enfants de son âge ; il supportait, comme un soldat romain, la faim, le froid, la fatigue ; il se tirait vaillamment de tous les périls : le cheval à dompter, l'obstacle à franchir ; et quand il fallut quitter la vie agreste et le toit rustique pour les études silencieuses du collége, ah ! quelle misère !

Hélas ! que de peines ! O mon Dieu ! comme il regrettait le vaste espace, et le vignoble et les douces chansons !

De ces temps d'épreuves, notre poëte a retrouvé dans les papiers conservés par sa mère une composition d'un écolier de génie. On lui avait demandé une déclamation sur la vie champêtre, et de cette déclamation l'enfant avait fait une façon d'églogue exhalant la suave odeur du sainfoin et de l'omelette au cerfeuil. C'est une page exquise. On y voit éclore déjà cette grâce et ce sentiment naturel des belles choses qu'il possédait au degré suprême, et qui ne l'ont jamais abandonné, même aux heures sombres, quand ce grand homme en était réduit, pour vivre, à travailler la nuit, à travailler le jour.

Dès que l'adolescence eut fait place aux premières années de la jeunesse, en cet intervalle ineffable où l'écolier n'est plus, où le jeune homme va naître, Alphonse de Lamartine entendit retentir dans ses ravissements les voix qui chantent, les passions qui pleurent. De ce temps, hélas ! si court, et qui s'appelle le bonheur et l'innocence, notre poëte se souvient, comme on se souvient d'un songe, tout frais sorti de la porte d'ivoire. Il a tout gardé de ces premiers jours, même le remords d'un grand crime.

Un jour d'automne (il avait trouvé chez son père un vieux fusil de chasse), il fit feu sur un chevreuil. Mais quelle émotion quand il vit tomber cette bête innocente, et quand il assista à cette agonie, aux derniers regards de ces beaux yeux pleins de larmes, qui semblaient lui dire : « Hélas ! que t'ai-je fait? J'étais tout à l'heure encore, autant que toi, l'ami de la plaine et l'enfant du vallon ; nous habitions la même forêt, nous nous abreuvions aux mêmes sources et nous foulions le même cytise en fleur, et voici que je meurs sous ta main qui devait me nourrir ! »

Depuis ce jour, le jeune homme épouvanté de son meurtre a renoncé à ce plaisir abominable. Il vous a dit ici même ses remords et son chagrin. Il a laissé vivre en paix Jean lapin dans son trou, la perdrix dans la luzerne, le faisan sur l'arbre et le chevreuil dans le bois. Sa bienveillance est devenue une charité véritable, et les oiseaux dans leurs nids lui ont chanté la bienvenue : « Il est de la maison ! »

C'est bien fait ! Le poëte est naturellement le protecteur de la chose ailée et vivante ! Il veut être aimé de tout ce qui respire. Ah ! loin de ses mains tout ce qui tue et ce qui blesse ! Il poursuit dans les champs le rêve ; il chasse à l'idée ; il recueille en passant les bruits divins de son poëme, et de son excursion lointaine il rapporte en son logis tantôt une chanson, tantôt une élégie, ou tout au moins le contentement d'un bel esprit qui sur rien ne pose, content d'un brin d'aubépine et d'un vers inachevé.

> Je trouve au coin d'un bois la rime qui me fuit,

disait Despréaux.

Nous insistons sur ces premiers beaux jours d'*isolement*, d'*enthousiasme* et de *retraite*. En ces heures clémentes, Alphonse de Lamartine préparait avec tant d'innocence et de candeur ses premières invocations : *Au génie ! à la foi ! à la prière ! à l'automne ! au lac ! au vallon !*

De toutes ces harmonies du matin et du soir sera formé son premier livre. Ah ! l'heureuse et poétique enfance ! et comme elle est semblable, en certains côtés, à tout le reste de sa vie.

Cependant, comme il appartenait à une race de soldats royalistes, il prit le mousquet à l'heure où le roi Louis XVIII composait sa maison militaire. Il fut un des gardes du corps du roi, et je ne sais pas un monarque ici-bas qui ait été veillé par un garde pareil ! Mais

(1) Voir le portrait de M. de Lamartine, t. XXIV, p. 185.

ce roi bel esprit n'était pas fait pour comprendre et protéger tant de poésie. Il s'était endormi sur les pièces fugitives de Voltaire, il s'était réveillé sur les vers de l'abbé Delille, cet abbé Delille qui se vantait d'avoir écrit quatre *aurores*, une demi-douzaine de *tempêtes* et trois *printemps !* Il aimait, le roi Louis XVIII, ces tours de force ; il ne reconnaissait que les anciens, et son plus rare effort ce fut de lire, un des premiers, les chansons d'un nouveau poëte appelé Béranger. — Il ne s'est pas douté que le fils du chevalier de Lamartine serait, un jour, l'ornement de son siècle, et si, par le silence ami d'une nuit d'été, son jeune garde du corps eût déclamé, l'arme au bras : *O lac! rochers muets !...* le roi lui eût commandé de se taire.

Cependant dans ces heures si charmantes de la première jeunesse une heure arrive apportant l'*ennui*, ce poétique ennui plein de chefs-d'œuvre. En ce *désœuvrement*, il écrivit ses premières *Méditations ;* même il osa les lire à son père, et le père écoutant le *Vallon* fut pris d'une émotion ineffable. Il ne savait rien de cette poésie ; au contraire, elle dérangeait toutes ses habitudes et les admirations de son esprit...

Et pourtant l'esprit fut vaincu par je ne sais quoi de tendre et d'exquis, si nouveau dans la forme, et racontant des émotions inconnues. Tel fut ce premier triomphe.

Ainsi se révéla le poëte au monde nouveau, ainsi le monde a appris son nom.

Toutes les aspirations, toutes les ardeurs et le besoin de tout savoir étaient contenus dans cette âme en peine de l'idéal. Il fut un diplomate ; il fut un politique ; il fut un voyageur ; il eût fait, mais c'eût été dommage, un grand capitaine. Il a montré dans toutes les causes désespérées, la cause des peuples vaincus, des libertés brisées, des grandeurs anéanties, des révolutions devenues le jouet des tempêtes, qu'il était un grand orateur, tout-puissant par la vie et l'accent d'une parole austère, intelligente, audacieuse. Un jour il voulut visiter l'Orient, et tout de suite il retrouva cette seconde patrie telle qu'il l'avait entrevue en ses rêves, et tout de suite il fut chez lui, dans ce vieux monde oriental, premier-né du soleil. L'humanité en est sortie, elle y retourne. Et comme il a raconté chaque heure de ce voyage illustre, à midi sous l'ombre hospitalière des palmiers ou sur les ruines d'un monument détruit par les siècles, le soir sous la tente battue des vents, à la lueur d'une torche de résine ; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban ; un autre jour au roulis d'une barque arabe ou sur le pont d'un brick : matelots qui jurent ; hennissement des chevaux !

Il voit, il devine, il comprend, il sait toute chose. Il juge, et de très-haut, le passé et l'avenir de ces peuples qui attendent.

Il est surtout un poëte, et plus encore un rêveur. Mais ne vous y trompez pas, quand il revient sur la terre, et qu'il s'occupe enfin de mille détails d'ici-bas, il n'est pas un faiseur de descriptions, pas un peintre, qui puisse lutter avec lui en exactitude, en vérité, en sympathie avec tout ce qui respire :

« Nul ne sait, à moins d'avoir été bouvier, pasteur, soldat, chasseur ou solitaire comme moi, combien il y a d'amitié entre les animaux et leur maître. Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, de l'oiseau à l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis.

« Toutes ces amitiés, je les aime, et de la loge du dogue à l'étable du chevrier, de l'étable au mur du jardin où je m'assis au soleil, connu des souris d'espaliers, des belettes au museau flaireur, des rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations, des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense ! Je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer. »

Quiconque a lu dans les *Premières Confidences* la description rustique de la maison de Milly où fut élevé Lamartine, a remporté pour toujours l'image ineffaçable du petit jardin, du toit sombre, et du vagabondage du poëte à travers les montagnes.

Eh bien ! la description en prose de Milly ne saurait se comparer à la description en vers du presbytère de *Jocelyn :*

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie :
Des passereaux montant et descendant du toit ;
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit :
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble ;
Les uns couchés à l'ombre, en un coin de gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon ;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille ;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a pâli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle ;
Voilà tout le tableau...

Ceci appartient à cette œuvre exquise entre toutes, où vous trouverez l'homme tout entier. C'est bien lui dans sa simplicité et dans son charme. Que de fois, malgré lui, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, il revient à la maison de son père, à la prairie, au petit jardin :

« Toutes les fois que j'arrive à Saint-Point, ou toutes les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare de leurs cendres ; je m'entretiens à voix basse avec elles, les priant de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon de leur paix, dans nos ombres d'un rayon de leur vérité. »

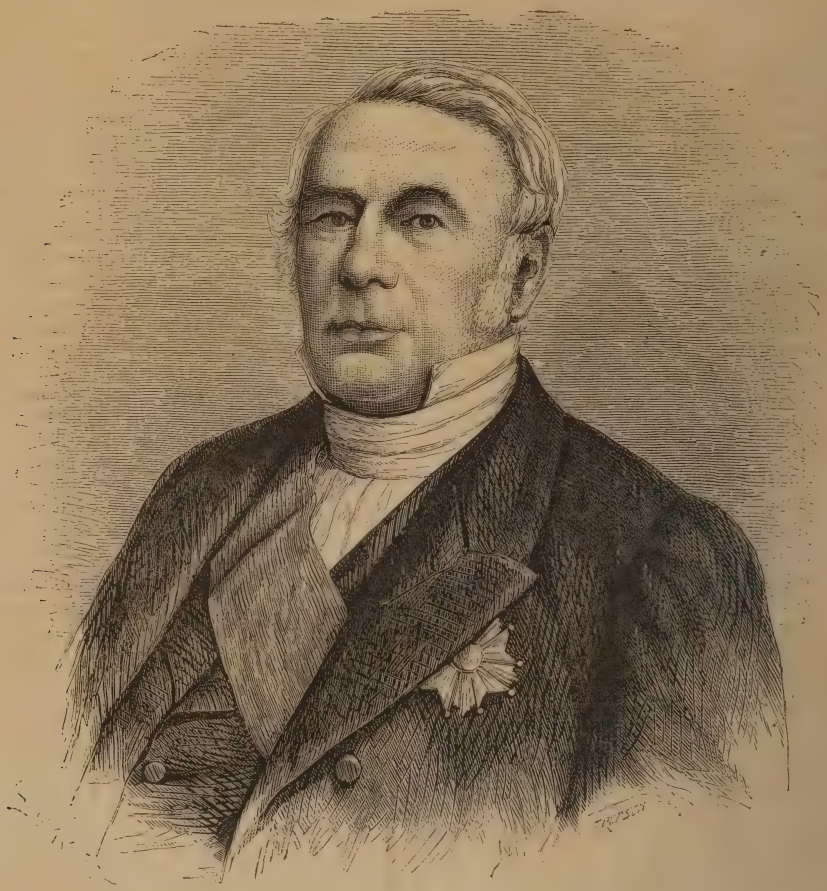
L'homme politique ne nous appartient pas, et cependant comment parler dignement de M. de Lamartine sans rappeler son rôle aux sombres journées de 1848. « L'histoire, a dit très-justement M. de Saint-Victor, fera plus tard une légende de sa lutte contre l'anarchie. Ce fut là le point suprême et culminant de sa vie. Ces marches de l'Hôtel de ville d'où, sous l'éclair des baïonnettes, au bruit du tocsin et des coups de feu, affrontant les sabres agités contre sa poitrine, il haranguait une multitude en délire et foulait aux pieds son drapeau sanglant, voilà le piédestal d'où la postérité le contemplera. »

La tempête apaisée l'avait porté aux plus hautes cimes de la popularité, la chute devait être aussi rapide

que l'élévation avait été triomphale ; l'insurrection de juin, le coup d'État, l'ingratitude des partis le rejetèrent dans l'ombre et dans l'oubli.

« Cette grande vie méritait de finir par le lent et rayonnant crépuscule qui éclaira la vieillesse de Gœthe et de Washington. Il ne fut pas donné à Lamartine de vieillir ainsi ; son couchant fut sombre et lugubre... Une dette énorme pesait sur lui, contractée surtout par les prodigalités de sa bienfaisance. Esclave de cette lourde dette, dont il ne pouvait qu'allonger la chaîne, il lui fallut à l'heure du repos faire de sa grande plume un outil et l'user, sans trêve ni relâche, aux œuvres serviles du travail. Combat privé, obscur, quotidien, plus terrible que la bataille au soleil, lutte inégale de l'homme intellectuel contre les nécessités matérielles qui, de jour en jour, s'aggravaient. »

Ainsi est mort le poëte, et dès aujourd'hui son nom et son œuvre sont entrés en pleine immortalité. La cloche sonne pour ses funérailles, la *cloche* qu'il invoquait, il y a trente ans :



M. Troplong, président du Sénat et de la Cour de cassation. Dessin de A. Duvivier.

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière,
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs.

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon !
Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe,
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

A l'heure où vous lirez ces lignes, le poëte aura fait, pour la dernière fois, hélas ! le voyage de la maison d'emprunt où il a passé ses derniers jours, au tombeau de tous les siens. Là, il repose, attendant la résurrection éternelle.... Il n'attendra pas longtemps.

Nous voulions vous parler encore des morts de ce mois et du mois passé, de M. l'amiral Charner et du prince royal de Belgique, de la princesse Bacciochi et de M. le président Troplong ; mais, si grands que soient ces deuils, en est-il un qui puisse être comparé au deuil du poëte, si illustres que soient ces noms, en est-il un qui ne s'efface aujourd'hui dans le rayonnement de M. de Lamartine ? CH. WALLUT.

Paris. — Typ HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LES NOUVEAUX DÉPARTEMENTS FRANÇAIS.

CINQ SEMAINES EN SAVOIE.

La gorge et le fort d'Escillon. Dessin de A. de Bar.

II. — DE MODANE A SUZE.

De contemplation en contemplation, de croquis en croquis, je mis douze heures à franchir les vingt-trois kilomètres qui séparent les Fourneaux de Lans-le-Bourg. Les beautés de la route m'arrêtaient à chaque

(1) Voir, pour la première partie, la livraison de février 1869.

pas. La vue de la gorge d'Escillon peut vous en donner une faible idée, mais il faudrait un album tout entier pour montrer l'infinie variété d'aspects qui se déroulent aux regards. Avant cette gorge mystérieuse et sombre s'ouvre une plaine riante que sa situation abritée rend une des plus fertiles de la Savoie. C'est là qu'est paisiblement assis le village d'Avrieux. La jolie cascade de Saint-Benoît, qui fait mugir sa double chute tout auprès, me le rendit bien plus intéressant que le souvenir de la mort de Charles-le-Chauve.

Après les forts d'Escillon apparaît une grande montagne gypseuse qu'on prendrait pour du marbre blanc, tant le grain en est fin et brillant; puis Solières, où l'Arc fit, il y a deux ans, d'effroyables dégâts. Emporter les débris d'un pan de montagne éboulé dans son cours, enlever plus d'un kilomètre de route, briser des ponts et changer pour jamais en un petit lac un plateau cultivé, ce fut pour le torrent l'affaire de quelques heures.

Au delà c'est Thermignon, d'où on sort par d'interminables rubans en zigzag, qui vous amènent sur une croupe nue dominant une gorge étroite et profonde. Les escarpements, rapides à donner le vertige, sont couverts de pins sylvestres, et du fond de ce gouffre obscur on entend monter le bruit imposant de l'eau qui se brise. Le soleil s'abaissait, un vent sec et froid faisait gémir les branches agitées; pas un chant d'oiseau, pas un bruit de vie dans cette profonde solitude! Rien que la note aiguë du vent et la basse continue du torrent. C'était admirable, mais profondément triste.

Disons ici, en manière d'aphorisme, que le beau est rarement gai.

Enfin, harassé de fatigue, j'entrai à la nuit tombante à Lans-le-Bourg, où je passai fort agréablement la soirée en compagnie d'un lecteur du *Musée des Familles*, avec qui je me trouvai par conséquent en pays de connaissance.

Charmantes heures que celles passées ainsi auprès de ces amis d'un jour que l'on quitte le lendemain pour ne plus les revoir, mais dont on conserve toujours un aimable souvenir.

Le lendemain, sous un ciel gris de plomb et un vent glacé, j'escaladai les terrasses du mont Cenis. Les cimes étaient coupées en ligne droite par des vapeurs épaisses, uniformes, et qui n'offraient aux yeux ni éclat, ni forme, ni profondeur. Si, par moments, elles descendaient le long des pentes boisées, ce n'était point en flocons resplendissants, mais bien comme des superpositions de gaz ternes et sales. La vallée de l'Arc est si étroite en cet endroit, que les pauvres habitants de Lans-le-Bourg passent deux mois de l'hiver sans voir le soleil, qui tourne derrière les sommets rapprochés.

Devant moi, la montée bordée de sapins d'un noir lourd et cru; au-dessous, la vallée où la rivière se déroulait comme un ruban flétri; tout cela enveloppé de brouillard gris : voilà le tableau. Je n'eus d'autre distraction que la rencontre du piéton qui porte les lettres aux Tavernettes.

Pauvre homme! Il me conte les ennuis de son triste métier et termine en me disant :

— Adieu, monsieur. Marchez doucement!

C'est le salut d'usage. « Travaillez doucement! » me disaient deux jolies filles de Lans-le-Villard (elles sont toutes jolies à Lans-le-Villard), après être restées une heure à me regarder peindre et à m'accabler de questions naïves.

« Faites doucement! » c'est-à-dire, que tout vous soit léger, aimable et facile. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ce souhait quelque chose de gracieux et de bienveillant qui vaut mille fois l'adieu prétentieux de ces gens trop bien élevés pour vous tendre la main tout entière et qui vous offrent négligemment deux doigts?

Arrivé au plateau du mont Cenis, mon intention était de m'arrêter aux Tavernettes et de ne gagner Suse que le lendemain. Mais, après avoir fait une ample connaissance avec les truites du lac, — connaissance agréable que je vous engage à cultiver aussi, — je trouvai le ciel plus gris que jamais, et la perspective de ne pouvoir employer à quoi que ce fût le restant de la journée m'effraya si fort, que je résolus de descendre jusqu'au Molaret.

Je repris aussitôt mon sac, et, passant devant l'Hôpital, institution bien dégénérée, m'a-t-on dit, je traversai la plaine de la Madeleine et j'arrivai bientôt aux quelques maisons qui forment ce qu'on nomme la Grande-Croix.

Bien évidemment c'est là que devrait passer la ligne de frontières qui sépare la France de l'Italie et non aux Tavernettes. Les combes ou pâturages d'été, qui appartiennent à la commune de Lans-le-Bourg, sont toutes situées entre ce point et la Grande-Croix et se trouvent ainsi sur le territoire italien. La configuration du sol même semblait indiquer ce choix.

Les chaînes qui bordent le plateau de la Madeleine vont, se rapprochant toujours, jusqu'à la Grande-Croix, où le plateau s'arrête et descend par une pente abrupte de quelque cent mètres jusqu'au niveau de la plaine Saint-Nicolas. La petite rivière qui sort du lac s'y précipite à son tour en cascade bruyante et glisse calme et silencieuse dès qu'elle a touché le sol. L'ensemble de ce second plateau est sinistre et désolé : c'est comme un vaste puits entouré par des murailles droites et nues. Sur les flancs de l'une d'elles on voit se dessiner la route construite par Napoléon Ier. On se sent le cœur serré entre ces parois d'un gris morne. Je hâtai le pas pour sortir de cette scène, où les bestiaux eux-mêmes me semblaient agiter tristement des sonnettes mélancoliques.

La route s'infléchit sur la droite, et j'apercevais sur ma tête le ciel d'un bleu pur — les nuages s'étaient rejetés du côté de la France. Des cimes éloignées m'annonçaient que j'allais sortir de cet entonnoir assez semblable aux cercles infernaux rêvés par le Dante, lorsque tout à coup et sans transition je me trouvai devant un tableau qui m'arracha une exclamation d'enthousiasme.

Le plateau se coupait encore une fois dans un sens presque vertical, et le regard plongeait à un millier de mètres peut-être sur la riche vallée de Norvalaise. Comme premier plan, d'une part, la rivière qui bondissait parmi les rocs éboulés jusqu'au fond de ce gouffre; de l'autre, une masse imposante qui, partant en ligne droite de cette profondeur, s'élevait au-dessus de ma tête. Une des maisons de refuge établies sur la route y découpait sa silhouette sur le ciel. Comme fond, une longue suite de monts rougis par le couchant et marbrés de plans d'ombres larges et profondes, s'inclinait gracieusement vers l'horizon. Je les embrassais d'un seul coup d'œil, du pied jusqu'à la cime. Un nuage allongé, resplendissant d'une lumière dorée, les coupait par le milieu et se trouvait pourtant au-dessous de moi, car mon regard dominait cette scène dans son immense étendue. A mes côtés toutes les sauvages beautés d'une nature désolée, sous mes pieds toutes les splendeurs de

la végétation, tous les sourires de la nature et de la vie ! C'était sublime !

Trois jours après je repassais au même endroit ; le soleil de midi en changeait complétement le caractère. C'était beau sans doute, mais j'y cherchai vainement les impressions que j'en avais reçues. C'était comme une passion de jeunesse revue après une longue séparation, elle vous plaît encore, mais... le soleil n'est plus le même.

Le versant italien du mont Cenis est d'un tout autre caractère que le versant français et incomparablement plus beau. Du côté de la France, les flancs de la montagne sont couverts d'un tapis uniforme de sapins et de mélèzes, la vallée est étroite, l'horizon rapproché, la couleur sombre ; du côté de l'Italie, la région des sapins est presque entièrement déboisée, les châtaigniers couvrent de leur brillante verdure les pentes plus souples, l'horizon s'étend et rien ne vient jeter une note fausse dans cette immense harmonie des formes et des couleurs.

Tout en admirant, je marchais toujours et j'arrivai enfin au Molaret, où m'attendait une cruelle déception. Pas un seul lit à l'unique auberge ! les employés du chemin de fer avaient tout pris.

Puisque je viens encore de parler du chemin de fer, finissons-en de suite avec lui.

La concession a été accordée à la compagnie jusqu'au jour où l'achèvement du tunnel des Alpes permettra aux lignes italienne et française de joindre leurs rails.

Au lieu de forer la montagne, ce chemin l'escalade. Le système consiste principalement dans l'adjonction d'un troisième rail placé au milieu de la voie, surélevé au-dessus des autres et à double T. Deux roues horizontales placées sous chaque wagon embrassent ce rail, permettent ainsi l'ascension et multiplient les freins pour la descente. Je ne sais si l'avenir donnera raison aux inventeurs, mais ce n'en est pas moins une audacieuse tentative que celle de mener une locomotive dans ces régions élevées et sur ces pentes aux courbes brusques et rapprochées. Tous les efforts de l'intelligence ont droit à nos sympathies. Celui-ci a une raison de plus encore. Un accident sur cette voie serait bien plus grave que sur toute autre : il n'y aurait pas de blessés.

La partie de la route qui a été concédée à la compagnie est, bien entendu, la partie extérieure. Il en résulte que, à part la traversée de la plaine de la Madeleine et quelques kilomètres entre les Fourneaux et Escillon, le train ne cesse pas de courir au bord d'un précipice, et quelques endroits sont suffisamment effrayants pour faire trembler les nerfs les mieux trempés.

Je rencontrai fort heureusement à quelque distance du Molaret une voiture qui me permit de franchir rapidement les huit ou dix kilomètres qui me séparaient de Suse, et à neuf heures du soir je faisais mon entrée à l'*Albergo del Sol*, — lisez hôtel du Soleil, — où le voiturier m'écorcha sans pitié.

En promenade, je préfère la campagne aux villes et les chaumières aux monuments. Aussi serai-je bref en parlant de Suse, ville d'entrepôt comme Saint-Michel et qui partagera le même destin. Entourée de montagnes élégantes de forme et brillantes de couleur, enfouie sous le feuillage des noyers, la ville est d'un joli aspect, surtout lorsqu'on l'aperçoit des dernières rampes du mont Cenis.

La place Carlo-Alberto, animée par le marché qui s'y prolonge, était plus bruyante que d'habitude. Les fêtes de Rome venaient de finir, et l'affluence des voyageurs était telle, que les plus informes pataches étaient mises en réquisition. Mules, conducteurs et postillons, tous étaient sur les dents, sans pouvoir suffire au transport de cette foule, où dominait l'habit ecclésiastique.

Je ne visitai qu'un monument : l'église San Giusto, morceau d'architecture romane assez curieux, extérieurement surtout. L'intérieur est surchargé, de la voûte au pavé, d'ornements médiocres, médiocrement peints. Il y a bien aussi un arc de triomphe dédié à l'empereur Auguste, mais je dois avouer, peut-être à ma honte, que je ne l'ai pas vu. Je traversais la place San Giusto pour m'y rendre, quand je me trouvai vis-à-vis d'une vieille porte romane, flanquée de deux tours reliées entre elles par une petite galerie adossée à un mur percé de fenêtres en quinconce. L'arc romain fut vite oublié. Je dépliai mon tabouret, et la porte romane passa dans mon album.

Comme d'habitude, pendant que je travaillais un certain nombre de personnes me regardaient faire. Parmi elles se trouvait un de ces pauvres êtres à qui la Providence a refusé l'intelligence et presque la forme humaine. Avait-il dix ans ? en avait-il cinquante ? Je ne sais. Un crétin n'a pas d'âge. On ne peut le lire ni dans ses membres noués, aux formes boursouflées, aux chairs molles et flasques, ni sur sa figure placide, aux yeux éraillés, vieille dès l'enfance, jeune dans la décrépitude.

L'occupation principale de ceux qui regardent dessiner est de chercher sur la copie les détails de l'original, détails qu'ils reconnaissent plus ou moins. Il faut avoir entendu les réflexions biscornues de quelques-uns de ces curieux pour se figurer jusqu'où peut aller l'ininintelligence de la forme. Le singe qui prenait le Pyrée pour un homme vous paraîtrait un puits de science auprès d'eux ; et je ne m'attendais guère à trouver mon crétin plus habile. Je me trompais cependant. A peine avais-je commencé de placer sur le papier un des détails de mon modèle que je l'entendais pousser de petits cris de joie, et il indiquait aussitôt sur le monument la partie qu'il venait de reconnaître. Ainsi, pensais-je, l'intelligence ne peut donc pas être entièrement anéantie ! Même, à ce dernier degré de l'échelle des êtres pensants, il y a toujours un point, quel qu'il soit, où cette flamme scintille et révèle sa divine origine.

Le lendemain je gravissais les pentes que j'avais descendues deux jours auparavant, et je n'allai point voir l'arc d'Auguste.

Je passai une semaine aux Tavernettes ; plus je voyais cette nature sévère et plus je l'aimais. En outre des beautés d'ensemble que je sentais davantage en les analysant, je trouvais dans les détails ces grâces infinies que le Créateur a semées partout dans son œuvre. Une indicible impression de calme sortait de ces masses imposantes, calme triste sans doute comme celui qui suit une vie douloureusement agitée et qui vient, non du cœur satisfait, mais de la lassitude et de l'impuissance. Quel qu'il fût, il m'était doux et j'en sortis avec regret.

Je quittai donc les Tavernettes un matin en compagnie de Louis Orsette, un brave homme que j'avais pris pour me servir de guide, car mon intention était de visiter le glacier des Ronches, pour passer à Besons et de là revenir à Lans-le-Bourg. Je grimpai donc en jetant un regard d'adieu au mont Cenis et en écoutant

les histoires de mon guide. Louis a longtemps couru le monde, dit-il, avant de revenir dans son village. Je ne crois pas qu'il y ait trouvé la fortune, mais il y a bien certainement perdu le souvenir de ses montagnes,

Le plateau du mont Cenis, les Tavernettes. Dessin de A. de Bar.

car, après avoir marché longtemps dans une direction qui me semblait devoir nous conduire partout ailleurs qu'au glacier des Ronches, il s'arrêta pour prendre langue avec un berger que nous rencontrâmes par hasard. Il revint m'annoncer qu'il fallait renoncer à voir le glacier et me donna vingt raisons pour cacher la véritable, à savoir qu'il s'était complétement fourvoyé.

Le mont Ribon. Dessin de A. de Bar.

— C'est bien, dis-je, allons à Besons.

Il repartit avec un air d'assurance, et bientôt après nous rentrions dans la région des sapins.

Les moutons, en se rendant aux pâturages, tracent sur la montagne des sentiers étroits dont nous suivions

depuis près d'une heure les interminables zigzags; ils nous avaient amenés sous une épaisse forêt de sapins et de mélèzes quand nous rencontrâmes une vieille femme qui conduisait deux vaches. Louis rouvrit le chapitre des informations. Le résultat fut de nous faire descendre un sentier qui s'enfonçait en plein dans le bois. La pente était vive et nous marchions d'un bon pas. L'appétit, aiguisé par cette course matinale, nous faisait

Porte de Suze.

Église et place de San Giusto, à Suze. Dessin de A. de Bar.

ardemment désirer d'atteindre Bezons et le déjeuner. Hélas ! nous ne le tenions pas encore, car bientôt le sentier se perdit dans l'herbe. Partout autour de nous des troncs droits et serrés qui bornaient la vue à quelques pas. Sous nos pieds un terrain de plus en plus incliné, couvert d'un gazon court et glissant, qui poussait sous une épaisse couche de feuilles sèches de sapin. De chemin, pas de traces. Nous étions bien décidément

Chapelle de Lans-le-Bourg. Dessin de A. de Bar.

égarés. Nous marchions au hasard. Je m'avançai vers un endroit où les sapins, plus clair-semés, me faisaient espérer de trouver une indication, peut-être même le sentier interrompu, et je descendais avec précaution, car la pente devenait inquiétante. Je ne descendis pas longtemps. Tout à coup je plantai vigoureusement mon bâton dans le sol et je m'y appuyai plus vigoureusement encore. Le rocher s'arrêtait là, et sous mes pas s'ouvrait

un abîme d'au moins trois cents mètres. Je ne l'avais vu qu'en y touchant. Je remontai quelques pas quand j'entendis Louis s'écrier qu'il tenait le chemin. Je ne dirai pas que j'y courus, courir était difficile sur ce terrain glissant comme un parquet ciré et ayant pour voisinage immédiat ce maudit gouffre qu'on voyait souvent et qu'on sentait toujours près de soi. Mon pauvre guide, très-déconfit, se tenait auprès d'un bouquet de sapins entre lesquels on apercevait comme une apparence de sentier; mais pour le rejoindre il fallait traverser un lit de torrent desséché, qui traçait une ligne blanche et parfaitement droite jusqu'au fond de la vallée, sur une pente effrayante. O mon cher bâton! c'est alors que j'appris à connaître vos qualités solides! Je traversai. Le prétendu sentier aboutissait à un promontoire de rochers bordé de trois côtés par le précipice. Il fallut revenir sur nos pas et traverser le lit du torrent. Nous perdîmes ainsi près d'une heure. Louis, très-inquiet de m'avoir mis dans cette situation critique, prétendait à chaque instant tenir la bonne route, et chaque tentative nous ramenait au bord de l'interminable rocher. Quant à l'appétit, il n'en était plus question. Enfin, las de rester inutilement exposé à un danger très-réel, j'exprimai ma volonté formelle de remonter hors du bois pour nous orienter.

Quelques instants après, nous rencontrions un large sentier tracé par les bûcherons, qui nous mena tout droit à Lans-le-Villard. Mais avant d'y arriver je fis entrer dans mon album, avec une vue du mont Ribon, la pointe de rocher sur laquelle je venais de passer un moment si difficile.

De là je regagnai Lans-le-Bourg, où les motifs d'études auraient rempli dix fois le temps que j'avais à y passer. J'en extrais une petite chapelle qui offre un joli spécimen de celles qu'on rencontre fréquemment en Savoie. Elle est couverte en dehors de peintures à fresque à demi effacées. L'intérieur, fort délabré, est destiné à recevoir, en attendant l'inhumation, les corps des voyageurs surpris par la mort.

Ces fresques grossières, mais qui parfois ne manquent pas d'un certain sentiment artistique, se voient dans presque toutes les vieilles églises de la Maurienne et souvent même sur d'anciennes habitations. Notons aussi en passant que ces mêmes églises possèdent des sculptures en bois peintes et dorées d'un grand caractère, et des christs et des falots destinés aux processions, dont l'âge et la forme sont de nature à troubler pour jamais les rêves d'un antiquaire.

L'heure du retour avait sonné ; mes derniers jours de liberté étaient consacrés à d'anciennes et bien chères affections ; je retournai à Chambéry. Quelques jours après, gagnant Lyon par la descente du Rhône pour apercevoir plus longtemps les belles montagnes de la Savoie, je pris le chemin de fer qui me ramena à Paris, où je retrouvai avec joie le silence de l'atelier et les baisers de mes enfants.

ALEXANDRE DE BAR.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES MÉMOIRES D'UN CHÊNE.

Mon ami Johan-Wilhem Baumerius. — Un voyage impromptu. — Autre voyage. — Personnel de l'expédition. — Mode de transport suranné, mais commode. — La forêt de l'Isle-Adam. — Sous la futaie. — Le ruisseau et le tronc d'arbre. — Escalade. — Une table dans la forêt. — Autour d'un pâté. — Oraison funèbre du chêne abattu. — Regrets. — Les Français jugés par un Allemand et par un Anglais. — L'état civil d'un arbre. — Un vieillard qui est mort jeune. — S'il pouvait parler! — *Les Mémoires d'un chêne.* — Métamorphose surprenante de mon ami Johan. — Les familles végétales. — La famille du défunt. — Le gland. — Si les premiers hommes s'en sont nourris. — Les glands qu'on mange et ceux qu'on ne mange pas. — Une race royale. — La guerre de Troie. — Le culte druidique. — Un vieux païen. — Cas de folie possible. — Naissance du chêne — Ce que c'est qu'un gland — L'ovule. — Les fleurs à pistils et les fleurs à étamines. — L'anthère. — Le pollen. — Les plantes dioïques et les plantes monoïques. — Fécondation et germination. — En haut et en bas. — La tigelle et la radicule. — Les cotylédons. — Comment notre chêne est devenu helléniste — L'allaitement du petit chêne. — Grandes divisions du règne végétal. — La nourriture d'une plante. — Les meubles *en air*. — Un peu de physique et de chimie. — Les éléments de l'air. — La respiration et la circulation des animaux. — Ce que les plantes prennent dans l'atmosphère et ce qu'elles lui rendent.

Permettez-moi de vous présenter mon ami Johan-Wilhelm Baumerius, docteur en médecine et en philosophie de la célèbre université de Heidelberg, sa patrie; venu il y a une vingtaine d'années en France pour y compléter ses études; aussi recommandable d'ailleurs par la douceur de son caractère et la candeur de son âme que par les lumières de son esprit. Vous avez dû le rencontrer plus d'une fois sur les quais, explorant les étalages des libraires en plein vent, — ou sous les galeries de l'Odéon, en quête de publications nouvelles, — ou à la Bibliothèque, absorbé par la lecture de quelque énorme in-folio, — ou au jardin du Muséum, examinant une à une les plantes qui garnissent les plates-bandes de l'école de botanique. Vous aurez remarqué sa haute taille, légèrement courbée en avant par l'habitude d'un travail assidu; ses cheveux blonds, beaucoup plus longs que la mode n'autorise à les laisser croître; sa barbe, de même nuance, que le rasoir n'a jamais profanée et dont un ciseau discret arrête seulement de loin en loin le développement exagéré; ses traits réguliers, son teint encore juvénile, et son costume sévère, qui rappelle à la fois celui des étudiants allemands et celui des romantiques de 1835. Si vous lui avez par hasard adressé la parole, il a fixé sur vous ses yeux bleus et limpides; il vous a répondu sans embarras, sans hésitation, en fort bon français, bien qu'avec un léger accent tudesque, et je suis sûr que vous vous êtes senti attiré vers cette nature simple, honnête et originale. En vérité je n'en connais pas de plus sympathique. Johan n'a qu'une seule passion : l'étude, et particulièrement l'étude de la nature. Cette passion toutefois n'a rien de farouche. Johan est, au contraire, l'homme le plus sociable du monde; c'est un causeur infatigable. Je dis un causeur, non un bavard. D'abord il ne parle jamais de lui, et ne cherche ni à s'imposer ni à en imposer; il se laisse interrompre autant qu'on veut, écoute son interlocuteur jusqu'au bout, et ne reprend lui-même la parole qu'après quelques instants de silence, comme pour être sûr qu'on a bien dit tout ce

qu'on voulait dire. Si c'est une objection qu'on lui a proposée, il y répond modestement et presque toujours sous une forme dubitative. Si c'est une idée nouvelle qu'on lui a fait entrevoir, il ne la laisse pas, comme on dit, tomber à terre. C'est un élément de plus dont il sait tirer parti pour développer sa thèse ou compléter son récit. Si, au contraire, on demeure pendant un certain temps tout à fait silencieux en l'écoutant :

— Je ne vous ennuie pas? demande-t-il.

Il po rrait être un « conférencier » distingué, et je suis sûr qu'il aurait du succès au boulevard des Capucines. Mais il n'aime point à se poser en public. C'est l'homme de l'intimité. Quelques-uns de ses amis l'ont surnommé le *péripatéticien*, parce que c'est surtout en promenade ou en voyage qu'il déploie sa verve et prodigue les trésors de son savoir. Le mouvement, le grand air, les incidents de la route et, plus que tout cela, le spectacle de la nature, l'animent et l'inspirent. Il cause alors en marchant, il cause en voiture ou en wagon, il cause à table, *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Sa mémoire tient du prodige; il retient ou retrouve non-seulement tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a lu ou entendu, mais tout ce qu'il a dit lui-même, fût-ce à plusieurs mois, à plusieurs années d'intervalle. Il joint à cette étonnante faculté un jugement droit, une intelligence sûre, une élocution facile et claire, enfin assez d'esprit naturel et d'imagination pour donner à ses entretiens un tour enjoué, pittoresque et souvent original. Si j'ajoute qu'il ne se plaint jamais du froid ni du chaud, ni de la mauvaise chère, ni des mauvais lits des auberges; qu'il ne contrarie personne et s'arrange de tout, pourvu qu'on l'autorise à fumer sa classique pipe de porcelaine, — souvenir de la patrie absente, — vous conviendrez qu'on trouverait difficilement par le monde un plus commode et plus agréable compagnon. Aussi est-il fort recherché de ceux qui, comme lui, aiment à courir le pays en modeste équipage. On le trouve toujours prêt à se joindre à toute excursion ou expédition fantaisiste ou scientifique. Exemple : Un matin que Johan dormait paisiblement, on frappe à la porte de sa chambre. Avant qu'il ait eu le temps de se réveiller et de dire : « Entrez! » un personnage en tenue complète de touriste, le sac sur le dos, chaussé de gros souliers et de guêtres de cuir, coiffé d'un large panama et le bâton ferré à la main, pénètre jusqu'auprès de son lit, écarte ses rideaux et lui adresse ces simples mots :

— Venez-vous avec moi?

Johan se frotte les yeux, se dresse sur son séant et reconnaît un jeune naturaliste de ses amis.

— Où allez-vous? lui demanda-t-il.

— Je vais faire un tour en Orient, pour vérifier quelques données nouvelles relatives à la faune et à la flore de la région méditerranéenne, et notamment à la paléontologie de l'Égypte.

— Tiens! ce sera très-intéressant. A quelle heure partez-vous?

— Il est sept heures et demie; je prends le train pour Marseille à neuf heures quinze.

— Asseyez-vous donc, mon ami, je suis à vous.

Johan se lève, s'habille, fait son sac, met quelques louis et trois billets de mille francs dans sa poche, et, à huit heures et demie, il sort avec son ami en disant à sa domestique :

— Gretchen, je m'en vais avec monsieur; je ne rentrerai que dans trois mois.

Il revint comme il l'avait annoncé, ayant visité la côte d'Afrique, l'Égypte, la Palestine, la Turquie et quelques autres pays encore.

C'est un voyage beaucoup moins long que nous fîmes ensemble l'été dernier. Nous partîmes de grand matin, lui, M. et Mme R***, leur fille, âgée de dix-sept ans (je l'appellerai Marie, « pour fixer les idées », comme disent les géomètres) et votre serviteur. Nous avions loué une carriole avec son cheval et son cocher. Nous emportions des provisions pour la journée, et nous allions n'importe où, dans l'unique intention de fouler un sol qui ne fût ni bitumé, ni pavé, ni macadamisé, de respirer un air exempt de la poussière du boulevard ou des Champs-Élysées, et de contempler un horizon qui fût borné par autre chose que par des maisons à cinq étages. Vous me demanderez peut-être, lecteur indiscret, pourquoi, au lieu d'aller en patache, nous ne prenions pas un train quelconque. A quoi je pourrais vous répondre que cela nous plaisait ainsi. Mais je consens à vous donner quelques explications. D'abord la voiture avait l'avantage de nous prendre, nous et nos provisions, à la porte de nos logis, de nous transporter où il nous conviendrait d'aller et de nous ramener chez nous à l'heure où il nous conviendrait de rentrer. Ensuite... Mais il me semble que ces raisons-là sont bien suffisantes. Je passe.

Irions-nous au sud, à l'ouest, au nord ou à l'est? Après délibération, nous nous décidâmes à aller au nord. A dix heures, notre véhicule s'arrêtait à l'entrée de la forêt de l'Isle-Adam, forêt beaucoup moins connue des Parisiens que celles de Fontainebleau, de Sénart, de Compiègne et de Saint-Germain. Nous mîmes pied à terre. La voiture suivit à distance, marchant au pas dans une allée, tandis que nous prenions les sentiers couverts. Notre souci dominant, pour dire vrai, n'était pas lors d'admirer la nature ou de nous livrer à des études botaniques ou zoologiques : *primum vivere, deinde philosophari*. Nos estomacs criaient famine, la matinée était chaude; ce qui nous préoccupait exclusivement pour l'heure, c'était de trouver un endroit où nous pussions déjeuner à l'aise. Au détour du chemin étroit où nous marchions au hasard les uns derrière les autres, Johan, qui nous frayait le passage avec ses grands bras et son bâton, s'arrêta tout à coup :

— Qu'y a-t-il? lui cria-t-on.

— Un obstacle... deux obstacles.

— Lesquels?

— Un ruisseau de cristal d'abord.

— Bravo! c'est ce que nous cherchions. Nous allons boire!

— Oui, mais tout à côté, il y a un immense tronc d'arbre couché à terre, — que dis-je? un arbre tout entier!

— Il faut le franchir ou le tourner.

— Le second parti sera plus facile que le premier.

Nous avions rejoint Johan; le ruisseau n'était pas un obstacle sérieux; c'était, comme la Voulzie chantée par Hégésippe Moreau :

> Un tout petit ruisseau, coulant visible à peine;
> Un géant altéré l'aurait bu d'une haleine;
> Le nain vert Oberon, jouant au bord des flots,
> Eût sauté par-dessus sans mouiller ses grelots.

Mme R*** et Marie assuraient qu'elles aussi le franchiraient aisément, sans mouiller leurs bottines. Il était d'ailleurs facile d'y jeter un pont. Mais il n'était pas aussi facile d'escalader l'arbre, — un chêne énorme, dont le tronc avait plus d'un mètre de diamètre, et qui était

là couché tout de son long au travers des taillis écrasés par sa chute. — Nous l'entreprîmes pourtant et nous y parvînmes sans trop de peine. Les hommes grimpèrent les premiers en s'aidant des mains et des genoux, puis ils tendirent les mains aux deux dames, qui furent hissées sur le tronc, non sans quelque dommage pour leurs robes. Une fois le géant pris ainsi d'assaut, nous nous mîmes à le parcourir, comme des pêcheurs de baleine piétinant un cétacé monstrueux qu'ils viennent de harponner et d'amarrer au flanc de leur navire. On se dirigea d'abord vers la cime, en partie ébranchée, puis on revint vers la base, qui avait été sciée horizontalement à trente centimètres au-dessus du collet de la racine. En comptant ses enjambées sur le tronc et en évaluant approximativement à vue d'œil les dimensions de la cime, Johan calcula que la hauteur totale de l'arbre était d'une trentaine de mètres au moins : belle taille pour un chêne, cette espèce tendant plutôt à croître en grosseur et à étendre ses rameaux qu'à s'élancer vers le ciel, et les plus grands que l'on connaisse ne dépassant guère une quarantaine de mètres. L'écorce épaisse et rugueuse disparaissait en certains endroits sous les mousses et le lierre ; ailleurs elle offrait des cicatrices profondes et de larges solutions de continuité, où s'ouvraient de profondes cavernes. Nous aperçûmes, adhérent à l'une des branches, un très-bel exemplaire de gui, — phénomène très-rare, cette plante parasite ne se fixant qu'exceptionnellement sur le chêne.— Cette découverte fit sortir Johan de sa placidité habituelle. Il poussa une exclamation de joie, enfourcha la branche de ses longues jambes et atteignit le gui, qu'il coupa et rapporta triomphalement en poussant le cri de nos ancêtres : « Au gui l'an neuf ! »

Nous étions descendus de notre perchoir à l'endroit où la scie l'avait séparé de sa racine. Le plateau qui surmontait encore celle-ci formait, au milieu d'une petite clairière et à quelques pas de la source du ruisseau, une table circulaire qui semblait avoir été préparée là tout exprès pour nous. On eût pu même y dresser, selon toutes les règles, un couvert beaucoup plus somptueux que le nôtre. Nous résolûmes d'en prendre possession. En moins d'un quart d'heure, les plats, les assiettes, les verres y furent disposés en bon ordre. Les dames s'assirent sur des pliants, et nous sur les racines noueuses de l'arbre, et l'on attaqua le pâté qui était la pièce de résistance de notre repas. La première partie d'un déjeuner en plein air, auquel on s'est préparé par un voyage de cinq ou six heures, est toujours silencieuse. La nature physique exerce souverainement pendant une demi-heure ses droits imprescriptibles. Lorsque notre faim et notre soif furent calmées, la parole nous revint et la conversation se porta tout naturellement sur le vénérable représentant du règne végétal dont le corps gisait près de nous, et dont le pied cyclopéen nous avait offert si à propos, au milieu d'une forêt, tout le confortable d'une salle à manger parisienne.

— Quel arbre magnifique ! dit M^me^ R^***^, et quel dommage qu'on l'ait abattu.

— Pas si dommage, ma foi, repartit M. R^***^, ne sommes-nous pas à merveille ici pour déjeuner?

— Voilà bien les hommes d'aujourd'hui, qui ne pensent qu'à leurs aises !

— Mon Dieu ! chère amie, si l'on a abattu cet arbre, c'est qu'apparemment on avait besoin de son bois, et je gagerais volontiers qu'il va être transporté d'ici à Brest, à Lorient ou à Cherbourg, pour servir à la construction de quelque beau navire cuirassé. Ne pleurez donc pas sa perte : il sera plus utile après sa mort que pendant sa vie.

— Toujours l'utilité ! s'écria M^me^ R^***^. De grâce, laissons là l'industrie et la marine : ce n'est pas pour nous occuper de ces choses-là que nous sommes venus ici.

— Maman a bien raison, dit Marie, n'est-ce pas, messieurs? Je trouve aussi que c'est grand'pitié de voir étendu là un si bel arbre, et je regrette que nous ne soyons pas venus quelques jours plus tôt, pour le voir debout. Il n'y a pas longtemps qu'il est abattu. Son feuillage est encore vert, et voyez comme ce tronc est humide ! la séve y monte encore. Il devait être bien vieux.

— Oui, très-vieux, fit Johan : il était âgé de trois cent vingt ans.

— Comment savez-vous cela? Vous avez donc trouvé là quelque part son acte de naissance?

— Mademoiselle, tout arbre a son état civil parfaitement en règle. Il est vrai qu'on ne peut en prendre connaissance qu'après sa mort ; mais déjà pendant sa vie un observateur exercé peut deviner son âge à quelques années près. Ainsi Duhamel a constaté que le diamètre d'un chêne augmente d'environ sept millimètres chaque année. Avant même que celui-ci fût coupé, nous aurions pu, d'après cette donnée, et en mesurant sa circonférence, arriver par un calcul très-simple à un résultat qui s'éloignerait peu de celui que je viens d'énoncer. Maintenant, rien de plus facile que de savoir au juste l'âge de notre chêne. Voyez-vous ces lignes circulaires concentriques, inégalement rapprochées, qui sillonnent la surface de notre table? Eh bien, chacune des zones comprises entre ces lignes représente une couche annuelle. J'en ai compté trois cent vingt ; l'arbre avait donc trois cent vingt ans, comme je viens de vous le dire.

— Trois cent vingt ans ! répéta Marie avec étonnement.

— Et la fraîcheur de son feuillage, la vigueur de ses branches et cet afflux de séve montante que vous constatiez il y a un instant, prouvent qu'il eût pu vivre encore bien des années. On peut dire de lui que, tout vieux qu'il était, il est mort jeune. M^me^ votre mère et vous, mademoiselle, vous aviez raison de déplorer ce trépas violent et prématuré. Les Français, permettez-moi de vous le dire, sont barbares sous ce rapport : ils n'ont pas le culte de la nature ; ils ne respectent pas ses œuvres comme nous faisons en Allemagne, et comme on fait même en Angleterre. M. R^***^, pour justifier l'abatage de cet arbre majestueux, alléguait les besoins de la marine française. Il m'accordera que la marine anglaise a des besoins encore plus impérieux, puisqu'elle égale presque en puissance, à elle seule, les marines de toutes les autres nations de l'Europe réunies. Eh bien, en Angleterre, on conserve avec soin les grands et beaux arbres, dans les propriétés privées et dans les parcs et jardins publics. Cette remarque que je fais n'est pas nouvelle. Au siècle dernier, Horace Walpole déclarait, dans son *Essai sur les jardins*, que la France lui semblait inhabile à apprécier les charmes et les avantages du style pittoresque ; et l'une des raisons qu'il en donnait, c'est qu'en France on ne permet pas aux arbres de vieillir, le préposé de la couronne les marquant de l'estampille royale et les faisant abattre juste à l'âge où ils commenceraient à s'élever en futaie. « Un paysage

et un commissaire du roi, ajoutait-il, sont deux choses incompatibles. » Vous voyez qu'il avait raison !

— Soit, dit M. R***, versons une larme sur la fin prématurée de ce bel arbre, et confessons la barbarie des « commissaires du roi » — ou de l'empereur. Mais, monsieur Baumerius, ne conviendrez-vous pas aussi que ce sacrifice, commandé à tort ou à raison en vertu d'un motif conjectural, a encore son utilité au point de vue scientifique, et qu'il a bien fallu sacrifier ainsi des arbres tout vivants pour savoir ce que vous venez de nous montrer : qu'on peut évaluer leur âge en comptant du doigt les couches concentriques qui représentent leur accroissement annuel.

— Il n'y a rien d'absolu, répliqua philosophiquement Jôhan. Il faut sans doute, dans certains cas, abattre des arbres vivants ; mais il ne faut jamais détruire la vie chez un être, plante ou animal, sans nécessité évidente ; et je dis, en thèse générale, que vous autres Français, vous n'avez pas toujours sur ce point tout le scrupule que vous devriez avoir.

Le chêne abattu. Dessin de Yan' Dargent.

— Eh ! messieurs, interrompis-je alors, laissons cela, de grâce, et ne récriminons point : nous avons mieux à faire. Nous n'avons pas commandé le meurtre de ce chêne ; notre conscience est en repos. Il est mort ou il va mourir. Son trépas nous a rendu déjà un service en nous mettant à même de déjeuner aussi commodément que nous l'aurions fait chez l'un de nous. C'est peu, et nous pourrions encore en tirer un meilleur parti en interrogeant la victime agonisante, en lui demandant son histoire.

— Hélas ! dit Marie, les chênes ne parlent plus ! sans cela, que de choses ils auraient à nous apprendre.

— La science peut parler pour eux, et notre ami Johan ne refusera pas d'être son interprète. Il vous a dit déjà l'âge de la victime. Il ne tient qu'à lui de vous apprendre encore sur le compte de ce chêne bien d'autres particularités intéressantes, et de vous retracer presque de point en point, d'année en année, toutes les circonstances de cette vie végétale, plus dramatique, plus intéressante que bien des existences humaines.

— C'est cela, monsieur Baumerius, dit Mme R***, ne vous faites pas prier. Nous sommes très-bien ici et nous y pouvons passer la journée. Le table est toute mise pour le dîner. D'ici là nous avons le temps de vous écouter. Racontez-nous les *Mémoires d'un chêne.*

Johan était devenu pensif. Il contemplait attentivement l'arbre abattu; son œil s'illuminait, sa physionomie s'animait, le dieu s'emparait de lui.

— Soit, fit-il après un silence de quelques instants. Je vais essayer de remonter jusqu'à la naissance de ce pauvre chêne et de vous exposer les circonstances les plus intéressantes de sa vie. Ou plutôt ce n'est pas moi qui vais parler, c'est lui-même; si vous aimez mieux, je parlerai en son nom, comme s'il avait eu une âme et que cette âme eût passé en moi. Je le supposerai, bien entendu, au fait des connaissances actuellement acquises sur l'organisation et la classification naturelle des plantes.

— Cela va de soi, dit M. R***, vous êtes un chêne savant. Eh bien, monsieur le Chêne, nous vous écoutons.

— Au fait, reprit Johan, par où commencerai-je?

— Par un gland, j'imagine.

— Oui, mais le gland n'est qu'un cas particulier de la génération des plantes. Je crois qu'il convient de débuter par quelques renseignements sur ma famille. — C'est le chêne qui parle. Vous acceptez cette fiction?

— Nous l'acceptons.

— Je commence donc... Ma famille... Il faut vous dire, ce que vous ignorez peut-être, que, pour nous autres végétaux, ce mot n'a pas le même sens que pour les humains. Une famille végétale, c'est un groupe d'espèces qui ont entre elles certains caractères communs. Ce groupe est compris lui-même dans un autre plus étendu, qu'on nomme *classe*, et qui fait partie d'une vaste communauté : le *règne*. Ma famille donc est celle des Cupulifères. Ce nom rappelle la structure du fruit qui m'a donné naissance et qui « porte une petite coupe; » il serait plus exact de dire qu'il y est porté et contenu, soit en totalité, soit en partie. Vous avez tous vu des glands : un fruit qui, sauf la couleur, ressemble assez bien à un œuf dans un coquetier. Le coquetier, c'est la cupule ou involucre; l'œuf, c'est la noix composée d'une coque lisse, assez peu résistante, et d'une amande double...

— Pardon si je vous interromps, monsieur l'Arbre, dit Marie. Mais puisque vous nous parlez de votre fruit, dont j'ai goûté et que je trouve très-mauvais, dites-moi donc s'il est vrai que les premiers hommes s'en soient nourris, comme le prétendent les poëtes?

— Mademoiselle, je suis mort jeune, pour un chêne; mais quand même j'aurais vécu au temps des premiers hommes, ce dont aucun arbre vivant sur la surface du globe ne peut se vanter sans imposture, je n'aurais jamais, je pense, trouvé parmi eux personne qui, à moins d'être terriblement pressé par la faim, consentît à manger la noix de mon fruit. Cela n'empêche pas que les premiers hommes n'aient pu manger de certains glands, puisque les hommes de votre temps en mangent encore dans plusieurs pays. Seulement, entendons-nous : il y a des chênes à fruits non comestibles — au moins pour les hommes, — j'appartiens à cette catégorie, — et des chênes à fruits comestibles. Parmi ces derniers, j'en puis citer deux qui croissent en Algérie, en Espagne et dans cinq ou six départements du midi de la France. Ce sont : le chêne-yeuse (*Quercus ilex*) et le chêne-liége (*Quercus suber*), le même dont l'écorce fournit la matière première des bouchons. En Espagne et en Portugal, on mange bouillis et grillés les glands du chêne-ballota (*Quercus ballota*), qui sont importés en France torréfiés et pulvérisés, et servent à préparer ce qu'on nomme le *café de glands doux* ainsi que le fameux racahout des Arabes. La même espèce fournit aux habitants de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie Mineure des glands d'une saveur agréable, et c'est seulement dans les pays septentrionaux que les hommes dédaignent nos fruits à cause de leur âcreté, et les donnent à manger aux pourceaux.

— Vous êtes donc, monsieur, d'une espèce à part? En ce cas, comment vous appelez-vous?

— Chêne-rouvre pour vous servir, mademoiselle; en latin, *Quercus robur*. Ma race est des plus nobles, des plus anciennes, des plus vaillantes et des plus robustes de tout le règne végétal. Vous avez parmi vous des gens qui se font une gloire de ce que leurs aïeux ont pris part aux croisades. Les miens ont joué un rôle à la guerre de Troie. Leur bois servit à construire les navires qui transportèrent les héros grecs dans le royaume de Priam, et le fameux cheval dans les flancs duquel Ulysse s'enferma avec ses guerriers pour pénétrer *incognito* dans les murs d'Ilion. Notre nom latin *robur* signifie force, vigueur. Les Grecs et les Latins nous avaient consacrés à Jupiter, et les Gaulois, vos pères, à Teutatès. Nous couvrions autrefois de nos forêts une grande partie de la France. Mon aïeul m'a conté qu'il avait vu s'accomplir sous son ombre les sanglants sacrifices prescrits par les rites druidiques, et qu'une belle prêtresse avait cueilli sur sa cime le gui sacré. Notre lignée, sous ce rapport, était privilégiée, et vous venez de voir que moi aussi, dernier rejeton de ma race, je portais au front ce signe glorieux de la protection divine.

— Ce vieux chêne, dit M. R*** à demi voix en se penchant à mon oreille, a conservé les superstitions sanguinaires de ses ancêtres. Après dix-huit siècles de christianisme, c'est encore un païen.

— Que voulez-vous, reprit Johan, qui avait parfaitement entendu cet *aparte*, c'est assez naturel. Nous avons le bois dur et trop peu d'idées à la fois pour en changer aisément. Et puis vos pères les Druides nous respectaient et nous vénéraient; ils arrosaient nos racines d'un sang généreux et vivifiant. Vous autres chrétiens, vous nous abattez sans égard pour notre vieillesse, sans pitié pour nous et pour les milliers d'êtres que nous faisons vivre! Mais je ne veux pas récriminer; je me soumets sans murmure à la loi de ce que vous appelez le progrès; et puis, à cette heure suprême, il ne convient pas de songer encore aux grandeurs passées.

— Dieu me pardonne, interrompit encore M. R***, il devient attendrissant, et il s'identifie si bien avec son personnage végétal qu'il est capable, à la fin de la journée, de se croire chêne tout de bon.

— Ce serait un cas très-curieux, fit tranquillement Johan. Si cela m'arrivait, je vous prie de me conduire à M. le docteur Moreau (de Tours), le savant aliéniste : je suis sûr qu'il m'observera avec intérêt. Je ne vous ennuie pas?

— Au contraire! continuez donc, nous vous en prions tous!

— Je reprends, et j'arrive à ma naissance, qui eut lieu, comme je vous l'ai dit, il y a trois cent vingt ans, c'est-à-dire en 1549. Mon père laissa tomber un de ses glands sur un point où le sol avait été fraîchement remué par quelque animal fouisseur — un hérisson peut-être. Un

chasseur ou un bûcheron foula du pied ce gland et l'enterra par mégarde assez profondément. Le printemps vint; la pluie et le soleil gonflèrent les tissus de ce gland, en séparèrent la cupule et détruisirent sa coque; bref le gland germa. Ici je prévois de votre part quelques questions auxquelles je vais essayer de répondre. D'abord, qu'est-ce qu'un gland? ou, d'une manière plus générale, qu'est-ce qu'une graine? Car l'histoire du gland est à peu près celle de toutes les graines ou semences. La graine est l'œuf de la plante. Elle se trouve à l'état rudimentaire, sous le nom d'*ovule*, dans la fleur, qui est l'organe, l'instrument dont la nature se sert pour reproduire et perpétuer les espèces végétales. Entendons-nous cependant : la graine n'existe pas ainsi dans toutes les fleurs, mais seulement dans les fleurs pistillées ou pourvues de *pistils*, pourvues aussi d'*ovaires*. Les autres fleurs, dites *staminées*, ont, au lieu de pistils, des *étamines*. Les étamines, situées au centre de la fleur, sont formées d'un filet, sorte de petite tige ou colonnette, qui supporte l'*anthère*. L'anthère est une petite boîte, un petit récipient contenant une poussière appelée *pollen*, qui s'en échappe à l'époque de la maturité, et que le vent emporte. Lorsque ce pollen vient à tomber sur l'ovaire d'une fleur pistillée, il la féconde; c'est-à-dire que, par une opération dont vos botanistes, avec toute leur science, avec leurs loupes et leurs microscopes, n'ont jamais pu pénétrer — que dis-je! — entrevoir le mystère, il rend l'ovule apte à devenir une graine, laquelle deviendra elle-même une plante. Tantôt le pollen n'a point de chemin à faire; à peine tombé de sa capsule, il se trouve en contact avec un ovaire et le féconde incontinent : c'est ce qui a lieu dans les fleurs complètes, à la fois pistillées et staminées. Tantôt il faut que le pollen soit transporté d'une fleur staminée sur une fleur pistillée; en ce cas, il peut encore rencontrer sur le même pied la fleur qu'il doit féconder; et alors la plante est dite *dioïque*. Mais il y a des espèces *monoïques*, c'est-à-dire, chez lesquelles ce sont toujours des individus différents qui portent des fleurs à étamines et des fleurs à pistils; et comme les premiers peuvent être séparés des seconds par des distances parfois très-grandes, il y a bien du pollen dispersé et perdu comme une poussière inerte, bien des pistils qui demeurent stériles, avant que quelques granules vivifiants aillent se fixer sur l'ovaire d'une fleur faite pour les recevoir. Le chêne appartient à la catégorie des végétaux dioïques; mais ses fleurs sont incomplètes : les unes n'ayant que des étamines, les autres que des pistils. Celles-ci ne manquent donc guère de recevoir le pollen de celles-là; beaucoup d'entre elles fructifient et se transforment en glands. Ici, autre question : Tous les glands deviennent-ils des chênes? Non certes; ils tombent à terre et la plupart sont perdus, s'ils ne sont pas mangés par les sangliers, par les porcs ou par d'autres animaux. Il faut, pour qu'un gland puisse germer, un concours de circonstances qui ne dépendent que du hasard, et que le hasard réalise rarement. La graine, je vous l'ai dit, est l'œuf de la plante. Elle a, comme l'œuf, besoin d'être couvée; et comme ses parents ne peuvent s'acquitter de ce soin, c'est au soleil et à la terre de s'en charger. Le soleil est chaud, la terre est humide. Sous l'influence de ces deux agents universels d'où procède toute vie un merveilleux travail s'opère dans l'intérieur de la graine. Le germe, la vésicule embryonnaire qu'il renferme se constitue en une petite masse celluleuse qui peu à peu s'anime. Les cellules se subdivisent, se développent et donnent naissance aux deux parties essentielles de la plante; l'une tend à sortir de terre, cherche l'air et la lumière, c'est la tigelle munie de ses deux premières feuilles rudimentaires, appelées *feuilles cotylédonaires;* l'autre, au contraire, de toute son énergie, s'enfonce, se fraye un chemin dans le sol, c'est la radicule. Telle est la plantule en venant au monde : être débile et frêle, que le plus léger choc anéantirait, que la moindre compression ferait périr. Tel vous m'auriez vu, mesdames et messieurs, il y a un peu plus de trois siècles, allongeant en haut et en bas ma pauvre petite tige à peine verdoyante et ma racine molle et blanchâtre, couverte d'un duvet léger et protégée par une sorte de capuchon que vos botanistes nomment *pilléorhize*, un mot tiré du grec comme tous ceux qu'ils fabriquent, et qui signifie chapeau de la racine. Ils ont appelé du nom moins prétentieux de *collet de la racine* le plan idéal qui sépare nos deux parties aérienne et souterraine. Celle-ci manifeste la première son énergie vitale. Elle a charge d'âme; c'est elle qui doit, dans le principe, contribuer pour la part la plus importante à l'alimentation du nouveau-né. Elle prend donc bientôt une nuance plus foncée, une consistance plus solide; ses poils se dessèchent et sont remplacés par des papilles qui deviennent autant de menues racines pourvues d'une multitude de petites bouches destinées à pomper les sucs terrestres. Tandis que, par ces suçoirs, la racine pompe avec avidité les sucs dont le sol est imprégné, la tigelle, de son côté, monte, s'épanouit, présente à l'air toute la surface possible et s'essaye à respirer. Cela vous étonne peut-être d'entendre dire que nous respirons. Je vous prouverai tout à l'heure que nous respirons bel et bien, et je vous dirai en quoi consiste pour nous cette fonction, non moins indispensable que votre respiration à vous, et comment elle s'accomplit à votre profit tout autant qu'au nôtre.

Quelque activité qu'elles mettent à s'emparer des principes nutritifs de la terre et de l'atmosphère, la radicule et la tigelle ne parviendraient pas à absorber de quoi suffire à leur croissance, si la prévoyante nature ne leur avait ménagé une réserve alimentaire tout à fait comparable à celle que les jeunes animaux trouvent dans le sein maternel. En un mot, la plantule devant, dans son premier âge, s'assimiler une quantité d'aliments bien supérieure à celle qu'il lui est possible de puiser dans le règne minéral, il y est pourvu par une sorte d'allaitement, qui s'opère au moyen des *cotylédons*. Ici encore, troisième question : Qu'est-ce qu'un cotylédon? J'ai déjà parlé, il y a un instant, des feuilles cotylédonaires. Vous n'avez pas voulu m'interrompre pour me demander ce que signifiait cette épithète; mais je suis sûr qu'elle a laissé un point noir dans votre esprit. Il est temps que je m'explique. *Cotylédon*, c'est un mot grec. Les botanistes ne parlent que grec, il faut en prendre notre parti. Je vous avoue que cela m'eût beaucoup gêné si, grâce à ma vétusté, je n'avais eu le loisir d'apprendre leur jargon au fur et à mesure qu'ils l'ont constitué, et si, il y a cent cinquante ans environ, je n'avais été assez favorisé pour entendre tous les matins la leçon de grec qu'un savant moine d'une abbaye voisine venait donner à un jeune élève sous l'abri de mon feuillage. Je suis devenu de la sorte un helléniste passable, et même, sans me vanter, beaucoup plus fort que bon nombre de botanistes, qui ne parlent grec qu'à coups de dictionnaire, et qui le parlent souvent très-mal, ainsi que le latin. *Cotylé* ou *cotulé*, en grec signifie

écuelle, creux ou cavité. Les anatomistes grecs appelaient *cot lédon* le creux de la hanche où s'emboîte la tête du fémur. En terme d'anatomie végétale, le cotylédon est la partie principale de la semence; c'est lui qui contient, avec le germe de la plante, les substances soigneusement dosées et préparées pour la nourrir lorsqu'elle vient au monde; il est en même temps, dans le règne végétal, à peu près ce qu'est la mamelle dans le règne animal, avec cette différence, très-grande, je l'avoue, qu'au lieu d'être un organe du corps de la mère, il en est un produit, qui se développe et se sépare pendant la fructification, pour rester ensuite attaché à l'enfant nouveau-né jusqu'à ce que celui-ci l'ait épuisé. Mais comme la mamelle chez les animaux, le cotylédon est, parmi les végétaux, le signe non douteux de la supériorité d'organisation. Les plantes bien douées, à organisation complète, ont seules des cotylédons, de même que les animaux supérieurs (les mammifères) ont seuls des mamelles pour allaiter leurs petits. Les plus parfaites, les plus élevées en dignité ont des fruits à deux ou plusieurs

Gui du chêne. Dessin de L. Breton.

cotylédons. On les appelle *dicotylédonées* (en grec, *dis* indique la dualité); celles du rang inférieur n'ont qu'un seul cotylédon; on les appelle *monocotylédonées* (*monos*, un seul); les unes et les autres sont dites *phanérogames* (littéralement, *à noces visibles*), par opposition aux *cryptogames* (*à noces cachées* ou *invisibles*), ou *acotylédones*, dont la reproduction s'effectue au moyen d'organes très-simples, et qui n'ont ni fleurs, ni fruits, ni cotylédons. Je n'ai pas besoin de vous dire que le chêne est une plante de la première classe, phanérogame et dicotylédonée. Voici un gland: j'enlève sa coque, je mets à nu son amande. Vous voyez que cette amande se sépare d'elle-même en deux moitiés. La même chose a lieu pour l'amande de l'amandier, pour celles du pêcher et du noyer, pour celles des pépins de la pomme et de la poire, etc. Eh bien, ces deux moitiés d'amandes, ce sont des cotylédons. Ils sont formés, vous le savez, d'une substance très-nourrissante, puisque hommes et animaux ne dédaignent pas de les manger. Cette substance, d'abord dure, se ramollit, se liquéfie, se transforme en un lait que la petite plante suce jusqu'à absorption complète. Elle n'en a pas pour longtemps, vous le pensez bien; mais cet allaitement lui donne la force nécessaire pour vivre ensuite de la vie adulte et définitive, en puisant dans la terre par ses racines, dans l'atmosphère par ses feuilles, les principes nécessaires à l'entretien et à l'accroissement de ses organes.

— Voilà, par exemple, qui dépasse la portée de mon entendement, s'écria M^me^ R^***^, tandis que Johan suspendait un instant son discours et buvait à petits coups un demi-verre de champagne. Nous qui sommes de dimensions modestes, et dont l'existence est de peu de durée, nous avons besoin pour nous nourrir de manger des fruits, des légumes, de la viande, et cela deux fois par jour au moins. Outre la faim qui nous tenaille l'estomac si nous résistons à ses sollicitations périodiques, nous avons la soif qui nous tourmente moins en hiver, mais beaucoup plus en été. L'air que nous respirons, loin de nous nourrir, ne fait qu'exciter notre appétit... Et voilà un arbre énorme, qui a vécu, grossi, grandi, qui a poussé des racines et des branches pendant plus de trois siècles, qui aurait pu continuer de s'accroître encore en haut, en bas, en long, en large pendant trois autres siècles et plus, et qui n'a fait, depuis sa naissance, que boire l'humidité du sol et respirer l'air comme nous. Où donc a-t-il pris cette matière dure qui forme son bois? Ce n'est pas dans la terre, bien sûr, puisqu'il n'y trouve que de l'eau; c'est encore moins dans l'air, car l'air n'est rien qu'un fluide impalpable... que sais-je? ... moins qu'une vapeur!... En vérité, monsieur... le Chêne, si vous pouvez nous expliquer cela, je vous proclamerai « le Phénix des hôtes de ce bois. »

— Je vous l'expliquerai, madame, facilement, reprit Johan, et vous le comprendrez sans peine. Car ce mystère dépasse, non pas la portée de votre entendement, comme il vous plaît de le dire avec trop de modestie, mais simplement la portée de vos connaissances. Vous ne vous faites une idée ni de ce que c'est que l'air, ni de ce que c'est que la respiration. Lorsqu'en quelques mots vous serez instruite sur ce point fondamental, tout le reste vous semblera clair et d'une extrême simplicité. Toutefois, avant d'aborder cette partie de notre sujet, je vous demande la permission d'achever brièvement ce qui est relatif à la racine et à ses fonctions. Les racines d'un arbre, vous le savez, ce sont des branches souterraines. Au lieu d'absorber l'air comme les feuilles, elles pompent dans le sol les matières liquides. Ne vous y trompez point, ces matières ne sont pas seulement de l'eau claire. C'est de l'eau tenant en dissolution divers principes empruntés à la terre: principes minéraux et principes organiques. Les principes minéraux sont ceux qu'on retrouve sous forme de cendres lorsqu'on a brûlé le bois; les principes organiques proviennent des matières végétales ou animales en décomposition, des *engrais* qui sont mêlés à la terre, et ils jouent dans l'alimentation de la plante un rôle qui n'est pas à dédaigner. Cependant, une plante peut germer, croître, grandir, constituer son tissu solide, sans absorber quoi que ce soit autre que de l'eau et un gaz qu'elle trouve dans l'air, et dont je vous parlerai tout à l'heure. On en a fait l'expérience en plantant un haricot dans du sable bien lavé et en arrosant ce sable avec de l'eau distillée. Le haricot germe, pousse une tige et des feuilles. Il n'est pas robuste; il n'a pas le teint coloré, il ne vivrait pas vieux et aurait de la peine à fleurir et à

fructifier ; mais enfin il vit. Il n'a pourtant bu, celui-là, que de l'eau pure, et ce n'est pas cela qui a pu lui fournir de quoi former son tissu cellulaire, si peu riche et si peu consistant qu'il soit. Car l'eau est le résultat de la combinaison de deux gaz, l'oxygène et l'hydrogène, qui sont incapables de constituer, soit séparément, soit ensemble, un corps solide. Où donc notre harico a-t-il pris son principe solide?... Je vais bien vous étonner en vous disant qu'il l'a pris dans l'air, et que moi-même, moi, cet arbre gigantesque

> ... De qui la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,

c'est dans l'air que j'ai puisé presque en totalité la substance de mon bois si dur et si incorruptible... Je ne vous ennuie pas?

— Allons ! s'écria M. R***, le voilà qui, au moment le plus intéressant, le plus palpitant, s'interrompt pour nous demander s'il nous ennuie ! Nous sommes tout oreilles, au contraire ; poursuivez donc, de grâce, et dites-nous vite par quel miracle l'air se change en bois... J'avoue, quant à moi, que rien ne me semble plus extraordinaire et qu'après cela, j'avouerai, comme Scarron, qu'il n'est rien d'incroyable. Vous imaginiez-vous, mesdames, que notre grand bahut de salle à manger, ce meuble en vieux chêne qui date de la Renaissance et qui est encore comme neuf, est un meuble *en air!*

— Il serait en ébène ou en bois de fer, reprit Johan, qu'il devrait encore à l'air l'élément essentiel de sa substance solide. — Vous brûlez du bois, M. R*** ? Et quand le bois est à demi brûlé, il donne du charbon, n'est-il pas vrai? Et le charbon conserve la forme, le volume du bois d'où il provient ; il pèse moins, mais ce qui manque du poids primitif ne représente que l'eau, les substances azotées et hydrogénées qui ont été chassées par le feu, qui se sont volatilisées ; et plusieurs de ces substances contiennent encore une certaine proportion de charbon. Vous savez aussi que plus un bois est dur, plus il donne un charbon compacte ; que le charbon de bois de chêne, notamment, est un des plus estimés?

— Nous savons tout cela.

— Fort bien ; alors vous voyez clairement que le charbon est le principe solide par excellence du bois et, en général, de toutes les matières végétales ; car les feuilles, les fleurs, les fruits, l'écorce, en brûlant, se transforment également en charbon. Mais quand vous brûlez, madame, du charbon, dans les fourneaux de votre cuisine, que devient-il ?

— Ce qu'il devient?... Mais il est détruit, il disparaît...

— Il disparaît, mais il ne se détruit pas ; il ne rentre pas dans le néant, non plus que le bois ne sort du néant ; car rappelez-vous bien que dans la nature rien ne se détruit, rien ne se perd ; ce qui vous semble destruction, anéantissement, n'est, en réalité, que transformation, combinaison ou décomposition. Une substance aériforme, un gaz, en se combinant à un autre gaz, peut donner naissance à un corps solide ou liquide. Comme les gaz échappent habituellement à nos sens ; comme ils sont invisibles et impalpables, tandis que les liquides et les solides sont visibles et palpables, ceux-ci nous paraissent seuls avoir une existence réelle ; ceux-là nous semblent n'être rien. Les uns et les autres pourtant sont des corps matériels et, très-souvent, ne représentent que des états différents d'un même corps. Exemple, l'eau, qui est solide sous le nom de *glace*, liquide sous son nom ordinaire, et aériforme sous le nom de *vapeur*. Un corps solide peut donc devenir liquide ou gazeux sous la seule influence de la chaleur, et revenir à son état primitif par l'effet du refroidissement. Il peut aussi, en se combinant avec un autre corps, donner naissance à un composé gazeux. C'est ce que fait le charbon en se combinant avec un des deux éléments de l'air, l'oxygène. L'autre élément est un gaz comme l'oxygène ; mais tandis que ce dernier a des propriétés très-actives, l'azote n'a, pour ainsi dire, que des propriétés négatives. Il ne peut entretenir ni la combustion ni la vie, et ne joue dans l'air que le rôle d'agent modérateur. La combinaison du carbone et, en général, des corps *combustibles*, tels que le soufre, le phosphore, etc., avec l'oxygène, combinaison qu'accompagne un dégagement plus ou moins intense de lumière et de chaleur, est ce qu'on nomme *combustion*. Lorsqu'elle s'opère avec l'aide du charbon, elle a pour résultat la formation d'un gaz qu'on appelle l'*acide carbonique*. Le même gaz se produit dans la respiration de l'homme et

1. Chêne rouvre. 2. Fleur staminée. 3. Fleur pistillée. 4. Coupe transversale du gland. A. A. Cotylédons. Dessin de L. Breton.

des animaux, laquelle n'est autre chose que la combustion lente d'une partie du carbone et de l'hydrogène contenus dans le sang veineux et la transformation de ce sang noir, vicié, impropre à l'alimentation, en sang artériel d'un beau rouge, servant seul à l'entretien et à la réparation des tissus animaux. Dans l'acte de la respiration, vous aspirez de l'air qui ne contient que de l'oxygène et de l'azote ; vous expirez de l'air qui ne renferme plus qu'une faible quantité d'oxygène, mais qui, en revanche, contient une proportion très-notable d'acide carbonique. La respiration — je parle toujours de celle des animaux — ne peut s'accomplir sans le secours d'une autre fonction que vous connaissez aussi, et dont le cœur est l'organe central ; c'est la circulation, qui amène des diverses parties du corps au cœur, et de là aux poumons, le sang noir ou sang veineux, pour ramener ensuite des poumons au cœur et du cœur à toutes les parties du corps le sang rouge ou artériel, c'est-à-dire le sang noir revivifié et rendu propre à la nutrition par le contact bienfaisant de l'oxygène. Eh

bien, mesdames et messieurs, les plantes ont, elles aussi, leur circulation et leur respiration. Seulement la première s'accomplit par des organes moins distincts et moins compliqués que les vôtres; la seconde se fait par les feuilles, qui sont les poumons des plantes, et elle consiste en un phénomène inverse de la respiration animale. Vous prenez l'oxygène de l'air et vous le transformez en gaz acide carbonique. Nous reprenons ce même gaz; nous le décomposons; nous gardons son carbone — ou son charbon — pour en faire notre bois, notre écorce, nos feuilles, nos fleurs et nos fruits, et nous vous rendons l'oxygène, dont vous avez besoin pour nous refaire continuellement de l'acide carbonique. Voilà le phénomène dans son ensemble. Mais il ne sera pas inutile de vous le faire connaître un peu plus en détail,... si toutefois je ne vous ennuie pas...

Il n'y eut qu'une voix pour inviter Johan à continuer; ce qu'il fit en ces termes, après une pause de quelques minutes.

ARTHUR MANGIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS HISTORIQUES.

LES FAUX DAUPHINS.

On a pu lire dernièrement dans plusieurs journaux un fait divers annonçant la mort d'un homme qui se laissait ou qui se faisait passer pour Louis XVII. Il y a trois ans, l'Angleterre perdait aussi son Dauphin dans la personne d'un peintre obscur et pauvre, Augustus Meves, si je ne me trompe. Il en est mort je ne sais pas combien en Amérique. Enfin, voici tantôt deux ans, un journal auquel je collaborais reçut une lettre écrite en bâtarde et signée : Louis-Charles. Les caractères étaient tremblés comme ceux que tracent les vieillards.

Louis-Charles protestait contre une erreur qui le confondait, lui, fils survivant de Louis XVI, avec le premier Dauphin mort en 1789.

C'était ce pauvre enfant chétif qui haïssait Mme de Polignac et lui disait un jour : « Éloignez-vous donc, duchesse, vos odeurs me font mal. » L'enveloppe était scellée aux armes de France.

Le second Dauphin, né le 27 mars 1785, à Versailles, mourut de la façon la plus authentique le 8 juin 1795, et fut enterré dans le cimetière Sainte-Marguerite. Les troubles du temps, encore bien que sa mort n'ait été entourée d'aucun mystère, autorisèrent les hardies impostures qui depuis ont abusé beaucoup de gens de bonne foi, et créèrent l'infinie variété des faux Dauphins, de même que l'on a eu les faux Démétrius, les faux don Sébastien et les faux Pierre III.

Parmi les personnages qui ont ainsi joué ce rôle du Dauphin, Charles-Guillaume Naundorff est celui qui a donné le plus de vraisemblance à son roman et qui a réuni le plus d'adhérents. Il y a deux versions sur l'état civil de ce personnage, mais toutes deux s'accordent à le faire naître en Prusse de 1775 à 1786.

On suit sa trace à Berlin et on le trouve en 1812 à Spandau, jouissant du droit de bourgeoisie et exerçant la profession d'horloger. Voici maintenant comment il racontait son histoire. Joséphine Beauharnais, associée avec Hoche, Pichegru et (quel singulier mélange !) avec Louis de Frotté, le chouan normand qui fut fusillé en 1800, le firent disparaître du Temple, aidés par le concierge Laurent, un créole qui avait remplacé le cordonnier Simon. L'enfant dont l'autopsie fut faite et qu'on crut être le Dauphin était le fils d'une jardinière de Versailles. L'autopsie achevée, on l'enterra dans le jardin du Temple, et le vrai Dauphin fut placé dans le cercueil. En chemin on lui substitua des chiffons qui furent inhumés à ses lieu et place.

De Paris, on l'emmena en Vendée, chez M. Thor de la Sonde; puis, accompagné d'un marquis de Brizes, il alla à Venise, à Trieste et à Rome, où le pape Pie VI le prit sous sa protection. A la mort de ce pontife, les fugitifs revinrent en France; là, le Dauphin fut arrêté, défiguré à l'aide d'un corrosif tel qu'on en voit dans les romans de M. Ponson du Terrail. En 1803, il est mis en liberté, et, suivi d'un M. de Montmorin, il fuit en Allemagne; arrivés en Prusse, ils se joignent aux corps francs du patriote Schill. Montmorin est tué dans une rencontre, le prétendant blessé; une fois guéri, il rencontre un certain Naundorff qui l'autorise à prendre son nom et à marcher dans sa peau : c'est alors qu'il va s'établir à Spandau.

En 1815, il écrit à Louis XVIII pour réclamer ses droits; comme on ne lui répond pas, il se marie de dépit avec une simple artisane de Spandau, Jeanne Einert. De Spandau il passe à Brandebourg, est compromis dans des affaires de vol et de faux; de ville en ville, de misère en misère, il arrive à Paris, le 28 mai 1833.

Voilà donc Naundorff qui se glisse dans une petite coterie légitimiste : Mme Rambaud, Mme de Saint-Hilaire, qui avaient vécu avec le Dauphin, d'anciens fonctionnaires de Louis XVI, MM. de Brémont et de Joly, un nommé Jean Paulin, jadis maçon au Temple, le reconnurent pour le fils du roi-martyr. Pendant trois ans il intrigua, demandant des entrevues à la duchesse d'Angoulême. A la fin, le gouvernement de Louis-Philippe, fatigué de ce tapage, fit reconduire Naundorff à la frontière. A Londres, où il se retira, il inventa un canon extraordinaire qui devait rendre les guerres impossibles, tant il était infaillible; ce canon ne l'enrichit pas, et le prétendant alla mourir à Delft, le 10 août 1845.

La même année que lui mourut son concurrent, le baron de Richemont. C'était, paraît-il, un ancien employé de la préfecture de Rouen, nommé Hébert; mêlé à des complots contre le gouvernement autrichien, il fut enfermé avec Silvio Pellico; la cour d'assises de Paris le condamna à douze ans de détention en 1834, mais il parvint à s'échapper et à gagner l'Angleterre où il finit obscurément sa vie.

Naundorff et Hébert ont eu chacun leurs partisans : si mal ourdies que fussent leurs trames, on se demande comment l'idée de se transformer en Louis XVII a pu venir à des hommes de naissance obscure et de relations médiocres. C'est là un problème psychologique difficile à résoudre, car le dernier des faux Dauphins doit être positivement celui dont on annonce la mort à la Trappe de Bellefontaine. Le fils de Louis XVI aurait quatre-vingt-quatre ans aujourd'hui, et l'on ne ment plus à cet âge-là.

CHARLES JÉROME.

CHRONIQUES DU BRABANT.

LA MAIN MORTE (1).

IV

Lorsque Lidivine rentra, rien n'était changé dans l'attitude de ceux qu'elle avait laissés une heure auparavant. Seulement Marc, craignant l'influence de l'obscurité sur les enfants, venait d'allumer les cierges. Mais le plafond se trouvait si haut et si sombre avec ses poutrelles de chêne, les murs restaient si noirs et l'ensemble de cette pièce était si profondément désolé, que ces clartés perdues et rayonnant dans un centre restreint paraissaient moins dissiper les ténèbres que les épaissir. Lidivine se sentait si accablée qu'il lui semblait qu'un secours leur devait venir. D'où? comment? elle l'ignorait; elle l'attendait. Elle dénoua les cordons de sa cape, et le vêtement mouillé tomba lourdement sur le sol. Puis, s'avançant près de Marc qui soutenait sa tête sur une de ses mains :

— Rien! dit-elle, le duc est à la chasse, le seigneur Otto est absent.

Marc ne répondit pas.

— Pauvre Lidivine, dit Simon, vous avez à boire un amer calice.

— Vous me rappelez ma dernière tâche, dit la jeune fille, qui releva le suaire et se mit de nouveau à coudre.

— Lidivine, permettez-moi de vous envoyer Gudule.

— Non, Simon, je vous remercie. La soirée s'avance; demain vous reviendrez; quittez-nous ce soir.

Simon se leva. Le pauvre homme avait le cœur brisé.

— Léger m'accompagnera au matin, dit-il. Bonsoir, Marc; tu es le chef de la famille maintenant; les enfants comptent sur toi; c'est ton travail qui gagnera le pain des petits. Songe à cela, mon garçon. Mais je te connais et je sais que tu ne resteras point au-dessous de ta mission. Adieu, Lidivine! courage! Si Marc est le bras, vous êtes la tête et le cœur au logis. Que le Seigneur vous soutienne et vous console!

Lidivine et Marc reconduisirent Simon.

Le jeune homme regarda le sablier :

— Comme les heures passent vite! murmura-t-il.

Il s'approcha du lit et resta les yeux fixés sur les mains de Lyderic, pâles comme la cire. Sans doute Lidivine comprit ce qui se passait dans l'âme de son frère, car elle rassembla ses dernières forces et dit à Marc :

— Je t'en prie, laisse-moi seule et emmène Bavon.

Les deux frères sortirent silencieusement.

Lidivine porta Godelive et Richard dans leurs berceaux, ferma les portes, rentra dans la chambre, et, s'asseyant près du lit de son père, acheva rapidement le linceul. Elle ne pleurait pas. On eût même dit qu'une flamme ardente séchait ses prunelles quand elle interrompait son travail pour regarder les blanches mains de son père étalées sur la couverture de serge sombre. Lorsqu'elle eut cousu le suaire, elle prit une cassette sur le dressoir, la mit sur la table et parut hésiter. Puis, revenant vers les deux cierges, chargée du manuscrit précieux, elle regarda une à une les feuilles de vélin. Pour la dernière fois, Lidivine s'abandonnait au poignant bonheur de contempler cette merveille; quand elle ne la vit plus que sous un voile de larmes, et qu'elle sentit ses forces s'épuiser une à une, elle replaça le manuscrit dans la cassette et s'agenouilla au pied du lit de son père. Après une courte invocation, elle ferma les yeux du mort, lentement, pieusement, puis elle l'ensevelit avec des précautions de fille et de mère, comme si elle eût craint de blesser en le touchant celui qu'elle avait tant aimé pendant sa vie...

Quand elle eut achevé cette tâche, elle prit un des cierges et l'emporta dans la salle voisine où elle resta quelque temps.

Une demi-heure après, pâle comme une morte, chancelante, s'appuyant aux lambris, elle vint tomber dans le fauteuil voisin du lit mortuaire et s'endormit ou plutôt perdit le sentiment de l'existence, car elle ne bougea plus jusqu'à ce que, le matin blanchissant le ciel, Marc et Bavon entrèrent ensemble.

Alors elle se redressa sous l'effet d'une volonté puissante et se tint debout comme si elle eût voulu défendre un trésor ou comme une accusée forcée de répondre à des juges.

Le regard de Marc fouilla la chambre et parut interroger Lidivine. Mais ce que le jeune homme avait à dire était si horrible que la question se glaça sur ses lèvres. Il embrassa d'un regard sombre sa sœur défaillante et ne lui adressa pas la parole.

La jeune fille livide, une de ses mains cachée dans le corsage de sa longue robe, l'autre pendante comme une chose inerte, semblait l'image complète de la douleur humaine. Une heure se passa. Simon et Léger arrivèrent. A peine avaient-ils salué les orphelins que Jean l'Ourte parut.

Il s'adressa à Lidivine comme si elle seule gardait la maison.

— Eh bien! demanda-t-il.

La jeune fille étendit le bras vers la cassette.

— Voilà, dit-elle.

Jean l'Ourte bondit vers l'objet désigné et disparut comme un voleur.

Le regard de Marc flamboya. Ce regard brûlait comme un fer rouge. Jamais Simon, qui connaissait cependant les colères de son apprenti, ne l'avait vu si terrible. Le jeune homme marcha sur Lidivine, et, saisissant rudement le bras qu'elle repliait sur sa poitrine, il lui dit d'une voix où grondaient la haine et le mépris :

— Tu as osé faire cela, toi! une femme, une fille! Quoi! la pitié ne t'a pas saisie en voyant ces belles mains jadis habiles, incapables de repousser un suprême outrage... Tu as vu couler ce sang du père et ce sang ne t'a pas marquée. Ah! de cette heure je te renie. Tu n'es plus mon amie ni ma sœur! Sois maudite des hommes et de Dieu!

— Tu me fais mal! dit simplement Lidivine à son frère en cherchant à dégager son bras. Marc! Marc! tu n'eusses pas voulu cependant que Candos...

Elle n'acheva pas; le moine arrivait suivi de plusieurs hommes vêtus de noir.

Simon et Léger adressèrent à la jeune fille des paroles de consolation. Elle paraissait fort abattue. Elle, si courageuse la veille, manquait de force morale et d'énergie

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

physique. Simon comprit bien qu'elle ne pourrait accompagner le convoi ; il lui conseilla de rester dans la maison et lui promit de revenir après la lugubre cérémonie. Elle consentit à tout, et le cortége s'éloigna. Lorsqu'elle fut seule, Lidivine alla prendre dans la chambre voisine la bague d'argent ciselée que le fils de Simon avait mise un mois auparavant à son doigt, et la regarda longtemps avec un sourire plein de doute et d'amertume.

Une heure après, Marc et ses frères revinrent avec Simon et Léger.

— Tout est fini? bien fini? demanda Lidivine.

— Oui, répondit Marc d'une voix sombre... Entre le père et nous, comme entre vous et moi, tout est bien fini !

— Ah ! Marc, Marc ! tu es bien dur pour ta sœur. Frère, à ma place, qu'auras-tu donc fait?...

— Je me serais coupé le poignet.

— Alors, regarde ! dit la jeune fille.

Et, tirant de sa poitrine le bras qu'elle y tenait depuis la veille obstinément caché, elle laissa voir, ô mutilation sainte et glorieuse blessure ! des linges ensanglantés autour de ce bras immobile et sans main...

Marc poussa un cri, et se prosternant devant elle :

— Oh ! dit-il, Lidivine, pardonne, tu es une sainte !

La mutilation. Dessin de L. Flameng.

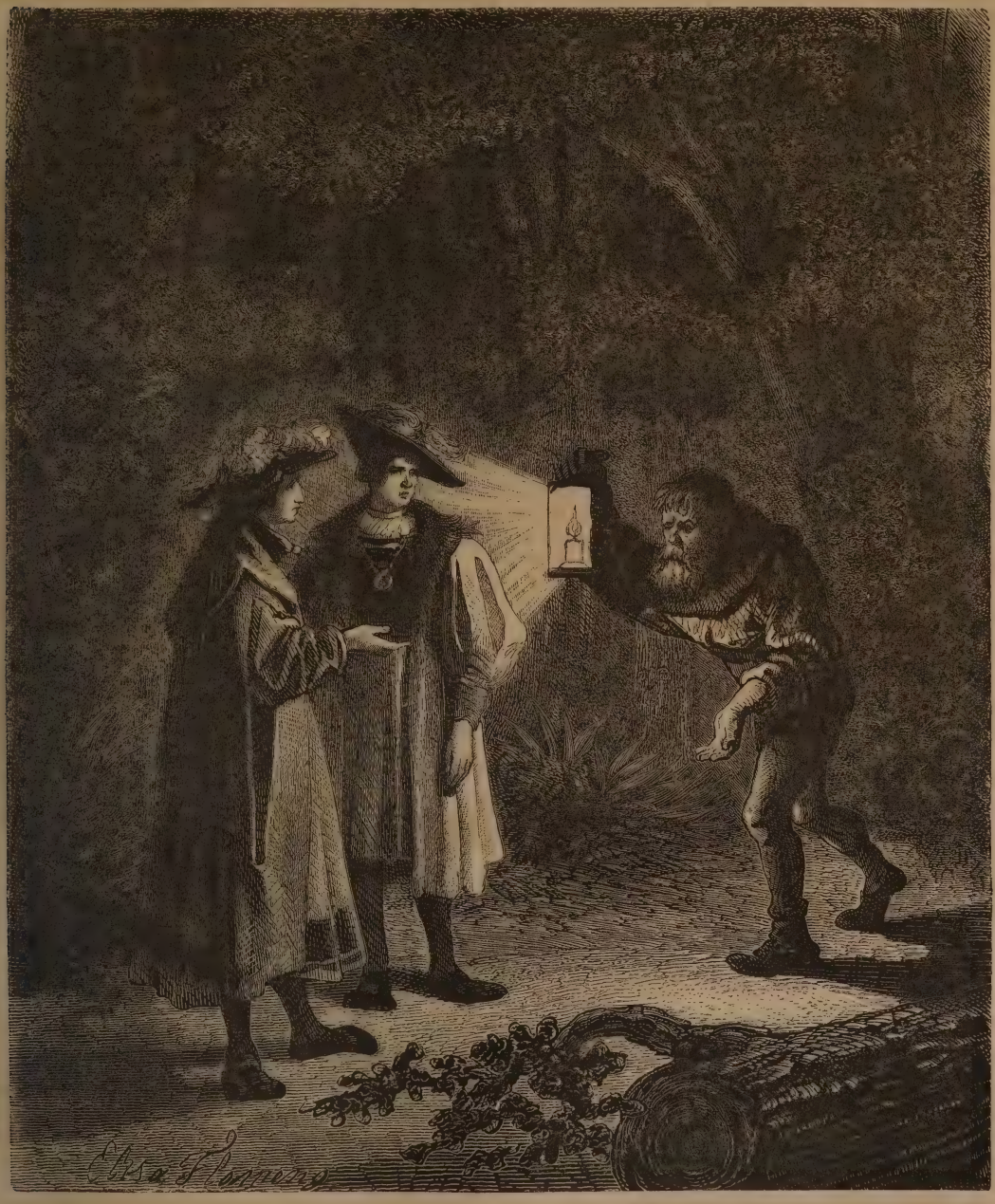
Lidivine le releva de la main qui restait libre et cacha de nouveau sa blessure sous les plis de ses amples vêtements.

Richard et Godelive l'enlaçaient de leurs bras, la tête cachée dans sa robe. Simon, le rude armurier, se détournait afin qu'on ne vît point une grosse larme rouler sur sa joue. Léger tremblait. Il ne mêla point sa voix aux ardentes paroles de Marc ; il ne vint pas comme Bavon, en signe de respect, baiser les doigts qui tenaient toujours la bague des fiançailles. Il avait peur. Ce grand dévouement l'écrasait. Il ne le comprenait pas. Une seule chose restait dans son esprit et devant ses yeux, ce bras mutilé, ces linges sanglants... et il sentait bien que jamais, jamais il ne se résoudrait à prendre pour femme cette fille admirable qui le regardait en pâlissant, à mesure qu'elle lisait plus clairement au fond de son âme.

— Lidivine, dit Simon d'une voix que l'émotion étranglait, je t'aimais bien avant cette heure, mais aujourd'hui tu m'inspires un sentiment de religion pareil à celui que j'éprouve lorsque je contemple une figure de martyre. Je ne veux point savoir si tu n'as pas exagéré le respect de la mort. Lyderic était ton père. Ton cœur te commanda de faire ce que tu as fait... cela suffit...

Pour moi, tu es la plus grande et la plus digne fille du Brabant, et ton bonheur m'est plus cher que le mien propre.

— Merci, mon vieil ami, merci pour moi, pour mon père ! Mais vous le comprenez, Simon, je suis maintenant une pauvre infirme ; le travail me deviendra impossible ; je renonce, et c'est un devoir pour moi, à l'espoir d'entrer dans votre famille... Ne me dites rien ; je connais votre générosité. D'ailleurs, quand je fus fiancée à Léger, j'oubliais que Godelive et Richard peu-



Égarés dans la forêt. Dessin de L. Flameng.

vent me demander compte de toutes mes heures. Je suis mère et rien que mère, désormais. Dieu le veut ainsi... Léger, reprenez cette bague, passez-la au doigt d'une femme plus heureuse.

— Vous êtes ma fille, répéta Simon, ma fille doublement sacrée et chère par le malheur.

Puis se tournant vers Léger :

— Dis-lui donc à cette enfant...

Il n'acheva pas et baissa la tête. Léger venait de remettre à sa main la bague que Lidivine lui avait rendue.

— Dieu ne le voulait pas, murmura la jeune fille... Mais c'est égal, Simon, je vous chérirai comme un père.

Le vieillard secoua la tête. Humilié, troublé, l'âme pleine de larmes, il pressa Marc dans sès bras, baisa le front de Lidivine et s'élança hors de la chambre, tandis que Léger le suivait silencieux comme un coupable.

— Le lâche! le lâche! murmura Marc.

— Non, mon frère, dit doucement Lidivine, il est faible, voilà tout. Aujourd'hui, je sais que je pourrai me consoler; plus tard, si j'eusse été sa femme, ce me fût peut-être devenu difficile. Songe donc si je m'étais aperçue au bout d'une année ou de deux que Léger ressentait pour moi une sorte d'aversion.

— De l'aversion! y songes-tu?

— Oui, j'y songe. Ce que j'ai fait par devoir me laissè impotente, infirme; je ne saurais me dissimuler que je peux devenir un objet de dégoût. Tu ne le verras pas, toi, mon frère; Bavon non plus, ni les enfants : quand vous regarderez ce bras mutilé, vous vous rappellerez que les mains de Lyderic furent croisées sur son cœur dans le cercueil. La pitié me défendra de la répugnance, mes chers aimés. Et puis, tu seras ma force, Marc! et les enfants se feront une joie de me rendre mille services. J'en viendrai à bénir l'espèce de dépendance dans laquelle ma faiblesse me laissera. Godelive tiendra l'aiguille pour nous deux; Richard me servira comme un page; et puis je guérirai, et Dieu sait avec quelle joie je constaterai que je ne suis point trop maladroite. Quand tu te marieras, Marc, car tu te marieras peut-être bien vite à la belle Gudule qui rougit si fort quand tu passes, tu me prendras dans ta maison et j'irai sans bruit gouverner le ménage, surveiller la servante et regarder ton bonheur.

— Ah! bonne et sainte créature, dit Marc, tu ne veux même pas que nous admirions ta vertu.

— Je veux que tu m'aimes, Marc, pour Margaret qui s'en est allée, pour Lyderic qui vient de nous quitter, pour Léger qui ne reviendra plus!

Et Lidivine garda le silence un moment, car les larmes l'étouffaient.

Son frère ne la quitta point de tout le jour. Le soir Simon arriva; il était profondément triste.

— J'ai à vous apprendre une nouvelle, mes amis, dit-il, une mauvaise nouvelle pour moi; vous voyez que le chagrin n'épargne personne.

— Qu'avez-vous donc, Simon?

— Léger me quitte. Une idée d'ambition lui est entrée dans la cervelle, il part pour la France... me voilà seul! tout seul! J'ai pensé, Marc, que je ne pourrais plus tenir la fabrique d'armes et la boutique, et voici ce que je te propose : tu deviendras mon associé à partir de ce jour, et tu me suppléeras dans tout ce que la besogne a de trop lourd pour un vieillard. Quand l'heure des repas viendra, si cela te convient, je les prendrai ici. Comme cela, je ne resterai pas sans enfant, et vous aurez encore un père. Acceptes-tu, Marc?

— Vous êtes trop bon pour moi, répondit le jeune homme.

— Et vous, Lidivine?

— Moi! A une seule condition : jurez que vous n'avez point chassé Léger de votre maison.

— Je le jure, dit l'armurier, il s'est fait lui-même justice.

— Eh bien! Simon, voilà qui est convenu.

Et Lidivine ajouta dans sa pensée :

— Je parviendrai bien à les réconcilier.

V

Otto et le duc Henri couraient au galop de leurs montures. Lancés à la poursuite d'un sanglier, ils avaient complétement perdu la chasse. Pour comble de malheur, le temps se mettait à l'orage. La forêt, dans laquelle le prince et son ami cherchaient une route, présentait un inextricable labyrinthe; la nuit venait et doublait les difficultés. De temps en temps Otto se penchait sur le cou de son cheval, l'oreille tendue, cherchant à distinguer le son des trompes ou l'aboi des chiens. Mais un profond silence régnait sous le couvert des arbres séculaires, et force fut aux jeunes gens de se résigner. Le prince semblait moins impatient que son compagnon. Il est vrai qu'Otto s'inquiétait plus pour le duc que pour lui, tandis que Henri, aimant l'imprévu et les aventures, se réjouissait presque de sa déconvenue.

— Mais il pleut, prince! dit Otto; il pleut même très-fort, vous allez être transpercé jusqu'aux os.

— Si mon cheval se trouvait seulement à l'abri, je me consolerais.

— Sans compter que les forêts de Flandre sont assez peuplées la nuit de sangliers et de loups.

— Qu'y faire, mon pauvre Otto? La patience est encore le meilleur moyen à employer pour ne pas trop souffrir.

— Je ne me résigne pas si facilement, monseigneur, et si vous le permettez, j'irai à la découverte.

— La découverte de quoi? Il faut raisonner, Otto. En plein jour nous nous sommes égarés en dépit de nos compagnons, des valets et des piqueurs, du tapage de la meute et du concert des trompes de chasse, et tu veux qu'en pleine nuit et par l'orage, un instinct, l'instinct du dévouement, je le veux bien, te permette de découvrir un palais magique où de belles dames nous offriraient l'hospitalité?

— Raillez, prince, raillez! Non, je ne demande pas au sort une demeure enchantée où nous ferait accueil une reine entourée de ses filles d'honneur. J'avoue humblement que par ce temps abominable la hutte d'un charbonnier me semblerait un agréable séjour.

— La hutte d'un charbonnier! dit le prince en riant, mais je donnerais vingt écus d'or pour l'apercevoir à cette heure.

— Une lumière, dit vivement Otto.

— De quel côté?

— Vers la gauche.

— Je l'aperçois; tiens, elle disparaît; la voilà de nouveau; elle danse et voltige, c'est un feu follet.

— Si j'appelais, monseigneur?

— Le follet?

— Ne pourrions-nous avoir affaire à un homme portant une lanterne?

— Ce serait un grand hasard, mais enfin...

Otto cria de toutes ses forces :

— Hé! l'homme, ici! deux voyageurs ont besoin de toi.

La lumière s'arrêta tout à fait. Otto appela de nouveau, et les jeunes gens s'aperçurent bientôt que la lumière venait de leur côté.

— Puisque nous sommes en pleine aventure, Otto, dit le prince, laisse-moi le bénéfice de ma qualité de bourgeois égaré, et ne me dénonce pas sous prétexte

de me faire rendre des honneurs par de pauvres gens qui n'oseraient plus m'adresser la parole.

— A merveille, monseigneur! vous serez obéi.

Otto avait raison. La lanterne et l'homme qui la portait s'approchèrent.

— N'ayez crainte, l'ami, dit gaiement le compagnon du prince, nous voudrions un gîte : pouvez-vous nous l'offrir?

— Je puis vous donner ce que j'ai : un abri dans ma hutte. La hutte est petite, enfumée ; le lit se compose de fougères sèches ; pour souper, vous trouverez du fromage et du pain noir. Si cela vous convient, suivez-moi.

— Et avec grande reconnaissance, répondit le duc.

Au bout d'un quart d'heure de marche, l'homme s'arrêta, et désignant aux chasseurs un amas de branchages :

— C'est ici! leur dit-il.

Poussant alors la claie d'osier formant la porte de la hutte, il passa le premier, puis il introduisit ses compagnons dans l'espèce de terrier qui lui servait de demeure. Il ranima le feu couvert de cendres, débarrassa deux escabeaux d'outils et de morceaux de bois, approcha la table de la cheminée, si on peut donner ce nom au trou noir dans lequel flambaient les fagots, puis il plaça sur un morceau de toile bise le pain, le fromage et une cruche de bière.

Le prince, disposé à prendre gaiement l'aventure, entama l'entretien avec son hôte. Il voulut connaître ses moyens d'existence, et l'interrogea avec sollicitude. Baldric, ainsi se nommait celui-ci, était un pauvre homme, timide et triste. Il ne racontait guère ses peines, c'est dire qu'il parlait de lui rarement. Sa vie était dure, sa cabane vide. Les exactions d'un maître trop rigoureux l'ayant ruiné, il s'était fait ostensiblement charbonnier, mais il braconnait dans les forêts du duc, en dépit des ordonnances. Sans doute il s'attendait à être surpris quelque jour, puis cruellement châtié; mais il fallait vivre, et le métier de charbonnier était si mauvais!

— Le duc ne sait pas la vie des pauvres gens, disait-il; s'il la connaissait, est-ce que toutes choses marcheraient de la sorte? J'ai entendu dire qu'il était bon; seulement il est jeune, et l'expérience lui manque; d'ailleurs, trop de flatteurs ont intérêt à le tromper sur la véritable situation du peuple. Le jour où il se trouvera en face d'un malheureux ayant sué, besogné, souffert, il en aura plus appris que dans dix ans de règne. Mais qui osera aller au palais lui apprendre, par exemple, que les forêts fourmillent de gibier de toute sorte, et que le malheureux devrait en prendre sa part. A peine le pauvre homme mettrait-il le pied sur la marche du palais que les gardes le forceraient de déguerpir. Il y a des abus horribles dans le pays, des vexations continuelles et des impôts de sang. L'heure serait venue d'abolir certaines coutumes barbares, et de prouver que la loi du Christ est réellement douce! Ne croyez-vous point, poursuivit Baldric, qu'il conviendrait de diminuer les charges des vassaux, de régler équitablement la justice criminelle dans les provinces, et de déclarer que les hommes de la terre de Brabant seront dorénavant traités par *droit et sentence*, et exemptés de taille, exaction et *précaire*?

— Le duc y songera, répondit Henri d'une voix grave.

— Le duc Henri Ier, *le Guerroyeur*, comme on le nomme dans les histoires du pays, a beaucoup fait déjà, moins pourtant qu'il ne reste à faire. La Lotharingie lui doit beaucoup. Il peupla les plaines de la Campine et favorisa l'agriculture. La campagne ne lui fit pas oublier ses cités de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers. Il fut un bon souverain et laisse un grand renom. On a le droit d'attendre quelque chose de son héritier. Malheureusement on affirme qu'il aime les plaisirs plus que de raison peut-être, et ne se ménage pas le temps d'étudier ce qui serait juste. Il aurait pourtant une belle place à prendre à la tête de son peuple, et Dieu sait quelles bénédictions le payeraient s'il continuait à donner au pays des chartes comme celles du Guerroyeur!

Otto et le prince se regardèrent.

— Je ne sais point si vous pensez comme moi, continua le charbonnier, vous me semblez trop richement habillés pour des vassaux, et il se peut que ma franchise m'attire quelque désagrément. Cependant quelque châtiment qu'on me réservât, je ne regretterais aucune de mes paroles, si je pensais qu'elles seront répétées au duc Henri.

— Sois tranquille, dit Otto, le prince aime la justice, il ne te saura jamais mauvais gré de ton audace.

— Pourquoi répondez-vous de lui?

— Nous sommes armuriers au palais, et nous le voyons quelquefois, dit Henri.

— Eh bien, faites de mes aveux et de mes opinions tel usage qu'il vous plaira. Vous avez mangé mon pain et vous reposez sous mon toit, j'ai pu dire ce que j'ai dit, nous sommes sacrés les uns aux autres, en qualité d'hôte et d'amis. Et sur ce mot, que Dieu vous garde! Ma journée a été rude, vos habits achèvent de sécher devant le feu; étendez-vous sur cette fougère et dormez.

— Mais vous? demanda Otto.

— Il me reste un peu de paille, cela me suffit.

Un quart d'heure après, Baldric ronflait d'une façon sonore. Le duc, malgré sa lassitude, ne pouvait trouver le sommeil.

— Mon cher Otto, dit-il, es-tu assez dévoué pour me tenir compagnie. Je sais maintenant que je ne fermerai pas les yeux, et je ne saurais étouffer tout ce que je pense ce soir. Baldric ne regrettera pas ses confidences. Avant de le quitter, je lui laisserai une autorisation qui le comblera de joie; mais il faudra plus : cet homme a raison, on attend que je continue l'œuvre paternelle. Si le Guerroyeur reste un héros pour le peuple, j'attacherai mon nom à quelque chose de noble et de grand, et je ne déchoirai pas dans l'esprit de mes sujets. Ils ont raison, Otto! je jouis de la vie sans me préoccuper assez des misères du peuple. Quelle triste existence passe cet homme dans une hutte semblable! Que de misères et de douleurs dans la destinée de milliers d'êtres comme lui! Et j'oublie ces choses pour songer uniquement à ce qui plaît! Hier, par exemple, t'ai-je donné d'autre mission que celle de préparer une fête magnifique pour la semaine prochaine?

— Oui, prince, j'avais ordre de voir Lyderic aux Blanches-Mains.

— J'espère qu'il a promis un manuscrit. C'est un artiste dont je ferai la fortune.

— Il n'a plus besoin de rien, monseigneur.

— S'il possède assez d'or, je lui donnerai des titres, des honneurs. Encore un de mes devoirs négligés : j'oublie la gloire de la Flandre.

— Lyderic est mort, prince.

— Mort, quand? personne ne m'en a rien dit...

— J'hésitais à vous apprendre cette mauvaise nouvelle.

— Ce que je ne puis réaliser pour lui, je le ferai pour sa famille ; il me souvient, Otto, d'avoir remarqué sa fille comme elle se rangeait sous le porche de l'église avec ses frères. C'est une belle enfant qu'il faudra établir et doter. Jamais plus doux visage n'a frappé ma vue, et l'époux qu'elle choisira...

Le prince n'acheva pas, et reprit un moment après :

— Tu décommanderas la fête, Otto.

— Oui, prince.

— Et tu sauras quelle est la situation de la famille de Lyderic.

— Je vous donnerai ces renseignements demain.

— Aurai-je le manuscrit?

— L'imagier n'en a laissé qu'un seul ; il constitue l'héritage de l'orpheline.

— Alors il est sacré... Tâche de dormir, Otto.

Le prince ne se sentait pas plus disposé à s'abandonner au sommeil qu'avant le début de son entretien, l'image de Lidivine passait et repassait devant ses yeux ; le souvenir de la jeune fille ne pouvait faire éclore que le bien, son image entraînait le duc vers des sommets presque inaccessibles, et Henri ne se croyait plus capable de la suivre sur ces hauteurs. Ce n'était pas la beauté de son visage qui l'avait frappé ; non, la forme importait peu en comparaison de l'âme qui animait l'enveloppe. Jamais créature, hors sa mère, ne l'avait ému à ce point. Il souhaitait et il redoutait de la voir. Un combat violent se livrait dans son âme. Pendant toute la nuit, dans cette misérable hutte, au bruit de l'orage qui redoublait ses efforts, il associa Lidivine aux projets de réforme dont Baldric venait de l'entretenir.

Otto, moins préoccupé, s'endormit paisiblement, sans trouble et sans rêves. A l'aube, l'hôte s'éveilla ; il marcha doucement dans la hutte pour ne point réveiller les étrangers, ouvrit la claire-voie et regarda le ciel. Il le trouva complétement balayé des nuages qui le troublaient la veille, et la forêt reposée, ruisselante, étincelait aux premières lueurs du jour. Le bois présentait un aspect magnifique. Les tons chauds des feuillages s'harmonisaient merveilleusement avec les troncs noirs, la terre assombrie. Les frissons de l'hiver passaient dans les branchages. On éprouvait une soif ardente de vivre, comme s'il fallait se hâter pendant les derniers beaux jours. Rassuré par la vue du ciel, Baldric rentra dans la hutte.

— Chasserons-nous aujourd'hui? demanda Henri.

— Ce serait un beau temps, répondit le braconnier, mais quand on songe qu'il s'agit de la vie et de la liberté pour un faisan ou un chevreuil...

— Bah! dit le duc, le menu du déjeuner, voilà tout. Je réponds de vous sur ma tête.

Baldric s'éloigna, pendant que les jeunes gens faisaient dans le bois une promenade matinale. Le charbonnier ne tarda pas à revenir avec deux pièces de gibier qu'il rôtit lestement. Ce déjeuner terminé, Otto demanda à Baldric s'il pouvait les conduire non loin de Bruxelles.

— Certainement, répondit le brave homme ; seulement, je n'y entrerai pas : vous comprenez pourquoi. Les villes et moi, nous ne nous connaissons guère. La course est longue ; si vous désirez arriver avant la nuit, ne tardons pas à nous mettre en route.

Pendant le trajet, Baldric ramena l'entretien sur le duc régnant. Henri l'écoutait en silence, profitant de cette sagesse populaire, interrogeant cette âme loyale, pour y trouver l'expression des souhaits de tous. De temps à autre, Otto jetait dans cet entretien grave une remarque légère, une plaisanterie dont souriait Henri, mais qui paraissait froisser Baldric.

— Vous n'aimez pas autant votre souverain que ce jeune homme, dit le charbonnier.

Otto ne put s'empêcher de rire.

— N'écoutez pas ce jeune fou, reprit Baldric, en s'adressant à Henri ; suivez l'impulsion de votre cœur ; s'il se peut, parlez au souverain ; un événement surviendra qui changera sans doute bien des choses.

Quand les voyageurs se trouvèrent près de Bruxelles, Henri prit un *agneau* d'or et le tendit au bûcheron.

— Venez dans un mois au palais du prince, dit-il, il vous recevra.

Le brave homme salua avec de grandes démonstrations de joie et de surprise, et les deux jeunes gens le virent reprendre en courant le chemin de sa hutte.

Il était environ neuf heures. Henri aperçut de loin une troupe de cavaliers et chargea Otto de se renseigner.

— Nous courons à la recherche du prince, dit le capitaine.

— Le prince est sain et sauf, répliqua le favori. Rentrez, et n'ébruitez pas la longue promenade qu'il a dû faire avant de retrouver son chemin.

Quelques instants après, le duc Henri se trouvait dans ses appartements. Le front dans ses mains, il se mit à réfléchir. Quand il leva la tête, ses yeux se portèrent sur une cassette placée d'une façon apparente devant lui, sur une table. Il ne connaissait point ce coffret, et la curiosité le prit de savoir ce qu'il contenait. Se levant donc, il fit jouer la clef et l'ouvrit. Il y plongea ensuite la main et en tira un paquet lourd et assez volumineux. Le dépliant avec soin, il trouva des feuilles de vélin liées d'une ganse d'or. Une pensée lui vint à l'esprit :

— Le manuscrit de Lyderic!

Et, en effet, à peine avait-il ouvert et regardé quelques feuillets, qu'il était certain de posséder le dernier chef-d'œuvre de l'imagier que la Flandre venait de perdre. En regardant une des pages, représentant *Rébecca au puits*, il étouffa un cri de surprise : le portrait de Lidivine se trouvait devant ses yeux. Oui, c'étaient bien ses traits charmants et fins, ses longues et soyeuses paupières, ses cheveux nattés et ramenés en couronne sur le front. Quand il eut fini de feuilleter le volume, sa rêverie prit un tour étrange, qui le surprenait et le charmait à la fois. Il ne songeait plus à la peinture, à la poésie de ces miniatures, il ne s'occupait que de Lidivine. Et toujours revenait ce souhait, le premier qu'il avait formé en la voyant : « Je voudrais qu'elle fût heureuse! » Puis, à la pensée de la perte qu'elle venait de faire, s'ajouta, pour le prince, une inquiétude relative au manuscrit. Otto avait répondu à l'expression du désir du prince : « Lyderic en laissa un seul, héritage de l'orpheline... » Comment donc ce manuscrit se trouvait-il si rapidement sur cette table? Comment, s'il avait été acheté par les soins de son favori, Otto l'ignorait-il encore? D'ailleurs, le duc ne s'accoutumait pas à l'idée que Lidivine eût vendu ce souvenir sacré, quelque prix qu'on lui en eût offert. Il y avait là un mystère que le lendemain éclaircirait. Otto retournerait chez Lidivine et s'assurerait de la vérité. Quelque joie qu'éprouvât Henri, il n'en voulait pas au prix du bonheur de la fille de Lyderic.

Au moment où il remettait le manuscrit dans le cof-

fret, il s'aperçut que, sur la table, restait un paquet entouré d'un voile de soie rouge. Il pensa que l'intermédiaire du marché s'était procuré une œuvre nouvelle moins importante et déroula rapidement le voile pourpre... Mais alors ses yeux épouvantés s'agrandirent; il se leva, chancelant, s'accrochant à la table, poussant un cri rauque comme un sanglot... Il ferma les yeux pour ne plus voir l'objet horrible étalé sur la table d'ébène, mais cet objet attirait malgré lui ses yeux, et, haletant, vaincu, il tomba sur un escabeau en répétant :

— La main morte! la main morte!

Elle était là, en effet, cette main, pâle, effilée, aux ongles de nacre; elle se dessinait sur le bois sombre et le duc croyait qu'elle se mouvait et traçait des paroles de malédiction, comme cette autre main fulgurante qui écrivit des sentences de mort sur les frises du palais de Balthazar.

Henri restait l'œil attaché sur ce débris d'une forme pure, d'un galbe parfait. Il le regardait, et le souvenir du nom de l'imagier lui revint à la mémoire :

— Lyderic aux Blanches-Mains... dit-il.

Mais tout à coup une folle idée lui traversa l'esprit; instinct ou intuition providentielle, il compara sa main à celle qui était là... Certes, le prince pouvait se vanter de la grâce de sa main, mais, quand il la regarda près de l'autre, il s'étonna, puis il bondit de son siége.

— Cela n'est pas! cela ne peut pas être! s'écriait-il.

Et cependant, au fond de son âme, une voix s'élevait qui lui répétait : « Cela est! »

Incapable de soutenir seul le poids d'émotions sem-

La main morte. Dessin de L. Flameng.

blables, le cœur battant comme un pendule, la tête pleine de vertige, le prince sortit de son appartement et courut à celui de son favori.

— Otto, dit-il, lève-toi! Il se passe en moi d'étranges choses depuis quelques jours. Donne-moi un manteau, j'ai une épée, sortons.

Otto n'adressa aucune question au prince; un moment après, ils quittaient le palais ensemble.

VI

Ils marchaient depuis un quart d'heure, quand le prince demanda d'une voix agitée :

— Tu ne t'inquiètes pas de savoir où nous allons?

— Vous commandez, j'obéis, monseigneur; s'il y a un danger, j'en veux ma part. Peu m'importe ce qui adviendra, pourvu que je ne vous quitte pas.

Otto songeait à quelque aventure ayant trait à la conversation de Baldric. Lorsque le duc Henri frappa à la porte du gardien du cimetière, le jeune homme se trouva singulièrement surpris.

Le gardien, arraché à son sommeil, entre-bâilla sa fenêtre, par laquelle le vent s'engouffra.

— Est-ce une heure pour des chrétiens? s'écria-t-il. Que demandez-vous?

— Il y a de l'or à gagner, dit le prince d'une voix brève; debout tout de suite, nous voulons pénétrer dans le cimetière.

— Êtes-vous donc des profanateurs ou des pilleurs de tombes? dit le gardien épouvanté. Arrière! je suis reli-

gieux et je remplis une mission de confiance. Personne ne me fera trahir mon devoir.

Le prince dit un mot à voix basse. Le vieillard ferma rapidement sa fenêtre, courut ouvrir la porte, puis, ranimant la lumière de sa lampe, il balbutia quelques mots sans suite.

Le prince, morne et pâle, attendait.

— Prends une bêche, dit-il au vieillard, en le voyant prêt à sortir.

Le gardien joignit les mains, mais rencontrant le regard de Henri, il saisit l'instrument dans un coin de la chambre, prit la lanterne et franchit le seuil.

— Mène-moi à la tombe de Lyderic.

Ce fut au tour d'Otto de s'étonner et de frémir.

Le vieillard allait lentement; la bêche pesait à son épaule et la lanterne à sa main. Les arbres de deuil élevant dans la nuit leurs bras à demi dépouillés de feuilles, lui causaient une impression étrange. Lui, accoutumé à vivre au milieu des morts, s'effrayait cette fois de sa course nocturne dans le cimetière. Quel intérêt pouvait avoir le duc à fouiller cette tombe fermée depuis la veille? Otto gardait également le silence. Quant au prince, il suivait son guide le front baissé, le cœur étreint par une cruelle incertitude.

— C'est ici! dit le gardien.

Il accrocha la lanterne à une branche d'arbre, et prit la bêche d'une main si tremblante, qu'elle lui échappa. Il se signa, s'affermit sur ses pieds et entama le sol. La terre, détrempée par les pluies, ne fut pas difficile à enlever. En un quart d'heure la bière devint visible.

— Sors-la de la fosse, dit le duc.

— Je ne pourrai pas tout seul; elle est lourde.

Otto s'avança sans mot dire, aida le vieillard, et le cercueil se trouva près de l'excavation béante. Alors Otto, ayant consulté le prince du regard, prit son poignard et s'en servit pour soulever le couvercle qui céda lentement. Un à un les clous jaillirent, et la bière ouverte laissa voir le mort enveloppé de son suaire.

— Le reste me regarde, dit le prince.

Il saisit une lame tranchante et commença à couper les fils du linceul. Pour achever cette tâche, il s'était agenouillé. Penché vers la bière, la main fiévreuse, il poursuivait son travail lugubre. Quand il lui fut possible d'ouvrir ce drap de lin, il l'écarta, tremblant, en proie à une terreur indicible; alors il vit sur la poitrine de l'imagier deux mains pieusement croisées dans lesquelles reposait un crucifix.

Le cri qu'il poussa traversa le cœur d'Otto. Un doute cruel, un horrible désespoir y vibraient. Le jeune homme s'élança vers le prince et le soutint dans ses bras. Henri ramena le linceul sur le visage du mort, fit signe au gardien de reclouer la bière, et le regarda, sans le voir, jeter une à une des pelletées de terre sur le cercueil.

Quand il ne resta plus de trace de cette curiosité presque sacrilége, le duc jeta sur le sol une bourse pleine d'or que le fossoyeur ramassa, puis il s'éloigna avec son ami, et regagna son palais sans prononcer une seule parole.

Lorsqu'il se trouva de nouveau chez lui, il dit à Otto d'une voix profondément altérée :

— Tu iras toi-même, entends-tu, toi-même, demain matin à la maison de Lyderic et tu amèneras au palais la fille de l'imagier.

Otto sortit après avoir fait un geste muet d'obéissance.

Le prince se jeta sur son lit et ne put goûter un moment de repos. Otto ne se sentait guère plus tranquille. Bien qu'il n'y eût pas de colère dans l'accent de Henri quand il ordonna à Otto de se rendre le lendemain chez Lidivine, le jeune homme la sentait menacée d'un malheur. Il allait être un messager de mauvaise nouvelle. Dès l'aube, cependant, il se dirigea vers la maison de l'imagier, incertain encore de la façon dont il transmettrait les ordres de son maître. Ce fut Richard qui vint ouvrir. Il reconnut le gentilhomme, et le précéda dans la grande salle en criant :

— Sœur! sœur! le cavalier qui voulait acheter le manuscrit du père.

Otto s'inclina, puis regarda Lidivine. La pauvre enfant était si pâle qu'elle ressemblait à une morte. Un de ses bras pendait le long de son corps perdu dans les draperies de sa robe, l'autre attira Richard avec un geste caressant. Elle devina que le compagnon du duc souffrait de ce qu'il devait lui apprendre, et avec un sourire plein de résignation :

— Parlez, dit-elle, je puis tout entendre.

— Vous avez déjà tant souffert cependant...

— Vous hésitez à grandir ma blessure! vous êtes bon! mais on vous envoie, remplissez votre mandat.

— Le prince Henri vous appelle au palais.

— Au palais! moi? le prince Henri...

Elle dit ces mots avec une telle épouvante qu'Otto voulut la rassurer.

— Que craignez-vous, dit-il, le prince respecte la justice.

— La justice!... et il exige le même respect des autres pour cette justice... Je suis perdue, je le sais! perdue! Mais ne croyez pas que l'énergie me manque! Non! non! J'irai... j'y vais.

— Vous m'effrayez... J'ignore ce que le duc...

— Oh! je sais, moi, il suffit. J'ai mérité sa colère; Godelive, Richard, mes chéris, soyez sages en attendant le retour de votre sœur; et si elle ne rentrait pas dans la maison, priez Marc et Bavon de prendre patience pour l'amour de moi... Adieu! adieu!

Lidivine pressa les enfants sur son cœur avec une explosion de douleur et de tendresse.

— Maintenant, dit-elle en jetant une faille sur ses épaules, je suis prête.

Tout surprenait Otto dans cette fille : sa chaste beauté, la pâleur de ce visage, qu'on eût dit de marbre; ces élans affectueux vers Godelive et Richard, l'aveu qu'elle faisait d'une faute grave encourant un juste châtiment; puis sa résignation chrétienne, qui, toujours, reprenait le dessus. Otto n'osait lui demander de confidence; Lidivine redoutait de parler, dans la crainte de se tromper. Ils se mirent en route.

Cependant, quand elle franchit le seuil du palais, elle se retourna, embrassant d'un regard rapide tous les objets qu'elle laissait derrière elle; puis, comme honteuse de ce dernier moment de faiblesse, elle traversa rapidement le corridor. Otto passa devant elle et gravit l'escalier. Ouvrant une porte de chêne, il s'effaça, et Lidivine glissa plutôt qu'elle ne marcha sur le parquet. Au bout de cette première salle se trouvait un cabinet tendu de précieuses tapisseries, dans lequel Henri, duc de Brabant, attendait, en proie à une horrible incertitude, la visite de Lidivine. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se leva. Sa main s'appuya sur le dossier d'un fauteuil, et Lidivine, ne voyant de son visage que la

pâleur livide et deux regards pleins de flamme, put se croire perdue.

Otto avait disparu.

Lidivine rassembla ses forces et leva les yeux sur son maître et seigneur.

— Vous m'avez trompé! dit le prince d'une voix sourde, vous m'avez trompé!

— Ecoutez-moi, monseigneur, répondit la fille de l'imagier, lui parlant de loin et sans changer d'attitude. Au nom de votre père Henri le *Guerroyeur*, entendez-moi sans courroux. Oui, je vous ai trompé; je le confesse et, loin d'en rougir, je m'en glorifie. Ce que vous ferez de moi m'importe peu. Hors ces enfants, il ne me reste rien à aimer en ce monde...

— Parlez! parlez! dit le duc.

— Ce qu'était mon père comme artiste, tous les rois de l'Europe et les seigneurs de Flandre vous le pourront dire; mais ce qu'il fut comme père, seule peut-être je le sais... Margaret ma mère a vécu près de nous sans mêler sa vie à la nôtre; elle souffrait et se mourait à chaque heure; mais mon père nous donna tour à tour et à la fois le pain de l'âme et le pain du corps, et il fut pour nous le salut comme la joie. Quand il mourut, il m'eût paru inutile et même impossible de vivre si je n'avais eu les enfants. Il me les avait légués, je me devais à eux... Mais je ne savais pas à l'heure où sa main paternelle se posa sur mon front pour me bénir que ma légitime douleur pût encore s'accroître... En mourant il m'avait ordonné de devenir la femme d'un jeune homme et d'adopter Godelive et Richard; ma vie se trouvait tracée, je n'avais qu'à la suivre... Et cependant... Mais qu'importe ce qui me concerne! Je ne veux parler que de Lyderic. Vous avez aimé votre glorieux père, seigneur duc, vous l'avez pleuré... Comprenez mon angoisse en vous souvenant de la vôtre... Mais vous, au moins, on vous laissa libre d'épancher votre douleur. Il me fallut refouler la mienne. Quand je défaillais, je devais consoler les autres. Je vous dis tout cela pour que vous ayez pitié en apprenant jusqu'où devait aller ma misère... Quand le prêtre fut sorti, savez-vous, prince, quel homme osa paraître devant les orphelins? Jean l'Ourte!...

— Jean l'Ourte! répéta le duc comme s'il cherchait à qui appartenait ce nom et à quel ordre d'idées il pouvait se rattacher.

— Seigneur! seigneur! dit Lidivine, vous ignorez peut-être qui il est et ce qu'il voulait?

— Achevez! achevez! dit le prince.

— Jean l'Ourte, reprit Lidivine d'une voix dans laquelle vibrait l'indignation, venait réclamer en votre nom l'héritage de Lyderic! Le manuscrit que Lyderic mourant léguait à sa fille...

— Celui-ci? demanda le duc Henri.

— Oui, celui-ci.

— Il fallait refuser de le donner.

— J'ai refusé.

— Eh bien?

— On m'a dit : « Candos viendra demain. » Candos, prince, vous ne savez peut-être pas non plus quel est cet homme?

— Non, répondit le duc d'une voix sourde.

— C'est le bourreau.

Henri étouffa un cri d'horreur.

— Telle est la loi, prince; Jean l'Ourte remplissait son devoir... Mais ce qu'il voulait était si affreux, si horrible, que je demandai un sursis... Je ne pouvais me résoudre à voir profaner le cadavre de mon père. Je me dis : « Le prince est jeune, il est bon. Il fera remise pour une fois d'un droit odieux. Il m'entendra, il sera touché de mes larmes... »

— Bien! bien! murmura Henri.

— J'accourus au palais, échevelée, demi-morte. Je vous demandai, je demandai le seigneur Otto. Vous étiez parti pour la chasse, monseigneur... Dieu ne voulait pas me faire grâce de mon épreuve... Je le compris... Alors, désespérée, à demi folle, mais résolue à préserver mon père d'un dernier outrage, je remplis à peu près les conditions de la loi... Il vous fallait une main morte... Vous l'avez... Maintenant, prince, grâce et pitié! Faites retomber sur Lidivine le châtiment qu'elle mérita seule, mais laissez en paix les orphelins et n'attentez pas à la tombe de Lyderic.

Lidivine tomba sur ses genoux, tendant vers le prince ses deux bras, dont l'un portait les traces d'un héroïsme sans exemple.

Henri s'élança vers elle. De généreuses larmes mouillaient ses yeux... Il tremblait d'admiration et de pitié.

— Lidivine! s'écria-t-il. Ah! généreuse fille! Et c'est moi! moi! Ah! pourquoi la Providence ne permit-elle point que je fusse au palais quand vous m'y vîntes chercher?... Un irréparable malheur eût été évité et je n'aurais point le remords qui pèsera sur toute ma vie... Que puis-je pour vous désormais? que voulez-vous? que demandez-vous au prince qui devient à jamais votre ami?...

— Rien, monseigneur; votre bonté me touche plus que je ne saurais dire.

— Mais, reprit le duc en forçant Lidivine à s'asseoir, permettez-moi cette question : Vous m'avez parlé de fiançailles?...

— En effet; mon père avait cru assurer mon avenir en désignant pour mon futur époux Léger van Eck, fils de Simon.

— Mon armurier?

— Oui, prince; Léger n'éprouvait point pour moi un grand amour, et j'eusse fait un mariage de raison... Ce qui est arrivé... a tout rompu...

— Quoi! cet acte d'héroïsme...

— Fait de moi une infirme, monseigneur.

— Et Léger van Eck a repris sa parole?

— Je la lui ai rendue.

— Le misérable! murmura le prince.

— Simon fut le meilleur ami de Lyderic; mon frère Marc travaille chez lui; tous deux me protégeront et m'aimeront, monseigneur...

— Ainsi, plus de père, plus de fortune, plus de fiancé! dit Henri.

— Une tombe sacrée pour aller y pleurer, une conscience pure et l'espoir en Dieu, tout cela me reste.

— Il faut me pardonner votre malheur, Lidivine, j'en suis responsable. Un prince est coupable d'ignorer ce qui se passe dans ses États.

— Je vous bénis, monseigneur. Je sais que vous m'auriez fait grâce.

— Comment réparer, maintenant?

— Votre cœur vous le dira.

— Oui, Lidivine, il me le dira et je l'écouterai, je vous le jure; et, quoi qu'il commande, il sera obéi... Permettez-moi de m'occuper de ceux que vous aimez, des enfants dont vous devenez la mère, de Marc, qui demain aura un brevet en son nom, de tout ce qui vous touche, de tout ce qui vous est cher.

— Vous souffririez si je vous refusais, prince, j'accepte. Dieu vous récompensera de ce que vous faites aujourd'hui.

— Et vous, Lidivine?

— Moi, je prierai.

— Au revoir, dit le prince.

— Adieu, monseigneur, répondit la fille de l'imagier.

Lidivine trouva dans la salle voisine Otto, qui l'attendait.

— Puis-je vous demander, comme un ami, si rien ne vous a blessée dans cette audience?...

— Rien, répondit la jeune fille, et le prince est réellement bon.

— Prenez mon bras, vous êtes faible, vous tremblez; j'ai ordre de vous reconduire.

Pendant le trajet, Otto s'entretint avec Lidivine de ce qu'il savait l'intéresser davantage : du talent de Lyderic, de sa renommée. Il apprit que le prince s'occuperait de Richard et de Godelive.

— Vous voyez, dit la jeune fille, qu'un malheur fait germer une joie. Dieu vous garde! Me voici rendue dans ma maison, chère et triste demeure, je n'en sortirai guère désormais!

Otto quitta Lidivine plein d'attendrissement et de respect pour elle. Quand elle rentra, elle trouva Godelive qui, gravement, s'occupait de la toilette de Richard.

La tombe de Lyderic. Dessin de L. Flameng.

Avec un sérieux enfantin, elle lavait sa figure rose. Elle remplissait, en l'absence de Lidivine, son rôle de jeune mère. En regardant ce tableau, la sœur aînée se sentit profondément émue; elle se garda bien de continuer ce que Godelive commençait si bien. Il ne fallait pas décourager le bon vouloir de cette enfant. Lorsque Richard fut complétement peigné, habillé, Godelive le conduisit à Lidivine en disant, avec une dignité charmante :

— Il a été fort sage pendant ton absence.

Lidivine embrassa Richard. Godelive s'empara d'un plumeau léger et enleva la poussière des meubles, allant et venant sans bruit dans la chambre. Elle appela ensuite Richard, et, tout deux, à grand renfort de zèle et en se dressant sur leurs petits pieds, parvinrent à mettre la nappe sur la table. Pour chercher les assiettes sur le dressoir, ce fut plus difficile, mais Richard prit un escabeau, monta dessus, et remit à mesure les plats à Godelive, qui les portait sur la table et les rangeait avec symétrie. Lidivine les regardait et se sentait le cœur plein de joie. Richard et Godelive semblaient si bien lui dire :

— Nous serons la force qui te fait défaut et la main qui te manque!

Elle les abandonna à leur inspiration. Ils se parlaient bas, se questionnaient, ne sachant pas toujours comment s'y prendre, se sauvant de toutes les difficultés à force de grâce et de tendresse. A l'heure du déjeuner, Marc et Simon arrivèrent suivis d'une vieille femme.

— Voici une aide pour toi, dit Marc; il y a trop de besogne dans cette maison pour que tu puisses y suffire.

— Nous étions là! dit Godelive.

— Vous, mes chéris, il faut apprendre à travailler. Godelive fera des guipures et de la tapisserie; Richard choisira un état.

— Celui du père, répondit l'enfant; j'ai demandé au père Athanase de me prendre comme élève, et il y a consenti.

Comme la famille se mettait à table, on apporta pour Lidivine un coffret de chêne assez lourd.

— De la part du prince duc de Brabant, dit l'envoyé.

Lidivine ouvrit le coffret d'une main tremblante; le premier objet qui frappa ses yeux fut le manuscrit de Lyderic. Le prince avait écrit sur une feuille de parchemin : « Rendez à l'orpheline ce qui appartient à l'orpheline. » A côté était un rouleau entouré d'un lacet de soie, au nom de Marc; Henri le nommait armurier des troupes de Brabant. Une chaîne d'or et une agrafe étaient destinées à Godelive et à Richard; une bourse, renfermant cent moutons d'or, devait permettre à Bavon de s'établir quand il le jugerait convenable.

— Lidivine, dit Marc, nous te devons tout cela! et quel prix te coûte notre bonheur à tous!

A partir de ce jour Lidivine fut à l'abri de toute inquiétude matérielle. La fortune de Marc se trouvait assurée; Richard et Godelive travaillaient dans la mesure de leurs forces. Chaque matin l'enfant partait pour le couvent, tandis que Godelive se rendait chez une habile ouvrière pour apprendre à créer ces dentelles merveilleuses qui devaient devenir une des sources de richesse de son pays. Léger écrivait à de rares intervalles et Marc songeait de plus en plus à devenir l'époux de Gudule. Bavon faisait des progrès rapides. Lidivine seule pâlissait et maigrissait lentement. Des émotions trop terribles avaient brisé cette organisation délicate. Autour d'elle, nul ne s'en apercevait encore, mais Lidivine ne doutait point que Dieu la rappelât à lui et terminât vite son épreuve.

Le mariage. Dessin de L. Flameng.

VII

L'humeur de Henri de Brabant était bien changée. Ce prince ami des plaisirs bruyants refusait les parties de chasse, les bals, les fêtes militaires. S'enfermant avec de sages conseillers, il étudiait les lois, les coutumes de Flandre, cherchant sans fin le moyen d'améliorer le sort de son peuple. Chose qui surprit grandement à la cour, un charbonnier du nom de Baldric obtint plusieurs fois des audiences. Les artistes habiles recevaient des encouragements. Otto avait ordre de chercher les ouvriers hors ligne et de les signaler au prince; l'industrie prenait un développement inespéré; la misère diminuait; le travail chassait la souffrance de toutes les maisons; le nom de Henri était accompagné de bénédictions. Et cependant au fond de son âme le prince gardait une secrète blessure. Il n'osait la découvrir à personne, pas même à Otto, le plus fidèle de

ses amis. Vingt fois, sur le point de parler, il s'était arrêté brusquement, timide et rougissant comme un enfant pris en faute. Celui qui l'eût surpris dans son oratoire, l'œil fixé sur une main, pareille à une main de cire, placée sur un coussin de velours et entourée de bandelettes enrichies de perles comme les reliques des martyrs, eût sans doute deviné son secret. Mais nul ne pénétrait dans l'oratoire du prince et il dérobait jalousement le mystère de son cœur. Il savait sans doute que les souverains se doivent à leurs peuples et que la politique serre le nœud des unions royales; mais pendant qu'il améliorait le sort des Flamands, il se demandait s'il n'avait point le droit de songer à son propre bonheur. Plus d'une fois il avait été question de marier Henri à Marie, fille de l'empereur Philippe II. Certes, cette alliance eût comblé les souhaits du plus ambitieux. Outre l'appui qu'elle lui donnait, il se pouvait faire qu'un jour l'empire devînt le partage de l'époux de Marie. Le prince n'avait témoigné d'abord aucune répugnance pour ce mariage, qui réunissait trop d'avantages pour ne point être pris en considération. Mais depuis deux mois Henri ne permettait plus qu'on fît allusion à ce projet. Henri faisait un rêve, un rêve de jeune homme épris et de prince généreux. Il se sentait l'âme envahie par une tendresse profonde et la politique se taisait devant l'amour. Le pauvre duc résista, combattit, se défendit contre cette passion. Mais ce fut en vain. Plus il chercha à éloigner l'image entrevue, plus elle mit d'obstination à reparaître. Un seul nom revenait sur ses lèvres : Lidivine! Elle était devenue la fiancée de son cœur; il s'entretenait avec elle dans le silence des soirs. Ne pouvant plus garder le courage de la fuir, il l'accueillait comme une amie ; croyant l'interroger, il interrogeait sa conscience. Chaque dimanche il l'apercevait dans l'église, toujours vêtue de noir, accompagnée de Richard et de Godelive. Après l'office, elle les amenait au cimetière sur la tombe de Lyderic. Mais, un jour, elle chercha vainement la croix de l'imagier. Le vent l'avait-il abattue? une main profane l'avait-elle arrachée? Vers l'endroit où elle s'agenouillait d'ordinaire se trouvait un monument en marbre blanc. Le gardien qui passait alla vers l'orpheline.

— Depuis hier la tombe de Lyderic est achevée, dit-il.

— Cette tombe est celle de mon père?...

— Erigée par les soins du duc de Brabant.

Lidivine fondit en larmes et pria cette fois autant pour le prince que pour Lyderic.

Marc et Simon s'aperçurent bientôt de sa tristesse; tous deux l'attribuèrent au départ de Léger, qui devait avoir si rudement froissé le cœur de la jeune fille. Mais aucun d'eux ne lui en parla dans la crainte de rouvrir cette blessure. Ils se trompaient du reste complétement. Lidivine ne songeait plus au jeune homme. La vie se retirait d'elle rayon à rayon; elle sentait qu'elle se mourait à mesure que la nature reprenait ses forces printanières. Si vagues que fussent ses espérances dans la vie, elle souffrait de les perdre. La vue du ciel bleu, de la terre fleurie, le chant des oiseaux, l'harmonie du vent dans les arbres la ravissaient comme si elle admirait et entendait ces merveilles pour la première fois. De temps en temps le père Athanase venait la voir. Elle se relevait sous l'influence de sa parole comme une plante desséchée par le soleil renaît sous une pure rosée. Plus d'une fois elle avoua au religieux qu'elle se sentait condamnée à mourir jeune. En voyant son front pâle, ses yeux brillants, le père Athanase commença à concevoir de sérieuses inquiétudes. Il tenta d'éloigner de Lidivine l'idée de sa mort prochaine, mais il n'y réussit pas.

— Les enfants n'ont plus besoin de moi, disait-elle. Gudule va devenir la femme de mon frère, elle soignera Godelive et Richard.

Un dimanche elle se sentit trop faible pour aller à l'église.

Les enfants s'y rendirent seuls.

Ils sortaient de la chapelle de la Vierge quand Otto les rejoignit.

— Le prince veut vous parler, dit le jeune homme.

— A nous! dit Godelive tout émue...

— N'aie pas peur, répondit Richard.

Et saisissant la main de Godelive qui tremblait, il l'entraîna sur les pas d'Otto.

Henri de Brabant attendait sur le premier degré de l'église.

— Ne craignez rien tous deux, leur dit-il; vous êtes de pieux enfants et je vous aime; pourquoi Lidivine ne vous accompagne-t-elle pas aujourd'hui?

— Elle est malade, répondit Godelive.

— Bien malade! répéta Richard.

Le prince serra la main d'Otto à la briser.

Pour la première fois ce jeune homme devina ce qui se passait dans l'esprit du duc Henri.

— Je vous accompagnerai chez Lidivine, dit le prince aux enfants. Et comme Otto semblait surpris de cette démarche :

— Ce qui se fait aujourd'hui se fût accompli demain, dit le prince. Je ne puis oublier cette héroïque fille.

Lorsque le duc de Brabant et son ami entrèrent dans la maison, Lidivine se tenait près de la fenêtre, à sa place accoutumée. Le manuscrit était devant elle; à travers ses yeux obscurcis par les larmes, elle contemplait les enluminures du missel.

— Sœur! sœur! dirent à la fois Richard et Godelive, monseigneur le duc...

— Ici!

— Oui, Lidivine, chez vous. Et de quoi seriez-vous surprise? Pensez-vous que je vous aie oubliée? Pensez-vous que je me croie plus noble et plus grand que la fille de Lyderic? Ce que je viens vous dire n'est pas l'effet d'un entraînement irréfléchi... j'ai attendu plus de quatre mois avant de rompre le silence. Je voulais pouvoir répondre de moi-même. En vous demandant ce que j'attends de vous, il fallait que je me sentisse assez fort pour remplir dignement mes devoirs. Lidivine, vous n'avez plus de père, plus de fiancé... Dieu vous a enlevé le premier; l'exécution d'une coutume barbare vous prive du second... Comme prince, je vous dois une compensation éclatante, et je vous l'apporte; Lidivine, voulez-vous devenir la femme d'Henri de Brabant?

La jeune fille se redressa, émue, bouleversée; la voix lui manquait; elle croyait faire un rêve.

— Moi! monseigneur, moi!

— Oui, vous, sainte et noble fille.

— Le prince s'est déjà trop acquitté envers les enfants de Lyderic, répondit-elle.

Alors le prince s'inclina davantage vers elle, et, d'un accent plein d'émotion et de trouble :

— Mais Henri vous aime! ajouta-t-il.

Lidivine ferma les yeux.

Un flot de joie pure envahit son âme; elle connut

dans cette minute suprême tout ce que la tendresse peut donner de félicité à une créature humaine. Mais reprenant vite cette énergie admirable qui faisait le fond de son caractère :

— Les souverains ne s'appartiennent pas, dit-elle ; ils se doivent au bonheur de leur peuple. Un prince ne devient grand qu'à la condition de s'oublier pour songer à la félicité de tous. Vous ferez comme votre père et vos ancêtres. Votre premier soin sera la prospérité du Brabant, qui vous comptera un jour au nombre de ses souverains illustres. N'est-ce point assez pour la pauvre fille de l'imagier Lyderic d'avoir conquis des droits à votre estime et à une amitié si vive que vous lui ayez offert la moitié de votre couronne ? En serais-je digne si je l'acceptais ? O prince ! grâce à vous, ma vie, qui va s'éteindre, aura eu son heure de gloire et de félicité. Vous compensez toutes mes douleurs par un mot. En quittant la terre, j'emporterai une part de bonheur à rendre jalouses les plus heureuses. Soyez béni, prince, par moi, par tous ! soyez béni et soyez aimé !

— Lidivine, répondit le duc, ne me donnez point de louanges pour le peu de bien accompli depuis quelques mois. Il l'a été en vue de me rendre digne de vous, dont j'appréciais la haute vertu. Vous étiez mon inspiration et ma force ; si je vous perds, rien ne répond que je poursuivrai mon œuvre. Consentez à vivre, à vivre pour moi et cette liberté du Brabant ; cette gloire du prince, ce bonheur des sujets que vous rêvez se réaliseront sans peine. Je trouve un ange sur ma route, et vous voulez que cet ange s'envole et me laisse dans ma nuit.

— Je veux que vous fassiez de grandes choses dans un but plus noble que celui de conquérir une femme.

— Je n'en connais point de plus cher.

— Eh bien ! reprit Lidivine, après un moment de silence, revenez dans huit jours ici, monseigneur, et si votre âme n'a pas changé, faites de la fille de Lyderic la compagne de Henri de Brabant.

La jeune malade tendit la main au duc, qui la baisa et quitta la modeste chambre de Lidivine.

Quand elle fut seule, la malheureuse enfant pleura... Les plus grands cœurs, les plus fiers courages ont leurs heures de défaillance et d'abattement. C'est par ce côté qu'ils tiennent à l'humanité. Sans cela, ils la domineraient trop. Lidivine, insensible à la tendresse loyale de Henri de Brabant, à ce jeune amour qui venait au-devant du sien, serait moins vraie et moins touchante que Lidivine versant des larmes sur le bonheur entrevu et si vite envolé. Elle pleura sa vie, qui s'en allait à mesure que soufflaient les brises printanières ; elle pleura son cœur, qui battait pour la première fois et à qui elle ordonnait de se taire. Mais cette heure de faiblesse une fois passée, Lidivine redevint ce qu'elle était, forte et généreuse. En assignant au duc ce terme de huit jours, elle savait y atteindre à peine. Le prince la trouverait sans doute blanche et froide dans son cercueil et ne songerait à elle que comme à une vision descendue des cieux dans un moment d'extase et disparue avec le retour vers les réalités terrestres.

Pendant la semaine qui s'écoula entre la première visite de Henri et celle qui devait être la dernière, Lidivine rapprocha d'elle sa petite famille. Elle donna les plus sages conseils à Godelive et à Richard ; elle les confia à Bavon, plus âgé qu'eux. Le testament de sa tendresse s'écrivit pendant cette semaine suprême. La mort arrivait lentement, accueillie et saluée comme une amie. La tendresse du prince devenait une tentation si grande pour Lidivine vivante, que la grande âme de la jeune fille se réjouissait presque d'échapper à ce piége. Le trépas allait clore dignement une vie belle et pure. Le père Athanase ne manquait pas de venir chaque jour fortifier la jeune malade. Quand elle lui parla des projets, de la demande du prince, il lui dit :

— Votre influence eût été salutaire, mais vous eussiez trop aimé ce monde, et le ciel vous réclame ! Cependant, si le prince veut, avant l'heure suprême, mettre sa main dans la vôtre, je n'ai pas le courage de vous le défendre.

— J'attends le duc demain ; vous serez là, mon père.

Dès l'aurore, en effet, la maison de l'imagier prit un aspect moins lugubre. Des valets apportèrent de riches présents à la jeune fille. Elle s'occupa une dernière fois de la parure de Richard et de Godelive, et, vêtue de noir, à demi ensevelie dans un vaste fauteuil, elle attendit, palpitante, l'arrivée du prince. Il ne vint pas seul. Sa cour l'accompagnait. Toute la pompe d'un cortége souverain s'étala dans la pauvre maison de Lyderic. Les puissants seigneurs se rangèrent dans le fond de la chambre ; Marc, Bavon, Godelive et Richard se groupaient derrière le fauteuil de la mourante. Le confesseur de Henri de Brabant et le père Athanase restaient à l'écart. Simon se dissimulait dans un angle de fenêtre, essuyant ses yeux de sa rude main.

— Lidivine, dit le prince, devant toute ma cour assemblée, je déclare vous choisir pour ma compagne, et en signe de cette alliance je vous remets cette bague au lion de Brabant. Noble fille ! vous ne la passerez point à votre doigt, je la suspends à votre cou comme un joyau ; tous savent ici ce que vous coûte votre piété filiale... Et afin que le souvenir de votre acte héroïque se conserve à jamais dans l'histoire de ce pays, j'abolis, à partir de cette heure, dans mes Etats le droit de *morte-main*.

Les yeux de Lidivine se remplirent d'une joie céleste.

— Monseigneur, dit-elle, mon fiancé en ce monde pour le temps qui me reste à vivre, à partir de ce jour vous êtes réellement Henri le *Magnânime*.

Les mains du confesseur du roi et du père Athanase s'étendirent sur les fronts inclinés de Lidivine et de Henri.

— Soyez unis, au nom du Dieu d'Abraham et de Jacob, dit le confesseur du prince !

— Ame chrétienne, montez au ciel ! ajouta le père Athanase.

Et le mariage et la mort s'accomplirent en même temps ; et la main de Lidivine se glaça dans la main du prince...

Henri de Brabant garda religieusement le souvenir de la fille de l'imagier. Il l'honora par des actes généreux ; il augmenta les libertés et le commerce du Brabant, et obtint de tous ce titre de *Magnanime* que le peuple murmurait déjà. Pour obéir au vœu de la nation, il épousa Marie, fille de Philippe II ; mais lorsque l'empire lui fut offert à la mort du maître de l'Espagne et des Flandres, il le refusa. Dix jours avant qu'il rendit son âme à Dieu, Henri rassembla ses vassaux et les *hommes religieux* de sa terre et déclara de nouveau solennellement que tous les habitants de son duché étaient affranchis du tribut cruel de la *main morte ;* le dévouement de Lidivine recevait sa dernière sanction.

RAOUL DE NAVERY.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES ROIS LITTÉRATEURS.

Dans tous les temps et dans tous les pays, — ceux du moins qui offrent des époques et des périodes de civilisation, — on trouve des princes et des rois qui, à l'instar des plus simples mortels, se sont occupés de littérature et de poésie. L'antiquité en offre de nombreux exemples, si nombreux même qu'on remarque alors les rois ou les « tyrans » illettrés, plus encore que ceux qui cultivent les lettres et les arts. Il faut la longue et confuse obscurité du moyen âge pour que l'on distingue à leur tour, dans l'ère moderne, les rois qui ont restauré ou favorisé le progrès intellectuel, à plus forte raison ceux, plus rares encore, qui ont prêché d'exemple ou suivi le mouvement dont ils donnaient le signal.

Rien de plus simple, en effet, qu'un prince, entouré de tout un monde de poëtes et de savants, presque toujours découverts et choisis par lui seul, prît goût lui-même aux jeux littéraires qui pouvaient le délasser un instant des soucis de la guerre ou de la politique. Un vieux poëte anglais montre Edouard soupirant poétiquement, dans le mode de Lucrèce et de Virgile, après le bonheur champêtre :

« O bienheureux, vous qui regardez du rivage, et qui ne courez nul des dangers du naufrage que vous voyez ! »

C'est bien là le cri de l'âme, soulevé par la fatigue et l'ennui du pouvoir suprême ; et les rois qui, fort souvent, ont célébré, comme tous les poëtes, la douceur des champs et le bonheur de l'obscurité, ont dû faire une réalité de ce qui, chez les autres, n'était qu'un lieu commun et une fiction poétique.

Mais, tout simple que soit cet entraînement à la poésie et aux rimes, la postérité s'est montrée à cet égard plus sévère ou même plus indifférente pour les rois que pour les autres mortels. L'histoire, en effet, leur demande avec raison des lois, et non des livres ; elle examine ce qu'ils ont fait et laissé, sans juger ce qu'ils ont écrit dans leurs loisirs. En un mot, elle ne voit en eux que l'homme, et l'homme absorbe ici l'écrivain.

La chronique seule a donc relevé ce que l'histoire rejetait dédaigneusement de son domaine, les goûts et les aptitudes littéraires des têtes couronnées. Mais ici encore la chronique s'est heurtée à l'indifférence du public, aussi sévère ou aussi insoucieux que l'histoire. Et de fait, tous les recueils, tous les *ana* possibles ont répété, au point de les rendre populaires, les manies ou les habitudes particulières à la plupart des rois et des princes ; par contre, rien de moins connu, pour le plus grand nombre, que les romans, les rimes et les travaux divers que nous ont légués beaucoup d'entre eux. La rapide étude qui va suivre, exclusivement restreinte aux rois français, se composera surtout d'extraits et de citations, qui montreront tour à tour de petits talents chez de grands princes, et de grands talents chez les plus petits.

ED. RENAUDIN.

(*La suite prochainement.*)

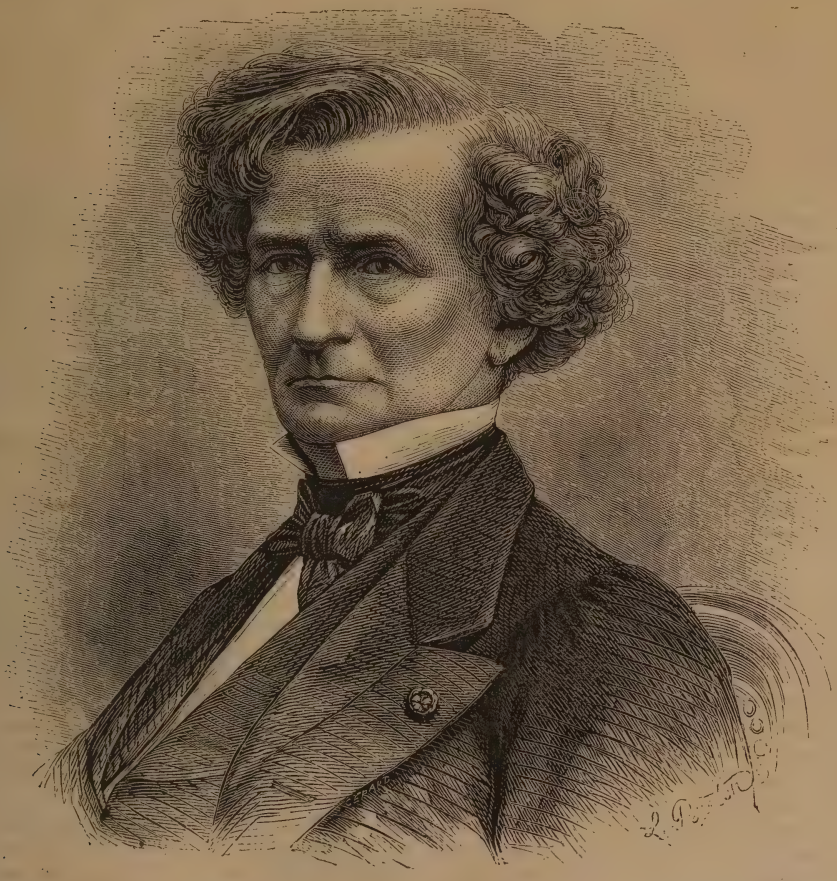
CHRONIQUE DU MOIS.

C'est un des grands priviléges de la mort, elle attire à soi la justice et les respects publics, en même temps qu'elle donne à l'homme sa valeur véritable. Un homme oublié, négligé du monde, arrive à l'extrême vieillesse, et pas un ne se doute, à le voir passer dans les sentiers perdus, qu'il est tout à fait ce qui s'appelle *un grand homme*. On dirait que lui-même il ignore en ce moment la gloire et les combats de sa vie.... A l'instant même où se fait entendre au dehors de sa maison ce grand cri de douleur et de pitié : « Lamartine est mort ! » aussitôt toutes les voix de la renommée et les larmes de tous les honnêtes gens signalent cette perte irréparable. O miracle absolu de la mort !

Mais sans aller si haut que M. de Lamartine, en cherchant parmi les gloires plus faciles, voici notre musicien célèbre, Hector Berlioz qui, lui aussi, vient d'entrer, grâce à la mort souveraine, dans sa gloire et dans sa renaissance. Hector Berlioz était l'un des fils les mieux inspirés de cette illustre génération de 1830 qui commence à disparaître, ayant accompli les plus belles œuvres et supporté co rageusement deux pénibles révolutions. Berlioz naquit sur les bords du Rhône, et sur la rive opposée au rivage où dix ans plus tard vint au monde l'auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux*, François Ponsard. Ils se sont baignés dans le même fleuve ; ils ont bu du vin pressé dans la même cuve. A Berlioz le chemin fut difficile ; il fut poétique et charmant pour François Ponsard. Mais celui-ci mourut dans toute la force de son âge, au milieu des douleurs les plus cruelles, comblé de gloire et d'honneurs, laissant une jeune femme pour le pleurer, un bel enfant qui portera son nom. Berlioz, avant de mourir, a vu disparaître en leur tombe, ouverte avant le temps, une femme adorée, un enfant qui donnait plus que des espérances, enfin tout le bonheur de sa vie. Il déplorait en même temps les malheurs de son génie et l'indifférence incroyable de ses contemporains pour tant de beaux ouvrages qu'ils avaient si cruellement méconnus. Le jeune André Chénier, que l'on traînait à l'échafaud, se disait en frappant son front superbe : « Cependant j'avais là quelque chose. » Hélas ! ce *quelque chose* c'était l'inspiration poussée au degré le plus rare et le plus charmant. Cet André Chénier qu'on égorge est un Athénien de la plus belle race.... Hector Berlioz, que l'on ignore, est un véritable enfant de Gluck et de Spontini. Artiste audacieux, friand, terrible inventeur que rien ne gêne, attiré et fasciné par ces chefs-d'œuvre : *Iphigénie*, *Armide*, *Alceste* et *la Vestale*. Il s'agenouille aux autels de ses maîtres, et, comme un jour quelqu'un lui parlait de saluer un faiseur de sarabandes et de chansons : « Non pas, disait-il, et de quel droit désormais saluer Weber ou Meyerbeer ? » Il était ainsi fait : implacable et tout d'une pièce. Il ajoutait le bel esprit à l'ironie, et son mépris n'avait pas de bornes.

Mais, Dieu merci, s'il est vrai que nul ne soit prophète en son pays, Berlioz, hors de la France, a rencontré les plus vives sympathies. Les vrais musiciens l'appelaient *leur maître*; il a vu s'incliner, sous son bâton de mesure, éblouis et frémissants, les plus célèbres orchestres de ce bas monde. Il a vu les rois et les reines applaudir à sa muse éclatante. Il a vu les jeunes gens pleurer aux symphonies qu'il savait écrire aux chants des oiseaux, au bruit de l'eau courante et du vent qui souffle à travers la montagne. En ces moments d'enthousiasme, il se fût écrié volontiers avec l'évangéliste : *Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes.* Mais sitôt qu'il rentrait dans Paris, l'enthousiasme avait disparu; l'idéal n'était plus qu'un songe. Ah! quelle solitude! Alors il doutait de lui-même et se demandait s'il était encore l'artiste de Vienne et de Saint-Pétersbourg?

Ajoutez qu'il était non-seulement un grand musicien, mais encore un écrivain de premier ordre. Ardent polémiste, il ne laissait pas une seule attaque sans réponse, et sitôt que sa doctrine était en jeu, il entrait soudain dans les colères les plus terribles. Ou bien c'étaient des rires inextinguibles, des gaietés folles, des imaginations dignes des contes d'Hoffmann. Il y avait



Hector Berlioz. Dessin de L. Breton.

surtout un certain conte..... Ah! comme il racontait ce conte-là! S'il vous plaît, nous allons vous le dire, en craignant fort de le gâter :

— Mardi, 23 juillet. Il est toujours fort triste de s'occuper d'opéras-comiques le mardi, par cette raison seule que le mardi est le lendemain du lundi. Les jours se suivent sans se ressembler; il est de toute évidence que si l'on a été mélancolique le lundi, l'on doit sentir une gaieté quelconque arriver le mardi. Et il n'y a pas de plus terrible rabat-joie qu'une analyse de tels ouvrages à faire, pour celui qui l'écrit, si ce n'est cette même analyse faite pour celui qui lit.

Or je ne cesse de rire depuis ce matin d'un accident arrivé vendredi dernier à M. Érard, et dont tout le quartier du Conservatoire de musique s'entretient encore. Voici le fait dans toute son implacable et effrayante simplicité.

Les concours du Conservatoire ont commencé la semaine dernière. Le premier jour, M. Auber, décidé, comme on dit, à attaquer le taureau par les cornes, a fait concourir les classes de piano. L'intrépide jury chargé d'entendre les candidats apprend sans émotion apparente qu'ils sont au nombre de trente et un, dix-huit femmes et treize hommes. Le morceau choisi pour le concours est le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn. A moins d'une attaque d'apoplexie foudroyante

d'un des candidats pendant la séance, le concerto va donc être exécuté trente et une fois de suite ; on sait cela. Mais ce que vous ne savez peut-être pas encore, et ce que j'ignorais moi-même il y a quelques heures, n'ayant pas eu la témérité d'assister à cette expérience, c'est ce que m'a raconté ce matin un des garçons de classe du Conservatoire :

Ah ! ce pauvre M. Érard, disait-il, quel malheur ! — Érard, que lui est-il arrivé ? — Comment, vous n'étiez donc pas au concours de piano ? — Non, certes. Eh bien, que s'y est-il passé ? — Figurez-vous que M. Érard a eu l'obligeance de nous prêter pour ce jour-là un piano magnifique qu'il venait de terminer et qu'il comptait envoyer à Londres pour l'exposition universelle. C'est vous dire s'il en était content. Un son d'enfer, des basses comme on n'en entendit jamais, enfin un instrument extraordinaire. Le clavier était seulement un peu dur ; mais c'est pour cela qu'il nous l'avait envoyé. M. Érard n'est pas maladroit, et il s'était dit : Les trente et un élèves, à force de taper le concerto, *égayeront* les touches de mon piano, et ça ne peut lui faire que du bien. Oui, oui, mais il ne prévoyait pas, le pauvre homme, que son clavier serait *égayé* d'une si terrible manière. Le premier élève se présente donc, et trouvant le piano un peu dur, il n'y va pas de main morte pour tirer du son. Le second, *idem*. Au troisième, l'instrument ne résiste plus autant ; il résiste encore moins au cinquième. Je ne sais pas comment l'a trouvé le sixième ; il m'a fallu, au moment où il se présentait, aller chercher un flacon d'éther pour un de nos messieurs du jury qui se trouvait mal. Le septième finissait quand je suis revenu, et je l'ai entendu dire en rentrant dans la coulisse : « Ce piano n'est pas si dur qu'on le prétend ; je le trouve excellent, parfait sous tous les rapports, au contraire. » Les dix ou douze autres concurrents ont été du même avis ; les derniers assuraient même qu'au lieu de paraître trop dur au toucher, il était trop doux.

Vers les trois heures moins un quart, nous étions arrivés au numéro 26, on avait commencé à dix heures ; c'était le tour de Mlle Hermance Lévy, qui déteste les pianos durs. Rien ne pouvait lui être plus favorable, chacun se plaignant à cette heure qu'on ne pût toucher le clavier sans le faire parler ; aussi elle nous a enlevé le concerto si légèrement qu'elle a obtenu net le premier prix. Quand je dis net, ce n'est pas tout à fait vrai ; elle l'a partagé avec Mlle Vidal et Mlle Roux. Ces deux demoiselles ont aussi profité de l'avantage que leur offrait la douceur du clavier ; douceur telle, qu'il commençait à se mouvoir rien qu'en soufflant dessus. A-t-on jamais vu un piano de cette espèce ? Au moment d'entendre le numéro 29, j'ai encore été obligé de sortir pour chercher un médecin, un autre de nos messieurs du jury devenait très-rouge, et il fallait le saigner absolument. Ah ! ça ne badine pas, le concours de piano ! et, quand le médecin est arrivé, il n'était que temps. Comme je rentrais au foyer du théâtre, je vois revenir de la scène le numéro 29, le petit Planté, tout pâle ; il tremblait de la tête aux pieds, en disant : « Je ne sais pas ce qu'a le piano, mais les touches remuent toutes seules. On dirait qu'il y a quelqu'un dedans qui pousse les marteaux. J'ai peur. — Allons donc, gamin, tu as la berlue, répond le petit Cohen, de trois ans plus âgé que lui. Laissez-moi passer ; je n'ai pas peur, moi. » Cohen (le numéro 30) entre ; il se met au piano sans regarder le clavier, joue son concerto très-bien, et après le dernier accord, au moment où il se levait, ne voilà-t-il pas le piano qui se met à recommencer tout seul le concerto ! Le pauvre jeune homme avait fait le brave ; mais, après être resté comme pétrifié un instant, il a fini par se sauver à toutes jambes. A partir de ce moment, le piano, dont le son augmente de minute en minute, va son train, fait des gammes, des trilles, des arpéges. Le public, ne voyant personne auprès de l'instrument et l'entendant sonner dix fois plus fort qu'auparavant, s'agite dans toutes les parties de la salle ; les uns rient, les autres commencent à s'effrayer, tout le monde est dans un étonnement que vous pouvez comprendre. Un juré seulement, du fond de la loge ne voyant pas là scène, croyait que M. Cohen avait recommencé le concerto, et s'époumonnait à crier : « Assez ! assez ! assez ! taisez-vous donc ! Faites venir le numéro 31 et dernier. » Nous avons été obligés de lui crier du théâtre : « Monsieur, personne ne joue ; c'est le piano qui a pris l'habitude du concerto de Mendelssohn et qui l'exécute tout seul à son idée. Voyez plutôt. — Ah ça, mais c'est indécent ; appelez M. Érard. Dépêchez-vous ; il viendra peut-être à bout de dompter cet affreux instrument. » Nous cherchons M. Érard. Pendant ce temps-là, le brigand de piano, qui avait fini son concerto, n'a pas manqué de le recommencer encore, et tout de suite, sans perdre une minute, et toujours, toujours avec plus de tapage ; on eût dit de quatre douzaines de pianos à l'unisson. C'étaient des fusées, des trémolos, des traits en sixtes et tierces redoublés en octaves, des accords de dix notes, des triples trilles, une averse de sons, la grande pédale, le diable et son train.

M. Érard arrive ; il a beau faire, le piano, qui ne se connaît plus, ne le reconnaît pas davantage. Il fait apporter de l'eau bénite, il en asperge le clavier, rien n'y fait : preuve qu'il n'y avait point là de sortilége et que c'était un effet naturel des trente exécutions du même concerto. On démonte l'instrument, on en ôte le clavier, qui remue toujours ; on le jette au milieu de la cour du garde-meuble, où M. Érard furieux le fait briser à coups de hache. Ah bien oui ! c'était pire encore, chaque morceau dansait, sautait, frétillait de son côté, sur les pavés, à travers nos jambes, contre le mur, partout, et tant, tant que le serrurier du garde-meuble a ramassé en une brassée toute cette mécanique enragée et l'a jetée dans le feu de sa forge pour en finir. Pauvre M. Érard ! un si bel instrument ! Ça nous fendait le cœur à tous. Mais qu'y faire ? Il n'y avait que ce moyen de nous en délivrer. Aussi un concerto exécuté trente fois de suite dans la même salle, le même jour, le moyen qu'un piano n'en prenne pas l'habitude ! Parbleu ! M. Mendelssohn ne pourra pas se plaindre qu'on ne joue pas sa musique ! Mais voilà les suites que ça vous a. »

Quelle aimable humeur ! Comme il savait rire à propos, pour peu que son âme fut contente ! Et maintenant que le voilà mort, la ville entière applaudit à tant de belles œuvres qu'elle dédaignait naguère.

Cependant (vous serez de notre avis, je l'espère), revenons s'il vous plaît aux choses vivantes. Un très-grand drame en ce moment tient attentive à ses mille incidents si divers la foule entassée au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il s'agit de vous raconter le crime et les misères de ce tyran des Flandres appelé le duc d'Albe, le digne exécuteur de ce roi Philippe II, dont on a raconté et dont on raconte aujourd'hui tant de fa-

bles sanglantes. En même temps que les historiens nous représentaient dans leurs histoires le portrait de ce bourreau couronné, les poëtes ne s'en faisaient pas défaut et, comme il arrive à certains peintres de l'école hollandaise de mettre un fond sombre à leurs tableaux, les grands poëtes qui se sont emparés du terrible Philippe II ont écrit d'une façon lugubre, à la lueur des torches, cette image effrayante de l'homme absolu qui veut torturer même la conscience de ses sujets :

Toujours vêtu de noir, ce tout-puissant terrestre
Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait ;
Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait ;
Immuable, étant tout, il n'avait rien à dire.
Nul n'avait vu ce roi sourire ; le sourire
N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer
Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer.
S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,
C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes,
Tant il se confondait, aux yeux troubles des hommes,
Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !
Tant semblait grande à tous son approche de Dieu !
Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,
Était comme un crampon mis sur la destinée ;
Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre ;
Sa bouche était silence et son âme mystère ;
Son trône était de piége et de fraude construit ;
Il avait pour soutien la force de la nuit ;
L'ombre était le cheval de sa statue équestre.

Ainsi parle un poëte, un vrai poëte appelé Victor Hugo, dans sa *Légende des Siècles*, écrite dans le style des malédictions ; il a fait une guerre implacable à ces tyrans sans pitié et sans peur, égorgeurs de nations, ravageurs de cités, bourreaux des peuples, aussi voisins du meurtre que de la folie. Or bien vous pensez que Charles-Quint, qui avait fait massacrer cinquante mille hommes dans ces Flandres malheureuses, étant dépassé par son digne fils Philippe II, nous ne pouvons pas sans épouvante aborder ce fantôme errant à la lueur des bûchers. Voici cependant, empruntée à l'histoire et non pas au poëme, une esquisse de cette image effrayante : Un jour qu'il donnait audience à l'ambassadeur Antonio Tiepolo, en 1572, il était ainsi vêtu : hauts-de-chausses de velours de couleur argentine, bas de soie, un pourpoint de satin de même couleur, et une veste de soie noire fort élégante, manteau de damas fourré de martre, et au-dessus le collier de la Toison d'or lui ceignant les épaules ; le bonnet de velours noir avec une petite chaîne d'or. Il parlait fort bas, et pour ce mettait sans cesse les ambassadeurs dans l'embarras. « La réponse du roi fut dite à voix si basse, que nous, qui étions tout près, ne pûmes l'entendre, » dit un secrétaire vénitien.

Ne croyez pas cependant que ces provinces misérables aient attendu les poëtes de l'an de grâce 1869 pour châtier le bourreau couronné. Une légende circulait dans les Flandres gouvernées par le duc d'Albe. Ces peuples la récitaient par les chemins, le berger la racontait à ses troupeaux, les buveurs du cabaret sitôt que la bière avait monté à leur cerveau la racontaient à qui voulait l'entendre ; or voici la légende du Hainaut et du Luxembourg, de la Frise et du Brabant : Un jour que le roi Philippe II était tombé dans un sac de cuir, le peuple appela les forgerons, disant : « Frappez-le de vos marteaux ! » Et les forgerons frappèrent mieux que sur une enclume. On entendait le roi crier : *Au meurtre !* Et à chaque coup de marteau, Pieter Hans disait : « Ce coup est pour le comte d'Egmont que tu as fait décapiter ; ce coup est pour le comte de Horn que tu as décapité ; ce coup est pour ton fils Carlos que tu as empoisonné ; ce coup est pour nos Hollandais que tu as mis à mort. Ce coup est pour tes gibets ; ce coup est pour tes bûchers qui ont consumé nos frères ; ce coup est pour nos morts qui crient vengeance ; frappez les forgerons ! frappez ! »

Maintenant si vous voulez savoir quelle était cette Inquisition, à quelles lois impitoyables elle obéissait, quel était ce mystère entouré de meurtres et de délations, relisez l'histoire écrite par le grand poëte Schiller, l'illustre auteur du fameux drame intitulé : *Don Carlos.*

« L'avilissement de la raison et le meurtre des intelligences, tel est le vœu de cette institution. Ses instruments sont la terreur et l'infamie. Toute passion est à sa solde ; son filet s'étend sur toutes les joies de la vie. La solitude même n'est pas solitude pour elle ; la crainte de sa vigilance, partout présente, tient la liberté enchaînée jusque dans les profondeurs de l'âme. Elle a étouffé sous la foi tous les instincts de l'humanité ; à la foi cèdent tous les liens que l'homme regarde toujours comme les plus sacrés. Un hérétique se dépouille de tous ses droits sur son espèce ; par la plus légère infidélité à l'Église maternelle, il a renoncé au caractère d'homme. Un doute modeste sur l'infaillibilité du pape est puni comme le parricide et déshonoré autant qu'un crime contre nature. Les arrêts de l'Inquisition ressemblent aux horribles ferments de la peste qui réduisent en soudaine pourriture le corps le plus sain. Les choses même inanimées qui ont appartenu aux hérétiques sont maudites ; nul événement ne peut dérober ses victimes à ce tribunal ; ses sentences sont exécutées sur des cadavres et des effigies, et la tombe même n'est pas un refuge contre son bras épouvantable. L'audace des arrêts de l'Inquisition n'est surpassée que par l'inhumanité avec laquelle elle les exécute. Elle attaque les sens par des terreurs nouvelles, recherchées et souterraines, empruntées aux fantômes qu'elle a elle-même déposés dans une imagination malade et puérile, et elle confond l'horreur réelle du moment présent avec l'épouvantail des mondes futurs. »

C'est avec ces passions et ces rancunes que M. Sardou, l'auteur de tant d'œuvres charmantes et souriantes, a composé ce grand drame intitulé : *Patrie*, où l'épouvante et la curiosité se mêlent aux plus horribles passions. Cette fois encore il s'agit du *conseil de sang* présidé par le duc d'Albe. Hélas ! par un soir de mardi gras, Bruxelles si longtemps charmée n'est plus qu'un désert misérable. Ecoutez les plaintes, les gémissements, les malédictions ! La potence et le bûcher s'élèvent seuls sur ces ruines sanglantes. Le soldat règne et le bourreau gouverne. Or vous savez que, parmi les juges institués par le duc d'Albe, il y avait un certain juge Heslts qui dormait toujours. A peine un malheureux paraissait à sa barre, Heslts s'endormait ; mais sitôt la cause terminée, il se réveillait en criant : « Au gibet ! aux Fourches Caudines ! au bûcher ! *ad patibulum !* » Ce misérable avait rayé d'un trait de plume, avec un barbarisme, les libertés néerlandaises. *Non curamus vestros privilegios.* Nous n'avons nul souci de vos priviléges ! disait-il. Plus d'une fois cent cinquante accusés

furent condamnés à mort le même jour par ce Néron de bas étage. Ecarteler, brûler, décapiter, dilapider, confisquer, tel était l'ordre et la tâche acceptée. Or, s'il suffit d'un seul crime pour composer une illustre tragédie, à plus forte raison, se disait le parrain de Mlle Benoîton, je saurai faire de ces crimes amoncelés un drame effrayant.

Son premier soin fut d'éclairer la caverne. Il sait par expérience et depuis longtemps (Claretie et Petruccelli dello Gatina ne le savent que d'hier) la nécessité de jeter un certain jour dans les ténèbres les plus profondes. C'est pourquoi, rencontrant dans ces décombres le duc de la Trémouille, nous voilà contents de voir ici même un homme libre, un cœur généreux. A la bonne heure! La Trémouille, désarmé, se fait respecter à coups de canne par les lansquenets de l'Inquisition, et nous sommes contents de notre compatriote. Une bien belle scène — où l'on voit le comte de Rysoor, sauvé par l'un de ses hôtes, affirmant que cette nuit même il a vu sortir de la chambre à coucher du patriote flamand un homme... — a mérité tous les suffrages, et tout de suite le public a compris qu'il tenait un drame plein de puissance et d'intérêt.

Le héros véritable est le chef de la conspiration des

Victorien Sardou, d'après une photographie de Carjat. Dessin de L. Breton.

Gueux contre la tyrannie et la volonté du duc d'Albe. Il n'y a rien de plus beau que ce grand vieillard, lorsqu'apprenant que la trahison est entrée dans son logis: Non, dit-il, je ne vengerai pas mon injure, avant tout sauvons la patrie! Et le vieillard ayant pardonné marche à la mort du pas même de Régulus lorsqu'il revient de Rome pour se livrer aux Carthaginois. La scène est très-belle et très-sympathique; elle a fait battre tous les cœurs; elle a soulevé tous les courages. Le drame entier s'est ressenti de cette vive ardeur. Quoi de plus juste! il obéissait à l'histoire; or l'histoire a très-bien expliqué comment le fanatisme était indispensable à ces conquérants de la liberté : « Faibles par le nombre, encore plus pauvres de ressources et peu belliqueux de leur nature, mais enflammés par un intérêt commun, poussés au désespoir par des offenses accumulées et terribles dans ce désespoir, les Néerlandais avaient retardé pendant tant d'années l'issue d'une lutte que la puissance supérieure de l'ennemi semblait ne pouvoir laisser douteuse un seul instant. »

Ce nouveau drame est mieux qu'un événement, c'est une révolution très-heureuse, un démenti formel aux œuvres misérables dont nous sommes, depuis si longtemps déjà, les patients et les témoins.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES DERNIERS JOURS DE L'ORDRE DE JÉRUSALEM

Malte. Le fort La Valette. Dessin de H. Clerget.

I. — LA MORT DU GRAND MAITRE DE ROHAN.

Le 13 juillet 1797, le bourdon de la grande église prieurale de La Valette lançait d'heure en heure dans l'espace les accents de son glas funèbre pour annoncer aux chevaliers de l'Ordre et au peuple l'agonie du grand maître de Rohan. A ces accents qu'ils n'avaient pas entendus depuis vingt-deux ans, les habitants sortaient de chez eux, allaient et venaient par la ville avec animation, se questionnaient inquiets, s'interrogeaient du

regard, hasardaient un mot, une phrase, hochaient la tête, se séparaient pour se rapprocher deux cents pas plus loin. Quelques-uns se signaient chaque fois que le bourdon tintait ; d'autres entraient alors dans les églises ou dans les chapelles qu'ils trouvaient sur leur chemin et y murmuraient une prière ; des femmes, des mendiants égrenaient leur rosaire sous les portiques, et par intervalles la foule, après avoir erré le long des rues, revenait devant le palais magistral dont la Mort montait à ce moment l'escalier d'honneur.

Bientôt, au milieu de cette foule tout d'abord pacifique, apparurent une centaine d'individus armés de cannes à pommeau de fer ou de plomb, ou cachant des poignards dans les plis de leurs habits. Un d'eux, celui qui semblait être leur chef, était un jeune homme d'une trentaine d'années, beau garçon, solidement campé, au teint basané, à l'air brave et intelligent.

— Vous vous rappelez vos instructions, dit-il rapidement et à mi-voix à ceux de ses compagnons qui l'entouraient ; agissez donc, car le temps presse.

Les compagnons se glissèrent dans les groupes.

— Ha ! ha ! voilà Guido ! firent quelques bourgeois en venant au-devant du jeune homme. Eh bien ! quoi de nouveau ?

— Ça va mal pour l'Ordre, messieurs.

— Vraiment ! s'écrièrent les bourgeois avec une sorte de frayeur.

— Oui ; depuis le 5, depuis que le grand maître a reçu l'extrême-onction et que le bruit de sa fin s'est répandu, la plus grande agitation règne dans les campagnes ; partout les paysans menacent de se soulever pour reconquérir leur indépendance nationale, la nôtre, messieurs, et déjà ceux de Gozo et de plusieurs localités des alentours de Citta Vecchia ont crié : « A bas les tyrans ! »

— Ils sont très-jacobins, à Gozo et à Citta Vecchia, objecta un bourgeois.

— Et quelle serait l'intention des insurgés ? demanda un autre.

— De marcher sur La Valette, de s'en emparer avec l'aide des patriotes qu'elle renferme et d'empêcher qu'un autre grand maître soit élu en remplacement de celui qui va mourir.

— Mais alors que deviendrait l'Ordre ?

— Il serait détruit.

— Et Malte ?

— Malte serait libre.

Un frémissement courut autour du cercle.

— Oui, messieurs, reprit Guido s'animant, et en vérité ce ne serait pas trop tôt. Je n'ai, pour ma part, aucune haine contre l'Eminentissime qui va mourir, que Dieu lui pardonne et prenne son âme ; mais je souffre de l'état d'abjection dans lequel l'ordre de Jérusalem a plongé les Maltais.

— Soyez prudent, dit tout bas à Guido un bourgeois ; si quelque soldat des milices vous entendait... Tenez, justement, en voilà qui rôdent devant le palais ; ce sont des oiseaux qu'il ne fait pas bon d'approcher dans des conjonctures comme celle-ci.

— Au diable les espions et vive la liberté ! repartit le jeune homme levant en l'air son chapeau. Quand les Maltais le voudront, ils reprendront leur indépendance, et ce jour-là les milices fraterniseront avec eux.

Et Guido, voyant passer près du cercle les miliciens dont il venait d'être parlé, se mit à crier : « Vive les milices ! » cri auquel les soldats embarrassés répondirent par le salut militaire et que répètèrent les bourgeois, comme pour s'enhardir.

Ce qui se passait dans le cercle dont Guido était le centre se reproduisait dans les trente ou quarante rassemblements formés par ses compagnons, et déjà une rumeur de mauvais augure courait à travers les rassemblements massés sur la place, lorsque d'autres individus débouchèrent d'une des rues adjacentes au palais magistral.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Guido en s'élançant vers les nouveaux venus.

— Il y a, répondit l'un d'eux, que les habitants de Gozo, ceux de Citta Vecchia et les paysans qui avaient promis de nous soutenir ont hésité au moment d'agir et que la congrégation de guerre ayant eu l'éveil a pu organiser la résistance. Voyez plutôt.

En effet, des patrouilles s'avançaient en divers sens et en bon ordre, et le bruit se répandait que les portes de la ville venaient d'être fermées, que partout les sentinelles étaient doublées et que les canons des bastions menaçaient les faubourgs. La foule accueillit ces nouvelles avec anxiété, et, lorsque les patrouilles s'approchèrent, elle ouvrit ses rangs en grondant.

Pendant que ces faits se passaient devant le palais, une scène plus émouvante avait lieu dans la salle où le grand maître de Rohan, étendu sur son lit de douleur, attendait la mort. Les membres du conseil de l'Ordre étaient auprès de lui. L'évêque de Malte, Mgr Labini, priait à son chevet, et trois chevaliers assistés de deux capucins lisaient des oraisons au pied de son lit.

Aux échos de la rumeur populaire qui de la place montait au-dessus de la ville, le moribond se réveilla et, soutenu par l'évêque, se dressant sur son séant :

— Déjà !... murmura-t-il ; que sera-ce quand je n'y serai plus ?...

De Rohan était alors un homme de soixante-douze ans, que la goutte, l'épilepsie et d'autres infirmités chroniques avaient depuis longtemps affaibli, mais qui portait encore sur le visage cet air princier particulier à sa noble famille, cette douce grandeur qui rendait son abord si agréable et sa personne si sympathique. De Rohan régnait depuis vingt-deux ans, et il est permis de croire qu'à une autre époque sa maîtrise eût entretenu l'éclat et la puissance de l'ordre de Jérusalem ; mais, arrivé au commencement d'un âge de transformation, de bouleversement, il devait avoir la douleur, en s'en allant rejoindre ses prédécesseurs, de laisser l'Ordre moins grand, moins riche, moins considéré que lorsqu'il en avait assumé la direction.

— Vive la liberté ! criait la foule au dehors.

— Vive la liberté ! répéta de Rohan avec un soupir. Voilà un cri qui nous arrive de France, de notre chère France, laquelle nous donne depuis huit ans de bien terribles spectacles, de bien solennelles leçons, dont nous n'avons su ni pu profiter. Il est trop tard !..... Voyez-vous, messieurs, continua-t-il après une pause et en s'adressant aux baillis et aux commandeurs qui l'entouraient, chaque chose a son temps ; ne nous plaignons pas, car le nôtre a été splendide : Raymond Dupuy, Pierre d'Aubusson, Villiers de l'Ile-Adam, La Valette, autant d'étoiles dans notre ciel. Et tous nos chevaliers, ces héroïques ennemis des infidèles, ces généreux protecteurs des chrétiens, qui effacera jamais leurs belles actions ? Notre histoire a été brillante ; au-

jourd'hui elle finit; nous ne sommes plus de notre temps, et notre temps nous ensevelit.

De nouvelles rumeurs montèrent de la place à la chambre magistrale.

— La liberté !... poursuivit le grand-maître plus oppressé, ce n'est qu'un mot, ce ne fut jamais qu'un mot; mais ce mot fait des prodiges; c'est lui qui, périodiquement, vient signifier aux gouvernements qu'ils ont vieilli; oui, messieurs, nous avons vieilli, et nous nous en allons chaque jour vers la tombe.

A ce moment le bourdon de l'église prieurale résonna sourdement dans l'espace.

— Il sonne mon agonie, fit de Rohan d'une voix plus faible, et sans doute aussi celle de l'Ordre... Celui qui me succèdera sera-t-il plus heureux que moi?... Je le désire du plus profond de mon cœur...

Après ces mots le grand-maître blêmit, ses yeux se voilèrent et il se renversa sur son oreiller, soutenu par l'évêque et par le commandeur Bosredon-Ransijeat.

L'agonie dura encore deux heures, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit qu'un coup de canon, tiré, selon l'usage, du fort Chevalier, annonça que Son Altesse avait rendu le dernier soupir.

A ce coup de canon répondirent les cloches de l'église prieurale, puis celles de toutes les églises de l'île, et ainsi vola jusqu'aux extrémités de Malte, de Cumino et de Gozo la nouvelle de la mort d'Emmanuel de Rohan, tandis que la population de La Valette parlait avec animation d'indépendance devant le palais magistral, et que les dignitaires de l'Ordre se tenaient prêts à réprimer par la force toute tentative de soulèvement.

II. — LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

Avant d'aller plus loin il est nécessaire, pour la complète intelligence de ce récit, de remonter de quelques années dans l'histoire de l'Ordre de Malte et de passer en revue les causes de sa décadence.

L'ordre de Malte, qui s'appela d'abord l'ordre des Frères hospitaliers, puis l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, puis l'ordre des Chevaliers de Rhodes et enfin l'ordre des Chevaliers de Malte, des noms des divers pays où il eut successivement son siége, fut institué à Jérusalem, à l'occasion des croisades, en 1099 suivant les uns, en 1103 suivant les autres. Il commença par s'imposer la mission de secourir les pèlerins qui, tous, arrivaient en terre sainte dans l'état le plus misérable : fiévreux, lépreux, couverts de haillons, tombant de fatigue et de besoin; ensuite il fit vœu de protéger ces mêmes pèlerins contre les cimeterres des Sarrasins, et c'est ainsi qu'il devint à la fois un ordre semi-monastique et un ordre militaire.

Il avait adopté la règle de saint Augustin.

Au moyen âge, on le sait, une bonne épée bien portée et bien maniée ne déparait pas plus une soutane qu'une cotte de mailles.

L'Ordre se maintint pendant quatre-vingt-huit ans à Jérusalem; quand cette ville tomba au pouvoir de Saladin, il alla planter sa tente (1191) à Saint-Jean-d'Acre, qu'il posséda en toute souveraineté durant un siècle. Chassé de cette place en 1290, il tenta vainement de s'établir dans l'île de Chypre et passa à Rhodes en 1291. Il se soutint dans cette île pendant plus de deux siècles. Forcé de l'abandonner en 1523, lorsqu'elle fut prise par Soliman, il se retira en Crète, puis en Sicile, et enfin sur le territoire de l'Eglise, où Clément VII lui offrit la juridiction de la forteresse et de la ville de Viterbe. Après un séjour de trois ans trois mois et trois jours à Viterbe, l'Ordre s'établit définitivement à Malte, que l'empereur Charles-Quint lui donna, ainsi que ses dépendances et Tripoli (1530) en fief perpétuel sous le haut patronage du roi de Sicile.

Jusqu'à la fin du seizième siècle l'Ordre brilla d'un éclat incontestable; mais quand l'enthousiasme religieux qui poussait les croisés contre les propagateurs du Coran se calma, il perdit son importance en perdant sa raison d'être.

Sa chute fut aussi prompte que son élévation avait été rapide; ce n'était pas sa faute, c'était la force des choses qui le voulait ainsi.

De la décadence de l'Ordre à la décadence des chevaliers il n'y avait qu'un pas. Dès que ceux-ci restèrent inactifs, soit à Malte, soit dans les riches commanderies de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, ils dégénérèrent. Sans les croisades, sans les combats en Palestine ou sur la Méditerranée, c'était d'ailleurs une anomalie étrange que cette congrégation de nobles hommes, moitié moines, moitié soldats, instituée dans le but de soutenir par le zèle et par le fer, par le fer surtout, une lutte perpétuelle contre les infidèles. Les chevaliers le comprirent si bien, que, laissant en paix les Turcs, ils ne s'occupèrent plus à Malte que d'intrigues, de plaisirs et d'ambition.

A l'instar de bien des gouvernements, l'Ordre, au lieu de se faire une famille du peuple maltais, le traita en peuple conquis : ni la plèbe, ni la bourgeoisie, ni la noblesse, ni même le clergé de l'île n'existaient à ses yeux. C'était là un vice politique qui devait tôt ou tard amener de graves complications, car les idées marchaient au dix-huitième siècle. La rébellion couvait donc sous la cendre à Malte, et même elle faillit éclater, terrible, en 1775. A cette époque, a écrit un chevalier contemporain, « l'animosité devint si forte entre les deux partis des membres de l'Ordre, que ces partis n'avaient plus entre eux aucune espèce de communication; ils se promenaient sur la place dite alors *des Chevaliers*, les uns à droite, les autres à gauche, comme si c'eût été des troupes ennemies, sans jamais se parler, et s'accusant mutuellement des actions les plus infâmes; de sorte qu'un étranger, qui alors serait venu à Malte et aurait entendu les propos tenus des deux côtés, eût été tenté de croire que parmi tous ces membres de l'Ordre il ne s'en trouvait pas un seul qui ne méritât le titre de mauvais sujet ou même de scélérat. Il faut observer que les parents et les amis, lorsqu'ils étaient de partis différents, ne s'épargnaient pas plus que les autres. »

La révolte contre l'Ordre fut organisée par les hommes les plus éminents de Malte, au nombre desquels on compta : Zahra, mathématicien distingué; le père Constantino, savant religieux; Gaetano Mannarino, prédicateur éloquent; presque tous les curés de l'île et jusqu'à l'évêque. Un historien maltais dit à ce propos : « Le scandaleux relâchement des membres de l'Ordre, le triste exemple qu'ils donnaient, les maximes antireligieuses qu'ils allaient propageant, le système d'oppression sous lequel gémissaient toutes les classes de la société, les spoliations honteuses et beaucoup d'autres désordres avaient produit sur l'esprit des rigides moralistes (ceux précités) une si profonde impression, qu'ils crurent faire une œuvre agréable au ciel en réclamant, même par la force des armes, le maintien des anciens priviléges, qui seuls pouvaient mettre un frein à la cor-

ruption et au désordre. » Notons en passant que c'est un chanoine qui parle ainsi. La Valette, en somme, était devenue un petit Versailles ; de sorte que le clergé maltais crut un beau jour de son devoir de prêcher la croisade contre ces croisés abâtardis. Mais le fruit n'était point encore mûr ; une seule secousse ne pouvait le détacher de l'arbre ; l'entreprise avorta. Quand sonna l'heure de l'action, les conjurés manquèrent en masse au rendez-vous ; Mannarino et quelques moines qui s'étaient emparés par surprise du château Saint-Elme durent capituler en présence de l'attitude de la population et de l'énergie déployée par le gouvernement ; on les prit, on les mit à la torture, et trois d'entre eux eurent la tête tranchée. Ainsi finit le soulèvement de 1775, appelé *rébellion de sacerdotes et de tonsurés*, et à la suite duquel le gouvernement obtint de la cour de Rome l'éloignement perpétuel de Mgr Sellerano, évêque de Malte.

L'orage était passé ; mais le sang maltais avait coulé sur l'échafaud, et dès ce jour le peuple et l'Ordre devinrent deux ennemis irréconciliables.

Ne se fiant plus aux Maltais et ne se jugeant plus assez fort pour se défendre seul, l'Ordre forma une légion étrangère sur le modèle des régiments français et en confia le commandement aux chevaliers afin qu'elle ne devînt pas un danger.

Le gouvernement de Louis XVI avait permis le recrutement dans ses provinces, le pape l'avait également autorisé à Avignon, plusieurs cours d'Italie imitèrent cet exemple, de sorte qu'on eut bientôt rassemblé le nombre d'hommes fixé. Mais si la quantité laissa peu à désirer, il n'en fut pas de même de la qualité. Les trois quarts des recrues, principalement celles racolées à Marseille, en Corse et en Italie, étaient de véritables chenapans dignes de la corde, qui, à peine débarqués à Malte, se livrèrent à toute espèce d'excès. Naturellement les Maltais crièrent, et avec d'autant plus de raison que cette légion, créée contre eux, coûtait plus de huit cent mille francs par an et que c'était à eux de payer la majeure partie de cette somme.

L'Ordre ne s'en tint cependant pas là, et après la légion étrangère qui était promptement devenue odieuse, il décréta la formation d'un corps de chasseurs de douze cents hommes, qui devait veiller à la défense de la campagne et du littoral, en cas d'invasion.

Tous ces armements eurent deux résultats : celui d'augmenter la haine des Maltais contre l'Ordre, celui d'accroître le déficit des finances.

Et pendant ce temps les déréglements, au lieu de se ralentir, allaient gaillardement leur train. Emmanuel de Rohan essaya bien, en 1778, de réformer les mœurs de ses chevaliers, mais en vain, car, malgré la considération dont il jouissait, ce grand maître ne possédait qu'une influence, qu'une autorité relatives, si nous nous en rapportons aux mémoires du temps auxquels nous empruntons ce passage : « La suite, la cour du grand maître et tout ce qui l'entoure annonce la magnificence et la grandeur d'un prince. Il est encore plus absolu et jouit d'une autorité beaucoup plus étendue que celle dont jouissent d'autres souverains. Cependant, malgré tout ce faste et les titres d'*Altesse* et d'*Éminentissime* qui lui sont prodigués, il est loin d'avoir le plus petit contentement. Entouré de vieux et tristes ambitieux, sa cour est en proie aux intrigues, comme le sont celles des plus puissants potentats. Il est, comme eux, assiégé par les honneurs et à peine s'en peut-il soustraire un seul instant. Chancelant incessamment sur le bord de la tombe, il sait que ces ambitieux le regardent avancer trop lentement. Privé de succession de famille, on le voit entouré de mille frères d'institution qui comptent les moments de sa vie, et malgré leur soumission semblent lui reprocher toutes les heures qu'il soustrait à leur ambition en occupant un grade auquel ils ont droit d'aspirer. Il n'est pas non plus heureux en ce qui concerne les affaires politiques. Engagé avec toutes les cours d'Europe qui accordent à son étendard des honneurs insignifiants, il se trouve, pour cela, continuellement obligé de donner des explications et des satisfactions que chaque prince en particulier se croit en droit de lui demander sur la liberté des ports. Enfin le grand maître ne peut jamais jouir de la tranquillité depuis qu'il y a à Malte autant d'intrigues, de cabales intestines, qu'il y a de bastions et de batteries. » En effet, les disputes, les scissions deviennent telles que vers 1780 La Valette était une vraie tour de Babel. Toutefois, comme il advient généralement en pareilles circonstances, l'excès même du mal produisit une réaction non pas seulement parmi les Maltais, mais parmi les membres de l'Ordre. Gagliostro, en passant un jour par Malte, y avait attisé le feu des idées nouvelles ; en 1786 le comte de Kollowrat, de Bohême, un franc-maçon des plus actifs, avait organisé à La Valette une loge qui compta en quelques jours quarante membres profès de l'Ordre et une centaine de Maltais, et qui eût pris un essor plus inquiétant, si l'inquisiteur romain n'eût découvert ses relations avec la loge secrète de la ville éternelle et n'en eût exigé la fermeture. Bref, le désordre et la décomposition allaient croissant lorsque arriva 1789.

Cette date porta un coup mortel à l'Ordre. La mémorable nuit du 4 août qui vit les représentants des États généraux abolir tous les priviléges et supprimer les ordres chevaleresques et spécialement l'ordre de Jérusalem, lequel avait en France ses plus fortes attaches et ses plus riches commanderies, exaspéra la cour de La Valette. Cette cour protesta, essaya de se défendre ; on lui répondit par la confiscation de tous ses biens, qui subirent le sort des autres biens nationaux. A cette occasion le grand maître ayant adressé une dépêche désespérée au roi Louis XVI, celui-ci ne répondit que par cette lettre de condoléance : « Mon cousin, je me fais un devoir de vous informer que je viens d'accepter la constitution qui m'a été présentée au nom de la nation et d'après laquelle la France sera dorénavant gouvernée. Je ne doute pas que vous ne preniez part à un événement aussi important pour mon royaume, et c'est avec un véritable plaisir que je saisis cette occasion pour vous renouveler les sentiments de mon estime et de mon amitié. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte garde. — Écrit à Paris, le 20 septembre 1791. » Comment cette épître fut accueillie à La Valette, on le devine, car la constitution de la France, c'était, nous l'avons dit, la misère pour l'Ordre. Mais la colère ne fit que s'accroître, lorsqu'arrivèrent les nouvelles des terribles événements de 1792, des massacres de septembre, des sanglantes saturnales de 1793, de la mort de Louis XVI sur l'échafaud. Les chevaliers ne pouvaient croire ce qu'ils apprenaient. Leurs frères des commanderies de France échappés au régime de la Terreur et fuyant la hache révolutionnaire vinrent bientôt leur confirmer de vive voix la tragique vérité. En 1794, Malte se trouva encombrée de chevaliers émigrés dépourvus de ressources, qui devaient souvent demander

à la charité publique les secours que le gouvernement de l'Ordre ne pouvait leur distribuer. Mais ce n'était pas assez de tout cela; il fallait que l'Ordre, aveuglé par ses ressentiments, se laissât remorquer par l'armée réactionnaire de l'Europe, permît à ses membres de s'enrôler dans les régiments des puissances coalisées, autorisât lord Elliot, alors maître de la Corse, à recruter des marins et des soldats sur ses terres, fournît des compagnies de milices à l'Espagne et à l'Autriche, des armes et des munitions à tous les ennemis de la France, des ravitaillements aux vaisseaux anglais, se posât nettement enfin comme notre adversaire. Le gouvernement français ne tarda pas à avoir connaissance des menées de la cour de La Valette, et dès lors il songea à s'emparer de Malte; cette pensée, qui d'abord était venue à Robespierre, fut une de celles que le Directoire entretint avec le plus de soin.

Du reste, dès 1795 la congrégation de guerre s'était occupée de mettre l'île en état de défense. Les fortifications furent réparées; on forma des compagnies de milice urbaine avec les ouvriers, les bateliers, les portefaix du port qu'on obligea à l'exercice tous les dimanches. Pour subvenir à ces dépenses il fallait de l'argent, or, comme on en manquait, l'Ordre ayant perdu depuis 1789 les trois quarts de ses revenus, on dut recourir à des réquisitions, à un emprunt, à des économies dans l'administration qui soulevèrent plus de mécontentement qu'elles ne rapportèrent d'écus. Ces moyens étant insuffisants, on en vint à faire appel aux dons volontaires; le grand maître prêcha d'exemple; il envoya une partie de son argenterie à la monnaie; quelques commandeurs l'imitèrent; de son côté, la commission des finances ramassa sur les vaisseaux et les galères les couverts d'argent affectés à l'usage des officiers, enleva également à l'hôpital des ustensiles en métal précieux et convertit le tout en espèces; mais ces expédients produisirent peu d'effet, d'autant que les dépenses du gouvernement quintuplaient en même temps que ses revenus se trouvaient réduits des trois quarts. Le désastre des finances augmenta la discorde et accentua plus encore les scissions. Deux partis très-distincts se partagèrent les chevaliers : le parti de la révolution et le parti royaliste qui penchait pour l'alliance russe.

La Russie avait de longue date jeté ses vues sur Malte, dont la possession devait lui faciliter la réalisation du testament de Pierre le Grand. Dans ce but, l'impératrice Catherine II avait entamé avec Emmanuel de Rohan des négociations que Paul Ier, son successeur, continua très-activement, car la possession de Malte devait être le prix d'un steeple-chase dans lequel la France, l'Angleterre et la Russie étaient engagées, et, pour gagner ce prix, il fallait devancer ses rivaux.

La cour de Saint-Pétersbourg, désireuse de ne rien brusquer, demandait à l'Ordre une alliance et l'entrée dans les ports de Malte pour les escadres russes. La possession aurait suivi de près cette alliance, selon les prévisions, assez fondées, de Catherine II et de Paul Ier. Mais Bonaparte, qui, pendant sa campagne d'Italie, avait eu l'occasion d'intercepter des dépêches du grand maître à l'empereur de Russie, et que beaucoup de chevaliers, électrisés par ses victoires et partisans des idées nouvelles, tenaient au courant de ce qui se tramait à La Valette, contrecarra ces projets. Dès le mois de mai 1797 le jeune général écrivait au Directoire que l'occupation de l'île de Malte était d'un grand intérêt pour la France et qu'il serait urgent de songer à cette occupation si l'on ne voulait être prévenu par les Anglais; plus tard, dans une dépêche du 13 septembre de la même année, il ajoutait : « Les chevaliers sont détestés à mort par les Maltais; l'Ordre, appauvri, manque de moyens de défense; Malte tombera quasi seule à la vue des armées victorieuses. Lorsque la république possédera cette île, qui pourra lui disputer un empire absolu sur le Levant?... » Il insista plus chaleureusement que jamais sur ce grave sujet quand son expédition d'Égypte fut résolue, et obtint enfin du Directoire les pleins pouvoirs qu'il désirait. Alors ses amis, ses agents s'employèrent avec une telle activité, qu'à la mort d'Emmanuel de Rohan, 13 juillet 1797, tout était prêt à La Valette pour y acclamer le drapeau tricolore lorsque les vaisseaux républicains apparaîtraient en vue du fort Saint-Elme.

On sait maintenant quelle était la situation de l'ordre de Jérusalem et celle de Malte au moment où s'ouvre notre récit.

III. — UN NOUVEAU GRAND MAITRE. — LE CLUB DES JACOBINS.

Les brigues, la division qui depuis un temps immémorial présidaient à l'élection du grand maître, se déchaînèrent comme d'habitude dès qu'Emmanuel de Rohan eut rendu le dernier soupir; mais elles se prolongèrent moins, chacun prévoyant qu'une catastrophe était proche, et ce fut sans trop de scandale que le baron Ferdinand de Hompesch, de la langue d'Allemagne, grand bailli de Brandebourg, né le 9 novembre 1744 au château de Bolheim près Dusseldorf, et descendant d'une vieille famille des duchés de Berg et de Juliers, monta sur le trône magistral.

Le bailli Hompesch était un homme faible, méticuleux, irrésolu, dépourvu de talent et de courage, vieux avant l'âge; il eût été difficile de choisir un grand maître plus propre à servir, sans y songer, les projets de Bonaparte. Les chevaliers français, partisans de la république, lui avaient donné leurs votes autant à cause de son ineptie que parce qu'une antique prédiction assurait que l'ordre de Jérusalem perdrait Malte sous un grand maître allemand. Cette prédiction, qui devait se réaliser, avait empêché jusque-là, depuis que l'Ordre possédait Malte, aucun Allemand d'arriver à la maîtrise. Le règne du baron de Hompesch s'ouvrait donc sous de fâcheux auspices. A ces signes de mauvais augure vinrent s'en ajouter d'autres non moins caractéristiques. Les démonstrations qui s'étaient produites pendant l'agonie d'Emmanuel de Rohan se renouvelèrent lors de l'élection de Hompesch, et, quand après cette élection les chevaliers se réunirent, selon l'usage, dans le banquet fraternel qui célébrait la nomination de leur chef suprême, au lieu des vivats traditionnels, ce fut le cri de *Vive la liberté* qui sortit de leurs bouches.

Cependant, du jour où les idées révolutionnaires avaient pénétré à Malte, une société secrète de patriotes s'était formée, société dont Guido attisait la flamme et qui, au bout de quelque temps, avait fusionné avec la loge maçonnique. Le servant d'armes Tousard, directeur du génie; le commandeur Bosredon-Ransijeat, président des finances; beaucoup de chevaliers; Caruson, consul de France; Poussielgues, ex-secrétaire de la légation française de Gênes, envoyé à La Valette sous le prétexte de veiller sur le commerce français, mais en réalité pour travailler à l'annexion de l'île, en faisaient partie. Cette

société était devenue un club presque public qu'on appelait *le club des Jacobins*.

Or un soir du mois de juin de l'année 1798, le local dans lequel le club tenait ses séances, le réfectoire d'un couvent, se remplissait de ses hôtes habituels; un surveillant reconnaissait, à la porte, ceux qui entraient, chevaliers, ecclésiastiques, bourgeois ou gens du peuple, et, dans les groupes que formaient en arrivant les uns et les autres, les conversations étaient très-animées, car un bâtiment venant de Gênes avait apporté le matin des nouvelles de Paris. Lorsque l'heure sonna, la séance s'ouvrit, et Caruson monta à la tribune.

— Citoyens, dit-il d'un ton satisfait, les nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui sont des plus favorables pour votre cause. Le général Bonaparte s'occupe sans relâche des moyens de briser le joug sous lequel vous gémissez; accueilli en triomphateur au palais du Luxembourg lorsqu'il présenta au Directoire le traité de Campo-Formio, son influence n'a pas cessé un instant de grandir, et bientôt, je puis vous l'assurer, il sera en état de tenir les promesses que je vous ai faites en son nom, si vous êtes décidés à le seconder.

— Nous le sommes! répondit spontanément et tout d'une voix l'assemblée.

— Dans ce cas, continua Caruson, il ne s'agit plus que de préciser ce que vous pouvez offrir, car l'instant approche.

— Citoyen consul, dit alors Guido s'élançant à la tribune, la population maltaise, je m'en porte le garant, aidera de tout son pouvoir le héros de la campagne d'Italie.

Puis s'adressant à plusieurs de ses compagnons :

— Toi, Pietro, dit-il à l'un, que promets-tu?

— Tous les barcaroli du port; aucun ne se battra, aucun ne consentira à servir dans les galères contre des navires français.

— Et toi? demanda Guido à un autre.

— Mes portefaix, répondit ce dernier, sont tous mécontents de la misère qui pèse à présent sur eux; ils agiront comme les barcaroli.

— Et toi? continua Guido s'adressant à un troisième.

— Nos employés sont peu payés; on leur doit plusieurs mois d'appointements, ils crient tous contre l'Ordre et seront enchantés, je l'atteste, de crier *Vive la France!*

— Bien! reprit Guido avec satisfaction. Quant à moi, citoyen consul, je vous réponds du concours de la jeunesse et de tous les patriotes de l'île. Si ces assurances vous paraissent suffisantes, le général peut se présenter dès demain devant le port.

Les paroles du jeune agitateur produisirent sur l'assemblée l'effet qu'il en attendait, et le consul les accueillit avec un plaisir visible. Toutefois il désirait des offres encore plus décisives, car il se tourna vers l'agent Poussielgues qui occupait le fauteuil de la présidence, puis dirigea ses regards du côté du groupe des chevaliers et sembla leur dire : « Et vous, messieurs, n'avez-vous donc rien à nous promettre? ». Les chevaliers comprirent cette interrogation muette, car aussitôt l'un d'eux, délégué par ses collègues, dit à Caruson :

— Pour nous, citoyen consul, nous sommes en mesure de vous affirmer que les chevaliers ne défendront pas La Valette. L'incapacité, la pusillanimité du grand maître indiquent suffisamment d'ailleurs quelle serait la résistance du gouvernement en cas d'attaque; mais, en ce qui nous concerne, nous avons résolu de ne point nous battre contre le drapeau français qui est le drapeau de notre patrie, et de seconder de tout notre pouvoir les projets du général Bonaparte.

— Dans ce cas, citoyens, reprit Caruson, puisque vous êtes tous d'accord pour concourir au même but, je puis vous confier que le moment n'est pas éloigné où Bonaparte vous appellera. Mes dépêches de ce matin m'annoncent que le général est à la veille de quitter Toulon; nous pouvons donc voir d'une heure à l'autre la flotte qui l'accompagne louvoyer dans les eaux de Malte.

— Vive le général Bonaparte! s'écria Guido avec élan et en levant en l'air son chapeau.

— Vive la France! répondirent les chevaliers.

— Vive la France et l'indépendance des Maltais! s'écrièrent à leur tour les ecclésiastiques et les bourgeois.

— De la prudence, citoyens, fit Caruson; plus que jamais nous en avons besoin; n'éveillons pas l'attention des patrouilles, ne donnons pas au gouvernement l'idée de se mettre sur la défensive; réservons nos efforts et nos démonstrations pour l'instant de la lutte et tenons-nous prudemment prêts à agir, car, je vous le répète, l'heure est proche.

Alors, et pour rendre plus solennelles les promesses qui venaient d'être échangées, de concert avec Poussielgues, le consul fit prêter serment à tous les membres du club, qu'ils verseraient au besoin leur sang pour seconder les armes de la république, et après avoir distribué des poignées de main à droite et à gauche, il invita l'assemblée à se séparer.

Pendant que chacun regagnait son logis, Caruson, prenant Guido par le bras, l'entraîna au dehors.

Le temps était beau, la nuit sereine; tout en causant, les deux hommes descendirent sur le port.

IV. — UNE CONVERSATION INTERROMPUE.

Ils étaient arrivés à la hauteur de la pointe du fort Saint-Elme, à un endroit d'où l'on pouvait découvrir toute la rade; ils s'assirent sur une pierre, et, les yeux fixés sur la nappe d'eau qui s'étendait devant eux à l'infini, ils s'assurèrent que personne ne pouvait les entendre.

— Guido, dit alors Caruson, j'ai pour vous une sincère affection, et la confiance que vous m'inspirez est entière. J'ai déjà écrit au général tout le bien que je pense de vous, et je ne doute pas qu'il vous tienne compte de ce que vous aurez fait pour aider à son triomphe.

— Je ne veux pas de récompense personnelle, répondit le Maltais; l'indépendance de mon pays me payera largement de mes peines.

En ce moment, la conversation des deux hommes, à peine engagée, s'arrêta. Leur attention venait d'être détournée par la vue d'un navire qui, s'approchant de la jetée, semblait vouloir entrer dans le port. Le qui-vive des sentinelles l'arrêta; il mit en panne, et comme l'officier du fort lui signifiait que l'entrée du port était interdite la nuit aux bâtiments qui n'avaient pas fait légaliser leurs papiers en rade, le capitaine répondit : « J'ai cru de mon devoir de m'affranchir, pour cette fois, des usages établis. J'arrive de Trieste; je porte des dépêches pressées pour Son Altesse Éminentissime; venez à bord ou laissez-moi aller à terre, ces dépêches ne devant souffrir aucun retard. »

L'officier hésita un moment, prit conseil de deux de ses camarades qui étaient sortis du corps de garde, puis cria au capitaine : « Venez à terre! » et en même temps il ordonna aux soldats d'allumer des falots.

Le capitaine fit amener sa chaloupe et y descendit, portant un paquet de papiers soigneusement cacheté.

— Ho! ho! fit Caruson.

— Chut! murmura Guido.

Le capitaine ayant satisfait aux demandes du chef de poste, celui-ci lui donna immédiatement une escorte, puis envoya une douzaine de ses hommes remorquer le bâtiment, qui ne pouvait rester en travers de la passe.

Alors le consul et Guido se levèrent.

— Comment savoir ce que contiennent ces dépêches? dit Caruson.

— Rien de plus aisé. Le portier du palais magistral est des nôtres; derrière le grand salon où Son Altesse aime à rester le soir avec quelques membres de l'Ordre, il existe un cabinet auquel on arrive par un escalier secret. De ce cabinet on peut voir et entendre tout ce qui se passe, tout ce qui ce dit dans le salon; j'y serai avant que le messager ait été mis en présence de Hompesch.

— Et quand saurai-je ce que vous aurez appris?

— Aussitôt que je n'aurai plus rien à entendre.

— Bien; vous me retrouverez au consulat.

Et le jeune homme, prenant son élan, disparut rapidement dans la direction du palais, tandis que Caruson, troublé par cet incident imprévu, rentrait chez lui fort intrigué et cherchant vainement à deviner ce que pouvaient contenir ces dépêches si pressées qui arrivaient par voie de Trieste.

V. — QUOS VULT PERDERE JUPITER DEMENTAT.

Il était onze heures lorsque Guido, conduit par le portier du palais, gravit l'escalier secret qui conduisait au cabinet dont nous avons parlé.

Par hasard, ce soir-là, il y avait causerie chez le grand maître; on buvait du thé, on jouait au whist. Hompesch, enfoncé dans un fauteuil moelleux, faisait sa partie avec le commandeur Montauroux, échangeant de temps à autre une parole avec Belmont, grand prieur de Toulouse et avec le bailli de La Tour du Pin, quand un chevalier servant annonça qu'un messager, arrivé à l'instant de Trieste et portant des dépêches pour Son Altesse, demandait à être introduit.

— Faites entrer, répondit Hompesch, tandis que les dix ou douze dignitaires présents se regardaient inquiets.

Le capitaine s'avança, présenta son paquet de papiers et, après quelques mots, se retira.

Les membres de l'Ordre s'étaient discrètement éloignés de sept ou huit pas.

Son Altesse rompit les cachets.

La première pièce qui lui tomba sous les yeux était une lettre en chiffres.

— Commandeur, dit Hompesch, appelant le commandeur Royer qui causait à l'extrémité du salon, voilà qui est de votre ressort. Veuillez me traduire cette lettre. Puis, s'adressant aux autres dignitaires : Rapprochez-vous, messieurs, nous sommes ici en famille; ces papiers traitent des intérêts de l'Ordre, vous devez en prendre connaissance. Eh bien! qu'est-ce? ajouta le grand maître en voyant que Royer fronçait le sourcil.

— Lisez, Altesse.

Hompesch lut :

« Je vous préviens, monseigneur, que l'expédition considérable qui se prépare à Toulon regarde Malte et l'Égypte. Je le tiens du secrétaire même de M. Treilhard, l'un des ministres de la république française au congrès. Vous serez sûrement attaqué. Prenez toutes les mesures pour vous défendre comme il faut. Les ministres de toutes les puissances amies de l'Ordre qui sont ici en sont instruits comme moi; mais ils savent aussi que la place de Malte est inexpugnable, ou du moins en état de résister pendant trois mois. Que Votre Altesse Éminentissime y prenne garde; il y va, monseigneur, de votre propre honneur et de la conservation de l'ordre, et si vous cédiez sans vous être défendu, vous seriez déshonoré aux yeux de toute l'Europe. Au surplus, cette expédition est regardée ici comme une disgrâce pour Bonaparte. Il a deux puissants ennemis dans le Directoire, qui le craignent et qui ont fait naître cette occasion pour l'éloigner. Ce sont Rewbel et La Réveillère-Lépeaux. »

— Eh bien? fit le grand maître avec mauvaise humeur.

— Il me semble, Altesse, reprit Royer, que cette dépêche est de la plus haute gravité, et je crois voir sur les visages de ces messieurs que cette opinion ne m'est pas personnelle.

— Non, certes! exclama le commandeur de Rozan.

— Je ne partage pas vos alarmes, dit Hompesch sans s'émouvoir. D'ailleurs, cette dépêche est vieille; le bailli de Schenau, de qui elle émane, me l'a déjà expédiée le mois passé de Rastadt; peut-être avait-il peur qu'elle ne me parvînt pas, c'est pourquoi il me l'a envoyée deux fois par deux voies différentes; en vérité, c'était bien inutile, car je n'y attache aucune importance

— Éminentissime, s'écria le bailli de La Tour du Pin, votre confiance nous semble excessive. Le Directoire travaille sans relâche à notre perte; déjà, à l'aide de son consul et des agents qu'il a envoyés ici, il est parvenu à semer l'esprit de désordre parmi nos populations; je crois, moi, que le bailli de Schenau a vu juste, et je conjure personnellement Votre Altesse de prendre de promptes mesures. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

— Il est dit, appuya Belmont, prieur de Toulouse, que l'armement préparé par le Directoire depuis quatre mois à Toulon et dans d'autres ports de la Méditerranée ne peut être dirigé que contre nous.

— Les Français ne sont pas assez fous pour perdre leur temps et répandre leur sang sous nos murs, repartit Hompesch. Au reste, ajouta-t-il avec un sourire de sécurité qui irrita les plus placides, rappelez-vous, messieurs, que l'empereur de Russie a déclaré à la face de l'Europe que quiconque nous attaquait était son ennemi, que quiconque nous favorisait le favorisait lui-même; cette déclaration suffirait, n'en doutez point, à arrêter le Directoire s'il nourrissait les projets que lui prête le bailli de Schenau.

— La France, répondit le commandeur de Rozan avec conviction, n'a pas eu peur de l'Europe coalisée, elle s'est mesurée contre elle et elle l'a vaincue; comment aurait-elle peur de la Russie? Je suis de l'avis du bailli de La Tour du Pin, qu'il n'y a pas une minute à perdre.

— Sans doute, reprit le commandeur Royer, le péril me paraît même tellement imminent, que je ne vois d'autre moyen d'y parer que de renfermer la population et tout ce que l'île contient de plus précieux dans l'enceinte de La Valette et d'attendre ici l'ennemi, mèche allumée.

— Cet avis n'est pas le mien, répliqua froidement Hompesch; dans tous les cas, son exécution serait difficile. Les habitants des campagnes sont tous très-attachés à leurs fermes, à leurs maisons, ils appréhenderaient la destruction, la ruine de ces propriétés s'ils

s'en éloignaient; il se pourrait même qu'ils refusassent de se réfugier dans La Valette, ou que, se voyant assiégés avec nous, ils se soulevassent. L'esprit révolutionnaire a pénétré sur nos terres depuis plusieurs années, ne l'irritons pas. Puis, je le répète, vos craintes sont exagérées; Malte est une place forte qu'on ne prend pas d'un coup de main. Néanmoins, messieurs, comme je ne veux pas troubler votre sommeil, allez dire, j'y consens, ce soir, si vous le désirez, à la congrégation de guerre qu'elle s'occupe de la défense; ce qu'elle fera sera suffisant, croyez-moi. Et surtout, je vous le recommande, ne parlez pas de cette dépêche; si elle était connue, elle pourrait produire chez nos chevaliers, nos troupes et nos sujets une agitation que je veux éviter.

Puis, comme l'horloge du palais sonnait minuit :

— Il est tard, messieurs, ajouta Hompesch se dirigeant vers sa chambre à coucher. Bonsoir, et ne rêvez pas trop des Français.

Les commandeurs et les baillis s'inclinèrent avec une colère marquée devant Son Altesse et sortirent en se communiquant leurs réflexions.

Quant à Guido, il avait déjà quitté sa retraite, franchi la porte du palais, et il se dirigeait rapidement dans la direction du consulat. Caruson l'attendait.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Le jeune homme raconta dans ses détails la scène à laquelle il venait d'assister.

— Je me doutais que ces dépêches contenaient une

Malte. Le port militaire. Dessin de H. Clerget.

dénonciation, dit Caruson; heureusement le grand maître nous sert comme s'il était des nôtres, et, grâce à lui, il n'y a point de mal.

— Non; mais je crois qu'au lieu de tenir secrète la prochaine arrivée des Français, il faut l'annoncer à nos amis. Ce sera un puissant aiguillon à la révolte.

— Et la révolte est urgente à présent, car la flotte républicaine a dû quitter Toulon le 19 mai, et nous pouvons la voir arriver demain dans les eaux de Malte.

— Demain! fit Guido ému.

Caruson allait répondre lorsqu'on frappa à la porte de la rue; il ouvrit la fenêtre.

— C'est moi! dit une voix connue, ouvrez, j'ai du nouveau.

— C'est Poussielgues! exclama le consul. Attendez un instant, Guido,

Puis il prit une lampe et descendit ouvrir.

Poussielgues entra s'essuyant le front.

— Qu'y a-t-il? demanda Caruson.

— Il y a que, demain matin, que ce matin, car il est plus de minuit, la flotte française sera en vue de l'île.

— Comment le savez-vous?

— Un pêcheur, membre du club, a communiqué il y a six heures avec un aviso éclaireur de la première division, à vingt milles de Cumino; il a laissé sa pêche et a forcé de voile pour venir m'avertir. Il s'agit donc de donner le dernier coup à cette ruine. Maintenant, séparons-nous pour prendre quelques heures de repos, et que le jour qui va naître soit pour Malte celui de la délivrance!

Armand DUBARRY.

(La fin à la prochaine livraison.)

NOUVELLES.

L'OMBRE DU GÉNÉRAL (1).

Le Trou d'enfer. Dessin de L. Benett.

I. — UN REVENANT.

À mon ami Jules David.

Vers les crêtes les plus élevées des Vosges, un homme de haute taille chemine d'un pas rapide.

Rappelez-vous les héroïques grognards de Charlet, vous aurez le portrait de cet homme.

Ses traits énergiquement accentués, son teint de bronze, ses rides profondes, sa moustache grise, sa physionomie, ses allures, tout en lui révèle le vieux soldat, le vieil officier des grandes guerres; tout commande à la fois le respect et la pitié.

La longue capote bleue qui l'enveloppe depuis le menton jusqu'à la cheville est usée, rapiécée, délabrée. Le bonnet de police, qui coiffe crânement son front balafré, a perdu toute espèce d'ornements, ne précise plus aucun grade; mais rien qu'à la façon dont il porte la tête, on sent l'habitude du commandement.

Que de misères, que de souffrances se devinent à son aspect! Il est pâle et décharné comme un spectre. Sans la fiévreuse énergie qui le soutient, la fatigue le terrasserait. Dans l'ombre de ses sourcils, sous ses paupières encore rouges, il reste comme de la colère et des larmes.

(1) La reproduction est autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des gens de lettres.

Nous sommes en 1816. Ne serait-ce pas un prisonnier de 1812 ? un échappé de Sibérie ? un de ceux qu'on appelait alors *les revenants* ?

Tout l'atteste : son émotion, son impatience, l'éclat de son regard, parfois même un cri. Il semble reconnaître le chemin, la contrée, les moindres accidents du paysage. Une douce mélancolie, des sourires d'enfant passent tour à tour sur sa rude et martiale figure. Chaque rocher, chaque buisson, chaque perspective, quelques vieux arbres, il les salue comme d'anciens amis. Mille souvenirs se réveillent au bruit de ses pas. Il a des gestes de fou. Tout à l'heure il riait aux éclats ; voici que maintenant il pleure, mais ce sont enfin des larmes de joie.

Un jeune pâtre, gardant quelques chèvres sur la hauteur, le regardait avec un étonnement naïf. Il lui cria tout à coup :

— Hé ! là-bas... l'homme... prenez à gauche... le sentier n'existe plus. A la dernière fonte des neiges, il est tombé dans le gouffre.

Soit que l'enfant eût parlé de trop loin, soit que le voyageur fût absorbé par son exaltation, l'avertissement n'arriva pas jusqu'à son oreille. Il continua son chemin.

Le chevrier bondit vers lui, l'arrêta par un pan de sa capote et, tout palpitant d'effroi :

— Mais arrêtez donc ! fit-il. Là, devant vous, ne voyez-vous pas l'abîme ?

L'officier n'en était plus qu'à quelques pas.

Sans reculer, il se redressa, secouant la tête ainsi qu'un homme qui se réveille en sursaut. Puis, après avoir sondé du regard le précipice et compris l'écroulement du sentier qui jadis contournait ses bords :

— Ah ! ah ! fit-il, avec l'impassibilité d'un philosophe qui avait assisté à bien d'autres chutes, on ne passe donc plus par la Corniche...

— A moins de vouloir tomber dans le trou de...

— Dans le Trou de l'enfer ! acheva l'inconnu, avec un étrange sourire.

Le jeune chevrier se signa. Puis, avec une curiosité mêlée de crainte :

— Mais, balbutia-t-il, vous êtes donc du pays ?

L'homme, en lui caressant la joue, répliqua :

— Bonsoir, Petit-Pierre !

— Quoi !... comment !... vous savez aussi mon nom ! vous me connaissez ?

L'enfant stupéfait commençait à trembler.

Ils étaient seuls tous les deux dans cet endroit désert et mal famé, au milieu de la montagne, au bord de l'abîme. La nuit venait. Déjà l'ombre envahissait vallons et ravines. Sur la hauteur s'éteignait un dernier rayon de soleil, une lueur rougeâtre, qui faisait ressortir davantage encore la haute taille de l'inconnu, son costume et sa physionomie singulière. Appuyé sur son bâton de voyage, avec son regard brillant sous ses gros sourcils en broussailles, avec son sourire narquois sous sa longue moustache, il avait à cette heure, en ce lieu, une apparence vraiment fantastique. Parfois, disait-on, à l'entrée de la nuit, le diable surgissait du Trou de l'enfer. Petit-Pierre crut avoir rencontré Satan.

— Mon bon monsieur ! s'écria-t-il, je vous en prie, ne me faites pas de mal !

— Poltron ! répondit l'étranger, je te dois au contraire de la reconnaissance, car tu m'as préservé d'un mauvais pas. Tiens, voici pour toi...

Il avait porté la main vers sa poche, il se ressouvint tout à coup qu'elle était vide.

— Je te promets un petit écu, conclut-il. Rejoins tes chèvres. Je retrouverai seul un autre sentier. A demain !

Petit-Pierre ne se le fit pas répéter deux fois ; il s'enfuit à toutes jambes.

Avant de s'éloigner, l'inconnu regarda de nouveau le gouffre et murmura :

— La mort !... Quelques pas de plus, et c'était la mort !... Cet enfant ne m'a pas reconnu ; si *elle* aussi allait ne pas me reconnaître !... Ces quatre années de malheurs m'ont tellement changé, brisé, vieilli !... Si elle m'avait oublié !... elle pour qui j'ai tant souffert !... elle que j'aime tant !... Mais non... non, c'est impossible ! Dieu m'épargnera cette dernière épreuve !... C'est la joie, c'est le bonheur qui m'attendent là-bas !... Allons, Simon... du courage !

Et il se remit en chemin.

Il atteignit bientôt la hauteur, et redescendit vers la vallée.

Tout au fond, sur le bord de la rivière, les dernières lueurs du crépuscule lui permirent de distinguer l'église et les chaumières du village.

Un peu plus loin, sur une éminence, le château.

Il porta la main à son cœur, il pressa le pas.

Vers la droite, à travers les arbres, on voyait quelques lumières, on entendait le bruit d'un violon.

— On danse sur la place, murmura le revenant, c'est aujourd'hui dimanche. Tant mieux, le chemin sera désert de l'autre côté... personne ne me verra... ne l'avertira... je veux la surprendre !

Evitant donc la place, il se dirigea vers le château.

Aucune lumière n'y brillait, aucun bruit ne s'y faisait entendre.

— Les domestiques sont probablement à la fête, pensa Simon. Mais elle... où peut-elle être ?

Après un moment d'hésitation, il s'avança jusqu'à la grille, passa la main entre les barreaux, appuya sur un ressort, et l'un des battants s'ouvrit.

Il entra, refermant la porte en silence.

A gauche de la grille s'élevait le logement du concierge.

La clef était dans la serrure ; il pénétra dans l'intérieur.

A la clarté de la lune, il trouva un briquet, alluma la chandelle.

Elle éclaira tout d'abord, dans un cadre de bois noir, un certificat de congé militaire. On y lisait ce nom :

JEAN DOMINIQUE,

CAPORAL AU 1er GRENADIERS DE L'EX-GARDE IMPÉRIALE.

Simon laissa échapper un cri de joie :

— Mon brave Dominique ! Ah ! je suis en pays de connaissance.

Au-dessus du congé du caporal, il y avait le portrait de son colonel, le portrait de Simon.

— On ne m'a pas oublié ! dit-il.

Puis, il prêta l'oreille.

En dehors, sur le chemin, un bruit de pas et de voix s'approchait.

La fenêtre était ouverte.

Sans se montrer, le revenant regarda, écouta.

Donnant le bras à une jeune paysanne, un homme de haute stature s'avançait.

Il avait non-seulement la capote et le bonnet de police, mais encore la roideur traditionnelle des soldats du premier empire.

Cette majesté n'excluait pas la galanterie. L'ex-caporal semblait courtiser sa compagne, qui faisait avec lui la coquette.

Derrière eux marchait, non sans quelques zigzags, un vieux paysan. Sans doute le père, ou du moins le parent, de la paysanne.

— Bonsoir, monsieur Dominique! dit celle-ci en passant sous la fenêtre. Vous voici chez vous. Je vais prendre le bras de mon oncle.

— Permettez! répliqua courtoisement Dominique, permettez, mademoiselle Joséphine... Un grenadier, alors même qu'il n'est plus sous les drapeaux de Mars, ne manque jamais aux égards dus à une jolie fille, surtout lorsqu'il la fréquente pour le bon motif.

— Je ne dis pas non, monsieur Dominique... mais nous ne sommes plus qu'à deux pas de la ferme... et peut-être bien qu'on vous attend... Il y a chez vous de la lumière...

— Pas possible!

Mais l'ex-caporal s'aperçut bientôt que Joséphine avait raison.

— Je présuppose, reprit-il, que c'est quelque camarade... Mais, avant tout, le service de la beauté! Remboîtons le pas...

Simon l'appela :

— Dominique!

L'ex-caporal s'arrêta court, tressaillit des pieds à la tête et, machinalement, porta la main à son bonnet de police.

— Là! vous voyez bien! fit Joséphine. Arrivez donc, mon oncle! Monsieur Dominique, bien le bonsoir!

Le vieux paysan vint offrir le bras à sa nièce en chantonnant :

Quand je bois du vin clairet,
Tout tourne... tout tourne au cabaret.

Ils s'éloignèrent dans la nuit.

L'ex-caporal n'avait pas bougé; il semblait cloué sur place.

L'appel se renouvela.

— Cette voix! balbutia Dominique. Est-ce que j'ai la berlue?... Il faut voir...

Et, tout palpitant d'émotion, il se précipita vers sa loge.

Le revenant l'attendait sur le seuil.

— Mon général! s'écria Dominique. Mais non, non! On ne revient pas du tombeau... c'est un fantôme!

— C'est moi! c'est bien moi, mon ami, mon frère d'armes! répondit le général qui venait de lui saisir les deux mains, qui le serra dans ses bras.

Puis, se dégageant de cette étreinte :

— Où est Amélie? demanda-t-il, où est ma femme?

Dominique recula, pâle lui-même comme un spectre. Une angoisse terrible se lisait sur son visage. Vainement il s'efforça de répondre. Pour la première fois de sa vie, il tremblait.

Déjà le sourire s'était effacé des lèvres du général. Un sinistre pressentiment le mordait au cœur.

Le caporal enfin s'écria :

— Malheur!... on vous a cru mort... et maintenant... je n'ose pas vous dire... Elle vous a bien pleuré... Elle ne voulait pas... Ce n'est pas sa faute...

Simon alla fermer la porte et la fenêtre. Puis, dévoré d'anxiété, mais calme en apparence, il revint s'asseoir en face de son soldat, il lui dit :

— Je veux tout savoir... parle!

II. — RÉVÉLATIONS.

Prions le caporal Dominique de nous céder la parole, et reprenons les choses d'un peu plus haut.

En 1789, Simon avait vingt-cinq ans; il était garde-chasse du comte de Valneuse.

Cette noble famille émigra, guidée, reconduite jusqu'à la frontière par Simon.

Déjà le péril était grand. Par des chemins détournés, sous bois, on traversa la montagne.

Durant cette pénible route, le garde-chasse avait porté dans ses bras la fille unique du comte, Amélie, une enfant de trois ans.

Après avoir rempli son devoir de serviteur, Simon se dévoua à sa patrie. Il s'enrôla comme volontaire.

En 1809, après Wagram, il rentrait en Alsace avec le grade de colonel.

Une certaine agitation régnait à Colmar. Des officiers de l'armée de Condé, des conspirateurs venaient d'être arrêtés, condamnés. C'était la mort.

Parmi eux se trouvait le comte de Valneuse.

Une belle jeune fille de vingt ans, Amélie, se présenta devant le colonel Simon, lui dit :

— Sauvez mon père!

Ce même jour l'Empereur arrivait.

L'ex-garde-chasse était devenu l'un des plus brillants officiers de la garde. Pour prix de ses services, il alla demander la grâce de son ancien maître.

Napoléon fronça le sourcil. Son regard d'aigle se fixa sur le colonel. Il lui dit d'une voix brève :

— Le comte n'a-t-il pas une fille?

— Oui, Sire.

— Qu'elle t'accepte pour mari, je pardonne à son père... et je te fais général.

— Mais je suis pauvre...

— Je te donne le château de Valneuse...

— Je ne suis pas noble...

— Tu es baron. Je signerai au contrat. Je repars dans une heure.

Le nouveau général savait qu'il n'y avait pas à répliquer, pas à raisonner.

Il se rendit à la prison. Demandant excuse pour son audace, il transmit au comte la volonté de l'Empereur.

Déjà le père refusait. La fille se montra. D'une chambre voisine, elle avait tout entendu. Elle était très-pâle.

— J'accepte, dit-elle.

Une heure plus tard, le contrat se signait.

Les formalités du mariage exigèrent une semaine, pendant laquelle le baron Simon se permit à peine quelques visites, quelques mots.

Le matin même de la cérémonie, il reçut l'ordre de partir immédiatement pour l'Espagne.

— Courage! dit-il à sa jeune femme, vous serez peut-être bientôt veuve!

Et, presqu'au sortir de l'église, il monta en chaise de poste.

Ces sortes de mariages avaient un nom particulier. Une savonnette à vilain, disait-on, une savonnette impériale.

Simon croyait avoir rêvé. Il emportait dans son cœur, avec l'image de la baronne, une reconnaissance profonde, un dévouement à toute épreuve.

La guerre d'Espagne fut terrible, et certes il ne s'y ménagea pas. Cette glorieuse balafre qu'il portait au front, il l'avait gagnée là. Il en revint général de division, grand officier de la Légion d'honneur.

Mais pour se rendre directement en Russie.

Valneuse se trouvait sur le chemin, il s'y arrêta quelques jours.

Le comte était mort. Amélie, plus belle encore, vivait seule et retirée dans le vieux château. L'arrivée de son mari fut pour elle une joie. Il s'était comporté si noblement avec elle! On devinait, sous la discrète réserve du généreux soldat, tant d'affection, tant d'amour.

A Moscou, Simon reçut une lettre d'Amélie; elle allait être mère.

Oh! maintenant il ne voulait plus mourir!

Au passage de la Bérésina, criblé de blessures, il resta parmi les cadavres ensevelis sous la neige.

Les Cosaques savaient retrouver les épaulettes d'or. En lui arrachant les siennes, ils s'aperçurent qu'un dernier souffle de vie lui restait. On le jeta dans un fourgon, on l'emporta. Décidément la mort ne voulait pas de lui.

Ce fut dans les mines de Sibérie que s'acheva sa guérison. Il y vécut pendant trois ans, fou de colère et de douleur, n'ayant qu'une pensée, qu'une espérance, sortir de ce tombeau, revoir son pays, sa femme, embrasser son enfant! Grâce à ce souvenir, il eut la patience de tromper ses gardiens, le courage d'échapper à cet enfer.

Libre enfin, mais sans ressources, sans guide, en haillons, traqué comme une bête fauve, se cachant de jour, ne marchant que la nuit, il traversa l'Europe, la France, que les alliés occupaient encore. A chaque étape, c'était un nouvel obstacle, une nouvelle humiliation, un nouveau péril. Il surmonta tout, il endura tout. Vingt fois, exténué de fatigue, on le vit tomber au bord de la route. Il avait mendié, lui, le général Simon!

Mais que lui importaient toutes ces tortures!

Devant lui, à l'horizon, il voyait son foyer, son enfant, sa femme! On le pleurait! On l'aimait! On l'attendait! Galvanisé par ce mirage, Simon retrouvait des forces; il marchait encore, il marchait toujours!

Nous l'avons vu arriver, apparaître au caporal Dominique. Il vient de lui enjoindre d'expliquer ses premières paroles, et déjà pressentant une épreuve plus cruelle encore que toutes celles qu'il a subies, il le regarde, il l'écoute.

— Mon général, dit le soldat, vous savez combien je vous respecte et quel est pour vous mon attachement!... Là-bas, quand vous êtes tombé, je vous couvrais de mon corps... Aujourd'hui, pour conjurer le chagrin qui vous menace, je donnerais ma vie!... Et cependant je vais épouser Joséphine... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit!... Ça ne nous avancerait à rien!... Mon général, croyez-en votre fidèle Dominique, il ne faut accuser personne... C'est une fatalité!... Cré nom! j'en ai froid jusque dans la moelle des os... Je n'ose pas!

Simon restait immobile, l'œil fixe, le visage livide, le sein haletant. Ses longs doigts décharnés martelaient impatiemment la table. Il répétait d'une voix saccadée:

— Va!... Mais, va donc!... J'attends!

— Pour lors, reprit Dominique, je revins au pays. Moi-même j'y apportai la nouvelle de votre mort. Ah! brigand que je suis, je ne me le pardonnerai jamais!... Votre femme prit le deuil. Elle le portait encore quand on me renvoya ici après Leipzig, après Waterloo. Ses parents étaient rentrés en France. Il y avait son cousin, celui qu'on appelle aujourd'hui le comte de Valneuse. Autrefois, durant l'émigration, on les avait fiancés. Je vous le jure, mon général, elle a résisté longtemps; c'est sa famille, c'est le roi qui l'a voulu. On lui reprit le château, qu'on rendit au jeune comte. Pour elle, pour son enfant, l'exil, la misère! Elle se croyait veuve. Toute autre à sa place eût fini par céder. Il y a six mois seulement qu'elle a consenti, qu'elle s'appelle la comtesse de Valneuse!

— Remariée! s'écria Simon, elle s'est remariée!

Il était debout, superbe de désespoir et de colère.

Dominique s'élança vers lui, voulut le soutenir.

Le général l'écarta du geste et, pendant quelques secondes, resta silencieux, comme pétrifié.

De grosses larmes coulaient sur son visage.

Tout à coup Dominique fit un mouvement.

— Qu'y a-t-il? murmura Simon.

On entendait, au lointain, le roulement d'une voiture.

— C'est le comte et la comtesse qui reviennent! dit le soldat.

— Oh! je les tuerai tous les deux! s'écria le général.

Puis, d'un ton qui n'admettait pas de réplique:

— Dominique, commanda-t-il, tu ne m'as pas revu... Tu ne sais rien... Silence!

Le soldat joignit les mains, supplia:

— Mon général, réfléchissez... Pardonnez! je vous ai dit la vérité, souvenez-vous... Je vous dois tout, je vous obéirai. Cependant il faut être juste, et je vous le répète...

— J'en sais assez! interrompit son maître, et je ne prends conseil que de mon honneur. Obéis!

Dominique courba la tête.

La voiture s'approchait rapidement.

Simon se précipita au dehors, traversa la cour à grands pas, atteignit les derrières du château et, par une fenêtre entr'ouverte, y pénétra sans bruit.

Le corridor dans lequel il se trouvait, l'escalier qu'il monta se trouvaient plongés dans les ténèbres. Mais il n'avait pas besoin de lumière pour s'y reconnaître, il était chez lui.

La cloche de la grille, sonnant pour le retour des maîtres, arriva jusqu'à son oreille.

Sur le palier du premier étage une porte s'ouvrit, donnant passage à la femme de chambre, qui descendit à la rencontre de la comtesse.

Simon s'était jeté dans un couloir obscur qui contournait les appartements. Il passa par un oratoire, il entra dans une chambre à coucher, la sienne.

Deux lampes éclairaient cette pièce, élégamment meublée dans le style de l'Empire.

— Rien de changé! murmura-t-il avec un sourire amer, tant mieux!

Au-dessus d'un meuble, dans une sorte de panoplie, il retrouva des pistolets, s'assura qu'ils étaient chargés.

En ce moment, au bas du perron, la calèche s'arrêta.

D'épais rideaux, retombant jusqu'à terre, masquaient les fenêtres.

Le général se glissa dans la profonde embrasure de l'une d'elles; il regarda au dehors.

Le comte descendait de la voiture. C'était un homme jeune encore et d'une tournure vraiment aristocratique.

— Le voilà donc! pensa le proscrit; voilà le mari de ma femme, le père de mon enfant, l'ennemi qui m'a volé tout mon bonheur!

La comtesse à son tour parut, s'appuyant au bras de son nouvel époux.

Le général avait tressailli; il se voila le visage.

Bientôt, au milieu du silence, des portes s'ouvrirent, des pas s'approchèrent.

Simon ne pleurait plus, ne tremblait plus. Caché dans l'ombre des rideaux, effrayant de calme et de résolution, il attendait.

III. — AUPRÈS D'UN BERCEAU.

La comtesse entra vivement, toute émue, toute pâle.

— Quoi ! dit-elle à la femme de chambre qui la suivait, ma pauvre petite Emiliane est souffrante ! Va la chercher, Justine. Rapporte ici son berceau. Je veillerai cette nuit auprès d'elle.

Le comte s'avança.

— Rassurez-vous, dit-il, ce ne sera rien. Un peu de fièvre, voilà tout.

— Vous avez déjà vu la petite ? demanda la jeune mère étonnée.

— Oui, répondit le comte, je craignais pour vous les émotions. Vous savez que le médecin vous les défend. D'ailleurs, ce n'est pas en vain que j'ai promis d'être le père de cette enfant. Je l'aimerai... je l'aime.

Elle lui tendit la main :

— Vous êtes bon. Merci, Georges.

Justine et le valet de chambre parurent, apportant le berceau.

— Voyez, reprit le comte en désignant l'enfant, elle ne s'est pas même réveillée... Elle dort.

Auprès d'un berceau. Dessin de L. Benett.

— Ah ! je respire, murmura la comtesse. Ne faites pas de bruit, silence !

Ces derniers mots s'adressaient aux domestiques, qui s'éloignèrent en marchant sur la pointe du pied.

Déjà la mère, penchée vers sa fille, la contemplait en souriant :

— Gardez-la néanmoins près de vous, dit Valneuse à voix basse. Bonsoir... A demain.

Et, discrètement, il se retira.

Cette scène simple et touchante avait profondément ému le général Simon. Toute sa colère était tombée. Il se disait :

— Voilà un honnête homme ; il sera bon pour ma fille... Il est aimé d'Amélie. Si je réclame mes droits, si je me montre, c'est leur malheur à tous deux... c'est celui de l'enfant... Je suis proscrit, je suis vieux, je suis pauvre... Il vaut mieux que je me sacrifie, que je sois seul à souffrir !... Ou plutôt... oui, c'est cela... rentrons dans la nuit, rentrons dans le tombeau...

Il venait de sentir sous sa capote les pistolets qu'il y avait cachés.

Pendant ce temps-là, la jeune mère s'était agenouillée près du berceau ; elle priait.

Par un interstice des tapisseries, Simon la regardait avec attendrissement.

— Qu'elle est belle ! se disait-il. Oh ! que je l'aime !... Mais j'ai juré qu'elle serait heureuse... je tiendrai mon serment. Qu'étais-je pour elle ? un père, un serviteur... Le devoir d'un serviteur, c'est de mourir, s'il le faut, pour ses maîtres. Tout ce que nous avons fait depuis

vingt ans semble anéanti... La révolution, toutes ces guerres, mon grade, mon titre, mon mariage... illusions!... J'ai rêvé, je me réveille. Allons! vieux Simon, courage!... Dieu te pardonnera... C'est pour le bonheur des autres!

Amélie s'était couchée, dormait.

Une veilleuse placée entre le lit et le berceau éclairait à la fois l'enfant et la mère.

Simon écarta doucement les rideaux, glissa sur le tapis comme une ombre, regarda longuement sa femme, sa fille... et, leur envoyant des baisers, il s'éloigna.

Il sut retrouver l'oratoire, le corridor, le petit escalier, la fenêtre encore entr'ouverte.

Mais comme il allait franchir la grille, Dominique, qui l'avait attendu, se jeta tout à coup devant lui, palpitant d'effroi.

— Ne crains rien, dit le général avec un sourire, je ne tuerai personne... Toi seul m'as revu, oublie-le!... Tu m'avais pris pour un fantôme, je ne suis qu'un fantôme... Adieu!

Dominique, prosterné devant Simon, lui baisait la main.

— Mais vous, mon général, s'écria-t-il, qu'allez-vous devenir?

Simon lui montra le ciel et disparut.

Pendant quelques minutes, Dominique resta songeur.

Puis, tout à coup, se frappant le front.

— Oh! murmura-t-il, je ne le quitterai pas ainsi!... Tant pis pour Joséphine... Mais je le suivrai, fût-ce au bout du monde!

Il rentra vivement dans sa loge, ouvrit un tiroir, prit tout l'argent qui s'y trouvait, s'élança sur les traces de l'exilé.

Déjà celui-ci remontait le chemin par lequel il était descendu la veille au soir.

La nuit était sombre, l'atmosphère lourde et chargée d'électricité. On sentait l'approche d'un orage.

Simon, qui marchait d'un pas rapide, avait de l'avance. Dominique fut longtemps à le retrouver. Il commençait à craindre d'avoir perdu sa trace, lorsqu'enfin, à la lueur d'un premier éclair, il l'aperçut, s'engageant dans le chemin creux qui serpente au flanc de la montagne.

Le caporal aussitôt ralentit le pas.

Le vent s'élevait, fouettant des tourbillons de pluie. Bientôt le tonnerre gronda.

Dominique n'avait plus à redouter que le bruit de ses pas parvînt à l'oreille du proscrit. L'obscurité profonde dissimulait sa poursuite. Parfois il s'arrêtait, attendant une lueur qui lui permît de revoir, sur quelque éminence, la haute silhouette de son maître. Puis, certain d'être sur la bonne piste, il se remettait en chemin.

Simon ne soupçonnait pas qu'on l'épiât ainsi. Absorbé dans sa douleur, perdu dans la tempête, il pressait le pas, comme un homme qui marche droit à son but.

Ce but, c'était le Trou de l'enfer.

Au moment où il y arriva, l'orage éclatait dans toute sa fureur. Le ciel était en feu, la montagne s'illuminait jusque dans ses profondeurs.

Le proscrit sonda du regard l'abîme et murmura :

— On n'est jamais descendu dans ce gouffre, j'y disparaîtrai pour jamais!

Il avait emporté les pistolets; il les sortit de sa capote, il les arma.

Puis, après une courte prière, il se pencha vers l'abîme, il dirigea l'un des pistolets vers son front, l'autre vers son cœur.

Tout à coup la foudre sillonna le ciel et tomba dans la vallée sur l'église du village.

Simon vit le clocher tout en flammes et la croix qui resplendissait à ses yeux.

— Non! s'écria-t-il, je suis chrétien! Dieu lui-même me rappelle que le suicide est un crime!

Il avait jeté ses armes dans le gouffre. Ce même signe rédempteur qui venait de lui apparaître, sa main le traça sur sa poitrine.

Au même instant Dominique se précipitait sur lui, l'étreignait dans ses bras, l'entraînait, l'emportait à quelques pas de là.

— Mon général!... je vous en supplie... je ne veux pas... non, je veux pas que vous mourriez ainsi... C'est la mort des lâches!

— Calme-toi, lui répondit son maître, je vivrai... j'aurai le courage de vivre. Oui, c'est un avertissement du ciel... Un jour peut-être, il me sera permis de leur être utile. Adieu!

Mais Dominique ne l'entendait pas ainsi.

— Cette fois, dit-il, vous ne partirez pas seul. Je m'attache à vos pas, je ne vous quitte plus.

Simon refusa du geste.

— Non. Reste auprès de ma fille, auprès de sa mère. Veille sur elles...; et si jamais quelque danger les menace, s'il est besoin que je revienne pour les protéger, pour les sauver, appelle-moi... écris-moi...

Il s'arrêta, réfléchissant.

— Mais où cela? comment?... Écoute... Tu mettras une feuille de papier blanc sous enveloppe, et sur cette enveloppe ce même signe qui m'a défendu de mourir... Une croix... puis trois mots : *Paris, poste restante.* En quelque endroit que j'aille, j'écrirai pour qu'on me fasse parvenir ton message, et seulement alors je reviendrai, tu me reverras... Donne-moi la main, Dominique... et, pour la dernière fois peut-être, embrassons-nous!

— Soit, mon général, mais d'abord j'ai quelque chose à vous demander...

— Quoi donc?... Parle...

En hésitant le soldat répondit :

— J'ai cru deviner à votre équipement... faites excuse, mon général, il n'y a pas d'offense... Mais un échappé de Sibérie ne doit pas avoir grand argent... Bref, j'ai noué dans un coin de mon mouchoir mes petites économies... Acceptez-les, et votre soldat sera content.

— Merci, Dominique... mais tu t'es trompé; je n'ai besoin de rien... Parole! répliqua Simon, qui lui tendait les bras.

Dominique comprit qu'il ne fallait pas insister. Il profita de l'accolade pour glisser son boursicot dans la poche béante de la vieille capote en haillons.

Le proscrit ne s'en aperçut pas.

— Adieu! conclut-il. Adieu, mon ami... Souviens-toi!

Et, comme une ombre, il se replongea dans la nuit.

IV. — MARS RESTAURATEUR.

Dix-sept ans se sont écoulés. La scène se passe à Paris.

Il y avait en 1833, sur le quai de l'Horloge, au coin de la rue du Harlay, un petit restaurant remarquable par le beau vermillon de sa devanture et par le tableau qui lui servait d'enseigne.

Ce tableau représentait, non sans quelque mérite, un

grenadier de la garde impériale se drapant dans les plis d'un drapeau autrichien qu'il venait de prendre à l'ennemi.

On lisait en dessous :

AU GRENADIER D'AUSTERLITZ.

Quelques jeunes artistes, qui devinrent plus tard célèbres, fréquentaient l'établissement ; l'un d'eux avait barbouillé cette pochade héroïque.

Des employés du Palais, des plaideurs, des ouvriers complétaient la clientèle.

On descendait deux marches pour entrer dans la boutique. Tout y respirait l'ordre et la propreté. Pas une tache aux rideaux quadrillés roses et blancs qui retombaient devant les fenêtres. Les petites tables de marbre, les verres à côtes, les assiettes et les chopines en faïence brune, les couverts de fer, tout était net et brillant.

Dans le fond, de l'autre côté d'un vitrage légèrement dépoli, on entrevoyait sur le fourneau des casseroles de fonte, une grande marmite et, devant elle, en rangs de bataille, des bols où le pain, déjà coupé, attendait qu'on trempât la soupe.

Dès l'aube naissante, l'hôtesse mettait en train ses fricots, son bouillon. A partir de neuf heures, elle trônait dans son comptoir d'étain. Les mesures et les brocs s'y reflétaient comme en un miroir. Tout en versant le petit vin à douze, elle encaissait la recette et surveillait activait son mari, dont le rôle consistait à servir la pratique, à laver la vaisselle.

C'était une femme jeune encore, très-soigneuse de sa petite personne, silencieuse et calme, au nez retroussé, à l'œil bleu clair. Elle avait une dignité, une placidité que rien ne pouvait émouvoir.

Quant au mari, c'était le grenadier de l'enseigne. Cinq pieds six pouces, une figure martiale, le teint bistré, le nez droit, l'œil noir et vif, de belles dents, les cheveux taillés en brosse, de petits favoris, l'impériale et la moustache. Il avait cinquante ans environ, sa tenue était irréprochable ; une tenue militaire : bonnet de police, faux-col roide et coupant la joue, veste bleue, pantalon pareil, des guêtres, un grand tablier blanc, le ruban de la Légion d'honneur.

Ce héros, ce géant était l'humble serviteur de sa petite femme, il lui obéissait au doigt et à l'œil.

Mais malheur à qui se fût permis d'en rire ! Avec tout autre que Joséphine, Dominique n'était pas endurant.

Nous venons de les nommer ; ce sont nos deux anciennes connaissances du château de Valneuse.

Comment et pourquoi sont-ils venus des Vosges au quai de l'Horloge, on le saura bientôt.

Neuf heures allaient sonner, Joséphine s'installait au comptoir, Dominique, dans la cuisine, préparait ses portions. Deux clients venaient d'entrer.

Mme Dominique les honora d'un sourire amical. C'était la fine fleur de sa clientèle, deux jeunes hommes aux manières distinguées, à la physionomie sympathique. Le plus âgé — vingt-cinq ans peut-être — posa sur la table un rouleau de musique ; ce devait être un artiste. L'autre avait sous le bras un grand portefeuille, tout bourré de paperasses. Cependant rien en lui ne sentait l'avocat.

— Mon cher ingénieur, lui dit son compagnon, je suis heureux du hasard qui nous permet de déjeuner ensemble.

— Moi de même, Lucien, répondit l'autre. Mais je n'ai qu'une demi-heure ; il faut qu'avant l'audience je cause longuement avec notre avoué, avec notre défenseur.

— Espères-tu que le procès se termine aujourd'hui ? demanda Lucien.

— Hélas non ! sans cesse on nous suscite de nouvelles difficultés. C'est une de ces causes interminables qui sont la ruine d'une famille !

— Pauvre comtesse de Valneuse ! murmura l'artiste.

Puis, frappant sur la table :

— Allons donc, Dominique ! Fernand est pressé.

— Voilà ! voilà !... Présent ! répliqua le grenadier qui s'avançait, apportant les vivres.

— Merci, mon brave ! dit Fernand. N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de Marengo ?

— 14 juin 1800 ! j'en étais ! répondit fièrement Dominique. Ah ! ce fut chaud...

— Comme ce potage, dit Lucien qui s'était brûlé.

— Plaisantons pas avec les grands souvenirs ! répliqua le grognard. Quelle bataille ! quelle victoire ! Kellermann ! Lannes ! Desaix ! Napoléon !...

— Dominique ! interrompit froidement Joséphine, voilà du monde.

— On y va ! fit le grenadier, changeant aussitôt de ton.

Quelques ouvriers s'attablèrent ; Dominique les servit.

— Patron, lui dit l'un d'eux, le drapeau qui est peint sur l'enseigne, n'est-ce pas que c'est à Austerlitz que vous l'avez pris ?

— A Austerlitz ! répliqua le vieux soldat, et ce ne fut pas le seul de la journée. Le lendemain, quand le petit caporal nous dit : « Soldats, je suis content de vous ! » il ajouta : « Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers... »

Joséphine souffla de nouveau sur cet enthousiasme.

— En voilà assez, Dominique ! Sers donc ces messieurs, fit-elle de sa petite voix calme et brève.

— Hum ! hum ! gronda le vieux lion, qui s'en retournait à sa cuisine.

Lucien et Fernand avaient déjeuné. Tout en payant au comptoir, ils dirent à l'hôtesse :

— Laissez donc parler ce pauvre Dominique... C'est votre gloire !

— Et j'en suis fière ! répliqua-t-elle avec une certaine émotion, mais nous ne sommes pas ici pour raconter l'histoire de la grande armée. Voici qu'on arrive en foule.

Effectivement, la gargote se remplissait. Déjà presque toutes les tables étaient occupées.

Dominique ne savait plus auquel entendre. Il trempait une soupe par-ci, distribuait un fricot par-là, mais en grommelant sous sa moustache. Il avait sur le cœur les deux interruptions de sa despotique moitié.

Le convives de la seconde table le comprirent, et soit commisération, soit malice, ils l'arrêtèrent au passage dans un moment où la presse semblait se ralentir.

— Halte ! halte donc, l'ancien ! Trinquez avec nous !... C'est à Wagram, n'est-il pas vrai ? que vous avez été décoré...

— Non, ce fut à Iéna ! répondit Dominique.

Et, comme l'attention de Joséphine était ailleurs, il accepta le verre de vin, il poursuivit :

— Fameuse affaire ! Augereau ! Ney ! Murat ! J'avais empoigné un colonel prussien ! Ce fut l'Empereur lui-

même qui, détachant sa propre croix, avec une épingle à lui... Il avait une épingle !... Cré nom ! Je la conserve comme une relique...

— Mon ami, dit en souriant Joséphine, les assiettes manqueront ; va laver ta vaisselle.

Il eut un geste de révolte, un regard de colère, mais qui s'éteignit aussitôt. Sa petite femme, toujours impassible, lui montrait l'arrière-boutique.

Le héros d'Austerlitz s'empressa de regagner son fourneau. A travers le vitrage, on le vit s'armer d'une grande lavette et s'escrimer contre la faïence en maugréant :

— Cré mille noms ! Un vieux soldat d'Egypte !... Vainqueur de l'Europe coalisée... Tonnerre ! si les Autrichiens me voyaient !... Friedland ! la Moskowa ! la Bérésina ! Lutzen ! Champaubert ! Waterloo ! sacrrr...

Et c'étaient des jurons, un fracas qui rappelaient le bruit des galets roulés par les vagues.

De temps en temps, pour conjurer cette tempête, Joséphine frappait un petit coup sec sur son comptoir, ou bien disait :

— Tu sais qu'on t'entend !... Trois haricots de mouton, trois !... Que désire monsieur ? un bouillon... Dominique, un bouillon pour le 7.

A la table qui portait ce numéro venait de s'asseoir un grand vieillard, enveloppé, malgré la saison, dans un carrick grisâtre qui lui remontait jusqu'aux oreilles. Son chapeau, à larges bords, était enfoncé jusqu'aux

Mars restaurateur. Dessin de L. Benett.

yeux, que masquaient des lunettes vertes. On ne distinguait de son visage qu'un nez en bec d'aigle, une barbe blanche.

C'était la première fois que Joséphine le voyait. De là son affabilité toute particulière.

Dominique accourut avec le potage demandé.

Comme il le posait sur la table, l'inconnu se dégagea de son collet, releva son feutre, ôta ses lunettes et, touchant le bras du grenadier, le regarda fixement.

Un cri s'échappa des lèvres de Dominique.

Il recula, les yeux démesurément ouverts, la bouche béante, dans un tel trouble, dans une telle joie, qu'il ne s'aperçut même pas que le bol et l'assiette tombaient en se brisant à ses pieds.

Déjà le vieillard était rentré sous sa carapace.

— Suis-moi, dit-il; viens

Et jetant quelques pièces d'or sur le comptoir, il disparut.

Dominique se débarrassa vivement de son tablier, s'élança sur les traces du vieillard.

Vainement Joséphine voulait admoneste, rappeler son mari. Il ne l'entendit même pas; il avait reconnu son général.

V. — EXPLICATIONS.

Une voiture attendait à quelques pas de là sur le quai.

Simon fit monter Dominique auprès de lui.

— A l'hôtel ! cria-t-il au cocher.

Les chevaux partirent au grand trot.

Le grenadier s'était assis sur la banquette de devant, il avait saisi les deux mains du général, il les couvrait de baisers et de larmes.

— Cré nom ! balbutiait-il en même temps, le retour de l'île d'Elbe ne m'a pas causé tant de joie ! C'est vous ! c'est bien vous !... Mais dites-moi donc, mon général, que ce n'est pas un rêve !

— Calme-toi, répondit le vieillard. Pourquoi cette surprise?... Ne m'as-tu pas envoyé le signe de ralliement dont nous étions convenus?

— Fectivement... Mais il y a deux années de cela... Je vous croyais mort, et pour tout de bon cette fois.

— J'étais à l'autre bout du monde. Il a fallu du temps pour que ta lettre me parvînt, pour qu'on me permît de reprendre ma liberté.

— Quoi ! encore prisonnier, malheureux ?

— Non, j'étais puissant, je suis riche. Mais toi, mon

En Perse. Dessin de L. Benett.

pauvre Dominique, pourquoi ce métier, cette cantine?...

Le grenadier releva fièrement la tête :

— Quant à ça, mon général, je n'en ai pas à rougir... Ni Joséphine non plus. Si nous voulons gagner de l'argent, c'est pas pour nous.

— Pour qui donc ?

Dominique tortilla sa moustache, et répondit :

— C'est mon secret.

— Soit ! fit Simon, je serai plus confiant. Voici mon histoire : J'avais rejoint quelques compagnons d'armes. L'occasion se présenta de passer en Asie, au service de la Perse, qui se défendait alors contre les envahissements de la Russie. Combattre les Russes, c'était presque combattre encore pour la France, c'était poursuivre la revanche de 1812. Par nous, l'armée persane fut organisée à l'européenne, et vingt fois con-

duite à la victoire. Mes compagnons périrent dans cette lutte. Seul j'y survécus, comblé d'honneurs et de richesses. Le nombre enfin nous écrasa. Au prix de quelques provinces, la paix fut conclue. D'autres ennemis, les Tartares, menaçaient ma seconde patrie. Je me retournai contre eux. Il y a six mois, lorsque ta lettre m'arriva, je bataillais encore sur les confins de la Chine. J'en finis d'un dernier coup, n'aspirant plus qu'à revoir ma fille... et sa mère ! Vainement on a voulu me retenir. Elles avaient besoin de moi. J'ai tout quitté. Me voici... Il va sans dire, mon vieux Dominique, que je t'apporte ta part.

— Ma part ? répéta le soldat, étonné.

Le général tira de sa poitrine un vieux mouchoir de coton.

— Oublies-tu, dit-il, le boursicot qui était là dedans, que tu glissas dans ma poche. C'est grâce à cet argent que j'ai reconquis la fortune. J'acquitterai ma dette. Mais nous causerons de cela plus tard. Elles d'abord ! Parle-moi d'elles !

Mais la voiture, en ce moment, arrivait à l'hôtel Meurice.

L'appartement de Simon était au premier étage. Un nègre, vêtu du costume oriental, attendait son maître, et le débarrassant du carrick, il lui passa la longue kaba persane, il lui présenta le bonnet d'astrakan. Puis, sur un signe, il se retira.

— Qui reconnaîtrait ainsi le général Simon ! murmura Dominique.

— Le général Simon est mort, dit le vieillard ; je suis le nasaktchi Darius-Abbas.

Et, l'invitant à s'asseoir, il s'assit lui-même, il l'écouta.

— Pendant quatorze ans, commença le grenadier, aucune occasion ne se présenta de vous donner l'alarme. Tout allait bien. Mlle Emiliane, votre fille, grandissait en beauté comme en bonté. Tout le monde dans le pays l'adorait et l'aimait. Elle était heureuse, et sa sœur aussi...

— Sa sœur ? murmura douloureusement Simon.

— Oui... fit Dominique avec une certaine hésitation, la comtesse a maintenant une seconde fille... Mlle Zoé... Ah ! mon général, il faudra la protéger aussi celle-là... Ce sont bien les deux sœurs !... Une ange comme l'autre !... Et si vous saviez comme elles s'aiment toutes les deux !...

— Continue, dit le vieillard.

— Sous le rapport de la fortune, reprit l'ex-caporal, les choses marchaient à l'avenant. Le comte avait là-bas des mines, des forges, une grande industrie, où tout le monde gagnait gros. Vers 1828, ça se ralentit. De mauvaises rumeurs coururent. On parlait d'embarras, de gêne. A la révolution, tout s'arrêta. La ruine ! De plus, comme un malheur ne vient jamais seul, un incendie dévora l'usine et le château. La comtesse et ses deux filles se trouvèrent surprises, enveloppées par les flammes. Moi, je me chargeai de Mlle Émiliane... Oh ! faut pas m'en remercier, mon général, c'était ma consigne !

— Mais la comtesse ! Amélie...

— Elle avait voulu rester la dernière, exigeant que son mari sauvât d'abord leur fille. Comme il emportait à son tour la mère, un pan de mur s'écroula, les ensevelit tous les deux. Lorsqu'on parvint à les dégager, le comte était mort, la comtesse était aveugle.

— Aveugle ! O mon Dieu ! s'écria Simon qui, dans ses mains, se cacha le visage.

Après un silence, Dominique poursuivit :

— Vous jugez que cette catastrophe n'arrangea pas les affaires. Des créanciers surgirent de toutes parts, et se montrèrent impitoyables. Un surtout, celui qu'on appelle le chevalier d'Aigrefeuille. C'est un cousin cependant, mais un vieil avare ! Il ameuta les autres. Un procès s'engagea qui, perdu, gagné, reperdu, n'en finira jamais, malgré les efforts de M. Fernand, un véritable ami, un brave jeune homme ! Il y a aussi M. Lucien... Mais nous en recauserons. La comtesse, pour soutenir son bon droit, pour tenter la guérison de ses pauvres yeux, vint à Paris avec ses deux filles... Et naturellement je les ai suivies. Chose promise, chose due. Dans la vieille garde, on ne manque pas à sa parole !

Le général serra la main du soldat.

— En arrivant, reprit Dominique, j'allai jeter à la poste la lettre qui vous est parvenue si tard. Il y avait urgence ! La comtesse ne possédait plus qu'un peu d'argent, quelques bijoux. Ce fut bientôt dévoré par les avocats, par les médecins. M. Lucien et M. Fernand ne sont pas riches. Joséphine et moi, nous avions placé toutes nos économies dans l'usine. Autant de flambé ! Nous ne nous en plaignons pas, c'est comme qui dirait les malheurs de la guerre !

— Cependant, observa Simon, ta femme me paraît aimer l'argent...

— Plaît-il ? fit Dominique en dressant l'oreille. Ah ! ah ! vous vous figurez ça, mon général ?

— Je me trompe peut-être, mais je l'ai trouvé un peu exigeante, un peu dure envers toi...

— Cré nom ! fit le grenadier, voilà ce que je craignais !... On l'accuse... et c'est vous... ma foi ! tant pis, je vous dirai la vérité. Il y va de l'honneur de Joséphine et conséquemment du mien !

— Explique-toi. Je serais enchanté de savoir qu'elle vaut son mari.

— Elle vaut cent fois mieux ! Jugez-en ! Mais il me faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Lors de notre mariage, Joséphine entra au service de la comtesse, comme femme de chambre d'abord, puis comme femme de confiance. On l'avait appréciée, elle montait en grade. La direction de la maison, les clefs de tout ! C'est ma femme qui a élevé les deux demoiselles ; elles l'ont en grande estime, en grande amitié. Joséphine les tutoie. Ce n'est plus une domestique. Sauf votre respect, c'est comme une seconde mère.

En parlant ainsi, Dominique s'était ému, une fierté touchante animait sa rude physionomie, brillait dans son regard. Il était lancé, il poursuivit :

— La comtesse espérait trouver à Paris des ressources qui lui manquèrent. Jamais nous n'avions parlé de nos gages. Ce fut elle qui nous dit : « Mes amis, je suis trop pauvre maintenant, il faut nous séparer ! » Et c'était bien par discrétion, pour ne pas abuser de notre dévouement, car elle pleurait. Les demoiselles aussi. Déjà je protestais, disant que la vieille garde meurt et ne se rend pas. Joséphine me fit un signe, et je me tus. Quand nous fûmes seuls, elle me dit : « C'est en ne restant pas avec nos maîtresses que nous pouvons efficacement les servir ; elles seront bientôt dans la misère, elles manqueront de pain. »

Simon fit un mouvement, Dominique un geste.

— Le mot est lâché, reprit-il, je ne m'en dédis pas. Joséphine avait guigné la gargote du quai de l'Horloge, qui était à vendre. On en demandait deux mille

francs ; son oncle lui prêta la somme, et nous voilà fricotant tous les deux. Non pas pour nous, cré nom ! mais pour la comtesse et ses filles. L'argent qui se gagne chez nous, on le repasse en cachette à Mlle Émiliane, qui seule a conscience de la situation de sa mère, et qui ne nous fait pas l'affront d'un refus. Quant à sa sœur, c'est si jeune que ça voit tout en rose. La comtesse est aveugle, elle croit que la vie ne coûte presque rien à Paris ; c'est sa fille aînée qui va aux provisions. Moi de même, pour le *Grenadier d'Austerlitz*. Mon champ de manœuvres, présentement, c'est la halle... et la cuisine !... La cuisine ! le tablier blanc ! la cuiller à pot ! la lavette !... Cré nom ! ce n'est pas drôle, et bien souvent j'enrage ! Je me négligerais, je m'oublierais si Joséphine n'était pas là pour me rappeler à l'ordre, au devoir. Quand c'est fini, elle m'embrasse, elle m'assure que je lui plais encore plus, portant un bouillon, que prenant un drapeau. Et puis il y a ma croix d'honneur qui sauve tout ! Voilà ce que je ne voulais pas vous dire, mon général, mais vous avez méconnu Joséphine ! Fallait bien la défendre et prouver que, si c'est une femme de tête, c'est en même temps une femme de cœur !

Simon pleurait. Comme autrefois sur le bord du Trou de l'enfer, il attira vers lui son vieux grenadier, il l'étreignit dans ses bras.

Puis, riant à travers ses larmes :

— Au diable la gargote ! s'écria-t-il. Ta main, faite pour manier un fusil, ne sera plus déshonorée par la cuiller à pot ! Je demanderai pardon à Joséphine, je l'aime autant que son mari, je vous prends avec moi tous les deux... Mais puisque je te dis que je suis riche !... des millions... Un nabab !

Depuis un instant, Dominique s'efforçait en vain de placer son mot.

— Minute ! put-il enfin répondre, nous ne pouvons pas permuter ainsi du jour au lendemain. La comtesse se douterait de quelque chose...

— Tu diras que tu as trouvé une excellente place ! une occasion avantageuse de céder ta boutique...

— Ce ne serait que la vérité, car notre prédécesseur s'offre à la reprendre, et même avec du boni... Faut être juste, nous menions ça militairement.

— Arrêtez donc la vente aujourd'hui même, et n'importe à quel prix. J'entends, mon brave Dominique, que tu ne serves plus une portion, que tu ne laves plus une assiette...

— Cré nom ! ça me va !

— Dès ce soir, vous vous installerez chez moi.

— Ici ?

— Non... Quel quartier habite la comtesse ?

— Rue Jacob.

— Peut-être y trouverons-nous un appartement à louer.

— Dans la même maison ! Le second étage est vacant ; elle occupe le troisième.

Simon frappa sur un timbre ; le nègre reparut.

— Fais atteler.

— Mais, observa Dominique, je ne pense pas que vous ayez apporté d'Asie votre ameublement. Il faudra quelques jours...

— Avec de l'argent, tout s'obtient à Paris en quelques heures.

On remonta en voiture.

Le grenadier paraissait sous l'obsession d'une pensée importune.

— Qu'as-tu ? demanda Simon.

— Je pense à la comtesse ! répondit Dominique, c'est une sainte dame, l'honneur même, et très-pieuse. Si elle soupçonnait que, lors de son second mariage, le général Simon existait encore...

— Pour elle comme pour tous, dit celui-ci, le général Simon n'existe plus. C'est au service du nasaktchi Darius-Abbas, que tu vas entrer.

— C'est juste ! Mais Joséphine ?

— Puis-je me fier à sa discrétion ?

— Je vous réponds d'elle comme de moi-même.

— C'est bien. Hormis vous deux, personne ne saura qui je fus, pas même ma fille ! Depuis le jour où je tombai sur les bords de la Bérésina, depuis vingt et un ans, nul ne m'a revu. La captivité, le chagrin, l'exil, le soleil d'Orient, les fatigues, les années m'ont rendu méconnaissable. Ce costume que j'ai adopté, ce nouveau nom que je porte éloignent tous soupçons. Pour mes anciens compagnons d'armes, et bien peu survivent ! Darius-Abbas sera un général persan, rien autre chose. Déjà le hasard m'a permis de tenter l'épreuve. J'étais un homme jeune encore lorsque j'ai disparu. Aujourd'hui, près de soixante et dix ans ! Un vieillard !

Dominique n'était pas encore convaincu.

— Mon général, dit-il, vous oubliez que tout à l'heure, à première vue, certain grenadier de ma connaissance n'a pas hésité. Il y a la mémoire du cœur. De plus, là, sur votre front, cette balafre...

Simon avait relevé son bonnet d'astrakan ; il le rabaissa jusque sur ses sourcils, et s'enveloppant dans sa kaba noire, sur laquelle tombait sa longue barbe blanche, il regarda Dominique. Ce n'était plus le même homme. Son teint d'une pâleur olivâtre, ses traits naturellement allongés, accentués, avaient pris le caractère oriental. Il ne parlait plus le français qu'avec un accent étranger. L'illusion était complète.

— D'ailleurs, conclut-il, la comtesse a perdu la vue... Et sa fille... ma fille... n'était pas encore née lorsque je suis mort.

On arriva rue Jacob.

Un écriteau, suspendu devant la porte cochère, confirmait l'assertion de Dominique. Sans même visiter l'appartement, Darius-Abbas l'arrêta.

Après quoi, le nasaktchi se fit indiquer un tapissier du voisinage où, moyennant une somme payée d'avance, il obtint la promesse que, le soir même, un cabinet de travail et deux chambres à coucher seraient prêtes. Quant au reste, le lendemain.

Une heure plus tard, on était de retour à l'hôtel Meurice.

Sous le péristyle, Darius-Abbas pria le maître de la maison de lui envoyer, vers la nuit, un homme adroit, discret et sûr, pour une commission importante. Enfin, s'adressant à Dominique :

— La voiture va te ramener chez toi, lui dit-il à voix basse. Tu m'as bien compris n'est-ce pas ? Ce soir, à huit heures, rue Jacob, tu me présenteras ta femme. Vous monterez ensuite chez la comtesse. Pour expliquer votre brusque changement de condition, Joséphine imaginera une histoire. Quand on sonnera, tu iras ouvrir. Un pli cacheté te sera remis pour la comtesse de Valneuse, qui, provisoirement, se trouvera à l'abri de la misère. Ne vous étonnez de rien, faites tout accepter. A ce soir !

CH. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES MÉMOIRES D'UN CHÊNE (1).

Circulation de la séve. — Ce que boivent les racines. — Goût des végétaux pour l'acide carbonique. — Ce qu'ils en font. — Avidité des racines. — Leur instinct. — Interruption. — Que les plantes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. — Les plantes sensibles. — Celles qui remuent. — Celles qui dorment. — Entêtement des feuilles. — Les plantes volubiles. — De droite à gauche et de gauche à droite. — Que la tigelle et la radicule savent ce qu'elles ont à faire. — *L'Esprit des Plantes*. — Le haricot récalcitrant de M. Grimard. — La pomme de terre captive. — Son évasion. — Triste fin. — Double fonction de la racine. — Ses stratagèmes. — Le chêne de Ville-d'Avray. — Supplice de Tantale. — La racine libératrice. — Les ormes de Duhamel. — La tranchée inutile. — — Le chemin couvert. — L'invasion. — Individualité des organes des végétaux. — République et Monarchie. — L'ascension de la séve. — Machine hydraulique. — Les forces vitales. — L'osmose. — Un *canard*. — La capillarité. — Le travail des feuilles. — Un peu de chimie. — Respiration et transpiration. — Action de la lumière. — Descente de la séve. — Le *cambium*. — — La plante morte et la plante vivante. — Les platanes de la Teste. — Le pin d'Italie et son boulet. — Le bourgeon. — Le *nœud vital*.

La circulation chez l'animal est complète et continue. C'est toujours le même courant sanguin alimenté par le chyle et vivifié par l'oxygène, qui traverse avec une rapidité prodigieuse le cœur, les poumons et l'organisme entier. La circulation, chez la plante, n'est qu'une demi-circulation. Une même goutte de séve n'accomplit jamais qu'une seule évolution de la racine à la feuille et de la feuille à la racine. Elle est en partie épuisée ou fixée avant de revenir à son point de départ ; ce qui en reste alors est expulsé et remplacé par de la séve nouvelle. Le mécanisme aussi est différent et beaucoup plus simple, en même temps que plus général, si l'on peut ainsi dire. Les plantes n'ont pas, comme les animaux, des organes spéciaux de digestion et des organes spéciaux de circulation : un estomac et des intestins pour absorber et s'assimiler leurs aliments ; un cœur, des veines et des artères pour distribuer partout le fluide nourricier. Chez elles, les deux fonctions n'en font qu'une, et tous les vaisseaux qui cheminent le long des racines, du tronc et des branches y sont employés. La séve représente à la fois le chyle et le sang. Mais ce sang a besoin, comme celui des animaux, de se mêler à l'air pour devenir propre à la nutrition. Il renferme aussi certains principes non assimilables qui sont expulsés par voie de transpiration et d'excrétion.

Ainsi le végétal ne mange pas : il boit, il absorbe ; il n'a, pour la digestion et la respiration, qu'un seul système d'organes, mais il possède des organes spéciaux pour la respiration ; enfin il élimine, il excrète les substances qui lui sont inutiles et nuisibles. Cela étant bien entendu, voyons comment s'accomplissent ces diverses fonctions. La fonction initiale la plus importante de toutes est celle qui consiste à boire. La soif est l'appétit unique du végétal. Vous ne l'ignorez pas, mesdames, et chaque matin vous prenez soin d'arroser vos fleurs, qui, sans cela, périraient promptement. Vous savez aussi que c'est par les racines qu'elles boivent, mais que l'eau pure ne leur suffirait pas, qu'il leur faut une boisson plus substantielle ; sans quoi, au lieu de planter vos rosiers et vos géraniums dans des pots pleins de terre, vous trouveriez plus simple et plus propre de les plonger dans des vases pleins d'eau, comme vous faites des fleurs coupées qui ne peuvent survivre qu'un jour ou deux à leur amputation. La boisson que les plantes réclament, c'est une eau tenant en dissolution : 1° des sels minéraux empruntés à la terre elle-même ; 2° de l'ammoniaque provenant des matières organiques en décomposition (*humus* ou *terreau*) ; 3° de l'acide carbonique fourni en partie par ces mêmes matières organiques, dont le carbone se brûle lentement, insensiblement au contact de l'air, en partie par les eaux pluviales qui s'en sont chargées en traversant l'atmosphère pour tomber des nuages sur le sol. Vous voyez de quelle valeur est, pour nous autres plantes, l'acide carbonique, puisque non contentes de le puiser directement dans l'air par nos feuilles, nous en demandons encore à la terre humide dans laquelle plongent nos racines. Je dois avouer cependant que celui qui nous vient de cette dernière source nous est probablement beaucoup moins utile que l'autre ; il se peut même qu'il ne nous soit bon à rien du tout. — Alors, direz-vous, pourquoi le prendre ? — Pourquoi ? Par la raison bien suffisante que nous ne pouvons faire autrement. L'eau que nous trouvons dans la terre contient de l'acide carbonique ; nous la prenons telle qu'elle est, provisoirement du moins, et sauf à la filtrer, à la purifier ensuite. Le fait est que, si nous absorbons de l'acide carbonique, nous en exhalons aussi à certains moments et par certains organes ; ce qui prouve jusqu'à l'évidence que nous en avons trop. Ce gaz ne nous est bon et profitable qu'à la condition de se décomposer dans nos tissus, pour que nous prenions son carbone et rejetions son oxygène. Or nos parties vertes ont seules ce pouvoir merveilleux de déterminer la séparation des deux éléments constitutifs de l'acide carbonique, la fixation de l'un et l'expulsion de l'autre. La racine, elle, n'entend rien à l'analyse chimique : elle ne sait, elle ne peut qu'une chose : boire, pomper, aspirer du liquide. Mais rendons-lui justice, elle s'acquitte de ce travail avec une énergie, une persévérance et une activité incomparables... permettez-moi d'ajouter, avec un instinct merveilleux.

— Oh ! s'écria M. R***, l'instinct d'une racine ! Voilà qui est fort ! Pourquoi pas l'intelligence ?

— Intelligence peut-être, reprit tranquillement Johan. Cela dépend du sens qu'on veut attacher à ce mot ; toutefois « instinct » me paraît plus convenable.

— En vérité ! fit ironiquement M. R***. C'est fort heureux vraiment que vous ne donniez pas une âme à vos racines.

— Je ne fais jamais de métaphysique, et je n'affirme point ce que je ne sais pas. Mais il est impossible d'expliquer autrement que par une sorte d'instinct très-analogue à celui des animaux certains actes des plantes ou de tels de leurs organes.

— Les actes d'une plante et de ses organes ! répéta encore M. R*** avec un geste et une intonation qui

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

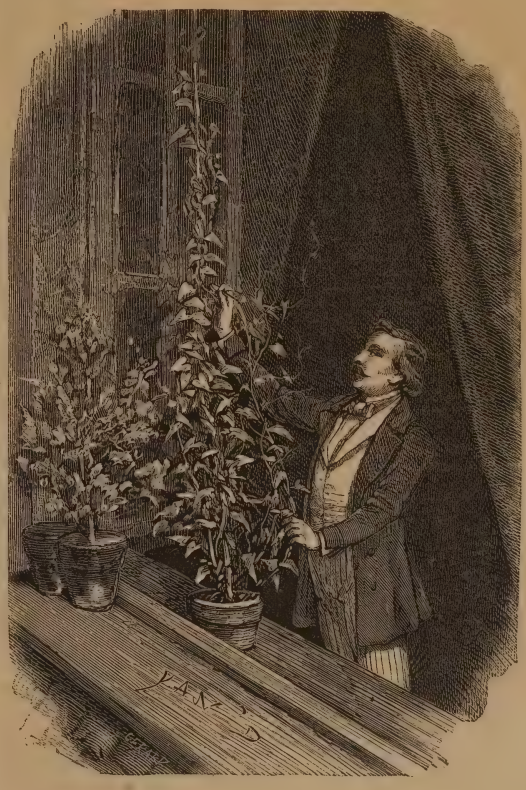
équivalaient à ce sous-entendu. Décidément, il se moque de nous !

Mme R*** prit la parole à son tour.

— Mais mon ami, dit-elle à son mari, vous êtes insupportable. Vous interrompez à chaque instant. Je suis, quant à moi, fort curieuse de savoir comment se manifeste l'instinct ou l'intelligence d'une racine, et je vous prie de ne pas couper ainsi la parole à notre obligeant professeur.

— Allons, soit, je me tais. Parlez, monsieur du Végétal.

— Il me serait facile, reprit Johan, de démontrer par des faits nombreux que les plantes ne sont pas, comme on l'a longtemps admis, faute d'avoir assez observé et expérimenté, des êtres inertes, voués à une vie purement mécanique, ou, comme on dit, végétative. Tous les naturalistes leur reconnaissent aujourd'hui des facultés qui leur permettent d'agir — je maintiens le mot,— et j'entends par là qu'elles peuvent modifier leur manière d'être selon les circonstances, en vue d'assurer leur conservation et leur développement, d'éviter des obstacles ou des périls, de se placer dans les conditions qui leur conviennent le mieux. Je ne parle pas ici de celles qui remuent, qui agitent ou contractent leurs feuilles ou les pétales de leurs fleurs, soit spontanément, soit sous l'influence d'une excitation extérieure. Vous connaissez tous l'histoire de la Mimeuse pudique, ou Sensitive, de la Dionée attrape-mouche ; vous savez que certaines plantes, telles que la fève, les trèfles, la réglisse, les robinias relèvent ou abaissent leurs feuilles pendant la nuit; ce qui a fait dire qu'elles *dorment*. Vous me direz que ce sont là des phénomènes exceptionnels ; à quoi je pourrais répondre qu'ils sont loin d'être aussi exceptionnels qu'on le croit, et que chaque jour en fait constater de nouveaux, depuis que l'attention des botanistes a été appelée sur la sensibilité végétale. Mais je préfère m'attacher seulement à des faits d'un caractère plus général. Quand vous considérez un arbre, la forme de son tronc, la disposition de ses branches et de ses feuilles, le nombre, la direction et l'allongement de ses racines, vous vous imaginez, n'est-ce pas, que tout cela s'est produit au hasard et sans motif; à moins que votre outrecuidant orgueil ne vous persuade que ces choses ont été faites ainsi uniquement pour votre agrément. Eh bien, vous êtes complétement dans l'erreur : tout, dans la structure, le port, les dimensions, la forme d'une plante et de chacune de ses parties, a sa raison d'être, que vous n'apercevez pas toujours, mais que vous n'avez pas pour cela le droit de nier ni même de révoquer en doute. Prenons par exemple les feuilles : elles ont, n'est-il pas vrai, deux faces différentes; une face interne qu'on appelle vulgairement leur *endroit*, et une face externe qu'on appelle leur *envers*. L'endroit est en dessus, l'envers est en dessous. Or, essayez de retourner une feuille en tordant son pétiole ou sa « queue » ; essayez même de renverser un rameau, et vous verrez les feuilles se redresser en dépit de toutes vos persécutions. La tige des plantes volubiles, telles que les liserons, les pois, les haricots, le houblon, ne s'enroule pas non plus au hasard et dans un sens quelconque. Le houblon et le chèvrefeuille s'enroulent toujours de droite à gauche; le liseron et le haricot, de gauche à droite ; et c'est vainement qu'on essaye de leur imprimer une direction inverse : tournée en sens contraire autour d'un bâton, la tige cède d'abord à la violence contre laquelle elle ne peut rien ; mais en s'allongeant elle revient à son invincible inclination, et se replie sur elle-même pour reprendre sa marche normale. Quant aux tiges et aux racines, si elles étaient aussi inertes qu'il vous plaît de le supposer, monsieur R***, il arriverait certainement que dès leur naissance elles se tromperaient de chemin : la tigelle s'en irait en bas, la radicule en haut, et elles périraient toutes deux. Or pareille chose jamais n'arrive, et il y a mieux. On a essayé de retourner dans la terre une graine en train de germer ; on a mis la petite plante la tête en bas et les pieds en l'air. Qu'a-t-elle fait? Chacune des deux parties a fait volte-face ; la tigelle et la radicule se sont croisées : la première pour revenir à la lumière; la seconde pour rentrer dans le sol.



Un haricot récalcitrant. Dessin de Yan' Dargent

Voulez-vous des exemples ? Dans son charmant livre *l'Esprit des plantes*, M. Ed. Grimard vous en donnera des plus probants : il vous racontera la belle conduite d'un haricot, l'histoire dramatique d'une pomme de terre, celle des ormes de Duhamel, et celle du chêne de Ville-d'Avray.

— Oh! comme ça doit être amusant, s'écria Marie. Est-ce que vous ne les savez pas assez pour nous les raconter, ces jolies histoires, monsieur Johan ?

— Il serait un peu long de vous les dire textuellement, et je tiens à vous laisser le plaisir de les lire telles que M. Grimard les a écrites. Mais en voici la substance. Le haricot dont parle notre auteur croissait sur une fenêtre et s'enroulait, selon la loi de son espèce,

de gauche à droite sur le bâton qu'on lui avait donné pour appui. M. Grimard s'avisa de dérouler les cinq spires supérieures et de les enrouler en sens contraire. Le haricot se résigna à cette difformité qui lui était infligée par un être plus fort que lui ; mais il se servit d'une feuille de sa cinquième spire comme d'une main pour se cramponner à la baguette, se retourna sur lui-même et recommença bravement à monter de gauche à droite. Vous en penserez ce qu'il vous plaira, monsieur R***, mais voilà un acte qui n'est pas purement mécanique et qui suppose évidémment chez le haricot une faculté, une puissance d'improvisation.

Le fait relatif à la pomme de terre n'est pas moins significatif. Cette pomme de terre a été enterrée par mégarde dans une cave ; le printemps arrive ; elle germe et pousse une tige. Où va cette tige ? Vers la lumière et le grand air. Mais la lumière ne pénètre dans la cave que par un étroit soupirail percé à deux mètres et plus au-dessus du sol. Comment parvenir à cette hauteur ? Comment grimper le long de ce mur humide et visqueux ? Pour une pomme de terre, qui de sa nature n'est rien moins qu'une plante grimpante, l'escalade semble impossible. Mais de quels efforts héroïques, de quelles tentatives insensées un captif — homme, animal ou plante — n'est-il pas capable lorsqu'il s'agit de sortir de son cachot, de reconquérir sa liberté ! Notre pomme de terre ne perd pas courage ; elle allonge sa tige sur le sol, et sans se tromper de chemin, arrive au pied du mur, juste au-dessous de la lucarne. Il y avait là une vieille planche : elle s'y cramponne ; plus haut, un clou rouillé : elle s'y accroche ; plus haut encore, une pierre faisant saillie : elle s'y repose un instant ; puis de là s'élance par le soupirail, où elle s'épanouit enfin aux rayons vivifiants du soleil... Je regrette d'avoir à vous dire, mesdames, que cette histoire finit mal et que l'intrépide prisonnière ne jouit pas longtemps du bonheur conquis au prix de tant de peines. Un rustre passant devant le soupirail de la cave arracha violemment la tête de la pauvre plante. Le reste de la longue tige retomba sur le sol de la cave et mourut.

L'histoire des ormes de Duhamel et celle du chêne de Ville-d'Avray ne vous laisseront, je pense, aucun doute sur les vertus que j'assignais tout à l'heure à nos racines : énergie, activité, persévérance, stimulées par une soif inextinguible et aussi, je le crois, par un mobile plus noble que ce besoin tout physique : par le sentiment de leur devoir envers le reste de la plante, qu'elles ont pour fonction d'abreuver. Car, ne vous y trompez pas, la racine n'a pas soif pour elle-même ; elle a soif et boit pour la plante entière, pour la tige, pour les branches, pour les feuilles et les fleurs ; et jugez quels flots de liquide il lui faut pomper lorsque la plante est, par exemple, un arbre de ma taille ! Aussi comme elle s'élance, comme elle se faufile en rampant dans toutes les directions ! comme elle multiplie ses ramifications, ses radicelles et son *chevelu !* Vous la voyez tortueuse, noueuse et contournée, et ces déviations, ces nodosités, ces apparentes difformités ne sont à vos yeux que des jeux de la nature, *lusus naturæ*, comme on disait au moyen âge. Erreur et préjugé ! La racine se trace comme elle peut un chemin à travers les pierres et les roches ; elle se raccourcit ou s'allonge, elle descend ou remonte, elle oblique à droite ou à gauche, elle s'étale horizontalement ou plonge verticalement selon les obstacles ou les facilités que lui offre le terrain ; mais elle va toujours cherchant un sol riche en sucs nourriciers, et aussi des points d'appui solides. Car sa fonction est double et consiste à assurer la stabilité de la plante en même temps que sa subsistance... Et tenez, monsieur R***, veuillez vous lever et considérer cette racine en forme de genou qui vous sert de siége. Elle vous semble bizarre, capricieuse. Mais creusez en dessous avec un couteau : vous n'irez pas loin sans rencontrer quelque grosse pierre, quelque fragment de rocher sur lequel la racine a dû ramper pour gagner la bonne terre qui se trouvait au delà.

Ceci me ramène à mon cousin germain, le chêne de Ville-d'Avray. Ce chêne était né dans une anfractuosité de rocher où le vent l'avait semé par hasard comme dans un pot à fleur. Le peu de terre et de débris que contenait cette cavité accidentelle suffit à sa nourriture tant qu'il fut petit ; mais en grandissant il trouva la pitance bien maigre, et un moment vint où, déjà chétif et rabougri, il vit la provende près de lui manquer entièrement. Il était là, comme Robinson dans une île déserte, ou plutôt comme Tantale au bord de sa fontaine. Il voyait à quelques pieds au-dessous de son rocher le sol gras et fertile ; mais comment aller prendre sa part du festin où les autres arbres ses voisins se gaudissaient à loisir ? Ses racines ne pouvaient traverser le bloc de pierre sur lequel le destin l'avait jeté. Fallait-il donc se résigner à mourir ? Mourir si jeune au milieu de cette belle et plantureuse nature, c'était mourir dix fois. Il fit un appel désespéré à ses racines. L'une d'elles alors se hasarda jusqu'au bord de la plate-forme ; puis elle se décida à tenter la descente en se collant le long du rocher pour y pomper chemin faisant quelques parcelles d'humidité. Enfin elle atteignit le sol, la terre promise, et put y enfoncer son éperon. L'arbre était sauvé ! La racine libératrice grossit dès lors rapidement et se transforma en une sorte de tige supplémentaire, tandis que d'autres racines nombreuses se répandirent en tous sens dans les couches perméables nouvellement conquises. Vous avez pu voir dans la forêt de Fontainebleau plus d'un arbre dont l'histoire, sans aucun doute, ressemble fort à celle du chêne de Ville-d'Avray et qui, comme celui-ci, n'ont dû leur salut qu'au dévouement et à... l'intelligence de leurs racines. Je dis intelligence, faute d'un terme plus exact qu'il faudra créer tout exprès pour le je ne sais quoi qui fait agir les plantes ou leurs organes, lorsque ce je ne sais quoi aura été mieux étudié. Le nom, du reste, importe assez peu ; la chose existe, il n'y a pas à en douter : les ormes de Duhamel nous en fournissent une nouvelle preuve. Ces ormes étaient plantés en ligne le long d'un champ que cultivait ledit Duhamel, — un botaniste du siècle dernier. — Ils étaient censés garantir ce champ contre les injures du vent du nord — ou du sud-ouest, je ne sais pas au juste. Mais, à l'exemple de beaucoup d'autres protecteurs, ils vivaient si bien aux dépens de leur protégé, que rien dans le champ ne pouvait pousser. Les racines des ormes sont réputées parmi les plus voraces et les plus envahissantes. Duhamel se mit en devoir d'arrêter leurs déprédations. Le moyen qu'il imagina et mit à exécution lui paraissait infaillible. Entre la rangée d'ormes et le champ, il fit creuser une tranchée profonde et ordonna de couper sans rémission toute racine qui oserait s'aventurer dans le fossé. Mais, pas si bêtes les racines ! Aucune ne se montra. Duhamel ne douta pas qu'elles n'eussent renoncé à leurs idées conquérantes. Il se trompait. En stratégistes habiles, elles avaient pris le parti de s'introduire dans la

place comme font les soldats du génie, par un chemin couvert, en passant par-dessous la tranchée pour remonter de l'autre côté et s'étendre de plus belle dans le domaine du malheureux cultivateur. Si bien que Duhamel n'eut plus d'autre alternative que d'abandonner son champ à l'ennemi ou d'abattre les ormes depuis le premier jusqu'au dernier. L'histoire ne dit pas lequel de ces deux partis lui parut préférable... Eh bien! que vous en semble, monsieur l'incrédule, ajouta Johan après une pause, en se tournant vers M. R***.

— Ma foi! dit celui-ci, c'est très-fort, et je m'incline devant le génie de vos racines. Je me demande seulement pourquoi vous faites honneur de ces stratagèmes à la racine et non à la plante elle-même, ce qui me paraîtrait plus juste, car enfin il n'est pas admissible que l'instinct d'un arbre, si instinct il y a, réside dans ses racines, pas plus que celui d'un animal ne réside dans ses pattes ou dans sa queue.

— Pardonnez-moi, cher monsieur. C'est ici justement qu'il y a lieu d'établir entre le végétal et l'animal, — je parle de l'animal d'un rang élevé, — une distinction très-sensible. L'instinct, chez le premier, n'est pas, comme chez le second, localisé, centralisé dans un organe spécial duquel dépendent tous les autres. La plante n'a point de cerveau; elle n'a même, ou du moins on ne lui connaît rien qui ressemble à un système nerveux. Ses facultés instinctives et volontaires sont obscures et diffuses; elles ont leur siége un peu partout. Non-seulement chaque organe, mais chaque élément d'organe, depuis le plus complexe jusqu'au plus élémentaire, — la cellule ou utricule, — a sa vie et son activité propres, individuelles, bien qu'étroitement liées à la vie et à l'activité des autres parties. Une plante est en somme un être collectif; c'est, si vous voulez me permettre cette comparaison, une république, tandis qu'un animal est une monarchie. Nous sommes donc parfaitement autorisés à attribuer à la racine, à la tige, à la feuille, l'initiative des actes que chacune d'elles accomplit, soit pour son propre compte, soit pour le compte de la communauté. Mais il est temps de revenir à la circulation et à la respiration.

Je vous ai fait connaître en gros le phénomène de l'ascension de la séve. La racine, vous ai-je dit, boit ou pompe, par ses cellules superficielles perméables, les sucs qu'elle trouve dans le sol, et qui, lorsqu'ils viennent d'être ainsi absorbés, constituent ce qu'on nomme *la séve non élaborée*. Cette séve ne peut subir que dans le tissu des feuilles la transformation qui la rend propre à la nutrition, qui en fait réellement du « bois liquide. » Mais les feuilles sont quelquefois très-loin de la racine, et elles sont toujours en haut, tandis que la racine est en bas. Vous ne vous êtes peut-être jamais demandé quelle force obligeait la séve à monter des extrémités des racines jusqu'aux dernières feuilles, à franchir de bas en haut un espace qui peut passer pour insignifiant dans les petites plantes, mais qui, dans les grands arbres, dans les hauts palmiers, dans les conifères géants, voire dans les chênes d'un certain âge et d'une certaine prestance, peut se chiffrer par cinquante, soixante et cent mètres. Je suis sûr qu'en ce moment le phénomène vous semble prodigieux. Vous songez aux puissantes machines à vapeur qu'emploient vos ingénieurs lorsqu'ils ont à faire monter de l'eau à de telles hauteurs, et vous vous demandez quelles pompes la nature met en jeu pour élever la séve jusqu'au sommet des arbres, elle qui, moins ingénieuse que l'homme, n'a pas inventé la machine à vapeur, — pas plus qu'elle n'a inventé la poudre à canon.

— Monsieur, dit Mme R***, vous êtes un arbre plein de perspicacité; je ne fais pas, quant à moi, difficulté d'avouer que vous avez deviné ma pensée.

— Et la mienne aussi, dit Marie, et celle de papa, j'en suis sûre.

— Soit, dit M. R***, va pour celle de papa. Ne nous faites pas languir, ô le plus docte des chênes décapités parlants, et nous dites incontinent le mot de cette énigme.

— Un petit moment, laissez-moi préparer mon effet; et, avant de vous dire comment s'effectue la circulation végétale, vous dire comment elle ne s'effectue pas.

— Mais vous venez de nous informer qu'elle ne s'effectue pas à l'aide d'une machine à vapeur, — de quoi nous avions bien soupçon —; allez-vous ajouter qu'elle ne s'effectue pas par le moyen d'une machine hydraulique?...

— Non, reprit Johan avec son flegme habituel, je n'ajouterai pas cela, parce que ce ne serait peut-être pas vrai. Un arbre n'est précisément qu'une sorte de machine hydraulique où la nature emploie des forces tout autres que celle qui produit la circulation animale. Ici nous avons affaire à une machine vivante dont le moteur central, par ses contractions rhythmiques, pousse incessamment le sang dans les artères. Les organes de la digestion ont aussi des mouvements qui leur sont propres et qui obligent les substances alimentaires à cheminer d'une extrémité à l'autre du tube intestinal. Enfin l'absorption de ces substances est encore l'effet de forces physiologiques. La vie règne là souverainement, et les forces physiques ne jouent qu'un rôle secondaire. Chez les végétaux, c'est le contraire. Ces agents mystérieux, inconnus dans leur essence, et qu'on a nommés *forces vitales*, ont sans doute une certaine part dans le fonctionnement des organes; mais cette part est, selon toute probabilité, peu considérable et, à coup sûr, très-peu apparente. Ce sont les forces physiques qui dominent et qui font le plus gros de la besogne. Celle qui se montre tout d'abord et qui préside essentiellement à l'absorption de l'humidité du sol par les utricules perméables des racines, est connue des physiciens sous le nom d'*osmose* et de *dialyse*. On en observe les effets toutes les fois que deux fluides (gaz ou liquides) de densités différentes sont séparés par une membrane poreuse. Alors l'équilibre des densités tend à s'établir par l'échange des deux fluides à travers la membrane; le plus épais passe du côté du moins dense, et réciproquement. Eh bien! c'est là ce qui se passe entre le sol et les cellules des racines; celles-ci, d'une part, renferment de la séve épaissie, qui s'est concentrée par l'évaporation, qui s'est dépouillée, pendant sa marche descendante, de tous ses principes alibiles, et qui, n'étant plus bonne à rien, doit être excrétée; le sol, d'autre part, est imprégné d'une eau à peu près claire. Celle-ci pénètre dans les cellules, où elle prend aussitôt la qualité de séve nouvelle, tandis que la vieille séve est rejetée.

Voilà pour l'introduction de la séve nouvelle; mais comment va-t-elle monter? Par l'effet d'une seconde force physique, la *capillarité*...

A cet endroit de son discours, Johan s'interrompit. Ses yeux étaient tombés sur une tasse placée devant lui et qu'on avait dès longtemps remplie de café sans qu'il y eût fait attention.

— Il n'est plus chaud, dit-il ; il est même tout à fait froid. J'aime mieux cela. Est-il sucré?

— J'ai cru devoir, dit Marie, vous le laisser sucrer à votre goût.

— C'est à merveille, mademoiselle.

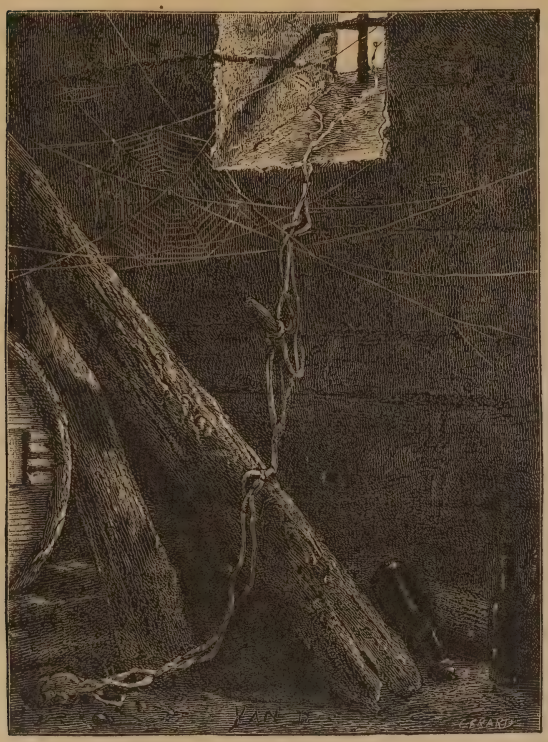
Il prit un morceau de sucre et, avant de le laisser tomber dans la tasse, il le trempa seulement un peu dans le liquide.

— Voyez-vous ceci, dit Johan, en montrant le morceau de sucre qui, presque instantanément, s'était imbibé de café.

— Quoi? fit Marie, ce *canard*?

— Oui, ce *canard*.

— Qu'a-t-il de remarquable? demanda M. R***. Il est gros, c'est vrai; vous sucrez beaucoup.



L'évasion d'une pomme de terre. Dessin de Yan' Dargent.

— Il ne s'agit pas de cela. Ne voyez-vous pas que mon morceau de sucre s'est imprégné tout entier de café, bien que je l'aie à peine trempé?

— Mais ce n'est pas nouveau du tout, ce phénomène; tous les enfants le connaissent.

— Alors vous le comprenez?

— Parbleu! c'est... très-simple..., c'est-à-dire... au fait, non, je ne comprends pas.

— A la bonne heure! s'écria en riant Mme R***, cela vous apprendra, mon bon ami, à vous moquer de qui en sait plus long que vous.

— Pas beaucoup plus, dit modestement Johan. Car, moi non plus, je ne comprends pas bien le phénomène si vulgaire sur lequel je viens d'appeler votre attention. Je sais seulement que les physiciens l'attribuent à une action moléculaire qu'ils désignent sous le nom particulier de *capillarité*, parce qu'elle se manifeste dans les tubes à très-petit diamètre, à diamètre *capillaire*, c'est-à-dire fin comme un cheveu. *Capillus*, en latin, signifie *cheveu*.

— Ah! interrompit Marie, c'est pour cela que notre coiffeur s'intitule « artiste capillaire. »

— Ce qui ne prouve pas qu'il soit fin comme un cheveu, hasarda M. R***.

Je dois dire que ce mot fut froidement accueilli. Il manquait peut-être de fraîcheur et... de finesse.

— Le tissu ligneux du tronc et des branches, reprit Johan, est traversé par une multitude de ces tubes capillaires, qui ne sont autre chose que des cellules allongées et communiquant entre elles par leurs extrémités. Ces tubes, qui grandissent sans cesse avec la plante, sont les veines par lesquelles la séve non élaborée monte jusque dans les feuilles. Mais la capillarité est-elle la seule force qui détermine ce mouvement ascensionnel? Non, certes. Sans parler de la force vitale, dont l'intervention ne saurait être niée, bien qu'il soit impossible de la constater scientifiquement, la capillarité trouve des adjuvants énergiques dans l'évaporation abondante qui s'effectue à la surface des feuilles et dans l'attraction qui résulte du travail organogénique des bourgeons.

Dès qu'elle s'est répandue dans les méats et les lacunes intercellulaires du tissu foliacé, la séve subit l'action puissante et mystérieuse qui, de l'état de séve *veineuse*, doit la faire passer à l'état de séve *artérielle* et nutritive. L'acide carbonique répandu dans l'air en minime proportion (quelque chose comme cinq dix-millièmes) pénètre dans les feuilles par une infinité de petites ouvertures appelées *stomates*. Il est décomposé en ses deux éléments simples, le carbone et l'oxygène. Le premier s'incorpore à la séve ; le second redevient libre et rentre aussitôt dans l'atmosphère. Ce n'est pas tout. Il y a aussi une certaine quantité d'eau qui est décomposée comme l'acide carbonique de l'air. Les éléments constituants de l'eau sont deux gaz, l'hydrogène et l'oxygène. Ici encore c'est l'hydrogène qui est assimilé, qui se combine avec une partie du carbone et se fixe dans les tissus, tandis que l'oxygène se dégage. Vous voyez comment les plantes restituent à l'atmosphère ce dernier gaz, dont les animaux font une si énorme consommation, et qui, sans l'intervention du règne végétal, ne tarderait pas à s'épuiser.

Mais, chose remarquable, ce double phénomène chimique et physiologique ne s'accomplit que pendant le jour, sous l'influence de la lumière solaire. La nuit, ou dans l'obscurité, les parties vertes reprennent un peu de l'oxygène qu'elles ont exhalé le jour, et qui leur sert à modifier convenablement les matériaux contenus dans leurs cellules. En même temps, les feuilles laissent échapper, avec la vapeur d'eau de leur transpiration, une certaine quantité de gaz acide carbonique. Vous trouvez peut-être bizarre que les plantes se livrent à ce travail de Pénélope et qu'elles défassent la nuit une partie de ce qu'elles ont fait le jour, alors qu'il serait si simple d'absorber moins d'acide carbonique à la lumière et de le garder dans l'obscurité. Mais ne vous y trompez pas, la plante est moins inconséquente et moins capricieuse qu'il ne semble. Elle ne défait rien, en réalité. Rappelez-vous ce que je vous ai dit de la fonction des racines, qui pompent l'eau du sol ; cette eau est plus ou moins chargée d'acide carbonique dont la plante n'a pas besoin, et qu'elle rejette avec sa transpiration nocturne.

Dans quelques cas particuliers, d'ailleurs, la respira-

tion des végétaux, ou au moins de certaines de leurs parties, se montre identique à celle des animaux : il y a absorption d'oxygène et exhalation d'acide carbonique. C'est ce qui a lieu quand la graine germe ; c'est ce qu'on observe aussi en tout temps lorsque la plante est en fleur : les pétales et les étamines brûlent du carbone avec l'oxygène de l'air et rendent de l'acide carbonique. C'est pour cela, mesdames, qu'on vous recommande de ne pas garder de fleurs dans les chambres où vous vous tenez, encore moins dans celles où vous couchez, parce que, la nuit, l'air ne s'y renouvelle d'aucune façon. Les fleurs sont malsaines non-seulement à cause de leur mode de respiration, mais parce qu'avec l'acide carbonique elles dégagent encore un autre gaz irrespirable, l'hydrogène carboné, qui constitue les essences volatiles dont elles se parfument.

Voyons maintenant ce que devient la séve lorsqu'elle a été modifiée, élaborée par la respiration. Dans la feuille même elle sert à former la matière verte (*chlorophyile* ou *viridine*) qui est la brillante parure du règne

Le chêne de Ville-d'Avray. Dessin de Yan' Dargent.

et comme la livrée de la vigueur et de la santé. Séquestrée loin du jour, la plante ne verdit pas, elle reste pâle, blafarde, malingre. Elle s'étiole : sa nutrition est incomplète, ses tissus sont lâches et remplis d'une séve aqueuse. Au soleil, au contraire, elle se colore d'une riche teinte, signe non douteux du bon état et du fonctionnement actif de ses organes.

Mais voici que la séve redescend. Suivons-la. Elle a monté par les vaisseaux intérieurs. Elle redescend le long des moindres branches et du tronc jusque dans les racines, se répand entre le bois et l'écorce, et y dépose un suc gélatineux, le *cambium*, qui doit, en se modifiant et s'organisant, donner naissance en même temps à une nouvelle couche ligneuse et à une nouvelle couche corticale. Ainsi se superposent ces zones concentriques que chaque année accroît d'une unité, et qui m'ont permis de vous dire exactement l'âge de ce chêne. Je dois vous faire remarquer cependant que les choses ne se passent pas chez tous les végétaux avec cette régularité. Dans les plantes d'ordre inférieur

(monocotylédones et acotylédones), la nutrition s'opère par l'addition de nouveaux faisceaux de fibres disséminés dans la masse des faisceaux anciens ; le tronc coupé horizontalement ne présente nulle trace de couches concentriques, et son bois — si la plante est ligneuse — est en général moins dense, moins consistant et plus poreux que celui des dicotylédones. Bref, la séve élaborée revient dans la racine, ayant déposé en chemin la presque totalité de ses principes nutritifs, et perdu par l'évaporation une grande partie de son eau. Ce n'est plus qu'une matière impure ; l'*exosmose* se charge de l'expulser, et l'*endosmose*, de la remplacer par une séve neuve et fluide.

N'allez pas croire que la séve soit employée seulement à fabriquer de la viridine, du bois et de l'écorce. Si cela était, comment l'arbre pousserait-il des rameaux, des feuilles nouvelles, comment porterait-il des fleurs et des fruits ? — Chaque ramuscule est comme une plante nouvelle qui naît sur l'ancienne, à peu près comme celle-ci est née dans le sol. Je vous l'ai déjà dit, une plante n'est pas une unité, mais une collectivité organique, une série de générations qui se succèdent et se superposent. Il est des plantes annuelles, qui meurent à l'entrée de l'hiver après avoir donné leur fruit et leur graine. Il en est de bisannuelles, qui peuvent supporter un hiver et ne mourir qu'après une seconde fructification ; il en est enfin qui sont dites *vivaces*, parce qu'elles peuvent persister pendant plusieurs années. Mais cette distinction est plus factice que réelle. A tout prendre, la plante appelée *vivace*, l'arbre qui vit plusieurs années, plusieurs siècles même, se compose d'un certain nombre de plantes annuelles ou bisannuelles succédant à d'autres, qui n'existent plus qu'à l'état de bois, de matière inerte, qui sont mortes en un mot et servent seulement de support aux jeunes individus. La preuve, c'est que vous rencontrez souvent de gros arbres dont le tronc est détruit intérieurement, dont les grosses branches même sont gravement entamées, et qui, néanmoins, continuent de développer leurs rameaux, de se couvrir de feuilles, de se parer de fleurs et de se charger de fruits, tout comme si leur corps était parfaitement intact. C'est que les parties détruites sont de vieilles plantes qui ont fait leur temps, qui ne sont plus d'aucun service pour la communauté vivante. Celle-ci donc s'en passe à merveille ; pourvu que ce qui reste du tronc et de l'écorce soit assez fort pour la porter, et qu'il s'y trouve encore quelques couches intactes pour contenir les vaisseaux se rendant de la racine aux parties supérieures, c'est tout ce qu'il faut.

Voyez ce tronc énorme, le mien, puisqu'il vous a plu de me métamorphoser — je devrais dire de me *métempsychoser* en chêne ; — la base en est encore saine; mais dans le tronc les insectes, les cryptogames parasites et les agents atmosphériques ont creusé de profondes cavernes, et l'on ne peut dire que ce tronc fût encore vivant lorsqu'il a été abattu. Ce qui vivait en lui, c'étaient seulement les couches les plus extérieures du bois et les couches les plus intérieures de l'écorce ; ce qui vivait, c'étaient les menues branches, les feuilles et les bourgeons. Le reste n'était plus qu'une masse ligneuse inerte et comme momifiée. Si vous pouviez faire l'autopsie de ce corps, le disséquer, interroger ses profondeurs avec la scie, la hache et la sonde; vous y retrouveriez plus d'une plaie cicatrisée, peut-être des corps étrangers que le bois a recouverts et enveloppés...

De tels phénomènes ne sont pas rares. On montre à la Teste trois rangées de vieux platanes formant un triangle qu'on avait jadis entouré d'une grosse chaîne de fer étroitement appliquée contre les troncs. Les troncs ont grossi et, ne pouvant éloigner la chaîne, ils l'ont, en quelque sorte, absorbée ; le bois et l'écorce de quelques-uns de ces arbres ont si bien poussé d'abord par-dessus, puis tout autour, qu'aujourd'hui la chaîne les traverse comme si l'on y avait foré des trous pour l'y faire passer. On parle aussi d'un gigantesque pin d'Italie qui se trouve quelque part sur la côte de Provence et qui, il y a près d'un siècle, reçut un boulet d'une frégate anglaise. Le boulet pénétra dans le tronc et y resta ; les formations ligneuses extérieures l'ont entièrement recouvert, et sa présence n'est plus décelée que par une légère saillie de l'écorce.

Puisque je parle du bois et de l'écorce, ce serait peut-être le moment de vous faire remarquer la constitution de ces deux parties distinctes de l'arbre ; mais je veux d'abord vous dire quelques mots des bourgeons, qui sont assurément le produit le plus intéressant de la nutrition végétale. Le bourgeonnement peut être considéré plutôt comme un mode de reproduction que comme un mode d'accroissement. On retrouve, chez plusieurs animaux inférieurs, ce même phénomène, auquel les zoologistes ont donné le nom de *gemmiparité*. Le bourgeon est l'embryon du rameau, lequel est véritablement, je le répète, une plante nouvelle que la nature greffe, soit sur le tronc primitif, soit sur une branche qui elle-même n'a pas eu d'autre origine. L'embryon-bourgeon est le produit d'une sorte de génération spontanée, où n'intervient ni œuf ni graine. Il est protégé par un vêtement écailleux appelé *hibernacle*, sous lequel il demeure chaudement caché jusqu'à ce que la tiédeur de l'air lui permette de rompre son enveloppe et de se hasarder au dehors. Il se développe, du reste, à peu près de la même façon que la plante mère, avec cette différence qu'il lui suffit de pousser une tigelle ; il n'a besoin ni de racine ni de cotylédons, puisque ses fibres et ses vaisseaux sont la continuation d'un faisceau fibro-celluleux provenant du tronc, et qui lui apporte tout élaborée la séve succulente nécessaire à son alimentation. Le point où naît le bourgeon est un petit bouton saillant qu'on désigne sous les noms d'*œil* et de *nœud vital*. Chaque nœud renferme virtuellement une feuille et un bourgeon-rameau — celui-ci placé à l'aisselle de celle-là, qui se développe la première, — bien que le nœud ne produise pas toujours feuille et bourgeon, et qu'il puisse arriver que l'un ou l'autre avorte. Toutefois il est rare que la feuille avorte entièrement ; et quant au bourgeon, s'il ne se développe pas, c'est par l'effet de la rigueur de la saison, ou parce que la vie courte de la plante ne lui en laisse pas le temps.

La voix de Johan accusait une fatigue évidente. Nous l'interrompîmes d'un commun accord et l'invitâmes à prendre quelques instants de repos.

— Volontiers, dit-il. Nous jetterons ensuite un coup d'œil sur le bois et l'écorce, et nous pourrons ne pas pousser plus loin cet aperçu sommaire de la physiologie et de l'anatomie des grands végétaux. Il ne me restera plus alors qu'à vous parler un peu de la vie des chênes en général, et de la mienne en particulier.

ARTHUR MANGIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES ROIS LITTÉRATEURS.

Le premier roi franc (1) dont on ait quelques œuvres est le mérovingien Chilpéric. Avec lui, la seule trace de littérature qu'on trouve dans les monarchies franques se rapporte à Brunehaut, cette reine fameuse autant que légendaire, sur laquelle abondent à la fois les témoignages les plus élogieux et les accusations les plus monstrueuses. D'après les premiers, c'est-à-dire d'après le pape saint Grégoire, Fortunat, Grégoire de Tours, Paul-Emile, Etienne Pasquier, elle fut la lumière de son temps et la gloire de son siècle ; elle reprit ou renouvela les travaux et la civilisation des Romains, entreprit une correspondance aussi suivie que remarquable avec tous les saints et hauts personnages de l'époque ; mais il n'en reste que le souvenir et la mention, moins contestables toutefois que les contes qui se rapportent à sa vie et à sa mort.

Roi pendant vingt-trois ans (561-584), à Soissons d'abord, à Paris ensuite, sans cesse en lutte avec les deux partis dirigés par Frédégonde et Brunehaut, passant tour à tour du concile à la guerre et de la guerre au concile, Chilpéric apparaît le premier comme un prince soucieux des lettres et des sciences. Il a pour adversaire Grégoire de Tours, mais il a pour ami saint Germain de Paris. Il célèbre le dogme de la Trinité dans des vers dont l'historien tourangeau (2), avec quelque rancune peut-être, critique les licences et l'irrégularité ; et lorsque meurt saint Germain (576), il compose à sa louange une épitaphe de douze vers élégiaques, qu'on lisait autrefois sur le tombeau du saint, dans l'église qui porte encore son nom, Saint-Germain des Prés. « Ce prince, dit Germain Brice, la fit pour marquer à la postérité le zèle et la vénération particulière qu'il avait pour ce grand saint ; ce qui fait voir que les rois de la première race n'étaient pas si ennemis de la belle littérature, comme quelques-uns l'ont cru. »

Voici la traduction de ces douze vers, qui montrent aussi que la première race avait le goût des antithèses :

« Miroir de l'Église, bras de la patrie, autel des coupables, — Père et médecin, pasteur, l'amour de son troupeau, — Germain, saint par ses vertus, sa foi, son cœur, sa parole, — Remplit ce tombeau de ses restes, le ciel de sa gloire. — Homme qu'a respecté la loi sévère du sépulcre, — Car il vit, et la mort qui l'a ravi le craint encore. — Le juste grandit même après son trépas. Celui qui — N'était qu'un vase d'argile devient un diamant précieux. — Sa puissance et ses mérites rendent la parole aux muets — Et les aveugles rendus à la lumière chantent sa puissance. — Ce grand apôtre triomphant de la chair — Trône justement dans le plus haut des cieux (1). »

Clotaire II, ou le Jeune (613-628), fils de Chilpéric, était « bien versé aux lettres » ; son fils Dagobert (628-638) le fut plus encore. Les *ana* racontent ses impatiences avec son lecteur Sadrogésile, comme une chanson populaire a célébré ses distractions avec saint Éloi.

Voilà tout ce que la meilleure volonté peut trouver de littéraire dans la première monarchie franque. Après Dagobert viennent, comme on sait, les rois fainéants, après ceux-ci Pépin, qui eut fort à faire pendant son règne de dix-huit ans (751-768), comme tous les fondateurs de dynasties. On arrive ainsi au véritable chef de la seconde monarchie, celui qui a laissé son nom à la race carlovingienne, et qui donna le signal de la renaissance des lettres au moyen âge.

***

Dans toute cette époque, selon la remarque de Voltaire, « le règne seul de Charlemagne eut une lueur de politesse, qui fut probablement le fruit de son voyage de Rome, ou plutôt de son génie. »

D'après Lingard, « Charlemagne consacra, sous la direction d'Alcuin, beaucoup de temps et de travail à l'étude de la rhétorique, de la dialectique, et surtout de l'astronomie, apprenant l'art de calculer la marche des astres, et suivant leur cours avec une attention scrupuleuse et une étonnante sagacité; il essaya même d'écrire et avait habituellement sous le chevet de son lit des tablettes et des exemples pour s'exercer à former des lettres quand il trouvait quelques instants de loisir ; mais il réussit peu dans cette étude commencée trop tard et à un âge peu convenable... Toutes les nations soumises à son pouvoir n'avaient point eu jusqu'alors de lois écrites; il ordonna d'écrire leurs coutumes et de les consigner sur des registres ; il en fit de même pour les poëmes antiques et barbares qui chantaient les actions et les guerres des anciens rois, et de cette manière les conserva à la postérité. Une

(1) « Charibert (561-567), dit Gabriel Naudé, fut sçavant en droit et en la langue latine » ; mais cette phrase pourrait s'appliquer à beaucoup d'autres, puisque les rois, d'une part, rendaient eux-mêmes la justice, et que, de l'autre, le latin fut longtemps la langue vulgaire.

Quant à Chilpéric, Fortunat le loue grandement d'avoir été « le premier poëte de nos rois, et d'avoir pratiqué, sans interprète les langues de beaucoup de nations ». Outre l'épitaphe citée plus loin, et quelques hymnes religieuses, dans lesquelles Grégoire de Tours lui reproche tant d'avoir pris parfois les longues pour des brèves et les brèves pour des longues, il passe pour avoir doté l'alphabet de cinq lettres qui lui manquaient avant lui, et ce « pour adoucir l'idiome français. »

(2) « Le roi Chilpéric, dit Grégoire de Tours, écrivit un petit traité portant qu'on ne devait pas désigner la sainte Trinité en faisant la distinction des personnes, mais seulement l'appeler du nom de Dieu, affirmant qu'il était indigne de Dieu qu'on lui attribuât la qualité de personne, comme à un homme fait de chair... Il envoya des ordres dans toutes les cités de son royaume pour que l'on enseignât les enfants de cette manière et pour que les livres anciennement écrits fussent effacés à la pierre-ponce et retranscrits de nouveau. »

(1) Ecclesiæ speculum, patriæ vigor, ara reorum,
Et pater et medicus, pastor amorque gregis,
Germanus virtute, fide, corde, ore beatus,
Carne tenet tumulum, mentis honore polum.
Vir cui dura nihil nocuerunt fata sepulcri,
Vivit enim, nam mors quem tulit ipsa timet.
Crevit adhuc potius justus post funera. Nam qui
Fictile vas fuerat, gemma superba micat.
Hujus opem ac meritum mutis data verba loquuntur,
Redditus et cæcis prædicat ore dies.
Hic vir apostolicus rapiens de carne tropæum
Jure triumphali considet arce throni.

grammaire de la langue nationale fut aussi commencée par ses soins. »

Pendant qu'il était à Rome, dit M. Louis Moland dans les *Origines littéraires de la France*, « le patriarche de Jérusalem lui envoya les clefs du sépulcre de la montagne des Oliviers et de la ville. Les souvenirs de cette protection efficace et puissante se perpétuèrent. Les pèlerins qui, pendant le neuvième et le dixième siècle, allaient en Palestine, rapportaient qu'il y avait à Jérusalem un hôpital, une église et une bibliothèque pour les Français, et que ces fondations étaient dues à Charlemagne. »

Chilpéric. Dessin de Fellmann.

Outre les souvenirs ineffaçables qu'il a laissés à Rome de son double passage et de son dévouement au saint-siége, Charlemagne voulut, à la mort d'Adrien Ier (795), composer lui-même l'épitaphe du pontife. Elle est en vers latins, composée de vingt-deux distiques, et on la lit encore aujourd'hui sous le grand portique de Saint-Pierre, où l'empereur franc a sa statue en regard de celle de Constantin (1).

Dagobert. Dessin de Fellmann.

Il avait enfin, dit Gabriel Naudé, inventé des noms propres pour les douze mois et les douze vents, et dans tous ces travaux, « son fils Louis le seconda en doctrine et le devança en piété ». Le père seul est toutefois canonisé ; le fils ne l'est pas.

Loin de dégénérer d'un si glorieux père, Charles le Chauve fut appelé par ses ennemis mêmes *le Philosophe aux lettres*. Il composa pour Saint-Corneille, église de Compiègne qu'il affectionnait d'autant plus qu'il l'avait fondée, les répons *Civis apostolicus*.

Comme on le voit déjà par tous ces exemples, les rois aimaient fort la poésie et la littérature liturgiques, les seules du reste qui existassent réellement alors. De plus, en dehors des titres qu'ils réunissaient parfois d'abbés des plus riches abbayes, telles que Saint-Martin de Tours, que portait encore Louis XI, ils tenaient à honneur de figurer dans les cérémonies ; Robert le Pieux, de la *troisième lignée*, est le plus connu par le plaisir qu'il avait de chanter dans les temples, revêtu des ornements sacerdotaux.

Aussi est-il celui qui a composé le plus d'hymnes et de proses, de celles qu'on chantait encore il y a peu d'années dans la plupart de nos diocèses, où le rite gallican subsistait encore. Telles sont celles de la Pentecôte (*Sancti Spiritus adsit nobis gloria*), de Noël (*Judæa et Hierusalem*), de saint Pierre (*Cornelius centurio*), de saint Denis et de ses compagnons (*O constantia martyrum laudabilis !*), le magnifique *Veni, creator Spiritus*, etc.

Charlemagne. Dessin de Fellmann.

Il est vrai qu'il avait eu pour précepteur le célèbre Gerbert, plus tard le pape Sylvestre II, et le concile de Limoges le nomma tout d'une voix *le plus docte des rois*.

Sa femme Constance, dit une vieille histoire, fut même jalouse de son talent poétique, et le pria un jour de lui consacrer quelques-unes de ses rimes. Plusieurs jours après, le bon époux lui remettait la prose de saint Denis, *O constantia martyrum*, et l'épouse enchantée, moins versée aux bonnes lettres, prenait pour elle seule la pièce que semblait inaugurer son nom (1).

Charles le Chauve. Dessin de Fellmann.

Robert fut en outre un grand prince à divers titres. Pendant son règne si tranquille, il fit élever ou réparer une trentaine d'églises à Paris, sans parler d'autres édifices... « Outre les éloges magnifiques que les historiens, dit G. Brice, donnent au roi Robert, de père du peuple, de sage, de pieux, de débonnaire, de libéral, même de savant, s'il est permis d'en juger par les hymnes de sa composition qui se chantent encore à présent dans les églises de France, Mézeray n'en trouve

(1) Ces quarante-quatre vers, d'une authenticité du reste assez contestable, n'ont été relevés par aucun des très-nombreux historiographes de la basilique sacro-sainte. L'auteur de cet article s'est pourtant donné le « plaisir » de les copier, mais il n'imposera à personne l'ennui d'en lire le texte ou la traduction.

(1) « Robert, dit la *Chronique de Saint-Bertin*, venait souvent à l'église de Saint-Denis revêtu de ses habits royaux et la couronne en tête ; il y dirigeait le chœur à matines, à vêpres et à la messe et il y chantait avec les moines. Aussi, comme il assiégeait un château le jour de la fête de saint Hippolyte, pour qui il avait une dévotion particulière, il quitta le siége afin de venir à l'église de Saint-Denis diriger le chœur pendant la messe, et tandis qu'il chantait dévotement avec les moines : *Agnus Dei, dona nobis pacem*, les murs du château assiégé tombèrent subitement et l'armée du roi en prit possession, ce que Robert attribua toujours aux mérites de saint Hippolyte. »

point de plus beau et de plus solide que celui qui le qualifie « roy de ses mœurs aussi bien que de ses sujets. » Il entretenait continuellement deux cents pauvres à sa suite et leur lavait souvent les pieds, particulièrement le jeudi saint; de là est venu le mandat que la piété des rois de France pratique encore le même jour.

Robert le Pieux. Dessin de Fellmann.

Louis VII fut élevé dans le cloître Notre-Dame, mais ne laissa rien.

Louis IX, le Saint, fonda la Sorbonne, ou plutôt seconda royalement Robert Sorbon, le vrai fondateur.

Philippe IV, le Bel, fit faire beaucoup de traductions. Il faut arriver jusqu'à Philippe V, le Long (1316-1322), pour retrouver la poésie sur le trône.

Il aimait fort, dit Lacroix du Maine, « la poésie provençale usitée de son temps, et composa plusieurs poëmes en icelle »; il avait toujours beaucoup de poëtes à sa suite, surtout Pierre Milo de Poitiers et Bernard Marchio.

Le roi Jean, si malheureux à la guerre, fut grandement loué pour s'être adonné aux lettres contre le gré de son père, Philippe VI, qui regardait les précepteurs de son fils comme autant d'ennemis. Jean disputa Pétrarque à l'Italie, et fit traduire Tite-Live par Berchore.

Charles VII. Dessin de Fellmann.

Charles V, assez ignorant, imita toutefois cet exemple, fit traduire la Bible et autres ouvrages, et vécut, comme Philippe V, entouré de poëtes et de savants.

Charles VI, au contraire, fort instruit, ne s'entoura que d'astrologues, et cultiva lui-même cette folle science, telle du moins à cette époque, où elle ne contenait et ne poursuivait que des chimères.

Charles VII inspira de vifs regrets aux lettrés et aux poëtes. Las! dit l'un d'eux,

> Las! le feu roy, Charles le Débonnaire,
> Aymoit les arts, gens lettrez en science,
> Et si prenoit à les avoir plaisance...
> Et s'il sçavoit un homme d'excellence,
> Expert, lettré en clergie et science,
> Le retenoit et faisoit conseiller;
> Qui estoit cause de faire travailler
> Beaucoup de gens à sçavoir et apprendre.
> Science alors se faisoit moult bien vendre.

Tout ce qu'on sait des goûts littéraires de Charles VII, c'est que la découverte de l'imprimerie, dont la nouvelle parvint en France sur la fin de son règne, lui causa un louable émoi. Il envoya aussitôt à Mayence, en 1458, un graveur de la Monnaie de Tours, Nicolas Jenson, avec mission d'étudier l'art naissant; mais Jenson oublia de revenir en France et alla s'établir à Venise.

Louis XI. Dessin de Fellmann.

Louis XI a écrit deux ouvrages remarquables pour leur temps: les *Cent nouvelles Nouvelles, contenant cent histoires nouvelles,* imprimées pour la première fois en 1486, et le *Rozier des guerres,* imprimé en 1521.

Les *Nouvelles,* dit Lenglet du Fresnoy, « qui sont très-bien écrites dans notre ancien style gaulois, doivent leur origine à la retraite qu'il fit dans les Pays-Bas, après être sorti du royaume. Elles se racontaient dans les assemblées agréables qu'il tenait avec le comte de Charolais, qui depuis a été le dernier des ducs de Bourgogne, tué devant Nancy en 1477. Elles ont même une légèreté et une précision que l'on ne donnait point alors aux ouvrages d'esprit. »

Louis XII. Dessin de Fellmann.

Dans un livre tout récent, *la Satire au moyen âge,* M. Ch. Lenient cite également avec grands éloges les royales jovialités. « Par un singulier hasard, le prince qui devait donner le dernier coup à la poésie du passé, au monde de la chevalerie, pour inaugurer le règne de la politique et de l'administration moderne, est en même temps un des créateurs de notre prose. Retiré à Genape, auprès de son cousin de Charolais, Louis de France oubliait ses impatiences de Dauphin affamé de royauté parmi les joyeux devis et les libres propos. Le soir, après le repas, chacun apportait son écot, et le Dauphin n'était pas un des moins gais conteurs. Là, sans trop y songer, il travaillait pour la France, en façonnant sa langue, en y laissant l'empreinte de son génie mordant, précis et prosaïque. Le recueil de ces contes, rédigé plus tard par son ordre, est à coup sûr le livre le plus français qui soit sorti de la cour semi-féodale et semi-littéraire de Philippe le Bon. Au milieu de la rhétorique solennelle et emphatique des chroniqueurs bourguignons, on serait presque étonné de rencontrer cette veine d'esprit gaulois, si l'humeur joviale du bon duc et l'influence personnelle de Louis XI ne suffisaient à l'expliquer. »

Malgré l'annonce du titre, le fond du recueil n'est guère que celui de tous les contes et fabliaux antérieurs.

Charles VIII aima et pratiqua avant tout la langue française, et étudia le latin sur la fin de sa vie, qui fut courte.

Louis XII aima les doctes, se souvenant qu'il était fils de ce Charles d'Orléans qui est regardé comme l'un de nos premiers bons poëtes, et qui, non moins que Villon,

> Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Mais, dit La Borderie dans sa *Galliade*,

> Suit ce grand roy françois, dont la saine poitrine
> Fut un sacraire vrai de science et doctrine.

Il composa, selon Gabriel Naudé, des épîtres françaises et latines, des poëmes, des sonnets et des épigrammes, traduits par Salomon Macrin de Loudun, des vers sur le labourage cités par Jean Liébaut dans sa *Maison rustique*, une Réponse aux Protestants et cette gracieuse épitaphe pour Laure de Sado, l'héroïne de Pétrarque :

> En petit lieu compris vous pouvez voir
> Ce qui comprend beaucoup par renommée:
> Plume, labeur, la langue et le savoir
> Furent vaincus par l'aimant et l'aimée.
> O gentille âme, estant tant estimée,
> Qui te pourra louer qu'en se taisant;
> Car la parole est tousiours réprimée
> Quand le sujet surmonte le disant.

E. RENAUDIN.

(*La suite prochainement.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

AUSTRALIE. VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Nous avons lu cette semaine un charmant livre, écrit par un tout jeune homme, de bonne et grande race, M. le comte de Beauvoir. Il n'avait pas vingt ans; la vie à ses yeux s'ouvrait indulgente et charmante, lorsqu'obéissant à des exemples partis de très-haut, il renonça tout de suite aux enivrements des belles années. Le voilà qui tout d'un coup s'embarque sur les bords de la Tamise à la recherche de ces grandes entreprises pour lesquelles la jeunesse est faite.

Les premiers jours d'une si longue navigation furent pleins de tristesse, et peut-être le vogageur regrettait son départ trop hâté, quand soudain, pénétrant hardiment dans l'océan Atlantique, le soleil reparaît dans le ciel rasséréné. Hier encore c'était l'hiver, ce matin voilà le printemps. Saluons Madère, l'île enchantée, ignorante des tempêtes et favorable aux voyageurs.

Cependant, après un répit de quelques jours, ils repartirent, impatients du danger et des émotions nouvelles. Intrépides, ils allaient toujours. Mais enfin la voici, la terre si ardemment désirée; ils sont arrivés à leur but. L'Australie est là qui les appelle, hospitalière et clémente, à contempler tant de choses inconnues. Il n'y a pas vingt ans, cette illustre colonie, habitée aujourd'hui par tant de laboureurs, de commerçants, de magistrats, n'était qu'un repaire où toutes sortes de malheureux couverts de haillons venaient demander à la terre l'or, leur unique passion. Rien que de l'or, pas une gerbe et pas un fruit. Dans les ruisseaux, de l'or; de l'or dans les sillons; pas un de ces hommes acharnés à leur proie qui se souvînt qu'il avait une âme. On eût vainement cherché un cœur dans ces poitrines haletantes, une prière sur ces lèvres décolorées... On n'entendait qu'un seul mot dans ces plaines verdoyantes, dans ces vallons pleins de lumière et d'ombre : être riche, afin de perdre à l'instant même dans la fureur des jeux de hasard, dans l'orgie et la débauche, cette abominable poudre d'or. On vous montre encore aujourd'hui à Sidney même un lingot de deux cent mille livres à côté de la pioche du mineur qui trouva cette fortune au fond d'un trou. Il n'y a pas longtemps que cet homme est mort commissionnaire au coin d'une rue et racontant à qui voulait l'entendre cet excès de fortune et cet excès de misère. A peine on l'écoutait, tant son histoire était semblable à toutes les histoires de ces chercheurs de pépites. La pierre philosophale offrait aussi peu d'intérêt, il n'y a guère plus de quatre cents ans, sous le règne des sorciers.

Mais le vrai sorcier et le sortilége admirable de l'Australie était tout simplement la croyance au travail de la terre. Honte aux chercheurs d'or, honneur et louange aux laboureurs. Les laboureurs ont fécondé cette terre avilie. Ils en sont aujourd'hui les vrais maîtres et les dignes possesseurs.

Partout l'abondance et la récolte, des fêtes et des chansons, la danse et le dîner joyeux; les plus beaux fruits du jardin de la France, et les coteaux chargés de vignobles, le vrai vin de Bourgogne et le vin de Bordeaux de l'Australie. Après l'âge de fer, l'âge d'or. Il n'y a pas cinquante ans qu'on appelait ce pays enchanté *la terre du suicide*. Impitoyable et bien peu digne de ce doux nom, *la mère patrie*, l'Angleterre versait chaque année en ce lieu misérable tout ce qu'il y avait de pire dans la population de ses bagnes et de ses plus mauvais lieux. Hommes sans frein, femmes sans honte, enfants perdus de la misère et du désespoir, la loi les prenait et les jetait, chargés de chaînes, à ces gémonies où la peste et la faim avaient posé leurs tabernacles. Mais bientôt, grâce à Dieu, le travail et le sentiment du devoir domestique, l'association pour bien faire, unie aux sentiments religieux qui ne sauraient jamais disparaître absolument du cœur humain, reprenaient leur empire et faisaient de ces hommes perdus de véritables citoyens, d'honnêtes pères de famille, des ouvriers dévoués à leur tâche.

Mais si nous allons de ces villages heureux aux grandes cités bâties par les héritiers de ces *convicts*, nous marchons de miracle en miracle. Après le cottage anglais, voici Melbourne, la capitale, et cette fois le luxe de Londres est dépassé : théâtres, palais, sénat, chambre des députés, opéra italien, club splendide et toutes les recherches de la civilisation la plus raffinée. Il est vrai qu'aux portes de ces grandes maisons accourent de toutes parts, couverts des haillons de tous les pays, les déclassés de toutes couleurs. Il n'est pas jusqu'aux nègres anthropophages qui ne s'arrêtent au soupirail de toutes les cuisines, rêvant sans doute aux bons repas d'autrefois.

Quand on a vingt ans, que l'on vient de si loin, et dans l'ardeur de la belle santé, le plus charmant village vous intéresse beaucoup moins qu'une chasse à la

poursuite d'un vieux cerf. — Que dites-vous? un cerf en Australie? — Il est vrai qu'il était envoyé par le duc d'Argyll. Hélas! le malheureux cerf, à sa première course, il se brisa la jambe, mais se consola peut-être de sa défaite en se voyant poursuivi par des chevaux anglais et traqué par des chiens anglais.

Nous avons aussi en Australie un turf célèbre et des paris applaudis du Jockey-club. Nous avons les courses de haies et la chasse aux perroquets. Les belles couleurs, le beau plumage et quel tapage endiablé! Nous avons la chasse aux kanguroos, poursuivis par une douzaine de lévriers d'Écosse; nous avons des cygnes noirs. Allons plus loin, dans ces sentiers, dans cet espace infini, dans ces plaines à perte de vue que tapisse un gazon frais, uni. C'est à chaque instant une rencontre inattendue : tantôt le pélican sur une patte, digérant gravement les poissons dont sa poche est remplie; tantôt un vol de grues, au plumage bleu, au plumage blanc, celle-ci portant une fine aigrette et celle-là des plumes de marabout. Mais elles sont aussi prudentes que belles, et pas un ne les approche.

A la fin, cependant, arriva l'heure du départ, le moment des adieux. Mais nos voyageurs n'étaient pas seuls sur le rivage, et les plus belles dames de la ville et les plus beaux messieurs étaient venus pour dire adieu à leurs hôtes. Adieu donc, passagers charmants, fils adoptifs de l'heureuse Australie! Et déjà disparaissait la terre hospitalière, le petit bateau s'enfonçant dans le nuage et chacun saluant les doux aspects d'un rivage orné de ces grands noms : Bougainville, Taillefer, Tourville, Dolomieu, Monge enfin. Partout la France! Ils ont changé de maîtres, ces caps et ces promontoires, ils ont gardé pieusement ces noms.

LE SALON DE 1869.

Depuis deux mois bientôt, l'écho des ateliers parisiens nous annonçait que nos artistes allaient prendre au salon de 1869 une revanche éclatante des défaillances qui avaient attristé les expositions passées. C'est l'inconvénient de ces promesses exagérées de rendre la critique plus sévère et le public moins indulgent. On s'attend à saluer une longue suite de chefs-d'œuvre, puis on s'aperçoit que les chefs-d'œuvre sont rares, et l'on éprouve une déception qui prédispose à l'injustice.

Tenons-nous donc en garde contre cette impression première et disons simplement que le salon de 1869 continue les traditions des salons précédents, qu'il ne vaut ni plus ni moins, qu'il n'accuse ni la renaissance de l'art ni une décadence nouvelle.

Il est équitable toutefois de reconnaître que chaque jour apporte un progrès sérieux dans les procédés même de la peinture. Si cela suffisait, l'école du dix-neuvième siècle pourrait à juste titre prétendre au premier rang, mais cela ne suffit pas, et la supériorité du métier fait regretter plus vivement encore l'absence presque absolue du sens artistique.

Du reste, à développer le thème qui précède, thème banal à force d'évidence, nous risquerions fort de nous répéter; aussi préférons-nous, laissant de côté la question d'esthétique, entrer de suite en matière.

Avant de pénétrer dans le salon d'honneur, arrêtons-nous un instant devant les deux grandes toiles de de M. Puvis de Chavannes, *Marseille antique* et *Marseille nouvelle*. On sait que M. Puvis de Chavannes s'est voué depuis longtemps à la peinture décorative; son style est pur, ses paysages sont largement interprétés, il possède le sentiment des grandes masses. Pourquoi faut-il que ses figures manquent si complétement de grâce et surtout de solidité?

Mais nous voici dans le grand salon. Passons rapidement en revue les œuvres les plus dignes d'attention.

— *Lanjuinais à la tribune* (2 juin 1793).

« On allait admettre de nouveaux pétitionnaires de la commune.

« Je demande la parole, dit Lanjuinais, sur la géné-« rale que l'on bat à Paris. — A bas! à bas! s'écrie la « Montagne, on veut nous amener la guerre civile. » Lanjuinais continue : « Tant qu'il sera permis de faire « entendre ici sa voix, je ne laisserai pas avilir dans ma « personne le caractère de représentant du peuple. On « m'accuse de calomnier Paris. Non! non! Paris est « pur, mais Paris est opprimé par des tyrans qui veu-« lent du sang et de la domination. »

« A ces mots, la fureur des Montagnards se déchaîne. Chabot, Drouet, Robespierre jeune, Tureau et d'autres s'élancent sur Lanjuinais et veulent le précipiter de la tribune. Legendre lui applique son pistolet sur la gorge; Defernon, Barbaroux, Penière, Lidon et Pilâtre volent à son secours. Il se cramponne avec force à la tribune et sa voix tonne encore au milieu des hurlements des sans-culotte et du plus effroyable tumulte dont la Convention eût retenti. »

M. Ch. Muller, l'auteur de *l'Appel des condamnés*, a rendu avec talent, mais d'une touche un peu sèche, cette triste scène de nos discordes civiles. Elle eût voulu aussi un cadre plus vaste et plus de développement.

— On n'adressera pas ce reproche aux *Inondés de la Loire*, par M. Leuillier, et à *l'Assomption*, par M. Bonnat. Il y a de la verve, de la couleur dans cette dernière toile, mais l'exécution en est brutale, et quant au sentiment religieux, il brille absolument par son absence.

— *Une Halte de muletiers* et *une Fantasia de cavaliers arabes*, tableaux pleins d'air et de lumière, nous offrent une occasion nouvelle d'applaudir la touche si fine et si délicate de M. Fromentin.

— *Une Mare* et *le Percement d'une route*, par M. Protais. C'est l'idylle de la guerre. Allons! monsieur Protais, vous nous avez montré que vous aviez la grâce et la poésie; montrez-nous maintenant que vous avez la force et la vérité.

— *Apollon et les Muses*, vaste composition de M. Bouguereau, qui offre quelques parties bien traitées, mais manque essentiellement d'originalité.

— *L'Hallali du cerf, épisode de chasse à courre par un temps de neige*. Si M. Courbet, peintre de genre, n'a pas réussi jusqu'à ce jour à imposer ses excentricités au public, personne ne méconnaît son rare talent de paysagiste. Nous retrouverons, du reste, M. Courbet dans une autre salle, avec une toile, *la Sieste*, qui résume assez exactement les qualités et les défauts de l'artiste.

— Deux beaux portraits :

M. Duruy, par Mlle Nélie Jacquemart;
M. Flandrin, par M. Vetter.

— Les fruits de M. Maisiat et les fleurs de M. Ph. Rousseau. — Un paysage de M. G. Doré qui ne vaut pas grand'chose, et un combat naval de M. Biard qui ne vaut rien du tout.

Mais je m'aperçois que la place va me faire défaut. Donc au mois prochain la fin du Salon. En attendant, que le lecteur me permette de lui présenter une œuvre justement remarquée, *la Madone* de M. L. Joulin, que

l'auteur a bien voulu dessiner lui-même pour le *Musée des Familles*. Ce n'est pas la première fois que le nom de M. L. Joulin se rencontre sous ma plume, ce ne sera pas la dernière non plus, car le jeune artiste, à en juger par le chemin parcouru depuis quelques années, est de ceux avec qui la critique aura bientôt à compter.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

SALON DE 1869. *La Madone*, tableau de M. L. Joulin, dessin de l'auteur.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES DERNIERS JOURS DE L'ORDRE DE JÉRUSALEM (1)

Malte. Strada Vescovo. Dessin de H. Clerget.

VI. — PRÉPARATIFS DE DÉFENSE.

Ainsi que Poussielgues l'avait annoncé, le lendemain, 7 juin, dans l'après-midi, la première division de la flotte française arrivait en vue de Malte, et le 8, toute la flotte, c'est-à-dire plus de quatre cents voiles, parut au large devant La Valette.

La population, étonnée, émue, s'était massée sur les quais, sur les tours des églises, sur les créneaux

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

des bastions, sur les toits des maisons. Les projets du Directoire et de Bonaparte contre l'Ordre n'étaient donc pas le rêve d'un esprit inquiet. Cependant la prise de Malte ne constituait pas le but principal de l'expédition. Bonaparte, avec cet esprit sûr et entreprenant qui le distingua dès son entrée dans la vie publique, avait reconnu tout d'abord que le plus implacable ennemi de la France, c'était l'Angleterre, et qu'il fallait la vaincre si l'on ne voulait pas se résigner à végéter à ses côtés. L'immense puissance de la Grande-Bretagne résidait dans ses possessions de l'Inde; de là elle tirait l'argent qu'elle distribuait aux États coalisés contre nous; là était la source de son commerce et de ses richesses. Combattre l'Angleterre sur mer, il n'y fallait pas songer. Le France ne possédait ni marine ni marins. Bonaparte le comprit, et c'est pourquoi la pensée lui vint de s'emparer de l'Égypte où les Anglais avaient déjà un pied, de percer l'isthme, d'assurer à la République la possession libre et exclusive de la mer Rouge, d'ouvrir enfin une nouvelle route des Indes qui rendît inutile celle du cap de Bonne-Espérance et permît à la France de ruiner par terre les colonies britanniques.

On sait où aboutirent ces beaux rêves dont la bataille des Pyramides sembla un instant promettre la réalisation. Malte, qui occupait une excellente position intermédiaire dans la Méditerranée, paraissait marquée comme la première étape de l'expédition d'Égypte; Bonaparte attachait à la possession de cette île une importance telle qu'un jour il lui arriva de dire : « Je préférerais voir les Anglais dans le faubourg Saint-Antoine plutôt qu'à Malte. » En effet, si la Grande-Bretagne, maîtresse de Gibraltar, reçue en souveraine dans les ports de Sicile, plantait son pavillon sur les fortifications de La Valette, les rêves sur l'Inde, sur l'isthme de Suez et sur la Méditerranée entraient immédiatement dans le cercle des utopies les plus irréalisables. Le Directoire approuva le plan de Bonaparte; néanmoins il lui recommanda de ne point compromettre le succès de l'expédition d'Orient en perdant son temps devant Malte; c'est ce à quoi le jeune général avait déjà songé en se préparant des voies à La Valette, même parmi les membres de l'Ordre.

L'expédition décidée, le Directoire en avait hâté l'exécution, et le 9 mai 1798 les premiers des vaisseaux qui la composaient sortaient de Toulon. Quatre convois comptant ensemble trente-six mille hommes s'étaient organisés à Toulon, Bastia, Gênes, Civita Vecchia; ils se réunirent successivement le long des côtes napolitaines et formèrent une flotte de quatre cents transports et de soixante-deux bâtiments de guerre, dont treize vaisseaux et huit frégates, commandée par l'amiral Brueys. Bonaparte avait pris avec lui presque tous ses compagnons d'armes d'Italie : Berthier, Kleber, Desaix, Menou, Vaubois, Lannes, Murat; plus, une légion de savants, d'artistes, de dessinateurs, d'ingénieurs, de géographes: Fourier, Berthollet, Monge, etc. Qu'on juge de l'effet que produisit sur le gouvernement de l'Ordre cet appareil imposant et qu'on nous permette de donner ici quelques détails sur les moyens de défense que ce gouvernement avait alors à sa disposition.

Malte est située au sud de la Sicile, à quinze lieues environ de la côte de Noto; le bras de mer qui la sépare de la grande île a reçu le nom de *canal de Malte*. Elle a sept lieues de long, quatre de large et vingt de tour. A sa droite, à l'ouest, s'élèvent les îlots de Cuminottô, de Cumino et de Gozo.

On suppose que cet archipel correspond à celui de Melita, Gaulumne et Cosyra, des anciens.

Le système de fortification de ces îles, devenu formidable depuis que les Anglais s'occupent de son perfectionnement, passait déjà pour un des plus complets au temps où se passe notre histoire. La Valette composait la force principale de Malte et tout le plan de défense lui était subordonné. Bâtie en amphithéâtre sur un promontoire formé par un contre-fort du mont Sceberra, entourée d'eau à droite et à gauche, protégée à son extrémité, du côté de la mer, par le château Saint-Elme, du côté du grand port par le fort Ricasoli et par le château Saint-Ange dont les feux croisés commandaient la passe, du côté de la Marsa-Muscetto par le fort Manoël, puis par des bastions, des demi-lunes, des chemins couverts, etc., elle pouvait passer pour imprenable. Les ouvrages qui faisaient face à la terre ferme n'étaient pas moins redoutables : des redoutes, des tours, des fortins, des tranchées, des fossés; le tout disposé avec art et suivant les accidents du terrain, généralement très-montueux : Citta Vecchia, située au centre de l'île, était le poste avancé de cette zone fortifiée.

Mais une place si puissante qu'elle soit, quand elle n'a que des défenseurs pusillanimes, ressemble fort à une ville ouverte. Ce n'étaient pas les hommes qui manquaient au gouvernement de l'Ordre, c'était la volonté de résister, c'était le courage qui manquait à ces hommes.

Voici l'état des forces que le grand maître pouvait mettre en ligne.

Chevaliers, 332, ainsi divisés : 200 Français, 90 Italiens, 25 Espagnols, 8 Portugais, 4 Allemands, 5 Bavarois, sur lesquels 50 étaient malades ou trop vieux pour combattre, ce qui reduisait à 282 le nombre des chevaliers valides.	282
Régiment de Malte	500
Gardes du grand maître	200
Bataillon des vaisseaux.	250
Bataillon des galères.	230
Canonniers.	400
Régiment de chasseurs.	1 200
Marins des vaisseaux et des galères servant de canonniers.	1 200
Milices.	13 000
Total.	17 282 h.

Avec ces dix-sept mille deux ceux quatre-vingt-deux soldats on pouvait lutter au moins pendant un mois; on pouvait donner à Nelson le temps d'arriver et peut-être de dégager l'île en dispersant l'escadre française, qui n'était malheureusement pas de taille à lui tenir tête, l'immense désastre d'Aboukir ne le prouva que trop; mais, nous l'avons dit, il fallait pour cela que l'esprit guerrier qui jadis avait conduit les chevaliers à la victoire contre les Turcs reparut, et cet esprit s'était envolé pour jamais depuis plus d'un siècle.

VII. — PRÉPARATIFS D'ATTAQUE.

L'arrivée de la flotte républicaine ouvrit enfin les yeux à Hompesch, mais ne lui donna pas l'énergie qui lui eût été indispensable dans ces graves circonstances. Eperdu, il lança des ordres qui firent hausser les épaules à tous les chevaliers et semèrent la frayeur parmi la population, peu désireuse de subir les ravages d'un bombardement, les souffrances d'un siége pour un gouvernement dont elle souhaitait ardemment la chute.

Déjà, le 8, l'agitation ne connaissait plus de bornes dans La Valette, et le général Ardot, arrivé le premier devant l'île, adressait au consul une lettre par laquelle il exprimait son regret de voir les Maltais alarmés à l'apparition d'une escadre amie et priait Caruson d'assurer Son Altesse des intentions pacifiques de la République.

A l'appui de cette déclaration, qui rappelait à merveille la fable : *le Faucon et le Chapon*, le commandeur Dolomieu, embarqué en qualité de savant et qui servait les intentions de Bonaparte contre l'ordre de Jérusalem dont il était un des membres les plus distingués, écrivait au commandeur Bosredon-Ransijeat, président des finances et son ami, que le gouvernement ne devait point s'inquiéter et que l'expédition avait un tout autre but que la prise de Malte, et naturellement ces épîtres étaient rendues publiques.

Cependant l'attitude même des partisans de la République donnait un démenti à ces protestations ; Ransijeat plus que tout autre fit ressortir cette contradiction en envoyant à Hompesch, avec la lettre de Dolomieu, un billet dans lequel il déclarait donner la démission de son emploi, « ses sentiments ne lui permettant pas de contribuer de sa personne ou d'autre façon à la défense de l'île contre les Français ses compatriotes. »

C'était la première défection. Hompesch voulut la punir ; il fit jeter Ransijeat en prison ; mais cet acte de sévérité n'eut d'autre résultat que d'irriter les libéraux de l'Ordre.

Pendant ce temps, le vaisseau qui portait Bonaparte arrivait en rade, et Caruson était appelé aussitôt à son bord pour rendre compte au général de la situation. A la suite du rapport verbal du consul, Bonaparte, montant sur une corvette légère, côtoyait la partie orientale de l'île, à une demi-portée de canon, pour observer les batteries et prendre les dispositions d'un débarquement. Cette inspection terminée, le 9, vers quatre heures de l'après-midi, il envoyait un de ses aides de camp porter à Caruson une lettre que celui-ci devait remettre immédiatement au grand maître et qui demandait l'entrée dans le port pour toute la flotte et l'autorisation de faire des vivres et de l'eau.

C'était le premier acte de la comédie.

Le consul courut au palais magistral. Hompesch, perdant la tête, demanda trois heures pour répondre, convoqua les dignitaires de l'ordre, et à six heures ceux-ci se rassemblaient dans la grande salle du palais, en présence de leur chef suprême. Les uns voulaient qu'on cédât, la seule pensée de lutter contre une armée tant de fois victorieuse leur paraissant un acte de folie ; les autres opinaient pour la résistance ; quelques-uns rappelant l'annexe à l'article 13 du traité d'Utrecht, annexe approuvée par toutes les puissances protectrices et amies de l'Ordre, qui limitait à quatre le nombre des vaisseaux qui, en temps de guerre entre les princes chrétiens, pouvaient être admis dans les ports de Malte, proposaient de s'en tenir à cette loi. Bref, chacun donnait son avis, mais avec tant de passion, que l'irritation gagnant le conseil, des avis on en vint aux reproches, aux invectives, et peu s'en fallut que des invectives on n'en vînt aux coups.

Enfin il fut décidé qu'on s'en tiendrait aux dispositions contenues dans le traité d'Utrecht et que l'entrée du port serait refusée.

Cette décision, transmise à Caruson, termina la séance.

— Ah ! ils n'ont pas voulu m'accorder l'eau que je leur ai demandée, dit Bonaparte, hé bien !... j'irai moi-même la prendre et nous verrons s'ils pourront m'en empêcher.

Et il ordonna à l'amiral et au chef de son état-major de tout préparer pour un débarquement.

Bonaparte n'avait pas de temps à perdre ; il ne voulait pas être surpris par Nelson, il ne voulait pas consumer ses forces contre les falaises et contre les bastions de l'île, il fallait donc qu'il agît sans retard d'une manière décisive. Cela lui était d'autant plus facile qu'il possédait de nombreux amis dans La Valette, et que l'œuvre de Guido, de Poussielgues et du consul n'avait pas cessé de faire des progrès depuis l'apparition de la flotte. En conséquence il jeta le masque, et, retenant près de lui Caruson, lui fit écrire à Hompesch la lettre suivante :

« Ayant été appelé à bord du vaisseau amiral afin de transmettre la réponse que Votre Altesse Sérénissime a faite à ma proposition de permettre à l'escadre française de se pourvoir d'eau, le général s'est indigné que vous ne consentiez à accorder la permission de prendre de l'eau qu'à quatre bâtiments à la fois. Quel temps, en effet, ne faudrait-il pas à cinq ou six cents voiles pour se procurer de cette manière l'eau et les choses dont elles ont un besoin urgent. Ce refus a d'autant plus surpris le général qu'il n'ignore pas la préférence accordée aux Anglais et la proclamation publiée par le prédécesseur de Votre Altesse Sérénissime. Le général est résolu de se procurer par force ce qu'on aurait dû lui accorder selon les principes de l'hospitalité qui est la base de votre Ordre. J'ai vu les forces considérables qui sont à sa disposition et je prévois l'impossibilité de résistance dans laquelle vous allez vous trouver. Il eût été désirable que dans une circonstance aussi critique Votre Altesse Sérénissime, par amour de son Ordre, de ses chevaliers et de toute la population, eût pu proposer quelque moyen d'accommodement. Le général n'a pas voulu que je retournasse dans une ville qu'il se croit obligé dorénavant de traiter en ennemie et qui n'a d'autre espérance que dans sa loyauté ; il a donné des ordres précis pour que la religion, les coutumes et les propriétés des Maltais soient scrupuleusement respectées. »

A peine cette lettre était-elle partie que l'escadre d'évolution se rangea en bataille et que le débarquement commença.

Il était onze heures du soir environ.

Le temps était beau, la mer calme ; l'opération s'annonçait bien.

On disposa les chaloupes, les chalands, et les troupes commandées y prirent place. Le général Regnier devait se jeter sur l'île de Gozo, le général Baraguay-d'Hilliers se porter vers la cale Saint-Paul et le général Desaix s'emparer de la cale de Marsascirocco et du littoral jusqu'aux salines. A sept heures, le lendemain, ces trois officiers avaient occupé les positions précitées et ils s'avançaient à travers l'île sur Citta Vecchia et sur La Valette, tandis que l'amiral Brueys menaçait de la rade le fort Saint-Elme. Le débarquement des troupes françaises que suivit de près la défection du commandant de l'artillerie, du directeur du génie, d'une cinquantaine de chevaliers et de presque toutes les milices remplit Hompesch de terreur et fournit aux agents de Bonaparte une nouvelle occasion d'exciter le peuple à la révolte.

En présence de ces événements, le grand maître et le conseil perdirent la tête ; ils n'avaient encore pris aucune décision quand les bataillons français entrèrent dans les faubourgs de La Valette chassant devant eux les miliciens qui criaient à la trahison, les paysans qui cherchaient un refuge dans la ville.

Au milieu de cette confusion effroyable, Hompesch ne trouva rien de mieux que d'ordonner des sorties et de promettre dix écus à tout soldat qui se montrerait courageux. On couvrit cet ordre de huées, on y répondit de toutes parts en réclamant la capitulation et l'on fit mine de vouloir ouvrir les portes aux Français. Alors les chevaliers qui gardaient ces portes commandèrent le feu et tuèrent un bourgeois (un avocat).

— Vengeance! vengeance! A bas les tyrans! hurlèrent les révoltés en relevant le cadavre qu'ils promenèrent aussitôt dans les rues.

La comédie tournait au tragique.

Enivré par le sang qui venait de couler, le peuple se porta en masse partout où il savait trouver des chevaliers, s'armant, sur son passage, de bâtons, de barres de fer qu'il arrachait aux grilles des maisons, des églises. Quatre chevaliers, MM. de Valin, de Montazet, d'Ormie, d'Andelart, que leur âge avait retenus chez eux, furent massacrés, et leurs têtes portées au bout de piques servirent de sanglants trophées à la multitude. Après ce sinistre exploit, la foule se porta chez le ministre de Russie, l'arracha de son hôtel et l'eût infailliblement égorgé sans le secours d'un détachement de cavalerie qui arriva assez à temps pour le dégager.

— Aux prisons! crièrent alors les plus furieux.

Le piquet de miliciens qui gardait la prison, au lieu de croiser la baïonnette, leva en l'air la crosse de ses fusils et laissa le flot populaire enfoncer les portes des cachots et libérer tous les détenus. L'un d'eux, le commandeur Bosredon Ransijeat, emprisonné la veille par ordre du grand maître, fut porté en triomphe sous les fenêtres du palais magistral aux cris de : *Vive la liberté! vive l'égalité!*

Les scènes que nous venons de rapporter se reproduisirent dans tous les quartiers ; d'autres chevaliers, vieux ou infirmes, MM. de Roux, du Quesnoi, du Chatel, de Cornet, de Guebriant, le bailli Neveu, un négociant français saisi au milieu de sa famille, furent également égorgés et leurs cadavres traînés devant le palais que protégeaient encore cinquante ou soixante gardes. Heureusement ces excès produisirent instantanément une réaction salutaire : le peuple honnête reprit courage à son tour, envahit de nouveau la rue et délégua sur-le-champ auprès du gouvernement Guido et quelques nobles et bourgeois des plus connus pour aller signifier à Hompesch et à son conseil la volonté de la population maltaise.

VIII. — SUSPENSION D'ARMES.

La soirée était sombre comme un soir d'émeute.

Lorsque les députés s'avancèrent, les gardes ne leur opposèrent aucune résistance et les laissèrent entrer. D'ailleurs l'épouvante, le découragement régnaient dans le palais où Hompesch, entouré d'une cinquantaine de chevaliers, écoutait effrayé le récit de ce qui se passait par la ville, et frissonnait à la nouvelle que ces scènes n'étaient que le prélude du massacre général des membres de l'Ordre, et qu'une bombe, lancée la nuit du vaisseau amiral, devait donner le signal de ce massacre.

Les députés se présentèrent devant Son Altesse ; ils étaient quatre : le baron don Mario Testaferrata, le docteur Bonanno, conseiller du tribunal de la Rote, l'avocat Torregiani et Guido. Ce dernier, comme le plus décidé, porta la parole.

— Eminentissime et sacré conseil, dit-il d'un ton ferme, nous sommes les députés de la nation maltaise, et c'est en son nom et attendu les circonstances actuelles que nous venons vous lire la pétition suivante.

Et il prit des mains du baron Testaferrata un écrit que la députation avait rédigé à la hâte et qui demandait en substance qu'afin d'éviter un bombardement et les horreurs d'un assaut à la capitale, le gouvernement rendît la place aux Français.

La lecture de cette pièce produisit des impressions diverses sur les dignitaires présents ; tandis que la plupart semblaient atterrés, l'un d'eux, le bailli Caravaillos, vice-chancelier, un chevalier taillé sur le patron de don Quichotte, se leva indigné et s'adressant avec arrogance aux députés :

— La démarche téméraire que vous venez de faire, leur dit-il, mériterait d'être punie par la potence, et si j'étais grand maître, de cette salle je vous enverrais sur le plan de la Floriane pour y être pendus.

A quoi Guido repartit sans s'émouvoir :

— Excellence, ce sont les voleurs et les assassins que l'on pend, mais non des députés comme nous.

Puis, se tournant vers Hompesch :

— Altesse, ajouta-t-il d'une voix pénétrée, nous en appelons à votre équité et nous vous supplions de prendre en considération le sort des Maltais !

— Votre demande sera examinée, dit Hompesch, qui reçut la pétition des mains de son auditeur ; retirez-vous, laissez le conseil délibérer librement.

Les députés s'inclinèrent et sortirent.

Ce que fut alors la discussion qui s'engagea il serait difficile de le décrire : un flot de paroles inutiles, d'accusations réciproques, pas un conseil raisonnable. Cependant le temps pressait : le général Vaubois communiquait déjà avec le clergé et les notables de La Valette ; l'île de Gozo avait capitulé depuis seize heures devant le général Regnier ; Lannes et Marmont établissaient des batteries contre la ville ; Baraguay-d'Hilliers et Desaix, après avoir balayé toute la partie méridionale de l'île, s'étaient avancés jusque sous les murs de la Cottonera ; la révolution grondait dans La Valette ; il fallait prendre un parti.

Hompesch, envahi par la peur, ne songeait qu'à préserver ses jours (un des acteurs de la scène qui se passa après la sortie de la députation le représente envoyant à chaque instant l'un ou l'autre de ses huissiers regarder du balcon si l'émeute augmentait sur la place ou examiner du haut de l'escalier si les insurgés n'avaient pas pénétré dans la cour du palais) ; il désirait ardemment un compromis qui le tirât du danger, tout en dégageant sa responsabilité.

Un incident tragique vint précipiter, selon les lois de la nécessité, la résolution du conseil.

Deux jeunes chevaliers royalistes, plus imprudents que leurs confrères et chargés de la garde d'un poste voisin du palais, avaient insulté la foule en lui ordonnant péremptoirement de s'éloigner. Au lieu d'obéir, celle-ci, escaladant les palissades, s'était emparée des malheureux, leur avait coupé la tête et promenait ces têtes au bout de piques, à la lueur des torches, devant le palais magistral.

Hompesch, attiré presque malgré lui à la fenêtre par les vociférations des bourreaux, put voir défiler l'horrible cortége; alors, blême de terreur, il s'élança au milieu des chevaliers, interrompit brusquement toute discussion et déclara qu'il accédait à la demande de la population.

Le conseil n'osa pas résister.

Une demi-heure après, c'est-à-dire à cinq heures du matin, le 11, le drapeau parlementaire flottait sur les remparts, et un Français, M. Melan, chancelier du consulat hollandais, le seul homme de bonne volonté que le grand maître eût pu trouver, se rendait auprès de Berthier pour demander une suspension d'armes.

Vers sept heures ce même M. Melan revenait annoncer à Son Altesse que le général en chef enverrait à midi un parlementaire à La Valette pour traiter de la suspension.

IX. — LA CAPITULATION.

Bonaparte n'était pas resté inactif pendant la nuit qui venait de s'écouler : « Remuez de la poudre; amassez des pierres; établissez des batteries, avait-il dit à ses généraux, et cela suffira pour abattre notre ennemi. » Ses ordres avaient reçu une ponctuelle exécution, et le 11, au matin, La Valette était menacée de tous côtés par les canons français.

Cette vue seule suffit pour enlever aux timides leurs dernières velléités de résistance.

Le parlementaire arriva vers midi, ainsi que l'avait dit Berthier : c'était Junot. Il était accompagné du commandant Dolomieu et de l'agent Poussielgues. La population, qui l'attendait sur le quai, l'accompagna jusqu'au palais magistral, sur le seuil duquel le complimentèrent deux chevaliers servants, qui le conduisirent ensuite devant Hompesch. Son Altesse, en proie à une vive émotion, était entourée de quelques dignitaires de l'Ordre, entre autres du bailli de Pennes..

Après les salutations d'usage, Junot proposa de dresser l'acte de la suspension d'armes, car les généraux républicains avaient pris l'habitude de mener rapidement les choses, et, comme le bailli de Pennes insinuait qu'il serait bon de rédiger auparavant un protocole : « Ce n'est pas nécessaire, repartit Junot; quatre phrases seront plus que suffisantes, et j'espère que M. Poussielgues voudra bien se charger de les rédiger.» Poussielgues s'inclina, prit la plume et traça de mémoire les lignes suivantes, que lui avait dictées, dans la matinée, le général en chef :

« Article 1er. Il est accordé pour vingt-quatre heures, à compter depuis six heures du soir d'aujourd'hui, 11 juin 1798, jusqu'à demain, six heures du soir, 12 du même mois, une suspension d'armes entre l'armée de la République française, commandée par le général Bonaparte, représenté par le chef de brigade Junot, premier aide de camp dudit général, et entre Son Altesse Eminentissime et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

« Art. 2. Dans les vingt-quatre heures, il sera envoyé, à bord de *l'Orient*, des députés pour faire la capitulation.

« Fait double, à Malte, le 11 juin 1798. »

Cet acte parafé par Junot et par Hompesch, Junot salua Son Altesse, et, pour lui donner, ainsi qu'au conseil, le temps de choisir avant son retour auprès de Bonaparte les députés dont il était question dans l'article 2, il demanda la permission de visiter les appartements, les galeries, la salle d'armes du palais, qui était une des plus belles de l'Europe. Hompesch accorda cette permission avec empressement, et pria même Dolomieu, qui, alors, rangé sous l'étendard de la République, n'en était pas moins un des membres les plus éminents de l'Ordre, de faire les honneurs du palais à l'aide de camp du général en chef français.

Quand Junot, Dolomieu et Poussielgues sortirent, une nouvelle scène de confusion éclata au sein du conseil. L'amour-propre ridicule des uns, les prétentions excentriques des autres, les déclarations des chevaliers qui pactisaient avec Bonaparte, l'attitude indécise du grand maître, étaient autant d'obstacles à une conclusion quelconque. Et pourtant la résistance n'était plus possible.

« A ce moment, a écrit le chevalier Mayer dans un mémoire publié en 1799, la désertion devint générale; la faiblesse de quelques chefs ne correspondait pas à la nécessité des mesures. L'air résonnait de clameurs sanguinaires; la foule, établie dans le palais, répandue dans les appartements, demandait à grands cris la capitulation. Les milices insultaient les commandants et disaient qu'elles voulaient, elles aussi, commander. « Nous avons commencé à tuer quelques-uns des vôtres, « dirent-elles au chevalier Francicanava, nous finirons « par vous. » Un chevalier fut chassé de son commandement à la pointe du *Zabar*; un autre eut le même sort et fut blessé. Quelques bourgeois s'étaient constitués adjudants généraux, pour être sûrs des ordres, parce qu'ils prétendaient n'avoir plus confiance dans les chevaliers. Un corps de cinq cents hommes, qui avait reçu quinze mille cartouches et qui n'avait pas tiré un coup de fusil, demandait d'autres munitions. Le général français, dans sa relation, n'a pu dissimuler que le désordre et la confusion étaient extrêmes. Le chevalier de Châteauneuf, major du régiment des chasseurs, venu au palais pour faire un rapport, fut traîné par les cheveux et précipité par le grand escalier. Le maréchal, voulant faire ouvrir la porte pour introduire un renfort, ne fut pas obéi, et, s'il eût insisté, on l'aurait assassiné. Le commandant de l'artillerie, qu'on n'avait pas pu faire sortir de l'arsenal, où il était protégé par les factieux, continuait à désobéir et à accroître la fermentation. Le commandeur Fay, sur lequel on comptait beaucoup, coopérait avec lui dans le département latéral. Le servant d'armes Tousard allait et venait des bastions au palais, et se tenait plus souvent aux côtés du grand maître, à qui il jurait que ses ordres s'exécutaient, et il ne donnait que des ordres contraires à une défense sérieuse. Son opinion était toujours négative; on ne pouvait ni le destituer ni l'emprisonner, car il jouissait de la faveur de la plèbe, qu'il instruisait de toutes les délibérations. Le bailli de Belmont, oncle du commandant de l'artillerie, lequel commandait la *Floriana*, annonça que le peuple était en pleine insurrection. »

Il fallait donc absolument conclure. On conclut tant bien que mal, et l'on choisit pour députés le commandeur Bosredon-Ransijeat, dont les sympathies pour la République n'étaient un mystère pour personne, et le bailli Frisard. Doublet, sous-secrétaire d'Etat, d'une fidélité douteuse, leur fut adjoint comme secrétaire. A ces trois personnages se réunit, sur la prière de Hompesch et à titre de médiateur, le chargé d'affaires d'Espagne. Mais les Maltais prétendirent, eux aussi, se faire représenter aux négociations, et ce ne fut pas là la moindre humiliation du conseil magistral, car, après

avoir vainement résisté pendant un moment, il dut céder et admettre, avec les députés de l'Ordre, les députés du peuple, dont voici les noms : le baron Testaferrata, l'avocat Benedetto Schembri, le docteur Giovannicola Muscat, le conseiller Bonanno et Guido. Ce dernier, pensant que sa présence était encore nécessaire à La Valette, se contenta d'accompagner ses collègues jusqu'au port et revint à son poste d'action.

Ces choix étaient à peine acceptés, que Junot reparut avec Dolomieu.

On lui présenta les députés de l'Ordre; ceux des Maltais l'attendaient dans la cour du palais; il salua Hompesch et sortit.

Une foule compacte stationnait au dehors, sur la place. Junot et Guido sautèrent à cheval; les députés montèrent dans des carrosses et le cortége se dirigea vers le port.

Quand il arriva à la porte des Bombes, salué, de ci, de là, par des cris de : « Vive l'égalité ! vive la liberté ! » les députés descendirent de voiture et se dirigèrent à pied du côté de la cale San Giuliano, où ils devaient trouver des canots pour se rendre à bord de *l'Orient*, sur lequel Bonaparte avait mis son pavillon. Une baleinière seulement était prête. Junot et Dolomieu y montèrent avec trois d putés et prirent aussitôt la mer. Les autres députés s'embarquèrent un peu plus tard dans deux grands canots du service de Son Altesse Eminentissime.

X. — A BORD DE L'ORIENT.

Lorsque Junot, Dolomieu, les deux députés de l'Ordre et leur secrétaire arrivèrent à bord de *l'Orient*, il était neuf heures environ. Ici, passons la parole à l'un des acteurs du drame, à Doublet, qui a laissé dans ses mémoires les détails de la scène qui précéda la signature de la convention.

« Après un quart d'heure, trois députés furent introduits dans la salle du conseil, bien illuminée et ornée de trophées militaires consistant en armes et autres décorations rappelant les victoires de Bonaparte. Ce général entra cinq minutes après, accompagné du vice-amiral Brueys. Il s'étonna de trouver un nombre aussi restreint de députés. « Il paraît, dit-il, que beaucoup « d'entre vous se sont noyés dans le trajet, puisqu'on « me disait que vous deviez être huit et que vous n'êtes « que trois? Du reste, vous avez bien fait de venir, car, « ne pouvant plus attendre, j'avais déjà donné ordre « de jeter certains confetti qui n'auraient pas plu à vos « dames... » A cette facétie hors de propos, personne n'osa répondre. Alors, le général nous examinant un à un : « Messieurs, reprit-il, il me semble qu'un verre de « punch ne vous ferait pas de mal, car je vois que vous « avez froid? » Il ordonna, en conséquence, qu'on apportât du punch et en donna un verre à chacun. Les verres furent bientôt remplacés par une écritoire. Sur les conseils de Ransijeat, je m'offris pour rédiger l'acte, mais Bonaparte me remercia, disant qu'il avait l'habitude de manier personnellement la plume dans de semblables circonstances. Il prit donc la plume et, après un moment de réflexion : « He bien ! messieurs, dit-il, quel « titre donnerons-nous à cette négociation? Le terme « de *capitulation* sonnerait mal aux oreilles d'un ordre « militaire autrefois couvert de gloire, et je crois que « le titre de *convention* serait moins désagréable. » Personne ne répondit. « Qui ne dit mot consent, ajouta-« t-il. » Et il se mit à écrire. Pendant ce monologue, sa physionomie respirait je ne sais quoi d'ironique. Il continua à écrire durant une heure pour la rédaction des premiers articles, puis, levant la tête et voyant augmenté le nombre des députés, les retardataires survenant à ce moment, il voulut lire ce qu'il avait écrit pour voir s'il y avait quelque chose à y ajouter. Quand il lut le premier article portant une renonciation formelle, pleine, absolue des droits de possession et de propriété sur les îles de Malte, Gozo et Cumino, je lui dis : « Mon géné-« ral, j'en appelle à votre magnanimité. Que dira le « grand maître, que pensera l'Europe de son excessive « confiance en vous? — Oh ! ma foi tant pis pour lui, « répondit-il ; malheur aux vaincus, telle est ma maxime. « D'ailleurs, qu'est-ce que votre ordre a fait pour que « nous soyons obligés de nous intéresser à son sort? « Il a fourni aux Anglais, contre Toulon et contre la « Corse, des marins, des ouvriers, des munitions ; il a « molesté nos bâtiments marchands, en défendant à « leurs capitaines d'arborer le drapeau tricolore et de « porter la cocarde nationale ; il a envoyé ses chevaliers « à Coblentz massacrer nos soldats et ses chevaliers « sont venus s'en vanter à Malte ; finalement, quoique « j'eusse fait connaître l'extrême besoin que j'avais de « faire de l'eau, cela m'a été refusé... » Bonaparte prononça ces dernières paroles de sa diatribe d'un ton irrité, puis se mit de nouveau à lire. Quand il lut le second article, par lequel était accordé au grand maître une pension de trois cent mille francs jusqu'à ce qu'on lui eût procuré une principauté équivalente en Allemagne : « J'espère, dit-il, que le grand maître sera sa-« tisfait de la façon généreuse dont nous le traitons, « quoi qu'il le mérite peu pour s'être laissé séduire par « les promesses flatteuses de la Russie, qui cherchait à « s'emparer de Malte au préjudice de la France... » A ces paroles, je tâchai de dissiper de l'esprit de Bonaparte sa fausse prévention, réfutant l'imputation par un résumé des relations que l'Ordre avait eues avec la Russie. A cela, le général repartit : « Nous n'avons rien « ignoré de tout cela à Paris, et le directoire n'a pas « négligé de remarquer que, en regard des avantages « qui en résultaient pour lui, l'Ordre s'était un peu re-« lâché, en faveur de la Russie, de la sévérité de ses « antiques maximes, poussant la condescendance jus-« qu'à admettre, sans aucun scrupule, dans son propre « sein, une grande portion de chevaliers schismatiques, « pour lesquels Paul avait offert la fondation de soixante-« deux commanderies. Or vous pensez que tant d'amour « de la part d'une puissance ambitieuse devait faire « ouvrir les yeux au directoire et le déterminer à s'em-« parer de Malte pour empêcher qu'elle ne devînt un « jour la proie de la Russie, avec qui le grand maître « était d'accord... » Je voulus alléguer que ce qui avait été fait avait eu l'approbation de la cour romaine, que le grand maître ne pouvait... Mais Bonaparte me ferma la bouche en disant : « Il est certain que ce que vous « alléguez n'altère pas la nature du fait. Enfin, Malte « est dans nos mains et personne ne nous la prendra. » Ransijeat, qui n'avait ouvert la bouche sinon pour confirmer le général dans l'opinion de la probabilité d'une correspondance secrète du grand maître avec la Russie et pour l'entraîner, quoique inutilement, à prohiber l'entrée en France à tous les chevaliers de cette nation, déploya toute son énergie quand on en vint à établir le quatrième article, lequel fixait, en général, la pension des chevaliers à six cents francs et portait à mille francs celle des chevaliers qui avaient plus de soixante et dix

ans. Ransijeat qui, en cette occasion, désirait être plus vieux qu'il ne l'était, se querella sur la modicité de la pension accordée aux jeunes chevaliers, et, avec la médiation de l'amiral Brueys, réussit à obtenir une augmentation annuelle de cent francs, aux pensions établies. L'ex-auditeur Muscat voulut pérorer pour d mander la conservation des exemptions et des priviléges de sa nation; Bonaparte temporisa un moment et finit par déclarer qu'il ne pouvait plus subsister de priviléges ou corporations, et que la loi était égale pour tous. Les deux autres députés présents ne proférèrent pas une parole; le quatrième, qui s'était attardé, n'était pas encore arrivé et ne parut qu'à l'instant de la signature. Le bailli Frisari, qui durant la discussion avait gardé un silence complet, montra quelque résistance lorsqu'il fut question de signer la convention, et pria Ransijeat de faire connaître au général les motifs de cette résistance. Il désirait réserver, par une apostille, les droits du roi de Naples, son souverain, sur l'île de Malte, craignant que ce roi ne lui séquestrât ses commanderies s'il agissait autrement. « Vous pouvez, lui dit Bonaparte, faire « toutes les réserves qui vous plairont; nous saurons, « lorsqu'il en sera besoin, les annuler à coups de ca- « non. » Quand le chargé d'affaires d'Espagne eut ajouté sa signature à celle des députés, on me présenta la plume. Je dis que je n'avais pas qualité pour apposer mon nom, mais que si je l'avais, j'hésiterais à signer une convention qui devait couvrir de honte le grand maître et les Maltais sans qu'il en résultât de la gloire pour le général et de l'avantage pour la France. « Com- « ment? » fit alors Bonaparte irrité. « Parce que, ajoutai-je, la nullité de votre marine laisse pour toujours Malte à la disposition de l'Angleterre, dont une des escadres nous bloquera peut-être avant votre débarquement en Égypte. « Votre sinistre pronostic, répliqua l'amiral « Brueys, prouve que vous connaissez bien peu la va- « leur de notre brave marine. » Sur ces paroles, Bonaparte se leva et mit ainsi terme à la conférence. A l'aube, les députés se trouvaient de retour à La Valette. Pour remédier aux maux d'une convention ignominieuse, je voulus devancer les députés et aller chez le grand maître dans le but de lui suggérer de faire rejeter la convention par le conseil et de signifier au général républicain que l'Ordre et la nation avaient résolu de mourir sous les ruines plutôt que d'accepter une convention aussi déshonorante, mais Bonanno s'opposa à cette idée, sous le prétexte que la convention n'étant ni sanctionnée, ni ratifiée par le conseil, l'Ordre pouvait facilement réclamer l'île en temps opportun. »

Sauf des détails personnels ajoutés pour les besoins de sa cause, ce récit de Doublet relate exactement les faits et nous n'avons rien à y ajouter.

Voici le texte de la convention rédigée par Bonaparte et acceptée par les députés :

CONVENTION.

Arrêtée entre la république française représentée par le citoyen général en chef Bonaparte, d'une part;

Et l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, représenté par MM. le bailli Torino Frisari, le commandeur Bosredon-Ransijeat, le baron Mario Testaferrata, le docteur Nicolas Muscat, l'avocat Benedetto Schembri et le conseiller Bonanno, de l'autre part.

Et sous la médiation de Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, représenté par M. le chevalier Philippe Amate, son chargé d'affaires à Malte.

ARTICLE PREMIER.

Les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem remettront à l'armée française la ville et les forts de Malte. Ils renoncent, en faveur de la république française, aux droits de souveraineté et de propriété qu'ils ont, tant sur cette île que sur les îles de Gozo et de Cumino.

ARTICLE DEUXIÈME.

La république française emploiera son influence au congrès de Rastadt pour faire avoir au grand maître, sa vie durant, une principauté équivalente à celle qu'il perd et, en attendant, elle s'engage à lui faire une pension annuelle de trois cent mille francs; il lui sera donné en outre la valeur de deux années de ladite pension, à titre d'indemnité pour son mobilier. Il conservera, pendant le temps qu'il restera à Malte, les honneurs militaires dont il jouissait.

Six autres articles réglaient la situation des chevaliers d'origine française, promettaient les bons offices du gouvernement de la république pour faire obtenir aux chevaliers étrangers des pensions de la part de leur gouvernements respectifs, et garantissaient aux habitants de Malte le respect des propriétés et l'exercice de leur religion.

Signèrent : Bonaparte, le commandeur Bosredon-Ransijeat, le baron Mario Testaferrata, le docteur Gio Niccolò Muscat, le docteur Benedetto Schembri, le conseiller F.-T. Bonanno, le bailli de Turin Frisari, sauf le droit de haut domaine qui appartient à mon souverain, comme roi des Deux-Siciles, El caballero Felipe de Amate.

A cette pièce, Bonaparte ajouta une annexe relative aux conditions de la capitulation.

A peine les députés eurent-ils remis le pied sur le quai du port, qu'ils se rendirent en hâte au palais magistral, annonçant sur leur chemin que la convention était conclue pour le mieux et qu'il ne restait plus qu'à la ratifier. A cette nouvelle, la foule, que Guido, Poussielgues et leurs amis n'avaient cessé de travailler pendant toute la nuit, recommença ses clameurs menaçantes et cria qu'elle exigeait une décision immédiate. Le conseil se réunit une dernière fois sous la présidence de Hompesch; une dernière fois il se démena dans le vide, récrimina, parla de son honneur, de sa dignité, de sa gloire, puis rappelé à la réalité par les vociférations de la foule, finit par ratifier la convention.

Il était alors neuf heures du matin.

Aussitôt les gardes de Son Altesse allèrent fraterniser avec le peuple, et Guido et les siens coururent triomphants, avec une douzaine d'officiers munis des pouvoirs nécessaires, ouvrir les portes de la ville aux Français. A midi, tous les forts, tous les bastions de La Valette étaient au pouvoir des troupes républicaines, et à quatre heures, la flotte entrait dans le port aux acclamations de la population entière. L'auréole qui entourait le nom du jeune vainqueur de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, était telle, qu'on se pressait avec émotion pour le voir. Bonaparte mit pied à terre entouré de son état-major et s'avança vers la ville par la rue Neuve. Là, Guido et un grand nombre de notables l'attendaient avec tous les chevaliers qui partageaient les idées nouvelles. Ils le complimen-

tèrent et lui offrirent, pour lui et sa suite, les carrosses de gala de Son Altesse.

Bonaparte refusa, et après avoir regardé de part et d'autre avec une visible satisfaction et la foule sympathique qui accourait à sa rencontre et le drapeau tricolore qui flottait sur tous les édifices de La Valette, il gravit à pied la montée principale de la ville et ne s'arrêta qu'au palais du chevalier Parisio, où un logement lui avait été préparé.

La foule se dispersa peu à peu par les rues, se mêlant aux milices maltaises et aux soldats français qui, déjà, emplissaient les cabarets, brisaient les écussons des légations étrangères et oubliaient une partie du respect dû aux propriétés.

— Tu verras, dit à ce moment à mi-voix un vieux chevalier du parti modéré qui se trouvait à côté de Guido et observait, en hochant la tête, tu verras que les Maltais n'ont fait que changer de maîtres.

— C'est possible, monsieur le chevalier, répondit Guido; mais il y a maître et maître.

— Comme il y a fagots et fagots, je le sais; toutefois souviens-toi de ceci, ami Guido; ce qui a toujours manqué, manque encore et manquera probablement toujours au pays de la liberté que tu rêves, ce sont des hommes. La liberté n'est pas de ce monde.

Ainsi tomba l'ordre de Jérusalem, après une existence de sept siècles, sur lesquels il avait passé deux cent soixante-sept ans à Malte.

Entrée de Bonaparte à Malte. Dessin de F. Lix.

XI. — LES FRANÇAIS A MALTE.

La reddition de Malte souleva d'universelles récriminations contre Hompesch, qui était cependant, en 1798, le représentant le plus parfait de l'Ordre dégénéré, comme Villiers de l'Isle Adam en avait été la plus fière et la plus noble personnification au temps de Soliman : les institutions vieillies produisent rarement des génies, c'est là une loi naturelle ; mais on ne voulut pas en accorder les bénéfices à Hompesch et on l'accusa de trahison.

Les chevaliers russes, plus indignés que les autres, lancèrent même contre le malheureux grand maître un manifeste violent, dont ce fragment résume l'ensemble :

« ... Parmi tant de faits qui accusent le grand maître, nous aurions voulu en trouver un seul qui eût déposé en sa faveur, nous l'aurions cité avec un empressement qui aurait attesté combien la récapitulation que nous venons de faire nous a été douloureuse ; mais ce flambeau de la vérité, porté d'une main impartiale sur ces tristes événements nous a montré partout Ferdinand Hompesch coupable de la plus stupide négligence, ou complice des perfides qui ont trahi l'Ordre. »

Mais ces colères inutiles du prieuré de Russie ne servirent qu'à mettre plus en relief la chute définitive de l'Ordre. Les Français trouvèrent dans les arsenaux et dans les forts et magasins de Malte et de Gozo quarante mille fusils, mille canons de bronze, cinq cents canons de fer, douze cents barils de poudre, des provisions de toutes espèces, deux vaisseaux de haut bord, trois frégates, quatre galères et un riche matériel de

marine. Le trésor de l'Ordre renfermait trois millions en or et en argent. De tous les objets précieux que possédaient la salle d'armes, l'église de Saint-Jean et le musée, le grand maître, lorsqu'il s'éloigna de La Valette, n'eut l'autorisation d'emporter avec lui que la main de saint Jean, un tableau miraculeux de la Vierge et un morceau du bois de la vraie croix, les généraux républicains n'attachant aucun prix à ces reliques.

Bonaparte s'arrêta durant cinq jours à Malte. Son premier soin (il crut cet acte d'une bonne politique pour son expédition d'Orient) fut de libérer les esclaves mahométans qui se trouvaient en assez grand nombre dans l'île et de prévenir les puissances barbaresques qu'il avait détruit l'ordre de Jérusalem; puis, il organisa l'occupation, établit un gouvernement, et le 17 juin, après avoir confié le commandement de l'archipel maltais au général Vaubois, en lui laissant une garnison de quatre mille hommes, il envoya au grand maître, *à monsieur* le grand maître, la lettre qu'on va lire :

MALTE. Strada Santa Lucia. Dessin de H. Clerget.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Au quartier général de Malte, le 29 prairial an VI de la République une et indivisible.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, à monsieur le grand maître de Malte.

« J'ai donné des ordres, monsieur, pour qu'à deux heures après minuit, le chef de brigade de mes guides avec un détachement soit à vos ordres. Je suis fâché, monsieur, d'avoir fait votre connaissance dans une circonstance extrêmement pénible pour l'ordre de Malte; mais je vous prie d'être persuadé du désir que j'aurai toujours de faire quelque chose qui puisse vous convaincre de l'estime et de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Votre très-humble serviteur,

« BONAPARTE. »

Vaubois accompagna cette épître de ces quelques lignes comminatoires :

Le général de division Vaubois, commandant l'isle de Malte, à monsieur le grand maître.

« Chargé de l'exécution d'un ordre du général en chef Bonaparte, j'ai l'honneur de vous en faire part en vous priant de vouloir bien le faire connaître à tous messieurs les chevaliers. Je suis certain que sa prompte obéissance ne laissera rien à désirer au général en chef, et

que vous serez bientôt dans le cas d'avoir satisfait pleinement à son ordre.

« Tous les chevaliers ou habitants qui seraient sujets « d'une puissance en guerre avec la France, telle que « la Russie et le Portugal, seront tenus de quitter Malte « sous quarante-huit heures.

« Tous les chevaliers qui ont moins de soixante ans « seront tenus de quitter Malte sous trois jours.

Signé : « BONAPARTE. »

« Pour copie conforme, le général directeur, chef de « l'état-major général,

« *Signé :* Alex. BERTHIER. »

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« VAUBOIS. »

Le lendemain, 18, tandis que Hompesch, pleurant, se préparait à quitter Malte, la flotte républicaine levait l'ancre et faisait voile pour l'Égypte, où de nouvelles victoires, suivies plus tard de désastres irréparables, attendaient Bonaparte.

Le soir même Hompesch s'embarqua à son tour avec les chevaliers expulsés, et arriva à Trieste au bout de trente-neuf jours de navigation et après avoir failli plusieurs fois tomber au pouvoir des corsaires.

XII. — AUJOURD'HUI.

Après l'occupation de Malte, l'Ordre, frappé mortellement, essaya vainement de se relever.

L'empereur Paul Ier, au lendemain de la publication du factum lancé par le prieuré de Russie, se fit nommer grand maître (7 novembre 1798), ce qui constitua un schisme, les chevaliers ayant ainsi deux souverains : l'un à Saint-Pétersbourg, l'autre à Trieste; mais Sa Majesté moscovite dut abandonner sa maîtrise illégale en présence de l'inflexible volonté de Pie VI, qui refusa constamment de reconnaître pour chef d'un ordre religieux un prince ne professant pas la religion catholique (1).

Quant à Hompesch, il traîna une existence misérable jusqu'en 1805.

Il eut un moment, pendant ce temps, l'espoir de rentrer à Malte; ce fut lorsque, après avoir détruit la flotte française à Aboukir, Nelson, voulant prévenir la Russie, qui envoyait une escadre de quinze vaisseaux dans la Méditerranée, vint intimer au général Vaubois l'ordre de se rendre sous trois jours.

Nelson croyait sans doute avoir affaire à des soldats de la trempe de Hompesch : il se trompa; non-seulement Vaubois refusa de capituler, mais encore il défendit Malte pendant deux ans, malgré un blocus rigoureux, des ressources insuffisantes, une garnison décimée par les maladies et une réaction des Campagnols maltais, qu'encourageait Hompesch et que subventionnait le roi des Deux-Siciles.

Quand le brave général consentit à capituler, en 1800, le 18 fructidor an VIII de la république, il avait brûlé ses dernières charges de poudre, pourtant il ne consentit à évacuer qu'aux conditions les plus honorables.

Les Anglais prirent possession de Malte en février 1800, et, loin de songer à la rendre à l'Ordre, qui la réclamait et la réclama aux puissances jusqu'en 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, loin de songer à la remettre à la couronne des Deux-Siciles, dont elle était un grand fief depuis la donation que Charles-Quint en avait faite à l'Ordre; ils la gardèrent pour eux, connaissant son importance et s'y fortifièrent d'une manière formidable.

La pension que Hompesch avait stipulée pour lui dans la convention de 1798, n'ayant pas été servie, ce malheureux grand maître vécut d'aumônes à partir de 1801 et principalement des aumônes de Pie VII. Au commencement de 1804, il se trouvait plongé dans une détresse si cruelle, que Mme Letizia, le cardinal Fesch et le ministre plénipotentiaire Cacault, se firent un devoir de s'employer en sa faveur auprès de l'Empereur. Napoléon comprit qu'il ne devait pas laisser protester plus longtemps sa signature et, en août 1804, il assigna à Hompesch une pension annuelle de trois cent mille francs sur le trésor impérial en l'invitant à venir vivre en France. Hompesch accepta l'invitation et se retira à Montpellier, où il mourut en mai 1805.

Alors, Pie VII, vu les circonstances, lui nomma un successeur, Tommasi, qui, durant sa courte maîtrise, réunit la plupart des chevaliers à Catane, en Sicile, où le conseil transféra ensuite les archives et la chancellerie. Tommasi mourut un mois et demi après son élévation, mais Pie VII pensant qu'il n'avait peut-être pas le droit de choisir un second grand maître, comme les chevaliers assemblés à Catane ne représentaient pas toutes les langues et, par conséquent, tout l'Ordre, il conseilla à ces chevaliers d'élire un lieutenant du magistère, et depuis cette époque il n'y a plus eu de grand maître.

En 1826, Léon XII donna au lieutenant du magistère, Busca, l'autorisation de transférer le siége de l'Ordre, de Catane à Ferrara, le roi de Naples, François Ier, s'étant mis en tête de détruire l'Ordre dans ses États, et commençant déjà à séquestrer toutes les commanderies qui devenaient vacantes; enfin, en 1834, Grégoire XVI appela les chevaliers à Rome, où ils vivent encore aujourd'hui, rappelant aux générations modernes un passé qui n'est plus, comme les débris des admirables statues antiques qui remplissent les galeries du Vatican.

Anciennement, l'ordre de Jérusalem se composait de huit *langues*; c'est ainsi qu'on nommait les nations auxquelles appartenaient les chevaliers qui prirent la croix des Hospitaliers. Ces langues ou nations étaient : la langue de Provence, la première, parce que le fondateur de l'Ordre, le bienheureux Gérard Tom, était provençal (de Martigues); la langue d'Auvergne, qui fut remplacée plus tard par la langue anglo-bavaroise; la langue de France; la langue d'Italie; la langue d'Aragon; la langue d'Angleterre; la langue d'Allemagne et la langue de Castille ou de Portugal. Chacune de ces langues était présidée par un chef, ou *pilier*, et était divisée en un nombre plus ou moins grand de prieurés, lesquels se subdivisaient en bailliages et en commanderies. De toutes ces splendeurs, il ne reste aujourd'hui que l'ombre de deux langues : la langue d'Italie et la langue d'Allemagne, et quatre pauvres prieurés qui sont : les grands prieurés de Rome, du Lombard-Vénitien, des Deux-Siciles et de Bohême.

La liste des chevaliers est encore longue, mais le serait-elle dix fois plus, que cela ne rendrait pas à l'Ordre les principes de la vie qui lui manquent. Moins que jamais il a raison d'être, et sans doute en verra-t-on prochainement s'effacer les derniers vestiges.

ARMAND DUBARRY.

(1) Consalvi.

NOUVELLES.

L'OMBRE DU GÉNÉRAL (1).

VI. — JOSÉPHINE.

Joséphine était dans l'anxiété.

Pourquoi cette brusque désertion de son mari? Que pouvait-il être devenu?

Dominique l'avait abandonnée au moment du coup de feu. Elle ne savait plus où donner de la tête lorsque, fort à propos, un aide lui survint dans la personne du bonhomme Pinchard, prédécesseur du *Grenadier d'Austerlitz*.

Nous l'avons dit, la renommée de la gargote s'était considérablement accrue sous le règne des époux Dominique. Les talents culinaires de madame, la ponctualité de monsieur, l'enseigne elle-même, tout contribuait à cette vogue. Pinchard en était désespéré. Il regrettait d'avoir vendu son établissement.

Combien en voit-on de ces petits industriels parisiens, aspirant à la retraite et qui, sitôt retirés, soupirent après leur boutique. Il est tel ex-épicier qui pourrait vivre de ses rentes, et qui revient casser du sucre chez son successeur, pour se distraire.

Le bonhomme Pinchard était de ceux-là. Il logeait encore dans la maison; chaque jour, il descendait de sa mansarde pour donner un coup de main au grenadier. En même temps il lui disait :

— Voyons, mon brave! acceptez deux cents francs, cinq cents francs, mille francs de bénéfice... Et rendez-moi mes fourneaux, mon comptoir!

C'était donc avec joie que, suppléant Dominique, il s'était remis à distribuer les portions, à manœuvrer la lavette. A chaque instant Joséphine quittait sa caisse pour aller regarder sur le quai, comme jadis, au bord de la mer, la nymphe Calypso, inconsolable du départ d'Ulysse.

Je ne regrette pas cette comparaison mythologique. Si Joséphine n'est pas une nymphe, c'est une digne et bonne Lorraine, de trente à trente-cinq ans, très-bien conservée, accorte et fraîche encore. C'est par dévouement qu'elle se montre exigeante envers son mari. En dehors du service, elle en est glorieuse, elle l'aime de tout son cœur.

Tout à coup, d'une voiture qui s'arrête au coin de la rue du Harlay, elle le voit descendre, elle court à sa rencontre.

— Pourquoi m'as-tu plantée là?... T'arrive-t-il quelque chose de fâcheux?... Qu'est-ce que c'est que ce carrick à barbe blanche?... Explique-toi, je veux tout savoir!

— Présent au rapport! réplique le grenadier, mais préalablement notre feuille de route. Va me chercher Pinchard.

— Il est là. Le voici...

Effectivement, le bonhomme surgissait à son tour sur le trottoir.

— Avancez à l'ordre! lui dit Dominique. Hier encore vous sollicitiez votre réintégration...

— C'est mon désir le plus cher, s'écria le gargotier. Je vous offrais même...

— Tout ce qui vous plaira, pourvu que je ne remette pas mes guêtres dans la cantine. J'en avais par-dessus les jugulaires! Conséquemment, vous allez laver la vaisselle et fricoter pour ce soir. Voilà mon ultimatum!

— Accepté! répondit Pinchard, je vais écrire un petit bout d'acte pour régulariser la situation. Vous n'aurez plus qu'à signer...

— En redescendant! conclut Dominique. Fifine, montons chez nous. Par le flanc droit... en avant, marche!

Puis, quand ils furent dans leur chambre :

— Embrasse-moi d'abord, ma femme... Et mettons-nous en grande tenue. C'est l'ordre du jour.

Toute palpitante de curiosité, Joséphine ouvrait de grands yeux; les questions se pressaient sur ses lèvres.

— Minute! fit le grenadier, c'est un grand secret dont tu vas recevoir communication. Il me faut ta parole de ne jamais le révéler... Ta parole de soldat... Ta parole d'honnête homme!

Lorsque le serment fut prononcé, Dominique raconta à sa femme tout ce que connaît déjà le lecteur.

— Quoi! s'écria Joséphine, le premier mari de la comtesse n'est pas mort... Et c'est lui qui ce matin me demandait un bouillon! Pauvre cher homme! J'avais quinze ans, lorsqu'il est parti, pour la dernière fois, du château de Valneuse. Oh! je me le rappelle bien maintenant... Voilà donc nos maîtresses sauvées!... Ah! le bon Dieu est bon!... Oui, je comprends qu'il faut se taire... Est-ce que c'était la peine de me demander un serment!... Il y va du bonheur de la comtesse et de ses filles! Il s'agit de ton général!... Aie confiance en ta femme, Dominique... Elle sera digne de toi!

Il l'embrassa derechef. Puis, tandis qu'il essuyait une larme tombée sur sa moustache grise :

— Comment dis-tu qu'il faut l'appeler? demanda-t-elle.

— Darius-Abbas! répondit-il. Quant à son grade, nasaktchi. C'est du persan.

— Drôle de mot! fit Joséphine, tout en le prononçant plusieurs fois. C'est comme si on éternuait. Le nasaktchi Darius-Abbas. On s'y fera. Puisqu'il nous prend à son service, tu peux être tranquille, va! Je le soignerai bien! Je l'aimerai bien, ce pauvre vieux! D'ailleurs, est-ce que nous ne sommes pas pays?... Bon! qu'est-ce que je dis là? Ce n'est plus même un Français... je ne suis pas Persane.

Elle riait, et Dominique aussi.

En deux tours de main, Joséphine eut revêtu sa plus pimpante toilette.

Quant à Dominique, il était superbe. Un chapeau Bolivar, crânement incliné sur l'oreille, coiffait sa tête martiale qui tournait tout d'une pièce, dans son roide col de crin. Il semblait encore plus grand, dans sa longue redingote, ou rataplame bleu-impérial, sur laquelle brillait sa croix d'honneur, au bout d'un ruban rouge de dix centimètres.

A peine, pour signer l'écrit du bonhomme Pinchard, daigna-t-il entrer dans la gargote qu'il toisa d'un regard olympien.

— En voilà une caserne que je ne regretterai pas! dit-il en s'éloignant. Cré nom! Ce n'est pas à ses com-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

patriotes, c'est aux ennemis de son pays qu'il est agréable de tremper la soupe!

Et son pas sonnait sur le trottoir. Il respirait à pleins poumons. Tout son être, comme rajeuni, semblait fêter sa délivrance.

Si Dominique a fait la campagne d'Égypte, c'est en qualité d'apprenti tapin; s'il approche présentement de la cinquantaine, on ne s'en douterait pas, ce jour-là surtout. Sous tous les rapports, Joséphine a le droit d'en être fière.

Et elle ne s'en prive pas. Dès que son regard rencontre une caserne, une guérite, un factionnaire, elle oblique aussitôt de ce côté pour recevoir le salut militaire. Et, par une belle révérence, elle y répond. Les honneurs partagés, comme dans la romance de Loïsa Puget.

Les deux époux se promenèrent ainsi jusqu'au soir,

Dominique et son épouse. Dessin de L. Benett.

formant de beaux projets d'avenir, pour le bonheur de la famille de Valneuse et pour celui du nasaktchi, sans compter le leur.

A huit heures, heure militaire, ils arrivèrent rue Jacob.

Simon les attendait.

— Voilà Joséphine, lui dit Dominique. Elle a reçu sa consigne, elle y sera fidèle.

— Permets que je lui donne des arrhes, fit le général, qui présentait un portefeuille à la femme du grenadier.

Celui-ci fit un geste de refus.

Enveloppant le portefeuille dans le mouchoir du Trou de l'enfer, Simon répondit :

— Je paye ma dette.

Puis il embrassa Joséphine, il serra la main de Dominique, en les appelant ses amis.

— Vos serviteurs! répondit le grenadier.

Le Persan mit un doigt sur ses lèvres :

— Renfermons dans nos cœurs tout souvenir du passé, conclut-il. Nous ne nous connaissons que d'aujourd'hui. Votre chambre est prête. Mais il faut d'abord rendre visite à la comtesse, et...

Il fut interrompu par les sons d'un piano, arrivant de l'étage supérieur. C'était par une chaude soirée de juin; toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Une voix de femme, une voix de jeune fille s'éleva dans la nuit.

Simon tressaillit, et regarda Joséphine :

— C'est elle, n'est-ce pas?

— Oui!... votre fille...

— Mlle Émiliane... Allez!

Et, laissant le pauvre père écouter avec ravissement cette voix qui chantait, ils montèrent chez la comtesse de Valneuse.

VII. — LA FAMILLE DE VALNEUSE.

Nous allons introduire le lecteur dans l'appartement du troisième étage.

Grâce aux généreux artifices d'Émiliane, si bravement secondée par les époux Dominique, il y régnait, sinon le luxe, du moins un certain confortable. On y retrouvait même quelques derniers vestiges d'une splendeur évanouie.

L'ingénieur Fernand, Lucien l'artiste dînaient ce jour-là chez la comtesse. Le repas était des plus simples, mais servi avec cette délicatesse, avec ces petites recherches féminines qui rehaussent le prix de toutes choses.

Un dessert de choix, des fleurs. Un poëte du dix-huitième siècle n'eût pas manqué de dire que les deux plus charmantes étaient Émiliane et Zoé.

On fêtait la vingtième année d'Émiliane. Rappelez-vous le type immortel de Diana Vernon; souvent on la comparait à cette héroïne de Walter Scott. Grande et svelte, très-brune, un peu pâle, elle avait de beaux yeux noirs, un profil de camée, des dents admirables, et surtout, dans l'expression, dans l'attitude, une dignité simple, une franchise, une intelligente bonté qui lui gagnaient tous les cœurs.

Zoé formait contraste. Elle était petite et blonde. Des yeux bleus limpides, le teint d'une fraîcheur éblouissante, un adorable sourire, la grâce encore d'un enfant, la vive gaieté d'un oiseau.

Quant à leur mère, c'était une femme d'une rare distinction, belle toujours, bien que prématurément flétrie par le chagrin. De nombreux fils d'argent blanchissaient déjà sa chevelure. N'eût été l'immobilité de ses yeux sans regards, on n'eût pas dit qu'elle était aveugle. Il y avait en elle la courageuse résignation, la douce sérénité d'une chrétienne.

— Ainsi, disait-elle à l'ingénieur, il nous faut renoncer à tout espoir?

— Telle n'est pas ma pensée, madame la comtesse, répondit Fernand. Il faudrait de l'argent, voilà tout. Avec de l'argent, le gain du procès me semble assuré. Mieux encore, on pourrait relever l'usine, à la grande satisfaction de tous les intéressés, y compris le terrible chevalier d'Aigrefeuille. Non-seulement je stimule les avocats, mais je cherche des actionnaires et ne désespère pas encore d'en trouver.

— Courage, monsieur Fernand! dit Zoé. Je compte sur vous, moi. Cette nuit même, j'ai fait un beau rêve: Valneuse ressortait de ses ruines. Avec le château, la fortune! Et tout de suite, nous en faisions usage pour

suivre l'ordonnance des médecins. Nous partions pour les bains de mer de Dieppe !

— Folle ! chère folle, murmura la comtesse, je n'en demande pas autant à Dieu.

Ses yeux éteints s'étaient levés vers le ciel.

— Ma mère, dit Émiliane qui servait le dessert, voilà des fruits. Vous les aimez. Zoé, donne une pêche à notre mère.

— Une pêche ! se récria la comtesse. Mais ce sont des primeurs. Comment faites-vous donc, mes enfants ?...

— Tout est pour rien cet été, répondit Émiliane, et vous le savez, grâce à M. Lucien, j'ai maintenant une nouvelle élève, qui paye très-cher mes leçons. Oh ! oh ! c'est de la réalité cela... Nous sommes riches !

En même temps, elle échangeait un signe avec l'artiste, qui s'empressa de confirmer ce pieux mensonge.

Quelques instants plus tard on passait au salon.

— Lucien, demanda la comtesse, faites-nous donc entendre cette mélodie que j'aime tant. Il y a dans votre musique comme une consolation, comme une espérance.

L'artiste se mit au piano, Émiliane chanta.

Elle avait un magnifique contralto, beaucoup de charme et d'émotion dans la voix.

On se rappelle qu'à l'étage inférieur Simon l'écoutait.

Sur son visage bronzé, des larmes coulèrent.

Il y en avait aussi sur les joues pâles de la comtesse.

Comme le chant s'achevait, on sonna.

Zoé courut ouvrir, et revint en annonçant :

— Monsieur et madame Dominique !

Le gigantesque grenadier et sa petite femme parurent sur le seuil.

— Je suis contente de vous voir, mes amis, dit la comtesse. Émiliane, il doit rester du café... une tasse pour notre brave Dominique.

— Ça ne sera pas de refus ! répondit-il, car l'estomac est aux arrêts depuis ce matin. Il nous arrive une bonne aubaine...

— Bravo ! s'écria Zoé, conte-nous cela. Mais, j'y songe, on ne soupe donc pas ce soir au quai de l'Horloge ?

— On soupe sans nous, mademoiselle. J'ai donné ma démission, je permute.

— Comment cela ? fit Émiliane, déjà toute inquiète pour ses mystérieuses ressources.

Dominique la rassura du regard :

— Notre nouveau poste, dit-il, sera bien autrement avantageux... pour tout le monde. Sauf votre respect, c'est comme dans un conte des *Mille et une Nuits*.

— Il y a le calife Haroun-al-Raschid ? fit en souriant Émiliane.

— Et son grand vizir Giafar ? ajouta Zoé.

— Pas précisément, mesdemoiselles... mais un de leurs concitoyens, le Persan Darius-Abbas... c'est mon nouveau maître... et votre voisin.

Tous les yeux étaient fixés vers Dominique, lui demandant une explication.

Le terrain devenait glissant ; le grenadier regarda sa femme :

— Hum ! hum ! Vu que mon éloquence manque à l'appel, je crois que je ferais bien de céder la parole à Fifine.

Joséphine ne se fit pas prier.

— Ce matin, dit-elle, on demande mon mari à l'hôtel Meurice, où l'un de ses anciens camarades tient le bureau. Il s'agissait d'un riche étranger qui se fixe en France, et désirait un valet de chambre, une femme de confiance pour tenir sa maison. Des gages superbes, sans compter les profits. Faut vous dire que Dominique en avait assez du métier de restaurateur. Il accepte. De plus, comme le nasaktchi... c'est un nasaktchi... cherchait un appartement, mon homme se souvient qu'il y en a un de libre dans cette maison, ici dessous. Il y amène ce monsieur, qui mène rondement les affaires, je vous le jure. Aussitôt c'est loué, c'est meublé. Nous y couchons dès ce soir, sous votre toit. Quelle chance ! bien qu'à son service, vous n'avez qu'à dire un mot, à faire un signe, et nous accourons. Voilà !

— Présent ! conclut Dominique, enchanté de l'imagination de sa femme.

On sonna pour la seconde fois.

— Permettez ! fit le grenadier, c'est moi qui va reconnaître la patrouille.

Il se rappelait la consigne donnée le matin même par son général.

En ouvrant la porte, il se trouva face à face avec un inconnu qui, lui remettant un pli cacheté, disparut aussitôt.

— *Sufficit !* murmura Dominique, qui s'en revint présenter le message à la comtesse.

— Qu'est-ce cela ? fit l'aveugle. Une lettre... lis, Émiliane.

La sœur aînée s'empressa de décacheter l'enveloppe, d'où s'échappèrent divers papiers.

— Des billets de banque ! s'écria la jeune sœur qui, curieusement, s'approchait.

— Que signifie ? murmura la comtesse.

— Il y a une lettre... dit Émiliane, et dans cette lettre quelques mots seulement.

— Quelle signature ?

— Pas de signature.

— Lis !

— Voilà, ma mère.

Tels étaient les mots écrits dans le billet :

« Restitution d'un inconnu qui jadis, d'une pareille somme, a frustré le comte de Valneuse. »

Afin de mieux dissimuler, Dominique crut devoir se permettre cette observation :

— En voilà une sévère ! mais c'est donc la journée aux aventures !

— Cinquante mille francs ! s'écria Zoé, qui venait de compter les billets, il y a là cinquante mille francs ! C'est mon rêve qui se réalise ! Nous gagnerons notre procès ! nous irons à Dieppe !

La comtesse restait songeuse.

— C'est étrange ! murmura-t-elle.

Puis, arrêtant du geste Zoé, qui poursuivait l'évocation de ses châteaux en Espagne et, dans sa joie folle, agitait les bank-notes :

— Nous ne pouvons pas, dit-elle, nous ne devons pas accepter.

— Impossible de rendre ! fit Dominique, l'homme est parti, je ne le connais pas.

Lucien et Fernand lui vinrent en aide.

— C'est le triomphe ! c'est l'avenir ! dit l'ingénieur.

— Songez à vos filles ! ajouta l'artiste.

Les deux sœurs suppliaient leur mère.

Elle résistait encore.

— Mais comment... sans rien savoir ?

— Eh ! ma bonne maîtresse, s'écria Joséphine, rappelez-vous combien M. le comte était généreux et confiant... tant de gens l'ont trompé, volé... La lettre ne

dit-elle pas que c'est une restitution, le payement d'une dette?

— Mais quel est le débiteur? balbutiait l'aveugle, mais qui nous envoie cet argent?...

— C'est Dieu! répondit Émiliane.

Ce mot frappa la pieuse comtesse. Elle céda enfin.

— Dieu! dit-elle avec une émotion fervente, oui, c'est Dieu qui nous envoie ce secours inespéré. Mes enfants, bénissons-le... rendons lui grâces!

La mère et les deux filles s'agenouillèrent. Dans leurs yeux levés vers le ciel, il y avait des larmes de reconnaissance et de joie.

Les deux jeunes gens avaient courbé le front, Dominique fléchissait le genou. Joséphine, appuyée sur son bras, lui dit à l'oreille :

— S'il était là !... s'il pouvait les voir!

VIII. — UN ACTIONNAIRE COMME IL Y EN A PEU.

Dès la semaine suivante, Darius-Abbas était définitivement installé rue Jacob.

Avec lui, Dominique et Joséphine.

Deux autres domestiques les secondaient, ou plutôt étaient dirigés par eux.

Tout d'abord, le nasaktchi avait fait sensation dans le quartier. On s'en étonnait, on en jasait. Mais Paris s'accoutume promptement aux nouveaux visages, aux excentricités les plus singulières. Déjà les commérages se ralentissaient. L'étranger, l'inconnu passait à l'état d'ancienne connaissance. On l'appelait *le Persan*.

Du reste, sa façon de vivre était des plus simples. Il sortait de grand matin, rentrait pour déjeuner, demeurait tout le jour au logis, s'en allait le soir dans quelque théâtre, la Comédie-Française ou l'Odéon, surtout l'Opéra-Comique et l'Opéra. Il y avait son fauteuil attitré. C'était un mélomane.

Venait-on le solliciter pour quelque misère ou pour une œuvre de charité, il écoutait patiemment, parlait peu, donnait beaucoup. Il eut bientôt une réputation de générosité. Les dames patronnesses le mirent sur leurs carnets; sa porte fut connue de tous les malheureux.

La maison de la rue Jacob encadrait un jardin réservé au propriétaire, qui habitait le premier étage et le rez-de-chaussée. L'appartement de la comtesse se prolongeait vers l'aile droite; celui du Persan, vers l'aile gauche. Souvent on le voyait sur son balcon, protégé par une véranda; il y passait de longues heures, assis sur un fauteuil de forme américaine, lisant, fumant, sommeillant. Quelques-unes des fenêtres de la comtesse se trouvaient en face; Émiliane et Zoé ne se faisaient pas faute de regarder Darius-Abbas, celle-ci avec une simple curiosité enfantine, celle-là avec une certaine émotion. Ce beau vieillard, au costume original, à la grande barbe blanche, aux habitudes silencieuses, intéressait vivement Émiliane. La première fois que leurs regards s'étaient rencontrés, elle avait senti tressaillir son cœur.

Il va sans dire que, lors des fréquentes visites de Dominique et de Joséphine, Zoé les interrogeait à propos de leur nouveau maître.

Mais le grenadier se tenait sur la réserve, et, d'ailleurs, sa femme veillait sur lui. Ils répondaient évasivement, ou bien inventaient quelque histoire.

Cependant le procès n'avançait guère, à la grande désolation de Fernand. Un jour, Dominique, l'arrêtant sur l'escalier, lui dit :

— Mon maître désirerait vous parler.

— A quel sujet? fit l'ingénieur surpris.

— Il vous l'expliquera lui-même... Venez.

Fernand, suivit Dominique.

Darius-Abbas était dans son cabinet de travail. Gravement, courtoisement, il accueillit le jeune homme, il le fit asseoir :

— Monsieur, lui dit-il, excusez-moi de vous avoir dérangé. J'ai l'espoir que vous ne regretterez pas les quelques instants que vous allez perdre avec moi. Il s'agit des forges de Valneuse.

— Ah! fit l'ingénieur, vous connaissez...

— Par hasard on en a parlé devant moi, poursuivit le Persan. J'ai des capitaux que je désirerais placer dans l'industrie. Je me suis permis d'interroger Dominique. Si vous vouliez bien me donner quelques explications, peut-être entrerais-je dans cette affaire.

— Ah! monsieur, s'écria le jeune homme, ce serait le salut de la famille de Valneuse...

— Vous lui portez un vif intérêt?

— En pourrait-il être autrement! répondit avec chaleur Fernand. Parent éloigné du comte de Valneuse, j'avais été recueilli, élevé par lui. Au sortir de l'École polytechnique, j'entrai comme ingénieur dans l'usine qu'il avait fondée. Ah! monsieur, quel noble cœur! Et sa femme! et ses filles! Leur ruine a entraîné celle de tout le pays. On souffre là-bas; c'est la misère! le travail y ramènerait la prospérité. Que faut-il pour cela? de l'argent. Ce serait une excellente affaire, je vous le prouverai, monsieur. Les quelques actionnaires, contre lesquels nous plaidons, se rallieraient avec empressement à une société nouvelle qui leur présenterait des garanties sérieuses. La comtesse possède plus de la moitié des actions. On sauverait sa fortune et celle de Mlle Zoé...

— Il me semblait, observa Darius-Abbas, que ma voisine avait deux filles...

— En effet, répondit l'ingénieur en rougissant. L'autre, Mlle Émiliane, est d'un premier lit. Le comte lui-même ne faisait pas de différence entre les deux sœurs.

— Il paraît, hasarda le Persan, que, pour vous, monsieur, cette différence existe...

— En cela seulement, répondit Fernand, que je suis le fiancé de Mlle Zoé. J'ai pour Mlle Émiliane l'affection d'un frère.

Sur le visage du jeune homme on lisait la sincérité, la loyauté, le dévouement.

— C'est bien! fit le vieillard. Mais, pardon... ces questions de personnes ne me regardent point. Causons affaires. Quelle part y pourrait-on prendre?

— Le tiers.

— Qui vaudrait?

— Un million.

Le Persan parut réfléchir. Puis il répondit :

— Soyez assez bon pour m'envoyer une note... et pour revenir après demain.

Fernand n'eut garde d'y manquer.

Darius-Abbas acceptait.

On a vu comme il menait les affaires. L'acte se signerait le lendemain; la somme était prête.

Le soir même, il reçut la visite du chevalier d'Aigrefeuille.

C'était un petit vieillard, sec et frétillant, parlant vite et bien. Sous les dehors de l'homme du monde, on sentait promptement l'égoïste

— Mon cher associé, dit-il au Persan, j'ai voulu tout

de suite mettre ma main dans la vôtre. Certes, vous ne faites pas un mauvais placement... et, par-dessus le marché, nous saluons en vous notre dieu sauveur. Merci pour ma part... merci pour cette chère comtesse. J'étais obligé de la combattre, et cela me désolait. A dater de ce jour, nous marcherons tous d'accord. J'entends vous présenter à elle. Vous la connaîtrez, vous l'aimerez. C'est une sainte !

Lancé de cette façon, le chevalier d'Aigrefeuille ne tarissait pas d'éloges. Son enthousiasme ne lui coûtait rien. Six heures sonnèrent.

— Malepeste ! s'écria-t-il, je me suis oublié. Il est maintenant trop tard pour arriver dans certaine maison où j'ai mon couvert mis. Un vieux garçon, vous comprenez ! Me voici contraint de dîner au cabaret.

C'était s'inviter chez Darius-Abbas. Le vieil avare était passé maître en cet art. Un pique-assiette.

Après avoir quelque peu résisté, pour la forme, il s'écria tout à coup :

— Par la sambleu ! n'ai-je pas ouï dire que la Dulcinée de notre brave Dominique était céans maîtresse d'hôtel, c'est la plus fine cuisinière que je sache ! Voilà qui me décide... je suis gourmet... mon péché mignon !

A table, le chevalier ne parla que de la comtesse et de ses deux filles ; c'est tout ce que demandait Simon.

Le parasite s'en fut en se frottant les mains. C'était encore une maison dans laquelle il avait son couvert mis.

Le dimanche suivant, au retour de la messe, la comtesse à son tour se présenta chez le Persan.

Pouvant le voir, sans doute elle l'eût reconnu, tant il avait peine à maîtriser son émotion.

Joséphine et Dominique se tenaient sur le seuil, inquiets tous les deux.

L'aveugle, guidée par ses filles, s'avança vers l'étranger.

— Monsieur, lui dit-elle, soyez béni ! Je puis avouer maintenant toutes les angoisses qui me déchiraient le cœur, au milieu de cette nuit profonde où je suis plongée. Je pourrai vieillir et mourir tranquille. Mes filles sont sauvées ! Grâces vous soient rendues, non-seulement pour elles, mais encore au nom de tous les habitants de Valneuse, un pauvre village, où votre argent répandra la joie. Je leur apprendrai votre nom. Il y faudra venir, monsieur... Vous y viendrez, n'est-ce pas ?

Forcé de répondre, Simon murmura :

— Je ne mérite ni leur reconnaissance ni la vôtre, madame la comtesse. Ce n'est, de ma part, qu'une spéculation. Lorsque l'usine sera rétablie, j'irai.

Au son de cette voix, l'aveugle avait tressailli. Elle écoutait encore, comme prêtant l'oreille à l'écho d'un souvenir lointain.

Fort à propos, Dominique annonça :

— Monsieur Fernand de Lutzy.

La parole fut à l'ingénieur. A peine Darius-Abbas répondait-il par quelque monosyllabe. La comtesse, cependant, cherchait à le faire parler.

Au moment de prendre congé du Persan, elle lui dit :

— Votre main, monsieur... Donnez-moi votre main...

Elle la garda longtemps dans les siennes. Une vague émotion se lisait sur son visage. Elle était très-pâle.

Lorsque les deux jeunes filles l'eurent reconduite dans son appartement :

— Quel beau vieillard ! s'écria Zoé. Mais comme il semble triste... et comme il a l'air bon ! Ce doit être un homme qui a eu de grands chagrins, qui a beaucoup souffert !

— Oui ! murmura Emiliane. As-tu remarqué comme il me regardait ? C'est étrange !

L'aveugle restait pensive.

IX. — AUX BAINS DE MER.

La comtesse de Valneuse et ses deux filles étaient depuis quelques jours à Dieppe, lorsqu'un beau matin M. et Mme Dominique se présentèrent inopinément devant elles.

— Comment ! vous ici ! se récria Zoé.

— Joséphine a pensé que peut-être vous auriez besoin de nos services, répondit Dominique.

— Mais le Persan ? fit Emiliane.

— Il n'avait plus d'appétit, répliqua Joséphine, et nous lui avons persuadé que l'air de la mer lui ferait du bien. Le médecin nous a donné raison.

— Il a signé sa feuille de route, conclut Dominique, et nous voilà. S'il faut à ces demoiselles un coup d'aiguille ou de ciseaux, un plat sucré, mon épouse est à leurs ordres. Désirez-vous une estafette, un planton... Présent !

— Notre maître est descendu à l'hôtel des Bains, ajouta Joséphine, nous lui sommes quasiment inutiles.

Le soir même, sur la plage, on rencontra le Persan. Il s'inclina sur le passage des dames de Valneuse, et, discrètement, il continua son chemin.

De même, les jours suivants.

— On dirait qu'il nous évite, répétait Zoé.

Émiliane ne disait rien. A chaque nouvelle rencontre, bien souvent au bord de la mer ou dans les promenades, elle apercevait le vieillard que sa sœur ne voyait pas, et qui toujours, d'un œil attendri, ne regardait qu'elle.

Une nuit même, s'étant relevée pour contempler l'Océan qui resplendissait aux rayons de la lune, elle entrevit une ombre, elle crut reconnaître le Persan. Il était là, devant sa fenêtre ; il disparut aussitôt.

Cependant, on s'était abordé quelquefois. Des politesses s'échangèrent. Déjà les deux jeunes filles se familiarisaient avec l'étranger.

Un jour, la comtesse dit à Dominique :

— Émiliane va écrire une lettre que tu porteras à ton maître. C'est demain ma fête, et j'entends qu'il dîne avec nous. Je le considère comme un ami.

Darius-Abbas accepta. Ce fut lui qui donna le bras à la comtesse pour passer dans la salle à manger. Zoé, par son enjouement, égaya le commencement du repas. L'aveugle cherchait à faire parler son hôte. Attentivement elle l'écoutait.

Au dessert, Dominique apporta deux lettres qui venaient d'arriver pour la comtesse de Valneuse.

Les jeunes filles s'en emparèrent.

— C'est de Fernand ! s'écria Zoé.

— C'est de Lucien ! dit Émiliane.

— Ah ! murmura la comtesse, j'étais bien certaine que nos deux jeunes amis ne m'auraient pas oubliée. Voyons ce qu'ils m'écrivent. Vous permettez, général ?

Ce titre, donné au nasaktchi, parut étonner tout le monde.

L'aveugle le devina.

— Je ne me souviens jamais de votre grade persan, dit-elle ; n'est-ce pas ainsi qu'il peut se traduire en français ?

— Comme il vous plaira, madame la comtesse, répondit Darius-Abbas.

Déjà Zoé avait décacheté l'enveloppe.

— Je commence ! annonça-t-elle.

La lettre de l'ingénieur était datée de Valneuse. Tout allait à miracle. La population tout entière s'offrait pour la réédification de l'usine. Dans six mois, elle serait en pleine activité. Afin de l'approvisionner d'avance, déjà les mineurs arrachaient aux entrailles de la terre le fer et la houille. La prospérité, la joie renaissaient dans le vallon.

— Mon pauvre village de Valneuse ! murmura l'aveugle. Ah ! s'il était connu de vous, général, vous seriez satisfait, vous seriez heureux comme nous. C'est notre pays natal !

— Ce sera mon pays d'adoption, répliqua Darius-Abbas. Le spectacle de votre contentement suffit pour que je le partage.

— Passons à la lettre de Lucien, dit la comtesse.

Émiliane en donna lecture. Le langage de l'artiste attestait l'élévation, la délicatesse de ses sentiments. Il luttait pour conquérir la renommée, la fortune. Son opéra semblait avoir chance d'être représenté. C'était son droit ; il avait eu le grand prix de Rome. Cependant que de difficultés, que d'obstacles ! En attendant, il publiait des romances et des quadrilles. Il donnait des

Au dessert. Dessin de L. Benett.

leçons. Peut-être, s'il parvenait à gagner quelque argent, viendrait-il à Dieppe vers la fin de septembre.

— Il faudrait lui répondre pour l'encourager dans ce projet, n'est-ce pas, ma mère ? s'empressa de demander Émiliane.

— Assurément, répondit la comtesse, il nous ferait grand plaisir. J'aime M. Lucien Dargis. C'est un jeune homme parfaitement élevé, un véritable artiste.

— Je crois avoir entendu dire qu'il a beaucoup de talent, observa Darius-Abbas.

— Dites du génie ! s'écria Émiliane. Je vous ferai tout à l'heure entendre de sa musique... Et vous verrez, monsieur, vous verrez qu'il mérite de réussir !

En parlant ainsi, la belle jeune fille, ordinairement si calme, s'était animée. Ses joues pâles s'empourpraient d'un vif incarnat. Il y avait comme une flamme dans ses grands yeux noirs.

Elle se mit au piano ; elle chanta, faisant valoir par sa voix, par son jeu, par la sincérité de son enthousiasme, les productions réellement remarquables de Lucien Dargis.

Simon, les paupières à demi closes, observait sa fille.

— Plus de doute, pensait-il, elle l'aime !

Lorsqu'Émiliane se tourna vers lui, l'interrogeant des yeux :

— Bravo ! dit-il, et merci, mademoiselle. Ces fraîches mélodies, si bien interprétées par vous, m'ont fait éprouver un plaisir que je n'oublierai pas. Vous avez raison, leur auteur deviendra l'une des illustrations musicales de la France. . . . . .

. . . . . .

Quelques jours plus tard, par une grande chaleur, les dames de Valneuse cherchaient l'ombre dans la vallée d'Arques.

Rien de verdoyant, rien de charmant comme ce coin de la Normandie.

La rivière serpente entre des peupliers et des saules. De chaque côté sont de vastes prairies, où croissent quelques pommiers. De gracieuses collines, couronnées de bois, s'étagent à l'horizon. Tout au fond de la perspective on voit le vieux château d'Arques, encore tout démantelé par le canon de la bataille.

La comtesse avait désiré que l'on emportât l'histoire d'Henri IV, son héros favori. A l'endroit même qui fut témoin de sa victoire, c'était une joie pour elle que d'en entendre le récit.

Dans la vallée d'Arques. Dessin de L. Benett.

Les deux filles de l'aveugle, tout en guidant ses pas, lui décrivaient le paysage. On choisit une place ombreuse. La mère s'assit sur un pliant; Émiliane, sur un tertre. Elle ouvrit le livre et commença la lecture.

Zoé restait debout, n'y prêtant qu'une oreille distraite. Son regard impatient allait çà et là. Quelques fleurettes l'attirèrent vers le fossé. Elle y descendit et, le traversant, s'engagea dans les prés.

Des bestiaux paissaient au lointain. La plupart, presque immobiles et comme alourdis par le grand soleil. Mais quelques-uns se rapprochaient, amenés par la fraîcheur de la rivière.

La fillette, ignorante du péril, avançait, avançait toujours.

Elle portait une écharpe rouge.

Un taureau, rendu furieux par cette couleur, accourut en mugissant, se précipita vers elle...

Zoé jette un cri, cherche à fuir derrière les pommiers.

Mais éperdue, palpitante, elle trébuche, elle chancelle.

Cependant Émiliane a entendu l'appel de sa sœur. Elle vole à son secours, la reçoit dans ses bras, l'abrite de son corps.

L'animal tourne autour d'elles, en se rapprochant.

Les deux jeunes filles sont perdues.

Tout à coup, un homme que personne n'a vu venir, Darius-Abbas, semble surgir de terre entre les deux sœurs et le taureau. Il l'épouvante par sa brusque apparition, le menace et, pour un instant, l'écarte.

— Éloignez-vous ! fuyez ! crie le vieillard aux deux jeunes filles.

Mais c'est en vain qu'Émiliane s'efforce d'entraîner sa sœur. Zoé vient de perdre connaissance. Elle reste immobile, les yeux fermés, les cheveux épars, le corps à l'abandon sous l'étreinte désespérée d'Émiliane.

Le taureau a repris du champ, il se ramasse sur lui-même, il va fondre sur Darius-Abbas.

Simon ne s'émeut pas, ne recule pas. Fût-ce au prix de sa vie, il sauvera sa fille.

Jadis il a fait la guerre en Espagne et vu comment agissent les toréadors.

Dans les montagnes de la Perse, dans les jungles de l'Inde, il s'est trouvé à de grandes chasses contre le tigre et l'auroch.

Mais pas un fusil, pas un épieu, pas une arme !

Si fait ! dans la canne qu'il porte se trouve une épée.

Il dégaîne et, comme au cirque de Madrid, il attend le taureau, il lui plante sa lame entre les deux épaules.

Mourant, l'animal va tomber à quelques pas de là.

Mais de sa corne il a frôlé la poitrine de son vainqueur. Le vieillard, rejeté violemment en arrière, chancelle à son tour. Il va tomber.

Émiliane accourt et le soutient.

Zoé a repris ses sens ; elle se ranime, espérant que le danger n'existe plus. Il existe encore. D'autres bestiaux se sont émus, ils se mettent en mouvement. Déjà la terre tremble sous leurs pas.

Darius-Abbas s'est redressé. Il précipite la fuite des deux jeunes filles, auxquelles son courage servira d'arrière-garde.

— Courons ! s'écrie-t-il, courons rassurer votre mère !

On atteint le bord du fossé. Il était temps ; les animaux ne sont plus qu'à deux pas.

De l'autre côté, l'aveugle est à genoux. Palpitante de terreur, elle appelle au secours, elle prie.

On descend dans le fossé, on remonte l'autre berge.

Le fossé est large et profond ; une barrière à claire-voie le protége. Cet obstacle et, plus encore la force de l'habitude, ont arrêté les taureaux.

Déjà la comtesse embrasse ses deux filles.

Après une folle terreur, c'est une folle joie.

— Ah ! mes enfants ! mes enfants, j'ai cru que nous allions mourir !. . Mais qui donc vous a défendues ?... Qui vous a sauvées ?

— Darius-Abbas ! répond Émiliane.

En quelques mots partis du cœur, Zoé raconte toute l'aventure.

— Monsieur ! s'écrie l'aveugle, ah ! monsieur, votre main !... votre main, que je la couvre de mes baisers et de mes larmes !

Le Persan se tenait à l'écart. Très-pâle, il lutte contre la douleur qu'il ressent au côté. Mais la joie brille dans son regard.

Il répond à la comtesse :

— Madame... calmez-vous... il n'y a plus de danger... tout autre à ma place eût agi de même... Regagnez la ville... Moi, je continue ma promenade.. A ce soir !

Tout en balbutiant ces paroles, il a voulu s'éloigner. Mais, épuisé par cet effort, vaincu par la souffrance, il s'affaisse, il s'évanouit aux pieds des dames de Valneuse.

Toutes trois s'agenouillent vivement auprès de lui ; elles le soulèvent et s'efforcent de le ranimer.

Darius-Abbas reste inerte. La pâleur de la mort couvre son visage.

— Mon Dieu ! s'écrie la comtesse, nous sommes seules... éloignées de toute habitation, n'est-ce pas ?... comment le secourir !... regardez ! mais regardez donc, mes enfants, si vous ne voyez personne !

Vainement les deux jeunes filles explorent de toutes parts à l'horizon.

Tout à coup, au milieu du silence, un chant s'élève dans le lointain. C'est au détour de la rivière. On écoute, on entend un bruit de pas. Des chevaux de halage paraissent, attelés à des cordes.

Sans doute un bateau... des bateliers.

— Zoé ! s'écrie la comtesse, cours vers eux... ramène-les... Va, va vite !

La jeune sœur s'empresse d'obéir.

La sœur aînée, la mère aveugle soutiennent toujours Darius-Abbas.

— Il me semble, dit la comtesse, qu'il a fait un mouvement.

— Hélas ! non, ma mère !... Pauvre vieillard ! Ah ! je me sens l'âme émue, désolée !... Il a l'air si bon !... Et si vous saviez quel dévouement ! quel courage !... Peut-être un peu d'eau fraîche lui ferait-elle du bien ?... Je descends vers la rivière.... Attendez, attendez !

Mme de Valneuse reste seule auprès de Darius-Abbas.

Elle s'assure que son cœur bat. Elle cherche, près du cou, les boutons qui semblent l'étouffer, entr'ouvre la kaba, écarte le bonnet d'Astrakan et, sous ses doigts qui tremblent, rencontre au front la cicatrice.

Cette même cicatrice, cette même balafre qu'avait là, au-dessus du sourcil, le père d'Émiliane !

— Mon Dieu ! s'écrie l'aveugle, oh ! mon Dieu, est-ce que mon pressentiment ne m'aurait pas trompée ?... Est-ce que les morts ressuscitent !

Et toute frémissante, à voix basse, elle murmure, elle appelle :

— Simon !... Simon !

Il entr'ouvre les yeux, comme au sortir d'un rêve.

L'émotion de la comtesse, l'aspect du paysage, la douleur qu'il ressent à la poitrine, tout lui rend la conscience de la situation.

Émiliane revient.

Un mot, un geste, et le secret de Darius-Abbas est découvert.

Il referme les yeux, il ne parlera pas. . . . . .

. . . . . .

Un instant plus tard, les bateliers arrivaient.

Ils emportèrent le blessé, qui semblait ne pas avoir repris connaissance.

X. — UN DILETTANTE.

Grâce aux soins de Dominique et de Joséphine, Darius-Abbas fut promptement rétabli. Chaque jour, Mme de Valneuse avait envoyé prendre de ses nouvelles.

Sitôt qu'il put recevoir, elle lui rendit visite avec ses deux filles. L'expression de sa reconnaissance fut tou-

chante ; elle ne laissa rien paraître du soupçon qui lui avait traversé l'esprit.

Un jour cependant, comme l'intimité s'établissait entre eux, elle lui dit :

— A la suite des désastres de l'Empire, quelques-uns de nos officiers ne prirent-ils pas du service dans votre pays ?

— Oui, madame la comtesse, j'en ai connu plusieurs ; ils m'honoraient de leur amitié.

— C'est par eux que vous avez appris notre langue ?

— Je m'y suis du moins perfectionné en les fréquentant. Lors de ma jeunesse, j'étais venu en France, pour étudier. Je faisais partie de la légation persane.

— Ah ! c'est donc cela, conclut l'aveugle, toute songeuse.

Une autre fois, ce fut Dominique qu'elle interrogea :

— Dernièrement, lorsqu'on t'a présenté à Darius-Abbas, c'était la première fois que tu le voyais ?

— Oui, madame la comtesse !

— Tu ne l'avais jamais rencontré avant ?

— Jamais !

Joséphine crut devoir intervenir.

— L'Empereur a bien promené ses grenadiers, ma bonne maîtresse, mais pas chez les Persans, vous le savez bien.

— C'est juste ! fit-elle en affectant l'indifférence.

Mais, évidemment, elle conservait un doute.

L'arrivée de Lucien Dargis y fit diversion.

Chaque semaine, en famille, il y avait un concert pour entendre les nouvelles œuvres du jeune musicien. Elles attestaient une puissance de plus en plus originale. On y retrouvait la tendresse et le charme des grands maîtres allemands, avec l'entrain, le brio de l'école française. Son opéra, s'il était joué, produirait une vive sensation, aurait un succès d'enthousiasme.

— Mais comment n'arrivez-vous pas ? lui dit un jour le Persan, après l'avoir chaudement applaudi.

— Parce que je suis ignoré, répondit Lucien, parce que je suis pauvre... Mon père était un officier de l'Empire...

— Le colonel Dargis ! s'écria Darius-Abbas, celui qui commandait les cuirassiers à Eylau...

— Quoi ! monsieur, vous l'avez connu...

Simon s'était oublié.

Il se remit aussitôt.

— Non, répondit-il, mais j'ai lu l'histoire... et j'aime la musique. A Paris, on me fait déjà la réputation d'un dilettante... J'ai peut-être quelque influence... Quand nous y serons de retour, venez me voir, mon jeune ami... Je tâcherai de vous être utile.

Lucien savait qu'on pouvait avoir confiance en Darius-Abbas. Fernand lui avait raconté toute l'histoire de l'usine.

Déjà la saison tirait à sa fin. On ne tarda guère à retourner rue Jacob.

L'artiste se rendit à l'invitation du Persan.

— J'ai déjà parlé de vous au directeur de l'Opéra-Comique, lui dit celui-ci. Nous sommes attendus... allons le voir.

L'Opéra-Comique, ou plutôt le théâtre Feydeau, se trouvait alors dans une situation des plus gênées. L'argent manquait. C'est chose assez fréquente encore aujourd'hui, dans le monde théâtral.

Un petit salon servait d'antichambre au cabinet du directeur.

Le Persan dit à son protégé :

— Je crois qu'il vaut mieux que j'entre seul. Asseyez-vous ici. Dans un instant, on vous appellera.

Lucien s'empressa d'acquiescer à cette demande.

Darius-Abbas fut introduit par l'huissier.

L'impresario, sans doute, avait été prévenu. Il connaissait, au moins de réputation, le Persan, car il le reçut avec tous les égards dus à ses millions.

— Je vous suis très-reconnaissant, lui dit-il, de la bienveillance que vous témoignez à mon théâtre. Êtes-vous satisfait de nos artistes, de notre répertoire ?...

— Des artistes, oui. Quant au répertoire, je me permettrai un reproche.

— Parlez ! lequel ?

— Vous n'encouragez pas suffisamment les jeunes compositeurs.

Ainsi qu'on peut le voir, les choses n'ont guère changé depuis ce temps-là.

— Ah ! murmura le directeur, si nous avions des capitaux !

— Je vous en apporte, dit Darius-Abbas. Ne souhaitez-vous pas que je prenne une part dans votre entreprise ?

— Oui !

— Une part de cent mille francs ?

— Ce serait le salut du théâtre !

— Eh bien ! je vous sauve. Je deviens votre bailleur de fonds...

— Oh ! monsieur, que de reconnaissance !...

— Attendez ! fit le vieillard, j'y mets une condition.

— Quelle condition ?

— Dès demain, vous mettrez à l'étude l'opéra d'un jeune homme auquel je m'intéresse. C'est, d'ailleurs, un prix de Rome. Il s'agit de Lucien Dargis.

Quelques jours plus tard, les répétitions commençaient. . . . . .

. . . . . .

Le soir de la première représentation, qui fut un triomphe, Émiliane, enivrée des bravos par lesquels le nom de Lucien venait d'être acclamé, Émiliane saisit à la dérobée la main du Persan, la serra dans les siennes, et lui dit tout bas avec l'expression d'une profonde reconnaissance :

— Oh ! merci pour lui... merci pour moi !

XI. — LA SYMPHONIE DES FIANÇAILLES.

Au printemps suivant, l'usine de Valneuse fut réouverte.

Darius-Abbas et le chevalier d'Aigrefeuille présidèrent à l'inauguration.

Une grande fête pour le pays, une grande joie pour Simon. Il avait revu son village, sa montagne, la chaumière où il était né.

Elle tombait en ruines, elle était à vendre.

Il dit à Fernand de Lutzy :

— Achetez pour moi ce terrain. Je désire que vous m'y construisiez une maisonnette. Cette vallée me plaît. Elle me rappelle un site où s'écoula mon enfance. Je sens que je l'aimerai. On m'y verra souvent. Et j'y veux faire un peu de bien. Mais qu'avez-vous donc ? Mes paroles semblent vous surprendre...

— Nullement, répliqua l'ingénieur, mais il y a quelques jours, la comtesse m'écrivait à peu près les mêmes choses. Elle voudrait qu'on relevât le château. N'était la question d'argent, déjà je me serais mis à l'œuvre.

— Il faut vous y mettre immédiatement ! s'écria le

vieillard. Mon banquier vous enverra les fonds nécessaires. J'entends que le vœu de la comtesse soit réalisé. Pressez les travaux. Quand pourront-ils être terminés?

— Vers l'automne. Mais que dire à Mme de Valneuse?

— Rien. Je me charge de lui faire accepter cette avance.

Simon resta toute une semaine à Valneuse. Il avait été revoir le Trou de l'enfer; il était heureux de se promener sous les grands arbres de la forêt, au bord de la rivière, dans le village. Que de souvenirs se réveillaient au bruit de ses pas! Que de charités discrètes il répandit dans les chaumières! Personne ne soupçonnait en lui l'ancien garde-chasse, le volontaire de la République, le brillant officier de l'Empire.

Cependant tous les vieillards, tous les gens au-dessus de la trentaine, il les reconnaissait, lui! il se complaisait à les faire jaser des choses d'autrefois, du général Simon, cette gloire du village!

Lors de son dernier retour, en 1816, il n'avait été vu que de Petit-Pierre. C'était maintenant un grand garçon qui revenait du service. Il courtisait la fille du bonhomme Mathias, un paysan cossu, qui se refusait au mariage parce que Petit-Pierre était pauvre. Darius-Abbas dota Petit-Pierre.

Enfin le Persan repartit pour Paris, escorté des bénédictions de tous. Au sommet de la côte, le visage ému, l'œil humide, il se retourna pour contempler une dernière fois sa vallée natale, il murmura :

— Oh! oui, je reviendrai! c'est là que je veux avoir ma tombe! . . . . . .

. . . . . .

Le chevalier d'Aigrefeuille était resté, surveillant, activant tous les travaux. C'était la mouche du coche.

Une mouche bien inutile, car Fernand de Lutzy faisait merveille. Il avait trouvé de nouveaux filons dans la montagne, il ouvrait de nouvelles routes, il donnait à l'industrie renaissante une impulsion vraiment prodigieuse. Déjà les commandes affluaient de toutes parts. Lorsque le chevalier d'Aigrefeuille revint à son tour à Paris, en entrant chez Darius-Abbas, il s'écria :

— Victoire! nos actions font prime!... Grâce à vous, mon cher Persan, nous deviendrons tous millionnaires!... Malepeste! on voit bien que vous arrivez du pays des Mille et une Nuits... Vous avez la baguette des fées et des enchanteurs!

Mais le chevalier n'en devenait que plus avare, et plus pique-assiette. Trois fois par semaine il dînait chez Darius-Abbas. On le voyait presque aussi souvent à la table de la comtesse.

Là, maintenant, la joie, l'espérance. Non-seulement le succès de Lucien Dargis s'était soutenu, mais on lui montait un second opéra, qui dépassa le premier. Nous sommes dans le pays de la vogue. Déjà le jeune musicien se voyait saluer du titre de maestro. C'était la fortune, et c'était la gloire.

Le Persan était devenu l'ami de la maison. Émiliane, Zoé, la comtesse, le traitaient comme un père. Certain soir, l'aveugle lui dit :

— J'ai reçu des nouvelles de Valneuse. N'accusez personne d'indiscrétion, ni Fernand, ni Dominique, ni Joséphine. Aucun de vos confidents. Mais vous n'aviez pas commandé le secret à tout le monde. D'ailleurs, le chevalier d'Aigrefeuille est un bavard, je sais qu'on rebâtit Valneuse.

— Madame la comtesse, fit le vieillard, pardonnez-moi...

— Je vous remercie, dit-elle, et du fond du cœur. Est-ce que je ne suis pas certaine de rembourser maintenant? Est-ce que je ne vous dois pas la vie de mes enfants, leur fortune, leur avenir, tout ce que nous possédons, tout ce que j'espère?... Qu'importe un service de plus? Je ne compte plus avec vous. Seulement, la grande surprise, c'est de moi qu'elle viendra. Patience!

Que signifiaient ces paroles? Depuis quelque temps la comtesse avait un air mystérieux. Parfois, lorsque ses filles laissaient échapper un mot de trop, vivement elle leur imposait silence. Joséphine elle-même, malgré sa curiosité, ne pouvait pénétrer leur secret. Elle avait seulement remarqué que l'aveugle paraissait suivre un traitement pour ses yeux, que souvent on écrivait en Allemagne. . . . . .

. . . . . .

Revint l'anniversaire de la naissance d'Émiliane.

La comtesse avait les mêmes convives que l'année précédente.

De plus, le chevalier d'Aigrefeuille et Darius-Abbas.

Fernand était venu à Paris pour traiter d'une fourniture importante avec le ministère de la marine; Lucien venait d'être décoré de la Légion d'honneur.

Quelques instants après qu'on fut passé au salon, les deux jeunes gens s'avancèrent vers la comtesse.

— Madame, dit l'artiste, je n'ai plus ni mon père ni ma mère. Aucun proche parent. Mon ami Fernand se trouve dans la même situation. Permettez-moi de vous demander, pour lui, la main de Mlle Zoé.

— J'ai l'honneur, dit à son tour Fernand, de vous demander pour Lucien la main de Mlle Émiliane.

A quelques pas de là, les deux sœurs, enlacées, formaient un groupe charmant.

Simon, doucement ému, regardait.

Le chevalier d'Aigrefeuille, tout en chiffonnant son jabot, faisait entendre un petit rire approbateur. Dans l'encadrement de la porte on voyait les époux Dominique. La comtesse tendit les mains aux deux jeunes hommes et les attira sur son cœur en leur répondant :

— Mes enfants... mes fils... Les deux mariages se feront cet automne, au château de Valneuse.

Et l'artiste, se mettant au piano, exécuta sa dernière œuvre que d'avance il avait appelée : *la Symphonie des fiançailles*. . . . . .

. . . . . .

A quelque temps de là, la santé de Darius-Abbas parut s'altérer.

Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Luxeuil.

Il partit.

— Nous nous retrouverons à Valneuse, lui avait dit la comtesse qui, dès le lendemain, se mit en route avec ses deux filles pour l'Allemagne.

Elles allèrent jusqu'à Berlin, elles descendirent chez un célèbre oculiste, qui passait pour accomplir alors des miracles. En entrant dans cette maison, l'aveugle avait murmuré :

— Mon Dieu!... Exaucez-moi!... Faites que je puisse éclaircir mes soupçons! Faites que je puisse le voir!

XII. — A VALNEUSE.

La maison de Darius-Abbas était terminée, prête à le recevoir.

Vers la mi-septembre, il arriva, parfaitement rétabli.

A la vue de cette confortable demeure, meublée avec le luxe oriental, sa pensée se reporta sur l'humble chaumière dont elle occupait la place. Sur le seuil, il crut

revoir son père, le digne garde-chasse, et sa mère, la pauvre paysanne, qui l'accueillaient avec un sourire. . . . . .

Cependant le château de Valneuse s'était relevé, tel qu'autrefois, dans sa splendeur.

Fernand de Lutzy en avait retrouvé les plans. Pour certaines pièces, le vœu de la comtesse avait été qu'on leur rendît la même disposition, le même ameublement, les mêmes tentures.

Dans la chambre à coucher surtout, c'était à se croire encore au dix-huitième siècle.

Un soir, à la nuit tombante, une chaise de poste entra dans la cour d'honneur.

Les dames de Valneuse en descendirent.

Fatiguées d'un long voyage, elles ne voulurent recevoir personne.

Mais, dès le lendemain matin, la comtesse envoya chercher Darius-Abbas en demandant qu'il fût accompagné de Dominique.

Elle les reçut dans sa chambre.

Dominique, en entrant, crut remarquer une certaine agitation dans les plis des rideaux qui retombaient devant cette même fenêtre où jadis, en revenant de Sibérie, le général Simon s'était caché.

Mme de Valneuse était assise dans un grand fauteuil, le front dans sa main, les paupières baissées.

La reconnaissance. Dessin de L. Benett.

Comme le Persan s'inclinait devant elle en la complimentant de son retour, elle se redressa tout à coup, le regardant en face.

Il recula, frappé de stupeur.

Le voile qui recouvrait les yeux de l'aveugle avait disparu. Ses yeux brillaient à travers ses larmes.

— Simon ! s'écria-t-elle ; ah ! je ne m'étais pas trompée !... C'est lui, c'est bien lui !

Vainement il voulut nier l'évidence.

— Mais regardez-moi donc, interrompit sa femme, je ne suis plus aveugle.

En même temps elle tombait à ses pieds, tendant vers lui ses mains jointes :

— Pardon !... Oh ! pardonnez-moi tout ce que vous avez souffert !... C'était pour moi, pour mon bonheur... Un sacrifice... du dévouement... Je le devine... Mais je ne sais pas... Je veux tout savoir !...

— Cré nom ! murmura Dominique en essuyant sa moustache, je pleurais moins après Waterloo.

Le général avait relevé la comtesse. Il la fit se rasseoir et, la calmant du geste, il lui répondit :

— Il n'y eut de coupable que la fatalité. Tout le monde me croyait mort. On avait presque raison. J'étais prisonnier en Sibérie, dans les mines, un tombeau. Près de quatre années s'étaient écoulées lorsque je parvins à m'enfuir, lorsque je revins à Valneuse. Dominique m'apprit votre mariage. Oh ! d'abord j'eus un moment de colère, de folie !... Je voulais vous tuer, vous et lui !... J'étais là, derrière ce rideau, des pistolets à la main, regardant, écoutant... Dieu ne permit pas ce crime... Je compris que vous aimiez le comte et qu'il était digne de son bonheur... Souvenez-vous !... C'était pendant l'automne de 1816, une nuit ; vous arriviez d'un château voisin... Notre fille était souffrante,

et vous fîtes apporter ici son berceau. Ce berceau nous a sauvés tous. Le comte parut s'intéresser à l'enfant; il se pencha vers elle et vous dit : « J'ai promis d'être son père, je l'aimerai... je l'aime. » Toute ma colère tomba. Qu'avais-je à vous offrir, moi? La misère, la proscription. Déjà des cheveux blancs! Il était jeune, il était riche, il était bon. Vous l'aimiez, il aimait ma fille! Je partis; j'allais mourir... Un éclair me montra la croix de notre clocher; ce fut comme un avertissement qu'un jour peut-être vous auriez besoin du vieux Simon. Quand le malheur s'appesantit sur vous, Dominique me rappela. La crainte de vous affliger d'un remords, votre cécité, vos deux filles, tout confirma ma résolution de rester inconnu; j'ai sagement agi. Songez aux propos du monde, et renfermons dans nos cœurs cette suprême consolation de nous connaître et de nous estimer l'un et l'autre. Jamais Dominique ni sa femme ne trahiront notre secret; qu'il meure entre nous. Les circonstances ne nous ont-elles pas rapprochés, ne nous permettent-elles pas de vivre presque ensemble? Il ne me reste plus que peu de temps à passer ici-bas. Laissez, laissez-moi rester le Persan Darius-Abbas, votre voisin dévoué, votre vieil ami, votre père, celui de vos deux filles. Le comte ne faisait pas de différence entre elles, ainsi ferai-je. Et plus tard, quand nous nous retrouverons là-haut, devant lui-même, nous aurons le droit d'être fiers et de lui tendre la main, car nous avons rempli notre devoir comme deux braves cœurs que nous sommes!

Il y eut un long silence.

Puis la comtesse répondit :

— Soit... Mais il est un sacrifice que je n'accepte pas, une personne encore qui doit être dans notre secret... qui le connaît déjà... Regarde, Simon, regarde!

Elle désignait la fenêtre dont les rideaux venaient de s'écarter.

Émiliane était là, s'avançant vers son père.

Elle avait tout entendu.

XIII. — ÉPILOGUE.

Les deux mariages se firent le même jour.

Chacune des deux sœurs avait trouvé dans sa corbeille un sachet oriental contenant cent mille francs, des diamants pareils.

Émiliane ne dit rien; Zoé, tout en remerciant Darius-Abbas, hasardait quelques façons, presque un refus.

— J'avais l'autorisation de Mme votre mère, répondit-il, et c'est l'usage à Ispahan. Les invités apportent leur cadeau de noces. Ne vous étonnez jamais des miens, ne les refusez jamais; ils me coûtent si peu. Demandez plutôt au chevalier d'Aigrefeuille, il vous affirmera que je suis un magicien.

— Un enchanteur! s'écria le parasite. Aussi ne vous gênez pas avec moi, je serai toujours enchanté! . . .

. . . . . .

Au sortir de l'église, Simon, qui s'appuyait sur le bras de Dominique, lui dit à l'oreille :

— Eh bien! mon brave, es-tu content?

— Ni plus ni moins, mon général, que le jour où, personnellement, à cette même place, héros de la fête, je venais de me conjoindre avec Joséphine! . . . .

. . . . . .

On ne revint à Paris qu'à l'entrée de l'hiver.

La maison de la rue Jacob acquise par Darius-Abbas s'était transformée en hôtel. On l'appelle encore aujourd'hui l'*hôtel du Persan*.

Il n'en occupait que le rez-de-chaussée; les étages supérieurs avaient pour locataires la comtesse de Valneuse et ses deux gendres.

Ferdinand de Lutzy séjournait le plus souvent à l'usine, l'une des plus importantes de l'Europe.

Pendant l'été, toute la famille se trouvait réunie à Valneuse.

Y compris Darius-Abbas.

Les enfants d'Émiliane et de Zoé l'appelaient grand-papa; tel avait été le désir de leur grand'mère.

L'aînée des filles d'Émiliane se nommait Simonne. . .

. . . . . .

Des années se passèrent ainsi.

Le Persan, adoré à Valneuse, était connu de tout Paris.

Qui de nous ne l'a pas vu à l'Opéra, aux Italiens, dans tous les théâtres lyriques, coiffé de son bonnet d'astrakan, calme et digne dans sa kaba noire, sur laquelle tombait sa barbe blanche?

Il avait dans le sourire, dans le regard, cette sérénité, cette béatitude que donne aux vieillards la conscience d'une longue vie sans reproche.

Tous ses vœux se trouvaient réalisés. Après tant d'épreuves, il se reposait, il s'endormait dans le bonheur.

Ne vivait-il pas auprès de sa femme, auprès de sa fille? Qu'importait que devant le monde on ne prononçât pas ces doux noms? Le langage des yeux, un serrement de main de la comtesse, un baiser d'Émiliane, les caresses des enfants, n'était-ce pas assez pour déjà se croire en paradis?

Jamais personne ne soupçonna le secret de la famille de Valneuse.

Pour égayer cet intérieur paisible, il y avait la franchise de Dominique, la gaieté de Joséphine, l'esprit du chevalier d'Aigrefeuille et, de temps en temps, un nouveau succès de Lucien Dargis.

. . . . . .

A plus de quatre-vingts ans, Darius-Abbas mourut, ou plutôt s'éteignit ainsi, la main dans la main de la comtesse.

Émiliane était dans ses bras. Le dernier mot qu'il prononça, mais tout bas, fut celui-ci :

— Ma fille!

. . . . . .

Il repose dans le tombeau de la famille de Valneuse, qui garde pieusement son souvenir, et toujours le considérera comme le bon génie qui, de là-haut, veille sur elle. Une moitié de son immense fortune appartient à Lucien Dargis, l'autre à Fernand de Lutzy.

Les époux Dominique ont six mille francs de rentes. De plus la maison bâtie sur l'emplacement de la chaumière du garde-chasse.

Souvent Dominique raconte la légende du Persan, plus souvent encore celle du général Simon.

— Cré nom! dit-il en terminant, s'il n'était pas mort à la Bérésina, jamais l'Empereur ne serait allé à Sainte-Hélène!

. . . . . .

Darius-Abbas avait laissé diverses sommes pour des fondations charitables, en faveur des musiciens, des ouvriers de l'usine, des paysans de Valneuse.

Seul, le chevalier d'Aigrefeuille ne fut pas satisfait.

Son nom ne figurait pas au testament.

Le vieux parasite répète encore aujourd'hui :

— Conçoit-on qu'il m'ait oublié, moi qui dînais chez lui trois fois par semaine!

CH. DESLYS.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES MÉMOIRES D'UN CHÊNE (1).

Autopsie du chêne. — Le canal médullaire. — La moelle de sureau — Question de priorité. - Utilité de la moelle. — Les rayons médullaires. — Le cœur et l'aubier. — Le *cambium*. — L'écorce — Le *liber*. — La moelle corticale. — Le suber. — Le liége. — Le tannin et le *tan*. — La *galle* et la *gale*. — Origine des noix de galle. — Leurs usages. — Rappel à la question - Jeunesse difficile. — La guerre parmi les plantes. — Rivalités nationales. — La politique des pins. — Alliance avec l'homme. — Le reboisement. — Combats singuliers. — Apologie du duel. . entre arbres. — Les deux chênes du bois de Boulogne. — Victoire justifiée — Services rendus par notre héros. — Dévouement d'un lierre. — Derniers devoirs. — Les mousses et les lichens — Oraison funèbre. — Aperçu autobiographique — Un siècle de la vie du chêne. — Vicissitudes de la vie végétale. — Les ormes fantastiques. — Les pommiers difformes. — Les bonnes et les mauvaises années. — Dépense pour fructifier. — Les rudes hivers. — La sécheresse et la famine — Qui dort, dîne. — — Un toast. — L'impression du discours. — Conclusion.

Johan reprit la parole en ces termes :

— Examinons le tronçon d'arbre que nous avons là devant nous, en allant du centre à la circonférence. Tout à fait au milieu vous voyez un petit trou, en partie obstrué par une substance sèche et poreuse. Ce trou, c'est le canal médullaire. Cette matière spongieuse, c'est, ou plutôt ç'a été la moelle. La moelle occupe dans d'autres arbres beaucoup plus de place que dans celui-ci. Vous connaissez la moelle de sureau, si spongieuse et si légère, et dont on fait dans mon pays — je veux dire dans le pays de l'homme vivant que j'étais avant que vous m'eussiez métamorphosé en chêne trépassé — de petits pantins qui ne veulent jamais se tenir sur leurs simulacres de pieds et se remettent obstinément sur leur grosse tête de pomb.

— Dans votre pays! interrompit encore l'incorrigible M. R***. Et en France donc! Je me rappelle que quand j'étais collégien, nous savions très-bien fabriquer de ces culbuteurs, avec de petits morceaux de moelle de sureau où nous enfoncions des clous arrachés à nos souliers.

— Je ne dis pas le contraire; mais je réclame pour l'Allemagne la priorité de l'invention.

— Elle en vaut, ma foi, la peine! fit ironiquement M. R***.

— Je poursuis. Dans certains arbres la moelle a une grande importance : elle est féculente et alimentaire. C'est tantôt celle du tronc aérien, comme dans le palmier-sagoutier, tantôt celle des parties souterraines, qui, s'hypertrophiant, forment des *rhizomes* et des *tubercules*, comme dans l'igname, la patate, la pomme de terre.

Mais quelle est la fonction physiologique de la moelle chez les végétaux? Voilà ce que je ne puis vous dire. Il n'y a guère d'apparence qu'elle ait aucun rapport avec celle de votre moelle épinière, qui est l'axe central de votre système nerveux. Cependant, qui sait? Puisqu'il est établi maintenant que les plantes ont une sensibilité et une sorte d'instinct, pourquoi ne pas supposer que c'est leur moelle qui est le siége de ces facultés?... Quoi qu'il en soit, du canal médullaire partent, vous le voyez, des raies divergentes qui coupent les zones concentriques et vont jusqu'à la périphérie de l'arbre. Ce sont les *grands rayons médullaires*. Vous voyez encore d'autres raies semblables qui partent seulement des couches successives : ce sont les *petits rayons médullaire* Autour du canal lui-même s'étend un large cercle de bois dur, de couleur foncée. C'est le *cœur* de l'arbre, ou *duramen*, ou *bois parfait* seul employé aux usages industriels, à cause de sa dureté et de son inaltérabilité. Puis vient une zone annulaire de bois plus pâle, plus humide, d'un tissu plus lache et d'un mauvais usage : c'est l'*aubier*. Or — ceci vous étonnera peut-être — le cœur, le bois parfait est du bois vieux, ossifié, pétrifié, ou plutôt lignifié; en un mot, ce n'est plus que du bois, tandis que l'aubier est du bois jeune et plein de vie, de la chair végétale, pourrait-on dire. Quant à la moelle, elle ne vit jamais longtemps. Son rôle, quelle qu'en soit la nature, finit dès la seconde, quelquefois dès la première année; ses cellules se déchirent et se désagrégent; elle se dessèche et tombe en lambeaux. Entre l'aubier et l'écorce est le *cambium*, nouvelle couche ligneuse et corticale en voie de formation; puis vient l'écorce ou système cortical, qui est la peau de l'arbre et qui comprend quatre parties ou couches : la plus intérieure s'appelle le *liber*, mot qui en latin signifie *livre*, et qui a été donné à cette couche parce qu'elle se compose de feuillets fibreux superposés; puis vient la moelle corticale, puis la couche subéreuse, et enfin, extérieurement, l'épiderme. Dans quelques arbres, notamment dans le chêne et dans le tilleul, les fibres du liber, au lieu d'être disposées en feuillets, s'entrelacent en un réseau dont les interstices sont occupés par des rayons médullaires. C'est le liber qui, dans d'autres plantes, telles que le lin et le chanvre, fournit à l'homme ces précieuses fibres qu'il a appris à séparer du reste de l'écorce, à filer et à tisser. La moelle corticale, entièrement utriculaire, est souvent appelée, à cause de sa couleur, *couche verte* ou *enveloppe herbacée*. Le suber n'existe pas chez tous les végétaux. Il n'y a que quelques arbres qui en soient pourvus, et son développement est très-variable. Une seule espèce, notre cousine germaine, s'enveloppe d'une couche subéreuse qui atteint des proportions presque monstrueuses. Cette espèce est le chêne-liége, qui croît principalement en Espagne, en Italie, dans le nord de l'Afrique et dans le midi de la France. J'ai omis de vous dire que le mot *suber*, en latin, signifie précisément liége. Le liége est donc le résultat du développement exagéré que prend la couche sous-épidermique de l'espèce de chêne dont il s'agit. Cette substance vous est assez connue pour que je puisse me dispenser de vous la décrire. Elle n'est pas, du reste, la seule matière très-utile dont vous soyez redevable à notre famille. Notre écorce renferme dans ses cellules un principe astringent et antiseptique, le *tannin*, qui sert, vous le savez, à préparer les peaux et les cuirs, à les *tanner* et à les mettre en état de se conserver indéfiniment. Le *tan*, avec lequel on prépare ainsi les cuirs, n'est autre chose que de l'écorce de chêne moulue. Je dois ajouter, pour être

(1) Pour les premières parties, voir les livraisons précéd.

juste, que l'écorce de chêne n'est pas la seule qui puisse servir à cet usage. On emploie aussi les écorces de saule, de marronnier d'Inde, etc.

Le même principe astringent se retrouve encore dans une autre production qui nous est propre, et dont, à vrai dire, nous nous passerions bien, car elle constitue pour nous une sorte de maladie causée par la piqûre d'un insecte, et qui a nom... *la galle.*

— Quoi! monsieur, s'écria M^me^ R***, vous êtes sujet à ce vilain mal! Ah! éloignez-vous, je vous prie, ne me touchez pas. Fi! quelle horreur!

— Doucement, madame. Ne vous effrayez pas si vite. Notre galle à nous s'écrit avec deux *l*, et ne ressemble en rien à la *gale* humaine, dont la bête est un acare

Feuille de chêne avec noix de galle et cynips.
Dessin de L. Breton.

microscopique, un *sarcopte.* Notre bête à nous est un petit moucheron; l'espèce de maladie qu'il nous donne n'a que l'inconvénient de déparer un peu notre feuillage; elle n'est ni répugnante ni déshonorante, et vous n'avez point sujet de nous la reprocher, car l'industrie et même la médecine en savent tirer profit. Les galles ou noix de galle sont des excroissances anormales, produites par la piqûre d'une femelle de cynips, mère prévoyante qui dépose ses œufs dans nos feuilles et y verse en même temps une liqueur âcre. Cette liqueur détermine un extravasement des sucs contenus dans la feuille et, par suite, des excroissances globuleuses destinées à servir à la fois d'abri et de nourriture aux larves du cynips, jusqu'à leur métamorphose en insectes parfaits. D'autres insectes, cynips et pucerons, en usent avec le même sans-façon à l'égard de plusieurs autres arbres et les gratifient d'excroissances analogues; mais les galles de chêne, et particulièrement celles du chêne des teinturiers (*quercus infectoria*), sont préférées à toutes les autres pour l'extraction du tannin et de l'acide gallique. Que si vous me demandez à quoi servent ces substances, je vous répondrai qu'elles servent à teindre les étoffes en noir, à fabriquer l'encre et le cirage, qu'enfin, grâce à ses propriétés astringentes, le tannin est d'une application fréquente dans la thérapeutique; d'où vous voyez que même les maladies des plantes peuvent aider à guérir celles qui affligent l'humanité... Je ne vous ennuie pas?

— Point du tout, dit M^me^ R***. Tout ce que vous venez de nous dire est fort intéressant. Mais permettez-moi de vous rappeler à la question — et à vos engagements. Vous nous avez appris beaucoup de choses sur la vie des plantes, sur la structure et les fonctions de leurs organes. Ce n'est pas là tout à fait ce que vous nous aviez promis. Vous deviez nous raconter *vos mémoires*, nous exposer les événements les plus notables de votre longue existence. Or jusqu'ici vous avez bien voulu nous dire votre âge, mais voilà tout. La journée s'avance, notre déjeuner est déjà loin; il sera bientôt l'heure de dîner, puis de regagner notre voiture. Donc, cher monsieur, avant de rentrer dans le néant comme âme de chêne et de redevenir homme, veuillez nous parler un peu de votre vénérable personne.

— Mon Dieu! madame, dit Johan, ma personne en elle-même n'offre rien, hormis sa longévité, de bien particulier. Ma vie a été à peu près celle de tous les chênes, — de ceux qui vivent, bien entendu.

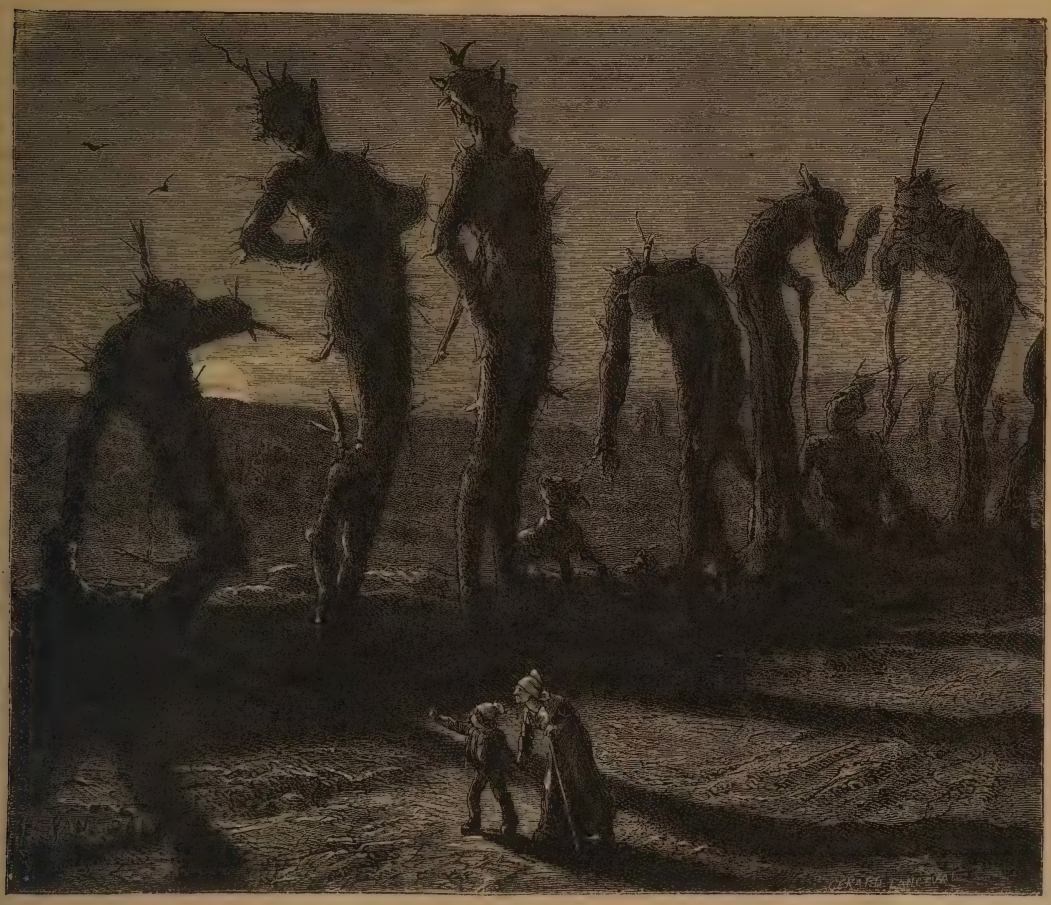
— Ce doit être, j'imagine, une vie bien heureuse et bien paisible?

— Pas tant que vous croyez, madame. Mon âge mûr et ma vieillesse ont été, il est vrai, calmes et prospères, mais ma jeunesse a été assez dure, et ce n'est pas sans avoir affronté bien des périls et soutenu des luttes acharnées que je suis parvenu à me faire parmi mes voisins une position honorable et respectée.

Cette singulière déclaration ne fut pas sans provoquer, de la part des auditeurs, des marques d'étonnement, des sourires sceptiques et des hochements de tête incrédules. M. R*** ouvrait déjà la bouche pour se récrier, lorsque Johan, remarquant l'impression qu'il avait produite, se hâta d'ajouter :

— Je parle, mesdames et messieurs, le plus sérieusement du monde, et vous vous faites du règne végétal une idée entièrement fausse si vous croyez que ce soit un règne de paix inaltérable et de fraternité. Étudiez-le avec quelque attention, et vous verrez là ce qu'on voit partout, le plus fort écrasant le plus faible; quelquefois aussi le plus faible usant de ruse et profitant de sa faiblesse même pour vivre aux dépens du plus fort; l'oppression, l'invasion, l'extermination, le parasitisme, l'égoïsme féroce, la guerre enfin, sous toutes ses formes et avec toutes ses conséquences. « C'est, dit M. Grimard, un combat d'appétits assassins dans ce prétendu peuple d'innocents.» Tandis que les troncs, les rameaux et les feuilles se disputent l'air et la lumière, les racines se livrent sous terre des batailles homériques. C'est à qui absorbera les sucs nourriciers de la mère commune; à qui prendra possession du terrain le plus gras pour ne laisser à autrui que le sable et l'argile; à qui boira l'eau de l'étang ou de la source. La guerre sévit entre les races, entre les familles, aussi bien qu'entre les

individus. Les arbres à feuilles larges, par exemple, ont pour ennemis irréconciliables, de génération en génération, d'âge en âge, les arbres à feuilles étroites. Entre les chênes et les hêtres, les charmes et les pins, les sapins, les mélèzes, c'est une haine éternelle qui se traduit par des luttes séculaires, par des désastres immenses suivis de revanches terribles, par une alternative sans fin d'agressions et de représailles. C'est ainsi que notre nation s'est vue chassée de certaines contrées autrefois soumises à son empire et que, réciproquement, elle s'est établie dans d'autres que les arbres résineux couvraient autrefois de leurs cimes sombres et rigides. Ces conifères sont, j'en conviens, de rudes guerriers et d'habiles politiques. Déjà ils sont parvenus, en maint endroit, à consommer la ruine presque complète des infortunés bouleaux, autrefois maîtres presque exclusifs de la région hyperboréenne, aujourd'hui chassés de la Suède, de l'Irlande, de la Laponie. Puis les voici qui ont su se donner contre nous le plus redoutables des alliés, l'homme. Après avoir défriché, avec l'imprévoyance brutale qui le caractérise, de vastes étendues de pays, l'homme civilisé s'est pris tout à coup d'une belle ardeur de reboisement, et le voilà qui prodigue dans les landes, sur les montagnes et les collines,



Les ormes fantastiques. Dessin de Yan' Dargent.

les semis et les plants de pins. Pourquoi cette prédilection? Ah! c'est que les pins croissent rapidement et refont une forêt en quelques années; et puis ils fournissent, outre leur bois, de la résine et de la térébenthine! Sommes-nous moins utiles, nous, dont le bois n'a vraiment de rival, pour la dureté et l'inaltérabilité, que celui du grand tek de l'Inde, nous qui donnons à l'homme le tan et les noix de galle? Non, certes, mais nous croissons lentement; l'homme qui nous voit naître ne peut guère se flatter de profiter de notre ombrage, encore moins des matériaux élaborés par nous. Et l'homme est pressé de jouir; il ne se soucie guère de sa postérité et ne travaille que pour lui-même, tout au plus pour ses enfants!... Mais j'ai promis de ne point récriminer contre ce tyran de la nature. Je reviens à nos luttes.

Les races se font la guerre, ai-je dit. Mais croyez-vous que les individus d'une même race, même de celles dites *sociales*, vivent en paix les uns à côté des autres? Eh! comment le pourraient-ils? Les petits, c'est possible; et encore, parmi les petits, ceux-là seuls qui se multiplient peu et n'ont besoin, soit pour eux, soit pour leur progéniture, que de peu de place et de peu de terre. Mais comment exiger d'un végétal destiné à devenir un colosse, à étendre au loin ses racines et ses branches, qu'il se résigne bénévolement à n'être

qu'un nain chétif et misérable, pour laisser grandir près de lui d'autres arbres qui, de deux choses l'une, ou mettront à profit son dévouement et son humilité pour l'opprimer, l'étouffer et grandir à ses dépens, ou imiteront niaisement son abnégation et resteront nains eux aussi, au grand détriment de leur propre dignité ainsi que de la gloire et de la prospérité de l'espèce! — Chacun pour soi; victoire et longue vie aux forts, malheur aux faibles : telle est la loi, et, en y réfléchissant, on est obligé d'avouer que cette loi cruelle n'est pas au fond si injuste qu'elle semble au premier abord.

C'est donc, je crois, à tort que M. Grimard, dans l'éloquente et docte monographie de notre espèce qu'il a publiée en 1866 dans la *Revue des Deux Mondes*, reproche au chêne de « s'imposer à ses voisins, de les tyranniser, de les opprimer, de les repousser, d'avoir l'égoïsme inconscient de la toute-puissance, » et que, racontant ensuite la rivalité de deux chênes du bois de Boulogne, il se répand en malédictions contre la scélératesse du vainqueur et en lamentations pour le sort du vaincu. « Le malheureux, dit-il, est pourtant né à une distance respectable; mais il était encore trop près, paraît-il, pour l'intolérant dominateur qui, sans trêve ni repos, s'acharne à l'infortune de son malencontreux voisin. Il lui prend l'air, la lumière, l'espace, l'affame sans aucun doute sous terre comme il l'asphyxie au-dessus, et semble se faire un cruel plaisir de maintenir sans aucune concession la circonférence de sa ramure, lui qui de tous les autres côtés peut s'étendre sans obstacle. » Je le trouve bon là, M. Grimard, et je voudrais bien qu'il fût chêne seulement pendant une dizaine d'années, pour voir s'il consentirait à se priver de boire et de respirer, à pousser de travers, à être un chêne oblique et difforme, à se sacrifier enfin à ses compagnons de forêt, plutôt que de leur disputer des biens qui sont toute sa vie. Il ne s'agit pas ici, en effet, de domination et d'intolérance : il s'agit d'être ou de n'être pas. Il est très-vrai, comme le remarque ce savant écrivain, que les très-vieux chênes sont presque toujours solitaires. Vous voyez que moi-même j'occupais seul cette clairière où nous voici. Il me fallait cela pour porter droit mon corps, étaler à l'aise mes branches au soleil et mes racines sous le sol et me procurer le nécessaire. Deux ou trois de mes frères et autant d'arbres étrangers avaient eu la mauvaise chance de pousser sur cet emplacement. Nous n'y pouvions subsister tous que misérablement, ce à quoi nul de nous ne voulait se résigner. La lutte s'engagea donc. Je fus assez heureux pour triompher; j'ai tué mes rivaux, — il est plus exact de dire que j'ai vécu et grandi, tandis qu'ils dépérissaient et mouraient l'un après l'autre. J'en suis bien fâché pour eux, mais, ma foi! j'obéissais à l'instinct de conservation; j'étais dans le cas de légitime défense, et je n'ai pas de reproches à me faire. Pour quelques arbres que j'ai contraints à mourir, j'en ai procréé bien d'autres; et combien d'humbles plantes, combien d'animaux de toute espèce, oiseaux, reptiles, insectes ont trouvé près de moi, entre mes racines, dans mon feuillage, dans mon tronc même, un abri propice et des aliments. J'ai été le protecteur et comme le père nourricier d'une multitude innombrable d'êtres qui sans moi auraient péri ou n'auraient jamais vu le jour et pour qui ma présence au milieu de cette forêt a été un inappréciable bienfait. Demandez-leur donc s'ils eussent préféré, eux, que je ne fusse qu'un chêne médiocre, entouré d'autres arbres d'une maigre venue. Demandez à ce lierre magnifique qui tapisse mon tronc pourquoi il m'est venu chercher en rampant sur le sol à une distance de quatre ou cinq mètres, au lieu de grimper après cet orme, qui se trouvait bien plus à sa portée. Cet orme était tout jeune et frêle : le lierre l'eût étouffé en quelques années, après quoi il eût été obligé d'aller grimper ailleurs. Au lieu qu'il a pu, sans me gêner sensiblement, enlacer mon tronc, s'accrocher à mon écorce rugueuse et monter jusque dans ma cime. Je l'ai laissé faire et je me suis paré avec un certain orgueil de ce vêtement qui atteste à la fois ma force et ma richesse. Pauvre lierre! que va-t-il devenir maintenant? La même cognée nous a abattus tous deux. Elle ne l'a pas anéanti comme moi, il peut encore vivre bien des années, si toutefois les hommes veulent le lui permettre; mais que de temps et de travail perdus, et quelle autre perte irréparable pour lui que celle de ce fût gigantesque sur lequel il étalait si glorieusement son opulent feuillage et ses incommensurables rameaux! Nous ne devions jamais nous quitter; il a partagé ma bonne et ma mauvaise fortune, et nous nous aimions autant que deux végétaux peuvent s'aimer. Laissez-moi donner un souvenir et une larme à ce digne emblème de l'amitié.

— Je m'associe de bon cœur à vos regrets, dit en souriant Mme R***, et je vois que l'égoïsme dont on vous accuse n'a pas anéanti en vous tout bon sentiment, puisque tout mort que vous êtes vous songez encore à vous apitoyer sur le sort de votre ami; mais il me semble que c'est plutôt lui qui devrait gémir sur le vôtre, puisque après tout il ne perd qu'une partie de sa personne, et que cette perte n'entraîne pas pour lui la mort, tandis que vous, mon pauvre ami, c'est fait de vous sans ressource.

— Aussi suis-je convaincu, madame, que ce lierre est fort touché de mon trépas, et il ne manquera point, soyez-en sûre, de me témoigner ses bons sentiments.

— Ah! par exemple, s'écrie M. R***, je voudrais bien savoir comment il s'y prendra pour cela! Vous imaginez-vous par hasard qu'il va vous commander un monument funéraire?

— Il fera bien mieux que cela, M. R***; il couvrira lui-même de ses feuilles les plus larges et les plus lustrées la place où nous vécûmes ensemble, et cachera aux regards profanes les restes de ma souche vénérable. Et il ne sera pas seul à me rendre ce pieux devoir : les mousses et les lichens, qui naguère formaient sur toute mon écorce comme un épiderme vivant, l'aideront dans sa tâche. Mais, que dis-je? La hache de l'homme va s'acharner encore sur ce tronçon de ma tige, et non contente de la raser au niveau du sol, on va couper, arracher aussi ce qu'on pourra de mes racines : c'est toujours un peu de bois dont le bûcheron fera son profit. N'importe! on n'aura pas tout; mes racines s'étendent trop loin pour qu'on puisse en atteindre les dernières ramifications, et il se passera bien des années encore avant que le lent travail des éléments ait fait disparaître toute trace de ce qui fut un des plus grands chênes de France.

Johan fit une nouvelle pause après s'être livré à ce mouvement oratoire, qui terminait assez bien son oraison funèbre. Nous fûmes un peu étonnés de le voir donner ainsi dans le style pathétique, qui ne lui était nullement habituel, et nous crûmes qu'il allait en rester là. Aussi bien, il se faisait tard et notre *voiturin*, qui faisait en même temps fonction de maître d'hôtel et de

domestique, s'était mis déjà en devoir de dresser le couvert pour le dîner. Nous levions donc déjà les mains pour décerner à notre courageux « conférencier » un juste tribut d'applaudissements, lorsqu'il fit signe qu'on attendît quelques instants pour poser la nappe, et nous le vîmes examiner attentivement la surface de notre table improvisée, en posant successivement son doigt sur quelques-unes des zones annuelles du tronc.

— Si le temps et la faim ne vous pressaient, dit-il, et si je ne me sentais moi-même fatigué du long usage que je viens de faire du don de la parole, je pourrais entrer, sur les diverses circonstances, sur les accidents de ma vie végétale, dans des détails qui vous surprendraient et dont vous pourriez cependant, par un contrôle très-sûr, vérifier vous-même l'exactitude. J'avoue, du reste, que cette tâche autobiographique, serait, sinon difficile, au moins longue et fatigante en ce qui me concerne, vu mon très-grand âge, mes dimensions inusitées, les altérations que la vieillesse a fait subir à plusieurs parties de mes tissus et la complexité des nombreux éléments d'information que les années ont, pour ainsi dire, accumulés en ma personne.

Je vous l'ai dit déjà, rien n'est fortuit dans les formes et dans la disposition de nos organes ; et toutes les irrégularités que le vulgaire prend pour des caprices, pour des jeux de la nature, sont les effets de causes multiples, qui tantôt se succèdent, tantôt se combinent, s'ajoutent, se contrarient, mais qu'avec un peu de science et de patience et beaucoup d'attention, il n'est nullement impossible de déterminer très-exactement. Vous savez déjà, et rien n'est plus simple, comment, sur la section d'un tronc ou d'une branche d'arbre, on peut lire son âge. Mais, pour nous autres, plus encore peut-être que pour vous, les années se suivent et ne se ressemblent pas. Il vous est permis, grâce aux facultés dont la nature vous a doués, de mener à peu près la vie qui vous convient, d'en modifier les conditions, de la régulariser et de la garantir contre les causes de destruction, d'altération, de malaise qui vous assiégent. Vous êtes, en un mot, des êtres essentiellement actifs; nous sommes, nous, des êtres plus passifs : notre activité est restreinte dans des limites assez étroites; nous subissons fatalement une foule d'actions bonnes ou mauvaises que vous pouvez favoriser ou combattre, et quand nous les avons subies nous ne pouvons non plus en effacer les traces.

Voyez, par exemple, un petit arbuste à son premier printemps : il offre à l'œil une symétrie, une régularité de formes irréprochables. Sa tige est parfaitement cylindrique ; ses feuilles s'épanouissent en un faisceau qu'on dirait arrangé à la main. Puis, à mesure qu'il avance en âge et qu'il grandit, il contracte des difformités, d'abord peu apparentes, mais qui le deviennent ensuite de plus en plus et lui donnent souvent la plus singulière tournure. Son tronc s'aplatit d'un côté, tandis que sur l'autre côté il lui pousse une loupe, une nodosité qui l'oblige à s'infléchir, à se contourner. Ses branches s'allongent ici comme de longs bras, tandis que là elles semblent frappées d'atrophie, et qu'au-dessus des plus fortes se dresse une touffe de rameaux qui ressemble à une grosse tête ébouriffée, inclinée en avant ou renversée en arrière. Qui de vous, en voyageant la nuit, n'a remarqué sur le bord des routes et sur la lisière des champs de ces ormes aux formes bizarres, aux attitudes cocasses, qui ont l'air de personnages gigantesques et fantastiques jouant des scènes comiques ou tragiques : celui-ci se penchant vers son voisin comme pour lui confier un secret ; celui-là faisant des courbettes à un grand monsieur qui prend des airs de protection hautaine ; cet autre laissant retomber sa tête et pendre ses bras comme s'il était en proie au plus profond abattement ; un autre, au contraire, s'agitant dans un accès de gaieté folle ? — Et ces bons pommiers de Normandie et de Picardie, ont-ils des airs assez gauches et assez grotesques ! On dirait un peuple de bossus, de cagneux, de manchots et d'hydrocéphales ! Eh bien, mesdames et messieurs, toutes ces anomalies, toutes ces difformités, depuis la plus monstrueuse jusqu'à la plus insignifiante, sont dues à l'influence du terrain, à l'action des éléments ou à celle des êtres vivants qui de cent façons attaquent l'arbre, troublent sa nutrition, ralentissent, arrêtent ou dérangent sa circulation, frappent de mort un bourgeon ou un rameau, obstruent un groupe de vaisseaux et forcent les sucs nourriciers à prendre un autre cours... Que sais-je encore !

Une racine rencontre une roche dure, qui l'oblige à se détourner, ou bien une couche aride qu'il lui faut franchir péniblement avant de retrouver un terrain plus humide et plus succulent. L'arbre aussitôt s'en ressent; les parties que cette racine était chargée d'alimenter sont condamnées à jeûner ; et voilà le tronc qui se déprime de ce côté ; des bourgeons qui avortent ; des rameaux qui se dessèchent et meurent : voilà toute une partie de l'arbre qui est malade. Une autre racine, placée à l'opposé de la première, est, au contraire, assez heureuse pour traverser un sol facilement perméable où elle se ramifie à l'aise ; elle a la bonne fortune de se trouver à proximité d'une bonne source bien nourrissante : de ce côté, tronc, écorce, branches, feuilles, bourgeons, tout va prospérer à souhait.

Considérons, si vous le voulez, mes zones les plus extérieures, c'est-à-dire les plus jeunes, et remontons jusqu'à cent et quelques années en arrière. Si je compte bien, la zone que j'indique avec la pointe de mon couteau correspond à l'année 1757. Ce fut une bonne année pour moi : je ne me portai jamais mieux, et je grossis alors de quatre bonnes lignes en circonférence. L'hiver avait été doux, le printemps fut pluvieux et l'été pas trop chaud. Je ne portai guère de glands cette année-là ; mais je me rattrapai l'année suivante. Encore une bonne année, représentée ici par une zone régulière, mais moins large que la précédente, précisément parce qu'au lieu d'employer toute ma séve à faire du bois, je la consacrai en grande partie à la production de mes fruits. Oh, oh ! voici toute une série de zones maigres, irrégulières et de mauvaise teinte : elle s'étend de l'année 1770 à l'année 1781. Mes racines ont eu, pendant ce temps, à lutter contre une couche pierreuse ; elles ont fini par la dépasser, et voici qu'à partir de 1782 les couches reprennent plus d'épaisseur et de régularité, avec une nuance de meilleur augure. Quelques-unes cependant sont d'un ton plus roussâtre, qui montre que j'ai eu fort à souffrir du froid. Tenez, voici la zone de l'année 1787, celle de 1791, et, plus près de la circonférence, celles de 1829 et de 1838. Un hiver très-rude ne me faisait pas grand mal, pourvu qu'il ne se prolongeât pas trop, et qu'il fût suivi d'un printemps doux et d'un été modéré. Je me rattrapais alors en appliquant par-dessus la couche roussie et en partie désorganisée, une belle et bonne couche ferme, saine et compacte ; mais je redoutais beaucoup la sé-

cheresse; car, pour un végétal, la privation d'eau c'est le plus grand des maux : c'est la famine. Les petits en meurent. Nous autres grands arbres qui plongeons nos racines jusqu'à des profondeurs où le sol conserve toujours de l'humidité, nous supportons mieux ces périodes de disette. Cependant j'ai vu de ces années désastreuses où les infiltrations souterraines s'arrêtaient et où mes pauvres racines avaient toutes les peines du monde à puiser ça et là un peu d'eau pour humecter mes cellules et alimenter ma circulation. Mes feuilles alors se desséchaient et tombaient avant la fin de l'été, et dès que l'automne arrivait je me dépêchais de m'engourdir pour attendre patiemment une saison meilleure, conformément au proverbe : « Qui dort, dîne... » Mais nous qui ne dormons pas, mesdames, si nous dînions! Ce n'est plus l'arbre fort et impassible qui vous fait cette proposition : je me sens redevenir homme aux signes d'impatience que me donne mon estomac vide, et à la chaleur de mon gosier desséché par l'abus de la parole.

— J'appuie la motion de l'honorable orateur, dit M. R***, et je demande qu'elle soit immédiatement mise à exécution. Allons, Marie, le couvert; et, puisque le potage nous manque pour commencer le dîner, vidons une coupe de vieux bourgogne à la santé de notre ami Johan et à la mémoire du chêne vénérable dont il vient de nous retracer la véridique histoire. (Applaudissements. On remplit les verres, on trinque et l'on boit).

— Monsieur Johan, dit à son tour Mme R***, recevez nos félicitations et nos remercîments, et permettez-moi de me montrer encore très-indiscrète en vous demandant de consacrer prochainement les quelques loisirs que vous laissent vos graves études, à écrire l'intéressante leçon que nous venons d'entendre et que nous serons tous heureux de pouvoir lire et relire.

Johan répondit par un signe d'acquiescement respectueux et modeste.

— Cela ne suffit pas, répondit M. R***. Je vote l'impression du discours.

— Oh ! ceci est plus difficile, dit Marie. Comment le faire imprimer ?

— Je m'en charge, dis-je alors. Que notre ami Johan veuille bien écrire ses *Mémoires d'un Chêne* ; je m'engage à y ajouter le récit de notre voyage, les observations de ces dames et les interruptions de M. R***, et à faire insérer le tout dans le *Musée des Familles*.

De nouveaux applaudissements accueillirent ma déclaration. Marie fut surtout ravie de l'idée qu'elle retrouverait bientôt dans son journal, avec accompagnement de jolies gravures, le compte rendu de cette fameuse journée.

Vous voyez, lectrices et lecteurs, que Johan et moi nous avons rempli nos engagements.

ARTHUR MANGIN.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES ROIS LITTÉRATEURS (1).

Deux morceaux, ou plutôt deux bribes des nombreuses poésies de François Ier, sont fort populaires :

François Ier. Dessin de Fellmann.

le dicton gravé par lui sur une des fenêtres du château d'Ecouen :

Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie (2) !

Et le quatrain sur Agnès Sorel. Dans l'origine le quatrain comptait cinq vers, que voici :

Ici dessoubs des belles gît l'eslite,
Car de louange sa beauté plus mérite,

Marguerite de Navarre. Dessin de Fellmann.

Estant cause de France recouvrer,
Que tout cela que en cloître put ouvrer
Clause nonnain, ou en désert hermite.

C'est encore François Ier qui, montant à cheval, improvisa ces deux vers d'un quatrain :

Joli, gentil petit cheval,
Bon à monter, bon à descendre.

Et Marot le finit aussitôt ainsi :

Sans être un autre Bucéphal.
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Tout près de lui, François Ier avait comme émule et

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(2) Complété par Victor Hugo, dans *le Roi s'amuse*, par les deux vers :

Une femme, souvent,
N'est qu'une plume au vent.

comme rivale sa sœur Marguerite, reine de Navarre, dont on possède un recueil de *Contes* fort enjoués, selon le goût et l'esprit du temps. Curieuse, autant que lui au moins, de tout ce qui tenait à la marche et aux progrès de l'imprimerie, elle alla un jour, comme il l'avait fait souvent lui-même, visiter les presses de Robert Estienne. On a gardé la date de sa visite, 21 mars 1566, et le quatrain qu'elle improvisa en cette occasion :

Art singulier ! d'ici aux derniers ans
Représentez aux enfans de ma race
Que j'ay suivy des craignans Dieu la trace,
Afin qu'ils soient les mêmes pas suivants.

Henri II, bien que sérieusement instruit, s'occupa peu des belles-lettres.

François II, son fils, adolescent qui régna seize mois, a reçu comme un reflet de la gloire poétique de sa femme Marie Stuart, celle qui adressait à la France, après la mort de son mari, ces touchants adieux :

Adieu ! France ! adieu, ma patrie
Tant chérie !
Adieu ! France ! adieu pour toujours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi qu'une moitié.
Une part te reste, elle est tienne.
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Brantôme, qui garde sur ces vers un silence qui a fait douter de leur authenticité, rapporte ceux qu'elle composa sur la mort de François II :

Marie Stuart.

Charles IX.

Henri IV. Dessins de Fellmann.

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable
Je jette un deuil tranchant
De deuil incomparable,
Et en soupirs cuisans
Passe mes meilleurs ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ny si triste douleur
De dame fortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Vois en bierre et cercueil ?

Qui en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Une tradition, souvent répétée, veut aussi que Marie Stuart ait répondu en latin aux députés polonais venant offrir la couronne à Henri d'Anjou, plus tard Henri III ; les dates seules contredisent assez ce fait de pure invention, la députation étant venue à la cour de France en 1573, et Marie l'ayant quittée en 1560.

Brantôme énumère avec éloge les métiers manuels qu'apprit et pratiqua Charles IX. En outre, dit-il, « il voulut savoir la poésie et se mêler d'en écrire, et fort gentiment. M. de Ronsard en a montré en son livre quelque petit échantillon ; et m'étonne qu'il n'en a montré d'avantage, car il a bien plus composé que cela, et surtout des quatrains, qu'il faisait fort gentiment, prestement en impromptu, sans songer, comme j'en ai vu plusieurs qu'il daignait bien quelquefois montrer à ses plus privés en sortant de son cabinet. Bien souvent quand il faisait mauvais temps, ou de pluie, ou d'un extrême chaud, il envoyait querir messieurs les poëtes en son cabinet, et là passait son temps avec eux ; et prenait ce temps-là à propos ; car, lorsqu'il faisait beau, il était toujours hors de la chambre, en campagne, en action, ou à jouer à la paume, et surtout à la longue paume qu'il aimait fort, disant que :

Le séjour des maisons, palais et bâtiments
Est sépulture des vivants (1). »

Charles IX est aussi connu pour ses goûts cynégétiques ; il fit un gros livre sur la *Vénerie de la chasse*, encore aujourd'hui fort estimé.

Il maniait fort bien l'épigramme. On connaît celle-ci, qui a sa portée politique :

François premier prédit ce point,
Que ceux de la maison de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise.

(1) « A la messe, dit encore Brantôme, le roi Charles se levait bien souvent et s'en allait chanter à l'imitation du feu roi Henri son père, qui en faisait de même au lettrier avec ses chantres ; et se mettait parmi eux, et chantait sa taille et le dessus fort bien ; et aimait ses chantres, et surtout Étienne Leroy, dit *de Saint-Laurens*, qui avait une très-belle voix. Le roy auprès de son frère chantait très-bien aussi, mais ils étaient différents tous deux en les airs qu'ils chantaient et en ceux qu'ils avaient ouï chanter à d'autres. »

Mais ses plus beaux vers — les plus beaux peut-être de cette époque — sont ceux qu'il adressa au célèbre Ronsard, comme pour joindre un encouragement plus précieux à ceux que recevait de tous côtés le chef de la Pléiade. Ils sont, comme on pense bien, dans toutes les éditions du « poëte orgueilleux, trébuché de si haut. »

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçus; poëte, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même, et moi, par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

Henri III n'a rédigé, si même il a eu cette patience, que les *Statuts* de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par lui, et dans lequel il voyait surtout matière à des amusements de petite chapelle et de cérémonies puériles. On voit encore, au musée des souverains, la chapelle de l'ordre qu'il avait disposée près de ses appartements.

Henri IV est regardé, sans doute à tort, comme l'auteur de la romance ou chanson si connue sous le nom de la *Belle Gabrielle.*

Viens, Aurore!
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi;
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde,
Elle a la taille à la main;
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre,
On déserte le hameau;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois Grâces
Sur ses traces
Font naître un essaim d'Amours;
La sagesse,
La justesse
Accompagnent ses discours.

E. RENAUDIN.

(*La fin prochainement.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1869 (SUITE ET FIN).

Nous allons maintenant un peu au hasard dans toutes les salles de l'exposition. L'ordre alphabétique peut être excellent comme classification, mais un compte rendu n'est pas un livret.

M. Chenavard fait sa rentrée au Salon avec une grande toile, qu'il décore du nom de *Divina Tragœdia,* et qu'il explique dans un long commentaire, se doutant bien que le public ne la comprendra pas du premier coup. Hélas! la critique non plus ne l'a pas comprise. Nous l'avons dit cent fois. Faut-il le répéter encore? Ne demandons à un art que ce qu'il peut donner. La peinture est faite pour exprimer le sentiment de la nature, la passion humaine dans ses manifestations diverses. Le cadre est assez vaste. Mais si nous voulons bâtir une thèse philosophique, prenons une plume, non un pinceau. C'est pour avoir méconnu cette vérité que l'école allemande, cette école qui compte tant de grands et beaux talents, n'a pas encore su faire sa place au soleil. Et qu'on ne croie pas que ces réflexions nous soient suggérées par un scrupule d'orthodoxie, qui, en tout cas n'aurait rien à voir dans une question où l'art seul est intéressé : ce qui nous choque avant tout dans cette *Divina Tragœdia,* c'est l'obscurité du sujet, c'est la teinte uniforme qui tient le milieu entre la couleur et la grisaille, c'est l'absence absolue de plan et de composition. Sur quel groupe l'œil s'arrêtera-t-il? Tous ont la même importance : Mercure emportant Pandore évanouie, Vénus endormie entre les bras de l'Amour, Jéhovah perdu dans la brume, le Christ expirant sur la croix.

La Peste à Rome, par M. Delaunay, a, dans des dimensions restreintes, toute la valeur d'un tableau d'histoire. Les palais, les statues, la colonnade s'éclairent d'un jour livide, sous un ciel de plomb, comme si un immense linceul enveloppait déjà la ville éternelle. Les cadavres se roidissent dans les dernières convulsions de l'agonie. L'ange de la justice désigne du doigt la porte qui cache les coupables. L'ange exterminateur frappe cette porte avec une violence sinistre, tandis que du haut du vaste escalier que coudoie la statue de Constantin descend la procession expiatoire, et qu'un reflet de la lumière invisible annonce aux hommes l'heure prochaine du pardon. Il y a une idée dans cette toile de M. Delaunay; mais le peintre a su rester simple et intelligible, sans renoncer aux effets saisissants et grandioses.

J'aime peu le talent de M. Gustave Moreau, mais je ne saurais lui refuser l'estime qu'on doit à tout artiste convaincu. Dans un siècle où chacun sacrifie volontiers au dieu Succès, M. Gustave Moreau, au risque de ne pas payer ses couleurs, reste fidèle à sa foi. Il renoue le fil des traditions brisées et cherche le mot de ces vieux symboles qui s'enroulent comme des fleurs légendaires autour du berceau du genre humain. Ainsi son *Jupiter et Europe,* ainsi son *Prométhée.* Dans un paysage d'une austère grandeur, Prométhée est en-

chaîné au rocher, le flanc meurtri, la poitrine saignante, mais le visage serein, parce qu'il possède le secret des dieux et qu'il sait que son idée immortelle survivra à ces divinités périssables. Il sourit : l'avenir de l'humanité est tout entier dans ce sourire. Déjà un vautour est mort à la peine, comme si la force inintelligente et brutale devait se lasser avant la vérité patiente. On le voit, M. Gustave Moreau est à la fois un penseur et un poëte. Pourquoi faut-il que les recherches de l'archaïsme et la sécheresse du dessin lui enlèvent une partie des suffrages de la critique éclairée?

La Pastorella et *la Lavandara*, de M. Hébert, sont les sœurs cadettes de cette nombreuse famille que nous avons vue autrefois dans la barque de *la Malaria*. Hélas ! la fièvre a fait son œuvre. Les pauvres petites ont la pâleur maladive des enfants dont les jours sont comptés. Le ton des vêtements et des accessoires, tout concourt à donner à ces deux toiles une poésie triste, mais harmonieuse.

M. Jules Breton n'a pas reculé devant un sujet peu pittoresque en soi, une procession de Bas-Bretons et de Basses-Bretonnes, un jour de Fête-Dieu. Toutes les figures, tous les costumes se ressemblent ; la même expression de ferveur et de foi brille sur les visages. Peu d'horizon ; pas de profondeur. Quelques bannières, un portail d'église, à peine entrevu, et c'est tout. Mais de cet ensemble uniforme quel parti l'artiste a su tirer! Certes, il n'a pas cherché à plaire : il a préféré la vérité à la grâce et le caractère à la convention. Il a réussi.

Un autre Breton, M. Luminais, a renoncé cette fois aux gars de Quimperlé et de Ploërmel pour nous montrer nos sauvages ancêtres aux cheveux roux. La *Vedette gauloise*, grimpée sur le faîte d'un grand arbre, le pied appuyé sur une grosse branche, le bouclier au flanc, regarde au loin, immobile. *Desespérée!* nous fait assister à la déroute d'une troupe de guerriers acculés par l'ennemi au bord d'un précipice, et lançant leurs chevaux effarés dans le gouffre plutôt que de se rendre. Tout cela est peint d'une touche tumultueuse et farouche, qui peut effrayer les délicats, mais qui produit une impression profonde.

Le Marchand du Caire et la *Promenade sur le Nil*, par M. Gérôme, sont deux toiles estimables, rien de plus. Les détails, comme exactitude, rivalisent avec la vérité photographique; les fonds, les palmiers de la rive, l'azur adouci du ciel, l'eau, la barque, sont finement peints; mais nous y cherchons vainement la pensée, la grandeur.

M. Heilbuth abandonne ses cardinaux romains et ses valets à la livrée solennelle. Son *Printemps* est une scène agréable encadrée dans un paysage plein de fraîcheur et de lumière.

On se souvient du succès obtenu l'an dernier par M. Brion avec sa *Lecture de la Bible*; son *Mariage protestant en Alsace* a les mêmes qualités de pittoresque et de composition. Une main appuyée sur le livre saint, le prêtre donne aux fiancés la bénédiction nuptiale, tandis que les familles, en habits de fête, assistent, recueillies, à la cérémonie.

Pauvre Mère! de M. Armand Gauthier, est un drame intime qu'on ne peut regarder sans émotion. Dans le fond passe le petit cercueil qui conduit l'enfant au cimetière Sur le premier plan, la mère affolée tombe entre les bras de l'aïeule qui veut la consoler. Mais est-il des consolations pour de pareilles douleurs?

M. Vautier a une toile très-remarquable, la *Rixe apaisée*. Ses figures bien posées expriment la colère, l'étonnement, la crainte avec une vérité et une variété qui font le plus grand honneur à l'artiste.

M. Zamacoïs vise trop à l'esprit. Sa *Rentrée au couvent* et son *Bon Pasteur* témoignent d'intentions excellentes sans doute, mais qui sont plus du domaine de la caricature que de la peinture. Qu'il voie comment M. Vibert a traité une scène à peu près analogue (*le Retour de la dîme*). Ici rien de sacrifié au succès facile : l'expression est juste, la couleur solide et le trait nettement arrêté.

M. Édouard Detaille débute comme beaucoup ne finissent pas. Son *Repos pendant la manœuvre*, avec ses quatre-vingts figures très-finement peintes, très-habilement groupées, est presque un tour de force Notez ce nom : M. Detaille, et souvenez-vous que nous l'avons tout d'abord signalé comme une des promesses de l'avenir.

Le temps nous gagne. La fin de notre visite au Salon ne peut plus être qu'une nomenclature des noms et des toiles que nous avons remarqués. Voici *le 9 Thermidor* de M. Andrieux; *la Veille d'Austerlitz* et *le Lendemain de Solférino*, de M. A. Dumarescq ; le portrait de M. Ch. Garnier, par M. Baudry; les *Combats de Camarone* et *de San Lorenzo*, par M. Beaucé; *Là est Toulon*, par M. Beaume ; *un Baptême en Frise*, par M. Bischop ; *la Lettre de recommandation*, de M. Brillouin ; *le 17 Juin 1815*, par M. Brown ; les *Danseuses nubiennes*, de Mme Henriette Brown ; la *Route pour Valmy* et le *Combat des buttes Saint-Chaumont*, par M. Charpentier ; *Bohémiens faisant danser des petits cochons devant Louis XI*, par M. Comte ; *Henri IV au moulin*, de M. Jules David, un des plus gracieux tableaux de genre du Salon, inspiré par *le Roi d'Yvetot* de notre collaborateur Charles Deslys ; *les Iles du Rhin* et *la Nourrice au bois*, de M. Jundt; un portrait de femme, d'une pose et d'une touche magistrales, par M. Carolus Durand ; *Sollicitude maternelle*, *Sollicitude filiale*, par M. Duverger ; *la Famine en Algérie*, par M. Guillaumet ; *la Sortie de l'école des garçons* et *la Sortie de l'école des filles*, par M. Frère ; *les Écureuils* de M. L. Joulin ; *le Foyer de l'Odéon un soir de première représentation*, par M. Lazerges ; *l'Intérieur flamand* de M. Pille ; *une Ruelle au seizième siècle*, par M. Sauvajeot ; *un Talent précoce*, par M. Worms.

Place enfin aux paysagistes, à MM. Cabat (*Après l'ondée, solitude*), Bernier (*les Landes de Bretagne*), Berchère (*Vues d'Égypte*), Chintreuil (*l'Espace, le Bois ensoleillé*), E. Ciceri (*Environs de Saint-Mammès*), Corot (*Souvenirs de Ville-d'Avray, la Liseuse*), Daubigny (*une Mare, un Verger*), C. de Cock (*la Fin de la journée, le Matin*), Français (*le mont Blanc*), C. Frère (*le Simoun*), Hanoteau (*les Roseaux, la Passée*), Harpignies (*le Chemin des roches, la Rivière*), P. Huet (*Pêcheurs*), Lavieille (*la Fenaison*), Tournemine (*une Fête dans l'Inde, une Chasse en Afrique*), Lansyer (*le Château de Pierrefonds* et *le Bac de Port-Ru*), Mouchot (*Ruines de l'arc de Titus à Rome*), Guillaumet (*le Labour*). Ils sont la gloire de l'école française et maintiennent leur légitime réputation.

Et maintenant posons la plume et laissons notre vieil ami Cham vous dire les gaietés du Salon de 1869.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.

1990. Puvis de Chavannes. Un merlan pour tout Marseille, c'est maigre. — 1236. Isabey. Saint Antoine dans les magasins du *Bon marché*. — 2010. Regnault. Le cheval du général Prim refuse d'avancer tant que son maître n'aura pas retrouvé son chapeau. — 1504. Lepic. Ne se nourrissant que de télégrammes. — 571. Courbet. Interrompant une chasse pour montrer ce qu'on sait faire, bêtes et hommes, comme équilibristes. — 1161. Healy. Le général Grant en cérémonie — 1616. Manet. Restent chez eux se trouvant trop laids pour sortir. — 2026. Ribot. Conférence chez le charbonnier. — 684. Delaunay. Avant l'invention des sonnettes et des marteaux de porte. — 3584. Masson. Ayant manqué le chemin de fer, un lion supplie un sanglier de le porter chez lui. — 3302. Chemin. Un chat qui se présente mal dans le monde. — 3555. Lepère. Dienecès revenant des Thermopyles pour mettre son parquet à l'encaustique. — 1027. Gérôme. Turc remontant le Nil sur sa pipe. — 1164. Hébert. Ce n'est pas son mouchoir, c'est sa figure qu'elle devrait laver.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA CONJURATION DE FIESQUE (1).

Gênes au seizième siècle. Dessin de A. de Bar.

En 1545, à Rome, sur l'immense place Saint-Pierre, encombrée de matériaux de toute sorte, de lourds chariots traînés par de grands buffles à tête noire et sauvage, d'ouvriers taillant le marbre et la pierre, au mi-

(1) Pourquoi défigurer les noms propres et dire *Fiesque* au lieu de *Fiesco?* Le nom de *Fiesque*, tout français, peut entraîner les plus étranges erreurs et permettre de croire que la célèbre conjuration a eu pour théâtre non Gênes, mais Paris ou Rouen.

lieu enfin d'un immense chantier se tenaient deux hommes l'œil tourné vers la gigantesque basilique dont la coupole inachevée s'élevait majestueusement dans les airs. L'un était un vieillard déjà octogénaire, bien que droit et ferme encore ; sa barbe inculte et grisonnante, son regard ardent, son nez déformé comme par un accident, son front labouré de rides profondes et brisées donnaient à son visage une rare expression de force et d'autorité ; sa taille était élevée, ses épaules larges et ses mains belles et puissantes. Vêtu simplement d'une espèce de souquenille en velours grossier, il avait la tête couverte d'un bonnet à oreilles tombantes, de même étoffe, tout souillé de poussière. L'autre personnage, qui semblait écouter le vieillard avec une respectueuse attention, était un jeune seigneur dans la force de l'âge, vingt-trois ans à peine ; il portait un de ces costumes éclatants et magnifiques que le génie des grands artistes de l'époque a immortalisés. Rien de plus beau que son visage, la flamme de la vie et de l'espérance y étincelait.

— Vous vous trompez, seigneur comte, disait le vieillard, en me croyant heureux de travailler à ce monument ; ce n'est plus l'enfant de mes pensées et de mes rêves : ils me l'ont défiguré par peur et par économie, il m'a fallu mendier la pierre et le marbre. Malgré tous mes efforts, la façade qui devait saillir restera plate et lourde. Si on m'avait laissé suivre mes dessins, la coupole, rejetée plus en arrière par l'avancement de la façade, aurait eu l'air et la légèreté qui lui manquent. J'aurais voulu aussi que l'église fût complétement isolée, on me l'a refusé ; il fallait, disait-on, un escalier pour monter à la Sixtine, et on l'a plaqué là, accolé à la gauche de l'édifice, comme si le terrain manquait pour le placer ailleurs. Ah ! si Jules II eût vécu ! si Luther n'avait jamais existé !...

Le vieillard se tut et le jeune homme répondit :

— Je comprends vos regrets, votre chagrin ; mais consolez-vous, sublime artiste : telle qu'elle sortira de vos mains, l'église de Saint-Pierre n'en restera pas moins le plus prodigieux monument du monde chrétien qui, pendant de longs âges, viendra y admirer la puissance de notre foi et de votre génie. Les peintures de Raphaël seront effacées depuis bien des années, depuis bien des siècles vos admirables fresques se seront détachées du plafond de la Sixtine, et l'immortelle coupole rayonnera encore de gloire et de jeunesse. On dirait que Dieu vous a laissé la vie pour vous permettre de contempler votre œuvre. Toute la génération des grands artistes vos rivaux et vos émules est éteinte, vous seul...

— Voilà de bien douces paroles, seigneur comte, reprit le vieillard avec tristesse ; oui, tous sont morts. Pour des desseins devant lesquels je m'incline, Dieu m'a oublié.

— Non, il ne vous a point oublié, car il vous a laissé toute votre vigueur et toute votre puissance créatrice. Comment avez-vous fait pour garder ces dons divins?

— J'ai aimé la sobriété et le travail. Mais je sens le poids des longues années, elles commencent à me paraître lourdes ; le marbre ne frémit plus sous ma main, petit à petit la lumière se retire de mes yeux, je descends dans les ténèbres. Pour un artiste, ne plus voir, c'est plus triste que mourir.

— Que parlez-vous de ténèbres, Buonarroti? Vous passez la nuit au travail ; tout le jour, debout dans vos chantiers, vous surveillez vos ouvriers, et vous vous plaignez de la fatigue de vos yeux ? Mais, à un tel labeur, au bout d'un an, moi jeune, je deviendrais aveugle.

Puis, après un instant il reprit :

— Lorsque je quittai Gênes, la comtesse Fiesque m'a dit :

« Ludovico, pendant votre voyage à Rome, ne manquez pas d'aller visiter Michel-Ange : c'est la grande merveille de la ville papale. »

Je suis arrivé, et ma première visite a été pour vous.

Ce compliment sembla profondément toucher le vieillard.

— La renommée, dit-il, m'a appris que la comtesse était jeune et belle. En vous voyant, je suis sûr qu'elle est heureuse ; quand vous retournerez auprès d'elle, présentez-lui les humbles respects du pauvre tailleur de pierre, et vous, seigneur, acceptez les vœux que je forme pour que vous ayez paix et longue vie.

Après ces mots, nos deux personnages se séparèrent. Michel-Ange s'assit sur une pierre et se mit à examiner un dessin qu'un sculpteur lui présenta, tandis que le comte de Fiesque montait pour entrer au Vatican la *Scala Regia*, cet escalier qui blessait si fort Buonarroti. Sans s'arrêter devant les admirables peintures dont Raphaël a immortalisé les pièces qu'il traversait, il se rendit à la chapelle Sixtine. Il regarda si personne ne l'avait suivi et heurta ensuite à la porte de chêne qu'un homme, qui semblait attendre, ouvrit aussitôt. Après être entré, il dit quelques mots à voix basse au gardien, et celui-ci disparut par une autre porte qui donnait accès aux appartements particuliers du pape. Le comte s'assit sur un banc de cuir et se mit à admirer le *Jugement dernier* qui remplit le fond de la chapelle et les prodigieuses fresques qui en couvrent le plafond.

Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis l'entrée du comte dans la chapelle, que la petite porte par laquelle le gardien avait disparu se rouvrit et donna passage à un prêtre magnifiquement vêtu d'une robe rouge et tenant sa barrette à la main. A sa vue Fiesque se leva ; le prêtre, après s'être agenouillé pendant une minute devant l'autel, se dirigea vers le comte, et tous deux se saluèrent avec courtoisie.

Le nouveau personnage qui entre dans notre récit est le cardinal Augustino Trivulzio, protecteur de la France en cour de Rome.

Après les compliments d'usage, le cardinal prit place à côté du comte.

— Sa Sainteté Paul III, dit-il, vous fait savoir qu'elle sera heureuse de vous recevoir demain, mais comme elle craint de ne pouvoir vous entretenir à son aise, elle m'a chargé de m'entendre avec vous ; le roi de France, vous le savez, Piero Strozzi a dû vous le dire, m'a confié la même mission. L'un et l'autre sont convaincus que ce qui se passe à Gênes doit cesser, et que vous seul, comte, êtes capable de renverser la tyrannie d'André Doria. Ils ne peuvent pas admettre que les Grimaldi, les Spinola, les Fieschi acceptent si facilement la violente domination d'un vieillard tout au plus leur égal, qui a tué la liberté à Gênes et livré l'Italie aux mains de l'empereur.

— Si Sa Sainteté et le roi de France, que Dieu garde ! ont compté sur la noblesse de Gênes, sur les Grimaldi et les Spinola pour chasser Doria et délivrer Gênes, Sa Sainteté et la France ne connaissent pas la situation vraie de notre république. Que Votre Grandeur me permette de lui en retracer le tableau. Vous n'avez pas oublié par quelle série de fautes, qu'un enfant n'eût

pas commises, François Ier a perdu l'Italie; c'est un vaillant homme de guerre que le roi de France, mais c'est aussi le plus triste politique que je sache, soit dit sans blesser Votre Grandeur. Avec André Doria, il était maître de la mer, et l'illustre amiral le servait bien et loyalement. Cependant, au lieu de profiter de son bon vouloir, la cour de France, malgré ses promesses réitérées, lui a si indignement refusé les choses les plus justes, qu'André, blessé dans son honneur et dans ses intérêts, a dû embrasser la cause de l'empereur; dès lors l'Italie a été perdue pour les Français. Naples leur a échappé, Doria la leur a enlevée des mains, et avec sa flotte triomphante il a chassé les fleurs de lis de Gênes, où il a rétabli le gouvernement de la république. Gênes lui a élevé des statues comme à son libérateur. Je sais ce que vous allez me répondre; ces statues, ce n'est pas le peuple, c'est la noblesse qui les a érigées. Ah! croyez-moi, le peuple aime toujours celui qui l'a délivré du joug de l'étranger. Je le sens par moi-même, j'aurais supporté sans me plaindre la domination d'André, si des injures nouvelles n'avaient rendu son poids trop lourd. Je veux parler de la tyrannie du sénat et de l'insolence de Giannettino Doria...

Fiesque s'arrêta en pâlissant.

— Je comprends ce que vous devez souffrir, dit le cardinal, vous, Ludovico Fiesque, comte de Lavagna, seigneur de Pontremoli et de nombreux fiefs dans le Plaisantin; vous qui dans la Lunigiane avez possédé Massa et Carrare; en Lombardie, Voghera; Vercelli en Piémont, Magnano dans l'Ombrie, et dans le royaume de Naples le comté de Saint-Valentin; vous, chef de la puissante maison des Fieschi, maître de cent cinquante châteaux en Ligurie... Les Doria croient donc que vous ne portez plus une épée, et que le vieux chat de votre blason n'a plus de griffes (1)?

— Vous vous trompez, cardinal; ils savent que j'ai une épée, que le chat a des griffes et des dents... Mais il est inutile de faire monter la colère de mon cœur jusqu'à mes lèvres. Ecoutez-moi, je vous prie. Les outrages que j'ai essuyés, en vérité j'aurais pu les dédaigner, car ils ne se sont jamais adressés directement à moi. Je ne demande rien aux Doria, ils ne m'ont donc rien refusé. Nul affront partant d'eux n'est venu jusqu'à moi. Ils n'ont pas été si modérés avec Sa Sainteté Paul III, dont vous êtes un des cardinaux, ni avec François Ier, dont vous êtes le représentant à la cour de Rome. C'est André Doria, vous le savez, qui a engagé l'empereur à refuser le duché de Milan au pape, qui le demandait pour Pierre-Louis Farnèse. Et quant au roi de France, peut-il oublier tant de sanglantes défaites? Ne sait-il pas que tant que ses flottes ne seront pas alliées aux nôtres, il est impuissant dans la Méditerranée? Ignore-t-il que Gênes est pour les Français une des portes de l'Italie, et que tant que Doria en tiendra les clefs pendues au ceinturon de son épée, cette porte leur sera fermée? Que Votre Grandeur ne parle donc pas de mes ressentiments personnels, d'autres ont été et sont encore plus blessés que moi. A vingt-deux ans, j'ai le temps d'attendre. Vos palais de Rome ne sont pas plus magnifiques que les miens, et vos Romaines ne sont pas plus belles qu'Eléonore Cibo, comtesse de Fiesque. Comme moi, alors même que l'ambition entrerait dans son cœur, elle peut patienter, André Doria est vieux...

Trivulzio comprit qu'il avait fait fausse route, et, se retournant avec cette souplesse particulière aux diplomates de son pays, il reprit en souriant :

— Je vous fais mon compliment, cher comte, vous possédez à merveille l'histoire de l'Italie, et je vois qu'avec un homme comme vous il sera facile de nous entendre. Que parlez-vous de vos vingt ans! Pour la sagesse, vous en avez soixante. Ne dites pas à la comtesse que je vous ai fait ce compliment, elle rirait de moi. Jouons donc cartes sur table, ainsi qu'il convient à des hommes. Voulez-vous renverser les Doria?

— Oui, je le veux.

— Mais avec vos seules forces vous ne le pouvez pas. Doria a pour lui la noblesse, les Spinola, les Grimaldi.

— Etes-vous bien sûr que je ne le puisse pas? Si vous m'aviez laissé achever, vous sauriez ce dont je dispose et ce qui me manque. D'abord j'ai l'amitié d'André Doria; ses yeux affaiblis par l'âge ne voient en moi qu'un jeune cavalier qui use royalement de sa fortune, de son rang et de sa jeunesse. Si Giannettino n'était point son neveu, je crois en vérité qu'il me préférerait à lui. Outre cette amitié ou cet aveuglement, je possède une force bien plus grande dans l'insolente conduite de Giannettino, le scandale et la terreur de Gênes; de Giannettino, qui s'en va, au gré de ses caprices, offensant et blessant les maisons patriciennes et les familles plébéiennes. J'ai pour moi la masse populaire, qui regrette le temps où le pouvoir résidait en ses mains. J'ai enfin mon nom, mes clients, les paysans de mes terres, ma fortune, celle de mes amis, un sang-froid qui ne s'est jamais démenti, une persévérance qui ne s'est jamais lassée... Ce qui me manque, je vais le dire à Votre Grandeur : je n'ai aucune gloire militaire; on prétend que je suis brave, — je crois l'être, — et voilà tout. Je ne puis donc compter ni sur les soldats ni sur les marins. Le port et la garde de Gênes appartiennent aux Doria. Voilà la difficulté, voilà le péril. Cette difficulté et ce péril sont-ils insurmontables? c'est à vous à prononcer et à me fournir les moyens de les vaincre.

Le comte se tut, et Trivulzio, qui paraissait plongé dans une réflexion profonde, ne répondit pas à la question qui lui était adressée. Après un silence assez long, Fiesque reprit :

— Votre Grandeur ne trouve pas d'expédients? Eh bien, je vais vous dire ceux que j'ai imaginés; ils sont si simples que je m'étonne que votre esprit si prompt et si fertile ne les ait pas rencontrés de prime saut. Pierre-Louis Farnèse, après s'être vu refuser le duché de Milan, a reçu du pape comme compensation Parme et Plaisance; qu'il recrute deux mille soldats et qu'il les instruise : moi, de mon côté, inquiet de cet armement, j'armerai et aguerrirai mes vassaux. Doria ne pourra que m'approuver. Mais, par une fatalité que vous comprendrez, quand les soldats du duc de Parme seront bien exercés au maniement de l'arquebuse et de la pique, ils déserteront sur mes terres, et je raconterai l'aventure à Giannettino, qui en rira aux larmes. Je vois que Votre Grandeur fait ce que fera plus tard ce brave Giannettino... Une fois que ces hommes seront sur mes domaines, je me charge de les faire pénétrer dans Gênes, et alors la garde de Doria sera comme si elle n'existait pas. Le plan semble-t-il bon à Votre Grandeur?

— Admirable! Mais le port, mais la flotte?... André possède vingt galères.

— Patience. Trouveriez-vous extraordinaire que Ludovico Fiesque, en bon chrétien, eût dans le Levant

(1) Le chat est une des pièces du blason des Fieschi.

trois ou quatre galères pour faire la course sur les infidèles; et si le pape, le duc de Plaisance ou tout autre prince consentait à lui vendre bien ouvertement et en plein soleil par-devant notaire, lesdites galères montées par de solides marins et par des capitaines de mon choix, Doria ne pourrait être fâché de voir s'accroître la marine de Gênes. Je le connais, il me remerciera.

— Soit! Mais qu'espérez-vous faire avec trois ou quatre galères contre les forces navales dont dispose Doria?

— Croyez-vous difficile à une barque bien armée de s'emparer d'une galère à peine défendue et surprise pendant la nuit?... A présent Votre Grandeur connaît mon plan. Pour réussir, je demande à Paul III, à François Ier les deux mille soldats du duc de Plaisance, quatre galères et de l'argent, beaucoup d'argent : non pour moi, mais pour ceux qui risqueront leur vie dans la partie sûre, mais terrible que j'engage.

Séparons-nous, la cour de Rome est pleine d'espions aux gages de l'empereur; j'irai demain baiser les pieds du saint-père, mais je ne me présenterai que cette fois au Vatican, n'étant venu à Rome, je l'ai dit à Giannettino, que pour y mener joyeuse vie et visiter les monuments de la ville éternelle. Dans trois jours, à pareille heure, j'irai admirer le Cirque. Si vous y veniez en vous promenant, Votre Grandeur pourrait me faire savoir si Sa Sainteté approuve mon plan; si ce plan ne lui convient pas, j'y renoncerai sans regret; je me réserve même, en tout état de choses, de consulter une dernière fois trois amis dévoués avant de dire définitivement oui.

Ce n'était pas la première fois que Ludovico Fiesque avait été sollicité de renverser Doria; la cour de France s'était, à plusieurs reprises, adressée à lui, employant successivement Cesare Frogose, Cagnino Gonzagua, du Bellay et Piero Strozzi; mais, soit que Fiesque ne jugeât pas l'heure venue, soit maladresse de la part des négociateurs, soit, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, que le comte n'eût aucune confiance dans la cour de Fontainebleau, où tout passait par des favoris incapables ou par des femmes vénales, il avait, jusqu'alors, refusé de s'engager. Même après avoir reçu l'entière adhésion de Paul III à tous ses projets, il quitta Rome sans prendre un engagement formel. Il demeura inébranlable dans sa résolution de consulter en dernier ressort les trois amis dont il avait parlé, à la Sixtine, au cardinal Trivulzio. De retour à Gênes, après avoir été présenter ses hommages au vieux Doria à qui il raconta longuement tous les plaisirs de son voyage, le comte réunit un soir les trois hommes dans lesquels il plaçait toute sa confiance : c'étaient Vicente Calcagno de Varèze, serviteur dévoué de la famille des Fieschi; Raphaël Sacco de Savone, juge sur les terres du comte, et Batista Verrina, fils d'un riche marchand génois, qui détestait d'une haine mortelle les Doria. Ces trois personnages, que leur participation à la conjuration devait faire passer à la postérité, furent tous les trois d'un avis différent.

Le célèbre cardinal de Retz a rapporté leurs discours : on dirait Tite-Live écrivant sous la dictée des vieux Romains. C'était la mode, la détestable façon d'écrire l'histoire sous Louis XIII et sous les premières années de Louis XIV. Ce que nous savons, c'est que Vicente Calcagno repoussa l'idée de la conspiration, que Sacco ne se prononça pas d'une façon décisive; mais, si on se déterminait à agir, il demandait l'appui effectif des troupes françaises, tandis que Verrina, qui se déclarait énergiquement pour la révolte, rejetait de toutes ses forces comme inopportune et odieuse l'intervention de l'étranger.

Dans ce conciliabule fut arrêté le plan du complot, et quelques jours après un envoyé du cardinal Trivulzio recevait la parole du comte. Celui-ci semble néanmoins avoir encore eu quelques instants d'indécision, car il fit courir après le messager, puis, finalement, il le laissa s'éloigner sans rétracter ses engagements désormais irrévocables. Le drame s'engagea et fut conduit avec une habileté merveilleuse. Jamais Fiesque n'avait déployé plus de faste, d'insouciance et de gaieté; ce n'étaient que bals et fêtes dans son palais, et ce luxe, cette folle vie contrastaient singulièrement avec la misère de Gênes. Les guerres avaient épuisé la féconde Italie; Rome commençait à s'entourer de ces vastes et stériles solitudes qui s'étendent jusqu'à la mer; la France, qu'il ne faut pas juger d'après les pompes de sa cour, était ruinée, et l'Espagne, toute glorieuse qu'elle fût, entrait dans la voie douloureuse de l'indicible misère qui l'a dévorée. La navigation de la Méditerranée était nulle. Gênes, le premier de ses ports après Venise, souffrait cruellement, et son commerce de la soie laissait les ouvriers sans travail et sans pain. Au milieu de cette désolation, toutes les nuits l'admirable palais de Fiesque étincelait, ses larges escaliers s'encombraient de seigneurs montant ou descendant, et, devant sa façade, se pressaient les chevaux, les litières, les mules, les livrées insolentes et le peuple en haillons écoutant les joyeuses harmonies qui descendaient jusqu'à lui. Cependant cette foule misérable semblait heureuse de voir la joie et l'abondance régner sous les lambris du comte Ludovico. Pour expliquer ce phénomène toujours rare, entrons dans les appartements particuliers de la noble maison.

La belle comtesse Eléonore vient de se lever, souriante et fraîche comme la fleur en son printemps. Les longues tresses de sa brune chevelure tombent sur ses larges épaules, un peignoir léger recouvre en les dessinant les contours de son corps jeune et élégant, et ses petits pieds nus disparaissent dans des mules d'un travail d'or et de soie. Autour d'elle ses femmes s'empressent. Sur une large table en mosaïque s'éparpillent des colliers, des anneaux, des bracelets, des étoffes précieuses, devant lesquels, les mains jointes, elle se tient en admiration. Elle les regarde, elle les contemple.

— Décidément, dit-elle à sa camériste favorite, une Génoise qui porte la coiffure et le costume nationaux, décidément, Thérésa, il faudra que je gronde Ludovico, c'est vraiment de la folie! Je lui en veux à ce cher adoré de mon cœur; en vérité, il me traite comme Carlo Spinola et Giannettino traitent leurs maîtresses. Pour se faire aimer, pour être mon seigneur et maître, mon Ludovico croit-il avoir besoin de me prodiguer ainsi toutes ces parures éblouissantes?

Au moment où Eléonore laisse tomber ces paroles de ses lèvres émues, une de ses femmes s'approche et, s'inclinant devant elle, lui murmure quelques mots à l'oreille.

— Qu'il entre! s'écrie la comtesse dont la joie éclate dans ses beaux yeux. Et elle s'avance vers la porte qui s'ouvre devant Fiesque.

— Venez, comte, venez que je vous gronde. Et en disant ces mots la jeune femme jette ses deux bras autour du cou de Ludovico, tandis que Fiesque dépose un baiser sur son front. Voyons, regardez-moi, re-

prend-elle ; trouvez-vous que je ne vous aime pas assez? Que signifient tous ces bijoux, toutes ces étoffes que les fées ont tissées?

— Que voulez-vous, chère Eléonore? J'ai ramassé tout ce que j'ai trouvé de plus fin chez nos orfévrés, de plus riche chez nos marchands de soie, afin de me faire pardonner l'abandon de quelques jours dans lequel je vais vous laisser.

— Vous me quittez?

— Pour quelques jours, une semaine à peine. Le duc de Parme lève des soldats, et, comme par le temps qui court on ne saurait prendre trop de précautions, je suis allé ce matin prévenir André Doria que je partais pour voir si l'on faisait bonne garde dans mes châteaux. Mais je n'entends pas que pendant mon absence ma bien-aimée s'ennuie. J'ai donné mes ordres : mon frère Ottobone sera votre cavalier servant ; quant à Jérôme, savez-vous l'idée qui lui a passé par la tête? il vient d'acheter aux Farnèse quatre galères avec lesquelles il prétend aller combattre les infidèles. Il veut courir la mer; je le lui pardonne, il n'a pas pour le retenir une femme qu'il aime. Enfin, mon voyage de prudence et l'achat des galères ont fait grand plaisir au libérateur de la république.

En parlant ainsi, Fiesque avait doucement conduit sa femme vers un fauteuil où elle s'assit.

— Avant de vous mettre à votre toilette, Eléonore, reprit le comte, Votre Grâce daignera-t-elle m'accorder une audience?

— De grand cœur, si elle doit être longue.

Et la comtesse se tournant vers ses femmes leur fit signe de s'éloigner.

— A présent que nous sommes seuls, Eléonore, demanda Fiesque, dites-moi si vous avez eu hier la visite

La toilette de la comtesse Éléonore. Dessin de Ch. Gaildrau.

de nos pauvres ouvriers, si vous en avez beaucoup secouru?

— Beaucoup, cher Ludovico. Ce que j'admire en toi, c'est le soin avec lequel tu caches tes bienfaits. Je leur ai fait promettre à tous de ne jamais révéler la main qui les secourait... Si tu avais vu leurs larmes, si tu les avais entendus te bénir! Il y en a, je n'ai pu les en empêcher, qui ont baisé mes pieds. Aussi, mon seigneur, je n'ai plus un ducat dans mes coffres, à ce que m'a dit Thérésa.

— C'est à moi de remplir ton petit trésor, et tu continueras tes bonnes œuvres; il ne doit pas sortir un visage triste du palais que tu habites. Donne à deux mains et ce ne sera pas encore assez, tu as les mains si petites; mais nul ne doit avoir le secret de nos charités. Giannettino croirait, si le bruit s'en répandait, que nous voulons faire contraste à sa dureté et à son avarice.

— Je le déteste, Giannettino! Son regard me fait rougir, je ne sais pourquoi, de honte et de colère.

— Ah! il t'a fait rougir, l'insensé!

Fiesque s'arrêta, et maîtrisant la colère qui tremblait dans sa voix il reprit :

— Il est jeune et son oncle le gâte; fais-lui donc toujours bon accueil, j'ai besoin de lui et je ne le trouve pas encore assez insolent. Tant pis pour les faibles, vive les forts!

— Que dites-vous là, mon Ludovico? Est-ce bien vous qui parlez de la sorte?

— Allons, ne te fâche pas, le temps t'expliquera le sens de mes paroles. Il y a ce soir bal au palais; je veux que tu y sois la plus belle des patriciennes de Gênes... Seulement, quand tu seras entourée de brillants cavaliers, que ton cœur te dise qu'il y a derrière toi un regard plein de tendresse et d'amour qui suit

tous tes pas et s'enivre du bonheur de t'admirer. Au revoir, ma bien-aimée!

Pour nos lecteurs, initiés aux secrets desseins de Fiesque, cette conversation n'a pas besoin de commentaire, elle explique par quel moyen le comte s'étudiait à conquérir à Gênes une immense popularité en même temps qu'elle révèle la marche du complot, la levée de troupes faite par le duc de Plaisance et l'achat des galères sur lesquelles les conjurés comptaient pour se rendre maîtres du port. Mais si l'adresse de Fiesque pouvait tromper André Doria, il y avait alors un homme en Europe dont l'œil et la main étaient partout. Les agents de Charles-Quint pénétrèrent une partie des projets qui menaçaient André, et le vieil amiral fut prévenu par l'empereur. Dans cet avertissement, André vit plutôt une preuve de la sollicitude impériale qu'un motif de juste crainte. Cependant, plus par déférence pour Charles-Quint que par méfiance de Fiesque, il fit surveiller la conduite du comte, et, bien qu'il n'y trouvât rien de suspect, il se décida à l'interroger. Le chef de la république, souvent malade, voyait fréquemment le comte s'asseoir au chevet de son lit, auprès du fauteuil où la goutte le tenait cloué.

Un jour donc que le comte était venu présenter ses hommages à Doria, alors âgé de quatre-vingts ans, l'amiral lui dit brusquement :

— Ludovico, vous conspirez contre la république de Gênes?

En entendant cette accusation si imprévue, en sentant le regard de Doria fouiller dans sa poitrine, Fiesque ne pâlit pas, aucune ombre ne passa sur son visage.

— Si je conspire, il faut avouer que je le fais bien sottement, répondit-il d'une voix calme, et que je suis bien imprudent de venir chaque jour me livrer à vous dans votre propre palais. Avec qui donc est-ce que je conspire? avec le sénat qui vous est dévoué? avec les Spinola, les Grimaldi, vos serviteurs? avec la marine que je ne connais pas? ou mon complice serait-il, par hasard, votre neveu, mon ami Giannettino? Qui vous a fait ce beau conte, seigneur? Aurais-je oublié, par mégarde, d'inviter à mes fêtes quelque patricien ruiné ou chagrin qui me dénoncerait pour manque de courtoisie de la comtesse? Faites-moi le connaître, et la première fois que des convives me feront le plaisir de s'asseoir à ma table, il aura la place d'honneur à côté d'Eléonore.

— Je vous répète que vous conspirez; l'homme qui me l'a dit ne s'est jamais trompé.

A cet instant une porte s'ouvrit brusquement; Fiesque crut que l'on venait l'arrêter, mais il se rassura en voyant entrer Giannettino à moitié pris de vin.

— Vous ne savez pas la grande nouvelle, fit le comte en s'adressant au nouveau venu; je conspire contre la république, je veux prendre le bonnet des doges; n'est-ce pas qu'il m'irait bien?

Un éclair de soupçon sembla une seconde illuminer la lourde figure de Giannettino, et Ludovico se crut perdu; mais le débauché, retombant dans l'ivresse, haussa les épaules et partit d'un formidable éclat de rire.

— Quel beau mignon de doge tu ferais! dit-il. Que le bon Dieu les confonde! il y a des gens qui ne cherchent qu'à troubler nos plaisirs. Vive le vin, le bal et les Génoises! Soupe-t-on chez toi ce soir, Ludovico?

— Taisez-vous, mon neveu, dit André d'une voix sévère. Quant à vous, Fiesque, sachez que j'ai répondu de vous; mais prenez garde, ne touchez pas à la hache, elle a fait tomber des têtes aussi hautes que la vôtre.

— Si j'avais la folle pensée de conjurer, je chercherais des alliés à Rome ou à Plaisance. Or, quand le duc Farnèse a armé, qu'ai-je fait? Je suis allé à mon tour mettre en état de défense mes forteresses et mes vassaux pour couvrir au besoin la république. A ce propos, il se passe une singulière aventure. Il paraît que chez le duc le service militaire est si rude, que, chaque jour, quelques-uns de ses soldats désertent et entrent sur mes terres avec armes et bagages. Je fais un excellent accueil à ces drôles, et le cher Farnèse est furieux, dit-on. Il paye ses recrues, il les équipe, et elles viennent ensuite à moi tout de neuf habillées, avec des armures très-belles, ma foi. On prétend que je donne des primes aux déserteurs...

— Oh! le bon tour! s'écria Giannettino en riant à gorge déployée; je le raconterai à Carlo Spinola, à Sexto Grimaldi. Si tu veux, ce soir nous boirons à la santé du duc de Plaisance et de sa fidèle armée.

Ce qu'avait annoncé Fiesque au cardinal Trivulzio se réalisait, Giannettino avait ri de la prétendue déception du duc de Plaisance. Cependant le conspirateur venait de recevoir un rude avertissement; dès ce jour il sentait que le regard d'André Doria allait suivre toutes ses démarches, et il savait aussi que pour réussir dans une œuvre ténébreuse comme celle qu'il avait entreprise, il fallait mettre le moins de temps possible entre le projet et l'exécution. Il résolut donc de hâter l'événement, et la trame était si bien ourdie qu'il se crut assuré du succès. Une partie des soldats du duc de Plaisance, les plus décidés et les plus braves, étaient entrés dans Gênes sous divers déguisements; prenant l'habit de marins et de pêcheurs, les vassaux les plus robustes et les plus aguerris du comte s'étaient aussi glissés dans la ville, où ils se tenaient cachés. Sous le prétexte d'étendre les logements de sa domesticité, Fiesque avait acheté une vaste maison adjacente à son palais. Cette maison, par les soins de Verrina, se trouvait remplie d'arquebuses, de piques et de cuirasses, et par des portes secrètement percées le comte pouvait, de ses appartements particuliers et de ses galeries, communiquer secrètement avec cet arsenal où les soldats de la conspiration menaient joyeuse vie, mais d'où ils ne sortaient jamais. Une des galères achetées par Jérôme Fiesque se balançait dans le port de Gênes; elle achevait, disait-on, ses armements pour se mettre en course contre le Turc, et André Doria était allé la visiter. Quant à celles de la république, même la galère capitane, on les avait désarmées, et leur équipage était descendu à terre. Tout était donc prêt; de Rome, Fiesque avait secrètement reçu des sommes considérables. Rien ne manquait, ni hommes, ni armes, ni argent, pour entreprendre une lutte de vive force. Cependant Verrina, le plus important et le plus actif des conspirateurs, était d'avis que l'on devait agir par trahison, c'est-à-dire assassiner André et Giannettino, et il parvint à décider le comte à employer cet odieux moyen. Une circonstance fortuite rendait la chose facile : la sœur de Giannettino, la nièce d'André, épousait le marquis de Massa, frère de la comtesse Eléonore. Ce mariage princier devait donner lieu à de nombreuses fêtes, les conjurés résolurent d'en profiter.

A. GENEVAY.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES D'HISTOIRE MILITAIRE.

LES TURCOS.

Avez-vous rencontré quelquefois sur nos boulevards un homme à la figure bronzée ou noire, vêtu d'un costume oriental bleu de ciel, coiffé d'une calotte rouge autour de laquelle s'enroule gracieusement un turban de laine blanche? Une large ceinture cramoisie, des molletières jaunes, des guêtres blanches, un sabre-baïonnette complètent sa pittoresque physionomie et lui donnent un air martial lorsqu'il se promène grave, nonchalant, indifférent, au milieu des splendeurs de notre capitale, splendeurs qu'il semble ne pas comprendre et qu'il admire à peine.

A son passage, le promeneur se retourne avec curiosité, la grisette le regarde en souriant, le gamin le salue avec cordialité, le soldat l'accoste avec amitié; chacun lui témoigne un intérêt bien naturel, car cet homme n'est pas un étranger pour nous; il a servi et il sert encore notre patrie; il a versé son sang pour elle. Dans le monde officiel on lui donne le nom de *tirailleur algérien*; le peuple ne l'appelle jamais autrement que *turco*.

La première de ces dénominations est la plus explicite : elle témoigne bien que le *turco* appartient à une troupe d'infanterie légère recrutée parmi les indigènes de notre colonie d'Afrique; mais la seconde a un cachet oriental qui l'a rendue populaire, et qui peint admirablement en deux syllabes la troupe étrange dont je vais esquisser l'histoire et la physionomie, en les dégageant des mille préjugés qui les ont toujours entourées jusqu'ici.

Un grand comique l'a dit : « Le monde est plein de préjugés, et les Français rougiraient de ne pas marcher à la tête des nations, sous ce rapport comme sous les autres. »

Nous nous trompons sur les choses qui nous touchent de près, comment ne nous tromperions-nous pas sur celles qui ne nous touchent que de fort loin?

Combien de contes absurdes on a colportés sur les *turcos!*

D'abord, qu'est-ce qu'un *turco*?

A cette question, dix de mes compatriotes s'empressent de répondre avec leur vivacité ordinaire :

L'un : Le turco est un nègre.

L'autre : C'est un Arabe.

Un troisième : C'est un Turc.

Un quatrième : C'est un More.

Eh non, messieurs, ce n'est ni un Arabe, ni un nègre, ni un Kabyle, ni un Bédouin, ni un More; c'est un Africain. Il faut se rendre compte de ce qu'est l'Afrique; il faut savoir que vingt peuples différents vivent sur son sol, pour comprendre qu'un régiment de turcos se compose de vingt races diverses.

Le nègre y coudoie le Bédouin, le Kabyle, le More et l'Arabe. Ce dernier ne s'y rencontre qu'en faible minorité, car l'Arabe, le noble descendant de Mahomet, a deux raisons pour ne se faire point *turco* : il n'aime pas le Français, et lorsqu'il se décide à servir les roumis, ce n'est pas dans un régiment de fantassins, de pioupious, de pousse-cailloux, qu'il s'enrôle. L'Arabe ne vit qu'à cheval; il se fait spahi. Mais comme les spahis indigènes fournissent leurs montures, et qu'il faut avoir quelque argent pour se payer le luxe d'un cheval, on ne voit que quelques rares fils du prophète se résigner à servir dans l'infanterie.

Ce sont généralement les turcos les plus intelligents, les plus aptes à recevoir de l'instruction, les plus civilisables. Ils feraient d'excellents officiers s'ils pouvaient oublier qui nous sommes et qui ils sont; mais ils savent le passé et espèrent en l'avenir.

Les Mores sont plus nombreux.

Presque tous descendants des renégats de la côte, ils n'ont pas le fanatisme des Arabes; d'ailleurs ils furent les premiers soumis; ils ont oublié les haines d'une lutte trentenaire. Pour la plupart négociants ou fils de négociants, ils subissent sans colère une domination qui les met à l'abri du pillage, et les Mores pauvres ne se font nul scrupule de servir sous nos drapeaux.

Ce sont les *loustics* du corps, les *chapardeurs*.

Quant aux Kabylès, ce sont des paysans, des travailleurs, des économes, des paisibles. Ils ne viennent point dans nos villes pour s'enrôler, mais pour y chercher du travail. Ce n'est que poussés par la misère qu'ils se décident à se faire soldats.

Le costume militaire ne les dégourdit pas absolument. Ils restent ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des paysans montagnards. Mais quels soldats sur un champ de bataille!

Nous ne parlerons pas du *Turc*. Le Turc existait en Afrique il y a trente ans : il a disparu; il s'est fait Koulougli, c'est-à-dire presque More.

Enfin le nègre termine le contingent. Que dire du nègre? C'est un être sans préjugés, sans fanatisme, sans beaucoup d'intelligence; mais plein d'instinct, comme la brute, fort comme un cheval, leste comme la panthère, doux à jeun, terrible dans sa colère. Il est naïf comme un enfant, mais il a ses ruses à lui.

Voilà donc les types principaux qui entrent dans la composition d'un régiment de turcos.

Que le lecteur imagine ce que doit produire un pareil amalgame, étendu d'un certain nombre d'ex-sous-officiers français et d'anciens caporaux.

Le turco n'a donc point la physionomie de telle ou telle peuplade.

Il résume l'Afrique française.

Telle est la composition de ce corps aujourd'hui célèbre; arrivons à son histoire.

Les *tirailleurs algériens* ont une commune origine avec les zouaves, puisque ces derniers se composaient primitivement d'indigènes et de Français. Il paraît que ce mélange produisait des résultats déplorables. Les soldats se communiquaient mutuellement les défauts inhérents à leurs races, sans se faire part de leurs qualités.

On crut devoir licencier les indigènes, faute très-grave, au moment où l'Afrique entière était soulevée contre nous. Notre ennemi le plus acharné, le bey de Constantine, homme énergique et rusé, qui savait profiter des moindres occasions pour compromettre notre domination encore mal affermie, prit à son service ces soldats sans drapeau et en composa une troupe d'autant plus à craindre, que les indigènes, pour la plupart intel-

ligents, avaient acquis dans nos rangs une certaine habitude de notre discipline.

Nous nous trouvâmes bientôt en face de nos anciens soldats.

Lors de notre première attaque si malheureuse contre Constantine, Clausel, visitant les abords de la place, entendit tout à coup, des murs mêmes de la ville, située au delà d'un profond ravin, une voix grêle arriver jusqu'à lui :

— O Clausel ! disait la voix, chien de roumi, toi makache andar à Constantine (tu n'entreras jamais à Constantine).

Le général jette les yeux du côté d'où partaient ces paroles ; qu'aperçoit-il ? Un de nos anciens Turcs qui lui adressait de grossières injures, accompagnées de gestes inexprimables. Il voulut d'abord parlementer, mais sa voix fut couverte par la clameur formidable d'une vingtaine de marauds encore vêtus de costumes pour la confection desquels on avait émargé notre budget.

— Coquin de roumi, s'écriaient-ils, toi être bientôt empalé pour la gloire d'Allah le Grand (Allah el k'ébir).

Clausel, patient comme une guêpe, perdit toute contenance ; il se démenait comme Amphitryon mis par son valet Sosie à la porte de sa maison, et jurait par tous les saints du paradis et toutes les divinités infernales que ces traîtres seraient bientôt punis et qu'il leur ferait couper la langue et les oreilles ; promesses qu'il ne devait pas réaliser.

Types de Turcos. Dessin de Jules Duvaux.

Après notre insuccès, on comprit la faute, et l'on organisa quelques nouvelles compagnies de Turcos.

Le trait suivant montrera jusqu'à quel point on pouvait avoir confiance en cette troupe.

A la seconde attaque de Constantine, un des soldats qui la composaient est envoyé en parlementaire :

— Amis, dit-il à ses coreligionnaires, je viens de la part des infidèles vous demander de capituler ; mais personnellement je vous donne le conseil de vous défendre, car les roumis sont les ennemis de Dieu ; vous les battrez ; vous en ferez vos esclaves. Ils ont déjà été vaincus à Constantine, ils le seront encore. Défendez-vous !

Et il revint nous annoncer que l'ennemi refusait de se rendre.

Aussitôt après la prise de la ville, on organisa six compagnies d'*infanterie indigène* sur un plan nouveau ; les Turcs, toujours prêts à nous trahir, s'y trouvaient en minorité, puisque la nouvelle troupe se composait de :

1	compagnie	de Turcs.
2	—	de Koulouglis.
2	—	d'habitants de Constantine.
1	—	de garabats.
Total 6	compagnies,	

auxquelles on joignit un corps peu nombreux d'artillerie (novembre 1837).

On se proposait de créer une troupe véritablement

indigène, pouvant à elle seule former un petit corps d'armée; mais comme on se défiait encore de ses dispositions, on ne lui donna qu'une organisation incomplète, ayant quelque analogie avec celle de nos *goums* actuels.

L'année suivante on créait, à titre d'essai, un autre bataillon indigène, qui ne fut définitivement constitué comme corps que le 28 août 1839, et que l'on affecta exclusivement à la défense du territoire d'Alger et de Blidah.

L'effet produit par ces enrôlements fut immense dans les tribus; les Arabes purent se convaincre que nous ne marchions plus seuls, mais qu'une partie de la population nous suivait et nous défendait. La lutte perdit de sa fureur, et le gouvernement, voyant de quel secours nous étaient ces auxiliaires, résolut de leur donner une plus forte organisation.

Un appel fut donc fait, en 1841, aux officiers les plus intelligents de l'armée d'Afrique, et surtout à ceux que leur connaissance de la langue arabe mettait à même d'être utiles à notre influence. On les plaça à la tête de cette nouvelle troupe, en les chargeant de l'organiser à la française.

Les *tirailleurs indigènes* formaient trois bataillons, un

Les Turcos à la bataille de l'Alma. Dessin de Jules Duvaux.

pour chaque province. Chacun d'eux se divisait en huit compagnies. Parmi les officiers qui répondirent à l'appel fait par le gouvernement, nous citerons le commandant Thomas, qui devint général; le chef de bataillon Bosquet, appelé en 1842 au commandement du bataillon d'Oran, et qui se distingua l'année suivante dans une razzia dirigée contre les Flittas.

Un autre officier, qui, pour n'être pas encore maréchal de France, n'en a pas moins fait rapidement son chemin, est M. de Wimpfen, aujourd'hui l'un de nos généraux les plus distingués.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler de M. Bourbaki : il a, lui aussi, commandé un des bataillons de *Turcos*, et son passage parmi eux a été signalé par une chanson due à la plume de quelque fourrier complaisant.

Nous en reproduisons le couplet suivant.

Gentil turco,
Quand, autour de sa boule,
Comme un serpent s'enroule
Ce calicot
Qui lui sert de schako,
Ce chic exquis,
A qui
L'doit-il ? à qui ? } *Bis.*
A Bourbaki,
A Charles Bourbaki.

Une nouvelle ère commençait pour notre colonie ; les villes étaient toutes conquises, mais les campagnes, les déserts et les montagnes ne reconnaissaient pas encore notre domination; nous ne possédions que les bourgades; la guerre était incessante et se perpétuait de broussailles en broussailles, de village en village, de mamelon en mamelon; finie ici, elle renaissait plus loin, et menaçait de s'éterniser.

Pour la terminer, les troupes françaises auraient certes suffi; nous avions les zouaves, le 41e et vingt autres régiments qui se sont illustrés; mais les indigènes nous ont été sinon indispensables, du moins très-utiles. Ils se distinguèrent dans chacune de nos expéditions; leurs noms figurent avec avantage sur presque tous les rapports des généraux en chef.

Ils étaient les éclaireurs des zouaves, qui servaient eux-mêmes d'éclaireurs au reste de l'armée.

Connaissant admirablement le pays, ils marchaient, et nous les suivions; mais là ne se bornait pas leur rôle. Ils nous apprenaient à combattre leurs compatriotes.

Ce sont eux qui ont enseigné à nos sentinelles l'art de se dissimuler dans les silos, pendant la nuit.

Ce sont eux encore qui nous ont appris à parler la langue *sabir*, sans la connaissance de laquelle il est impossible de se faire comprendre de l'Africain : affreux jargon composé de mots français, espagnols, turcs et italiens, prononcés à l'arabe et formant un pot-pourri à la fois détestable et pittoresque.

Tenter d'écrire l'histoire des bataillons indigènes pendant cette période serait impossible ; il faudrait composer le récit de toute notre conquête depuis 1840.

Malgré les services qu'ils nous rendaient, ils étaient peu connus en France, où on les confondait avec les zouaves, et ceux de nos concitoyens qui s'occupaient d'art militaire les considéraient comme des soldats susceptibles tout au plus de combattre leurs compatriotes, mais incapables de résister à un corps européen.

Les officiers qui les avaient commandés, et qui avaient été à même d'apprécier leur mérite, étaient les seuls qui ne fussent pas imbus de ce préjugé ; aussi demandèrent-ils à les voir figurer dans le corps expéditionnaire de Crimée.

Le maréchal Saint-Arnaud voulut que les trois bataillons de *tirailleurs indigènes* devinssent (9 mars 1854) un régiment avec colonel et état-major; ce nouveau corps, qui reçut le nom de *tirailleurs algériens*, fut placé sous les ordres du brave colonel Wimpfen, remplacé en 1855 par un autre colonel, non moins brave, l'intrépide Rose.

Nos Algériens faisant partie de la division Bosquet ne furent pas plutôt débarqués sur le territoire russe, que la sanglante bataille de l'Alma vint donner la mesure de leur valeur.

Là ils se battirent comme on se bat en Afrique, c'est-à-dire sans ordre et sans rang. Ils se précipitèrent en avant, se couchant à plat ventre lorsque l'ennemi déchargeait son artillerie, et se relevant aussitôt que les boulets étaient passés. C'est la tactique qu'ils ont enseignée aux zouaves; mais quelle différence entre les deux corps ! Le zouave connaît à fond la théorie européenne, l'indigène l'ignore ou la méprise. Le zouave imite l'Algérien dans les moments d'attaque et lorsqu'il faut en arriver à la baïonnette; mais il obéit aux ordres des chefs, et dans un moment de défensive ou de retraite, il conserve admirablement ses rangs, et redevient soldat d'infanterie française. L'indigène est toujours le même, c'est-à-dire indépendant, il ne reconnaît de chef que pendant la paix; au feu, il est son maître. L'Algérien n'a jamais voulu comprendre l'utilité du bataillon carré ou de toute autre formation tactique qui doit le maintenir sur place.

Il lui faut du mouvement.

Il avance ou il fuit, pour lui pas de milieu ; quand je dis qu'il fuit, ce n'est peut-être pas le mot dont je devrais me servir ; il se débande, voilà le terme ; quitte à se reformer quelques minutes plus tard, ou à se défendre par petits groupes dans les broussailles.

Mais revenons à l'Alma.

En voyant nos auxiliaires ramper le long des escarpements, les Russes s'imaginent avoir affaire aux Turcs, ennemis qu'ils méprisent.

Ils les attendent sans broncher et engagent avec eux un combat opiniâtre pendant lequel ils ne cessent de crier :

— Turcos ! Turcos ! *Les Turcs ! les Turcs !*

A ce cri, nos Algériens répondent par un autre que nulle agglomération de lettres ne peut exprimer.

On l'a comparé à celui du chacal. On aurait pu dire aussi que c'est le rugissement du lion.

Le hurlement de l'Africain n'est pas plus l'un que l'autre. C'est son cri à lui.

Les zouaves eux-mêmes ne sauraient l'imiter; un gosier spécial peut seul le produire.

Il m'est tout tout à fait impossible de figurer en français ce *i-a-oua-oui-ou* projeté à la fois par le gosier, par la poitrine et par le nez, avec des grimaces horribles qui servent à l'accentuer et lui donnent une signification terrible...

Après leur défaite, nos ennemis répètent avec inquiétude que les Turcs sont tellement régénérés qu'ils osent attaquer les Russes et qu'ils peuvent même les vaincre.

Beaucoup plus tard on leur apprit que les troupes de l'Alma n'étaient pas composées de Turcs, mais d'auxiliaires algériens. Il fut très-difficile de leur faire comprendre cela, et la plupart d'entre eux crurent jusqu'à la fin de la guerre que les Turcs étaient régénérés.

Leurs croyances ont changé depuis.

A cette bataille, les *tirailleurs algériens* rivalisèrent avec les zouaves. Le premier officier tué par les Russes fut un des leurs; et le lendemain les zouaves, leurs camarades de gloire, ne les appelaient plus que *turcos ! turcos !* en leur appliquant l'épithète proférée la veille par nos ennemis. De là le nom populaire des soldats africains ; il n'en est pas de plus glorieux, puisqu'ils l'ont acquis au moment d'une victoire.

A Inkermann, toujours commandés par Wimpfen et Bosquet, ils se conduisent avec un véritable héroïsme.

— Montrez que vous êtes les enfants du feu ! leur dit Bosquet. Cette seule phrase les électrise, et tous se précipitent à l'envi sur l'ennemi, se couchant à plat ventre, se relevant tout à coup, lorsque les Russes ont déchargé leurs armes, et ressemblant plutôt à des panthères qu'à des hommes. Canrobert les mentionna particulièrement dans son rapport comme ayant puissamment contribué à la victoire.

C'est depuis ce jour mémorable que les *turcos*, natures étranges, primitives et fiévreuses, considérèrent le général Bosquet comme un être supérieur, n'ayant rien qui pût l'égaler sur terre. Ils professaient pour lui une sorte d'adoration, qui se manifestait maintes fois d'une manière naïve. Ainsi, vers la fin de la guerre, un Algérien, revenu depuis quelques mois à Toulon en conva-

lescence, voit débarquer un officier de Crimée; il court vers lui et lui demande dans son langage pittoresque, mi-français et mi-arabe :

— Comment va le général?

— Quel général? répond l'officier avec étonnement.

— Eh! *lui*, parbleu! la *grosse tête*.

L'officier, de plus en plus stupéfait, ne pouvait deviner de qui il s'agissait, lorsque l'Algérien s'écrie :

— Comment! ne connaissez-vous pas le général Bosquet?

Évidemment, pour cet homme, le *général* tout court, c'était le général Bosquet.

En apprenant que son chef était guéri radicalement d'une blessure reçue quelque temps auparavant, il se mit à danser et à chanter de joie, en ajoutant que rien ne pouvait lui faire autant de plaisir que cette bonne nouvelle.

Pendant tout le temps que dura le siége de Sébastopol, les turcos demandèrent à marcher à l'assaut.

— Pas tant de boum! boum! s'écriaient-ils, grimpons.

Un jour un officier demandait à l'un d'eux ce qu'il pensait de ce genre de guerre.

— Fusée, répondit-il, bezef fumée, makache morto (1).

— Canons, continua-t-il, boum! boum! Bezef tapage; passer dans l'air, soldat coucher à terre et rire. Makache morto. Mais fusil, bono! fusil bezef morto (2).

A la prise du mamelon Vert, ayant le colonel Rose à leur tête, les *turcos* se montrent animés de tant de bravoure, que tous nos officiers rendent hommage à leur courage.

T. DE MOULIDARS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) Les fusées font beaucoup de fumée et ne tuent personne.

(2) Mais le fusil, voilà qui est bon; le fusil tue beaucoup de monde.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS HUMBLES COMPAGNONS. MÉMOIRES DE MES DIX-HUIT ANS.

8 *août* 184... « — Combien la paresse est douce et naturelle à l'homme! Ah! pauvre Claude, que tu es bien homme déjà malgré tes dix-huit ans, qui, jadis, n'eussent fait de toi qu'un enfant! Voilà trois jours, quatre jours même que l'oncle Agricol t'ouvre à deux battants les portes d'un pays inconnu pour toi... Voilà quatre jours qu'il te transporte au milieu d'étonnements sans fin, et, paresseux que tu es, la plume est restée immobile, plantée dans les trous de ton encrier! Comment!... toi qui veux et qui dois apprendre, toi dont le malheur a déjà frappé la jeunesse, toi Claude..., tu laisses perdre insoucieux une si belle moisson de grandes idées? »

Telles sont les objurgations que je me suis cru en droit de m'adresser aujourd'hui à moi-même, en saisissant cette plume inoccupée à laquelle je veux dorénavant demander le récit fidèle des causeries du vieil oncle Agricol.

Ce matin, nous ne sommes point allés loin. Au sortir des dernières maisons de la petite ville, mon bon oncle s'est arrêté tout à coup, son bras s'est étendu vers les blonds champs de chaume et, me montrant du doigt un oiseau immobile, les ailes étendues dans les airs :

— La grande chasse est déjà commencée, Claude, quand à peine les rayons du soleil ont eu le temps de réveiller la nature! C'est que, mon enfant, la faim, cette mauvaise conseillère — *malesuada fames* des anciens — est, pour le naturaliste, le grand ressort des relations du monde... Cela t'étonne, mon fils?

— Je l'avoue, oncle Agricol.

— C'est cependant très-simple. La faim n'est-elle pas le besoin de réfection des organes épuisés et la condition d'existence de tous les êtres animés?

— Ah! mais non... Je vois à cette chaîne un anneau qui manque.

— Lequel?

— Celui formé par les végétaux.

— Pauvre Claude! tu ne sais donc pas que les végétaux *mangent*, qu'ils ont faim, qu'ils ont soif, et qu'ils doivent satisfaire ces besoins pour ne pas mourir?

— Ah!... et que mangent-ils donc, s'il vous plaît?

— Des substances animales.

— Le fumier?

— Sans doute.

— Holà! je comprends et cela forme un cercle infini. La plante tire de la terre et de l'animal la substance nécessaire pour former la matière verte... Puis, vient l'animal, l'insecte par exemple, qui trouve dans la matière verte, herbacée, les éléments de son développement, de sa vie en un mot... L'insecte nourrit l'oiseau, l'oiseau nourrit l'homme, et puis...

— Pourquoi t'arrêtes-tu? L'homme n'est — souviens-t'en, quand même cet aveu devrait coûter à ton amour-propre, — l'homme n'est qu'un accident dans la nature. Elle peut vivre, elle a longtemps vécu sans lui. Ne subordonne donc rien à sa présence; considère-le comme un des mille et mille organismes parallèles, superposés ou divergeants qui forment le réseau des créatures vivantes.

— Et moi qui croyais...

— Que nous étions les rois de la création! interrompit l'oncle Agricol en levant les épaules. Pauvre sot! Nous ne sommes qu'un des plus faiblement armés des animaux qui nous entourent, et l'un de ceux qui ont le plus de mal à satisfaire sa faim aux dépens de ses compagnons grands ou petits.

— Et l'intelligence?

— N'en parlons pas, mon ami, cela nous mènerait trop loin. L'intelligence est, à mes yeux, la seule arme de l'homme. Elle est divine, sans aucun doute, c'est pourquoi elle nous a permis de vivre, en tirant parti de tout.

Tandis que nous causions ainsi, un drame se jouait en face de nous; l'oiseau de proie, car c'en était un, fondit ou plutôt se laissa tomber les ailes fermées, sur la terre. Mais au moment de toucher le sol, ses deux ailes immenses s'ouvrirent comme un parachute; il décrivit une courbe gracieuse et, au lieu de frapper la terre, il ne fit que l'effleurer... Cet instant suffit pour

voir deux serres, deux griffes acérées se détendre comme un ressort et saisir dans le sillon une alouette immobile de terreur.

Je ramassai une pierre et j'allais la lancer au ravisseur, mais le vieil Agricol arrêta mon bras.

— Pourquoi troubler cette pauvre bête?

— Comment?... pourquoi? répondis-je stupéfait...

Il faut croire qu'en ce moment j'avais l'air — comment dirai-je, pour ménager mon amour-propre? — j'avais l'air... peu intelligent, car mon oncle cligna de l'œil, haussa les épaules, son tic favori, et me rit franchement au nez.

— Quoi? fis-je un peu blessé.

— Ah! ah!... *Povero!*...

— Dites *nigaud*... Mais expliquez-moi...

— Ah çà! mon charitable garçon, si, au moment où tu vas te mettre à table, un mauvais plaisant venait enlever ton assiette, sous le prétexte singulier qu'il est

L'émouchet et l'alouette. Dessin de Mesnel.

l'ami des moutons et que la tranche de gigot que tu t'apprêtes à manger lui fend le cœur!... que dirais-tu?

— Mais le cas est bien différent...

— En quoi?

— Cette pauvre alouette, si gentille, si utile... tandis que cet affreux... comment l'appelez-vous?

— Émouchet.

— Est un forban, un cannibale... inutile, sanguinaire!...

— Ah! ah! ce réquisitoire me convainc... Dorénavant tu ne mangeras plus que des pommes de terre, navets, épinards, choux et légumes semblables, parce que je m'attendris sur le sort du mouton.

— Vous vous moquez, oncle Agricol.

— Dieu m'en garde! petit. Mais juge donc! ce pauvre mouton, si gentil! si utile!... tandis que cet affreux... Comment l'appelles-tu?

— Mon oncle, vous vous moquez!...

— Est un forban, un cannibale,... inutile, sanguinaire!...

— Il est impossible de raisonner avec vous!

— Tu vois bien que si, puisque tout seul tu tires d'admirables conclusions de ce que je te dis! Ainsi, lorsque l'on considère la nature, lorsqu'on veut et qu'on doit en étudier le mécanisme et les organes, il faut nécessairement laisser de côté toute sensiblerie de convention. L'émouchet qui vient de dévorer notre alouette pour son déjeûner, n'a pas fait plus de mal que la même alouette qui, une minute avant de mourir, venait de dévorer une chenille ou quelque coléoptère, lequel lui-même finissait de dévorer une espèce d'insecte moins bien armé que lui... Ainsi, mon enfant, s'enfonce d'un côté dans l'infiniment petit cette chaîne curieuse. Mais garde-toi de croire que l'émouchet soit le terme extrême en remontant. Si l'homme ne le tue pas pour défendre le gibier qu'il élève, l'émouchet ne sera point à l'abri, dans son aire, de la dent du chat sauvage; celui-ci aura maille à partir avec le chien ou le loup et, s'ils ne le mangent pas, ce seront les insectes, ces prévoyants nettoyeurs partout apportés par la nature, qui dépèceront cette proie en mille miettes et la feront rentrer dans le grand mouvement transformateur de la vie...

Nous sommes rentrés lentement à la petite maison de mon oncle; lui, sifflottant entre ses dents; moi, perdu dans ces considérations inattendues au milieu desquelles j'avais peine à me reconnaître...

* * *

10 *août* 184... — Aujourd'hui mon oncle Agricol est malade; une vieille douleur de goutte se réveille et ne lui permet que quelques pas autour du perron. Il n'en a pas moins voulu descendre et continuer ce qu'il appelle ses *leçons d'histoire naturelle*. Nous n'avons l'air de toucher à rien, et cependant je m'aperçois, en rédigeant ces notes, que chacune de ses paroles sème ou éveille en moi une idée engourdie ou endormie et qu'à chaque instant des aperçus nouveaux, des horizons connus se découvrent à mes regards.

— Claude, me dit-il tout à coup en s'asseyant au milieu des rosiers de son petit parterre, Claude, viens à côté de moi; nous ne manquerons point ici de sujets d'étude et, sans aller loin, puisque ma jambe ne me le permet point, nous trouverons bien ensemble quelque chose de nouveau sur *nos humbles compagnons*.

Je courus à l'appel bienveillant du *père* Agricol, comme on le nomme dans le pays.

— Qu'appelez-vous donc *nos humbles compagnons?*

— Ah! mon enfant. J'appelle souvent ainsi, à part moi, tous les animaux qui nous accompagnent sur cette terre, dont nous, comme eux, sommes les habitants passagers. Je nomme *nos humbles compagnons* tous ces êtres divers dont les fonctions sont si différentes, les missions quelquefois si impénétrables; ce qui d'ailleurs ne présente rien d'affligeant pour notre perspicacité, car nous sommes forcés de reconnaître que cinq sens ne suffisent pas pour avoir raison de tout l'univers.

— Comment! mon oncle, vous croyez qu'il peut exister plus de cinq sens dans le monde?

Le vieillard me regarda un instant, tout surpris de l'animation qu'il remarquait dans mon interruption; puis me faisant de la main droite un signe d'apaisement qui ressemblait à une bénédiction, il poursuivit sa pensée :

— Sans aucun doute, mon pauvre Claude, il doit exister des sens spéciaux dont nous n'avons aucune idée

et, qui plus est, dont nous n'aurons jamais — jamais, entends-tu bien? — connaissance! Et cela par une raison bien simple : c'est que nous manquons d'organes pour en transmettre les impressions à notre cerveau. Si ces sens pouvaient se traduire par nos organes, nous les posséderions; ils ne seraient pas nouveaux, ils ne pourraient être autres que ceux dont nous sommes doués.

— Des exemples?... oncle chéri.

— J'y arrive, mon enfant. Des exemples!... oui, murmura le vieillard, c'est par là qu'on frappe les intelligences neuves des enfants et des masses. Des exemples! Ah! ils ne manquent pas autour de nous. Quand tu vois le chien retrouver sur le sol dur et nu, sur la roche même, les émanations de l'animal qu'il poursuit; quand il lit, avec son nez, sur le sentier où, toi, tu ne vois rien, tu ne t'étonnes pas cependant... — Pourquoi? — Parce que tu comprends que, doué d'un odorat d'une incomparable finesse, il retrouve des particules odorantes là où tes narines plus obtuses ne percevraient rien; parce que tes sens peuvent te rendre compte d'une impression semblable, quoique plus grossière. Si tu suis, par exemple, la piste d'un sanglier échauffé ou d'un renard — et non celle d'un lièvre — toi, homme, tu sentiras la *piste*, le passage du sanglier et du renard, donc tu ne t'étonnes plus que ton chien sente celle du lièvre. Mais voici un papillon, un papillon de la nuit, le *bombyx de la ronce*. Cet être-là ne respire pas comme nous, en aspirant et en rendant l'air à chaque seconde, ce qui fait passer en peu de temps une énorme quantité de fluide dans nos poumons, et par conséquent le long des mem-

Toto et Médor. Dessin de Mesnel.

branes de notre odorat où cet air dépose son odeur. Le bombyx est un insecte, donc un animal qui respire comme le ferait une boîte percée par une rangée de trous ouverts de chaque côté sur ses flancs. L'air entre sans effort et se renouvelle peu à peu, lentement, peut-être par simple déplacement infiniment petit des couches échauffées. Eh bien! mon enfant, ce papillon saura sentir à plusieurs lieues de distance une seule de ses femelles déposée par moi sur ma croisée, même au milieu de Paris!... Parmi les mille et mille senteurs d'une agglomération semblable, à travers la fumée, la poussière, les produits chimiques de la banlieue, les immondices de tout genre que l'humanité traîne et accumule à sa suite, au milieu de ce monde, ce papillon sentira sa femelle et viendra la rejoindre. J'emploie le mot *sent*, parce que je n'en ai point d'autre pour rendre ma pensée. Comment peut-il la sentir, lui qui ne respire point?

— Oncle Agricol, c'est prodigieux!

— Ah! tu veux des exemples! Quand tu en auras une belle et bonne provision, nous verrons si tu en seras plus avancé. Quittons les insectes. Là, les organes ont une forme si différente des nôtres, que l'incertitude plane souvent sur leur siége ou sur leur existence. Quittons-les, enfant; je veux te faire la partie plus belle. Prenons les oiseaux. Chez eux, les sens sont faciles à reconnaître. Les yeux t'indiquent l'organe de la *vue;* les narines, ouvertes vers la base du bec, celui de l'*odorat;* la langue peut être, avec les parois internes du bec, le siége du *goût;* et quant au *toucher*, on conçoit aisément que les pattes et la peau même puissent y être sensibles. Le sens

de l'*ouïe* est également désigné par les oreilles, dont l'ouverture un peu moins visibl se trouve cachée le plus souvent sous les plumes derrière les yeux. Est-ce bien cela?

— Oui, mon oncle.

— Tu n'en vois point d'autres?

— Ma foi, non.

— Eh bien! mon pauvre Claude, les naturalistes et surtout les physiologistes ont été obligés d'en admettre au moins un sixième et de lui créer un nom.

— Ah! mon oncle Agricol! Que vous sert de vous moquer de moi?

— Je parle, au contraire, très-sérieusement.

— Comment baptisez-vous ce sixième sens? Puisque nous ne le possédons pas, nous ne pouvons, d'après vous, nous en rendre compte.

— Tu te trompes encore. On l'a nommé *sens thermo-électrique*, ou encore *thermo-barométrique*.

— *Thermos*, chaleur... c'est bon.

— Oui, mon ami; nous avons dû chercher ce sixième sens, tant nous trouvions incomplètes et insuffisantes les causes indiquées jusqu'ici comme déterminant, par exemple, les migrations des oiseaux et leurs voyages.

— Tiens, c'est original.

— Tu trouves?... Cela me semble encore plus ingénieux et surtout plus près de la vérité. Nous sommes forcés d'accepter notre sixième sens, non comme l'auxiliaire des autres, mais plutôt de le placer de beaucoup au premier rang. En effet, les sens non isolés les uns des autres, tels que, chez les oiseaux, l'*odorat*, le *goût* et le *toucher*, ne peuvent pas être très-élevés dans l'échelle de la sensibilité. Nous voyons le *goût* et l'*odorat* se confondre dans les papilles nerveuses de la partie postérieure de la langue, organe d'ailleurs plutôt cartilagineux que muqueux. Nous sommes amenés à réunir le *goût* et le *toucher*, peut-être même l'*odorat* en un siége commun à l'extrémité du bec chez un assez grand nombre d'espèces. Quant au *toucher*, isolé dans la face plantaire des pattes, il est certainement émoussé, borné et peu délicat sur des parties presque toujours en contact avec le sol, les branches ou des corps durs.

— Eh bien! oncle Agricol, et l'autre, où le mettez-vous?

— Partout, mon ami; aussi Virey l'a-t-il appelé, lui, le *sens universel*.

— Comment expliquez-vous l'action de ce sens?

— Tu ne peux pas nier que l'ampleur de la respiration chez les oiseaux, et la dispersion de l'air inspiré dans presque toutes les parties de leur corps, dans les os, dans les plumes, dans les viscères même, ne les rendent excessivement impressionnables aux variations atmosphériques ou météorologiques? Cela est simple et évident. C'est à cette sensibilité qu'ils doivent la faculté non pas de prévoir, mais de pressentir les changements thermo-barométriques, d'où le nom du sens qui les guide. Les sensations qu'ils éprouvent alors éveillent naturellement l'instinct qui les décide, dans l'intérêt de la conservation de l'espèce — intérêt que la nature a mis au fond du cœur de toute créature —, à quitter les régions troublées pour passer dans des régions plus calmes. Ils n'attendent plus que la nourriture nécessaire leur fasse défaut, comme on pourrait le croire au sujet de leurs migrations; ils partent ayant encore leur existence assurée pour quelque temps, souvent pour toujours; ils partent non isolément, mais par bandes quelquefois innombrables; ils partent tous à la fois de points éloignés les uns des autres; aussi bien du fond de leur cage que du milieu des guérets ou des bois et, dans le premier cas, se brisent la tête contre les barreaux.

— C'est vrai, oncle Agricol. Je ne pensais point à cela.

— Il est donc certain que l'impulsion à laquelle ils obéissent a une cause générale : il faut encore que l'agent, mystérieux pour nous, qui les dirige leur indique exactement le moment du départ! Cet agent, mon cher Claude, peut-il être autre chose que l'état atmosphérique ou météorologique? Tu ne le crois pas? ni moi non plus! Mais une autre question se présente immédiatement à l'esprit. Le siége de cette perception peut-il être localisé? ou bien est-il répandu sur toutes les surfaces internes et externes du corps de l'oiseau?

— En vérité, mon oncle, je n'en sais rien. Mais, si j'en juge par ce que vous avez établi déjà, il me semble que toutes les parties qui sont en contact avec l'air atmosphérique, plumes, poumons, os et sacs aériens, subissent l'influence de cet élément et deviennent l'occasion du trouble qui signale le besoin du départ.

— Très-bien. Mais un Anglais, patient observateur, Blackwall, a noté pendant des années, jour par jour, la température et les migrations des oiseaux, et il a constaté que ces animaux arrivent dans son pays à une époque où la température est plus froide qu'elle l'était au moment de leur départ. Qu'en dis-tu?

— Moi!.... Mais je ne dis.... rien!

— C'est peut-être ce que tous deux nous avons de mieux à faire. Mais nous aurons la loyauté d'ajouter que, si nous ne savons pas tout, — il s'en faut beaucoup, — nous avons distingué déjà quelques points dans cette immense question que nous agitons.

— Tiens! fis-je en levant brusquement la tête, voilà M. Le Guildois et le voisin Michel qui arrivent.

— C'est juste, dit mon oncle, trois heures vont sonner; ils viennent, comme tous les jours, faire leur partie de billard. Viens-tu avec nous?

— Je le veux bien, mon oncle.

Et je suivis les trois hommes dans la salle de billard.

— Monsieur Michel, dit mon oncle en entrant, comment va le vieux Médor?

— Le pauvre chien est toujours dans son coin, il ne peut plus bouger.

— Quel âge a-t-il maintenant?

— Dix-neuf ans. La chère bête est aveugle et paralytique depuis trois ans.

— Cela doit vous causer bien de l'embarras?

— Qu'y faire? Il ne quitte pas le tapis sur lequel il est couché. Combien de gens m'ont conseillé de m'en débarrasser! Je ne puis y consentir. Médor est un vieux compagnon qui m'a rendu de grands services, et je tiens à ce qu'il finisse ses jours paisiblement chez moi.

— C'est bien, voisin, fit mon oncle, et il est honteux de voir certaines gens noyer leur vieux compagnon, quand le pauvre animal ne peut plus les servir.

— Ce que je fais est tout naturel. D'ailleurs je ne voudrais pas avoir moins de cœur qu'un chien...

— De quel chien parlez-vous?

— De Toto, le successeur de Médor. Sa conduite peut apprendre à tous le respect de la vieillesse, une des vertus antiques.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il s'est constitué le père nourricier, le garde-malade de son compagnon. Il le soigne, lui tient compa-

gnie, et — remarquez bien ceci — il lui apporte à manger. De tout ce qu'on lui donne, il fait deux parts, dont il offre la meilleure et la plus grosse au malheureux invalide qui gît dans son coin.

— C'est gentil ! fit M. Le Guildois.

— C'est plus que cela, monsieur, repris-je, c'est humain.

— Heu ! heu ! fit mon oncle, il y a bien des choses à dire là-dessus...

— Il paraît que votre Médor fut un fameux chien dans sa jeunesse ?

— Oui, l'un des meilleurs chiens de chasse que l'on ait vus et qui, par-dessus le marché, s'était dressé tout seul. Il ne se bornait pas à arrêter le gibier, il savait encore m'indiquer par les mouvements de sa queue l'espèce d'animal auquel j'allais avoir affaire. Son intelligence était vraiment remarquable. Ainsi figurez-vous qu'un jour il trouva tout seul le moyen de boire le lait contenu dans un pot trop étroit pour sa tête.

— Comment fit-il ?

— Absolument comme vous auriez pu le faire vous-même. Il prit délicatement le pot dans sa gueule et en versa le contenu dans une terrine vide qui se trouvait près de là.

— L'histoire des chiens, reprit mon oncle, est pleine de traits de ce genre qui forcent l'observateur à s'avouer que ces animaux pensent, raisonnent, comparent et jugent absolument comme nous. Tout le monde a entendu parler du chien de ce commissionnaire établi sur le Pont-Neuf, qui allait crotter les bottes des passants avec ses pattes, afin qu'ils fussent forcés de venir les faire nettoyer par son maître. Moi-même j'ai été victime d'un chien qui exerçait une industrie analogue. Son maître, un marchand de plâtre ambulant, l'avait dressé à s'embarrasser dans les jambes des passants, de manière à les faire trébucher et même tomber sur son étalage de statuettes. Il se faisait alors payer les dégâts, et écoulait ainsi facilement sa marchandise.

Remarquez, je vous prie, que l'intelligent animal ne s'adressait jamais qu'aux personnes comme il faut, aux promeneurs dont la mise semblait promettre que le dégât serait largement payé. Quant aux ouvriers, aux gens en blouse, ils étaient magnanimement épargnés.

— En tous cas, dis-je, la conduite de ce chien n'est pas des plus morales, et loin de l'admirer, il faut, au contraire, la blâmer.

— Mon brave Claude, en ce moment tu juges l'effet sans remonter à la cause. Le blâme doit retomber non pas sur le chien qui n'a fait qu'obéir, mais sur le maître qui a donné une mauvaise direction à l'intelligence de l'animal.

— Moi, dit M. Le Guildois, j'ai toujours conservé le meilleur souvenir de Mustapha, un énorme chien de garde qui m'a sauvé la vie quand j'étais enfant.

— Contez-nous cela, monsieur Le Guildois, dit mon oncle.

— J'avais six ans et je revenais de l'école vers le soir, quand, près de la maison, je vois venir un char-à-bancs traîné par un cheval au grand trot. Le conducteur s'était endormi sur son siége. Moi, je ne veux pas attendre que le véhicule soit passé et je me mets à courir pour traverser la route. Patatras ! Je butte contre un caillou et je tombe. Avant que j'aie eu le temps de me relever, la voiture était sur moi. Je me sentis perdu ! Déjà le cheval enjambait mon corps et la roue allait me passer sur la tête... Je fermai les yeux, m'attendant à une mort horrible.

J'avais compté sans mon ami Mustapha qui, tranquillement assis sur le pas de sa porte, assistait à cette scène. Jugeant le cas fort grave, il prit son parti sur-le-champ. D'un bond colossal, inouï, le brave animal se jeta à la gorge du cheval, qui recula en poussant un hennissement de douleur et s'abattit sur le coup. Le choc fut si violent, que le conducteur, réveillé en sursaut, fut jeté par terre, d'où il se releva tout contusionné, ne sachant pas ce qui venait d'avoir lieu, il jurait et pestait contre le chien, menaçant de faire un procès à son propriétaire. Mais un voisin, qui avait tout vu de sa fenêtre et qui était accouru en hâte, le mit au courant de la situation et lui conseilla de déguerpir au plus vite, ce que l'autre s'empressa de faire sans demander son reste.

— Parbleu ! dit le voisin Michel, votre mère a dû dédier ce jour-là une fameuse chandelle à ce brave Mustapha.

— Sans doute; mais le bon animal était coutumier du fait. Il avait déjà sauvé la vie à son maître dans une circonstance plus tragique encore. Mais, voici cinq heures, je vais dîner

— Monsieur Le Guildois, m'écriai-je, je vous en prie, encore ce nouveau trait de votre ami.

— Non, monsieur Claude, il faut en garder pour demain.

***

14 août 184... — Le soleil brille doucement au milieu des nuages blancs qui souvent le voilent et courent dans le ciel bleu. Oncle Agricol est descendu au jardin. Nous nous retrouvons au milieu du parterre de rosiers où il m'avait appelé il y a quatre jours.

— Tu n'as peut-être jamais réfléchi, mon cher Claude, que la nécessité de prendre des soins particuliers de ses petits est la source de l'amour maternel?

— Ma foi, non, cher oncle. Je croyais même à une autre cause.

— Chez l'homme?

— Oui.

— Ne confonds donc pas toujours notre espèce avec les autres : elle a un caractère à part. Et cependant, sans chercher des rapprochements, tu en feras toi-même tout à l'heure. Quel est, de tous ses enfants, celui que la mère préfère? Celui qui, faible et chétif, difforme même, lui a donné le plus de peine à élever. La mère *civilisée*, celle qui abandonne à des domestiques ou à des gouvernantes les soins si doux qu'elle ignore, aime tous ses enfants de la même manière... très mitigée! Chez les oiseaux, le même effet suit la même cause.

— Ah! quelle comparaison! oncle Agricol.

— Les oiseaux qui ne couvent point, l'autruche, par exemple, ne connaissent ni la famille ni les soins touchants de la maternité. La perdrix, au contraire, pour ne citer qu'une espèce familière, soigne, défend, aime positivement ses petits tout le temps qu'il est nécessaire. Que sera-ce donc si tu veux choisir ton point de comparaison parmi les oiseaux dont les petits naissent informes et incapables, dès leur naissance, de pourvoir à leurs besoins. Mais je veux aller plus loin encore. Les insectes eux-mêmes ne sont point rebelles à cette loi.

— De plus fort en plus fort!

— N'interromps pas!... La nécessité de prendre des

soins particuliers pour sauver sa progéniture implique un travail, une industrie, souvent le sens familial, et toujours un instinct si développé, qu'il touche à l'intelligence. Comprends-tu?

— Oui. Je vous suis.

— Or, cet instinct développé, cette sorte d'intelligence ne peuvent être servis que par des organes très-parfaits. Ceci est évident; mais il ne l'est pas moins que, pour accomplir le travail, l'industrie exigée, il faut des instruments, et souvent des instruments d'une merveilleuse perfection. C'est ce qui arrive; aussi ces instruments si perfectionnés ne se rencontrent jamais que chez des insectes assez intelligents pour les utiliser. Sois sûr que les insectes les mieux doués sont ceux dont l'enfance — ou l'incubation au moins — a demandé le plus de soins.

— Où voulez-vous en venir? père Agricol.

L'Hylotome du rosier. Dessin de Mesnel.

— A te montrer les hyménoptères qui désolent mon jardin et mangent mes rosiers.

— Hyménoptères?... *Hymna*, membrane; *ptéron*, aile. Ceci doit signifier : *ailes membraneuses*, n'est-ce pas?

— Bravo! bachelier. Tu as dû apprendre quelques généralités au sujet de ces insectes, et, si tu ne les connais pas de leur personne, tu sais au moins quelque chose sur leur ensemble?

— C'est court et concis, cher oncle. Les *hyménoptères*, ou *mouches à quatre ailes*, composent un ordre tout entier dans la gigantesque classe des insectes. Ils subissent des métamorphoses complètes.

— En connais-tu, de vue, quelques-uns?

— Oui, certes; la nomenclature est intéressante : fourmis, abeilles, guêpes, frelons, bourdons...

— Et puis?

— C'est tout, mon oncle.

— Ainsi tu ne connais pas les tenthrèdes?

— De nom, si; de corps, point.

— Hé bien! regarde autour de nous, fillot. Il n'en apparaît que trop pour la réussite de nos roses d'automne. Vois-tu, là, sous cette feuille, une petite mouche rousse, au corps poli, luisant, mince, annelé de noir? Remarque la vivacité de ses mouvements; on dirait qu'une secrète préoccupation l'agite, la pousse; elle ne demeure pas un instant immobile; elle va quêtant, furetant, palpant des antennes... Approche sans brusquerie; elle ne daignera même pas prendre garde à toi. Elle a bien autre chose à faire!

— Elle s'arrête! Elle se cramponne sous cette petite branche, la tête en bas... Tiens! tiens! De l'extrémité de son abdomen sort une tarière dentelée qui se montre semblable à un large glaive, à un damas recourbé.

— Prends cette loupe, Claude, approche avec précaution... examine cette tarière.

— Elle est doublement dentelée; les grandes dents se montrent découpées en plus petites le long de leurs bords... Oncle, quel est cet hyménoptère?

— Hélas! mon enfant, c'est l'hylotome du rosier. Suis ses mouvements.

— Voici que l'hylotome pique la branche du bout de son arme; puis les deux lames qui forment l'instrument marchent à la fois en sens inverse, l'entaille s'agrandit rapidement; elle s'élargit sous l'action des râpes extérieures de chaque valve... Hé bien! que fait notre mouche? Elle se repose.

— Non, mon ami; elle ne se reposera que dans la mort, quand elle aura terminé sa tâche! Elle pond.

— En effet. Je vois les deux lames qui s'écartent et un œuf qui descend lentement!... là!... et qui se loge au fond de la fente. Tiens! Quelle est cette mousse qui le recouvre? D'où vient-elle?

— Elle vient du même endroit que l'œuf. Il fallait que les fibres du bois ne pussent se refermer sur l'œuf et l'écraser. Une glande du tenthrède sécrète cette liqueur que la mère verse dans l'entaille et dont l'action sur le végétal est rapide. Les fibres resteront écartées, noires et comme brûlées autour de la plaie.

— L'hylotome recommence un peu plus loin!

— Certes. Elle va pondre quatre, cinq, six œufs de suite; puis elle s'envolera et cherchera un autre rosier pour lui confier le reste de sa postérité.

— Quelle cause la pousse?

— La crainte du manque de nourriture, certainement. Dans huit ou dix jours d'ici, tu verras éclore *les fausses chenilles*, qui se mettront à dévorer les feuilles, et mes rosiers ne donneront plus de fleurs.

— Sans doute l'instinct de l'hylotome lui indique de ne pondre sur chaque arbuste que juste ce qu'il faut d'œufs pour que les chenilles ne le fassent pas périr. Que craignez-vous?

— Malheureusement, deux, trois hylotomes ont eu la même pensée; ils ont trouvé mon rosier à leur gré; tu peux les voir travaillant chacun de leur côté avec une indépendance absolue, sans se préoccuper les uns des autres... Mais mon rosier n'en sera pas moins dévoré.

— Vous croyez?

— C'est certain; à moins que... Mais qui le sait?

— Que dites-vous là?

— Qui sait si viendra le remède?

— Qui?... Quoi?

— Tu le sauras bientôt.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES MERVEILLES DE L'ART CHRÉTIEN.

LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

La cathédrale de Chartres, d'après une photographie.

Construite aux onzième, douzième et treizième siècles, la cathédrale de Chartres est un des plus magnifiques monuments que nous ait légués l'art chrétien du moyen âge. La façade présente deux tours surmontées de flèches, dont l'une s'élance dans les airs, à la hauteur de cent vingt mètres; entre ces deux tours resplendit une rosace, véritable chef-d'œuvre du style rayonnant. Le chœur, l'autel et le transept, comme les façades laté-

rales, sont décorés de nombreuses statues, parmi lesquelles une Assomption de la Vierge, en marbre blanc, due au ciseau de Coustou, et une Vierge et l'enfant Jésus. Au-dessous de l'église supérieure, s'étend une église souterraine de même étendue, où l'on retrouve d'intéressants vestiges de l'époque mérovingienne.

C'est dans la cathédrale de Chartres que saint Bernard prêcha la seconde croisade. En 1304, Philippe-le-Bel, vainqueur des Flamands, y vint déposer son armure; en 1523, le trésor de l'église servit à payer la rançon de François Ier, prisonnier à Madrid; en 1591, Henri III lui fit hommage des armes prises sur les Italiens; enfin, en 1594, Henri IV y fut sacré.

Dans la nuit du 5 juin 1836, un violent incendie faillit détruire le monument tout entier. Aujourd'hui toutes les traces de l'incendie ont disparu; mais cependant il serait à désirer que les travaux de reconstruction fussent poussés avec plus d'activité, car la cathédrale est dans un assez mauvais état d'entretien et demande d'importantes réparations.

CH. RAYMOND.

NOUVELLES ET VOYAGES.

MARTHE VERDIER.

I. — COMMENT LA PRÉSENTE HISTOIRE VINT A MA CONNAISSANCE.

Mon ami Pierre X***, un des premiers et des plus honorables négociants de Marseille, m'avait vingt fois demandé d'aller passer quelques jours dans la ravissante villa qu'il possède sur les bords du golfe Juan. Malheureusement les nécessités de la vie littéraire sont parfois plus impérieuses que les devoirs de l'amitié, et j'avais fait jusque-là la sourde oreille à toutes ses instances, lorsque, vers la fin de novembre 1853, un hasard inespéré me permit de profiter de sa gracieuse invitation.

J'étais installé à Bagatelle (c'est le nom de la villa) depuis huit jours environ. Un soir, nous fumions tranquillement notre cigare sur la terrasse, qui domine la mer. Le soleil, de ses derniers rayons, empourprait quelques rares nuages, avant de se noyer dans les flots bleus de la Méditerranée; au loin, la voile d'un bateau de pêche détachait en noir sa silhouette sur les tons vermeils de l'horizon; à nos pieds, le flot venait doucement mourir sur la grève déserte; sur nos têtes, les orangers en fleur versaient leurs parfums enivrants. C'était, à coup sûr, une des plus belles soirées de ce beau pays qui s'appelle la Provence. Tout entiers aux sensations extérieures, absorbés par le magnifique panorama qui se déroulait devant nous, nous gardions le silence, regardant les spirales de fumée qui montaient lentement de nos cigares.

En ce moment un domestique parut sur la terrasse, apportant le courrier du soir.

Mon ami Pierre prit trois ou quatre lettres, des lettres d'affaires, et me passa le journal que j'ouvris machinalement.

A la seconde page mes yeux tombèrent sur un procès *à sensation* dont on parlait beaucoup lors de mon départ de Paris. Je ne déteste rien tant que les drames judiciaires et cette horrible littérature qui promène le lecteur de la cour d'assises au bagne. Ne peut-on trouver des aventures plus intéressantes que les exploits de coquins vulgaires? N'avez-vous pas remarqué aussi que c'est presque toujours la sottise de ces messieurs qui les livre au bras de dame Justice. Enfin quelle étrange école de mœurs et quelles instructives leçons que ces débats offerts aux passions malsaines d'une foule ignorante!

Donc, je le répète, ces sortes de drames me sont peu sympathiques; mais ce jour-là je ne sais quelle singulière idée me passa par la tête; était-ce désœuvrement? ennui? curiosité? Donnez-lui le nom que vous voudrez, toujours est-il que je me mis à dévorer le procès, tout comme un fidèle abonné de la *Gazette des tribunaux*.

Il est vrai qu'au bout de dix minutes je rejetai le journal avec dégoût.

— Qu'as-tu donc? me dit mon ami Pierre, qui vit mon mouvement.

— Ce que j'ai, répondis-je, c'est bien simple, je ne veux pas salir ma mémoire du souvenir de telles turpitudes.

— Ah! tu as lu le procès dont chacun s'entretient aujourd'hui. Eh bien! qu'en penses-tu?

— Je pense que, si la société est obligée de se défendre contre des êtres aussi misérables, qu'on leur coupe le cou et que tout soit dit.

— Malepeste! tu vas vite en besogne. D'abord la culpabilité de l'accusé est-elle absolument démontrée?

— Tu en doutes?

— Je doute toujours, quand il y va de la tête. D'ailleurs le fait fût-il certain, avons-nous le droit de retrancher du nombre des vivants une créature sortie des mains de Dieu?

— En d'autres termes, c'est la question de la peine de mort que tu entends poser en ce moment.

— Pas précisément, bien que cette question soit certes bien digne de fixer l'attention des législateurs.

— Un écrivain plein de sens, d'humour et d'esprit, un de mes collaborateurs, Alphonse Karr, ne l'a-t-il pas tranchée d'un mot : « Messieurs les assassins, désarmez les premiers. »

— On ne résout pas un tel problème d'un mot. Alphonse Karr n'a envisagé qu'une des faces de la question : la sécurité que la société a pour premier devoir d'assurer; et je conviens sans peine qu'à ce point de vue sa solution est irréfutable. Mais la religion, la morale ne doivent-elles pas, elles aussi, élever la voix et demander pour le coupable le droit à l'expiation, au repentir? Du reste, sans agrandir ainsi la discussion et en t'abandonnant bien volontiers le triste héros dont mon journal t'a raconté les hauts faits, je te demande comme tout à l'heure : Quand la culpabilité est-elle ABSOLUMENT démontrée?

— Lis toi-même.

Et je ramassai le journal que je tendis à mon ami Pierre. Mais il le repoussa doucement de la main.

— C'est inutile, reprit-il, la thèse que je soutiens est une thèse générale et tout à fait en dehors des circonstances présentes.

— Explique-toi alors, car je ne te comprends pas.

— Je veux dire ceci : Pour que les partisans de la peine de mort se donnent à eux-mêmes le droit de prononcer une condamnation capitale, il faut plus que des témoignages plus que des preuves, plus qu'une conviction, il faut une certitude complète, immuable, absolue.

— Oh! oh! cependant en cas d'aveu...

— L'aveu ne suffit pas. Savons-nous quel mobile a fait parler l'accusé? Ne peut-il obéir à la peur, à la menace, à un sentiment exagéré de l'honneur ou de la solidarité de la famille?

— D'accord! mais quand la certitude ABSOLUE existe?

— Alors il y a encore place pour l'erreur.

En disant ces mots, un nuage passa sur le front de mon ami; puis Pierre secoua la tête comme pour chasser un souvenir importun.

J'avais été frappé moi-même de la façon dont il avait dit : « Il y a place encore pour l'erreur, » de sorte que, craignant de risquer une question indiscrète, je m'abstins de relever la conversation.

Il se fit un silence de quelques instants.

Ce fut Pierre qui le rompit le premier.

— As-tu jamais condamné un homme à mort? me demanda-t-il brusquement.

— Jamais! m'écriai-je, et grâce à Dieu!

— Voilà bien les philosophes, reprit Pierre d'une voix émue et amère à la fois. Discutez avec eux des théories, les arguments ne leur manqueront jamais pour vous prouver qu'ils ont raison. Mettez-les en présence du fait brutal, ils reculeront. Demandez-leur s'ils ont appliqué leurs lois inexorables, « Non, grâce à Dieu! » vous répondront-ils.

— Permets, mon cher Pierre; quand on reçoit une question comme un biscaïen en pleine poitrine, on n'a guère le temps de peser sa réponse. Cependant, dans le cri qui m'a échappé, garde-toi de voir un désaveu indirect de ma conscience. Ce que je pense, je l'ai dit, au besoin je le ferais.

— Alors, ami, prie Dieu, ce Dieu que tu remerciais tout à l'heure, de ne pas te mettre à l'épreuve, et, s'il ne t'exauce pas, prends garde aux jours sans repos et aux nuits sans sommeil.

Il y avait dans la parole de Pierre un tel accent de vérité que je tressaillis et le regardai sans répondre.

Il comprit mon interrogation muette.

— Eh bien oui! dit-il, moi j'ai condamné un homme à mort.

Instinctivement, sans y penser, je reculai ma chaise de quelques pas.

— Un innocent? repris-je.

— Un innocent!

— Et...?

— Non! il ne l'a pas été, mais il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût.

Je demande pardon au lecteur. Je sais que la phrase précédente n'est pas rigoureusement grammaticale. Mais il est de ces mots qu'on aime mieux ne pas prononcer, au risque d'encourir le reproche fondé de ne pas parler très-bon français.

— Eh bien quoi! continua Pierre, d'où vient ton air sévère? N'étais-je pas convaincu de son crime, ma conscience me reproche-t-elle mon arrêt?

— Non? mais..., balbutiai-je, sans prendre garde que ce « mais » suffisait à renverser l'échafaudage péniblement construit de tout mon plaidoyer.

— Eh! tu vois bien, mon pauvre philosophe, reprit Pierre, ce que vaut la sagesse humaine. Je suis ton ami depuis vingt ans, tu me tiens pour un honnête homme, et tu as, parbleu! raison. Et pourtant, à la seule pensée que j'aurais pu répandre le sang, tout ton être se révolte; pour un rien, je te tendrais la main, tu ne la prendrais pas.

— Pierre! m'écriai-je, en me levant, et, tout honteux de moi-même, j'allai me jeter dans ses bras.

— Merci! dit Pierre qui essuya une larme. Mais... si l'homme était mort!

Je n'avais pas songé à cette question.

— Allons! allons! reprit mon ami d'un ton plus gai, rassure-toi et ne me regarde plus avec ces yeux effarés. L'homme vit, et j'ai réparé, autant que j'ai pu, le mal que j'avais fait involontairement. N'importe! ne trouves-tu pas qu'il y a là une leçon dont M. Alphonse Karr pourrait faire son profit.

— Pour juger de la valeur de la leçon...

— Je te vois venir, mais d'abord est-ce l'ami, est-ce le romancier qui parle?

— L'un et l'autre, si tu le veux bien.

— Au fait pourquoi pas? Les personnages dont tu désires connaître l'histoire n'habitent plus ce pays. Par excès de prudence, je ne te livrerai pas leurs noms.

— Attends! il me vient un scrupule. Les lectrices du *Musée des Familles* à qui je traduirai peut-être un jour ton récit ne pourront-elles s'effrayer de la vivacité de certaines scènes, et ne me reprocheront-elles à bon droit le démenti que je donnerai moi-même à mes théories sur le roman judiciaire?

— Non! la cour d'assises ne joue dans mon drame qu'un rôle tout à fait secondaire. C'est un prologue et rien de plus. D'ailleurs, pour ne pas froisser le goût délicat de tes lectrices, tu pourras facilement éclairer quelques teintes un peu sombres. Enfin l'intérêt n'est pas dans le crime, il est dans l'accomplissement d'un devoir sacré, dans le dévouement d'une noble et sainte fille, dans ses aventures presque merveilleuses qui feront de mon récit, à ton gré, un article de voyage, une nouvelle, une leçon de la plus pure morale.

On comprendra que ce début dut singulièrement éveiller ma curiosité. Aussi insistai-je pour que Pierre tînt sur-le-champ sa promesse.

Mais la nuit était venue pendant que nous causions, une nuit de novembre, un peu fraîche, froide même.

— Rentrons, dit Pierre, des cigares nous attendent au salon. Les enfants sont couchés. Personne ne nous dérangera.

— Rentrons.

Je suivis mon ami. Les domestiques apportèrent des lampes, j'allumai un second cigare, et commodément installé dans un moelleux fauteuil, je prêtai au récit de Pierre une oreille attentive.

II. — L'ACTE D'ACCUSATION.

— Aux derniers jours de septembre 1851, dit Pierre, un crime fut commis auprès du petit village de Gardanne, crime qui eut un certain retentissement dans les Bouches-du-Rhône et les départements voisins. Un officier de marine avait été assassiné et dévalisé dans une auberge située sur la route de Grenoble à Marseille. La voix publique désigna l'aubergiste comme le meurtrier. Cependant les antécédents de Jacques Verdier — c'était son nom — semblaient le mettre à l'abri d'une semblable accusation. Mais un concours si

étrange de circonstances et de témoignages déposait contre lui, qu'un mandat d'arrêt fut sur-le-champ décerné, et Jacques Verdier fut écroué dans la prison d'Aix.

L'affaire s'instruisit rapidement et fut mise au rôle des assises qui devaient s'ouvrir le 15 décembre suivant.

Mais quelques jours avant éclatait le coup d'État, et le bruit du procès se perdit dans la grande tempête que souleva l'événement politique.

On sait que les départements du Var et des Bouches-du-Rhône se montrèrent peu sympathiques à la révolution que Paris, comme d'ordinaire, envoyait toute faite à la province; des bandes armées parurent dans les campagnes; l'incendie s'alluma sur vingt points différents; des rencontres eurent lieu entre la force publique et l'insurrection; le sang coula.

Au milieu de si graves événements, il n'est pas étonnant que l'affaire Jacques Verdier perdît singulièrement de son importance. Les feuilles judiciaires de Paris s'abstinrent d'en rendre compte; à peine si le journal d'Aix lui consacra quelques lignes; seul *le Sémaphore* reproduisit l'acte d'accusation. Enfin, autant l'instruction du procès avait profondément remué les populations impressionnables du Midi, autant la condamnation de l'aubergiste passa inaperçue.

Moi-même, si je fus initié aux mystères de cette sombre affaire, c'est parce que le sort me désigna pour faire partie du jury.

Décider par un OUI ou par un NON de l'honneur, de la liberté, de la vie d'un homme, je ne connais pas de plus lourde responsabilité. On a beau dire au juré qu'il ne doit se préoccuper ni de la nature ni de l'application de la peine, c'est lui demander l'impossible.

J'eusse donc fort désiré pouvoir décliner ces redoutables fonctions; mais la loi n'admet pas d'excuses, il faut obéir.

Cependant les assises s'ouvrirent au jour indiqué, le 15 décembre, et, juge de mon ennui, mes collègues me choisirent pour présider le jury. Dès la première audience je fus vivement frappé de l'attitude et du langage d'un des témoins, Marthe Verdier, l'héroïne de cette histoire vraie. Marthe était une grande et belle fille de vingt-deux à vingt-trois ans. Son teint, d'une pâleur mate, ses traits vigoureusement dessinés, son œil noir et profond rappelaient le type de cette vieille race provençale dans laquelle le sang arabe s'est mêlé jadis au sang romain. Sous des habits d'homme elle eût fait un charmant cavalier, car la décision et la virilité étaient le caractère distinctif de sa physionomie. Dans son costume féminin, celui des jeunes filles d'Arles, avec ses vêtements de deuil, elle n'était pas jolie; mais il y avait en elle une force et une puissance qui s'emparaient invinciblement de vous.

Convaincue de l'innocence de son père, elle le défendit avec une énergie sauvage; elle lutta pas à pas contre l'accusation, opposant la vieille probité de Jacques Verdier à toutes les preuves invoquées contre lui, interpellant les témoins, deux surtout, le substitut du procureur de la république, le président, les jurés eux-mêmes, à tel point que le président dut à plusieurs reprises la rappeler au respect de la justice et la menacer même de la faire expulser de la salle d'audience. Peine perdue. A chaque témoignage accusateur, Marthe se levait de son siége, comme mue par un ressort, et, l'œil en feu, la lèvre frémissante, le bras étendu :

— « Vous en avez menti, s'écriait-elle en s'adressant au témoin, mon père n'est pas coupable. »

Pendant tout le cours des débats on ne la vit ni pleurer ni faiblir. Jusqu'au bout elle conserva son énergie, sinon son calme. A la fin même, pris d'admiration et de pitié pour ce dévouement que rien ne lassait, le président se départit de sa sévérité accoutumée, et, au grand scandale du substitut, magistrat trop jeune encore pour comprendre l'indulgence, il adressa à Marthe quelques paroles de consolation et d'espoir.

Malheureusement l'acte d'accusation était terrible pour Jacques Verdier. Voici du reste cet acte tel qu'il parut dans *le Sémaphore*.

Et mon ami Pierre, s'interrompant, alla chercher dans sa bibliothèque un numéro du journal. Il le déplia et lut :

« Entre Aix et Marseille, à égale distance à peu près de ces deux villes, on rencontre le village de Gardanne, qui n'est guère composé que d'une cinquantaine de feux. A 300 mètres du village, à la bifurcation des routes de Marseille et d'Italie, s'élève l'auberge isolée du *Dragon rouge*, tenue depuis vingt ans par le nommé Jacques Verdier.

« Le *Dragon rouge* est le rendez-vous habituel des marins qui se rendent à Marseille et des ouvriers piémontais qui viennent d'Italie. Souvent la rencontre de ces différents individus a été l'occasion de disputes que l'énergique intervention de l'aubergiste a seule empêchées de dégénérer en rixes sanglantes.

« L'auberge se compose d'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces, une cuisine qui sert en même temps de salle à manger, et un vaste office renfermant les provisions; d'un premier étage avec trois chambres destinées aux voyageurs, et d'un grenier où couchent Jacques Verdier et sa fille. Un petit enclos de 1 000 mètres environ, cultivé en potager, avec basse-cour et vacherie, sépare la maison des bois de Gardanne.

« Jacques Verdier est un homme de cinquante ans, généralement estimé et aimé dans le pays. On cite de lui plusieurs traits fort honorables, que l'impartialité de la justice doit consigner dans l'acte d'accusation. En 1844, au péril de sa vie, il a arrêté, lui seul, deux forçats échappés du bagne de Toulon; en 1846, il a rapporté au commissaire central d'Aix une somme importante oubliée par un voyageur dans son auberge. Comment un tel homme a-t-il été amené à commettre le crime dont il est accusé? C'est un point que nous éclaircirons tout à l'heure.

« Resté veuf à l'âge de quarante ans, avec une fille unique, Marthe, Jacques Verdier ne s'est pas remarié et n'a pas pris de servante pour l'aider dans la gestion de sa maison. Son activité et celle de sa fille y suffisent. Du reste, d'un caractère un peu sombre, d'une humeur un peu sauvage, Jacques et Marthe n'avaient que de rares relations avec leurs voisins.

« Jusque vers 1848, Jacques Verdier passa pour faire assez bien ses affaires. Une certaine aisance régnait dans la maison. Il possédait même deux vaches que Marthe menait paître sur les prairies communales. Mais, en janvier 1848, un incendie détruisit une partie des constructions. Pour les relever, l'aubergiste dut emprunter. Puis, peu à peu, le mouvement commercial ayant pris une autre route, le *Dragon rouge* perdit de jour en jour ses pratiques ordinaires. Pour rembourser la somme empruntée, Jacques Verdier vendit ses deux

vaches. Vers la même époque, Marthe tomba malade; son père épuisa ses dernières ressources à la faire soigner. Cette série de malheurs acheva d'aigrir le caractère de Jacques, et à plusieurs reprises on l'entendit se plaindre du sort qui le ménageait si peu.

« Tel était l'état des choses, lorsque le samedi 28 septembre 1851 le capitaine Martel, rappelé à Toulon par un ordre d'embarquement, s'arrêta au *Dragon rouge* et annonça l'intention d'y passer la nuit.

« Au moment où l'officier de marine pénétrait dans la salle commune, à huit heures du soir, deux ouvriers piémontais, Alessandro Savone et Julio Vitelli, achevaient de prendre leur repas. Le capitaine s'assit à une table à côté d'eux, commanda son souper, et en attendant qu'on le servit, défit et posa devant lui une ceinture de cuir jaune qui rendit un son significatif.

« Ce bruit n'échappa pas à Jacques Verdier, qui, se rapprochant du voyageur, lui dit :

— « Il paraît, monsieur, que la bourse est bien garnie? »

« L'officier ne répondit pas et se mit tranquillement à souper.

« Une heure après il demanda qu'on le conduisît à sa chambre, reprit la ceinture, et, précédé par Jacques Verdier, qui l'éclairait, il monta l'escalier qui conduisait au premier étage.

Au *Dragon rouge*. Dessin de F. Lix.

« De leur côté, les ouvriers piémontais avaient soldé leur dépense et quitté l'auberge.

« Depuis que le *Dragon rouge* allait de mal en pis, Marthe Verdier y jugeant sa présence inutile avait pris l'habitude de travailler dans les fermes voisines, et chaque dimanche elle rapportait à son père l'argent péniblement gagné. Donc ce jour-là elle était absente, et ce fut un grand malheur, car la présence de la fille qu'il adorait eût certainement empêché Jacques Verdier de commettre le crime dont il est accusé.

« Or le lendemain étant précisément un dimanche, dès sept heures du matin Marthe quitta la ferme de Gardanne où elle travaillait, et reprit le chemin du *Dragon rouge*. En arrivant elle aperçut son père sur le seuil de sa porte.

« Il avait l'air soucieux et préoccupé.

— « Bonjour, père, dit Marthe en l'embrassant.

— « Ah ! c'est toi, fit Jacques Verdier. Bonjour, fillette ; qu'est-ce qui t'amène au *Dragon rouge*?

— « Oubliez-vous, père, que c'est aujourd'hui dimanche?

— « C'est vrai ; mais tu aurais aussi bien fait de rester à Gardanne et tu ferais aussi bien d'y retourner.

— « Est-ce ainsi que vous me recevez, père. Qu'avez-vous donc? Vous paraissez inquiet.

— « Moi ! je n'ai rien ; tu es folle, fillette. »

« Et Jacques Verdier secoua la tête.

— « Comment va l'auberge? reprit Marthe. Avez-vous eu beaucoup de voyageurs?

— « Un seul.

— « Et il est parti?

— « Non, il dort encore. Il était sans doute fatigué hier soir, car je n'ai pas encore entendu de bruit dans sa chambre.

— « Voulez-vous que j'aille m'assurer s'il n'a besoin de rien?

— « C'est inutile, et, si tu veux m'en croire, tu me diras adieu. »

« Marthe regarda son père avec étonnement.

« Une heure se passa, puis une autre. Le voyageur continuant à ne pas donner signe de vie, Marthe insista de nouveau pour monter à sa chambre. Jacques s'y opposa avec une certaine rudesse qui n'était pas dans ses habitudes, et comme sa fille en témoignait sa surprise :

— « Cela n'est pas convenable, » dit-il.

« Cependant le temps s'écoulait. Profitant d'un moment où son père était occupé dans l'office, Marthe monta au premier étage, frappa à la porte de l'officier, et, ne recevant pas de réponse, se décida à entrer.

« A peine eut-elle fait un pas qu'elle poussâ un grand cri, et redescendant, les traits bouleversés :

— « Mort! assassiné! s'écria-t-elle.

— « Hein? » fit Jacques Verdier, qui se précipita dans l'escalier.

« En ce moment passaient sur la route, en face du *Dragon rouge*, le brigadier Ducange et les gendarmes Bernard et Lamazou. Ils entendirent le cri poussé par la jeune fille, descendirent de cheval et entrèrent aussitôt dans l'auberge.

— « Oh! oh! fit le brigadier; est-ce qu'un crime aurait été commis ici? »

« Puis, s'adressant aux gendarmes :

— « Lamazou, ajouta-t-il, garde la porte, afin que personne ne sorte; toi, Bernard, va prévenir M. le procureur de la république et M. le juge d'instruction. Quant à moi, je vais voir de quoi il retourne. »

« Et il s'engagea dans l'escalier, à la suite de l'aubergiste.

« Un crime, en effet, avait été commis. Le capitaine, la poitrine percée de coups de couteau, gisait baigné dans une mare de sang; son cœur avait cessé de battre. Il avait dû être frappé pendant son sommeil sans pouvoir opposer aucune résistance à l'assassin, car le lit n'était pas même défait. En revanche, un grand désordre régnait dans la chambre. Les vêtements de la victime étaient jetés çà et là, tachés de sang.

— « Oh! oh! c'est grave, » fit le brigadier.

« L'aubergiste paraissait atterré; il ne disait mot. Son regard allait alternativement du brigadier au capitaine et du capitaine au brigadier, comme s'il eût voulu demander à l'un ou à l'autre l'explication du terrible spectacle. Quant à Marthe, restée à l'étage inférieur, elle s'était affaissée sur elle-même et semblait avoir perdu l'usage de ses sens.

— « Eh! brigadier, cria d'en bas le gendarme Lamazou, voilà Bernard qui revient avec le procureur de la république, le juge d'instruction et deux particuliers que je ne connais pas.

— « Oh! oh! déjà, répondit Ducange. Comment ce gaillard-là a-t-il fait pour aller à Aix et en revenir en un quart d'heure?

« L'explication était bien simple pourtant. Les deux magistrats, appelés par une affaire criminelle dans un village voisin, avaient rencontré le gendarme à deux portées de fusil de l'auberge; ils avaient fait encore une autre rencontre, celle des deux ouvriers piémontais, Alessandro Savone et Julio Vitelli, qui la veille au soir s'étaient trouvés dans l'auberge en même temps que le capitaine Martel. L'allure de ces hommes, assez mal famés dans le pays, leur présence à quelque pas du théâtre du crime, tout cela avait éveillé les soupçons du procureur de la république, qui avait ordonné leur arrestation provisoire et leur confrontation avec Jacques Verdier. On ne trouva du reste sur ceux-ci ni armes ni argent; leurs mains ne portaient aucune trace de sang. Confronté avec eux, l'aubergiste reconnut qu'ils avaient quitté sa maison longtemps avant le moment où le crime avait dû être commis. Dans ces conditions ils eussent dû pénétrer la nuit dans l'intérieur de l'auberge, et malgré d'actives et minutieuses investigations, on ne put découvrir, ni aux portes ni aux fenêtres la moindre trace d'effraction. Aussi Alessandro Savone et Julio Vitelli ont-ils été rendus à la liberté et ne seront-ils appelés au procès que comme témoins.

« Il n'en est pas de même de Jacques Verdier. L'arme qui a donné la mort au malheureux capitaine Martel et qui a été retrouvée au pied du lit, a été reconnue par plusieurs personnes et par l'accusé lui-même comme appartenant à l'aubergiste. C'est un couteau à manche de corne, à lame triangulaire, dont Jacques Verdier se servait habituellement. Il figure parmi les pièces à conviction. La ceinture de cuir a été également ramassée, mais vide, dans la pièce d'en bas. Quant à l'or qu'elle contenait, il a échappé jusqu'ici à toutes les recherches. Enfin, dans un vase de terre, on a retrouvé une eau rougie qui avait évidemment servi à l'assassin pour laver ses mains teintes de sang. A ces indices matériels, si l'on ajoute l'état de fortune de Jacques Verdier, les propos tenus par lui en plusieurs circonstances, son trouble à l'arrivée de sa fille, il est permis d'espérer que la justice a su atteindre le vrai coupable et qu'un si grand crime ne restera pas impuni. »

III. — LES ÉMOTIONS D'UN JURÉ.

Pierre replia le journal qu'il lisait. Après un instant de silence :

— Tel était l'acte d'accusation, reprit-il, et tu conviendras qu'un tel ensemble de preuves rendait la défense difficile. Il y eut cependant un moment où la conviction du jury parut ébranlée. Les deux Piémontais venaient de déposer; ils avaient raconté la scène du souper, les imprudentes paroles de Jacques Verdier.

Soudain Marthe se leva, et d'une voix vibrante :

— « Monsieur le président, s'écria-t-elle, les vrais coupables, les voilà. »

Et sa main étendue désignait Alessandro Savone et Julio Vitelli.

A ces mots les Piémontais pâlirent; ils jetèrent autour d'eux un regard circulaire, comme s'ils eussent voulu chercher un passage en cas de danger. Ils avaient, je dois le dire, de ces physionomies qui préviennent peu en faveur de leurs propriétaires. Alessandro était un solide gaillard de cinq pieds dix pouces, visage rasé, teint coloré, œil à demi fermé et regardant, selon l'expression vulgaire, en dessous, un mélange de férocité et de lâcheté. Julio, beaucoup plus petit, pâle, court, un peu gros, le col dans les épaules, favoris et barbe noirs; une large balafre, qui partait du sourcil gauche pour ne finir qu'à la lèvre inférieure, divisait sa figure en deux parties inégales. En somme, deux mines de bandits, ou peu s'en faut.

A l'interpellation de Marthe Verdier et au trouble qui se peignit sur les traits des Piémontais, un frisson courut dans l'auditoire; mais l'émotion des deux hommes n'eut que la durée de l'éclair.

— Monsieur le président, dit le substitut du procureur d'un ton de fausset, permettez-moi de rappeler à la fille de l'accusé le respect dû aux témoins.

— En effet, dit le président, d'une voix grave, Mlle Marthe Verdier, malgré toute la sympathie douloureuse qu'elle nous inspire, ne doit pas oublier la retenue que sa situation lui impose.

L'assemblée sut bon gré au vieux magistrat et de son émotion et du témoignage public d'intérêt qu'il donnait à la malheureuse jeune fille.

Le procès touchait à sa fin. Tous les témoins avaient été entendus.

Le substitut prit la parole pour soutenir l'accusation.

Je ne répéterai pas son réquisitoire. Tous ces morceaux d'éloquence se ressemblent. Mais je ne ferai aucune difficulté de reconnaître qu'il sut grouper avec art le faisceau des preuves accusatrices. Répondant d'avance aux arguments de la défense, il montra que l'adversité est souvent mauvaise conseillère, qui, d'un homme jadis honnête, peut faire un scélérat. Bref, il termina en appelant sur la tête du coupable la sévère vindicte de la loi.

L'avocat qui lui répondit ne manquait ni de chaleur ni de talent. Mais tant vaut la cause, tant vaut l'avocat. Je doute que M. Lachaud lui-même eût réussi dans cette tâche impossible. D'ailleurs le ministère public n'avait-il pas tout d'abord détruit le parti que le défenseur comptait tirer des antécédents irréprochable de son client. Il paraît que le procédé est de bonne guerre, puisqu'il a cours au palais.

Le substitut jugea sans doute que sa cause était gagnée, car il renonça à la réplique.

Alors le président résuma les débats. On a répété souvent, je ne sais si c'est à tort ou à raison, que ces sortes de résumés ne sont, sous une forme plus adoucie, qu'une nouvelle édition du réquisitoire. Certes, jamais reproche ne fut moins mérité que cette fois. Je ne dirai pas que ce fût le sort de l'accusé lui-même qui préoccupât le vieux magistrat; mais il n'avait pu voir le dévouement de Marthe Verdier sans s'intéresser à elle, et il semblait qu'il voulût éviter à ce pauvre cœur le contre-coup d'une parole trop sévère. Accuser un père devant sa fille, c'est dur pour un homme qui a peut-être des enfants. Donc, si le président fit pencher la balance d'un côté, ce fut plutôt le plateau de l'indulgence qui l'emporta.

Après le résumé, nous nous retirâmes dans la chambre des délibérations, et immédiatement je donnai lecture à mes collègues de l'instruction qui règle les devoirs du jury (1).

(1) La loi ne demande pas compte aux jurés des moyens par lesquels ils se sont convaincus, elle ne leur prescrit point de règles desquelles ils doivent faire particulièrement dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve: elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement et de chercher dans la sincérité de leur conscience quelle impression ont faite sur leur raison les preuves rapportées contre l'accusé et les moyens de sa défense. La loi ne leur dit point : « Vous tiendrez pour vrai tout fait attesté par tel ou tel nombre de témoins; » elle ne leur dit pas non plus : « Vous ne regarderez pas comme suffisamment établie toute preuve qui ne sera pas formée de tel procès-verbal, de telle pièce, de tant de témoins ou de tant d'indices. » Elle ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leur devoir : « Avez-vous une intime conviction? » (Code d'instruction criminelle, article 342.)

Je te l'ai dit, notre conviction était faite. Aucun de nous ne doutait de la culpabilité de Jacques Verdier. Sur ce point, pas de discussion possible; mais fallait-il lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes? Grave question. Oui, c'était la vie; non, c'était la mort. Chacun des jurés donna son avis. Je me trompe; ceux-là seulement prirent la parole qui inclinaient à l'indulgence. Ils rappelaient que notre verdict allait frapper une tête innocente à côté d'une tête coupable, que sais-je? toutes les théories que je t'ai développées il y a une heure. Les autres... me comprendras-tu? Les autres restèrent silencieux. On condamne si la conscience l'ordonne; mais, à motiver son vote, le courage manque.

Les autres ne parlèrent donc pas; ils votèrent, et les circonstances atténuantes furent rejetées à la majorité de neuf voix contre trois.

Nous rentrâmes dans la salle d'audience.

Les conversations particulières s'arrêtèrent aussitôt et tous les yeux se dirigèrent vers nous. C'était à moi de faire connaître le verdict du jury; alors seulement j'eus le sentiment exact de l'acte que je venais d'accomplir. Au moment de parler, j'hésitai; une émotion inexprimable me serrait la gorge.

Cependant le président me demanda le résultat de notre délibération. Je ne répondis pas. Le président étonné renouvela sa question.

Je fis un violent effort sur moi-même, je me roidis, et, d'une voix que j'essayai vainement de rendre ferme et distincte :

— « Sur mon honneur et sur ma conscience, dis-je, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est : « Oui, l'accusé est coupable. »

Le président posa alors la question des circonstances atténuantes, et, en parlant, son regard, un regard que je n'oublierai jamais, semblait me dire : Maintenant que la justice des hommes est satisfaite, laissez quelque chose à faire à la justice de Dieu.

Mais je n'avais pas le droit d'entendre cet appel. Je n'étais que le mandataire de mes collègues.

A ma déclaration négative un cri déchirant répondit. Marthe Verdier venait de s'évanouir. Le brigadier Ducange l'emporta hors de la salle. Le brave gendarme avait, pendant tout le cours du procès, témoigné à la jeune fille une tendre et respectueuse pitié. Les assistants se retirèrent silencieux et terrifiés. A coup sûr, chacun de ces hommes venus là comme à un spectacle, croyait au crime de l'accusé, mais chacun aussi était aise de laisser à d'autres la responsabilité de l'arrêt de mort. Quand, à notre tour, nous nous levâmes pour sortir, la foule s'ouvrit devant nous avec un mouvement de terreur qu'elle ne prit même pas la peine de dissimuler.

Je rentrai à l'hôtel où j'habitais. Il était neuf heures du soir, l'audience s'étant prolongée assez tard. Un souper frugal m'attendait, servi dans ma chambre, mais je n'avais pas faim. Je repoussai la table, je me laissai tomber plutôt que je ne m'assis sur une chaise au coin de la cheminée, et, prenant ma tête entre mes mains, je m'abîmai dans un océan de réflexions.

— « Tu viens de rayer un homme du nombre des vivants, me dis-je, en avais-tu le droit? Oui, certes, tu as vengé la société.

— « Sophisme ! répondait une voix intérieure. La société ne se venge pas.

— « Soit! mais elle se défend. Que deviendraient ses lois salutaires, quel frein s'opposerait aux passions mau-

vaises qui s'agitent dans les bas-fonds de l'humanité, si la vue d'un vieillard courbé sous la honte, si la vue d'une jeune fille en pleurs pouvaient désarmer ton bras?

— « Et si tu t'étais trompé? reprit la voix.

Si je m'étais trompé! A cette pensée tout mon sang me reflua au cœur et faillit m'étouffer. Je me levai d'un bond, et je fis quelques pas dans la chambre, haletant, trébuchant comme un homme ivre. Un voile de sang s'était étendu sur mes yeux. Les étincelles du foyer, la lumière de la lampe, tout prenait cette teinte rougeâtre. Je sentis que la folie envahissait mon cerveau et, pour me défendre :

— « C'est impossible, m'écriai-je, impossible! Cet homme est coupable.

— « Si tu t'étais trompé? répéta la voix inexorable.

— « Tais-toi, voix menteuse, ou dis-moi ton nom.

— « Je m'appelle aujourd'hui *le doute*, demain peut-être je m'appellerai *le remords*. »

Je retombai brisé sur ma chaise.

Combien de temps dura cet anéantissement du corps et de la pensée? Je ne sais. Victor Hugo, qui a peint d'une si merveilleuse façon l'agitation du criminel voyant condamner un innocent à sa place, Victor Hugo pourrait seul essayer de décrire les terribles combats d'une âme qui doute et d'une conscience qui se révolte. Quant à moi j'y renonce. Tout ce que je puis dire, c'est que je souffrais un supplice auquel les plus atroces douleurs ne sauraient se comparer. Enfin je fus tiré de cet état par un léger coup frappé à la porte de ma chambre.

— « Entrez! » dis-je machinalement.

La porte s'ouvrit et un domestique de l'hôtel parut.

A l'audience. Dessin de F. Lix.

— « Un homme et une jeune fille sont là, dit-il, qui désirent parler à monsieur.

— « Je n'y suis pour personne, » m'écriai-je avec une sorte de violence.

Le domestique se retourna pour transmettre mon refus aux deux personnes qu'il précédait; mais, sans attendre ma réponse, ces deux personnes étaient entrées à leur tour.

Je me reculai avec terreur. L'une d'elles était Marthe Verdier.

IV. — RECOURS EN GRACE.

Pierre reprit après un instant de silence.

— Quand on se trouve en face d'un homme qu'on a gravement et injustement offensé, on se sent saisi d'un malaise inexprimable; quand on se trouve en face d'une fille dont on vient d'envoyer le père à l'échafaud, on voudrait que le sol s'entr'ouvrît pour vous engloutir.

Marthe Verdier lut ce sentiment sur mon visage, et venant à moi :

— « Je ne vous en veux pas, monsieur, dit-elle, avec un triste sourire. Vous avez agi, je n'en doute pas, selon votre conscience. »

Ces simples mots produisirent sur moi une impression plus pénible que n'eussent fait les plus vifs reproches.

— « Mademoiselle..., » balbutiai-je.

— « Laissez parler l'enfant, » dit une voix rude auprès de moi.

Je me retournai et, dans la personne qui accompagnait Marthe Verdier, je reconnus le brigadier Ducange.

— « Eh quoi ! dis-je...

— « Ce n'est pas de moi dont il s'agit, interrompit le vieux soldat, mais d'elle. Laissez-la parler. »

Il est vrai que Marthe, soit qu'elle fût encore sous le coup des émotions passées, soit qu'elle doutât du succès de sa démarche, ne se pressait pas de prendre la parole. La tête penchée sur sa poitrine, elle réfléchissait sans doute à ce qu'elle allait me dire.

— « Mademoiselle, repris-je, croyez que s'il dépend de moi...

— « Vous n'avez pas connu mon père, monsieur, dit-elle enfin, vous ne pouviez donc savoir que sa vie entière, vie d'honneur et de probité, proteste contre la condamnation infâme qui l'a frappé. Lui, un meurtrier ! Ah ! tenez ! excusez-moi, mais, en parlant de ces choses, je sens que je ne saurais conserver le calme qui m'est si nécessaire, sinon pour vous convaincre, je ne l'espère pas, du moins pour obtenir de vous la grâce que j'attends. Avant de venir vous trouver, je suis allée voir M. le président des assises. Il m'a reçue avec une bonté dont je lui serai reconnaissante toute ma vie. J'allais le prier de signer une demande en commutation de peine.

— « Les travaux forcés !

— « Les travaux forcés, oui, monsieur. »

Je fis un mouvement.

Dans le cabinet du ministre. Dessin de F. Lix.

— « Je vous comprends, reprit Marthe. Pour un homme de cœur, l'échafaud est un moins dur châtiment qu'une existence entière passée au milieu de misérables souillés de tous les crimes. Vous avez raison, mais on revient du bagne, on ne revient pas de l'échafaud.

— « Les travaux forcés à perpétuité ? dis-je en insistant sur le dernier mot.

— « A perpétuité, peut-être.

— « Expliquez-vous.

— « Si je parviens à prouver que mon père est innocent, » répondit Marthe en me regardant fixement.

Je branlai la tête.

— « Vous doutez, monsieur, reprit la jeune fille, un peu blessée, moi je ne doute pas, et, avec l'aide de Dieu, j'espère réussir.

— « Et moi, j'en suis sûr, » ajouta le brigadier.

La bonne et loyale figure du gendarme respirait la confiance et la conviction.

— « Eh bien quoi ! reprit-il, ça vous étonne de me voir ici et de m'entendre parler de la sorte. Parbleu ! ça m'étonne moi-même bien plus encore ! Mais que voulez-vous ? L'enfant m'a retourné comme un gant ; le vieux soldat d'Afrique, qui n'a pas sourcillé en voyant tomber autour de lui ses meilleurs camarades, s'est senti aujourd'hui remué jusqu'au fin fond des entrailles. Mille cartouches ! c'est moi qui ai arrêté le père, et, s'il y a erreur, c'est à moi de la réparer. Or, il y a erreur, je vous le dis, l'enfant ne peut mentir. »

La jeune fille tendit la main au brigadier.

— « Donc demain, continua celui-ci, je demande un congé, et, si on me le refuse, je rends mes galons et je m'enrôle sous les ordres de mon nouveau colonel.

— « Soit, dis-je, et je fais les vœux les plus ardents pour le triomphe de la vérité. Mais cela ne m'explique pas ce que vous attendez de moi. »

Marthe tira un papier de son sein.

— « Voici, dit-elle, la demande apostillée par M. le président; voulez-vous bien la signer à votre tour?

— « De grand cœur, mademoiselle. Je ferai plus. Le ministre de la justice est un de mes amis. Je lui remettrai moi-même cette supplique.

— « Oh! monsieur, dit Marthe en joignant les mains.

— « Ne me remerciez pas, je ne fais qu'accomplir un devoir. »

Marthe et le brigadier prirent congé de moi.

Resté seul, je fis à la hâte mes préparatifs de voyage, et quelques heures après je montai en voiture. Je n'avais pas touché à mon souper de la veille; à vrai dire, j'avais l'estomac si serré qu'il m'eût été impossible de prendre même une tasse de thé.

Le troisième jour au matin, j'étais dans l'antichambre du ministre. Au lendemain d'une révolution, ce ne sont pas les solliciteurs qui manquent dans les antichambres ministérielles. Aussi eus-je quelque peine à me frayer un passage à travers la cohue des adorateurs du soleil levant. Enfin je pus atteindre un huissier à qui je remis ma carte.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, j'entendis appeler mon nom et je pénétrai dans le cabinet de Son Excellence.

— « C'est toi, mon cher Pierre, me dit M. X*** en me montrant un siége auprès de lui. Quel bon vent t'amène? Serais-tu, toi aussi, devenu ambitieux? Alors on m'aurait changé mon vieil ami, je ne le reconnaîtrais plus.

— « Rassure-toi, répondis-je, je ne viens te demander ni place ni décoration.

— « Alors de quoi s'agit-il?

— « Tu connais l'affaire Jacques Verdier?

— « Jacques Verdier, l'assassin. Voici son dossier; aucune condamnation capitale ne reçoit son exécution sans que j'aie relu attentivement les pièces du procès.

— « Eh bien, Jacques est innocent!

— « Oh! oh! que me dis-tu là? Mais c'est toi-même qui l'as condamné à mort.

J'avoue que je fus un peu troublé par cette apostrophe dont, à part moi, je ne pouvais méconnaître la justesse. Mais ce qui me troubla bien plus encore que la remarque de mon ami, ce fut l'affirmation si nette et si catégorique que je venais d'émettre moi-même. Trois jours auparavant la conviction m'avait arraché un arrêt capital. Aujourd'hui, sans hésiter, de bonne foi, je proclamais l'innocence de Jacques. Quelle transformation s'était donc accomplie en moi? Etait-ce la parole de Marthe qui avait éclairé ces ténèbres? était-ce la conscience qui protestait?

— « Eh bien oui, repris-je, je l'ai condamné à mort. L'erreur est la loi de l'humanité. Je crois maintenant que je me suis trompé, et je viens te demander sa grâce.

— « C'est grave, c'est fort grave, répéta X*** en parcourant les pièces les unes après les autres. Preuves nombreuses, témoignages accablants. Quel intérêt prends-tu donc à cette affaire?

— « Ce serait trop long à t'expliquer, mais j'ai promis que cet homme ne mourrait pas. Voici du reste une supplique signée du président des assises et des jurés.

— « Donne-moi cela. »

X*** lut et relut la demande. Puis, après un temps :

— « La grâce entière, reprit-il, c'est impossible, tu n'y as pas songé. La commutation de peine, c'est déjà beaucoup.

— « Alors tu m'accordes...

— « Il le faut bien. Pour une fois que tu entres chez moi en solliciteur, je ne puis vraiment pas te renvoyer les mains vides. »

Et X*** écrivit quelques mots en marge de l'arrêt.

— « Voilà qui est fait, reprit-il. Demain le télégraphe transmettra mes instructions au procureur de la république à Aix. As-tu une autre demande au fond de ta poche? Pendant que nous y sommes, tire-là, ne te gêne pas.

— « Non, c'est fini.

— « Eh bien! alors, adieu; car ma journée ne suffira pas à toutes mes audiences. Au fait, non, reviens à sept heures, nous dînerons ensemble et nous irons ensuite à l'Opéra.

— « Dîner! tu m'y fais penser. Voilà quatre jours que je suis à jeun.

— « Hein?

— « Mais je ne puis accepter ton invitation. Je repars dans deux heures pour Aix.

— « Peste! tu es pressé. Va donc, et... bon voyage! »

Je me retirai; et, comme je fermais derrière moi la porte du cabinet, j'entendis mon ministre qui disait entre ses dents :

— « Drôle de juré!

— « Drôle de juré, répétai-je; il a raison. Mais, sapristi! j'ai une faim d'enfer. Allons dîner. »

J'entrai dans le premier restaurant venu et je dévorai comme quatre.

L'appétit m'était revenu.

Cependant, en y réfléchissant bien, ma satisfaction prit des airs plus modestes. Qu'avais-je obtenu, en somme? La vie de Jacques Verdier, c'est vrai, mais quelle vie! Aussi n'étais-je pas sans quelque inquiétude pendant mon voyage de retour sur l'accueil que Marthe me réservait.

Au moment où je descendis de la malle dans la cour de la poste, je trouvai la jeune fille qui m'attendait. Le télégraphe lui avait déjà appris la commutation de peine. Elle me remercia avec effusion; mais je coupai court à l'expression de sa reconnaissance, et, ne voulant pas me donner en spectacle, je la priai de me suivre à l'hôtel.

Là, je lui racontai en détail ma visite au ministre de la justice. Quand j'eus fini :

— « Que vous êtes bon! me dit-elle.

— « Ne parlons pas de moi, parlons de vous. Que comptez-vous faire?

— « Ne vous l'ai-je pas dit? Retrouver, démasquer les vrais coupables.

— « Le brigadier Ducange a-t-il obtenu le congé qu'il demandait?

— « Hélas! non, monsieur. C'est un grand chagrin pour moi. Il a dû donner sa démission. J'ai voulu m'y opposer, mais en vain.

— « Et où est-il maintenant?

— « Là-bas!

— « Là-bas?

— « Aux environs du *Dragon rouge*.

— « Et que fait-il?

— « Il m'attend; et, en m'attendant, il surveille les assassins.

— « Vous les connaissez donc?

— « Ce sont les Piémontais. »

Je secouai la tête d'un air incrédule.

— « Qui voulez-vous que ce soit? reprit Marthe. Eux seuls savaient la présence de l'officier de marine à l'auberge; eux seuls savaient l'existence de la ceinture de cuir.

— « Mais on les a fouillés quelques instants après le crime et l'on n'a rien trouvé sur eux.

— « C'est précisément là-dessus que je compte.

— « Expliquez-vous.

— « C'est bien simple. Pour cacher l'or qui les eût accusés, ils ont dû l'enfouir dans un endroit quelconque de la forêt voisine. Ils viendront certainement le rechercher un de ces jours. »

Ce raisonnement me frappa. Si Marthe avait deviné juste, c'était en effet un moyen infaillible pour arriver à la découverte de la vérité.

— « Soit! repris-je après un moment, et je vous approuve, bien que ce ne soit pas sans un certain sentiment de crainte que je vois une jeune fille, presque une enfant, se lancer dans une entreprise pleine de difficultés et de dangers.

— « Je n'ai pas peur, » dit Marthe.

Son œil s'était allumé. Son visage avait pris une admirable expression de courage viril.

— « Encore un mot seulement. Vous savez que l'argent est le nerf de la guerre?... »

Marthe m'interrompit comme je portais la main à mon portefeuille.

— « C'est inutile, dit-elle. Hier j'ai vendu la maison et le petit enclos.

— « Ah!

— « J'ai embrassé mon père ce matin. Rien ne me retient plus.

— « Allez donc, brave et noble fille, et que Dieu vous soutienne dans votre œuvre sainte. Moi-même je pars dans quelques heures pour Marseille, où m'appellent les intérêts de ma maison. Promettez-moi que si vous avez besoin d'un appui, d'un conseil, vous viendrez frapper à ma porte.

« — Je vous le promets. »

V. — LA VÉRITÉ.

Quinze jours s'étaient écoulés. De retour à Marseille, je commençais à reprendre le train ordinaire de ma vie et à oublier les événements qui l'avaient momentanément troublée, lorsqu'un matin mon domestique, entrant dans mon cabinet, m'annonça qu'une jeune fille et un homme d'un certain âge demandaient à me parler. Assez contrarié de me voir dérangé au milieu de mon travail, j'allais répondre que je ne pouvais recevoir les visiteurs importuns, mais, à quelques mots échangés dans l'antichambre, je crus reconnaître la voix de Marthe Verdier.

— « Faites entrer, » dis-je.

C'était en effet Marthe et son digne ami le brigadier.

Je me levai avec empressement, et, leur offrant un siége :

— « Vous vous êtes souvenue de votre promesse, mademoiselle, vous êtes la bienvenue; dites-moi quel service vous attendez de moi. »

En ce moment, au sombre désespoir répandu sur le visage de Marthe, à l'air de mauvaise humeur qui plissait le front du vieux soldat, je compris qu'un grave événement était arrivé, peut-être un nouveau malheur. Ducange portait le bras droit en écharpe.

— « Au nom du ciel, mademoiselle, repris-je, parlez, qu'y a-t-il?

— « Il y a, répondit le brigadier, que les brigands nous ont échappé, et, nous échappant, m'ont laissé pour adieu un coup de couteau dans le bras.

— « Oh! oh! que me dites-vous là?

— « Il y a, fit Marthe avec l'accent du désespoir, qu'hier j'aurais pu prouver l'innocence de mon père, et qu'aujourd'hui je ne le puis plus.

— « Expliquez-vous, de grâce.

— « C'est tout une histoire, reprit Marthe, et je ne voudrais pas abuser...

— « Parlez, je vous en prie.

— « Eh bien! donc, je vous ai dit qu'au moment où j'attendais votre retour à Aix, le brigadier surveillait les environs du *Dragon rouge*. Savone et Vitelli n'avaient pas quitté le pays. A plusieurs reprises on les avait vus rôdant aux environs de Gardanne. N'était-ce pas une preuve qu'ils attendaient une occasion favorable pour s'emparer du fruit de leur crime. Je m'empressai donc de rejoindre M. Ducange, et, cachés le jour dans les fermes où l'on voulait bien nous donner l'hospitalité, le soir nous nous mettions à l'affût, comme des chasseurs qui guettent des bêtes fauves. Deux nuits se passèrent ainsi sans amener aucun résultat. Le brigadier lui-même commençait à croire que nous nous étions trompés de piste.

— « Mais, dis-je, en interrompant le récit de Marthe, que fût-il arrivé si vous vous étiez trouvés face à face avec ces hommes dans un lieu isolé?

— « Oh! oh! fit le brigadier en montrant deux pistolets dont les canons sortaient des poches de sa vaste redingote, comptez-vous donc pour rien ces deux joujoux-là?

— « Continuez.

— « Enfin, reprit Marthe, la troisième nuit, comme nous étions embusqués derrière un gros chêne, au carrefour de l'Étoile, soudain je crus entendre auprès de nous un léger bruit de feuilles foulées aux pieds. Je tournai la tête sans changer de place et j'aperçus deux ombres qui se glissaient le long du taillis. Je posai la main sur le bras de mon compagnon.

« Il faisait sombre. Par intervalles seulement la lune se montrait entre les nuages qui couraient au ciel.

« Cependant je suivais toujours de l'œil les deux ombres, qui passèrent à quelques pas de nous. Précisément alors la lune, se dégageant, éclaira le carrefour.

« Savone! Vitelli! je les avais reconnus.

« Je me pris à trembler, non de peur, de colère. Si le brigadier ne m'eût retenue, je crois que je me serais élancée, mais le brigadier me retint.

« Alors nous nous levâmes et nous suivîmes de loin les deux hommes en étouffant le bruit de nos pas. Savone et Vitelli n'allaient pas en ligne droite. Ils décrivaient des zigzags, comme s'ils eussent voulu dérouter la poursuite.

« A un moment, le pied du brigadier heurta une pierre.

« Les Piémontais se retournèrent. Nous n'étions pas à vingt pas d'eux. A peine eûmes-nous le temps de nous jeter derrière un tronc d'arbre.

— « Hein? fit Alessandro.

— « Quoi donc? demanda Julio.

— « Il m'a semblé entendre le bruit d'une pierre « qui roulait.

— « Poltron ! c'est le vent dans les arbres.

— « N'importe ! Si tu m'en crois, nous n'irons pas « encore cette nuit.

— « Tu es fou, nous ne pouvons pas rester plus long- « temps dans le pays. On commence à nous regarder « d'un air étrange quand nous passons dans le village. « Il faut en finir. Quand nous aurons déterré le magot, « nous déguerpirons, et bien fin celui qui nous décou- « vrira.

— « Mais si l'on nous suit ? si l'on nous épie ?...

— « Ah çà ! as-tu bientôt fini avec tes sottes terreurs? « Retourne en arrière, si bon te semble, mais alors le « trésor sera pour moi seul.

— « Allons donc ! » conclut Alessandro.

« Ils se remirent à marcher, et nous les suivîmes encore.

« Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent de nouveau ; cette fois à l'angle de la route d'Aix.

— « Nous approchons, dit Julio. Il me semble recon- « naître l'endroit. Oui, voici bien le chêne. J'ai fait une « marque ; je la sens.

— « Un instant, fit Alessandro, que je m'assure si « personne ne peut nous surprendre.

— « Par la madone de Suze ! camarade, reprit Julio, « tu étais moins craintif le 28 septembre dernier. Al- « lons ! tiens, bois un coup de rhum, ça te rendra du « cœur. »

« Et il lui passa une gourde qu'Alessandro porta à ses lèvres.

— « Ça réchauffe, dit Alessandro. J'avoue que tout à « l'heure je me sentais mal à l'aise. Le froid de la nuit, « l'inquiétude, ce que tu voudras ; mais j'aurais préféré « dormir tranquillement dans mon lit à me promener « ainsi en forêt. Maintenant, c'est différent. Attendons « seulement que la lune ait caché derrière les nuages « son grand œil louche. Quand elle me regarde, je crois « toujours voir un témoin qui déposera plus tard.

— « Que diable ! fit Vitelli en haussant les épaules, « lorsqu'on a semé, il faut récolter. Une affaire bien « menée tout de même et qui nous fait honneur, ca- « marade !

— « Mais, oui, dit Alessandro, qui se prit à rire, puis « s'arrêta soudain, comme si le bruit de sa voix eût dû « réveiller les échos endormis de la forêt. C'est moi « qui ai eu l'idée d'emporter le couteau de l'aubergiste « au moment de quitter l'auberge.

— « C'est moi qui t'ai fait la courte échelle pour « monter jusqu'au premier.

— « Et le carreau ! avec quelle adresse je l'ai détaché « et remis. On sait son métier de vitrier, camarade. Le « juge d'instruction et le procureur ont eu beau mettre double paire de lunettes, ils n'y ont vu que du feu.

— « Je te rejoins.

— « Bah ! le reste n'était qu'une misère ; l'affaire « faite, le couteau jeté au pied du lit, la ceinture dans « la cuisine, les mains propres et la porte refermée « derrière nous, envolés les oiseaux.

— « Oui, le tour a été bien joué, reprit Alessandro, « et c'est l'aubergiste qui paye les pots cassés. N'im- « porte ! il eût mieux valu que Jacques Verdier...

— « Hein ?

— « Je m'entends. Lui mort, tout le monde eût été content. Tandis que maintenant...

— « Eh bien ?

— « La fille m'inquiète. Elle a des soupçons. N'a-t-elle pas osé nous accuser en pleine audience ?

— « Quelle audace ! fit Julio en riant. Bon ! voilà la « lune qui disparaît. Passe-moi ton couteau, que je dise « deux mots au trésor. »

« Julio se baissa et commença à fouiller le sol au pied du chêne.

— « Je te dis que j'ai entendu remuer derrière nous, « reprit Alessandro d'une voix basse et étranglée par la « terreur.

— « Corpo di Cristo ! s'écria Julio, qui se releva te- « nant un petit paquet à la main. Si tu ne te trompes « pas, malheur aux curieux ! »

« En effet, une branche morte venait de craquer sous mon pied, reprit Marthe Verdier. En voyant les deux bandits s'élancer vers nous, un cri s'échappa de ma poitrine. Mais le brigadier, armant son pistolet :

— « Oh ! oh ! dit-il, les oiseaux ne sont pas encore dénichés. Un pas de plus et je vous brûle, les amis. »

« Sans doute le sentiment du danger rendit le courage aux Piémontais, car, loin de fuir, ils acceptèrent la lutte. Mais, par une manœuvre habile, ils se jetèrent l'un à gauche, l'autre à droite, en s'abritant derrière de gros troncs d'arbres, de sorte que le brigadier fut obligé de faire tête de deux côtés à la fois.

« Nous nous trouvions à découvert au milieu de la route ; nos adversaires, protégés par l'ombre de la forêt, échappaient le plus souvent à nos regards.

« Cependant, maintenus à distance par la vue du pistolet, ils n'osaient se jeter sur nous. Nous les entendions ramper comme des fauves entre les branches, épiant une occasion favorable pour nous attaquer.

« La situation devenait critique. Elle ne pouvait se prolonger.

« A un moment où il crut apercevoir un des bandits, le brigadier fit feu. La balle s'aplatit inoffensive sur le tronc d'un arbre.

— « Ah ! ah ! bien tiré, mon brave, » fit Julio en ricanant ; et, d'un bond, il fut sur nous.

« Nous étions perdus !

« Soudain une voix dans le lointain :

— « Un coup de feu ! Piquons des deux, Lamazou, « en avant !

— « A moi ! » s'écria le brigadier, qui venait de reconnaître la voix de ses anciens gendarmes.

« On entendit résonner sur la route le sabot des chevaux lancés au galop. Mais, en même temps, le brigadier tombait frappé d'un coup de poignard.

— « Tonnerre ! la partie n'est plus égale, s'écria Julio, « au large ! camarade. »

« Et les bandits se rejetèrent dans le couvert, où ils disparurent.

« Les gendarmes arrivaient.

« On releva le brigadier. Heureusement la blessure n'était pas grave, le couteau ayant glissé le long du bras et des côtes. Je la bandai avec mon mouchoir.

— « Eh bien ! papa Ducange, quel est le gredin qui « vous a mis dans cet état ? » demanda le gendarme Lamazou, très-étonné en reconnaissant son ancien chef.

« Je racontai ce qui venait de se passer, et je terminai en priant nos nouveaux alliés de se mettre sans retard à la poursuite des Piémontais.

« Bernard hocha la tête.

— « Impossible ! dit-il ; en forêt un homme à pied a « trop d'avantage sur un cavalier. Jamais nos chevaux « ne pourraient se lancer dans ces fourrés-là, la nuit « surtout.

— « Le mieux, ajouta Lamazou, est d'aller sur-le-« champ faire notre déclaration aux autorités de Gar-« danne, et demain, au jour, nous organiserons une « battue en règle. »

« J'insistai, mais le brigadier :

— « Ils ont raison, dit-il ; il faut en prendre notre « parti, le coup est manqué.

— « Voyons, vieux, reprit Lamazou, pouvez-vous « vous tenir en selle ?

— « Me prends-tu pour une poule mouillée, conscrit? fit le brigadier, qui se redressa.

— « Je sais que vous êtes un dur à cuire. Allons! « très-bien, montez en croupe derrière moi. Bernard « prendra la demoiselle. Là, voilà qui est fait. Au petit « trot, maintenant, camarade. »

« Une demi-heure après, les gendarmes nous déposaient au presbytère de Gardanne, et, comme ils nous l'avaient promis, ils se remettaient en route immédiatement pour aller donner l'alarme dans les villages voisins. »

Ici Marthe Verdier s'arrêta.

— « Eh bien ! demandai-je, le lendemain? »

— « Le lendemain, dit Ducange, deux cents paysans armés de faux, de fourches et de fusils, et soutenus par trois brigades de gendarmerie, battaient les bois de Gardanne, de Remichamps et d'Eau-Bonne. Rien, on ne trouva rien. Mais on nous apprit que deux individus, dont le signalement répondait à ceux des Piémontais, avaient été rencontrés sur la route de Marseille.

— « Eh bien?

Au carrefour de l'Étoile. Dessin de F. Lix.

— « Eh bien ! à Marseille encore, nous arrivâmes trop tard. Les bandits venaient de s'embarquer.

— « Hein?

— « Sur un navire qui avait pris la mer le matin même et qui faisait voile pour... pour... attendez-donc, pour...

— « Pour le Para, » dit Marthe.

Je ne pus réprimer un geste de surprise.

— « Au Brésil?

— « Parbleu ! reprit le brigadier, ils n'avaient pas le choix ; il fallait fuir.

— « C'est vrai ; mais que comptez-vous faire?

— « Ne vous l'ai-je pas dit? s'écria Marthe. Fût-ce au bout du monde, j'atteindrai les assassins. »

. . . . . .

Comme mon ami Pierre en était à ce point de son récit, la pendule du salon sonna minuit.

— Minuit ! dit Pierre en se levant. A quoi pensons-nous? Tout le monde est couché dans la maison ; si nous allions en faire autant?

— Pas avant que tu ne m'aies appris ce qu'il arriva de cette étrange résolution de Marthe Verdier.

— A demain ! Si tu as pris quelque intérêt au prologue, je te promets que le drame lui-même te réserve de plus vives émotions ; mais je tombe de sommeil. A demain donc, ou, comme vous dites, vous autres romanciers, la suite au prochain numéro.

CH. WALLUT.

(*La suite à la prochaine livraison*).

CHRONIQUE DU MOIS.

ALBERT GRISAR.
LA MÉNAGERIE DE M. THEOPHILE GAUTIER.

Encore une mort à ajouter à la nécrologie de 1869. Il s'agit cette fois d'un musicien charmant, d'Albert Grisar, qui, né à Anvers, avait été vite naturalisé Français par l'esprit et le talent. En musique comme en littérature, l'œuvre de l'homme c'est sa vie, et la vie de Grisar c'est *l'Eau merveilleuse, Gilles le ravisseur, les Porcherons, Bonsoir, monsieur Pantalon,* et *le Chien du jardinier,* ces partitions toutes petillantes de verve et de malice. Au milieu du firmament où rayonnent d'un éclat incomparable Rossini, Bellini, Donizetti, Auber, Hérold, l'étoile de Grisar jette une lueur plus discrète, une lueur un peu voilée, mais vive encore. En ce temps-là, l'oreille n'était pas encore habituée au tapage de l'orchestre, elle ne prenait pas le bruit pour la musique, elle aimait la mélodie simple, naturelle. Et voilà pourquoi Grisar, célèbre à son heure, est presque un inconnu pour la génération d'aujourd'hui; voilà pourquoi *l'Eau merveilleuse,* une perle, s'il vous plaît, est tombée hier à l'Athénée, et pourquoi, des six partitions que le maestro laisse, dit-on, achevées, pas une, très-probablement, ne verra le jour de rampe. Que faire à cela? Il faut être de son temps et *chanter avec les loups,* comme dit le proverbe.

Mais, après avoir salué l'esprit aimable qui nous fit passer tant d'heures délicieuses, voulez-vous que nous consacrions la fin de notre chronique à un livre signé d'un nom qui fut une des gloires du *Musée des Familles?* Ce sera un chapitre détaché de ces pages que vous avez lues plus haut et avec grand plaisir et profit, j'en suis sûr, de nos *Humbles Compagnons.* Donc naguère, pour se reposer sans doute de ses travaux de longue haleine, M. Théophile Gautier racontait à ses amis l'histoire intime de sa ménagerie. Et voici, à peu près, ce que disait l'habile écrivain :

Il était encore un tout petit enfant, lorsque, ennuyé de ne pas voir son chien Cagnotte, il obtint que sa mère achetât un vilain chien sur le Pont-Neuf. Mais la bête était cousue habilement dans la peau d'un griffon, et quand la peau fut décousue, on ne vit plus qu'une bête assez laide, il est vrai, mais charmante, et bientôt l'enfant ne songea plus qu'au nouveau venu. Puis, un beau jour, la bête mourut sans dire pourquoi.

Beaucoup plus tard, quand l'enfant fut devenu un jeune homme, il trouva dans la race canine une suite d'amis dévoués. Le premier de ces grands amis s'appelait Luther; c'était un grand épagneul blanc, moucheté de roux, bien coiffé d'oreilles brunes; il avait suivi le jeune Théophile à la barrière de Passy que sa famille habitait. La maison dominait les hauteurs du Champ de Mars, et rien ne saurait se comparer, dans la bonne ville de Paris, aux splendeurs du Trocadéro. Luther, grand chasseur, faute de perdrix, s'était adonné à la chasse aux rats, dans laquelle il faisait merveille. C'était un animal joyeux, plein de fantaisie et de fidélité. Un beau jour, quand le jeune maître eut quitté Passy pour obéir à l'instinct poétique, il advint que le bon Luther se mit en quête de son ami Théophile. Et tant et tant il le chercha, guidé par l'instinct et l'amitié, qu'il finit par le découvrir dans ce grand désert du Carrousel. Le jeune homme habitait alors avec les bohémiens ses amis : Gérard de Nerval, Arsène Houssaye et Camille Rogier, le charmant peintre. Ainsi, chaque matin, le bon Luther se précipitait sur le lit de son maître avec un jappement joyeux :

— Bonjour, Luther, comment vas-tu? Comment se portent mon père, ma mère et mes sœurs?

A toutes ces questions, Luther répondait par un frétillement de sa queue éloquente. Au bout d'une heure, il rentrait au logis, rapportant les nouvelles du jeune maître, et sa pâtée mangée, il s'étendait aux pieds de la maîtresse du logis. Le ciel lui devait une fin meilleure. Hélas! il devint soudain taciturne et morose, et pressentant les premières atteintes de la rage, il prit la fuite, et mourut sans doute en un coin, ne voulant pas attenter à la sécurité de la maison.

Celui qui remplaça Luther s'appelait Zamore. Il était de race fort mêlée et du plus singulier caractère. Il méprisait les femmes, il refusait de les suivre. En vain la mère et les fillettes entouraient Zamore des soins les plus tendres... il n'a pas daigné les remercier une seule fois. Au contraire, il adorait le père de famille, et le suivait comme un esclave, et quand celui-ci allait à la pêche (en effet, la Seine était si proche), il était accompagné de Zamore, un grand pêcheur. Zamore ne hurlait pas, il savait que le silence est l'ami de la ligne. Oui, mais quand le poisson se laissait prendre, et pour peu que le barbillon pesât quatre ou cinq livres, Zamore était content et bondissait comme un danseur de l'Opéra. Véritablement, la danse était sa vocation. Il avait assisté, dans la grande rue de Passy, aux débuts d'une troupe de chiens savants, et, très-émerveillé de ces marquis vêtus de velours, de ces marquises empanachées, il se dressa, en titubant un peu, sur ses pattes de derrière et reçut de l'impresario de la rue un grandissime coup de fouet en récompense de sa gentillesse. Eh bien, la vocation n'en fut pas découragée. Il se réveillait la nuit pour répéter les beaux pas qu'il avait vu faire, et bientôt, les ayant répétés comme un disciple, il voulut en composer à son tour. Il n'était que Vestris, il fut Mérante, et sa passion devint si forte enfin, qu'il mourut en tournoyant sur lui-même. On ne saurait douter que M. Théophile Gautier, lorsque, dans son charmant ballet de *Giselle,* il nous montrait ce pauvre diable enlevé par les Elfes impitoyables, et mourant de fatigue au bout d'une danse sans fin, ne se soit souvenu du supplice de Zamore. C'est ainsi qu'une pomme, en tombant, réveillait tant de grandes idées dans le cerveau du philosophe endormi.

Dans la maison de Théophile, aussitôt que les grandes douleurs furent calmées, le danseur du carrefour fut remplacé par un vrai marquis, très-dédaigneux, très-insolent, qui se souvenait que ses aïeux charmaient le roi Charles Ier. Ce nouveau venu s'appelait Kobold. Soit paresse ou mépris pour nous autres, il ne savait pas un mot de français; mais il chantait, en son patois, plusieurs mélodies irlandaises de Thomas Moore. On lui donnait le *la* au piano, il prenait le ton juste, et modulait avec un soupir flûté des phrases vraiment musi-

cales. Il était délicat en toute chose. Il prenait un bain parfumé chaque matin; il dormait tout le jour, et parfois il parlait en songe et disait des choses charmantes. Un des grands chagrins de Kobold, c'est qu'il ne put jamais se rendre un compte exact d'un tableau du peintre Bonnegrâce, où M. Théophile était représenté avec ses longs cheveux bouclés qui pendaient sur ses épaules. Quand il eut bien tourné autour de ce mystère, le king-charles se recoucha et dormit nonchalamment, pour nous servir d'une expression de Bussy-Rabutin, parlant de son ami le duc de Grammont.

Après Kobold le gentilhomme, on s'était bien juré de n'avoir plus désormais que des chats, ces bêtes charmantes et qui sentent bon. Mais par hasard, un marchand de verres cassés longea la maison de Passy, et dans la voiture était couché misérablement un jeune chien de quatre ou cinq mois, qui semblait triste et découragé.

— Monsieur, disait le marchand, vous me feriez grand plaisir si vous aviez compassion pour ce petit malheureux que je vais noyer tout à l'heure. Il s'est cassé la patte et ses maîtres n'en veulent plus.

A ces mots, voici le bon Théophile qui prend l'animal et le guérit de son mieux. Il s'appelait Dache. C'était un vrai gamin de Paris; il n'était pas beau, mais sa physionomie étincelait de verve et d'esprit. Il comprenait toute chose aussi bien qu'un membre de l'Académie des sciences. Il roulait de grands yeux, retroussait ses babines, et riait en montrant ses dents blanches. Il parlait même, et, pour peu que l'on eût appris son langage, il priait, il se fâchait, il grognait, il murmurait. Si par hasard il voulait japper :

— Tout beau! maître Dache, lui disait-on, cela c'est aboyer, ce n'est pas parler. Est-ce que vous seriez un animal, par hasard?

Aussitôt maître Dache courbait la tête et se taisait. Son courage le perdit. Il s'attaquait, furieux, aux plus grosses bêtes. Un chien de Terre-Neuve, son voisin, qu'il avait harcelé trop souvent, perdit patience et lui brisa les reins d'un coup de patte. Ainsi mourut Dache le grimacier et le héros.

Pour cette fois, Théophile renonça à ces bêtes, dont la fin était si funeste, et décidément les chats l'emportèrent dans l'estime et dans l'amitié du célèbre feuilletoniste. Il disait que les chats sont des tigres bourgeois amis de l'homme; ils ne flattent personne; ils veulent être aimés pour eux-mêmes. Mme Théophile eut l'honneur d'être la première adoptée. Elle était rousse, à poitrail blanc, le nez rose et les prunelles bleues. Ils vivaient ensemble, elle et lui, dans une intimité tout à fait conjugale. Elle suivait le maître au jardin; elle dormait sur le bras de son fauteuil. A dîner, elle prenait souvent, de sa patte délicate, le morceau que Théophile portait à sa bouche.

Elle était fort ignorante et très-circonspecte. Un jour elle entrevit un perroquet parfaitement immobile sur son bâton.

— Il faut, se dit-elle, que ce soit un poulet vert.

Le lendemain l'idée poulet étant revenue, elle voulut savoir le goût d'un poulet vert, et, s'approchant, la tête basse et le ventre à terre, elle allait dévorer sa proie... Le perroquet comprit l'embûche, et, d'une voix sourde, assez semblable à celle de Joseph Prudhomme, il prononça très-distinctement :

— As-tu déjeuné, Jacquot?

La foudre en ce moment fut tombée aux pattes de Mme Théophile, elle n'eût pas causé une plus grande épouvante. Or l'instant d'après, comme elle cherchait à se remettre :

— Et de quoi? du rôti du roi, continua le perroquet.

La physionomie effarée de Mme Théophile exprima clairement :

— Ce n'est pas un perroquet vert, c'est un homme.

Et voilà comment le perroquet fut sauvé. Il devint désormais pour Mme Théophile un sujet d'admiration et de respect.

Cette délicate et charmante bête adorait les parfums; le vétiver des cachemires la jetait dans l'extase. Elle aimait la musique, et si la chanteuse chantait faux, elle lui fermait la bouche avec la patte. Or, quand M. Théophile Gautier, par la grâce de son talent, fut devenu un des maîtres de l'Opéra, il voulut faire engager la chatte blanche, et le directeur ayant appris la haine de Mme Théophile pour les voix fausses :

— Je ne veux pas, dit-il, d'une bête qui a plus d'esprit que moi.

Il y avait une fois, dans cette même hospitalière maison pleine de féeries, un chat nommé don Pierrot de Navarre. Il avait toute la gravité d'un chevalier de Calatrava. Son coussin était à côté du feu, à la meilleure place, et sa grande joie était de se mêler à la conversation de tous ces gens d'esprit qui venaient s'asseoir au foyer du maître. Don Pierrot de Navarre était tout oreilles si l'on parlait de Lamartine ou de Victor Hugo, ses amis; mais pour peu qu'il fût question de quelque écrivain médiocre, il disait dans son patois :

— C'est assez! taisez-vous! Est-ce qu'on parle de ces hommes-là?

Il aimait aussi les bons livres, et si le livre était ouvert, il se couchait au beau milieu de la page et retournait les feuillets avec ses griffes. A ce bel exercice, il finissait presque toujours par s'endormir.

— Voilà ce que c'est que de lire un roman moderne, disait Gautier.

Plus d'une fois il suivit l'exemple de son chat. Don Pierrot de Navarre attendait toujours que son maître fût rentré pour s'endormir, et quand le bon Théophile était couché, c'étaient des tendresses et des embrassements à n'en pas finir.

Sur l'entrefaite, une révolution s'était fait sentir dans l'existence de don Pierrot de Navarre. Il était devenu vieux; Mme Théophile n'était plus jeune, et paisiblement l'un et l'autre, ils étaient étendus sur le sable au soleil du jardin, lorsqu'on apporta dans leur maison deux jolis rats blancs de Norwége, ornés de deux yeux roses les plus jolis du monde. On leur bâtit tout d'abord une espèce de maison en fil de fer avec deux escaliers intérieurs qui menaient aux chambres hautes, et sitôt qu'ils furent apprivoisés (ce qui ne fut pas long) ces gentilles bêtes devinrent, au même titre que les deux chats, commensaux du logis. Elles allaient et venaient à leur aise, et tantôt dans la poche des maîtres, tantôt sur leurs épaules; au dessert sur la table, où les attiraient les noix, les noisettes et les raisins secs Elles étaient la joie et la gaieté de toute la famille. Et, comme la rate et le raton étaient heureux, ils eurent beaucoup d'enfants (cela se passe ainsi dans les contes de fées), et ces enfants, aussi gais que père et mère, allaient à leur gré tout le jour; le soir venu, chacun rentrait à Ratopolis. Souvent même, pour abréger le chemin, ces intrus sans reproche et sans peur passaient sur le corps de don Pierrot de Navarre.

Ils eurent une fin malheureuse et solennelle : un soir de l'été brûlant, par un grand orage, ils s'étaient réfugiés sous un vieux chêne, et le tonnerre en tombant anéantit toute la famille.

Ici finit l'histoire de la dynastie blanche. A son tour, don Pierrot mourut de langueur. La phthisie et la fièvre eurent bientôt vaincu cette forte nature. En vain on le mit au lait d'ânesse... Hélas ! ses heures étaient comptées et son ronron allait diminuant toujours :

Fatal oracle d'Epidaure,
Tu l'as dit : les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.

M. Théophile Gautier. Dessin de H. Rousseau.

Trois chats noirs eurent bientôt rempli le vide des rats et des chats blancs. Enjolras, le premier, avait l'attitude et la majesté d'un tragédien. Une épaisse crinière, une longue floche de poils au bout de la queue, étaient les insignes d'Enjolras le tragédien, Talma, s'il vous plaît.

Tout au rebours, l'ami Gavroche était un cabrioleur insigne, et riait du rire même de Monrose le père. C'était, au reste, un grand coureur, ce Gavroche, et aussi un bon enfant. S'il rencontrait de pauvres hères de sa caste, il les menait à la cuisine et leur prodiguait les trésors de sa pâtée. Il fallait voir ces affamés, contents de la mangeaille, et tremblant qu'une servante impitoyable ne les chassât de cette ripaille.

CH. WALLUT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES ET VOYAGES.

MARTHE VERDIER [1].

L'embouchure de l'Amazone. Dessin de E. de Bérard.

VI. — LE ROI DES FLEUVES.

On devine facilement si j'avais hâte de connaître le dénoûment d'une histoire qui débutait d'une si dramatique façon.

Précisément le lendemain il tombait une de ces petites pluies fines qui interdisent toute promenade. Je n'avais donc rien de mieux à faire que d'écouter.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Quand, après le déjeuner, nous nous retrouvâmes au salon, mon ami Pierre s'exécuta de bonne grâce.

— Tu comprends, dit-il, que mon premier soin fut d'écrire au garde des sceaux et de lui adresser un mémoire détaillé sur tous les faits qui s'étaient passés et qui me paraissaient mettre en pleine lumière l'innocence de Jacques et la culpabilité des Piémontais. Mon ministre me répondit qu'il ne pouvait rien contre une décision judiciaire qui avait force de loi, à moins, ajoutait-il, que l'arrestation de Vitelli et de Savone ne permît la révision du procès. Et pour faciliter cette arrestation, il m'envoya une autorisation d'extradition, visée par la légation brésilienne.

Ce n'était pas là précisément ce que j'espérais, et j'essayai encore de détourner Marthe de son généreux dessein. Elle resta inébranlable.

Alors, en désespoir de cause, j'essayai du moins de lui venir en aide. Je lui donnai des lettres de change et de recommandation pour mes correspondants dans les principales villes du Brésil; j'arrêtai son passage et celui du brigadier sur le clipper *le Mazeppa*, à destination de Para; enfin je persuadai à Marthe de prendre des habits d'homme. Il me semblait que sous ce costume elle dût courir moins de dangers. La pudeur de la jeune fille protesta bien un peu, mais elle finit par se rendre à mes arguments. Sa grande taille, son teint pâle, ses traits virils prêtaient à l'illusion, et la première fois que je la vis avec sa blouse de drap gris, flottante et serrée à la taille, son large pantalon, son petit chapeau de paille légèrement incliné sur l'oreille et ses cheveux coupés (c'était le seul sacrifice que Marthe regrettât), volontiers je l'eusse prise pour un jeune ouvrier accomplissant son tour de France.

Le Mazeppa mit à la voile le 13 janvier. Le navire qui avait emporté les Piémontais était parti le 31 décembre. Il avait donc une avance de quatorze jours.

J'allai installer Marthe et son compagnon à bord, je choisis moi-même leurs cabines, je les recommandai au capitaine Mesnard, brave et digne marin qui est de mes amis; je leur fis promettre, une fois encore, de me tenir au courant de tout ce qui leur arriverait, et ne les quittai que lorsque le clipper appareilla.

Une heure après, du haut de la jetée, je leur envoyais un dernier adieu.

Qu'allaient-ils devenir? Quel sort Dieu réservait-il à leur généreuse entreprise? Telles étaient les questions que je me posais en rentrant chez moi, et, je dois le dire, je ne pouvais me défendre d'une pénible et douloureuse inquiétude. Au bout de cinq mois, je reçus un manuscrit daté de Rio.

Ici Pierre s'interrompit, et, ouvrant un portefeuille qu'il avait pris dans la bibliothèque, il en tira une liasse de papiers un peu jaunis par le temps.

— Ce manuscrit, reprit-il, le voici. Il contient le détail des événements qui vont suivre. Ce n'est donc plus moi qui prendrai la parole, c'est l'héroïne elle-même. Rassure-toi, tu ne perdras rien au change. Je ne te donne pas ce récit pour une œuvre littéraire parfaite en tous points. Sans doute nos romanciers en vogue auraient su mieux ménager les péripéties et les émotions; mais Marthe, malgré l'humilité de sa condition, était une fille instruite, intelligente, une imagination vive; et sa situation personnelle, jointe à l'exactitude des peintures et des détails de mœurs, prête à sa narration un intérêt que tu ne saurais méconnaître. Sur ce, je commence.

Et Pierre lut :

« Rio-Janeiro, 17 avril.

« Monsieur et ami,

« Vous m'avez demandé l'histoire de mon voyage et je vous l'ai promise. A mon départ, si j'eusse pu deviner que cette histoire allait prendre les proportions d'un roman, et quel roman! certes, je ne me fusse pas engagée. Songez-y donc! En deux mois nous avons franchi la distance qui sépare l'Amazone de Rio, à travers des territoires inconnus et des tribus plus cruelles que les tigres des forêts; nous avons eu à lutter contre toutes les forces ennemies de la nature; dix fois nous avons vu la mort en face.

« Aujourd'hui nous sommes à Rio, nous reposant de nos fatigues passées. Le navire qui doit nous ramener en Europe ne partira que dans un mois. Je profite de ce temps pour remettre un peu d'ordre dans les notes que j'ai prises toutes les fois que j'ai pu le faire. Je complète ces notes par mes souvenirs, car vous comprendrez facilement, en lisant mon récit, que trop souvent les circonstances ne m'ont pas permis de continuer le journal de mon voyage.

« Je ne vous parlerai pas longuement de notre traversée. Favorisée par un temps magnifique, elle n'a guère offert de ces incidents qui méritent d'être rapportés. M. Mesnard, à qui vous aviez confié mon secret (je vous en ai bien voulu les premiers jours, je vous en remercie maintenant), M. Mesnard n'a cessé de me témoigner des égards qui ont rendu ma situation moins difficile au milieu d'un équipage assez grossier de sa nature et de passagers désœuvrés. Grâce à lui, personne ne s'est douté que M. Georges Sauton s'appelait, il y a deux mois encore, Marthe Verdier. Du reste je me tenais à l'écart, j'évitais de me mêler aux conversations. Tout d'abord on s'étonna bien un peu de ma réserve, bientôt on cessa d'y faire attention et l'on me laissa tranquille. C'est tout ce que je demandais. Quant à mon ami le brigadier, je dois avouer que la mer ne lui convenait pas et qu'il eut quelque peine à s'y accoutumer. Quand je le voyais chaque matin pâle et défait, ne mangeant plus ou dissimulant une grimace significative, j'avais comme un remords d'avoir associé cet excellent homme à mon entreprise; mais si je hasardais la moindre allusion à son dévouement, toujours la même réponse me fermait la bouche :

— « C'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le ré-
« parer. »

« Le 19 avril, à cinq heures du matin, nous étions encore enfermés dans nos cabines, lorsque le matelot de vigie cria :

— « Terre! terre! »

« A ce mot magique tous les passagers montèrent sur le pont, et, l'instant d'après, tous les regards se dirigeaient du côté que le capitaine nous désignait.

« Mais il fallait avoir des yeux de marin pour apercevoir la côte américaine, qui ne dessinait qu'une ligne imperceptible à l'horizon. Cette côte basse et marécageuse pouvait aussi bien passer pour un nuage que pour une terre.

« Comme j'exprimais mes doutes à M. Mesnard :

— « Nous sommes par le travers de l'Amazone, me
« répondit-il. Voyez ces larges taches jaunâtres qui
« envahissent le flot vert de la mer. *Le Mazeppa* va les
« atteindre. Ce n'est plus de l'eau salée, mais de l'eau
« saumâtre; dans un instant ce sera de l'eau douce. »

« En effet, il fit tirer un seau le long du bordage et je pus constater qu'il avait raison.

— « L'Amazone porte une telle masse d'eau à la mer, « reprit le capitaine, que ce n'est pas l'Océan qui pé- « nètre dans le lit du fleuve, c'est le fleuve qui refoule « l'Océan. On ne trouverait pas dans l'univers entier « un second exemple d'un pareil phénomène, et c'est « ce qui a valu sans conteste à l'Amazone le surnom de « *Roi des fleuves.* »

« Nous avions mis la cape à l'ouest, et *le Mazeppa*, poussé par une assez forte brise venant du large, s'avançait rapidement.

« Bientôt les mouettes blanches, les mauves grisâtres et les frégates aux ailes noires ne nous laissèrent plus aucun doute sur le voisinage de la terre. Peu à peu la côte du Brésil émergea du sein des eaux et grandit à l'horizon. Déjà nous pouvions distinguer les grands arbres séculaires qui projetaient leur ombre immense sur les flots. Quelques-uns de ces arbres paraissaient à moitié inondés par la mer. Comme j'en faisais la remarque au capitaine :

« — Ce sont des palétuviers ou mangliers, me dit-il en « me passant sa lunette. Vous pouvez les voir étagés « par rangs de taille, les plus petits, c'est-à-dire les « jeunes, en avant; les plus vieux, ou les plus grands, à « l'arrière-garde. Arbres étranges! Ils gagnent sans « cesse sur la mer et prolongent la rive américaine en « retenant entre leurs racines la vase et les détritus « que charrient les fleuves. Pendant vingt heures sur « vingt-quatre ils vivent sous l'eau, pendant quatre « heures seulement ils voient le soleil et respirent. Cela « leur suffit pour pousser en avant leurs bataillons « pressés jusqu'au jour où la colère de l'Amazone ou « de l'Océan les balaye à leur tour et rend à la mer « ses anciennes limites. Ici des lieues entières de « plage se forment et disparaissent du matin au soir, « apportées ou emportées par une marée ou par une « crue. En un an, une forêt de palétuviers couvre le ri- « vage nouveau, en un jour, le flot renverse cette bar- « rière impuissante. »

« Cependant nous étions entrés en rivière, bien qu'on pût encore se croire en plein Océan, tant les rives paraissaient éloignées l'une de l'autre.

— « Et pourtant, continua M. Mesnard, tout en sur- « veillant la marche du clipper, ceci n'est qu'un des « deux bras de l'Amazone, celui de Para, le plus large, « il est vrai, mais non le plus important. La terre que « vous apercevez sur notre hanche de tribord est l'île « de Marajo ou de Johannès, qui n'a pas moins de cent « quatre-vingts lieues de tour. De l'autre côté passe le « bras septentrional, qui a longtemps appartenu à la « France. Ce sont nos compatriotes qui ont jadis jeté « les fondements de la forteresse de Macapa, qui donne « son nom à cette branche de l'Amazone. »

« Peu à peu les palétuviers deviennent plus rares, remplacés par d'autres arbres, les palmiers, les mangubeiras et surtout les grands roseaux mucus-mucus.

« Depuis une heure déjà les deux rives se rapprochent, resserrées par des îles nombreuses qui s'éparpillent sur la vaste étendue d'eau. A vrai dire, l'Amazone est bien unique en son espèce; à peine distingue-t-on le courant; on croirait plutôt le flot d'un océan que l'écoulement d'un fleuve.

« De chaque côté de nous s'ouvrent d'immenses prairies que l'Amazone doit submerger au temps des grandes crues. Dans ces prairies, des troupes de buffles sauvages, à moitié cachés dans les hautes herbes, regardent, étonnés, mais non effrayés, le navire qui trace son sillon sur la plaine liquide. Puis apparaissent de vastes forêts vierges, aux sombres profondeurs, dominées par l'élégant palmier assahy que couronne un panache de feuilles légères. De temps à autre, une maison avec son toit de paille qui penche et surplombe sur une galerie ouverte. Le panorama change de nouveau. Les prairies succèdent aux forêts, les forêts aux prairies, mais le spectacle reste toujours aussi beau, aussi grandiose. Sous les tropiques, la chaleur et l'humidité constante du sol développent une vie végétale dont notre vieux monde ne peut donner une idée. Ici les herbes d'Europe deviennent des plantes, les plantes des arbustes, les arbustes des géants.

« Du reste, pas de montagnes à l'horizon, pas même de berges au fleuve: des rives basses, du sable ou de la vase, un pays plat et uni.

« *Le Mazeppa* court, rangeant le bord. A trois heures nous laissons sur notre gauche Vigia, dont les maisons blanches et rouges se dessinent entre les arbres. Vers cinq heures, la marée cesse de monter, et le capitaine fait mouiller, pour ne pas être ramené à la haute mer par le courant. D'ailleurs, à l'équateur, la nuit vient vite, et sans pilote il est imprudent de naviguer dans les ténèbres, au milieu des îles et des bancs de sable.

« Bientôt le soleil se couche derrière les grands arbres du rivage. La chaleur intolérable du jour fait place à une douce fraîcheur; la brise nous apporte les âcres senteurs de la mer.

« Plutôt que de descendre dans ma cabine, je résolus de rester sur le pont du *Mazeppa*. D'ailleurs, si près de toucher au but, le sommeil fût-il venu me visiter? Sur cette terre que je ne voyais plus, mais que je devinais encore à travers les ombres de la nuit, n'allais-je pas me retrouver face à face avec les assassins qui m'avaient échappé une première fois.

« Cependant la solitude commençait à se peupler de bruits confus qui traversaient l'espace. Parmi ces bruits, on distinguait les cris rauques et les hurlements formidables des guarribes ou singes hurleurs, qui couraient et sautaient sur les branches.

« Cependant l'absence de pilote ne laissait pas de préoccuper le capitaine. Bien qu'il ne fût pas à son premier voyage sur l'Amazone, ou peut-être parce que l'expérience lui avait enseigné la prudence, M. Mesnard ne quitta pas de toute la nuit la dunette du *Mazeppa*.

« Au matin, quand l'aube blanchit l'horizon, il promena sa lunette sur tout le cours du fleuve. Aucun pilote n'était en vue.

— « La mer va monter, dit M. Mesnard, nous devrions « être en route ; je ne puis pourtant pas gagner le Para « sans pilote.

— « Courons-nous quelque danger? demandai-je.

— « Non ! pourvu que nous ne soyons pas pris en « travers par la *pororoca*.

— « La *pororoca?*

— « Regardez ! reprit le capitaine en me montrant « une large frange d'écume qui semblait fermer l'em- « bouchure du fleuve. Par bonheur, nous avons le « temps, ajouta-t-il entre ses dents. »

« Puis, prenant son porte-voix :

— « Appareillez, fit-il; trois hommes au cabestan; « renversez la barre. »

« Ces ordres s'exécutent en un clin d'œil, et *le Mazeppa* évolue sur lui-même.

« Pendant ce temps, la ligne d'écume se rapproche et grossit d'instant en instant. Bientôt ce n'est plus une vague, mais bien une montagne d'eau de quinze pieds d'élévation qui s'avance vers *le Mazeppa* avec une vitesse incalculable, brisant tous les obstacles, déracinant des rangées entières de mangliers qu'elle emporte ensuite dans son élan furieux. Soudain un bruit effroyable, pareil à celui d'un tonnerre dix fois répété par l'écho, nous annonce que la *prororoca* arrive. *Le Mazeppa* présentait alors le cap à la haute mer. M. Mesnard s'était placé lui-même à la barre.

« La lame n'est plus qu'à quelques pas de nous. On dirait une muraille liquide qui va nous engloutir en s'effondrant sur nos têtes. Les cœurs sont serrés par une mortelle inquiétude ; deux ou trois femmes se sont évanouies ; seul, le capitaine a conservé son sang-froid. Sa voix claire et vibrante domine le fracas du fleuve.

« Voici la lame! L'avant du *Mazeppa* plonge dans le flot, puis le navire se redresse, soulevé comme un fétu de paille. Une seconde lame, puis une troisième! Et soudain nous flottons dans une eau relativement calme, tandis que la vague court à l'arrière et remonte l'Amazone sans avoir rien perdu de son impétuosité.

« Tout cela avait duré quelques secondes à peine.

— « Allons ! c'est fini, dit M. Mesnard en quittant la « barre, nous en sommes quittes pour la peur. »

« A son air tranquille, je comprends que le danger est passé. Chacun se rassure et entoure le capitaine pour lui demander l'explication du terrible phénomène.

— « Le flot, répond M. Mesnard, en pénétrant dans « une baie dont le fond va en se rétrécissant, éprouve « toujours un mouvement d'ascension très-marqué. « S'il rencontre devant lui un obstacle, tel que le cou- « rant d'un grand fleuve, il en résulte une lutte d'au- « tant plus vive que les forces opposées sont plus re- « doutables. Le flot, une première fois repoussé, revient « à la charge, les vagues montantes s'accumulent, se « massent, se précipitent et s'installent enfin victo- « rieuses dans le lit du fleuve. Ce phénomène a reçu « des noms divers. Selon les pays, on l'appelle *barre*, « *mascaret*, *prororoca*. Au temps des syzigies, dit le « voyageur La Condamine, deux minutes suffisent à la « mer pour parvenir dans l'Amazone à une hauteur « qu'elle n'atteint d'ordinaire qu'en six heures. Vous « comprenez par là les ruines terribles que la *prororoca* « doit semer sur les rives du fleuve et les dangers « auxquels sont exposés les navires à l'ancre ou pré- « sentant le flanc à la lame. — Eh ! mais, je ne me « trompe pas, ajouta le capitaine, voilà mon pilote qui « se décide à venir à bord. Le coquin aura préféré « nous laisser courir seuls les risques de la *prororoca*. »

« En effet, une barque venait de quitter une des anses du rivage et, déployant une voile latine, se dirigeait vers *le Mazeppa*. C'était bien la plus singulière embarcation qu'on pût voir, un radeau plutôt qu'une barque, un assemblage de troncs d'arbres à peine équarris que le flot balayait à chaque lame. Trois hommes la montaient, un mulâtre et deux Indiens. Pour la première fois que je rencontrais ces types nouveaux pour moi de l'espèce humaine, je fus frappé du caractère particulier de la physionomie. Les cheveux sont courts, la figure large, d'un rouge d'acajou clair, l'œil petit, noir, intelligent. Tous trois, le mulâtre et les Indiens, portaient le même costume, extrêmement primitif, un pantalon rougeâtre qui s'arrêtait au milieu du mollet ; le reste du corps était nu.

« Cependant le mulâtre monte à bord, tandis que ses deux compagnons regagnent la rive dans leur *jangada*. C'est le nom que porte au Brésil cette espèce d'embarcation. M. Mesnard, qui parle le portugais comme sa langue maternelle, installe le pilote à la barre, et, quelques instants après, *le Mazeppa*, évoluant de nouveau, remonte le fleuve et reprend sa marche vers le Para, à travers le méandre des îles et des bancs de sable.

« A trois heures, la ville nous apparaît enfin avec sa ceinture de bananiers et de cocotiers, ses maisons rouges et blanches, ses hauts clochers inondés de lumière. Nous rangeons par bâbord le petit fortin qui s'élève sur un îlot et nous allons mouiller à l'autre bout de la baie qui règne devant le Para.

« Chacun des passagers a hâte de descendre à terre. Mais nous devons auparavant recevoir la visite des employés de la santé, de la police et de la douane. Or ces messieurs n'aiment sans doute pas à se presser, car il est sept heures, la nuit tombe et nous n'avons pas encore entendu parler d'eux. Nous ne débarquerons donc que demain. »

VII. — DE PARA A SANTAREM.

« Une fâcheuse nouvelle nous attendait au Para. Les Piémontais ont bien débarqué ici. Mais, après deux jours de repos, ils ont loué une barque et se sont mis à remonter le fleuve.

« Où vont-ils? Personne n'a pu me le dire. Peut-être à Santarem, sur le haut Amazone, peut-être même à Manaos. Quoi qu'il en soit, je le saurai. Où ils iront, j'irai. J'ai engagé ce matin deux Indiens Muras qui consentent à nous mener, le brigadier et moi, où nous voudrons, à raison de cinq mille reïs (quinze francs) par jour. Je viens de faire transporter nos bagages, nos armes et quelques provisions dans leur *montaria*. C'est une espèce de barque pourvue à l'arrière d'une tente en bambou que recouvre une toile grossière. Nous aurions pu prendre passage sur le bateau à vapeur qui fait un service régulier du Para à Manaos ; mais la nécessité de nous arrêter à chaque station, pour aller aux informations, nous oblige à renoncer à ce mode de locomotion plus facile et moins coûteux.

« N'attendez pas de moi une description détaillée du Para, qu'on appelle aussi Santa Maria de Bélem. La ville n'offre par elle-même d'autre particularité remarquable que la réunion de toutes les races indigènes. Le nègre, le métis, l'Indien Mura ou Mundrucu forment le fond de la population. La France, l'Angleterre, les États-Unis comptent ici quelques rares représentants. Quant aux Brésiliens proprement dits, descendants dégénérés des anciens conquérants, c'est bien le peuple le plus paresseux et le plus indolent qu'on puisse voir. Avec les merveilleuses richesses qui l'entourent, mines, forêts, vastes prairies, terres fécondes, avec ces fleuves immenses, grandes routes ouvertes de l'intérieur à l'Océan, le Brésilien eût pu faire de son pays le premier empire du monde. A quoi bon? Ne vaut-il pas mieux, pense-t-il, dormir pendant la chaleur du jour, se lever le soir pour aller au bal ou au jeu, laisser aux étrangers le commerce, aux esclaves le travail, et mener joyeusement la vie sous ce beau ciel sans nuages?

« Tandis que le *squatter* du Nord défriche, bâtit,

creuse, nivelle, arrose, ensemence, marque enfin sa forte empreinte sur le sol et ouvre chaque année des mondes nouveaux à la civilisation, le colon du Sud, hôte d'une heure, naît, vit et meurt, insoucieux et calme, esclave de la nature dont il pourrait être le maître.

« Est-ce le génie particulier des races, est-ce la différence des climats qui explique ces dissemblances profondes ? Je laisse à d'autres le soin de résoudre le problème ; je me demande même pourquoi j'ai soulevé cette question, car mon esprit est ailleurs : depuis que j'ai mis le pied sur la terre du Brésil, il me semble que je ne m'appartiens plus, qu'une force inconnue me pousse en avant.

« Grâce à votre recommandation, il m'a été assez facile d'obtenir une audience du gouverneur de la province ; il m'a reçue avec bonté, et, quand je lui eus raconté ce qui m'amenait au Para :

— « Je sais, a-t-il dit, que l'Europe nous envoie plus « souvent ses bandits que ses honnêtes gens. Nous avons « assez de ce système, et si je puis vous aider à mettre « la main sur vos deux Piémontais, c'est vous qui nous « aurez rendu service. Donc voici des lettres pour toutes

Le Para. Dessin de E. de Bérard.

« les autorités de la province, qui leur enjoignent de « vous prêter aide et assistance. »

« Vous jugez si je suis sortie de l'audience, heureuse et triomphante.

« Le lendemain nous étions en vue de la grande île de Carnapijo que couvre une herbe épaisse et forte. Dès dix heures du matin, le chaleur devenant étouffante, nous avons été heureux de trouver un asile sous la tente de la montaria. Notre embarcation marche à la pagaie et à la voile. La marée, qui se fait sentir jusqu'à deux cents lieues de l'embouchure de l'Amazone, rend le travail des Indiens assez facile. Depuis hier nous naviguons dans un véritable parterre de fleurs. Les rives elles-mêmes disparaissent sous l'épais manteau des plantes aquatiques qui s'avancent jusqu'au milieu du fleuve ; mais le courant charrie de nombreux troncs d'arbres qui sont pour nous un danger permanent.

« Nous venons d'être témoins d'un spectacle émouvant. Nous hissions la voile et nous quittions le rivage. La nuit n'était pas encore tombée, mais ses premières ombres s'allongeaient déjà sur la rivière. Tout à coup, d'un bouquet de cocotiers, à quelques longueurs de rame de la montaria, nous voyons s'élancer un cerf superbe. L'animal s'arrête un moment comme incertain du parti qu'il doit prendre, puis il se lance dans le fleuve. Presque au même instant, un fauve dont nous ne pouvons distinguer l'espèce paraît sur la rive et se précipite à son tour dans les flots. Tous deux fendent le courant en ligne droite.

— « Un jaguar, » dit un de nos Indiens à voix basse.

« Le brigadier a saisi sa carabine et se tient prêt à faire feu.

« Cependant le fauve se rapproche de sa proie. Il bondit sur l'eau plutôt qu'il ne nage. La moitié de son corps émerge. Le cerf essaye vainement de fuir, nous entendons sa respiration haletante ; l'intervalle qui le sépare de son ennemi diminue d'instant en instant.

« Il est perdu ! Mais non ! A quelque mètres au-dessous du jaguar, une tête plate et hideuse vient soudain de sortir de l'eau, elle a saisi le chasseur par une patte de derrière.

« Le jaguar se retourne et pousse un hurlement de douleur. A son tour de se défendre. Avec ses griffes il essaye d'aveugler son adversaire, mais le caïman, car c'en est un, se dérobe en plongeant ; sans lâcher prise, il entraîne le jaguar. Un dernier effort les ramène l'un et l'autre à la surface. L'eau s'agite quelques secondes sous les coups des deux ennemis, puis tout disparaît de nouveau et le fleuve reprend son imposante immobilité, pendant que le cerf gagne la rive d'une île voisine.

« Vous vous tromperiez fort si vous nous croyiez perdus dans un pays sauvage. Les bords de l'Amazone constituent une région relativement civilisée. Les Indiens que nous avons vus jusqu'ici ne sont pas ces sauvages féroces et anthropophages que les voyageurs se plaisent parfois à nous présenter, mais, là plupart du temps, de pauvres diables fort doux et très-hospitaliers. La conviction que nous appartenons à une race supérieure les a depuis longtemps façonnés au respect et à l'obéissance. On prétend, il est vrai, qu'en pénétrant dans l'intérieur des terres, nous pourrions bien rencontrer des tribus moins faciles et plus farouches. Dieu veuille que nous n'en fassions pas l'épreuve !

« Nous sommes toujours sur la trace d'Alessandro et de Julio ; les voyageurs sont assez rares sur l'Amazone, pour qu'on les reconnaisse facilement à leur signalement. Par malheur, ils paraissent conserver leur avance.

« Après avoir dépassé l'île de Carnapijo, nous rencontrons le rio Tocantins, qui apporte au *Roi des fleuves* le tribut de ses eaux. Puis nous nous engageons dans un dédale de canaux qui doivent nous ramener à la branche septentrionale de l'Amazone, en contournant la grande terre de Marajo.

« A mesure que nous avançons, la végétation se modifie sensiblement. Les forêts sont plus épaisses encore, s'il se peut, mais les arbres moins élevés. Rien de merveilleux comme cette double muraille de verdure qui ferme l'horizon à droite et à gauche ; parfois, à travers une échappée, on aperçoit deux ou trois cabanes groupées sur le rivage. Ici un Indien est occupé à sa récolte de caoutchouc, qu'il obtient en incisant l'arbre qui produit la gomme. Là, c'est un autre Indien qui se livre à la pêche. Dans une anse où le courant forme un remous, il a d'abord mêlé à l'eau le suc d'une plante vénéneuse ; puis, armé d'une longue perche, il fouille le dessous des racines qui plongent dans le fleuve, pour forcer le poisson à fuir vers le milieu de la baie. Au bout de quelques instants, le poisson asphyxié monte à la surface, se retourne sur le ventre et flotte sans mouvement. L'Indien n'a plus alors qu'à le ramasser avec la main, et bientôt son canot est plein.

« Voici Breves, une bourgade composée de quinze ou vingt maisons. Nous descendons à terre pour renouveler nos provisions. Deux jours après nous sortons enfin des canaux et l'Amazone déploie de nouveau devant nous sa nappe immense.

« A notre gauche nous laissons Gurupa, au confluent du rio Xingu, dont les eaux bleuâtres courent parallèlement aux flots boueux de l'Amazone, mais sans s'y mêler. A notre droite s'élèvent les premières collines que l'on rencontre en remontant le fleuve. Ce sont les collines d'Almeyrin. On les dirait coupées carrément à leur partie supérieure, et il semble que la main de l'homme les ait nivelées et séparées les unes des autres, tant les arêtes paraissent nettes et régulières.

« Voici Monte Allegre, à l'embouchure du rio Gurapatuba. Je ne sais ce qui a valu à la petite ville ce nom de bon augure. Ses maisons sont basses et mal bâties. Au milieu de la place publique se dressent les quatre murs d'une cathédrale commencée, il y a quarante ans, et encore inachevée ; les vaches paissent l'herbe dans les bas côtés de l'église. Autour de la ville, une forêt sombre, des prairies marécageuses, un sol de sable.

« Devant Monte Allegre, nous sommes assaillis par une véritable tempête accompagnée d'une pluie diluvienne qui dure toute la journée. Les Muras sont occupés à vider la montaria. L'eau nous gagne et menace de gâter nos provisions. Je suis vivement contrariée de ce contre-temps, nos derniers renseignements nous ont appris que les Piémontais ont passé la nuit d'hier à Monte Allegre, et peut-être avec un peu de diligence eussions-nous pu les rejoindre le lendemain, mais les Indiens sont gens paresseux et apathiques ; les promesses ne produisent sur eux guère plus d'effet que les menaces. J'ai cru même m'apercevoir que la probité n'était pas leur vertu dominante. Plusieurs objets ont déjà disparu. En outre, la tempête d'aujourd'hui me prouve que nous sommes encore dans la saison des pluies. Le fleuve monte, insensiblement, il est vrai, mais il monte. Cette crue rendra notre navigation plus difficile.

« Le lendemain, nous apercevons la ville de Santarem, assise sur un petit promontoire au confluent du rio Tapajoz. Le paysage est charmant, encadré par un arrière-plan de collines qui se perdent vers l'est. Nous descendons à terre et nous allons visiter l'église qui fait face à la plage.

« En sortant du saint lieu, nous rencontrons sur la place une foule nombreuse, particulièrement composée de femmes et d'enfants. La plus grande animation règne dans les groupes. Quelques hommes désignent du doigt une espèce de pirogue indienne qui remonte le rio Tapajoz et va disparaître à un coude que fait le fleuve.

« Malheureusement la distance ne nous permet pas de distinguer l'équipage de cette pirogue, et nous allons rejoindre notre montaria échouée sur la plage, lorsque j'entends derrière moi une voix qui dit en français :

— « Ce sont les étrangers. »

« Je me retourne vivement.

« Il faut avoir vécu sur la terre étrangère pour comprendre le bonheur qu'on éprouve à entendre la langue de son pays. Et puis ces mots : *les étrangers*, avaient éveillé en moi comme un secret pressentiment.

« Celui qui venait de parler était un homme de trente à trente-trois ans, taille bien prise et élégante, physionomie ouverte et loyale, mais empreinte d'un grand sentiment de tristesse ou d'ennui ; bien que sa peau se fût brunie au soleil des tropiques, ses yeux bleus et sa barbe blonde eussent suffi amplement à le faire reconnaître pour un fils de notre chère Europe. Son costume, d'une grande simplicité, se composait d'une chemise au

col rabattu, d'un pantalon de toile grise, d'une veste de coutil rayé et d'un chapeau de paille.

« J'allai droit à lui et je lui dis :

— « Vous êtes Français, monsieur. »

« Il me regarda d'un air étonné, et, le premier moment de surprise passé :

— « Un compatriote, s'écria-t-il avec une expression « de joie dont je me sentis touchée.

— « Deux compatriotes, si vous le voulez bien, ajouta « mon brave ami le brigadier.

— « Voilà une heureuse rencontre, reprit l'inconnu, « et j'espère, messieurs, que vous voudrez bien accep- « ter l'hospitalité que je vous offre de grand cœur.

— « Je vous remercie, monsieur, mais d'abord soyez « assez bon pour me dire quels sont les hommes qui « montent cette pirogue.

— « Deux Italiens, assez mauvais drôles, je crois, qui « se sont pris de querelle avec leur hôte, au moment « de payer la dépense, et lui ont laissé quelques coups « de couteau en guise de reïs.

— « Les Piémontais! » m'écriai-je.

« Et, sans en entendre davantage, je courus à la *montaria*.

« Mes deux Indiens dormaient, tranquillement couchés au fond de l'embarcation. Je les réveillai et, montrant la pirogue qui était encore en vue :

— « Dix mille reïs, si nous les rejoignons. »

« Les Muras secouèrent la tête.

— « Quelle mouche vous pique? mon cher monsieur, « reprit le Français qui m'avait suivie. Avez-vous la pré- « tention, avec cette lourde montaria, de rattraper une « pirogue indienne? Autant vaudrait lancer une tortue « sur la piste d'un lièvre.

— « Il faut pourtant que je les rejoigne.

— « Alors prenez d'abord d'autres guides, car vos « Indiens ne me paraissent pas très-disposés à vous ac- « compagner.

— « Et où trouverai-je ces guides?

— « Ce sera peut-être difficile à Santarem. Cepen- « dant, si vous voulez bien me dire quel intérêt si puis- « sant vous pousse à la poursuite de ces Italiens, peut- « être...

— « Eh bien?

— « Peut-être moi-même pourrai-je vous fournir « l'embarcation et l'équipage nécessaire.

— « Oh! monsieur! si vous faisiez cela!

— « Ah çà! mais il paraît que la chose est grave. Eh « bien, mon cher monsieur, acceptez mon offre de tout « à l'heure; pendant que vous vous reposerez chez moi, « vous me raconterez votre histoire, nous ferons plus « ample connaissance, et nous verrons le parti qu'il « convient de suivre. Je vous comprends, ajouta-t-il, en « voyant mon hésitation, c'est du temps perdu, mais que « voulez-vous? Je n'y puis rien, et, croyez-moi, je vous « donne le meilleur conseil. »

« Évidemment il avait raison, et je me rendis.

« La *fazenda* de notre hôte s'élevait, encadrée de grands arbres, à mi-côte d'une petite colline qui descendait en pente douce jusqu'au fleuve. Comme presque toutes les riches habitations brésiliennes, elle était précédée d'une *varanda* à claire-voie autour de laquelle s'enroulaient mille plantes grimpantes du plus gracieux effet.

« Notre compatriote nous introduisit dans un vaste salon meublé de siéges en canne, et frappa sur un timbre. Un esclave indien parut.

— « Apportez des rafraîchissements, et prévenez « Mina que j'ai besoin de lui. »

« Nous nous assîmes.

— « Avant de vous demander qui vous êtes, reprit « notre hôte, il est juste que je vous dise d'abord qui je « suis. Comment le comte Henri de Fosseuse (c'est mon « nom), comment le comte Henri de Fosseuse, jeune, « riche, héritier d'un grand nom, a-t-il quitté son beau « pays de France pour les rives de l'Amazone, cela ne « vous intéresserait guère. Un amour trahi, le désir de « me distraire, le besoin d'oublier m'ont amené au Bré- « sil, il y aura quatre ans bientôt. Le pays m'a plu, j'ai « fait bâtir cette fazenda et je vis ici, indifférent aux « bruits du dehors qui expirent à ma porte. Un vrai sau- « vage, si vous le voulez. Cela vous étonne? Pas autant « que moi, je vous jure. Cependant, pour que vous ne « voyiez pas en moi seulement un misanthrope ou un « fou, ajoutez que la chasse est une de mes grandes « passions, et que je trouve ici les plus merveilleuses « parties que l'on puisse rêver. »

« En ce moment l'esclave indien reparut, apportant les rafraîchissements demandés.

— « Mina était sorti, dit-il; dès qu'il rentrera, il « viendra trouver le maître.

— « C'est bien, fit le comte. Puis, s'adressant à nous : « Mais je ne pense pas, reprit-il, que ce soit le désir « d'abattre un congouar ou de harponner un jacaré qui « vous ait amenés au Brésil. Veuillez donc me dire en « quoi je puis vous être utile, si toutefois la question ne « vous semble pas indiserète.

— « Nullement, mais notre histoire sera plus longue « que la vôtre.

— « Rien ne presse. Je vous écoute. »

« Alors je racontai à notre hôte le crime du *Dragon rouge*, la condamnation injuste de mon père, mon serment de poursuivre les assassins. Enfin, je lui dis tout. Je me trompe. Par un sentiment que l'on comprendra, je voulus garder les avantages de ma nouvelle position, et je lui cachai que sous l'habit de Georges Sauton battait le cœur de Marthe Verdier.

« Pendant que je parlais, le comte m'écoutait avec un vif intérêt. Quand j'eus achevé mon récit.

— « C'est grave, dit-il, plus grave que je ne pensais. « Vous avez affaire à des coquins déterminés qui ne se « laisseront pas prendre sans résistance. Vous le savez « du reste. Je devrais donc tout faire pour vous arrêter « dans cette voie semée de périls, vous un enfant, car « vous n'avez pas dix-huit ans, n'est-ce pas? »

« Je n'osai répondre, de crainte de trahir mon secret.

— « Mais je ne m'en sens pas le courage, continua « M. de Fosseuse. Un fils qui défend l'honneur de son « père accomplit un devoir sacré. Je vous admire, « Georges, et désire vous servir. Voulez-vous de moi « pour ami et pour allié? »

« Je fus si surprise et si émue à la fois que, sans songer à ce que je faisais, je saisis la main du comte et voulus la porter à mes lèvres.

— « Ce n'est pas ainsi que des amis s'embrassent, » dit notre hôte en souriant, et, prenant ma tête entre ses mains, il me donna un baiser sur le front.

— « Hum! hum! » fit le brigadier, qui frisa sa moustache, ne sachant s'il devait intervenir.

« J'étais devenue toute tremblante, car j'étais loin de m'attendre à cette étrange conclusion, et peut-être le comte allait-il s'apercevoir de mon trouble, quand la

porte s'ouvrit de nouveau et un nègre d'une taille athlétique parut sur le seuil.

— « Ah! voici Mina, fit M. de Fosseuse.

— « Que désire le maître? demanda le nouveau venu.

— « Que tu prépares la pirogue de guerre. »

« Mina secoua sa tête crépue.

— « Le fleuve grossit, dit-il.

— « Eh bien?

— « Dans quelques jours la forêt sera inondée.

— « Qu'importe! » m'écriai-je.

« A ma voix, Mina se retourna et fixa sur moi un regard étonné.

— « Tu l'as entendu, reprit le comte. Nous remon-
« tons le Tapajoz à la poursuite de deux bandits.

— « Les étrangers de ce matin?

— « Tu les connais?

— « Je les ai vus.

— « Et quand pourrons-nous partir?

— « Demain, au point du jour.

— « Demain! fis-je avec l'accent de l'impatience.

— « L'enfant n'aime pas attendre, dit Mina. Ne faut-
« il pas préparer la pirogue et réunir l'équipage?

— « A demain donc, » dit notre hôte, et, d'un geste amical, il congédia Mina.

« Quand nous fûmes seuls :

— « L'homme que vous venez de voir, reprit le comte,
« m'a sauvé la vie deux fois; la première, en éventrant
« un jacaré qui m'avait déjà saisi par la jambe, comme
« je me baignais dans l'Amazone; la seconde, en atti-
« rant sur sa trace un parti d'Apiacas qui me poursui-

Le caïman, le cerf et le jaguar. Dessin de F. Lix.

« vaient. Je l'ai fait libre, mais Mina a refusé de me
« quitter et me sert aujourd'hui encore avec plus de
« dévouement qu'au temps où il était esclave. Du reste,
« gardez-vous de le confondre avec les nègres que vous
« avez rencontrés jusqu'ici au Brésil. Mina est le nom
« de la tribu à laquelle il appartient, la tribu des Minas,
« originaire, dit-on, de l'Afrique occidentale. Il y a dans
« l'esprit de cette race un sentiment d'indépendance
« farouche qui ne permettrait pas de l'employer aux
« fonctions domestiques. En revanche, ce sont des sol-
« dats excellents et, avant tout, les premiers chasseurs
« du monde. Mina, c'est l'enfant du désert américain.
« Pour lui, le fleuve, la forêt, la plaine n'ont pas de
« secrets. Il connaît la langue et les mœurs des tribus
« sauvages, comme s'il eût vécu vingt ans au milieu
« d'elles. Vous chercheriez de Para à Manaos, vous ne
« trouveriez ni un guide plus sûr, ni un serviteur plus
« fidèle. — Mais, en causant, j'oublie les devoirs de
« l'hospitalité. J'ai congédié les Muras dont vous n'avez
« plus besoin, et j'ai fait transporter vos bagages dans
« vos chambres. Vous pouvez donc vous y reposer à
« votre aise, à moins que vous ne préfériez visiter ma
« fazenda avant l'heure du dîner. »

« Nous acceptâmes cette dernière offre et descendîmes au jardin.

« Comme je l'ai dit, devant la maison s'étendait une prairie qui descendait jusqu'au Tapajoz; à droite et à gauche de vastes bâtiments servant d'écurie, d'étable ou d'habitation pour les esclaves; derrière, la forêt, sombre, impénétrable. Peu ou point de traces de culture,

« J'en fis la remarque.

— « Je ne suis point fermier, répondit notre hôte en « souriant, et ne tiens pas à tirer profit de mon domaine. « Je l'ai organisé d'après mes goûts. Qu'il suffise à mes « besoins, je suis content.

— « Alors vous êtes heureux?

— « Heureux! » fit le comte d'un ton amer.

« Puis, secouant la tête, comme pour chasser une pensée importune :

— « Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ajouta-t-il « plus gaiement, et je suis sûr que le dîner nous attend. »

« Le dîner nous attendait en effet, servi à l'européenne, et avec tous les raffinements d'un luxe du meilleur goût. Mais j'étais un triste convive; à peine touchai-je à quelques plats, et bientôt je demandai à notre hôte la permission de me retirer.

— « A demain matin, ne l'oubliez pas, mon cher « Georges, me dit le comte; si vous dormez trop long- « temps, j'irai vous réveiller. »

VIII. — LE RIO TAPAJOZ.

« Dormir! j'y pensais vraiment bien. Non, ce n'était

Le Mundrucu et les pirangas. Dessin de F. Lix.

pas la fatigue qui me faisait rechercher la solitude, mais le besoin de me recueillir. Les événements de la journée avaient vivement surexcité chez moi tout le système nerveux; mon front brûlait. Je me mis à la fenêtre. La lune se levait dans le ciel encore sombre, dessinant le cours du fleuve comme un ruban d'argent. Les ombres des grands arbres se détachaient en noir sur le fond à demi éclairé, et la brise faisait courir un frisson à travers le feuillage, tandis que, du fond des bois, s'élevaient mille bruits confus.

« La fraîcheur de la nuit calma un peu mon agitation et me rendit la faculté de réfléchir. Certes j'avais gagné deux alliés précieux, mais le mystère dont je m'entourais ne me réservait-il pas de sérieux embarras pour l'avenir? Pourquoi n'avais-je pas dit tout d'abord la vérité, et, l'ayant cachée, pouvais-je la dire maintenant?

« Ces diverses pensées me tinrent éveillée de longues heures. Enfin la fatigue l'emporta, et, me jetant tout habillée sur mon lit, je m'endormis d'un lourd sommeil.

« Il faisait grand jour quand je m'éveillai. Le soleil pénétrait à flots dans ma chambre. Je me levai. Je baignai mon front dans une eau dont la fraîcheur acheva de dissiper la fièvre de la nuit.

« Au même instant, le comte entra.

— « Avez-vous bien dormi? Georges, » me dit-il en me tendant la main.

« Par un mouvement instinctif, je me reculai jusqu'au bout de la chambre.

— « Eh bien ! reprit le comte, ne croirait-on pas que « je vous fais peur? »

« Je me remis, et :

— « Pardonnez-moi, mon cher hôte, vous devez me « trouver bien ridicule.

— « Nullement. C'est moi qui suis dans mon tort. « J'entre sans frapper, vous n'êtes pas encore bien « éveillé, et vous croyez à quelque apparition surnatu- « relle.

— « C'est cela, dis-je, en essayant de sourire.

— « Mais j'y songe, reprit le comte, vous ne pensez « pas, je suppose, garder cet élégant costume?

— « Et pourquoi?

— « Parce que, dans les chemins que nous allons « prendre, la vase et les épines en auront bientôt fait « justice. Vous voyez du reste que je vous ai donné « l'exemple. Me voici, moi, armé en guerre. »

« En effet, le costume du comte avait subi de notables changements. La chemise de fine batiste, le pantalon blanc et les souliers avaient fait place à une chemise de laine grise serrée à la taille par une ceinture de soie rouge, à un pantalon de gros drap bleu et à de vastes bottes qui serraient la jambe et montaient jusqu'au genou.

— « C'est que... fis-je, assez embarrassée...je n'avais « pas prévu... Ma valise ne contient pas...

— « Il est fâcheux que nous ne soyons pas de même « taille, je vous eusse prêté un de mes costumes de « chasse. Vous ne pouvez pourtant pas vous mettre en « route dans cet équipage.

— « Vraiment, je suis confus.

— « Bah! avec un peu de bonne volonté et quelques « coups de ciseaux... Je vais vous envoyer mon valet de « chambre.

— « Mais non ! mais non ! je refuse.

— « Ah! çà, mon cher Georges, qu'avez-vous donc? On « dirait que je vous gêne. Après tout, c'est votre affaire, « et puisqu'il vous plaît d'affronter les forêts vierges de « l'Amérique comme vous vous promèneriez sur le bou- « levard de la Madeleine, mettons que je n'ai rien dit. « Je vous quitte pour veiller aux derniers apprêts. Seu- « lement dépêchez-vous et songez que nous vous atten- « dons. »

« Le comte sortit.

« Dix minutes après je le retrouvai sous la varanda, où il causait avec le brigadier et Mina.

— « La pirogue est prête, dit-il, en me voyant; les « armes, les provisions et les bagages sont à bord. »

« Nous descendîmes vers le fleuve.

« La pirogue de guerre était une fine embarcation de vingt à vingt-cinq pieds de long sur cinq de large. A la partie postérieure, une tente supportée par de fortes tiges de bambou et couverte en feuilles de palmier, nous offrait un abri contre les rayons du soleil. Nous y prîmes place, tandis que Mina s'asseyait à la barre et que les quatre esclaves indiens qui composaient l'équipage saisissaient les avirons.

— « Le rio a monté de deux pieds depuis hier, » dit le comte.

« En effet, le fleuve roulait des eaux jaunâtres; mais son courant ne semblait pas sensiblement accru. Nous rangions cependant le rivage pour profiter du remous et diminuer le travail des rameurs.

« Le Tapajoz, au-dessus de Santarem, infléchit brusquement et remonte en ligne droite vers le sud.

« A midi nous passâmes en vue d'Altar do Chao, petit village perdu au milieu des cocotiers et des goyaviers. La végétation des bords du rio ressemblait assez peu à celle que j'avais admirée à l'embouchure de l'Amazone; elle n'avait rien perdu de sa densité, au contraire; mais elle me parut singulièrement pauvre et rabougrie.

« De temps en temps un héron, une aigrette, une spatule au plumage d'un rose vif, un jabiru au col dénudé, ou un canard sauvage se levait devant nous et traversait le fleuve d'un vol lourd et disgracieux.

« Vers cinq heures, nous venions de dépasser Boïm et Pinhel. Mina, qui n'avait pas quitté la barre, mit la main sur le bras du comte, et d'un geste muet lui désigna un point du rivage sur notre gauche.

« Nous dirigeâmes nos regards de ce côté.

« Sur la maîtresse branche d'un manglier tombé en travers du fleuve, un jaguar se tenait accroupi, tellement absorbé en apparence par son occupation qu'il ne sembla pas s'apercevoir de notre approche.

— « Stop ! dit le comte, à mi-voix, en armant sa ca- « rabine. »

« Les Indiens laissèrent tomber leurs rames.

— « Que fait-il donc? demandai-je.

— « Il pêche. Regardez-le fouetter l'eau de sa queue, « pour imiter la chute d'un fruit mûr. Dans un instant, « un *paco*, un *pira arara* ou un *suribi* s'y laissera prendre. « Attendez. »

« En effet, une minute ne s'était pas écoulée, un poisson d'assez forte taille montra sa tête au-dessous de la branche. Plus rapide que l'éclair, la patte du jaguar s'abattit et rejeta le poisson sur la rive.

— « Bien joué, » fit le brigadier.

« Mais, au moment de se retourner pour aller ramasser sa proie, le fauve nous aperçut. Nous n'étions qu'à quelques mètres de distance, le comte, le doigt sur le chien de sa carabine et prêt à faire feu.

« Le jaguar nous regardait de son grand œil clair et fixe, incertain s'il devait nous attaquer ou battre en retraite. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il commença à reculer lentement, sans nous perdre de vue, jusqu'à ce qu'il eût regagné la rive. Alors, d'un bond prodigieux, il sauta sur la terre ferme et disparut dans le fourré.

— « Pourquoi n'avez-vous pas tiré? » demanda le brigadier.

— « Bah ! fit le comte, à quoi bon? Ce n'est pas le « gibier qui nous manquera. »

« Les Indiens reprirent leurs avirons et la pirogue s'élança de nouveau en avant. Une heure après, le disque du soleil s'abaissa derrière le rideau des arbres. Au Brésil, et dans tous les pays voisins de l'équateur, le jour se partage en deux parties presque égales. Ni crépuscule, ni aurore. Il était donc temps de chercher un campement. Or nous nous trouvions alors précisément en face d'une large plage de sable fin.

— « L'endroit est propice, dit le comte. Débar- « quons. »

« Mina mit la barre à tribord et la pirogue évolua; mais la berge présentait une inclinaison douce et insensible, de sorte que, à trois ou quatre mètres du rivage, l'eau venant à manquer, le bateau talonna et s'engrava dans le sable. J'étais debout en ce moment et je faillis être renversée par le choc. Je poussai un petit cri et me retins au bras du comte.

— « Le mal n'est pas grand, dit M. de Fosseuse. La « pirogue tire à peine trente centimètres. Nous aurons de

« l'eau au genou ; seulement, il est inutile que mon ami « Georges prenne un bain de pieds. Çà, Georges, venez « ici, que je vous porte à terre. »

« Jugez de mon embarras ; vraiment, la position d'une jeune fille qui prétend passer pour un joli garçon est parfois assez délicate. Je voudrais bien refuser, mais quel prétexte donner ?

« Tandis que je discute encore avec moi-même, le comte s'est baissé ; il m'a enlevée dans ses bras comme un enfant et le voilà déjà dans l'eau.

— « Hum ! » fait le brigadier en frisant sa moustache.

« Pendant le trajet, qui dure quelques secondes à peine, mon cœur bat à se rompre. M. de Fosseuse s'en aperçoit, et, me déposant sur le rivage, il me dit :

— « Si un pareil accident vous effraye si fort, mon « cher Georges, que sera-ce donc quand vous vous « trouverez en face d'un danger véritable ?

— « Oh ! ce n'est pas le danger qui a fait battre mon « cœur, répondis-je assez imprudemment.

— « Qu'est-ce donc ? » demanda le comte étonné.

« Cependant Mina, le brigadier et les Indiens avaient suivi l'exemple de M. de Fosseuse. L'eau n'atteignait même pas la hauteur du genou. Les Indiens hâlèrent la pirogue, qui, délestée, se dégagea du sable et accosta la rive. Ils la prirent ensuite sur leurs épaules et la transportèrent à dix ou quinze mètres du bord, afin que le fleuve, en admettant la continuation de la crue, ne la pût emporter.

« On procéda aux préparatifs du campement. Mina ramassa quelques branches de bois mort et alluma du feu.

— « Ménageons nos provisions de *carne seca* (1), dit « le comte, nous en aurons peut-être besoin plus tard. »

« Et, prenant sa carabine, il disparut dans les halliers qui entouraient la plage. Bientôt deux détonations nous apprirent que le gibier ne manquait pas sur les rives du Tapajoz, et nous vîmes le comte revenir, tenant d'une main un magnifique oiseau gros comme un canard sauvage, de l'autre un petit animal que j'eusse pris pour un lièvre, si la nature ne lui eût refusé tout appendice caudal. De leur côté, les Indiens n'étaient pas restés inactifs. Le premier rapportait des œufs de tortue trouvés dans le sable ; le second, des fruits qui ressemblaient à des cerises ; le troisième, de larges feuilles épaisses et charnues. Comme le page de M. de Marlborough, le quatrième ne portait rien.

— « Nous ne mourrons pas encore de faim aujour- « d'hui, dit Mina, en riant d'un rire silencieux ; un « *hocco*, un *tapeti*, des œufs de *jabuti*, des fruits de « *pitanga* et des feuilles de *lingoa de vacca* (2). »

« Il se mit à préparer le repas. Le hocco déplumé, le tapeti dépouillé de sa peau, il les enfila dans une baguette de fusil qu'il plaça sur deux fourches de bois fichées en terre devant le foyer. Au bout d'un instant, une appétissante odeur nous réunit autour du souper cuit à point, et, la faim aidant, nous y fîmes honneur.

« La nuit venait. Mina renouvela les feux, qu'un Indien eut ordre d'entretenir, pour écarter les fauves. Quant à nous, enveloppés dans des *punchos* et de chaudes couvertures, nous nous étendîmes sur le sol, et la fatigue ne tarda pas à clore nos paupières.

« Le lendemain, au point du jour, la pirogue était remise à flot, et nous reprenions notre route.

« Cette première nuit passée à la belle étoile m'avait laissé l'impression d'un engourdissement général qui ne tarda pas du reste à se dissiper. C'est que, si les journées sont chaudes sous les tropiques, la fraîcheur des nuits et surtout des matinées met à une rude épreuve l'habitant des climats tempérés.

« Le fleuve continuait à monter. Ses eaux couvraient déjà, sur notre gauche, de vastes étendues de plaines marécageuses. Comme l'Amazone, le Tapajoz est semé d'îles qui divisent son lit en d'innombrables canaux, ou *furos*, comme on dit au Brésil.

« Nous avancions, mais plus lentement que la veille, la crue augmentant la résistance du courant. A plusieurs reprises, nous dûmes nous arrêter dans une anse du rivage pour donner un instant de repos aux Indiens.

« Dans tout l'horizon que le regard pouvait embrasser, aucune barque, aucun être humain n'était en vue.

« Vers trois heures, nous nous trouvions à la hauteur de Santa Cruz et d'Aveiro, les derniers villages brésiliens que l'on rencontre sur le cours supérieur du Tapajoz. Nous prîmes terre, et le comte alla aux informations. Les Piémontais étaient passés la veille à Santa Cruz et s'y étaient arrêtés quelques heures. Donc nous n'avions pas perdu leurs traces. Cette nouvelle me remplit de joie. Quand nous nous fûmes installés de nouveau dans la pirogue :

— « Nous allons entrer sur le territoire des *Mun-* « *drucus*, dit le comte. Cette tribu est peu redoutable. « Le voisinage des établissements brésiliens commence « à la convertir à la civilisation. D'ailleurs elle ne pos- « sède pas de barques, et ne saurait nous inquiéter, « tant que nous suivrons la route du fleuve.

— « En est-il donc une autre ? demandai-je.

— « Non ; le Tapajoz est la seule voie qui met l'inté- « rieur du pays en communication avec la région de « l'Amazone. Trente ou quarante gros bateaux font « chaque année le voyage du Para à Porto Arinos et à « Diamantino, mais pendant la saison sèche seulement, « de juin à novembre. Du reste, le Tapajoz, même dans « les mois favorables, présente sur plusieurs parties de « son cours de sérieux obstacles à la navigation : des ra- « pides nombreux, des bas-fonds, les cascades du Dra- « gon, sur le territoire des Mundrucus, celles do Inferno « et do Salto Grande sur le territoire des Membrianas. « Quoi qu'il en soit, aucun voyageur n'a essayé et n'es- « sayera de longtemps, je pense, de franchir par la voie « de terre les vastes solitudes et les forêts vierges de « ces contrées inconnues.

— « Oh ! oh ! fit tout à coup le brigadier, qu'est-ce « que j'aperçois donc sur notre gauche ? Sont-ce des « hommes, sont-ce des singes ? »

« En effet, un plus savant anthropologiste que mon digne ami eût pu s'y tromper. Qu'on se figure une demi-douzaine de grands et forts gaillards à peu près nus, car je ne sais si l'on peut donner le nom de *vêtement* à l'espèce de pagne qui leur serrait les reins ; il est vrai que le corps tout entier disparaissait sous un réseau complet de tatouages. Une ligne d'un bleu verdâtre partait de l'oreille en passant sous le nez pour aller rejoindre l'autre oreille, encadrant les joues et le menton. Enfin, dernier ornement, de leurs oreilles percées pendaient de grands morceaux de bois.

« La petite troupe, armée d'arcs et de flèches, suivait la rive du fleuve dans la même direction que nous.

— « Ce sont des Mundrucus, dit le comte. Ils nous « font signe d'aborder. Sans doute ils ont quelque « échange à nous proposer. Mais nous n'avons pas en-

(1) Viande séchée.
(2) Langue de vache.

« core besoin de renouveler nos provisions, et je ne « pense pas que vous soyez curieux de visiter leur *al-* « *dea* (1) située à trois lieues d'ici.

— « Non ! non ! dis-je, notre temps est précieux. »

« Quand les Mundrucus virent que nous ne répondions pas à leur invitation, l'un d'eux voulut aborder la pirogue, qui rangeait le rivage, et entra dans l'eau, peu profonde à cet endroit. Mais, à peine eut-il fait quelques pas, nous le vîmes se retourner pour regagner le bord, en donnant des signes non équivoques de la plus grande frayeur. Il avait à ses trousses une bande de petits poissons longs tout au plus de vingt-cinq centimètres, mais d'une audace et d'une férocité sans pareilles, qui le harcelaient, le mordaient, le tailladaient aux jambes et aux cuisses, et je ne sais ce qui serait arrivé si l'Indien eût été plus éloigné de la rive. Ce combat d'un homme contre de pareils adversaires avait cependant en soi un côté si comique, que je ne pus retenir un éclat de rire.

— « Ne vous y trompez pas, dit le comte, notre Mun- « drucus l'a échappé belle. Malgré sa petite taille, le « *piranga* n'est pas un ennemi à mépriser. Armé de « dents aiguës, il ne lâche jamais prise. Toute proie lui « est bonne. Et plus d'un baigneur a payé de la vie « l'imprudence de se risquer dans les eaux qu'il habite. « Du reste, nous pourrons mettre à profit, si vous le « voulez, la gloutonnerie du piranga, pour ajouter un « plat de plus à notre dîner de ce soir. »

« Ce disant, il prépara une ligne, et amorça ses trois hameçons avec de petits morceaux de *carne seca*.

« La proie n'était pas encore au fond, que je sentis la ligne entraînée. Je tirai et ramenai trois pirangas. Ce poisson est d'une telle voracité, qu'on est obligé de lui ouvrir le ventre pour en retirer l'hameçon.

« J'avais pris goût à la pêche. Je demandai au comte une nouvelle amorce.

— « C'est inutile, me dit-il. Coupez un piranga en « dix ou douze morceaux. Ces messieurs apprécient « aussi bien leur estimable famille que la chair du bœuf « ou du mouton. »

« Le comte avait raison. Les tranches de piranga eurent le succès annoncé, et, en moins d'un quart d'heure, une trentaine de poissons frétillaient et sautaient au fond de la pirogue.

« Comme j'allais rejeter ma ligne pour la dernière fois, je crus remarquer dans l'eau un mouvement inusité, et je vis les bandes de pirangas fuir dans toutes les directions, en rayant la surface du fleuve.

— « Prenez garde, reprit le comte, c'est peut-être « un *piracucu* qui vient de les effrayer. Or on ne joue pas « avec ce tyran redouté des rivières américaines. Il at- « teint jusqu'à deux mètres et demi de long, et habite « de préférence les lacs qui communiquent aux fleuves, « mais parfois aussi on le rencontre dans l'Amazone ou « dans le Tapajoz. Si c'est un piracucu qui mord, je « crains bien que votre ligne ne soit pas de force à ré- « sister. En tous cas, attachez-en un des bouts au banc « de la pirogue et, à la première résistance, laissez « filer. »

« C'était un piracucu en effet, et bien m'en prit d'avoir suivi à la lettre les instructions du comte, car la secousse fut si violente, que pendant une heure j'en eus le bras tout endolori. Le poisson avait avalé deux hameçons à la fois, et, rendu furieux par la douleur, il donnait de tels coups de queue, qu'un moment il arrêta la marche de la pirogue. Jamais nous ne fussions parvenus à nous en rendre maîtres, si, dans un moment où il reparut à la surface pour respirer, M. de Fosseuse ne lui eût logé une balle dans la tête. Alors seulement nous pûmes le hâler à bord. Il mesurait près de deux mètres. Sa gueule, armée d'une double rangée de dents formidables, eût englouti un enfant de trois ans.

« Cependant les Mundrucus, qui s'étaient d'abord arrêtés pour assister à notre pêche, s'étaient enfin décidés à s'éloigner, et la pirogue continua sa marche.

« Vers le soir, nous fîmes halte au confluent du Tapajoz et d'un autre cours d'eau qui venait de l'est. Une petite colline de sable, couronnée d'un bouquet de palmiers et de cocotiers sauvages, formait un promontoire qui séparait les deux rivières. Du haut de cette colline, la vue s'étendait sur une vaste plaine marécageuse couverte de hautes herbes et coupée de flaques d'eau.

« La pirogue fut solidement amarrée au tronc d'un arbre ; nous descendîmes à terre, et cette fois, grâce à l'escarpement de la berge, je pus me dispenser d'accepter les bons offices de mon trop complaisant compagnon.

« Le piracucu, les piranga, et un *cavia paca* (1) que Mina abattit, firent les frais de notre souper ; les cocotiers nous fournirent un beurre excellent. Les Brésiliens font très-rarement usage du sel, ce que j'attribue à la difficulté de se procurer dans toute l'Amérique du Sud cet assaisonnement si nécessaire aux Européens.

« On alluma ensuite les feux, et nous nous établîmes sur le haut de la colline pour y passer la nuit. Le comte et Mina s'étaient éloignés de quelques pas et causaient à voix basse. Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, mais, à la vivacité de leurs gestes, je compris que leur entretien devait avoir un caractère sérieux. Quand le comte vint nous rejoindre, son front était soucieux.

— « Redoutez-vous quelque danger pour cette nuit? « lui demandai-je?

— « Non ! fit-il, mon cher Georges, vous pouvez « dormir en paix. »

« Quoi qu'il en eût, le son de sa voix me parut démentir le sens de ses paroles. »

IX. — L'IGAPO.

« Je dormais. Vers deux heures du matin, il me sembla entendre un bruit sourd dont je ne devinai pas la cause. On eût dit le roulement d'un tonnerre éloigné ou la plainte du vent à travers les grands arbres. J'ouvris les yeux et j'écartai le poncho que j'avais ramené sur ma tête. La nuit était calme. La lune brillait au ciel. Pas un souffle d'air. Je crus être le jouet d'une illusion de mes sens. Mais, un instant après, des hurlements traversèrent l'espace, la terre trembla comme sous les pieds d'une troupe lancée au galop, et la carabine du comte retentit par deux fois.

« Pour le coup, il se passait quelque chose d'étrange, d'incompréhensible.

« Je me levai. Je promenai mes regards autour de moi et, en une seconde, tout me fut expliqué.

« Jusqu'aux dernières limites de l'horizon, on n'apercevait qu'une immense nappe d'eau miroitant aux rayons indécis de la lune. Le Tapajoz avait tout envahi, la plaine et la forêt. Seules, quelques terres élevées, quelques bouquets d'arbres isolés émergeaient du sein des ondes.

« Quant aux hurlements qui avaient frappé mon

(1) Village indien.

(1) Espèce de cochon d'Inde.

oreille, c'étaient les cris des fauves et des animaux sauvages, jaguars, onces, tapirs, buffles, cerfs, fuyant l'inondation et se réfugiant pêle-mêle sur la colline qui nous servait d'asile. Heureusement la terreur les avait affolés, et ils passaient, sans prendre garde à nous, tournant sur eux-mêmes dans l'étroite prison que les eaux grandissantes resserraient d'instant en instant.

« Cependant nous courrions risque d'être foulés aux pieds, et les deux coups de feu tirés par le comte m'avaient peut-être préservée d'une atteinte mortelle. Un buffle énorme gisait à quelques pas de moi, se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie.

— « A la pirogue ! » cria Mina.

« En un instant, nous fûmes tous debout. Il était temps. L'espace se rétrécissait autour de nous. L'eau gagnait le sommet de la colline. A peine fûmes-nous installés dans la barque, nous la sentîmes soulevée et flottant sur l'élément liquide.

« Nous étions sauvés, pour le moment, du moins, car cette navigation de nuit, au milieu d'une plaine sub-

L'igapo. Dessin de E. de Bérard.

mergée, présentait encore plus d'un danger. La lune avait disparu derrière de gros nuages, et, du sein des eaux, s'élevait une lourde et épaisse vapeur. Le jour ne devait pas paraître avant trois heures.

« Le courant portait vers l'est. Nous nous laissâmes dériver. Mina s'était remis à la barre. Le comte, à l'avant, cherchait à percer les ténèbres profondes pour éviter les troncs d'arbres charriés par le fleuve.

— « Un voyage qui s'annonce mal, » dit le brigadier, assis à mes côtés, sous la tente.

« Quant à moi, ce n'était pas le péril qui me préoccupait. La présence de mes nouveaux amis eût suffi à me rassurer. Mais je comprenais trop bien que, dans les circonstances présentes, il devenait absolument impossible de continuer la poursuite commencée, et que les Piémontais nous échappaient cette fois encore.

— « Oh ! oh ! fit le brigadier, à qui je venais de com-« muniquer ma pensée, croyez-vous que le fleuve les « ait épargnés plus que nous ? Je parierais ma tête contre « une pipe de tabac que les deux brigands logent, à « l'heure où je parle, dans l'estomac d'un caïman, d'un « jaguar ou d'un piracucu en quête d'un déjeuner.

— « S'ils sont morts, comment prouver l'innocence « de Jacques Verdier?

— « La barre à tribord! cria le comte.

— « Qu'y a-t-il?

— « Je ne sais. On ne voit pas dans le brouillard; « mais je crois que c'est un arbre tout entier qui nous « ferme le passage. »

« En effet, une masse sombre, haute de quinze pieds, large de vingt, se dressait juste en face de nous.

— « La barre à tribord! » répéta le comte.

« Nous n'étions plus qu'à trois longueurs de rame de l'obstacle. On commençait à en distinguer les contours. C'était bien un arbre, un cèdre de la plus haute taille, avec ses branches et ses racines. Quelle force avait-il donc fallu pour arracher du sol ce géant des forêts!

« Au moment où nous passions par son travers, un hurlement rauque déchira l'air, et deux yeux flamboyants s'allumèrent dans la nuit.

— « Un jaguar! s'écria Mina.

— « Renversez la barre! » fit le comte d'une voix éclatante.

« Il était trop tard! L'animal, que l'inondation avait sans doute surpris sur son poste aérien, venait de prendre son élan. Il tomba à un pied de la pirogue, rebondit sur lui-même, comme si l'eau l'eût soutenu, et ses griffes s'accrochèrent au bordage. Mais le comte, son couteau à la main, s'était précipité à sa rencontre. Le jaguar poussa un cri de rage. Ses dents mordirent le bois de la pirogue. Un second coup lui fit lâcher prise, et bientôt, emporté par le courant et battant l'eau de ses pattes mutilées, il disparut dans notre sillage.

« Quand le comte revint près de nous pour nous rassurer, je remarquai des taches de sang sur son bras gauche.

— « Vous êtes blessé? lui dis-je.

— « Le jaguar m'a enfoncé ses griffes dans le bras, « répondit-il simplement, mais ce n'est rien. »

« J'insistai pour panser sa blessure. A la fin, il y consentit. Je déchirai une bande de toile que je trempai dans l'eau et que j'enroulai autour de son bras.

« Pendant que lui donnais ces soins, je sentis soudain un frisson qui passa dans mes veines.

— « Qu'avez-vous donc, Georges? fit le blessé. Vous « tremblez?

— « Oh! ce n'est pas pour moi.

— « Merci, » dit le comte, en me serrant la main.

« Je me mis à trembler plus fort.

— « C'est la fièvre, reprit M. de Fosseuse. Cette vie « de dangers et de fatigues n'est pas faite pour vous, « mon enfant. Couchez-vous au fond de la tente et ras- « surez-vous. Je veille. »

« Je me laissai faire. Il plaça sur moi de chaudes couvertures; et, lorsqu'il me crut assoupie, il alla reprendre son poste à l'avant de la pirogue.

« Non! ce n'est pas la fièvre qui rend ainsi mon front brûlant. Dès que le comte s'éloigne, ce malaise cesse, je rentre en possession de moi-même. Mais que le comte s'approche, soudain le sang afflue à mon cœur, il me semble que je vais mourir.

« Sainte mère de Dieu! serait-ce de l'aversion pour lui, si bon, si dévoué; pour lui, que je devrais chérir, aimer comme un frère? Non! c'est impossible, vous ne le voudriez pas! Mais, alors, quel est donc ce sentiment inconnu, cette impression indéfinissable faite de plaisir et de douleur, cette influence mystérieuse que le comte exerce sur moi?

« Telles étaient les pensées qui m'agitaient et au milieu desquelles je ne voyais que trouble et confusion, quand le jour parut enfin, éclairant la scène de désolation qui nous entourait.

« Nous naviguions sur une immense plaine submergée. Au loin, vers le sud, s'étageait une haute chaîne de collines boisées. Partout ailleurs, à l'est, au nord, au sud, l'eau se confondait, à l'horizon, avec le ciel bas et gris.

« Depuis que nous avions quitté le lit du Tapajoz, le courant avait singulièrement perdu de sa violence. Son œuvre de destruction une fois accomplie, le fleuve se reposait. A peine un remous indiquait que la crue n'avait pas encore atteint toute sa hauteur. Nous rencontrâmes même bientôt un contre-courant qui nous porta au sud.

« Nous profitâmes de cette heureuse circonstance pour mettre le cap sur les collines boisées que l'on apercevait à notre gauche, et les Indiens, courbés sur leurs avirons, nagèrent en gens qui comprennent que le salut dépend de la vigueur de leurs bras.

« Nous ne rencontrions plus de troncs d'arbres, mais seulement quelques cadavres d'animaux que les caïmans se disputaient entre eux. Les jacarés étaient là dans leur élément, et ils profitaient largement de la riche aubaine que le fleuve leur envoyait. Il n'était pas rare d'en voir trois ou quatre s'acharnant après le cadavre d'un cerf ou d'un buffle. On entendait les os craquer sous l'étreinte de leurs formidables mâchoires, jusqu'à ce que les membres disjoints de la victime disparussent dans le gouffre, qui se refermait alors sur les hardis pirates des eaux. Parfois aussi passait près de nous, comme une flèche, un grand serpent, le *minhocao*, déroulant à la surface ses longs anneaux verdâtres, et fixant sur les nôtres son œil froid et vitreux.

« Le temps se maintenait couvert. Même à midi une pluie fine commença à tomber. Cependant nous nous rapprochions des collines. Vers trois heures, nous n'en étions plus qu'à un mille, quand nous reconnûmes avec regret que la base même et les premiers étages étaient occupés par une forêt épaisse absolument submergée, et qu'il nous fallait traverser cette forêt pour parvenir à la partie supérieure, que les eaux n'avaient pas atteinte. Un autre danger nous menaçait encore. Il était plus que probable que la montagne avait offert un refuge à tous les fauves des environs, et que nous allions avoir à leur en disputer la possession.

« Cependant, de deux périls, il fallait choisir le moindre. La pirogue, malgré l'incessante surveillance du comte, avait gravement souffert de la rencontre des troncs d'arbres; les griffes du jaguar avaient disjoint un de ses bordages, et, depuis quelques heures déjà, le brigadier était continuellement occupé à rejeter au dehors l'eau qui nous gagnait. Ajoutez que les provisions s'épuisaient, et qu'il était absolument impossible de les renouveler tant que nous n'aurions pas pris terre.

« Le comte se consulta avec Mina. Puis il donna l'ordre de pousser en avant. Tel ne fut pas sans doute l'avis des Indiens, car ils répondirent à cet ordre par un sourd murmure. Mais le comte n'était pas habitué à voir méconnaître son autorité. Il arma un revolver, et :

— « A terre! » dit-il d'une voix qui n'admettait pas l'hésitation.

« Les Indiens courbèrent la tête, et, de nouveau, la pirogue s'élança vers le sud.

« A cinq heures, nous atteignîmes les premiers arbres de la forêt. C'étaient des *araucaria brasiliensis*, dont la tête a la forme d'un immense candélabre, et des *couroupites*, dont le fruit ressemble à une bombe, ce qui leur a valu le nom pittoresque d'arbres à *boulets de canon*.

« La navigation ne présenta pas d'abord de grands obstacles. Les *araucaria* et les *couroupites* étant presque entièrement noyés, la pirogue glissait facilement entre leurs cimes, qui dépassaient à peine le niveau de l'eau; mais, à mesure que le terrain s'élevait, les arbres commencèrent à émerger et leurs branches entrelacées nous barrèrent la route. Il fallut employer la hache pour nous ouvrir un chemin. On ne pouvait plus se servir des avirons, vu le peu de largeur des passages. On se halait avec la gaffe.

« Cela dura plus d'une heure. Alors cet inextricable réseau s'éclaircit. Après avoir dépassé la partie moyenne de la montagne, nous n'avions plus devant nous que les troncs mêmes des arbres. La profondeur de l'eau diminuait. En même temps, la pluie avait cessé.

— « N'est-ce pas, c'est un merveilleux spectacle que « l'igapo (1)? » dit le comte.

« Merveilleux en effet. Sur nos têtes un dôme immense de verdure que supportent, comme autant de colonnes, des milliers de troncs d'arbres; sous nos pieds une eau sombre et noirâtre, qui s'éclaire parfois quand un rayon furtif perce l'épais feuillage. La pirogue glisse, silencieuse et semblable à la couleuvre qui rampe, à travers ce dédale. Le jour est à son déclin, et l'intérieur de l'igapo se remplit d'étranges murmures; les hérons gris et blancs, les *ibis*, les *savacus* fuient à notre approche et vont se percher dans les branches; les singes guarribes nous saluent de leurs hurlements moqueurs, les *psyttacules* croassent en battant des ailes, et d'énormes chauves-souris, au vol incertain, nous frôlent le visage.

« Enfin nous atteignons le bord. Le comte saute à terre et amarre la pirogue au tronc d'un *paroba*. Nous descendons à notre tour, et notre premier soin est d'allumer un feu de branches mortes pour sécher nos vêtements trempés par la pluie.

« L'endroit où nous avons débarqué est une clairière entourée d'une ligne de cocotiers et de canneliers sauvages. Une herbe épaisse couvre le sol.

« Réconfortés par la chaleur du feu, nous nous occupons de préparer notre repas. De toutes nos provisions il ne nous reste qu'un peu de *carne seca*. Nous nous en contenterons, car la nuit va venir et il serait imprudent de nous aventurer, au milieu des ténèbres, dans une forêt dont chaque taillis cache peut être un danger.

« Cependant, contre notre attente, nous n'avons aperçu aucun fauve. C'est que, comme nous pourrons nous en convaincre demain, ce que nous avons pris pour une montagne n'est autre chose qu'un plateau élevé qui se prolonge fort avant dans le sud. Dès lors les fauves qui ont fui devant l'inondation se sont enfoncés dans l'intérieur des bois, plutôt que de rester sur la limite des eaux. Nonobstant, nous entretiendrons soigneusement les feux.

« Au moment de nous livrer au sommeil, le brigadier prit le comte à part :

— « Êtes-vous sûr de vos Indiens? lui dit-il.

— « Pourquoi cette question?

— « Parce que je doute, moi, de leur fidélité. Je ne « comprends pas un traître mot de leur satanée langue; « mais, pendant que vous étiez occupé à conduire la « pirogue à travers l'igapo, à certains gestes expressifs « j'ai cru comprendre qu'ils refusaient de vous suivre « plus longtemps. »

« Le comte jeta un regard sur les Indiens groupés autour du feu. Ils dormaient ou paraissaient dormir.

— « C'est bien, dit-il, je veillerai. »

« En effet, pendant que nous nous enveloppions dans nos couvertures, il alluma un cigare, visita sa carabine et commença une promenade de long en large devant notre campement. Mina devait le relever à deux heures du matin. Mais vers minuit la fatigue l'emporta; les yeux du comte se fermèrent malgré lui et, s'appuyant contre le tronc d'un arbre, il tomba dans un complet assoupissement.

« Alors un des Indiens releva la tête et regarda autour de lui. Le foyer jetait ses dernières étincelles. La clairière dormait silencieuse. L'Indien fit un signe à ses camarades. Tous quatre se levèrent, et, rampant sans bruit, se dirigèrent vers la pirogue.

« Comment puis-je raconter toutes ces choses? Je les vis comme à travers un brouillard. Dormais-je? assistais-je à une scène réelle? Je n'en sais rien encore.

« A deux heures du matin, Mina s'éveilla à son tour. Il se dirigea vers le comte et, le voyant endormi, il le toucha à l'épaule. M. de Fosseuse eut un mouvement de dépit contre lui-même. Puis son regard se porta vers le foyer. Il vit la place vide.

« Il poussa un cri et courut à la pirogue.

« La pirogue avait disparu.

CH. WALLUT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) *Igapo* ou forêt inondée.

ÉTUDES D'HISTOIRE MILITAIRE.

LES TURCOS (1).

Le gouvernement français, comprenant enfin quels services pouvait rendre une troupe pareille, avait ordonné le recrutement de trois nouveaux bataillons de tirailleurs indigènes. Presque aussitôt on pensa que le chiffre de trois bataillons serait insuffisant, et on ordonna la création de trois régiments, appelés 1er, 2e, 3e de *tirailleurs algériens* (1855). Le recrutement se fit avec une rapidité extraordinaire, qui n'a pourtant rien de surprenant, si l'on songe qu'il s'agissait de défendre Stamboul, la ville sainte, la capitale de la Turquie. Mais la paix fut signée avant que l'on eût occasion d'employer ces nouvelles recrues.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Quelques mois plus tard commença l'expédition de Kabylie. C'est là qu'on les mit pour la première fois à l'épreuve.

Nos trois régiments étaient parfaitement organisés et aussi bien disciplinés que possible, c'est-à-dire autant que la nature sauvage de ces hommes primitifs le permet. Tant qu'il s'agit de se battre, nos turcos furent admirables ; mais bientôt, il fallut prendre la pioche pour construire une route.

Toutes les troupes se mirent avec la plus grande ardeur à déblayer et à remblayer, à qui mieux mieux.

On voulait faire travailler aussi les turcos, cela ne leur souriait guère. Les indigènes sont paresseux par nature ; dès le premier jour nos tirailleurs refusèrent toute obéissance.

Le général Renault arrive en toute hâte et passe de rang en rang pour les remettre à l'ordre. Les turcos s'écrient qu'ils ne se sont pas faits soldats pour travailler la terre ; l'un d'eux s'avance vers le général et lui dit dans sa pittoresque langue *sabir :*

— Trabajar barout, bono ! trabajar terra, makache (1).

Renault, en souriant, pose affectueusement la main sur l'épaule du soldat, et lui répond dans le même jargon :

Les Turcos à Robechetto. Dessin de J. Duvaux.

— Fais la route, mon brave, ensuite nous pourrons (trabajar barout bezef) travailler la poudre beaucoup.

Ces paroles font comprendre aux indigènes qu'une route est nécessaire et ils se mettent à l'œuvre.

Après la prise d'Ichériden (Kabylie), les soldats se livrèrent à un luxe insensé de razzia. Ils recherchaient principalement le butin qui se mange ou qui s'emporte. Mais les Beni-Yenni, qui connaissaient leurs habitudes, avaient eu le bon esprit de tout enlever avant notre arrivée. Les turcos se considéraient comme volés.

— Yenni, hurlaient-ils, carottiers bézef, makache douros (1).

(1) Les Yennis sont des voleurs, on ne trouve pas d'argent.

Et, de rage, ils incendiaient les maisons désertes.

Le croirait-on ? Parmi les turcos incendiaires, il se trouvait des Kabyles, des gens du pays, et c'étaient les plus acharnés, les plus furieux. Que dire, après un tel exemple, de la nature de ces hommes?

Ah ! si jamais l'étranger osait entrer en France, maudit, mille fois maudit serait celui qui s'allierait à lui pour porter le fer et le feu sous le toit de son père !

Mais détournons nos regards de ce triste spectacle La guerre d'Italie va nous offrir des exemples plus glorieux.

Dès la fin du mois de mars 1859, et dans la prévision

(1) Travailler la poudre, bon ! travailler la terre, non !

des événements, on avait formé de l'élite des trois régiments un *régiment provisoire* ou de marche, qui fut, le mois suivant, débarqué à Gênes, où son arrivée produisit un effet extraordinaire sur la population.

L'uniforme pittoresque des Algériens, leur teint basané, leur physionomie caractéristique, leur contenance, à la fois martiale et nonchalante, attiraient l'attention universelle.

Avec leur allure étrange, ils furent les lions du moment. Ils n'étaient pas logés en ville comme les autres

Les turcos à Solferino. Dessin de J. Duvaux.

troupes, mais dans un camp aux portes de Gênes, dans la vallée de Polcevera. Là, ils recevaient la visite de tout le monde; et les belles dames elles-mêmes ne dédaignaient pas de diriger leur promenade vers leur camp. Et comme il s'agissait de l'indépendance du pays, chacun faisait l'accueil le plus cordial à ces soldats qui apportaient la délivrance.

Le colonel Laure était à la tête de ces soldats, que l'on appelait déjà vulgairement *turcos*, du nom que les Russes leur avaient donné, nom qui sera peut-être un jour officiel, car la langue française s'est composée de tout temps de cette manière.

Le peuple n'aime pas les périphrases : *tirailleurs algériens, tirailleurs indigènes* sont sans doute de fort exactes expressions; mais *turco*, voilà le mot simple, concis, énergique, qui a plu aux zouaves, c'est-à-dire au peuple; c'est évidemment celui qui restera. Les *turcos*, donc, appartenaient à la division La Motterouge, qui faisait elle-même partie du corps d'armée de Mac-Mahon.

Dès le premier combat où ils donnèrent, ils se montrèrent de beaucoup supérieurs à leur réputation; car, il faut bien le dire, à la suite de la guerre de Crimée, on s'était habitué à les considérer comme des soldats intrépides, capables de résister à des troupes européennes, mais à une condition, c'est qu'ils se sentiraient, les jours de bataille, soutenus par des Français. Le combat de Turbigo vint montrer combien ce préjugé était faux.

Turbigo est une petite ville située au delà du Tésin, rivière que les turcos avaient traversée sur trois ponts jetés à la hâte, les autres troupes ayant été forcées, par suite de retards encore mal expliqués, de demeurer sur l'autre rive.

Tout à coup on voit accourir, bride abattue, le général Mac-Mahon, qui, s'étant aventuré jusqu'à Robecchetto, avait grimpé dans le clocher de ce village pour explorer les environs. Apercevant, à peu de distance vers le sud, une forte colonne autrichienne qui marchait en ligne droite dans sa direction, il se retire précipitamment vers Turbigo et s'écrie, en s'approchant de M. de La Motterouge :

— Voici les Autrichiens; quelles sont vos troupes?

— Je n'ai, répond le général de division, que mes Algériens de disponibles.

— Bigre ! réplique le futur maréchal, je leur préférerais des Français, car j'ai peine à croire que vos indigènes puissent soutenir seuls les efforts de l'ennemi.

On le voit, M. de Mac-Mahon partageait les idées alors généralement admises. — Quelques instants plus tard, son opinion n'était plus la même et il reconnaissait que le courage n'a pas de couleur.

M. de La Motterouge, qui comptait sérieusement sur sa petite troupe, la divisa en trois colonnes d'attaque de la manière suivante : Le 1er bataillon, à droite, devait attaquer le village de Robecchetto par le sud. Le 3me, à gauche, devait pénétrer dans le village par l'ouest. Le 2me, au centre, formait la réserve.

Vers deux heures de l'après-midi, le signal de la marche est donné aux turcos. Cette troupe de démons, comme les appelèrent plus tard les Autrichiens, électrisée par les paroles du général de La Motterouge, jette bas sacs et munitions, afin d'être plus alerte, et se précipite tête baissée vers le bourg. Tantôt rampant, tantôt courant dans les blés, les turcos arrivent sans brûler une amorce et après avoir essuyé la fusillade continue de l'ennemi jusqu'à Robecchetto, où ils entrent en bondissant et en jetant des cris rauques, semblables à celui du chacal.

Accueillis par une vive mousqueterie, ils attaquent les Autrichiens à la baïonnette, et, dans l'intérieur du village seulement, ils font usage de leur feu.

Le combat ne fut pas de longue durée, car nos ennemis, qui avaient, de loin, pris les turcos pour des zouaves et en avaient senti leur courage se refroidir considérablement, furent stupéfaits au delà de toute expression, lorsqu'ils se trouvèrent en face de ces affreux nègres, auxquels la fureur du combat donnait des physionomies peu sympathiques.

En moins de dix minutes, les blonds enfants de la Germanie étaient délogés du village et en pleine retraite. En vain leurs officiers cherchent à les retenir sur le champ de bataille; les soldats croient se trouver en face du diable et s'enfuient en désordre.

Les Algériens les poursuivent avec fureur; mais, à la sortie du village, l'ennemi use de son artillerie et nous envoie une douzaine de coups à mitraille qui font beaucoup de mal à nos braves Africains, sans pouvoir arrêter leur élan. Ils poursuivent les Autrichiens jusqu'à deux kilomètres en avant de Robecchetto, et ne reviennent au village qu'après avoir massacré les canonniers sur leurs pièces et pris plusieurs canons.

Dans ce combat de Robecchetto, auquel on a indûment donné le nom de *combat de Turbigo*, les Algériens ne perdirent, grâce à la panique de l'ennemi, que sept soldats et un capitaine.

Le passage du Tésin et l'occupation de Robecchetto étaient des faits d'une grande importance, qui préparaient heureusement la bataille de Magenta, livrée le lendemain, et à laquelle le général Mac-Mahon devait coopérer dans de si larges proportions.

Dès le matin, toutes les troupes françaises avaient traversé le Tésin et marchaient sur Magenta, nœud de la bataille.

En route on rencontra des difficultés de toutes sortes, qu'il fallut franchir sous le feu de l'ennemi.

Les turcos eurent leur part des périls de la journée. A peine en marche, ils rencontrent deux régiments autrichiens retranchés à Casate et les attaquent avec leur fureur ordinaire; ces derniers, après un combat opiniâtre, se débandent et s'enfuient, laissant nos Algériens poursuivre leur route vers Buffalora. Mais, dans la plaine, on aperçoit un régiment de cavalerie ennemie qui arrive ventre à terre vers la colonne algérienne. Aussitôt le colonel ordonne de former le carré, pour soutenir le choc selon la tactique européenne. Les turcos, loin d'obéir à la voix de leur chef, se débandent sans même tirer un coup de fusil et s'éparpillent dans toutes les directions, absolument comme pourrait faire un bataillon enfoncé.

Les Autrichiens, qui se croient victorieux, se débandent à leur tour et se mettent à courir dans les blés après les fuyards. C'est alors que commence un de ces combats dont une description exacte est impossible. Les Autrichiens n'ont pas plutôt perdu leurs rangs que nos Algériens, qui craignent avant tout le choc d'une masse de cavalerie, mais qui ne demandent qu'à se mesurer un à un avec les cavaliers, se retournent tout à coup vers leurs ennemis et les attaquent inopinément. Le combat se change ainsi en mille combats de détail. La cavalerie perd son prestige; un fantassin saisit la bride du cheval, un autre saute en croupe, un troisième poignarde le cavalier. Cette tactique, inconnue aux Européens, réussit aux turcos, parce que ce sont des hommes spéciaux, qui peuvent, avec une agilité de chat ou de tigre, sauter à pieds joints sur le dos d'un cheval.

Ainsi fut exterminé presque entièrement un régiment autrichien au moment où il croyait avoir enfoncé nos bataillons. Je dis *exterminé*, parce que les Africains ne font pas de prisonniers; ils tuent tout ennemi tombé entre leurs mains, et l'on a beaucoup de peine à les empêcher de trancher la tête des morts.

On a voulu attribuer cette conduite au fanatisme religieux; elle est naturelle à tous les peuples sauvages.

A la suite de ce combat, ils purent marcher sur Buffalora et de là vers Magenta, où l'Empereur des Français les attendait avec une anxiété bien facile à comprendre. Ils avaient perdu 4 officiers tués, 14 blessés, 28 soldats tués, 178 blessés et 78 disparus, ce qui donne le total énorme de 302 hommes hors de combat dans ce seul régiment. Est-il étonnant qu'avec une pareille troupe M. de Mac-Mahon ait pu arriver à Magenta assez à temps pour y remporter la victoire ?

L'Empereur voulut que le maréchal Mac-Mahon fît le premier son entrée à Milan avec les deux divisions Espinasse et La Motterouge, dont les soldats avaient pris une part si décisive à l'issue de la bataille. Le 7 juin, à neuf heures du matin, les turcos arrivèrent dans la capitale de la Lombardie, aux acclamations frénétiques de tout un peuple ivre de joie. Ils pouvaient à peine marcher dans les rues jonchées de fleurs. On leur donnait, en les embrassant, des vivres, et surtout du vin, liqueur qu'ils se permettent souvent en dépit du Coran. Enfin nos turcos, émerveillés et enchantés d'être si bien reçus, s'avancent avec un nouvel élan dans les plaines de la Lombardie.

Nous les retrouvons le 24 juin à Solferino. Là il fallut renouveler, avec plus d'héroïsme encore, les exploits de l'Alma. L'ennemi était retranché sur des hauteurs presque inaccessibles. Les Algériens, après avoir enlevé le village de San Cassiano, pour s'avancer vers Solferino, sont arrêtés par les Autrichiens, qui se maintiennent au sommet d'un contre-fort reliant San Cassiano à Cavriana. En rampant, en s'accrochant aux ronces, aux arbustes et aux broussailles on arrive jusqu'à l'ennemi; un combat terrible s'engage; mais les Autrichiens, effrayés par le courage de ces hommes qui sont parvenus à grimper comme des singes le long des rochers, lâchent pied. Une nouvelle colonne ennemie, bien plus forte que la première, arrive, qui repousse les turcos; ils reviennent, furieux, à la charge, s'emparent de nouveau du contre-fort, en sont rechassés et y rentrent pour la troisième et dernière fois.

Après la victoire le triomphe ! Ils étaient à Paris, eux aussi, au moment de l'ovation, témoignage de l'admiration que méritait l'armée d'Italie. Dire avec quel enthousiasme ils furent reçus serait impossible; on se les arrachait littéralement. Pendant huit jours entiers ils ne reparurent pas au quartier, leurs chefs leur avaient permis cette absence. Comment vécurent-ils? Ils seraient eux-mêmes bien en peine de le dire. Ils allaient de l'un à l'autre, déjeunant avec celui-ci, dînant avec celui-là, buvant avec tout le monde et racontant leurs exploits dans un langage plein d'arabesques.

Pendant ces huit jours tout alla pour le mieux; mais au moment de la séparation les Parisiens commencèrent à s'apercevoir... que toute médaille a son revers.

Les turcos sont d'excellents soldats; mais ils sont soldats et soldats à demi sauvages.

Ils ont un sabre et l'univers leur appartient.

Ils n'ont pas le moindre sentiment du *tien* et du *mien*.

On les avait reçus comme des frères; ils se crurent de la famillle et firent comme chez eux.

Seulement les *razzias* ne furent pas exécutées à main armée. Ils se contentaient de fouiller dextrement dans le gousset de leur hôte et de lui enlever quelques menues pièces de monnaie.

Je rechercherai quelque jour, en racontant l'histoire des zouaves, la cause de l'esprit de rapine dans les troupes d'Afrique; ce n'est pas ici le lieu.

Continuons l'histoire des turcos.

En 1863, l'Empereur, en récompense des services qu'ils avaient rendus, voulut qu'un de leurs bataillons vînt tenir garnison à Paris, sans pour cela faire partie des troupes françaises ni de la garde impériale. Chaque année le bataillon qui est resté caserné dans notre capitale retourne en Afrique et est remplacé par un autre d'un régiment différent.

De cette façon ils pourront venir, les uns après les autres, prendre une teinte de la civilisation européenne et se convaincre que notre puissance repose sur des bases solides.

Depuis cette époque les turcos ont fait l'expédition du Mexique. Le drapeau du 3e régiment y fut décoré en commémoration de la prise d'un drapeau ennemi au combat de San Lorenzo, le 8 mai 1863.

En 1868, une compagnie de turcos a été ajoutée au régiment des zouaves de la garde.

Une observation en passant :

Une loi de 1831, loi non abrogée, défend d'attirer en France aucune troupe étrangère, et sous aucun prétexte.

Du moment que les Algériens sont reçus à tenir garnison à Paris et à faire partie de la garde du souverain, c'est évidemment qu'on les considère comme Français.

Alors pourquoi ne pas leur reconnaître les mêmes droits à l'avancement qu'aux nationaux?

On va s'écrier :

— Mais les indigènes sont des sauvages, des illettrés...

Erreur ! Certes, la masse est encore stupide et fanatique; mais il existe des exceptions tellement nombreuses, que la règle n'en est pas confirmée. Bien des Africains sont plus instruits que nos vieux grognards de capitaines parvenus; ils parlent le français sans l'écorcher et l'écrivent avec orthographe; quelques-uns sont même assez forts en algèbre, en géométrie, en physique, etc. J'en ai rencontré qui étaient bacheliers; il faut dire que ceux-ci ne se font pas soldats, d'abord parce qu'ils sont riches, et ensuite parce que dans les troupes ils ne seraient pas traités sur le pied de l'égalité.

Quelques mots, avant de terminer, sur la musique étrange des turcos, musique qui a fait l'ébahissement de nos Parisiens.

Dès les premiers temps de leur formation les Algériens ne possédaient aucune musique; seulement les soirs, pour passer la veillée, quelques artistes du régiment se plaçaient au centre des groupes et jouaient, l'un de la *kouitra* (guitare qui se gratte avec un fragment de baguette), l'autre de la *kamentcha* (petit violon) ou de la *darbouka* (long pot de grès dont l'ouverture est bouchée par un parchemin et qui ne produit qu'une seule note en frappant le parchemin du bout des doigts), ou encore du *rebab* (flûte).

Les Algériens écoutaient les sons fatigants de ces instruments primitifs au milieu d'un silence des plus profonds.

C'est leur musique nationale.

Vainement quelques officiers français essayèrent de leur faire entendre des instruments plus civilisés; ils demeurèrent indifférents et manifestèrent maintes fois le peu de goût qu'ils éprouvent pour nos fanfares et nos orchestres philharmoniques.

Un de leurs colonels, je regrette de ne savoir lequel, eut un jour une idée splendide. Il avait remarqué en Crimée que les régiments de la Turquie possèdent des fanfares nationales qui, pour ne pas rivaliser avec nos musiques militaires, n'en ont pas moins le don d'électriser les soldats de ce pays.

Il réunit donc plusieurs musiciens indigènes, leur fit endosser le costume militaire et les plaça à la tête du régiment. A leur nombre il ajouta quelques sonneurs de trompe et un batteur de timbales.

Son succès fut magnifique.

Les turcos étaient ébahis et électrisés.

Ils avaient leur musique, eux aussi.

Et quelle musique, grand Dieu! Il faut l'avoir entendue pour savoir jusqu'à quel point les batteurs de tamtam sont assourdissants et monotones.

Mais cette fanfare a le don de plaire aux Algériens. Ils ne comprennent pas d'autre mélodie que ce sauvage *zim! boum!* qui leur va droit à l'âme.

Ne discutons donc pas le goût des indigènes; reconnaissons seulement qu'ils n'ont pas, sur le *beau*, les mêmes sentiments que nous.

T. DE MOULIDARS.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS HUMBLES COMPAGNONS. MÉMOIRES DE MES DIX-HUIT ANS.

15 *août* 184... — Ce matin, dès l'aube, les cloches carillonnaient joyeusement à la vieille église du village, célébrant la fête de la Vierge et appelant tout le monde à la prière. Nous obéîmes comme les autres à cet appel; puis, rentrés au logis, un modeste déjeuner nous réunit à la table frugale et nous descendîmes ensuite au jardin.

— Que la nature est belle! dis-je, comme me parlant à moi-même.

— Oui, mon enfant, mais pour qui sait la voir, répondit oncle Agricol. Oui, elle est toujours belle, mais son aspect, de même que celui des tableaux des

L'argyronète et sa cloche à plongeur. Dessin de Mesnel.

hommes, change complétement, selon qu'un jour favorable cache ses défauts ou fait ressortir ses beautés.

Nous nous assîmes appuyés au tronc d'un cerisier qui nous prêtait son ombrage, et je m'abîmai dans une muette contemplation. Mon oncle avait raison; jamais le modeste héritage qui s'étendait autour de nous ne m'avait semblé si magnifique. Le ciel, d'un bleu clair, sans nuages, s'étendait au-dessus du paysage comme un voile d'azur sur lequel se découpaient, en masses puissantes, les cimes verdoyantes des arbres éclairés par le soleil de midi. En avant du perron, les rosiers du bon oncle épanouissaient leurs fleurs embaumées. Derrière la maison, ombrageant la cour, le noyer séculaire, au tronc noueux, projetait ses grands bras, tordus par l'âge, au-dessus des toits qu'il semblait protéger, tandis qu'à travers ses larges feuilles immobiles filtraient quelques rayons furtifs qui venaient tracer des cercles lumineux dans l'ombre des allées.

Un silence imposant commençait à planer par instants autour de nous. On sentait instinctivement que, lassée des ardeurs du jour, la nature avait besoin de repos pour réparer ses forces. Les hirondelles fatiguées avaient cessé leurs courses capricieuses et abandonné leur chasse pour se réfugier à l'ombre sur les branches du noyer où elles gazouillaient à qui mieux mieux. Les mésanges pillardes, les pinsons tachetés, cachés sous le dôme épais d'une allée de tilleuls qui s'ouvrait devant nous ou dans le petit taillis au fond du jardin, poussaient de temps en temps un cri strident auquel répondaient les pipiements des troglodytes réfugiés au pied des noisetiers.

Dans la pelouse fleurie, bordée de sapins et sur laquelle les pommiers et les poiriers, aux fruits presque mûrs, arrondissaient leurs ombres, je voyais les insectes, surexcités par la chaleur du soleil, voler, bourdonnant, se poursuivre et disparaître sous les herbes. Seuls, quelques papillons jaunâtres volaient d'une aile incertaine au-dessus des carrés de légumes pour y déposer leurs œufs. Plus loin, sur les sapins et les lilas, les criquets poussaient leurs bruissements sonores; enfin autour des grappes vermeilles de raisin et des pêches veloutées qui tapissent le mur de clôture, les guêpes et les frelons sonnaient leur fanfare comme pour s'exciter mutuellement au pillage.

La chaleur du jour nous força à abréger notre contemplation; le soleil nous poursuivait et nous dûmes, mon oncle et moi, chercher un refuge sous l'allée obscure des tilleuls. Nous nous assîmes sur le banc de pierre qui en garnit le fond, et... ma foi! je ne tardai pas à m'assoupir.

— Holà, Claude, fit mon oncle en me touchant légèrement l'épaule, tu dors?

— Hum! mon oncle, je crois que oui, répondis-je en me frottant les yeux. Mais je ne fais qu'obéir aux vœux de la nature... Voyez, tout dort autour de nous...

— Fou! fou! dit mon oncle; fou, qui croit que le travail de la nature peut s'arrêter un seul instant. Tout dort à cette heure, dis-tu? Eh bien! viens avec moi et tu me diras ensuite si tu as jamais vu la vie se manifester avec une plus prodigieuse activité.

Je me levai et je suivis mon oncle.

Il se dirigea vers le fond de son jardin et suivit pendant quelque temps le bord du ruisseau murmurant, aux rives herbeuses, au cours ombragé par les saules.

— Halte! et observons! dit tout à coup le vieillard.

J'obéis.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Perchés tous les deux sur le petit pont, mon vieil oncle et moi, nous regardions les curieux habitants du ruisseau limpide qui passait le long d'une haie vive bordant de ce côté les possessions du père Agricol. C'est que nulle part la vie ne se montre aussi abondante, aussi variée dans ses manifestations, qu'au milieu des eaux et près d'elles. Mais le vieillard se redressa enfin, puis, me précédant sur le chemin, m'emmena plus loin, voulant, comme il le disait, montrer à son filleul son coin favori. Nous franchîmes donc la barrière, et une belle nappe d'eau s'étendit devant nos yeux. Il y avait là une branche de saule pleureur se projetant horizontalement au-dessus des noires profondeurs de l'étang et formant un siége si commode par sa fourche providentielle! J'y montai tandis que mon oncle s'asseyait au soleil sur le bord gazonné, et bientôt je fus enthousiasmé...

Au-dessous de moi, directement, *les gyrins* joyeux couraient leurs rondes incessantes, semblables à des gouttes de mercure roulant sur l'eau limpide : là *les nèpes* se poussaient en avant par de brusques saccades et, nageant le ventre en l'air, se tenaient tout à coup immobiles sur leurs grandes rames étalées. De temps en temps, un malheureux insecte se heurtait à une branche près de mon oreille, tombait de l'arbre dans l'eau et alors s'élevaient des noires profondeurs, une paire d'yeux fixes, une gueule largement ouverte... puis *le dard* ou *la perche* disparaissait au milieu d'un éclair d'argent poli, emportant la victime avalée.

Si je me retournais vers le bord, je voyais *les chènefers* se mouvoir lentement, emportant avec eux la maison qu'ils savent se construire, tandis que *le grand dytique* venait par intervalles à la surface chercher, sous sa queue qui sortait de l'eau, la provision d'air nécessaire à son existence.

Cependant mon bon vieil oncle, béatement réchauffé à sa petite Provence, me regardait perché sur mon observatoire et jouissait de mes étonnements et de mes exclamations.

Tout près de la rive, sur les herbes, couraient des créatures qui m'intriguaient beaucoup. Il n'y avait pas à s'y tromper; c'étaient bien des araignées et même d'assez vilaines araignées : velues, noirâtres, quelquefois grises, suivant que le jour frappait leur toison marquée d'un peu de rouge vers l'avant. Au demeurant, rien de bien remarquable. Je les voyais aller, venir sur les feuilles, puis s'enfoncer brusquement dans l'eau et alors, — ô bizarrerie de ma vue! — il me semblait qu'elles devenaient blanches et comme argentées!

En suivant de l'œil leurs plongeons, je m'aperçus qu'elles se rendaient chacune à un endroit particulier où je distinguais une petite boule blanche, brillante, appendue entre les radicules de mon saule ou entre les folioles des plantes aquatiques.

— Qu'est-ce que cela veut dire, bon oncle? m'écriai-je tout à coup en relevant la tête.

Mon exclamation tira le vieillard de ses réflexions.

— Hein? fit-il.

J'expliquai ce que je venais de remarquer.

— Ah! ah! fillot; tu as su voir *les argyronètes?* Ah! ah! c'est curieux n'est-ce pas? Mais tu ne les a pas découvertes; il y a beau matin, depuis 1744, que cela est fait.

— Quel malheur!

— C'est vrai. Cependant cette araignée — nonobstant ma remarque — est bien certainement l'un des animaux les plus curieux et les plus intéressants que tu puisses rencontrer. Il présente cette singulière anomalie d'un être qui respire l'air atmosphérique en nature, tout en *construisant sous l'eau* sa demeure et celle de ses enfants! Il lui faut donc y transporter lui-même de l'air pour respirer; c'est ce que tu lui as vu faire. L'argyronète emporte l'air enchevêtré parmi les poils de sa toison, va s'en débarrasser en se frottant au moyen de ses pattes sous la cloche de soie que tu as découverte et qu'elle a su attacher aux obstacles environnants.

— Oncle, la cloche a la forme d'un dé à coudre.

— Je le sais, et cette cellule, cette cloche à plongeur — car ce n'est pas autre chose — est construite en soie et toujours remplie d'air. L'araignée s'y tient la tête en bas.

La chasse aux libellules. Dessin de Mesnel.

La première chose que fait l'argyronète est de construire cette cloche qu'elle remplit alors peu à peu, en allant chercher une bulle d'air à la surface et venant la lâcher sous la cloche dans laquelle elle monte. Attends, prends patience et tu vas voir probablement l'araignée s'insinuant sous sa cloche, la perfectionner sans cesse, poussant cet endroit, renforçant cet autre, roidissant un support, un câble d'attache...

L'araignée d'eau place encore ses œufs dans sa cellule, filant pour cela un cocon en forme de soucoupe et le fixant contre la paroi intérieure de la cloche et près du haut. Elle pond à peu près cent œufs dans ce cocon, très-petits et de forme ronde. Dès que les jeunes sont éclos, ils se répandent sous la grande cloche qu'ils ne quitteront que lorsque, adultes, ils se sentiront en état d'en construire un autre. C'est là que la mère argyronète leur apporte la proie qu'elle va chercher, c'est là qu'elle la leur dépèce, car ces animaux sont extrêmement carnassiers.

Oncle Agricol laissa tomber sa belle tête blanche sur sa poitrine; quant à moi, je restai à califourchon sur

ma branche, regardant de tous mes yeux, et je finis par assister à la jonction de deux nids voisins par un tuyau horizontal, construit après coup par le mâle et la femelle. L'heure du dîner put seule m'arracher à ma station...

***

16 *août* 184... — Grande bataille ce matin ! Je viens d'assister à une chasse de libellules qui rappelle entièrement celles des hirondelles à la surface de l'eau. De quelques touffes de haricots placés près de la vigne s'élevaient à chaque instant de petits moucherons dont le soleil déliait les ailes engourdies encore par la rosée très-abondante de la nuit.

Au-dessus des touffes volaient huit à dix grandes libellules à anneaux bleu ciel (*æschnes*) qui les happaient au passage avec une adresse sans égale. Lorsque l'une des petites bestioles, croyant échapper à la poursuite fatale, piquait une pointe verticale à deux mètres dans les airs, une des libellules se détachait de la troupe oscillante et, d'un gracieux coup d'aile, s'élançait, montait et dévorait cette proie écartée aussi facilement que les autres.

Voilà deux heures que cette chasse dure sur un espace de quatre à cinq mètres carrés, et il est certain qu'elle ne s'arrêtera que quand le dernier insecte des haricots aura été dévoré. Quels sont ces moucherons? Les libellules sont plus habiles que moi, car j'ai toutes les peines du monde à en saisir un seul. Ce sont, je crois, des altises dorées qui ont réduit en dentelles les feuilles des haricots.

Quant aux libellules, elles sont tellement acharnées à leur chasse, que je suis au milieu d'elles sans qu'elles daignent se déranger. Je remarque qu'elles se heurtent quelquefois les unes contre les autres sans le vouloir, les ailes frémissent et se froissent, les corps se plient... On dirait que les organes de ces redoutables forbans sont en acier. Je suis parti en courant avertir mon oncle. Il est venu, mais rien ne l'étonne.

— Ce qui te semble merveilleux, mon enfant, l'est en vérité; mais combien d'autres considérations tu ne vois pas encore ! Nous avons là devant nous des pillards ailés, d'une avidité insatiable. Eh bien ! je ne connais pas encore d'ennemis qui les attaquent. Comment s'y prendraient-ils d'ailleurs pour les saisir? Excepté l'hirondelle et le martinet, où sont les hôtes de nos pays dont le vol serait assez rapide? Malheureusement ces deux espèces ont le bec trop faible et trop court pour essayer de retenir une proie dont les durs téguments semblent faits de corne transparente.

Si, pendant la vie aquatique de leurs larves, les poissons ne détruisaient pas un certain nombre de ces animaux, l'air en serait infecté, car leur ponte est nombreuse. Ainsi donc, par une admirable loi d'équilibre qui s'inquiète peu de la question des contrastes, ce sont des animaux aquatiques qui semblent chargés de modérer le développement exagéré des déprédateurs que tu vois.

— Ceci est d'autant plus remarquable, cher oncle, dis-je avec précipitation, qu'en général c'est l'oiseau qui est le modérateur de l'insecte.

— Ordinairement; mais c'est surtout l'insecte lui-même, et le quadrupède ne vient fournir qu'un faible appoint à cet équilibre si heureux pour nous; sans l'oiseau et l'insecte, l'homme ne vivrait pas. La terre, inhospitalière et insatiable pour sa race, n'aurait jamais connu sa présence.

Nous cheminions en silence, perdus dans de graves pensées, et suivions le mur qui sépare le jardin du père Agricol de celui du voisin. Tout à coup :

— Voici encore des libellules, me dit mon oncle en montrant un certain nombre de ces magnifiques insectes planant au-dessus du mur sans chercher à quitter la place.

— Que font-elles là? demandai-je.

— Elles guettent les abeilles du vieux Nicolas. Attends un peu, et tu vas voir.

Nous restâmes immobiles.

Au même instant une pauvre abeille voulut passer au-dessus de la muraille, attirée qu'elle était par les fleurs du parterre. La bestiole, pressentant peut-être un ennemi, qui sait? s'élança comme une petite balle bondissante... Mais plus rapide que l'éclair, une des libellules brisa sa courbe gracieuse, partit, fendant l'air, et la pauvre abeille fut saisie en un clin d'œil.

Puis la terrible mouche-dragon, comme disent les Anglais, reprit d'un air nonchalant son vol balancé, déchiquetant sous ses mandibules de fer sa proie, dont nous voyions les débris traverser l'air et descendre en tournoyant.

— Ce fait, dis-je à mon oncle, m'en rappelle un analogue dont j'ai été témoin en me promenant il y a quelques jours dans la forêt. Je passais le long d'une grande avenue au sol couvert d'herbe rase, quand sous mes pieds s'élève une libellule descendue par terre; au moment où elle se trouve à hauteur de mes yeux, une légère feuille se détache et retombe devant moi. Je me baisse et vois que cette feuille est l'aile d'un petit papillon que la libellule était en train de dévorer, et, cherchant avec quelque soin, je retrouve la pareille à l'endroit d'où s'était envolé le farouche insecte troublé dans son repas.

— Très-bien, fillot ! tu commences à observer, c'est de bon augure.

Puis au bout d'un instant :

— Ainsi donc, reprit-il, tu peux constater autour de nous, dans l'air, deux couches indépendantes d'auxiliaires; car, ne t'y trompe pas, malgré son goût pour le miel, la libellule est une amie de l'homme, un humble compagnon utile. En bas les libellules, au-dessus les hirondelles. Grâces soient rendues à ces auxiliaires infatigables ! Songe un instant à la quantité de mouches, de tipules, de cousins, d'altises, d'insectes volants de toute espèce qui obscurciraient l'air autour de nous sans cette guerre incessante ! Ajoutes-y heureusement celle des martinets et des engoulevents au crépuscule; enfin celle des chauves-souris, — quadrupèdes, — oiseaux, — à la nuit close, et bénis le ciel qui sait opposer ces humbles compagnons de l'homme aux fléaux qui auraient pour lui détruit tout repos !

***

17 *août* 184... — Ce matin une voix retentissante m'a fait bondir dans mon lit :

— Holà ! paresseux !

— Qu'y a-t-il, mon bon oncle?

— Debout ! la carriole est attelée, la soupe chaude; je t'attends...

En un tour de main je fus debout et près du père Agricol, qui, le fouet appuyé contre son bras, dévorait une énorme assiettée de potage auprès du feu de la cuisine.

— A l'œuvre, paresseux ! me dit-il, en me montrant

du bout de sa cuiller une assiettée semblable qui m'attendait. Obéir était fort de mon goût.

— En voiture !

Et nous voilà partis.

— Je t'emmène au bord de la mer, me dit mon oncle. J'ai quelques jours à passer dans une petite bicoque que je possède là-bas ; nous n'y manquerons pas de sujets intéressants, sois tranquille.

Quelques heures après, nous avions dépassé les villages égrenés au milieu des terres labourables et dont les clochers brillaient au soleil parmi les grands arbres. Au loin s'étendait devant nous une ligne bleue qui bornait l'horizon... c'était la mer. Sur les eaux doucement moutonnantes brillait le soleil comme des paillettes d'argent ; un bruit vague, indéfinissable, un grondement sourd, un frémissement contenu arrivait à nos oreilles. C'était la voix du flot toujours en mouvement.

Plus nous approchions de la plage, plus les arbres diminuaient de hauteur ; bientôt ils disparurent sous la forme de pommiers rabougris ; puis les haies restèrent seules, bornant les deux côtés du chemin. Les plantes elles-mêmes devenaient traînantes, filamenteuses, semblant n'oser quitter le sol pour livrer quelques parties d'elles-mêmes aux vents déchaînés sur la mer. Seuls, quelques chardons aux rigides feuilles bleues perçaient la terre et dressaient vers le ciel leurs tiges armées d'épines redoutables.

Arrivés au bord de la plage, mon oncle me montra un rocher noir qui perçait au milieu des vagues et que nous dominions du haut de la falaise.

— C'est là, me dit-il, que j'ai failli passer un mauvais quart d'heure.

— Contez-moi cela, oncle Agricol, dis-je de suite.

— Volontiers, mon enfant. Il y a quelques années, je me promenais sur cette plage avec un de mes amis anglais, un M. Hope, qui se plaît aux observations des animaux de la mer. Nous étions justement occupés à examiner un fragment de rocher ébranlé, lequel ressemblait à une énorme éponge, tant il était foré par les sabelles ou vers de sable, qui en avaient fait leur demeure. Or ce rocher, de même que le sable autour de lui, paraissait formé de tubes joints étroitement les uns aux autres. Un examen plus attentif nous fit voir que notre éponge était au moins singulière, car l'entrée de chaque trou était formée de petites particules de silex ou d'écailles brisées, reliées ensemble par quelque ciment.

— « On dirait, s'écria Hope, que ces animaux, en abandonnnant leur trou, savent le couvrir de sable et s'échapper nus par le côté où manque une fermeture.

— « Certes, répondis-je, cela doit être ainsi ; d'ailleurs avec le sable ils laissent aussi une portion de la glu qui couvre leur corps, car la surface noire est visqueuse au toucher.

— « C'est vrai, fit Hope. Je suppose encore que ceci durcit exposé à l'air, et que c'est ainsi que se forment les rochers. Essayons de trouver quelques-uns de ces animaux et de voir s'ils sont gluants. »

Nous étions donc occupés à étudier attentivement les demeures et les travaux des sabelles. Hope cassait avec précaution un fragment du rocher qu'il voulait emporter, quand, en me retournant, un cri m'échappa :

— « Que Dieu nous protége ! J'ai oublié la marée, et voilà qu'elle monte ! »

Hope se retourna vers la mer et vit comme moi une vague énorme accourant rapide et couvrant la plage sur laquelle, un instant auparavant, nous nous amusions à bêcher des équilles, ces curieux petits poissons d'argent qui vivent dans le sable et non dans l'eau.

— « C'est ma foi vrai ! dit Hope tranquillement. Je crois que nous serions mieux ailleurs qu'ici. »

Nous escaladons le rocher ; nous nous efforçons de descendre de l'autre côté aussi vite que possible, et nous voici marchant rapidement vers la côte voisine, vers cette falaise. Malheureusement nos pas étaient ralentis à chaque instant par des endroits glissants ou par d'autres raboteux, qui nous forçaient à regarder où nous mettions le pied. Nous trouvions à chaque moment sur notre passage de nombreuses mares qui nous forçaient à des détours. Enfin nous atteignîmes un endroit où le sable était plus élevé.

— « Allons, m'écriai-je, le sable n'est pas encore couvert ; au galop ! »

En trois minutes nous fûmes au bout du sable, et déjà l'eau remplissait derrière nous la trace de nos pas.

— « Qu'est-ce à dire ? s'écria Hope tout à coup ; voilà une petite fille qui vient à nous. »

En effet une petite fille accourait à toutes jambes à notre rencontre : nous la reconnûmes pour la fillette d'un pauvre pêcheur à laquelle le matin mon ami Hope avait acheté et royalement payé quelques crabes.

— « La mer ! la mer ! criait-elle, elle vient ; méfiez-vous ! »

Nous nous retournons et nous voyons une vague énorme roulant sur la plage comme une muraille qui s'écroule. L'enfant passa au milieu de nous, toujours courant et nous montrant le chemin ; à peine pouvions-nous la suivre.

Tout à coup elle s'arrêta levant les bras au ciel. Nous étions à cent pas du rocher : mais à sa base, une dépression nous barrait le passage et l'eau y roulait comme dans un torrent des montagnes.

— « Perdus ! nous sommes perdus ! je ne puis passer, et pas moyen de revenir en arrière !

— « Est-ce bien profond ? demanda Hope.

— « Pas trop, monsieur, répondit-elle ; mais l'eau court trop vite, ô mon Dieu ! »

Hope, sans dire un mot, prit l'enfant dans ses bras et se lança dans le torrent, qui lui dépassait la ceinture. J'en fis autant ; et en quelques enjambées nous fûmes à l'autre bord.

— « Marchons ! marchons ! sainte Vierge ! disait la petite fille ; nous ne sommes pas encore sauvés. »

Mais avant que la seconde vague nous eût rejoints, nous atteignîmes le rocher, et, en un clin d'œil, nous fûmes au sommet.

— « Sauvés à présent ! » dit l'enfant.

Et tirant de sa poitrine un petit chapelet avec sa croix, elle se mit à prier. Au bout de quelques instants elle s'arrêta, et se tournant vers mon ami Hope :

— « Merci, monsieur, dit-elle, pour m'avoir emportée... Je n'aurais jamais pu traverser le courant, et si la seconde vague était venue... »

Nous relevâmes la tête simultanément ; tout était mer autour de nous, et notre refuge, entouré de toutes parts, diminuait de grandeur à chaque instant...

— Mais nous voici rendus à la maison, interrompit oncle Agricol, une autre fois je te raconterai la fin de mon aventure ; pour aujourd'hui il nous faut souper et nous réchauffer ; le vent est vif.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA CONJURATION DE FIESQUE (1).

André Doria, d'après une ancienne estampe. Dessin de A. Duvivier.

On était au mois de décembre 1546.

Le comte, escorté de toute sa maison, se rendit auprès de Doria. En se félicitant de l'union qui créait de nouveaux liens entre les deux familles, il demanda à Sa Seigneurie de vouloir bien assister à une fête donnée au palais de Fiesque pour célébrer le bonheur des nouveaux époux. Le vieux Doria se montra charmé de la courtoisie de Ludovico ; il lui répondit avec l'amabilité la plus confiante et accepta l'invitation. Le comte se rendit ensuite auprès de Giannettino, qui consentit à paraître au bal, à la condition qu'il danserait la première pavane avec « sa belle ennemie, » la comtesse Eléonore.

Tout réussissait, l'heure du sang allait donc sonner. La fête était fixée pour le surlendemain ; à dix heures du soir les galeries devaient s'ouvrir, pleines de fleurs, de lumière et de musique.

Tandis qu'Eléonore et ses femmes veillaient aux préparatifs, Fiesque, avec Calcagno, Sacco, Verrina, ses frères Ottobone et Jérôme, et son frère naturel Cornelio, convenait du signal et désignait les assassins.

Ces dispositions prises, le comte, avec une parfaite liberté d'esprit, alla voir chacun des sénateurs, les invitant, les priant de ne pas manquer à la brillante réception qu'il voulait faire au *libérateur de la patrie*, au vieil amiral, à l'ami de Charles-Quint. Il avait cette fièvre, ce besoin de mouvement qui accompagnent le trouble de la conscience.

Le matin même du jour où allait se dénouer la sanglante tragédie, un serviteur de Doria vint remettre à Fiesque deux lettres : une d'André, disant qu'il souffrait trop de la goutte pour assister à la fête ; l'autre de Giannettino, qui s'excusait aussi en annonçant qu'il quittait Gênes pour quelques jours.

Ce double message inquiéta le conspirateur. Que cachait ce double refus ? La conjuration était-elle dé-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

couverte? Certes, si on voulait l'arrêter, Fiesque était assez fort pour soutenir un siége, pour passer sur le corps des gardes envoyés contre lui et gagner le port, où sa galère lui donnerait un sûr refuge; il pouvait même, prenant immédiatement son parti, se dérober à toute poursuite; mais c'était sa honte, sa ruine, l'abandon de tous ses amis... Une telle lâcheté, le comte la repoussa comme indigne de lui.

Il résolut donc d'aller seul dans l'antre du vieux lion pour se rendre compte de ce qu'il avait à craindre, le doute lui semblant plus pénible que la plus pénible des réalités.

Son audace lui réussit. André souffrait réellement, et un service public avait forcé Giannettino à quitter Gênes; le hasard seul ce soir-là sauvait donc les deux victimes.

Il fallait en finir pourtant. Les conjurés se réunirent, et il fut décidé que l'on soulèverait Gênes, que l'épée remplacerait le poignard, et l'on choisit la nuit du 2 janvier 1547.

Fiesque, d'après une ancienne estampe. Dessin de A. Duvivier.

La France, avertie de la partie, si importante pour elle, qui allait se jouer, offrit de faire approcher de Gênes des troupes qui seconderaient le soulèvement; Fiesque refusa. D'après les documents qui nous restent, il semble n'avoir pas eu la pensée de livrer sa patrie à l'étranger. En attendant le jour fixé, les conjurés eurent plusieurs alertes, mais le sang-froid du jeune comte répara toutes les fautes; il sut même pendant ce délai se faire de nouveaux complices. Le plus important de tous était Thomas Assereto, à qui Giannettino avait confié une des portes de la ville. Assereto s'engagea à la livrer en même temps que le mot d'ordre. Plusieurs fils de la noblesse, perdus de débauches et de dettes, furent aussi habilement sondés et disposés à seconder un mouvement dont le secret d'ailleurs ne devait leur être confié qu'à la dernière heure. D'autre part, Fiesque et Eléonore, qui sans le savoir aidait au succès de la conjuration, redoublèrent de largesses; le peuple bénissait le nom du comte Ludovico. La galère, dont on annonçait le départ comme prochain, semblait en

toute hâte achever son armement, mais, en réalité, elle tenait caché dans son entrepont un équipage bien plus nombreux qu'il ne lui était nécessaire ; sous divers prétextes elle s'était entourée de felouques et de barques qui, chargées de monde, devaient, lorsque le moment serait venu, s'accrocher aux galères désarmées et surprises de Doria.

Le 2 janvier (1547) arriva ; dans la matinée, Ottobone, Jérôme, Cornelio Fieschi, Verrina, annoncèrent aux principaux conjurés que le signal serait donné par un coup de canon parti de la galère dont Verrina prendrait le commandement ; à quelques-uns les postes de combat furent assignés, tandis que d'autres reçurent l'ordre de se rendre, cachant leurs armes sous leurs manteaux, à onze heures du soir, au palais de Fiesque. Quant au comte, il passa la journée avec la comtesse et ne sortit qu'au soleil couchant afin d'aller faire sa cour à André Doria.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il importe de savoir que le palais Doria, encore debout aujourd'hui, s'élève hors des murs de la ville, sur le bord de la mer, près de la porte Saint-Thomas. Giannettino y demeurait avec son oncle.

On comprend l'intérêt capital qui portait Fiesque à s'assurer que l'oncle était sans soupçon et que nulle partie de plaisir n'amènerait cette nuit-là Giannettino en ville.

Le comte trouva le vieillard jouant avec les enfants de son neveu. C'était une scène de famille pleine de calme et de douceur.

Les enfants riaient, sautaient, se roulaient, mettant tout en désordre ; l'un d'eux, l'aîné, un blondin de cinq à six ans, avait la grande épée de son oncle et galopait à cheval sur elle. L'aïeul le regardait avec ce long regard de la vieillesse qui dit tant de choses. Fiesque se mêla à ces jeux, et la joie des enfants redoubla avec les cris et le bruit.

— Vous êtes fait pour être père, Ludovico, dit André attendri, et quand ce bonheur vous arrivera, si vous avez besoin d'un parrain, dites à la comtesse de penser à moi.

Cette offre, dans la situation où il se trouvait, fit pâlir Fiesque.

On avait depuis longtemps apporté les flambeaux : il demanda la permission de se retirer.

— A propos, dit-il, je m'en vais oubliant la commission dont Jérôme m'a chargé. Il vous prie de vouloir bien donner l'ordre aux officiers du port de laisser sortir sa galère, elle est parée et il veut se mettre en mer cette nuit. Pour qu'il n'y ait point de méprise, dès qu'il aura levé l'ancre elle tirera un coup de canon.

— C'est bien, Ludovico ; dites à votre frère que je lui souhaite gloire, bonnes prises et prompt retour. S'il touche à Chio, qu'il me rappelle au souvenir des Gustiniani. Mes hommages à la comtesse. Adieu.

En quittant le palais Doria, et dès qu'il eut franchi la porte Saint-Thomas où la garde veillait déjà et qui fut fermée derrière lui, Fiesque ordonna à ses deux pages d'éteindre leurs torches et de le laisser. Resté seul, il se dirigea rapidement vers la demeure de Thomas Assereto, où il trouva nombreuse compagnie, plus de trente jeune nobles que Verrina y avait conviés pour une partie de jeu. Les dés roulaient sur les tables quand le comte entra. La présence de Ludovico suspendit la partie engagée.

— Venez tous au palais, dit-il, les dressoirs sont chargés de syracuse, de falerne, et, par mes aïeux ! je jure de vous faire jouer une partie dans laquelle vous gagnerez tous, non pas quelques misérables scudi, mais de l'or à remuer à pleines mains et de quoi rebâtir vos palais. Demain, ceux de vous qui ont des créanciers lèveront hardiment la tête en passant devant eux. Que ceux qui aiment le vin, la fortune, les belles nuits de plaisir, suivent Fiesque !

En prononçant ces mots il prit le bras d'Assereto et sortit.

Toute la bande joyeuse le suivit, faisant grand bruit dans les rues étroites et silencieuses de Gênes. Les bourgeois, réveillés par ce tumulte, couraient à leur fenêtre, et voyant à qui ils avaient affaire retournaient à leur lit en maudissant cette bruyante insolence. Les conjurés arrivèrent ainsi au palais. Le comte les conduisit dans une de ses magnifiques galeries, mais, spectacle étrange, à chacune des portes se tenaient deux soldats armés, la dague au poing. Sur un signe de Fiesque, des pages entrèrent et couvrirent les tables de viandes froides, de fruits, de glaces et de vins fins ; puis, quand ce service fut terminé, Fiesque alla vers une grande porte, une de celles qui donnaient accès dans la maison adjacente au palais ; il l'ouvrit à deux battants, et l'immense pièce, où les regards plongèrent, apparut pleine d'hommes d'armes. Quelques-uns d'entre eux s'avancèrent chargés d'épées, de cuirasses, de casques, de mousquets, qu'ils déposèrent dans la galerie où se tenaient immobiles et muets de surprise les invités du comte, puis ils se retirèrent et la porte se referma sur eux.

— Je vous ai promis, dit Fiesque, une partie dont l'enjeu était la richesse et, ce qui vaut mieux, la vie libre et grande de vos pères. Voici les dés, fit-il en montrant les armures, avec lesquels nous allons la jouer. Cette nuit, sous vos épées tomberont les Doria et leur fatale tyrannie, honte et misère de Gênes.

— Qu'ils meurent ! s'écrièrent Verrina et Scipione Borgognino.

— Ce n'est point dans une tentative folle et désespérée que je vous engage, reprit le comte ; déjà nous pouvons dire que nous sommes maîtres de Gênes, remplie de nos partisans et de nos soldats. Plus de deux mille hommes, la mèche de l'arquebuse allumée et la dague au poing, attendent le signal.

A cet instant, Ottobone, Jérôme et Cornelio Fieschi parurent.

— Vous le voyez, continua Fiesque en les montrant, nous sommes tous des vôtres, et si le dernier de mes frères manque au milieu de nous, c'est que Scipione est trop jeune encore pour porter le poids d'une armure.

Le comte expliqua alors le plan de la conjuration qu'il avait si savamment ourdie, il fit connaître toutes ses ressources et montra en regard la faiblesse des Doria, ensevelis dans la sécurité la plus profonde. Il ne fallait pas tant d'éloquence pour convaincre des hommes perdus de dettes et déjà gagnés. Aussi quand Fiesque leur demanda de prêter serment, tous, sauf deux, jurèrent de le suivre.

Ceux qui refusèrent furent immédiatement arrêtés et renfermés, ils ne devaient recouvrer leur liberté qu'après l'événement.

Alors le comte et les conjurés s'armèrent. Verrina partit en toute hâte, il devait donner le signal en tirant un coup de canon.

— Il n'étonnera point André et Giannettino, s'il les réveille, dit en souriant Fiesque, j'ai eu soin de leur annoncer qu'un coup de canon serait tiré cette nuit.

On se partagea les rôles, et voici comment le drame fut disposé :

Cent cinquante hommes devaient se rendre silencieusement maîtres de la partie de la ville appelée *le Bourg;* ils appelleraient les citoyens aux armes dès qu'ils entendraient le coup de canon. Cornelio, à la tête de cette expédition, se porterait ensuite avec trente hommes à la porte mal gardée de l'Arc, qu'il enlèverait par surprise ou de vive force.

Ce n'était là que la partie pour ainsi dire accessoire du complot. Les points dont il importait par-dessus tout de s'emparer étaient la Darse, qui permettrait de donner la main à Verrina, et la porte Saint-Thomas, qui, ainsi que nous l'avons dit, conduisait au palais Doria. Jérôme et Ottobone Fieschi avec Calcagno eurent ordre d'occuper à tout prix cette porte, et dès qu'ils en seraient maîtres, d'y laisser une forte garde et de se précipiter sur le palais Doria.

Assereto, qui avait la garde de la porte de la Darse, eut pour mission de la livrer ou de l'emporter, mais pour triompher de toute résistance sur ce point, Scipione Borgognino devait se jeter dans la Darsène sur des felouques préparées et, avec les hommes qui l'accompagneraient, prendre la porte à revers et rallier les barques de Verrina chargées d'enlever les galères de Doria. Quant à Fiesque, après avoir pris avec le moins de bruit qu'il se pourrait les corps de garde de Saint-André, de San-Donato et des Sauvages, dans la Darse, devenue le quartier général de l'insurrection, il se réunirait à Borgognino et Verrina. Il va sans dire que le tocsin sonnerait alors dans toutes les églises, que partout le peuple serait soulevé au cri de la maison de Fiesque : *Fieschi! gatto! gatto* (1)! Pendant que ces dispositions se prenaient, des bandes d'hommes armés se glissaient dans le palais et la maison adjacente, les portes s'ouvraient pour tout le monde mais ne laissaient sortir personne. Le comte, couvert d'une splendide armure d'acier et d'or, sortit de la galerie et se dirigea vers les appartements de la comtesse. Eléonore veillait en attendant son mari. Le vieux Paolo Pensa, ancien gouverneur de Ludovico, faisait la lecture à la jeune femme, qui, de temps en temps, l'interrompait, troublée par un vague bruit qui venait jusqu'à elle; plusieurs fois elle avait même appelé ses femmes et ses pages pour leur en demander l'explication. On lui avait répondu que le comte était en nombreuse compagnie, mais qu'il avait expressément défendu qu'on le dérangeât. Elle venait encore d'interrompre Paolo quand Fiesque parut armé de toutes pièces.

A sa vue Eléonore se leva, pâle de surprise et de terreur. Ludovico quitta ses gantelets et prit entre ses mains les deux mains que la comtesse lui tendait.

— Quand le soleil se lèvera, lui dit-il d'un ton animé, vous serez par le rang la première femme de Gênes comme vous l'avez toujours été par la beauté. Les Doria dormiront de leur dernier sommeil.

— Que dites-vous, monseigneur? est-ce que je rêve? Etant votre femme, n'ai-je donc pas été toujours la première de Gênes? Que parlez-vous de la dernière nuit des Doria?

(1) « Fieschi! chat! chat! »

— Je dis qu'à cette heure je les tiens dans ma main et qu'il faut qu'ils meurent pour rendre à Gênes sa vieille liberté; je dis qu'il faut que leur fantôme de sénat s'évanouisse pour que cesse la misère du peuple; je dis que j'ai assez obéi, qu'il est temps que je commande!

— Ludovico, y pensez-vous? songez-vous aux périls dans lesquels vous vous jetez? Oh! malheureuse que je suis! Vous n'étiez donc pas heureux? Que vous manque-t-il donc? Quoi! pour une vaine ambition vous jouez votre vie, notre bonheur et le sang de tous les vôtres? Mais j'ai mal entendu, vous voulez m'éprouver. Je suis une Cibo, la comtesse de Fiesque. Voyez, je n'ai pas peur, continua la jeune femme en essayant de sourire... Mais non! tout est vrai; je le vois, je le sens, votre visage, votre costume de guerre...

Eléonore fondit en larmes.

— Voyons, amie, soyez, comme vous le dites, une Cibo, la comtesse de Fiesque, une femme forte et vaillante, demain la maîtresse de Gênes!

Mais vainement il voulait la consoler, les larmes inondaient son visage, et elle meurtrissait ses mains délicates en se retenant à son armure.

Paola Pensa prit la parole.

— Ce que vous allez entreprendre, dit-il, est insensé. Et pour quel misérable enjeu jouez-vous votre vie, le sang et la fortune de votre race!

— L'enjeu, c'est le pouvoir. Souvenez-vous, mon maître, de ce que vous m'avez appris de Marius, de Sylla, de César. Je veux faire comme eux, entrer à côté d'eux dans l'histoire et y prendre mon rang et ma place. Comme César, je ne veux pas être le second à Gênes; comme Marius, je veux en finir avec cette détestable aristocratie des Giannettini. D'ailleurs l'heure de délibérer est passée; à cet instant même Verrina doit être maître du port et des galères. A bientôt, le temps presse. Paolo, vous ne quitterez pas la comtesse; je laisse le palais sous la garde de Crispi; mon jeune frère Scipione demeurera avec vous. Au revoir, ma bien-aimée, ma belle dogaresse.

Et, après avoir embrassé Eléonore et l'avoir confiée à moitié évanouie aux soins de ses femmes et du vieux Pensa, le comte sortit d'un pas ferme et résolu.

Les conjurés l'attendaient, animés et bruyants. Sacco leur avait raconté avec quel sang-froid et quelle prudence consommée le comte avait conduit la conspiration et endormi les soupçons de Doria.

Aussi, quand Fiesque parut, toutes les épées sortirent de leurs fourreaux et saluèrent avec transport le jeune chef.

— Allons, mes amis, en marche, dit Fiesque; les hommes que vous devez conduire sont prêts. Jusqu'au coup de canon de Verrina, que l'on agisse en silence et, qu'autant que faire se pourra, on ne se serve que de l'arme blanche. Mais dès que le coup de canon nous annoncera que Verrina est maître du port et des galères, que toutes les cloches des églises sonnent le tocsin, que les rues s'illuminent, à la clarté des torches, que le cri : *Fieschi! gatto! gatto! Gênes et liberté!* appelle le peuple aux armes. Allons, partons, Dieu est avec nous!

Le plan de Fiesque était si bien combiné que tout réussit. Même avant que le signal de Verrina eût annoncé que le port lui appartenait, Cornelio avait pris la porte de l'Arc; la Darse avait été enlevée avec un peu plus de peine par Assereto et Borgognino; il n'y

avait eu réellement de combat qu'à la porte Saint-Thomas, gardée et solidement défendue par le capitaine Lercero : sur ce point la lutte fut vive, mais courte. Le lieutenant Lercero, frère du capitaine, tomba mort, et le corps de garde se rendit. Le chemin du palais Doria était donc ouvert juste au moment où le canon de Verrina tonna.

Dès cette heure les conjurés se trouvaient maîtres de Gênes, la mer et la ville leur appartenaient.

Cependant le tumulte dont la porte Saint-Thomas venait d'être le théâtre avait réveillé Giannettino; il s'habilla en toute hâte, prit son épée et sortit accompagné d'un page portant une torche. Arrivé à la porte qu'il trouva fermée, il appela à haute voix le capitaine Lercero en le priant de lui ouvrir. Les conjurés le voyant tomber ainsi dans leurs mains le laissèrent entrer, et quand il fut engagé sous la voûte ils poussèrent le cri de guerre des Fieschi et le tuèrent à coups d'arquebuse. Pourquoi ne se ruèrent-ils pas aussitôt sur le palais Doria pour frapper André? On a accusé les deux frères Fieschi d'avoir voulu garder pour eux les immenses richesses qu'il renfermait. Quoi qu'il en soit, ils laissèrent au vieil André le temps de s'enfuir. Il fit quinze milles sans tourner la tête et ne s'arrêta que dans un des châteaux de Spinola.

Pendant que ces événement se passaient dans le quartier Saint-Thomas, presque sans coup férir Fiesque avait enlevé les corps de garde de Saint-Donat, de Saint-André, des Sauvages, et fait sa jonction dans la Darse avec Assereto et Verrina. Le tocsin sonnait à tous les clochers, le peuple criait dans les rues : *Fiesque et liberté!* Jamais conspiration moins sanglante ne s'était vue couronnée d'un plus prompt succès. La fuite d'André contraria le comte; mais, rejeté de Gênes, que pouvait faire le vieillard sans argent et sans soldats? S'il appelait Charles-Quint, Gênes, pour se défendre, pouvait compter sur la France. Il eût mieux valu sans doute que Doria eût subi le sort de Giannettino, mais, à tout prendre, le peu de jours qui lui restaient à vivre n'importait guère. D'ailleurs, à tous ces périls lointains il n'était point encore temps de songer.

Le comte venait d'envoyer au palais Fiesque un de ses pages pour prévenir Eléonore que tout était à peu près terminé. Ses amis le félicitaient; les lâches et les ambitieux, à la faveur des ténèbres, se faufilaient, suivant l'usage, dans les rangs victorieux où ils faisaient plus grand bruit que tous les autres, lorsque Verrina accourut prévenir son chef qu'il allait remonter sur un vaisseau, parce que l'on venait de lui annoncer que les galériens de la chiourme, profitant du trouble général, étaient parvenus à lever l'ancre et voulaient gagner la mer.

— Je vais avec vous, Verrina, dit Ludovico; il faut bien que je remercie votre équipage et que je prenne possession de la capitane de la flotte génoise que vous avez conquise.

Ils s'avancèrent jusqu'à la mer, Verrina marchant lestement et Fiesque d'un pas plus lent. La nuit était très-obscure. Ils arrivèrent au pied d'une planche qui reposait d'un bout sur le quai, de l'autre sur la muraille de la galère. Verrina pour montrer le chemin à son chef monta le premier sur la planche, Fiesque le suivait. Arrivé sur le pont du navire, Verrina se retourna, Fiesque n'était plus derrière lui. Il l'attendit un instant, il l'appela, personne ne répondit; il pensa alors que le comte avait changé d'avis et qu'il était resté à terre où sa présence pouvait être certainement plus utile.

Pendant quelques instants l'on ne s'aperçut pas de la disparition de Fiesque, mais bientôt, de toutes parts, on vint demander ses ordres : il fallait achever l'œuvre commencée si heureusement. On chercha, on questionna tout le monde. Tant que Verrina ne fut pas de retour de sa courte expédition, on espéra; mais lorsqu'il vint demander le comte et qu'il expliqua dans quelles circonstances il l'avait vu la dernière fois, une même pensée, une même parole vint à tous les cœurs et sortit de toutes les lèvres :

— Il est tombé à la mer!

On courut sur le bord du quai, on regarda attentivement; la vague noire et profonde reflétait la lueur des torches. Rien.

— Ses armes étaient lourdes, dit Verrina atterré, le pied lui aura manqué, et il se sera enfoncé à pic.

C'était la vérité. Fiesque avait misérablement péri au milieu de son triomphe, alors certainement que rien ne pouvait y faire obstacle et qu'il devait se dire avec toute raison :

— Quand le soleil se lèvera, je serai doge de Gênes, et je n'ai que vingt-quatre ans.

Quelque opinion que l'on se fasse des causes et du mobile de la conjuration, il est impossible de ne point reconnaître que Ludovico Fiesque n'était pas un homme ordinaire. Si sa duplicité, si son ambition choquent et repoussent, avant de le condamner, il ne faut pas oublier le siècle de trahison dans lequel il a vécu et les perfides enseignements de la terre où il était né, patrie des Borgia, des Sforza, des Visconti, terre nourricière de ces grands condottieri qui devenaient princes à force de trahison, de bassesse, de courage ou de lâcheté.

Pour juger les hommes d'autrefois, il faut les laisser dans leur cadre et les éclairer de la lumière de leur temps; sans cela on les voit mal, on est injuste envers eux.

La preuve incontestable de la valeur de Fiesque, c'est ce qui advint après sa mort. Le trépas du chef de leur maison n'en laissait pas moins les Fieschi maîtres de Gênes. Jérôme prit le commandement, mais il ne sut qu'en faire; au lieu de terminer la besogne commencée, il attendit. Il n'eut pas assez d'autorité morale pour retenir Verrina désespéré, qui remonta sur sa galère où le rejoignirent plus tard Ottobone, Calcagno et Sacco, les grands complices du comte, ou du moins les plus dévoués et les plus capables. On perdit une partie de la nuit, on n'arrêta point les officiers et les membres principaux du sénat, les partisans de la famille Doria et les quelques ennemis que pouvaient avoir les Fieschi. Le comte n'eût pas commis une si lourde faute. Il en résulta que les chefs des grandes familles voyant, sans en comprendre le motif, les hésitations de l'insurrection triomphante, résolurent d'essayer de la combattre.

A deux reprises, B. Lomellino, C. Palavicini, F. Grimaldi et D. Doria se ruèrent contre elle, mais les vieux soldats qu'avait choisis Fiesque les repoussèrent vigoureusement et en tuèrent plusieurs. Pendant cette lutte, le sénat tremblant s'était assemblé et envoyait des députés pour s'entendre avec le comte qu'il croyait vivant. Les conjurés voyant ce groupe de personnages s'approcher, les chargèrent avec furie; tous s'enfuirent, sauf un seul qui parvint à faire connaître la mission du sé-

nat; Jérôme répondit que c'était avec lui seul qu'il fallait traiter. Ainsi se confirma le bruit qui commençait enfin à se répandre de la mort de Ludovico. Le désordre se mit dans les rangs des conjurés; les plus prudents s'éloignèrent; les autres, au lieu de marcher sur le sénat et de l'enlever, attendirent encore. De leur côté, les sénateurs sentant leur faiblesse et n'osant pas envoyer de nouveaux négociateurs auprès des révoltés qui avaient fait si mauvais accueil aux premiers, prièrent le vieux gouverneur de Ludovico, Paolo Pensa, de venir les trouver et le chargèrent de porter leurs paroles de paix. Il obéit, et après quelques pourparlers un traité fut conclu. Par cet acte, revêtu, au nom du sénat, de la signature de Senarogua, secrétaire de la république, un pardon général et complet était accordé aux Fieschi et à leurs adhérents. Ainsi les vaincus pardonnaient aux vainqueurs. Jérôme, suivi de tous les siens, sortit de Gênes et se retira dans la forteresse de Montobio. Ceux qui étaient dans la galère firent voile pour la France et débarquèrent sans encombre à Marseille.

Débarrassé de ses ennemis, le sénat envoya auprès d'André Doria une députation chargée de lui porter des compliments de condoléance pour la mort tragique de Giannettino et de le prier de revenir reprendre le gouvernement des affaires de la république. Il revint, et trois jours après l'événement; il déclara nul le traité signé par Senarogua, la révolte crime de lèse-majesté; il fit raser le palais Fiesque, rendit un arrêt de mort contre tous les frères et les membres de la faction, et exila indistinctement les membres et serviteurs de la famille. Le corps de Ludovico retrouvé resta tout un jour exposé sur la grève du port et fut jeté ensuite en pleine mer. Enfin Doria somma Jérôme de remettre à la république la forteresse de Montobio. Sur le refus de Jérôme qui protestait contre la violation de la foi jurée, Spinola vint mettre le siége devant la place. Après une résistance de quarante jours elle se rendit à discrétion.

La mort de Fiesque. Dessin de Ch. Gaildrau.

Jérôme, que Verrina, Calcagno, Sacco, Assereto et leurs principaux amis étaient allés rejoindre, furent exécutés. Ottobone, qui était parvenu à se réfugier à Rome, étant tombé plus tard dans les mains de l'implacable Doria, mourut sans jugement. De la puissante famille des Fieschi il ne resta que le jeune Scipione qui a fait souche.

Telle fut la célèbre conjuration de Fiesque et la fin de ses chefs; il est certain que sans l'étrange mort du comte elle eût eu un plein et entier succès. Pour réussir il ne lui manqua que ce que toute la prudence humaine ne peut donner, la fortune.

A. GENEVAY.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA MÉNAGERIE DE TH. GAUTIER (FIN).

Il y avait enfin la digne sœur de ces deux chats noirs, Eponine, aux yeux de chinoise. En passant la main légèrement sur ce poil soyeux d'un noir superbe, on en tirait des étincelles bleues et petillantes. Il n'y avait rien de plus léger qu'Eponine. Au premier coup de sonnette, elle accourait au-devant des visiteurs.

— Soyez les bienvenus, disait-elle; attendez, le maître va descendre. Admirez cependant ses bronzes, ses tableaux, ses aquarelles; lui-même il en fait de charmantes.

Eponine avait place à la table de Théophile; on lui mettait son assiette et son tabouret, tant elle mangeait proprement et gentiment, les deux pattes posées sur le bord de la table. Il y avait peu de convives plus aimables; seulement (c'était son défaut) elle aimait trop le poisson, le poisson d'eau de mer, le poisson d'eau douce:

— Attendez, mademoiselle, *une personne* qui n'a pas faim pour la soupe ne doit pas avoir faim pour le poisson.

A cette juste observation, la gourmande Eponine avalait son potage en toute hâte, et, ce devoir accompli, elle réclamait sa part du turbot ou de la truite. On serait trop heureux si l'on avait à table de petites filles aussi bien élevées qu'Eponine.

Il y avait encore dans la maison de Théophile un lézard de Fontainebleau. Mlle Gautier l'avait ramassé, et M. Jacques (c'était son nom) avait adopté bel et bien sa jeune maîtresse. Il n'y avait rien de plus joli: sa peau, d'un beau vert véronèse, l'œil vif et des mouvements si légers; jamais il ne quittait sa jeune maîtresse et se tenait habituellement caché dans la torsade élégante de ses beaux cheveux. C'était sa niche et son domaine; ainsi caché, il allait au Théâtre-Français, qui ne l'amusait guère; l'Opéra lui plaisait davantage, et si la jeune fille jouait du piano, maître Jacques descendait doucement sur ses épaules, s'avançait le long des bras sur la main droite, où tout chante. Une goutte de lait suffisait à la nourriture de maître Jacques. Il mourut de chagrin en l'absence de sa jeune maîtresse, qui n'avait pas voulu l'emmener avec elle un jour du mois de décembre. Il aimait tant le soleil! On lui chanta un *De Profundis*:

Pauvre Jacques, dormez-vous?

Nul doute aussi que le moineau Babylas ait joué dans le jardin le rôle du chevalier Printemps; mais l'automne étant venu, il advint que Babylas, amoureux de Finette, accompagna la belle dans les célèbres vignobles de Surennes, où il mourut d'une indigestion.

Margot, la pie, était une commère effrontée et bavarde. Elle reçut, mais en vain, une brillante éducation; rien n'y fit; pas un mot de grec et de latin. Elle parlait comme une portière, et portière elle était restée entre ces murailles remplies de belles choses.

Ajoutez que Margot la pie était voleuse, et qu'à force de larcins elle eût fait pendre une vingtaine de malheureuses. Tout convenait à son avarice: écus d'or et d'argent, montres, bracelets; toujours la fourchette allait rejoindre la cuiller. Heureusement on savait sa cache, et, sans appeler le commissaire, elle était dévalisée à son tour. Malheureuse Margot! elle fut accusée enfin, par les domestiques de la maison voisine, d'avoir volé *une paire de draps toute neuve*, et, malgré l'invraisemblance, on la tua sans rémission. Mais le Ciel châtia bientôt ses accusateurs injustes: la servante se brûla à son fourneau; le valet de chambre devint le trottin de la modiste, et les propriétaires des draps neufs purent se vanter de n'être pas dans de beaux draps, les remords les empêchant de dormir.

M. Théophile Gautier avait aussi, chose étonnante, une paire de petits chevaux, bien petits pour traîner par la ville un si grand esprit; la Révolution de 1848 devait clore à jamais cette immortelle écurie. Immortelle, en effet, non pas certes par la beauté de Blanche et de Jeanne, mais par la façon dont leur bon maître a raconté leur fidélité, leur intelligence et leur résignation.

LE MONUMENT DU MARÉCHAL MONCEY.

Prenons un ton plus haut, muses de la Sicile.

Quoi qu'il nous coûte de nous séparer si brusquement des bêtes de Théophile Gautier, dignes par leur esprit du maître qui les éleva, arrivons, sans transition, à la page la plus triste de notre histoire. C'était en l'an de misère et de honte 1814; la France enfin vaincue, après tant de conquêtes inutiles et tant de gloire impuissante, voyait ses champs foulés par les armées étrangères. Le Russe et le Prussien, qui s'étaient si longtemps inclinés devant nos armes, s'avançaient insolemment sous les murs de Paris, qui avait été jusqu'alors la ville imprenable. On entendait au loin retentir le canon de l'Autriche et les clairons de tous ces soldats coalisés contre nous. A chaque pas qu'ils faisaient dans cet empire aux abois, on eût dit qu'ils avaient honte de leur victoire. Ils marchaient comme on marche en rêve. A chaque village ils croyaient voir le grand empereur qui brisait leurs bataillons serrés. Mais l'empereur lui-même avait perdu sa dernière bataille. Ah! les temps misérables! Pas une espérance ici-bas, et là-haut pas une étoile! Il avait jadis son étoile au milieu des plus brillantes constellations du ciel, le victorieux d'Austerlitz et de Marengo!

Perdu sans retour, il avait embrassé pour la dernière fois son aigle infidèle. Il avait pleuré sur ses drapeaux, dont l'univers avait salué jadis les couleurs triomphantes. Qui l'eût jamais dit? Il se cachait dans ce royal Fontainebleau, tout rempli de François Ier et des souvenirs de la famille royale des Valois. Quelques vieux débris de la vieille garde attendaient le dernier regard du maître, et le cherchaient de leurs regards affligés:

Imitant son silence, autour de lui rangés.

Cependant l'heure funeste était arrivée. Aux portes de Paris, le peuple ancien, le vieux peuple, enfant des héros de 1792 et de la grande république, attendait, indigné et découragé, *les vainqueurs*, car voilà comme on les appelait, et les vainqueurs, à deux lieues de la ville, attendaient de leur côté que la porte leur fût ouverte. O cruel moment de la défection universelle! vous ne

croiriez jamais, races futures, que tant de maréchaux de France et tant de sénateurs aient renié, dans ces jours misérables, ceux-ci le capitaine de leurs batailles gagnées, et ceux-là l'unique auteur de leur fortune. Compagnon de ceux-ci, protecteur de ceux-là, il ne trouvait plus dans ces consciences lassées un seul des serments que tous ces ingrats avaient prodigués à sa toute-puissance. Et plus l'heure avançait, plus le danger grandissait, apportant toutes les terreurs de l'instant suprême, et tous les châtiments que la gloire elle-même inflige aux héros qui sont tombés.

Un seul dans l'abandon général de la patrie au désespoir, le maréchal Moncey, calme et superbe, avait résolu de défendre et de protéger Paris. Il se disait que du moins, si la ville était prise, elle aurait eu l'honneur de se défendre et de tenter une dernière victoire. Il était triste et non pas abattu. Il ressemblait à ce héros de Sparte : « Allez dire, enfants, que nous sommes morts aux Thermopyles! Soldats! faites-vous beaux ce matin, disait encore Léonidas envahi par les Perses, nous souperons ce soir chez les morts! »

Ces paroles suprêmes des héros qui vont mourir, les nations les recueillent avec reconnaissance et les répètent avec respect. C'est leur héritage. Il n'est pas de jeune homme, ou de vieillard, qui ne meure avec bonheur en pensant que du moins une parole immortelle honorera leur mémoire et protégera leur tombeau. A cette barrière de Clichy, le maréchal Moncey vit accourir les jeunes capitaines de l'Ecole polytechnique; enfants ce matin, ils étaient des héros le soir. Ils avaient pour les commander quelques soldats de la garde impériale, improvisés capitaines, et le capitaine était digne des nouvelles recrues. Pas d'hésitation, pas de doute. Ils savaient les uns les autres qu'on ne résiste pas à ces masses envahissantes. Ils pouvaient tuer pendant huit jours des Anglais, des Prussiens, des Cosaques... tâche inutile! il en fût revenu toujours.

Et cependant le maréchal tenait toujours. Quelle abominable position! L'ennemi hors de la ville et dans la ville (on ne le croira pas plus tard). Combien de dames à leurs fenêtres, agitant les drapeaux de l'invasion, et toutes prêtes à jeter les fleurs de leurs bouquets sous les pieds du cheval de lord Wellington!

— Nous sommes entre deux feux, disait le maréchal avec un sourire de mépris.

Heureusement le peuple intrépide et généreux des faubourgs arrivait en toute hâte à la défense de Paris, et chacun prenait place dans ces bataillons sans ordre et pleins de courage. Or, parmi ces jeunes défenseurs qui savaient à peine tenir une arme de guerre, il y avait un jeune homme et presque un enfant, très-pauvre. Ce jeune homme, épris d'enthousiasme et de liberté lorsqu'il entendit crier dans sa mansarde : « *Aux armes, citoyens!* » et qu'il comprit que c'était lui qu'on appelait, descendit la rue, armé d'un mauvais fusil de chasse, et, tout d'une haleine, il arriva tout auprès du maréchal, qui tentait une dernière épreuve. Il entendit le dernier commandement du héros; il vit arriver les premières phalanges de ces sauvages, qui traînaient après eux les bœufs et les moutons du laboureur. Alors il sentit dans son âme une telle indignation, si profonde était sa douleur, que cet humble enfant inconnu dans cette foule, où tout se confondait, se dit à lui-même (et nous savons qu'il a tenu parole) : « Un jour viendra qui n'est pas loin, je consolerai l'Empereur tombé; je relèverai toutes ces ruines; je châtierai Wellington et les Cosaques. » Vous avez déjà deviné le nom de ce jeune homme. Il s'appelait Béranger!

Et lui seul, en effet, il a réparé ces ruines, il a consolé ces douleurs. Dans cette île désolée où l'Empereur fut enfermé par cette vieille Europe qu'il inquiétait, la chanson de Béranger est allée à travers les océans raconter les gloires d'autrefois et les grandeurs à venir.

A l'heure où la France frémissait encore des périls qu'elle avait courus, Béranger fut le seul qui lui apprît l'espérance. Il chantait Lisette et l'Empereur, c'est-à-dire la jeunesse et la gloire. Il chantait le sol sacré, où la tombe et le berceau se mêlent, abrités par la même croyance : Dieu, patrie et liberté! Telle était la trinité du soldat revenu de la barrière de Clichy :

> Levez les yeux vers ce monde invisible
> Où pour toujours nous nous réunissons.

Lorsqu'enfin la Providence eut pris en pitié cette France exposée à tant d'orages, et quand un peu de liberté nous fut rendue après tant d'épreuves si cruelles, il advint que le nom du maréchal Moncey et sa dernière bataille aux portes de Paris reparut dans toute sa gloire. On revint à ce grand homme après l'avoir oublié. Le premier de tous les vengeurs de cette grande renommée était, lui aussi, une façon de poëte, un peintre, Horace Vernet, le dernier de cette illustre famille des Vernet, toute remplie de chefs-d'œuvre. Horace Vernet, au beau milieu de la Restauration, quand peu de gens se hasardaient à parler des guerres passées et surtout de l'invasion dont le souvenir devait amener tant de catastrophes, fit apparaître en plein Louvre et sous le plus grand jour son tableau de la bataille de Clichy. C'est une œuvre excellente et populaire. On peut la voir à Versailles, où le roi Louis-Philippe la fit porter comme un supplément aux gloires de la France.

En vingt-quatre heures le tableau d'Horace Vernet avait conquis tous les suffrages, et la gravure à son tour reproduisant ce grand drame, il advint que, dans toute maison bourgeoise jalouse de l'honneur du nom français, la bataille de Clichy devint un ornement, une leçon salutaire. Le grand-père montrait à ses petits-enfants ces héros de la dernière heure. N'ont-ils pas droit à nos respects, les vaincus d'une si belle cause? Et pendant que de toutes parts nous dressons aux victorieux des marbres et des bronzes impérissables, n'est-il pas juste enfin de mettre en réserve un monument pour les braves gens qui donnèrent l'exemple de la résistance à l'ennemi? Une simple pierre avec ces mots très-simples et très-vrais :

VOYAGEUR, PRENDS GARDE A NE PAS FOULER UN HÉROS! (1)

signale encore aujourd'hui la place où tomba le grand Turenne. On vient d'achever le monument du maréchal Moncey à la barrière de Clichy, et, quand ces lignes paraîtront, sans doute l'inauguration sera faite. On sait que le maréchal Moncey mourut d'une mort digne de sa vie et que sa vieillesse fut digne de ses plus illustres journées. Il vécut comme un soldat; il vieillit comme un sage. On eût dit qu'il avait dans la pensée et dans le cœur cette admirable parole de Pascal : « L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. Or à quoi pense le monde? A

(1) Cave viator, heroem calcas!

danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, à se bâtir, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme. »

A l'heure où nous parlons, et pour ne pas quitter brusquement les hauteurs de Clichy, nous nous rappellerons cette odieuse et ridicule prison, où tant de jeunes gens de la génération passée ont expié les folies de leur jeunesse. Tout est donc pour le mieux, convenons-en : la maison pour dettes est abattue, et sur les hauteurs s'élève, au milieu de la reconnaissance publique, le monument du maréchal Moncey.

Honorons la guerre, à la bonne heure, mais à la condition que nous aimerons la paix de toute notre âme: Un soldat de Henri IV, le fils du maréchal de Biron, demandait à son père : « Pourquoi donc, monsieur, n'avez-vous pas voulu qu'on détruisît le duc de Parme à la retraite de Caudebec? — Mon fils, répondit le maréchal, si nous eussions fait ainsi, la guerre était terminée, et nous n'avions plus qu'à planter nos choux dans mon domaine de Biron. » Sur quoi Brantôme ajoute, en véritable coureur d'aventures : « Parlez-moi de ces cœurs sans pitié ; une fois qu'ils ont sucé le lait de dame Bellone, ils ne s'en lassent jamais. »

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

Le monument du maréchal Moncey, d'après une photographie.

NOUVELLES ET VOYAGES.

MARTHE VERDIER (1).

La forêt vierge. Dessin de E. de Bérard.

X. — LA FORÊT VIERGE.

« Le cri du comte nous avait tous réveillés.
— « Qu'y a-t-il? fit le brigadier en frottant ses yeux « encore ensommeillés. Gueux de pays où l'on ne peut « pas dormir à l'aise!

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— « Il y a, dit le comte, que je me suis laissé jouer « comme un enfant. J'étais prévenu pourtant. Mais la « fatigue a été plus forte que la volonté.

— « Eh bien ? demandai-je à mon tour.

— « Eh bien, les Indiens nous ont abandonnés, ils « sont partis, emmenant la pirogue.

— « Sacrebleu ! exclama le brigadier. Comment al- « nous faire ?

— « Heureusement nos armes nous restent et la « poudre ne manque pas. Mais la situation est grave. « Voilà vingt-quatre heures que le courant nous en- « traîne hors de notre route. J'ignore où il nous a con- « duits, par conséquent de quel côté nous devons nous « diriger. Voyons, Mina, parle, quel est ton avis ?

— « Puisque nous n'avons plus de pirogues, il est « inutile de nous rapprocher du Tapajoz.

— « D'autant plus que les ponts sont rares dans le « pays, fit le brigadier.

— « Au nord, reprit le nègre, la contrée est inondée. « Mina et ses amis ne peuvent passer de ce côté.

— « Et puis, dis-je à mon tour, car cette pensée ne « me quittait pas, ce n'est pas au nord que nous re- « trouverons les Piémontais. »

« Le comte sourit tristement.

— « Ne vous faites pas d'illusions à cet égard, mon « cher Georges : ou vos ennemis ont péri dans les flots, « ou ils sont maintenant hors de notre atteinte.

— « Qui sait ? Dieu est juste. »

« Mina secoua la tête.

— « Que les assassins soient vivants ou morts, nous « devons prendre la direction du rio Arinos.

— « A quelle distance en sommes-nous ? » demanda le comte en me regardant.

« Je surpris ce regard. Il voulait dire : Crois-tu que l'enfant soit de force à supporter un aussi long voyage ? Vois sa figure pâlie, ses membres brisés par la fatigue.

— « Ne vous inquiétez pas de moi, m'écriai-je. C'est « bien assez déjà que je vous aie entraînés dans une « entreprise dont maintenant je reconnais la folie. « Quand je serai pour vous une gêne, eh bien, vous « m'abandonnerez en route.

— « Georges, dit le comte d'une voix pleine de tris- « tesse et de reproche, qui vous a donné le droit de « nous parler ainsi ?

— « C'est parce que vous avez été bon et dévoué, « parce que vous avez eu pour moi toutes les tendresses « d'une mère, c'est pour cela que je ne veux pas com- « promettre votre salut en vous imposant une trop « lourde tâche.

— « Ah ça ! fit le brigadier en riant, qu'est-ce que « tout cela signifie ? La situation est-elle tellement dés- « espérée que l'heure des adieux ait sonné ? Eh ! par- « bleu ! j'espère bien, quant à moi, tirer de là ma vieille « peau qui ne vaut pas grand'chose, mais à laquelle je « tiens fort, vu la difficulté de la remplacer. »

« Ce ton de gaieté fit une heureuse diversion à nos tristes pensées.

— « Allons ! voilà qui est entendu, dit le comte. Et « maintenant, ami Mina, montre-nous le chemin et... « en route ! »

« Le soleil se levait en ce moment et dorait déjà la cime des grands arbres. Nous fîmes à la hâte nos prépa- ratifs de départ, et...

— « En route, répétâmes-nous d'une voix unanime. »

« Mina allait en avant, éclairant notre marche.

« Bientôt, au sortir de la clairière, nous nous trou- vâmes en pleine forêt vierge.

« Ah ! mon Dieu ! que c'est beau ! et que l'homme se sent petit en face de ces merveilles de la nature, de ces géants qui datent des premiers âges du monde ! Entre ces troncs lisses ou couverts d'une mousse sombre se suspendent des milliers de plantes grimpantes, des lianes de toutes sortes, les passiflor laurifolia, les bi- gnonies, les bromerias, les aristoloches, que sais-je ? accrochant leurs jeunes rameaux aux flancs noueux des vieux arbres. Les fleurs aux couleurs éclatantes tranchent sur le ton plus foncé de la verdure. Des fou- gères arborescentes, des lichens couvrent le sol. Une lumière diffuse et voilée filtre à travers l'épais rideau. On se croirait au crépuscule d'un beau jour. La cha- leur n'est pas grande, mais l'air manque aux poumons. On respire avec peine.

« Cependant le *ouistiti* ou le *pinche* se balance sur les lianes comme sur une escarpolette et saute légère- ment de branche en branche. Les perroquets et les toucans poussent leur cri discordant. Les *guranie en- gera*, fleurs ailées, bourdonnent sur nos têtes.

« Nous n'avançons que lentement. Mina bat les her- bes et les fougères avec la tige d'un bambou, pour en faire sortir le serpent-corail, ce joli reptile qu'on di- rait peint avec le plus brillant vermillon et qui donne la mort aussi sûrement que la vipère et le crotale. Nous suivons le nègre, la hache et le couteau à la main, nous frayant un passage à travers l'enchevêtrement des lianes entrelacées.

« Il est dix heures et notre estomac commence à nous rappeler ses droits imprescriptibles. Les bananes, les pitangas n'ont fait qu'aiguiser notre appétit. A plu- sieurs reprises, le comte a été tenté d'abattre un de ces singes qui ont l'air de nous narguer du haut de leur obser- vatoire aérien, mais chaque fois je m'y suis opposée. Plus d'un philosophe a prétendu que l'homme descend du singe en ligne droite. J'ignore ce qu'il y a de fondé dans une opinion qui blesse d'ailleurs singulièrement mes croyances religieuses ; mais, étranger ou cousin ger- main, l'idée de voir figurer un singe entre un poulet rôti et un filet de bœuf me soulève le cœur de dégoût.

« Tout à coup Mina s'arrête devant un arbre dont la forme bizarre a déjà attiré mon attention. Son tronc, étroit à la base, prend tout de suite un fort développe- ment, pour s'amincir ensuite et se terminer par une longue perche couronnée d'un bouquet de feuilles. Mais ce n'est pas l'arbre que le nègre considère avec tant d'attention, ce sont deux yeux brillants qu'il a vus luire au milieu des racines.

— « Un *tatou*, dit Mina à voix basse. »

« Nous nous rapprochons avec prudence. Mina se baisse. L'animal veut fuir et rentrer dans son terrier. Nous lui barrons le chemin. Mina le saisit par la queue, le tire hors du trou et, le faisant tournoyer comme une fronde, lui brise la tête contre le tronc d'un arbre. Le tatou est protégé par une cuirasse d'écailles qui lui a fait donner par les Espagnols le nom d'*armadille*. Sa chair a une saveur toute particulière et très-agréable.

« Notre appétit satisfait, nous nous remettons en route. Alors seulement je m'aperçois que mes pieds meurtris saignent de mille blessures. Le comte m'offre le soutien de son bras, mais je refuse : je veux prouver que je sais résister à la fatigue.

« Vers le soir la forêt semble s'éclaircir. Nous re- voyons le ciel. Nous voici sur les bords d'un lac dont

les rives vaseuses disparaissent sous un épais tapis d'herbes et de roseaux. Un silence de mort plane sur les eaux noirâtres, que cache la large feuille du nénuphar. Dans ce lieu sinistre, les arbres eux-mêmes perdent leur luxuriante vigueur. On n'aperçoit ni un oiseau, ni un insecte, ni un être vivant. Seule, à travers les joncs courbés et souillés de boue, une trace indique le passage d'un caïman qui a regagné son élément favori après une sieste sur le rivage.

« Que ferions-nous dans ce séjour maudit? Eloignons-nous au plus vite.

« Nous rentrons dans la forêt.

« Voilà huit heures que nous marchons et tout au plus avons-nous fait trois ou quatre lieues. Encore sommes-nous sûrs de la direction que nous suivons? Le soleil seul pourrait nous guider, et il reste invisible pour nous derrière le dôme impénétrable de verdure. Nous souffrons aussi beaucoup des moustiques et des maringouins, qui nous harcellent sans trêve ni relâche.

« Je suis brisée de fatigue. Je me soutiens à peine. Nous nous arrêtons pour notre campement. Le brigadier s'est éloigné en quête d'un souper problématique. Le comte et Mina me construisent une hutte avec des branchages qu'ils recouvrent de feuilles de palmier. Je n'ose me plaindre, de crainte d'attrister mes amis.

« Le brigadier revient. Il n'a rien rencontré, pas même un singe. Adieu le souper!

« Il est vrai que je n'ai pas faim. Un sommeil invincible s'est emparé de moi.

« Le lendemain je me sens un peu remise. Je donne la première le signal du départ.

« Ce jour-là, le comte, plus heureux que M. Ducange, tua un *iguane*, affreux lézard goîtreux, et un *aï* ou *paresseux*. Voilà des provisions venues fort à propos. Et cependant, quand je me rappelle le cri doux et prolongé que ce pauvre paresseux poussa en tombant sous le plomb, je ne puis m'empêcher de regretter sa mort. Il se disposait à escalader le tronc d'un cécropia, lorsque M. de Fosseuse l'aperçut. La lenteur de ses mouvements me garantissant contre des intentions malveillantes, je m'approchai pour le voir de plus près. De son côté l'aï pencha la tête en arrière et se mit aussi à m'examiner. Sa bonne grosse tête était percée d'yeux ronds, veinés comme des agates et limpides comme des yeux d'enfant; leur expression me surprit et m'émut presque, tant il s'y peignait de douceur, de mélancolie et de résignation. Dès que je faisais un mouvement en avant, la bête se balançait d'un air langoureux et du bras droit frappait sa poitrine comme une vieille femme qui dit son *Meâ culpâ*. Le comte mit fin à cette scène étrange en déchargeant sa carabine à bout portant contre le paresseux, qui, en expirant, exhala un soupir semblable à une plainte humaine.

« Nous avions bien faim ce jour-là, mais n'importe! j'aurais volontiers attendu le souper quelques heures encore.

« Le soir nous réservait un spectacle nouveau et inattendu, celui d'une illumination de la forêt par un petit insecte, l'*elater lumineux*.

XI. — LA SAVANE.

« Enfin nous sortons de cette interminable forêt. Nous respirons plus à l'aise. Devant nous s'étend une vaste plaine, semée çà et là de bouquets d'anabus, de cocotiers, de palmiers, et couverte d'une herbe épaisse. Le comte rectifie notre route. Les jours précédents nous avons un peu trop incliné vers l'est.

« Du reste, je n'oserais dire que nous ayons beaucoup gagné au change en passant de la forêt à la plaine. Les herbes s'élèvent parfois jusqu'à la ceinture. C'est un fourré épais de chardons, d'agaves, de cactus reliés entre eux par les liserons et les lianes coupantes. Le couteau et la hache peuvent seuls nous frayer un passage. Les pointes acérées des chardons pénètrent dans nos vêtements et nous font de cuisantes blessures. La plupart des plantes sont déjà desséchées par le soleil; leur teinte pâle et uniforme donne à la plaine l'aspect d'un vaste linceul. Ainsi s'explique le nom de *savanes* (*sabana*, linceul) sous lequel sont connus ces déserts américains. Lorsque la brise passe sur la cime des herbes, elle les fait onduler comme la surface d'une mer légèrement houleuse.

« Nous marchons depuis deux heures. M. Ducange, qui s'est éloigné de quelques pas sur notre gauche, nous appelle.

— « Voyez donc! dit-il, le sol rend un son étrange. « On croirait marcher sur des terriers de lapins. »

« Mina accourt, et, comme nous, il peut se convaincre de la sonorité du terrain.

— « Ce sont des terriers de *viscaches*, dit-il.

— « Des viscaches! Est-ce bon à manger?

— « Oui, mais qu'on n'avance qu'avec précaution. »

« M. Ducange ne tient pas compte du conseil. La perspective du déjeuner a réveillé son ardeur. Pour forcer le gibier à quitter sa demeure souterraine, il frappe le sol avec force du pied et de la crosse de sa carabine. Soudain la terre s'entr'ouvre sous ses pas et notre ami disparaît. Nous nous précipitons.

« Heureusement le trou n'a que quelques mètres de profondeur, et le digne brigadier ne s'est fait aucun mal. Aussi nous rions de sa mésaventure, tout en l'aidant à remonter à la surface. Mais lui :

— « Riez tant que vous voudrez, dit-il. Les viscaches « ne voulaient pas venir à moi, je suis allé à elles; ce « n'est pas plus malin que cela. »

« Et il nous tend deux petits animaux qu'il a écrasés dans sa chute et qui ressemblent fort à des lapins. Leur poil est d'un gris plombé, leur queue a la forme d'un balai, leurs jambes de derrière sont notablement plus hautes que celles de devant; enfin, de chaque côté du museau pendent deux longues moustaches qui donnent à leur physionomie un air comique et rébarbatif.

— « Ce sont bien des viscaches, dit le comte. Il faut « nous hâter de leur couper le bout de la queue, si nous « ne voulons pas que notre gibier contracte un goût « qui ne nous permettrait plus de l'apprécier comme « il le mérite. Et maintenant que le déjeuner est « trouvé, cherchons un endroit qui nous fournisse le « bois pour le faire cuire et l'eau pour l'arroser.

— « Que pensez-vous de ces ombrages? » dis-je en désignant un bouquet d'arbres au feuillage rougeâtre, à la cime arrondie en dôme, qui s'élèvent à cent mètres devant nous.

— « Cherchons ailleurs. Ces arbres sont des *formi-* « *gueiras*. Des myriades de fourmis ont creusé leurs « troncs et s'y sont installées. Si vous frappez l'écorce, « si même le moindre bruit dérange les industrieuses « ouvrières, vous verrez sortir leurs innombrables lé- « gions. Malheur à l'imprudent qui oserait leur tenir « tête.

— « Vaincus, on se moquerait de nous, et vain-
« queurs, la belle gloire ! fit le brigadier.

— « Voici, reprit le comte, une sorte de sentier frayé
« par le passage d'un troupeau de taureaux sauvages.
« Si je ne me trompe, il doit nous conduire à une
« source que l'instinct de ces animaux aura su décou-
« vrir dans la plaine aride. »

« Nous nous remettons en marche en suivant les empreintes laissées sur le sol, et, une demi-heure après, nous arrivons à un bouquet de cocotiers aux pieds desquels coule une petite source qui, quelques pas plus loin, va se perdre dans le sable. Nous étanchons notre soif ardente, nous lavons nos mains et nos pieds ensanglantés, et nous nous étendons, le comte et moi, à l'ombre délicieuse des arbres, pendant que nos amis allument le feu et préparent le déjeuner.

— « Eh bien ! mon cher Georges, me dit M. de Fos-
« seuse, commencez-vous à vous habituer à cette vie
« du désert, vie de luttes et de privations, il est vrai,
« mais qui parfois nous tient en réserve bien des plai-
« sirs, bien des jouissances ?

— « Attendez, fis-je en souriant. Je n'ai encore ren-
« contré que les épines. Quand les roses viendront, je
« vous répondrai.

— « Ne comptez-vous pour rien le repos qui succède
« à la fatigue, la douce fraîcheur de l'oasis après l'ar-
« dent soleil de la plaine?

— « Je pense que mon père souffre et attend, et
« alors ni le repos ni la fraîcheur de l'oasis n'ont de
« charmes pour moi.

— « Je l'avais oublié, dit le comte d'un ton grave.
« Pauvre Georges ! Ce qu'un ami dévoué peut faire, je
« l'ai fait, je vous jure.

— « Je le sais.

— « Je ne voudrais pas vous inspirer une confiance
« que je ne partagerais pas. Si cependant ceux que vous
« poursuivez ont échappé aux flots du Tapajoz, nous
« retrouverons leurs traces...

— « Dans un désert inhabité !

— « La savane n'est pas un désert inhabité. Sans
« parler des tribus indiennes qui vivent dans ces soli-
« tudes, quel est le pays que l'homme n'a pas fouillé
« dans tous les sens quand il a l'espoir d'y rencontrer
« de l'or.

— « De l'or !

— « Nous devons être sur les confins de Matto
« Grosso, une des provinces du Brésil qui renferme le
« plus de gisements aurifères, et à peu de distance de
« Diamantino, le district des diamants.

— « Eh quoi ! ces cailloux que je repousse d'un pied
« dédaigneux...

— « Eh ! mon Dieu oui, ce sont peut-être des pépites
« d'or, des topazes ou des rubis.

— « A table ! le déjeuner est servi, s'écrie le briga-
« dier, et voici le dessert, » ajoute-t-il, en déposant une demi-douzaine de noix de coco remplies d'une liqueur rafraîchissante.

« Cette annonce change pour un moment le cours de nos idées, et bientôt on n'entend que le bruit des mâchoires qui s'escriment de leur mieux. Quand le dernier morceau de viscache a disparu :

— « Rien ne nous presse, dit le comte, nous ne nous
« remettrons en route que lorsque le soleil s'abaissera à
« l'horizon. En attendant, reposons-nous. »

« Nous nous étendons à l'ombre des cocotiers, et bientôt un sommeil réparateur ferme nos paupières.

« Nous dormons ainsi depuis une heure, quand tout à coup la voix de Mina nous réveille.

— « Debout ! » s'écrie-t-il.

— « Encore ! fait le brigadier, c'est dommage ; je
« rêvais à ma chère Provence.

— « Qu'y a-t-il ? » demande le comte, qui s'est relevé.

« Mina, pour toute réponse, lui désigne l'horizon.

« Le front du comte se rembrunit.

« Une ligne de vapeurs et de fumée s'élevait à deux milles devant nous, décrivant un vaste cercle qui semblait embrasser la savane entière.

— « Qu'est-ce donc? demandai-je.

— « Le feu.

— « Le feu !

— « Dans un instant, à mesure que l'incendie ga-
« gnera, vous pourrez voir les flammes s'élever.

— « Et qui a allumé ce feu ?

— « Peut-être un sertanejo (1) imprudent, en lais-
« sant tomber la bourre de sa cartouche dans les herbes
« sèches, peut-être, et c'est plus vraisemblable, un
« parti d'Indiens qui chassent ou marchent dans le sen-
« tier de la guerre. Mais le feu n'est rien ; un danger
« plus pressant nous menace. Au milieu de la fumée ne
« voyez-vous pas s'agiter tous les hôtes du désert, qui
« fuient devant la flamme ? Ils viennent de notre côté.
« Gare à nous ! »

« Et le comte, me saisissant la main, m'entraîna derrière le bouquet de cocotiers, où nos amis nous rejoignirent.

« Presque au même instant, la terre frémit, et une bande d'animaux sauvages tellement pressés qu'il eût été impossible de les distinguer, se précipita vers nous, fauchant l'herbe sous ses pas, brisant tous les obstacles. Les fuyards passèrent à quelques mètres de nous. Le comte et le brigadier épaulèrent leur carabine.

« Les deux coups se confondirent en un. La balle du comte avait frappé au défaut de l'épaule un gigantesque bison. L'animal s'abattit sur les genoux, se redressa, fit quelques pas encore, soutenu, porté par l'effroyable avalanche, puis il retomba de nouveau, cette fois pour ne plus se relever. Le reste de la bande disparut derrière nous.

— « Vive la France ! » dit le brigadier, qui s'élança vers le bison pour l'achever ; mais il recula de surprise. L'énorme bête, écrasée, aplatie, piétinée, n'était plus qu'une masse sanglante, méconnaissable, un cadavre hideux, sans forme et sans nom.

— « Revenez, cria le comte, il y va de la vie. »

« Le brigadier se retourna.

« L'incendie, chassé par un vent assez fort, se rapprochait à vue d'œil ; on distinguait maintenant les flammes qui, trouant le voile de fumée, s'élevaient en langues de feu vers le ciel.

— « Ah ! ça, est-ce que nous allons être grillés tout
« vifs? fit le brigadier.

— « Pas encore, dit le comte, il est un moyen de
« nous mettre à l'abri, c'est de faire place nette devant
« nous, en arrachant toutes les herbes à la ronde.

« Et, donnant l'exemple, il se mit à couper, à arracher les herbes qui nous entouraient. Chacun de nous l'imita. En quelques instants la place fut déblayée sur une surface de trente ou quarante mètres.

« L'incendie arrivait sur nous avec une vitesse prodigieuse. On entendait le petillement des étincelles ;

(1) Habitant du sertão.

on voyait la flamme courir sur le sommet des herbes desséchées. Un cercle de feu nous entourait. La chaleur du foyer nous brûlait le visage; mais, arrivé à l'espace découvert, l'incendie s'éteignit de lui-même, faute d'aliments, ou plutôt se divisa, à notre droite et à notre gauche, en deux bras, qui allèrent se rejoindre au delà du bouquet de cocotiers.

— « Ouf! nous l'avons échappé belle, fit le brigadier en « poussant un soupir de soulagement. Mais, ajouta-t-il, « avec un éternument sonore, qu'est-ce qui sent donc « le roussi comme ça sous mon nez? Sabre de bois! « c'est ma moustache! »

« Hélas! c'était trop vrai. De cette épaisse moustache grise dont notre brave ami était si fier, qu'il aimait à friser avec tant de complaisance, il ne restait que deux ou trois poils noircis, brûlés, tordus.

« Mais nous avions autre chose à faire que de compatir à ce désespoir, si légitime qu'il fût. Des soins plus urgents réclamaient notre attention. En admettant, comme le pensait le comte, que l'incendie eût été allumé par un parti d'Indiens, nous étions exposés à être découverts dans la savane nue et sans abri. Or la fuite devenait bien difficile. Nous pûmes nous en convaincre aux premiers pas que nous fîmes. Les cendres, encore

L'incendie. Dessin de F. Lix.

chaudes, nous brûlaient les pieds et nous obligèrent à nous rejeter en arrière.

— « Attendons quelques instants que le sol se soit « refroidi, dit le comte; et profitons de ce temps pour « préparer le bison que j'ai tué.

— « Sabre de bois! s'écria le brigadier, la besogne « est déjà à moitié faite. Le feu vous a grillé ce mon- « sieur-là mieux encore que mes défuntes moustaches.»

« Le fait était rigoureusement vrai. Tombé en dehors du cercle où nous avions arraché les herbes, le bison avait été atteint par les flammes et représentait une magnifique et colossale grillade. Mina en détacha plusieurs filets, les plaça, par mesure de précaution, sur des charbons ardents, et, quand la chair fut suffisamment desséchée, nous nous la partageâmes. Les chasseurs emplirent ensuite leurs gourdes à la source; et comme, pendant ce temps, le sol avait repris sa température ordinaire, nous nous remîmes en marche. »

XII. — A L'AVENTURE.

« Nous allons depuis quinze jours un peu à l'aventure. La savane immense déroule devant nous ses plaines sans fin. Partout où le feu a passé, l'œil n'aperçoit qu'une solitude désolée. Pas une herbe, pas un arbre. Le sol est un composé de sable noirâtre et de cailloux arrondis, comme si la vague de l'Océan les eût roulés.

« Cependant, le troisième jour, nous étions arrivés à la limite marquée par l'incendie, et là nous avions retrouvé les hautes herbes et les plantes épineuses.

« Quelques difficultés que nous offrît le passage à travers les yuccas, les agaves, les aloès et les cactus, l'aspect de la savane dévastée par le feu était d'une si mortelle tristesse, que nous saluâmes avec joie le retour de la verdure et de la vie. En outre, nos provisions s'épuisaient, l'absence d'eau se faisait cruellement sentir. Là du moins nous avions la chance de rencontrer des sources et du gibier.

« Avec la peau des viscaches, Mina m'avait fabriqué deux espèces de jambières qui me montaient jusqu'au-dessus du genou et me garantissaient des cruelles atteintes des plantes épineuses.

« Du reste, d'heure en heure je m'aguerrissais. Les faiblesses, les défaillances des jours passés, je n'y pensais plus. Les forces m'étaient revenues, et aussi une sorte d'espoir irraisonné dans le résultat définitif de notre expédition.

« Le comte ne cachait pas sa satisfaction du changement qui s'opérait en moi. Il continuait à me prodiguer les soins les plus affectueux. De mon côté, je me sentais plus à l'aise près de lui. La gêne, que j'avais prise d'abord pour de l'aversion (et Dieu sait si je me l'étais reprochée), avait fait place à une douce et fraternelle confiance. Il m'avait demandé de l'appeler Henri, comme il m'appelait Georges, et j'avais promis de me conformer à son désir. La première fois que je lui adressai la parole en lui disant : Henri, il me regarda d'un air étonné ; puis sa belle figure s'illumina de joie ; il me prit la main et la serra avec force.

« Je viens d'écrire un mot qui exige une explication. J'ai dit : *sa belle figure*. Le comte est-il donc beau ? La question m'embarrasse fort ; non que je trouve inconvenant à une jeune fille de reconnaître ce mérite chez un homme : la pudeur n'a rien à voir dans la simple constatation d'un fait ; mais je ne sais vraiment pas si le comte a droit à l'épithète. C'est à peine si je l'ai regardé jusqu'ici. Pourquoi donc ai-je écrit le mot?

« Evidemment M. de Fosseuse a beaucoup souffert. L'expression de son visage le dit assez. Il a dû être trompé et son âme s'est repliée sur elle-même ; mais nous ne sommes pas nés pour l'isolement. Il a cru qu'il pourrait vivre seul et il s'aperçoit aujourd'hui que l'homme a besoin d'affection. C'est là sans doute le secret de la sympathie spontanée qu'il m'a vouée. Je regrette amèrement le mensonge qui lui a caché mon véritable nom. Dix fois l'aveu est monté à mes lèvres, mais j'ai craint qu'il ne me coûtât son amitié et toujours je me suis tue.

« Que si l'on me demande pourquoi ces réflexions viennent interrompre ma narration, je répondrai qu'elles résument un travail lent, mais continu, qui s'est opéré à mon insu dans mon esprit pendant ces quinze jours, et que j'ai mieux aimé les présenter dans leur ensemble que de les semer à chaque page de mon récit.

« Nous marchons le soir et le matin. Vers midi nous faisons la sieste. Quand la nuit vient, nous nous arrêtons de nouveau et nous allumons nos feux.

« Sans être abondante, la chasse suffit à nos besoins. Un jour ce sont des œufs de *nandu*, gros comme les deux poings ; un autre, un agouti ; un troisième, un pécari, espèce de petit sanglier, qui va d'ordinaire par bandes, et est parfois un adversaire redoutable. On assure que, dès qu'un de ces animaux est blessé, ses compagnons furieux se précipitent tête baissée contre l'agresseur et le mettent en pièces, s'il n'a pas la chance de rencontrer un arbre qui lui offre un refuge. Alors même, ajoute-t-on, les pécaris se rassemblent autour du tronc, attendant que la fatigue ou la faim force le chasseur à descendre. Heureusement le pécari que Mina abattit était sans doute orphelin ou célibataire, et aucun membre de son estimable famille ne songea à venger son trépas.

« Je ne parle ici que des animaux qu'il nous fut donné d'atteindre, car nous en apercevions souvent, comme des cerfs rouges ou des tapirs, qui ne se laissaient pas approcher.

« Je passe aussi sous silence quelques rencontres curieuses, mais dont nous ne pouvions tirer aucune utilité ; ces nids de termites, par exemple, que l'industrieux insecte élève jusqu'à la hauteur de plus d'un mètre.

« La terre elle-même nous offrait souvent de précieuses ressources, notamment la racine pivotante de l'*aïpim*, qui fournit une pulpe farineuse et très-nourrissante ; les ignames sauvages, et, dans les endroits humides, trop rares au désert, les régimes de bananes, les noix de coco et les melons d'eau.

« Ainsi nous allions insoucieux du lendemain, contents de l'heure présente.

« Une fois seulement je courus un assez grand danger. C'était la nuit. Je dormais enveloppée dans mon poncho. Pendant mon sommeil il me sembla qu'une brise rafraîchissante passait sur mon visage. L'impression était plutôt agréable que pénible. Un instant après, je sentis au cou une légère piqûre. Je n'y fis guère attention, tant la douleur avait été peu de chose. Mais bientôt j'éprouvai dans tous les membres une faiblesse, une lassitude étranges.

« J'ouvris les yeux. Une énorme chauve-souris était sur ma poitrine, m'éventant doucement de ses ailes, tandis que sa bouche, collée à mon cou, suçait le sang de mes veines. Je poussai un cri de terreur. L'oiseau s'envola lourdement. Mais le comte, réveillé par le bruit, l'abattit d'un coup de feu. Cette chauve-souris ne mesurait pas moins de deux pieds.

« Ma blessure ne présentait aucune gravité et la plaie se cicatrisa d'elle-même. Mais je fus quelques jours avant de me remettre de ma pénible émotion. Chaque soir, en m'endormant, je revoyais le monstre hideux me fascinant de son regard fixe, pesant sur mon sein, se penchant vers moi, appliquant ses lèvres sur ma bouche. Je me redressais en sursaut, inquiète, fiévreuse, oppressée. Enfin, peu à peu, cette impression se dissipa.

« Cependant, le quinzième jour, nous aperçûmes l'extrême limite de la savane. Un grand bois de citronniers et de palmiers élevait devant nous son dôme d'un vert sombre. Déjà nous hâtions le pas pour jouir plus tôt de ces ombrages, quand, en approchant, nous reconnûmes qu'un marais d'une centaine de mètres, caché à nos yeux par une légère dépression du sol, séparait la plaine de la forêt. A première vue, l'eau paraissait peu profonde.

— « Nous devons trouver facilement un gué, dit le brigadier. Je me charge de sonder le terrain. »

« Notre ami suivit les bords du marais et disparut bientôt derrière les joncs et les roseaux, tandis que nous nous asseyions sur la berge pour attendre le résultat de ses recherches.

« Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, le bruit bien connu de sa carabine parvint à nos oreilles.

« Le fait n'avait par lui-même rien de bien extraordinaire. Sans doute le brigadier avait rencontré un gibier quelconque et pourvu d'avance au souper du soir. Mais, cinq minutes après, nous le vîmes revenir tout essoufflé et fort rouge.

— « Alerte! nous cria-t-il de loin. Alerte ! les Indiens. »

« En un instant nous fûmes sur pied. Le comte et Mina préparèrent leurs armes. Le brigadier accourait de toute la vitesse de ses longues jambes. Cependant derrière lui aucun ennemi n'apparaissait.

— « Se serait-il trompé? dit le comte. »

« En ce moment M. Ducange nous rejoignit.

— « Eh bien? fîmes-nous d'une voix unanime.

— « Ouf! Attendez que je respire. »

« Le comte réprima un mouvement d'impatience.

— « Voici l'histoire. J'avançais en longeant le ma-
« rais, lorsque, à un détour, tout à coup je me trouve
« en présence de deux Peaux-Rouges de très-mauvaise
« mine, vêtus, si l'on veut, et assis devant un agouti
« qu'ils venaient de mettre à la broche. A mon aspect,
« les deux particuliers se jettent en arrière. L'un d'eux
« bande son arc et me décoche une grande coquine de
« flèche qui effleure mon épaule. La moutarde me
« monte au nez. Dam ! quand on a eu l'honneur de ser-
« vir dans la gendarmerie française, on n'aime pas que
« les vagabonds vous manquent de respect. Ajoutez
« que je ne leur disais rien, moi. Donc, pour leur ap-
« prendre ce qu'on se doit entre gens bien élevés, j'a-
« juste à mon tour le Peau-Rouge et je lui envoie dans
« la tête une balle qui vous le couche tout de son long
« sur l'herbe. En voyant ça, mon second sauvage me
« montre les talons. J'aurais pu l'adresser, comme son
« camarade, chez messire Pluton, mais à quoi bon?
« Celui-là s'était conduit poliment. Le guerrier fran-
« çais est magnanime. D'ailleurs je restais maître du
« champ de bataille. Mais bientôt je réfléchis que mon
« fuyard est peut-être allé chercher du renfort et je re-
« viens bien vite vous prévenir. Voilà.

— « Vous avez commis une grave imprudence, mon
« cher brigadier, dit le comte. Mais ne nous deman-
« dons pas ce qu'il y avait à faire. Demandons-nous
« comment nous nous tirerons de ce mauvais pas. Car,
« ne nous y trompons point, nous allons avoir dans un
« instant un parti d'Indiens, si ce n'est une tribu en-
« tière, sur les bras. Le plus pressé, il me semble, est
« de gagner la forêt, où nous échapperons peut-être à
« la poursuite.

— « Eh bien, traversons le marais.

— « Et comment?

— « Avec nos jambes, parbleu !

— « Vous en parlez à votre aise. Si l'eau est pro-
« fonde, si des caïmans...

— « Nous aurions aperçu leurs traces. D'ailleurs le
« plus simple est de s'en assurer. »

« Et, sans se donner la peine de relever son pantalon, dont les aloès de la savane avaient du reste fait une culotte, le brigadier entra résolûment dans le marais. L'eau lui montait à peine au genou. Il continua à avancer. Il était au tiers de sa route, quand soudain il s'arrêta, tressaillit comme frappé d'une commotion électrique et poussa un cri de douleur.

— « Ne venez pas! ne venez pas ! »

« Il essaya de retourner sur ses pas. Nous le vîmes se débattre contre un ennemi invisible qu'il cherchait à éloigner de la main. Mais chaque fois qu'il le repoussait, son buste tout entier tremblait, agité par des secousses convulsives. Un moment nous aperçûmes un corps anguilliforme passer comme un éclair à travers les roseaux et s'enrouler autour de sa jambe.

— « Une gymnote ! » s'écria le comte.

« Mina s'était élancé au secours du brigadier.

« En ce moment des hurlements sauvages éclatèrent derrière nous et sur notre droite, et la berge se couvrit d'une nuée d'Indiens.

— « Fuyons, » dit le comte.

« Et, me prenant par la main, il m'entraîna du seul côté qui restât libre. Mais nous n'avions pas fait cent pas, mon pied heurta une souche, je trébuchai et tombai en avant. Ma tête avait porté sur une pierre aiguë. Je perdis connaissance. »

XIII. — L'ALDEA DES BACAUHIRIS.

« Quand je revins à moi, il faisait nuit. J'étais en pleine forêt, couchée par terre et solidement garrottée. Un foyer à moitié éteint éclairait la scène d'une pâle lueur. Depuis combien de temps durait mon évanouissement? Je n'en avais aucune idée. Je me dressai sur le coude, autant que mes liens me le permettaient, et je promenai mon regard autour de moi.

« La première personne que j'aperçus fut le comte, prisonnier aussi, mais vivant, Dieu soit loué ! puis une demi-douzaine d'Indiens qui veillaient sur nous. Leurs cheveux rattachés sur le derrière de la tête, les bâtons de bois et les bouquets de plumes qui pendaient à leurs lèvres et à leurs oreilles, le tatouage et les peintures qui couvraient leur corps, tout contribuait à leur prêter une apparence fantastique que les ténèbres de la nuit faisaient plus effrayante encore. Ils étaient presque nus. Aux poignets et aux chevilles des bracelets de graines rouges ou d'un tissu de coton de même couleur tranchaient sur le ton cuivré de leur peau. Pour armes, je ne leur vis que des arcs et des sarbacanes.

— « Henri ! » murmurai-je à voix basse.

« Le comte se retourna.

— « Georges !

— « Vous êtes blessé !

— « Une égratignure au bras, voilà tout.

— « Où sommes-nous? Je ne me souviens de rien.

— « Nous sommes prisonniers des Bacauhiris.

— « Pourquoi ne nous ont-ils pas tués?

— « Ils veulent sans doute nous conduire dans leur
« *aldea*.

— « Et là, que comptent-ils faire de nous? »

« Le comte détourna la tête. Une idée sinistre me passa par l'esprit.

— « Henri! les Bacauhiris sont anthropophages,
« n'est-ce pas?

— « Je ne sais.

— « Pourquoi me cacher la vérité? Croyez-vous
« donc que je manque de courage pour regarder la
« mort en face? »

« Le comte ne répondit pas à ma question, mais, après un instant de silence, il reprit :

— « Pendant la route plus d'une occasion de fuite
« peut se présenter.

— « Et nos amis que sont-ils devenus?

— « Je l'ignore.

— « Ils ne sont pas prisonniers avec nous?

— « Non ! »

« J'entrevis comme une lueur d'espoir. J'oubliais dans quelles terribles circonstances nous nous étions séparés de Mina et du brigadier.

— « Prenez garde, dit le comte, on nous observe. »

« En effet, les Bacauhiris, nous entendant parler, s'étaient rapprochés. Nous nous tûmes.

« Cependant la nuit touchait à sa fin. La forêt commençait à sortir de l'ombre. Bientôt nous vîmes arriver de nouveaux Indiens; et quand la bande fut au complet, elle fit ses préparatifs de départ. On nous plaça, le comte et moi, dans des hamacs suspendus de chaque côté à de longues perches; puis quatre Bacauhiris nous hissèrent sur leurs épaules et la troupe s'enfonça dans l'intérieur du bois.

« Cette nouvelle façon de voyager manquait essentiellement de charme. A chaque faux pas que faisaient nos porteurs, nous éprouvions une secousse qui nous disloquait tous les membres et nous arrachait un cri de douleur. Mais on comprendra facilement que, si j'ajoute cette observation rétrospective à mon récit, en ce moment d'autres réflexions autrement graves devaient occuper mon esprit.

« Les Bacauhiris allaient d'un pas égal, sans échanger aucune parole entre eux, et selon la coutume indienne, c'est-à-dire sur une seule file, à la suite l'un de l'autre. La route qu'ils suivaient était presque un sentier frayé. Donc nous ne devions pas être éloignés de leur village.

« A midi on fit halte. On nous déposa à terre, on

La surprise. Dessin de F. Lix.

nous donna à manger quelques régimes de bananes, quelques racines d'ignames. Puis la troupe se remit en marche pour ne s'arrêter qu'au coucher du soleil.

« Les Indiens sont d'excellents chasseurs. Leurs armes primitives savent atteindre le gibier plus sûrement que nos fusils et nos carabines. Ils se servent surtout de la sarbacane avec une adresse surprenante. Leur flèche, fort petite, ne doit faire, du reste, qu'une légère blessure, mais ils ont soin de la tremper dans le suc d'une plante vénéneuse qu'ils nomment *ciguela*. Ils mangent la viande presque crue.

« Le lendemain matin nous parvînmes à l'aldea des Bacauhiris, située sur les bords d'un cours d'eau que j'appris plus tard être le rio Arinos. Elle se composait d'une centaine de cases de deux mètres de haut sur cinq de long et trois de large, arrondies par le haut et couvertes en feuilles de palmier.

« Notre arrivée fut saluée par les acclamations de la tribu entière. Les femmes surtout se pressaient en foule sur notre passage. Elles portaient les cheveux longs et flottants; une pièce d'étoffe en écorce, teinte en rouge, ceignait leurs reins, les deux bouts ramenés en avant et au-dessous de la ceinture, le reste du corps nu et peint de la même façon que celui des hommes.

« On nous débarrassa de nos liens et nous fûmes, le comte et moi, placés dans deux huttes différentes où nous devions attendre le sort qu'on nous réservait. Hélas! si nous avions pu jusque-là conserver le moindre doute, les gestes significatifs qui nous avaient accueillis auraient dû nous fixer à cet égard: nous étions promis, comme victimes expiatoires, au grand sacrifice que les Bacauhiris offrent chaque année à leurs *Janchous* ou dieux malfaisants.

« Cependant cette fête ne devait avoir lieu qu'à la lune

suivante, et deux semaines nous séparaient encore de ce moment. Pendant ce temps on ne nous laissa manquer de rien. Chaque matin, plusieurs guerriers nous visitaient et s'enquéraient avec sollicitude de nos besoins. Évidemment on désirait que nous fussions en état de figurer dignement sur la table des chefs de la tribu.

« On nous tenait toujours séparés l'un de l'autre, et c'était pour moi un vif chagrin, car je ne savais pas si le comte était guéri de sa blessure, et j'eusse voulu, à mon tour, lui rendre les soins que j'avais reçus de lui. Vraiment son sort m'inquiétait plus que le mien.

« Au désir que j'exprimai plusieurs fois de me voir réunie à mon compagnon, mes gardiens me firent comprendre que nous passerions ensemble la matinée qui précéderait la grande fête. Aussi, bien que ces heures dussent être les dernières de ma vie, je les appelais de

La délivrance. Dessin de F. Lix.

tous mes vœux. Il me semblait que je n'avais pas le droit de mourir sans demander pardon à Henri, sans lui révéler mon secret.

« Enfin ce jour arriva. J'étais assise au fond de la hutte quand le bruit de pas qui s'approchaient me fit tourner la tête. C'était Henri. Je m'élançai vers lui. La vue de mes gardiens m'arrêta.

« Les Bacauhiris se retirèrent. Quand nous fûmes seuls, Henri vint s'asseoir auprès de moi et, me prenant la main :

— « Du courage, Georges, dit-il.

— « Pensez-vous, Henri, que la mort m'effraye. Depuis que j'ai perdu l'espoir de réhabiliter mon père, « ma vie n'a plus de but et j'en fais le sacrifice sans « regret. Mais la pensée de vous avoir entraîné dans ma « perte me poursuit comme un remords. »

« Un triste et amer sourire plissa les lèvres du comte.

— « Quelle idée ! dit-il. On tient à l'existence, quand « le bonheur vous sourit. Croyez-vous donc que je sois « heureux ?

— « Mais...

— « Parce que vous m'avez vu jeune, riche, vivant à « ma fantaisie, vous vous êtes dit : Voilà un homme « heureux. Et vous n'avez pas compris que ce bruit, ces « luttes, ces dangers ne sont que des moyens de m'é- « tourdir, d'oublier.

— « Vous l'aimez donc encore, *elle?* »

« Je fus presque effrayée de ce que je venais de dire. En même temps je sentis au cœur une douleur aiguë, comme une griffe de fer qui m'étreignait.

— « Non, » fit Henri.

« Je respirai. Une joie ineffable, indescriptible, inonda tout mon être.

— « Mais, reprit le comte, en renonçant à aimer, j'ai « renoncé aussi à être aimé. Or le bonheur existe-t-il « en dehors des conditions ordinaires de l'humanité?

— « Henri! dis-je d'un ton de reproche.

— « Pardon, mon cher Georges, je vous ai blessé en « semblant douter de votre affection. Mais cette affec- « tion suffit-elle? N'y a-t-il pas au fond de nos cœurs un « sentiment plus tendre dont Dieu lui-même a fait la « loi suprême de ses créatures?

— « Henri! » répétai-je, émue, tremblante.

« Je voulais parler. Une émotion inconnue arrêtait les mots sur mes lèvres. Enfin je fis un violent effort. Je me levai.

— « Écoutez, Henri, dis-je, le moment est solennel. « Je vous ai menti.

— « Vous? »

« Et le comte, me regardant, surpris, s'aperçut alors seulement de mon trouble.

— « Georges! s'écria-t-il, au nom du ciel, qu'avez- « vous?

— « Je vous ai menti, répétai-je. Georges Verdier n'a « jamais existé.

— « Hein? Cette histoire...

— « Cette histoire est vraie... sauf sur un point... « L'enfant de Jacques Verdier est une fille, elle s'ap- « pelle Marthe.

— « Marthe! »

« Le comte devint pâle comme un mort.

« J'étais retombée assise, cachant mon visage entre mes mains. De grosses larmes coulaient le long de mes joues.

— « Marthe! » répéta Henri.

« Il écarta mes mains et me regarda un instant en si- lence. Puis, tombant à genoux :

— « Oh! » fit-il.

« J'essayai de le relever.

— « Non, Marthe, laissez-moi à cette place. Je veux « vous honorer comme on honore une sainte, une mar- « tyre. Voilà donc le mot de cette étrange attraction qui « m'entraînait vers vous! »

« En le voyant à mes pieds, lui si bon, lui si grand, je ne sais quelle folle pensée s'empara de moi. Je pris sa tête entre mes mains, je me penchai. Mais comme mes lèvres allaient toucher son front, je me rejetai en arrière.

— « Henri! murmurai-je dans un sanglot.

— « Marthe! je vous aime.

— « Ne parlez pas ainsi, ami. Pensez-vous qu'en tout « autre moment je vous eusse laissé voir ce qui se pas- « sait en moi, et que mon cœur tout entier vous appar- « tenait. Non, si nous avions dû vivre, ce secret serait « resté éternellement là; mais nous allons mourir, et je « puis vous dire : Henri, moi aussi, je vous aime.

— « Mourir! s'écria le comte en se relevant avec une « espèce de violence, mourir! non, cela ne se peut pas. « Je ne vous aurais connue que pour vous perdre? C'est « impossible.

— « Regardez, Henri, et soumettons-nous. »

« Les Bacauhiris venaient de rentrer dans la hutte, précédés des *piayes*, ces prêtres qui remplissent chez eux l'office de sacrificateurs et de sorciers. Le comte poussa un cri de rage et s'élança sur eux, la tête bais- sée. Mais, accablé sous le nombre, il fut terrassé en un instant et chargé de liens.

— « Marthe! s'écria-t-il, je crois en Dieu. Nous nous « retrouverons là-haut.

— « Adieu! Henri, je saurai mourir. »

XIV. — OU L'ON RETROUVE D'ANCIENS AMIS.

« Les guerriers, les femmes, les enfants, les vieil- lards accourent en foule vers la grande place, dont nous occupons le centre, attachés à deux poteaux qui se font vis-à-vis. Mais notre mort doit être le dernier acte du spectacle. Avant de tomber sous la hache du piaye, nous allons assister à la fête des Janchous.

« Les guerriers se sont placés sur une double ligne, tenant chacun à la main un arc et une poignée de flè- ches. Ils chantent une mélopée d'un mouvement lent et monotone et balancent légèrement le corps. Les voilà maintenant qui poussent un cri de guerre et s'élancent en avant. Le chant reprend plus rapide, plus accentué. Les Indiens se sont arrêtés et frappent le sol du pied. Un chef paraît, les chants reprennent. Le chef élève une rame en l'air. Les guerriers tournoient autour de lui. A mesure que le chant devient plus vif et la danse plus animée, un feu sombre s'allume dans les yeux des Bacauhiris. Toutes les bouches, tous les bras nous me- nacent. Si les piayes ne nous protégeaient pas, nous serions déjà tombés sous les coups de ces forcenés.

« Les femmes apportent des écuelles de *caouin* (1), qui passent de main en main. L'ivresse ajoute ses colères à celles de la haine. Ce ne sont plus des hommes que nous avons devant nous, ce sont des démons altérés de sang et de vengeance, ce ne sont plus des chants que nous entendons, ce sont des cris sauvages, des hurle- ments de bêtes fauves.

« Enfin le moment est venu. Le piaye s'avance de mon côté. Il tient à la main l'*iwera pemme*, la hache du sacrifice, qui brille polie, lavée, ornée des plumes les plus précieuses de l'ara. J'adresse un dernier regard à Henri, qui me répond en me montrant le ciel. La hache se lève sur mon front.

« Soudain un coup de feu a retenti. Le piaye pousse un cri, l'iwera pemme lui échappe. Il tombe la figure contre terre; en même temps deux bras vigoureux me saisissent, mes liens sont coupés, je me sens entraînée ou plutôt emportée vers le fleuve. Cela a duré quelques secondes à peine, et je me demande encore si je rêve, quand je me retrouve assise sur le banc d'un canot. Henri est près de moi. A l'avant un homme se tient, sa carabine à la main. C'est le brigadier. A l'arrière, un autre homme, Mina, lance le canot en plein courant.

« Sauvés!

« Pas encore! Les Bacauhiris se sont remis de cette chaude attaque. Ils se précipitent en foule derrière nous. Les uns s'avancent dans le fleuve, les autres font pleu- voir une grêle de flèches.

« Mais notre canot est le seul amarré au rivage, Mina a saisi les avirons. En un instant nous sommes au mi- lieu de la rivière, hors de portée. En revanche la cara- bine du brigadier a de nouveau retenti par deux fois et deux de nos ennemis ont roulé dans les flots.

— « Enfoncés les Peaux-Rouges, s'écrie notre digne

(1) Liqueur fermentée. (*Note de la Rédaction.*)

« ami en rechargeant son arme, et vive la gendarmerie « française ! »

« Je voudrais bien demander à nos libérateurs ce qui s'est passé, mais le temps presse, il faut fuir, fuir avant tout. Henri s'est assis à la barre. Le canot vole, le rivage s'éloigne. Les flèches des Bacauhiris tombent dans le sillage que nous laissons derrière nous.

« Le soir nous campions dans une petite île du fleuve, à cinq lieues au-dessus de l'aldea. Nous étions, sinon en sûreté, du moins à l'abri d'un danger immédiat. Alors seulement il nous fut permis de savoir par quel heureux concours de circonstances nos amis étaient arrivés si miraculeusement à notre secours.

— « Dieu vous garde de la gymnote ! dit le brigadier. « On dirait une grosse anguille. On ne se défie de rien, « et pan ! on reçoit dans tout le corps une décharge à « faire sauter un bastion. Donc j'étais aux prises avec « une de ces particulières-là, et le pis, c'était qu'à « chaque coup de pied que je lui allongeais, c'était moi « qui recevais les atouts. Ça ne pouvait pas durer long- « temps. J'avais déjà roulé deux ou trois fois dans la « vase. — Bon ! voilà Mina qui se jette bravement dans « le marais. Il paraît que la vilaine bête (je ne parle pas « de Mina) avait dépensé avec moi toute son électricité, « et qu'il ne lui en restait plus en réserve, car voilà mon « ami qui vous la prend par le cou et qui l'étrangle en « un tour de main, aussi facilement que s'il causait avec « une anguille. Une minute plus tard, adieu la compa- « gnie ! Je me tordais, j'écumais, je me noyais comme « un vrai conscrit. Mina me met la tête hors de l'eau. « Je commence à respirer et à revenir à moi. — Tout à « coup, qu'est-ce que cela ? Nous entendons des cris. « Nous nous retournons. Hélas ! vous savez ce que c'é- « tait. Impossible de vous secourir : nous eussions été « pincés comme des rats dans une souricière. Alors « nous nous dissimulons dans les roseaux ; on ne « nous aperçoit pas. Bon ! dis-je à part moi, nous re- « trouverons bien leurs traces ; nous les suivrons, et... « je me comprends. Ah ! bien oui, vous étiez gardés à « vue comme des princes. Nous allons toujours et nous « arrivons au chef-lieu d'arrondissement de ces gueux « de brigands. Nous nous cachons dans les bois. Mina se « charge de prendre des informations ; il apprend que « le lendemain vous devez être rôtis ou servis au court « bouillon, je ne sais pas au juste. Il n'y a pas un in- « stant à perdre. Heureusement les Peaux-Rouges ai- « ment le caouin ; et, quand ils ont bu, ils n'ont pas la « vue longue. Pendant que Mina se glisse le long du « fleuve et coule toutes les barques, excepté une, je me « rapproche, je me poste derrière le tronc d'un gros « palmier et j'attends. Mais à quoi bon continuer ? Vous « savez le reste. Seulement il faut avouer que nous « sommes arrivés à temps. »

« On devine si nous remerciâmes chaudement nos deux sauveurs.

— « Et maintenant, dit le comte, où sommes-nous ?

— « Sur le rio Arinos, répondit Mina, à deux jour- « nées de Porto Arinos.

— « Porto Arinos ! le premier établissement brési- « lien du district des diamants. Marthe, réjouissez-vous, « vos souffrances vont finir.

— « Marthe ? fit le brigadier d'un air étonné, en pro- « menant son regard sur nous deux. Marthe ? Mille « cartouches ! vous savez donc...

— « Je sais tout, et j'espère que Marthe Verdier ne démentira pas l'espoir qu'elle m'a donné. »

« Je rougis, et tendant la main au comte :

— « Marthe est une pauvre fille, Henri, dis-je, mais « si vous la jugez digne de vous, elle essayera d'ac- « quitter les dettes de son frère.

— « Sabre de bois ! fit le brigadier. Je me disais « aussi : Voilà deux beaux enfants qui sont faits pour « se connaître et pour s'aimer. Et maintenant, ajouta- « t-il avec un soupir, si je tenais ces deux brigands de « Piémontais, je ne regretterais pas mon voyage de plai- « sir au Brésil. »

XV. — OU L'ON RETROUVE D'ANCIENS ENNEMIS.

« Deux jours après, comme l'avait dit Mina, nous arrivions à Porto Arinos, petit établissement brésilien situé sur les confins du territoire indien, qu'il a pour mission de surveiller. Porto Arinos ne compte guère qu'une trentaine de maisons ; mais il possède une garnison assez respectable et ses entrepôts sont généralement bien garnis. Ce fut pour nous un grand soulagement de pouvoir changer contre des vêtements neufs nos haillons déchirés. Mais j'étais tellement habituée au costume masculin, j'avais fini par le trouver si commode, que, pendant plusieurs jours, je me sentis gênée sous mes habits de jeune fille. Henri redoublait envers moi de soins délicats et d'attentives prévenances. Il avait été convenu qu'il ne parlerait plus d'amour avant que notre retour en Europe ne nous permît de faire bénir notre union ; et, quoi qu'il lui en coûtât, il tint religieusement sa promesse.

Une semaine passée à Porto Arinos suffit pour nous remettre de nos fatigues. Nous repartîmes alors, et après avoir traversé les défilés de la sierra Pary, qui sépare le bassin de l'Amazone de celui du Parana, nous arrivâmes à Diamantino, la capitale du district des diamants, enclave de la *comarca du cerro do frio*.

« On l'a dit bien souvent, on ne le répétera jamais assez : l'agriculture et l'industrie sont les vraies sources de la richesse publique. Toutes les nations qui n'ont demandé la fortune qu'à la recherche de l'or ou des métaux précieux sont arrivées fatalement à la ruine. Interrogez l'Espagne, le Pérou, le Mexique. Si ces exemples ne suffisent pas, voyez Diamantino. Le district ne produit rien, rien absolument que des diamants et des gemmes, topazes, rubis, opales, etc. Il pourrait produire sans doute, la terre récompensant partout le labeur de l'homme. Mais au travail fécond qui donne la moisson certaine, on préfère le travail stérile, qui offre le vague espoir d'une prompte fortune.

« Regardez autour de vous : partout le luxe et partout la misère. Dans ces rues inégales, mal pavées, qu'encadre une double ligne de maisons à un rez-de-chaussée, bâties en pierre de grès, blanchies à la chaux et couvertes en tuiles, passe une *tropa* de nègres qui se rend au lavage sous la conduite d'un *feïtor* (1). Pauvres êtres ! ce sont eux que je plains.

« Voici maintenant la créole indolente, montée sur une mule au brillant harnais. Escortée de sa *mameluca* (2), elle va à l'église de Nossa Senhora de Rosario faire ses dévotions aux pieds de la statue de la Vierge noire. Mais la nuit tombe ; les auberges, les tripots s'emplissent de bruit et de lumière. Le mineur que le hasard a favorisé y court jouer le gain de la semaine. Il marche le front haut, l'œil brillant. Les pépites d'or et les diamants sonnent dans ses poches. Attendez une heure, pépites et

(1) Inspecteur.
(2) Métisse de blanc et d'Indienne.

diamants seront allés s'enfouir dans le coffre d'un usurier. Si c'était tout! Mais non : sans parler des Indiens Carajas, qui chaque mois renouvellent leurs sanglantes excursions sur le territoire brésilien, des bandes d'aventuriers parcourent la campagne, vivant aux dépens des mineurs, détroussant les voyageurs, ne reculant ni devant le vol ni devant l'assassinat. Depuis deux jours que nous sommes arrivés à Diamantino, il n'est bruit que des exploits de deux hardis bandits qui sont devenus la terreur du pays. On cite d'eux des traits d'une audace et d'une férocité sans pareilles.

« Cependant hier soir j'ai exprimé au comte le désir de visiter un *servicos* (1), et Henri, malgré les sinistres rumeurs qui courent, n'a pas voulu me priver de cette distraction; d'ailleurs, nous serons en nombre : indépendamment de Mina et du brigadier, plusieurs jeunes senors de la ville et le *subdelegado* lui-même (2) ont promis de se joindre à nous.

« En effet, le jour se lève à peine, j'entends dans la rue le piétinement des chevaux et des mules qui nous attendent. Nous partons.

« Le lieu où nous nous rendons est situé à deux lieues de Diamantino, sur les bords de la rivière Jeguitinhonha. La route serpente au milieu d'une plaine sablonneuse légèrement ondulée. Les goyaviers, les citronniers, entremêlés de cactus, d'agaves et d'aloès lui font une verdoyante ceinture. Au loin l'œil découvre les cimes élevées de la sierra Pary. Après les terribles épreuves que nous avons traversées, cette excursion en si charmante compagnie, par une route facile, est une vraie partie de plaisir. Il me semble que quelque chose chante en moi; ce doit être le bonheur. J'éprouve comme un besoin d'expansion qui se traduit par mille questions sur les hommes et les choses.

— « Je croyais, dis-je, que le gouvernement s'était « réservé l'exploitation des terrains diamantifères.

— « Autrefois, en effet, señora, me répond un jeune « Brésilien qui a fait ses études à Paris et parle le « français comme sa langue maternelle. Quand en « 1720 Bernardo Fonseca Leco trouva les premiers « diamants, personne ne se doutait des trésors que « renfermait notre pays. En 1729, Lorenzo de Almeida « en envoya à Lisbonne quelques échantillons qui fixè- « rent l'attention du gouvernement portugais, et, dès « l'année suivante, les mines furent déclarées propriété « royale. Mais le peu d'importance des produits com- « paré à l'énormité des frais fit bientôt abandonner « l'exploitation au compte de l'Etat, et de 1735 à 1772 « on se contenta d'affermer le privilége. Chaque indi- « vidu fut libre de se livrer à la recherche des dia- « mants moyennant une capitation de 20 à 30 000 reïs « par tête de nègre employé à ce travail. En 1772, le « marquis de Pombal rétablit, mais pour quelques an- « nées seulement, le système du monopole gouverne- « mental. Alors il fallait une autorisation pour pénétrer « dans le district. Aujourd'hui, l'exploitation est abso- « lument libre, sauf redevance au trésor impérial.

— « Où se trouve le diamant ?

— « Dans une espèce de cangue ou d'enveloppe que « nous nommons *cascalhao*. A première vue, vous ne le « distingueriez pas d'un caillou ordinaire. Peut-être « votre mule vient-elle de faire rouler sous vos pieds « une pierre qui brillera plus tard au front d'une reine.

— « Quels sont les hommes qui se livrent à cette re- « cherche ?

— « D'abord des mineurs libres. Puis des nègres qui « travaillent pour le compte de leurs maîtres.

— « *Sic vos non vobis*, dit Henri.

— « Comment! si la bonne chance fait rencontrer à « un de ces malheureux un diamant qui représente une « fortune, l'esclave n'a droit à rien?

— « Pardonnez-moi, señora. Le nègre qui trouve une « pierre d'une *oitava* (1) reçoit sa liberté en échange. « Mais ne vous apitoyez pas trop sur le sort de ces pau- « vres diables. Ce sont bien les plus grands voleurs que « la terre ait portés. S'ils peuvent cacher un dia- « mant sous leur aisselle, dans leur chevelure crépue, « dans leur bouche, tenez pour certain qu'ils n'y « manqueront pas. On en voit même qui l'avalent. « Aussi, avant de leur laisser quitter la mine, on a « soin...

— « Nous comprenons, dit le comte en souriant.

— « Mais comment les nègres s'y prennent-ils pour « tirer parti de ces vols? Il leur est impossible de faire « passer ces pierres sur les marchés d'Europe, où seu- « lement elles ont leur valeur.

— « Comptez-vous pour rien les recéleurs, les usuriers « et toute cette engeance de vampires que l'espoir « d'un gain illicite réunit autour des exploitations? « Ce sont eux d'abord qui profitent du travail des mi- « neurs, et tout ou presque tout le bénéfice passe par « leurs mains et reste dans leurs poches. »

« Tout en causant, nous étions arrivés aux bords de la Jeguitinhonha et nous avions devant les yeux une exploitation en pleine activité. Cette exploitation a lieu à ciel ouvert. Ce n'est donc pas une mine à proprement parler. Qu'on se figure une fosse de deux pieds de large, en communication avec la rivière. Au-dessus de cette fosse, et placé dans le sens de la longueur, à un mètre d'élévation, un banc grossier sur lequel une douzaine de nègres sont assis. Ils tiennent à la main et secouent d'un mouvement alternatif un plat creux percé de trous ou un panier d'osier qui contient, mélangée à l'eau, une certaine quantité de graviers pris dans le lit du fleuve. L'eau entraîne l'argile, la terre fine et le sable. Il ne reste bientôt plus que de menus cailloux qu'on étale au soleil. Les facettes brillantes du diamant le font alors facilement reconnaître. D'ailleurs les nègres ne s'y trompent pas, et il est merveilleux de voir avec quelle sûreté de coup d'œil ils distinguent la gemme du caillou ordinaire. Il va sans dire que le *feitor* surveille constamment cette opération.

« L'agent d'une compagnie anglaise, M. William Perkins, qui nous avait très-gracieusement expliqué tous ces détails, nous offrit, la visite une fois terminée, une hospitalité que nous acceptâmes avec reconnaissance. A cinq heures, comme le soleil baissait à l'horizon, lui-même nous rappela qu'il était temps de retourner à Diamantino.

— « Ne vous étonnez pas, señora, dit-il, de cette « singulière façon de remercier des hôtes de l'honneur « qu'ils m'ont fait. Certes je voudrais vous garder de « longues heures encore; mais, le soir, la route n'est « pas sûre, et, si nombreux que vous soyez, il est pru- « dent d'arriver à la ville avant la nuit close. Donc soyez « sur vos gardes et bonne chance. »

« Nous remerciâmes M. Perkins de ses charitables

(1) Exploitation de terrains diamantifères.

(2) Chef de la police.

(1) Dix-sept carats et demi.

avis, et nous reprîmes le chemin de Diamantino. Mina et le brigadier, à cheval, éclairaient la marche, à cent mètres en avant. La petite troupe venait ensuite, devisant gaiement, et fort peu inquiète, je dois le dire, des sinistres prophéties de notre hôte. Notre nombre ne devait-il pas nous rassurer?

« Nous n'étions encore qu'à moitié route quand la nuit vint. Elle mit fin à toutes les conversations, et, comme il arrive souvent, elle remplaça par des pensées plus graves les légers propos que nous échangions. Je parle pour moi. La nuit produit en général sur mon esprit une impression profonde. Je rentre en moi-même. Je me sens envahie par les souvenirs. Je pense à ceux qui ne sont plus, à ceux que j'aime et qui souffrent. Ce n'est pas un sentiment pénible. J'y trouve même un certain charme. Cependant, cette fois, la solitude et le silence me pesaient. Nous venions de nous engager dans un petit bois de citronniers qui couronnait un talus de quatre à cinq pieds. J'appelai le comte.

— « Vous m'avez appelé, Marthe? dit-il.

— « Je désire vous voir à mes côtés.

— « Seriez-vous devenue poltronne depuis que le « danger n'existe plus?

— « Non! mais...

— « Mais?

— « Promettez-moi que vous n'allez pas rire d'une « pauvre folle.

— « Quelle idée!

— « Le promettez-vous?

— « Oui, certes.

A Diamantino. Dessin de F. Lix.

— « Eh bien, je ne sais quel pressentiment m'a tra- « versé l'esprit. Il me semble que je touche à un grand « événement qui changera ma vie.

— « Voulez-vous donc en changer? Marthe, n'êtes- « vous pas heureuse?

— « Je devrais l'être, Henri, et pourtant...

— « Parlez!

— « Mon père n'est pas vengé. »

« Je n'avais pas achevé ces mots, que j'entendis à ma gauche un léger bruit dans les branches; un coup de feu retentit, une balle siffla à mon oreille. Le comte s'était jeté entre le bois et moi. En même temps :

— « Corpo di Cristo! fit une voix dans l'ombre.

— « Oh! cette voix! m'écriai-je; cette voix!

— « Marthe! vous n'êtes pas blessée?

— « Non! mais cette voix! cette voix! »

« Les Brésiliens, qui étaient restés de quelques pas en arrière, accouraient. Mina et le brigadier faisaient volte-face et revenaient vers nous.

— « Marthe! avez-vous entendu? fit le brigadier, « dont les traits étaient bouleversés.

— « Oui! m'écriai-je, ce sont eux!

— « Qui eux? » demanda le comte, qui dut croire que je devenais folle.

« Personne ne lui répondit. Le brigadier, descendu de cheval, venait d'escalader le talus de la route et de disparaître dans le bois. Les Brésiliens, surpris par cette brusque attaque, se groupaient autour de nous.

« Cependant, au bout d'un instant :

— « On n'entend plus rien, dit l'un d'eux. Mais le

« bois n'a pas cent pas de profondeur. Si vous le voulez, « nous allons le tourner et prendre les brigands entre « deux feux.

— « Allez, fit le comte, Mina et moi nous garderons « la route. »

« Les Brésiliens s'ébranlèrent et partirent au galop.

« Quelques minutes s'écoulèrent encore, qui me parurent longues comme des siècles. Puis, de nouveau un bruit de branches cassées, et presque aussitôt deux hommes dévalèrent du talus et roulèrent à nos pieds.

« Avant qu'ils se fussent relevés, Mina et le comte s'étaient jetés sur eux et appuyaient le genou sur leur poitrine.

— « Tenez ferme! ne les lâchez pas! cria le briga- « dier, qui dégringola à son tour, au risque de se « rompre les os. Ah! les gueux! Voilà trois mille lieues « qu'ils me font faire, je n'ai pas envie de recom- « mencer. »

« Comprenez-vous? Ils sont là, devant moi, à mes pieds, impuissants et domptés, ces hommes que je hais, ces hommes qui ont déshonoré mon père, ces hommes que j'ai crus morts! Enfin! il y a une justice au ciel!

« A cette pensée, je poussai un cri de joie sauvage.

« Le comte tourna la tête et fit un mouvement vers moi.

— « Non! non! Henri, ne bougez pas! Ne venez pas! « c'est moi qui vais à vous. »

« Et je m'élançai vers lui et je saisis le bras de Julio, qui cherchait à ramasser son poignard, tombé pendant la lutte, et, à nous deux, nous maîtrisâmes ses efforts désespérés. Mina et le brigadier avaient eu plus facilement raison d'Alessandro, qui, presque étranglé par les mains nerveuses du nègre, râlait et étouffait.

« Du reste les Brésiliens revenaient. En un instant, les Piémontais furent solidement garrottés et jetés en travers sur la croupe d'un cheval.

— « Oh! oh! fit le *subdelegado*, ce sont les deux « brigands que je cherche depuis un mois. Leur compte « est bon.

— « Pardonnez-moi, señor, dis-je, ces hommes m'ap- « partiennent.

— « Hein?

— « Ces hommes ont commis un crime en France.

— « Et voici l'ordre d'extradition, ajouta Henri, qui « avait enfin compris et qui tendit au chef de la police « un papier aux armes de la légation brésilienne.

— « Nous éclaircirons cela plus tard, dit le subde- « legado. En attendant, señors, en route. On nous at- « tend à Diamantino. »

« Je passais en ce moment auprès d'Alessandro, qui venait de reprendre ses sens. Il me reconnut. Un tremblement nerveux agita tout son corps.

— « L'enfant! murmura-t-il. Julio, je te l'avais bien « dit que l'enfant nous porterait malheur. »

« Que vous dirai-je de plus? Le but de mon voyage était atteint. Nous n'eûmes pas de peine à faire reconnaître par les autorités de la ville l'identité des coupables, qui entrèrent eux-mêmes dans la voie des aveux, et, le lendemain, nous partions pour Rio avec un convoi de mineurs.

« Nous voici arrivés. Mais, hélas! que de formalités encore, qui nous retiendront un mois peut-être. La justice brésilienne refuse de laisser embarquer les Piémontais. Heureusement Henri vient de voir le ministre de France qui lui a promis son appui. Je vous envoie toujours mon manuscrit, qui vous apprendra et les épreuves du passé et l'immense joie du présent. Mais un mois! songez donc! Il y a si longtemps que je n'ai embrassé mon père! »

XVI. — ÉPILOGUE.

— Ici finit le manuscrit de Marthe Verdier, dit mon ami Pierre, quand il fut arrivé au bas du dernier feuillet.

— Comment! m'écriai-je. Mais elle n'a pas de dénoûment, ton histoire.

— Attends un peu, que diable! Trois mois après l'époque où j'avais reçu la lettre de Marthe, un soir, on m'annonça que des étrangers demandaient à me parler.

Je me levai pour les recevoir et je vis entrer un beau et grand vieillard, dont les traits pâlis et fatigués accusaient les cruelles souffrances. Derrière lui une jeune femme vêtue avec une charmante simplicité et donnant le bras à un cavalier d'une rare élégance. Puis une maigre et roide figure, boutonnée jusqu'au menton dans une longue redingote d'une coupe militaire. Enfin une espèce de Goliath nègre assez embarrassé dans ses vêtements à l'européenne.

— « Marthe Verdier! m'écriai-je.

— « La comtesse de Fosseuse, si vous le voulez bien, fit le jeune homme en me présentant sa femme.

— « Mon mari, Henri, dit Marthe; et mon père, ajouta-t-elle en désignant le vieillard. Quant à notre vieil ami, le brigadier, vous le connaissez; et notre nouvel ami, Mina, vous l'avez deviné, n'est-ce pas?

— « Notre première visite a été pour vous, monsieur, reprit le comte, car c'est à vous que nous devons la vie de Jacques Verdier.

— « Sa vie peut-être, mais sa liberté, son honneur?

— « Oh! ceci est différent, » fit M. de Fosseuse, en adressant à sa jeune femme un regard d'amour et d'admiration profonde.

Marthe rougit.

— « Ne parlons pas de cela, dit-elle.

— « Et que comptez-vous faire maintenant? repris-je.

— « J'ai conservé mes goûts un peu sauvages, répondit le comte. Nous allons acheter une terre dans un coin bien éloigné de votre belle Provence. Nous y vivrons entre nous.

— « J'élèverai les enfants, dit le brigadier, et ils s'amuseront à me tirer les moustaches... quand elles seront repoussées, bien entendu.

— « Un mot encore sur un triste sujet. Savone et Vitelli?

— « Leurs aveux rendaient facile la révision du procès. Mon père est libre depuis ce matin, et les deux Piémontais sont allés à Toulon prendre la place de l'innocent.

— « Eh! quoi, pour de tels crimes...?

— « Vous les eussiez condamnés à mort... eux aussi? fit Marthe avec un doux et triste sourire. Ne voulez-vous donc pas laisser aux coupables le temps de se réconcilier avec leur conscience?

— « Monsieur le comte, m'écriai-je, Dieu vous a donné la meilleure et la plus sainte des femmes!

— « Je le sais, » répondit simplement M. de Fosseuse, qui baisa avec respect la main de Marthe.

. . . . . .

Là! reprit mon ami Pierre; trouves-tu encore que mon histoire n'a pas de dénoûment?

CH. WALLUT.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES ROIS LITTÉRATEURS (1).

Après avoir, comme Brantôme à propos de Charles IX, indiqué toutes les distractions manuelles de Louis XIII, Tallemant ajoute : « J'ai peur d'oublier quelqu'un de ses métiers (2). Il rasait bien ; et un jour il coupa la barbe à tous ses officiers et ne leur laissa qu'un petit toupet au menton. Il en fit une chanson :

Hélas ! ma pauvre barbe,
Qu'est-ce qui t'a faite ainsi ?
C'est le grand roi Louis,
Treizième de ce nom,
Qui toute a ébarbé sa maison.

Ça, monsieur de la Force,
Que je vous la fasse aussi.
Hélas ! Sire, merci,
Ne me la faites pas !
Plus ne me connaîtraient vos soldats.

Laissons la barbe en pointe
Au cousin de Richelieu,
Car, par la vertudieu !
Ce serait trop oser
Que de la lui prétendre raser.

Il composait en musique, et ne s'y connaissait pas mal. Il mit un air à ce rondeau de Miron sur la mort du cardinal :

Il a passé, il a plié bagage, etc.

Il peignait un peu. Enfin, comme dit son épitaphe,

Il eut cent vertus de valet
Et pas une vertu de maître.

Entre autres vers, il fit ce quatrain pour Mme de Hautefort, alors en grande estime auprès de lui :

Tu crois, ô beau soleil !
Qu'à ton éclat rien n'est pareil.
Mais, quoi ! tu pâlis
Auprès d'Amaryllis !

Toutefois il préférait la musique à la poésie. « Il fit une fois chez lui, dit encore Tallemant, un concert où tous ceux de la musique de la chambre chantaient ; il en avait mis M. de Mortemart et le maréchal de Schomberg ; lui-même aussi en était. M. de Nemours, par grande grâce, y fit entrer Le Pailleur, et il avait dit au roi qu'il s'entendait fort bien en musique. Le Pailleur, pour faire sa cour, dit à demi haut : — Ah ! que ce dernier air mériterait bien d'être chanté encore une fois ! Le roi dit : — On trouve cet air-là beau ; recommençons-le. On le chanta encore trois fois. Le roi battait la mesure. Il avait proposé de faire une symphonie depuis les plus bas instruments jusqu'aux trompettes, et il voulait qu'il n'y entrât personne qui ne sût la musique, et pas une femme ; car, disait-il, elles ne peuvent se taire. »

L'éducation de Louis XIV avait été si négligée, qu'à vingt ans il ignorait à peu près complétement l'histoire de France, et qu'à la célèbre fête de Vaux, donnée par Fouquet, il fallut lui expliquer le *Quo non ascendam?* devise du riche surintendant. L'imprimerie royale n'en avait pas moins publié, en 1651, un bel in-folio, intitulé : *la Guerre des Suisses, traduite du premier livre des Commentaires de Jules César, par Louis XIV Dieu-Donné, roi de France et de Navarre.* Plus récemment, en 1806, ont paru, sous le titre d'*Œuvres de Louis XIV*, six volumes in-8°, contenant des *Mémoires* historiques, politiques et militaires, des *Lettres* et des *Opuscules;* dans cette dernière partie figurent quelques chansons, et le quatrain improvisé par le roi un jour de chasse :

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter,
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle ;
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chasse l'appelle (1).

Louis XV n'a rien écrit. Par contre, il aimait fort à imprimer, et tira lui-même, à Versailles, les épreuves du premier volume de Quesnay, son médecin, le chef de l'école économiste. Par contre aussi, son beau-père, Stanislas Leczinski, a laissé des opuscules réunis sous le titre d'*OEuvres du philosophe bienfaisant.*

Louis XVI pratiqua avant tout la serrurerie, ce qui lui a fait attribuer un *Manuel du serrurier.* Son autre passion fut la géographie ; c'est lui qui rédigea les notes pour l'expédition de La Pérouse.

***

L'époque qui suivit, peu propice aux amusements de l'esprit, nous fait passer sans transition de l'ancien régime au nouveau, de la monarchie à l'empire. Encore, sous ce dernier, les circonstances sont-elles trop graves pour laisser grand jour aux jeux poétiques et littéraires. Tout ce qu'on a dit, écrit ou résumé des *OEuvres* de Napoléon Ier se rattache toujours, de près ou de loin, à la pensée politique et absolue qui a dominé tout son règne ; ses fréquents articles, jetés aux feuillets du *Moniteur* ou à d'autres, son *Mémorial de Sainte-Hélène*, pas plus que sa volumineuse *Correspondance*, ne peuvent lui mériter le nom de littérateur ni même le titre d'écrivain.

Son prédécesseur et successeur, en admettant la chronologie bénévole qui datait de 1795 l'an Ier de son règne, continua, comme roi de France et de Navarre, les goûts qu'il avait affichés comme comte de Provence. Connu dans le temps où l'on faisait encore des madrigaux et des quatrains, par des vers du dernier galant, il se jeta, après l'Empire, dans le genre alors à la mode, la petite guerre de plume acerbe et méchante ; il col-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(2) « On ne saurait quasi compter tous les beaux métiers qu'il apprit, outre ceux qui concernent la chasse ; car il savait faire des canons de cuir, des lacets, des filets, des arquebuses, et M. d'Angoulême lui disait plaisamment : « Sire, vous portez « votre abolition avec vous. » Il était bon confiturier, bon jardinier ; il fit venir des pois verts qu'il envoya vendre au marché. On dit que Montauron les acheta bien cher, car c'étaient les premiers venus... Le roi se mit à apprendre à larder. On voyait venir l'écuyer Georges avec de belles lardoires et de grandes longes de veau. Et, une fois, je ne sais qui vint dire que Sa Majesté lardait. »

(1) Il fit ou voulut faire quelques stances amoureuses ; il en montra même à Boileau, qui lui dit : — Rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers et elle y est parvenue.

labora surtout et presque assidûment à une feuille qui fit alors beaucoup de bruit.

Parmi ceux qui alimentaient *le Nain jaune*, il était en effet un très-haut personnage, dont la protection fut une puissante sauvegarde et couvrit plus d'une fois ses libertés grandes. « Ce collaborateur puissant et mystérieux, dit M. Léon Thiessé, n'était rien moins que le roi de France et de Navarre, Sa Majesté Louis XVIII. On connaît le goût de ce prince pour les lettres. Plus d'une fois, alors qu'il n'était encore que comte de Provence, il avait consacré ses loisirs au journalisme, à titre de délassement, bien entendu. Ce futur monarque constitutionnel n'était alors épris que de choses légères; il n'avait de passion que pour les à-propos mis en vers; il n'avait de rêves que pour les poésies d'almanach... La chose la plus curieuse que nous ayons apprise, c'est que le *canard*, le vrai *canard* renforcé, tel qu'on n'ose plus le faire, le *canard vampire*, le *canard monstre marin*, est une invention du royal mystificateur. »

« Il aimait beaucoup, écrit Arnault, à s'amuser de la crédulité parisienne. La description de cet animal fantastique qu'on disait, en 1784, avoir été trouvé dans le Chili, est de son invention; c'est un fait de son génie que l'article où l'on proposait d'ouvrir une souscription en faveur de cet ouvrier de Lyon qui marchait sur l'eau.

« Revenu en France, et peu gêné par son titre de roi, qu'il porta, comme on sait, assez bourgeoisement, Louis XVIII n'eut rien de plus pressé que de reprendre ses petites habitudes littéraires. Il tenait à faire voir que sa plume était toujours finement taillée et que la pointe ne s'en était pas émoussée dans l'exil... Il est bien entendu qu'il gardait l'anonyme, mais avec le vif désir que son esprit le trahît tout d'abord et fît dire : « Voilà qui est bien méchant; ce doit être du roi. »

« Dans les attaques du *Nain jaune*, dit encore Merle dans ses *Trente Ans de souvenirs*, nous avions pour auxiliaire Louis XVIII, qui fut un de nos premiers abonnés..., et qui nous envoya plusieurs fois des articles très-bien tournés, fort spirituels et passablement malins, écrits de sa main royale... Nous avons reçu une foule d'articles très-remarquables, qui donnaient une grande réputation d'esprit et de malice au *Nain jaune* et rendaient notre part de rédaction aussi légère que facile. »

La plupart des vers de Louis XVIII, jadis comte de Provence, parurent sous le pseudonyme de « marquis

Louis XIII.

Louis XIV.

Louis XVIII.

Dessin de Fellmann.

de Fulvy. » C'est sous ce nom que parut la jolie fable intitulée :

LE PETIT PRINCE ET LES CARTES.

D'un beau poupon royal la majesté future
Avec des cartes s'amusait.
Ignorant leur emploi, l'enfant ne s'y plaisait
Que pour l'attrait de leur peinture,
Et rejetait, non sans dédain,
Tout ce qui n'était pas figure.
L'une, plus sensible à l'injure
Fit cette remontrance au petit souverain :
« Peintures sont chez nous ce qu'est votre noblesse;
Elle a bien son mérite. Occupez-vous des grands;
Mais les petits, aux yeux de la sagesse
Doivent-ils être indifférents?
Gardez-vous donc de jamais croire
Que le jeu subsiste sans nous.
Lisez, consultez notre histoire;
Interrogez nos jeux de couleur rouge et noire :
Franchement ils vous diront tous
Que de notre union résultent les grands coups,
Et que d'un roi le peuple est la force et la gloire.
Pour vous défendre enfin de prendre un ton si haut
Contre la carte la plus mince,
Apprenez qu'au piquet, mon joli petit prince,
Faute d'un huit, on est capot.

Michaud attribue à Louis XVIII : *les Mannequins, conte ou histoire, comme on voudra*, écrit dirigé contre Maurepas, Turgot et Terray; — *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz*; — *Lettres écrites d'Hartwell*; — *Dernières Années du règne et de la vie de Louis XVI*; — *les Mouchoirs blancs*, conte composé durant les Cent-Jours, etc., etc., sans parler d'une sorte de collaboration avec Ducis, qui était secrétaire de ses commandements.

Ici doit s'arrêter cette rapide étude, sous peine d'aborder le terrain toujours glissant de l'histoire contemporaine. Si sincère que soit le jugement porté sur les auteurs vivants, à plus forte raison quand ils sont princes, ce jugement paraît presque toujours trop doux à ceux-ci, trop dur à ceux-là. Pour eux surtout, jusqu'au jour où l'histoire inflexible a fait leur place et marqué leur valeur définitive, les œuvres ne valent pas les actes; le temps accordé aux accessoires semble un temps dérobé à la chose publique et n'est qu'un sujet de blâme, quitte à devenir plus tard, quand on voit que les petites choses n'ont pas entravé les grandes, un sujet nouveau de louanges et d'éloges.

Edmond RENAUDIN.

LES GALERIES DU LOUVRE.

UN PORTRAIT D'ANTONELLO DE MESSINE.

Un portrait, par Antonello de Messine. Dessin de A. Duvivier.

Le Louvre ne possédait aucune toile d'Antonello de Messine, lorsque la vente de la galerie Pourtalès permit de combler une lacune vraiment regrettable dans notre premier musée national. Le portrait signé du peintre sicilien a été acheté cent six mille francs, une forte somme, dira-t-on, mais les chefs-d'œuvre n'ont pas de prix et il s'agit ici d'un véritable chef-d'œuvre, comme on peut s'en convaincre en regardant le remarquable dessin

de M. A. Duvivier, qui a su rendre avec autant de bonheur que de talent la couleur et le fini du modèle. Quand on a vu une fois cette tête intelligente et ferme, il est impossible de l'oublier. Quel est son nom? on l'ignore. A la cicatrice que porte la lèvre supérieure, au feu qui brille dans le regard, on serait tenté de se croire en face d'un homme de guerre; mais blessure et regard pourraient aussi bien convenir à un des sénateurs de la sérénissime république.

L'acquisition du tableau d'Antonello a réveillé une question depuis longtemps assoupie. Les Flamands, les Italiens et les Allemands ont tour à tour revendiqué l'honneur d'avoir découvert les procédés de la peinture à l'huile, qui remplaça, au quinzième siècle, la gomme et la résine. Nous ne voulons pas entrer ici dans une discussion de détails; qu'il nous suffise de dire que, les prétentions des Allemands tout d'abord écartées, le débat s'est bientôt resserré entre les Flamands et les Italiens, et que la famille des van Eyck a définitivement gardé la gloire de l'invention. Avant eux, à coup sûr, on savait que les couleurs pouvaient se délayer dans l'huile. le manuscrit de Théophile, qui écrivait au commencement du onzième siècle, ne laisse aucun doute à cet égard : « Prends, dit-il, les couleurs que tu voudras employer, broie-les soigneusement avec de l'huile de lin »; mais la peinture ainsi exécutée ne séchait pas, et Théophile reconnaît que le procédé n'est applicable que si la toile doit être exposée au soleil. Ce moyen de faire sécher l'huile rapidement, c'est précisément ce que découvrit Hubert van Eyck, et Hubert transmit sa découverte à son frère Jean et à sa sœur Marguerite. Quant à Antonello, il se borna à apporter et à faire connaître en Italie les procédés du peintre flamand, comme le prouve son épitaphe, que Vasari a recueillie à Venise : « ... *Quod coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem italicæ picturæ contulit.* »

Antonio da Messina, Degli Antoni, Antonello Mamertini, Antonello da Messina, car l'artiste est connu sous tous ces noms, naquit à Messine vers 1414, et mourut à Venise vers 1493 ou 1496. Il eut pour premier maître son père, Salvatore d'Antonio, qu'il quitta pour aller à Rome suivre les leçons de Masaccio. Il parcourut ensuite une partie de l'Italie. En 1442, ayant vu à Naples une *Annonciation* peinte à l'huile par J. van Eyck, il partit pour les Flandres, et s'en fut demander à l'artiste de Bruges le secret de sa merveilleuse préparation.

De retour en Italie, Antonello se fixa à Venise, puis à Milan, pour revenir enfin à la cité des doges, dont il semble avoir aimé les mœurs élégantes et faciles.

Le nombre des tableaux qui nous restent de lui est assez restreint. Parmi les plus importants, citons *le Christ entre les deux larrons*, qui fait partie de la collection de M. Ertborn, à Utrecht; *le Christ porté par les anges*, que l'on admire à Venise. Vienne, Messine et Berlin se partagent ses autres toiles; mais aucune, sinon par les proportions, du moins par la beauté de l'exécution, n'est supérieure au chef-d'œuvre que nous admirons au Louvre.

CH. RAYMOND.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS HUMBLES COMPAGNONS. MÉMOIRES DE MES DIX-HUIT ANS (1).

Le temps était subitement rafraîchi, comme il arrive au bord de la mer; aussi, après le souper, la flamme tremblota joyeusement devant l'âtre, et des gerbes d'étincelles folles jaillirent des tisons que mon vieil oncle frappait avec sa pincette. L'œil fixé sur le feu, le vieillard s'escrimait d'estoc et de taille, murmurant des paroles entrecoupées qui ressemblaient à des imprécations énergiques.

— Le feu! oh! le feu! disait-il, c'est la mort! Le feu! c'est l'élément qui détruit tout et ne construit rien!... L'eau! à la bonne heure! L'eau, c'est la vie!!

Il se leva et sortit.

Je restai coi, regardant, d'un air que j'essayais de rendre attentif, ce feu que mon oncle proclamait la mort. Moi, je n'y voyais que le feu d'artifice des gerbes d'étincelles... Le feu pour moi, en ce moment, c'était au contraire la vie du cabinet de mon oncle. C'était surtout le bien-être pour mes membres fatigués.

Je relevai la tête; mon oncle était devant moi.

— Oui, oui, mon enfant, reprit encore l'oncle Agricol, l'eau seule est la vie! Allons lui demander ses enseignements.

Et, me prenant par la main, il m'entraîna vers une porte de l'appartement que je n'avais pas encore franchie. Dès qu'elle se fut refermée derrière nous avec un bruit étouffé, je me trouvai au milieu d'un salon octogone dont le sol était couvert d'un épais tapis. Au plafond pendait une lampe à trois branches, dont les flammes recouvertes de larges globes opalins, laissaient filtrer une douce, mais abondante lumière, blanche comme celle d'un jour voilé.

Au-dessous des lampes et occupant ainsi le milieu du salon, s'étendait un grand bassin de glaces épaisses formé de huit faces correspondant aux huit pans du salon, autour duquel un régnait large divan.

Le bassin était rempli d'eau sans cesse retombant sur un groupe de rochers qui en remplissait le centre et y figurait une montagne pittoresque.

— Avance, enfant! dit l'oncle; viens jeter un coup d'œil sur le fond des eaux, nous allons y retrouver quelques-uns de *nos humbles compagnons*.

Mon oncle me prit par la main et me fit asseoir à ses côtés sur le divan sombre.

Tout était admirablement calculé pour rendre, dans ce lieu, l'observation facile et attrayante. Placés comme nous l'étions, l'eau nous semblait éclairée de son intérieur, les animaux qui s'y trouvaient ignoraient notre présence, parce qu'un écran mobile qui nous suivait, empêchait la lumière de frapper nos corps.

Mon vieil oncle se frottait les mains et paraissait enchanté de son œuvre. Je compris pourquoi, de temps en temps, il disparaissait de la petite ville et accourait ici avec des ouvriers pendant des journées entières.

— Ceci est une folie, me dit oncle Agricol au bout d'un instant, avec un profond soupir; mais qui n'en fait pas?... au moins une en sa vie?

— Pourquoi une folie, cher oncle? C'est à mes yeux le plus magnifique et le plus commode aquarium d'observation que l'on puisse désirer.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Tu crois? reprit-il rêveur.

— Certes, j'en suis convaincu.

— Eh bien! tant mieux!

Puis, au bout d'un silence :

— O vous, mes charmants amis muets, mes humbles et si intéressants compagnons! ô vous que j'ai tant observés et si patiemment étudiés; vous, pour qui j'ai fait bâtir ce petit palais de cristal, écoutez, regardez, voici que je vous présente votre futur maître!

— Oui, continua-t-il après une pause, oui! C'est ici que l'œil pénètre dans le sanctuaire du grand Tout, là où la vie fourmille, là où la puissance créatrice est immense, incessante, effrayante, car elle embrasse toutes les formes, toutes les combinaisons de la matière! C'est dans ce milieu sombre et si lumineux tour à tour qu'existent ces créatures moitié plantes, moitié animaux, où la nature a trouvé le trait d'union des deux règnes qui remplissent le monde. Ici sont des plantes qui mangent, marchent, nagent; ici sont des animaux qui demeurent immobiles, revêtus de pierre!

Depuis vingt ans, ami, j'ai un œil ouvert sur ces abîmes; aussi combien d'exemples inconcevables, combien de cas merveilleux n'ai-je point consignés dans les observations de cette longue période!

A toi, mon cher enfant, reprit l'oncle Agricol en se tournant vers moi, à toi, le dernier de notre race, à toi mon filleul bien-aimé, je laisserai mes livres et mes notes... et mon bel aquarium avec le reste. Lorsque je ne serai plus, tu liras les quelques pages que j'aurai écrites, pendant ma vie, sous l'inspiration de la nature. Elles seront à toi! En les parcourant, ne souris point de l'enthousiasme junévil de ton vieil ami; mais fais comme lui; apprends chaque jour à plus aimer et à plus admirer l'œuvre du Créateur!

— O mon oncle, repris-je, ne parlez pas ainsi et surtout ne pensons jamais au temps où nous devrons nous séparer!

— Allons! Claude, soyons hommes! Et quand la nature est là qui nous invite, admirons-la. Viens!...

Le vieillard m'amena devant un poisson rougeâtre, fort occupé en ce moment, et me dit :

— Assieds-toi et regarde.

Je regardai.

Du premier coup d'œil, j'avais reconnu le *grondin* ou *trigle*, poisson qu'à Paris on nomme souvent *rouget*, mais à tort. Je connaissais sa tête énorme, carrée, formant une sorte de coin en avant, cuirassée sur toutes ses faces — ce qui a valu même à la famille tout entière le nom de *joues cuirassées* — et garnie sur chaque arête de crans nombreux. J'avais bien des fois remarqué les six appendices blancs-rosés qui pendent sous le museau de ce poisson, mais je m'étais vainement demandé à quoi ils pouvaient servir.

Aujourd'hui je le vis.

Je vis ce poisson *marcher* au fond de l'eau sur ses six appendices, comme un hanneton marche au moyen de ses six pattes. Mais je compris en outre pourquoi la nature a doué un *poisson* de semblables organes de locomotion, quoiqu'il ne soit pas moins bien doué que les autres du côté des nageoires.

C'est que le trigle est un des *fouisseurs* de la mer. Sa vie se passe à retourner les pierres pour y saisir les insectes, annélides et petits poissons cachés dessous. Or toute son organisation est calculée pour lui rendre cette besogne aussi aisée que possible.

— Le vois-tu, dit mon oncle, s'approcher d'une pierre? Arrivé à proximité, il plie ses nageoires, descend doucement sur le fond, et y marche avec ses pattes. Le voilà qui introduit son museau aplati sous la pierre, il pousse...

— Ah! je comprends! Ses nageoires eussent été impuissantes à prendre contre l'eau un point d'appui suffisant! Il pousse au moyen de ses pattes.

— Évidemment. Chaque effort engage la tête davantage; sur la surface déclive du front la pierre se retient à chaque dentelure, à chaque cran qui l'empêche de retomber. Encore un effort et la tête tout entière sera engagée, la pierre roulera basculant sur elle-même, et le trigle vorace et doué d'une bouche énorme engloutira en un clin d'œil toute substance nutritive, vivante ou morte, qu'il y trouvera. La guerre, le carnage... toujours et partout!

Regarde les yeux mêmes de ce piocheur enragé; ils sont garantis par une expansion foliacée et crénelée de son casque!

Mais quelquefois la pierre est lourde, grosse, il faut plus que la tête du piocheur pour la retourner. Eh bien! il y passera tout son corps, s'il le faut! La cuirasse de la tête continue, le long des flancs, par une ligne régulière; elle continue surtout sur le dos, où elle forme une gouttière profonde et toujours dentelée dans laquelle se cacheront les nageoires qui ne doivent jamais être endommagées par les aspérités de ces corps durs. Tous ces crans tournés en arrière, du bout du museau à la queue, sont disposés de telle sorte qu'une fois engagé, le poisson ne peut plus revenir en arrière; il faut qu'il aille jusqu'au bout.

Oncle Agricol se tut; mais je demeurai en contemplation à ma place. C'est là que je vis les cinq ou six espèces de trigles qui habitent nos mers et que j'admirai les merveilleuses couleurs qui couvrent leurs ailes — car je donne ce nom à leurs grandes nageoires pectorales — et les rendent plus splendides que nos plus beaux papillons. Quand je dis leurs *ailes*, je le dis à dessein, car ces nageoires finissent, en parcourant la série entière, par devenir si grandes dans une espèce, qu'elles forment de véritables ailes, et que le *trigle volant*, ou *poisson volant*, est connu de tout le monde.

Les individus qui nageaient sous nos yeux étaient pourvus de nageoires couvertes d'azur foncé resplendissant comme l'œil irisé de la plume du paon. Chez une autre espèce l'œil de la nageoire était vert métallique, agrémenté de vermicules blancs; chez tous, ces couleurs sont tournées vers le corps, c'est-à-dire qu'on ne les voit que quand la nageoire est déployée; au repos, elle se plisse sur elle-même et cache les nuances magnifiques qui la décorent.

— Enfant, me dit mon oncle en me touchant l'épaule, tout est singulier dans ce poisson qui *marche*, qui *vole* et qui *nage*... Ajoute que son nom de *grondin* lui vient de ce qu'il gronde, c'est-à-dire de ce qu'on lui attribue une voix.

— Le fait est-il donc vrai?

— Le doute est permis, non sur les sons que l'animal fait entendre quand il est pris — cela peut ne pas être une voix, mais un simple bruit d'air expiré, — mais parce que ce poisson anormal contient un organe dont on ne connaît ni ne comprend l'usage, une vessie natatoire d'une construction unique et spéciale à son espèce.

Hélas! combien de choses encore à trouver, autour de nous, chez nos plus humbles compagnons!...

Les lampes s'éteignirent; nous rentrâmes dans le cabinet de mon oncle; le feu était mort pendant notre absence.

***

18 *août* 184... — J'ai dormi d'un sommeil de plomb, mais agité par des rêves effroyables. Autour de moi, dans un antre affreux, éclairé par des lampes sépulcrales, des poissons monstrueux et rangés en cercle, m'avaient mis en jugement! Il s'agissait de savoir lequel d'entre eux me dévorerait. Et j'entendais leurs discours, et mon oncle, assis près d'eux, souriait!

Aussi, la tête lourde, j'ai ouvert dès le soleil levant la fenêtre de ma mansarde.

Quel contraste! Quel réveil!

Le ciel est d'un bleu profond au-dessus de ma tête, et le soleil, encore très-bas, allonge les grandes ombres des peupliers sur la plaine. Derrière moi, j'entends

Le trigle. Dessin de Mesnel.

gronder la mer avec ce bruissement inimitable, mais qui rappelle un peu le murmure de la brise dans les feuilles. Devant ma fenêtre les montagnes noires étendent leurs croupes arrondies, et une légère brume estompe les massifs de la forêt. Plus près, de longues fumées montent tranquilles des cheminées du village, rappelant qu'il est l'heure du premier repas du jour.

La maison de mon oncle n'est pas à cinq cents mètres de la mer; mais, cachée dans un pli de terrain, elle se trouve à l'abri des brises brûlantes et salées qui dévastent toute plantation. On ne voit point la mer d'ici, mais on l'entend... Je dirai presque : On la *sent*. Cela suffit.

Et l'on a de l'eau pour l'aquarium. C'est *grison*, un petit âne, qui l'amène au moyen de son manége.

L'air était frais encore, la température engageante, je descendis au jardin. O nature! Partout la vie! . . .

. . . . . .

Je rentre dans ma chambrette la tête en feu, le cerveau brisé autant par l'attention que par la splendeur du spectacle auquel j'assiste depuis ce matin.

Nous sommes attelés, mon oncle et moi, au microscope, et, transportés par ce merveilleux instrument dans les mondes extrahumains, nous y marchons de surprises en ravissements. Quel monde, mon Dieu! que celui de la mer! Quel infini dans l'infini!

Nous nous promenions, ce matin, tous les deux sur la plage même, alors que déjà la vague montait. Des groupes de pêcheurs descendaient vers la mer et gagnaient les barques qui dormaient immobiles sur le sable, mais que les lames venaient déjà caresser. Au lieu de suivre ces hommes à la pêche, nous leur tournâmes le dos et côtoyâmes le chapelet des algues roulées que délaissent les flots sur le rivage.

Tout à coup mon oncle se baisse, et, ramassant un morceau de feuille, de tissu, de... je ne sais quoi, gisant à ses pieds, il me fait asseoir à son côté, et, les yeux errants sur cette belle mer si sereine, il commence en ces termes :

— Mon Claude chéri, toi que j'aime comme le fils que j'ai perdu, toi qui remplaces mes affections brisées par la mort et qui me continueras un jour! Il est temps que je t'initie aux secrets de la nature que seul peut nous révéler le microscope. C'est le plus puissant instrument d'observation que possède l'homme.

Grâce à lui, mon enfant, tout est vie autour de nous : les matières les plus inertes en apparence revêtent sous son miroir le caractère véritable qu'elles possèdent : ce sont des myriades d'êtres vivants agglomérés. Témoin cette feuille qui, par sa structure pierreuse, rugueuse, inégale, ressemble plus à un fragment minéral qu'à toute autre chose.

— Oncle, qui est-ce qui sent le citron comme cela?

— Mon enfant, ce sont les débris que tu tiens à la main et auxquels il est temps de restituer le nom de *bryozoaires* sous lequel la science les a étiquetés.

— Que veut dire ce nom?

— Il vient de deux mots grecs : *bruon*, mousse, et *zôon*, animal. En certains endroits, les pêcheurs leur donnent le nom d'*algues au citron*, à cause de leur odeur caractéristique. Ce ne sont point des algues; leur origine est animale; ce sont des villes sous-marines, c'est-à-dire d'innombrables agglomérations de maisons habitées chacune par un minuscule animal distinct.

Chaque petite maison est une hutte complète, parfaitement polie et de matière transparente; elle porte un gracieux balcon découpé à jour et muni de barreaux recourbés, derrière lesquels le propriétaire exécute ses mouvements et vit à l'abri des accidents.

La forme de ces petits, très-petits propriétaires — on ne les voit qu'au microscope sous un grossissement de soixante-quinze à trois cents diamètres — se rapproche un peu de celle des zoophytes (animaux-plantes), et cependant on a acquis la certitude qu'ils sont beaucoup plus voisins des mollusques, et on les range maintenant à leur suite.

La ville — j'appelle ainsi l'ensemble de toutes ces habitations — ne revêt pas toujours une forme identique; de même, chez l'homme, chaque peuple ne construit pas ses demeures de la même manière et sur un plan unique. Cependant toutes les formes peuvent se réduire à trois : la forme plate, ressemblant à une feuille; la forme en branches délicates, ramifiées; enfin une série de cellules répandues sur d'autres substances,

telles que la tige ou les feuilles des algues, les coquilles vides et mille objets semblables submergés. L'abondance de cette dernière forme est même si grande, que pas un objet, grand ou petit, qui a séjourné sous l'eau, n'en ressort sans porter au moins quelques cellules de *lépralies* ou, comme disent les pêcheurs, de *la galle de mer*.

Passe le doigt sur la branche de *flustre foliacé* que tu tiens, tu sentiras une rugosité très-évidente, ressemblant à la surface d'une lime neuve, et, pour peu que tu serres, la rudesse de la flustre est telle que la feuille ne passe plus entre tes doigts. La raison de ce fait ressortira de ce que je vais te faire voir.

Nous rentrâmes au logis; et bientôt, grâce au microscope, je vis les épines saillantes garnissant chaque fenêtre; je vis l'animal brun, puis bleu, avec ses bras rosés; je vis...

— Les cellules, dit mon oncle, sont sécrétées par chaque habitant, résultat habituel aux mollusques, qui, tous, sécrètent leurs coquilles. Chacun de ces êtres qui s'agitent sous tes yeux possède un bouquet de tentacules qu'il étend au dehors, par sa fenêtre, comme un plumet magnifique; et — chose remarquable! — quand l'un sort, tous sortent presque instantanément. Si l'un rentre, tous rentrent, et alors ils sont si bien cachés au fond de leurs bénitiers, qu'on ne les voit plus. On comprend sans peine que tous ces plumets, s'agitant, déterminent des girations et des courants qui amènent à la bouche des bryozoaires les animalcules microscopiques ou algues de même dimension dont ils se nourrissent, ainsi que le gaz nécessaire à leur respiration.

Maintenant, cher enfant, s'il me fallait te donner une idée des mille formes différentes que revêtent les espèces déjà reconnues, j'userais ton temps et ta patience. Marche seul dans la voie que je viens de t'ouvrir; demande à ton microscope ce magnifique spectacle de la diversité infinie dans l'unité, et ne manque pas d'élever ton âme vers Celui qui a créé tout cela et qui nous permet de *voir* ses œuvres!

Et mon oncle me quitta...

* * *

20 *août* 184... — J'étais descendu de ma chambrette ce matin en grande hâte, pour remettre mon œil au microscope, quand l'oncle Agricol parut à la porte.

— Il faut du microscope, mon enfant, mais pas trop n'en faut!...

— Et moi, qui m'étais fait une fête de passer ici, en compagnie de mon fidèle ami, toute la journée!

— Plus tard! Tout viendra dans son temps... Aujourd'hui, si tu veux bien le permettre, nous retournerons à la ville. Cocotte est attelée, qui nous attend.

— Partons! fis-je avec un soupir de regret.

Et je suivis le vieillard, le cœur un peu gros, mais consolé par l'espoir de revenir bientôt à l'aquarium et au bienheureux microscope.

— Mon bon oncle, dis-je, une fois en voiture, en m'asseyant à côté du père Agricol, vous ne m'avez point encore dit comment vous aviez été arraché au danger que vous couriez sur votre rocher avec l'ami Hope et la jeune fille.

— C'est vrai, mon enfant. Tout autour de nous l'eau s'était refermée, et la terre ferme se dessinait à plus d'un mille; nous restâmes un instant immobiles, silencieux, absorbés. L'enfant rompit le premier le silence et, s'adressant à Hope, près duquel elle était :

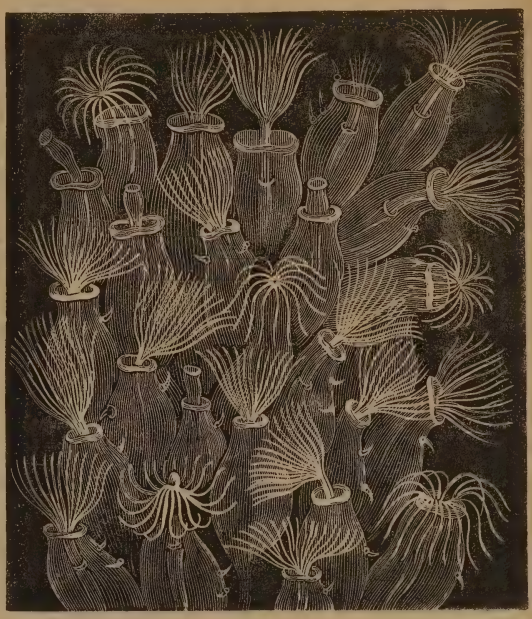
— « Monsieur, dit-elle, je suis sûre que vous avez bien froid. Nous sommes ici tout à fait en sûreté, car ce point n'est jamais couvert que pendant les tempêtes, mais il nous faudra au moins y rester trois ou quatre heures... bien sûr.

— « Froid ou chaud, fis-je alors, nous n'en sommes pas moins heureux d'être ici. Mais comment avez-vous pu oublier la marée, vous, un enfant du pays, qui connaissez si bien la côte?

— « Je ne l'ai point oubliée, dit-elle; mais comme je vous crois étrangers, j'ai eu peur que vous ne vous noyiez; j'ai cru avoir le temps de venir vous appeler, mais il était trop tard et la vague est venue... »

Hope prit la petite fille dans ses bras et l'embrassa.

Pendant ce temps la mer montait toujours; en ce moment une lame roula, écumante, et vint lécher de sa mousse la petite plate-forme où nous nous étions réfu-



La cité des Bryozoaires. Dessin de Mesnel.

giés... Peu à peu toutes les pointes du rocher avaient disparu les unes après les autres...

Une lame vint encore; elle semblait une simple ride de la mer, mais, quand elle rencontra le roc, elle bondit et vint couvrir le sol entre nos pieds... Le silence planait sur nous, et la grande voix de la mer montante remplissait seule l'espace.

— « La marée est bien haute! soupira l'enfant. Sainte Vierge! si elle avance encore, elle va nous entraîner! »

Tous deux nous portâmes nos regards vers la côte, comme pour demander un secours qui ne venait pas.

— « Que veulent ces gens, là-bas, sur la falaise, avec leurs grands mouvements de bras? dit Hope.

— « La marée baisse! Merci, mon Dieu! s'écria l'enfant; nous sommes sauvés! »

Elle avait raison, la marée descendait.

Une autre vague vint et mourut à un mètre de nous; bientôt le sommet du rocher fut à sec.

Nous rentrâmes transis, perclus de froid et de fatigue ; mais la petite Angèle se souvient toujours de la visite que lui fit le bon Anglais le lendemain. De petite fille elle est devenue une solide femme de ménage ; bien dotée, elle a épousé un brave pêcheur ; et elle possède maintenant une demi-douzaine d'enfants joufflus et bien portants, dont l'aîné s'appelle Hope...

Et voilà comment je n'ai pas été noyé.

— Pauvre cher oncle, voilà ce que c'est que de s'attarder à regarder des sabelles ! Qu'est-ce que c'est que cela?

— Tu le sauras bientôt, nous reviendrons les étudier ensemble.

Nous étions arrivés devant la petite maison.

*
* *

21 *août* 184...— C'est singulier comme la journée m'a semblé longue ! Je suis resté seul, cependant; rien ne m'empêchait d'étudier... La nature, autour de moi, était aussi belle que les autres jours ! Serais-je donc encore trop ignorant pour savoir ou pour oser lire seul dans ce grand livre librement ouvert à tous les regards?

O mon bon oncle, où es-tu?

Mais le père Agricol n'a point paru depuis le matin, et je n'ai pas osé aller indiscrètement le déranger dans sa retraite... La porte de son cabinet est fermée... il travaille.

Je descendais le perron en maudissant ainsi la longueur du temps, quand, trois heures sonnant au vieux clocher du village, M. Le Guildois et le voisin Michel se présentèrent à la grille. Je courus au-devant d'eux.

— C'est le ciel qui vous envoie, dis-je à M. Le Guildois.

— Vous êtes bien honnête, Claude; nous sommes venus ainsi depuis une vingtaine d'années, sans aide spéciale de Dieu, je le suppose.

— Et le voisin Agricol, comment se porte-t-il?

— Je ne l'ai point encore vu aujourd'hui.

— Serait-il malade? fit M. Le Guildois.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, en tournant la tête vers la fenêtre de son appartement, vous me faites songer à... Et moi qui n'en ai pas eu l'idée !

En trois bonds je fus à la porte de mon oncle; elle était toujours fermée... J'appelai, je frappai même... Aucune voix, aucun bruit ne me répondit.

Je descendais vers les deux amis, déjà tranquillement assis au milieu du parterre de rosiers, quand la placide et honnête figure de mon oncle apparut derrière la porte grillée.

— Ah ! ah ! voisins, c'est moi qui suis en retard aujourd'hui. Que voulez-vous? La vieillesse vient sans qu'on y pense; je n'ai plus les jambes d'autrefois... Hé ! hé !

Et l'on passa au billard.

— M. Le Guildois, dis-je au bout d'un instant, il me souvient que vous nous devez la fin d'une aventure de Mustapha.

— C'est vrai.

— Nous vous écoutons.

— Ce ne sera pas long, Claude. Non-seulement le brave animal m'avait sauvé la vie, mais il en avait fait autant, une autre fois, pour son premier maître.

— Cela lui faisait deux primes à toucher, dis-je entre mes dents.

M. Le Guildois me lança un regard foudroyant.

— Or donc, reprit-il, le premier maître de Mustapha était un riche fermier dont la maison touchait la nôtre, et dont le jardin donnait sur la limite du bois. Un beau jour, le voisin eut besoin d'un domestique de supplément, et il engagea un garçon d'assez bonne mine, nouvellement arrivé dans le pays, où il venait, disait-il, chercher de l'ouvrage. Dès le premier moment, Mustapha sembla prendre en grippe Nicolas — c'était le nom du jeune homme. Le fermier ne comprenait rien à cette haine de la part d'un animal ordinairement si doux, car Nicolas ne faisait rien pour justifier la rancune que Mustapha lui gardait. Au contraire, honnête, travailleur, courageux à la besogne, il se montrait chaque jour plus utile à son maître.

Pour couper court à cet état de choses, Mathurin prit le parti d'attacher son chien pendant le jour, et de ne le lâcher que durant la nuit.

A quelque temps de là, le fermier s'en fut à la ville voisine, le jour du marché, pour vendre trois paires de bœufs. Il annonça à sa femme qu'on n'avait pas besoin de l'attendre, qu'il reviendrait tard et, pour abréger, probablement par le bois.

Il partit.

La journée se passa comme d'habitude à la ferme. Vers neuf heures les lumières étaient éteintes, et, à dix heures, tout le monde dormait, bêtes et gens.

Seulement une heure après, dans la cour, on eût pu voir Mustapha, toujours à la chaîne, se dresser sur ses membres crispés, aspirer à longs traits les émanations de la nuit, puis rentrer dans sa niche en grommelant.

Il avait aperçu Nicolas qui se dirigeait vers la forêt, un fusil sur l'épaule.

Arrivé à un carrefour par lequel Mathurin devait passer, Nicolas se cacha dans le fourré.

Vingt minutes après, il entendit dans le lointain la voix de son maître qui revenait, joyeux et chantant, après avoir un peu fêté dame bouteille avec ses amis de la ville.

Nicolas écarta légèrement les branches du fourré, et au moment où le fermier passait devant lui il épaula son arme et pressa la détente. Mais en ce même instant une ombre gigantesque se dressa derrière lui, un souffle de feu glissa sur son front, et il sentit deux crocs formidables s'enfoncer dans sa gorge et la serrer comme un étau.

Suffoqué, le meurtrier tomba sur le sol en poussant un râlement étouffé; le coup partit; mais la balle, dérangée par la chute, porta trop haut et vint trouer le chapeau de Mathurin.

Celui-ci, soudainement dégrisé, s'élança dans le taillis, brandissant son bâton et décidé à faire un mauvais parti à l'assassin.

Jugez de sa stupeur lorsque ses yeux, habitués à l'obscurité de la forêt, aperçurent le brave Mustapha, les dents enfoncées dans le cou de son valet de ferme, à côté duquel gisait le fusil encore fumant ! Comprenant alors ce qui s'était passé, il parvint, non sans peine, à faire lâcher prise à son chien; puis chargeant sur ses épaules Nicolas à moitié mort, il le porta à la mairie, où il déposa sa plainte.

Et maintenant, père Agricol, vous qui savez le fin mot de toutes choses, faites-moi le plaisir de m'apprendre qui avait pu dévoiler à Mustapha le dessein du garçon de ferme? Qui avait pu lui dire que son maître allait courir un danger dans la forêt? Qui avait pu lui donner la force nécessaire pour briser sa chaîne?

— M. Le Guildois, répondit mon oncle gravement, c'est là le secret du Créateur, et j'ai bien peur que les hommes ne parviennent jamais à le découvrir.

— Et Nicolas que devint-il?

— Nicolas, par suite de la morsure du chien, resta pendant quinze jours entre la vie et la mort... Enfin il guérit; puis il fut jugé et condamné à vingt ans de travaux forcés.

***

22 *août* 184... — Il y a huit jours que les œufs des tenthrèdes ont été pondus sous mes yeux; les larves sont sorties; elles dévorent, infatigables, les feuilles... Pauvres rosiers! Les moineaux, le rouge-gorge se mettent de la partie; ils mangent beaucoup de larves, mais il en reste tant!

Ce matin, tandis que je contemplais le désastre, mon oncle est venu et me touchant le bras :

— Je l'avais prévu.

— Hélas! il n'est que trop vrai!

***

28 *août* 184... — Depuis quelques jours je suis activement la croissance des hylotomes sur nos rosiers. Quelle rapidité! Les mues de ces singulières larves se succèdent avec régularité sans amener de changements notables, soit dans leur forme générale, soit dans leur couleur. Les larves restent d'un jaune plus ou moins foncé, avec les flancs verts semés dans leur longueur d'une rangée de points luisants et noirs surmontés de soies roides. Leur tête est jaune et leurs yeux plongés dans une longue tache noire.

En tout semblables, au premier abord, à de vraies chenilles, c'est-à-dire aux larves des papillons, je ne me lasse point de voir les contorsions si caractéristiques auxquelles elles se livrent, non quand elles changent de place, mais la plupart du temps alors qu'elles veulent s'arrêter. J'avais monté une fine aiguille sur un léger fragment de branche sèche lui servant de manche, et au moyen de cet outil primitif je pouvais tracasser mes larves tout à mon aise.

Au moindre attouchement, elles fixent aux feuilles leurs pattes de devant et redressent rapidement en l'air toute la partie postérieure de leur corps, comme si elles voulaient menacer l'agresseur d'un aiguillon terrible renfermé dans leur queue. Quelquefois elles prennent d'elles-mêmes cette posture sans que j'aie jamais pu m'assurer quel en était le but. Leur œil perçant leur faisait-il apercevoir un danger que je ne voyais pas? Était-ce un oiseau menaçant qui passait au haut du ciel? Je l'ignore. Je n'ai pas encore été assez adroit pour le découvrir.

D'autres fois je les voyais contourner en dedans les derniers anneaux de leur corps et demeurer ainsi sans pouvoir cependant se rouler en spirale, comme un serpent, ainsi que le font volontiers les larves, toutes vertes et noires, d'autres tenthrèdes d'espèces voisines.

***

29 *août* 184... — Enfin! j'ai vu ce que je voulais voir! Voici les larves de mes hylotomes qui se sont laissées tomber à terre, au pied du rosier, que j'observe plus aisément que les autres. Elles vont se tisser une coque, car elles passeront l'hiver ainsi enfermées dans leur loge bien chaude, et attendront que le printemps soit venu pour se changer en chrysalides et bientôt après en insectes parfaits. Où prennent-elles la matière soyeuse avec laquelle elles filent leur coque ovale? Sans doute, elles l'élaborent dans des organes spéciaux et en trouvent dans les fibres du rosier la matière première, de même que le ver à soie du mûrier trouve dans la feuille de cet arbre la matière première de la soie qu'il filera. . . . . .

. . . . . .

En recopiant aujourd'hui ce passage du journal de mes dix-huit ans, il me vient à l'esprit quelques réflexions que je crois utile de soumettre à mes lecteurs.

Nous avons trouvé à l'une des expositions des insectes utiles au palais de l'Industrie une très-singulière confirmation de la théorie que je viens d'émettre tout à l'heure, dans ce fait qu'un M. Brunet s'est demandé s'il ne serait pas possible de se passer de vers à soie, cette machine compliquée, fragile, sensible, mortelle, n'apportant bientôt plus que déceptions à ceux qui s'occupent de la faire marcher droit... Enfin, quel que soit son point de départ, il a cherché la soie dans la feuille du mûrier, et il l'a trouvée. Sans doute ce que nous avons vu n'était pas de la soie parfaite; mais c'est déjà une sorte de bourre de soie légère, lustrée, qui se teint parfaitement.

Quel est l'avenir d'une semblable trouvaille?

Nul ne peut le deviner.

Ainsi, le ver précieux ne serait qu'une délicate machine à transformation, un masticateur de la fibre soyeuse, un petit réservoir d'où cette matière première, *végétale*, élaborée, modifiée, sortirait sous forme de fil délié, solide, fort, brillant, que nous connaissons.

Mais revenons à nos hylotomes. Leur coque est d'un jaune terreux et la structure compliquée; c'est d'abord une natte de matière agglutinante et de forte soie, mais ne contenant jamais ni terre ni corps étranger. Ce tissu est très-élastique, résistant, et, vu au microscope, ressemble parfaitement au réseau d'une raquette; il faut que cette coque, placée sous la terre, puisse résister à d'assez fortes pressions, si par hasard une motte en roulant, une pierre en glissant, viennent se placer au-dessus d'elle.

Mais cette enveloppe solide ne suffirait point à protéger sûrement la petite larve; aussi se tisse-t-elle à l'intérieur une loge douce et soyeuse, un lit coquet et moelleux, en soie mince, serrée, flexible, chaude! C'est le nid d'une petite maîtresse!

O nature! Quelle admirable prévoyance!

— Dors-tu? me dit tout à coup oncle Agricol, qui, survenu derrière moi sans que je l'entendisse, interrompait mon observation dégénérée en rêverie.

— Certes non! mon oncle; j'admire!

— Et tes hylotomes, que deviennent-ils?

— Mon oncle, je les ai vus tomber à terre pour y filer leurs demeures d'hiver, et j'ai déploré les dégâts que leurs larves ont causé à vos rosiers.

— Ah! mon ami, les dégâts dont tu parles sont bien peu de chose en comparaison de ceux auxquels peuvent se livrer certaines espèces de ces hyménoptères terribles.

— Vraiment?

— L'hyménoptère est tout bon ou tout mauvais. Les bons sont nos plus précieux aides, en détruisant — mais pour leur propre usage — d'autres insectes très-nuisibles à nous ou à nos cultures. Les mauvais sont des pires ennemis, car ils ruinent tout ce qu'ils touchent.

Rien n'est à l'abri de leurs mandibules redoutables.

Les forêts de pins, de résineux en un mot, sont anéanties par les *lophyres;* les vergers et fruitiers, par les *sélandries*, qui fournissent les larves-limaces; les blés sont

moissonnés et vidés avant l'heure par le *cèphe pygmée;* les arbres de charpente sont transpercés par les *syrex,* ces énormes mouches dont les mâchoires sont si dures qu'elles peuvent ronger le plomb. Elles ont exécuté ce tour de force pour les balles de cartouches destinées à l'armée de Crimée et enfermées dans d'énormes caisses, dans les montants desquelles étaient écloses des larves de syrex.

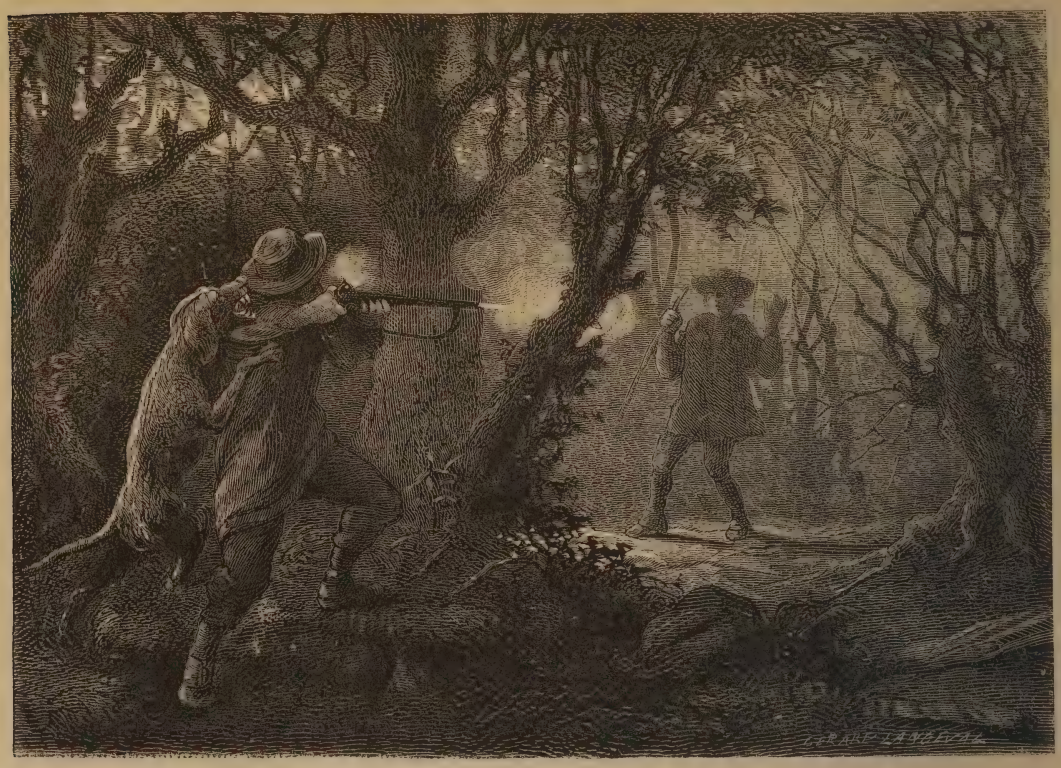
— Et le remède pour défendre vos rosiers, le savez-vous? repris-je après un silence.

— Plût à Dieu que toutes les espèces fussent aussi faciles à détruire, ou du moins à combattre que les hylotomes! Comme les larves ne font jamais leurs coques profondément dans la terre, il suffit de racler celles-ci au pied des rosiers et de les brûler pour détruire l'espoir de l'année prochaine.

***

30 *août* 184... — Ce soir, au coin du grand feu de la cuisine, nous avons longuement disserté; assis sous le haut manteau noirci par la fumée; les heures ont passé rapides et inaperçues, tandis que mon oncle reprenait pour moi l'exposé de ses idées sur les sens des oiseaux.

— Souviens-toi, mon enfant, disait le vieillard, qu'une des inductions les plus remarquables de l'esprit humain l'a conduit à énoncer en principe que la portée, l'acuïté de la vue doit être, chez l'oiseau, proportionnelle à la



Le guet-apens. Dessin de Mesnel.

vitesse de son vol. C'est à Buffon que nous la devons. Va, mon ami, me chercher le premier volume de ses ouvrages dans la bibliothèque.

Je revins bientôt le volume à la main.

Oncle Agricol l'ouvrit et me lut le passage suivant dont la justesse est remarquable, surtout à l'époque où l'écrivait le savant naturaliste.

— Il ne faut pas admettre sans contrôle tout ce que dit ce grand homme; la science a marché à pas de géant depuis lui; l'esprit d'analyse a fait des progrès immenses; mais là où la force du génie pouvait seule guider un homme, elle a poussé Buffon aussi loin que pas un de ses successeurs :

« Le sens de la vue, dit-il, est le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus, et les oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui les guide plus parfait et plus sûr. Ils peuvent parcourir en très-peu de temps un grand espace; il faut donc qu'ils en voient l'étendue et même les limites.

« Si la nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires; l'oiseau n'aurait jamais osé se servir de sa légèreté ni prendre un essor rapide. Il n'aurait fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vitesse avec laquelle on voit voler un oiseau peut indiquer la portée de sa vue; non la portée absolue, mais la portée relative... Si jamais la nature a produit des oiseaux à vue courte et à vol très-rapide, ces espèces auront péri... D'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus lent sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue...

« Les idées du mouvement et toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vitesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs et des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes et tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède... Dans les oiseaux les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands que dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes; ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus; ils sont donc plus sensibles... ; en sorte que l'instinct de l'oiseau sera modifié différemment de celui des quadrupèdes. »

Il est impossible de mieux dire, continua le vieillard; mais ce n'est pas tout, car l'œil de l'oiseau ne peut être organisé pour voir seulement de loin ; il faut aussi qu'il le soit pour voir de près. A la fois télescope et microscope, son adaptation à ces deux fonctions opposées est encore un mystère pour nous, quoique l'on suppose que les nombreuses pièces osseuses qui composent la partie intérieure de la sclérotique ont précisément pour but de modifier en plus ou en moins

Un coin d'un aquarium. Dessin de Mesnel.

la courbure ou la convexité du cristallin, cette lentille de l'œil et son organe essentiel.

— Oncle, interrompis-je, n'a-t-on pas trouvé cette disposition dans aucun autre animal que les oiseaux?

— Je ne connais qu'un seul exemple analogue, mon fillot, et encore ne se rencontre-t-il que chez un animal des générations éteintes par les bouleversements de notre globe. C'est un saurien, un lézard ou crocodile de l'époque jurassique qui nous présente un exemple remarquable de sclérotique osseuse adaptée dans un œil d'une dimension extraordinaire, celui du *plésiosaure*. Pourquoi cet énorme crocodile était-il ainsi favorisé ? Nous ne le savons aucunement. Etait-ce pour voir également dans l'air et dans l'eau qu'il habitait? Etait-ce pour lui faciliter la vue au loin pour la défense? la vision de près pour l'attaque? Nous ne le saurons probablement jamais. Cette organisation remarquable semble une superfétation, quand on considère les formidables mâchoires du monstre et les dents aiguës dont elles étaient armées.

— A quelle distance, mon oncle, peuvent donc voir les oiseaux?

— Tu peux à peine t'en faire une idée avec l'habitude de tes sens humains si bornés, et les instruments d'optique perfectionnés sont seuls capables de produire chez toi des effets analogues. Un épervier — car les

rapaces sont favorisés entre tous sous ce rapport — voit une allouette sur une motte de terre d'une distance cent fois plus grande, peut-être mille fois même, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan, qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de là les petits animaux, mulets, oiseaux, dont il fait sa proie, choisit ceux sur lesquels il veut fondre et ne les manque point.

Ce serait une erreur, mon cher Claude, de croire que les rapaces sont seuls doués d'une vue aussi perçante. Spallanzani croit s'être assuré que le martinet peut voir une fourmi ailée à *cent* mètres de distance. N'est-ce pas également prodigieux? La mouette, le cormoran voient à travers l'eau les petits poissons sur lesquels ils fondent en plongeant, et il leur faut calculer non-seulement la durée de leur chute dans les airs, mais encore la résistance que l'eau opposera à leurs efforts. Certains oiseaux semblent posséder une vue douée de l'ubiquité; on dit vulgairement qu'ils ont *des yeux tout autour de la tête;* c'est qu'en effet leur œil, qui paraît immobile, est adapté de façon à embrasser un angle de vision énorme et auprès duquel le nôtre, avec ses 80 degrés environ, n'est qu'une misère. Il me semble certain que, la tête immobile, ils embrassent de chaque œil la moitié de l'horizon, c'est-à-dire 180 degrés. Tous les oiseaux pulvérisateurs sont de ce nombre, et à leur tête l'*outarde*, cette autruche de nos grandes plaines françaises, qui se défend si bien, rien que par l'acuïté de sa vue. Ses grands yeux noirs, largement fendus, d'ailleurs, voient partout à la fois sans que l'oiseau fasse un mouvement, la tête enfoncée dans les épaules, immobile, au repos. Le *héron* est aussi bien doué, ainsi que la plupart des échassiers. Tous ces oiseaux sont donc très-difficiles à surprendre, et les rapaces, sous ce rapport, paraissent beaucoup moins bien partagés.

Mais il se fait tard, mon ami. Arrêtons-nous pour ce soir. Combien cependant n'aurais-je pas encore de remarques à te faire sur les autres sens de ces humbles et utiles compagnons de notre vie terrestre!

Nous y reviendrons une autre fois, si Dieu prête vie à ton vieil oncle! . . . . . .

. . . . . .

Il y a vingt ans aujourd'hui que j'écrivis ces notes, dont la plus grande partie manque et doit être égarée, car si mes souvenirs ne me trompent point, je dus écrire sous l'inspiration de mon bon oncle un manuscrit plus étendu que ces feuillets incomplets. Peut-être un jour, à force de chercher parmi les vieux papiers de la petite maison, retrouverons-nous la suite de ces pages, ou un ensemble de celles qui devaient les précéder.

Hélas! depuis vingt ans, que de changements dans nos existences! Nous avons, avec quelques amis, conduit au lieu du dernier repos le bon vieil oncle Agricol. Il s'est éteint tout doucement dans un grand fauteuil, s'endormant pour l'éternité... O la belle mort que celle de l'homme juste! que celle qui termine ainsi une vie simple de travail et d'abnégation.

Comme il l'avait promis, sa modeste fortune m'était destinée. J'héritai donc de la vieille bibliothèque, de la petite maison, du jardin et de l'étang là-bas sous les vieux saules. Je n'ose en faire abattre un seul; il me semble que tous sont les fils du vieil oncle Agricol et que je tuerais mes parents en permettant à la hache de les jeter par terre. J'ai hérité aussi de la petite maison au bord de la mer, de l'aquarium, et de toutes ces choses qui faisaient que le bon vieillard passait pour un peu sorcier dans le pays.

Le bonheur est entré sous mon toit revêtant la forme d'une bonne et noble compagne, envoyée du ciel, je crois, pour adoucir et charmer tous les instants de ma vie. Puis les enfants sont venus, emplissant la petite maison de leurs cris, de leurs chants, de leur mouvement, de leur vie enfin... Quelques-uns, hélas! sont partis! d'autres sont restés... et bientôt je vais penser à faire pour eux ce que le vieil oncle Agricol fit jadis pour moi: à leur apprendre, en admirant la nature, à mieux connaître Celui qui a créé tout cela!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

LE MONDE DES ENFANTS

NOUVEAU JOURNAL DE LA JEUNESSE.

Au moment où le renouvellement de l'abonnement au *Musée des Familles* nous met en relations plus directes avec le public, nous prenons la liberté de recommander tout spécialement à nos lecteurs le nouveau journal que nous avons créé il y aura bientôt un an, le MONDE DES ENFANTS. Le premier volume, en vente depuis le 15 juin dernier, ne compte pas moins de trente-trois grands articles signés des noms les plus aimés: J. Janin, E. Muller, Chadeuil, Genevay, Ch. Raymond, et est illustré de cent quarante-six dessins par Bertall, de Bar, Lix, Pelcoq, Duvivier, Yan' Dargent, etc. C'est à coup sûr le plus beau, ajoutons le plus utile et le plus intéressant des recueils destinés à l'enfance. Du reste, tous les témoignages de sympathie que nous avons reçus nous prouvent que notre œuvre a été comprise, qu'elle est appelée à prendre une place laissée vacante jusqu'ici au foyer de la famille. Avis donc aux petits frères et aux petites sœurs. Qu'ils soient bien sages, bien obéissants, pour que le père, la mère ou le frère aîné leur offre le journal écrit, dessiné à leur intention.

C'est le vœu que forme pour eux leur vieil ami.

CH. WALLUT.

Le *Monde des Enfants* (Sciences, Contes, Voyages, Histoire, Religion) paraît chaque quinzaine, par livraisons de deux feuilles grand in-8°, illustrées de nombreuses gravures. L'abonnement part du 1er janvier et du 1er juillet. On reçoit, en s'abonnant, les numéros parus.

Le volume : Paris, 6 fr. Départ., franco : 7 fr. 50.
L'abonnement de 6 mois, mêmes prix.

N. B. Le *Monde des Enfants* ne contenant pas d'actualités, les volumes parus offrent le même intérêt que l'abonnement en cours de publication.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-SIXIÈME VOLUME.

POÉSIE, ÉTUDES RELIGIEUSES, MUSIQUE.

Aveugle (L') et le sourd et muet, poésie, par Mme Anaïs Ségalas. 34.
Orphelin (L') poesie, P. Collin. 186.
Rêvez toujours, musique de Mendelssohn. 44.

MONUMENTS, VOYAGES, BEAUX-ARTS.

Cathédrale (La) de Chartres, Ch. Raymond. 305.
Chasses et pêches dans le Yucatan, R. Révoil. 169.
Cinq semaines en Savoie, A. de Bar. 152, 193.
Église (L') Saint-Laurent, E. Renaudin. 1.
Fouilles (Les) de l'église Saint-Clément, C. Asselineau. 55.
Mer (La) libre du pôle, R. Cortambert. 101.
Portrait (Un) d'Antonello de Messine, C. Raymond. 369.
Saint Remy et la cathédrale de Reims, C. Raymond. 129.
Tapisseries (Les) de Notre-Dame-de-Beaune, l'abbé Jacotot. 79, 119.

NOUVELLES, ÉTUDES MORALES.

Comtesse (La) de Valmont, J. Janin. 3.
Crucifix (Le) d'argent, J. Janin. 65, 105.
Main (La) morte, R. de Navery. 174, 207.
Marthe Verdier, Ch. Wallut. 306, 321, 352.
Ombre (L') du colonel, Ch. Deslys. 233, 267.

BIOGRAPHIE, ÉTUDES HISTORIQUES.

Boissieu (J.-J. de), Ch. Raymond. 33.
Conjuration (La) de Fiesque, A. Genevay. 289, 344.
Derniers (Les) jours de l'ordre de Jérusalem, A. Dubarry. 225, 257.
Écoliers (Les) de Châlons, E. Muller. 46, 83, 110, 130.
Faux (Les) dauphins, Ch. Gérôme. 206.
Mendelssohn Bartoldi, O. Comettant. 10, 38.
Philosophe (Le) de Passy, A. Genevay. 161.
Rossini, O. Comettant. 73, 97.
Turcos (Les), A. de Moulidars. 295, 335.
Wallenstein, A. Genevay. 17.

ETUDES LITTÉRAIRES, ÉTUDES AU CRAYON, VARIÉTÉS.

Musée (Le) des décorations, Ch. Wallut. 35, 188.
Mythologie (La) moderne. 160.
Rois (Les) littérateurs, E. Renaudin. 220, 251, 284, 367.
Sagesse (La) des nations. 32, 128.

SCIENCES.

Araignées (Les), M. Deschastelus. 148, 186.
Bulletin scientifique, A. Rambosson :
Eclairage au gaz oxhydrogène. 77.
Importante observation hygiénique. 78.
Influence du chauffage par les poêles en fonte. 79.
Influence du tabac à fumer sur les enfants. 78.
Rapport entre l'état des ongles et des os fracturés. 79.
Cassette (La) des sept amis, S.-H. Berthoud. 59.
Mémoires (Les) d'un chêne, A. Mangin. 198, 244, 279.
Nos humbles compagnons, H. de La Blanchère. 299, 340, 370.
Poisons (Les) par A. Mangin, docteur X. 26.

ACTUALITÉS.

Chroniques du mois, Ch. Wallut. 30, 94, 190, 220, 254, 286, 318, 350.
Revue de l'année. Les fantômes, Ch. Wallut. 125.
Monde (Le) des enfants. 127, 378.
Comte Walewski (Le). Une révolution en Espagne. 30.
Lamartine (M. de) 190.
Salon (Le) de 1869. 284, 286, 380.
A. Grisar. La ménagerie de M. Th. Gautier. 318, 350.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A Diamantino. 365.
A l'audience. 312.
Argyronète. 340.
Au carrefour de l'Étoile. 317.
Au *Dragon rouge*. 309.
A Vitry. 89.
Belladone (La). 28.
Bivouac (Le). 93.
Boutique (La) du barbier. 53.
Caïman (Le) et le jaguar. 328.
Cathédrale de Reims. 129.
Châlons-sur-Marne. 49.
Champaubert. 136.
Champ (Le) de bataille. 112.
Chapelle à Lans-le-bourg. 197.
Chasse aux libellules. 341.
Château (Le) de Bagatelle. 37.
Chêne (Le) abattu. 115.
Chêne (Le) de Ville-d'Avray. 249.
Chêne rouvre. 205.
Cité (La) des bryozoaires. 376.
Coin (Un) d'un Aquarium. 377.
Cosaque (Le). 113.
Concert (Le) au couvent. 41.
Couleuvre (La). 61.
Couronnement (Le) du roi de Hongrie. 13.
Crucifix (Le) d'argent. 5 gr., 65, 69, 72, 105, 109.
Dans le cabinet du ministre. 313.
Débarquement (Le) de Franklin. 168.
Délivrance (La). 361.
Demande (Une) en mariage. 188.
Devant la barricade. 145.
Diogène cherchant un homme. 128.
Docteur (Le) et ses malades. 29.
Docteur (Le) Hayes découvrant... 104.
Église San Giusto. 197.
Embouchure (L') de l'Amazone. 321.
Emouchet (L') et l'alouette. 300.
Entrée des Français à Malte. 264.
Epée (L') de Damoclès. 160.
Evasion (L') d'une pomme de terre. 248.
Fils (Les) de la Vierge. 149.
Fin (La) du banquet. 25.
Forêt (Une) dans le Yucatan. 169.
Forêt (La) vierge. 353.
Fort d'Escillon. 193.
Fresques de Saint-Clément. 2 gr., 56, 57.
Gênes au seizième siècle. 289.
Guet-apens (Le). 377.
Gui du chêne. 204.
Haricot (Le) récalcitrant. 245.
Hylotome (L') du rosier. 304.
Ibapo (L'). 333.
Iles (Les) Borromée. 40.
Incendie (L'). 357.
Installation d'Esquimaux. 101.
Laurent (Saint-) 4.
Laurier-cerise (Le) 28.
Leçon (La). 9.
Machine (La) infernale. 48.
Madone (La). 256.
Magdebourg. 21.
Main morte (La) 10 gr., 176, 177, 181, 184, 185, 208, 209, 213, 216, 217.
Malte. 4 gr., 225, 232, 257, 265.
Moines (Les) de la Thébaïde. 33.
Monde (Le) des Enfants. 96.
Mongex. 153.
Montereau. 141.
Mont (Le) Grenier. 156.
Montmirail. 137.
Mont (Le) Ribon. 196.
Monument du maréchal Moncey. 352.
Mort (La) de Fiesque. 349.
Mundrucus (Le) et les pirangas. 329.
Noce (Une) protestante. 380.
Noix de galle. 280.
Nouveau (Le) Vaudeville. 125.
Ombre (L') du colonel. 8 gr., 233, 237, 240, 241, 269, 272, 273, 277.
Ormes (Les) fantastiques. 281.
Para (Le). 325.
Paysans (Les) cherchant un asile. 144.
Plateau (Le) du mont Cénis. 196.
Pont (Le) de la Saulce. 157.
Porte de Suze. 197.
Portrait (Un) par Antonello de Messine. 369.
Portraits : Berlioz. 221. Charlemagne. 252. Charles le Chauve. 252. Charles VII. 253. Charles IX. 285. Chilpéric. 252. Dagobert. 252. Doria. 344. Fiesque. 345. François Ier. 284. Franklin. 161. Gautier (Th.). 320. Henri IV. 285. Louis XI. 253. Louis XII. 253. Louis XIII. 368. Louis XIV. 368. Louis XVIII. 368. Marguerite de Navarre. 284. Marie Stuart. 285 Mendelssohn. 16. Robert le Pieux. 253. Rossini. 73. Sardou. 224. Troplong. 192. Wallenstein. 24.
Prague. 17.
Pumas. 173.
Répertoire de Rossini. 97.
Retour (Le). 8.
Révolte (La) à l'école. 85.
Sagesse (La) des nations. 32.
Salon (Le) du baron d'Holbach. 5.
Sortie (La) de l'école. 88.
Surprise (La) 360.
Tandis que je cherchais... 64.
Toilette (La) de la comtesse. 293.
Toto et Medor. 301.
Trigle (Le). 372.
Tunnel (Le) du mont Cenis. 156.
Turcos (Les) à l'Alma. 297.
— à Robecchetto. 336.
— à Solférino. 337.
Types de Turcos. 296.
Vallée (La) de Saint-Rambert. 152.
Vie (La) de la Vierge. 10 gr., 80, 80, 81, 120, 120, 121, 121, 124, 124.

LE SALON DE 1869.

Une Noce protestante en Alsace, tableau de M. Brion, dessin de M. A. Duvivier.

AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1869-1870.

(*Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement; ils seraient rigoureusement refusés.*)

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, la dernière bande d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1868-1869 expire avec la présente livraison de septembre, qui complétera notre trente-sixième volume.

La livraison d'octobre 1869, première du trente-septième volume (1869-1870) ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 1er octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1869-1870, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service, de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires doivent, en cas de perte ou de retard, adresser à ceux-ci leurs réclamations.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25-26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1869 *au* 25 *septembre* 1870 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture des livraisons.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*.

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

SPECIAL
PERIOD.
AP
1
N8
V.36
1868-9

91-S
66

GETTY CENTER LIBRARY